





Les convertisseurs

ÆSCULAPE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

LETTRÉS ET ARTS - DANS LEURS RAPPORTS AVEC LES SCIENCES ET LA MÉDECINE

Comité de Patronage

R. BLANCHARD

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

GUIART

Professeur à la Faculté de Médecine de Lyon

POZZI

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

GILBERT-BALLET

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

LACASSAGNE

Prof. à la Faculté de Médecine de Lyon
Associé nat. de l'Académie de Médecine

Pierre MARIE

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

RÉGIS

Prof. à la Fac. de Médecine de Bordeaux
Corresp. nat. de l'Académie de Médecine

GRASSET

Prof. à la Fac. de Médecine de Montpellier
Associé nat. de l'Académie de Médecine

VERNEAU

Prof. d'Anthropologie au Muséum
Conserv. du Musée nat. du Trocadéro

LANDOUZY

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

E. FERRIER

Direct. du Muséum d'Histoire naturelle
Membre de l'Institut

RÉMOND

Professeur à la Faculté de Médecine de Toulouse

J. TEISSIER

Prof. à la Faculté de Médecine de Lyon
Associé nat. de l'Académie de Médecine

111512

Directeur: Benjamin BORD, Ancien Interne des Hôpitaux de Paris

(Toutes les communications concernant la Rédaction doivent être adressées au Directeur)

Abonnement: 12 francs.
(Étranger: 15 fr.)

A. ROUZAUD, Éditeur

41, Rue des Ecoles, Paris - Téléphone: 830-03

Le Numéro: 1 franc
(Étranger: 1 fr. 50)



E. COLIN DEL. SCUL.

Tableau des Puissances Antiseptiques et Bactéricides de l'ANIODOL

MICROBES	DOSES ANTISEPTIQUES empêchant toute culture dans le milieu essencé		PUISSANCE ANTISEPTIQUE de l'ANIODOL par rapport à celle du PHÉNOL		DOSES BACTÉRICIDES ayant tué au bout de 10 heures un nombre dans un litre de culture		PUISSANCE BACTÉRICIDE de l'ANIODOL par rapport à celle du PHÉNOL	
	GRAMMES de PHÉNOL pour 1,000	GRAMMES d'ANIODOL pour 1,000			GRAMMES de PHÉNOL pour 1,000	GRAMMES d'ANIODOL pour 1,000		
Bacille subtilis	1,90	0,25	7,6	8,5	0,45	18,90		
Bacille coli communis	1,35	0,12	11,25	3,1	0,15	20,70		
Staphylocoque doré	1,40	0,07	20,00	2,5	0,25	10,00		
Streptocoque pyogène	1,30	0,06	21,70	1,35	0,09	14,50		
Bacille pyocyanique	0,95	0,10	9,5	3,10	0,20	15,50		
Bacille typhique	1,85	0,035	52,85	3,5	0,15	23,40		
Bacille diphtérique	0,4	0,065	6,1	1,1	0,1	11,0		
Bacille choléra (Cassini)	1,3	0,06	26,0	1,5	0,15	10,0		
Bacille anthrax	1,4	0,075	18,7	11,5	0,4	28,75		
Bacille lactique	0,6	0,12	5,0	0,8	0,2	3,0		

« Ces nombres font voir d'une façon globale que l'ANIODOL présente une activité en moyenne vingt fois plus grande que celle du Phénol. »
 « Il est à remarquer que quelques nombres émergent au-dessus de cette moyenne d'une façon très notable : Ainsi, celui du Bacille typhique, 52,85, accuse à la fois la résistance particulièrement remarquable de ce microbe à l'acide phénique, et sa délicatesse vis-à-vis de l'ANIODOL. »
 « La même observation, moins intéressante sans doute au point de vue pratique, est à relever pour le Bacille lactique. »

« Signé : E. FOUARD,
 « Chimiste à l'Institut Pasteur. »

« Au point de vue du mode d'action des antiseptiques, ces nombres apportent une contribution de

« plus à une connaissance antérieure acquise de la supériorité des antiseptiques anticonjugants, ayant ainsi, non une action essentiellement extérieure sur le corps du microbe, comme les agents coagulants, mais une action physiologique interne, « modificative du protoplasma, conséquence d'une pénétration osmotique à travers la membrane « enveloppe. »

Signé : E. FOUARD,
 « Chimiste à l'Institut Pasteur. »

Quelle est, d'autre part, la puissance bactéricide des divers antiseptiques ?

Nous empruntons le tableau suivant au journal *Lancet*, du 14 juillet 1906, page 125, qui renvoie, pour plus amples informations, au *Journal of the Royal Sanitary Institute*, vol. xxv, part. 3, page 424 :

ANTISEPTIQUES	ORGANISME	COEFFICIENT de l'ACIDE PHÉNIQUE
Sublimé	Bacille typhique	20,00
Créoline	—	2,50
Lysol	—	2,50
Antiseptique de Pearson	—	2,50
Acide phénique	—	1,00
Formol	—	0,30
Chinosol	—	0,30
Chlorure de zinc	—	0,15
Lysoforme	—	0,10
Listérine	—	0,03
Sulfate de zinc	—	0,02
Santitas	—	0,02
Acide borique	—	Nil

En comparant ces chiffres avec ceux des tableaux précédents, on constate que le pouvoir bactéricide de l'ANIODOL, étant de 23,40, et celui du sublimé (le plus puissant antiseptique employé à ce jour) de 20,00 seulement, l'ANIODOL le dépasse de près du sixième, les autres antiseptiques ayant un pouvoir de 10 à 200 fois moindre.

Ainsi s'explique la grande supériorité de l'ANIODOL et la faveur dont il jouit auprès du corps médical qu'il a définitivement conquis et qui sait qu'en faisant usage de l'ANIODOL il est certain d'obtenir d'emblée le maximum d'effet thérapeutique, sans exposer le malade au moindre danger, au plus petit inconvénient, l'ANIODOL n'étant ni caustique ni toxique, à l'inverse du sublimé qui reste toujours un poison violent.

ANIODOL

LE PLUS PUISSANT
Antiseptique Désodorisant
 Sans Mercure, ni Cuivre — Ne tache pas — Ni Toxique, ni Caustique

N'ATTAQUE PAS LES MAINS, NI LES INSTRUMENTS
OBSTÉTRIQUE — CHIRURGIE — MALADIES INFECTIEUSES

SOLUTION COMMERCIALE : au 1/400* (Une GRANDE CUILLERÉE dans un LITRE D'EAU pour usage courant).

PUISSANCES { BACTÉRICIDE 23.40 sur le Bacille typhique
 ANTISEPTIQUE 52.85 (établies par M. FOUARD, CH^È à l'INSTITUT PASTEUR
 Celles du Phénol étant : 1.85 et du Sublimé : 20.

SAVON BACTÉRICIDE A L'ANIODOL 2/0
 ANTISEPTISIE des MAINS de l'OPÉRATEUR, de la PEAU, des SURFACES

POUDRE D'ANIODOL INSOLUBLE remplace l'IODOFORME

Réalisation de l'ANTISEPTISIE INTERNE par l'ANIODOL pris à l'intérieur.
 Souverain dans FIÈVRE TYPHOÏDE, DIARRHÉE VERTE des NOUVEAUX-NÉS, GASTRO-ENTÉRITE, FERMENTATIONS GASTRO-INTESTINALES, etc.

Dose : Une grande cuillère de la Solution au 1/200* dans un litre d'eau par cuillerées, ou Verres, dans les 24 heures

Echantillons et Renseignements : Société de l'ANIODOL, 32, Rue des Mathurins, PARIS. — SE MÉFIER des CONTREFAÇONS.

NOS DEUX MODS D'ABONNEMENT

De nombreuses lettres nous sont parvenues de France et de l'Étranger au sujet de nos Primes de Remboursement et du Prix de l'Abonnement. D'une part, certains abonnés ont craint de ne pouvoir bénéficier de la prime lors du renouvellement; d'autre part, certains lecteurs, possédant déjà la plupart des primes offertes, nous ont demandé un prix d'abonnement spécial.

Nous avons créé, pour donner satisfaction à tous les désirs :

- 1° Des abonnements sans primes à 12 fr. (Étranger 15 fr.).
- 2° Des abonnements avec primes à 20 fr. (Étranger 25 fr.).

1° Abonnement sans Primes : 12 fr. (Étranger 15 fr.)

Envoyer un mandat de 12 francs (Étranger 15 fr.) à M. Roussard, 41, rue des Ecoles, Paris. Les abonnements ne peuvent plus porter sur l'année 1912, sauf pour les abonnements de 3 ans (1912, 1913, 1914), qui sont acceptés, au prix de 36 fr. net, sans primes (Étranger 45 fr.). Le prix des 12 numéros de 1912, pris séparément, est de 20 fr. net, sans primes.

2° Abonnement avec Primes : 20 fr. (Étranger 25 fr.)

L'envoi d'un mandat de 20 fr. (Étranger 25 fr.) à M. Roussard, 41, rue des Ecoles, Paris, donne droit à un abonnement d'un an et à l'une des primes suivantes, dont la valeur égale celle de l'abonnement. Désigner deux primes pour le cas où l'une d'elles serait épuisée. Depuis le 15 février 1913, le prix des 12 numéros 1912 est porté à 20 fr. net, sans primes.

1. — Instruments de chirurgie, médecine, laboratoire.

- 1° « Bon » pour 20 francs d'instruments à choisir dans le catalogue de la maison Mathieu.
- 2° « Bon » pour 20 francs d'instruments à choisir dans le catalogue de la maison Guyot.

(Nota). — Le « Bon » sera adressé à l'abonné dès la réception du mandat d'abonnement.

II. — Aux Eaux Minérales (France et médecins seulement).

- 1° Eau de Pougues, Source Aïles (une caisse de 50 bouteilles).
- 2° Eau de Vals, Source La Reine (une caisse de 50 bouteilles).

III. — Produits hygiéniques « Innova » (France).

- 1° Bel assortiment de produits hygiéniques et de beauté, d'une valeur de 25 fr. constitué par : lait, cold-cream et poudre « Innova ». (Sera très apprécié par la femme du médecin.)

IV. — Instruments médicaux.

- 6° Seringue du Dr Barthélemy, modèle Vigier, stérilisable, spéciale pour huile grise à 40 o/o, avec bote métal et aiguille en platine iridiée de 5 centimètres; accompagnée de 2 seringues de 1 centimètre cube cristal genre Luer (valeur de l'ensemble 21 fr.).
- 7° Seringue de 30 centimètres cubes (pour sérum de Roux, etc.) avec tube-accorde caoutchouc, deux aiguilles et bote métal (valeur 21 fr.).

V. — Livres.

- 8° L'Art et la Médecine, par Paul Richer, membre de l'Académie de médecine; ouvrage de grand luxe, 562 pages, 350 illustrations (valeur 30 fr.).
- 9° L'Assiette au Beurre, un beau volume album contenant une cinquantaine de numéros différents, illustrés par (Willette, Abel Faivre, Guillaume, Steinlen, Rouille, Mirande, Ricardo, etc.) (Valeur 25 fr.).

- 10° Œuvres de Rabelais, 4 vol., édition des Bibliophiles, reliure d'amateur, tête dorée (valeur 24 fr.). (Les œuvres de notre vieux et savoureux confrère s'imposent à toute bibliothèque médicale.)

- 11° Les Différents et les Malades dans l'Art, par le Professeur Charcot et Paul Richer; ouvrage de grand luxe, nombreuses illustrations (valeur 20 fr.).

- 12° Œuvres d'Alfred de Musset, édition de la collection artistique Jouve, 7 volumes (Premières Poésies, Poésies Nouvelles, Comédies et Proverbes (2 vol.), Contes, Nouvelles, etc., Confession d'un Enfant du Siècle) (valeur 21 fr.).

- 13° Quatre volumes à choisir parmi les 6 volumes suivants de Georges Cain, à 5 fr. l'un, largement illustrés : Coins de Paris, Promenades dans Paris, Nouvelles Promenades dans Paris, A travers Paris, Pierres de Paris, Environs de Paris. (Si la valeur des livres choisis dans cette liste dépasse 20 fr., l'abonné devra envoyer le supplément.)

- 14° Le Cabinet secret de l'Histoire, par le Dr Cabanès; 4 vol., illustrés, à 5 fr. l'un (valeur 20 fr.).

- 15° L'Éducation artistique par l'Image et l'Anecdote, par Paul Bavaud, inspecteur des musées; vol. de grand luxe, 600 pages, 400 illust. (valeur 30 fr.).

- 16° Œuvres complètes de Shakespeare, traduction publiée il y a trois ans par la Maison Flammarion; 8 beaux volumes illustrés, à 3 fr. 50 (valeur 28 fr.).

- 17° Pingt francs de livres à choisir dans la liste suivante : Mœurs intimes de Paris, par Cabanès (4 vol. à 3 fr. 50 l'un); L'Art chrétien, ses licences, par le Dr Witkowski (1 vol. à 5 fr.); Les Seins à l'église, par le Dr Witkowski (1 vol. à 10 fr.); Les Seins dans l'Histoire, par le Dr Witkowski (1 vol. à 10 fr.); L'Art profane à l'église, par le Dr Witkowski (1 vol. à 15 fr.); L'Art profane à l'église (étranger),

Collections d'ÆSCULAPE : Années 1911, 1912, 1913

COLLECTION 1911 : 60 francs net, sans prime (France et Étranger).

COLLECTION 1912 : 20 fr. net, sans prime (France et Étranger).

COLLECTION 1913 : 12 fr. net, sans prime (Étranger 15 fr. net).

À titre temporaire, nous acceptons un prix de 36 fr. net, sans prime (Étranger 45 fr.), des abonnements de 3 ans, portant sur les années 1912, 1913, 1914.

par le Dr Witkowski 1 vol. à 15 fr.). Les Morts mystérieux de l'Histoire, par Cabanès (4 vol. à 3 fr. 50 l'un); — Les Indiscretions de l'Histoire, par Cabanès (6 vol. à 3 fr. 50 l'un); — Pauvres Docteurs, par le Dr Luchen Nass (1 vol. à 3 fr. 50); — Monsieur l'Agrégé, par L. Nass (1 vol. à 3 fr. 50); — Curiosités Médico-artistiques, par L. Nass (2 vol. à 3 fr. 50 l'un); — Les Accouchements à la Cour, par le Dr Witkowski (1 vol. à 10 fr.); — Histoire des accouchements chez tous les peuples, par le Dr Witkowski (3 vol. 1 584 figures, 25 fr. les 2 vol.); — Thèse de Mollat, par Jouve, avec la préface de 1682; toute bibliothèque médicale doit posséder l'œuvre de Molière (8 vol. à 3 fr. l'un); — Ingres (d'après une correspondance inédite), par Boyer d'Agen (valeur 25 fr.); — Les Confessions de J.-J. Rousseau, édition des Bibliophiles (3 vol. à 3 fr. l'un); — Marat inconnu, par le Dr Cabanès (1 vol. à 5 fr.); — Le Marat pittoresque, par J. du Taillis (1 vol. de luxe, largement illustré, à 10 fr.); — Lettres de mon Moulin, par A. Daudet (1 vol. de luxe, abondamment illustré, à 10 fr.).

Si la valeur des livres choisis dans cette liste dépasse 20 fr., l'abonné devra envoyer le supplément.

VI. — Abonnements. (Les personnes abonnées déjà directement à l'une des Revues ci-dessous ne peuvent la choisir comme prime.)

18° La Grande Revue, bi-mensuelle, abonnement d'un an (val. 20 fr. pour la France; 25 fr. pour l'Étranger).

19° La Revue (directeur : Jean Finot), bi-mensuelle; abonnement d'un an (valeur 24 fr. pour la France; 30 fr. pour l'Étranger).

20° L'Art Décoratif, mensuel (Revue de l'Art ancien et de la Vie artistique moderne); nombreuses planches en couleurs susceptibles d'être encadrées; abonnement d'un an (valeur 25 fr. pour la France; 26 fr. pour l'Étranger).

SOMMAIRE DU N° DE JANVIER 1914

Le Docteur Paul-Emile Colin et la renaissance du bois gravé (6 illustrations).

Par Alphonse Brénot.

Le Serpent d'Épidaure et le Caducée (8 illustrations).

Par le Dr Bailly.

Les Fumeurs d'Opium (9 illustrations).

Par le Dr Jules Regnaud, Ex-Professeur d'Anatomie à l'École de Médecine navale de Toulon.

Le Sépulture de la Grande Armée (12 illustrations).

Par le Dr Bonnet.

La « Salomé » d'Oscar Wilde et d'Aubrey Beardsley (1 illustration).

Par O. Wilde et A. Beardsley.

La Daansarelle (2 illustrations).

Par Victor Forot.

Une vieille Gravure italienne d'Astrologie médicale (1 illustration).

Par le Dr Gustavo Tanfani (de Gènes).

Le Culte extraordinaire du saint guérisseur Léonard dans l'Allemagne du Sud (25 illustrations).

Par Septime Gorcix.

Le Marchand de Corne (similigravure hors texte).

Gravée par Fr. Hubert, d'après le tableau de Le Nain.

Supplément (17 illustrations).

RECALCIFICATION**MARQUE DÉPOSÉE****REMINERALISATION**

OSTREINE

BUISSON

(Partie centrale de l'écaille d'huître associée aux phosphates des céréales)

CHAUX ORGANIQUE

directement et entièrement assimilable

PHOSPHATES DES CÉRÉALES

Puissants modificateurs du terrain

FLUOR & SILICE

Agents fixateurs de la Chaux et des Phosphates

SPECIMEN SUR DEMANDE

POUDRE — CACHETS — GRANULÉ

DOSES : Une mesure de poudre délayée dans un peu d'eau, un cachet, une cuillerée à café de granulé au milieu de chaque repas.

Laboratoires Albert BUISSON, 20, Boulevard du Montparnasse, Paris

LA MORT DE FRANÇOIS I^{er}

Les historiens et les mémorialistes du XVI^e siècle rapportent tous assez brièvement les circonstances de la mort de François I^{er}. On ne trouve quelques détails intéressants que dans deux lettres de Saint-Maurice, ambassadeur de Charles-Quint, à la régente des Pays-Bas. Il existe pourtant un récit plus détaillé de ces événements d'une valeur incontestable, c'est celui de Pierre du Chastel, évêque de Mâcon, lecteur ordinaire du roi, qui assistait à ses derniers moments. Dans la *Revue historique*, M. R. Doucet analyse avec soin ce document qui contredit en plusieurs points le récit de l'ambassadeur de Charles-Quint, désireux peut-être de montrer à ses souverains leur ennemi repentant.

C'est à Rambouillet que François I^{er} fut terrassé par la maladie, au mois de février 1547, et à partir du dimanche 30 mars, son état fut jugé désespéré. Ce n'est que le jeudi 31 mai que le roi mourut. Le récit détaillé de P. du Chastel est surtout précieux en ce qu'il nous fait mieux connaître la mentalité de François I^{er}. Nous voyons combien édit puissant en lui le sentiment religieux; sincèrement il s'attendait à comparaître devant Dieu. Ce dogme du jugement à venir pour lui une importance extrême: toute la religion se résume dans la punition du coupable après sa mort. Il semble faire peu de cas des dogmes proprement catholiques, ne demandant ni messes, ni prières pour le repos de son âme, ne faisant pas d'aumônes pour le rachat de ses péchés. François I^{er}, comme le dit M. Doucet, est mort catholique, mais il l'était peut-être plus par tradition que par conviction personnelle.

Dans la crainte du jugement qui le me-

nace, François I^{er} néglige les préoccupations terrestres; il parle à peine au dauphin de la succession qu'il lui laisse. Ce qu'il dit de ce sujet suffit, il est vrai, pour nous montrer une conception du pouvoir royal assez banale, telle que pouvaient se la faire les plus médiocres de ses prédécesseurs. La conservation des forces du royaume, l'amour de la justice, du peuple, l'obligation de bien gouverner, c'est tout ce dont à son lit de mort parle ce roi, qui avait pourtant une méthode de gouvernement à lui et qui avait mené la monarchie dans des voies nouvelles.

LES EMPLOIS INDUSTRIELS DES POMMES DE TERRE

L'Allemagne est le pays qui produit le plus de pommes de terre; la récolte annuelle est cinq fois plus importante que celle des États-Unis et ceux-ci n'ont que deux récoltes supérieures à celle des pommes de terre en Allemagne: le riz et l'avoine. Mais en Amérique les pommes de terre servent uniquement à l'alimentation de l'homme, tandis qu'en Allemagne les applications industrielles, préparation de l'amidon, fabrication de l'alcool dénaturé, dessiccation pour la nourriture du bétail, absorbent une grande partie de la récolte.

Cette dernière industrie s'est particulièrement développée par suite de l'avilissement des prix, consécutif à des récoltes exceptionnelles et de la difficulté de conserver la surproduction, la pomme de terre gelant et se pourrissant très aisément. Le nombre des fabriques a passé de 101 en 1907 à 404 en 1911. Le principe de l'opération consiste à faire subir à la pomme de terre le même traitement qu'à la pulpe de betterave.

Dans un procédé on coupe le tubercule en morceaux ayant les dimensions d'un crayon et on les soumet à l'action d'une température très élevée, atteignant mille degrés dans les parties les plus chaudes de l'appareil. Après ce traitement, on obtient un produit appelé *schmitzel* contenant seulement 10 à 15 o/o d'eau, le produit initial en contenant de 75 à 80 o/o, et qui est vendu de 6 francs à 7 fr. 50 la tonne.

Un autre mode de fabrication consiste à cuire préalablement les pommes de terre, puis à les écraser et les sécher entre deux rouleaux qui les transforment en une feuille de l'épaisseur d'une feuille de papier, d'une couleur jaunâtre et d'une odeur agréable se présentant sous l'aspect d'une farine à gros grains. Cette feuille donne facilement des sortes de flocons que les animaux digèrent mieux que le *schmitzel* et qui se vendent de 10 francs à 12 fr. 50 la tonne. Ces deux produits servent surtout pour l'alimentation des porcs, car ils remplacent avantageusement le maïs que l'Allemagne est forcée d'importer. Ainsi transformée, la pomme de terre ne craint plus les attaques de l'hiber et de l'humidité, et son transport est plus économique, puisque le produit manufacturé ne pèse que les trois quarts environ du poids du tubercule brut.

Le Temps.

LES HÉMORROIDES DE LOUIS XI
Louis XI a souffert presque toute sa vie des hémorroïdes, dit Cabanis; elles ont été son tourment constant, et elles suffi-



Jacques Coitier, médecin de Louis XI, qui exerça sur l'esprit du monarque toujours malade une influence extraordinaire.

tubercule raient, presque seule, à expliquer l'irritabilité de caractère, l'humeur agressive de ce sombre et maudit monarque.

PHARMACIE CHARLARD-VIGIER, Phⁿ de 1^{er} cl. et R. HUERRE, Phⁿ de 1^{er} cl., Docteur ès sciences, 12, BOULEVARD BONNE-NOUVELLE, PARIS

TRAITEMENT DE LA SYPHILIS PAR LES INJECTIONS MERCURIELLES INTRA-MUSCULAIRES DE VIGIER

Huile grise stérilisée indolore de Vigier à 40 d'Hg p. 100 cc² (Codex 1908). Prix du flacon, 2,25. Double flacon, 4,25. Un centimètre cube représente 0 gr. 40 de mercure métallique.

Pour injecter l'huile grise, se servir de préférence de la seringue spéciale stérilisable du Dr Barthélemy, nouveau modèle Vigier à 15 divisions, dont chaque division correspond à 1 centig. de mercure.



La seringue avec une aiguille en platine irridé de 5 centimètres. Prix à la Pharmacie Vigier 15 francs. Si on se sert de la seringue de Pravaz, une division correspond à 0 gr. 02 de mercure.

Huile au calomel stérilisée indolore de Vigier à 4 gr. 05 et à 0 gr. 10 par cc². Grâce à la constance spéciale de cette huile, le calomel est maintenu en suspension.

Huile au Bi-iodure de Mercure indolore Vigier à 0 gr. 01 par cc².

Huile au Sublimé indolore Vigier à 0 gr. 01 par cc², la plus active, la plus assimilable, la mieux tolérée de toutes les préparations mercurielles solubles.

Ampoules au Benzoate de Mercure hypertoniques indolores Vigier. Solution aqueuse saccharosée à 0 gr. 01 et à 0 gr. 02 de Benzoate d'Hg. par cc².

Ampoules au Bi-iodure de Mercure hypertoniques indolores Vigier. Solution aqueuse saccharosée à 0 gr. 01 et à 0 gr. 02 d'iodure d'Hg. par cc².

Pour éviter les accidents locaux chez les syphilitiques on se servira tous les Jours du SAVON DÉTENSIF VIGIER, le meilleur antiséptique, 3 fr. Pharmacie, 12, Boulevard Bonne-Nouvelle, Paris

MÉTHODE SOUS-PRÉPUTIALE et INTRA-VAGINALE (Marques déposées)

Pour les Hommes : Disques Mercuriels Vigier à 0 gr. 04 et à 0 gr. 06 d'onguent mercuriel. Brindilles Mercurielles Vigier à 0 gr. 02 et à 0 gr. 01 d'onguent mercuriel.

Pour les Femmes : Billes Mercurielles Vigier à 0 gr. 10 et 0 gr. 20 d'onguent mercuriel.

Introduire selon la gravité des cas. Sous le prépuce, un disque ou une brindille une ou deux fois par jour; dans le vagin, une bille une ou deux fois par jour.

Suppositoires d'huile grise de Vigier, à 0 gr. 02 et à 0 gr. 04 de mercure; Ovoides mercuriels de Vigier, à 4 gr. et à 6 gr. d'onguent pour frictions; Savon mercuriel Vigier, à 33 p. 100 de mercure, remplace les frictions; Émplatre au Calomel du D^r Quinquaud, contre la syphilis de l'enfance.

FORMULATEURS ET STÉRILISATEURS

HÉLIOS

ÉCONOMIE et SIMPLICITÉ
NI PRESSION, NI LIQUIDES

Stérilisateur n° 2 avec un formateur A. . . 37 fr.

Formulateur B avec 500 pastilles. 16.80

Brochures et Renseignements
sur les autres modèles sur demande :

27, Rue des Petits-Hôtels, PARIS



LÉONARD DE VINCI
PHYSIOLOGISTE

Notre ami, le Dr Ver-
dier, dont les leçons
d'Æsculape ont apprécié
ici même les belles notes
médicales sur Ingres et
sur Léonard de Vinci,
tient de consacrer au
peintre de la Joconde un
travail très important.
Nous en donnons un sa-
vooureux commentaire,
d'après notre collabora-
teur le Dr Leconteur et
le « Progrès Médical ».

La mode est aux « vi-
olons d'Ingres » si je puis
m'exprimer ainsi. Cha-
que jour nous en apporte
un nouveau. C'est un
peintre qui faisait de la
musique, un médecin
qui s'adonnait à la sculp-
ture. Les auteurs de ces
travaux nous présentent
ainsi chaque année quel-
ques grands hommes.
Un dentiste vous prou-
vera que l'art dentaire
des scientifiques aux ob-
servations de tel poète ;
il ajoutera même quel-
quefois que le poète fit
grand tort aux savants
et qu'il est regrettable
qu'un homme qui ait
eu acquérir une telle ré-
putation dans le monde
des arracheurs de dents,
ait eu la manie d'écrire

des vers. Un médecin — et cela c'est de
l'histoire — n'écrivait-il pas, l'an dernier,
qu'Homère connaissait l'exophthalmie, pour
avoir écrit que Junon avait des yeux de
vache !...

Mais s'il y a violons et violons, il y a
thèses et thèses. Le titre de l'étude du
Dr Verdier (1) : Léonard de Vinci physio-
logiste, nous promet autre chose qu'un
mauvais violon d'Ingres. L'universel génie
du grand florentin nous fait prévoir que
le Vinci s'occupe de physiologie, doit
être, comme il fut en tout, un précurseur.

Le Dr Verdier a extrait des « manus-
crits connus, dans lesquels Léonard nota
pêle-mêle les observations les plus di-
verses, celles qui intéressent la physiolo-
gie. Et pour nous donner une idée d'en-
semble de l'état de la physiologie au
temps de Vinci, il a groupé les observa-
tions dans l'ordre que suivent les auteurs
de traités.

Le Vinci eut constamment l'esprit
préoccupé de physiologie. L'étude de ses
manuscrits nous le prouve. Pour mieux
créer la vie, il cherchait à pénétrer les
plus intimes secrets.

Il a étudié le mécanisme de toutes les
grandes fonctions. Et partout où la mé-
canique pouvait à elle seule donner la clef
du problème, l'ingénieur qu'était Vinci l'a
résolu. Il a fait sur les deux temps de la
respiration une étude merveilleuse, et si
ce n'est la moindre importance qu'il
accorde au diaphragme, les auteurs mo-
dernes n'auraient guère à ajouter à ses
descriptions. Cependant, « il connaît par-
faitement le rôle du diaphragme, sans
admettre son rôle primordial, car il croit
que la respiration normale est le type

costo-supérieur ». « Si, dans certaines condi-
tions, les côtes ne peuvent se soulever, la
nature, écrit Léonard, y supplée par les
muscles du diaphragme qui abaissent le
diaphragme dans sa partie médiate con-
cave, son élévation naît des vents compri-
més, inclus dans l'intestin... et si les
épaules soulevées tiennent les côtes hautes
au moyen des muscles pectoraux, alors le
diaphragme, simplement en se soulevant
au moyen de ses muscles, fait l'office d'
ouvrir et de fermer le poulmon; et les
intestins comprimés avec le vent condensé
qui se produit en eux (du dessèchement
des excréments), repoussent le dia-
phragme en haut, lequel diaphragme com-
prime le poulmon et chasse l'air. Il sait
aussi comment l'air rentre : « Parce qu'il
ne peut y avoir de vide dans la nature, le
poulmon qui en dedans touche les côtes,
doit suivre leur dilatation, et ainsi le pou-
mon en s'ouvrant comme un soufflet de
forge attire l'air qui remplit l'espace
ménagé pour le recevoir. » Léonard avait
aussì résolu le problème des intercostaux.
Les intercostaux externes (mésoplévres
extrinsèques) sont pour lui des muscles
inspirateurs, les intrinsèques étant de
expiration.

Dans l'étude de la circulation l'élevé
peu au-dessus de son temps. Cependant
il est le premier à parler de sang arté-
riel. On croyait aussi, dans son temps,
que la verge en érection se gonflait de
sang. Cette explication n'est pas la sienne
à Vinci qui la démolit avec une belle verve
« Du membre viril qui, quand il est dur
il est gros et long, dense et lourd et quand
il est petit, tendre, mince, court et mou
il faut en juger qu'il ne s'ajoute pas la
de la chair ni du vent, mais du sang artériel
c'est ce que j'ai vu à des mortels qui ont
le membre raide, car plusieurs meurent j'ai vu
et surtout les pendus desquels j'ai vu



Léonard de Vinci. — Dessins anatomiques avec notes en écriture « au miroir ».

Ce dessin de Léonard est tiré de la riche collection de manuscrits de la
Bibliothèque royale de Windsor.

(1) Léonard de Vinci physiologiste, par le Dr Ver-
dier, Jules Roussel, éditeur.

E. COGOT & C^{ie}

CONSTRUCTEURS D'INSTRUMENTS POUR LES SCIENCES
30, boul. St-Michel
PARIS



Fournitures gé-
nérales pour Bacté-
riologie et Micro-
graphie.

Dépôt pour la France
des
MICROSCOPES
et des JUMELLES
à PRISMES

E. LEITZ

Société Générale d'Orthopédie

Lamy, Directeur

BANDAGES
BAS ELASTIQUES, CORSETS
SOUTIENS-GORGE
CEINTURES
ARTICLES D'HYGIÈNE
CORSETS ÉLÉGANTS
recommandés
aux femmes distraits
de couiller
les exigences de la mode
et les soucis
du bien-être physique.

128, Boul. Haussmann, Paris Téléphone
527-20

IODURE SOUFROUN®

Quinquinaux Per (Trio) Invariables.

SOLUTION • SIROP • DRAGÉES

(1 cc. par cuillerée) (1 gr. par cuillerée) (1 gr. 25 par cuillerée)

NI CORTAÏ, NI CASTRALGIE, NI CEPHALALGIE

Expérimenté dans les hôpitaux de Paris,

Vente: Laboratoire SOUFROUN, 29, R. de Turin, Paris (10^e)

FARINES MALTÉES JAMMET

de la Société d'Alimentation diététique
pour le régime
des MALADES, CONVALESCENTS, VIEILLARDS
ET
L'ALIMENTATION PROGRESSIVE ET VARIÉE
DES ENFANTS



RIZINE

Crème de Riz maltée

ARISTOSE

à base de Blé et d'Avoine maltée

CÉRÉMALTINE

Arrow-Roôt, Blé, Orge, Malt

ORGÉOSE

Crème d'Orge maltée

GRAMENOSE

Avénose, Blé, Malt, Orge

BLÉOSE

Crème de Blé total maltée

AVENOSE

Farine d'Avénose maltée

LENTILOSE

Farine de Lentilles maltée

CACAO GRANVILLE, Cacao à l'Avénose, à l'Orgéose, etc.
MALT GRANVILLE - MALTS TORRIFIÉS - MATÉ SANTA-ROSA
CÉRÉALES JAMMET pour DÉCOCTIONS

USINE et LABORATOIRES à LEVALLOIS-PERRET
BROCHURES et ÉCHANTILLONS SUR DEMANDE

Dépôt général: M^{on} JAMMET, Rue de Miromesnil, 47, Paris

OUATAPLASME
DU DOCTEUR LANGLEBERT

PANSEMENT ASEPTIQUE COMPLET INSTANTANÉ
PHLEGMASIES, Anthrax, Abscess, Phlegmons, Gangrènes, Scier,
Phlébites, Erysipèles, DERMATOSES, Eczéma, Impétigo,
AFFECTIONS OCULAIRES, Contusions, Contusions, Contusions,
DANS TOUTES LES PHARMACIES et 10 Rue Pierre-Ducreux, PARIS.

l'anatomie et ceux-ci être tous pleins d'une grande quantité de sang... Et si l'adversaire dit qu'une telle quantité de chair a augmenté par du vent qui produit grandeur et dureté comme dans la paume dont on joue, je répondrai que ce vent ne donne ni poids ni densité, mais il fait la chair légère et rare, et encore on voit la verge raide avant la tête rouge, ce qui est signe de l'affluence du sang et quand elle n'est pas raide elle a le front blanchissant.

Il connaît aussi le phénomène du pouls dû au passage de l'onde née de la contraction du cœur, laquelle onde fait à son passage se durcir la partie contractile du vaisseau.

Tous les phénomènes mécaniques, mastication, déglutition, défécation, etc., sont admirablement mis au point par le génial observateur.

Si Léonard adopte la théorie d'Aristote sur l'absorption, il découvre le rôle éminent de l'intestin par les artères mésentériques, découverte toute moderne!

Le mécanisme de l'excrétion urinaire n'échappe pas à l'ingénieur. Il en fait une longue démonstration où il explique que l'urine passe de l'utérus dans la vessie en raison des principes anciens de l'hydraulique.

Mais où Léonard de Vinci est le plus original, où son génie surhumain éclate avec le plus d'intensité, c'est dans l'étude qu'il fait de nos divers mouvements. La minime surtout l'attire. Il multiplie les dissections et les dessins. Il pénètre le sentiment que doit exprimer chaque muscle. Et par les caricatures sublimes qui illustrent ses démonstrations, il devance les expériences de Duchenne de Boulogne. Il étudie la marche, la course, le saut, l'ascension de l'échelle, tous les mouvements enfin qui mettent en jeu notre admirable musculature.

Et ce n'est pas tout. Le premier, il détruit la vieille théorie qui admettait que l'œil envoie des rayons qui éclairent les objets. Puis il énonce cinq lois de la pupille extrêmement précises. « Il y aurait d'ailleurs, écrit l'auteur, un livre entier à écrire sur Léonard de Vinci opticien et oculiste! »

Pour Vinci, l'art et la science sont inséparables, ainsi que le fait fort justement remarquer l'auteur dans sa conclusion. Mais au lieu de se contenter de cette mystérieuse intuition qui guide instinctivement la main de l'artiste, Vinci a, tout comme un savant moderne, recours à l'expérience.

Il a écrit sur la nécessité de l'expérimentation pour établir la vérité, des pages qu'on ne peut lire sans quelque émotion philosophique. Nous croyions en effet ces idées plus modernes!

Et dans la nuit où semblaient dormir les cerveaux de nos pères avant Descartes, Bacon et Claude Bernard, nous voyons briller tout à coup l'éclatant génie d'un Léonard de Vinci méconnu... Et puis-que nous cherchons un important complice de Péruce, qui sait si ce n'est pas Vinci lui-même qui — peut-être même sur les conseils de Claude Bernard avec qui je le vois devisant par les Champs-Élysées — serait venu jeter sur notre insuffisance le sourire narquois de sa « Joconde »... enfin retrouvée.

RAOUL LECOUTOUR.

L'HOMME DOIT-IL MANGER DES ANIMAUX ?

C. Hervé, le créateur du *Foyer Naturalien* de Brest pose cette question dans son *Sphinx individualiste* et la résout par la

négestion, en s'appuyant sur le verset 20, chapitre 1 de la Genèse : *Toute herbe portant semence (c'est-à-dire les grains et en particulier les céréales) et tout fruit d'arbre ont été donnés à l'homme pour sa nourriture*, sur l'exemple de nombreux peuples, les expériences sportives cent fois citées déjà, et son propre cas, ainsi que celui de sa mère guérie d'une maladie réputée incurable.

Nous ne retiendrons qu'un fait qui, s'il est exceptionnel, n'en montre pas moins toute la valeur du végétarisme.

Il s'agit d'un végétarien hindou, *Rama-Murti*, donné comme l'homme le plus fort du monde.

« Rama-Murti pénétré à un éléphant pesant 4 tonnes de piétiner son abdomen. — Une voiture automobile de 12 chevaux passe sur son dos et ses épaules. — Deux charrettes de campagne, chargées de garçons et d'adultes choisis parmi les spectateurs, passent sur ses épaules et ses cuisses. Il supporte sur la poitrine une pierre pesant 3.000 livres. — Il bise une chaîne d'un pouce d'épaisseur en relevant les épaules. Ces faits ne sont sans doute pas intéressants par eux-mêmes, mais l'homme qui les produit s'abstient de viande, de poisson, de thé, de café, de cacao et de boissons alcooliques. Il prend 2 repas par jour, composés de riz, légumes secs, légumes verts d'un poids total d'environ 1 livre et une

collation consistant en une sorte de pudding fait de crème, miel, beurre et sucre, avec une boisson composée d'amandes, de son, de froment et de lait. »



Léonard de Vinci. — Etude préparatoire pour la « Joconde. » (Musée de Chantilly.)

PRODUITS SPÉCIAUX de la SOCIÉTÉ des BREVETS "LUMIÈRE"

Échantillons et Vente en gros : Marius SESTIER, Phien, 9, Cours de la Liberté, LYON

HÉMOPLASE AMPOULES, CACHETS DROGÉS

LUMIÈRE

PERSODINE LUMIÈRE

**Médication énergique
des
déchéances organiques**

**Dans tous les cas d'Anorexie
et d'Inappétence**

CRYOGÉNINE "LUMIÈRE"
ANTI-PYRÉTIQUE ET ANALGÉSIQUE
PAS DE CONTRE-INDICATION
1 à 2 grammes par jour

NÉOKOLA "LUMIÈRE"
Représente son poids de
KOLA FRAICHE

HERMOPHÉNYL "LUMIÈRE"
Possède toutes les propriétés des Sels de Mercure
NON IRRITANT ET PEU TOXIQUE
Ampoules indolores pour injections

SAVON à L'HERMOPHÉNYL "LUMIÈRE"

Toilette et antisepsie de la peau

NAPOLÉON I^{er} ET LES SPÉCIALITÉS PHARMACEUTIQUES

« Sire, dit Larrey, pour avoir des
« hommes, il faut que les enfants vivent
« et qu'ils soient forts. Chaque année, en
« France, les *Vers* tuent plus de cent mille
« enfants. *Mon avis*, il importe de pro-
« pager les bons vermifuges et d'encou-
« rager leurs inventeurs. Voici un dos-
« sier : c'est une demande formulée par
« un pharmacien de Lyon, M. Macors,
« inventeur d'un vermifuge qui a fait ses
« preuves, car depuis 1780, il donne d'ex-
« cellents résultats. M. Macors sollicite
« l'autorisation de Votre Majesté. »

L'Empereur parcourt rapidement le dossier et dicte à l'officier de service le décret suivant.

*Au camp impérial de Friedland,
le 15 juin 1807.*

NAPOLÉON, *empereur des Français et roi d'Italie.*

Vu la demande de M. Macors, pharmacien à Lyon, tendant à le faire autoriser, en exécution du décret du 25 prairial, an XIII, à préparer, annoncer et vendre un sirop pharmaceutique dont il est inventeur, connu sous le nom de *Sirop Vermifuge*;

Vu la délibération de la Société Royale de médecine de Paris, en date du 30 mai 1780, portant approbation de ce remède ;
Vu la loi du 21 germinal an IX, relative à l'exercice de la pharmacie, et notre décret du 25 prairial an XIII, concernant l'annonce et la vente des remèdes secrets :

Nous avons décrété et décrétons ce qui suit :



La Pensée. — Lithographie de Raffet (Cabinet des Estampes)

ARTICLE PREMIER. — Le sieur Macors, pharmacien à Lyon, possesseur d'un *Sirôp Vermifuge*, est admis à jouir de l'exception portée par notre décret du 25 prairial an XIII, en faveur des propriétaires de remèdes secrets, à la charge par lui de se

vente de ce sirop.

ART. 2. — Notre ministre de l'Intérieur est chargé de l'exécution du présent décret.

Par l'Empereur :
Signé : NAPOLÉON.

Le secrétaire d'État, signé : Hugues-
B. Maret.

Pour ampliation : Le Ministre de l'Intérieur, signé : Champagny.

(*Moniteur Médical*).

DANS LES AMBULANCES
DE LA GRANDE ARMÉE

On raconte que le duc d'Orléans, faisant visiter le Val-de-Grâce au duc de Saxe-Weimar, lui dit : « Je vous présente mes médecins militaires ; ce sont des savants et des soldats. » Le mot est juste, surtout en ce qui concerne les hommes, modestes autant que dévoués, qui suivirent les armées de Napoléon dans leurs interminables randonnées. C'étaient de vrais soldats tout en étant des savants laborieux.

Louis-Vivant Lagneau, dont M. Eugène Tattiel publie les Mémoires (1), comptait à son actif vingt-deux campagnes, mais n'avait trouvé le temps de se faire, dans l'étude de certaines maladies, une notoriété qui devait le porter à l'Académie de médecine. Les souvenirs de Lagneau, dont tout appareil d'ouï-dit est exclu, sont du reste charmants de bonne grâce et de mouvement. De son premier séjour à Catende jusqu'au dénouement de Waterloo, en passant par l'Italie, l'Allemagne, l'Espagne et la Russie, ce brave médecin m'i-

(1) *Journal d'un chirurgien de la Grand-Armée, 1808-1815* (Emile-Paul frères, éditeurs).

SPÉNODOSE
RATE - FOIE - THYROÏDE
TUBERCULOSE sous toutes ses formes et à toutes les périodes
PAUCITÉ - ANÉMIE - MALADIES INFERIEURES
THYROÏDOSE **Rectitisme**
Arthritisme **OVARO-THYROÏDINE**
Insuffisance thyroïdienne et ovarienne
Gravité *Profil de la Menopausse et du Subjéré* **MYÉLOME**
PLACENTODOSE
PLACENTA - MAMMAIRE
Infirmité lactée - Prolifération des sales et de l'endurcissement
Ménopauses - Hémorragies - Pilonaires - Tumeurs
Boire : Laboratoire 60, rue d'Alsace, 136, rue d'Alger - PARIS

CHEMINS DE FER DE L'ETAT

PARIS A LONDRES


Via ROUEN, DIEPPE et NEWHAVEN
Par la GARE SAINT-LAZARE


Services rapides tous les jours et toute l'année
(Dimanches et Fêtes compris)

Départs de PARIS-SAINT-LAZARE
à 10 h. 18 (1^{re} et 2^e cl.) et à 21 h. 20 (1^{re}, 2^e et 3^e cl.)

Départs de LONDRES
VICTORIA (C^{ie} de Brighton) à 10 h. *matin*
 (1^{re} et 2^e cl.) et à 8 h. 45 *soir* (1^{re}, 2^e et 3^e cl.)
LONDON-BRIDGE à 9 h. 50 *matin* (9 h. 25 le
 dimanche) (1^{re} et 2^e cl.) et à 8 h. 45 *soir* (1^{re},
 2^e et 3^e cl.)

Voici la plus pittoresque et la plus économique





PASTILLES
DE
STOVAÏNE BILLON

CONTRE LES AFFECTIONS
DE LA BOUCHE, DE LA GORGE,
DU LARYNX, DE L'ESTOMAC

ANESTHÉSIE PARFAITE

DÉPÔT GÉNÉRAL

LES ÉTABLISSEMENTS POULENC FRÈRES
92, Rue Vieille-du-Temple, PARIS

SITUATIONS D'AVENIR

L'ARGUS DE LA PRESSE (35^e année d'existence) offre, dans chaque commune, à nos lecteurs et lectrices, surtout à ceux ayant de nombreuses relations, des situations de grand avenir, sans quitter leur région ; une certaine instruction est nécessaire.

Écrire: ARGUS, 37, Rue Bergère, Paris

TUBERCULOSES
Bronchites, Catarrhes, Gripes
L'ÉMULSION MARCHAIS Phospho-
Créosote
de 3 à 6 cuillerées a café
dans lait, bouillon.
Calme la toux, relève l'appétit
et aide à la guérison.
Bien tolérée — Par tous absorbée.

taire conserve son égalité d'humeur inaltérable. Il nous contait même la précaution qu'il avait eue de se confectionner une tente lui sauve la vie au départ de Moscou. Il regrette les livres et les chevaux qu'il perd, parle des amis qu'il soigne et bien rarement consent à parler de lui-même; c'est incidemment qu'il nous dit avoir été blessé à la Fère-Champanoise. De la multiplicité des détails de ces carnets se dégage une impression de vérité qui est plus précieuse pour l'historien que les savantes argumentations.

M. Frédéric Masson, qui a préfacé ces Mémoires, évoque justement le beau « Mutarque français » qu'il serait permis d'écrire avec les états de service des médecins de l'armée impériale. « Les anecdotes abondent; elles ensengent avec quel dévouement ces hommes, dont la plupart n'avaient qu'une préparation scientifique médiocre, ont, sous le feu de l'ennemi, avec des outils imparfaits, des pansements le plus souvent défectueux, sans aucun des moyens ni des procédés en usage aujourd'hui, opéré, soigné, guéri, et sauvé des milliers et des milliers d'hommes et de Français.

Voici ce que dit Lagneau, à la date du 6 décembre 1912, concernant le froid dont eut tant à souffrir la Grande Armée :

6 décembre 1812. — Nous continuons la retraite, un peu moins privés de nourriture, car on trouve en Lithuanie encore quelque peu à manger. Malheureusement le froid arrive à 30 degrés Réaumur. C'était vraiment intolérable; il fallait en marchant battre fortement la semelle, pour que les pieds ne se gèlassent pas.

C'était principalement le matin, en levant le bivouac de la nuit, que nos hommes restaient par centaines, autour de leurs feux éteints, qu'ils avaient négligé d'entretenir,

restant engourdis par un sommeil de plomb très excusable après les fatigues qu'ils avaient supportées. Ceux qui arrivaient le soir ar-

ils avaient le cerveau congestionné, l'air hébété, n'ayant plus d'une espèce d'instinct qui les portait à se jeter automatiquement

maines Russes. Ils n'avaient plus la conscience de leurs actes.

... Beaucoup de soldats avaient seulement le nez gelé; les oreilles, ou bien des oreilles ou des doigts de l'une ou de l'autre main. Ces derniers ne pouvant tenir leurs fusils, les jetèrent là et suivirent l'armée en maraudant, loin de leur corps respectifs.

Notre pauvre armée, enfin, ne présentait plus, dans ces déplorables débris, que misère, dure inaction des forces physiques et d'encouragement moral porté jusqu'à l'indifférence la plus absolue. Un petit nombre, d'une trempe morale, exceptionnellement, sous le feu de la science et une constitution solide, ont résisté.



La Princesse Poniatowski apprend la mort de son époux.

(D'après une image populaire en couleur de la collection de M. Denys Cochin.)

Cette gravure consacrée à la mémoire du Prince Poniatowski, l'un des plus braves capitaines de la Grande Armée, mort, noyé dans l'Elster, montre un officier blessé, qui avait partagé la gloire et les dangers du héros polonais, revêtu de deuil et navré de douleur, venant annoncer à l'élue qu'elle est veuve et son fils orphelin. « Le prince n'est plus, lui dit-elle, il est mort glorieusement, emportant avec lui l'estime générale des ennemis et les regrets de toute l'armée inconsolable de sa perte.

bivouac en très bon état n'étaient pas sûrs de pouvoir se relever le lendemain.

Ils étaient affaiblis par la privation d'aliments reconfortants, ils ne mangeaient souvent que de la bouillie de farine de seigle, sans addition de sel ni de beurre.

sur les feux des bivouacs, que les troupes débâtaient épuisées de cent en cent pas, tout le long de la route.

Nous n'avions pas de moyens de transport pour les convoier, ils restaient sur la neige, fort indifférents qu'on les laissât entre les

COMBIEN DE TEMPS VIVENT LES BÊTES

On est en général assez mal fixé sur ce point, mais voici ce qu'on pense les plus notoirement naturalistes :

Crocodile, 200 à 250 ans; éléphant de 150 à 200 ans; carpe, de 100 à 150 ans; aigle, 100 ans; cygne, 100 ans; corbeau, 100 ans; rhinocéros, 60 ans; lion, 60 ans; perroquet, 50 à 80 ans; chameau, 50 ans; brochet, 40 à 50 ans; vautour, 40 ans; taureau, 30 ans; cerf, 30 ans; âne, 25 à 30 ans; cheval, 25 ans; chardonneret, 25 ans; pinson, 20 à 25 ans; porc, 20 ans; bœuf, 18 à 20 ans; chat, 18 ans; rossignol, 16 ans; alouette 18 ans; renard, 15 ans; linotte, 15 ans; brebis, 12 ans; chèvre, 10 ans; moineau, 10 ans; poule, 10 ans; lapin, 8 ans; lièvre, 7 ans; écureuil 7 ans; araignée, 7 ans; abeille 1 an.

La moyenne de la vie de l'homme est, paraît-il, 33 ans; nous nous classons donc, en fait, le vautour, le taureau et le cerf, pas loin de l'âne.

SEL GALACTOGÈNE JOLIVET

Granulé à base de GALEGA VERA fraîchement récolté
et de PHOSPHATE de CHAUX assimilable

STIMULE la SÉCRÉTION LACTÉE

En augmentant la quantité } du LAIT
En améliorant la qualité }

TONIFIE

à la fois la NOURRICE et l'ENFANT

DOSE JOURNALIÈRE :

2 à 4 cuillerées à soupe aux repas
dans du vin, de la bière, etc.

Notices et Échantillons :

PHARMACIE du Docteur BOUSQUET, 140, Faub. Saint-Honoré, PARIS



Maladies du Cerveau ÉPILEPSIE - HYSTERIE - NÉVROSES

Traités depuis 40 ANS avec succès par les

SIROPS HENRY MURE

1° Au Bromure de Potassium. 2° Polybromure (potassium, sodium, ammonium).
3° Au Bromure de Sodium. 4° Au Bromure de Strontium (exempt de baryte).

Rigoureusement dosés, 2 grammes de sel chimiquement pur par cuillerée à soupe et 40 centigr. par cuillerée à café de sirop d'élixirs d'oranges amères, inaltérables.

Efficaces avec des soins et des éléments assimilables de satisfaction le praticien les préfère, car ils permettent de comparer expérimentalement dans des conditions identiques, la valeur thérapeutique des divers bromures seuls ou associés. — FLACON 2 fr.

Maison HENRY MURE, 4, GAZA GOLF, (près l'église protestante, Pont-Saint-Espirit, Gard).

LES HOPITAUX DE MARSEILLE

Lorsque le voyageur ignorant débarque à Marseille et que, selon la coutume de tout voyageur qui se respecte, il entre-

Le voilà parti. Il donne un coup d'œil aux églises, dont il épêche les architectures disparates. Il accorde un regard aux stèles éparées. Il consent son admiration à Notre-Dame-de-la-Garde, s'extasie devant le palais de Longchamp, demeure muet d'épouvante devant telle stèle incognitive érigée en l'honneur de quelque paléfincher enrichi et sombré, sur le tard, dans le gâtisme philanthropique. Il continue. Hôtel la Préfecture, le Palais de Justice, l'Hôtel de Ville, les casernes, les forts, les prisons, toutes les mucosités projetées, toutes les purulences extériorisées, toute l'inesthétique actuelle créée par des maîtres-maçons délinquants en proie à la fièvre du gain.

Il continue encore. Il a déjà vu bien des choses en une journée, il a comblé sa rétine de laideurs inqualifiables. Il continue. Sa curiosité inassouvie le pousse aux pires aventures, le jette aux abdications honteuses.

Le voici devant l'Hôtel-Dieu. Il s'arrête, lève le nez : fixe son lorgnon, s'assure de son équilibre, consulte son guide. Il apprend, sans pouvoir apprécier, que sa promenade scientifique-historique l'a conduit devant un monument maintes fois magnifié, construit vers le xvi^e siècle par certain Massart le Jeune. Il admire de loin. Il fouille du regard la façade lépreuse. Puis, rassasié, son attention erre autour de l'édifice.

Ah! le malheureux!

Autour de lui, à droite, à gauche, en

haut, en bas, des rues étroites, sales, repoussantes. De l'ordure, de la crasse, des sentines qui montent des quais serpentent à travers des maisons branlantes, hideuses, conservées dans la saleté. Partout des immondices, des détritus, un grouillement de vermine humaine. Et devant cet hôpital éclos comme un champignon sur tout ce fumier accumulé, le voyageur demeure ahuri, déconcerté, désespéré.

Et, cependant, il n'a fait qu'entrevoir l'horreur et l'épouvante. Il n'a pas poussé plus avant ses investigations. Il n'a pas osé pénétrer dans l'hôpital.

Mais d'autres que lui, d'autres moins pressés ou plus avides de renseignements, ont voulu savoir. Ils ont consacré des heures et des journées à scruter la physiologie de Marseille. Ils ont posé des questions, dressé des fiches, pris des notes. Ils ont fait parler les gens et les choses.

Et voici ce qu'ils ont appris.

La ville de Marseille — la seconde ville de France, — l'antique cité phocéenne, dont le ciel inoubliable et le chaud soleil sont comme un enchantement, est la ville la plus abominablement sale de France. Elle est la proie de toutes les contagions, de toutes les épidémies, le réceptacle de toutes les infections. Célèbre jadis par les attaques répétées de la peste et du choléra, elle n'a pas démerité et, depuis le jour où Mery la comparait à Constantinople, elle n'a pas cessé de justifier cette comparaison pourtant bien timide.

Actuellement, elle est ravagée par d'épouvantables fléaux. C'est la typhoïde qui est à l'état endémique. C'est la variole. C'est le choléra qui n'a pas dit son dernier mot et revient de loin en loin. Tout cela est dû à l'eau, au fameux goût de la Durancie, à l'alimentation, au manque d'hygiène, à la malpropreté des rues.

On n'a rien fait pour désinfecter la ville de Marseille et pour obliger la population

à contracter des habitudes de propreté. Dans certains quartiers, on n'a pu même réussir à implanter la fameuse tinette. Les habitants vivent encore leur pot de chambre dans les voitures. A Mazargues, par exemple, cet usage est constant. A Saint-Jean, tout dernièrement, un propriétaire était condamné, en simple police, parce que ses locataires, en pleine épidémie de choléra, versaient leurs vases dans la rue.

La voirie est des plus défectueuses. Les rues sont abominables. Des quartiers entiers sont enfouis sous la saleté. Les quartiers des Garmes, du Vieux-Port, de Saint-Jean; les rues de la Prison, du Cône-de-Reboul, de l'Araignée, Servian, Radeau des Bannières, du Bon-Jésus (avec son infâme Chauflou municipal), etc., etc., sont tout simplement hideuses. On ne comprend pas que des hommes, des familles puissent vivre là. A côté de ces sentines puantes, les caves de nos ancêtres étaient avant de paradis.

La population qui se presse dans ces endroits effroyables est de plus bizarre. On y rencontre sur tout des Italiens qui n'ont pas poussés jusque-là, des Italiens qui sont inscrits au nombre de 98.000 (130.000 au Consulat) et qui sont, en réalité, près de 150.000, la plupart sans état-civil, sans profession. Ils envahissent peu à peu des quartiers entiers; ils pullulent, se reproduisent, crévent, parviennent à

Des larves qui coulent comme un épais liquide,

autour de la Charogne, de Baudelaire.

On y voit aussi des légions d'Arabes couverts de vermine, trimbalant avec eux tous les germes dangereux, travaillant à des prix dérisoires et venant, sur le marché économique, concurrencer les prolétaires français. Ajoutez à cela des troupes d'émigrants, surgis de tous les coins, plus sales et plus malades que les uns et les autres: C'est tout ce monde-là qui



Guillaume Rondelle, médecin de Montpellier au XVI^e siècle.

Ce fut un brillant praticien, très expert en matière médicale, un oncoliste avant son « excellent anatomiste » qui lui construisait à Montpellier le premier amphithéâtre d'anatomie. C'était un contemporain, un ami de Maître François Rabelais, qui prit son nom pour en faire le Docteur Rondelle du tiers livre.

prend de faire connaissance — un formidable Baedeker à la main — avec la physionomie extérieure de la ville, il commence par diriger ses pas vers les divers monuments, dont les uns font la gloire et les autres l'encombrement de la cité.

certain Baedeker à la main — avec la physionomie extérieure de la ville, il commence par diriger ses pas vers les divers monuments, dont les uns font la gloire et les autres l'encombrement de la cité.

Calcitine

PATE RECONSTITUANTE
CALCIQUE
ET PHOSPHATÉE

pour Enfants,
Convalescents et Personnes affaiblies

CETTE PATE ALIMENTAIRE SPÉCIALE répond à un réel besoin :

1^{re} Chez l'enfant dès le sevrage, auquel de grosses quantités de Chaux et de Phosphore sont nécessaires pour la formation du cerveau et du tissu osseux.

2^{re} Chez les convalescents et les personnes affaiblies, des travaux récents ayant démontré que la Chaux et le Phosphore étaient d'une utilité primordiale pour reconstituer l'organisme et le préserver de la Tuberculose.

Prix de la Boîte : 1 franc

Manufacture de Pâtes Alimentaires, DIGNÉ FILS & C^{ie}, Fréjus (Var)
Dépôt à PARIS, 6, rue Miromesnil

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

Pour favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie en France

SOCIÉTÉ ANONYME

CAPITAL : 500 MILLIONS

SIÈGE SOCIAL : 54 et 56, rue de Provence

SUCCURSALE : 134, rue Réaumur (Place de la Bourse) à PARIS

SUCCURSALE-OPÉRA : 25 à 29, Boul. Haussmann

DÉPÔTS DE FONDS à intérêts en compte ou à échéance fixe : — ORDRES DE BOURSE (France et Étranger) ; — SOUSCRIPTIONS SANS FRAIS ; — VENTE AUX GUICHETS DE VALEURS LIVRÉES IMMÉDIATEMENT (Obl. de Ch. de fer, Obl. et Bons à lots, etc.) ; — ESCOMPTE ET ENCAISSEMENT D'EFFETS DE COMMERCE ET DE COUPONS Français et Étrangers ; — MISE EN RÉGIE & GARDE DE TITRES ; — AVANCES SUR TITRES ; — GARANTIE CONTRE LE REMBOURSEMENT AU PAIR ET LES RISQUES DE NON-VERIFICATION DES TIRAGES ; — VIREMENTS ET CHÈQUES sur la France et l'Étranger ; — LETTRES & BILLETS DE CRÉDIT CIRCULAIRES ; — CHANGE DE MONNAIES ÉTRANGÈRES ; — ASSURANCES (Vie, Incendie, Accidents), etc.

SERVICE DE COFFRES-FORTS

(Compartiments depuis 5 fr. par mois ; tarif décroissant en proportion de la durée et de la dimension)

101 succursales, agences et bureaux à Paris et dans la Banlieue; 981 agences en Province; 3 Agences à l'Étranger (LONDRES, 53, Old Broad Street - Bureau à West-End, 65, 67, Regent Street), et SAINT-SEBASTIEN (Espagne); correspondants sur toutes places de France et de l'Étranger.

Agences en Afrique :

ALGER, ORAN, TUNIS, SOUSSE, SFAK, TANGER et CASABLANCA

CORRESPONDANT EN BELGIQUE

Société Française de Banque et de Dépôts

BRUXELLES, 70, Rue Royale ; — ANVERS, 74, Place de Meir
OSTENDE, 21, Avenue Léopold.

GRAND PRIX
NANCY 1909

MEDICUS

GRAND PRIX
TURIN 1911

GUIDE-ANNUAIRE DES ÉTUDIANTS
ET DES PRATICIENS

Le plus pratique, le plus complet, le plus utile

GRAND IN-8° RAISON DE
1.700 PAGES RELIÉ TOILE 5 fr.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION :

Aimé ROUZAUD, 41, Rue des Écoles, Paris — Téléphone 830-03

débarqué en Provence, rue sur la ville de Marseille, y sème toutes les contaminations.

Marseille, porte de l'Orient, ouverte à tous et à tout, est aussi la porte de tous les

fléaux? Rien. Quelles mesures hygiéniques a-t-on prises? Aucune.

Il fallait tout d'abord construire des hôpitaux nombreux, larges, aérés, pourvus de tout le confort désirable, capables

sérier? A l'Hôtel-Dieu, à la Conception, au diale, la place que pour ceux qui *font* l'Hôtel-Dieu, quel spectacle de honte et d'écoeurement tu as su éviter. A cette ville qui, depuis des siècles, ne résiste aux épidémies les plus terribles que grâce au concours de ce médecin merveilleux qui s'appelle le Mistral, on n'a accordé — atroce dérision! — qu'un bouge inimmuable, noir de puanteurs, où le malade n'entre qu'à tâtons, la peur au ventre, et sur la porte: duquel le *lasciale ogni speranza* serait de mise: un lieu sinistre où la Mort plane constamment; où la Terreur règne; où dès le soir, on sent que tout courage est aboli: une caverne qu'on ose appeler hôpital et qui ne mérite que le nom d'Abattoir — abattoir où, cependant, nous allons essayer de pénétrer et où nous vous demandons, ô lecteurs à l'estomac solide! de pénétrer à notre suite.

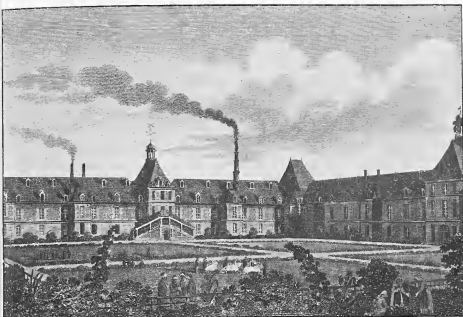
(Revue médico-sociale.)

A l'Exposition d'hygiène de Dresde, une vitrine servait de démonstration à l'hygiène du chapeau: on y voyait toutes les formes de couvre-chefs, munis de thermomètres enregistreurs, indiquant la température intérieure, lorsqu'ils avaient été portés pendant quelque temps, à l'ombre.

Le casque militaire en cuir bouilli, ainsi que les chapeaux en cuir chromé tenaient la première place, et de loin; mais, ce qui étonnait beaucoup de gens, c'est que la coiffure qui vient en seconde ligne n'est autre que la casquette de voyage ou de sport: même confectionnée en tissu imperméable, elle est très imperméable et la température atteint 53° centigrades à son intérieur. Dans les mêmes conditions le thermomètre monte à 51° dans le chapeau en feutre rigide, alors que dans le haut de forme, même recouvert d'un large crêpe de dentil, il n'atteint que 49°.

Le chapeau de feutre souple donne la même température que le feutre rigide, lorsqu'il est muni d'une coiffe: s'il est très léger et non doublé il ne donne que 47°. Le chapeau de paille, s'il est muni d'une coiffe en soie se comporte comme le chapeau de feutre: s'il est très mince et dépourvu de doublure, il ne donne plus que 45°. Le panama tient le record de la fraîcheur avec 43°.

Puisque nous sommes sur le chapitre des chapeaux, disons encore que la qualité des radiations emmagasinées exerce une influence aussi importante que leur degré thermique: les rayons qui impressionnent le plus désagréablement notre extrémité céphalique seraient arrêtés, ou absorbés, par une doublure de couleur rouge.



L'Hôpital Saint-Louis, à Paris (D'après une vieille gravure de Civeton, gravée par Beyer.)

fléaux, de toutes les maladies, de toutes les contagions.

Les épidémies se succèdent. Périodiquement, la population est ravagée, décimée.

Qu'a-t-on fait pour éviter le retour des

de loger l'énorme masse des indigents, situés dans des parages propices. Où sont ces hôpitaux? Ah! oui! l'Hôtel-Dieu, la Conception. Et après? Que fait-on de la foule toujours grossissante des malheureux

terrassés par le mal, par l'âge, par la mi-

L'HYGIENE DU CHAPEAU

La Gazette médicale de Bordeaux a donné récemment au sujet de l'hygiène du chapeau des indications assez curieuses.

La sagesse des nations conseille de se tenir les pieds au chaud et la tête fraîche: s'il était facile, par la température dont nous avons joui et été, de garder les pieds au chaud, la deuxième proposition paraît un peu plus difficile à réaliser.

AFFECTIONS NERVEUSES, INSOMNIE REGLES DOULOUREUSES

« Dans le cas où les bromures ne seraient pas tolérés, recourir au BROMOVOSÉ.
Ce bromo albuminoïde a une action plus forte que les bromures ». Docteur J. GRASSET,
Professeur à l'Université de Montpellier
Membre de l'Académie de Médecine
40 gouttes deux ou trois fois par jour.

PAS DE BROMISME

Echantillons sur demande. — LABORATOIRES du BROMOVOSÉ, 33, Rue Amélot, PARIS.

TOUTES LES INDICATIONS DE L'IODE ET DES IOURES

La plus riche dérivé iodé
Sa solution titre

20 % D'IODE

90 à 40 gouttes trois fois par jour.

PAS D'IODISME

INTRAIT DAUSSE HÉMORROÏDES — VARICES

INTRAIT DE MARRON D'INDE

SOLUTION OU PILULES

(5 gouttes, 2 fois par jour.)

(2-3 pilules, 2 fois par jour.)

LITTÉRATURE ET ÉCHANTILLONS Laboratoires DAUSSE, 4, Rue Aubriot PARIS

MARIAGES ENTRE VÉGÉTARIENS

Une fidèle et charmante lectrice d'Æsculape nous adresse cette coupe de la revue végétarienne Hygie :



Comest, Gargamelle accouche de Gargantina par l'œufelle.
(Dessin de Deveria.)

« Ce n'est pas la première fois qu'il nous est fait part de cette idée qu'il serait désirable que les jeunes végétariens et végéta-

riennes puissent se rencontrer et avoir ainsi la possibilité de s'unir en toute sympathie.

« Nous n'avons donc éprouvé aucune surprise en recevant une demande de même nature formulée ces temps derniers par l'un des officiers de notre armée actuellement à Madagascar.

« Bientôt il va rentrer en France, songeant au mariage, il n'est pas sans inquiétude, lui, végétarien, au sujet de l'union qu'il pourra contracter, aussi vient-il à son tour approuver ces réunions intimes dont nous avons parlé à plusieurs reprises à la Société végétarienne de France avec l'espérance d'en hâter la réalisation.

« Ferme convaincu que quelque chose est à faire en ce sens, nous croyons utile de consacrer cette approbation nouvelle. Qui l'adviendra-t-il ?

« Nous laissons à la perspicacité des médecins qui nous lisent le soin de deviner ce qui en adviendra, la chair n'aura évidemment aucune part dans ces unions idéales.

LES NOUVEAUX PRODUITS POUR LA FABRICATION DU PAPIER

MM. Beadle et Stevens étudient, dans le *Journal of the Royal Society of Arts*, un problème qui préoccupe à bon droit les fabricants de papier... et les journalistes et écrivains :

celui des nouvelles sources de pâte à papier. Le *Journal Le Temps* donne une intéressante analyse de leur travail.

La pâte de bois a augmenté de prix; l'exploitation intensive et souvent destructive des forêts des Etats-Unis et du Canada a raréfié les ressources auxquelles on pourrait s'adresser, tandis que la consommation a cru dans des proportions inquiétantes. Aux Etats-Unis, le coût de la pâte de bois de pin ou de peuplier a augmenté de moitié depuis dix ans et varie entre 120 et 192 francs pour la pâte à sulfite.

Le service des forêts aux Etats-Unis s'est intéressé à la question et a essayé diverses essences de bois : tremble, cypripède, érable, sycomore. Les papiers obtenus ont la résistance et l'apparence des papiers de journaux. Il y a parfois quelque difficulté pour la couleur.

On a essayé, vers 1890, d'introduire le bambou pour la fabrication du papier. La consommation d'alfa pour cet usage est d'environ 200.000 tonnes par an. En 1905, le gouvernement des Indes envoya une mission pour étudier l'emploi du bambou, et en 1908 le gouvernement de Birmanie en expédia 9 tonnes afin de les consacrer à des essais. La principale difficulté réside dans le blanchiment de la fibre. On a récemment construit en Chine un moulin pouvant produire 18 à 20 tonnes de pâte de bambou par jour.

Depuis 1887, on a pensé à employer la coque de la graine de coton, dont la fibre, après avoir été rebouillie et blanchie, est utilisée pour la préparation des papiers supérieurs analogues aux papiers de chiffon. La fibre a la longueur voulue pour

la fabrication du papier et n'a ni à être broyée, ni à être coupée.

On a essayé, mais vainement jusqu'à présent, l'emploi de la bagasse, qui est la tige de la canne à sucre dont le jus a été retiré. Parmi les plantes qu'on pourrait cultiver, l'une des plus intéressantes est l'*Thelychium coronarium*, originaire de l'Inde, où on la rencontre de l'Himalaya à Ceylan et Malacca. On la trouve également dans l'Amérique centrale, les Antilles et l'Afrique occidentale ainsi que dans différents Etats du Brésil. Le diamètre des tiges varie de 2 à 5 centimètres, et la hauteur de 1 à 2 mètres. On trouve de 100 à 150 tiges par mètre carré, ce qui donne par hectare 14 tonnes de fibres sèches d'où l'on peut retirer 8 tonnes de papier très résistant et très élastique, quelle que soit son épaisseur. Il peut être employé comme isolant au même titre que tout autre papier; l'accroissement de résistance obtenu en laissant vieillir la pâte après battage est plus marqué qu'avec les autres pâtes. Enfin c'est l'*Thelychium* qui donne, paraît-il, le rendement maximum à l'hydrate; ensuite vient le bambou.

INFLUENCE DE LA MÈRE SUR L'ENFANT AVANT SA NAISSANCE

« On a vu une femme de race blanche, ayant eu un enfant d'un époux nègre, puis devenue veuve et remariée à un blanc, avoir de celui-ci des enfants, qui présentaient sur certaines parties de la peau la pigmentation caractéristique de la race nègre. » (*Diag. des Sc. méd.* de Dechambre et Lereboullet).

LE PORTE-PLUME RÉSERVOIR GOLD STARRY

est garanti
inversible

15 fr.



Catalogue
illustré n° 14
tracé sur demande

JANDELLE

8, Rue Ernest-Cresson, PARIS (XIV^e)

En vente dans les Grands Magasins et bonnes Papeteries

SEL de HUNT

Alcalin Type

*Spécialement adapté à la Thérapeutique Gastrique
Dyspepsies, Gastralgies*

Action sûre, Absorption agréable, Innocuité absolue

C'est grâce au Sel de Hunt que la Médication alcaline est devenue vraiment la Clef de voûte de la Thérapeutique Gastrique par sa forme de Sel friable. Il est admirablement adapté à tous les besoins de cette Thérapeutique. Il remplace avec un avantage marqué tous les Alcalins simples ou composés. La Clinique montre qu'il ne peut être remplacé par aucun.

LABORATOIRE ALPH. BRUNOT, 16, rue de Boulainvilliers, Paris

Dépilatoire Hospitalier

DISSOUT LE POIL COMME
L'EAU DISSOUT LE SUCRE

Indications

Poils disgracieux du visage ou du corps (moustache féminine, favoris, etc.).

Remplace le rasoir pour rendre nettes et glabres les régions où doit trancher le bistouri.

Avantages

Sel dépilatoire scientifique.

Inoffensif (ne contient ni chaux vive, ni arsenic, ni acétate de thallium).

Ni douleur, ni rougeur, ni irritation cutanée.

Dissout le cheveu ou le poil en 3 minutes.

Dissout jusqu'à la racine.

Le poil r. paraît parfaitement après une première application; puis la repousse se fait de plus en plus lente, de plus en plus grêle, de plus en plus pâle à la suite des applications successives; plus de repousse à la longue (atrophie de la papille pileaire que le Dépilatoire a pénétré, "mordue", lésée).

Préparé par M. CHANTEREAU, ancien interne des Hôpitaux de Paris, lauréat de l'Assistance Publique (1^{er} prix des Hôpitaux, 1903, pharmacien de 1^{re} classe, 8, rue de Constantinople, Paris

PRIX FRANCO :

Pour le visage : au Public 12 fr., aux Médecins 9 fr. 50
Pour le corps : 20 fr., 16 fr.

GASTRO-ENTÉRITES DES NOURRISSONS

DIARRHÉES INFANTILES, Troubles Dyspeptiques de la 1^{re} Enfance.

Prescrire 1/2 à 1 cuillerée à café de :

Sirop de Trouette-Perret

à la "PAPAÏNE"

avant ou après chaque tétée ou biberon.

Le Sirop de Trouette-Perret à la Papaïne

digère le lait, combat la *Dyspepsie*, et

permet aux muqueuses de réparer leurs lésions.

La "Papaïne" est un ferment digestif végétal qui digère et peptonise quelle que soit la réaction du milieu. Favorise la reprise du lait, après les diètes et les régimes.

Maladies de l'Estomac et des Intestins des Enfants et des Adultes

SIROP de TROUETTE-PERRET à la "PAPAÏNE"

1 cuillerée à soupe à chaque repas 4 fr. le Flacon.

ELIXIR de TROUETTE-PERRET à la "PAPAÏNE"

1 verre à liqueur à chaque repas 5 fr. le Flacon.

CACHETS de TROUETTE-PERRET à la "PAPAÏNE"

1 à 2 cachets à chaque repas 4 fr. la Boîte.

COMPRIMÉS de TROUETTE-PERRET à la "PAPAÏNE"

2 à 3 comprimés à chaque repas 3 fr. le Flacon.

E. TROUETTE, 15, Rue des Immeubles-Industriels, Paris. - Vente réglementée laissant aux Pharmaciens un bénéfice normal.

HISTOGÉNOL

Médication arsénio-phosphorée organique à base de Nucléaribine, réussissant contre tous les avantages sans leurs inconvénients de la médication arséniale et phosphorée organique.

L'HISTOGÉNOL NALINE est indiqué dans tous les cas où l'organisme défaille par une cause quelconque, réduite une médication réparatrice et dynamogène puissante, dans tous les cas où il s'agit de relever l'état général, améliorer la composition du sang, reconstituer les tissus, combattre la chlorémie et ramener à la normale les réactions hémodynamiques.

PUISSANT STIMULANT PHAGOCYTAIRE

TUBERCULOSES, BRONCHITES, LYMPHATISME, SCROFULE, ANÉMIE

NEURASTHÉNIE, ASTHME, DIABÈTE, AFFECTIONS CUTANÉES

FAIBLESSE GÉNÉRALE, CONVALESCENCES DIFFICILES, etc.

FORMES : ELIXIR — EMULSION — CHANALÉ

ET DOSES : Adultes : 20ml à 30ml par jour. Enfants : 5ml à 10ml par jour. (Injecter une ampoule par jour.)

Exiger sur toutes les boîtes et flacons la Signature de Garantie : A. NALINE

Littérature et Echant. : 21, rue de la NALINE, 10^{ème} Villeneuve-la Garenne, près St-Denis (Seine).

Naline

Traitement de la **SYMPHIS** sous toutes ses formes

HECTINE

PILULES (0.10 d'Hectine par pilule). — Une à 2 pilules par jour pendant 10 à 15 jours.
GOUTTES (20 gouttes équivalent à 0.05 d'Hectine) 20 à 100 gouttes par jour pendant 10 à 15 jours.
AMPOULES A (0.10 d'Hectine par ampoule). — Injecter une ampoule par jour pendant 10 à 15 jours.
AMPOULES B (0.20 d'Hectine par ampoule). — INJECTIONS INDOLORES

HECTARGYRE

(Combinaison d'Hectine et de Mercure).

Le plus actif le mieux toléré des sels mercuriels.

PILULES (Par pilule : Hectine 0.10, Protoiodure Hg. 0.05, Ex. Op. 0.01). — Dure de 10 à 20 jours pendant 10 à 15 jours.

GOUTTES (Par 20 gouttes : Hectine 0.05, Hg. 0.01, Ex. Op. 0.01). — Une à 20 gouttes par jour pendant 10 à 15 jours.

AMPOULES A (Par ampoule : Hectine 0.10, Hg. 0.01). — Une ampoule par jour pendant 10 à 15 jours.

AMPOULES B (Par ampoule : Hectine 0.20, Hg. 0.01). — INJECTIONS INDOLORES

Laboratoires de l'HECTINE, 13, Rue du Chemin-Vert, à Villeneuve-la Garenne (Seine).



Le **PREMIER** Produit **FRANÇAIS** qui ait appliqué
L'AGAR-AGAR
au traitement de la
CONSTIPATION CHRONIQUE

THAOLAXINE

LAXATIF - RÉGIME

agar-agar et extraits de rhamnées

Posologie

PAILLETES... 1 à 4 cuil à café à chaque repas

CACHETS... 1 à 4 à chaque repas

COMPRIMÉS... 2 à 8 à chaque repas

GRANULÉ... 1 à 2 cuil. à café à chaque repas

(Spécialement préparé pour les enfants)

Echantillons & Littérature sur demande adressée :

LABORATOIRES

DURET & RABY

Marly-le-Roi (S.-O.)

CHOLÉOKINASE

6 à 8 Ovoides par jour

TRAITEMENT SPÉCIFIQUE DE L'ENTEROCOLITE MUCOMEMBRANEUSE

HYGIÈNE DE LA TOILETTE

Pour assainir la bouche, raffermir les gencives, fortifier les cheveux, pour les ablutions journalières, pour le lavage des nourrissons, etc., etc., il est recommandé de faire usage du

Coaltar Saponiné Le Beuf

qui possède les propriétés DÉTÉRIVES et ANTISEPTIQUES INDISPENSABLES aux produits destinés à ces usages, qualités qui lui ont valu son admission dans les HOPITAUX DE PARIS.

Le Coaltar Le Beuf est en effet très efficace en particulier dans les cas d'angines couenneuses, anthrax, gangrènes, herpès, leucorrhées, pityriasis, otites infectieuses, suppurations, etc., mais dans ces circonstances c'est au MÉDECIN qu'il appartient de prescrire ce produit et de régler son mode d'emploi.

Le Coaltar Saponiné Le Beuf étant un liquide qui n'est ni caustique ni vénéneux, peut être laissé entre toutes les mains.

DANS LES PHARMACIES

Se méfier des imitations que son succès a fait naître

LE DOCTEUR PAUL-ÉMILE COLIN ET LA RENAISSANCE DU BOIS GRAVÉ

Par ALPHONSE BRUNOT

Ce n'est pas pour le seul plaisir de présenter au lecteur l'œuvre d'un graveur sur bois, fût-il médecin, que nous publions les lignes qui vont suivre. Notre désir a procédé d'une intention plus large. Un fait est notable dans le mouvement artistique de ces dernières années : la renaissance du bois gravé. Or de cette renaissance, un des nôtres est l'artisan principal : c'est à un Médecin, c'est au D^r Paul-Émile Colin qu'est dû ce qui en fait le caractère essentiel. Colin, né artiste, a dû à l'esprit d'observation que développe si sûrement l'étude de l'Anatomie et l'habitude de l'investigation clinique, de ne point demeurer au stade purement « imitatif » de son art. Il avait trop à dire pour s'attarder aux seules traditions. Il a su « voir » et il a pu « renouveler ». Il a regardé, scruté les paysages et les êtres, comme naguère le Corps Humain...

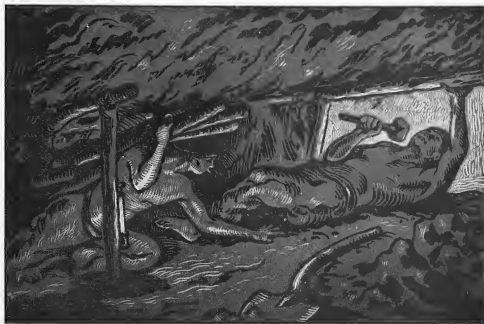
Il nous a plu de faire appel, pour ces lignes en l'honneur de Colin, à notre ami Alphonse Brunot, directeur de Médecine, admirateur averti des belles œuvres. Notre demande était indiscrète : nous savions quel labeur Brunot soutient quotidiennement. Mais nous étions fort de l'excellence de notre intention, et nous avions, par hasard, appris que c'est à graver lui-même le bois que depuis peu notre ami consacrait les meilleurs instants de ses rares loisirs. Brunot comprit de bonne heure la Beauté, sous le ciel de Brive « porte d'or du Midi » ; hier même il revenait, pèlerin passionné, du voyage d'Hellade ; dans l'ordinaire de la vie il déploie une activité scientifique jamais lasse ; c'est un esprit à la fois judicieux et enthousiaste : il était piquant de lui demander les manifestations diverses et le secret de la force novatrice du Lorrain solitaire, à l'enthousiasme voilé qu'est Paul-Émile Colin, rénovateur de la gravure sur bois. Merci donc à Alphonse Brunot d'avoir fait trêve, en faveur de Colin et d'Æsculape à ses travaux et à ses recherches ; en deux articles consécutifs, dont voici le premier tout en analyse, il cherchera à justifier le titre de la présente Étude.

NOUS avons de nouvelles images de Paul-Émile Colin. Impatient, dans sa mesure et sa pondération mêmes, en un désir visible de laisser un œuvre nombreux après soi, cet artiste multiple et diversifie sans cesse les fruits de son labeur. Le *Germinal*, qu'il illustre et que nous donnons les Cent Bibliophiles, apporte, au rythme même du drame en épopée de Zola, des figures, des signes, une flagrance de vie tragique qu'il n'avait pas encore dégagés du bois. Cet ouvrage est suivi, presque dans le même temps, du poème des *Travaux* et des *Jours* d'Hésiode, qu'accompagnent, en une même édition, les pages admirables qu'Anatole France a écrites sous le titre de *La Terre et l'Homme*. Ces deux derniers poèmes, l'un si grec, l'autre si français, sont enrichis de plus de cent bois originaux de Paul-Émile Colin, tous empreints, cette fois, d'une beauté pacifique et sereine.

Cette véhémence où *Germinal* a porté les burins de Paul-Émile Colin a fait penser aux premières productions de l'artiste, alors que, frappé de la puissance d'expression du bois (poussé vers lui d'ailleurs par les bons démons), il lui faisait exprimer, de verve, les plus vives apparences des délites et des épouvantements romanesques ou légendaires. *Hop Frog*, *La Colère*, *Le Fossoyeur*, *Le Fou du Clocher* sont de cette époque et de cette inspiration.

Le lecteur, sans doute, n'a pas vu ces premières pages, où Colin s'est d'abord lui-même cherché, et par quoi il s'était déjà fort bien fait pressentir.

La mémoire, souvent, demeure fidèle à peu d'images d'un artiste. Pour Colin elle s'attache



Bois original de Paul-Émile Colin. — « *Germinal* ».

à de plus classiques productions ; peut-être ne se souvient-on précisément que de ces *Pêcheurs de Truites* : leur barque efface d'un lourd sillage les reflets tremblants des maisons de la rive, et l'aimable rive, maintenant émue, est effouffée de moires denses et mouvantes ; ou de ce *Vieux Laboureur*, assis au seuil de sa demeure : il semble attendre une fin bienheu-

reuse, doucement ; il se réchauffe, sans le souci d'aucune heure, à la chaleur incertaine du soleil qui décline et de souvenirs presque éteints.

Mais dans ce peu d'images que l'on garde, n'est-ce pas toujours, de Paul-Émile Colin, des paysans au repos, au travail, et en joie, pleins d'un bonheur de nature, pleins d'une amabilité comme empruntée aux bêtes et aux choses ?

En ce pathétique livre de *Germinal*, où Colin a fait mieux que s'égalier, c'est, en contraste, la Terre noire, ses noirs paysans et, cette fois, « en colère » : les charbonniers, non des forêts, mais ceux qui travaillent aux lampes, au fond de la nuit que la terre garde en elle, et qu'elle n'éclaire, là, de nulles joyeuses pierreries.

I

Germinal non relu, un peu oublié peut-être, renaît vite à cette évocation par l'image, et voici qu'il emplit la mémoire d'une vie ardente et pressée, avant qu'on en ait repris le texte.

Un autre livre, un autre drame, — non. On s'était à soi-même illustré le livre de sorte si vivace que l'on a le contentement passager d'avoir des longtempis précisés, d'une telle force, ces réalités. On se félicite trop vite : déjà l'on s'est senti dépassé par le graveur qui, vraiment, augmente, double, ici, l'écriture.

Voici donc s'offrir les scènes, reconnues, dont le bois accentue l'écriture, dégage l'émotion, précipite et grandit le commentaire. Voici les paysages, les hommes et l'action : les travaux, les paniques, les assassinats ; les jeux, les amours et les rires, le comique terrible de gestes en furie ou en rut, débâillés, dénués, d'une impudicité dont la « pudeur » ne souffre pas, tant



Bois original de Paul-Émile Colin. — « *Germinal* ».

ces charnalités sont dans une action violente et redoutable ! Et tout, sous la constante orchestration de ciels d'angoisse et de désespoir, d'un azur mauvais, nués de noirs, de flammes et de sang. Voici la faille, maudite en ces pages, qui va aux abîmes. Le coron, le puits ! Plus d'une fois, en ces caméaux, dans l'un notamment d'un vert, on ne sait d'abord pourquoi, indiciblement charnel, d'une chair en proche pourriture, l'impression est donnée du couple humain vivant encore et mourant aux cavernes millénaires de la terre, — la caverne de détresse, toujours habitée, depuis le premier de tous les siècles, jusqu'à celui où un graveur, en commémoration, l'inscrit à la page d'un de nos livres.

On à la surprise constante de scènes — péripéties au cours des histoires, révoltes d'esclaves, jacqueries, communes — inscrites ici avec une franchise nouvelle. On les compare à de plus célèbres et vastes représentations, et l'on oppose celles de Colin aux moins conventionnelles.

L'arrangement même, la mise en place (si funestes dans le tableau à tout médiocre artiste) viennent en aide à Colin et servent son inspiration. De nécessité, en harmonie, il écrit ainsi des pages qui sont symboliques. En un cul-de-lampe, une rue de foule, une houle d'hommes en révolte et en cris, né tout au long de la ligne ténue du lointain paysage, progresse, compacte et de plus en plus resserrée, et finit en pointe d'angle sur la page du livre. Et sans vouloir chercher le symbole, en le dédaignant même un instant pour ce que son expression a de verbalement banal et aisé, la rue ainsi finissante semble le coin de fer qui fait éclater une poutre ; la foule est ce coin de fer qui distend, invincible, et déchire les plus denses fibres des textures sociales.

Parfois, les lignes, si proches, veulent apporter des noms, les personnes du drame et le lieu, et des précisions. On les sait : Montsou, l'estaminet de l'Avantage, Etienne Lantier, les Maheu, Catherine, le Hennebeau, les soldats, le prêtre, et telles agonies, telles amours, telles famines. On repousse ces précisions, on n'entend plus les noms ; à la faveur d'images que ne souligne aucune légende, on élève le roman et la gloire de l'auteur à ce point que c'est enfin quelque authentique lambeau d'humanité qu'on voit figurer là, anonyme, en son drame ; on veut penser — que sais-je ? — qu'un dieu, peut-être, regarde cela, qui ne connaît le nom terrestre d'aucun homme, qui voit passer la misère d'une de ses foules, et va la prendre en pitié.

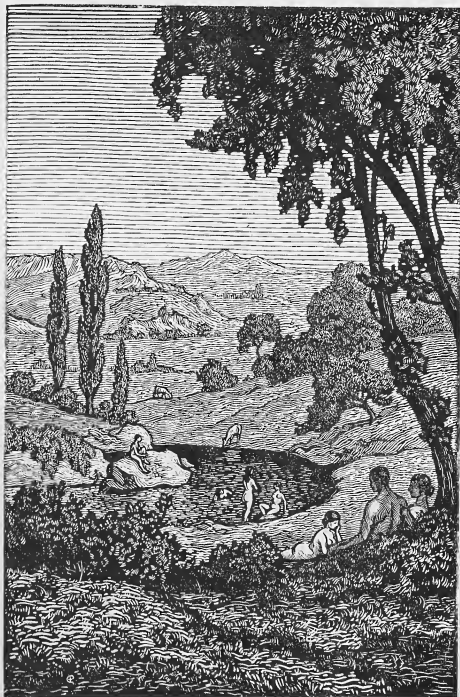
Comme au livre, il y a dans les images un répit à la fougue et à l'horreur. Les bourgeois, par exemple, en tout cela, ceux qui, menacés, écoutent à une porte : traits du silence et de l'angoisse ; ceux qui voat, en gestes d'une fata-



Bois original de Paul-Émile Colin. — « Germinal ».

lité toute écrite : leurs dehors de bonté, leur médiocre décor. Parmi les pages dramatiques, encore, de placides maisons « à la Colin » ; ici un homme sur un seuil, et cet homme est de toujours, sur le seuil des éternelles pauvres maisons ; là, une étable claire et pastorale ; mieux même, à des exodes de pauvres gens, à des repos et des amours nocturnes, une sérénité lunaire de « Fuite en Égypte », telle qu'il en est dans de plus pieuses et plus anciennes images.

Et c'est pitié, partout, par la grâce et la force magnétique et simple du bois gravé : on n'a pu, jamais, mieux croire à Emile Zola, et mieux lire *Germinal*.



Bois original de Paul-Émile Colin. — « Les Travaux et les Jours ».

A ces inhabituels et douloureux paysans en colère, opposons maintenant, pour un repos auquel le labeur changeant de Colin nous invite, les hommes des champs anciens de la Grèce, les *Travaux et les Jours* de la toujours immanente Hellade, comme dit Fernand Mazade.

On peut se plaisir beaucoup même à la première apparence de ce livre (qui fut le dernier du grand éditeur Edouard Pelletan), à ce testament livresque et comme mystique, vêtu de blancheur, enrichi de belles lettres grecques et françaises, d'un noir de deuil, ou d'une pourpre éteinte et brûlée, ou d'une émeraude morte et pâlie.

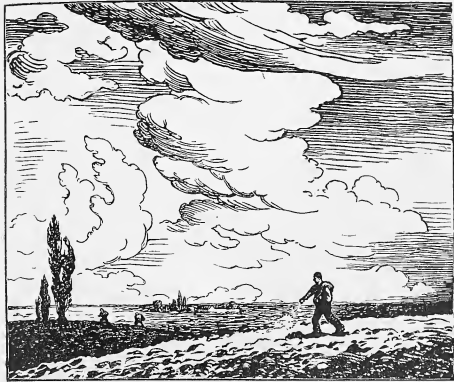
Nous y retrouvons notre plus aimable Paul-Émile Colin, dans la bonne glèbe nourricière de la Grèce, parmi ces hommes non sans passions, et sans nos défauts et nos misères, mais qui, simples et clairs, « mangent le pain » dans le pays de la belle Hélène de Ménélès, aux beaux cheueux.

Venez deviner et voir luire aux touffes de gazon, dans l'étaite et la friche, les brins de mauve et d'asphodèle ! Nulle recherche documentaire trop pressante, trop marquée, trop au bord du mensonge... Peut-être, pourtant, tels arbres : peupliers, pas assez cyprès, peut-on dire ? Le pin et l'olivier, près du pampre et de

l'épi, sont-ils assez en leur nombre et leur valeur, ici ? Ces rives, et ces eaux, ne les voit-on pas un peu inexactement empruntées à celles presque taries maintenant de l'Iliissos ou du Céphise, ou bien à celles toujours vivantes de l'Alphée d'Olympie, ou à la fraîche et encore sonore Castalie ?

Mais je parais être sur le point d'un reproche ou d'une réticence. Il n'en est rien. Colin suit Hésiode qui connaît la Grèce mieux que nous. Colin a bien fait de n'écouter que son Poète. N'est-ce pas vanité, vraiment, d'aller — en personne, en son propre siècle d'à présent — cueillir aux bords de l'Alphée la touffe de roses d'un laurier-rose, ou le rameau d'un olivier maintenant nostalgique ; d'aller clamer son enthousiasme du haut d'une acropole farouche, obsédée de son paysage de cendre et de sang, obsédée de l'azur visible de son prochain golfe, comme à Corinthe ; de rêver d'écrire un impossible poème sur une acropole plus divine encore, d'or et d'ombre d'or, le jour, et de lys au clair de lune, comme à Athènes ; d'être un pèlerin à Mycènes, dominatrice au loin de la mer de Nauplies ; à Tyrinthe, blonde sur le soir blond d'un septembre ; d'être un pèlerin de l'Argolide avec le compagnonnage effréné d'un triple, d'un quadruple rang de collines vers la mer : quadriges éblouissants, fumeux de poudres de soleil, et de quelle gloire ! Emoi suprême, seule récompense au pèlerin qui n'en sait dire que le prix !

Emoi trop actuel pour être fécond : je veux m'appuyer sur



Bois original de Paul-Émile Colin. — « La Terre et l'Homme » d'Anatole France.

Hésiode et sur Colin pour voir et pour revoir l'Hellade; je m'appuierai sur Fernand Mazade, parmi les poètes de ce jour. Pour ce dernier « poète grec », comme on l'a nommé naguère, je ne sais plus si c'est il y a trente ans, comme il le dit, ou bien il y a trois mille ans, comme on peut le croire, qu'en amour d'un passé il fut en Hellade. Colin et Mazade sont demeurés des sages; ils ont évité, pour se dire en décor, la « folle démesure » dont parle l'étonnant poète des *Travaux et des Jours*.

C'est donc à des textes, à des estampes, que je renvoie le lecteur; à la délicieuse et sincère traduction qu'a faite M. Paul Mazon de mots grecs si bellement imprimés. Je vous renvoie à Hésiode, à Colin — et à Anatole France qui, lui, a peut-être écrit là son texte le plus beau et le plus haut, et chez qui l'on peut prendre (Colin nous en donne des aspects) les vues les plus magnifiques et les plus savantes et les plus larges sur le Monde et sur les Mondes.

Assurément, j'ai raconté trop, aux pages précédentes, des images qu'on a tout bénéfice à regarder. Mais comment, en une pareille étude, ne pas m'attarder un peu aux paysages aériens si notables, et que j'ai toujours tant aimés, dans presque tous les tableaux de Colin?

Colin est, comme Zeus, un « grand assembleur de nuées », un parfait ordonnateur de ciels et d'atmosphères. La chose vaut qu'on s'en occupe : les nuages ne sont-ils pas les premières formes où les hommes ont voulu voir les formes des dieux? Ceux de Colin, figurés, animés, nous font assez penser aux bêtes célestes et déifiées dont parlent les Vedas.

Un peu denses parfois, et lourds comme des ciels d'architecture ; étalés en gerbes de pluies ; visibles encore dans les crépuscules que les nuits bleues vont cribler d'étoiles ; héroïques et tragiques, comme on s'en souvient quand la rafale nous les redonne tels que les sait faire Colin : ils s'imposent par leur animation, rarement absente et cherchée comme à plaisir. Et les ciels ! Ils nous marquent des instants : les hautes nues mouvantes des heures d'un jour

se sont assagies ; une nuit vient, d'un azur proche, et dont la marche hésite ; voici des ciels légers et profonds, dans les soirs d'été longtemps couronnés de lumière ; tristes, aux rapides crépuscules de jours d'automne dévorés d'ombre à des heures surprises de s'épandre dans la nuit ; aux collines et aux plaines, certains soirs, ils se mêlent, nuages, aux arbres et aux arbustes, treillis revêché et frêle de mille rameaux crispés, où vont s'effiloche et se déchirent les soies de ces ciels de demi-deuil...

Confusion : sont-ils d'une estampe de Colin, ou de nous-mêmes, ces ciels et ces nuages qu'on veut aimer et revivre? Ils nous laissent étonnés de mieux sentir ce qu'il y a aux atmosphères d'ondement et de vie, de grâce mobile et de majesté.

Sans même les sentir tramées dans leur littérature, on se plaît à voir ces images. Mais soyons attentifs à ne pas mettre trop de paroles autour de cela : c'est inutile et toute littérature est accomplie. Laissons plus sûrement les bois de Colin se dire à chacun, de leur éloquence ingénue, et s'imprimer aux pages de mémoire : laissons vivre et parler le bois maintenant gravé.

II

Nul, qui fut bon, simple et sain, apte à retrouver son âme native, n'est demeuré devant moi insensible, et sans une évidente joie, à l'aspect d'une image venue du bois. J'ai fait souvent, non sans malice, l'épreuve d'un tel prestige, et de l'enchantement du bois gravé. Et je sens, à chaque expérience, que cela écarte, éloigne, relègue je ne sais quelles brumes de méchants peintures, de méchants discours, de méchants livres : choses opaques et néfastes, tout à l'heure présentes, maintenant en allées.

Les livres dont j'ai parlé, et dont nous avons fait l'heureuse rencontre, nous ont procuré par leurs gravures pareille fortune. Disons bien que tout ce que l'art a voulu figurer en eux, en l'ajustant aux richesses du texte, par-

ticipe, de sorte unique, de la magie et du charme essentiels du bois gravé.

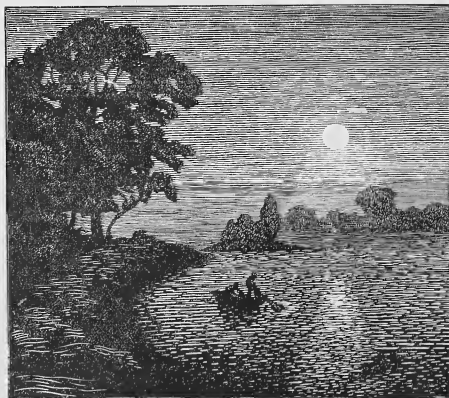
Oui, — leur force dramatique ici, et leur franchise, là leur terrienne saveur ; leur vie et leur lumière, en traits, inflexions et signes, en toutes notations « appartenantes » à la vie, leur efficace manière d'être, viennent, chez Paul-Émile Colin, du bois qu'il grave et comme il le grave.

Tout, d'ailleurs, ce que je donne à présent de louanges veut aller au bois gravé. Nous sommes redevables à Paul-Émile Colin qui est redevable au bois : je suis sûr que c'est l'agrément de ce maître que je le célèbre ainsi, avant que je tâche à montrer qu'il est en réalité un novateur, un maître, parmi les rares maîtres d'un art renaissant.

C'est une autre étude et un bien autre commentaire. Je veux m'y aventurer aujourd'hui ; mais je m'en voudrais d'être assez habile et subtil pour trop pénétrer le secret lointain de l'enchantement du bois gravé. Je sais l'inutilité en cela des techniques et d'une doxologie. Colin en a écrit une. Elle est la plus sincère, la plus précise, la plus volontairement exacte qui soit. Elle est la plus inutile. Le meilleur parti, je crois, le meilleur guide en ces matières, c'est la louange qui cherche à se justifier à peine, c'est un certain enthousiasme qui chante aux portes de mystères.

Cherchons ainsi, aux bois du docteur Paul-Émile Colin, sinon tout le secret de ce charme du bois gravé, au moins les raisons et l'occasion de son actuelle renaissance. (A suivre.)

N. D. L. R. — Il nous plaît de rendre hommage ici, à propos du Poème d'Hésiode, à la mémoire de cet Edouard Pelletan, « le grand éditeur français », dont Alphonse Branel a parlé plus haut avec émotion. Edouard Pelletan est mort en mai 1912, léguant aux bibliophiles une riche collection de livres qui tous répondent aux principes que leur éditeur s'était imposés « pour la supériorité de l'œuvre écrite, la beauté de l'illustration, l'appropriation de la typographie à la perfection du tirage... » Plus de cent volumes, croyons-nous, ont ainsi vu le jour, tous d'une beauté accomplie. Le genre de Pelletan et son élève, héritier de sa maison et de ses principes, R. Hellen, applique maintenant ses dons personnels d'activité intelligente et d'artiste à continuer l'œuvre du maître moderne de la bibliophilie.



Bois original de Paul-Émile Colin. — « La Terre et l'Homme » d'Anatole France.

LE SERPENT D'ÉPIDAURE ET LE CADUCÉE

Par le D^r BAILLY

Médecin-Major de 1^{re} classe.

Notre distingué collaborateur, le médecin-major Bailly, a étudié récemment dans nos colonnes (Æsculape, décembre 1913) « le Serpent d'Épidaure, attribut du Service de Santé militaire ». Son travail, étayé d'une documentation précise et abondante, a reçu partout le meilleur accueil. Nos confrères de l'armée en ont apprécié l'à-propos, nos confrères civils, dont un très grand nombre sont médecins de la réserve ou de l'armée territoriale, ont été heureux de connaître l'origine et la signification exacte de l'attribut qu'ils portent périodiquement en temps de paix et qui, en temps de guerre, deviendrait le symbole d'une fonction toute de dévouement et d'abnégation. Aujourd'hui, le D^r Bailly, complétant son intéressante étude, vient nous expliquer la confusion singulière qui s'est faite entre le serpent d'Æsculape et le caducée de Mercure, confusion telle que nombre de confrères de l'armée ont pu croire en ces derniers temps que le caducée constituait l'attribut du Service de Santé militaire. Nous ne saurions trop remercier le D^r Bailly du travail qu'il a confié à cette Revue au sein de laquelle le grand artiste Paul-Emile Colin a gravé les images d'Æsculape, d'Hygie et du serpent d'Épidaure.

NOUS avons précédemment montré que le serpent d'Épidaure constitue la partie essentielle de l'attribut du Service de Santé militaire français. Dans la Grèce antique, Æsculape, le dieu de la médecine, avait son principal sanctuaire à Épidaure et les serpents de cette contrée étaient, par excellence, son symbole. L'an 293 avant notre ère, les Romains, en proie à une peste terrible, envoyèrent chercher à Épidaure un des serpents que l'on entretenait dans l'enceinte du temple. La légende s'ajouta à l'histoire, et il fut entendu pour les Romains, que le serpent transporté d'Épidaure dans leur ville cachait Æsculape lui-même. Pour les Français, héritiers intellectuels de la Grèce, le serpent d'Épidaure est l'allégorie de la médecine grecque transmise à l'Occident.

Nous avons montré aussi que le serpent d'Æsculape convient admirablement comme attribut des officiers du Service de Santé, car il les fait, en quelque sorte, fils d'Æsculape, et les rattache ainsi à la lignée de Machaon et de Podalire, les fils du dieu, qui personnifiaient dans l'antiquité gréco-romaine, la Médecine militaire.

Ayant dit à notre premier article ce qu'est l'attribut du Service de Santé militaire, nous dirons aujourd'hui ce qu'il n'est pas. Nous allons indiquer les emblèmes avec lesquels il importe de ne pas le confondre.

Le serpent d'Épidaure ou serpent d'Æsculape ne doit pas être confondu avec le serpent d'airain de Moïse.

L'histoire du serpent d'airain est bien connue. La Bible raconte comment Moïse construisit et plaça sur un poteau un serpent d'airain, dont la vue suffisait à guérir les Israélites mordus par les serpents que Jéhovah avait envoyés contre le peuple pour le punir de ses fautes.

Le serpent biblique fut pris comme emblème par le célèbre chirurgien militaire Antoine

duites dans un bas-relief du musée historique du Corps de Santé militaire, au Val-de-Grâce.

On affirme, d'ailleurs, qu'Antoine Louis, malgré sa devise personnelle, aurait été le premier à proposer le serpent d'Épidaure comme attribut du Service de Santé (1). Mais le fait n'est pas démontré, et l'on doit, à notre avis, laisser aux rédacteurs du règlement du 20 thermidor an VI, le mérite d'avoir si bien choisi cet attribut.

Ajoutons qu'à notre connaissance, le serpent d'airain de Moïse n'a jamais été confondu avec le serpent d'Épidaure.

Par contre, le serpent d'Épidaure a été parfois confondu, dans ces dernières années, avec le caducée d'Hermès-Mercure. Aussi entreprenons-nous de rompre une lance — ou tout au moins une lancette — pour percer à jour cette erreur.

Le caducée était, chez les Grecs, l'attribut du dieu Hermès. Il n'entre pas dans le plan de notre article d'étudier longuement la personnalité d'Hermès. Disons rapidement qu'Hermès était, avant tout, le messager, l'héraut des dieux. C'est ainsi qu'il apparaît dans l'*Iliade*. Il

joue le rôle de maître des cérémonies de l'Olympe. Il conduit les âmes aux enfers. Il est également considéré comme un dieu pasteur, protecteur des troupeaux. Puis, sa personnalité se développa et revêtit de nombreux aspects. Comme la légende lui attribuait des vols commis avec adresse, il devint le protecteur des voleurs. Messager des dieux, il fut réputé cou-



Fig. 1. — Le Serpent d'airain de Moïse (Gravure d'Andran, d'après le tableau de Le Brun)
« L'Éternel dit à Moïse : Fais toi un serpent brûlant, et place-le sur une perche; quiconque aura été mordu et le regardera conservera la vie. Moïse se fit un serpent d'airain, et le plaça sur une perche; et quiconque avait été mordu par un serpent, et regardait le serpent d'airain, conservait la vie. » (Nombres, chap. xxi.)

Louis qui, après avoir soutenu, en 1749, sa thèse inaugurale, la fit imprimer à quelques exemplaires de grand format, portant en tête l'image du serpent d'airain avec cette devise : *Noxius replendo; excelsus, spes certa salutis*. (Rampant, il nuit; élevé, il est le signe certain du salut) (1).

En souvenir d'Antoine Louis, cette devise et l'image du serpent d'airain ont été repro-

(1) Bégin, *Étude sur le Service de Santé*, p. 293; médecin principal Rouis, *Histoire de l'École du Service de Santé militaire de Strasbourg*, p. 25.

(1) Biographie universelle, t. 25, p. 321.



Fig. 2. — Timbres-poste actuels de la Grèce, représentant le caducée. Le caducée devant une tête d'Hermès coiffée du pélas. Hermès tenant le caducée de la main droite, et emportant, de la main gauche, Arès enfant. Iris, messagère des dieux, tenant le caducée. Hermès, tenant le caducée et attachant ses sandales.

leur infatigable : on fit de lui le dieu des gymnastes. Pour la même raison, il fut le dieu des voyages et, par suite, du négoce. Considéré comme l'interprète des dieux, Hermès devint tout naturellement le dieu de l'éloquence. Telles étaient les attributions multiples d'Hermès dans la mythologie grecque.

Vers la fin de l'hellénisme, les philosophes, accordant la science au dieu qui avait déjà l'éloquence, firent « une confusion cherchée et voulue » (1) entre la personnalité d'Hermès et celle du dieu Thot que les Égyptiens considéraient comme leur ayant révélé toutes les sciences et tous les arts. On eut alors l'Hermès Trismégiste (trois fois très grand), dont dérive l'*hermétisme* (2).

Hermès, dieu du négoce en Grèce, fut identifié par les Romains avec leur dieu *Mercurius* (Mercure) qui était le dieu des marchands. *Mercurius* vient du mot *merx*, *marchandise*. Le Mercure des Romains prit alors les diverses attributions de l'Hermès des Grecs, mais en restant, avant tout, le dieu du Commerce.

Nous avons dit que l'attribut d'Hermès-Mercure était appelé « caducée ». Ce nom vient d'un mot grec qui signifie *insigne du héraut* (3). Hermès étant le héraut, le messager des dieux, tenait toujours à la main une baguette. On y voyait l'insigne de ses fonctions. Le caducée était aussi l'attribut d'Iris, messagère des dieux (4).

Les artistes qui, les premiers, représentèrent les conceptions homériques, ont parfois donné au caducée la forme d'une baguette lisse. D'autres fois, c'est un bâton fleuroné à trois feuilles, ou encore un bâton avec des bifurcations recourbées et recroisées sur elles-mêmes (5). « La forme à laquelle, après tâtonnements, on s'est arrêté, est une tige surmontée de deux cercles, le premier fermé, le second ouvert » (6). Plus tard, le croisement des tiges du caducée devint l'enlacement de deux serpents. Cette métamorphose a pu se faire par simple développement du motif ornemental. Peut-être aussi les Grecs ont-ils copié un emblème de provenance étrangère. Ils inventèrent ensuite la légende suivant laquelle Hermès aurait réconcilié

avec son caducée deux serpents qui se battaient (1), légende qui est due au désir d'expliquer la transformation du caducée (2).

Au reste, la Grèce vient de revenir officiellement au caducée primitif, c'est-à-dire au caducée sans serpents. Depuis 1911, la Grèce émet des timbres-poste qui représentent le messager Hermès et la messagère Iris avec un caducée du modèle décrit plus haut : une tige surmontée de deux cercles, le premier fermé, le

second ouvert (fig. 2).



Fig. 3. — Épée d'officier supérieur du Service de Santé. La coquille extérieure est ornée de l'attribut, dont la partie caulinale représente le serpent d'Épidaur.

Dans l'antiquité gréco-romaine, écrit M. Legrand, « le caducée ne porte pas en lui un sens spécial, il prend tous ceux dont la personnalité d'Hermès est revêtue » (3). Cepen-

(1) La légende d'Hermès-Mercure apaisant avec son caducée deux serpents qui se battent, a inspiré les artistes. Nos Musées possèdent trois sculptures qui représentent ce sujet. L'une, par Jacquet, est au Musée de Versailles, dans la galerie des Glaces ; une autre, par Chaps, se trouve au Musée du Louvre ; la troisième, par Idrac, est au Musée du Luxembourg.
(2) Goblet d'Alviella, *La migration des symboles*, p. 111.
(3) Darenberg et Saglio, *loc. cit.*, t. III, p. 1807.

dant le caducée fut particulièrement, chez les Grecs, l'insigne des hérauts (1).

Les hérauts ayant un caractère essentiellement pacifique, les Romains employèrent le caducée comme le symbole de la paix. « On voit souvent, sur les médailles de la fin de la République, au milieu des guerres civiles, le caducée, symbole de la paix, tenu par deux mains jointes » (2). C'était même « l'emblème particulier du Sénat » (3). Un caducée de bronze était encastré dans le seuil du temple de la Corcorde (4). La paix amenant le bonheur, le caducée, souvent associé aux cornes d'abondance, fut aussi le symbole de la Félicité.

Les Grecs et les Romains ne considéraient pas le caducée comme le symbole de la médecine. Un bas-relief antique (fig. 5), conservé au musée du Vatican, représente Esculape recevant les remerciements d'un homme qu'il a guéri et qui lui est amené par Hermès-Mercure, héraut des dieux. Esculape, accompagné des trois Grâces, tient son attribut, un bâton autour duquel s'enroule un serpent, et Hermès-Mercure a aussi son attribut, une baguette autour de laquelle s'entrelacent deux serpents. La réunion de ces attributs, chacun avec sa signification spéciale, dans un même sujet, montre bien que les anciens ne confondaient pas le serpent d'Esculape et le caducée d'Hermès-Mercure. Remarquons en passant que ce bas-relief ne doit pas être d'une antiquité très reculée, car on y voit un caducée avec serpents.

En France, le caducée a parfois été considéré comme le symbole d'un dieu savant. On s'est souvent de l'Hermès Trismégiste, mais

(1) Darenberg et Saglio, *loc. cit.*, t. IV, p. 607, et 609.
(2) Babelon, *Monnaies de la République romaine*, t. II, p. 241.
(3) *Idem*, t. II, p. 384 et 545.
(4) *Dictionnaire de l'Académie des Beaux-Arts*, article caducée.



Fig. 4. — Façade du temple d'Esculape à Epidaur, restaurée par MM. Defrasse et Lechat d'après les ruines du monument et le témoignage des auteurs. Ce temple fut construit au IV^e siècle avant notre ère par Théodotos. Il devait remplacer un autre temple beaucoup plus ancien. Selon Pausanias, le sanctuaire d'Epidaur avait été fondé par Sphyros, descendant du médecin militaire Machaon.

(1) Darenberg et Saglio, *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, t. 3, p. 1816.
(2) L'hermétisme compte encore des adeptes. Il existe même à Paris une École supérieure libre des sciences hermétiques.
(3) Littré, *Dictionnaire de la langue française*, au mot caducée.
(4) Darenberg et Saglio, *loc. cit.*, t. 3, p. 574.
(5) Le Musée du Louvre (salle XIII de la sculpture antique) possède une statue d'Hermès-Mercure avec un caducée de ce genre.
(6) Darenberg et Saglio, *loc. cit.*, t. 3, p. 1807.

cette conception d'Hermès, qui ne date que des derniers temps de l'hellénisme, « n'a rien à voir avec les croyances traditionnelles de la Grèce » (1).

Sons le bénéfice de cette remarque, signa-
lons, au palais de Versailles, deux plafonds
peints, l'un par Champagne, l'autre par Michel
Cornille, qui représentent Hermès-Mercure
protecteur des lettres, des sciences et des arts.
Mais le caducée a été employé plutôt comme

rions citer beaucoup d'autres exemples pour
montrer qu'aujourd'hui, en France, le caducée
est principalement employé comme symbole
de la Paix ou du Commerce, et qu'on le trouve
un peu partout... sauf cependant dans l'attribut
du Service de Santé militaire.

Deux faits sont absolument certains : 1° le ser-
pent d'Epidaure ou serpent d'Esculape a tou-

employé l'expression « le serpent d'Epidaure
contourné sur un bâton ». La description des
uniformes du 14 juillet 1844 (1) use des deux
expressions équivalentes « le serpent d'Epi-
daure, le serpent d'Esculape ». La décision
ministérielle du 4 mars 1854 (2) parle de
« l'attribut médical, le serpent d'Epidaure
enroulé autour du miroir de la Prudence ». La
décision ministérielle du 4 mai 1863 (3) pres-
crit « le serpent d'Esculape ». Nous arrivons

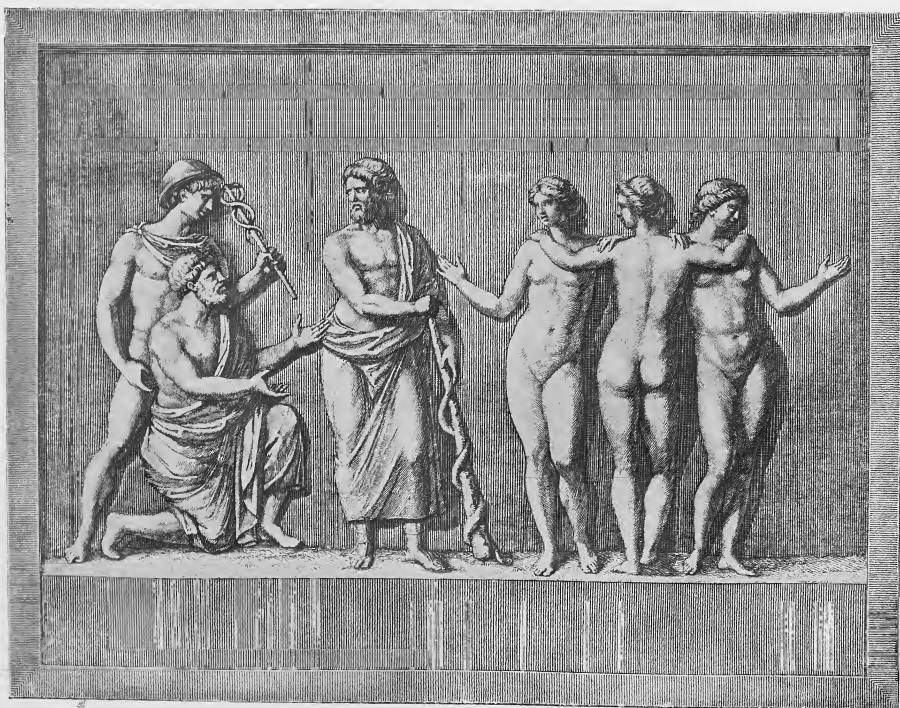


Fig. 5. — Esculape, Mercure et les Grâces.

(Gravure anonyme, d'après un bas-relief antique du musée du Vatican.)

Cliché de Médias

Esculape, avant avoir de lui les trois Grâces, ici assimilées à ses trois filles, reçoit les remerciements d'un homme qu'il a guéri et qui est conduit vers lui par Hermès-Mercure, héros des dieux.

le symbole de la paix et surtout du commerce.
Devant le palais de Versailles, on voit la statue de
la Paix, symbolisée par une femme qui renverse
une torche et élève un caducée. A Paris, le palais
de la Bourse est orné d'une frise faite
d'une succession de caducées et, devant ce
monument, s'élève la statue du Commerce
représenté par une femme qui tient un caducée.
Sur la place de la Concorde, les statues de
Lyon, Nantes et Rouen, villes commerçantes,
tiennent un caducée. L'attribut d'Hermès-
Mercure figure encore sur les billets de banque
de 1.000, de 500 et de 50 francs. Nous pour-

jours été la partie essentielle de l'attribut du
Service de Santé militaire ; 2° le caducée n'a
jamais figuré dans cet attribut.

Ces deux faits résultent de textes indis-
cutables. Le règlement du 20 thermidor an VI (1)
donne aux officiers de santé comme attribut
« un serpent d'Epidaure ». Le règlement du
1^{er} vendémiaire an XII (2) prescrit « le serpent
d'Epidaure ». Les décisions ministérielles du
4 septembre 1821 (3) et du 12 août 1831 (4)

aux textes actuellement en vigueur. Aux termes
de l'article 226 de la description des uniformes
des officiers et de l'article 197 de la descrip-
tion des uniformes des troupes coloniales, les
boutons d'uniforme des officiers du Service de
Santé sont « estampés en relief d'un faisceau
formé de trois baguettes, enveloppé du serpent
d'Epidaure, surmonté du miroir de la Pru-
dence et entouré de deux branches : l'une de
chêne à droite, l'autre de laurier à gauche,
sans aucune légende ». L'article 230 de la des-
cription des uniformes des officiers et l'ar-

(1) Brice et Bottet, *Le Corps de Santé militaire en France*,
p. 106.

(2) *Idem*, p. 158.

(3) *Journal militaire*, 1821, 2^e semestre, p. 221.

(4) *Journal militaire officiel*, 1831, 2^e sem., p. 131.

(1) Decharme, *Mythologie de la Grèce antique*, 2^e éd.,
p. 161.

(1) *Idem*, 1844, 2^e sem., p. 186.

(2) *Idem*, 1854, 1^{er} sem., p. 409.

(3) *Idem*, 1863, 1^{er} sem., p. 247.

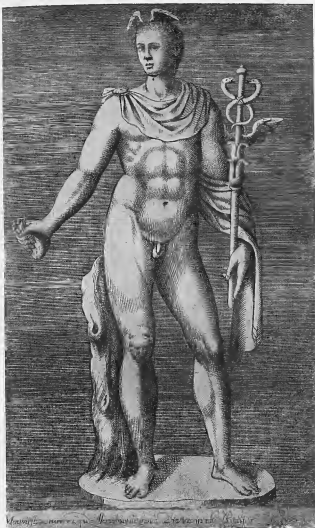


Fig. 6. — Dessin du XVI^e siècle représentant Mercure d'après une statue originale en marbre. Le dieu du commerce tient une bourse dans la main droite et le caducée dans la main gauche.

ticle 204 de la description des uniformes des troupes coloniales prescrivait que, dans la grande tenue, le képi des officiers supérieurs et subalternes du Service de Santé reçoit comme ornement « un attribut en cuivre doré, se composant d'un faisceau de baguettes autour duquel s'enroule le serpent d'*Epidaure*, etc... »

Le serpent d'*Epidaure* est une chose, et le caducée en est une autre. Le caducée représente une baguette et deux serpents entrelacés ; on y ajoute parfois deux ailes qui symbolisent l'activité qu'*Hermès-Mercure* déployait comme messager des dieux (fig. 6). Tel est, du moins, le modèle de caducée employé en France, car nous avons vu plus haut que le caducée actuellement utilisé en Grèce est sans serpents.

Le caducée diffère donc beaucoup de l'attribut du Service de Santé militaire. Au reste, cet attribut a été créé il y a cent quinze ans, et nous ne croyons pas qu'il soit appelé caducée dans un document quelconque antérieur à une trentaine d'années. On est donc resté plus de trois quarts de siècle sans se tromper.

L'attribut du Service de Santé n'a pas été intentionnellement appelé caducée. On a tout bonnement commis un quiproquo, qui est passé dans l'usage parce que personne ne l'a relevé.

Au cours de ces dernières années, cette erreur a acquis une telle force — *vires acquirit eundo* — que le mot caducée a parfois été employé officiellement pour désigner l'attribut du Service de Santé. Mais il est facile de démontrer par quelques exemples que cette innovation a produit dans les textes officiels un trouble profond.

D'après la description des uniformes, les adjutants de l'Ecole du Service de Santé militaire ont pour attribut « le caducée adopté pour les officiers du Corps de Santé ». Or, la description de l'uniforme de ces officiers, qui reproduit des expressions traditionnelles et plus que centenaires, ne parle pas une seule fois du caducée ; il n'y est question que du serpent d'*Epidaure*.

La description des uniformes porte que les soldats de l'Ecole du Service de Santé militaire ont pour attribut « des caducées (modèle des infirmiers de visite) ». Si nous nous reportons à la description de l'attribut des infirmiers de visite, nous voyons que « cet attribut représente un serpent contourné sur un bâton entouré de deux branches, l'une de chêne, l'autre de laurier ». Ce n'est donc pas un caducée et, en effet, il n'est pas parlé de caducée.

Les articles 197 et 204 de la description des uniformes des troupes coloniales précisent bien que l'attribut des officiers du Corps de Santé colonial est « le serpent d'*Epidaure* ». Néanmoins, l'art. 199 désigne cet attribut sous le nom de « caducée » !

Par la même occasion, signalons une anomalie. D'après l'art. 226 de la description des uniformes des officiers, l'attribut du

cet attribut unique et définitif fut publié au *Bulletin officiel du Ministère de la Guerre*.

Pour l'attribut des sous-officiers et soldats du Service de Santé, on renverrait à la description de l'attribut des officiers de ce Service. Pour les troupes coloniales, il suffirait de dire que l'attribut du Service de Santé est le même que celui des troupes métropolitaines.

La réforme que nous proposons mettrait dans les textes officiels l'unité et la clarté. Nous appelons respectueusement l'attention de l'Administration de la Guerre sur cette question.



Fig. 7. — Médaille frappée sous Trajan Déce, représentant la Félicité qui tient un caducée de la main droite et une corne d'abondance de la main gauche.

Service de Santé a deux branches, l'une de chêne à droite, l'autre de laurier à gauche. Au contraire, d'après l'art. 230, le chêne est à gauche et le laurier à droite. Cette différence rend obscur l'art. 221, aux termes duquel le collet des officiers du Service de Santé est orné de « l'attribut médical commun à tous les grades ». Quel est cet attribut ? Est-ce celui de l'art. 226 avec la branche de chêne à droite, ou bien celui de l'art. 230 avec la branche de chêne à gauche ?

A notre avis, la description des uniformes des officiers devrait avoir un article, qui serait l'art. 217, ainsi conçu : *Article 217. — Attribut. — L'attribut du Service de Santé représente le serpent d'*Epidaure* s'enroulant autour d'un faisceau de trois baguettes que surmonte le miroir de la Prudence et qu'encadrent deux branches, l'une de chêne à droite, l'autre de laurier à gauche.* Dans les autres articles où il y a lieu de parler de cet attribut, on emploierait invariablement l'expression *l'attribut du Service de Santé*. Cette expression se rencontre déjà dans certains articles ; ainsi, l'art. 241 porte que l'épée des médecins et pharmaciens militaires est ornée de six drapeaux « croisés derrière l'attribut du Service de Santé ». Cet article serait rédigé en termes parfaits s'il existait un autre article définissant d'une manière générale et précise, en quoi consiste cet attribut. Il serait bon qu'un dessin représentant



Fig. 8. — Esculape (Musée du Louvre) — Le visage du dieu de la Médecine est empreint d'intelligence et d'infinie douceur.

Le quiproquo qui s'est produit pour l'attribut du Service de Santé militaire, bien que relativement récent, a cependant trop duré. Ce n'est pas là une simple question de mots et d'usage. On peut voir les conséquences de pareille méprise. Autrefois, tous les officiers du Service de Santé savaient que leur attribut représentait le serpent d'Épidaure ou d'Esculape. Aujourd'hui, cet attribut est toujours le même; mais, comme on l'appelle par erreur caducée, beaucoup de nos camarades,

déroutés par ce mot, n'ont aucune idée du signe distinctif qu'ils portent partout sur leur uniforme: aux boutons, au collet, à l'épée, ainsi qu'au képi et aux pattes d'épaula de grande tenue.

Le serpent d'Épidaure, qui rappelle les origines grecques de notre médecine et qui occupe une place dans l'histoire romaine, est un emblème qui ne peut être confondu avec aucun autre. Il ne doit pas être appelé caducée.

Symbole d'Esculape, le serpent d'Épidaure

évoque le souvenir des fils d'Esculape, Machaon et Podalire, sous le nom desquels la Grèce antique avait fait l'apothéose de ses médecins militaires de l'âge héroïque.

Notre attribut est le lien qui rattache le présent à un glorieux passé.

Officiers du Service de Santé, désignons donc toujours notre attribut par son vrai nom si nous ne voulons pas, tout à la fois, perdre la mémoire de nos grands ancêtres et porter atteinte à la précision de la langue française.

LES FUMEURS D'OPIMUM

Par le Dr Jules REGNAULT

Ancien médecin de la Marine

Ex-professeur d'anatomie à l'École de médecine navale de Toulon.

La « question de l'opium » est plus que jamais d'actualité. Notre collaborateur très apprécié, le Dr Jules Regnault, a bien voulu l'exposer dans nos colonnes sur notre demande. Nul n'était mieux qualifié pour traiter ce sujet délicat. Avant de se spécialiser dans l'étude de l'anatomie et la pratique de la chirurgie, Jules Regnault s'est longtemps occupé de psychiatrie et de neurologie; il a pris part aux premières expériences scientifiques faites en 1896 sur les effets physiologiques de la fumée d'opium; médecin de la marine détaché aux troupes indigènes du Tonkin, sur la frontière du Kouang-Toung, il a publié de nombreuses études ethnographiques et médicales sur les Chinois et les Annamites; habitant ensuite Toulon, il a pu observer les progrès de l'opiomanie dans notre premier port de guerre, suivre les polémiques engagées à ce sujet, et enfin, hier même, il assistait comme chirurgien éventuel un de nos confrères dans un duel qui a fait grand bruit et qu'il avait provoqué la question de l'opiomanie.

DEPUIS quelques années, et surtout depuis quelques mois, les journaux quotidiens ont consacré une rubrique à l'opium: *L'opium à Brest, l'opium à Lyon, l'opium à Paris, l'opium à Toulon, l'opium péril national, etc.*; le Sénat est saisi d'un projet de loi visant la répression de l'opiomanie; dans son drame, *L'Occident*, qu'il vient de faire jouer à la Renaissance, M. Kistemaekers porte au théâtre la question de l'opium dans la Marine et à Toulon; enfin des polémiques sur ce sujet ont entraîné récemment un duel entre M. Rouzier-Dorcières et notre confrère, le Dr Rapuc (1).

Quelle est donc cette fameuse question de l'opium qui fait verser des flots d'encre et même du sang? Elle reste encore obscure pour beaucoup de médecins qui n'ont sur elle que des notions classiques anciennes.

Nous laisserons de côté les mœurs d'opium, les *Theriakis* et les *Opiorhages*, auxquels se rattachent les noms de Thomas de Quincey, de Coleridge, d'Edgar Poe, de Baudelaire et de Barbey d'Aurevilly; nous n'aurons en vue ici que les fumeurs d'opium: *Le fumeur est aussi différent de l'opiorhage que l'amateur de cigares pourrait l'être de celui qui les avalerait.* (L. Laurent.)

C'est pour avoir méconnu cette distinction que divers auteurs ont parlé de l'opium fumé comme les aveugles pourraient le faire des cou-

leurs. Quelques-uns ont même édifié leurs descriptions fantaisistes sur la soi-disant vertu dormitive de l'opium; c'était là une nouvelle erreur, car, même mangé, l'opium peut avoir une action excitante très nette, comme l'avait déjà constaté Moysse Charras il y a plus de deux siècles (2).

On a aussi confondu les effets de l'opium avec ceux du haschisch et, après avoir parlé du sommeil profond, on a décrit, chez le fumeur, du délire, des hallucinations, enfin une ivresse tantôt furieuse, tantôt semi-comateuse.

(1) Moysse CHARRAS, *Pharmacopée royale galénique et chimique*, Paris, 1676.

Et quelques-uns de ceux qui ont fait ces descriptions figurent, comme pipes à opium, de simples pipes à tabac chinoises ou annamites!

En 1902, le Dr Laurent pouvait encore écrire par raison:

Ainsi, mal renseignés par les auteurs qui prétendent avoir vécu dans la société des fumeurs et ne connaissant même pas leur outillage, les maîtres de la psychologie médicale, lorsque leurs travaux sur les poisons de l'intelligence les amènent à parler de l'opium fumé, reproduisent de confiance les mêmes erreurs, qu'ils n'ont pas été à même de contrôler et qui, sous leur plume autorisée, prennent l'apparence de vérités scientifiques. C'est ainsi que des inexactitudes matérielles ont pu trouver place dans le beau livre de M. Ch. Richet sur les poisons de l'intelligence et dans le livre, si bien documenté par ailleurs, de M. Légrain sur les poisons psychiques.

Toutes ces erreurs tendent à se dissiper grâce à de récentes études médicales (1), grâce aussi à quelques romanciers doublés de fins observateurs.

Sans insister sur l'installation complète d'une fumerie, rappelons que l'opium fumé



(1) Un duel à propos d'opiomanie. « Æsculape », novembre 1913, Supplément, p. 244-245.



Intérieur de fumerie chinoise.

(Ce cliché et plusieurs autres nous ont été aimablement communiqués par notre collaborateur le D^r Richard Millant, auteur de *La Drogue* (Vigot, éditeur).

n'est pas l'extrait employé dans notre pharmacopée; c'est un produit spécial, le *Chandoo*, ayant subi des préparations longues et complexes (coctions, crépage, filtrage, fermentation, pasteurisation), qui durent plus d'un mois même avec le matériel le plus perfectionné employé aujourd'hui à la « bouillèrie » de Saïgon.

Le fumeur se couche sur une natte ou sur un lit de camp à côté du plateau qui contient la pipe et ses accessoires multiples; il plonge une grande aiguille dans le *Chandoo*, puis rend la « confiture » plus consistante en la faisant recuire sur une lampe spéciale; il recommande la manœuvre jusqu'à ce qu'il obtienne, embrochée sur son aiguille, une sorte de petite pastille qu'il modèle en la roulant sur le fourneau de la pipe, au niveau de l'orifice de laquelle il finit par la fixer. La dose d'opium utilisée pour une pipe varie entre vingt centigrammes et un gramme. Des fumeurs incorporent à la « drogue » des traces d'un bois parfumé, le bois d'Aloès, *aloxylum agallochum*, que les Chinois appellent *Tchénn hiàng* et dont il existe trois qualités (1).

Après avoir consacré trois ou quatre minutes à la fabrication de la pipe, le fumeur place le fourneau au-dessus de la lampe de façon à ce que la masse préparée soit portée à la température de volatilisation (250° environ) sans cependant brûler; en même temps il aspire et fait pénétrer dans ses poumons, soit par petites saccades, soit plus souvent d'une seule et très longue inspiration la vapeur d'opium fournie par toute la pastille: nous avons vu à Saïgon un fumeur faire pour chaque pipe une inspiration de soixante-sept secondes!

C'est notre regretté camarade et ami Laurent qui, après un séjour en Extrême-Orient, a fait le premier, à Bordeaux, des expériences et des observations précises sur les effets de la fumée d'opium. Sur les conseils de nos maîtres, MM. les professeurs Pitres et Regis, il a tenté, dans une communication au Con-

grès des aliénistes et neurologistes, tenu à Nancy en 1896, de dissiper les erreurs qui avaient eu cours jusque-là.

Ses expériences avaient confirmé et complété des recherches encore inédites commencées par le D^r Le Dante, professeur de pathologie excitique à la Faculté de médecine de Bordeaux.

Pour bien étudier l'action physiologique

de la fumée ou plus exactement des vapeurs d'opium il fallait expérimenter sur des sujets sains n'ayant encore jamais goûté à la « drogue ». Trois jeunes médecins qui préparaient leur thèse (le D^r F., le D^r Guillon et nous-même), se prêtèrent à l'expérience qui fut faite en 1896 à Bordeaux, en présence de deux médecins très versés en psychiatrie et en neurologie. Ces derniers firent sur nous de multiples observations et essayèrent même, mais en vain, de nous faire délirer ou déraisonner sur nos sujets de thèse respectifs.

Après deux ou trois pipes, il y a déjà diminution des réflexes: il en résulte l'impression d'une grande liberté d'esprit, impression qui s'accroît au fur et à mesure que s'amoindrit la réaction aux impressions extérieures qui entravent la pensée.

Avec des doses plus élevées, cinq, six ou sept pipes, apparaît une diminution de la sensibilité et du sens musculaire: s'il se lève et se promène, le fumeur a l'impression de marcher sur un tapis moelleux, il a la sensation d'être très

léger, d'être presque immatériel, sensation qui a été, depuis lors, bien décrite par Custot (1).

L'anesthésie s'étend en profondeur à tel point que les vomissements qui se produisent quelquefois ne sont accompagnés d'aucune nausée.

Le fumeur est heureux, content de lui, bienveillant pour ceux qui l'entourent; il éprouve une sensation de bien-être, une euphorie progressive et persistante. Il aime le silence et le calme favorables à la rêverie; quoiqu'il puisse à tout moment se lever et marcher, il reste immobile, réduisant ses mouvements au minimum; se remuer lui semble en effet inutile puisqu'il a l'impression d'être confortablement installé là où il se trouve, fût-ce sur un lit de camp très dur.

Jusqu'à une période avancée de l'intoxication l'esprit paraît très brillant, le raisonnement, juste, la mémoire sûre et prompte. Le fumeur éprouve un certain sentiment de supériorité; en raison de son état d'euphorie, il trouve bien ce que disent ses interlocuteurs, mais à plus forte raison il trouve parfaites les idées qui se présentent à son esprit. Toutefois cette facilité de l'intelligence ne dépasse jamais ce que l'attention et la volonté pourraient déterminer à l'état normal: l'opium agit surtout en provoquant l'hypermnésie, plus exactement en excitant la mémoire de reproduction, c'est pour cela qu'on a pu dire: « l'opium ne prête qu'aux riches. »

Cependant tous les grands fumeurs avouent que l'opium leur a fait perdre la mémoire, ceci est exact mais seulement pour la mémoire d'acquisition; ils retiennent difficilement ce qu'ils apprennent pendant qu'ils sont sous l'action du toxique: c'est qu'alors leur volonté exerce peu son pouvoir et qu'ils ne peuvent fixer leur attention sur un point quelconque.

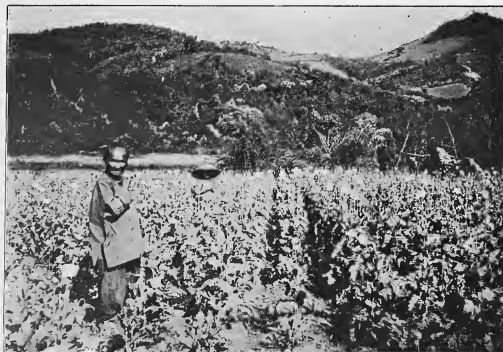
Plus la volonté devient impuissante, plus l'association des idées domine le travail cérébral et plus la rêverie s'installe en maîtresse. Pour mieux se livrer à cette rêverie, qu'il ne peut pas diriger, le fumeur ferme les yeux, il ne dort pas, il ne peut pas dormir: il est atteint d'une agréable insomnie au cours de laquelle divers tableaux se présentent à lui avec une

(1) Custot, *Midship*, Paris, 1901.



Gourdault. — Réverie d'opium.

(1) D^r Jules Regnault, *Médecine et pharmacie chez les Chinois et chez les Annamites*, Challamel, Paris, p. 190.



Récolte de l'opium en Manchourie.

Litho de La Drogue.

assez vive intensité; il n'a ni délire ni hallucinations à aucun moment. Notons, en passant, que ces rêveries n'ont jamais rien d'érotique.

Un de nos amis a fait un second essai pour mieux étudier l'hypermnésie (1); quant à nous nous avons été complètement édifié par la première expérience: la « drogue » n'a rien de séduisant pour celui qui tient à développer sa volonté et son énergie!

Mais nous avons eu l'occasion de nous documenter plus complètement, grâce à des observations faites sur divers sujets en Extrême-Orient.

Il existe un troisième degré d'intoxication aiguë qui provoque une somnolence de plus en plus accentuée et pourrait même plonger le fumeur dans un état comateux, mais ce degré n'est généralement ni recherché ni atteint.

Les trois degrés d'intoxication notés chez l'homme normal au cours d'une première fumée se retrouvent chez le fumeur habituel, mais les effets ne commencent à se manifester qu'à partir du moment où celui-ci a déjà consommé la dose d'entretien nécessaire pour le ramener à la normale. C'est qu'en effet le sujet qui use de l'opium d'une façon habituelle se crée vite un besoin; s'il cesse brusquement de fumer il se trouve dans un état de « dépression irritable; il se couche, obligé d'abandonner tout travail; parfois le sommeil peut survenir, lourd, mais peu durable, puis le réveil se produit avec angoisse, brisement des membres, crampes, dentées brusques des membres inférieurs, lassitude extrême, et le tout cède rapidement à l'absorption de quelques pipes » (L. Laurent). Il lui faut donc consommer une certaine dose d'entretien pour avoir la sensation d'être à l'état normal, mais il lui faut dépasser cette dose pour obtenir les

qu'avait très bien compris Paul Bonnetain qui nous présente dans son intéressant roman,

effets psychiques habituellement recherchés; le fumeur habituel se trouve ainsi sur une pente glissante qui conduit à l'intoxication chronique grave par augmentation progressive des doses quotidiennes. Et le danger sera d'autant plus grand que le sujet aura moins de volonté et d'énergie, sera plus mou et plus porté à la rêverie; c'est ce

coolique invétéré et le sujet qui se grise légèrement une fois de temps à autre.

* * *

A partir du moment où il a pris sa dose d'entretien le fumeur habituel passe successivement par trois étapes analogues à celles qu'on observe lors de la première intoxication :

- 1° Diminution des réflexes, excitation psychique avec sensation de grande liberté d'esprit;
- 2° Hypoesthésie, euphorie, affaiblissement de la volonté et de l'attention, rêverie vague, prédominance de l'association des idées, hypermnésie latente se manifestant surtout à l'occasion d'un acte graphique ou verbal;
- 3° Anesthésie mentale avec amoralité complète.

A la seconde période, la plus intéressante à étudier, les fumeurs pleins d'un optimisme parfait trouvent leurs idées géniales : « Quel dommage, disent-ils, qu'on ait la paresse de se lever et de prendre la plume pour fixer les idées sublimes qui se présentent à l'esprit; on écrirait des chefs-d'œuvre. » Et ceux qui n'ont pas touché à la pipe mais qui ont séjourné quelque temps dans la fumerie seraient enclins

à partager cette façon de voir : ils ont respiré les vapeurs d'opium répandues dans l'air de la pièce et du coup ils sont devenus bienveillants et optimistes. C'est qu'il n'est pas nécessaire de « tirer sur le bambou » pour ressentir légèrement les effets des vapeurs d'opium. Les animaux qui sont introduits dans les fumeries sont eux-mêmes très sensibles à cette action, ils deviennent opiomanes et respirent avec volupté la fumée exhalée par leurs maîtres. Nous avons vu au Tonkin, à Tien-Yen, un chien qui reconnaissait ainsi à grande distance le parfum

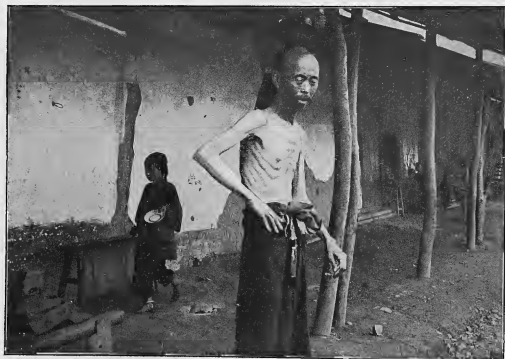
de l'opium; subitement, dans la campagne, il quitte le chemin suivi par son maître et se préci-

Cécile Paule-Baudry. — Fumeuse d'opium.
(Salon des Artistes Français 1912.)

L'Opium, un sujet « ne sachant pas vouloir ».

Le danger est moins grand pour le fumeur occasionnel ou intermittent qui laisse toujours s'écouler une assez longue période entre deux intoxications aiguës; celui-ci n'a pas besoin d'une dose d'entretien et les effets psychiques de l'opium se reproduisent chez lui chaque fois après un petit nombre de pipes.

Il y a ici une différence analogue à celle qu'on peut établir entre l'al-



Torse d'un Chinois 'ameur d'opium.

Litho de La Drogue.

(1) D^r Albert Guillon, *L'Hypermnésie*. Thèse de doctorat en médecine. Bordeaux, 1896. J. B. Baillière, édit., Paris.



Fumeur tonkinois et son boy (Cliché du D^r Jules Regnault).

pitait sans le moindre abolement vers une pauvre case, il s'arrêtait derrière une des parois en bambou tressé appelées cai phen et restait là, immobile, flairant avec satisfaction ; il suffisait d'entrer dans la maison pour constater qu'il y avait un fumeur derrière cette cai phen. Des faits analogues ont d'ailleurs été signalés pour des chats et, d'après Claude Farrère, ce parfum captivé tous les animaux :

« Mystérieusement attirés, les bêtes innombrables sortent de chaque fente et de chaque trou et s'avancent peu à peu vers la lampe. Car la bonne drogue étend sa royauté sur tous les êtres. Rien de vivant n'échappe à son sceptre, et, devant les atomes puissants dont elle sature les fumeries, l'instinct du cloporte plie comme la raison de l'homme » (1).

Hélas ! cette supériorité intellectuelle dont se réjouit l'intoxiqué est illusoire : il est facile de le démontrer.

Il y a douze ans environ, deux fumeurs déplorant devant nous cette paresse qui les empêchait de fixer les conceptions merveilleuses données par l'opium ; nous avons sténographié l'exposé des théories, projets et inventions qu'ils élucubraient entre quelques pipes ; le lendemain, revenus à l'état normal, dépouillés de leur optimisme et de leur mégalomanie, ils ont reconnu que leurs plus belles conceptions de la veille étaient fort médiocres, l'un d'eux, plein de dépit, se jugea même trop sévèrement : « Mais c'est stupide ! dit-il. »

A un degré plus accentué d'intoxication apparaît, comme nous l'avons dit, l'anesthésie mentale avec amoralité complète : c'est l'oubli dont parle Daniel Borys (2), c'est l'indifférence à tout, même à la mort, tel le fumeur d'opium de Boissière qui, en cas d'attaque de son poste, ne pourrait que tendre le cou à son assassin en lui offrant son bienveillant sourire (3). A. de Pouvoirville a bien qualifié cet état « l'oubli du passé, le dédain du présent, et

l'indifférence du futur » (1).

L'évolution du mal varie, par ailleurs, suivant la situation de fortune du sujet et la qualité du produit consommé : le fumeur qui ne se surmène pas, qui a une excellente alimentation et qui peut s'offrir toujours de la « confiture » de première qualité, présente une déchéance beaucoup moins rapide que l'homme de peine, le coolie, qui fournit un assez gros travail, s'alimente mal et fumedross, c'est-à-dire les résidus s'accumulant dans les fourreaux des pipes. Ce dross est plus riche en morphine que l'opium dont il provient, il ne se

le dernier, beaucoup moins que le premier ». A bien d'autres points de vue, il est moins dangereux que l'alcool et que l'absinthe : la déchéance qu'il peut produire est moins rapide et moins abjecte.

Le petit fumeur qui ne dépasse pas une dizaine de pipes par jour, conserve souvent l'aspect bien portant, il a même une légère tendance à l'obésité. Le grand fumeur qui va jusqu'à une centaine de pipes, est en général « un individu maigre, pâle, au teint terreux, ayant les yeux creux et ternes dans l'état de besoin, et brillants quand il a fumé » ; il perd complètement appétit et sommeil, plus présente de la diarrhée et se cachectise rapidement ; il peut, avant de mourir, atteindre un état de maigreur squelettique invraisemblable, ainsi que nous l'avons constaté chez des Chinois, en particulier à Tien-Yen, Moncay et Tong-Hing. En pareil cas, le fumeur se double souvent d'un opiohophage : avec les pipes alternent les pilules à base d'opium ou de dross.

Les modifications qui portent sur le « sixième sens » sont intéressantes à étudier : l'opium diminue les réflexes éjaculatoires plus rapidement et d'une façon plus durable que les réflexes érecteurs ; il s'en suit que les conversations amoureuses peuvent être prolongées fort longtemps, quelquefois sans résultat final. Plus tard des troubles de la sensibilité apparaissent sous forme de démanagements locaux qui entraînent des attouchements et favorisent dans certains milieux le développement de l'homosexualité. Plus tard enfin, une intoxication plus profonde amène frigidité et impuissance.

Voilà des résultats qu'il importe de faire connaître à ceux, trop nombreux, paraît-il, qui se laissent attirer vers la « drogue » dans le seul but d'apprécier le pouvoir aphrodisiaque qu'on lui a quelquefois prêté !

L'opium est donc nuisible pour l'individu ; nous n'insisterons pas sur les dangers multiples qu'il présente pour la race et pour la société. Nous étudierons prochainement la lutte contre l'opiomane.



Siciliano. — La dernière pipe (Esquisse d'un tableau en préparation pour le salon de 1914.)

Il s'agit là d'une œuvre d'art et non d'un document scientifique ; ainsi s'explique la liberté qu'a prise l'artiste de faire monter en escarpe les volutes de la fumée de la pipe.

volatilise qu'à une température plus élevée (300° environ) ; plus il est fumé de fois, plus il devient toxique. Les malheureux qui en arrivent à consommer les résidus des résidus subissent la déchéance organique plus rapidement que les fumeurs ordinaires.

Il y a lieu enfin de tenir compte de la dose journalière.

Au point de vue psychique, l'opium, comme tous les autres excitants, est un poison de l'intelligence ; d'après Laurent, il se classe entre l'alcool et le tabac : « il est à redouter un peu plus que



Un Annamite fumeur d'opium (Saïgon) (Cliché du D^r Suard.)

(1) Claude Farrère, *Fumées d'opium*.
(2) Daniel Borys, *Le Royaume de l'oubli*.
(3) Jules Boissière, *Fumées d'opium*.

(1) A. de Pouvoirville, *L'Empire du Milieu*, Paris 1900.

LES SÉPULCRES DE LA GRANDE ARMÉE

1812-1813

Par le D^r BONNETTE

Médecin-major de 1^{re} classe, Lauréat de l'Institut

Pour nous consoler des hourras immodestes, poussés hier, dans les plaines de Leipzig, par les fils de nos vainqueurs de 1813, notre éminent collaborateur, le médecin-major Bonnette, a évoqué, dans leur réalisme cruel, les « sépulcres » de la Grande-Armée et son agonie tragique. Il nous a rappelé à juste titre, la mémoire des glorieux ancêtres de la médecine militaire, qui ont « marché l'épopée », il a montré avec quel dévouement ces hommes, dont beaucoup n'avaient qu'une préparation militaire médiocre, ont, comme le rappelle Frédéric Masson dans la belle préface qu'il vient d'écrire pour le Journal d'un chirurgien de la Grande-Armée (L. V. Lagneaux), « sous le feu de l'ennemi, avec des outils imparfaits, des pansements le plus souvent defectueux, sans aucun des moyens ni des procédés en usage aujourd'hui, opéré, soigné, guéri et sauvé des milliers et des milliers d'hommes et de Français. » Et que dire de leurs patients ? « Autant que leurs médecins, poursuit Frédéric Masson, ils sont dignes d'admiration. Leur courage, leur résistance, leur impassibilité étonnent autant que leur espoir en la vie. Il n'existe pour eux ni chloroforme, ni hygiène, ni antiseptie. »

L'EUROPE vient de nous accabler des souvenirs de nos revers et de fêter avec emphase les centenaires de ses triomphes.

Après avoir subi, pendant vingt ans, les plus sombres déroutes, depuis Valmy jusqu'à la Moskova; après avoir vu passer « nos moustaches grises », nos vieux grognards, « ces hommes de bronze » que rien ne lassait et n'étonnait, nos ennemis virent avec joie le sublime « aventurier Corse » franchir le Niemen et s'enfoncer dans la steppe, à la poursuite du colosse moscovite. Et la fortune capricieuse abandonna son favori.

L'incendie du Kremlin, le demi-tour de nos troupes, jusque-là invincibles, la rudesse implacable de l'hiver russe marquèrent le déclin de la glorieuse épopée.

Les vaincus de la veille applaudirent à nos revers successifs, à l'inclemence persistante de la saison, à l'effondrement des ponts de la Bérésina, à l'émiettement de ces incomparables phalanges de la Grande Armée, qui avaient étonné le monde.



Portrait de Moricheau-Beaupré.

Moricheau-Beaupré était chirurgien ordinaire de la Grande Armée en 1813. Fait prisonnier en Russie, puis relâché il fut plus tard chirurgien chef en Morée et en Algérie. Il était né à Poitiers; il mourut à Calais.

A Wilna, — comble d'horreur, — le typhus et la dysenterie s'abattirent sur les spectres faméliques qui constituaient les débris de cette formidable armée.

« C'est donc contre une borne de glace, écrit Lamy, que se brisa la fortune de l'Empereur. Pour avoir raison d'un tel homme, les hommes n'avaient pas suffi: Il fallut le froid, l'hiver si rigoureux de 1812. Et cette force insaisissable, invincible, muette, suffit à désorganiser, puis à anéantir l'armée invincible. Il en brisa la discipline, en fit tomber les armes et mêla en une masse confuse de trainards, ceux qui n'avaient pas succombé. »

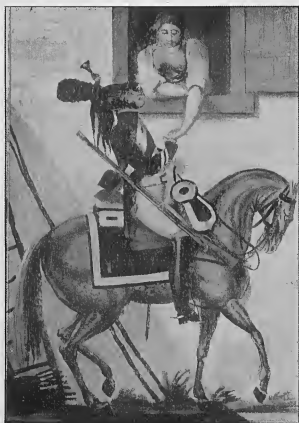
Après un trop long séjour à Moscou, l'ordre de la retraite fut enfin donné, le 15 octobre 1812. On commença par évacuer les convales-

cents sur la route de Kalouga. Mais, par crainte du danger, « on vit des blessés trop confiants dans leurs forces et leur courage, se traîner lentement hors des hôpitaux à l'aide de béquilles et de bâtons et prendre avec leurs camarades le chemin du retour ».

Au bout de dix jours de marche, un froid vif se fit sentir et les vivres commencèrent à manquer. Les chevaux, tombant d'épuisement, devinrent la proie de ces affamés.

Soldats, officiers, médecins, commissaires, administrateurs, employés, tous se juchèrent dessus. J'ai vu des hommes, pressés par la faim, manger cette chair crue, mais on la faisait ordinairement rôtir au feu du bivouac, qui ne la rendait que plus dure et plus sèche. (Moricheau-Beaupré, chirurgien de la Grande Armée.)

A Wiasma, faute d'animaux de trait, un convoi de malades fut tristement abandonné dans la forêt. D'ailleurs, il ne se passait pas de



La Grande Armée. Les adieux du dragon.
(Cabinet des Estampes.)



La Grande Armée. Les adieux du hussard.
(Cabinet des Estampes.)

jour qu'il ne s'engageât quelque affaire : Malheur aux blessés qui ne pouvaient se relever et marcher !

A Krasnoé, où un corps d'armée russe barrait le passage, une vigoureuse attaque eut lieu :

Il nous fallut encore ici, dit Moricheau-Beaupré, abandonner les blessés à la merci du froid, sur cette neige qu'ils venaient de téindre de leur sang. Et pourtant ces malheureux nous suppliaient à mains jointes, d'une voix plaintive et mourante, de ne pas les abandonner et de les emmener. Or, nous n'avions que de fausses espérances à leur donner : les moyens de transport manquaient ; les ambulances étaient dissoutes, les caissons abandonnés.



Sur la grande route de Mojatsk à Krymskoïé, le 18 septembre 1812.

(Reproduction d'un dessin exécuté d'après nature par le major Faber du Faur, du contingent wurtembergeois.)

Quel douloureux

calvaire ! Et chaque jour amenait de nouveaux désastres : l'armée ne cessait d'être harcelée par l'ennemi et ses impitoyables Cosaques.

Aussi l'excès des souffrances physiques et morales avait aigri les caractères et endurci les cœurs : on était insensible, égoïste, avar. « Chacun pour soi et Dieu pour tous » semblait être la seule maxime à laquelle obéissait ce troupeau humain, marchant tête baissée vers la mort, qui l'escortait.

Pour se garantir du froid, « on voyait les soldats dans des accoutrements aussi pitoyables que bizarres, affublés de pelisses, d'habillements de femmes, de bonnets à poil, de mauvaises couvertures, de sacs de toile, de haillons, de nattes et de peaux d'animaux fraîchement écorchés. » Malheur à ceux qui tombaient ! Ils étaient souvent dépouillés de leurs vêtements avant même d'avoir expiré, « pour ne pas attendre qu'un trop haut degré de congélation roidit les membres. »

Ils marchaient en groupes compacts, s'appuyant, se serrant les uns contre les autres pour se préserver du vent glacial. « Leurs figures étaient blêmes, tirées, terrifiantes, avec leurs longues barbes incultes, auxquelles pendaient d'énormes glaçons, avec leurs cils ornés de stalactites de glace, qui interceptaient la lumière et gênaient la marche » (Larrey). Leurs mains engourdis pour le froid ne pouvaient plus rajuster leurs vêtements ; aussi beaucoup d'entre eux avaient-ils fendu leurs culottes en arrière, comme Moricheau-Beaupré, pour satisfaire à leurs besoins naturels.

A la tombée de la nuit, les huttes non incendiées étaient prises d'assaut et les feux des bivouacs étaient jalousement gardés, quand on trouvait du bois et qu'on parvenait à l'allumer sur la neige durcie.

Ces tristes feux, on voyait quelquefois des hommes assis sur des cadavres. Pour y obtenir une place, il fallait fournir son tribut de chauffage ou bien donner un peu d'eau-de-vie ou quelque aliment. Les commissaires des guerres et les employés aux vivres étaient accablés d'injures s'ils s'approchaient du feu et impitoyablement chassés. Ils se montraient en général bienveillants et quelquefois reconnaissants envers les médecins et leurs chirurgiens, quoique, dans ce funeste moment, ils n'eussent aucun service à espérer de l'art de guérir. Ils disaient souvent : « Les docteurs se sont intéressés à nous, ils ne nous ont fait que du bien. Pendant cette fatale retraite, plusieurs de nos camarades ont dû la vie à des soldats ». (de Kerchove, médecin de la Grande Armée).

En un clin d'œil,

les hôpitaux des villes traversées se remplissaient de blessés et de gens épuisés. « C'est ainsi que, dans chaque ville où l'armée s'arrêtait, il se faisait un partage entre les hommes valides et les malades. »

Par un froid de 27° l'armée arriva devant la Bérésina. Les 25 et 26 novembre, le passage s'opéra lentement sur les deux ponts construits à la hâte. Le 28, apparut une batterie du corps de Wittgenstein et le nom des Cosaques vola de bouche en bouche.

Aussitôt, le désordre se mit dans la mêlée, chacun voulait arriver à tout prix. Les hommes à cheval renversaient, sans pitié, tous

ceux qui se trouvaient sur leur passage, et les voitures, les caissons écrasèrent les malheureux que les chevaux avaient renversés. Bientôt, le marais fangeux, qui existait sur les bords de la rivière, fut rempli de cadavres et le nombre en fut si grand qu'on pouvait passer sur leurs corps comme sur une route. (Lemaizurier, chirurgien de la Grande Armée.)

Seul, Larrey eut le courage d'affronter ce torrent humain et de repasser le fleuve pour aller chercher ses instruments, placés dans un caisson embourbé. Il fut miraculeusement protégé par les grognards, qui sauvèrent leur sauveur.

Ce court voyage, écrit-il, faillit me coûter la vie. J'étais près de périr dans la foule à mon tour, lorsque heureusement je fus reconnu ; aussitôt chacun s'empressa de favoriser mes efforts ; transporté par les soldats de l'un à l'autre, je me trouvai, à ma grande surprise, en peu de moments, sur l'autre rive.

Cet hommage rendu à la bonté, à l'activité, au dévouement de cet incomparable chirurgien



Une ambulance.

D'après un tableau d'Hippolyte Bellangé. (Collection du Cabinet des Estampes.)



Pauvres enfants ! Que Dieu prenne pitié de leur âme !

(D'après une lithographie de Raffet.)



Napoléon et son nageant état-major devant la Bérézina.
(D'après une gravure allemande de l'époque.)

est, dans ces heures tragiques, le plus beau témoignage de reconnaissance dont puisse s'honorer le corps de santé militaire français.

A Wilna, après le départ précipité de nos troupes, les hôpitaux offrirent un spectacle affreux :

Dans des salles mal closes et non chauffées, on voyait des malheureux, qui, depuis plusieurs jours, n'avaient reçu aucune nourriture, étaient couchés sur de la paille ou plutôt sur un fumier, couverts de quelques vêtements en lambeaux, les seuls que les Cosaques leur eussent laissés; ils étaient dévorés par la vermine et infectés par leurs propres excréments : ceux qui se sentaient un peu de force se jetaient, pour apaiser la faim qui les tourmentait, sur des morceaux de cuir; d'autres dévoraient les morts dont ils étaient environnés. Les abords des salles, les cours des hôpitaux étaient remplis de cadavres, d'immondices de toute espèce, dont le froid retardait la putréfaction; mais rien n'égalait la malpropreté de l'intérieur des salles; de tant de corps entassés il s'élevait des miasmes délétères, qui bientôt rendirent le typhus presque général. (Lemazurier.)

De ce charnier, le fléau se répandit dans toute la Lithuanie. « Des 25 000 malades qui se trouvaient dans cette ville mise à sac, il n'en restait plus que 3 000 à la fin de janvier 1814. 55 000 cadavres furent enterrés tant à Wilna que dans ses arrondissements. »

Et des 400 000 qui avaient franchi le Niémen, à Kowno, le 23 juin 1812, il ne restait plus pour le repasser, vers la mi-décembre, que 20 000 malheureux sans uniformes et sans armes, 9 canons et quelques milliers de soldats.

Après le passage du Niémen, trois mille hommes des meilleurs soldats de la Garde, tant d'infanterie que de cavalerie, tous des contrées méridionales de la France, étaient les seuls qui eussent leurs armes, leurs chevaux et leur attitude guerrière. L'honneur et la gloire des armes françaises s'étaient en quelque sorte retranchés dans ce petit corps d'élite. (Larrey.)

Des 826 chirurgiens qui avaient accompagné la Grande Armée à Moscou, 275 survécurent à ces effroyables souffrances. Tout le reste était mort ou prisonnier en Sibérie.

C'est donc devant les forces de la nature et non devant la ruée des mâles que « cette formidable machine de guerre éclata entre les mains de l'homme prodigieux qui l'avait montée. » (Rochard.) L'artillerie, la cavalerie, le matériel des ambulances, tout avait disparu sous la neige, qui recouvrait la steppe désolée.

Mais qu'importe un échec à cet inébranlable conducteur d'hommes, à ce radio-actif si extraordinaire

Mais, n'ayant plus ni les vétérans du camp de Boulogne, ni les immortels sabreurs qu'avaient conduits Murat, Lasalle, Hauptmann, Montbrun, ses triomphes ne se changèrent plus, pour l'ennemi, en d'écrasantes poursuites, en de sombres déroutes définitives.

Un jour même, comme le nombre des blessures aux mains était très élevé (2 632), quelques généraux, lassés de se battre, prétendirent que leurs hommes s'étaient volontairement mutilés. Pour châtier les coupables, Napoléon, furieux, ordonna de les jeter en prison et d'en fusiller un par corps d'armée.

Mais Larrey, qui avait traité ces blessés et avait constaté que ces traumatismes s'étaient produits, pendant les tirs sur trois rangs, en escaladant les collines prises d'assaut, bondit vers l'Empereur et plaida chaudement la cause de ces innocents. Ému et convaincu par la sincérité de son langage, Napoléon saisit les mains de l'illustre chirurgien et lui dit : « Allez, monsieur Larrey : un souverain est bien heureux d'avoir auprès de lui un homme tel que vous. »

Et plus tard, sur le roc de Sainte-Hélène, le grand prisonnier, oubliant son mouvement d'humeur, s'écriait en songeant à ses « Marie-Louise » : « Ah ! les braves conscripts ! L'honneur leur sortait par tous les pores. »

Le 15 août 1813, le malencontreux armistice de Pleiswitz expira. La coalition comptait, avec de formidables réserves, 500 000 hommes présents sous les drapeaux, alors que Napoléon n'en avait que 380 000.

A Dresde, l'Empereur remporta une sanglante victoire, pendant que ses lieutenants se faisaient battre à Leipzig, à Gross-Beeren et à la Katzbach. Mais l'heure des félonies, des défections et des trahisons avait sonné et le génial capitaine, obéissant au destin, après avoir lutté pendant trois jours, à Leipzig, contre l'Europe entière coalisée, donna le signal de la re-



Triste aperçu de la retraite de Moscou. Un feu de bivouac.
(D'après une gravure allemande de l'époque.)

« qu'il ne s'en était pas levé de comparable dans le cours des siècles ».

Parti de Smorgoni le 5 décembre, l'Empereur traverse la Silésie, l'Allemagne et arrive le 18, à Paris, où sa seule présence fait taire les mécontents et ranime l'espoir. Grâce à sa prodigieuse activité, il lève en hâte sur le sol de la France une nouvelle armée de 200 000 hommes, composée de jeunes gens de 18 ans, qui se couvrirent de gloire à Lutzen, Bautzen et Wurschen.



Autour de Smorgoni, le 3 décembre 1812.
(Reproduction d'un dessin exécuté d'après nature par le major Faber du Paer, du contingent wurtembergeois.)



LE MARCHAND DE CORNE, tableau de Le Nain.
 (Gravé par Fr. Hubert)



Le prince Poniatowski retrouvé dans l'Elster.

(D'après une image populaire en couleur de l'époque. Collection de M. Denys Cochin.)

La figure du prince Poniatowski est demeurée une des plus populaires de celles des héros de la Grande Armée. Sa mort glorieuse fut célébrée sous toutes les formes, et jusque dans les plus humbles villages. L'insigne du temps perpétua le souvenir de son bel uniforme de lancier polonais et de ses exploits. La grave que voici montre des pêcheurs remontant du fleuve, le 23 octobre 1813, le corps du prince qu'ils viennent de retrouver. Ils le présenteront aux chefs de l'armée russe qui, pleins de respect, recueilleront sa dépouille mortelle, la feront inhumer et lui rendront les honneurs funèbres dus à son rang. Le 16 du même mois il venait d'être élevé au grade de maréchal de France pour ses immortels exploits.

traite vers le Rhin. Malheureusement, l'unique pont de la route de France, qui avait été miné, sauta trop tôt. Tout le matériel d'ambulance resta aux mains de l'ennemi avec une partie de l'artillerie. Et quand, à Hanau, l'armée française mutilée passa sur le corps de la division Austro-Bavaroise de Wrede, Larrey et ses collègues n'avaient plus pour panser leurs blessés, que les instruments et le linge qu'ils portaient toujours dans leurs porte-manteaux.

Sur ce champ de bataille même, Larrey fit une double amputation à un courageux lieutenant de la garde, nommé Robson, que son père, capitaine à cheveux blancs, venait de lui porter, chargé sur ses épaules. N'ayant qu'un de ses élèves auprès de lui, Larrey cherchait des aides, lorsque le capitaine lui dit : *Vous pouvez compter sur moi, monsieur, puisqu'il s'agit de sauver la vie de mon fils.* Le père fut admirable de calme et de sang-froid et son fils subit la double amputation sans pousser un cri. Le blessé survécut à ses blessures.

La pénurie de linge, de médicaments et de matériel n'était pourtant que « le commencement de la suprême épreuve, la dernière et la plus terrible que le corps de santé militaire ait traversée ».

Le typhus, surnommé la *Peste des armées*, qui régnait déjà dans les hôpitaux de Saxe, encombrés de malades et de blessés (11.000 à Leipzig, 6.000 à Dresde), se répandit comme une traînée de poudre, de nos places fortes bloquées de l'Elbe et de la Vistule jusqu'aux rives du Rhin, et, franchissant la frontière, il

envahit Pont-à-Mousson, Nancy, Thiancourt, Verdun et Grenoble, escortant nos troupes en fuite.

À Torgau, garnison de 26.000 hommes, dans laquelle Desgenettes avait été enfermé, il mourut du typhus 13.448 soldats en trois mois. (Rapport de Mesnou, chirurgien ordinaire des armées.)

Au typhus se joignit la dysenterie :

Ces deux fléaux réunis marchaient avec les convois de blessés, suivaient à la trace les débris de notre armée et lorsqu'elle entra à Mayence, avec

qui ont été, par la suite, si meurtrières. (Bartoli, médecin principal, chef de service à Mayence.)

L'unique hôpital militaire de cette ville pouvait à peine contenir 600 lits :

Toutes les églises furent, à cette époque, remplies de malades que l'on y voyait expirer de douleur et de misère et presque toute la ville, transformée pour ainsi dire en un vaste hôpital et devenue un cloaque par les immondices dont les rues étaient infectées, offrait l'aspect le plus triste que l'on puisse imaginer. L'horrible tableau de la *Donane*, dans les premiers jours de novembre, sera éternellement présent à ma mémoire : les malades étaient jonchés sur le plancher, n'ayant presque point de paille et privés de toute espèce de nourriture, sans qu'il fût possible de leur administrer les aliments et les médicaments nécessaires, faute de vases pour les contenir, tous plongés dans la plus dégoûtante saleté et les morts pêle-mêle avec les mourants (Bartoli).

Grâce à l'arrivée de 14 médecins militaires, à la fête desquels se trouvaient des hommes expérimentés, tels que Bartoli, Laurent, Peltier, Joilliot, Verdier, l'ordre et la propreté furent un peu rétablis, mais « il est impossible de se figurer combien les officiers de santé de tous grades se sont donnés

de peine pour obtenir quelques améliorations à tant de maux ». Les infirmiers improvisés et les jeunes sous-aides, peu habitués au service des hôpitaux, furent tous atteints par le typhus et plusieurs périrent, victimes de leur zèle.

Du 1^{er} novembre 1813 au 30 avril 1814, il fut traité, à Mayence, 46.627 malades : il en sortit par guérison 17.708, par évacuation 14.512 et par décès 12.803.

Et le médecin-chef termine son rapport par ces émouvantes paroles, qu'il jette comme des fleurs sur les tombes de ses collaborateurs, morts au champ d'honneur des épidémies :

Le zèle et le dévouement de tous les officiers de santé militaires ont été à toute épreuve, rien ne les a rebutés dans l'exercice pénible et dangereux de leur ministère ; ni les maladies graves, ni la peste même d'un grand nombre de leurs camarades n'ont ralenti, en aucune manière, leurs soins assidus envers cette immense quantité de malheureux que l'imployable mort moissonnait journellement.



Les deux cavaliers de la terreur. (Cabinet des Estampes.)

son sinistre cortège, elle n'y trouva que le désordre et le dénuement le plus complet. Rien n'avait été disposé dans la prévision d'une catastrophe, tant la ligne du Rhin paraissait inviolable. (Rochard.)

L'armée française parvint sur les bords de ce fleuve dans les premiers jours de novembre. Elle avait été devancée par un très grand nombre de malades et de blessés, exténués de fatigue, de privations et dans un découragement extrême.

Cet état physique et moral, joint à l'encombrement de ces malheureux dans des locaux où rien n'avait été disposé pour les y recevoir et les traiter, devait encore rendre leur situation plus déplorable et les disposer aux terribles maladies,



Le typhus à Mayence (Lithographie de Raffet.)

LA SALOMÉ D'OSCAR WILDE ET D'AUBREY BEARDSLEY

Le bourreau sort de la citerne où a été relégué saint Jean-Baptiste, le bras tendu, portant sur un bouclier d'argent la tête du Précurseur. Hérode se cache le visage avec son manteau. Hérodiade sourit et s'évente. Les Nazaréens s'agenouillent et commencent à prier. Salomé saisit la tête :

Ah ! tu n'as pas voulu me laisser baiser ta bouche, Iokanaan. Eh bien ! je la baisera maintenant. Je la mordrai avec mes dents comme on mord un fruit mûr. Oui, je baisera ta bouche, Iokanaan. Je te l'ai dit, n'est-ce pas ? Je te l'ai dit ? Ah ! Ah ! Je la baisera maintenant..... Mais pourquoi ne me regardes-tu pas, Iokanaan ? Tes yeux si terribles ! si pleins de colère et de mépris, ils sont fermés maintenant. Pourquoi sont-ils fermés ? Ouvre tes yeux ! Soulève tes paupières, Iokanaan. Pourquoi ne me regardes-tu pas ? As-tu peur de moi, Iokanaan, que tu ne veux pas me regarder ?... Et ta langue, elle ne remue plus, Iokanaan, cette vipère rouge qui a vomie son venin sur moi. C'est étrange, n'est-ce pas ? Comment se fait-il que la vipère rouge ne remue plus ? Tu m'as traitée comme une courtisane, moi, Salomé, la fille d'Hérodiade, Princesse de Judée ! Eh bien, Iokanaan, moi je vis encore, mais toi tu es mort, et ta tête, ta tête m'appartient. Je puis en faire ce que je veux. Je puis



Salomé, dessin d'Aubrey Beardsley (John Lane, édité.)

la jeter aux chiens et aux oiseaux de l'air. Ce que laisseront les chiens, les oiseaux de l'air le mangeront..... Ah ! Ah ! Iokanaan ! Iokanaan ! tu étais beau. Ton corps était une colonne d'ivoire sur un socle d'argent. C'était un jardin plein de colombes et de lis, de lis d'argent. Rien aussi blanc que ton corps, rien aussi noir que tes cheveux. Dans le monde tout entier il n'y avait rien d'aussi rouge que ta bouche. Ta voix était un encensoir qui répandait d'étranges parfums, et quand je te regardais, j'entendais une musique étrange ! Oh ! pourquoi ne m'as-tu pas regardée, Iokanaan ? Tu as mis sur tes yeux le bandeau de celui qui veut voir son Dieu. Eh bien ! tu l'as vu ton Dieu, Iokanaan, mais moi, moi..... tu ne m'as jamais vue ! Si tu m'avais vue, tu m'aurais aimée. J'ai soif de ta beauté, j'ai faim de ton corps. Et ni le vin, ni les fruits ne peuvent apaiser mon désir. Que ferais-je maintenant, Iokanaan ?... Ni les fleuves, ni les grandes eaux ne pourraient éteindre ma passion. Ah ! pourquoi ne m'as-tu pas regardée ? Si tu m'avais regardée tu m'aurais aimée. Je sais bien que tu m'aurais aimée, et le mystère de l'amour est plus grand que le mystère de la mort.

(Extrait de *Salomé*, par Oscar Wilde.)

LA DANSARELLE

Par Victor FOROT

Conservateur du Musée de Tulle

M. Victor Forot, pour qui les beautés naturelles ou artistiques du Limousin n'ont pas de secrets, a bien voulu nous adresser sur la Dansarelle de Chavanac, des lignes documentées et précises. *Æsculape* peut donc aujourd'hui reproduire dans ses colonnes la description de la *Salomé* corrézienne. Le D^r Mazeyrie, de Tulle, a mis à notre service son beau talent de dessinateur, et nos lecteurs lui devront une représentation évocatrice de la robuste et saine danseuse des monts corréziens. Il sera piquant d'opposer son image à celle de la *Salomé* morbide d'Oscar Wilde et d'Aubrey Beardsley, reproduite en tête de la présente page.

LES touristes qui ont accompagné le Président de la République dans son voyage à travers le Limousin ne tarissent pas d'éloges sur le pays. Ils n'ont vu pourtant qu'une petite partie du département de la Corrèze, le plus riche en paysages, et peut-être aussi en œuvres d'art, des cinq départements visités. — Je vais être taxé d'optimisme en faveur de ma petite patrie, je ne l'ignore pas, mais cependant j'ai relevé une cinquantaine de monuments mégalithiques en Corrèze, plus de soixante tumulus ; trente-cinq communes de ce département possèdent des vestiges de monuments gallo-romains, ou des fragments de poteries indiquant le séjour ou le passage des troupes romaines.

En ce qui concerne les monuments du Moyen âge ou de la Renaissance, j'en ai relevé quatre-vingt-six dont vingt sont classés parmi les monuments historiques de France, et vingt autres en voie de classement. Dans cette énumération, je ne comprends pas cent quatre-vingt châteaux, ruines, vieilles portes de villes et bourgs, je ne comprends pas les antiques églises romanes si intéressantes que j'ai énumérées dans mon

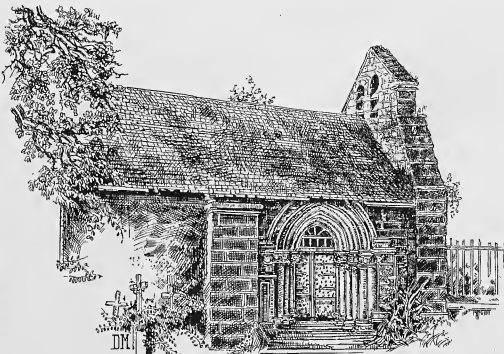
Catalogue raisonné des richesses monumentales et artistiques de la Corrèze (1).

Nous trouvons d'autre part deux cent soixante-douze objets d'art classés et deux cent

1. Victor Forot, *Catalogue raisonné des richesses monumentales et artistiques du département de la Corrèze*, ouvrage de 211 pages grand in-8° avec de nombreuses gravures. Tulle, imprimerie du *Corrèzien républicain*.

rente-trois en instance de classement. L'un des premiers a, tout récemment, fait beaucoup parler de lui, c'est la *Dansarelle*. Cette statue corrézienne a eu quelques mésaventures : un de nos députés les plus éclairés, M. Joseph Reinach, s'est indigné à la Chambre et a provoqué en sa faveur l'intervention du sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts. L'œuvre, classée pourtant parmi les monuments historiques, gisait délaissée en un coin de la sacristie d'une vieille église : le sous-secrétaire d'Etat a promis à M. Reinach de la faire remettre en bonne place.

Mais connaissez-vous, lecteur d'*Æsculape*, la *Dansarelle*, savez-vous où elle se trouve et pourquoi on l'a ainsi nommée ? — J'en doute, et pourtant nombreuses sont les personnes que la *Dansarelle* intéresse.



La vieille église de Chavanac (Corrèze).
(Dessin du D^r Mazeyrie, de Tulle.)

Tout d'abord, je dois dire que cette statue se trouve à Chavanac, petit bourg du canton de Sornac, à 30 kilomètres d'Ussel et 68 kilomètres de Tulle, chef-lieu du département, dans une petite église qui appartenait autrefois à l'ordre de Malte et dépendait de la comman-

derie de Bellechassagne, en Bas-Limousin.

Dans cette misérable église, couverte en paille en 1617, et qui nous montre encore aujourd'hui son clocher en façade à pigignons plats, où se balancent deux cloches, dans deux baïsserromanes, et un portail à colonnettes surmontées de chapiteaux historiés, on vénérait autrefois la *Dansarelle* dont le nom, en patois du pays, signifie la petite danseuse. (*Dansaira*, danseuse, a pour diminutif *Dansarelle*.) Ce nom avait été donné à la statue représentant *Salomé la danseuse* par le desservant maltais qui avait expliqué à ses paroissiens la généalogie des deux Salomé. — La première, leur disait-il avec raison, était sœur d'Hérode le Grand et vivait 60 ans avant Jésus-Christ; l'autre était une princesse juive du premier siècle de notre ère, fille d'Hérode Philippe et d'Hérodiade. C'était une jolie fille qui ne dédaignait pas les plaisirs défendus et dansait à ravir. — Elle avait tant de grâce dans ses ébats chorégraphiques qu'un jour, dansant devant son oncle Hérode Antipas, tétrarque de Galilée, elle le charma au point que celui-ci « dans l'ivresse de la joie » lui promit de lui donner tout ce qu'elle demanderait.

Salomé, poussée par sa mère Hérodiade, lui demanda « simplement » la tête de Jean-Baptiste: l'apôtre avait, en effet, incriminé la conduite d'Hérode Antipas et reproché à Hérodiade d'avoir abandonné son mari, Hérode Philippe, pour épouser le tétrarque, frère de celui-ci. Le Précurseur venait d'être emprisonné dans la forteresse de Machérus; mais Antipas, malgré les sollicitations d'Hérodiade, n'avait pas osé le condamner à mort. Il ne résista pas à la demande de Salomé. Jean-Baptiste fut décapité et sa tête fut apportée sur un plat d'or à la danseuse qui la remit elle-même à sa mère.

C'est cette dernière scène que représente la statue de Chavanac. Une jeune et belle femme debout, portant le double vêtement antique, le buste élégamment serré à la taille et sur la poitrine qui est saillante et décolletée; avec une sorte de manteau juif qui, couvrant la tête, retombe à l'arrière jusqu'aux pieds, et qu'elle a relevé sur le bras gauche. — De ce même côté, et à la main, elle tient une banderolle sur laquelle on devine une inscription aujourd'hui illisible. — Sur le bras droit, elle porte un plat contenant la tête d'un homme jeune, à barbe et cheveux frisés d'où s'échappe encore le sang dont une partie est coagulé sur le plat. — Cette tête est peinte, avec les cheveux et la barbe châtain et la section du cou rouge sang.

La statue est en pierre; elle mesure un peu moins d'un mètre de hauteur (0^m95 exactement).

Elle a conservé une bonne partie de sa peinture: jupe verte, corsage rouge avec bordure jaune d'or, manteau bleu, figure rosée, cheveux noirs et coiffure jaune d'eau.

Cette polychromie ne date assurément pas de la même époque que la statue qui me semble remonter au xv^e siècle.

La *Dansarelle*, il faut lui laisser ce nom bien caractéristique, a subi le même sort que saint Jean-Baptiste: elle a été décapitée, et si son corps git encore dans la sacristie de l'église de

juchée sur l'autel de la Vierge. Son examen fini, il conclut: « Ça, ce n'est pas un objet de piété! Qu'on le fiche au rancart!... »

Je dois déclarer, puisqu'on me le demande, qu'en juillet 1881, alors que j'étais en excursion en compagnie de mon ami Edouard Charain, maire de Tulle, dont j'étais alors le premier adjoint, il n'y avait pas de curé dans cette paroisse. Et je me demande même s'il y en a eu beaucoup depuis l'époque où le clocher s'écroula et où les cloches se brisèrent: c'était bien avant la Révolution. — Lors de ma visite, je fis un croquis de la *Dansarelle*, et je me souviens très bien qu'elle n'était pas sur l'autel de la Vierge, mais sur une console contre le mur. Elle faisait un bel effet avec ses couleurs ternies; pourquoi n'y est-elle pas restée?... Pourquoi a-t-on sorti de l'église cette icône que les religieux de l'ordre de Malte y avaient placée en mémoire de saint Jean leur patron?

Pourquoi?... puisque les Maltais partis, cette église conservait encore saint Jean-Baptiste pour patron? — Parce que cette statue représente Salomé?... une danseuse?... Je comprend qu'on n'expose pas aux regards des jeunes fidèles le joli panneau de Baudry qui orne le foyer de l'Opéra de Paris: *Salomé dansant devant Hérode*. Et encore « honni soit qui mal y pense », mais Salomé portant la tête de saint Jean sur un plat ne me paraît pas déplacée dans une église qui est sous le patronage du Précurseur.

Nombreux sont, dans les cathédrales, les œuvres de peinture ou de sculpture représentant Salomé portant la tête de saint Jean. Sans parler des tableaux que nous avons vus en Italie: à Rome, Florence, Turin; en Allemagne: Dresde, Munich, Vienne; en Espagne: Madrid, Valence, Grenade, etc., nous pourrions citer en France de nombreuses œuvres de ce genre, qui sont au Louvre et dans diverses églises, telle que celle de Saint-Augustin, à Paris, où le maître Bouguereau a représenté la *tête de saint Jean remise à Hérodiade*. Tulle même possède un tableau de ce genre dans l'église des anciens pénitents blancs, aujourd'hui paroisse Saint-Jean. Il est vrai qu'ici, comme à Chavanac, on a relégué la Salomé dans un coin des greniers de l'église, où j'allai la revoir et la photographier l'année dernière. Pourquoi encore cacher ce tableau qui est l'œuvre d'un compatriote du xvi^e siècle? Me le curé de Saint-Jean ferait preuve

DM

La « Dansarelle » de la vieille église de Chavanac (Corrèze); XV^e siècle. Salomé tenant sur un plateau la tête ensanglantée de saint Jean Baptiste. (Dessin du D^r Maseyrie, de Tulle.)

Chavanac, sa tête est déposée chez le maire de la commune qui en a aujourd'hui la garde.

On m'a demandé pourquoi cette statue, intéressante au point de vue artistique, avait été « mise au rancart ». Le journal le *Matin*, qui a attaché le grelot à cette affaire, a dit qu'il n'y avait pas de curé à Chavanac, et « lorsque, il y a quelques années, un desservant nouveau survint, il considéra d'un œil grave la Salomé

de goût en le remettant dans l'église où nous l'avions remarqué dans notre enfance.

Enfin espérons que bientôt la *Dansarelle* de Chavanac sera remise en bon état et qu'elle reprendra la place que lui avaient assignée les ministres de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem.

VICTOR FOROT
Conservateur du Musée de Tulle.

UNE VIEILLE GRAVURE ITALIENNE D'ASTROLOGIE MÉDICALE

Par le Dr Gustavo TANFANI, de Gênes.

Un ami lointain d'Æsculape, le Dr Gustavo Tanfani, de Gênes, a eu l'aimable pensée de nous adresser, avec le commentaire qui l'accompagne, la belle image que nous reproduisons ci-dessous. Ce témoignage nouveau de la sympathie que rencontre cette Revue au-delà de nos frontières nous touche infiniment. D'un même sentiment procède la visite dont nous honorait il y a quelques semaines le professeur Ricardo Jorge, de Lisbonne, dont nous publierons prochainement une étude remarquable et splendidement illustrée sur le Greco. Enfin, le Dr Portigliotti, de Gênes, vient de nous confier cette étude : « Une pièce anatomique en marbre : le saint Barthélemy de Marco d'Agrate », destinée à notre prochain numéro. Merci à tous ces amis étrangers de la culture française.

PERSONNE n'ignore la place que tenait jadis l'astrologie dans les esprits des hommes et le rôle qu'elle jouait dans la plupart des circonstances de la vie publique et privée.

Nous la trouvons à l'aube même de l'histoire ; et si l'Orient a été son berceau, si les Chaldéens en ont poussé l'étude jusqu'aux limites les plus avancées, les Grecs et surtout les Égyptiens ne l'ont pas cultivée avec moins d'ardeur. Des bords du Nil et de l'Euphrate elle a étendu finalement son influence sur le monde romain tout entier. Mais c'est peut-être au moyen âge qu'elle exerça son plus grand et plus fâcheux empire. Elle y pesa en effet de tout le poids des calculs mathématiques qu'elle exigeait, des absurdités philosophiques, des espoirs et des peurs enfantines qu'elle engendra.

Ce fut alors une floraison — d'allure tout à fait sérieuse et même scientifique — de traités expliquant aux profanes la puissance mystérieuse. La médecine ne pouvait s'en passer, car les constellations et les mouvements astraux dominaient non seulement la naissance, l'enfance, la jeunesse, la maturité et l'agonie de l'homme, mais aussi son existence obscure et ignorée dans le sein maternel. Les maladies trouvaient là leur explication comme de là venaient presque tous les bonheurs et presque tous les malheurs de la vie. On ne doit donc pas s'étonner si, pendant le moyen âge et au seuil même de la Renaissance, les livres de médecine nous renseignent, en des chapitres particuliers, sur l'action néfaste ou propice des planètes et des étoiles en ce qui a trait à nos maladies ou à notre santé.

La planche que nous avons le plaisir de présenter aux lecteurs d'Æsculape va nous éclairer complètement sur ces théories et sur ces croyances qui avaient plongé de si profondes racines dans les esprits de nos confrères du vieux temps.

Elle est vraiment magnifique. Avec neuf autres grandes images sur bois, rehaussées de couleurs à l'huile, elle fait partie d'un livre italien fort rare, publié à Venise en 1493, le 5 février, par les imprimeurs Jean Zuanne et Gre-

gorio di Gregorii, et qui porte un très long titre dont voici le début : *Qui comincia el dignissimo Fascicolo de Medicina et quale tracta de tote le infermità del corpo umano...* (Ici commence le très digne Fascicule de médecine qui traite de toutes les maladies du corps humain...) La bibliothèque de médecine de l'Université de Padoue en possède un exemplaire. L'auteur du livre est Petrus de Montagnana. Nous ne sommes pas très bien renseignés sur lui, mais il est presque certainement un de ces deux frères Montagnana qui tinrent la chaire de chirurgie à l'Université de Padoue, alors en pleine célébrité.

Petrus nous y fait connaître, en un chapitre

spécial, ses théories médico-astrologiques. Nous pouvons nous en passer : la planche suffit amplement à nous renseigner. L'auteur a en effet le soin de nous y synthétiser, en des notes encadrées, à côté de chacun des signes du zodiaque, tout ce qu'il est défendu de faire, en pratique chirurgicale, en présence de maladies données, aux divers mois de l'année.

Voici la traduction de ces notes encadrées : « Le Bétier est le signe du mois de mars. Il est mal de soigner les maladies de la tête ; et si quelqu'un reçoit un coup à la tête, il mourra ou bien demeurera estropié. »

« Le Taureau est le signe du mois d'avril. Il n'est pas bon de soigner les yeux, le cou et la gorge ; il n'est pas bon non plus de faire des gargarismes. »

« Les Gémeaux sont le signe du mois de mai. On ne doit soigner ni les épaules, ni les bras, ni les mains. »

« Le Cancer est le signe du mois de juin ; il est mal de soigner la poitrine, les poumons et les yeux. »

« Le Lion est le signe du mois de juillet ; il est mal de soigner l'estomac, le cœur, les nerfs, les lombes, le dos. »

« La Vierge est le signe du mois d'août ; il est mal de soigner l'abdomen, les côtes et le diaphragme. »

« La Balance est le signe du mois de septembre ; il est mal de soigner les parties inférieures, à savoir les aines, les flancs, les hanches. »

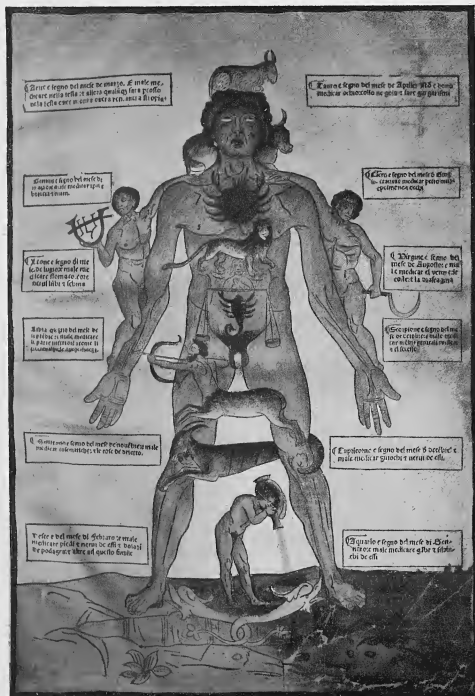
« Le Scorpion est le signe du mois d'octobre ; il est mal de soigner les organes génitaux, la vessie et le seccoso. »

« Le Sagittaire est le signe du mois de novembre, il est mal de soigner les cuisses, les fesses et tout ce qui est en arrière. »

« Le Capricorne est le signe du mois de décembre ; il est mal de soigner les genoux et leurs nerfs. »

« Le Verseau est le signe du mois de janvier ; il est mal de soigner les jambes et leurs os. »

« Les Poissons sont le signe du mois de février ; il est mal de soigner les pieds, leurs nerfs, les douleurs de la goutte et autres choses semblables. »



Vieille gravure italienne d'astrologie médicale tirée d'un livre de Pierre Montagnana de Padoue (XV^e siècle), représentant les rapports des signes du zodiaque avec les diverses parties du corps.

LE CULTE EXTRAORDINAIRE DU SAINT GUÉRISSEUR LÉONARD DANS L'ALLEMAGNE DU SUD

Par Septime GORCEIX

Nos lecteurs ont déjà fait connaissance avec saint Léonard. Il y a exactement un an, dans le numéro de janvier 1913 d'Æsculape, Septime Gorceix lui consacrait une étude sous ce titre : *Saint Léonard accoucheur*, les vertus de ses reliques et leur rôle dans la naissance de Louis XIV ; à cette occasion était même reproduite « l'image véritable » du verrou que jusqu'à ces dernières années allaient « toucher » les femmes désireuses de progéniture. Mais voici que notre distingué collaborateur nous présente un nouveau saint Léonard, d'une bien autre puissance, et dont le culte est si extraordinaire et si populaire en Allemagne du Sud que le professeur Sepp a pu dire que saint Léonard était le véritable Dieu de ce pays. Il est certain que dans le vaste domaine de religion catholique que constituent la Bavière, le Wurtemberg, le Tyrol, le culte des saints est demeuré singulièrement vivace et l'on s'explique qu'à l'époque de la Réforme un des griefs principaux des protestants allemands ait été l'attribution des maladies par les catholiques à tels ou tels saints. En 1535, Melancthon, parlant de l'abus du culte des saints, condamne la coutume de les prier pour la délivrance des maladies, sans faire aucune mention de Jésus-Christ, « ce qui est, dit-il, idolâtrie manifeste ». Est-il besoin de dire qu'en cette Revue toute opinion religieuse est respectée et que nous n'envisageons que le côté médical du sujet ?

D'APRÈS son vieux biographe anonyme, auquel on ne peut accorder qu'une confiance limitée, saint Léonard naquit de parents nobles, dans l'Orléanais, au temps du roi Clovis, fut élevé par saint Rémy et passa, ensuite, quelques années à la Cour. Mais, voulant se consacrer tout entier au Seigneur, il quitta le siècle et vint mener la vie érémitique dans une sauvage forêt du pays limousin. Là il vécut pieusement, accomplit des miracles et mourut le 6 novembre 559.

Ses reliques furent perdues à l'époque des invasions normandes, et retrouvées au commencement du xv^e siècle. On les conserva dans l'église de Saint-Léonard en Limousin et elles jouirent d'un grand prestige.

Le saint avait la réputation de faire obtenir du ciel les grâces demandées et sa renommée était surtout grande pour la délivrance des prisonniers et celle des enfants qui, s'agitant dans le sein de leur mère, sont comme de pauvres captifs dans un étroit cachot.

Les reines de France, sur le point d'accoucher, l'implorèrent à plusieurs reprises : Anne d'Autriche demanda ses reliques à l'occasion de la naissance de Louis XIV. Un carme du xvii^e siècle, le père Bernardin, enthousiasmé, l'ap-

pela : « Le premier saint de la Couronne. »

La réputation de saint Léonard avait passé les frontières, et aujourd'hui, dans plusieurs pays d'Europe, des villages portent son nom.

En France, où sa gloire fut autrefois éclatante, saint Léonard est maintenant peu connu

et l'on ne parle guère de lui que dans les limites du pays limousin.

En Allemagne, au contraire, il est très vénéré sous différents noms facilement reconnaissables : saint Léonard, Lienhard, Liel-

nel en Bavière ; saint Lehart en Franconie ; saint Leard en Souabe ; saint Lejhoatte en Bohême.

Il existe toute une littérature sur ses miracles et son culte. Les récits de ses miracles sont consignés dans deux vieux livres anonymes, l'un de 1593 : *Saint Léonard : Miracles remarquables que Dieu tout puissant a opérés par l'intermédiaire et l'intercession de saint Léonard dans son Gotteshaus d'Inchenhofen* (1), — l'autre de 1659 : *Abregé des miracles et bienfaits ou liens de charité, corps enchaînés et membres liés qu'a touchés et surnaturellement attirés à soi le miraculeux Aimant, abbé et confesseur saint Léonard* (2).



Seiliger Wendelin und Leonhart bitten für uns.

« Saint Wendelin et saint Léonard prient pour nous. » Tableau de Rupert Dornberg, peint en 1854. (Village de Tengen, en Carinthie.)

(1) S. Leonardus. Vilerlay gedewürdige Wundersachen, so Gott der Allmächtig durch mittel und fürbit S. Leonhards, bey seinem Gotteshaus zu Inchenhofen Gewirckth. Gedruckt im Gotteshaus Thierhaupten jn Jar 1593.

(2) Synopsis Miraculorum et Beneficiorum seu vincula charitatis, Lib-bänder und ketten Glieder, welche berührt und übernatürlich auf sich gezogener wunderthätige Magener Abbt und Beichtiger S. Leonardus. München MDCLIX.

Les érudits allemands se sont beaucoup occupés du culte du saint et des pratiques qui le concernent : le D^r M. Hoffer : *Dans votifs dans le culte de saint Léonard en Allemagne du Sud.* — *Contributions à l'anthropologie et à l'histoire primitive de la Bavière* (1) ; le D^r L. Stieda : *Etudes anatomico-archéologiques* (2) ; et surtout le savant professeur Richard Andree qui, dans un livre très documenté sur les *Offrandes votives et pieuses des populations catholiques de l'Allemagne du Sud* (3), a réuni une foule de précieux renseignements. Les intéressantes illustrations de cet article sont empruntées au livre de Richard Andree.

Les villageois de l'Allemagne du Sud font constamment intervenir saint Léonard dans leurs affaires : c'est lui qui procure la pluie, empêche l'orage et la grêle de ruiner les récol-

teuses que l'on trouve dans ses églises et ses chapelles.

Au-dessous de certaines de ces chaînes une brève inscription explique que c'est l'ex-voto donné par un tel délivré de telle prison. Saint

Léonard remplissait une mission bien néfaste s'il délivrait des prisons toute la canaille, mais la *Synop-*



Représentation phallique placée devant l'église d'Inchenhofen.

Elle est en fer, haute de 90 centimètres avec 15 centimètres de diamètre en bas et 10 centimètres en haut.



Reproduction du "Leonhardsnagel" placé en frontispice de la "Synopsis Miraculorum" (1659).

sis Miraculorum explique qu'il délivre seulement les prisonniers qui en sont dignes, c'est-à-dire les innocents.

En Allemagne, au xvi^e siècle, la réputation du saint libérateur était grande. Les protestants essayèrent de tourner en ridicule les miracles opérés de la sorte par Léonard. Ainsi un poète de Bâle, Hans Kute, fait dire en 1532 à un de ses compatriotes qui se lamente :

Mon frère est prisonnier en un lieu étranger
Et enfermé dans un fort...
Ne pourriez-vous me dire un moyen de l'aider.

Alors, quelqu'un de lui répondit ironiquement :

Invoque et prie pour cela saint Léonard,
Il le délivrera de sa prison.

Les vieux auteurs de la *Synopsis Miraculorum* n'avaient pas ce scepticisme : ils racontent les miracles en toute naïveté. En 1365, c'est un

chasseur de Burghausen qui est attaché par 3 lourdes chaînes à une grosse pierre et qui fait vœu d'aller à un pèlerinage de saint Léonard à Inchenhofen, s'il est délivré. Aussitôt il voit luire près de ses pieds un petit couteau, il prend et coupe ses chaînes comme si elles étaient de beurre. En 1384, un nommé Berthold Fischer est condamné à être jeté, pieds et poings liés, dans le Lech du haut d'une tour ; il invoque alors saint Léonard, ses fers se détachent dès qu'il est en contact avec l'eau, il se met à nager, et le comte Étienne, témoin de cet extraordinaire miracle, lui fait grâce.

La *Chronique* de Zimmer dit qu'au temps de l'empereur Henri III, il y avait de pauvres gens, prisonniers en Bohême, qui étaient traités durement : ils avaient aux mains et aux pieds des chaînes qui les serraient si fort qu'elles entraînaient dans la chair. Ils promettent alors au grand saint Léonard d'aller faire un pèlerinage à une de ses églises de la Forêt Noire. Ils sont aussitôt déli-

S. LEONARDVS. Wilerlap gedencwürdige Wunderzeichen/ so Gott der Altmchtig darhmit vnd fñhrt S. Leon- harde / von seinem Geseß zu Inchenhofen gemacht hat.



Frontispice du " Livre des miracles de saint Léonard ", imprimé à Inchenhofen en 1593.

On lit dans le haut en lettres gothiques :

S. Leonard.

* Divers miracles remarquables que Dieu le Tout-Puissant a accomplis par le moyen et l'intercession de saint Léonard dans son église d'Inchenhofen. *

tes, éteint les incendies, réconcilie les ennemis, fait gagner les procès, preserve du démon, etc., etc. Mais avant tout le saint est le libérateur des prisonniers, le guérisseur des malades et le protecteur du bétail.

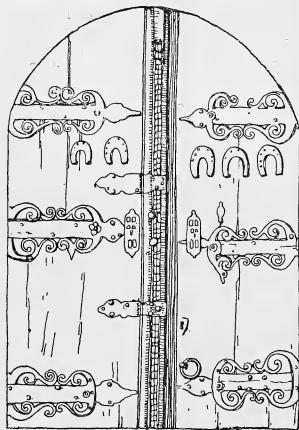
La Puissance du Saint

Saint Léonard a la très ancienne réputation de délivrer les prisonniers. C'est ce qui explique en grande partie la présence des chaînes nom-



Eglise de Saint-Léonard, à Ganaeker, dans la Basse-Bavière.

Une chaîne de fer on fait le tour extérieurement à la hauteur des fenêtres.



Porte d'église à Saint-Leonard en Ganaeker, avec des fers à chevaux cloués à sa partie supérieure.

vrés. Ils tiennent leur promesse et donnent à la chapelle un tableau représentant le miracle. Ce tableau fut brûlé dans un soulèvement de paysans.

Beaucoup de sanctuaires de saint Léonard possédaient le droit d'asile. Ce droit était parfois étendu à tout un village. Ainsi à Inchenhofen tout malfaiteur se réfugiant chez un bourgeois ne pouvait être inquiété, à moins qu'il ne fût coupable d'homicide, de viol ou de vol.

Saint Léonard est aussi le grand saint guérisseur de l'Allemagne du Sud. On croit qu'il peut obtenir la guérison de toutes les maladies. Les femmes aux couches laborieuses ne manquent pas non plus de l'invoquer.

La plupart des curieux ex-voto que le D^r Félix Regnault a étudiés, ici même, avec beaucoup de compétence, dans son article sur les *Ex-Voto*

(1) D^r M. Hoffer : *Votivgaben beim S. Leonhards Kult in Oberbayern, in Beiträge zum Anthropologie und Urgeschichte Bayerns*, 11n Baud IX, 1891. II in Baud XI, 1893.

(2) D^r L. Stieda : *Anatomisch-Archologische Studien*, Wiesbaden 1901.

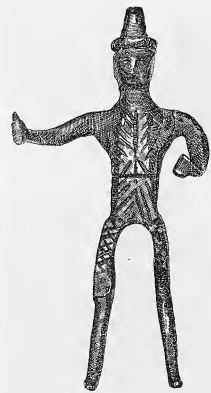
(3) Richard Andree : *Votive und wegehoben des Katholischen volks in Süddeutschland*, Braunschweig 1904.

anatomiques modernes (*Æsculape*, avril 1913), proviennent de chapelles et d'églises dédiées à saint Léonard. Aussi n'insisterons-nous pas sur cette question déjà traitée. Cependant, il convient de faire remarquer que les chaînes que l'on voit si nombreuses dans les chapelles de saint Léonard, ne proviennent pas toutes de prisonniers délivrés, un certain nombre ont été données en ex-voto de reconnaissance au saint guérisseur.

En effet, beaucoup de malades, pour obtenir leur guérison, se consacraient au saint et portaient une chaîne, son principal attribut, jusqu'au moment où, délivrés grâce au saint du mal qui les tenait prisonniers, ils la laissaient en ex-voto dans une chapelle.

Ainsi, dans la *Synopsis Miraculorum*, on lit qu'une femme d'Inchenhofen, à la fin du

xvi^e siècle, étant malade depuis deux ans, vit le saint lui apparaître dans l'église. Il lui conseilla de mettre deux anneaux aux jambes et de ne jamais les montrer jusqu'à sa guérison ; elle devrait alors revenir à l'église porter les anneaux avec une petite statuette de femme en cire et faire proclamer le miracle du haut de la chaire. La villageoise



Cavalier en fer offert en ex-voto.
Collection de la Société Historique de la Haute-Bavière)

obéit, continue le livre, et, guérie, vint rendre grâce à saint Léonard, le 17 octobre 1590.

La même année, un certain George Eder de Arlschlag fut vœu, étant gravement malade, de porter la chaîne pendant un an, et il guérit.

En 1512, un nommé Matthias Rossbacher, ayant échappé à une attaque d'apoplexie, mit un cercle de cire au cou et deux autres aux bras et les porta durant toute sa vie.

Ces chaînes étaient très lourdes ; aussi avait-on trouvé des accommodements avec le saint : tantôt on remplaçait l'anneau de fer par un cercle de cire, matière beaucoup plus légère, et qui avait l'heur de plaire également à saint Léonard ; tantôt on faisait porter la chaîne par une autre personne, sa femme par exemple, le saint ne se fâchant pas de cette petite combinaison avantageuse pour le malade et l'union conjugale.

Saint Léonard, à l'origine grand guérisseur des hommes, est rapidement devenu le guérisseur des animaux domestiques dans les régions pastorales et agricoles de l'Allemagne du Sud. L'extension à la médecine vétérinaire des capacités thérapeutiques des



Tableau d'autel, à Saint-Léonard, près de Schellenberg (Région de Berchtesgaden).
(D'après Ferdinand Spiegel.)

saints est d'ailleurs un fait ordinaire.

Une anecdote, très répandue en Bavière, montre combien grande est la réputation du saint comme protecteur des troupeaux. On conte donc qu'une vieille paysanne, assistant à l'exposition du Saint-Sacrement, avait demandé à son voisin ce que cela signifiait, et l'autre lui répondit : « Notre Dieu est mort, c'est là son tombeau. » La vieille femme, peu au courant du mystère de la Résurrection, pensa qu'un nouveau Dieu allait prendre la place de Jésus ;



Ex-voto en métal argenté sur fond de velours noir, représentant une femme en prière devant un poupon emmaillotté.
(Postlingenberg près de Linz sur le Danube.)

alors elle répondit naïvement : « Pourvu que ce soit saint Léonard, c'en est un qui se connaît au bétail ! »

Les bergers et les agriculteurs croient que c'est lui qui a domestiqué les animaux et lui font chaque année des offrandes en retour de sa protection. C'est pour cela que la *Miraculorum* dit :

Saint Léonard est ce personnage
Qui a si bien agi
Pour le bétail, pour les vaches, pour les chevaux.
Sa main a souvent été utile.
Aussi en remerciement,
Après l'être écoulé,
Chaque année, veut le berger
Lui faire offrande de son bien.

Les bergers, réunis en corporations dans certaines régions, allaient en troupe aux pèlerinages de saint Léonard. Ils portaient bénir une verge de bouleau et, au printemps suivant, c'est avec elle qu'ils faisaient sortir pour la première fois le bétail.

Dans les chansons rustiques, en vieil allemand, on parle souvent de saint Léonard :

O grand saint Léonard
Fais la viande bonne, le fer dur
Pardonne au bétail en pêche.

Ou encore :

Saint Léonard et sainte
[Patrice viendront avec
leurs verges

Et gâderont
[joiment le bétail.
Ils le conduiront à
l'eau,
A la maison et dans
le foin.

Et ailleurs ;

Dieu nous donnera bonheur et bénédiction
À la maison et à l'étable
Et partout

Pour les vaches, les veaux, les brebis, les porcs :
Voilà ce que peut saint Léonard.

La plupart des pèlerinages de saint Léonard ont surtout lieu pour obtenir la guérison et la prospérité du bétail.

Une vieille coutume veut qu'on lui consacre tous les fers des animaux quand on les ferre à neuf ; aussi saint Léonard semble-t-il attirer tout le fer d'une contrée, c'est sa puissance magnétique, signalée par de curieux miracles, qui paraît encore par là se manifester.

Dans les villages où son culte est en honneur, le jour de sa fête, les paysans achètent un portrait du saint en fer-blanc et le clouent à la porte de leurs étables.

Les Chapelles et leurs particularités

Les églises consacrées à saint Léonard sont nombreuses, quelques-unes remontent aux xii^e et xiii^e siècles : l'église de Kundl, dans le Tyrol, date de 1020 ; celle de Gröding, dans le Salzbourg,



Femme en fer offerte en ex-voto.
(Saint-Léonard in Lavalantel)

de 1122; celle de Kreut, en Bavière, de 1184 et celle de Inchenhofen de 1289.

D'autres églises et chapelles d'une époque postérieure se rencontrent dans la vallée du Rhin, en Westphalie, et surtout dans la Bavière et les provinces autrichiennes de Salzbourg, de Carinthie et de Carniole où elles descendent jusqu'à aux environs de Trieste sur l'Adriatique.

La légende populaire explique miraculeusement la fondation de ces églises : ainsi, à Kundl et à Aigen on raconte qu'une statue du saint suivait le cours de la rivière et qu'elle s'arrêta en face de l'emplacement où se trouve maintenant l'édifice, on la repoussa, mais elle revint avec insistance.

Les gens du lieu, reconnaissant alors saint Léonard, comprirent son désir et construisirent une église pour offrir l'hospitalité à sa statue et attirer ainsi sa bénédiction sur leurs personnes et leurs biens.

Les églises et les chapelles de saint Léonard sont très souvent entourées par une chaîne très longue et très lourde qui intrigue beaucoup les gens du peuple et même les érudits.

Voici quelques tentatives d'explication populaire :

A Ganacker, dans la Basse-Bavière, on conte — il y a de longues années écoulées depuis l'événement — que de nombreux pèlerins venaient à la fête du saint, entassés dans une de ces immenses voitures que l'on remarque encore aux pèlerinages. Ils chantaient et s'amusaient, heureux de venir célébrer la gloire de saint Léonard. Mais le bruit de la foule effraya les chevaux qui, se cabrant violemment, reculèrent vers un profond ravin : une catastrophe était imminente car la pente conduisant au fossé était très forte. Le conducteur alors supplia le saint de retenir la voiture sur la pente raide, comme avec une solide corde, en retour il lui promit une chaîne de fer si longue qu'elle pourrait faire le tour de l'église. Le miracle s'accomplit et le conducteur tint sa promesse.



Langue avec trachéartère. Ex-voto en étain rouge de l'église d'Haiten.



Tableau votif d'une chapelle de Saint-Léonard en Basse-Bavière (1796). Un paysan en costume bavarois de xviii^e siècle prie saint Léonard pour son bétail. On aperçoit le saint dans un nuage avec la croasse abbatiale, deux livres, et la chaîne qui est son attribut caractéristique.

A Léogang, dans le Salzbourg, les villageois servent une autre histoire : tous les hommes étaient, jadis, partis à la guerre, leurs femmes promirent à saint Léonard que s'il les faisait revenir sains et saufs, elles lui offrirait chacune un anneau. On put confectionner de la sorte une chaîne qui fit le tour de l'église.

A Saint-Veil, en Carinthie, on fournit une explication très plausible : la chaîne serait fabriquée avec les fers d'animaux offerts en quantité à saint Léonard.

Mais la plupart des érudits voient dans la chaîne une survivance païenne.

Les uns rappellent que les légendes et les contes du pays parlent souvent de chaînes ou de cordes qui entourent les lieux habités par des fées ou des lutins : ainsi, dit-on, le roi nain Laurin, au sommet du Hohegebirge, dans le Tyrol, règne sur des jardins de roses entourés par un fil de soie qu'on ne peut toucher sans avoir la main droite et le pied gauche immédiatement coupés.

Les autres font valoir que les temples du dieu germanique Fro étaient entourés d'une chaîne. Ce dieu avait la réputation de délivrer les prisonniers et ceux-ci, reconnaissants, lui consacraient des anneaux de fer dont on fabriquait une chaîne. Saint Léonard, qui a beaucoup de points communs avec cette divinité, serait l'héritier de la chaîne ainsi que des autres attributs du vieux dieu de Germanie.

Cette dernière opinion a beaucoup de poids, car on ne peut nier que le culte de saint Léonard ne soit mêlé d'éléments païens. Les chapelles se trouvent parfois à l'endroit même où se dressaient jadis des arbres sacrés, et dans le Haut-Palatinat elles sont enfermées par une haie de verdure comme les temples païens.

Une autre particularité des églises de saint

Léonard est la curieuse habitude de clouer des fers à chevaux sur les portes, comme on le fait par exemple à Saint-Veil et à Ganacker. Les fers sont tellement nombreux à Neuern, en Bohême, que les portes en sont comme cuirassées.

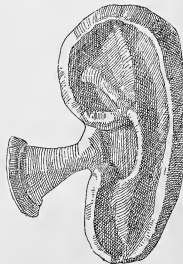
A Meran on explique leur présence en disant que les cavaliers partant en voyage clouaient autrefois un fer pour s'attirer la protection de saint Léonard qui devenait ainsi le patron des voyageurs. Mais cette explication doit être complétée : les fers d'animaux sont extrêmement abondants à l'intérieur des chapelles, on les offre à saint Léonard, protecteur des troupeaux, et parfois on

les cloue à la porte extérieurement pour les exposer en ex-voto aux yeux de tous les fidèles.

Dans le Tyrol les fers sont quelquefois peints simplement sur les portes.

Devant la porte de l'église de Inchenhofen se trouve un curieux objet qui a fait couler des flots d'encre, sans que les érudits aient pu parvenir à s'entendre sur son origine. C'est une colonne de fer qui se dresse avec impudeur, haute de 90 centimètres, avec 15 centimètres de diamètre en bas et 10 centimètres en haut; elle est attachée à un pilier par deux anneaux de fer. On l'appelle dans le pays « Leonhardsnagel » (dans le dialecte bavarois « nagel » a le sens de « cheville » et aussi celui de « phallus »).

Rappelons que dans l'église de la petite ville de Saint-Léonard en Limousin se trouvait autrefois un verrou fameux que les femmes désirant progéniture allaient agiter en toute candeur. Nous avons reproduit l'image de ce verrou dans un précédent article (voir Saint Léonard accoucheur; les vertus de ses reliques et leur rôle dans la naissance de Louis XIV, in *Æsculape*, janvier 1913). Le « Leonhardsnagel » est — si



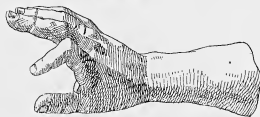
Oreille en cire offerte en ex-voto. (Environ de Munich.)

nous osons le dire — un grand cousin germain de notre verrou français.

D'autre part, dans de nombreuses chapelles dédiées à saint Léonard, en Allemagne, se voient de naïves statuettes en fer, représentant des individus du sexe fort munis d'attributs très avantageux.

Il semble bien qu'on se trouve en présence d'un culte phallique très ancien qui se serait abrité, jusqu'à nos jours, derrière une pieuse dévotion à saint Léonard.

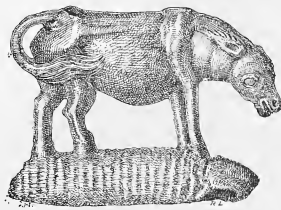
Mais il ne faudrait pas en conclure que le « *Leonhardsnagel* » a, sans aucun doute, reçu sa forme particulière pour être l'objet de ce culte. Il est plus probable que c'est justement à cause de sa forme que le culte s'y est attaché. Qu'il nous soit permis de rappeler l'exemple si curieux du prétendu phallus de la cathédrale de Mende, dans le département de la Lozère.



Main en fer forgée offerte en ex-voto.
Main en bois offerte en ex-voto.
(Saint-Coloman en Thülsau, Salzbourg.)

Devant une porte de cette cathédrale se trouve une colonne de bronze mesurant 2 m. 30 de haut avec au sommet un renflement de 1 m. 10 de circonférence. Les femmes de la région qui veulent des enfants vont se frotter contre elle en implorant la Vierge. Or MM. Cord et Viré, à qui cet exemple est emprunté, expliquent dans leur volume (*La Lozère*, Paris, 1900, pages 218 et 220) l'origine de l'objet : il y avait une cloche énorme, la « Non Pareille » dans une tour de la cathédrale. En 1580, un chef protestant, Mathieu de Merle, s'empara de la ville et fit fondre la cloche pour fabriquer des canons. Mais on ne put réussir à fondre le battant que l'on planta devant la cathédrale.

Le « *Leonhardsnagel* » n'est certainement pas un ancien battant de cloche, mais il peut lui aussi avoir une origine accidentelle. Anciennement il n'était pas attaché à un pilier. Les pèlerins, paraît-il, devaient, pour obtenir une



Cheval votif en cire. Gmundin, Carinthie.
(3/4 de la grandeur nat.)

grâce, le porter dans leurs bras. Ce n'était pas une petite affaire s'il pèse, comme l'indique la *Synopsis Miraculorum*, 242 livres. Beaucoup de pèlerins exténués l'abandonnaient après l'avoir porté quelque temps; mais la masse de fer revenait seule à l'église, attirée par le saint comme par un aimant.

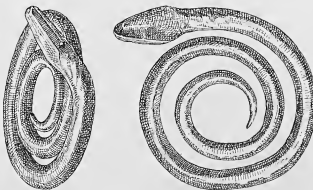
Cette vertu magnétique de saint Léonard porta grand préjudice à un misérable luthérien dans une bien bonne aventure dont la *Synopsis Miraculorum* nous a conservé le récit.

En l'année 1633, ce luthérien eut l'idée de dérober le « *Leonhardsnagel* » pour l'aller vendre au loin : c'était un moyen de se procurer de l'argent et de jouer un bon tour aux catholiques. Il le chargea donc sur une voiture, la nuit, et s'éloigna. Mais bientôt un bruit terrible se fit entendre; le pesant « *nagel* » brisait la voiture et reprenait, attiré par une force mystérieuse, le chemin de la chapelle de saint Léonard.



A l'intérieur des églises dédiées à saint Léonard, il y a en général une statue le représentant. La statue du saint qui se trouve à Kundl est des plus curieuses, le saint tient à la main gauche un livre sur la couverture duquel on lit 1481; il porte en sautoir une chaîne où sont accrochés des fers de chevaux et d'autres objets votifs. Les braves gens du pays trouvent que la statue est si bien faite qu'elle paraît vivante. Ils racontent qu'une vieille femme allant se confesser, le soir, prit la statue pour le curé et lui conta ses fautes. Au retour, elle disait que le curé était un bien saint homme, mais trop silencieux.

Certains tableaux représentent le saint accomplissant ses miracles habituels. Le tableau du rétable de Schellenberg est typique :



Serpents en fer offerts en ex-voto. (Saint Leonhard in Lavantalle.)
(3/4 de grandeur nat.)

saint Léonard est au milieu du tableau, dans des nuées, habillé en moine, nu-tête; derrière lui sont deux anges, l'un portant le bâton abbatial, l'autre une mitre; devant lui un troisième ange tient une chaîne. Il prie en tournant les yeux vers la Sainte Vierge qui est représentée dans le haut du tableau tenant l'Enfant Jésus, avec des anges tout autour. En bas se trouve une chapelle de saint Léonard qu'on aperçoit dans le fond. Un groupe de suppliants se détache au premier plan : un homme au bras en écharpe, un aveugle, un épileptique, un sourd-muet agitant une clochette, une mère tenant un bébé, un paysan et une paysanne demandant la guérison d'un cheval malade, peint naïvement plus petit qu'eux; enfin un homme enchaîné.

Dans la chapelle du village de Saint-Léonard dans la Basse-Bavière, un autre tableau, qui date de 1796, représente le saint avec sa croce, deux livres ouverts et une chaîne, il est entouré d'un nuage rougeâtre se détachant sur un ciel bleu léger. Audessous du saint, dans un pré, un villageois est agenouillé : il est vêtu d'une culotte et d'une veste violettes, d'un gilet rouge. Il a des bas blancs et des souliers bouclés. A sa main pend un chapelet. Il prie saint Léonard. Autour de lui se presse son troupeau : à gauche, des vaches les unes couchées, les autres debout; à droite des chevaux et des vaches, les chevaux qui sont au premier plan lèvent un pied pour saluer le saint, les autres penchent la tête pour voir, ayant l'air de comprendre le sens de la prière du paysan.



On trouve dans les chapelles et les églises de saint Léonard une grande abondance d'ex-voto en cire, en bois, en argent et surtout en fer. Les uns sont à peine dégrossis, tandis que d'autres sont travaillés avec un soin scrupuleux.

De petits bonshommes en fer qui ont des chaînes au bras et aux jambes, joignant les mains, se voient en foule dans les chapelles de saint Léonard de la Bavière du Sud et du Tyrol.

Les personnages en cire sont parfois des petits chefs-d'œuvre de vérité : ici, c'est un bourgeois du xvi^e siècle avec un large chapeau sous le bras, des rubans aux genoux; là, ce sont des hommes en perruques, des femmes avec des robes aux plis rigides, datant du xvi^e; ailleurs c'est un cavalier en miniature aux jambes écartées, ou bien encore des bébés emmaillottés.



Organes votifs en bois
(trachée-œsophage,
poumons, cœur, foie,
estomac).
(Hettelstein, près de Freid-
berg.)



Brebis en cire offerte en ex-voto, Spital-sur-la-Drave.
(2/3 de grandeur nat.)

Certains ex-voto sont formés par de minces plaques de métal — généralement argenté — appliquées sur un fond de velours noir. A Postlingberg sur le Danube, il y a un de ces ex-voto représentant une paysanne en prière devant un gros poupon aussi haut qu'elle : c'est une jeune mariée qui veut un enfant. A Saint-Léonard, village de Basse-Bavière, sont de même représentés par une plaque de métal argenté sur velours : un petit enfant dans un berceau et le saint, au-dessus, avec une chaîne et une crosse abbatiale.

Une prodigieuse quantité d'ex-voto donnent l'image fidèle d'organes ou de membres : lobes de foie, rates, matrices, yeux, oreilles, bras et jambes. Il est aisé de reconnaître l'affection dont souffrait le malade.

Mais dans toutes les chapelles, les ex-voto les plus nombreux sont consacrés au protecteur des animaux domestiques : vaches allaitant ou attelées au joug, cochons gras et maigres, moutons frisés, chevaux de labour.

Les Pèlerinages

Les pèlerinages aux églises de saint Léonard jouissent d'une grande vogue dans l'Allemagne du Sud et ont lieu le 6 novembre, date de la fête du Saint.

La facilité des communications et l'afflux

des citadins à ces cérémonies leur font perdre beaucoup de leurs traits originaux. Il y a une cinquantaine d'années les pèlerinages à une chapelle du saint se faisaient suivant des règles qui commencent à disparaître.

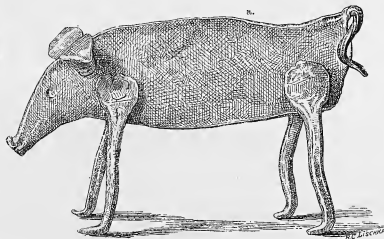
Les paysans, la veille de la fête du saint, quittaient leurs maisons et se rendaient à la chapelle. Ils tournaient trois fois autour de l'église, à pied, en tenant par la bride deux chevaux que chacun avait amenés. Puis ils récitait un rosaire, faisaient un nouveau tour en tenant leurs chevaux comme auparavant et s'en allaient. Ces « tournées » devaient attirer la bénédiction du saint sur le bétail.

Le lendemain était le grand jour de fête. Dès le soleil levant, on voyait rouler vers le village des véhicules de toute sorte parmi lesquels on remarquait d'immenses voitures, contenant 20 ou 30 personnes, dont les côtés étaient chargés de peintures représentant la Vierge Marie et saint Léonard. Chaque paysan riche avait une de ces voitures qui s'appelaient « bahut de saint Léonard » et qu'on ne sortait que pour cette cérémonie. Les chevaux étaient bien peignés, avaient leurs queues tressées et étaient couverts de rubans.

Les attelages s'arrêtaient autour de la cha-



Aspect du cochon ci-contre
et de ses oreilles, vu d'en
haut.



Cochon en fer offert en ex-voto (Saint-Leonhard in
Lavantale).
(3/5 de grandeur nat.)

pelle. Tout le monde se rendait à la messe célébrée en grande pompe. Les jeunes filles chantaient des cantiques. Après on allait sur la place où se trouvaient des boutiques bien achalandées et toutes les attractions des fêtes paysannes.

Les pèlerinages qui ont conservé leur originalité se passent de la même façon, mais des pratiques curieuses donnent à chacun d'eux un cachet particulier. Dans le Tyrol, à l'occasion de la fête du saint, on réunit les troupeaux en masse autour des chapelles de saint Léonard pour les faire bénir.

A Tölz, dans la Haute-Bavière, l'église de saint Léonard est située sur le mont du Calvaire qui domine la vallée de l'Isar. Là se trouvait autrefois un arbre sacré. Les jeunes filles venant en pèlerinage, le jour de la fête, se vêtent de blanc et forment une procession autour d'une « cheville de



Petit cheval en cire offert en ex-voto. Oberwangau
(Haute-Bavière).
(3/4 de grandeur nat.)

Saint-Léonard », usage qui rappelle les antiques phallophories.

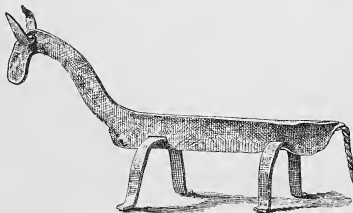
A Aigen, dans la Basse-Bavière, les paysans, quand ils ont pénétré dans l'église, se rendent immédiatement à la « Chambre du trésor » où se trouvent conservés des centaines de petits animaux en fer. Pour 5 pfennigs, ils en prennent autant qu'ils ont, à l'étable, de bêtes à faire bénir, puis les tenant dans les mains ils

vont faire le tour de l'autel et les jettent, après, dans une corbeille d'où on les rapporte à la « Chambre du trésor ». A Ganacker les paysans mettent les animaux en miniature dans leur chapeau.

Les pèlerinages s'observent en dehors de la Bavière et du Tyrol, dans la Souabe, le Neubourg, le Wurtemberg, le Haut-Palatinat et dans les provinces autrichiennes de Carniole et de Carinthie.

Ainsi, notre saint Léonard, célèbre en pays limousin comme protecteur des accouchées, jouit de l'autre côté du Rhin d'un culte extraordinairement prospère et l'on comprend que le professeur Sepp ait pu l'appeler : « Le véritable Dieu de l'Allemagne du Sud. »

SEPTIME GORCEIX



Cheval en fer offert en ex-voto, à Botberg près d'Oberwangau,
Haute-Bavière.
(3/5 de grandeur nat.)



Brebis en cire offerte en ex-voto (Miltstatt en Carinthie).
(2/3 de grandeur nat.)

*L'Uraseptine est
le spécifique des affections
rénico-rénales*

Se méfier des contrefaçons, imitations ou similitudes des noms :

BIEN SPÉIFIER URASEPTINE ROGIER

ÉCHANTILLON ET LITTÉRATURE :

19, Avenue de Villiers, PARIS

MÉDICATION IODÉE PARFAITE

Remplace **SANS IODISME**

Combinaisons iodées

IODURES

IODE

DOSIODINE
CAPSULES DOSEES & GLUTINISEES

**Ne fatiguent
ni le rein, ni les intestins**

PRESCRIRE

DOSIODINE n° 1. Une capsule = 0,01% d'iode correspondant à 0,50% d'iodure alcalin.

DOSIODINE. Une capsule = 0,02% d'iode correspondant à 1 gr. d'iodure alcalin.

Littérature et Échantillons franco sur demande

Laboratoire de la DOSIODINE, AUDINCOURT (Doubs)

LA MUSIQUE ET LA NERVOUSITÉ

Sous ce titre, M. le docteur Paul Farez a publié dans la *Revue de psychopathologie* (juillet 1912), un très curieux article sur l'influence que peut avoir la musique sur le système nerveux. En voici un passage qui intéressera en particulier les mélomanes qui ont quelques notions musicales.

Le système harmonique et, de façon générale, les diverses harmonies ont une influence certaine sur le système nerveux. Analysons sommairement l'influence des divers accords.

L'accord parfait majeur est certainement l'accord le plus sain, celui qui correspond le plus pleinement à l'équilibre de l'individu. Il procure une impression de satisfaction complète, sans inquiétude ni tristesse, l'oreille s'y repose naturellement.

L'accord parfait mineur, par l'effet même du ton mineur, est empreint d'une vague tristesse mélancolique, qui porte naturellement l'esprit aux sentiments et aux réflexions sombres; il impressionne dans le sens de la méditation sérieuse et plutôt pessimiste.

Les accords dissonants ébranlent davantage la sensibilité. Parmi eux, pourtant, d'importantes distinctions doivent être faites. Ainsi l'accord de septième dominante, le premier des accords dissonants, qui se résout naturellement sur l'accord parfait, est un accord à effet solide et puissant, accord essentiellement classique, au demeurant, qui peut être considéré comme très sain. Il n'en est pas de même du dernier accord de septième partant de la tonique et avec la septième majeure. Cet accord, à moins d'être employé de façon spéciale, heurte violemment la sensibilité et la déchire, notamment lorsqu'il est attaqué de façon accentuée; c'est un accord dont l'abus ne peut être que très nocif pour le système nerveux. L'accord de

neuvième est, à proprement parler, l'accord romantique peu employé par les classiques, il est devenu l'accord wagnérien par excellence; selon son emploi, il peut produire des sensations très différentes.

Ce n'est pas un accord de véritable santé et de vraie force; les classiques lui préféreraient, non sans raison, l'accord de septième dominante. Ce sont surtout les accords altérés de quinte augmentée qui

déplacent de l'équilibre; elles agacent, fébrilisent et hystériquent. On finit assurément par s'y habituer quelque peu; elles n'en maintiennent pas moins la sensibilité dans un état voisin de la trépidation.

Indépendamment des harmonies, il n'est pas douteux que le système harmonique des auteurs agisse puissamment sur les nerfs. La façon dont les harmonies sont employées, le manque de résolution de certains accords, des retards harmoniques entre autres, le passage rapide d'une dissonance à une autre, sans modulation, influent considérablement sur la sensibilité qui en est troublée et plus ou moins exaspérée.

(Gazette Médicale Belge)



LE PLUS VIEUX MUSÉE SCIENTIFIQUE DU MONDE

Il se trouve au Japon, dans la petite ville de Nara. Fondé en 730, ce musée, qui contient une précieuse collection de minéralogie, a près de 1200 ans. Des échantillons de tous les bois indigènes, un très riche herbier, des objets d'art, produits de l'industrie nipponne, porcelaines, tissus, bronzes, émaux, métiers de tissage, etc., comptent parmi ses curiosités les plus importantes.

Pour lui conserver son caractère et éviter le plus possible les trépidations du sol, il n'est ouvert que très difficilement aux visiteurs. Chaque année, au printemps, une commission impériale inspecte les collections, vérifie leur conservation et décide des mesures nécessaires. A ce moment, quelques rares invités pénétrant dans le sanctuaire scientifique le plus vieux du monde.



« Orphée attire les bestes, les rochers et les arbres par la douceur de son chant. »
(D'après une vieille gravure du Cabinet des Estampes.)

Wagner en a tiré de grands effets de force, surtout dans les scènes de passion; c'est un accord dont il y a toutefois lieu de se méfier, car il engendre, par son abus, des sensations de mollesse alanguie et de fadear efféminée. Les modernes s'en servent de façon exagérée et généralement peu saine.

agissent de façon funeste sur les centres nerveux; ils produisent un effet morbide certain et leur abus dans les œuvres de modernes est une cause directe de l'excitation que ces œuvres produisent sur le système nerveux. Ces déformations de l'accord parfait causent, à la longue, une

Produits médicaux inoffensifs

POUR LA TOILETTE DU VISAGE

particulièrement indiqués dans les cas de dermatose
ou de délicatesse de la peau

Littérature et Échantillons : 21, Faub. Montmartre, Paris

Voir également les Primes d'ÆSCULAPE page 1.





L'OPOTHÉRAPIE DANS L'ANTIQUITÉ
ET AU MOYEN AGE

M. Emile Gilbert a étudié, il y a quelque temps, dans *l'Union pharmaceutique* la matière médicale des anciens, ainsi que celle des temps plus modernes qui a laissé souvent des traces plus vivaces qu'on ne saurait croire.

On a toujours préconisé les produits provenant de l'organisme. Dioscoride vantait pour le traitement des maladies de poitrine, les *escargots* et le *poumon du corf desséché* dans le fumier, écrasé dans du miel. Pline lui-même préconise les testicules du porc dans les mêmes conditions et contre l'épilepsie.

Plus tard, les médecins arabes et parmi eux, Mésué, Serapion, Avicenne, etc., réputés, à juste titre, à leur époque, comme médecins, et en même temps pharmacologistes, furent les promoteurs (si non les premiers), mais tout au moins les continuateurs de ceux qui, avant eux, introduisirent dans la thérapeutique comme dans la série des médicaments qu'elle emploie, les produits spécialement empruntés au règne animal.

Au commencement du xiv^e siècle, un médecin italien, G. B. Porta, vantait les produits les plus étranges et prescrivait des remèdes où figuraient certaines graisses associées d'animaux divers, depuis la graisse humaine d'un *femur* jusqu'à celle du *renard*, en passant aussi par celle des *taupes*, du *chapon* et du *canard*! Cependant, la ne saurait être constituée le chef-d'œuvre déjà si peu élégant dans l'emploi de médicaments que nous pourrions traiter justement de *macroniques*! Or, quand nous aurons dit que les fientes des ani-

maux comme celles du *pigeon*, du *Toie de cigogne*, d'*âne*, de *chien* (Album Græcum), *fientes de vautour*, de *chevre*, de *loup*, de *brebis*, de *chevalin*, de *civet*, de *lapin*, de *rats*, de *liards* et de *fiente humaine*,

corde; Hippocrate, nous pourrions, selon la vulgaire expression, tirer l'échelle!

Vers la même époque, on voit au xiv^e siècle, un médecin jouissant d'un certain renom, Duchesne, dit Queritan,

tirés du chat contre la surdité et l'eau de la semence ou *gisme de grenouilles* comme possédant la propriété de faire disparaître les grandes rougeurs du visage. Duchesne ordonnait en même temps, comme stimulant prolifique, les *testicules du bœuf* desséchés, après avoir séjourné dans du vin pendant un certain temps. Les sirops qui contenaient des produits animaux étaient employés dans les usages thérapeutiques des anciens. Le miel y remplaçant le sucre qui lui était inconnu.

Ne laissons donc pas dans l'oubli les tourmentaires d'une époque plus rapprochée de nous et qui notent tout spécialement les produits *tirés de la zoologie* et de leur application dans la thérapeutique.

Le sang des animaux, leurs os, leur matière cérébrale, leurs moelles, leurs excréments, y compris ceux des humains, y trouvaient leur emploi. En voici une énumération écourtée.

Sang de bouc, sang de cerf, sang de lièvre, sang de chevre, sang de chien, sang de taureau, de tortue.

Os de licornes, dents de loups, de sangliers, os de bison, os de cœur de cerfs, usnée du crâne humain!

Cervelles de passereaux, têtes de lézards.

Axonges et moelles humaines, de chapons, de poules, de canards, de daims, de coqs, de lions et d'ours.

Fientes humaines, de pigeon, d'oie, de cigogne, d'âne, de chien (Album Græcum) de vautour, de chevre, de loup, de lapin de rat et de lézards, de chameau et de cheval, fiel de bœuf.

On comprend qu'avec cette pharmacopée, on ait trouvé naturel de faire avaler à la reine Marie de Médicis, *quatre croûtes de chèvres desséchées et pulvérisées dans du lait*, pour favoriser son accouchement.



Pharmacie italienne au xiv^e siècle, reconstituée au Musée médico-historique Wellcome, à Londres.
(Æsculape va donner très prochainement un article sur le Musée médico-historique de Londres.)

en première, deuxième et troisième concoctions, trouvaient leur utilité en médecine; et, quand nous aurons constaté ceci que les pharmaciens et les médecins arabes suivirent les errements des médecins célèbres de l'antiquité: Galien, Dios-

corde, Hippocrate, nous pourrions, selon la vulgaire expression, tirer l'échelle! Vers la même époque, on voit au xiv^e siècle, un médecin jouissant d'un certain renom, Duchesne, dit Queritan,

Il ordonna très sérieusement l'urine dis-

AFFECTIONS NERVEUSES DOULEURS INSOMNIES

Comprimés

HYPNASE VERGELOT

Adultes { 2 comprimés en se couchant.
1 ou 2 au moment des crises.

Enfants : 1 comprimé par jour.

Littér. et échantil. sur demande E. VERGELOT 163 r. de Flandre, PARIS

ASSOCIATION DES FERMENTS AUX HYPNOTIQUES ABSENCE TOTALE DE BROMURE

UN CURÉ DE JADIS COMTEUR
DE LA MODE

La mode et ses artifices ont de tout temps occupé une place importante dans l'esprit des femmes. Le sujet d'antiquité psychologique intéressera les lecteurs d'Æsculape.

Si l'Église s'est souvent montrée sévère pour la mode et les frivolités mondaines, s'il est en somme fréquent de trouver dans les sermons célèbres ou ignorés — Bossuet, après saint Paul, en a donné un illustre exemple — quelque enseignement destiné à mettre les femmes en garde contre leur penchant naturel pour la coquetterie, il est plus rare, et partant moins banal, de voir un registre de l'état civil servir à consigner des remarques déobligeantes sur les petits travers féminins. Aussi lira-t-on avec intérêt la page curieuse qui figure sur le registre de l'état civil de Chapareilhan, dans l'Aisne. Elle date un peu, puisqu'elle est de 1775.

Les réflexions que le goût d'alors inspirait au brave curé Crespin ont pour titre : « Avis sur les modes bizarres qui sont en usage parmi les dames. » Elles sont amusantes et n'ont rien perdu de leur actualité.

Voici en quels termes s'exprimait le bon curé de Chapareilhan :

Si les jeunes gens du sexe masculin sont assujettis à l'étude de la langue latine, les demoiselles qui desireront figurer dans le monde ont une étude à faire au moins aussi difficile, c'est celle de la toilette et de l'habillement. C'est dommage que ce langage ne soit que momentané et que son peu de durée ne donne pas le temps d'imaginer un dictionnaire pour en faciliter l'intelligence.

Les dames se coiffent à présent très haut, le toupet en avant, et les racines des cheveux coupées en vergettes, le point que le toupet fait en avant sur le front s'appelle *phisionomie*; les boucles qui accompagnent ce toupet sont très grosses et s'appellent, on les appelle *attention*; celles qui accompa-

gnent les oreilles s'appellent *sentiments*. Les dames mettent des bonnets fort-grands garnis de fleurs et rubans anglais; derrière le bonnet est un assemblage de panache de différentes couleurs soutenu par un anneau de diamant. Le nombre des bonnets à la mode est très considérable, on en compte

succède la couleur *puce*, on porte les robes garnies de la même étoffe, le satin pâle à boyau est surtout fort en vogue, on les garnit de différentes fausses, soit en gaze, soit en dentelle, soit en fourrure, on compte 150 espèces de garnitures, ensuite viennent les satins frochés et peints qui ont chacun

masqué, il y en a à la préférence, aux vapeurs, au doux sourire, à l'agitation, aux regrets, à la composition humble, etc.

Les pantalons sont petits, mais grisés par le haut, les soulers sont constamment couleur de puce ou de chevreux de la reine, les dames n'osent se montrer que lorsqu'elles ont les pieds comme un scrin, les soulers sont étroits et longs, la raie de derrière est garnie d'émeraudes, on l'appelle *venez-y-voir*, les manes sont bannies, on porte pour fichu une palatine de drape de couleur, qu'on appelle un chat sur le col; derrière les épaules, elles ont une machine de dentelles, de gaze, ou de blonde fort plissée, qu'on appelle *archiduchesse*, ou *Médicis*, *Henri IV*, ou *collet monté*; les rubans les plus à la mode s'appellent *attention*, *marque d'esprit*, *œil abattu*, *soupir de Venus*, un institut, une conviction.

Vici par exemple la manière de s'exprimer sur ce ridicule accoutrement. Madame... était dernièrement à l'Opéra, ou ailleurs, avec une robe de *soupir étouffé*, ornée de *regrets superflus*, avec un point au milieu de candeur parfaite, une attention marquée, des anslers de *chevreux de la reine*, brodes en diamants en *coups perdus* et le *venez-y-voir* en émeraudes, frisé en *sentiments soutenus* et beaucoup d'attention avec un bonnet de conquête assurée garni de plumes volées, avec des rubans d'œil abattu, ainsi un chat sur épaules, couleur de gens nouvellement arrivés, derrière une *Médicis* montée en biénance avec un *desespoir d'opale* et un manchon d'agitation momentané.

Ce n'est pas sans raison que l'Écriture appelle l'accoutrement d'une femme *mundum mulieris*. (Voir *Father*, chap. 2, vers. 3 et 4; *Exécuteur*, chap. 16, vers. 7 et chap. 32, vers. 40.)

Ce persillage, où l'ironie se mêle à l'étonnement, est signé, puisque nous sommes sous l'ancien régime! : « Crespin, curé ». On se représente aisément le brave homme, en train de rédiger ces lignes vengées sur l'histoire registre des actes de l'état civil, entre deux prises de tabac. — V. G. — Le Temps.



Intérieur d'une boutique d'apothicaire à Londres au XVIII^e siècle, reconstitué au Musée médico-historique de Londres.

(Æsculape va donner très prochainement un article sur le Musée médico-historique de Londres).

200 de différentes espèces depuis 10 francs jusqu'à 100 francs le chéon, les panaches sont d'une grandeur prodigieuse, et lorsqu'ils sont blancs, on y joint une plume de la couleur de la robe, ou bien noire.

La robe de la couleur la plus à la mode est appelée *chevreux de la reine*; à celle-là

un nom. Les plus à la mode sont couleur de *soupir étouffé*, les verts de pomme râlés de blanc ont aussi un grand succès, on les nomme *vine-bergère*, on porte les rubans qui tranchent le plus. Voici les noms de quelques garnitures : les plaintes indiscrettes, la grande réputation, l'insensible, le des-

DULMOSÉRUM

Bailly

Expérimenté avec succès dans les Hôpitaux, Cliniques, Dispensaires et par plus de :
8.500 Médecins Français et 23.000 Médecins Étrangers

CONDENSE EN UNE SYNTHÈSE HÉROÏQUE

Résume ce que nous avons de plus efficace contre

TOUX-RHUMES=BRONCHITES

GRIPPE-ENROULEMENT

TUBERCULOSE LATENTE

PRESCRIRE : Une cuillerée matin et soir

A. BAILLY, 15, rue de Rome. PARIS

HUNYADI JÁNOS

dite EAU de JANOS

Eau Purgative Naturelle



EFFET PROMPT. SÛR ET DOUX
Pour éviter toutes substitutions
prière à MM. les Docteurs
de bien spécifier sur leurs
ordonnances la MARQUE

HUNYADI JÁNOS
Adreas SAXLEHNER Budapest

Traitement des Varices

Migraines
Maux d'estomac
Maux de reins
CONSTIPATION
Douleurs périodiques chez la femme
PARALYSIES
Troubles circulatoires, etc.

par la BANDE ou la CEINTURE

Electro-Faradique

Breveté s. g. d. g. du D^r Gaston PEGOT
Excell. français des Nouvelles explications
Maison MATHIEU, 113, boulevard, St-Germain, Paris
Téléphone Gobelins 11-10

LE PARDON DE SAINTE-ANNE DE LA PALUD

Bénite est l'inférite plage
Où comme la mer tout est nud
S'élève dans la Chapelle sauvage
De sainte-Anne-ci-la-Palud.

Il est impossible de parler du célèbre Pardon sans citer la pittoresque et superbe rhapsodie d'un obscur poète breton, adonné par quelques dilettantes : Tristan Corbière. Mieux que nul poète et que nul prosateur il a su traduire l'âme de l'étrange Armor : mieux que tous, il a su nous en faire sentir la farouche beauté : « les sables de vieux os », le « flot qui rûle des glas », le « follet damné », l'herbe où le lièvre est un sorcier potlron qui fuit ».

Et si vous venez chercher en Bretagne autre chose que du grand air et que l'oubli de vos soucis, emportez avec vous quelques poèmes de Corbière, alors le soir, un soir de pluie et de vent, un vrai soir breton, par les chemins de Penmarch ou du Raz bordés de troncs tortus comme des démons, vous entendrez mieux cauchemarder la vieille Kymrie...

C'est le Pardon ! De toutes les paroisses environnantes, les mendiants accourent déguenillés, glaner des sous ; les infirmes, étaler leurs misères ; les fideles, prier ; marins et paysans, accomplir des vœux. Trois jours et trois nuits, ils vont vivre la semaine lentes, sur le Palud pâle, où la lune avalée de gros vers pour passer la nuit ; trois jours gris striés de pluie, ils mélangent les chants pieux aux chants d'ivrogne ; trois longues nuits ils verroient sur le Palud la lavandière :

La lavandière blanche étale
Des trepassés le linges sale
Au soleil des loups...

Ils viennent fêter la Bonne femme Sainte-Anne, la Grand'tante du Petit-Jésus,

C'est le Pardon. — L'iesse et mystères
Déjà l'herbe rase a des foux...

mélant le réalisme le plus farouche au mysticisme le plus extasié :

Mère taillée à coups de hache
Tout cœur de chêne dur et bon ;



Intérieur d'un atelier de dentiste au début du Siècle dernier

Qu'importe ! Ils viennent là primitifs, sincères et s'ils se saoulent, Dieu qui l'a voulu leur pardonne ! et c'est en francs Bretons qu'ils vont la prier, la bonne Sainte,

Sous l'or de ta robe se cache
L'âme en pièce d'un franc Breton.
Vieille verte à face usée
Comme la pierre du torrent

Par des larmes d'amour creusées
Séchées avec des pleurs de sang...

Elle a porté la virginité de Marie, elle n'est pas fière au pauvre monde. Et tous les croyants débilitent les belles lituanes : « Arche de Joachin ! Qui sacré ! Trêve à quatre feuilles ! Mont d'Horeb ! Souche de Jessé ! » Et tous ces mots mystérieux les bercent d'une musique infinie qui exprime l'inexprimable.

O toi qui recouvrais la cendre
C'est filais comme on fait chez nous
Quand le soir venait à descendre,
Tenant l'Enfant sur tes genoux
Toi qui fuais là, seule pour faire
Son maillot neuf à Berchém
Et là, pour coudre son suaire
Douloureux à Jérusalem...

Et c'est bien à cela qu'ils rêvent, ces vrais croyants qui remplissent l'église et ceux qui, dehors, n'ayant pu trouver de place, sont dégoûtés dans la boue. Et Corbière, qui connaît si bien leur âme, nous dit leurs prières. Certes, dans l'instant, ce sont de bien mauvais clients pour le médecin...

Fais venir et conserve en joie,
Ceux à naître et ceux qui sont nés
Et, verre, sans que Dieu te voie,
L'eau de tes yeux sur les damrés !
Reprends dans leur chemise blanche
Les petits qui sont en langueur
Rappelle à l'éternel dimanche,
Les vieux qui traînent en longueur.
Fais belle la moisson du paysan
Et belle la mer au marin.

Prends pitié de la fille-mère,
Du petit au bord du chemin ;
Si quelque'un leur jette la pierre,
Que la pierre se change en pain !

Et tous les pouilleux de s'écrier :
Si nos corps sont puants sur terre
Ta grâce est un bain de saint...

CACHETS DE

NÉURALGOL BROSSARD

au Lacto-Benzolate de Quinidine
SPÉCIFIQUE DE LA DOULEUR :

Néuralgies, Migraines, Rhumatismes, Grippe, etc.

Échantillons et Littérature sur demande

LABORATOIRE SOENEN & BROSSARD — LA ROCHELLE

SOLUTIONS HENRY MURE

Biphosphate de Chaux arsénisé — Chloruro-Phosphate de Chaux arsénisé
Chloruro-Phosphate de Chaux arsénisé et arsénisé (LITRE : 5 FR. ; DEMI-LITRE : 3 FRANCES)

PHYSIQUE (1^{re} et 2^e périodes) — RACHITISME
ENGORGEMENTS GANGLIONNAIRES ET DES ARTICULATIONS
MALADIES DES OS ET DE LA PEAU
CACHEXIES SCROFULEUSES ET PALUDEENNES
ÉPUISEMENT NERVEUX — INAPPÉTENCE — DIABÈTE

Le Phosphate et le Chloruro-Phosphate arsénisé H. Mure produisent des effets remarquables chez les phthisiques atteints de dyspnoée et dans la chlorose. Sous leur influence, la toux et l'oppression diminuent, l'appétit augmente les forces reviennent.

LITRE : 4 FR. ; DEMI-LITRE : 2 FR. 50

AVANTAGES PRINCIPAUX

- 1^{er} Emploi d'un Phosphate monoclactique cristallisé, d'une pureté absolue, permettant un dosage rigoureux, difficile à équilibrer avec les phosphates micellux du commerce, qui doivent leur extrême efficacité à un excès d'acide sulfurique toujours nuisible à l'assimilation ;
- 2^e Inaltérabilité absolue obtenue par un procédé de stérilisation d'une innocuité parfaite ;
- 3^e Administration facile par cuillerées dans un peu d'eau vinaigre ou sucrée au milieu des repas ;
- 4^e Traitement phosphate le plus sûr et le moins coûteux dans les affections chroniques. Chaque cuillerée à bouche contient : 1 gramme de Sel, 1 milligramme d'Arseniate de Soude et 10 centigrammes de Créosote de Hêtre pure.

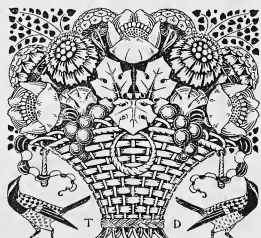
Nota. — Dans les cas où l'arséniate de soude et la créosote ne seraient pas indiqués, MM. les Docteurs pourront prescrire les mêmes solutions H. MURE non arsénisées. LITRE : 3 FR.

Dépôt général : PH^{ie} H. MURE, à PONT-SAINT-ESPRIT (Gard)
A. GAZAGNE, Gendre et Successeur

L'ART DÉCORATIF

REVUE DE L'ART ANCIEN & DE LA
VIE ARTISTIQUE MODERNE

DIRECTEUR : FERNAND ROCHES



ADMINISTRATION & REDACTION
4, RUE LE GOFF, PARIS (14)
TELEPHONE 505-02

L'ART DÉCORATIF est la plus vivante, la plus
complète et la mieux illustrée des revues d'art françaises

Envoi franco de numéros spécimens
ABONNEMENTS : 22 fr. par an

Et le pechard qui ne s'oublie pas dans cette affaire :

Aux perdus dont la vie est grise,
— (Sauf respect — perdus de boisson)
Montre le clocher de l'église
Et le chemin de la maison.

Puis les fidèles font trois fois en se traînant sur leurs genoux le tour de l'église.

Enfin les malades boivent l'eau miraculeuse « où les Job teigneux ont lavé leur nudité contagieuse » et à toutes les plaies s'étaient complaisamment :

... En aboyant, un rachitique
Secoue un moignon désossé,
Coudoyant un épileptique
Qui travaille dans un fossé.
Là, ce tronc d'homme où croît l'u'cère
Contre un trou d'arbre où croît le gui.
Ici, c'est la fille et la mère
D'un air la danse de Saint-Guy.
Cet autre pare le cauteur
De son petit enfant malade.
— L'enfant se dôt à son vieux père,
— Et le chancré en a gagné-pain !
Là, c'est l'indiot de n'ssauce
Un visité par Gabriel...
... Par si les autres, après vépre
Qui sont d'eau bénite arrosés,
Un cadavre, vivant de lepre
Fleurit, souvenir des croises...

Tous ces « choisis » demandent l'aumône et le passant ne peut s'y soustraire. C'est le grand jour des gueux. Quel spectacle !

Ils grouillent dans la rime ière
On dirait les morts déroulés,
N'ayant tiré de sous la pierre
Que des membres mal reboutés.

Puis autour de la chapelle il y a les tentes où l'on boit, où l'on chante, où l'on achève de se remplir d'extase, où l'on s'achève... Contre le calvaire là-bas, c'est une moitié d'aveugle qui beugle...

Mais une note pantelante,
Écho grolottant dans le vent
Vient battre la puerce belléte
De ce parguier ambulante.
C'e t'une raps de foisine,
Qui don e aux gens, pour un liard,
L'histoire de la Magdalayne
Du Juif-Errant ou d'Abylard.

Cette vieille chanteuse borgne complète heureusement ce tableau moyenâgeux :

Ça chante comme ça respire
Autour des Bon-Dieu de granit...
... Et quand c'a deux sous... ça les boit.



Boutique de Tabac et de Laterie au xxvi^e Siècle

Et si tu lui 'donnes, passant, du tabac pour sa pipe qu'elle serre entre ses dents noires,

Tu verras dans sa face creuse
Se creuser comme dans du bois,
Un sourire; et sa main galeuse
Te fa re un vrai signe de croix.

Cette rapsoûde nous prouve que si les miséreux entretiennent leurs plaies, la Bretagne, leur mère, soigne ses traditions.

RAOUL LECOUTOUR.

ÉTAT HYPNOÏDE CHEZ UN SINGE

La Revue de psychopathologie a rapporté ce fait assez curieux.

M. Claparède, de Genève, ayant essayé d'hypnotiser, au moyen de passes et de

clos une demi-minute, mais l'animal les rouvre au moindre bruit se produisant dans le lointain). Lorsqu'il est dans cet état, et même immédiatement après, alors qu'il s'est redressé, ce singe (d'ordinaire intraitable) présente une docilité extraordinaire pour les mouvements qu'on lui imprime, et il garde les attitudes qu'on lui donne, ainsi que le font les sujets en catalepsie (*flexibilitas cerea*). On peut ainsi lui faire garder les deux bras et les deux jambes étendus en haut et en avant, de sorte qu'il ne repose, en équilibre instable, que sur son derrière.

Un phénomène de ce genre, qu'il n'y a pas de raison pour ne pas rapprocher des phénomènes d'hypnose obtenus chez l'homme, puisqu'il y ressemble à s'y méprendre, semble indiquer que l'hypnose n'est pas uniquement, comme on le prétend couramment, un produit de la suggestion. On ne voit pas bien le rôle que jouerait ici la suggestion, ni quelle serait l'idée ou la représentation suggérée qui s'imposerait ainsi au cerveau du singe.

Il vaut mieux considérer cette docilité momentané, cette sorte d'état d'abandon, comme une attitude réflexe, peut-être attitude de volupté, comme on en rencontre dans les phénomènes de l'amour. Un auteur de l'école de Freud, Ferenczi, a récemment proposé de considérer l'hypnose comme un état de soumission à base sexuelle. L'état hypnoïde observé chez ce singe s'accommoderait assez bien de ce genre d'explication.

LES DOCTEURS LOUIS ET PAUL MURAT OBTIENNENT LE PRIZ LALANDE

Nos confrères les Dr^s Louis et Paul Murat, de Marseille, viennent d'obtenir de l'Académie des Sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux, le grand prix quinquennal de philosophie (prix La aude de deux mille francs) pour leurs deux volumes déjà parus sur *L'idée de Dieu dans les Sciences contemporaines* : *Les Merveilles du corps humain* (2^e édition, 1913) et *Le Firmament, l'Atome, le Monde végétal* (4^e édition, 1913) 1 volume, éditeur

ANTISEPSIE INTESTINALE : MÉDICATION LACTIQUE

COMPRIMÉS et PÂTE à la



(MICROLACTINE)

(Adaptée dans les Hôpitaux de Paris)

Autres formes thérapeutiques : LAIT CAILLÉ - Bouillon - Poudre

DOSES
Comprimés, 3 à 6 par jour (4 fr., la boîte de 50).
Pâte, ½ à 1 table par jour (5 fr., la boîte).
Produit réglementaire fabriqué en pharmacie un bénéfice normal.

FERMENT LACTIQUE
Laboratoire du Dr J. TROUETTE

SUR et ACTIF (Bacille Bulgare),
Entièrement préparé par le
Demandeur, ÉCHANTILLONS et
Notions : 10, rue du Bec, PARIS.

Le Lacto-Antiseptine de la Dr. Trouette
réunit les avantages des fermentations
antiseptiques : ANTISEPTISME INTESTINAL, ULCÈ-
RATIONS, PLAIES SPHACÉLÉES, etc.

Antalgol DALLOZ (Quino-Salicylate de Pyramidon)

Névralgies * Migraines * Goutte aiguë ou chronique * Gravelle * * * *
Lithiase rénale * Rhumatisme chronique * Fièvre de Fatigue * Insomnies, etc.

Adultes : 4 à 8 cuillerées à café, suivant les cas, dissous dans de l'eau
Enfants : 2 à 4 cuillerées à café, suivant les cas, dissous dans de l'eau

Voir nos CONDITIONS D'ABONNEMENT

et nos PRIMES, Page 1

DE LA VALEUR DU GREC POUR LA FORMATION INTELLECTUELLE DU MÉDECIN

Le *Bulletin médical* à propos des études médicales, avait émis l'idée qu'il serait préférable de demander aux jeunes gens qui se destinent à la médecine le baccalauréat latin-grec au lieu du baccalauréat latin-espagnol au lycée. Ce qui importe, c'est que le médecin ait la plus grande culture littéraire et philosophique possible. Et je crois que cette culture est difficile sans le grec. La valeur d'un médecin se mesure, non pas d'après ses connaissances scientifiques, comme le croit le vulgaire, mais d'après ses études littéraires. Ceci peut paraître paradoxal, et cependant c'est vrai. Tout le monde peut apprendre les sciences, tout le monde n'est pas capable de littérature. La littérature, c'est la pensée élevée synthétique.

Un homme peut être un puits de science dans lequel se combinent l'anatomie, l'histologie, la pathologie, la bactériologie. Il ne sera *médecin*, dans le vrai sens du mot, que s'il est capable d'idées générales.

Les idées générales nous enveloppent de toutes parts comme des ondes éternelles, mais nous ne serons capables de les comprendre que si nous avons la plume réceptive, c'est-à-dire un cerveau spécial préparé dès l'enfance par l'hérédité et par les humanités et dans les humanités; le grec devrait être au sommet de l'échelle.

Les Français du XIX^e siècle le laissent tomber au rang d'étude accessoire.

Voyez ce que la culture littéraire a fait pour les chirurgiens. Avant Louis XV, ils représentaient un corps extrêmement travaillé, actif et ingénieux, tenu en servitude par les médecins. Malgré de réels talents dans leur art, ils étaient restés des *artisans*. Le décret de Louis XV exige d'eux la même culture que pour les médecins; et, du même coup, ils



Jean Astruc, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, médecin consultant du Roi Louis XIV, et Régent de la Faculté de Paris (1689-1766).

(Dessin d'après le buste de la Faculté de Médecine de Paris et gravure d'Ambrise Tardieu.)

Ses principaux ouvrages sont le *De Morbis Veneris* et le *Traité des Maladies des Femmes*.

s'émancipent, ils prennent rang dans le monde médical, et, depuis cette époque, quel chemin parcouru!

Auroit-il, le corps médical est en train de suivre une voie contraire et descendante. Il retrograde vers l'état des chirurgiens avant l'ère de Louis XV. Les connaissances techniques s'accroissent, mais la valeur morale diminue. L'esprit égalitaire, l'esprit faussé est démocratique, l'esprit primaire, pousse tous les efforts vers le pragmatisme, c'est-à-dire vers cette absurde doctrine qu'une idée n'est vraie qu'autant qu'elle est utile. C'est la décadence.

Tout le monde se plaint de l'encombrement de la carrière médicale. Cet encombrement existe. De tous les points de la Bécote les candidats affluent vers les études médicales. Le public, y compris des hommes intelligents, s'imaginent que nous voulons défendre notre gâteau et écartant les concurrents. Il s'imaginent que la concurrence profite au plus grand nombre. Erreur! La concurrence est un moyen de progrès pour le commerce; c'est une source de décadence pour la médecine.

Le trop grand nombre de médecins est une cause d'amoinissement pour la valeur morale.

Trop de jeunes gens entrent en médecine pour gagner de l'argent. Tous ont soif de chirurgie pour toucher de gros honoraires. Comme leur disait Gaucher dans *la route large*: « Que ne dépensez-vous dans le commerce et l'industrie votre besoin d'activité? Elle vous rapporterait de beaux bénéfices. Ne les demandez pas à la médecine proprement dite; elle ne peut vous les donner! »

Comment faire pour limiter le nombre des médecins? S'il s'agit d'exercer aux lois (impossible) compter sur les examens est illusoire. Ceux qui sont professeurs et examinateurs le savent bien. Ce qu'il faudrait, ce serait demander aux futurs étudiants si en médecine les humanités complètes, le grec avec le latin, le maximum des études littéraires et philosophiques.

Si ce conseil était suivi, nous verrions immédiatement le recrutement se modifier, une sélection se faire sans intervention des barrières illusoires du P. C. N. A. loi dirait au jeune homme: vous voulez être médecin? Apprenez-nous d'abord un certificat d'études de grec et de latin; puis un certificat d'études scientifiques élémentaires. Alors vous serez admis dans le temps, c'est-à-dire dans l'hôpital, auprès des malades.

C'est pas sans raison que du temps d'Hippocrate la médecine s'enseignait de père en fils, dans la formation de l'âme d'un médecin, et dans cette formation, la haute philosophie du praticien passe au-dessus de toutes les préparations scientifiques. Elle est la sauvegarde des malades...

PHAGOTAXINE

Echantillon et littérature - Pharmacie Goudal, 213, rue Saint-Henri

Solution OXYGÉNOZON/SEE obtenue par l'action des Rayons ultra-violet
ANALGESIQUE - BACTÉRICIDE - MICROBICIDE
S'emploie dans les cas suivants: toutes les affections des Septuagèmes
Bilieuses, puantes, Fèces viciées - Dans les Arteries et le Réticulaire bilieux
COMPRESSES - LAVAGES - ABRÈS - ET À L'INTÉRIEUR

TRAITEMENT PAR LES

CONSTIPATION Chronique ou Accidentelle

Fermentations gastro-intestinales
Intoxications bacillaires
Troubles hépatiques et biliaires



Produit naturel et complet
à base de Podophyllin et Cascara

Dose: un ou deux grains avant ou au milieu du repas du soir.

Administration: 64, BOULEVARD PORT-ROYAL, PARIS

CARTOUCHE AUTO-PRODUCTRICE D'ALDEHYDE FORMIQUE

Autorisée par le Ministre de l'Intérieur

sur avis favorable du Conseil Supérieur d'Hygiène Publique de France

POUR LA

DÉSINFECTION DES LOCAUX APRÈS MALADIES CONTAGIEUSES

Procédé simple, discret,
économique, rapide,
efficace

TÉLÉPHONE: 517-23

Le FUMIGATOR

comporte à la fois
l'appareil et l'antiseptique.

Avec le FUMIGATOR aucune détérioration n'est à craindre et les locaux soumis à son action sont réhabilités le jour même.

Le FUMIGATOR se conserve indéfiniment à l'abri de l'humidité.

Rien ne s'oppose à ce qu'il en soit fait provision.

GONIN Ingénieur-Constructeur
l'Pharmacie de 1^{re} Classe.
60, Rue Saussure, PARIS-XVII^e

CONDITIONS SPÉCIALES
à MM. les
Médecins et Pharmaciens

FRANCO DE PORT
pour commande de
50 fr. adressée à

VENTE AU PUBLIC

Régionnément

FUMIGATOR n° 3, 2.30 pour 15^m

FUMIGATOR n° 4, 2.75 pour 20^m

TÉLÉGRAPHE: FUMIGATOR-PARIS

**ÉPURATION DES EAUX D'ÉGOUT
AU MOYEN D'ÉTANGS À POISSONS :
UTILISATION DE LA CARPE
DANS LES ÉTANGS**

M. le Dr Goldschmidt a fait à la Société de médecine publique une étude d'où il résulte que les poissons et notamment la carpe peuvent jouer un rôle précieux dans la désinfection des eaux d'égout. C'est ainsi qu'à Strasbourg où, ne voulant recourir ni à l'épandage ni aux lits bactériens pour diverses raisons, on fait des essais d'épuration dans des étangs où l'on élève des carpes.

On a observé depuis longtemps qu'à la campagne les carpes prospèrent bien dans des étangs où s'écoulent du purin, des eaux sales provenant des maisons, des tas de fumiers, des champs fumés, etc. De là l'idée d'élever des carpes dans des étangs aménagés *ad hoc* et aux eaux desquels on mélangerait une proportion déterminée d'eau d'égout. Des installations de ce genre ont été déjà établies par des maisons de santé, des brasseries, des couvents, etc., et fonctionnent avec succès. C'est ainsi que dans le domaine de la maison d'aliénés de Kutenberg on déverse les eaux résiduaires de 300 personnes dans un étang ayant l'étendue d'un cinquième d'hectare. Le rendement des carpes qu'on y a déposés s'élève annuellement à plus de 7 quintaux et les eaux y perdent tout caractère malsain. On cherche à appliquer aux grandes agglomérations ce nouveau mode d'épuration.

Le professeur Hofer, de Munich, explique comme suit la façon dont s'opère la transformation des matières azotées dans les étangs. Les matières azotées dissoutes ou non, en tant qu'elles ne sont ni gazéifiées, ni minéralisées, subissent une série de décompositions, de transformations, sous l'action active de bactéries, de protozoaires, de moisissures et fournissent ainsi les matières alimentaires aux plantes et à une masse d'animaux aquatiques et de larves



Jérôme Fracastor, d'après l'original de la Galerie Fracastor, à Vienne

Il publia en 1530 son fameux poème « De Syphyliade, sive de Morbo Gallico » et se posa le premier avec netteté le problème de la contagion dans son *Traité des maladies contagieuses*.

d'insectes, dont se nourrissent les carpes. Les matières résiduelles, tout en n'étant pas absorbées par ces poissons, servent donc de façon indirecte à leur développement et une autopurification naturelle se produit dans les étangs qui en sont peuplés.

Il faut ajouter que les plantes aquatiques, surtout là où elles sont abondantes, prennent une grande part à l'épuration. Les matières en suspension dans les eaux d'égout s'accrochent à elles et deviennent alors la proie des êtres aquatiques, — vers, limaces, crustacés, protozoaires, etc., — qui précisément s'amusent en quantités énormes dans ces endroits ; les plantes, d'autre part, s'assimilent en partie les matières azotées dissoutes.

Ces observations ont donné l'idée d'aménager des étangs suivant des règles indiquées dans la pratique, dans le but de purifier les eaux d'égout tout en récupérant, en partie du moins, les frais de cette installation.

La carpe est particulièrement désignée pour cette fonction ; elle vit et résiste fort bien dans les eaux polluées jusqu'à un certain point, s'y développe même beaucoup plus vite que dans celles qui ne le sont pas. M. Hofer estime que dans un étang d'un hectare de superficie bien fourni en animaux et plantes aquatiques et recevant de l'eau d'égout en quantité et en état de dilution déterminées, c'est-à-dire un étang bien aménagé et bien dirigé, les carpes grossissent au point de fournir annuellement un revenu de 1.000 francs et plus ; des carpes d'une livre déposées dans les étangs en avril, arrivent à atteindre le triple de leur poids en automne.

La carpe sortant de ces étangs peut être mangée sans crainte ; elle ne se nourrit que d'animaux aquatiques et nullement de matières excrémentielles ; on ne la mange, du reste, qu'après cuisson. On n'a nulle part observé de maladies provenant de sa consommation.

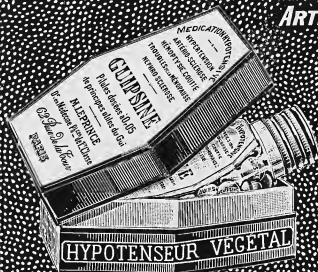
(Journal de Champignonnière.)

Hypertension

GUIPSINE

**ARTÉRIO-SCLÉROSE
HÉMOPTYSIES - NEPHRO-SCLÉROSE
GOUTTE - TROUBLES de la MÉNopause
HÉMORRAGIES CONGESTIVES
MIGRAINES - VERTIGES etc ...**

Thèses de D^{en} Médecine
(Paris 1923, 1910 et 1911)
Le Gui en Thérapeutique, D^{en} BONNEN.
Contribution à l'étude du Gui, D^{en} LASSIER
(Pharmacodynamie et Thérapeutique)
Contribution à l'étude du Gui comme
hypotenseur. D^{en} B. LESTRA.



**Nouvel Hypotenseur végétal
aux principes utiles du Gui
ANTISCLÉREUX
ANTIHÉMORRAGIQUE
ANTIALBUMINURIQUE**

PILULES : 6 à 10 par jour entre les repas.
ARTICULES : 1 ou 2 injections intra-musculaires par jour.

GROS : 62, Rue de la Tour, Paris.

DETAIL : Toutes Pharmacies.

LE JEUNE PROLONGÉ

Un rédacteur de la revue *Hygie* a reçu une lettre intéressante, traitant du jeune prolongé :

Monsieur Morand,

J'ai vu que, suivant votre excellente habitude, vous avez publié un article de M. Michaud rendant compte d'une opinion émise dans *Good Health*, par le Dr Kellogg, laquelle est défavorable aux cures par le jeûne.

J'ai lu les trois articles complets du Dr Kellogg dans *Good Health* lorsqu'ils ont paru et je puis vous assurer que le Dr Kellogg n'est nullement au courant de la thérapeutique par le jeûne, telle que l'a pratiquée le Dr Dewey ou telle que la pratique actuellement bien des spécialistes.

Le Dr Kellogg cite le jeûne de Succi, comme si l'on pouvait faire état d'un jeûne exécuté dans le but d'intéresser le public et de faire des bénéfices pour le jeûne thérapeutique; le Dr Kellogg semble ignorer qu'une des règles essentielles du jeûne thérapeutique, c'est de permettre au malade de manger dès qu'il a faim. Tandis que Succi était exposé à continuer à jeûner lorsque la faim se produisait.

D'ailleurs le Dr Kellogg, dans un cours qui émane de Battle Creek et que je possède, conseille des jeûnes de deux, trois, quatre, cinq, six jours pour, notamment, l'embaras digestif. Pourquoi limiter à six ou sept jours et non pas huit, neuf et dix jours ?

Moi-même, j'ai fait un jeûne, en septembre dernier, de onze jours à Freiburg en Breisgau, sous la direction du Dr Riedlin. Je m'en suis bien trouvé et je viens de faire chez moi un nouveau jeûne de quinze jours. Je l'ai terminé depuis dix jours et déjà j'en ressens les effets bienfaisants et j'en attends beaucoup de bien. Mon but était thérapeutique et expérimental tout à la fois.

LE SOU MÉDICAL

Ligue de protection et de défense professionnelles

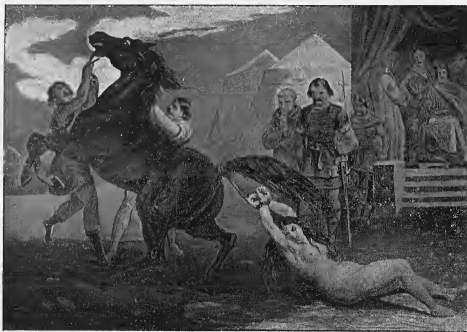
Nous croyons devoir attirer l'attention des lecteurs d'*Æsculape*, à l'heure où de toutes parts le corps médical est en butte aux poursuites, risques professionnels, revendications arbitraires de toutes sortes, sur le *Sou Médical*. Tout médecin doit en faire partie.

Le Sou Médical, ligue de protection et de défense professionnelles fondée en 1897, est

Je tâcherai de trouver le temps d'écrire une brochure décrivant ce jeûne, lorsque j'en aurai subi les résultats pendant quelques mois.

Pour moi, la règle la plus méconnue et la plus essentielle de l'hygiène alimen-

taire, ensuite, elle a augmenté légèrement de jour en jour, disparaissant et revenant tout à tour, mais sans même devenir nettement marquée le quinzième jour. Le Dr Riedlin m'a conseillé d'interrompre le jeûne, étant d'avis qu'il vaudrait mieux



Le supplice de Bruchant (Dessin de Charpentier, gravé par Frilley).

taire, c'est qu'il ne faut jamais manger quand on n'a pas réellement faim. Or, dans mon premier jeûne de onze jours, la faim a disparu dès le premier jour du jeûne et n'est même pas revenue le onzième; j'ai dû interrompre le jeûne, parce que je n'avais pas le temps de rester plus longtemps à Freiburg.

Dans mon jeûne récent, la faim n'a commencé à se faire sentir, très faiblement, que vers le huitième ou le dixième

en faire un nouveau dans quelques mois. J'ai perdu sept kilos et je compte les avoir bientôt regagnés, et même probablement au delà.

P. NYSSENS.

LES POUX À L'ÉCOLE

Une heureuse innovation en ce qui concerne la santé des écoliers des écoles

de Paris du xvi^e arrondissement vient d'être réalisée, dit la *Gazette des Hôpitaux*, par MM. les Drs Laurand, Rafinesque et Raymond et M. Pizon. Ces amis de l'enfance scolaire, pour lutter contre la saleté de la chevelure des élèves, font distribuer aux écoliers, et notamment à ceux qui ont des poux ou des lentes, cette note :

« La présence des poux et de leurs œufs dans la chevelure des enfants constitue une affection contagieuse, malpropre, toujours malsaine et parfois dangereuse.

« Elle est répugnante et cause aux enfants bien tenus, qu'elle risque de contagionner, une répulsion bien légitime et justifiée. Elle entraîne fréquemment des lésions du cuir chevelu (eczéma, gourme, ulcérations, engorgement des glandes, abcès...) Elle peut causer par ses complications des infections profondes et même amener des maladies graves. Elle engendre en tous cas, à la longue, des troubles de la santé générale, contrairement au préjugé absurde qui en fait une cause de santé.

« La destruction des parasites et de leurs œufs est donc indispensable; elle est facile. Elle est une obligation pour les parents conscients de leurs devoirs vis-à-vis de leurs enfants.

« Les élèves, chez lesquels cette mesure de propreté ne serait pas observée, le pourraient être conservés à l'école.

« Pour détruire les poux, il suffit d'employer abondamment les cheveux avec un mélange par parties égales d'huile d'olive et de pétrole ordinaire (non pas d'essence); puis le lendemain faire un savonnage à la tête avec le savon noir. Les œufs ou lentes qui restent adhérents à la chevelure seront alors enlevés en peignant soigneusement les cheveux à plusieurs reprises avec un peigne fin largement et fréquemment trempé dans du vinaigre ordinaire chaud. Il sera utile ensuite, tous les huit jours, de savonner la tête et

faites en vue de rendre des services aux professionnels.

Pour être membre du Sou Médical, il faut être membre d'un Syndicat ou d'une Association Médicale ou bien être présenté par deux confrères déjà membres du Sou Médical.

La cotisation annuelle est de 20 francs, comprise la participation à la caisse de garantie.

Les membres ne sont admis qu'après envoi de leur adhésion et paiement de cotisation. Envoyer adhésions et demandes de renseignements aux *Concours Médical*, 132, faubourg Saint-Denis, Paris.

EAU MINÉRALE NATURELLE
S^t-LÉGER POUQUES ALICE
 ALCALINE, LITHINÉE, FERRUGINEUSE, RECONSTITUANTE
 La plus agréable des Eaux minérales
 C'est le REMÈDE LE PLUS PUISSANT contre les
DYSPEPSIES, GASTRALGIES
 C'est la véritable Eau de régime des FAIBLES,
 des CONVALESCENTS et des NEURASTHÉNIQUES
 La Source ALICE de POUQUES est la seule Eau minérale médicamenteuse ordonnée dans le traitement
 de la Tuberculose par la Réalimentation
 3-
CARABANA PURGATIVE, DÉPURATIVE, ANTIS-PTIQUE
 La seule qui, outre l'effet purgatif immédiat, exerce son action curative sur les organes malades

Spécialité synthétique
ANTI-DIABÉTIQUE
 DON'T CHAUCUN DES ÉLÉMENTS A ÊTRE PRONÉ PAR UNE SOMMITÉ MÉDICALE
DIABÉTIFUC
 EXPÉRIMENTÉ AVEC SUCCÈS DANS LES HÔPITAUX DE PARIS
AGIT SANS LÉSER AUCUN ORGANE
 6 fr. la boîte de 30 cachets. — Dose : 2 cachets par jour.
 Les seules pharmacies où le Diabétifuc se trouve en vente
 MICHON, MONTMORILLON, THÉLIER, LÉPINE, GUYOT
 ROUSSILLON, JONAS, REBER, BUREL & WEST
 10, rue de la Harpe, 10
 Les pharmacies qui ont obtenu le Diabétifuc
 ont été agréées par le Ministère de l'Intérieur
 10, rue de la Harpe, 10
 PARIS

enfants, puis de lotonner les cheveux avec de l'alcool camphré.

Naturellement, tous les enfants d'une même famille devront être débarrassés en même temps de leur parasites. »

LA PSYCHOLOGIE DES FAUVES

La psychologie des fauves, telles que nous la révèle F. Bostock dans son livre d'or sur le *(Dressage des fauves)* offre une singulière parenté avec la psychologie des foules, j'en tends avec l'infériorité mentale des agglomérations humaines.

L'attention est faible, la volonté est sujette à la domination du meneur, la ferocité toujours menaçante. On dresse un fauve, mais on ne le dompte pas, assure Bostock. De même les foules. Criminel ou naïf, ce qui excite leurs appétits, dans le noir de se faire obéir d'elles. Les fauves, comme les fauves, ne sont sensibles qu'à une supériorité : celle de la force — non pas la force brute qui assène des coups de cravache, mais la force tranquille, double de vigilance, qui se domine dans les marques d'une humeur toujours égale.

La première condition de succès, dans le dressage d'un fauve, est de ne jamais permettre à l'animal de croire à son pouvoir. Le dompteur, fait blesse d'un coup de griffe, ne doit remontrer d'aucune impatience; le dompteur n'est point susceptible de l'animal. L'animal est dépourvu de la faculté de lui faire du mal. Un



Jason endormant le Dragon (Gravure du xiv^e siècle).

Jason, fils d'Eson, fut élevé sur le Pélion par le centaure Chiron. Parvenu à l'âge viril, il alla trouver son oncle Pélée. qui avait usurpé le pouvoir et fit voler ses droits à la royauté. Pélée permit de céder son royaume si Jason rapportait de Colchide la toison d'or. C'est alors que Jason organisa l'expédition dite des *Argonautes*; cinquante héros partirent avec lui sur le navire *Argo*. Arrivé en Colchide, il sortit vainqueur de redoutables épreuves, grâce à l'amour de la magicienne Médée, dompta les taureaux aux pieds d'airain, leur fit labourer un champ consacré à Arès, sans dans ce champ les dents d'un dragon, massacra les géants nés de ces dents et réussit à conquérir sur le dragon, qui la gardait, la toison d'or. L'image que voici représente Jason endormant, par l'éclat de son regard, le Dragon gardien de la Toison.

respect, en quelque sorte hiérarchique, incline le fauve devant la supériorité de son maître; le respect est perdu si une blessure douloureuse témoigne de la puissance de l'animal. Celui-ci a meurtri le dompteur sans songer à mal : tel cet ours dont nous parle Bostock. Ayant l'habitude de recevoir un baiser matinal de son maître, l'animal tira un jour si affectueusement le dompteur vers lui, que ses longues griffes lacérèrent la figure du malheureux et lui déchirèrent grièvement les deux yeux. Il faut se méfier des caresses des fauves. Si un coup de dent ou de griffe involontaire ne doit jamais être ressenti par le dompteur, il n'en va pas de même lorsque l'animal se met sérieusement en guerre. Le dompteur, cette fois, n'a qu'à rengrayer son amour-propre à sortir de la cage « car nul ne peut résister à la force du lion, à l'élan prémédité du tigre, aux moyens redoutables et à la terrible agilité du léopard ou du jaguar ». Les foules conscientes de leur force, sont tout aussi redoutables. La désobéissance les gagne : l'anarchie monte, l'élite est submergée.

Comme les foules ont besoin d'amusement, ainsi les fauves aiment les impressions visuelles neuves et les voyages. Assis tout qu'ils changent de résidence, leur indifférence se dissipe, ils se réveillent et l'attention s'ouvre.

(Journal des Praticiens.)

AFFECTIONS BRONCHO-PULMONAIRES
Grippe, Scrofula, Rachitisme

SOLUTION PAUTAUBERGE

au chlorhydrate-phosphate de chaux créosote

LA MIEUX TOLLÉE DES PRÉPARATIONS CRÉOSOTÉES

Par l'action antiseptique qu'elle exerce à la fois sur les voies digestives et pulmonaires et par les éléments minéraux qu'elle fournit au système osseux et à la cellule, la **SOLUTION PAUTAUBERGE** est le médicament de choix de la **bronchite chronique** et de la **tuberculose**, et le remède le mieux indiqué pour obtenir la **reconstitution physiologique** dans les **maladies paratuberculeuses**.

L. PAUTAUBERGE, Courbevoie-Paris, et toutes Pharmacies

FABRICANTS D'INSTRUMENTS DE CHIRURGIE. DE PRÉCISION, APPAREILS ORTHOPÉDIQUES

LUER (F.) et Docteur W. WULFING-LUER, 10, boul. Saint-Germain, Paris. Tél. 813-90.

Fabrique d'instruments de Chirurgie et d'appareils de Médecine.

HUIT GRANDS PRIX.

Catalogue sur demande : 1^o Spécial pour l'ophtalmologie (1901); 2^o Spécial pour l'oto-rhino-laryngologie, l'oto-rhino-laryngologie (1911); 3^o pour la Chirurgie générale (1904).

THERMOTHÉRAPIE, appareils du Dr Miramon de la Roquette, pour la pratique médicale courante.

Arband; Lumière.

Helmreich, constructeur, fournisseur des opticiens, à Nancy.

COGIT (E.) et C^{ie}, boul. St-Michel, 36 Paris. Tél. 2-3-20.

Constructeur d'Instruments et Appareils pour les Sciences.

Fournitures générales pour Bactériologie et Micrographie.

Député pour la France des Microscopes et des Lunettes à prismes E. Leitz.

WICKHAM, ancien externe des Hôpitaux de Paris, Hors concours. Membre du Jury, 15, rue de la Baraque, Paris. Tél. 270-53.

FABRIQUE DE BANDAGES HERNIAIRES. — Appareils à pièces interchangeables, légers, confortables, d'une robustesse et d'une sécurité absolues. Le principe mécanique qui préside à leur construction leur donne une supériorité incontestable.

Conteaçon parfaite, souvent guérison.

LIPIODOL LAFAY

à 40 % d'Iode sans aucune trace de chlore

54, Chaussée-d'Antin, PARIS

CŒUR ARTÉRIO-SCLÉROSE

Avec ses bains:

ROYAT

CARBO-GAZEL

TRoubles CARDIO-VASCULAIRES

GUÉRIT

Culture pure de Ferments lactiques bulgares sur milieu végétal

GINGIVO-STOMATITES

GASTRO-ENTÉRITES des Nourrissans
et de l'Adulte

DIARRHÉES — CONSTIPATIONS

Prophylaxie de la FIÈVRE TYPHOÏDE et du CHOLÉRA

DYSENTERIES

INFECTIONS HÉPATIQUES (d'origine
intestinale)

DERMATOSES — FURONCULOSES



BULGARINE THÉPÉNIER

BOUILLON de Bulgarine

1 verre à madère ★ 1/2 heure avant chaque repas ★ 2 comprimés

Nourrissans : 1/2 dose

3 fr. 50 (Conservation 2 mois)**COMPRIMÉS de Bulgarine****3 fr. 50** (Conservation indéfinie)

Phosphates et diastases des Céréales germées

ENTÉRITES — DYSPEPSIES salivaires
et pancréatiques

Préparation des BOUILLIES MALTÉES

PALPITATIONS *d'origine digestive*DIGESTION RAPIDE *des FÉCULENTS*

TUBERCULOSES — RACHITISMES

NEURASTHÉNIES

SURALIMENTATION



Amylodiastase THÉPÉNIER

SIROP d'Amylodiastase

2 cuillerées à café ★ après chacun des 3 principaux repas ★ 2 comprimés

Nourrissans et enfants : 1 cuillerée à café ou 1 comprimé écrasé dans une bouillie ou un biberon de lait

4 fr. 50 (Conservation indéfinie)**COMPRIMÉS d'Amylodiastase****4 fr.** (Conservation indéfinie)

Préparés par le "Laboratoire des Ferments" A. THÉPÉNIER, 12, rue Clapeyron, 12 — PARIS

CORYZA, FURONCULOSE, ANGINES, ANTHRAX, OTITES

LA

STAPHYLO-COCCINE FRAQUET

EXTRAIT PROTOPLASMIQUE DE LA LEVURE DE BIÈRE ISOLÉ DE SA MEMBRANE CELLULAIRE
PRÉSENTE SUR LES PRÉPARATIONS ANALOGUES LES AVANTAGES SUIVANTS :



DIGESTION PLUS FACILE

DOSES MOINS FORTES

ACTION PLUS PROMPTE

ET PLUS EFFICACE

Elle réussit toujours dans

CORYZA, FURONCULOSE, ANGINES

SINUSITES, OTITES, ORGELETS OSTÉOMYÉLITES

et au début de la plupart des

MALADIES INFECTIEUSES

c'est l'Agent spécifique par excellence de la

PHAGOCYTOSE

COMPRIMÉS

Doses par jour : 4 à 10 Comprimés

SOLUTION

2 à 5 Cuillerées à soupe

AMPOULES pour injections

une Ampoule de 2 cc.

Ech^{ons} & littérature gratuits: LABORATOIRE DES PRODUITS SCIENTIA, 10, Rue Fromentin, PARIS.

BRONCHITES, GRIPPES, OSTÉOMYÉLITES

MALADIES INFECTIEUSES OU CONTAGIEUSES

AESCULAPE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

LETTRES ET ARTS DANS LEURS RAPPORTS AVEC LES SCIENCES ET LA MÉDECINE

Comité de Patronage

R. BLANCHARD

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

GUIART

Professeur à la Faculté de Médecine
de Lyon

POZZI

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

GILBERT-BALLET

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

LACASSAGNE

Prof. à la Faculté de Médecine de Lyon
Associé nat. de l'Académie de Médecine

Pierre MARIE

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

RÉGIS

Prof. à la Fac. de Médecine de Bordeaux
Corresp. nat. de l'Académie de Médecine

GRASSET

Prof. à la Fac. de Médecine de Montpellier
Associé nat. de l'Académie de Médecine

VERNEAU

Prof. d'Anthropologie au Muséum
Conserv. du Muséum nat. du Trocadéro

LANDOUZY

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

E. PERRIER

Direct. du Muséum d'Histoire naturelle
Membre de l'Institut

RÉMOND

Professeur à la Faculté de Médecine
de Toulouse

J. TEISSIER

Prof. à la Faculté de Médecine de Lyon
Associé nat. de l'Académie de Médecine

Directeur: **Benjamin BORD**, Ancien Interne des Hôpitaux de Paris

(Toutes les communications concernant la Rédaction doivent être adressées au Directeur)

Abonnement: 12 francs.
(Étranger: 15 fr.)

A. ROUZAUD, Éditeur
41, Rue des Ecoles, Paris — Téléphone: 830-03

Le Numéro: 1 franc
(Étranger: 1 fr. 50)

Tableau des Puissances Antiseptiques et Bactéricides de l'ANIODOL

MICROBES	DOSES ANTISEPTIQUES empêchant toute culture dans le milieu ensémené		PUISSANCE ANTISEPTIQUE de l'ANIODOL par rapport à celle du PHÉNOL	DOSES BACTÉRICIDES à l'ant tué au bout de 10 heures au milieu ensémené		PUISSANCE BACTÉRICIDE de l'ANIODOL par rapport à celle du PHÉNOL
	GRAMMES de PHÉNOL pour 1,000	GRAMMES d'ANIODOL pour 1,000		GRAMMES de PHÉNOL pour 1,000	GRAMMES d'ANIODOL pour 1,000	
Bacille subtilis	1,90	0,25	7,6	8,5	0,45	18,90
Bacille coli communis	1,35	0,12	11,25	3,1	0,15	20,70
Staphylocoque doré	1,40	0,07	20,00	2,5	0,25	10,00
Streptocoque pyogène	1,30	0,06	21,70	1,35	0,09	14,50
Bacille pyocyanique	0,95	0,10	9,5	3,10	0,20	15,50
Bacille typhique	1,85	0,035	52,85	3,5	0,15	23,40
Bacille diphtérique	0,4	0,065	6,1	1,1	0,1	11,0
Bacille choléra (Cassini)	1,3	0,05	26,0	1,5	0,15	10,0
Bacille anthracis	1,1	0,075	18,7	11,5	0,4	28,75
Bacille lactique	0,6	0,12	5,0	0,8	0,2	3,0

« Ces nombres font voir d'une façon globale que l'ANIODOL présente une activité en moyenne vingt fois plus grande que celle du Phénol. »
 « Il est à remarquer que quelques nombres émergent au-dessus de cette moyenne d'une façon très notable : Ainsi, celui du Bacille typhique, 52,85, accuse à la fois la résistance particulièrement remarquable de ce microbe à l'acide phénique, et sa délicatesse vis-à-vis de l'ANIODOL.

« La même observation, moins intéressante sans doute au point de vue pratique, est à relever pour le Bacille anthracis.

« Signé : E. FOUARD,
 « Chimiste à l'Institut Pasteur. »

« Au point de vue du mode d'action des antiseptiques, ces nombres apportent une contribution de

« plus à une connaissance antérieure acquise de la supériorité des antiseptiques anticoagulants, ayant ainsi, non une action essentiellement extérieure sur le corps du microbe, comme les agents coagulants, mais une action physiologique interne, modificative du protoplasma, conséquence d'une pénétration osmotique à travers la membrane enveloppe.

« Signé : E. FOUARD,
 « Chimiste à l'Institut Pasteur. »

Quelle est, d'autre part, la puissance bactéricide des divers antiseptiques ?

Nous empruntons le tableau suivant au journal *Lancet*, du 14 juillet 1906, page 123, qui renvoie, pour plus amples informations, au *Journal of the Royal Sanitary Institute*, vol. xxiv, part. 3, p. 444 :

ANTISEPTIQUES	ORGANISME	COEFFICIENT de l'ACIDE PHÉNIQUE
Sublimé	Bacille typhique	20,00
Créoline	—	2,50
Lyso	—	2,50
Antiseptique de Pearson	—	2,50
Acide phénique	—	1,00
Formol	—	0,30
Chinosol	—	0,30
Chlorure de zinc	—	0,15
Lysoforme	—	0,10
Listérine	—	0,03
Sulfate de zinc	—	0,02
Santals	—	0,02
Acide borique	—	Nil

En comparant ces chiffres avec ceux des tableaux précédents, on constate que le pouvoir bactéricide de l'ANIODOL étant de 23,40, et celui du sublimé (le plus puissant antiseptique employé à ce jour) de 20,00 seulement, l'ANIODOL le dépasse de près du sixième, les autres antiseptiques ayant un pouvoir de 10 à 200 fois moindre.

Ainsi s'explique la grande supériorité de l'ANIODOL et la faveur dont il jouit auprès du corps médical qu'il a définitivement conquis et qui sait qu'en faisant usage de l'ANIODOL il est certain d'obtenir d'emblée le maximum d'effet thérapeutique sans exposer le malade au moindre danger, au plus petit inconvénient, l'ANIODOL n'étant ni caustique, ni toxique, à l'inverse du sublimé qui reste toujours au poison violent.

ANIODOL

LE PLUS PUISSANT

Antiseptique Désodorisant

Sans Mercure, ni Cuivre — Ne tache pas — Ni Toxique, ni Caustique

N'ATTAQUE PAS LES MAINS, NI LES INSTRUMENTS

OBSTÉTRIQUE — CHIRURGIE — MALADIES INFECTIEUSES

SOLUTION COMMERCIALE : au 1/100* (Une GRANDE CUILLERÉE dans un LITRE D'EAU pour usage courant).

PUISSANCES | BACTÉRICIDE 23.40 | sur le Bacille typhique
 | ANTISEPTIQUE 52.85 | (établies par M. FOUARD, Ch^e à l'INSTITUT PASTEUR)
 Celles du Phénol étant : 1.85 et du Sublimé : 20.

SAVON BACTÉRICIDE A L'ANIODOL 2 %

ANTISEPTISME des MAINS de l'OPÉRATEUR, de la PEAU, des SURFACES

POUDRE D'ANIODOL INSOLUBLE remplace l'IODOFORME

Réalisation de l'ANTISEPTISME INTERNE par l'ANIODOL pris à l'intérieur.
 Souverain dans FIÈVRE TYPHOÏDE, DIARRHÉE VERTE DES NOUVEAUX-NÉS, GASTRO-ENTÉRIE, FERMENTATIONS GASTRO-INTESTINALES, etc.

DOSES : Une grande cuillerée de la Solution au 1/100* dans un litre d'eau par cuillerées, ou verres, dans les 24 heures

Echantillons et Renseignements : Société de l'ANIODOL, 32, Rue des Mathurins. PARIS. — SE MÉFIER des CONTREFAÇONS.



LES GÉANTS, ENTASSANT LE MONT OSSA SUR LE
MONT PELION, PUIS LE MONT OLYMPE SUR LE
MONT OSSA, TENTENT D'ESCALADER LE CIEL.
(Gravure de Bernard Picart.)

NOS DEUX MODES D'ABONNEMENT

De nombreuses lettres nous sont parvenues de France et de l'Etranger au sujet de nos Primes de Remboursement et du Prix de l'Abonnement. D'une part, certains abonnés ont craint de ne pouvoir bénéficier de la prime lors du renouvellement; d'autre part, certains lecteurs, possédant déjà la plupart des primes offertes, nous ont demandé un prix d'abonnement spécial.

Nous avons créé, pour donner satisfaction à tous les désirs :

1° Des abonnements sans primes à 12 fr. (Etranger 15 fr.).

2° Des abonnements avec primes à 20 fr. (Etranger 25 fr.).

Collections d'ÆSCULAPE : Années 1911, 1912, 1913

COLLECTION 1911 : 60 francs net, sans prime (France et Etranger).

COLLECTION 1912 : 20 fr. net, sans prime (France et Etranger).

COLLECTION 1913 : 12 fr. net, sans prime (Etranger 15 fr. net).

A titre temporaire, nous acceptons au prix de 36 fr. net, sans prime (Etranger 45 fr.), des abonnements de 3 ans, portant sur les années 1911, 1912, 1913.

1° Abonnement sans Primes : 12 fr. (Etranger 15 fr.)

Envoyer un mandat de 12 francs (Etranger 15 fr.) à M. Roussaud, 41, rue des Ecoles, Paris. Les abonnements ne peuvent plus porter sur l'année 1912, sauf pour les abonnements de 3 ans (1912, 1913, 1914), qui sont acceptés, au prix de 36 fr. net, sans primes (Etranger 45 fr.). Le prix des 12 numéros de 1912, pris séparément, est de 20 fr. net, sans primes.

2° Abonnement avec Primes : 20 fr. (Etranger 25 fr.)

L'envoi d'un mandat de 20 fr. (Etranger 25 fr.) à M. Roussaud, 41, rue des Ecoles, Paris, donne droit à un abonnement d'un an et à l'une des primes suivantes, dont la valeur égale celle de l'abonnement. (Désigner deux primes pour le cas où l'une d'elles serait épuisée.) Depuis le 15 février 1913, le prix des 12 numéros 1912 est porté à 20 fr. net, sans primes.

I. — Instruments de chirurgie, médecine, laboratoire.

1° « Bon » pour 20 francs d'instruments à choisir dans le catalogue de la maison Mathieu.

2° « Bon » pour 20 francs d'instruments à choisir dans le catalogue de la maison Guyot.

(Note.) — Le « Bon » sera adressé à l'abonné dès la réception du mandat d'abonnement.

II. — Eaux Minérales (France et médecins seulement).

3° Eau de Pongues, Source Alice (une caisse de 50 bouteilles).

4° Eau de Vals, Source La Reine (une caisse de 50 bouteilles).

III. — Produits hygiéniques « Innoxa » (France).

5° Bel assortiment de produits hygiéniques et de beauté, d'une valeur de 25 fr. constitué par : lait, cold-cream et poudre « Innoxa ». (Sera très apprécié par la femme du médecin.)

IV. — Instruments médicaux.

6° Seringue du Dr Barthélemy, modèle Vigier, stérilisable, spéciale pour huile grise à 0/0 o/o, avec boîte métal et aiguille en platine iridiée de 5 centimètres; accompagnée de 2 seringues de 1 centimètre cube cristal genre Luer (valeur de l'ensemble 21 fr.).

7° Seringue de 20 centimètres cubes (pour sérum de Roux, etc.) avec tube-raccord caoutchouc, deux aiguilles et boîte métal (valeur 21 fr.).

V. — Livres.

8° L'Art et la Médecine, par Paul Richer, membre de l'Académie de médecine; ouvrage de grand luxe, 562 pages, 350 illustrations (valeur 30 fr.).

9° L'Assiette au Beurre, un beau volume album contenant une cinquantaine de numéros différents, illustrés par Willette, Abel Faivre, Guillaume, Steinlen, Rouille, Mirande, Ricardo, etc. (valeur 25 fr.).

10° Œuvres de Rabelais, 4 vol., édition des Bibliophiles, reliure d'amateur, tête dorée (valeur 24 fr.). (Les

œuvres de notre vieux et savoureux confrère s'imposent à toute bibliothèque médicale.)

11° Les Différences et les Malades dans l'Art, par le Professeur Charcot et Paul Richer; ouvrage de grand luxe, nombreuses illustrations (valeur 20 fr.).

12° Œuvres d'Alfred de Musset, édition de la collection artistique Jousaust, 7 volumes (Premières Poésies, Poésies Nouvelles, Comédies et Proverbes, Contes, Nouvelles, etc., Confession d'un Enfant du Stizel) (valeur 21 fr.).

13° Quatre volumes à choisir parmi les 6 volumes suivants de Georges Cain, à 5 fr. l'un, largement illustrés : Coins de Paris, Promenades dans Paris, Nouvelles Promenades dans Paris, A travers Paris, Pierres de Paris, Environs de Paris. (Si la valeur des livres choisis dans cette liste dépasse 20 fr., l'abonné devra envoyer le supplément.)

14° Le Cabinet secret de l'Histoire, par le Dr Cabanès; 4 vol., illustrés, à 5 fr. l'un (valeur 20 fr.).

15° L'Education artistique par l'Image et l'Anecdote, par Paul Bavaud, inspecteur des musées; vol. de grand luxe, 600 pages, 400 illust. (valeur 36 fr.).

16° Œuvres complètes de Shakespeare, traduction publiée il y a trois ans par la Maison Flammarion; 8 beaux volumes illustrés, à 3 fr. 50 (valeur 28 fr.).

17° Vingt francs de livres à choisir dans la liste suivante : Mœurs intimes du Passé, par Cabanès (4 vol. à 3 fr. 50 l'un); — L'Art chrétien, ses sciences, par le Dr Witkowski (1 vol. à 5 fr.); — Les Saints à l'église, par le Dr Witkowski (1 vol. à 10 fr.); — Les Saints dans l'histoire, par le Dr Witkowski (1 vol. à 10 fr.); — L'Art profane à l'église (France), par le Dr Witkowski (1 vol. à 15 fr.); — L'Art profane à l'église (étranger), par le Dr Witkowski (1 vol. à 15 fr.); — Les Mœurs mystérieuses de l'Histoire, par Cabanès (2 vol. à 3 fr. 50 l'un); — Les Indiscrétions de l'Histoire, par

Cabanès (6 vol. à 3 fr. 50 l'un); — Panvres Docteurs, par le Dr Lucien Nass (1 vol. à 3 fr. 50); — Monvies Agrégés, par L. Nass (1 vol. à 3 fr. 50); — Curiosités Médico-artistiques, par L. Nass (2 vol. à 3 fr. 50 l'un); — Les Accouchements à la Cour, par le Dr Witkowski (1 vol. à 10 fr.); — Histoire des accouchements chez tous les peuples, par le Dr Witkowski (2 vol. 1 584 figures, 25 fr. les 2 vol.); — Théâtre de Molière, pub. par Jousaust, avec la préface de 1682; toute bibliothèque médicale doit posséder l'œuvre de Molière (8 vol. à 3 fr. l'un); — Ingres (d'après une correspondance inédite), par Boyer d'Agen (valeur 25 fr.); — Les Confessions de J.-J. Rousseau, édition des Bibliophiles (3 vol. à 3 fr. l'un); — Marat inconnu, par le Dr Cabanès (1 vol. à 5 fr.); — Le Maroc pittoresque, par J. du Taillis (1 vol. de luxe, largement illustré, à 10 fr.); — Lettres de mon Moulin, par A. Daudet (1 vol. de luxe, abondamment illustré, à 10 fr.).

Si la valeur des livres choisis dans cette liste dépasse 20 fr., l'abonné devra envoyer le supplément.

VI. — Abonnements. (Les personnes abonnées déjà directement à l'une des Revues ci-dessous ne peuvent la choisir comme prime. L'Administration d'Æsculape décline toute responsabilité pour retards de parution, numéros transmis par la poste, réclamer directement aux revues en cause.)

18° La Grande Revue, bi-mensuelle, 37, rue de Constantinople; abonnement d'un an (valeur 20 fr. pour la France; 25 fr. pour l'Etranger).

19° La Revue (directeur : Jean Finot), bi-mensuelle, 45, rue Jacquet; abonnement d'un an (valeur 24 fr. pour la France; 30 fr. pour l'Etranger).

20° L'Art Décoratif, mensuel (Revue de l'Art ancien et de la Vie artistique moderne), 4, rue Le Goff; nombreuses planches en couleurs susceptibles d'être encadrées; abonnement d'un an (valeur 22 fr. pour la France; 26 fr. pour l'Etranger).

SOMMAIRE DU N° DE FÉVRIER 1914

Comment lutter contre l'Opiumisme (6 illustrations).

Par le Dr Jules Regnault, Ex-Professeur d'Anatomie à l'École de Médecine navale de Toulon.

Une Collection de Patentes de Santé (6 illustrations).

Par le Dr Catelan.

Notes inédites de Jean-Jacques Rousseau sur la Botanique (4 illustrations).

Par le Dr Paul Raymond, Professeur agrégé.

L'Assassinat du Maréchal Brune (3 illustrations).

D'après trois estampes du temps.

Un Musée médical historique parisien (12 illustrations).

Par Marcel Fosseyeux, Sous-Architecte de l'Assistance Publique.

Rabelais, Précurseur de la Méthode expérimentale (10 illustrations).

Par le Prof. Le Doublé, membre de l'Académie de Médecine.

Le St-Barthélemy « écorché » de Marco d'Agate au Duomo di Milan (3 illustrations).

Par le Dr Giuseppe Portigliotti (de Gènes).

Hérodiade (fragment) (1 illustration).

Par Stéphane Mallarmé.

Les Géants tentent d'escalader le Ciel (Gravure de Bernard Picart, planche hors texte).

SUPPLÉMENT (18 illustrations).

Sommaires des Numéros d'ÆSCULAPE parus en 1912

La collection des 12 numéros 1912 est vendue 20 francs net, sans prime. (La collection 1911, devenue très rare, est vendue 60 francs net.)

NVIER

Destins tragiques ou mystérieux : Catherine de VIEUX (à Huster), par D' Cabanis.
Visite du poète au peuple rural : une cour galante et dissolue ; rapports avec les sorcières.
L'Amour : l'Amour et la mort ; l'Amour et la science ; l'Amour et la religion ; l'Amour et la
Lutèce. Anatomie expressive d'un visage, les sentiments que trahissent certains
Un *Mystère explicite* (à Huster), par R. de Cazanove. Les mystères de la vie, les mystères
artificiels, les épreuves (à Huster), par le Prof. Puché, de Montpellier. — Les femmes
des cadavres mutilés. On ne s'agit pas l'avant tout exploits d'un fou suicidé.
Ne s'agit pas l'avant tout exploits d'un fou suicidé.
universel : physicien, chimiste, astronome, anatomiste, physiologiste. Ses portraits
La *Gynécocratie* (à Huster), par le Prof. E. Perrier. — La surferme domine en réalité
L'Utilité des *Études classiques pour la carrière médicale* des incises.
consiste entre l'importance sociale croissante du médecin et la tendance
à ouvrir la médecine à la science.

FEBRIER

[illegible]

MARS

[illegible]

VR II.

« Voyages et Cité d'Orient... Cimetières turcs, par le Dr Libert (7 illustr.). — Au milieu des ruines des cimetières turcs, au cimetière d'Eyoub, au grand Champ des Morts, etc., à Constantinople. — Mais les cimetières ne sont pas seulement en Orient ; ils existent dans un autre monde dont nous ressentons le choc, l'étonnement, la fatigue. — Les cimetières de Rouen (5 illustr.). — L'art caricatural ou pathologique ; intérêt pour Brunon, pour les peintures de la mort, pour les cimetières, pour les funérailles, pour les rites, pour les crimes : reproduction de leurs vues (voir Bouquet (5 illustr.). — La psychologie du cimetière et ses cures d'après les récentes découvertes, par le Prot. Félix Regnaud (5 illustr.). — Les cimetières de Paris (6 illustr.). »

Complément de l'article du Dr Corylles (nos 10-11) sur les sanctuaires mégalithiques grecs. Cane des pierres précieuses, pourvu qu'il en fût usé suivant les rites, faisait merveille. Ressit pour les petits pieds et pour les petits souliers vers à bouillotte. Amour immodéré de la toilette. — Le cimetière de Paris (par le Dr Alpha Lepaire (2 illustr.). — Une plume qui tombe, une fleur qui se fanne, un cœur qui se brise, un être qui meurt.

Foroni r
x du mo

MAI
Le Poète de l'Opium: Charles Baudelaire (7 illustr.), par le Dr Roger Dupouyre. — Étude de l'œuvre morbide et vécue du poète où l'on voit toute sa sincérité douloureuse.
De quelques drogues d'origine animale, par le sieur Pomet (5 illustr.). — Le castor, l'élan, remède contre l'hygiène; le chameau et le sel ammoniac; le sang de rhinocéros.
Les nouvelles métapsychiques (7 illustr.), par le Dr Gelev. — Commentaires des acquisitions récentes du métapsychisme.

Musée de la Vaccine de Plessis-les-Tours (7 illustr.), par le D^r Chaumier. — Reproductions multiples de la belle collection du D^r Chaumier.

Comment se fixent les vers parasites à la paroi de l'intestin (5 illustr.), par le D^r Garin. — Les vers ne viennent pas se libérer dans l'intestin mais se fixent à sa paroi.

Le diabète sénile du Professeur Lacaze (4 illustr.).

Le Musée médico-historique de l'Université de Lyon (7 illustr.), par le D^r Mollière. — Où l'on voit la belle initiative du Professeur Lacaze mise en pleine lumière.

La jeunesse de Lafcadio (4 illustr.), par le D^r H. Bouquet. — L'existence douloureuse de Lafcadio, ses ambitions, son impécuniosité, etc.

Le Bayar des Drogues; une *Novaine*, etc.

VIII

[illegible]

JUILLE

Jeanne la Folle (7 illustr.), par Le Cabanès. – L'auteur tente d'élucider une des énigmes des plus passionnantes de l'histoire : Jeanne la Folle fut-elle vraiment folle ?

Le développement anormal du système lymphatique chez l'homme et chez la femme, dans le Sélamlik : le Sarcophage des pharaons (22 illustr.), par Les D^{rs} Double et Housset.

Le développement anormal du système lymphatique chez l'homme et chez la femme, dans le Sélamlik : le Sarcophage des pharaons (22 illustr.), par Les D^{rs} Double et Housset.

Supplément trimestriel. – *La Bestiale antique* (5 illustr.), par Le D^r Lucien Nass. – Les animaux et les hommes dans l'antiquité.

Christine Zamboni, Hermaphrodite (1 illustr.). – *Épître féroce et testamentaire* (pauvre d'un somnambulisme, d'un trépassant arabisant).

ABOUT

[illegible]

hérites. Les

[illegible]

Keywords: child sexual abuse; disclosure; self-blame

[illegible]

DISCLAIMER

NOVEMBRE
Les restes de Docarès (9 illustr.), par le Prof. Verneau. — D'après des documents inédits, les multiples pérégrinations du saint. — Descente de Docarès. Preuves de son authenticité. — Le duel au point de vue chirurgien (5 illustr.), par le Dr Dartigue. — Le rôle du chirurgien dans la vie sociale; l'état d'âme des condamnés; le rôle du chirurgien dans la vie sociale; l'état d'âme des condamnés. — Une nouvelle angoissante et terrifiante (5 illustr.), par le Dr Dartigue. — Comment fonctionnait un laboratoire de police (10 illustr.), par le Dr Locard, directeur du laboratoire de police de Lyon. — Emprunte de doigts, repérages d'orifices de canalisations, empreintes de pieds, empreintes de mains, empreintes de gants, empreintes de chaussures, les empreintes de la vie (10 illustr.), par le Dr Locard. — Saint Mathurin guérisseur de la folie (6 illustr.), par Saintyves. — Il guérit : la fille de l'empereur Maximien possédée du démon, les extravagants du pèlerinage de Larchant. — Paysages d'automne (10 illustr.), par le Dr Dartigue. — Les vignes et vallées de la lune, par vie originale; paysages ardoisistes et sinistres, photos.

e l'Internat
ente Rel...

ques costumes originaux ou audacieux. Quelques sujets de loges : Mimi Pinson, chassée de la salle de gaspillage, le rétrograde de l'homme-malade; l'Homme-chauve de Lariboisière; le Chinois fumeur d'Opium; le Harakiri de Fallières; Supplices infligés aux « Chefs » de Tenon; l'Institut Carrel et ses organes de rechange; la Maison arabe de Cochin, ses danses, sa quateronne; les courtisanes grecques. Quelques cortèges.

CEMBRI

[illegible]

LA FUTURE RÉVOLUTION SCIENTIFIQUE

M. Richard Arapu poursuit dans Le Temps une enquête qu'on se plaît à suivre avec le plus vif intérêt. Elle a trait à la future révolution scientifique. Notre distingué confrère nous permet de citer un extrait concernant les déclarations qu'il a faites le Dr Gustave Le Bon.

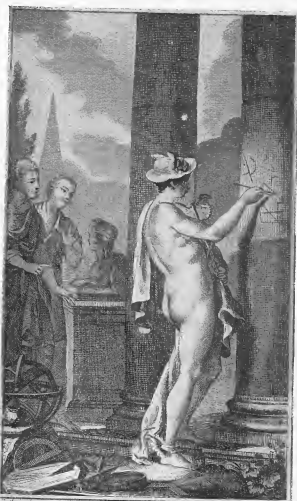
L'énergie intra-atomique et la dématérialisation de la matière, dit Richard-Arapu, ont fait l'objet des commentaires de plusieurs savants éminents qui ont répondu à notre enquête. Comme les professeurs Charles Mourou et Armand Gautier, M. P. Puisseux est convaincu que la captation de l'énergie atomique sera la grande découverte de demain. Cette énergie immense pourra réaliser les paroles prophétiques des évangiles : elle permettra de déplacer les montagnes.

Le premier savant qui entreprit non sans quelque hardiesse les phénomènes inconcevables de la radioactivité, le premier qui se soit attaqué au dogme de l'indestructibilité de la matière, c'est le Dr Gustave Le Bon. M. Paul Painlevé, membre de l'Académie des sciences et professeur à l'École polytechnique, et de cet avis, qu'il exposa dans un article sensationnel paru dans la Revue scientifique sous le titre : « La Théorie de l'évolution de la matière », de Gustave Le Bon ». Pour l'illustrer, M. Gustave Le Bon a le premier émis l'hypothèse que, sous l'influence d'une excitation légère, ou même spontanément, tous les corps matériels profitent tous à eux-mêmes quelque chose qui ressemble aux rayons cathodiques...

M. Gustave Le Bon adopta sans réserve l'hypothèse d'après laquelle la radioactivité résulterait d'une désintégration spontanée des atomes matériels et serait un phénomène absolument général.

Chez le Docteur Gustave Le Bon

A la fois philosophe et physicien, le Dr Gustave Le Bon, dans son cabinet de travail de la rue Vignon, ressemble à un nouveau D'Faust. Un squelette et des instruments mystérieux sont posés derrière la table devant laquelle il médite. Dans cette atmosphère recueillie, le savant travaille à un ouvrage psychologique sur la vie des vérités. Pendant quelques heures il ne veut pas distraire de ses occupations pour nous donner la croûte qu'on va lire.



Hermès, insérant sur une colonne les radiments des sciences. (Dessin d'Émile grand par Louis le Grand pour une des premières éditions de l'Émile, de Jean-Jacques Rousseau.)

La vieillesse des atomes

Dans un article récent, publié ici même, un habile chimiste, M. Moureu, a très justement fait observer que la libération de l'énergie contenue dans la matière transformerait nos conditions d'existence. Faute de place sans doute, ce distingué spécialiste a laissé plusieurs points importants dans l'ombre. Il a également négligé la part historique fort intéressante pourtant à connaître, si on veut se rendre un compte exact des découvertes restant à accomplir. Il ne sera donc pas inutile de revenir sur ce sujet. Je lui ai consacré près de dix ans de recherches expérimentales et des dépenses considérables.

L'idée classique de l'indestructibilité de la matière, admise depuis 2.000 ans et confirmée par les expériences de Lavoisier, n'avait toujours choqué quoiqu'elle fût le principe le plus fondamental de la chimie moderne. Il y a plus de vingt-cinq ans que je disais à un membre éminent de l'Académie des sciences, au laboratoire duquel je travaillais alors, qu'il arriverait sûrement un jour où l'on posséderait les matériaux nécessaires pour écrire un mémoire sur la vieillesse des atomes.

Je ne me doutais certes pas alors que je publierais plus tard un travail ayant un tel titre. Toutes les expériences semblaient contredire la supposition de la variabilité de l'atome. Comment contester les indications de la balance? La matière changeait d'aspect dans les réactions, mais toujours on retrouvait son poids.

Si la matière perdait quelque chose, ce ne pouvait être que sous forme de radiations inconnues. C'est donc dans cette voie qu'il fallait expérimenter.

Après de longues recherches, j'avais obtenu quelques résultats déjà importants, quand en 1896 arriva brusquement à Paris l'annonce de la découverte des rayons X. Pressant quelques analogies entre ces radiations et celles dont je constatais les effets, je publiai, afin de prendre date, dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, une courte note sur les radiations émises par les métaux soumis à l'action de la lumière. Je déclarai qu'elles devaient constituer une force nouvelle, assertion que j'avais pleinement justifiée. Pour donner un nom à cette force, je choisis celui de « lumière noire », que je remplaçai plus

PHARMACIE CHARLARD-VIGIER, Ph^{ce} de 1^{re} cl. et R. HUERRE, Ph^{ce} de 1^{re} cl., Docteur ès Sciences, 12, BOULEVARD BONNE-NOUVELLE, PARIS

PRODUITS ORGANIQUES F. VIGIER

CAPSULES OVARIQUES VIGIER

Chlorose. — Troubles de la Ménopause et de la Castration. — Troubles de la puberté. — Aménorrhée. — Dysménorrhée. — Maladies nerveuses, etc.

Capsules Surrenales Vigier à 0 gr. 25 c.

Maladie d'Addison, Diabète insipide, Myocardite scléreuse (arth. card.), Rachitisme

Capsules Hépatiques Vigier à 0 gr. 30 c.

Contre le Cirrhose, lictère, Hépatite, Goutte, Diabète, insuffisance hépatique chez les syphilitiques, etc.

Capsules Pancréatiques Vigier à 0 gr. 50 c.

Contre le Diabète (cûme la soif).

CAPSULES DE CORPS THYROÏDE VIGIER

Obésité. — Myxœdème. — Fibrome. — Métorrhagie. — Arrêt de croissance. — Consolidation des Fractures. — Rhumatismes. — Épilepsie, etc.

Capsules de Thyms Vigier à 0 gr. 30 c.

CHLOROSE. Aménorrhée, Troubles de la croissance, Maladie de Basedow, Pelade, Pour développer les seins.

Capsules de Parotide Vigier à 0 gr. 20 c.

Contre Affections ovariques, Diabète, pour faciliter la Digestion des féculents.

Capsules Prostatiques Vigier à 0 gr. 20 c.

Contre les Maladies de la prostate.

Capsules Orchitiques Vigier à 0 gr. 30 c.

Neurasthénie, Ataxie, Dohilité scéale, Impuissance.

Capsules Rénales à 0 gr. 30 c. de rein.

Albuminurie, Néphrites,

Capsules de Moelle osseuses à 0 gr. 30 c.

de moelle rouge des os
Contre Anémie stricteuse
Chloro-Anémie, Anémie, Rachitisme, etc.

CAPSULES GALACTOGÈNES à 0 gr. 30 centigr. de placenta.

Pour toutes ces sortes de Capsules la dose est de 2 à 6 par jour.

INTRAITES DAUSSE

HÉMORROÏDES — VARICES

EXTRAIT DE MARRON D'INDIE

SOLUTION OU PILULES

(5 gouttes, 2 fois par jour.)

(2-3 pilules, 2 fois par jour.)

LITTÉRATURE et ÉCHANTILLONS Laboratoires DAUSSE, 4, Rue Aubriot PARIS

tard par celui d'énergie intra-atomique, universellement accepté aujourd'hui.

La « lumière noire »

Dans les radiations que je qualifiais de lumière noire, se trouvaient mélangés deux éléments différents, que j'arrivai rapidement à séparer : 1° des radiations lumineuses de grande longueur d'onde, capables de traverser beaucoup de corps opaques ; 2° des radiations de la famille des rayons cathodiques.

Exactement à la même époque, M. Becquerel répétait les expériences de Niepce de Saint-Victor avec les rayons émis par les sels d'uran. Illusionné par l'idée préconçue qu'il s'agissait de phosphorescence, il fit des expériences consignées dans les *Comptes rendus* de 1896, qui prouvaient catégoriquement, selon lui, que les rayons de l'uranium se réfractent, se réfléchissent et se polarisent. Ces radiations auraient donc été de la famille de la lumière et par conséquent n'auraient constitué rien de nouveau.

Ayant vu très vite et signalé dans les *Comptes rendus* de 1897 l'analogie des rayons uraniques avec ceux que j'avais observés, je combattis les expériences de Becquerel et finis par l'amener lui-même à reconnaître que les rayons uraniques ne se polarisent pas, ne se réfléchissent pas, ne se réfractent pas, et par conséquent constituaient un rayonnement entièrement nouveau sans parenté avec la lumière.

Les physiciens mirent cependant trois ans à admettre que les radiations émises par l'uranium sont tout autre chose que de la lumière. Dès que ce fait fut admis, les études s'accumulèrent et aboutirent à la découverte du radium par M. Curie.

Pendant que les physiciens méditaient

leurs recherches, je poursuivais les miennes, et j'arrivai bientôt à la conclusion que ces radiations sont le résultat de la désagrégation de la matière.

Mes recherches furent développées pendant huit ans dans de nombreux mémoires

« Tous les efforts se dégageant sous l'action de la lumière dans les conditions qui viennent d'être exposées présentent les plus étroites analogies avec les émissions décrites maintenant sous le nom de radioactivité de la matière. La production de ces dernières semble donc bien, comme je fus seul à le

huit ans sont résumés dans mon livre *L'évolution de la matière*. Si je ne pourrais pas davantage mes expériences d'ont en raison des dépenses croissantes qu'elles exigeaient.

Une des conséquences les plus intéressantes de mes recherches fut que toute matière est la source d'une énergie colossale insoupçonnée que je désignai sous le nom d'énergie intra-atomique. D'après mes calculs, elle représentait plusieurs millions de kilogrammes par gramme de matière. Des méthodes diverses conduisirent plus tard d'autres physiciens à des chiffres voisins des miens.

Ma conclusion finale fut que la matière n'est en réalité que de l'énergie condensée et je formulai dans un de mes mémoires les propositions suivantes :

L'évanouissement de la matière

« 1° La force et la matière sont deux formes diverses d'une même chose. La matière représente une forme relativement stable de l'énergie intra-atomique. La chaleur, la lumière, l'électricité, etc., représentent des formes instables de la même énergie.

« 2° Dissocier les atomes, ou en d'autres termes dématérialiser la matière, c'est simplement transformer la forme stable d'énergie condensée nommée matière en ces formes instables connues sous les noms d'électricité, de lumière, de chaleur, etc.

« 3° La lumière, l'électricité et la plupart des forces connues résultant de la dématérialisation de la matière, s'ensuit qu'un corps qui rayonne perd, car le fait seul de ce rayonnement, une partie de sa masse, il pouvait rayonner toute son énergie, il s'évanouit dans l'éther. »

Un peu banale aujourd'hui et devenue incontestée, ces propositions constituaient d'énormes hérésies lorsque je les formulai pour la première fois. Je conçois très bien



Jeanne — La fille.

où je donnais chaque fois des expériences nouvelles. Et mes premières recherches paraissent un peu oubliées par des auteurs qui retrouvaient, chaque jour, ce que j'avais déjà signalé, le rappel mes publications antérieures dans une note des *comptes rendus* de l'Académie des sciences de 1902, dont voici un extrait.

soutenir pendant longtemps, un cas particulier d'une loi très générale. La loi générale serait que, sous des influences diverses, les atomes de la matière peuvent subir une dissociation profonde et donner naissance à des effluves possédant des propriétés fort différentes de celles des corps dont ils émanent. »

Les mémoires que je publiai pendant

PRODUITS SPÉCIAUX de la SOCIÉTÉ des BREVETS "LUMIÈRE"

Échantillons et Vente en gros : MARTUS SESTIER, Pharmacien, 9, Cours de la Liberté, LYON

CRYOGÉNINE

Un à deux grammes
par jour

LUMIÈRE

ANTIPIRÉTIQUE
ET ANALGÉSIQUE

Pas de
Contre-Indications

PERSODINE

LUMIÈRE

DANS TOUS LES CAS D'ANOREXIE
ET D'INAPPÉTENCE

HÉMOPLASE "LUMIÈRE"

MÉDICAMENT ÉNERGIQUE
DES DÉCHÉANCES ORGANIQUES
FORMES : Ampoules, Dragées, Cnchets

NÉOKOLA "LUMIÈRE"

Représente son poids de
KOLA FRAICHE

HERMOPHÉNYL "LUMIÈRE"

possède toutes les propriétés des Sels de Mercure
NON IRRITANT & PEU TOXIQUE
Ampoules indolores pour injections

SAVON A L'HERMOPHÉNYL "LUMIÈRE"

Toilette et antiseptie de la peau

aujourd'hui l'indignation avec laquelle elles furent accueillies.

Comment utiliser cette force nouvelle : l'énergie intra-atomique ? Elle est la plus puissante de toutes celles que nous connaissons. Pouvons-nous espérer la dégager un jour ? La réponse est encore douteuse aujourd'hui. On peut dissocier que d'infimes ne portions de matière. Il est à craindre que pour retirer de la matière des quantités notables d'énergie, il ne soit nécessaire de dépenser autant de travail qu'il en a fallu à l'origine des choses pour y condenser cette énergie. L'opération serait alors dépourvue d'intérêt, puisque la recette ne serait pas supérieure à la dépense.

En ce qui concerne les transmutations rêvées, elles sont possibles et même journalières, puis pour une raison analogue à celle qui vient d'être dite, les quantités de matière en voie de transmutation sont, infiniment petites et impondérables. Dans un important mémoire, spécialement consacré, par l'auteur, à la vérification de ses expériences, le plus illustre des chimistes actuels, sir William Ramsay, est arrivé à la conclusion qu'un métal dont la surface est dissociée par la lumière est un métal en voie de transmutation. Il a en effet perdu un grand nombre des électrons dont sont formés ses atomes. On peut dire, comme conclusion de tout cela que dans l'état actuel de nos connaissances et ses expériences sur la transmutation des corps et l'utilisation de l'énergie intra-atomique ne sont pas de conséquences pratiques.

Au point de vue théorique il en est tout autre-

ment. La doctrine de la dématérialisation de la matière a profondément bouleversé la science. L'atome, considéré jusqu'alors comme le substratum éternel des choses, le pivot invariable de tous les phénomènes, devient un simple agrégat transitoire de forces momentanément condensées et en voie perpétuelle d'évolution. La matière ne fait plus exception, comme on le croyait, à la loi fatale qui condamne les choses à naître, grandir, décliner et mourir.

LA GUERRE AFFAIBLIT LA RACE

Les effets de la guerre sont inverses et opposés à la méthode de sélection ; les luttes sanglantes entre nations font disparaître les éléments les plus jeunes et les plus vigoureux, et laissent aux faibles le soin de perpétuer la race.

Le Japon, après deux cents années de paix ininterrompue, a pu mettre sur pied une armée dont la virilité a fait l'étonnement du monde, et, en particulier, des Chinois et des Russes. C'est que la sélection naturelle n'avait point, pendant ce temps, été entravée.

De même l'Ecosse, pendant cent cinquante ans, a envoyé les meilleurs de ses fils combattre dans les rangs anglais ; il ne lui reste aujourd'hui qu'un nombre restreint d'individus appartenant à la vieille race, et les régiments écossais souffrent visiblement de cette pénurie.

La guerre taille à même dans les racines de l'arbre national ; le fruit n'en souffre point, mais la qualité du produit en est réduite.



La Science allume la lampe de la Vie (Médaille de William Wynn).

REMPLACE LES IODURES

PAS D'IODISME

ODONE ROBIN

Iode organique physiologique assimilable

Seule combinaison tirée à base de peptone tryptique, qu'il ne faut pas confondre avec les préparations dites à base de peptone qui ne sont que des combinaisons d'albumoses ou d'albumine.

Thèse du Dr BOULANG, 1906 F. M. P. Comme à l'A. H. de Paris (Séance du 30 mars 1907), Dr BLANCHET, Communication à la Société de Biologie (juillet 1907), Dr LOWENBERG.

ARTHRITISME, ARTÉRIO-SCLÉROSE
ASTHME, EMPHYSEME, RHUMATISMES, GOUTTE

20 Gouttes aux deux principaux repas.

LABORATOIRES ROBIN, 13, Rue de Poissy, PARIS.

REMPLACE les BROMURES

PAS de BROMISME

BROMONE ROBIN

(Découvert en 1902 par M. MAURICE ROBIN)

Seule solution titrée de Bromopeptone jusqu'à ce jour

Thèse du Dr MARIN, de la F. M. P., en 1906.

Le **BROMONE ROBIN** est la préparation la plus assimilable et la seule qui s'emploie sous forme injectable absolument indolore.

SPECIFIQUE des AFFECTIONS NERVEUSES
TRAITEMENT de l'INSOMNIE NERVEUSE

40 gouttes correspondent comme effet thérapeutique à 1 gramme de Bromure de Potassium.

20 Gouttes aux deux principaux repas.

LA TOUX

Dans toutes les

AFFECTIONS PULMONAIRES

est IMMÉDIATEMENT CALMÉE par le

SIROP DU D^R BOUSQUET

A LA DIONINE-MERCK

Chaque cuillerée à bouche renferme :

O gr. 01 DIONINE-MERCK.

Il gouttes BROMOFORME chimiquement pur.

VI gouttes Alcoolat. de racine d'aconit.

Ce Sirop constitue, sous une forme agréable, la meilleure médication à opposer aux Affections des Voies respiratoires accompagnées de tous opinions, d'épuisement nerveux et d'insomnie, etc.

Dose quotidienne pour les adultes : 4 à 8 cuillerées à potage

PATE du DOCTEUR BOUSQUET

A LA DIONINE-MERCK

D'un goût très agréable, calme rapidement l'irritation pharyngée et laryngée du début des rhumes, rend de grands services à tous ceux qui font usage répété de la parole.

Dans toutes Pharmacies et Drogueries de France et de l'Etranger

DÉPOT GÉNÉRAL :

Pharmacie du Docteur BOUSQUET, 140, Faubourg Saint-Honoré, Paris

UN MOIS A BERLIN ET A HAMBOURG,
PAR LE D^r CLOVIS VINCENT
Médicin des Hôpitaux de Paris

Notre ami, le Dr Clovis Vincent, veut bien nous permettre de reproduire ici le rapport qu'il adressa au Directeur de l'Assistance publique sur son voyage médical de médaille d'or. Les réflexions que font nos lecteurs sur la valeur scientifique des savants d'Outre-Rhin et sur leurs méthodes de travail les intéresseront par leur savoir et par le judicieux esprit critique qui les a inspirés.

En partant de Paris, je m'étais proposé le but d'étudier les institutions scientifiques allemandes, de visiter les savants allemands pour pouvoir ensuite les comparer aux mêmes choses et aux mêmes hommes de France.

Dans le court espace de temps dont je disposais, cela eût été complètement impossible si je m'étais trouvé tout à fait isolé et inconnu à Berlin. Par bonheur, j'avais fait, à Paris, la connaissance, dans une Société savante, d'un professeur de Berlin et de sa femme, une Française, M^{lle} Vogt, tous deux d'ailleurs élèves du professeur Dejerine. Ils voulurent bien me donner des lettres de recommandation pour la plupart des neurologistes et des médecins berlinois, de sorte que les portes des hôpitaux et hospices me furent immédiatement ouvertes, ainsi que celles de la clinique privée du professeur Oppenheim. C'est pourquoi je pus visiter l'Institut neurologique, dirigé par le professeur Ziehen, l'Institut Anatomico-Pathologique Virchow, l'hôpital Virchow, différents hospices dans la banlieue de Berlin, enfin l'Institut anatomique dirigé par le professeur Vogt lui-même.

Je rapporterai, parmi les choses les plus caractéristiques que j'ai vues, l'organisa-

tion de l'Institut anatomique Virchow et de l'Institut privé Vogt.

**

A l'Institut Virchow, il existe quatre sections scientifiques : anatomie pathologique, bactériologie, chimie et physiologie. J'ai visité surtout en détail la section d'anatomie pathologique et celle de bactériologie.

La section d'anatomie pathologique reçoit directement les cadavres de tous les autres instituts et de l'Hôpital de la Charité. Les autopsies ne se font donc qu'à l'Institut Virchow. Dès qu'on amène les cadavres, ils sont conduits dans une grande pièce dont une des parois porte une série de petites portes quadrangulaires. Ces portes forment des niches de la longueur d'un corps humain,

et ces niches sont parcourues par des tuyaux où circulent des mélanges réfrigérants. Donc, le meilleur état possible de conservation est assuré au cadavre. On est loin, par conséquent, des hôpitaux français où, dès qu'il fait un peu chaud,

les cadavres deviennent verts et bleus en quelques heures. Il faut noter que dans cette pièce se trouve des dispositions des cases particulières pour les individus morts d'une maladie contagieuse et des cases pour les cadavres soumis à un examen médico-légal.

De là, les cadavres sont transportés à l'amphithéâtre où un garçon prépare l'autopsie et se charge des besognes grossières, comme celles qui consistent à élever le plastron sterno-costal, la calotte crânienne, la paroi postérieure du canal rachidien. Puis, seulement après, vient le proce-

teur qui enlève les organes, les examine, dicte le protocole d'autopsie et met de côté les organes intéressants. Immédiatement ceux-ci sont transportés par un monte-charge dans une pièce tout entière refroidie, dans laquelle sont placées côte à côte, dans des plateaux, les pièces à examiner. On prélève alors les morceaux pour l'examen histologique, et ceux-ci encore, en attendant leur dépôt dans le liquide fixateur, sont mis dans de petites cases refroidies. Il en est de même pour les pièces importantes qu'on désire conserver d'une façon définitive.

Les petites fragments, déposés dans des flacons contenant des fixateurs catalogués, sont placés dans une grande pièce où ils attendent qu'on les utilise. Dans cette salle, les pièces sont rangées par maladie et par organe : pour le système nerveux, dans un groupe, il n'y a que des tabes, dans un autre que des tumeurs cérébrales, ainsi, un travailleur peut examiner en série des cas divers d'une même maladie.

Les chambres de travail sont nombreuses. Il y en a de particulières pour les assistants du professeur Orth ; il y a travaillé deux de eux. Il y en a de générales, plus grandes, pour les étudiants et les travailleurs étrangers ; il y a des salles d'inclusion, des salles de microtomes. Bref, comme partout, la systématisation et la division du travail, l'ordre et l'organisation sont poussés à l'extrême, et on comprend les énormes travaux allemands qui remplissent toute la littérature.

Les grosses pièces vont au musée Virchow qui ressemble sensiblement à notre musée Dupuytren et à notre musée Orfila. Les musées se distinguent, eux aussi, des musées français par leur organisation. Trois garçons sont chargés d'une façon continue de préparer les pièces par la



Tyde fulanais (Dessin de J. Rissman.)

le plastron sterno-costal, la calotte crânienne, la paroi postérieure du canal rachidien. Puis, seulement après, vient le proce-

LA STAPHYLO-COCCINE

FRAUQUET

DIGESTION PLUS FACILE

Doses moins fortes

ACTION PLUS PROMPTE ET PLUS EFFICACE

que les Préparations similaires.

Elle réussit toujours dans CORYZA, FURUNCULOSE, ANGINES, SINUSITES, OTITES, ORGELETS, OSTÉOMYÉLITES

et au début de la plupart des

MALADIES INFECTIEUSES

C'est l'Agent spécifique par excellence de la

PHAGOCYTOSE

SOLUTION COMPRISES ET AMPOULES

5 fr. 50 le flacon.

4 fr. 50 la boîte.

COMPRIMÉS

Doses par Jour : Quatre à dix comprimés.

SOLUTION

Deux à cinq cuillerées à soupe.

AMPOULES POUR INJECTIONS

Une ampoule de 2 cc.

Echantillons et Littérature Gratuits : LABORATOIRE des PRODUITS SCIENTIA, 10, rue Fromentin, Paris.

méthode de Kaiserlinn. C'est leur seule occupation. Qu'on trouve un seul musée français où il existe un pareil souci de la richesse du musée et de la conservation des pièces!

La préparation des organes a deux buts: la recherche scientifique et l'enseignement. Je reviendrai plus tard sur la méthode allemande dans les recherches scientifiques.

Pour ce qui est de l'enseignement au point de vue anatomo-pathologique, il est donné d'une façon bien plus concrète et pratique qu'en France. En effet, à l'Institut Virchow, ce n'est pas un, mais quatre ou cinq amphithéâtres qui existent. Chacun est pourvu d'un appareil à projections qui permet, non seulement la projection de coupes microscopiques, de photographies, mais encore de pièces macroscopiques tout entières. Qu'on est encore loin de cela en France! Il y a peut-être, à Paris, dans toute la Faculté de médecine, un appareil à projections et il appartient, je crois, à M. Marie. Encore vient-il d'Allemagne et quand M. Marie l'a fait venir (si mes renseignements sont exacts) il n'a même pas pu le faire considérer comme un appareil scientifique, et il a dû payer des droits de douane formidables.

La section de bactériologie est organisée de la même façon. On y retrouve la même systématisme et la même différenciation

du travail. On a: chambres d'études; chambres de stérilisation; chambres de milieu; chambres de souris; chambres de glaciers; chambres de travail, particulières ou générales. A la section de physiologie, il y a

séances stériles, au matériel. Cependant, les Allemands sont moins riches que nous.

L'Institut anatomique privé de M. Vogt



L'Accident. Scène populaire finnoise (Dessin de Julio Rissanen.)

une salle d'opérations comme celle des hôpitaux de Paris, avec tout ce qu'il faut pour opérer proprement les animaux. Et on ne regarde pas au personnel, aux pan-

se distingue encore plus de ce que l'on observe en France que l'Institut Virchow. Son histoire courte vaut d'être contée. M. et Mme Vogt, ayant étudié l'anatomie

nerveuse à Paris, au laboratoire de M. Dejerine, résolurent de se consacrer à l'étude de l'anatomie du cerveau. Dans l'appartement qu'ils occupaient à Berlin, ils transformèrent à leurs frais une pièce en laboratoire, puis deux pièces, puis ils envahirent tout l'appartement et ils allèrent habiter l'étage au-dessus. Dans ce nouvel appartement, peu à peu ils prirent chacune des pièces pour agrandir leur laboratoire, puis la maison tout entière avec trois étages devint un immense laboratoire, et M. et Mme Vogt allèrent demeurer ailleurs. Comme une pareille installation était très coûteuse, M. Vogt sollicita un crédit qui lui fut accordé et, actuellement, l'Institut anatomique Vogt est justement célèbre dans le monde.

Au premier étage, travaillent M. et Mme Vogt qui s'occupent de myeloarchitecture du cerveau. Au second étage, travaille M. Biechowski qui s'occupe de l'architecture cellulaire, enfin, au même étage, un M. X... s'occupe des nerfs périphériques. Au troisième, sont les débars, les réserves et les animaux.

Cette usine est pourvue d'un atelier de coupes, d'un atelier de coloration, d'un atelier de lithographie et même d'une imprimerie. Il y est usé 2.000 litres d'alcool à 60° par an, bien entendu dégreuvé de tous droits, et à nous l'État français ne veut pas

TUBERCULOSE • LYMPHATISME • ANÉMIE • TUBERCULOSE

TRICALCINE

TRAITEMENT DE LA TUBERCULOSE

LA RÉCALCIFICATION

Ne peut être ASSURÉE
d'une façon CERTAINE
et PRATIQUE

QUE PAR LA TRICALCINE

À BASE DE SELS CALCIQUES RENDUS ASSIMILABLES

EN POUDRE • COMPRIMÉS • GRANULÉS • CACHETS

LA TRICALCINE EST VENDUE

TRICALCINE PURE

TRICALCINE MÉTHYLARSINÉE

TRICALCINE ADRÉNALINÉE

POUDRE • COMPRIMÉS • GRANULÉS • CACHETS
40/50 le flacon pour 30 jours de traitement
ou 40/50 le flacon pour 60 cachets

en CACHETS seulement dosés exactement à
50/100 le flacon pour 30 jours de traitement
ou 50/100 le flacon pour 60 cachets

en CACHETS seulement dosés exactement à
3 gouttes de solution d'adrénaline au millième
par cachet. 50/100 le flacon pour 60 cachets

Echantillons et Littérature sur demande • LABORATOIRE DES PRODUITS SCIENTIA-PARIS • 10, Rue Fromentin.

CARIE DENTAIRE • TROUBLES DE DENTITION • DIABÈTE

• CROISSANCE • RACHITISME • SCROFULOSE •

• TUBERCULOSE • NERVEUSE • DYSPERSE •



en accordant 150 litres (1) ! Il a été fait chez M. Vogt des dizaines de milliers

tous les mammifères et ainsi M. Vogt a élevé un véritable monument d'architecture du cerveau.



Jonas. — Le charlatan.

de coupes de cerveau de l'homme et de

(1) Depuis que ce mémoire a été écrit, l'atco employé dans certains laboratoires a été exécuté de tous droits.

Qu'on veuille bien le remarquer, il n'y a rien d'absolument génial dans cette œuvre. Il n'y a pas eu besoin d'une idée nouvelle pour la faire, il n'a suffi de temps, de patience, d'organisation. Elle ne pourrait cependant être faite en France, car aucun laboratoire n'est assez riche pour cela et il est probablement loin le temps où le laboratoire français pourra dépenser 150.000 francs par an pour faire des coupes de cerveaux en séries...

C'est en grande partie à la pauvreté des laboratoires qu'est dû ce fait scandaleux qu'il n'existe pas, peut-être, de bactéries importantes qui aient été découvertes et étudiées complètement par un Français, et cela alors que la bactériologie est née en France (bacille de l'effleur, bacille d'Eberth, bacille de Koch, gonocoque de Neisser, méningocoque de Weichselbaum, pneumobacille de Friedländer, treponème de Schaudinn).

« * »
Ce n'est pourtant pas que les savants allemands aient un esprit supérieur aux savants français. J'ai vu à Berlin la plupart des grands neurologistes de la ville et je ne crois pas qu'il existe un desjable qui vaille l'ensemble

Babinski-Dejerine-Marie-Souques et cependant j'ai vu O. C., C., L., Z., V., M... Tous ces hommes ont un nom dans la littérature, et pourtant ils font des fautes

d'observation, des fautes de raisonnement. X... est peut-être plus erudit que M. K... mais ses connaissances sont moins profondes. Chez lui les malades ne sont pas examinés avec la précision et la méthode qu'on y apporte à la nouvelle Pitié. Les examens sont rapides, souvent faits par des assistants, et non contrôlés par le Maître. Certains signes qu'on cherche en France, et qui nous paraissent à nous d'une importance capitale, ne sont pas cherchés là-bas.

Nous avons suivi la visite de X... Au lit de chaque malade il lui est remis un énorme cahier de papier qui représente l'observation du malade. Il se fait lire parfois cette observation, mais il n'en contrôle pas l'exactitude et pourtant elle sert de base à sa leçon. Nous ne l'avons pas vu découvrir un malade et cependant il enseigne.

L... a bien voulu se mettre à notre disposition pour nous démontrer un syndrome qu'il a découvert. Dans différents hospices, il nous a présenté plusieurs malades, mais aucun ne répondait complètement à la description qu'il a donnée de son syndrome, ou tout au moins, il n'avait pas prévu de quelles objections était possible ce qu'il nous expliquait.

W... a des conceptions enfantines sur la clinique nerveuse. Évidemment, il n'a rien appris depuis 1895, et pourtant il se propose de faire de la clinique pour utiliser ses connaissances anatomiques, et cette ignorance de la clinique l'expose à des erreurs colossales. Dans un travail sur le point d'être publié, il s'apprêtait à dénier la valeur d'un signe qu'il ne savait pas chercher, comme il a bien voulu, du reste, le reconnaître, quand nous nous fûmes transportés sur les lieux, devant le malade même. Dans un autre cas, il s'apprêtait à mettre sur le compte d'une lésion déterminée certains symptômes qu'il ne com-

prendait pas et que rapportait l'observation d'un malade. Mon collègue Barré et moi lui ayant fait remarquer que ces symptômes pouvaient bien être mis sur le compte d'une lésion cérébrale, il chercha et trouva un ramollissement du cerveau. Il est donc très mal armé pour utiliser ses connaissances anatomiques, et, de plus, il a foi en des observations dont il ignore l'auteur et qui l'exposent aux pires erreurs.

Je pourrais continuer ainsi sur tous ceux que j'ai vus. Cela est inutile, mon but n'étant pas de critiquer les gens qui m'ont bien reçu, mais de montrer que l'esprit des savants allemands n'est pas supérieur au nôtre.

« * »
Ce n'est pas d'ailleurs seulement par la qualité de leur esprit qu'ils sont critiquables, c'est encore par d'autres côtés. En effet on ne se plaint pas moins du favoritisme en Allemagne qu'en France. Oppenheim est juif, c'est pour cela qu'il n'est pas professeur, alors qu'il est le plus grand neurologue berlinois. Ziehen tient sa chaire, dit-on, de sa piété et des charités qu'il fait aux œuvres de l'Impératrice. L'empereur fait venir de Vienne Kraus qui parle à peine allemand, en tout cas pas prussien, et l'installe dans la plus grande clinique de la Charité, simplement parce qu'il a bien soigné son troisième fils. Le choix des assistants est aussi dirigé par la faveur, et là-bas, beaucoup de gens réclament les concours. Il est vrai que nous, pour nous insurger contre le même favoritisme, nous demandons la suppression des concours et la création d'assistants.

Bref, il n'y a qu'une chose qui m'a paru

E. COGIT & C^{IE}

CONSTRUCTEURS INSTRUMENTS POUR LES SCIENCES
36, boulevard St-Michel
PARIS



Fournisseurs généraux pour Bactériologie et Micrographie.

Dépôt pour la France des MICROSCOPES et des JUMELLETS à PRISMES

E. LEITZ

Société Générale d'Orthopédie

Lamy, Directeur

BANDAGES CORSETS ÉLÉGANTS
BAS ÉLASTIQUES, CORSETS recommandés
SOUTIENS-GORGE aux femmes détreussées
CEINTURES de confection
ARTICLES D'HYGIÈNE les exigences de la mode et les soude du bien-être physique.

128, Boulevard Haussmann, Paris

IODURE SOUFFRON[®]

Préparé par (F. J. J. J. J.)

SOLUTION • SIROP • DRAGEES
(1 gr. par cuillerée) (1 gr. par cuillerée) (1 gr. par cuillerée)

CORYZA, NI GASTRALGIE, NI CEPHALALGIE

Expérimenté dans les hôpitaux de Paris.
Vente Laboratoire SOUFFRON, 26, R. de Turin, Paris 17^{ème}

FARINES MALTÉES JAMMET

de la Société d'Alimentation diététique
pour le régime
des MALADES, CONVALESCENTS, VIEILLARDS
ET
L'ALIMENTATION PROGRESSIVE ET VARIÉE
DES ENFANTS



RIZINE
Crème de Riz maltée

ARISTOSE
à base de Blé et d'Avoine maltée

CEREMALTINE
Arrow-Root, Blé, Orge, Maïs

ORGÉOSE
Crème d'Orge maltée

GRAMENOSE
Avoine, Blé, Maïs, Orge

BLÉOSE
Crème de Blé total maltée

AVENOSE
Farine d'Avoine maltée

LENTILOSE
Farine de Lentilles maltée

CACAO GRANVILLE, Cacao à l'Avenose, à l'Orgéose, etc.
MALT GRANVILLE - MALTS TORRÉFIÉS - MATÉ SANTA-ROSA
CÉRÉALES JAMMET pour DÉCOCTIONS

USINE et LABORATOIRES à LEVALLOIS-PERRET
BROCHURES et ÉCHANTILLONS SUR DEMANDE

Dépôt général: M^{re} JAMMET, Rue de Miromesnil, 47, Paris

QUATAPLASME
DU DOCTEUR LANGLEBERT

PANSEMENT ASEPTIQUE COMPLET INSTANTANÉ
PHÉLAGES, ANGIÈRES, ACIDES, ÉPIGÈNES, GÉORGES DES SEINS,
PHÉLAGES, ANGIÈRES, ACIDES, ÉPIGÈNES, GÉORGES DES SEINS,
AFFECTIONS OULAIRES (Conjonctivites, Kératites).
SANS TOUTES LES PHARMACIES et 10 Rue Pierre-DURAND, PARIS.

supérieure à ce qui existe en France, c'est l'organisation. C'est par l'organisation que la science allemande l'emporte au moins quantitativement sur la science française. C'est par l'organisation que Vogt a pu établir la myelo-architecture du cerveau; et il faut ajouter aussi que c'est par l'organisation qu'ont été découverts tous les microbes que j'ai cités. Rien n'est plus instructif à ce sujet que de lire la façon dont Schaudinn a découvert le spirochète. L'esprit de discipline des Allemands complète cet esprit d'organisation. Un professeur veut se mettre à la recherche du microbe d'une maladie déterminée, il prend plusieurs de ses élèves, et chacun a l'ordre de le chercher pendant un certain temps, suivant une méthode déterminée. Il arrive que l'un d'eux découvre le microbe qui pourrait être celui de la maladie en question. Le professeur contrôle ou fait contrôler, il a le profit et la gloire de la découverte. Le travailleur n'a été qu'un instrument anonyme entre les mains d'un organisateur.

L'Allemand se contente fréquemment de ce rôle d'instrument anonyme; il se contente de la place qu'il occupe; il n'a pas l'ambition comme un Français d'être le chef. Il lui suffit d'être une unité dans la société, il n'a pas besoin comme le Français d'être quelqu'un à lui tout seul.

Donc, si nous voulons l'emporter un jour de nouveau sur les Allemands, au point de vue scientifique, il faut que nos laboratoires soient mieux outillés qu'ils ne le sont. Il faut que nos Maîtres sachent mieux organiser; il faut que les travailleurs soient plus disciplinés et plus dociles. A l'époque d'extrême différenciation que nous vivons, il n'y a rien à faire en science comme ailleurs, sans organisation et sans discipline.

L'ENCOMBREMENT MÉDICAL AU CANADA

« Aux États-Unis, dit l'auteur d'un article paru dans *l'Union médicale du Canada*, on discute beaucoup sur les mesures à prendre pour arrêter l'encombrement. Au Canada, il semble qu'il soit à son maximum. Dans le district de Joliette, l'encombrement est tel, qu'un quart, sinon un tiers de nos médecins sont obligés d'ajouter un négociant, quand ce n'est pas un métier, à leur art, pour subvenir à leurs besoins personnels, aux nécessités de la famille. Je suppose qu'il en est ailleurs comme dans mon district et voici ce que j'y relève :

« A l'Assomption, un médecin est registraire, un second est maître de poste et le troisième s'occupe d'industrie locale; à Joliette, des deux doyens, l'un tient commerce de ferronnerie, l'autre est shérif; à Berthier, un fait de la pharmacie, un autre est secrétaire du conseil de comté; à Saint-Esprit, un confrère qui occupe une position professionnelle marquante exploite un bureau de poste et un bureau de téléphone; à Saint-Gabriel de Brandon, deux se font une rude

concurrence dans le commerce de la pharmacie, et moi-même, pendant longtemps, j'ai tenu un comptoir d'escompte. Voilà pour les petites villes; mais combien dans les campagnes, s'occupent de culture maraîchère, d'élevage d'animaux domes-

tiques ou d'agriculture générale. Pour se créer un petit pécule, je connais des femmes de médecin qui tiennent une maison de pension. Je sais un médecin de mon voisinage dont le maquignonnage de chevaux lui rapporte le plus clair de ses revenus. »



Richard-Putz. — Ceux qui restent.
Une famille de Macédoine ou de Thrace, dont les hommes valides sont partis aux armées, s'enfuit épouvantée à l'annonce de l'arrivée prochaine de l'ennemi. Les malheureux ont quitté à demi nus leurs villages en flammes.

AFFÉCTIONS NERVEUSES, INSOMNIE RÈGLES DOULOUREUSES

« Dans le cas où les bromures ne seraient pas tolérés, recourir au BROMOVOSE.
Ce bromo aluminosilicé a une action plus forte que les bromures. » Docteur J. GRASSET,
Professeur à l'Université de Montpellier
Membre de l'Académie de Médecine.

40 gouttes deux ou trois fois par jour.

PAS DE BROMISME

TOUTES LES INDICATIONS
DE L'IODE ET DES IODURES

Le plus riche dérivé Iodé
Sa solution titre

20 % d'IODE

20 à 40 gouttes trois fois par jour.

PAS D'IODISME

Arthritisme, Goutte
Rhumatisme
Gravelle Diabète

VICHY-CÉLESTINS

Bouteilles
et
Demi-Bouteilles

PHAGOTAXINE

Echantillon et Littérature : Pharmacie GUDAL, 213, rue Saint-Honoré

Solution OXYGÉNOSÉE obtenue par l'action des Rayons ultra-violet

ANALGÉSIQUE - BACTÉRICIDE - MICROBICIDE

S'emploie dans toutes les circonstances où les microbes sont les agents des maladies. — Dans toutes les Septicémies, Brûlures, Erysipèle, Plaque végétante. — Dans les Arthrites et le Rhumatisme infectieux.

COMPRESSES - LAVAGES - LAVEMENTS - ET À L'INTÉRIEUR

L'ART ET LE LAVEMENT CHEZ LES BAOUÏES (COTE D'IVOIRE)

Le Dr Matignon, médecin consultant à Châlons-sur-Marne, nous adresse des notes inédites concernant une statuette de sa collection qui est un curieux spécimen de l'art nègre.

Dans sa vulgarité, le lavement a souvent inspiré l'art, surtout l'art un peu polisson de nos pères. Je n'en prendrai comme preuves que les nombreuses gravures du XVIII^e siècle où ce difficile sujet a tant de fois été traité de si suggestive façon.

Fait singulier : chez des êtres frustes comme les peuplades du Gabon, ce même lavement a pu inspirer des sculpteurs. On ne peut dire que leurs œuvres donnent entière satisfaction au grand art. Cette inspiration de l'art par un même sujet n'en est pas moins curieuse chez deux catégories d'artistes aussi dissemblables que ceux du XVIII^e siècle, raffiniés et polissons, et ceux du Gabon, trop peu raffinés pour être polissons.

Quand on prend en mains la statuette de bronze, reproduite par la gravure, on ne voit pas bien tout d'abord ce qu'elle représente, car on ne sait trop quelle attitude lui donner. On y reconnaît un corps de femme aux bras invraisemblablement longs, entre les fesses de laquelle sort une tumeur énorme et piriforme qui on pourrait, au premier abord, prendre pour le prolapsus de quelque utérus colossal ou fibromateux.

Le sujet « en position » tout s'explique. C'est simplement une Femme Baouï en train de se donner un lavement.

Penchée en avant, soulevée sur la pointe des pieds, appuyée sur sa main gauche, cette femme, après avoir défilé son costume (un simple lambeau d'étoffe passé entre les jambes et qu'on voit rejeté sur

de l'air d'agir par l'orifice qui se voit au fond du récipient.

Les lignes de cette femme ne sont pas celles de la Vénus de Milo, ni même de la Vénus hottentote. C'est l'expression d'un



Nigresse du Baouï prenant un lavement avec une calebasse.
(Statuette de bronze. — Collection du Dr Matignon.)

la fesse gauche) a introduit dans l'anus le bout d'une calebasse. Pour assurer l'écoulement du liquide (ordinairement eau additionnée de poudre de piment) elle soulève le médius de la main droite qui soutient la calebasse, pour permettre à la pression

art qui balbutie encore un peu. Les bras y sont d'une longueur démesurée, véritables membres d'anthropoïde, qui permettraient à la femme, si elle en portait, de dénouer, sans se plier, ses jarretières; les seins sont tout petits, chez une femme dont la race

est plutôt avantageusement partagée à ce point de vue. En revanche la calebasse est plus volumineuse que les fesses.

L'artiste semble n'avoir vu que son sujet le lavement, et la calebasse instrument indispensable dudit lavement, et lui a donné des proportions considérables, à moins qu'il n'ait simplement voulu nous faire comprendre qu'on Gabon les irrigations intestinales se comptent par plusieurs litres.

Malgré son caractère fort primitif, cette statuette n'en est pas moins des plus intéressantes, au seul point de vue qu'elle nous occupe : les relations de l'art et de la médecine.

LES GROUSES D'ÉCOSSE MENACES

Cet intéressant gibier est menacé. Un petit coléoptère, le *Lochmaea suturalis*, fait périr les grouses, par un de ces moyens indirects dont Darwin a montré l'importance dans la lutte entre les espèces.

Le *Lochmaea* n'attaque pas les grouses, mais il dévore les sommités des bruyères, dont celles-ci font leur principale nourriture. Les œufs du coléoptère se développent dans la mousse humide, au pied des bruyères. Il est difficile de détruire l'insecte, puisque les insecticides chimiques risqueraient d'empoisonner les moutons qui pâturent ces landes de bruyères. Le seul moyen de s'en débarrasser serait de drainer le sol, et de supprimer ainsi les mousses humides où il pond ses œufs. On éviterait la disparition d'innombrables gibiers de plume les plus réputés.

PETIT-MIALHE

CRISTALLISÉE

MARQUE DÉPOSÉE

S, rue Favart, Paris

Maladies du Cerveau
ÉPILEPSIE — HYSTÉRIE — NÉVROSES
Traitées depuis 40 ANS avec succès par les

SIROPS HENRY MURE

1^{er} Au Bromure de Potassium. 2^e Polybromuré (potassium, sodium, ammonium). 3^e Au Bromure de Sodium. 4^e Au Bromure de Strontium (excepté de larynx).

Rigoureusement dosés, 2 grammes de sel chimiquement pur par cuillerée à soupe ou 30 centigr. par cuillerée à café de sirop d'écornes d'oranges amères irréprochables.

Établies avec des soins et des éléments susceptibles de satisfaire le praticien le plus difficile, ces préparations permettent de comparer expérimentalement dans des conditions identiques, la valeur thérapeutique des divers bromures seuls ou associés. — FLACON : 5 fr.

Maison HENRY MURE. A. GAZAINE, 174, rue de Valenciennes, Pont Saint-Espirit (Ain).

Pour vos Ordonnances
employez le stylo

GOLD STARRY

A PLUME
D'OR

Modèles garantis
inversables depuis 15 fr.

Catalogue illustré sur demande

A. JANDELLE, 8, rue Ernest-Cresson
PARIS-XIV^e

Antalgol DALLOZ (Quino-Salicilate de Pyramidon)

Névralgies * Migraines * Goutte aiguë ou chronique * Gravelle * * * *
Lithiase rénale * Rhumatisme chronique * Fièvre de Fatigue * Insomnies, etc.

Adultes : 4 à 8 cuillerées à café, suivant les cas, dissous dans de l'eau
Enfants : 2 à 4 cuillerées à café, suivant les cas, dissous dans de l'eau

Voir nos CONDITIONS D'ABONNEMENT

et nos PRIMES, Page 1

GASTRO-ENTÉRITES DES NOURRISSONS

DIARRHÉES INFANTILES, Troubles Dyspeptiques de la 1^{re} Enfance.

Prescrire 1/2 à 1 cuillerée à café de :

Sirop de Trouette-Perret à la "PAPAÏNE"

avant ou après chaque tétée ou biberon.

Le Sirop de Trouette-Perret à la Papaïne

digère le lait, combat la *Dyspepsie*, et

permet aux muqueuses de réparer leurs lésions.

La "Papaïne" est un ferment digestif végétal qui digère et peptonise quelle que soit la réaction du milieu.

Favorise la reprise du lait, après les diètes et les régimes.

Maladies de l'Estomac et des Intestins des Enfants et des Adultes

SIROP de TROUETTE-PERRET à la "PAPAÏNE"

1 cuillerée à soupe à chaque repas 4 fr. le Flacon.

ELIXIR de TROUETTE-PERRET à la "PAPAÏNE"

1 verre à liqueur à chaque repas 5 fr. le Flacon.

CACHETS de TROUETTE-PERRET à la "PAPAÏNE"

1 à 2 cachets à chaque repas 4 fr. la Boîte.

COMPRIMÉS de TROUETTE-PERRET à la "PAPAÏNE"

2 à 8 comprimés à chaque repas 3 fr. le Flacon.

E. TROUETTE, 15, Rue des Immeubles-Industriels, Paris. - Vente réglementée laissant aux Pharmaciens un bénéfice normal.

HISTOGÉNOL

Naline

Médication arsénio-phosphorée organique à base de Nuclearine, réunissant combinés tous les avantages aux jours inconvénients de la médication arsénio et phosphorée organique.

L'HISTOGÉNOL NALINE est indiqué dans tous les cas où l'organisme débilité, par une cause quelconque, réclame une médication réparatrice et dynamisante; dans tous les cas où il faut relever l'état général, améliorer la composition du sang, reminéraliser les tissus, combattre la pléiodémie et ramener à la normale les réactions intrinsèques.

PUISSANT STIMULANT PHAGOCYTAIRE
TUBERCULOSES, BRONCHITES, LYMPHATISME, SCROFULE, ANÉMIE
NEURASTHÉNIE, ASTHME, DIABÈTE, ECZÉMAS CUTANÉES
FAIBLESSE GÉNÉRALE, CONVALESCENCES DIFFICILES, etc.

FORMES : ELIXIR - EMULSION GRANULE AMPOULES
ET DOSES : (Elixirs : 1 cuillère à café par jour. (Granules : 1 cuillère à café par jour. (Ampoules : 1 ampoule par jour.)

Exiger sur toutes les boîtes et flacons la Signature de Garantie : A. NALINE
Littérature et Echantillon : Voir à A. NALINE, 11 rue Villeneuve-la-Garenne, 95 St-Denis (Seine).

Traitement de la SYPHILIS sous toutes ses formes

HECTINE

PILULES (0.40 d'Hectine par pilule). - Une à 2 pilules par jour pendant 10 à 15 jours.
GOUTTES (Droques équivalentes à 0.40 d'Hectine) 25 à 100 gouttes par jour pendant 10 à 15 jours.
AMPOULES A (0.40 d'Hectine par ampoule). - Injecter une ampoule par jour pendant 10 à 15 jours.
AMPOULES B (0.20 d'Hectine par ampoule). - INJECTIONS INDOLORES

HECTARGYRE

(Combinaison d'Hectine et de Mercure).

Le plus actif, le mieux toléré des sels mercuriels.

PILULES (Par pilule : Hectine 0.20; Protochlorure Hg 0.05; Eau Op. 0.05). - Durée du traitement : Une à deux pilules par jour.
GOUTTES (Par 20 gouttes : Hectine 0.20; Hg 0.05; 20 à 100 gouttes par jour. 10 à 15 jours.
AMPOULES A (Par ampoule : Hectine 0.40; Hg 0.05). - Une ampoule par jour pendant 10 à 15 jours.
AMPOULES B (Par ampoule : Hectine 0.20; Hg 0.05). - INJECTIONS INDOLORES

Laboratoires de l'HECTINE, 12 rue du Chemin-Vert, à Villeneuve-la-Garenne (Seine).

*L'Uraseptine est
le spécifique des affections
vésico-rénales*

Se méfier des contrefaçons, imitations ou similitudes des noms :

BIEN SPÉCIFIER URASEPTINE ROGIER

ÉCHANTILLON ET LITTÉRATURE :

19, Avenue de Villiers, PARIS

HYGIÈNE DE LA TOILETTE

Pour assainir la bouche, raffermir les gencives, fortifier les cheveux, pour les ablutions journalières, pour le lavage des nourrissons, etc., etc., il est recommandé de faire usage du

Coaltar Saponiné Le Beuf

qui possède les propriétés DETERSIVES et ANTISEPTIQUES INDISPENSABLES aux produits destinés à ces usages, qualités qui lui ont valu son admission dans les HOPITAUX DE PARIS.

Le Coaltar Le Beuf est en effet très efficace en particulier dans les cas d'angines couenneuses, anthrax, gangrènes, herpès, leucorrhées, pityriasis, otites infectieuses, suppurations, etc., mais dans ces circonstances c'est au MÉDECIN qu'il appartient de prescrire ce produit et de régler son mode d'emploi.

Le Coaltar Saponiné Le Beuf étant un liquide qui n'est ni caustique ni vénéneux, peut être laissé entre toutes les mains.

DANS LES PHARMACIES

Se méfier des imitations que son succès a fait naître

COMMENT LUTTER CONTRE L'OPIOMANIE

Par le D^r Jules REGNAULT

Ancien Médecin de la Marine
Ex-Professeur d'Anatomie à l'Ecole de Médecine navale de Toulon

Dans un précédent article, publié dans le n^o de décembre 1913 d'Æsculape, notre collaborateur le D^r Jules Regnault a dépeint la « drogue » de ses légendes merveilleuses. Il vient nous dire aujourd'hui comment peut être envisagée la lutte contre l'opiomanie. La question a fait l'objet d'une récente campagne de presse dont les exagérations ont créé dans le public l'opinion erronée que tout officier de marine est suspect d'intoxication. En réalité, il y a très peu de grands fumeurs parmi les officiers de marine. La plupart, moralement sélectionnés et hommes d'action, fument non pour des causes tenant à une constitution psychique mauvaise (comme les toxicomanes des ports, qui sont opiomanes comme ils pourraient être cocaïnomanes ou éthéromanes), mais pour des causes occasionnelles, tenant au milieu (snobisme des jeunes, curiosité littéraire, charme spécial des fumeries, besoin professionnel d'intimité, etc.). La prophylaxie spéciale à ce milieu semble devoir être la surveillance et la répression disciplinaire, rigoureuse à bord, et surtout l'éducation des officiers, la réforme de leurs illusions touchant la drogue, un appel à leur bon sens. Mais il convient de se garder de certaines campagnes de presse : leurs excès ont été officiellement reconnus dans un procès récent, à Toulon : « M^r Lebourgeois a protesté contre la campagne qui a discrédité Toulon et la Marine ; il a demandé au tribunal de marquer qu'il était de son avis en n'infligeant pas à son client le maximum de la peine octroyée jusqu'ici à tous les trafiquants. Le tribunal, en faisant droit à sa demande, a témoigné qu'il partageait ce sentiment. »

Il est tout aussi difficile de lutter d'une façon efficace contre le développement de l'opiomanie que contre les abus de tous

en la dépouillant de ses légendes mystérieuses. On a reproché à divers romanciers et en particulier à M. Claude Farrère de s'être trans-

d'autant plus dangereux que son mérite littéraire est plus grand et sa lecture plus attrayante !... or l'opium est un magi-



Le Vice d'Asie, par Henry Vollet

(Cliché de la Devée Coloniale illustrée.)

les autres excitants néfastes : absinthe, alcool, haschisch, cocaïne, morphine, etc. Un des meilleurs moyens prophylactiques consiste à faire connaître les dangers de la « drogue »,

formés en « démoniaques tentateurs », lorsqu'ils en ont conté les effets.

Ainsi, à propos de *Fumeurs d'Opium*, M. le D^r Dupouy écrit : « Quel livre dangereux,

cien moins merveilleux que le conteur (1). » Mais que le lecteur exposé à la tentation

(1) D^r Dupouy, *Les Opiomanes*, p. 291-293.



I. Prendre pas vers le vice de l'opium, avec accompagnement de fumées, de musique et de chansons.



II. Distribution de brochures par les membres de la Société contre l'abus de l'opium, invitant le peuple à ne pas fumer.



III. Indifférent à ces conseils, notre héros l'abandonne à la fumée en manière de passe-temps.



IV. Il signe l'acte par lequel il abjure son propriété en échange d'argent pour acheter de l'opium. (Le personnage de gauche fait bouillir de l'opium.)

La propagande contre l'opium en Chine.

La Déchéance du fumeur. (D'après un album chinois; Cliché de La Drogue.)

lise jusqu'aux derniers chapitres et il saura les tortures qui l'attendent s'il succombe; qu'il lise également jusqu'à la fin les autres romans publiés et il verra à quelle dégradation morale il pourrait tomber en glissant sur la pente.

Quels sont d'ailleurs ceux qui fument l'opium, au moins en Europe? Des snobs, qui souvent ne dépassent pas les petites doses, des oisifs, des rêveurs, enfin — et ce sont ceux-là qui tombent dans l'opionomanie accentuée — des sujets mous, sans volonté, sans énergie, des dégénérés, des *toxicomanes* comme on les appelle aujourd'hui. S'ils ne fument pas l'opium, ils fumeront du kif, s'injecteront de la morphine ou de la cocaïne, boiront de l'éther, de l'alcool ou de l'absinthe. En 1898, nous en avons observé un qui cumulait, fumant l'opium, s'injectant de la morphine et préparant deux fois par jour son absinthe à l'éther!

Dans la préface qu'il a écrite pour le livre de D' Dupuy, notre maître, le professeur Régis, insiste avec raison sur ce fait :

Les opiomanes se recrutent surtout chez nous parmi les déséquilibrés, les nerveux, les intellectuels sensatifs impressionnables, affines. Cela est hors de doute et mérite d'être souligné... Ce sont, suivant un mot très juste, bien moins des opiomanes que des *toxicomanes*, maladeusement entraînés vers tous les poisons à leur portée et allant successivement de l'un à l'autre quand ils ne s'adonnent pas, à la fois, à plusieurs d'entre eux (1).

Comme nous l'écrivions, dès 1904, à un confrère, M. le D' Granjux, en ce qui concerne Toulon l'évolution a été très nette : vers 1896 les cafés présentaient jusqu'à une heure très avancée de la nuit la grande animation soigneusement décrite par Diraizon-Saylor dans *Les Maritimes* (2); peu à peu ces cafés sont devenus mornes. Est-ce à dire que les nouvelles générations comprennent moins de jeunes fous?

deux une toxicomane manger de l'antipyrine!

Pareillement, après avoir montré comment l'opionomanie a été introduite à Toulon, M. le D' Richard Millant écrit :

Il en résulte une perte sèche pour les cafés et les brasseries qui se vident, comme par enchantement, de leur clientèle d'officiers de marine. On a même prétendu que c'est à l'initiative des honorables propriétaires de ces établissements, inquiets de voir une autre drogue se substituer à celle qu'ils débauchaient sous la sauvegarde des justes lois, que furent effectuées les premières perquisitions dans les maisons d'opium (1).

Depuis lors la question s'est élargie et, pour certains intuitifs la campagne de moralisation menée à grand fracas contre l'opium, serait suivie et encouragée avec le plus vif intérêt par divers fabricants de produits dans lesquels l'action toxique de l'alcool est renforcée par celle de nombreuses essences aromatiques.

Les malheureux qui se sont laissés prendre par la « drogue », peuvent guérir. Il y a là, comme pour la démorphinisation, deux systèmes opposés qui ont chacun leurs

avantages et leurs inconvénients : la suppression brusque et la suppression progressive avec substitution momentanée de pilules thébaïques à la fumée d'opium. Nous laissons de côté un troisième système, excessivement dangereux, consistant à substituer à l'opium, pendant quelques temps, la cocaïne, la morphine, l'héroïne ou le haschisch, sous forme d'extrait de chanvre indien : le sujet risque de tomber de Charybde en Scylla.

L'histoire nous montre que la lutte contre l'opionomanie est très difficile.

L'habitude de fumer l'opium ne paraît pas remonter à une haute antiquité; elle s'est développée en Chine d'où elle menace de gagner le monde entier.

Au xvi^e siècle, les Espagnols avaient importé en Extrême-Orient l'usage du tabac; les Hollandais répandirent l'habitude de fumer un mélange de tabac et d'opium; les Chinois imaginèrent de fumer l'opium seul et les Portugais d'abord, les Anglais ensuite se chargèrent de les approvisionner. Dès 1729, 200 caisses d'opium avaient été importées; la drogue commençait à produire ses effets néfastes et des édits impériaux la proscrivirent, mais en vain : on note 4.000 caisses en 1790; 16.877, en 1830. L'interdiction formelle fut renouvelée en 1838 et 20.291 caisses furent jetées à l'eau; cette mesure énergique déclencha la guerre de l'opium : la Chine vaincue fut condamnée par le traité de Nankin à s'intoxiquer avec l'opium des Indes. En 1858, un nouveau traité permettait à la Chine d'établir un impôt à l'entrée, mais cette mesure fiscale n'empêcha pas la consommation de s'accroître. Ces traités vouant dans un but mercantile tout un peuple à l'intoxication furent sévèrement jugés même en Angleterre. Lord Elgin écrit : « Rien ne saurait être plus méprisable que l'origine de notre querelle... Dans nos rapports avec les Chinois nous avons agi inhumainement. »



V. Sa mère, sa femme et son enfant éreint, ragissant, harlént, en le voyant pris par assésion de l'opium comme par des sangues.



VI. Le fumeur tire le diable par la queue; il s'efforce d'apitoyer ses amis, qui ne s'en soucient guère.



VII. Bientôt il est en situation difficile et critique, au point de ne pas avoir de riz à manger ni d'opium à fumer. Il mendie à des femmes et doit se contenter pour dormir d'une vieille natte pourrie.



VIII. Cependant la vieille natte pourrie est encore trop bonne pour lui. Il établit ses quartiers sur un vieux troc d'arbre, et, rampant comme un ver, il y fume des ébéniers d'opium. Un chien a raison de le mépriser et d'aboyer après lui. Puisse son âme reposer en paix!

(1) D' Régis, Préface du livre *Les Opiomanes*, de M. le D' Roger Dupuy, F. Alcan, édit., Paris, 1912.
(2) Diraizon-Saylor, *Les Maritimes*. Javen, édit., Paris.

(1) D' Richard Millant, *La Drogue*, p. 324.



(Cliché du D. Mazzolani, d'après La Drogue)

Guirlandes de pipes à l'une des portes de Tché-Kiang-Pou.

Les Chinois ne tardèrent pas à cultiver eux-mêmes le pavot pour s'affranchir du tribut payé aux Anglais et, en 1906, date à laquelle ont été publiées les décrets ayant pour but de supprimer par dixièmes la culture du pavot et le commerce de l'opium, la Chine produisait 23.350.000 kilos d'opium, elle en importait 2.270.000 et en exportait seulement 1.500.000 kilos (1). Tous ces chiffres sont au-dessous de la vérité, car il faut tenir compte de la fraude, surtout dans l'importation et l'exportation, mais ils laissent pour la consommation le chiffre formidable de 38 millions de kilos !

Le règlement destiné à compléter l'édit impérial est un modèle de sage législation, il comme aux fumeurs un délai minimum pour rompre avec leur habitude, délai variant avec l'âge, plus court que pour tout autre pour les fonctionnaires qui doivent être traités d'une façon particulièrement rigoureuse, car ils doivent donner l'exemple au peuple (2). On a même prévu la substitution possible de la morphinomanie à l'opiomanie : « La morphine étant plus nuisible que l'opium lui-même..., la fabrication, l'importation et la vente de la morphine et des seringues qui servent à l'injecter est interdite, à dater de ce jour, en Chine, tant par les Chinois que par les étrangers. »

Ce règlement serait parfait... s'il était rigoureusement appliqué, mais il ne peut l'être facilement ; on prétend même que ce décret a hâté la Révolution, la déchéance de la dynastie et la proclamation de la République.

L'opiomanie n'a pas tardé à faire la tache d'huile, elle s'est répandue d'abord aux pays voisins, Indo-Chine, Corée, Formose, puis elle s'est étendue peu à peu dans divers pays plus éloignés ; dès 1853 elle menaçait l'Angleterre, elle a gagné les Etats-Unis d'Amérique, le Canada, le Pérou, l'Australie, le Transvaal, Madagascar ; partout où apparaît l'ouvrier chinois, l'opium apparaît avec lui. Depuis cinq ou six ans, la plupart de ces pays ont dû prendre des mesures énergiques contre

l'importation de l'opium.

Le Japon est le seul pays voisin de la Chine qui ait résisté à la contagion, il est vrai que ses dirigeants ont usé de moyens énergiques ; les édits anciens punissaient de mort les fumeurs d'opium et aujourd'hui ceux-ci sont passibles de travaux forcés à temps ; mais le Japonais a été surtout protégé par son tempérament et ses ha-

bitudes de sobriété : il n'use des excitants que d'une façon tout à fait exceptionnelle.

Lorsqu'ils eurent occupé Formose, les Japonais essayèrent, mais sans succès, d'interdire complètement l'usage de l'opium ; il n'y purent réussir, mais ils ont tenté d'obtenir la suppression progressive du mal en créant le monopole du produit, en soumettant les fumeurs à une surveillance légale, en contrôlant la consommation de la drogue qu'ils vendent aux fumeurs invités après examen de leur fortune et « à un taux qui ne manquera pas d'affaiblir leur goût pour l'opium. »

En Indo-Chine on trouve bon nombre de fumeurs d'opium parmi les Européens et les Annamites, mais les plus grands fumeurs sont les Chinois dont la consommation annuelle atteint environ deux kilos par tête.

Certains d'entre eux ne se déplaceraient pas, même pour quelques heures, sans être suivis d'un boy portant dans un coffre la drogue avec la pipe et les accessoires. Au théâtre chinois de Cholon, près de Saïgon, nous avons vu des loges spéciales réservées aux fumeurs. Millant

fait en outre remarquer que Saïgon et Cholon, peuplées en grande partie de Chinois, représentent à elles seules 38 0/0 de la consommation globale ; mais il ne faut pas oublier qu'une partie de la drogue vendue dans ces deux villes est exportée vers l'Europe.

L'Annamite est en général un fumeur intermittent, occasionnel ; sa

consommation ne dépasse pas 300 grammes.

La fabrication et la vente de l'opium à fumer constitue en Indo-Chine un monopole d'Etat qui a été affermé, puis exploité en régie directe ; le revenu annuel de ce monopole atteint 12 ou 15 millions et c'est là une des causes principales qui empêchent de prendre les mesures énergiques nécessaires pour supprimer l'opiomanie. Quand le cabinet de Pékin demanda, en 1906, au gouvernement français de s'associer aux tentatives de réforme entreprises dans le Céleste-Empire pour supprimer l'usage de l'opium, des commissions examinèrent comment pourrait se faire cette suppression, mais furent arrêtées surtout par des considérations budgétaires ; « les budgets ne s'équilibrent pas avec des théories humanitaires », ont dit les partisans du *statu quo*. On s'est donc contenté de limiter le nombre des fumeries et d'augmenter le prix de vente de la drogue.

La Commission avait reconnu qu'il est légalement impossible d'atteindre le fumeur lui-même dans l'état actuel de notre législation française ; elle avait d'ailleurs déclaré impraticable toute action judiciaire ou administrative contre les fumeries particulières.

Cependant une circulaire fut adressée aux divers chefs de service pour leur remettre « en mémoire une note confidentielle de 1905 les avisant que des sanctions disciplinaires seraient prises à l'égard des fonctionnaires, tant Français qu'Indigènes adonnés à l'opium » (1).

Des officiers et des fonctionnaires coloniaux ont rapporté en France leurs habitudes et leur matériel de fumeur ; ils ont invité des amis dans leur fumerie, certains d'entre eux ont donné pipes et accessoires à de jolies demi-mondaines. Au début, les invités qui venaient fumer chez ces jeunes femmes apportaient de temps à autre de l'opium, alors facile à trouver chez quelques commerçants ou chez des hétaires en retraite ; plus tard on dans d'autres cas, ce fut la maîtresse de maison elle-même qui fournit

(1) D^r Richard Millant, *La Drogue*, p. 297. Vigot, édit., Paris 1910.



(Cliché de La Drogue).

Autodafé de pipes d'opium à Fou-Tchéou (Mars 1908).

(1) « La Question de l'Opium », *Revue Scientifique*, 11 octobre 1913.

(2) Règlement du 21 novembre 1906.

la drogue. Le D^r Millant montre bien comment certaines demi-mondaines se sont insensiblement laissées entraîner au trafic du *Chandoo* :

Entre autres défauts, la drogue a celui d'être une denrée coûteuse, et lorsque les moyens du seigneur du lieu ne lui permettaient pas de fournir d'opium ses invités, la petite amie qui percevait là une source honnête, somme toute, et non négligeable de bénéfices, s'endurcissait à leur offrir la drogue nécessaire contre deniers comptants. Ce genre de commerce est assez rémunérateur ; une boîte de Chandoo de 180 grammes environ peut revenir à un prix variant entre 25 et 35 francs. Or, le camarade, ou plutôt le client venu pour absorber ses huit ou dix pipes, tantôt moins, tantôt plus, ne partait jamais sans avoir versé une piécette d'or et mains de l'aimable hôtesse. C'est ainsi que nombre de demi-mondaines adjoignaient ce petit trafic à d'autres galantes attributions.

En 1880, on ne connaissait guère en France les fumeurs d'opium que par ouï-dire. C'est surtout entre 1900 et 1905 que l'opiomanie paraît faire des progrès à Toulon, à Marseille, dans les divers autres ports, puis à Lyon et à Paris. Dès 1903, à l'exposition des *Amis des Arts* de Toulon, figurait un joli tableau représentant une demi-mondaine fumant l'opium. La même année, le danger de l'opiomanie en France était signalé par notre camarade de la marine, le D^r Brunet, en plusieurs études intéressantes auxquelles on peut sensiblement reprocher quelque exagération sur l'étendue du mal.

En 1906, sur l'initiative du ministre de la Marine, M. Thomson, on tenta des poursuites contre les marchands d'opium et les tenanciers de fumeries publiques contre lesquels on n'était guère armé légalement :

Ils se défendirent en invoquant la tolérance commerciale que l'Etat se consent à lui-même en Indochine : « La manufacture nationale de Saïgon, exposèrent-ils, débite l'opium indifféremment aux indigènes et aux Européens. L'Etat ne saurait en conséquence nous interdire le commerce de ce qu'il fabrique et vend lui-même. Au surplus, pourquoi la vente du même produit aux mêmes individus est-elle licite sur un versant du globe et ne l'est-elle plus sur l'autre ? » Il est certain que cette argumentation ne manquait pas de logique, et les tribunaux, dans la plupart des cas, se contentèrent d'infirmer une amende aux délinquants, sous prétexte que leurs registres n'étaient pas en règle (1).

Des perquisitions faites à bord de divers cuirassés permirent de saisir le matériel de quelques officiers qui y avaient installé leur fumerie ; c'était une bonne mesure qui ne pouvait soulever la moindre objection. Il n'en alla pas de même des mesures tout à fait différentes qui furent prises dans quelques ports pour boycotter les fumeries privées sur lesquelles on restait sans action. Divers journaux publièrent des entrefilets dans le genre de celui-ci :

La police de Brest a reçu des ordres très sévères en ce qui concerne les fumeries. Les noms des officiers y fréquentant seront transmis aux ministères de la Guerre et de la Marine. Et nul ne sera pris aux dossiers des officiers ainsi signalés.

C'était un excellent épouvantail ; il a eu paraît-il, un effet utile : « Beaucoup, dans la crainte de se voir rayer du tableau d'avancement, s'abstiennent des fumeries, à partir de ce jour pour n'y plus revenir » (Richard Millant).

Ainsi que l'a fait remarquer M. Albert de Pouvoirville, dans les sanctions prises contre les fonctionnaires fumeurs d'opium on ne saurait voir aucune atteinte, quoi qu'on en ait dit, à la liberté individuelle, car « l'Etat a le droit d'exiger l'accomplissement intégral du contrat que ses agents de toutes sortes ont librement consenti avec lui », et il n'est pas niable que l'opium diminue l'énergie, le « self-control » et la capacité au travail. Que l'Etat rétrograde, licencie, réforme ou congédie les fonctionnaires dont l'incapacité est due à l'opiomanie ou à toute autre intoxication de ce genre (morphinisme, alcoolisme, abstinence etc.), c'est parfait ! Mais il est des procédés de documentation inadmissibles et les notes dont il est parlé plus



La fumerie familiale.

(Cicoue de La Drogue)

haut seraient ce de nombre, si on en tenait compte sans les faire contrôler par les supérieurs hiérarchiques ou à l'insu des intéressés. Aussi ces notes ont-elles été l'objet de protestations énergiques dont nous retrouvons l'écho dans *Les Couillises*, journal hebdomadaire de Toulon fort bien informé et très répandu dans les milieux maritimes et coloniaux ; le n° du 19 septembre 1908 publiait en effet une lettre indignée émanant d'un officier de vaisseau :

Note secrète naturellement ; Fiche contre laquelle l'officier ne sera jamais mis en garde ; Fiche lâche et aveugle qui frappera par derrière et dans l'ombre nos meilleurs officiers, et qui ruinera leurs plus légitimes ambitions, sans qu'ils aient même soupçonné le pourquoi de leur disgrâce... Sente, la délation pour fournir aux policiers des ministres en cause les éléments de leurs listes de proscription. Oui, la délation et quelle délation ? Non pas celle des officiers. Dieu merci !... on ne se vend pas encore entre officiers de vaisseau. Pour le moment c'est à la délation des marchands d'opium, des domestiques, des garçons de café, des filles galantes en activité ou en retrait d'emploi, des tenanciers de garnis, qu'on a recours...

Il est inutile d'appeler l'attention sur l'intérêt évident qui porte un marchand d'opium à trahir sa clientèle quand il lui est si facile de donner aux questionneurs une liste de noms pris au hasard dans l'Annuaire. Que risque cet homme puisque les diffamés ne seront jamais avertis de la diffamation ?...

Les campagnes bruyantes menées autour de l'opiomanie à Toulon et dans la Marine eurent comme principal résultat de jeter le discrédit sur notre premier port de guerre et sur la Marine en général.

Dès 1904, après la publication des articles de notre camarade le D^r Brunet, un illustre anonyme, engagé dans *La Presse médicale* une violente campagne contre les écoles de médecine navale en général et contre celle de Toulon en particulier, prétendit que les étudiants y fumaient l'opium beaucoup plus qu'ils ne travaillaient ; il s'en suivit une polémique dans laquelle notre ami le D^r Félix Brunet fut un des premiers à protester contre ces interprétations calomnieuses et dans laquelle il nous fut facile de prouver par des documents précis que les élèves de l'école de Toulon s'étaient montrés fort brillants dans les divers concours où ils s'étaient rencontrés avec les élèves des Facultés de médecine, en particulier dans les concours pour l'admission à l'école militaire de Lyon, puis à Bordeaux, dans les concours pour les emplois de procureur, d'aides d'anatomie et de chefs de clinique. Le Directeur de *La Presse médicale* reconnut d'ailleurs très loyalement que sa bonne foi avait été surprise (1).

On parla aussi beaucoup d'opium à propos du fameux procès d'Ullmo. Le traître se posait lui-même en grand fumeur, espérant trouver dans son intoxication des circonstances atténuantes, comme s'opiomanie et alcoolisme ne devraient pas être considérées au contraire, comme circonstances aggravantes. Mais les expertises démontrèrent que l'opium n'était pas en cause.

Les exagérations de la campagne contre l'opium eurent des résultats déplorables à l'étranger ; le D^r Richard Millant écrivit en effet :

Un journal allemand, sur la fin de 1908, évaluait à sept cents environ le nombre des officiers de marine fumeurs d'opium.

Notre confrère a soin d'ajouter :

Il est bon de faire remarquer, en passant, qu'une enquête du même genre ouverte en Allemagne, aurait donné des résultats non moins édifiants, car la pipe chinoise est aussi répandue dans la marine allemande que la seringue à morphine parmi les officiers du Kaiser, depuis quelques années.

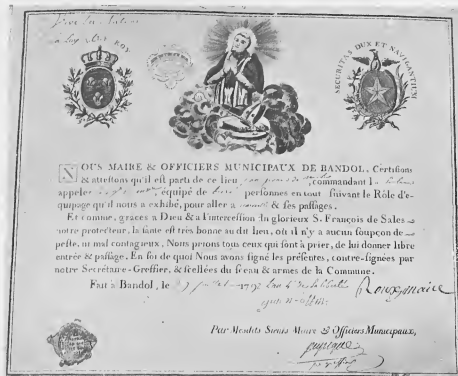
Et Jean d'Ivray écrivait tout récemment :

De nombreux officiers de vaisseau m'ont affirmé que les révélations lapageuses du *Matin* avaient fait une profonde impression sur leurs camarades des marines étrangères et que, dans les stations lointaines, ceux-ci avaient manifesté souvent un étonnement indigné aux officiers français (2).

Les poursuites engagées contre les trafiquants de l'opium et les diverses mesures administratives prises jusqu'ici, ont déjà eu le résultat de faire monter le prix de la « confiture » et de restreindre un peu l'extension de l'opiomanie.

(1) *La Presse médicale*, janvier-février 1904. — D^r J. Regnault, *École de médecine navale de Toulon* (Notice historique), Albi, édit. Toulon, 1911, p. 104.

(2) *Le Poêle-Parlot*, Toulon, 8 octobre 1913.



Patente de santé délivrée par la ville de Bandol le 29 juillet 1792, « l'an 4 de la liberté ».

La ville est placée sous le patronage de saint François de Sales, représente au frontispice. Notez que l'inscription « Vive le Roy » qui dominait l'écusson royal, a été remplacée par la suivante : « Vive la Nation, la Loy et le Roy. »

ration, à la fabrication de ces feuilles et au choix des dessins et des gravures qu'on cherchait à rendre aussi belles, aussi artistiques que le permettait les ressources du port et le goût des intendants et des conservateurs de la santé. Mais au-dessus de toute considération, en ces temps éloignés, la patente portait la dédicace et en quelque sorte la formule qui vouait le port à des protections célestes.

Jusqu'au XIX^e siècle ces feuilles reflètent, pour ainsi dire, l'état des esprits de ces populations frappées de terreur par l'apparition des fléaux épidémiques. On peut constater par le développement des emblèmes religieux, le degré de superstition qui présidait à tous ces actes de défense sanitaire contre les pestilences — punition céleste ; pour les conjurer, les ports, grands et petits, s'étaient placés sous la protection des saints spécialement reconnus propices au pays, à la contrée et à ses habitants, dont ils recevaient les vœux et qui avaient la réputation d'intercéder pour la préservation de l'humanité, sans cesse menacée par les plus terribles fléaux. Suivant les lieux, le degré de dévotion, l'état de l'opinion, et même les ressources de la localité, le port était consacré à des puissances surnaturelles, représentées par un et presque toujours par plusieurs saints, dont les plus souvent invoqués étaient saint Roch, saint Sébastien, saint Aurélien et très souvent au-dessus et avec eux la Vierge.

Ces patrons et protecteurs de la cité sont alors reproduits sur la patente, avec leurs attributs historiques. Ce document devient ainsi quelquefois une œuvre curieuse, vraiment artistique, d'un goût raffiné et représentant la configuration de la ville, du port, de la contrée environnante, sous la haute protection des saints patrons à qui est confié le salut de la cité.

Jusqu'à l'époque relativement récente, où l'esprit des temps nouveaux fit disparaître peu à peu les vestiges de la superstition, et les légendes enfantes par la peur, on attacha dans les ports de la Méditerranée

ranée une importance capitale à la protection des puissances célestes. Dans les contrées où la dévotion aux saints était la base de toute croyance, comme par exemple dans certains ports d'Italie, de Sicile ou d'Espagne, on ne comptait que sur le recours des saints ; les patentes de santé en portent alors la marque prépondérante ou exclusive. Mais cela n'empêche pas en certains autres lieux d'y faire figurer avec les allégories et les invocations aux puissances occultes des mentions plus positives et d'un caractère d'utilité immédiate. Ainsi certaines patentes de ports espagnols, italiens, surtout portugais, portent un frontispice dédiant le port et la ville à des saints patrons, mais avec la gravure des saints et de leurs attributs, on ajoute non seulement la reproduction du port et de la ville fortifiée, mais, chose remarquable, un véritable relevé de la carte hydrographique du lieu, où sont marqués, comme sur les cartes officielles proprement dites, les fonds, les courants, la direction à suivre pour doubler les passes et pour gagner le mouillage, dont la position est indiquée, soit vers l'office de la santé, soit vers le lazaret où se purgent les quarantaines. C'est un véritable guide, pouvant au besoin permettre au capitaine de diriger son navire sans pilote, tellement les indications sont exactes et minutieusement notées partout où elles peuvent faciliter la route du navire, soit pour éviter les écueils et dangers, soit pour gagner sans hésitation la place où il jettera l'ancre.

L'époque de bouleversements profonds qui marque la fin du XVIII^e siècle, en modifiant les idées, les mœurs, les vues politiques, modifia considérablement aussi le caractère des indications portées sur la patente de santé des divers ports de la Méditerranée, et des autres régions également. Les invocations et la consécration à la protection d'en haut, par l'intervention des saints protecteurs de la cité, deviennent moins fréquentes, finissent même dans beaucoup de villes, par dis-

paraître assez rapidement après quelques modifications accessoires, passagères. Dans le golfe du Lion, surtout dans nos petits ports français, les consécration aux saints patrons sont remplacées par des mentions tout à fait différentes, purement civiles, peut-on dire, et donnant la marque des temps nouveaux.

Dans tel port le frontispice porte uniquement cette mention : *Liberté, Égalité* ; dans tel autre : *La Loi, le Roi* ; dans tel autre : *La Constitution, le Peuple*. Certains remplacent les frontispices religieux par une devise locale, telle le port de Cassis : *Les Cassidiens sont gens de bien* ! etc., etc.

C'est, en un mot, un changement radical, accompagnant le changement qui se produit d'autre part dans les mœurs et la vie politique des nations.

Ce caractère s'accroît de plus en plus jusqu'en 1822, date de la fameuse loi pour la protection de la santé publique, sous la règle de laquelle nous vivons encore. La délivrance des patentes appartient toujours aux autorités locales dans presque tous les pays, mais on sent l'influence de l'autorité centrale inspirer toutes ces décisions ; peu à peu elle se fait sa place et finira par se substituer entièrement à l'autorité du port, en l'absorbant. En attendant, la patente emprunte les signes du pouvoir central, les allégories et les emblèmes de la République (figurations de lieutenants, bonnet phrygien, etc.) et de l'Empire, puis de la Restauration, de la monarchie de Juillet, de la deuxième République, de l'Empire et de la troisième République.

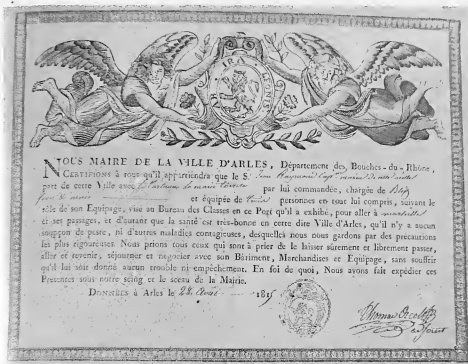
Ce qui domine dans la partie allégorique, à mesure que l'on marche vers les formes simples et utilitaires des temps actuels, c'est la disparition successive des emblèmes superstitieux, auxquels se substituent les emblèmes officiels du pouvoir central, les dictions locales caractéristiques. En un mot, c'est l'émancipation de toute sujétion à un pouvoir non défini, jusqu'à ce que ce document devienne une simple pièce plus ou moins ornée, de police sanitaire, ouvrant la circulation internationale au navire qui la délient.

Mais, en remontant encore plus haut dans les



LAVALIER FRANCESCO SERA

Frontispice d'une fort belle patente de santé délivrée par la ville de Livourne, vouée à la vierge de la Montagne Noire.



Patente de santé délivrée par la Ville d'Arles le 28 août 1815. Au frontispice, deux génies soutiennent les armes de la Ville, que caractérise une lion, et cette figure légende « Ab ira Léonis ».

passé, il importe de signaler une particularité des plus intéressantes, et qui est bien faite pour frapper l'attention de ceux qui s'occupent de l'histoire de la médecine et des institutions qui s'y rattachent, comme la police sanitaire : je veux parler de la coutume des passeports sanitaires collectifs et individuels, dont on retrouve la trace dès le commencement du xvi^e siècle, et dont l'usage se prolongea jusqu'au milieu de ces dix-neuf siècles. Certains ports seulement les délivraient aux capitaines des navires prenant patente chez eux, et aux passagers de ces navires. C'était généralement des ports suspects, ayant été fréquemment décimés par la peste, et toujours en suspicion vis-à-vis des autres localités de la Méditerranée.

Ces passeports étaient de forme différente, suivant qu'ils faisaient corps avec la patente, qui alors donnait les indications applicables à chacune des personnalités présentes à bord du navire, ou qu'ils étaient simplement réduites à un billet personnel, donnant le nom, l'âge, le signalement de l'individu qui en était porteur.

Ainsi le navire possédait en ses patentes de santé un passeport collectif de l'équipage et des passagers ; mais, en outre, chacune des personnes montées sur ce bâtiment recevait une carte sanitaire, un billet de santé, analogue au passeport sanitaire actuel (Décret du 4 janvier 1896).

Cela permettait au porteur de circuler dans les divers ports et contrées du territoire sans être inquiété au sujet de sa provenance, et ce n'était pas un mince avantage à cette époque où la peste faisait multiplier les précautions contre les personnes et les marchandises arrivant d'un pays étranger, et, parce qu'étranger, presque toujours regardé comme suspect.

Ainsi, non seulement la patente avec les noms et signalement de l'équipage et des passagers, ce qui facilitait singulièrement le contrôle au port d'arrivée, indiquant des renseignements sanitaires généraux, mais parallèlement chacun des passagers avait une pièce authentifiée, spéciale et personnelle, qui lui ouvrait toutes les routes, et lui permettait l'entrée de localités jalousement fermées pour cause de suspicion,

habituelles portées aux cartes officielles de navigation.

Une autre particularité à signaler pour les patentes de certains pays à l'époque du Premier Empire, c'est l'usage de certaines patentes dont le frontispice porte les armoiries et les mentions qui dénotent l'incorporation du port à la nation française, alors que le libellé de la patente est en langue italienne, par exemple, avec, pour le reste, le modèle conforme des anciennes patentes du lieu.

Il faut arriver vers l'époque de 1822 et les temps qui suivirent, pour voir la confection des patentes être soumise à des règles plus précises, en dehors de toute idée spéculative. Les consécration aux saints patrons font place aux emblèmes du pouvoir civil, central ou local, auxquels viennent s'ajouter les signes et le texte même des lois sanitaires, qui sont en vigueur

quiconque ne pouvait prouver qu'il provenait d'un pays indemne. L'usage du passeport individuel semble disparaître vers l'époque comprise entre 1822 et 1830.

On en peut dire autant de l'usage des patentes de santé, si curieuses, de certains ports italiens et surtout espagnols, qui portaient à leur frontispice, en outre des armoiries de la ville, de sa reproduction exacte avec le détail des contrées environnantes, la carte hydrographique de la côte, des abords, et des fonds, avec les mentions des cartes officielles de

du globe, une tendance à uniformiser les patentes de santé conduit à les fabriquer suivant un modèle pratique, excluant toute mention inutile, mais contenant comme fonds capital les textes légaux qui régissent la navigation et l'indication des pénalités prévues par les lois, ou par les conventions internationales.

Pendant la fin du xvi^e siècle et le premier quart du xix^e siècle, le port de Marseille ne recevait pas beaucoup de navires des contrées éloignées. Nous trouvons dans nos archives surtout des patentes de santé des ports méditerranéens et des Echelles du Levant. Plus tard, le développement du commerce et de la navigation avec tous les ports de l'univers apporte un changement radical. Mais dès cette époque, les patentes de santé ont pris le caractère prosaïque, si j'ose dire, et utilitaire, qu'elles ont à l'heure actuelle, et qui s'accorde complètement avec nos idées modernes et les découvertes de la science dans la seconde partie du xix^e siècle. On ne trouve plus dès lors que des documents purement administratifs, plus ou moins soignés dans leur confection.

Un événement marque, pour la France surtout, une date d'importance capitale : c'est le moment où, à la suite de la Conférence de Venise de 1892, les patentes commencent à perdre de leur valeur, comme document unique, à donner les renseignements sanitaires. En effet, les quarantaines d'observation étant abolies par le règlement sanitaire, issu du décret du 4 janvier 1896, la patente de santé comme document le document le plus sérieux et le plus sûr pour les renseignements sanitaires, mais n'emporte pas de droit la mise en isolement de rigueur correspondant aux quarantaines de rigueur d'autrefois ; l'autorité sanitaire peut mettre en balance les renseignements recueillis par ailleurs et par l'inspection sanitaire immédiate.

Toutefois la patente de santé reste le document indispensable qui assure la circulation maritime, en temps d'épidémie ou non, et par conséquent devient une pièce uniquement administrative, dont l'État assure la délivrance gratuite dans des conditions soigneusement prévues, aux navires en partance des ports français.



Patente de santé délivrée par le port de Marseille sous le premier Empire. Le frontispice représente les armes de l'Empire soutenues par deux divinités marines.

NOTES INÉDITES DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU SUR LA BOTANIQUE

Par le Dr PAUL RAYMOND

Professeur agrégé

Voici que le Dr Paul Raymond, notre éminent collaborateur, nous apporte une nouvelle et agréable contribution à l'étude de Jean-Jacques Rousseau botaniste. Les notes inédites qu'il veut bien révéler et commenter aujourd'hui dans *Æsculape* sont un second appel à l'initiative des esprits tout à la fois curieux et cultivés qui pourraient offrir à la légion des « rousseauistes » répandus par le monde un travail d'ensemble sur Jean-Jacques Rousseau et la botanique. Puisse un de nos lecteurs trouver dans notre appel et dans la lecture des lignes qui suivent le motif déterminant de semblable entreprise! L'hospitalité d'*Æsculape* lui sera largement offerte.

L'auteur d'*Émile* et des *Confessions* a plus que tout autre écrivain droit de cité dans une revue qui a le désir de s'occuper spécialement des lettres et des arts dans leurs rapports avec les sciences et la médecine. Jean-Jacques Rousseau a toujours intéressé au plus haut point le corps médical, ne fût-ce que parce qu'il est un des hommes qui ont critiqué avec le plus de véhémence la médecine et les médecins. Ceux-ci ont assez d'esprit pour goûter la critique, si mordante soit-elle, lorsqu'elle est maniée par un tel écrivain. Et d'ailleurs, au fond, l'attitude de Rousseau à l'égard de la médecine n'est qu'une conséquence de son attitude vis-à-vis de la société civilisée : il condamne la civilisation en bloc et l'oppose à « l'état de nature » dépourvu d'arts « corrompeurs » et de ces sciences « vaines dans leur objet » qui ne sont que « un triste monument de la dégradation des peuples ». « Vis selon la nature, dit-il à Émile, et chasse les médecins. Tu n'évitais pas la mort mais tu ne la sentiras qu'une fois, au lieu qu'ils la portent chaque jour dans ton imagination troublée. »

A peine avais-je remis à *Æsculape* mon article sur l'*Herbier* de J.-J. Rousseau, que j'apprenais, par le Temps, l'existence, à la Bibliothèque de la Chambre des Députés, de divers manuscrits de Rousseau, parmi lesquels se trouve un traité de botanique dont les notes de sa main, encore inédites, m'ont paru devoir intéresser nos lecteurs. C'était là une bonne fortune que je n'avais garde de laisser échapper, et je m'empressai de solliciter mes entrées en cette bibliothèque où m'était réservé le plus aimable accueil.

Le traité dont il s'agit (*La Botanique mise à la portée de tout le monde, ou collection des plantes d'usage dans la médecine, dans les aliments et dans les arts*), est un bel ouvrage en deux volumes in-folio, dû à la collaboration des sieur et dame Regnault, à Paris, 1774. Les planches en couleurs, dessinées par M^{me} Geneviève de Nangis-Regnault, sont de toute beauté. L'abbé de Pramont, chanoine de l'église de Vannes, qui s'était rendu possesseur de cet ouvrage, en avait adressé les planches à Rousseau, en lui demandant de les classer d'après le système de Linné.

Voici, d'abord, reliée en tête de l'ouvrage, la lettre qu'envoie Rousseau à l'abbé de Pramont :

« Paris, le 13 avril 1778.

« Vos plantes gravées, Monsieur, sont reçues et arrangées comme vous l'avez désiré. Vous êtes prié de vouloir bien les faire retirer. Elles pourraient se gâter dans ma chambre et n'y seraient plus qu'un embarras, parce que la peine que j'ai eue de les arranger me fait craindre d'y toucher derechef. Je dois donc vous prévenir, Monsieur, qu'il y a quelques feuilles extrêmement barbouillées et presque inlisibles; difficiles même à relire sans rognier de l'écriture que j'ai quelquefois prolongée, étourdiement, sur la marge.

« Quoique j'aie assez rarement succombé à la tentation de faire des remarques, l'amour de la botanique et le désir de vous complaire m'ont quelquefois emporté. Je ne puis écrire lisiblement que quand je copie, et j'avoue que je n'ai pas eu le courage de doubler mon travail en faisant un brouillon. Si ce griffonnage vous dégoûtait de votre exemplaire après l'avoir parcouru,

je vous en offre, Monsieur, le remboursement, avec assurance qu'il ne restera pas à ma charge.

« Agréez, Monsieur, mes très humbles salutations.
« J.-J. Rousseau. »

Pour cacheter la lettre, un petit cachet de cire rouge, portant l'empreinte de la lyre de Rousseau.

Dès le début, dans un « Avertissement », Rousseau déclare qu'il a suivi la « méthode sexuelle de Linnæus, savant botaniste suédois », et il donne les raisons qui lui font préférer cette méthode à celle de Tournefort. « Les Français seuls, dit-il ailleurs, s'obstinent à conserver l'ancien jargon pharmaceutique, ou du moins les phrases de Tournefort, que ce grand botaniste abandonnerait lui-même s'il revenait à présent. Ce qu'il y a de plaisant est que les phrases de Tournefort étant presque toutes tirées de Gaspard Bauhin, tout l'honneur qu'en cela les Français veulent faire à leur compatriote, remonte à un Suisse en toute équité. »

Les notes sont nombreuses, intéressantes, et leur publication intégrale serait, pour un de nos jeunes confrères, un joli sujet de thèse. Il ne saurait être ici question de les donner toutes; contentons-nous d'en lier une gerbe, en glanant les plus curieuses.

Le froment. « Il fallait ajouter une chose qui, selon moi, valait bien la peine d'être dite; c'est qu'on ignore encore quelle contrée du monde le produit naturellement. Que s'il n'est naturel à aucune terre, d'où donc nous est-il venu? Je sais que de prétendus naturalistes, très peu instruits, l'estiment un produit de la culture et croyent bonnement que le froment n'est autre chose qu'une sorte de chiendent cultivé; mais cette idée est dénuée de tout fondement et il n'y a point de



Ah! voilà de la pervenche!
Frontispice du 1^{er} volume des Lettres élémentaires sur la Botanique, œuvre posthume de J.-J. Rousseau, publiée en 1905.
(Dessin de Marillier; gravure de Giraud le Jeune.)

Botaniste qui ne sache que le froment a ses caractères propres qui le distinguent de tous les graminés connus, quoiqu'il y en ait quelques-uns qu'on rapporte méthodiquement au même genre, mais sans rapprocher leur espèce de celle-là. »

Petite ciguë (Ælusa cynapium). « Je me souviens d'avoir mangé à Douvres une omelette où l'on avait mis, par mégarde, de la ciguë au lieu de cerfeuil. L'omelette était à moitié mangée quand je m'en aperçus. Ma femme s'arrêta, je continuai et nous n'en fûmes incommodés ni l'un ni l'autre. Mais quoi que les vaches, les chevaux, les brebis et les chèvres broutent cette plante, son goût désagréable et cuivreux nous avertit assez qu'elle n'est pas faite pour entrer dans nos aliments. »

Le tabac. Rousseau ne fait aucune remarque digne d'intérêt, mais il rapporte « la plaisante histoire du médecin qui soutenait une thèse sur le tabac et qui en prenait à chaque argument qu'il avançait contre son usage ».

La coriandre (Coriandrum sativum). « Je l'ai trouvée indigène en plusieurs provinces de France et il n'y a pas trois ans qu'elle était assez abondante sur les hauteurs qui bordent la rivière au-dessous du Palais-Bourbon. Les décombres des jardins pouvaient l'y avoir semée, mais on ne s'avise guère de cultiver la coriandre dans les jardins d'ornement. » (1)

L'asperge. « On pouvait dire qu'elle est indigène en plusieurs endroits du Royaume, entre autres dans l'Isle Moynat, à Lyon, où j'en ai cueilli dans la prairie et mangé d'excellentes chez le propriétaire et unique habitant de l'Isle. »

(1) Il ne sera peut-être pas sans intérêt de rappeler ici que dans sa curieuse *Flore du paré de Paris* (1884), M. J. Valot mentionne encore la coriandre à Chaillot et à Javel.



Jean-Jacques Rousseau herborisant.
(Dessin de A. Denenne; gravure de Frilley.)

La belladone. « Ce mot que les Français écrivent et prononcent mal doit être écrit avec deux n. » Rousseau fait cette remarque à la suite de cette phrase de l'auteur : « On dit que le suc rouge de ses baies est un fard dont se servent les dames en quelques contrées d'Italie : ce service qu'elles rendent à la beauté a fait donner à la plante le nom de Bella-dona. »

L'alôès. L'auteur ayant dit que l'alôès doit être administré par une main habile, que c'est un bon remède dont l'abus est dangereux et que c'est aux gens de l'art qu'il faut laisser le soin d'en prescrire l'usage et aux pharmaciens celui d'en faire les préparations, Rousseau s'exclame : « Médecins et apothicaires, faites ici la révérence. »

Mais voici d'autres remarques plus sérieuses : Dans le chardon à foulon des champs dont le chardon cultivé n'est qu'une variété, la pointe épineuse du calice n'est point recourbée, mais droite, ce qui fait qu'on ne s'en sert pas pour draper.

Pour le grand plantain : « Je croirais, dit Rousseau, que ce qu'on doit appeler plantain à bouquet est le *Plantago rosea*, de Jean Bauhin, variété de celui-ci, très commune en Allemagne, mais que je ne me rappelle pas d'avoir jamais vue en France. »

Pour la grande capucine : « M^r Linné a remarqué que ces fleurs rayonnent et jettent une sorte de leur avec la crespule (*sic*). Ce que je vois de plus sûr dans cette observation est que les dames de ce pays-là se lèvent plus matin que dans celui-ci. »

Pour la renouée ou trainasse, Rousseau remarque que les graines, pendant l'hiver, sont presque la seule ressource des petits oiseaux.

L'auteur ayant dit que le nom du blé noir ou sarrasin fait assez connaître qu'il a été apporté d'Afrique, Rousseau note que ce n'est là qu'une présomption bien légère : « On pourrait dire la même chose du blé de Turquie et l'on se tromperait également. Il est très possible qu'il doive ce nom de sarrasin uniquement à sa couleur. »

Rousseau a déjà à se plaindre des épiciers parisiens : « Je ne sais comment cela se fait, dit-il à propos du pavot noir, mais on ne vend chez les épiciers de Paris, sous le nom d'huile d'olive, que de l'huile de pavots. Elle n'est pas aussi agréable au goût que celle dont elle porte le nom, mais elle est tout aussi saine. » A propos du pavot blanc, l'auteur ayant signalé la « propriété enivrante et destructive de l'opium, Rousseau, écrit : « Il fallait ajouter (*sic*) que lorsqu'il ne réussit pas à délivrer insensiblement du fardeau de la vie il laisse très souvent l'infortuné qui l'a tenté, pour le reste de sa vie dans un état pire que la mort. » Qu'entend Rousseau de nos morphinomanes ?

La fraxinelle. L'auteur ayant signalé l'huile essentielle inflammable des fleurs, « au point que, si l'on en approche une flamme dans les temps secs, elle prend feu comme de l'esprit de vin, » Rousseau note que « cet effet n'a lieu que faiblement et rarement dans ce climat, mais qu'il est surprenant en Provence ». On pourrait ajouter, continue-t-il, que l'élasticité des capsules (du fruit) les fait ouvrir par la grande chaleur et lancer leur graine avec bruit et bien plus impétueusement que la balsamine.



J. J. ROUSSEAU
*Nul de l'incour du Bien ne fut plus animé ;
Et c'est avoir tout dit que de l'avoir nommé.*

Jean-Jacques Rousseau herborisant.
(Portrait d'un graveur inconnu, d'après le dessin de Georges-Frédéric Mayer.)

Le buis fait encore la même chose, à peu près. Le concombre sauvage fait plus, il vous mouille et vous inonde, en même temps, d'une eau acre et mordante qui fait cuire les yeux. »

A propos de l'aconit napel, une jolie remarque de Rousseau : l'auteur ayant rappelé l'usage que les anciens faisaient du suc de la racine de cette plante pour empoisonner leurs flèches, lançant avec le fer le poison et la mort, Rousseau ajoute : « Ne dirait-on pas, à cette tournure, que c'était une pratique commune parmi les anciens ? Quand nous le serons devenus, nos descendants, qui se croiront plus sages parce qu'ils seront peut-être encore plus bavards, ne manqueront pas de dire : « Ah les mauvaises gens que nos ancêtres ! Ils mordaient leurs balles afin que les playes en fussent incurables et qu'aucun blessé ne put échapper à la mort. »

Voici, maintenant, de pures remarques de botanique :

La chélidoïne « sans la forme différente du fruit, serait un pavot ».

A propos du *tussilage* dont la tige sort de terre au printemps avant les feuilles, Rousseau note : « Ce sont les feuilles, au contraire, qui, sorties de terre l'été précédent, ont prévenu la fleur de plus de huit mois. On trouvera, dans mon *Species*, l'observation d'où j'ai conclu ce fait, et dans mon petit herbier, la preuve de l'observation sur la plante même. Il ne faudrait pas, par analogie, conclure la même chose du colchique, car il donne ses fruits avec ses feuilles, preuve invincible que la floraison avait précédé. »

L'olivier. « On ne trouve, en aucune contrée, que l'olivier prospère (*sic*) à plus de vingt lieues

de la mer. » Ailleurs, le botaniste fait place à l'agronome : « J'ai vu de mes yeux, en Dauphiné, prospérer la culture, sans autre engrais que les *lupins* semés sur place et puis enfouis en labourant. » N'est-ce pas là la constatation empirique de la fixation de l'azote de l'air par les légumineuses et de leur valeur comme engrais ?

Ailleurs encore, c'est le jardinier fleuriste qui nous signale le bel effet produit par les feuilles des *choux pommés* « aux Tuileries, à droite, en sortant par le pont tournant à la porte du Suisse » (Place de la Concorde actuelle). C'est enfin l'observateur, cureur des bois. L'auteur mettant en doute qu'en coupant obliquement la racine de la *fougère mâle* on y puisse voir la figure bien connue de l'aigle à deux têtes, Rousseau lui répond en substance : « Vous vous trompez, ce n'est pas sur la fougère mâle qu'il faut la chercher, mais sur la *Pteris aquilina*, » et il atteste « qu'un individu un peu gros, présente assez fidèlement, et toute imagination à part, la figure de l'aigle éployé à deux têtes. »

Mais voici les plantes originales et celles aussi dont les particularités de couleurs ou autres font des panacées. C'est d'abord le *chardon des vignes* ou *hémorrhoidal* (*Serratula arvensis*). « Pourquoi ne rien dire, demande Rousseau, des tubercules qui s'attachent communément à sa racine et qui lui ont fait donner le nom de chardon hémorrhoidal ? Car ces tubercules ayant quelque ressemblance avec les hémorrhoides, la plante ne saurait manquer d'être un spécifique pour les guérir. » C'est ensuite le *Cartame* ou *safran bâlard*, à propos duquel l'auteur ayant dit que les fleurs passent pour être utiles dans la jaunisse, Rousseau ajoute, comme en se moquant : « Comment ne le seraient-elles pas ? Elles sont d'un si beau jaune ! » Quel dommage que nous n'ayons pas l'opinion de Rousseau sur les fameuses carottes à la Vichy données aux icteriques, et sur le café au lait défendu aux femmes atteintes de leucorrhée. L'application du *similia similibus curantur* était un thème sur lequel ne pouvait manquer de s'exercer l'esprit caustique de Rousseau. Voici la *mélisse* aux multiples emplois. « Chaque auteur, dit Rousseau, la gratifie d'une vertu. C'est comme les fées marraines dont chacune devait la filleule de quelque beauté ou qualité particulière. » Et, pour terminer cette rapide revue, un aperçu social. A propos de la mélisse des Moluques (*Molucella laevis*), l'écrivain rappelle d'abord les idées de Montesquieu sur l'influence du climat sur l'homme et déclare qu'on ne saurait adopter cette doctrine dans son intégrité, puisque des causes étrangères, des institutions politiques ont pu modifier l'influence du climat; puis il ajoute : « C'est ce qu'il a dit aussi, mille fois, mais personne n'a voulu l'entendre. »

On conviendra que, sans exagérer leur importance, toutes ces notes méritaient d'être connues.

Ce sera, d'ailleurs, l'occasion de rappeler aux confrères mélomanes que c'est en cette bibliothèque que se trouve la partition manuscrite du *Devin du village*. Peut-être les variantes que l'on remarque en certains endroits fixeraient-elles leur attention et mériteraient-elles d'être publiées.

Les fervents de Rousseau y trouveront encore des manuscrits qui ne manqueraient pas de les intéresser. Ce sont des notes et des corrections

devons, pour une bonne part, la diffusion en France des idées de Linné dont la classification, en progrès sur celle de Tournefort, devait céder le pas à la méthode naturelle de Bernard de Jussieu, si bien que je ne serais pas surpris de voir quelque jour un botaniste de profession mettre en relief le rôle de Rousseau dans les progrès de la botanique au XVIII^e siècle. Je me souviens fort bien, d'ailleurs, que Baillon parlait volontiers de Rousseau botaniste. L'irrévérencieux écolier que j'étais alors n'a rien retenu de l'enseignement d'un maître qui n'était guère pour nous tous qu'un croque-mitaine, mais dont la haute culture intellectuelle et l'esprit synthétique avaient, sans aucun doute, apprécié les services rendus par Rousseau à une science qui lui était chère. Et si jamais ces lignes doivent tomber sous les yeux de celui qui a hérité des papiers de Baillon, je lui demande de rechercher s'il ne s'y trouverait pas quelque page de haute philosophie sur l'influence de Rousseau dans les sciences naturelles.

Puisque j'en suis aux souhaits, j'en formulerais un autre, celui de voir synthétiser en quelque sorte les recherches de Rousseau sur la botanique. Ses lettres que nous indiquions dans un précédent article, ses annotations sur ses herbiers ou en marge d'un traité, comme celles que nous venons de présenter ici, renferment un enseignement dont il serait dommage de ne pas extraire les idées générales qui s'y trouvent en germe ou qui y sont développées longuement. Comme il n'est guère admissible que Rousseau n'ait pas rencontré en cette matière les adversaires et les partisans qu'il a un peu partout trouvés sur sa route, ce serait plus qu'une étude de botanique qu'il serait alors possible d'entreprendre et, de la sorte, s'amorcerait peut-être un chapitre intéressant de l'histoire, celui des conceptions scientifiques des protagonistes de la Révolution.

N. D. L. R. — M. Hippolyte Buffenoir, dans son beau livre : Les portraits de Jean-Jacques Rousseau (1), donne du portrait de l'écrivain par Carnotelle, reproduit ci-contre, un commentaire intéressant :

J'ai à signaler, dit-il, un dernier portrait fait avant la mort de Rousseau, portrait admirable pour lequel, à n'en point douter, il a posé : il est attribué à Carnotelle. C'est un dessin original, rehaussé d'aquarelle.

Le philosophe est représenté assis sous un arbre, les jambes croisées, dans le parc d'Ermenonville.... De la main droite il tient un bouquet de fleurs des champs. Il regarde devant lui, le contentement en empreint sur son visage, mais en l'examinant bien, on y distingue un fonds d'amertume et de résignation, expression qu'il avait déjà, en 1753, quand il posait devant La Tour, et que le grand artiste a si bien rendue. Il avait alors 41 ans; aujourd'hui il en a 66, mais c'est bien toujours ce pli de mélancolie dans les traits, cet air indécible de fier accablement dans toute la physiognomie.

Tout son personnage en ce dessin, comme partout, d'ailleurs, porte la marque d'une terre irréprochable, d'une élégance simple, la même qui caractérisa plus tard son disciple, Maximilien Robespierre. Les traits sont fins, la main est belle, ainsi que dans tous les portraits où elle paraît. C'est le vieillard, si âgé encore, qui, l'âme sereine, malgré une série de malheurs, goûte le bien-être de la vie dans la lumière d'un beau jour d'été, au milieu de la verdure et des fleurs.

(1) Les portraits de J.-J. Rousseau. Tome I, 50 planches, par Hippolyte Buffenoir. E. Leroux, éditeur.



Portrait de Jean-Jacques Rousseau à Ermenonville. Dessin originel en couleur, pouvant être attribué à Carnotelle. (Collection Hippolyte Buffenoir.)

M. H. Buffenoir donne de ce beau portrait une description avec commentaires qu'il a bien voulu nous autoriser à reproduire à la fin du présent article.

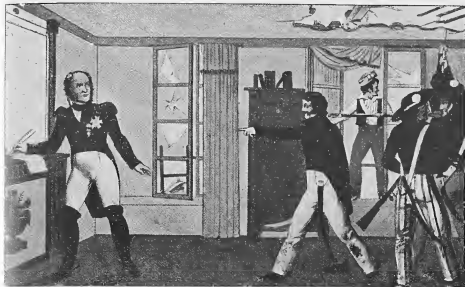
relatives à la *Nouvelle Héloïse* ; un premier texte des *Confessions*; des variantes sur l'*Emile*, etc.

Mais tenons-nous-en à la botanique. L'attention a été peu attirée jusqu'ici sur Rousseau botaniste, et il faut pourtant reconnaître que, là encore, son influence a été considérable, heureuse même, dirai-je, si je ne me souciais de rester en bons termes avec l'ombre de Taine, lequel a prétendu, dans ses *Origines de la France contemporaine*, que Rousseau, d'une façon générale, a été plutôt néfaste. Il est vrai que Taine ne songeait sans doute pas à Rousseau botaniste ! Il faut reconnaître que nous lui

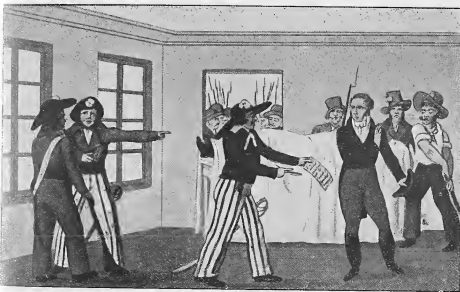
L'ASSASSINAT DU MARÉCHAL BRUNE

D'APRÈS TROIS ESTAMPES DU TEMPS

Le 28 juin 1815, Louis XVIII revenait pour la seconde fois en France, à jamais libéré de la crainte d'un retour du Corse qu'attendait le Bellérophon, puis l'exil à Sainte-Hélène. Ce retour fut le signal de troubles dans la France entière. Les départements du Midi, en particulier, furent le théâtre de scènes sanglantes que l'histoire a justement flétries du nom de « terreur blanche ». Le fanatisme religieux et l'antagonisme entre catholiques et protestants en furent les principales causes. Dans le Gard, Trestailons, Servent, Truphémé « couvrirent du drapeau blanc leurs vols et leurs assassinats ». A Marseille, la populace égorga nombre de républicains et treize mameluks ramenés d'Égypte par Bonaparte. A Toulouse, les assassins royalistes, les « Verdets » — ainsi appelés à cause de leur habillement vert ou de leur écarlate verte — massacraient des républicains et protestants, tenaient le pouvoir en échec, assassinaient le général Ramel. A Avignon le maréchal Brune tombait sous les coups d'énergumènes qui l'accusaient « d'avoir porté au bout d'une pique la tête de la princesse de Lamballe » ; son corps était livré en pâture aux oiseaux de proie. Nous reproduisons ci-dessous, avec leurs légendes originales, et grâce à l'obligeance d'un lecteur d'Æsculape, trois estampes du temps.



I. — Les bandits à cocarde ont pénétré par les fenêtres et par le plafond dans la pièce où s'est réfugié le maréchal Brune. Ils vont le tuer à coups de carabine.



II. — M. Allart, chirurgien, appelé pour attester que le maréchal Brune s'est suicidé, refuse avec indignation de signer un procès-verbal mensonger.



III. — Les eaux du Rhône ont rejeté sur le rivage le cadavre du maréchal Brune. Les bandits à cocarde montent la garde pour s'opposer à toute tentative de sépulture. Seuls les animaux carnassiers et les oiseaux de l'air peuvent approcher.

I

« Le maréchal Brune arriva à Avignon le 2 août 1815. A son entrée dans la ville il fut reconnu par des militaires qui se félicitèrent de voir au milieu d'eux un de leurs généraux. Il allait repartir lorsque quelques-uns des scélérats qui répandaient déjà la terreur dans les environs arrêtaient sa voiture et firent courir le bruit que le maréchal Brune avait été l'assassin de la princesse de Lamballe. Il n'en fallut pas davantage pour exciter la foule. Sa perte fut décidée. Malgré le courage et la fermeté du maire, les assassins parvinrent à escalader la maison et à pénétrer par les fenêtres. C'est alors qu'un jeune homme lui reprochant le meurtre de la princesse de Lamballe, le maréchal répondit : « Apprenez, insensé, que je n'ai jamais été l'assassin de personne, que ma vie n'a jamais été souillée par un tel attentat. J'ai bravé la mort en plusieurs occasions et je ne la redoute point encore. » Dans ce moment les brigands qui avaient enfoncé les plafonds de l'appartement firent plusieurs décharges sur le maréchal qui tomba baigné dans son sang. »

(Légende textuelle de l'estampe du temps.)

II

« Lorsque le crime eut été commis, les assassins, malgré leur audace en redoutaient les suites. C'était, en outre, une tache pour les habitants d'Avignon. Afin qu'on ne pût les accuser d'un tel forfait, on fit courir le bruit que le maréchal s'était suicidé. Pour donner une apparence de vérité à ce mensonge, il fallait dresser un procès-verbal et qu'il fût attesté par un homme de l'art. On fit appeler M. Allart, chirurgien. Lorsqu'il eut visité le cadavre avant qu'on l'eût jeté dans le Rhône, il dit qu'il ne certifierait jamais que ce guerrier se fût donné la mort puisqu'il avait reçu plusieurs coups de feu dans les reins !!!

Pointu, Nadaud, Maignant, Challant, Giraud, etc... Voilà votre ouvrage !!! »

(Légende textuelle de l'estampe du temps.)

III

« S'ils avaient, du moins, respecté son cadavre !... Mais, Sire, aurai-je la force d'achever ? Leur brutalité n'était pas assouvie. Les barbares ! Ils lui ont refusé la sépulture et quand les eaux du fleuve l'eurent rapporté à la rive, les monstres sont encore survenus. Pleins d'une rage nouvelle, ils ont placé une garde près des restes, avec l'affreuse consigne de ne laisser approcher que les animaux carnassiers. »

(Légende textuelle de l'estampe du temps.)

UN MUSÉE MÉDICAL HISTORIQUE PARISIEN

Par Marcel FOSSEYEUX

Docteur en lettres

Sous-archiviste de l'Assistance Publique.

L'article de M. Marcel Fosseyeux sera une révélation pour beaucoup de nos lecteurs. La Direction d'Æsculape, qui depuis quatre années consacre ses efforts à l'étude des questions latéro-médicales, se réjouit de l'initiative que vient de prendre la « Société française d'Histoire de la Médecine » de créer enfin, à Paris, un Musée médico-historique. Il serait à souhaiter que l'intention de ses promoteurs se réalisât et que l'ancien Hôtel de Miramion leur fût accordé pour abriter les collections à venir. Un charme survit en cette « vieille demeure et le souvenir de M^{re} de Miramion la hante encore. Il serait d'une belle élégance, si le rêve du professeur Blanchard, de M. G. Mesureur, des membres de la Société française d'Histoire de la Médecine prenait corps, qu'un buste de la bienfaitrice des pauvres s'érigeât dans le jardin, devant la façade intérieure si harmonieusement décorée. « Madame de Miramion passait les matins chés les pauvres honteux de la Paroisse, dit excellemment l'abbé de Choisy, pansoit les blessés et même les teigneux, et souvent les après-dînées elle alloit à l'Hôtel-Dieu visiter les malades, les consoler, les assister, y prenant d'autant plus de plaisir qu'elle y avoit plus de répugnance; naturellement délicate, propre, et attachée à sa personne, elle se faisoit un mérite devant Dieu de rompre sa volonté, de mortifier son goût, de faire taire toutes ses inclinations. »

La Société française d'Histoire de la Médecine, sur l'initiative de M. le professeur Blanchard, et grâce au généreux appui de M. G. Mesureur, directeur de l'Assistance publique, vient de décider la création d'un Musée d'Histoire de la Médecine. C'est aux Archives de l'Assistance publique, 3, avenue Victoria, que seront reçus provisoirement les dons offerts pour la constitution de ce Musée, en attendant que puisse être trouvé un local approprié.

Ainsi se trouve enfin prendre corps un projet tant de fois caressé, et tant de fois contrarié. N'avait-on pas, il y a quelques années, préconisé l'utilisation à cet usage des bâtiments de l'ancienne Faculté de Médecine de la rue de la Bûcherie, qui, aujourd'hui restaurés, sont devenus la propriété et le siège de l'Association générale des étudiants? La Commission du Vieux-Paris n'avait-elle pas, en 1902, par un vœu pressant, engagé l'administration de l'Assistance publique à constituer un musée historique, à l'hôtel des Miramions, quai des Tournelles, Pharmacie centrale des hôpitaux, dont on prévoyait la désaffectation, hélas, ajournée?

Mais si la question du local reste en suspens, du moins s'achemine-t-on vers une solution. Déjà une partie des bâtiments de cet hôtel ont reçu la destination qu'on lui souhaitait, et d'autre part, les archives et la bibliothèque de l'Assistance publique reconstituées, grâce à une subvention du Conseil municipal, et à la vigilance éclairée de M. André Mesureur, comprennent une section d'objets d'art et de souvenirs historiques, complément des précieux manuscrits que renferme ce dépôt parisien, trop peu connu et trop peu utilisé.

Paris, malheureusement, s'est déjà laissé devancer par diverses villes de France et de l'étranger. M. le D^r A. Mollière a décrit ici-même (*Æsculape*, mai

1912, p. 112) le Musée médico-historique de l'Université de Lyon, installé sous les auspices de M. le prof. Lacassagne, depuis une douzaine d'années, dans plusieurs salles de ce bâtiment, et qui s'est vite enrichi de livres, portraits et documents offerts par les familles médicales de la région lyonnaise. Quelles ressources à cet égard n'est-on pas appelé à trouver dans un centre comme Paris?

A Rouen également à été créé en 1905, grâce au zèle de M. le D^r Brunon, dans une salle de l'Ecole de médecine et de pharmacie, un musée para-médical, autour duquel une très

ont créé un important mouvement de curiosité (1).

Mais c'est surtout le Congrès international de la médecine tenu à Londres, au mois de juillet 1913, et la création du musée fondé par M. Henri Welcome, qui ont donné à ce mouvement un renouveau d'actualité et d'intérêt (2).

Il serait vraiment fâcheux de voir la France, et Paris en particulier, rester en arrière, et ne pas participer aux initiatives constatées en province et à l'étranger.

Heureusement, avant toute création officielle, l'administration de l'Assistance publique avait assuré avec un soin jaloux la sauvegarde des pièces et objets d'art destinés à constituer dans l'avenir le premier fonds d'un musée de ce genre. Elle possède dans ses archives des souvenirs précieux : la jaugue des eaux de l'Hôtel-Dieu, la clef de l'ancienne prison de Port-libre (aujourd'hui maternité), des spécimens de reconnaissance déposés autrefois dans la tour des Enfants Trouvés, la trousse de Dupuytren, autrefois à l'Hôtel-Dieu, etc.

Elle a constitué une collection de jetons de commissaires des pauvres sous l'ancien régime et de plaquettes des médecins et chirurgiens des hôpitaux décédés ou en exercice. Faut-il citer les plus récemment parues : celle de Ch. Nélaton (1851-1911), par A. Lenoir (1912); celle du prof. Hartmann, par Fix Masseau,



Cour d'entrée de la Pharmacie Centrale des Hôpitaux de Paris, 47, quai de la Tournelle. (Ancien hôtel de Miramion.)

importante série d'études sur la Médecine et l'Art en Normandie, parues de 1903 à 1906,

(1) *Æsculape* va consacrer dans quelques mois à ce Musée, sous la signature du D^r Lacaplain, un article important et abondamment illustré. (N. D. L. R.)

(2) Le D^r Sâtre parlera, dans un très prochain numéro d'*Æsculape*, du long moment où lors du récent Congrès International de Médecine et des musées scientifiques qui l'ont précédé en Angleterre.

avec une curieuse vue de l'hôpital Bichat au revers (1909); celle du prof. Pinard, par Vaucelot, éditée pour ses vingt ans de professorat à la clinique Baude-locque, avec cette exergue significative : *Le lait de la mère appartient à l'enfant*; celle du prof. Raymond, par Prudhomme (1910); celles du D^r Félizet, par Gilbault, avec le profil de l'entrée de Bretonneau; du D^r Hallopeau; du prof. Gilbert représenté dans un laboratoire au milieu de ses élèves; du prof. Guyon; du D^r Besnier (1872-1896), avec une vue de l'hôpital Saint-Louis au revers; du prof. Panas (1832-1903), avec, au revers, une vue symbolique d'un paysage de Grèce; du prof. R. Blanchard à 43 ans, par Paul Richer, sans compter la médaille commémorative du Centenaire de l'Institut (1902), par Bottée?

Mais c'est surtout, ainsi que nous le disions au début, dans les salles de la Pharmacie centrale (1) que l'Assistance publique a pu réunir les plus précieux de ses souvenirs. La Commission du Vieux-Paris visita, en 1902, ces collections. Plus récemment, M. A. Mesureur, dans une charmante causerie à l'Université des Annales, évoquait la grâce de cet hôtel, aux proportions si harmonieuses, avec les mascarons finement dentelés qui garnissent les croisées sur la façade du jardin si appréciée des archéologues.

* *

C'est en 1670 que Marie Bonneau, veuve de J.-J. Beauharnais de Miramon, l'avait acheté au financier Martin pour y établir la communauté de filles séculières qui, sous le nom de Filles de Sainte-Genève, instruisaient les fillettes, pansaient et médicalement les blessés et les pauvres, si nombreux dans ce quartier Saint-Victor, autrefois l'un des plus peuplés faubourgs de Paris. Son biographe et parent, l'abbé de Choisy (2), nous a laissé le récit des aventures qui marquèrent les débuts de son vœu.

Elle avait épousé, au commencement de la Fronde, un ancêtre du prince Eugène, conseiller au Parlement, qui, à ce que nous assure Saint-Simon, changea « son sale et



Façade de l'ancien hôtel de Miramon, aujourd'hui Pharmacie Centrale des Hôpitaux de Paris, donnant sur les jardins.

ridicule nom » en celui de Beauharnais, Seigneur de Miramon. Il la laissa veuve au bout de quelques mois — elle avait 16 ans — et enceinte d'une fille. Elle était sur le point de se remarier, quand Bussy-Rabutin, cousin de M^r de Sévigné, « le Corsaire » comme elle l'appelait, s'imagina, un beau jour d'août 1648, de l'enlever, au moment où, en compagnie de sa belle-mère, elle revenait d'un pèlerinage au Mont-Valérien. Ce n'est pas ici le lieu de raconter les péripéties de cet enlèvement qui tourna à la confusion de Bussy, et qui défraya si longtemps la chronique mondaine de l'époque. Au reste Bussy s'est chargé, dans ses curieux *Mémoires* (1), de nous le narrer à sa façon, qui, si elle est la plus savoureuse, n'est pas la plus exacte. M. Gérard Gailly dans sa *Vie d'un aventurier au XVII^e siècle*, (2) nous en a donné un récit rectifié et mis au point. Ce qui nous intéresse ici, chez M^r de Miramon, c'est son existence consacrée — depuis cet involontaire scandale — à toutes les œuvres

(1) *Mém.* éd. Lalanne, t. I, p. 160, et aussi Tallemant des Réaux, *Historiettes*, éd. Paris, 1660, t. VII, p. 147.
(2) Bussy-Rabutin, (1618-1693), Paris 1909.



Motifs décoratifs de l'ancien Hôtel de Miramon. (Fenêtres donnant sur la cour d'entrée, du côté du quai.)

charitables de l'époque au milieu de ses Filles, qui reçurent bientôt du peuple l'appellation de *Miramones*, qu'elles ont gardée jusqu'à leur dispersion; elles avaient trois classes externes gratuites de 50 enfants chacune; elles recevaient pour les retraites spirituelles les femmes pauvres de la campagne; elles donnaient les premiers soins aux malades (1). Mais l'action de leur fondatrice s'étendait bien au delà du cercle de cette charité de quartier. Elle dépensait toute sa fortune en bonnes œuvres, allant jusqu'à vendre un collier et sa vaisselle d'argent, en 1670, pour soulager les malheureux atteints par la disette, soutenant de ses deniers l'Hôpital Général, pendant une crise mémorable, fondant à l'Hôtel-Dieu une salle spéciale

pour les prêtres, créant le refuge de Sainte-Pélagie (2), entraînant dans son zèle la duchesse d'Aiguillon, son émule, le président de Lamoignon, M^r de Maintenon, le prince de Conti, et jusqu'à Vincent de Paul lui-même.

Elle avait marié, en 1661, sa fille, au président de Nesmond, dont l'hôtel, également conservé (3), était contigu au sien, et porte encore en belles capitales au-dessus de l'entrée :

Hostel ci-devant de Nesmond.

M. le D^r Le Pileur qui s'est épris de cette physionomie si attachante et fut vite séduit, nous dit-il, par le charme un peu morbide qui s'en détachait, s'est plu à nous donner de curieuses notes sur sa santé et sa vie intime (4). Il nous relate, d'après ses biographies, ses idées de claustration, son ascétisme, « ce nervosisme » exagéré qui fit de cette femme pourtant si forte, si énergique, une grande névropathe. « Catalepsie, crises de nerfs violentes à la mort » de son mari, après son enlèvement, crises se prolongeant pendant des jours et des semaines, « se compliquant même d'accidents cérébraux » au point de faire craindre pour sa vie; hal-

« lucinations de l'ouïe, de la vue, et si elle n'a pas eu « d'extases, absolument par- « lant, il s'en est fallu de « peu ». A la suite de cette longue énumération, M. le D^r Le Pileur n'hésite pas à prononcer le mot d'hystérie, mais il ajoute immédiatement que « ce côté maladif a développé chez elle le sentiment d'altruisme, et n'a diminué en rien les immenses vertus, les trésors de charité de cette âme d'élite ».

Elle s'éteignit à 66 ans,

(1) Arch. nat. S. 3662. *Mém.* du 8 avril 1729.

(2) M. Fosseyeux, *Une maison de l'Hôpital Général, le refuge de Sainte-Pélagie*, dans B^{is} Soc. Hist. de Paris, 1912.

(3) C'est aujourd'hui la distillerie Joanne.

(4) D^r Le Pileur, *M^r de Miramon (1628-1696), notice sur sa santé et sa vie intime* (France médicale, 1906, p. 356 et 377).

(1) Il ne faut pas confondre la Pharmacie centrale des Hôpitaux avec la Pharmacie centrale de France, 7, rue de Joux, ancien hôtel d'Aumont, monument également digne d'intérêt, œuvre de Fr. Mansart, et qui a fait l'objet d'une savante monographie due à M. Sellier, publiée en 1903, sous les auspices de M. Ch. Bachel, directeur de cette importante maison.

(2) *Vie de M^r de Miramon*, par l'abbé de Choisy, Paris, 1706, in 4^e, et 1707 in 8^e. *Vie de sainte Genève*, avec éloge de M^r de Miramon, par le baron des Coutures, Paris, 1697. (Bib. nat. L n^o 8488), et plus récemment A. Bonneau, *M^r de Beauharnais de Miramon*, sa vie et ses œuvres, 1868, in-8^e.



Mortiers ornés (anses en forme de bûtier et anses phalloïdes) et cloche en argent conservés dans une salle de la Pharmacie Centrale des Hôpitaux de Paris.

le 24 mars 1696, au milieu de « ses filles » qui continuèrent ses pieux desseins jusqu'à la Révolution.

Devenu bien national, son hôtel fut affecté à une fabrique d'armes, puis à diverses industries.

Lorsque les apothicaireries des hôpitaux furent supprimées en prairial an III, une Pharmacie centrale fut installée en 1796 dans une maison dépendant de l'Hôtel-Dieu, au Parvis Notre-Dame. Le pharmacien en chef était J.-F. Demachy, et le pharmacien adjoint, Toussaint Le Canu, ancien apothicaire de la Pitié, puis des maisons de l'Hôpital Général (1). Un décret impérial du 10 février 1810 annexa, à l'Archevêché, l'immeuble où la pharmacie était installée, estimé à 1.300.000 francs, et chargea le préfet de la Seine de chercher un autre local pour cet établissement; l'affaire ne reçut pas de solution immédiate, bien que le Conseil général des hospices eût jeté son dévolu sur la maison dite des Miramiones, sise au quai de la Tournelle, qui lui appartenait, et qui allait être vendue. Enfin un arrêté du



Spécimen d'un des pots de pharmacie.

(1) J. Ambrosini, Toussaint Le Canu, Beaugency, 1907 in-8°.

« possible d'admettre aucune observation soit « sur la difficulté de trouver un local, soit sur « la durée du temps nécessaire pour la « mettre en état ». Les deux principaux locataires de la maison des Miramiones, Salmon et Decheppé, qui avaient un loyer de 12.000 francs, et les religieux qui occupaient un des bâtiments pour 5.000 francs, furent sommés en conséquence d'évacuer les locaux dans la huitaine, moyennant une indemnité qui s'éleva à 20.000 francs.

Les travaux d'appropriation, conduits par l'architecte J.-B. Viel, s'élevèrent à 105.000 francs; la maison se trouvait dans un état complet de délabrement; des planchers avaient été endommagés par le feu des forges; pour multiplier les locations, on avait fait partout des ouvertures, au point que des portes et des fenêtres étaient ouvertes dans les trumeaux.

En même temps, un règlement avait été arrêté par le Conseil général des Hospices, le 4 ventôse an XI, et Parmentier, membre de ce Conseil, illustre par d'autres titres, et dont on vient l'an dernier de fêter le centenaire, était chargé de la surveillance de la maison, ainsi que de la boulangerie des hôpitaux (1). Un pharmacien en chef était chargé de la direction, tant de la Pharmacie centrale que des pharmacies particulières des hôpitaux et hospices et des comités centraux de bienfaisance. Le premier fut M. Henry. Il était assisté d'un aide, et de deux élèves en pharmacie choisis parmi ceux des hôpitaux qui s'étaient le plus distingués; il avait de plus un garde-magasin, 2 commis aux écritures et 8 hommes de service, tous logés, mais non nourris. On préparait à la pharmacie tous les composés pharmaceutiques et chimi-

(1) R. Laspierre, Parmentier (1737-1813), Angers, 1905.

ques, les huiles d'amandes, les ricins, et même les eaux minérales (1).

La maison n'a guère changé d'aspect depuis l'époque du Conseil général des hospices. Il y a quelques années seulement, on a dégagé du badigeon, au rez-de-chaussée, une grande pièce, avec plafond à solives apparentes, entièrement recouvertes d'une décoration originale du XVIII^e siècle, très bien conservée, mais malheureusement obscurcie par des constructions mitoyennes. C'est dans ce cadre que l'on peut espérer un jour voir installé un futur musée de la médecine, avec le concours du Conseil Municipal, de l'Assistance Publique et de la Société d'Histoire de la Médecine.

Dès l'entrée, le grand escalier de pierre du bâtiment principal s'orne de plaques commémoratives et d'inscriptions scellées au mur, recueillies à la suite de la démolition de l'Hôtel-Dieu annexe, rue de la Bûcherie, où elles décoraient la salle dite des Fondateurs.

Voici le texte de l'une d'elles, rédigée en 1657 par le célèbre avocat Olivier Patru,

(1) Sur l'histoire de la maison pendant le XIX^e siècle, D. Pagnien, La Pharmacie dans ses rapports avec les institutions d'assistance, 1907, in-8°.



Vierge au manteau fleurdelisé, tenant Jésus dans ses bras (Falcone de Nevers, d'un curieux eflet décoratif, conservée dans une salle de la Pharmacie Centrale des Hôpitaux de Paris)

pour célébrer les bienfaits du
Président Pomponne de Bellièvre,
dans des temps où on ne
craignait point l'hyberbole :

Qui que tu sois qui entres dans ce saint
lieu, tu n'y verras
presque partout que des fruits de la cha-
rité du grand
Pomponne. Le brocart d'or et d'argent,
ces meubles si
précieux qui parurent autrefois sa cham-
bre, par une heurieuse
métamorphose servent maintenant aux
nécessités
des malades. Cet homme divin qui fut
l'ornement
et les délices de son siècle, dans le com-
bat même de
la mort, a pensé au soulagement des
affligés. Le sang de
Bellièvre s'est montré dans toutes les
actions de sa
vie. La gloire de ses ambassades n'est
que trop connue.
Il fut premier président, et petit-fils de
deux chanceliers.
Son âme plus grande encore que sa
naissance et sa
fortune, fut un abyme de sagesse. La
France ne porta
jamais un enfant plus digne d'elle.
Toute la terre dira
des autres vertus, mais cette sale (sic)
parlera éternellement de sa pitié,
et de l'amour qu'il eut pour les pauvres.

D'autres marbres rappellent
des fondations de lits ou de ser-
vices religieux à l'Hôtel-Dieu, aux
incurables, à la Charité, à l'ancien
hôpital Trousseau, ou contiennent l'épithaphe
de quelque pieux bienfaiteur ; la transcription
des inscriptions a été fidèlement relevée (1).
L'une d'elles, datant du XVIII^e siècle, commé-
more le legs fait à l'Hôtel-Dieu par un riche
Breton, le marquis de Lopriac.

On rencontre aussi la grande inscription en
marbre noir qui se trouvait à la Charité au-
dessus du fronton de la première clinique
ouverte à Paris, en 1799, ainsi libellée :

*École clinique
ouverte le 1^{er} prairial an VII
Professeur J. N. CORVISART
Ministre de l'intérieur, François
de neufo [hôteau].*

Pénétrons dans la grande salle
que garnit au fond une grande
statue assise représentant la
Pharmacie posée sur un piédestal
en marbre, nous voyons tout
d'abord, disposés sur des tables
de marbre, des mortiers ornés
de fleurs de lys, ou de figurines,
avec anses en forme de phallus ;
l'un provient de l'hôpital de la
Charité ; il est décoré de six écus-
sons, avec l'effigie de saint Jean
de Dieu, fondateur de l'ordre des
Frères de la Charité, et porte la
date de 1695. Quelques mortiers
curieux existent encore dans
d'autres localités, l'un de 1689
aux archives de l'Assistance pu-
blique, un autre à Saint-Antoine
portant le millésime de 1613, et
l'inscription suivante : *Hic pia
pistillo tandantur pharmaca l'uro*

(1) M. Fosseyeux, *Inventaire des objets
d'art appartenant à l'Administration
de l'Assistance Publique*. Paris, 1910, in-8°.



Ensemble décoratif symbolique qui servait d'en-tête, du temps du Conseil général
des Hospices, aux papiers et étiquettes de la Pharmacie centrale
(début du XIX^e siècle).

Les cuivres matricés de ces décorations sont conservés à la Pharmacie centrale des
hôpitaux de Paris.

*neec alii cuiquam neltis eat liceat, et la signature :
Christophorus Poirot ; un autre en bronze
« fondu en 1741 » pour le service de l'apothi-
cairie de l'Hôtel-Dieu est encore en usage
dans cet établissement.*

Evidemment il n'y a rien là de comparable
à la collection de mortiers en bronze italiens
du XV^e et du XVI^e siècles, conservés au musée
Jacquemart-André, récemment ouvert au pu-
blic, et on peut déplorer que les mortiers de

nos anciennes apothicaireries ne
soient pas plus nombreux.

Nous trouvons encore une clo-
che d'argent, au millésime de 1674,
la cloche de l'ancienne Pitié, des
balances, avec leur poids de cui-
vre argenté, qui ont servi aux
travaux de Baumé, Soubeyran,
Regnault, des cuivres matricés
de ces fins et symboliques en-
sembles décoratifs qui servaient
d'en-tête, du temps du Conseil
général des hospices, aux papiers
et étiquettes de la Pharmacie
centrale, des braseros de terre
cuite ou de faïence blanche, qui
étaient en usage dans les salles
des malades aux XVII^e et XVIII^e siècles,
des plaques de cheminées
armoriées ou représentant des
scènes diverses dont les plus an-
ciennes datent de 1666 et de
1677 (1), et proviennent de l'an-
cien hôtel du financier Scipion
Sardini (aujourd'hui Boulangerie
centrale des hôpitaux) dont la
galerie renaissance ornée de figu-
rines attribuées à Lucca della
Robia est classée au nombre des
monuments historiques.

Voici enfin, garnissant les éta-
gères, les armoires, les dessus
des commodes Louis XV, les inestimables
collections de pots de faïence venus de toutes
les anciennes apothicaireries des hôpitaux
et maisons de secours, aujourd'hui disparues.
Il y a là près de 800 pièces provenant
des fabriques les plus renommées d'autrefois,
Saint-Cloud, Rouen, Sinceny, Lille, Nevers,
Delft, Paris même, qui fit de nombreuses imi-
tations de l'antique au XVIII^e siècle, dans ses
manufactures de Charonne et de la Roquette.

Il faudrait, pour identifier toutes
ces pièces, avoir toute la science
de l'érudit bibliothécaire de
l'Ecole de pharmacie, M. le D^r
Dorveaux, qui dans son petit
livre *Les Pots de Pharmacie*,
leurs inscriptions sous forme de
Dictionnaire, Paris, 1908, a dé-
voilé pour nous le secret des
chevrettes, bouteilles, cruches,
pots à canons, phylères, vases
à thériaque, conservés dans les
musées de Paris, au Louvre, à
Cluny, à Sèvres, au musée des
Arts décoratifs, chez des parti-
culiers ou dans les vieux hôpitaux
de province, à Versailles, à Châ-
teau-Thierry, à Saint-Germain-
en-Laye, etc. De magnifiques spé-
cimens de faïence italienne figu-
rent aussi dans les collections
Jacquemart-André, notamment
2 pots : *A. de Buglosse* et
A. Absinthiei.

Au milieu de cet ensemble,
signalons les pots de faïence, dé-
corés au feu de « moufle », ornés
d'armoiries et d'un semé de bar-

(1) Il existe également, à la Salpêtrière
une collection de plaques de cheminées
du XVI^e siècle, scellées aux parois de la
salle d'attente des bains.



Ensemble décoratif symbolique qui servait d'en-tête du temps du Conseil général
des Hospices, aux papiers et étiquettes de la Pharmacie Centrale,
(début du XIX^e siècle).

Les cuivres matricés de ces décorations sont conservés à la Pharmacie centrale des
hôpitaux de Paris.



Spécimens des collections de vases pharmaceutiques de la Pharmacie Centrale. En haut, au centre, pot aux armes de Necker. En bas, potiches de Delft.

beaux, autrefois à Beaumont, indiqués parfois comme étant de provenance italienne, mais plus probablement d'imitation parisienne (1), les pots décorés aux armes de Jacques Necker, contrôleur général des finances, et de sa femme, Suzanne Curchod, qui sont respectivement, pour lui : « de gueules à un cygne d'argent, nageant dans une mer de même, au chef du second, chargé d'une grappe de raisins de pourpre, pamprée de sinople, posée en face, la tige à senestre ; — et, pour elle ; d'or d'un autel de sable en « forme de tour sommée d'un feu au naturel » et posée sur une terrasse de sinople », des pots de faïence décorée provenant peut-être de l'ancien hôpital du Midi ; des vases ovales à couvercle bombé, montrant sur leur face antérieure l'Œ surmonté de la couronne royale et accolé de fleur de lis ; puis des cruches ventrues à fond bleu ; des vases à décor polychrome, munis d'anses en forme de serpents repliés sur eux-mêmes, fleurs sur rochers, rappelant les décors chinois ; des potiches de Delft, et surtout cette vierge au manteau fleurdéliné, tenant un enfant, faïence de Nevers du plus bel effet décoratif, et que nous reproduisons ici, avec quelques-unes des pièces les plus curieuses de cet ensemble (2).

La plupart des pots portent les si curieuses appellations de la pharmacopée ancienne : *Elitrix de chardon béni* ; *E. de fleur de*

pesche ; *S. de nerprun* ; *Dia-phœnix*, *lénitif fin* ; *Dia-prunum* ; *E. de pourpier* ; *E. de Buglosse* ; *S. de coquelicots* ; *Catholicum double* ; mais le motif qui survient le plus souvent est celui de *Thérétique*. On sait quelle solennité revêtait la préparation de cette panacée qui ne comprenait pas moins de 57 substances. Elle était primitivement fournie par les apothicaires de Montpellier, mais en présence des falsifications dont elle était l'objet, les apothicaires de Paris la fabriquaient eux-mêmes, et les expériences furent faites publiquement à partir de 1730 (1). A l'Hôtel-Dieu le procureur général lui-même venait voir la préparation, l'inspecteur de l'apothicairerie choisissait les drogues, plantes et liqueurs qui entraient dans la composition, et avant de les employer, on les exposait au public. On en faisait une provision considérable à la fois, pour dix ans environ (2).

Quatre de ces pots ont été prêtés en 1908 à la Faculté de médecine et décorent aujourd'hui le bureau des bibliothécaires ; ce sont les 2 pots à canon et les 2 soupières à couvercle aux inscriptions de *Thérétique* et

Orviétan, bien connus des professeurs et des étudiants.

Sans doute tous les souvenirs provenant des hôpitaux démolis ne sont pas là. Beaucoup ont été transportés au Musée Carnavalet ; inscriptions provenant des Petites-Maisons, de l'hôpital de la Miséricorde, rue Mouffetard ; pierres sculptées, recueillies dans les fouilles de l'Hôtel-Dieu, en 1865 ; bénitier en marbre blanc de l'ancienne chapelle de Trousseau. Dans ce musée figurent aussi des dessins et toiles représentant des édifices hospitaliers, depuis l'incendie de l'Hôtel-Dieu en 1772, par Hubert-Robert, Ragueneau, Saint-Aubin, jusqu'aux vues de la Salpêtrière, par Lantara, les cagnards de l'Hôtel-Dieu, par Guillier, l'opération de la cataracte par Dupuytren, à l'Hôtel-Dieu, en présence du roi Charles X (1825), la visite de la reine Anne d'Autriche à l'hôpital de la Charité, etc. De son côté, le Musée de Cluny con-

serve des jetons de recevoir des pauvres, et les 3 statues d'apôtres qui ornaient l'église de l'ancien hôpital Saint-Jacques-aux-Pélerins, rue Saint-Denis, et le cabinet des estampes de la Bibliothèque Nationale contiennent, dans la collection Destailleurs, d'assez nombreuses vues des anciens hôpitaux, en dehors de celles qui se trouvent dans la série topographique. Enfin, M. Gory, inspecteur de l'Assistance publique, vient de faire don aux Archives de cette administration, d'une collection de plans, vues, dessins, photographies, des hôpitaux parisiens, disparus ou existants, longuement rassemblée au cours d'une carrière éminente, consacrée au service de l'Assistance publique, et qui sera pour les chercheurs une mine précieuse de documentation.

Mais que de précieux vestiges du passé encore intacts dans des établissements, comme la Salpêtrière, la Maternité, ancienne Abbaye de Port-Royal, des Enfants Assistés, ancienne Institution de l'Oratoire, la Charité, Saint-Louis, Laënnec, anciens Incurables, où l'on respecte avec un soin jaloux tous les souvenirs historiques (1).

Au reste, les temps modernes offrent à la postérité un contingent non moins précieux de bienfaiteurs, dont les bustes, les tableaux, les monuments commémoratifs enrichissent chaque jour le patrimoine hospitalier : les noms de Boucicaud, Rossini, Chardon-

(1) Signalons qu'il existe au Magasin central des hôpitaux, boulevard de l'Hôpital, une reproduction très exacte d'un lit de l'ancien Hôtel-Dieu, à plusieurs malades, qui a figuré à l'Exposition universelle de 1900, et à l'Exposition rétrospective d'hygiène de Dresde en 1911; le modèle en a été copié pour le musée de cette ville.



Spécimen de pots et vases conservés à la Pharmacie Centrale des Hôpitaux de Paris.

(1) Cf. Ed. Garnier, *Gaz. des Beaux-Arts* du 5 août 1888.
(2) Il existe encore à Cochin une collection de vases de pharmacie en faïence provenant de la manufacture parisienne Adolphe, rue de la Barillerie, 22 (commencement du xix^e s.) autrefois à Ricord, et classée sur la liste des monuments historiques, par arr. du 23 avril 1909.

(1) Planchon, *Journ. de pharm. et de chim.*, XXV, 1892, p. 44 et 489.

(2) M. Fosseyeux, *Hôtel-Dieu de Paris aux xvii^e et xviii^e s.*, 1912.



Collection de pots provenant de l'hôpital Beaupon. En bas, deux soupèries analogues à celles qui ont été prêtées à la Bibliothèque de la Faculté de médecine.

pagache, Lambrecht, Debrouse (1), de Proigny, continuent dans la France moderne les traditions des d'Aligre, des Grizot de Bellecroix, des Pomponne de Bellière, des Joullet de Châtillon (2).

Le souvenir des femmes du Grand Siècle est un talisman. L'image de M^{me} de Sévigné, mainte fois répétée dans les salles du Musée Carnavalet, protégée, avec un bonheur renouvelé, ses destinées. Souhaitons qu'il en soit de même pour M^{me} de Miramon, « cette mère de l'Eglise », comme l'écrivait M^{me} de Sévigné à M^{me} de Coulanges, au lendemain de sa mort. Puisse le bon portrait qu'a fait d'elle de Troy, provenant de la collection La Caze, et malencontreusement envoyé au Musée de Pau en 1872, présider un jour au « Musée des Miramions ». Comme l'écrivait récemment André Hallays, dans une de ces charmantes causeries (3), dont il a le secret : « Le cadre serait harmonieux. Le petit jardin pourrait demeurer ouvert au public. Les belles façades seraient ainsi conservées pour la gloire de Paris. Et l'ombre de M^{me} de Miramon serait sans colère en retrouvant sa maison transformée en musée de la Charité. »

Dans l'histoire de la vie sociale de tous les

temps, la charité, l'assistance, la médecine sont inséparables. Elles n'ont tenu jusqu'ici, pourtant, qu'une toute petite place dans les manuels d'histoire générale, qui, autrefois même, les ignoraient. A cette manifestation de l'activité humaine il est temps de donner l'importance qu'elle mérite.

On a tout consacré, jusqu'ici, à l'histoire littéraire. On a trop séparé le moral du physique. Une réaction s'est d'ailleurs produite. On nous a apporté, avec un luxe indiscret, le diagnostic rétrospectif des maladies de tous les grands hommes, des rois, des empereurs. Mais cela, c'est encore de la littérature. C'est dans les classes populaires, c'est au regard du pauvre, c'est dans le spectacle de la vie quotidienne que doivent apparaître, dans leurs manifestations si étendues et si variées, l'histoire de la médecine et celle de l'assistance. Et dans un musée qui offrira le spectacle de leur action convergente et solidaire, l'effort sera moins de rechercher tous leurs tenants et aboutissants que de leur imposer des limites pour ne pas dépasser un but raisonnable et normal.

Dans un volume comme celui du D^r Richer, nous voyons

quelle importance on peut trouver aux relations de l'Art et de la Médecine. Que ne rencontrera-t-on pas si l'on envisage les relations de la médecine et de la vie? Elles se renouvellent avec chaque génération, reflétant les progrès et les aspirations nouvelles.

Ne sera-t-on pas surpris de rencontrer une époque où les hommes mettaient autant de soin à simuler les maladies qu'on apporte aujourd'hui de zèle à les combattre?

Faut-il rappeler les cours des miracles et les supercheres des malingreux, des franc-miteux, des coquillards, des saboteux, qui défrayaient les chroniques scandaleuses du moyen âge, et fournirent plus d'un thème aux poésies de nos pères, depuis Rutebeuf, jusqu'à Villon et Eustache Deschamps.

... Car plusieurs font le potencier (bolteux) qui ont sans et couchans en bon lit
Toute nuit leur jambe saigner
Font par sang et herbe qu'on frit.

L'un dit qu'il a le mal de Saint-Quantin (hydropisie)

L'autre se fait battre des escourges, Comme hors de sens, et l'autre objet
Du mal Saint-Leu (épilepsie)...

Et Ambroise Paré, dans son *Traité des monstres* (1573), ne manque pas de signaler, pour notre édification, « des exemples de l'artifice des meschans gieux de l'hostière » qu'il avait observés dans ses nombreux déplacements.

Dans des temps plus proches, les miracles des jansénistes au tombeau du diacre Pâris, au cimetière de Saint-Médard, fournissent un autre exemple de l'intérêt qu'un phénomène social, se rapportant à l'histoire générale, peut apporter à une exposition de documents iconographiques consacrés à l'histoire de la médecine et de l'assistance.

De ce point de vue, la création projetée achève de prendre sa valeur propre, qui n'est pas seulement le désir, fort légitime, de conserver les souvenirs plus ou moins glorieux d'une importante corporation ou d'une institution séculaire, mais d'ajouter un instrument pédagogique de premier ordre à ceux que nous possédons, pour rendre sensible aux générations nouvelles la vie intime des ancêtres, et le trésor des dévouements accumulés par les siècles.

N.D.L.R. — Le second article de notre collaborateur et ami Alphonse Bruno, sur le D^r Paul-Emile Colin et la renaissance du bois gravé, n'a pu prendre place dans nos colonnes. Un accident est survenu en cours de tirage à l'une des gravures sur bois qui l'illustraient. Nous avons dû surseoir, à notre vif regret, à la publication de lignes et d'images que nous savons très attendues. Satisfaction sera donnée à nos lecteurs en mars.



En haut, au centre, pot provenant de l'apothicaire de l'hôpital de la Charité, avec l'effigie de saint Jean de Dieu, fondateur de l'ordre des frères de la Charité.

(1) M^{me} Debrouse, décédée en 1913, a légué une série de tableaux qui ornaient son hôtel de l'avenue Marceau, aux deux fondations qui portent son nom, à Paris et à Lyon; quelques-uns sont remarquables et mériteraient d'être signalés, mais pareil sujet dépasse le cadre de notre article.
(2) Sur tous ces personnages, v. Marescot du Thillieu, *Les Bienfaiteurs de l'Assistance Publique*. Paris, 1902, 2 vol. in-8.
(3) A. Hallays, *En fânant*, Paris, 1912, in-12.

RABELAIS

PRÉCURSEUR DE LA MÉTHODE EXPÉRIMENTALE

Par le Dr A.-F. LEDOUBLE

Membre de l'Académie de Médecine

Professeur d'Anatomie à l'École de Médecine de Tours,

Quelques semaines avant sa mort, notre regretté Maître, le professeur Ledouble, nous adressa pour Æsculape les lignes que voici sur un sujet qu'il affectionnait entre tous et qu'il connaissait bien : Rabelais. Dans sa pensée, l'article devait inaugurer la série des monographies que nous allons consacrer aux gloires de l'École de médecine de Montpellier. En vérité le professeur Ledouble envisageait Rabelais d'un point de vue spécial. Et qu'importe ? Le génial Tourangeau s'est attardé à Montpellier un temps suffisant pour y puiser la moelle substantielle des classiques de la médecine, et y apprendre les secrets du corps humain « par fréquentes anatomies ». L'enseignement qu'il y a reçu, venu de maîtres tels que Guillaume Rondelet, a été pour beaucoup dans la vaste étendue de ses connaissances en sciences médicales et naturelles ; enfin, par-dessus tout, il a puisé à Montpellier, auprès de professeurs d'élite une curiosité de savoir, une discipline d'esprit, qui lui ont permis d'être, comme le montre le professeur Ledouble, un précurseur, un initiateur de la méthode expérimentale, c'est-à-dire de la méthode sans laquelle il n'y a pas de vérité possible dans les sciences, et un des ennemis les plus méprisants de la discipline scholastique.

QUEL que soit le rang que nous occupions dans la société, nous n'y sommes arrivés et nous ne nous y maintenons que par les qualités dont nous ont imprégnés et nous imprégnent quotidiennement les livres. Les livres sont nos premiers maîtres et souvent nos derniers amis. L'ouvrier qui sait lire peut, avec de l'intelligence, du travail et de la persévérance, s'élever au niveau des plus grands citoyens. Si l'église est la maison de Dieu, la bibliothèque est le temple de l'esprit humain, le tabernacle du Verbe écrit, c'est le reliquaire des penseurs qui, de siècle en siècle, ont agrandi le monde, c'est l'armorial d'une noblesse qui à l'infini pour ancêtre et pour postérité.

Après cette profession de foi, vous devinez de suite pourquoi, lecteurs, je prise autant que vous le chef-d'œuvre, débordant de gaieté, de finesse, d'esprit, de science et de philosophie que nous a légué le génial enfant des bords de la Vienne, qui sut allier à des connaissances aussi étendues que précises en pédagogie, en histoire, en géographie, en art militaire, en linguistique, en botanique, en anatomie, en physiologie, en médecine, en chirurgie, en théologie, en droit, en architecture, etc., l'art le plus merveilleux d'écrire en prose, sinon en vers. La fameuse histoire de Gargantua et de Pantagruel sera sempiternellement lue, méditée et commentée non seulement parce qu'elle est éminemment originale, admirablement écrite, amusante au possible et provoque le rire à pleine gorge et parce que, comme l'a remarqué dans son savant ouvrage sur le *Coudray-Montpensier, l'abbaye de Seuilley et les environs* (1), un des maîtres de l'archéologie française, M. l'abbé L. Bossebauf, président honoraire de la société archéologique de Touraine, elle fournit, en ce qui concerne la Renaissance, encore trop ignorée, nombre de renseignements sur « les habitudes, les préjugés et les travaux des différentes classes de la société, les étoffes et les costumes, les engins de guerre, les moyens de locomotion, l'art, au point de vue de l'archi-

ture, de la peinture, de l'orfèvrerie, de l'émaillerie et de la joaillerie... de précieuses indications par rapport aux industries du vêtement, à l'art de la calligraphie, de l'imprimerie, de la musique avec les instruments, aux mœurs et usages locaux, aux jeux et exercices, tels que la chasse, la natation, l'équitation, les amusements de la ville et de la campagne,

cette humanité, si noble et si malheureuse, — un culte sincère de la vraie science.

A une époque où on ajoutait aveuglément foi aux racontars les plus fantastiques de tels ou tels voyageurs habileurs, voire même des assertions dont il eût été très facile de contrôler l'inexactitude, Rabelais a eu, en effet, le goût de l'observation et de l'expérience. Celui

que la légende a accusé sans raison d'une intempérance moins avouable, ne fut qu'un véritable « goinfre de livres ». Mais il ne les dévorait pas pour s'emplier d'une vaine science de mots et de formules, pour citer et répéter ce que d'autres avaient dit avant lui et s'asservir à la tradition, mais pour se rendre plus capable de découvrir lui-même les secrets de la nature physique et morale.

Après s'être assimilés les œuvres des théologiens, des grammairiens, des historiens, des poètes, des philosophes, des grands navigateurs de l'antiquité et du moyen âge, et principalement celles des naturalistes et des médecins qui satisfaisaient mieux son penchant pour les sciences naturelles et la médecine, il a, à Fontenay-le-Comte, durant l'été, muni « de cerfouettes, bèches, tranches et autres instruments requis à bien arboriser... », passant par quelques prés et autres lieux herbus, visité les arbres et plantes, les conférents avec les livres des Anciens qui en ont écrit, comme Théophraste, Dioscorides, Marinus, Plinius, Micander, Macer et Galien » et découvert la sexualité des plantes, — en prenant à tort, il est vrai, pour le mâle, la femelle qui porte la graine, — « et comme en plusieurs plantes sont deux sexes, mâle et femelle, ce que voyons ès lauriers, palmes, chênes, hêueses, asphodèles, mandragore, fougère, agaric, aristolochie, cyprès, térébinte, poutliot, péone et autres » ; il a, à Montpellier, dans la saison des frimas, après avoir commenté les *Aphorismes* d'Hippocrate et l'*Ars parva* de Galien dans les cours où se pressait la foule des étudiants, fréquenté la salle de dissection de l'Université, « anatomisé » des cadavres fleurant mauvais et autour desquels



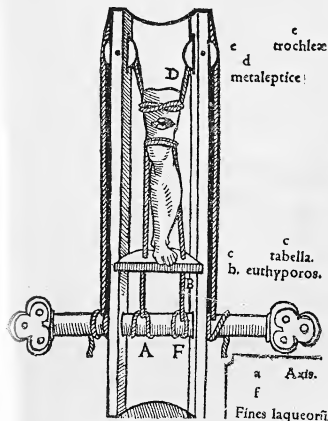
(Cliché de Médecine)

François Rabelais, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier (22 mai 1537).

D'après un ancien tableau conservé à l'École de médecine de Montpellier.

aussi bien que relativement à l'intérieur des gentilshommes, des bourgeois, des marchands, sans négliger la boutique des apothicaires avec leurs « petites boytes », mais encore et surtout parce que, sous crudités du langage, on y sent une critique supérieure, une soif inextinguible de justice, un amour profond de l'humanité, —

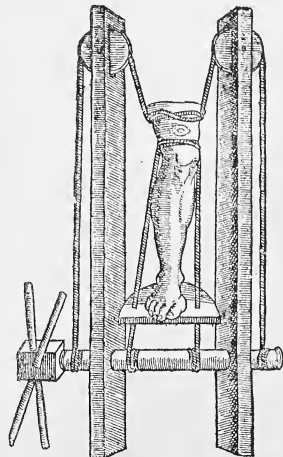
La Figure de Glossocomion.



Glossocomion de Rabelais, pour la réduction des fractures du fémur.

Tel qu'il est figuré dans une traduction de Galien de 1539, par Philatrios (pseudonyme de Rabelais), conservée à la Bibliothèque Nationale.

(D'après A. Heulhard, in *Rabelais chirurgien*.)



Le Glossocomion d'Ambroise Paré, pour la réduction des fractures du fémur.

Tel qu'il est figuré dans ses Œuvres (xv^e livre, Des Fractures).

allulaient les mouches venimeuses et, en faisant jouer scalpel, érigne et ciseau, reconnu et écrit, trois cents ans avant le chirurgien lyonnais Bonnet, l'aplatissement transversal de la portion cervicale de la trachée, comprimée par le goître et, deux cents ans avant le syphiligraphie Astruc, les lésions pathologiques du sarcocele vénérien, pratiquée des « entommeures de la cervelle et de la plèvre » ; semblables à celles qui sont représentées dans les Traités modernes d'anatomie humaine de Beaunis et Bouchard et de Fort ; il a, à Lyon, dirigé, pendant deux ans, comme médecin en chef, un grand nosocomie » et, en s'attardant au lit des malades dont l'histoire prêtait à quelque considération intéressante ou des « navres » dont les fractures ou les plaies nécessitaient l'application d'un appareil compliqué ou d'un pansement difficile, fixé, le premier, la symptomatologie de la stomatite mercurielle, distingué, plusieurs siècles avant Ricord auquel on a élevé une statue à Paris, l'écoulement urétral non virulent de l'écoulement urétral virulent, « extrait à grands renforts de béciles, pratiquant l'art de voir choses non apparentes, comme enseigne Aristotélès », le « ciron » de la gale, rangée encore, en 1842, dans le *Compendium de médecine*, parmi les vices, les cachexies ou les phlegmasies, inventé ou perfectionné des instruments de chirurgie, un glossocomion, glossocomion ou solène mécanique pour la réduction des fractures de l'os de la cuisse et un siringotome pour débarrasser l'intestin hernié et étranglé ; il a dans l'une ou l'autre ou plusieurs des villes qu'il a habitées, où, enfin, parois, « se desporter en Braque ou es près et jouer à la balle, à la paume, à la pile trigone, etc., galamment s'exerçant le corps comme il avait l'âme auparavant exercé » pour

avoir pu montrer les avantages de la gymnastique, indiquer même, avec une de ces débauches de style qui lui sont familières et où il est vraiment prodigieux par l'abondance des mots et les tours du langage, celui des exercices gymnastiques de fond, de force ou de vitesse auquel il faut recourir suivant qu'on veut développer les muscles, « exercer le thorax et le poumon ou galvaniser les nerfs. »

Adversaire méprisant et résolu de cette éducation « toute livresque » dont a parlé Montaigne et de ces leçons ex cathedra qui se réduisaient à la lecture d'imprimés et de manuscrits traditionnels et se terminaient par de fastidieuses discussions où, maîtres et élèves, oubliés des choses mêmes « s'emboîsaient après des paroles », il a, en prêchant d'exemple, recommandé instantanément et à diverses reprises « l'étude des faits de nature » et de « l'état humain ».

Chaque jour, le fils de Grandgousier « considérait l'état du ciel », la position du soleil, de la lune et des étoiles, devisait joyeusement avec son maître « de la vertu, propriété efficace, et nature de tout ce qui leur estoit servi à table, du pain, du vin, de l'eau, du sel, des viandes, poissons, fruits, herbes, racines ». Si le temps était pluvieux, il allait « voir comment on tiroit les métaux ou comment on fondait l'artillerie... voir les lapidaires, orfèvres, monnayeurs, tissiers, horlogers, imprimeurs, teinturiers

Siryngotome.



Le Siringotome de Rabelais, pour le débarrasser de l'intestin hernié et étranglé.

Tel qu'il est figuré dans une traduction de Galien de 1539, par Philatrios (pseudonyme de Rabelais), conservée à la Bibliothèque Nationale.

(D'après A. Heulhard, in *Rabelais chirurgien*.)

Galien parle de l'emploi du Siringotome pour agrandir l'orifice abdominal par où l'intestin fait hernie : « les instruments commodes à telles incisions sont ceux que les Grecs appellent siringotomes, c'est-à-dire qui sont appropriés à inciser les fistules. » Observons avec A. Heulhard que Galien ne décrit pas ses siringotomes, et que Rabelais n'en a pas de modèle pour fabriquer le sien.

et autres sortes d'ouvrirs ; et partout donnant le vin, apprenoit et considérait l'industrie et invention des mestiers ».

« Vos philosophes qui se complaignent toutes choses estre par les anciens escriptes, déclare la pontife Bacchus aux visiteurs de l'oracle de la dive bouteille, rien ne leur estre laissé à inventer, ont tort trop évident. Ce que du ciel vous apparoyst et appelez phénomènes, ce que la terre vous exhibe, ce que la mer et autres fleuves contiennent, n'est comparable à ce qui est en terre caché. » Cherchez à « investiger comme est le naturel des humains ».

Et surtout ne vous découragez pas : « par temps on esté et par temps seront toutes choses latentes inventées ».

Quelle différence, entre « les précepteurs sophistes du collège de Montaigu et « autres tousseux de semblable farine » dont Erasme a taillé l'impitoyable et stérile discipline et Ponce de la dive bouteille, rien ne leur estre laissé à inventer, ont tort trop évident. Ce que du ciel vous apparoyst et appelez phénomènes, ce que la terre vous exhibe, ce que la mer et autres fleuves contiennent, n'est comparable à ce qui est en terre caché. » Cherchez à « investiger comme est le naturel des humains ».

Et surtout ne vous découragez pas : « par temps on esté et par temps seront toutes choses latentes inventées ».

Quelle différence, entre « les précepteurs sophistes du collège de Montaigu et « autres tousseux de semblable farine » dont Erasme a taillé l'impitoyable et stérile discipline et Ponce de la dive bouteille, rien ne leur estre laissé à inventer, ont tort trop évident. Ce que du ciel vous apparoyst et appelez phénomènes, ce que la terre vous exhibe, ce que la mer et autres fleuves contiennent, n'est comparable à ce qui est en terre caché. » Cherchez à « investiger comme est le naturel des humains ».

oyseaux de l'aër, tous les arbres, arbus-
tes et putices des forests, toutes les herbes
de la terre, tous les métaux cachés au
ventre des abismes, les pierreries de tout
Orient et Midy, rien ne te soit incogneu...
Et par frequentes anatomies acquiesstoy la
parfaicte cognoissance de l'autre monde qui
est l'homme.»

Le dernier conseil pour n'être pas nou-
veau — c'est le *quodlibet* de la sagesse
antique, — est encore bon à suivre. Ce que
l'homme connaît toujours le moins, c'est
lui-même. Il a mesuré les cieus, calculé le
poids de la terre, fait du Jupiter-Tonnant
de ses aieus, un simple messager qui porte
en un clin d'oeil sa pensée et même sa
parole d'une extrémité du monde à l'autre,
obligé le blond Phébus et la pâle Phébé
à peindre leur propre image, la sienne,
tout ce qu'il veut, au fond d'une chambre
obscur. Que dis-je ? Il les a réduits à
l'humble rôle de copistes de nos vieux
manuscrits. Il a dompté tous les éléments,
l'air et les vents lui obéissent en es-
claves et déjà des navires d'un nou-
veau genre tracent leurs sillages dans
les plaines de l'atmosphère aussi sûre-
ment que le font depuis longtemps les
vaisseaux sur la vaste étendue des
océans.

Oui, l'homme a créé ces merveilles, mais



François Rabelais.

(D'après une gravure du Cabinet des Estampes, publiée dans Rabelais,
L. Michaud, éditeur.)

il n'a toujours que des notions imparfaites
sur son corps, son intelligence, le principe
de vie qui l'anime ; il ignore son origine,
son berceau, son histoire. Or, savoir tout
cela ne serait-ce pas savoir le comment et le
pourquoi des choses ?

N'est-il pas vrai, d'autre part, que si
toutes les sciences émanent de l'homme,
toutes les sciences se résument aussi dans
l'homme « cette synthèse de la nature » pour
employer les expressions d'Aristote ? Organisés
ou inorganiques, tous les corps ne se réduisent-
ils pas aux mêmes éléments atomiques, four-
nis par le sol, l'atmosphère et les eaux, et
régis, — comme l'a démontré Marcellin Ber-
thelot, dont c'est le plus beau titre de sa
gloire, — par les mêmes lois chimiques ? La
cellule, le plus simple des organismes, n'est-elle
pas l'origine commune de tous les tissus ?
L'embryogénie humaine n'est-elle pas, enfin,
le résumé de la série animale tout entière de la
cellule à la vertèbre ?

Tout cela, l'auteur de *Gargantua et de
Pantagruel* semble l'avoir soupçonné. Et de
même qu'il a préconisé ces leçons de
choses maintenant en honneur dans nos écoles
primaires, noté ce qu'on commence à peine à
concevoir dans nos lycées, que c'est dans le
développement parallèle et connexe des facul-
tés intellectuelles et des forces physiques qu'on
doit chercher l'idéal de l'éducation (*mens sana
in corpore sano*) il a, — lui dont les études
en théologie et en métaphysique ont été chez
les bénédictins de Senilly et au couvent de la
Baumette, poussées aussi loin que possible, —
affirmé que pour arriver à bien comprendre
l'homme intellectuel et moral, il faut « par
frequentes anatomies, acquérir la parfaite
cognoissance » de l'homme charnel, visible
et tangible, auquel il est intimement uni.

C'est parler d'or. Si rien ne s'oppose en prin-
cipe effectivement, messieurs, à ce que l'éner-

gie, la force, si vous préférez, même dans
ce qu'elle a de plus merveilleux et de plus
mystérieux, la vie et l'intelligence, puisse
exister indépendamment de la matière, il
n'est pas moins vrai qu'en cet état elle se
dérobe et se dérobera toujours à nos inves-
tigations. Etres sensibles, c'est seulement
revêtue de sa forme matérielle qu'on a si
ingénieusement définie « une possibilité de
sensations » qu'il nous est et nous sera
toujours seulement donné d'apprécier ses
effets et de constater ses transformations.
Je n'insiste pas. A quoi bon d'ailleurs ?
Aujourd'hui la psychologie pure a perdu
de plus en plus de terrain. Ce qu'on
étudie c'est la psychologie morbide ou la
psycho-physiologie qui, toutes deux, pren-
nent pour but de leurs recherches la dé-
termination des rapports du système ner-
veux et de la pensée. La nécessité pour
le psychologue d'être doublé d'un médecin
et plus particulièrement d'un anatomiste
et d'un physiologiste, ne prête plus matière
à discussion et les deux seules preuves,
les meilleures que je puisse en fournir,
c'est le nombre relativement considérable
de normaliens, d'agrégés, voire même
d'ecclésiastiques qui viennent entendre
la parole de nos maîtres du Collège
de France et de la Sorbonne et la
nomination, il y a longtemps déjà,
comme directeur du laboratoire de psy-
chologie expérimentale à la Sorbonne, d'un



Les envies de Gargamelle enceinte.

(Gravure tirée d'une très ancienne édition de Rabelais.)
Une multitude de personnes sont occupées à assaison-
ner le mets dont Gargamelle a une envie de femme
grosse. Gargamelle est assise sur un escabeau, et Grand-
gousier, son époux, lui demande de manger moins, vu
qu'elle approche de son terme, et « que ceste tripaille
n'est... viande moult lonable » ; à quoi il ajoute, que « celluy
ha grande envie de mâcher... qu'il d'eyelle le sac mange ».
Gargamelle ne tint pas compte de ce sage avis, puis-
qu'elle en mangea « seze muidz, deux bussars, et six tups ».



Comment Gargantua naquit de façon bien estrange.

(Gravure tirée d'une très ancienne édition de Rabelais.)
L'artiste a suivi exactement le texte de Rabelais :
Grandgousier soutint Gargamelle qui se trouve aussi
entre les mains de deux vieilles dont l'une vient de lui
administrer « un restrictif si horrible » que Gargantua
vient au monde par l'oreille gauche de sa mère d'où il
est tiré par une sage-femme. Il étend les bras, ouvre la
bouche, et crie : « A boire ! à boire ! » Au second plan,
deux femmes préparent les langes.



Budebec, femme de Gargantua, vient de mettre au monde Pantagruel.

(Gravure tirée d'une très ancienne édition de Rabelais.)

Au premier plan une des sages-femmes tient le nouveau-né dans ses bras. Au second plan Budebec est couchée, les mains jointes. Avant Pantagruel, du ventre de Budebec « yssirent », soixante et huyct tregeniers, chacun tirant par le licol un mulet tout chargé de sel, après lesquels sortirent neuf dromadaires, chargés de jambons et langues de bœuf fumées ; sept chameaux chargés d'anguillettes ; puis vingt et cinq charrettes de pourraux, d'aulx, d'oygones et de cibot, « caravane que le dessinateur a mise au dernier plan. Enfin, « voyez sortir Pantagruel, tout vlu comme un ours, dont dist une d'elles (des sages-femmes), en esprit prophétique, si il est nay a tout le poi, il fera choses merveilles ; et s'il vit, il aura de l'age ». Il vécut, mais cotta la vie à sa mère Budebec.

résumé succinct de la thèse de licence en médecine de Rabelais, et le chapitre XXXI du livre V où il est fait mention avec plus ou moins de détails, de tous les animaux, réels ou imaginaires, rencontrés par Pantagruel « dans l'Isle de Frize, au pais de Satin ». A ce chapitre d'anatomie comparée il convient encore, d'ajouter maintes pages où, de-ci de-là, en formulant aussi un ensemble de faits positifs au lieu de ne s'appuyer que sur des préconceptions fictives, en s'occupant avec un égal bonheur



De l'embarquement de Pantagruel et de l'herbe appelée Pantagruetion.

(Gravure de Houat.)

Une foule de gens, « nauchiez, pilots, hespaliens, truchemens, artisans, gens de guerre, » embarquent avec eux « vivres, artillerie, munitions, robes, deniers et autres hardes ». Au premier plan un homme coupe des tiges de *Pantagruetion*, dont Pantagruel « fest charger grande foison, tant verte que crude, que conficte et prépare ».

Rabelais a décrit avec un talent et une exactitude remarquables le *Pantagruetion* qui n'est autre chose que le chanvre, sa préparation, sa mise en œuvre, sa dénomination « et les admirables vertus d'icelle herbe ».

de l'éléphant, du rhinocéros, du renne ou tharande, de la baleine, le plus grand des cétacés à grosse tête ou « Physétères », du pigeon-voyageur d'origine arabe ou « gozal », de l'hirondelle marine ou *Dactyloptère* volant, des *Ascarides* lombricoïdes, du sarcopite de la gale, du draconeau grivolet ou ver de Médine, de la mouche des bœufs, de l'œstre Junonienne ou autres telles bestes », Maître François a préparé et annoncé Buffon, Lacépède, Daubenton, Lamarck et Cuvier.

A l'heure de la puberté intellectuelle, quand le travail devient personnel, Rabelais, élevé dans l'ombre, le silence et la paix des cloîtres,

a donc passionnément aimé la nature et de la façon dont elle doit être aimée, c'est-à-dire à la fois (et c'est là un des traits essentiels de son génie), comme l'aiment les poètes et les rêveurs et comme l'aiment les savants, comme ceux qui veulent l'admirer dans la magnifique variété de ses formes et comme ceux qui veulent la pénétrer dans les secrets de ses lois éternelles. Sous ce rapport il a été, de même qu'en bien d'autres choses, on ne saurait le proclamer trop haut, un initiateur et un précurseur, l'initiateur de la méthode qui remonte des effets à la cause, des conséquences au principe, des faits particuliers à la loi, qui recherche le relatif et non l'absolu et qui tend à substituer partout des preuves aux affirmations, de la méthode expérimentale, en un mot, sans laquelle il n'y a pas de vérités possibles dans les sciences, surtout en médecine ; il a créé dans son siècle un mouvement colossal qui ne s'est pas ralenti et ne se ralentira jamais.

Avec Descartes qui a écrit le *Discours de la Méthode*, dénommé à bon droit « la charte de toute la philosophie », reconstruit l'édifice entier des sciences, maître François est donc une des personifications les plus éclatantes de la Touraine, une des plus rayonnantes manifestations de son génie médical. Inventeur précoce de toutes les idées et de toutes les curiosités modernes, esprit universel et fécond, chercheur solitaire et inassouvi, il a poussé ses divinations au delà de son siècle jusqu'à rejoindre et même dépasser le nôtre.



Pantagruel répond à la lettre de son père Gargantua par pigeon voyageur.

(Gravure tirée d'une très ancienne édition de Rabelais.)

Pantagruel, debout sur son navire, tient en main un pigeon qui doit porter à son père la réponse à la lettre que celui-ci vient de lui envoyer. Autour de lui sont ses familiers, et Malicorne, écuyer-tranchant de Gargantua, qui a apporté la lettre et le pigeon dans un panier qu'il tient devant lui. Au premier plan, des rameurs s'efforcent de retenir au rivage la celoue de Gargantua qui a amené les deux passagers bipèdes à Pantagruel.

UNE PIÈCE ANATOMIQUE EN MARBRE

LE SAINT BARTHÉLEMY "ÉCORCHÉ"

DE MARCO D'AGRATE AU DUOMO DE MILAN

Par le Dr GUISEPPE PORTIGLIOTTI (de Gênes)

A l'heure où notre sympathique collaborateur le Dr Guiseppe Portigliotti, de Gênes, nous adressait l'article qu'on va lire, nous étail remise, par un hasard heureux, l'image qu'on trouvera reproduite au milieu de la présente page d'Æsculape. L'offre arrivait à point nommé.

Il s'agit de la représentation d'un petit bronze italien de la Renaissance que vient d'acquérir le Louvre. La statuette représente un sujet qui, bien que peu plaisant en soi, eut une très grande vogue en Italie au XVI^e siècle : un « écorché ». Le modèle, debout, le poids du corps reposant sur la jambe droite, la jambe gauche repliée et le pied appuyé en arrière sur un ressaut du terrain, lève le bras droit au-dessus de la tête; le bras gauche pend le long du corps.

La mode de ces figures anatomiques — le Dr Guiseppe Portigliotti le démontrera tout à l'heure, — semble avoir pris naissance dès la fin du XV^e siècle. Elle tient évidemment au soin de plus grand que tous les artistes, à la suite de Verrocchio, de Léonard de Vinci et surtout de Michel-Ange, apportèrent au rendu exact de la musculature; c'est cette tendance à un naturalisme presque scientifique qui détermina les sculpteurs à exécuter une série assez considérable de statuette de bronze représentant des « écorchés ».

JE me permets de présenter aux lecteurs d'Æsculape une œuvre d'art italienne, qui est en même temps une véritable « pièce » anatomique.

C'est une statue en marbre, sur laquelle les *ciceroni* de la cathédrale de Milan ne manquent jamais d'appeler l'attention des visiteurs et qu'ils entourent de commentaires plus ou moins fantaisistes. La statue représente saint Barthélemy écorché.

* *

Cette œuvre d'art se rattache à toute une série de travaux des grands maîtres italiens de la Renaissance. L'anatomie était alors à la mode. Le réalisme qui triomphait de jour en jour, exigeait qu'on travaillât d'après nature.

On méprisait quelque peu les marbres anciens, car toute l'antiquité n'avait étudié que sur le vivant. Et le mépris ne tarda pas à atteindre, au moins chez quelques-uns, un degré dont on ne peut se faire une idée. Baccio Bandinelli, par exemple, se laissa aller jusqu'à dire à Cosme de Médicis que les anciens, faute de leur peu de connaissance en anatomie, n'avaient fait que des œuvres absolument erronées.

Il y avait, d'autre part, dans la religion chrétienne, beaucoup de scènes et de sujets dont les Grecs et les Romains avaient manqué. Des sujets comme la *Pietà*, le *Christ en croix*, le *Christ déposé*, la *Résurrection de Lazare*, la *Décollation de saint Jean-Baptiste*, le *Meurtre d'Holopherne*, toutes les variées et innombrables scènes de martyre constituaient un domaine nouveau, très riche. Les peintres et les sculpteurs devaient, s'ils ne voulaient pas faire de l'académie, s'approcher des souffrants et des mourants, voire même des cadavres pour pouvoir traiter ensuite, avec tout le réalisme désirable, de pareils sujets.

Ainsi, peu à peu, nos maîtres des XV^e et XVI^e siècles ont fini non seulement par pratiquer des dissections, mais par travailler en vrais anatomistes.

Ghiberti, Donatello, Jacopo della Quercia possédaient déjà une connaissance assez exacte du corps humain, mais ils ne l'avaient pas encore acquise sur les tables d'autopsie. Ce furent Antonio Pollaiuolo et Andrea Verrocchio

qui, les premiers, étudièrent sur le cadavre le trajet des veines, le jeu des articulations, la saillie et le relief des muscles.

Antonio Pollaiuolo, qui se trouva bientôt charmé par cette nouvelle étude, ne vit presque

plus en peinture que la solution des problèmes d'anatomie. Son *Saint Sébastien* de la « National Gallery » de Londres en est un exemple frappant. Il n'a de religieux que le titre : aucun sentiment humain ou mystique ne le soutient. Ce n'est pas un saint harcelé qui souffre, mais un jeune corps nu dont tous les muscles sont exactement reproduits dans leurs attitudes particulières. C'est, en un mot, une « pièce » à la fois physiologique et anatomique.

Bien d'autres œuvres d'art italiennes de la même époque ne sont que des études de tel genre. Nous pouvons citer le fameux *Christ mort* d'Andrea Mantegna à la Pinacothèque de la « Brera » de Milan.

Ici, comme dans le *Saint Sébastien*, le sentiment religieux s'efface et se trouve relégué au dernier plan. Ce qui nous attire, ce qui nous frappe, c'est seulement le prodigieux tour de force, auquel nous devons le plus étonnant effet de perspective et d'anatomie, la plus admirable représentation artistique de raccourci. M. Eugène Müntz a dit très justement que « le grand peintre a voulu faire de ce qui n'était qu'une académie un tableau d'histoire : à côté de ce cadavre dans lequel il lui plaît de nous montrer le Christ, il a placé la Vierge et une autre femme, qui sanglotent amèrement. C'est une erreur. Il faut avoir le courage de son opinion et ne pas inscrire le nom d'un Dieu sur une étude anatomique ».

* *

Nous ne nous attarderons pas sur le rôle toujours grandissant que joua l'anatomie chez les maîtres de la Renaissance. Ce serait une tâche très longue.

On sait, d'ailleurs, que tous ou presque tous les peintres et les sculpteurs de l'âge d'or de l'art italien ont disséqué abondamment. Michel-Ange et Léonard de Vinci pratiquèrent de nombreuses autopsies avec une ardeur qui participait parfois de la frénésie. Un dessin d'Oxford nous montre le premier, disséquant fiévreusement, à la lueur d'une chandelle plantée dans le thorax du cadavre.

Sous l'action de ces deux grands maîtres, les études anatomiques prirent un développement tout à fait extraordinaire. Au lieu d'être considérée par l'artiste comme une science auxi-



Étude d'écorché. Petit bronze italien du XVI^e siècle, récemment acquis par le musée du Louvre.

Il croyait, dans son orgueil ingénu, avoir surpassé le génial sculpteur des frises du Parthénon, tant le souci de l'exactitude anatomique était devenu dominant chez certaines âmes d'artistes, aux derniers jours de la Renaissance!

••

Au xviii^e siècle, un autre sculpteur devait reproduire, d'une façon saisissante, des « écorchés ». C'était Ercole Lelli. Mais il a eu le mérite et le bon goût de ne donner aucun nom de saint à ses statues, qui furent destinées à soutenir le baldaquin de la chaire d'anatomie à l'Université de Bologne, où jadis, à l'aube du xiv^e siècle, Mondino da Luzzi avait exposé la structure du corps humain d'après les dissections que, le premier en Europe, il avait pratiquées.

N. D. L. R. — Il serait facile de dresser une liste assez longue des statuettes en bronze représentant des écorchés. A Paris seulement, on peut citer les collections de M. Ferdinand Bischoffsheim, l'ancienne collection Isaac de Camondo (aujourd'hui au Louvre). Les catalogues des ventes Warneck (1905) et Yanville (1907), mentionnent également des « écorchés ».

Parmi les pièces que renferment les musées étrangers, nous citerons seulement l'une des deux que possède le Kaiser-Friedrich-Museum de Berlin (n° 199 du catalogue des *Italianische Bronzen*, 1904; fig. . pl. xxvi); elle offre pour nous un intérêt particulier, car elle est pareille à celle que le musée du Louvre vient d'acquérir, sauf que le bras droit y est levé et ramené plus haut au-dessus de la tête.

La plupart de ces petits bronzes, — de même que celui du Louvre, — indiquent par leur exécution, par leurs proportions allongées, une date assez avancée dans le xvi^e siècle. Quelques-uns rappellent beaucoup l'œuvre de Marco Ferrari d'Agrate dont le lecteur d'*Æsculape* vient de lire la description.

On peut se demander pourquoi pareilles productions artistiques n'ont pu voir le jour avant la Renaissance. L'explication de ce fait nous amène à dire quelques mots des études anatomiques avant les xv^e et xvi^e siècles. Nous les emprunterons à Mathias Duval, auteur de *l'Histoire de l'Anatomie plastique*.

Les premiers maîtres de l'anatomie, — et Galien lui-même, — n'étudièrent cette science que chez l'animal et en particulier chez le singe. Après eux aucune recherche originale n'est faite; les médecins célèbres des iv^e et vii^e siècles ne font que reproduire les descriptions de Galien.

Plus tard, écrit Mathias Duval, les médecins arabes (Avicenne, Albucasis, Averroès) ne firent faire aucun progrès à l'anatomie : le Coran leur défendant le contact des cadavres comme une impureté criminelle, ils ne firent ni dissections, ni autopsies, et se bornèrent à copier Galien.

C'est seulement au xiii^e siècle, en Italie, que fut inaugurée l'ère des dissections; en 1230, Frédéric II, empereur d'Allemagne et roi des Deux-Siciles, rendit une ordonnance célèbre, en vertu de laquelle il était défendu d'exercer la médecine sans avoir étudié l'anatomie, au moins pendant un an, sur des corps humains.

(*Visi per annum saltem anatomien humanorum corporum*; — *Codex legum antiquior. Lindemb. Francfort, 1613.*)

Malgré les deux excommunications papales lancées contre l'auteur de cet édit, les dissections furent dès lors régulièrement poursuivies en Italie, et un siècle plus tard, en 1316, Mundino da Luzzi put rédiger le premier traité d'anatomie humaine contenant des descriptions faites sur le cadavre.

En France, les premiers cadavres disséqués le furent à Montpellier, dès 1376, Louis d'Anjou ayant accordé aux chirurgiens de cette école la permission de prendre chaque année un cadavre parmi ceux des criminels exécutés; puis à Paris, en 1478. Ce n'est qu'en 1568 que l'Ecole de Paris s'occupa de faire construire un *Théâtre anatomique*, c'est-à-dire une salle de dissection. L'amphithéâtre où se pratiquaient les dissections était une véritable baraque, sans toiture, ouverte à toutes les intempéries des saisons; en 1617 seulement il fut remplacé par une installation relativement confortable.

On s'explique que dès lors, artistes et médecins aient rivalisé d'ardeur dans l'étude de la dissection. On peut dire que tous les peintres et sculpteurs du xv^e siècle manièrent le scalpel et suivirent des démonstrations faites sur le cadavre, car outre les notes biographiques très explicites, tous ont laissé parmi leurs dessins des études qui ne permettent aucun doute à cet égard. Alors apparut l'anatomie plastique.



Une statue d'« écorché », le Saint Barthélémy de Marco d'Agrate, dans la cathédrale de Milan (Duomo), exécutée en 1562, vue de face.



Une statue d'« écorché », le Saint Barthélémy de Marco d'Agrate, dans la cathédrale de Milan (Duomo), exécutée en 1562, vue de profil.

faire, l'anatomie finit par intéresser pour elle-même. Elle ne fut plus un moyen; elle devint un but. On arriva à exécuter, sous le prétexte de l'art, de véritables « pièces » d'anatomie.

Le Saint Barthélémy écorché du Duomo de Milan en est une preuve tout à la fois singulière et magnifique.

Son auteur, Marco Ferrari d'Agrate (plus simplement Marco d'Agrate), vivait au déclin de la Renaissance. Nous n'avons sur lui que très peu de renseignements. Il travailla au Duomo de 1541 à 1571, c'est-à-dire durant l'espace de trente années. En dehors du saint « écorché », le Duomo possède de lui un bas-relief, les *Noce de Cana*. La célèbre Chartruse de Pavie l'a eu plus tard parmi ses sculpteurs. Le tombeau de B. Martini dans la cathédrale de Padoue est aussi son œuvre.

La statue de saint Barthélémy fut exécutée en 1562. Elle est — nous l'avons déjà dit — une des curiosités de la grande église milanaise. Le saint tient à la main la peau dont on vient de le dépouiller. La position, le jeu et la saillie des divers groupes musculaires, aussi bien que le trajet des veines — surtout au cou, aux jambes et aux bras — y sont parfaitement reproduits.

Marco d'Agrate avait voulu faire valoir ses connaissances anatomiques. On ne peut assurément nier qu'il ait bien rempli sa tâche. Et il fut tellement satisfait de son œuvre, qu'il grava lui-même, tout sérieusement, sur le socle de la statue, cette affirmation quel que peu présomptueuse :

*Non me Praxiteles, sed finxit
Marcus Agrati.*

HÉRODIADE

(Fragment)

Par STÉPHANE MALLARMÉ

Voici, en manière d'épilogue à l'article de notre collaborateur Victor Forot sur la Dansareille, paru dans le numéro de janvier d'Æsculape, un fragment du poème Hérodiade, de Stéphane Mallarmé. C'est du plus pur classique. Comme le temps est loin déjà où M. Jules Lemaitre et la majeure partie de la bourgeoisie se gaussaient de l'obscurité des vers du premier Prince des Poètes! Mallarmé achevait Hérodiade quand, le 9 septembre 1898, après trois jours à peine d'une légère maladie du larynx, et tandis qu'au médecin il se plaignait d'étouffements nerveux, dans un spasme soudain il mourut.

Oui, c'est pour moi, pour moi, que je fleuris, déserte!
 Vous le savez, jardins d'améthyste, enfouis
 Sans fin dans de savants abîmes éblouis,
 Ors ignorés, gardant votre antique lumière
 Sous le sombre sommeil d'une terre première,
 Vous pierres où mes yeux comme de purs bijoux
 Empruntent leur clarté mélodieuse, et vous
 Métaux qui donnez à ma jeune chevelure
 Une splendeur fatale et sa massive allure!
 Quant à toi, femme née en des siècles malins
 Pour la méchanceté des antres sibyllins,
 Qui parles d'un mortel! selon qui, des calices
 De mes robes, arôme aux farouches délices,
 Sortirait le frisson blanc de ma nudité,
 Prophétise que si le tiède azur d'été,
 Vers lui nativement la femme se dévoile,
 Me voit dans ma pudeur grelottante d'étoile,
 Je meurs!

J'aime l'horreur d'être vierge et je veux
 Vivre parmi l'effroi que me font mes cheveux
 Pour, le soir, retirée en ma couche, reptile
 Inviolé sentir en la chair inutile
 Le froid scintillement de ta pâle clarté
 Toi qui te meurs, toi qui brûles de chasteté,
 Nuit blanche de glaçons et de neige cruelle!

Et ta sœur solitaire, ô ma sœur éternelle,
 Mon rêve montera vers toi: telle déjà
 Rare l'impidité d'un cœur qui le songea,
 Je me crois seule en ma monotone patrie
 Et tout, autour de moi, vit dans l'idolâtrie.
 D'un miroir qui reflète en son calme dormant
 Hérodiade au clair regard de diamant...
 O charme dernier, oui! je le sens, je suis seule.

LA NOURRICE

Madame, allez-vous donc mourir?

HÉRODIADE

Non, pauvre aïeule,
 Sois calme et, t'éloignant, pardonne à ce cœur dur,
 Mais avant, si tu veux, clos les volets: l'azur
 Séraphique sourit dans les vitres profondes
 Et je déteste, moi, le bel azur!

Des ondes

Se bercent et, là-bas, sais-tu pas un pays
 Où le sinistre ciel ait les regards hais
 De Vénus qui, le soir, brûle dans le feuillage;
 J'y partirais.

Allume encore, enfantillage

Dis-tu, ces flambeaux où la cire au feu léger
 Pleure parmi l'or vain quelque pleur étranger....

(Vers et prose, florilège. Perrin, édit.)



Salomé tenant la tête sanglante de saint Jean-Baptiste.
 Dessin d'Aubrey Beardsley pour la Salomé d'Oscar Wilde (John Lane, édit.)

CHLORO-CALCION

Solution titrée de Chlorure de Calcium chimiquement pur, stabilisé, exempt d'Hypochlorites et d'HCl libre. — 40 gouttes = 1 gr. de CaCl^2 pur (20 à 40 gouttes matin et soir dans un peu d'eau sucrée).

Le Chlorure de Calcium a un goût désagréable à la fois salé et amer; il s'altère en moins de 24 heures à l'air libre (« javellisation », apparition d'hypochlorites et d'HCl); *CHLORO-CALCION* est agréable et indécomposable. C'est le plus assimilable des sels de chaux (chaux digérée), donc le meilleur recalcifiant. Il possède en outre un plus haut degré des propriétés spéciales et si remarquables du Chlorure de Calcium.

1. Recalcification.

CHLORO-CALCION est le recalcifiant physiologique type. Les recalcifiants usuels sont très peu assimilables. Ils doivent d'abord être transformés par l'HCl du suc gastrique en Chlorure de Calcium. Le mieux est donc d'administrer ce sel. HCl du suc gastrique est en effet utile à la digestion, surtout chez les tuberculeux où il est si souvent en déficit.

Tuberculose, Lymphatisme.

Rachitisme, Croissance.

Fractures (Consolidation rapide).

La Femme enceinte ou la Nourrice se décalcifie au profit de l'enfant qu'elles portent ou allaitent. La Grossesse est une cause d'auto-intoxication. Or CaCl^2 recalcifie (c'est de la chaux quasi digérée) (il supplée la fonction thyroïdienne).

Grossesse, Allaitement.

Eclampsie, Vomissements, Albuminurie.

Déminéralisation, Tuberculisation.

2. Indications spéciales.

Arthus et Pagès, Carnot, nous ont montré que la présence de CaCl^2 dans le sang en quantité suffisante est un des facteurs essentiels de la coagulation. CaCl^2 étant un sel de chaux déjà " digéré " passe directement dans le sang. D'où indications dans :

Hémorragies, Maladies du sang.

Hémophilie, Purpura, Scorbut.

(CaCl^2 augmente la résistance globulaire).

Chlorose, Anémie.

Il ne suffit pas d'apporter aux globules sanguins du fer, du manganèse... il faut surtout rendre au sérum la chaux qui lui manque pour permettre aux globules la vie et l'activité.

Dans les *Auto-intoxications*, le *Neuro-Arthritisme*, il y a bouleversement du métabolisme du Calcium, diminution de la teneur en chaux du sang et des humeurs, " hypocalcémie ". D'où indication de l'emploi de *CHLORO-CALCION* dans :

Urticaire, Accidents sériques (Anaphylaxie).

Asthme, Rhume des foins.

Albuminurie, OEdèmes brightiques.



Geoffroy. — L'hôpital de N.-D. du Perpétuel Secours.

LA NAISSANCE ET LA MORT DE L'ENFANT, POÈMES DE RABINDRANATH TAGORE

A l'occasion de la publication de l'ouvrage lyrique, l'une des œuvres maîtresses du poète hindou Rabindranath Tagore que

M. André Gide vient de traduire, M. Gabriel Mourey communique au Temps la traduction de deux petits poèmes profondément touchants qu'il a détachés d'un recueil du lauréat du prix Nobel, la Lune croissante, corsacé tout entier à l'enfant et à l'amour maternel. Voici ces deux poèmes :

Le commencement

— D'où suis-je venu, où m'avez-vous ramassé ? demandait le bébé à sa mère.

Elle répondit, moitié criant, moitié riant, en serrant le bébé contre sa poitrine :

— Vous étiez caché dans mon cœur comme ses desirs, mon chéri.

Vous étiez dans les pouspières avec lesquelles jouait mon enfance ; et lorsque avec de l'argile je faisais l'image de mon dieu chaque matin, c'est vous que je faisais et défaisais alors.

Vous étiez sur le même autel que la divinité de notre famille ; en l'adorant je vous adorais.

Dans toutes mes espérances et tous mes

amours, dans ma vie, dans la vie de ma mère vous avez vécu.

Dans le giron de l'Esprit immortel qui règne sur notre foyer, vous avez été nourri durant des âges.

Quand, du temps que j'étais jeune fille, mon cœur ouvrait ses pétales comme un parfum, vous voltigez autour.

Votre tendre faiblesse fleurissait dans mes jeunes membres comme une lueur dans le ciel avant le lever du soleil.

Premier chéri du ciel, juneau de la lumière matinale, vous avez flotté sous le courant de la vie universelle et vous êtes enfin échoyé sur mon cœur.

Tandis que je contemple votre visage, le mystère m'accable ; vous qui appartenez à tout ce qui est devenu mien.

De peur de vous perdre, je vous tiens serré contre ma poitrine. Quel enchantement a permis à mes faibles bras de capturer le trésor du monde ?

N'est-ce pas exquis ? Peut-on rien imaginer de plus simplement étonnant ? Pour l'un il est, dans ce recueil, une page plus poignante encore et dont la sonorité éveillera au fond du cœur de toutes les mères une plus prenante mélancolie. C'est le petit poème intitulé :

La fin

— Il est temps pour moi de m'en aller, mère ; je m'en vais.

Lorsque, dans l'obscurité palissante de l'aube solitaire vous tendrez vos bras vers le lit de votre bébé, je dirai : « Bébé n'est pas là. — Mère, je m'en vais. »

Je deviendrai un délicat courant d'air et vous caresserez ; et je ferai les rides de l'eau quand vous vous baignerez, et je vous baiseraï et vous baiseraï encore.

Dans la nuit orageuse, quand la pluie frappe [avec bruit les feuilles, vous en-

tendrez mon chuchotement dans votre lit et mon rire éclatera avec l'éclair à travers la fenêtre ouverte dans votre chambre.

Si vous reposez éveillée, pensant à votre bébé tard dans la nuit, je vous chanterai du haut des étoiles : « Dormez, mère, dormez ! »

Sur les rayons de lune errants je gagnerai votre lit et me coucheraï sur votre sein pendant que vous dormirez.

Je deviendrai un rêve, et à travers la petite ouverture de vos paupières je me glisserai dans les profondeurs de votre sommeil ; et quand vous vous éveillerez, regardez autour de vous effrayée, comme une mouche lumineuse je voltigerai en scintillant dans les ténèbres.

A la grande fête de *Juyà*, quand les enfants du voisinage viennent jouer autour de la maison, je me fonderai dans la musique de la flûte et battraï dans votre cœur tout le jour.

Ma chère petite tante viendra avec les présents de *Juyà* et demandera : « Où est votre bébé, sœur ? » Mère, vous lui direz doucement : « Il est dans les pupilles de mes yeux, il est dans mon corps et dans mon âme. »

Que peut-on ajouter qui ne risque de troubler le charme mystérieux, si tendre, si délicat, si voilé, si intime de ce lyrisme aux intonations si profondément humaines ?



L'ILE DES ANTHROPOIDES

Le Dr Calmettes, directeur de l'Institut Pasteur de Lille, croit que l'on arrivera bientôt à vacciner l'homme contre la tuberculose. La réalisation de cet espoir serait très prochaine, à son avis, si l'on pouvait effectuer les recherches nécessaires sur l'espèce animale la plus voisine de l'homme, c'est-à-dire sur le singe et par-

Produits médicaux inoffensifs

POUR LA TOILETTE DU VISAGE

particulièrement indiqués dans les cas de dermatose
ou de délicatesse de la peau

Littérature et Échantillons : 21, Faub^e Montmartre, Paris

Voir également les Primes d'ÆSCULAPE, page 1.





ticulièrement sur les grands singes anthropoïdes africains, dont la sensibilité à l'infection tuberculeuse est égale à la nôtre. Ces recherches il faudrait les réaliser dans une île dépourvue de population. M. Calmette indique, à cet égard, une des petites îles du Lios, sur la côte de Guinée, au large de Konakry. Il serait facile d'y aménager un laboratoire avec toutes les dispositions appropriées à l'élevage des nombreuses variétés de singes, qu'on trouve abondamment dans les immenses forêts avoisinantes. Maintenus ainsi dans leur climat d'origine, alimentés comme ils le sont à l'état sauvage, ces singes se prêteraient à merveille à l'expérimentation rigoureuse qui aurait pour objet l'étude des « procédés de vaccination », celle des « diverses méthodes de traitement » et la détermination précise des règles de prophylaxie en milieu continué ».

Il faudrait, pour réaliser cette expérience, une somme annuelle de 300.000 francs pendant dix ans, qui mériterait certainement à la solution du grand problème.

LE CROUP

Alors Hérode envoya tuer dans Bethléem, dans les pays dalentour, les enfants de deux ans et au-dessous.

Saint-Mathieu, III.

Dans son petit lit, sous les rayons pâles d'un cerf qui tremble et qui va mourir, l'enfant râle.

Quel est le bourreau qui le fait souffrir ?

Quel boucher sinistre a pris à la gorge Ce pauvre agnelot qui rien ne défend ?

Qui l'égorge ?

Qui sait égorger un petit enfant ?

Sombre nuit ! La chambre est froide. On frissonne.

Dans l'âtre glacé vient un noir tison.

L'heure sonne,
Le vent de la mort court dans la maison.

II

Aux rideaux du lit le mère s'accroche.

Elle est nue. Elle est pâle. Elle défend

Qu'on l'approche :

Elle veut rester seule avec l'enfant.

Son fils ! Il faut voir comme elle lui cause !

« Ami, ne meurs pas, le te donnerai

Quelque chose :

« Ami, si tu meurs, moi je pleurerai. »

Et pour empêcher que l'oiseau s'envole,

Elle lui promet du mouron plus frais...

Pauvre folle !

Comme si l'oiseau s'envolait exprès !

Le père est debout, dans l'ombre. Il se cache.

Il pleure. On l'entend dire en étouffant :

« O le lâche

« Qui n'ose pas voir mourir son enfant ! »

Dans un coin, l'aïeul accroupi par terre,

Chante une gavotte, et quand on lui dit

De se taire

Il répond : « Hé ! hé ! j'endors le petit. »

III

Le cierge s'éteint près du lit qui sombre...

Un râle de mort, un cri de douleur,

Et dans l'ombre

On entend quelqu'un fuir comme un voleur.

Qui va là ? Qui vient d'ouvrir cette porte ?...

Courons ! c'est un spectre armé d'un couteau,

Il emporte

Le petit enfant dans son grand manteau.

Oh ! je le connais, — ne cours pas si vite,

Masacreur d'enfants ! je t'ai reconnu

Tout de suite

A ton manteau rouge, à ton cou nu.

Hérode t'a fait ce geste effrayable,

Tu portes sa pourpre et son yatagan.

Was au diable !

Gomme Hérode, spectre, assassin, forban !

A. DAUDET (Les Amoureux.)

SAUVEGARDEONS

LES ESPÈCES ANIMALES

Dans une récente communication à l'Institut, notre éminent collaborateur M. Edmond Perrier a fait connaître récemment que le gouvernement se préoccupe du sort des grands cétacés de la côte africaine. On tente par ailleurs de sauvegarder certaines espèces animales en voie de disparition.

La société des Agriculteurs et éleveurs de Mateur a traité, récemment, la question de la création d'une « réserve » zoologique, en Tunisie, pour la conservation des espèces animales en voie de disparition, et analogue à ce qui est fait en Suisse pour le chamois, en Autriche pour l'auroch, aux États-Unis pour le bison.

La Société préconise, à cet effet, le Djebel Kheul, c'est une sorte d'île qui s'élève, d'un côté, le lac Kheul, de l'autre un marais de 2.000 hectares. Ce haut promontoire broussailleux, d'un accès très difficile, s'étend sur 1.500 hectares absolument vierges du contact de la civilisation ; il a pour habitants quelques bergers arabes. On y rencontre encore, en abondance, le sanglier, l'hyène, le chacal, le chat ganté, le lynx, le cervel, la genette, le porcépède. Dans les escarpements, se trouvent des aires d'aigles, de vautours et d'autres rapaces. Les marais et le lac se peuplent, en hiver, de palmipèdes et d'échassiers migrants. Dans la belle saison, plusieurs variétés de hérons, entre autres la



MASQUE DE HENRI IV.

« Car, par sa bonté, il a fait que son règne fut un règne de paix. »

Masque mortuaire de Henri IV.

garett à aigrette blanche, la poule sultane, s'y rencontrent encore.

On pourrait essayer d'introduire, dans cette réserve, les macaques d'Afrique, les moutons à manchettes, les gazelles de montagne.

SULFURYL MONAL

Véritable synthèse des Eaux minérales sulfureuses.

Pastilles très agréables à sucer.

Action rapide et certaine

dans les MALADIES de la GORGE

et des VOIES RESPIRATOIRES :

Laryngites, Enrouements, Angines, Catarrhe

Grippe, Bronchites, Tuberculose au début.

Dose : 4 à 6 pastilles par jour.

MONAL FRÈRES, NANCY (France)



et en général les affections du cœur

Pour Renseignements s'adresser :

au Directeur de l'Etablissement

à ROYAT (Auvergne)



Traitement des Varices

Migraines

Maux d'estomac

Maux de reins

CONSTIPATION

Douleurs périodiques chez la femme

PARALYSIE

Troubles circulatoires, etc.

par la BANDE ou la CEINTURE

Electro-Faradique

Breveté s. g. d. g. du D^r Gaston PEGOT

Envoi franco des Notices accompagnées

Maison MATHIEU, 113, boulevard St-Germain, Paris

Téléphone Gobelins 11-10



CHEMINS DE FER DE L'ETAT

PARIS à LONDRES

Via ROUEN, DIEPPE et NEWHAVEN

Par la GARE SAINT-LAZARE

Services rapides tous les jours et toute l'année

(Dimanches et Fêtes compris)

Départs de PARIS-SAINT-LAZARE

à 10 h. 18 (1^{re} et 2^e cl.) et à 21 h. 20 (1^{re}, 2^e et 3^e cl.)

Départs de LONDRES

VICTORIA (2^e de Brighton) à 10 h. matin

(1^{re} et 2^e cl.) et à 8 h. 45 soir (1^{re}, 2^e et 3^e cl.)

LONDON-BRIDGE à 9 h. 50 matin (9 h. 25 le

Dimanche) (1^{re} et 2^e cl.) et à 8 h. 45 soir (1^{re},

2^e et 3^e cl.)

Voie la plus pittoresque et la plus économique

LES SOUTENANCES DE THÈSES AU TEMPS JADIS

« On dispute avant le dîner, on dispute après le dîner, on dispute en public, en particulier, en tout temps, en tout lieu », disait Jean-Louis Vivès en 1531, et ces paroles étaient encore vraies au milieu du XVIII^e siècle. C'est que la Faculté accordait alors une importance énorme aux argumentations, et avant d'être promu au degré de docteur, le candidat devait en subir un nombre qui effrayait nos étudiants modernes.

La durée des études à la Faculté était en général de six à sept ans, pendant lesquels examens, disputes et thèses se succédaient à courts intervalles. Après avoir été candidat pendant quatre ans avant d'être admis au baccalauréat de médecine, le bachelier conservait ce titre pendant deux années qu'il employait à fréquenter les hôpitaux, à passer des examens, à soutenir trois thèses quodlibétiques et une thèse cardinale.

Ces actes et exercices accomplis, les deux années d'études expirées, le samedi veille des Rameaux, les bacheliers suppliaient la Faculté de les recevoir bacheliers émérites.

Deux mois plus tard, les bacheliers émérites passaient un examen de pratique qui durait une semaine et où ils étaient interrogés par tous les docteurs de la Faculté sur toute la pratique de la médecine. Le samedi suivant, s'ils en étaient jugés dignes, la Faculté les élevait au degré de docteur. Toutefois, avant l'obtention de ce grade, le doyen présentait les futurs licenciés au chancelier de l'Université.

Le dimanche qui suivait cette présentation, dans les écoles de médecine, avait lieu le paranymphe, acte public, symbole de l'alliance du futur licencié à la Faculté. Le lendemain même du paranymphe, dans la salle de l'Archevêché, le chancelier répandait sa bénédiction apostolique et conférait la licence de « lire, enseigner et professer la médecine » *urbi et orbi*.

Les licenciés avaient donc le droit d'enseigner la médecine et de la pratiquer; mais pour avoir voix délibérative à l'école, et tenir un rang distingué dans la grande famille médicale, le titre de docteur était

indispensable. On pouvait le briguer quelques semaines après l'examen de licence; mais avant de pouvoir le porter, les licenciés avaient encore une supplique à faire, deux thèses à soutenir: la vespérale et la docteurie; et après avoir reçu le bonnet doctoral, un discours de remerciements à prononcer. Et avec cela, ils ne possédaient encore que le titre de docteur, mais ils prenaient celui de docteur régent dès qu'ils avaient présidé à la soutenance d'une thèse.

Comme on le voit, les formalités étaient nombreuses avant d'obtenir le bonnet carré. Les examens ne duraient guère plus de deux heures, mais la soutenance des thèses était interminable. Pour la quodlibétique, par exemple, on disputait de six heures du matin à midi; le président, les bacheliers puis neuf docteurs à tour de rôle accablaient, toujours en latin, le malheureux candidat sous une grêle de questions et d'arguments. Discourir sans hésiter sur des questions obscures et indéterminées, ne rien approfondir par prudence, dissimuler son ignorance sous beaucoup d'emphase et de pompe, voilà vers quoi devaient tendre tous les efforts des bacheliers.

Si, dès 1330, on trouve des allusions aux disputes médicales soutenues par les futurs licenciés, le nom de thèse ne leur est attribué qu'en 1562 et les *Commentaires* n'en fournissent le titre qu'à partir de 1539. À l'origine, les thèses consistaient en une grande feuille manuscrite remise au doyen et aux examinateurs. La première fut imprimée porte la date du 17 février 1559, mais pendant longtemps encore beaucoup d'étudiants se contentaient de la faire copier. D'abord de format in-folio, elles deviennent in-quarto en 1662.

Presque toutes étaient placées sous l'invocation de Dieu, de la Vierge, et de Saint-Luc, patrons des médecins. On en trouve aussi dont la dédicace est adressée soit à des parents, soit à des maîtres, soit à de hautes personnalités.

Les thèses ne formaient pas, comme aujourd'hui un volume ou une brochure; simple feuille au temps où elles étaient in-folio, elles ne dépassaient guère ensuite huit pages in-quarto. Le titre était précédé d'un dessin faisant quelque allusion au sujet traité; parfois aussi c'était un portrait ou des armoiries.



Thèse de François-Michel Disdier, illustrée par Ben Bologne (25 septembre 1750).
(Bibliothèque de la Fac. de Médecine de Paris. D'après Cabanis.)

AFFECTIONS NERVEUSES

DOULEURS

INSOMNIES

Comprimés

HYPNASE VERGELOT

Adultes { 2 comprimés en se couchant.
1 ou 2 au moment des crises.

Enfants : 1 comprimé par jour.

Littér. et échantil. sur demande E. VERGELOT 163 r. de Flandre, PARIS

ASSOCIATION DES FERMENTS AUX HYPNOTIQUES

ABSENCE TOTALE DE BROMURE

ou même un dessin quelconque. Lorsque Toinette s'appropriait la thèse que Thomas Diafoirus offre à Angélique, elle dit au jeune bachelier: « Donnez, donnez, elle est toujours bonne à prendre pour l'image: elle servira à parer notre chambre. »

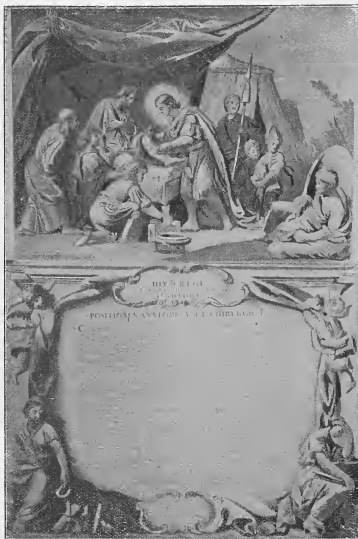
Le coûteux usage d'illustrer les thèses, très répandu au XVIII^e siècle, tombe en désuétude et vers 1775 on ne trouve plus que d'étroites images aux armes de la Faculté et quelques figures avec des notes explicatives que les bacheliers publiaient sans doute pour donner une matière plus scientifique à leur thèse.

Cela était nécessaire: si, en effet, dans ces thèses on rencontre de loin en loin quelques sujets sérieux et dignes d'intérêt, on est saisi d'étonnement en y voyant traitées tant de questions bizarres, oiseuses, futiles, ridicules même; quelques titres montrèrent combien certains sujets étaient peu appropriés à la gravité des actes solennels:

Doit-on saigner une jeune fille folle d'amour?
Sauver une fois par mois est-il salutaire?
Les jolies femmes sont-elles plus fécondes que les autres?
Le libertinage amène-t-il la calvitie?
La femme est-elle plus lascive que l'homme?
Une femme est-elle d'autant plus féconde qu'elle est plus lascive?
De tous les animaux, l'homme est-il le plus robuste?
Les hommes chastes sont-ils plus rarement malades que les autres et plus facilement guéris?
Les littérateurs doivent-ils se marier?
Le crapaud peut-il être engendré dans l'homme?

Toutes ces dissertations étaient écrites en latin, bien entendu; mais parfois ces questions étaient sigtées de nos ancêtres que, pour en faire jouir les profanes, la traduction française suivait la composition latine, comme dans la thèse suivante: *An et virginitatis, sic virilitatis certa indicia?* « S'il est des signes qui assurent de la puissance des hommes autant que le font ceux qui répondent de la sagesse des filles? » ou l'auteur concluait par l'affirmative.

Cependant, la vieille faculté qui, au début ne s'occupait pas de la verve égrillard de ses



Thèse de Bonaventura Fournier, illustrée par Hallé (14 mai 1750)
 (Bibliothèque de la Fac. de Méd. de Paris.)

bacheliers, s'émuet des explications *venerea*, et des mots obscènes et, en 1771, le doyen désapprouva cette quodlibétaire: *An amor veneras sextus sensus?*

Quelquefois la Faculté tentait d'aborder des questions sérieuses. Celle-ci serait encore d'actualité de nos jours: « Le médecin est-il d'autant plus heureux en pratique qu'il prescrit moins de remèdes? »

La thérapeutique d'alors: les lavements, la saignée, la querelle de l'antimoine, les eaux minérales, inspirait nombre de ces disputes.

Par contre, les bacheliers professaient un certain dédain pour l'anatomie, qui était abandonnée aux serviteurs de Saint-Côme. La botanique n'était pas non plus très goûtée. Quant à la chimie, elle était encore plus en défaillance et confondue avec l'alchimie, la magie, l'astrologie.

Ces soutenances de thèses se passaient en grande pompe devant un public médical d'élite auquel se mêlaient quelquefois des profanes, hauts personnages invités et leur suite, dames, gens du monde que le pittoresque et l'actualité des débats attirait.

L'argumentation, dit Wickersheimer, commençait à six heures du matin, pour ne finir qu'à midi. Le président devait y assister du commencement jusqu'à la fin. Quant aux autres docteurs régents, ils n'étaient tenus de demeurer dans la salle de séances que pendant qu'ils argumentaient eux-mêmes, ce qu'ils faisaient chacun à tour de rôle.

Les bacheliers argumentaient ensuite la thèse de leur condisciple, puis c'était à tour de docteurs régents présents, d'abord les jeunes, puis les anciens; à onze heures la discussion devenait générale et les assistants appelés l'un après l'autre par le bedeau avaient le droit de poser des questions au candidat soit sur sa thèse, soit sur d'autres sujets. Le vote avait lieu suivant les mêmes formalités que les examens et avant de proclamer le résultat de la soutenance de la première thèse de l'année, le bedeau lisait les noms de tous les docteurs régents de la faculté.

Les nombreuses soutenances de thèses entraînaient des frais assez élevés pour le candidat. En dehors des dons en nature au bénéfice de l'école, il devait pourvoir aux repas qui accompagnaient

CURE DE DIURÉSE SOURCE S^t COLOMBAN

Déclaré d'Intérêt Public en 1864
Reins-Tube Digestif
 BAINS-LES-BAINS (Vosges)

SEL de HUNT

Alcalin Type

Spécialement adapté à la Thérapeutique Gastrique
Dyspepsies, Gastralgies
Action sûre, Absorption agréable, Innocuité absolue

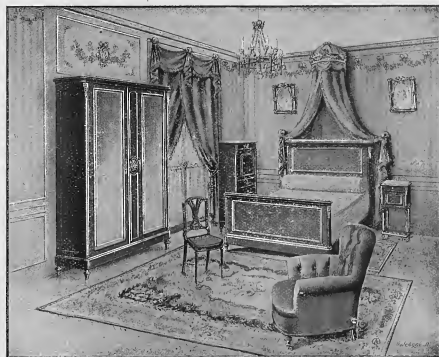
C'est grâce au Sel de Hunt que la Médication alcaline est devenue vraiment la Clé de voûte de la Thérapeutique Gastrique par sa forme de Sel friable. Il est admirablement adapté à tous les besoins de cette Thérapeutique. Il remplace avec un avantage marqué tous les Alcalins simples ou composés. La Clinique montre qu'il ne peut être remplacé par aucun.

LABORATOIRE ALPH. BRUNOT, 16, rue de Boulainvilliers, Paris

E. CHATELAIN COMMISSION EXPORTATION

31, Avenue Daumesnil, PARIS (XII^e)

TELEPHONE: 903-56



Visiter Ateliers et Magasins
GRAND CHOIX DE CHAMBRES A COUCHER
SALLES A MANGER ET SALONS
CABINETS POUR DOCTEURS

La Maison se charge de l'exécution de tous Travaux d'Ébénisterie

tout acte solennel et payer à la Faculté les frais de thèses en tant que droits d'examen.

Autrefois le licencié était tenu d'offrir au Président tous les ornements du doctorat, soutane de soie violette, robe rouge, fourrure, bonnet carré, etc. Au début du XVIII^e siècle, ils n'étaient plus astreints qu'à fournir le bonnet et les gants, mais ils devaient fournir bon et beau. Et, en 1662, un docteur regent s'étant plaint d'avoir reçu des gants de mauvaise qualité, les candidats durent par la suite soumettre les gants à offrir à l'examen du chef de la Faculté, de même qu'ils faisaient accepter leur thèse par le doyen.

A l'origine, aucune thèse n'avait lieu sans être suivie d'un repas. Et les médecins d'alors — un peu comme ceux d'aujourd'hui — poussaient si loin le souci de la bonne chère qu'afin de s'épargner, après une longue argumentation, la désagréable surprise d'un mauvais festin, ils députaient deux d'entre eux pour s'assurer à l'avance de la délicatesse des mets et de la finesse des vins.

Ces banquets se donnaient, bien entendu, aux dépens du soutenant ou des bacheliers. En 1652, le dîner offert par les bacheliers coûtait environ cinquante livres, et celui des docteurs trois cent cinquante livres.

Au début chacun se piquait de régaler de son mieux. On pourra en juger par le menu suivant :

2 potages. 6 livres

Entrées :

- 1 pied de bœuf 6 l.
- 1 pâté 5 l.
- 2 poulets aux truffes . 8 l.
- 1 fricandeau 3 l.
- 1 canard aux navets . 4 l.
- 2 perdrix aux choux . 8 l.
- 1 filet d'aloué . . . 4 l.

Rôtis :

- 1 faisán 6 l.
- 1 poularde 5 l.
- 1 brochet au bleu . . 13 l.
- 2 salades 2 l. à 3 d.



Un médecin sous le règne de Louis XVI, d'après une lithographie de Delpech (in Cabanes).

Entremets :

- 1 de choux 1 l. à 16 d.
- 1 tarte de confiture . . 2 l.
- 16 pots de crème . . . 4 l.
- Œufs frais au jus . . . 3 l.

Desserts :

- Oranges 1 l. 10 d.
- Fromage de Requefort . 1 l. 10 d.
- Fromage de Brie 1 l.
- 2 douzaines de biscuits 1 l. 1 d.
- 1 biscuit de Savone . . . 1 l.
- Macarons 1 l.
- Des marrons 1 l. 10 d.
- 2 compotes de pommes . 3 l.
- 2 compotes de raisins . 1 l. 10 d.
- 2 compotes de sucre . . 1 l.

91 l. 8 d.

Mais ce genre d'émulation ayant le gros inconvénient de revenir fort cher, quelques candidats, en 1540, négligèrent d'inviter les régents à banquetter, ce qui amena l'abolition de plusieurs festins. Désormais ne subsistait plus qu'un repas pour le docteur, un autre, à la première quodlibétaire des nouveaux docteurs, un troisième à la résumption.

Primitivement, on festoyait, tantôt chez le plus ancien des examinateurs, tantôt chez le président de l'acte. Plus tard, la Faculté accorda à ses bacheliers de faire dresser la table où, bon leur semblerait, « pourvu que le lieu de réunion soit convenable et décent ».

Mais en 1632, un festin ayant dégénéré en désordre, la Faculté arrêta que désormais l'argent affecté aux dîners serait réparti entre les docteurs assistant à l'acte en costume officiel et que seuls seraient maintenus le repas de la Saint-Luc et celui du grand jour du paranymphe.

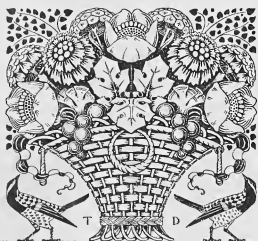
Dès lors, les agapes fraternelles devinrent facultatives, ce qui ne les empêcha pas de demeurer assez fréquentes, bien qu'en 1650 la Faculté ait abrogé le dîner qui suivait la licence.

Ces festins n'étaient d'ailleurs pas les seuls frais qui accablèrent les pauvres candidats.

(Dr MAURICE GENTY, in *Progress Médical*.)

L'ART DÉCORATIF

REVUE DE L'ART ANCIEN & DE LA
VIE ARTISTIQUE MODERNE
DIRECTEUR FERNAND ROCHES



ADMINISTRATION & REDACTION
4, RUE LE GOFF, PARIS (V)
TELEPHONE 509-02

L'ART DÉCORATIF est la plus vivante, la plus complète et la mieux illustrée des revues d'art françaises

Envoi franco de numéros spécimens
ABONNEMENTS : 22 fr. par an

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

Pour favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie en France
SOCIÉTÉ ANONYME

CAPITAL : 500 MILLIONS

SIÈGE SOCIAL : 54 et 56, rue de Provence

SUCCURSALE : 134, rue Réaumur (Place de la Bourse) à PARIS

SUCCURSALE-OPÉRA : 25 à 29, Boul. Haussmann

DÉPÔTS DE FONDS à intérêts en compte ou à échéance fixe ;
— ORDRES DE BOURSE (France et Étranger) ; — SOUSCRIPTIONS
SANS FRAIS ; — VENTE AUX GUICHETS DE VALEURS LIVRÉES
IMMÉDIATEMENT (Obl. de Ch. de fer, Obl. et Bons à lots, etc.) ; —
ESCOMPTE ET ENCAISSEMENT D'EFFETS DE COMMERCE & DE
COUPONS Français et Étrangers ; — MISE EN RÉGLE & GARDE DE
TITRES ; — AVANCES SUR TITRES ; — GARANTIE CONTRE LE REM-
BOURSEMENT AU PAIR ET LES RISQUES DE NON-VÉRIFICATION
DES TIRAGES ; — VIREMENTS ET CHÈQUES sur la France et
l'Étranger ; — LETTRES & BILLETS DE CRÉDIT CIRCULAIRES ; —
CHANGÉ DE MONNAIES ÉTRANGÈRES ; — ASSURANCES (Vie,
Incendie, Accidents), etc.

SERVICE DE COFFRES-FORTS

(Compartiments depuis 5 fr. par mois ; tarif décroissant en proportion de la durée et de la dimension)

101 succursales, agences et bureaux à Paris et dans la Banlieue ;
981 agences en Province ; 3 Agences à l'Étranger (LONDRES, 53, Old Broad
Street - Bureau à West-End, 65, Great Street), et SAINT-SEBASTIEN
(Espagne) ; correspondants sur toutes places de France et de l'Étranger.

Agences en Afrique :

ALGER, ORAN, TUNIS, SOUSSE, SEAF, TANGER et CASABLANCA

CORRESPONDANT EN BELGIQUE

Société Française de Banque et de Dépôts

BRUXELLES, 70, Rue Royale ; — ANVERS, 74, Place de Meir
OSTENDE, 21, Avenue Léopold.

gne de feu l'explosion, l'avalanche ardente, le tonnerre des voix et des musiques de la Terre.

Toute la Terre s'émeut, entraînée au cortège de sa Folie Suprême; des sons et des couleurs s'enlacent, des caresses chantent, la lumière palpète; voici le jour de la Danse.

Le ventre des prairies s'étale paré des guirlandes blondes de la fécondité; les antres aux monstres machoires de roche râlent l'énigme des profondeurs; le secret tremblant des bois s'en va, léger dans l'air comme un collier dénoué, et les belles sources accourent échevelées, les yeux étincelant de fraîche épouvante.

L'orade farouche se dévoile, l'hamadryade écarte le mystère frémissant des arbres; les nâdées diaphanes au regard d'émeraude, les nymphes aux épaules de fleur, au baiser de soleil, les sylphes au corps de lune, les elfes, les créatures d'un rayon, d'une onde, d'un son, d'un silence, nées d'une poussière, d'une lueur, d'un parfum, épa-



Henry de Groux. — Le Christ aux outrages.

(Liberté des Echos du Silence.)

nouies d'un charme, enchantées d'un rêve, mêlent leurs haleines divines, leur impal-

pable ardeur, bondissent en l'émoi de leur grâce offerte, au gré de leur féerie fantas-

tique, alors que les échos, comme des bouches de sang, balbutient le Rire, le Rire débordant la terre, le Rire au soir de la Danse.

Et tout danse et s'enivre, dans la fuite du cortège, au vent de sa démenée, cyclone de joie, ravage immortel...

M. Lucien Pariqol publie sous ce titre: *Le Prince de l'Automne, un poème en prose du plus beau lyrisme dans le premier cahier des Echos du Silence* (1). Nous avons été enrises à en citer le beau fragment qu'on vient de lire.

Si le terrain ne nous était mesuré nous aurions plaisir à analyser quelques-uns des autres articles qui font l'intérêt et l'originalité du fascicule paru des Echos du Silence.

La nouvelle coupe porte en épigraphe: « Tout ce qui est caché et découvert, je l'ai appris; la sagesse ouvrière de toutes choses, me l'a enseignée. » (Livre de la sagesse de Salomon)

(1) Les Echos du Silence, cahier trimestriel, 20 rue Gay-Lussac. Abonnement: 5 fr. Le cahier: 1 fr.

LE SOU MÉDICAL

Ligue de protection et de défense professionnelles

Nous croyons devoir attirer l'attention des lecteurs d'*Æsculape*, à l'heure où de toutes parts le corps médical est en butte aux poursuites, risques professionnels, revendications arbitraires de toutes sortes, sur le *Sou Médical*. Tout médecin doit en faire partie.

Le *Sou Médical*, ligue de protection et de défense professionnelles fondée en 1897, est

destiné à couvrir ses adhérents contre tous les risques professionnels et prend en outre la part la plus active à la défense générale des intérêts médicaux, se proposant de traduire par des actes les prédictions du *Concours Médical*.

Pour la protection individuelle de ses membres, il est intervenu dans plus de 10.000 affaires: procès devant toutes les juridictions (y compris la Cour de Cassation, le Conseil d'Etat et le Tribunal des Conflits); litiges, revendications, arbitrages, consultations, etc. Pour les luttes d'intérêt général, il marche d'accord avec le *Concours*,

l'Union des Syndicats, l'Association Générale des Médecins de France, etc.

Récemment, il a été créé une caisse de garantie destinée à garantir ses membres, en outre des frais du procès, jusqu'à concurrence de 2.000 francs contre les dommages-intérêts qui pourraient leur être intentés en raison des faits cliniques et thérapeutiques accomplis dans l'exercice de leur profession, et dès maintenant, cette caisse est dotée de ressources suffisantes pour lui permettre d'envisager tous les aléas.

Faut-il ajouter que tous les avis possibles sont donnés, toutes les démarches sont

faites en vue de rendre des services aux professionnels?

Pour être membre du *Sou Médical*, il faut être membre d'un Syndicat ou d'une Association Médicale ou bien être présent par deux confrères déjà membres du *Sou Médical*. La cotisation annuelle est de 20 francs, comprise la participation à la caisse de garantie.

Les membres ne sont admis qu'après envoi de leur adhésion et paiement de la cotisation. Envoyer adhésions et demandes de renseignements au *Concours Médical*, 132, faubourg Saint-Denis, Paris.

CARTOUCHE AUTO-PRODUCTRICE D'ALDEHYDE FORMIQUE

Autorisée par le Ministre de l'Intérieur

sur avis favorable du Conseil Supérieur d'Hygiène Publique de France

POUR LA

DÉSINFECTION DES LOCAUX APRÈS MALADIES CONTAGIEUSES

Procédé simple, discret, économique, rapide, efficace



VENTE AU PUBLIC

Réglementée

FUMIGATOR n° 3. 2.50 pour 15m²

FUMIGATOR n° 4. 2.75 pour 20m²

TÉLÉGRAPHE: FUMIGATOR-PARIS

FUMIGATOR

FRANCO DE PORT pour commande de 50 fr. adressée à

GONIN Le FUMIGATOR compoite à la fois l'appareil et l'antiseptique.

Avec le FUMIGATOR aucune détérioration n'est à craindre et les locaux soumis à son action sont réhabilités le jour même.

Le FUMIGATOR se conserve indéfiniment à l'abri de l'humidité. Rien ne s'oppose à ce qu'il en soit fait provision.

GONIN

Ingénieur-Constructeur Pharmacien de 1^{re} Classe 60, Rue Saussure, PARIS-VII^e

CONDITIONS SPÉCIALES à MM. les Médecins et Pharmaciens

LES BOITEUX CÉLÈBRES

La Prof. Kirmisson, en ouvrant il y a quelques mois le Congrès de Chirurgie, a prononcé un discours présidentiel où la médecine historique a trouvé sa large part. Il a passé en revue, en effet, en manière de pyramide, les boiteux célèbres. Qu'il nous permette de rappeler ici ses paroles : elles valent d'être publiées pour les lecteurs d'Æsculape.

En remontant jusque dans l'antiquité, on trouve Tyrtaë, le poète boiteux, Espère, le fabuliste, dont le buste modelé par Thorwaldsen reproduit bien la difformité du mal de Pott.

Alexandre le Grand était-il atteint de torticolis ? La question a été étudiée par Deschambre, dans deux articles consacrés à l'ermite du Louvre, et résolue, par lui, par l'affirmative. Sur le buste, en effet, on constate, dit Deschambre, l'inclinaison de la tête à droite, la courbure du cou à convexité gauche, la réduction générale du côté droit de la face, avec un léger abaissement de l'œil droit, bref, tous les caractères d'un torticolis du côté droit : j'avoue qu'ores examen du fameux buste, les caractères me paraissent si peu marqués que pour mon compte, je n'oserais pas me prononcer.

Cinq hommes célèbres, a écrit Alexandre Dumas, ont enjambe, boiteux, le passage qui sépare le XVIII^e et le XIX^e siècle, le maréchal Soult, Talleyrand, Walter Scott et Lord Byron.

L'infirmité du maréchal Soult est en dehors de notre sujet, puisqu'elle fut causée par une blessure de guerre. Le mar-

chal avait eu la jambe droite fracassée par une balle devant Gènes.

Quant à Walter Scott, il est intéressant pour nous de chercher quelle fut la cause de sa claudication. Il nous est facile de répondre à cette question, grâce aux renseignements qui nous sont fournis par l'auteur lui-même, dans son autobiographie : « Jusque à dix-huit mois, nous dit-il, je montrais tous les signes de la force et de la santé. Un soir, j'étais fort agité, courant à travers la chambre; on eut beaucoup de peine à me mettre au lit. Le lendemain matin, j'étais atteint de la fièvre qui accompagne souvent l'éruption des grosses dents. Elle me tint trois jours; lorsque, le quatrième jour, on voulut me donner mon bain habituel, on s'aperçut que la jambe droite était paralysée. »

Au bout de quelques années, tous les traitements étant inutiles, on se décida, sur les conseils de son grand-père, le Dr Rutherford, à la place à la campagne, dans l'espoir de le fortifier. Là, il fut soumis à un traitement bizarre. Toutes les fois que l'on tuait un mouton, l'enfant était enveloppé dans la peau toute chaude de l'animal. Il nous fait de la scène un tableau pittoresque. « Je me vois, dit-il, étendu à terre dans ce costume de tartan, tandis que ma grand-mère m'excitait à ramper sur le sol. » A côté d'elle, un vieux militaire, ami de la famille, sir Georges Mac Dougall, se mettant à genoux, prononçait sa montre sur le plancher, pour engager l'enfant à venir la saisir.

En présence de détails aussi précis, il ne saurait y avoir de doute. Il s'est agi, chez Walter Scott, de paralysie infantile, ayant déterminé de l'équinisme. Un de ses biographes, Robert Chambers, nous dit qu'il reposait sur l'extrémité des orteils. Au

bout de deux ans seulement, il commença à marcher à l'aide de béquilles. On sait que ses goûts l'entraînaient violemment vers la carrière militaire. Il fut profondément affecté de cette maladie qui l'obligeait à y renoncer. Mais nous, nous devons à cette atteinte de poliomyélite, les fictions ingénieuses et les récits entraînants qui ont charmé notre jeunesse.

**

A propos du pied bot, il est deux noms qui sont sur toutes les lèvres : ceux de Lord Byron et de Talleyrand. Pour ce dernier personnage, bien des fables ont couru sur l'origine de sa difformité. Afin d'écarter l'idée d'un vice originel, on a répandu le bruit d'une blessure infligée à l'enfant par un porc. On reconnaît là la fable du dindon trahissant le jeune Bouleau, avec une variante sur l'organe lésé. Il est, du reste, assez difficile de se procurer des renseignements exacts sur la difformité de Talleyrand. Chose curieuse, certains de ses biographes qui relatent tout au long des détails de son autopsie, ne font pas mention de la difformité du pied.

Heureusement, nous avons à cet égard un document intéressant. C'est une chaussure, léguée dans ces dernières années au musée Carnavalet, et qui nous permet de reconnaître le côté et le sens de la difformité. Grâce à la complaisance du



Le Prince de Talleyrand et son pied bot
D'après un croquis original fait aux eaux de Bourbon-l'Archambault par la comtesse Rœderer (Collection Jean de Mitty).

conservateur du musée j'ai pu l'étudier. C'est un soulier pour le pied droit, dont la semelle est fortement surélevée au côté externe; il est muni d'un tuteur épais, en fer, qui traverse perpendiculairement la plante du pied, et remonte sur son côté interne. En dehors, au contraire, se voit

PULMOSÉRUM

Bailly

Expérimenté avec succès dans les Hôpitaux, Cliniques, Dispensaires et par plus de :
8.500 Médecins Français et 23.000 Médecins Étrangers

CONDENSE EN UNE SYNTHÈSE HÉROIQUE

Résume ce que nous avons de plus efficace contre

Toux-Rhumes-Brônchites

GRIPPE-ENROUEMENT

TUBERCULOSE LATENTE

PRESCRIRE : Une cuillerée matin et soir **A. BAILLY, 15, rue de Rome. PARIS**

HUNYADI JÁNOS
dite EAU DE JANOS
Eau Purgative Naturelle



EFFET PROMPT. SÛR ET DOUX
Pour éviter toutes substitutions
prière à MM. les Docteurs
de bien spécifier sur leurs
ordonnances la MARQUE

HUNYADI JÁNOS
Andreas SAXLEHNER Budapest

CACHETS DE
NÉURALGOL BROSSARD

ou Lacto-Bromate de Quinine
SPÉCIFIQUE DE LA DOULEUR :
NÉURALGIES - MIGRAINES - RHUMATISME - GRIPPE, etc.
Echantillons et Littérature sur demande
LABORATOIRE SOZEN & BROSSARD - LA ROCHELLE



Portrait de Talleyrand servant de frontispice à la "Life of Prince Talleyrand" de 1874. Indépendamment du pied bot signalé dans l'article du Prof. Kirmisson, ce portrait nous permet de constater l'existence d'un bec-de-lièvre chez Talleyrand.

une bosselle volumineuse, fortement capitonée, creusée à l'intérieur, et destinée à loger la bosselle répondant à la face dorsale du pied. Deux languettes en cuir,

ses déductions aventureuses. Leys, qui voit dans les anomalies du cerveau consécutives au pied bot l'explication du caractère de Talleyrand. Je craindrais trop qu'on

s'entrechoient au niveau de cette bosselle, passent, l'une sur le talon, l'autre sur la face dorsale du pied et viennent se rejoindre au niveau du tuteur latéral interne, où elles se fixent par une boucle. Le tuteur sert donc de point d'appui à ces deux languettes embrassant la bosselle externe, et tendant à la ramener en dedans, de façon à s'opposer aux progrès de la difformité. Il n'est pas douteux, d'après cela, que la malformation de Talleyrand ait consisté en un pied bot varus équin du côté droit.

Je me garderai bien de suivre ici, dans ses déductions aventureuses, Leys, qui voit dans les anomalies du cerveau consécutives au pied bot l'explication du caractère de Talleyrand. Je craindrais trop qu'on me fit l'application du vieil adage : *Ne sutor ultra crepidam*. Il ne paraît pas, d'ailleurs, que cette disgrâce de la nature ait grandement troublé dans sa marche ascendante cet arriviste fameux.

**

Pour Lord Byron, tout comme pour Talleyrand, il n'est pas facile d'être fixé sur le siège et la nature de sa difformité. Lady Blessington, Moore, Galt et la comtesse Albrizzi, n'ont jamais su quel était le pied déformé. Les moulés d'après lesquels ces souliers ont été faits sont conservés dans le musée de Nottingham, et tous deux seraient normaux. Le Dr James Millingen, qui examina les pieds après la mort du poète, dit qu'il s'agissait d'un pied bot du côté gauche.

Heureusement, ici, comme pour Talleyrand, nous possédons un document qui nous permet d'établir notre conviction. Ce sont deux souliers orthopédiques construits pour Lord Byron enfant, et qui sont en la possession de M. Murray, le grand éditeur anglais. Pendant mon récent séjour à Londres, M. Murray, dont la maison est toute pleine des souvenirs du grand poète, a bien voulu, avec une bonne grâce parfaite, me permettre d'examiner ces souliers. Tous deux sont pour le pied droit, d'un plus grand que l'autre, répondant à la taille d'un enfant de huit à dix ans pour l'un, d'un jeune homme de treize à quatorze ans pour l'autre. Ils possèdent une semelle en liège, convexe à la partie interne, mais fortement surélevée en dehors; ils sont munis d'une jambière enveloppant tout le mollet et remontant jusqu'au genou. Cette jambière est fortement capitonée à la partie postérieure, sans doute

en vue de masquer l'atrophie du mollet; elle possède, en outre, à sa partie inférieure, une pelotte surajoutée, destinée à venir appuyer sur le tendon d'Achille, de façon à lutter contre sa rétraction. Cette description nous permet de conclure que la difformité de Lord Byron, comme celle de Talleyrand, consistait en un pied bot varus équin du côté droit. Elle est bien en rapport avec une lettre écrite par sa mère, quand l'enfant avait trois ans, et disant :

« Le pied de Georges tourne en dedans, c'est le pied droit; il marche presque entièrement sur le côté du pied. » Elle est en rapport, également, avec la description donnée dans la *Lancel* par Sheldrake, qui fut chargé de construire pour le malade des chaussures orthopédiques. Le pied reposait, nous dit-il, sur son bord externe, mais on pouvait assez facilement corriger avec la main l'attitude vicieuse; la jambe était beaucoup plus petite que l'autre.

Si l'infirmité dont il était porteur semblait n'avoir pas grandement préoccupé Talleyrand, il n'en fut pas de même, hélas! pour Byron. Sa difformité fut, pour l'âme haughtine et tumultueuse de Manfred et de Childe-Harold, une véritable torture. Lorsqu'à seize ans il conçut de tendres sentiments pour Marie Chaworth, il fut profondément ulcéré en entendant la jeune fille le repousser et l'appeler *the lame boy*, l'enfant boiteux.

Un jour que le vicaire de Southwell, M. Becher, voulait dissiper sa mélancolie, il lui affirmait que son intelligence le mettait au-dessus du reste des hommes : « Ah! mon cher ami, lui dit-il, si ceci — il touchait son front — me met au-dessus, ceci — et il montrait son pied — me met bien au-dessus. »

Un de ses anciens camarades du collège

$C^{15}H^{25}O$ — Santalol
 $C^8H^{12}N^{12}$ — Hexaméthylène-Tétramine
 $C^{13}H^{19}O$ — Salol

EUMICTINE

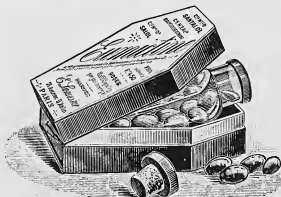
INDICATIONS :

Blennorrhagie, Cystites, Néphrites, Pyélites, Pyelo-Néphrite, Pyuries, Bactériurie, Phosphaturie, Ammoniurie, Lithiase rénale, etc.

Antigonococcique de tout premier ordre, par le Santalol (principe actif de l'essence de Santal).

Diurétique, Analgésique, Urolytique, etc., par l'Hexaméthylène-Tétramine dont l'action est toute spéciale.

Antisepsique, etc., par le Salol dont l'action sur les voies urinaires est bien établie.



Thèses de D^r en Médecine (Paris 1907 et 1911).

Traitement de la Blennorrhagie par Eumictine

Dr JEAN CREMER, ancien Interne à St-Lazare.

Contribution à l'étude du traitement des affections des voies urinaires.

D^r G. PARQUET.

TRAITEMENT COMPLET qui grâce à une **ENVELOPE SPECIALE** est **PORTE DIRECTEMENT** dans l'**INTESTIN**

Doses : 8 à 12 capsules aux repas.

Echantillons et Littérature : Pharmacie LANCOSME, 74, Avenue d'Antin, Paris (8^{me}).

de Harrow, le revoyant après plusieurs années et ne l'ayant pas reconnu, il lui dit: « Il me semblait que la nature m'avait marqué d'un signe qui ne pouvait s'oublier ».

« Ce n'est pas sans raison, dit son biographe Thomas Moore, que Goethe a dit de lui qu'il était inspiré par le génie de la Douleur. » C'est le chagrin qu'il éprouvait de cette différence physique qui l'incitait à être grand par l'esprit. Avec un évident retour sur lui-même, il décrit ce sentiment dans la *Métamorphose du Bossu*. « La difformité, dit-il, est naturellement pleine d'amour. C'est son essence de marcher de pair avec les autres hommes par l'énergie de l'âme et du cœur, de se rendre l'égal, et même de s'élever au-dessus de tous. Sa marche tortueuse lui sert d'encouragement pour l'exciter à atteindre le but auquel d'autres ne sauraient parvenir dans une carrière commune; c'est là une indemnité de l'avarice d'une marâtre nature... »

C'EST LE SINGE QUI DESCEND DE L'HOMME

Georges Bohn (*La naissance de l'Intelligence*, p. 330, nous initie au dernier cri. L'homme ne descend pas du singe. « La science actuelle, assure l'émient biologiste », a prouvé que c'était là une erreur scientifique. » Non, ce sont les singes qui descendent des hommes; pauvres races déchues, on ne sait à la suite de quel cataclysme et de quelles révolutions politiques elles ont subi cette dégradation. Quant à l'apparition de l'homme sur la terre, M. Bohn concède qu'elle est entourée

de bien des mystères. « La terre était peuplée d'une multitude de mammifères quand l'homme est apparu, par mutation brusque avec un cerveau hypertrophié. » Il valait bien la peine de se disputer pendant cinquante ans, d'invoquer les noms de Lamarck et de Darwin à l'appui de l'origine simienne de l'homme, pour en revenir au point de départ initial. L'apparition brusque de l'homme sur la terre, nos pères n'ont jamais dit autre chose. Mais quand les passions se déchaînent, il est bien difficile de ne pas considérer à titre de vérités définitives, les hypothèses qui flattent la vanité de notre sentiment.

LA LUMIÈRE DES ABIMES MARINS

Les profondeurs abyssales des océans et des mers ont depuis longtemps excitée la curiosité des savants. Une faune inconnue a été révélée par les sondages effectués au cours des croisières du prince de Monaco. Une question cependant restait obscure: celle de la pénétration de la lumière dans les abîmes marins. Obscurité complète ou lueur minuscule? M. Klaus Grein vient de faire connaître dans les *Annales de l'Institut océanographique*, le résultat des recherches qu'il a entreprises, depuis deux ans, dans les eaux transparentes de l'île de Capri.

L'absorption de la lumière par l'eau de mer est progressive. A partir de 5 mètres, les rayons bleu-violet forment plus de la moitié de l'ensemble de la lumière. M. Grein et son collaborateur M. Ewald ont donc cherché, à l'aide de pellicules sensibles uniquement à la région bleu-

violet du spectre, quelle est la quantité de lumière qui pénètre dans les profondeurs de l'eau. Ils prirent comme unité lumineuse la quantité de lumière existant à 3 mètres de profondeur. A 20 mètres la lumière diminue de moitié, des deux tiers à la profondeur de 30 mètres, des cinq dixièmes à 40 mètres de la surface. A 75 mètres de profondeur il ne passe plus que la cinquième partie de la lumière existant à 3 mètres, et seulement la trois cent trente-troisième partie à 100 mètres du niveau de la mer. D'autres expériences ont été faites par ce physicien à Monaco. Il a constaté qu'à 50 mètres de profondeur on ne trouve plus qu'un deux-millionième de la lumière rouge existant à 1 mètre. L'orange résiste davantage.

Mais c'est dans la partie verte du spectre que la diminution de l'intensité lumineuse est la plus lente. Le bleu-vert et le bleu-violet pénètrent jusqu'aux plus grandes profondeurs. A 1.000 mètres, il y a dix fois autant de bleu-violet que de bleu-vert; à 1.500 mètres plus, ces rayons impressionnent encore la plaque.

La lumière, à mesure qu'elle pénètre dans l'eau, diminue donc d'intensité. Elle descend au-dessous du seuil de la visibilité humaine, au-dessous de celui de l'assimilation des plantes, mais elle ne s'éteint jamais.



Dr D. Héran. — *Le berger aveugle*. Cette belle œuvre, de notre ami le Dr D. Héran, figurait au Salon de 1913. (Société Nationale.)

LES AVEUGLES

Il n'y a pas deux classes d'hommes ou de choses, des aveugles et des voyants, de la lumière et de la nuit, de la douleur et de la joie. Il n'y a qu'une lumière pâle et tremblante qui meurt au premier soufflet; il n'y a qu'un bonheur incomplet, incertain, balotté,

(Dr Curti: *Les Aveugles*.)

AFFECTIONS BRONCHO-PULMONAIRES

Grippe, Scarlatine, Rachitisme

SOLUTION PAUTAUBERGE

au chlorhydro-phosphate de chaux croisé

LA MIEUX TOLÉRÉE DES PRÉPARATIONS CRÉOSOTÉES

Par l'action antiseptique qu'elle exerce à la fois sur les voies digestives et pulmonaires et par les éléments minéraux qu'elle fournit au système osseux et à la chaux, la SOLUTION PAUTAUBERGE est le médicament de choix de la bronchite chronique et de la tuberculose, et le remède le mieux indiqué pour obtenir la reconstitution physiologique dans les maladies paratuberculeuses.

L. PAUTAUBERGE, Courbevoie-Paris. N. 1000 Pharmacien

FABRICANTS D'INSTRUMENTS DE CHIRURGIE, DE PRÉCISION, APPAREILS ORTHOPÉDIQUES

LUIER (F.) et Docteur W. WULFING-
LUIER (F.), 104, boul. Saint-Germain, Paris.
Tél. 87-90.

Fabrique d'instruments de Chirurgie et
d'appareils de Médecine.
HUIT GRANDS PRIX.

Catalogue sur demande: 1° Spécial pour
l'ophtalmologie (1901); 2° Spécial pour
l'otologie-laryngologie, l'asphago-trachéo-
bronchoscopie (1911); 3° pour la Chirurgie
générale (1904).

THERMOTHÉRAPIE, appareils du
Dr Miramon de la Roquette, pour la pra-
tique médicale courante.
Air chaud; Lumière.

Helmreich, constructeur, fournisseur des
hôpitaux, à Nancy.

COGIT (E.) et C^e, boul. St-Michel, 36
Paris. Tél. 612-20.

Constructeur d'Instruments et Appareils
pour les Sciences.
Fournisseurs généraux pour Bactériologie
et Micrographie.

Dépôt pour la France des Microscopes et
des jumelles à prismes E. Leitz.

WICKHAM, ancien externe des Hôpi-
taux de Paris, Hors concours, Membre
du Jury, 15, rue de la Banque, Paris.
Tél. 270-55.

FABRIQUE DE BANDAGES HERNIAIRES. —
Appareils à pièces interchangeables, légers,
confortables, d'une robustesse et d'une
sécurité absolues. Le principe mécanique
qui résiste à leur construction leur donne
une supériorité incontestable.
Contention partielle, souvent guérison.

LIPIODOL LAFAY

à 40% d'Iode sans aucune trace de chlore
56, Chaussée-d'Antin, PARIS

Calcitine

PÂTE RECONSTITUANTE
CALCIQUE
ET PHOSPHATÉE

pour Enfants,
Convalescents et Personnes affaiblies

CEtte PÂTE ALIMENTAIRE SPÉCIALE répond à un réel besoin:
1° Chez l'enfant dès le sevrage, auquel de grosses quantités de Chaux et de Phosphore sont nécessaires pour la formation du cerveau et du tissu osseux.
2° Chez les convalescents et les personnes affaiblies, des travaux récents ayant démontré que la Chaux et le Phosphore étaient d'une utilité primordiale pour reconstituer l'organisme et le préserver de la Tuberculose.

Prix de la Boîte: 1 franc

Manufacture de Pâtes Alimentaires, DIGNÉ FILS & C^e, Fréjus (Var)
Dépôt à PARIS, 6, rue Mironneville

Culture pure de Ferments lactiques bulgares sur milieu végétal

GINGIVO-STOMATITES

GASTRO-ENTÉRITES des Nourrissons

et de l'Adulte

DIARRHÉES — CONSTIPATIONS

INFECTIONS HÉPATIQUES

DERMATOSES — FURONCULOSES

DYSENTERIES

(d'origine intestinale)

Prophylaxie de la FIÈVRE TYPHOÏDE et du CHOLÉRA



BULGARINE THÉPÉNIER

BOUILLON de Bulgarine**COMPRIMÉS de Bulgarine**

1 verre à madère ★ 1/2 heure avant chaque repas ★ 2 comprimés

Nourrissons : 1/2 dose

3 fr. 50 (Conservation 2 mois)

3 fr. 50 (Conservation indéfinie)

Phosphates et diastases des Céréales germées

ENTÉRITES — DYSPEPSIES salivaires et pancréatiques

TUBERCULOSES — RACHITISMES

Préparation des BOUILLIES MALTÉES

NEURASTHÉNIES

PALPITATIONS d'origine digestive

SURALIMENTATION

DIGESTION RAPIDE des FÉCULENTS



Amylodiastase THÉPÉNIER

SIROP d'Amylodiastase**COMPRIMÉS d'Amylodiastase**

2 cuillerées à café ★ après chacun des 3 principaux repas ★ 2 comprimés

Nourrissons et enfants : 1 cuillerée à café ou 1 comprimé écrasé dans une bouillie ou un biberon de lait

4 fr. 50 (Conservation indéfinie)

4 fr. (Conservation indéfinie)

Préparés par le "Laboratoire des Ferments" A. THÉPÉNIER, 12, rue Clapeyron, 12 — PARIS



Le PREMIER Produit FRANÇAIS
qui ait appliqué
L'AGAR-AGAR
au traitement de la
CONSTIPATION CHRONIQUE

THAOLAXINE

LAXATIF - RÉGIME
agar-agar et extraits de rhamnées

Posologie

PAILLETES : 1 à 4 cuil. à café à chaque repas
CACHETS : 1 à 4 à chaque repas
COMPRIMÉS : 2 à 8 à chaque repas
GRANULÉ : 1 à 2 cuil. à café à chaque repas
(Spécialement préparé pour les enfants)

*Echantillons & Littérature
sur demande adressée:*

LABORATOIRES

DURET & RABY

5, Avenue des Tilleuls - PARIS
Tél. Marcadet 14-58

F. Borremans del.

CHOLÉOKINASE

6 à 8 Ovides par jour

**TRAITEMENT SPÉCIFIQUE
DE L'ENTEROCOLITE
MUCOMEMBRANEUSE**

MÉDICATION IODÉE PARFAITE

Remplace **SANS IODISME**

Combinaisons iodées

IODURES

IODE

DOSIODINE

CAPSULES DOSÉES & GLUTINISÉES

**Ne fatiguent
ni le rein, ni les intestins**

PRESCRIRE

DOSIODINE n° 1. Une capsule = 0,01% d'iode correspondant à 0,50% d'iodure alcalin.

DOSIODINE. Une capsule = 0,02% d'iode correspondant à 1 gr. d'iodure alcalin.

Littérature et Échantillons franco sur demande
Laboratoire de la DOSIODINE, AUDINCOURT (Doubs)



ÆSCULAPE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

LETtres ET ARTS DANS LEURS RAPPORTS AVEC LES SCIENCES ET LA MÉDECINE

Comité de Patronage

R. BLANCHARD

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

GUIART

Professeur à la Faculté de Médecine
de Lyon

POZZI

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

GILBERT-BALLET

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

LACASSAGNE

Prof. à la Faculté de Médecine de Lyon
Associé nat. de l'Académie de Médecine

Pierre MARIE

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

RÉGIS

Prof. à la Fac. de Médecine de Bordeaux
Corresp. nat. de l'Académie de Médecine

GRASSET

Prof. à la Fac. de Médecine de Montpellier
Associé nat. de l'Académie de Médecine

VERNEAU

Prof. d'Anthropologie au Muséum
Conserv. du Muséum nat. du Trocadéro

LANDOUZY

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

E. PERRIER

Direct. du Muséum d'Histoire naturelle
Membre de l'Institut

RÉMOND

Professeur à la Faculté de Médecine
de Toulouse

J. TEISSIER

Prof. à la Faculté de Médecine de Lyon
Associé nat. de l'Académie de Médecine

Directeur: Benjamin BORD, Ancien Interne des Hôpitaux de Paris

(Toutes les communications concernant la Rédaction doivent être adressées au Directeur)

Abonnement: 12 francs.
(Étranger: 15 fr.)

A. ROUZAUD, Éditeur

41, Rue des Ecoles, Paris - Téléphone: 810-03

Le Numéro: 1 franc
(Étranger: 1 fr. 50)

Tableau des Puissances Antiseptiques et Bactéricides de l'ANIODOL

MICROBES	DOSES ANTISEPTIQUES empêchant toute culture dans 1 ^{er} milieu ensemencé		PUISSANCE ANTISEPTIQUE par rapport à celle du PHÉNOL	DOSES BACTÉRICIDES ayant tué au bout de 10 heures et séjourné dans un milieu de culture		PUISSANCE BACTÉRICIDE par rapport à celle du PHÉNOL
	GRAMMES de PHÉNOL pour 1.000	GRAMMES d'ANIODOL pour 1.000		GRAMMES de PHÉNOL pour 1.000	GRAMMES d'ANIODOL pour 1.000	
Bacille subtilis	1,90	0,25	7,6	8,5	0,45	18,90
Bacille coli communis	1,35	0,12	11,25	3,1	0,15	20,70
Staphylocoque doré	1,40	0,07	20,00	2,5	0,25	10,00
Streptocoque pyogène	1,30	0,06	21,70	1,35	0,09	14,50
Bacille pyocyanique	0,95	0,10	9,5	3,10	0,20	15,50
Bacille typhique	1,85	0,065	52,85	3,5	0,15	23,40
Bacille diphtérique	0,4	0,065	6,1	1,1	0,1	11,0
Bacille choléra (Cassini)	1,3	0,05	26,0	1,5	0,15	10,0
Bacille anthracis	1,4	0,075	18,7	11,5	0,4	28,75
Bacille lactique	0,6	0,12	5,0	0,8	0,2	3,0

« Ces nombres font voir d'une façon globale que l'ANIODOL présente une activité en moyenne vingt fois plus grande que celle du Phénol. »
 « Il est à remarquer que quelques nombres émergent au-dessus de cette moyenne d'antiseptique, 52,85, accusé à la fois la résistance particulièrement remarquable de ce microbe à l'acide phénique, et sa délicatesse vis-à-vis de l'ANIODOL. »
 « La même observation, moins intéressante sans doute au point de vue pratique, est à relever pour le Bacille anthracis. »

« Signé : E. FOUARD,
 « Chimiste à l'Institut Pasteur. »

« Au point de vue du mode d'action des antiseptiques, ces nombres apportent une contribution de

« plus à une connaissance antérieure acquise de la supériorité des antiseptiques anticosagulants, ayant ainsi, non une action essentiellement extérieure sur le corps du microbe, comme les agents coagulants, mais une action physiologique interne, modifiative du protoplasma, conséquence d'une pénétration osmotique à travers la membrane enveloppée. »

« Signé : E. FOUARD,
 « Chimiste à l'Institut Pasteur. »

Quelle est, d'autre part, la puissance bactéricide des divers antiseptiques ?

Nous empruntons le tableau suivant au journal *Lancet*, du 14 juillet 1906, page 125, qui renvoie, pour plus amples informations, au *Journal of the Royal Sanitary Institute*, vol. xxv, part. 3, p. 424 :

En comparant ces chiffres avec ceux des tableaux précédents, on constate que le pouvoir bactéricide de l'ANIODOL, étant de 23,40, et celui du sublimé (le plus puissant antiseptique employé à ce jour) de 20.000 seulement, l'ANIODOL le dépasse de près du sixième, les autres antiseptiques ayant un pouvoir de 10 à 200 fois moindre.

Ainsi s'explique la grande supériorité de l'ANIODOL et la faveur dont il jouit auprès du corps médical qu'il a définitivement conquis et qui sait qu'en faisant usage de l'ANIODOL il est certain d'obtenir d'emblée le maximum d'effet thérapeutique sans exposer le malade au moindre danger, au plus petit inconvénient, l'ANIODOL n'étant ni caustique, ni toxique, à l'inverse du sublimé qui reste toujours un poison violent.

ANIODOL

LE PLUS PUISSANT

Antiseptique Désodorisant

Sans Mercure, ni Cuivre — Ne tache pas — Ni Toxique, ni Caustique

N'ATTAQUE PAS LES MAINS, NI LES INSTRUMENTS

OBSTÉTRIQUE — CHIRURGIE — MALADIES INFECTIEUSES

SOLUTION COMMERCIALE : au 1/400* (Une GRANDE CUILLÈRE dans un LITRE D'EAU pour usage courant).

PUISSANCES BACTÉRICIDE 23,40 / sur le Bacille typhique
 ANTISEPTIQUE 52,85 / (établies par M. FOUARD, Ch^{re} à l'INSTITUT PASTEUR
 Celles du Phénol étant : 4.85 et du Sublimé à 20.

SAVON BACTÉRICIDE A L'ANIODOL 2%

ANTISEPTISME des MAINS de l'OPÉRATEUR, de la PEAU, des SURFACES

POUDRE D'ANIODOL INSOLUBLE

remplace l'IODOFORME

Réalisation de l'ANTISEPTISME INTERNE par l'ANIODOL pris à l'intérieur.
 Souverain dans FIÈVRE TYPHOÏDE, DIARRHÉE VERTE DES NOUVEAUX-NÉS, GASTRO-ENTÉRIE,
 FERMENTATIONS GASTRO-INTESTINALES, etc.

DOSE : Une grande cuillère de la solution au 1/100* dans un litre d'eau par cuillères, ou verres, dans les 24 heures

Echantillons et Renseignements : Société de l'ANIODOL, 32, Rue des Mathurins, PARIS. — SE MÉFIER des CONTREFAÇONS.

NOS DEUX MODES D'ABONNEMENT

De nombreuses lettres nous sont parvenues de France et de l'Étranger au sujet de nos Primes de Remboursement et du Prix de l'Abonnement. D'une part, certains abonnés ont craint de ne pouvoir bénéficier de la prime lors du renouvellement; d'autre part, certains lecteurs, possédant déjà la plupart des primes offertes, nous ont demandé un prix d'abonnement spécial.

Nous avons créé, pour donner satisfaction à tous les désirs :

1^{er} Des abonnements sans primes à 12 fr. (Étranger 15 fr.).

2^e Des abonnements avec primes à 20 fr. (Étranger 25 fr.).

Collections d'ÆSCULAPE : Années 1911, 1912, 1913

COLLECTION 1911 : 60 francs net, sans prime (France et Étranger).

COLLECTION 1912 : 20 fr. net, sans prime (France et Étranger).

COLLECTION 1913 : 12 fr. net, sans prime (Étranger 15 fr. net).

A titre temporaire, nous acceptons au prix de 36 fr. net, sans prime (Étranger 45 fr.), des abonnements de 3 ans, portant sur les années 1912, 1913, 1914.

1^{er} Abonnement sans Primes : 12 fr. (Étranger 15 fr.)

Envoyer un mandat de 12 francs (Étranger 15 fr.) à M. Rouzand, 41, rue des Ecoles, Paris. Les abonnements ne peuvent plus porter sur l'année 1912, sauf pour les abonnements de 3 ans (1912, 1913, 1914), qui sont acceptés, au prix de 36 fr. net, sans primes (Étranger 45 fr.). Le prix des 12 numéros de 1912, pris séparément, est de 20 fr. net, sans primes.

2^e Abonnement avec Primes : 20 fr. (Étranger 25 fr.)

L'envoi d'un mandat de 20 fr. (Étranger 25 fr.) à M. Rouzand, 41, rue des Ecoles, Paris, donne droit à un abonnement d'un an et à l'une des primes suivantes, dont la valeur égale celle de l'abonnement. (Designé deux primes pour le cas où l'une d'elles serait épuisée.) Depuis le 15 février 1913, le prix des 12 numéros 1912 est porté à 20 fr. net, sans primes.

I. — Instruments de chirurgie, médecine, laboratoire.

1^{er} Bon pour 20 francs d'instruments à choisir dans catalogue de la maison Mathieu.

2^e Bon pour 20 francs d'instruments à choisir dans catalogue de la maison Guyot.

(N.B.) — Le « Bon » sera adressé à l'abonné dès la réception du mandat d'abonnement.

II. — Baux Minérales (France et médecins seulement).

3^e Eau de Pongus, Source Alice (une caisse de 50 bouteilles).

4^e Eau de Vals, Source La Reine (une caisse de 50 bouteilles).

III. — Produits hygiéniques « Innoxa » (France).

5^e Assortiment de produits hygiéniques et de beauté, dont la valeur de 25 fr. consiste par : lait, cold-cream, poudre « Innoxa ». (Sera très apprécié par la femme du médecin.)

IV. — Instruments médicaux.

6^e Seringue du Dr Barbiérey, modèle Vigier, stérilisable, spéciale pour huile grise à 40 o/o, avec boîte métall. et aiguille en platine irridée de 5 centimètres; accompagnée de 2 seringues de 1 centimètre cube (stylet genre Lier (valeur de l'ensemble 21 fr.).

7^e Seringue de 20 centimètres cubes (pour sérum de d'Alou, etc.) avec tube-raccord caoutchouc, deux aiguilles et boîte métall. (valeur 21 fr.).

V. — Livres.

8^e L'Art et la Médecine, par Paul Richer, membre de l'Académie de médecine; ouvrage de grande luxe, 350 pages, 350 illustrations (valeur 30 fr.).

9^e L'Assiette au Beurre, un beau volume album contenant une cinquantaine de numéros différents, illustrés par (Willette, Abel Faivre, Guillaume, Steinlen, Houllé, Mirande, Ricardo, etc.) (Valeur 25 fr.).

10^e Œuvres de Rabelais, 4 vol., édition des Bibliophiles, reliure d'amateur, tête dorée (valeur 24 fr.). (Les

œuvres de notre vieux et savoureux confrère s'imposent à toute bibliothèque médicale.)

11^e Les Difformes et les Malades dans l'Art, par le Professeur Charcot et Paul Richer; ouvrage de grande luxe, nombreuses illustrations (valeur 20 fr.).

12^e Œuvres d'Alfred de Musset, édition de la collection artistique Jougnot, 7 volumes (Premières Poésies, Poésies Nouvelles, Comédies et Proverbes (2 vol.), Contes, Nouvelles, etc., Confession d'un Enfant du Siècle) (valeur 21 fr.).

13^e Quatre volumes à choisir parmi les 6 volumes suivants de Georges Cain, à 5 fr. l'un, largement illustrés : Coins de Paris, Promenades dans Paris, Nouvelles Promenades dans Paris, 4 travers Paris, Pierres de Paris, Environs de Paris. (Si la valeur des livres choisis dans cette liste dépasse 20 fr., l'abonné devra envoyer le supplément.)

14^e Le Cabinet secret de l'Histoire, par le Dr Cabanès; 4 vol. illustrés, à 5 fr. l'un (valeur 20 fr.).

15^e L'Éducation artistique par l'image et l'Anecdote, par Paul Bayard, inspecteur des musées; vol. de grande luxe, 600 pages, 400 illust. (valeur 30 fr.).

16^e Œuvres complètes de Shakespeare, traduction publiée il y a trois ans par la Maison Flammarion; 8 beaux volumes illustrés, à 3 fr. 50 (valeur 28 fr.).

17^e Vingt francs de livres à choisir dans la liste suivante : Mœurs intimes du Passé, par Cabanès (4 vol. à 3 fr. 50 l'un); — L'Art chrétien, ses licences, par le Dr Witkowski (1 vol. à 3 fr.); — Les Seins et l'Église, par le Dr Witkowski (1 vol. à 10 fr.); — Les Seins dans l'Histoire, par le Dr Witkowski (1 vol. à 10 fr.); — L'Art profane à l'Église (France), par le Dr Witkowski (4 vol. à 15 fr.); — L'Art profane à l'Église (Étranger), par le Dr Witkowski (1 vol. à 15 fr.); — Les Morts mystérieuses de l'Histoire, par Cabanès (2 vol. à 3 fr. 50 l'un); — Les Indiscrétions de l'Histoire, par

Cabanès (6 vol. à 3 fr. 50 l'un); — Pastor et Dodéris, par le Dr Lucien Nass (1 vol. à 3 fr. 50); — Monsieur l'Agrégé, par L. Nass (1 vol. à 3 fr. 50); — Curiosités Médico-artistiques, par L. Nass (2 vol. à 3 fr. 50 l'un); — Les Accouchements à la Cour, par le Dr Witkowski (1 vol. à 10 fr.); — Histoire des accouchements chez les peuples, par le Dr Witkowski (2 vol. 1 584 figures, 25 fr. les 2 vol.); — Théâtre de Molière, pub. par Jougnot, avec la préface de 1682; toute bibliothèque médicale doit posséder l'œuvre de Molière (8 vol. à 3 fr. l'un); — Ingres (d'après une correspondance inédite), par Boyer d'Agen (valeur 25 fr.); — Les Confessions de J.-J. Rousseau, édition des Bibliophiles (3 vol. à 3 fr. l'un); — Marat inconnu, par le Dr Cabanès (1 vol. à 5 fr.); — Le Maroc pittoresque, par J. du Taillis (1 vol. de luxe, largement illustré, à 10 fr.); — Lettres de mon Moulin, par A. Daudet (1 vol. de luxe, abondamment illustré, à 10 fr.).

Si la valeur des livres choisis dans cette liste dépasse 20 fr., l'abonné devra envoyer le supplément.

VI. — Abonnements. (Les personnes abonnées déjà directement à l'une des Revues ci-dessous ne peuvent la choisir comme prime. L'Administration d'Æsculape décline toute responsabilité pour retards de parution, numéros non transmis par la poste; l'abonné devra réclamer directement aux revues en cause.)

18^e La Grande Revue, bi-mensuelle, 37, rue de Constantinople; abonnement d'un an (val. 20 fr. pour la France; 25 fr. pour l'étranger).

19^e La Revue (directeur : Jean Finot), bi-mensuelle, 45, rue Jacob; abonnement d'un an (valeur 24 fr. pour la France; 30 fr. pour l'étranger).

20^e L'Art Décoratif, mensuel (Revue de l'Art ancien et de la Vie artistique moderne), 4, rue Le Goff; nombreux planches en couleurs susceptibles d'être encadrées; abonnement d'un an (valeur 22 fr. pour la France; 26 fr. pour l'étranger).

SOMMAIRE DU N° DE MARS 1914

Notes médicales sur l'œuvre de Vélazquez : I. Les nains et les fous (6 illustrations).

Par le Dr Henry Verdier.

Une gravure médicale allemande du XVIII^e siècle (1 illustration).

Par Georges Lavier.

Le Docteur Caffé, médecin-major conspirateur sous la Restauration :

Son suicide dans sa prison (9 illustrations).

Par le Dr G. Ravart.

Lépreux et léprosières des Comores (5 illustrations).

Par le Dr Laurent Moreau, médecin de 1^{re} classe de la marine.

Le Sang de Vénus (similigravure).

Par A. Gléize.

Notes historiques sur quelques collections scientifiques privées d'Angletterre (4 illustrations).

Par le Dr A. Satre.

Deux statues de Vierges nourrices en Bas-Limousin (2 illustrations).

Par l'Abbé M. Echanne.

L's Végétations adénodénos de François II : Sa mort des suites d'une

otite chronique suppurée (11 illustrations).

Par le Dr L. Courtadon.

Cain (similigravure hors texte).

Par un vieux graveur anonyme.

SUPPLÉMENT (18 illustrations).

UNE CONSULTATION APRÈS DÉCÈS LA MORT DE MOLIERE

Avec l'autorisation de l'auteur et celle de son éditeur, M. Steinhil, nous tirons la pièce suivante, de la préface du second volume du *Mal qu'on a dit des Médecins* (1). (Auteurs français jusqu'à Molière.) *L'ouvrage est peu connu ; il a dû cependant exiger des recherches considérables et si, parmi l'œuvre importante de notre distingué confrère Witkowski, il n'a pas obtenu le succès qu'il méritait, c'est sans doute qu'on l'a jugé trop sérieux ; c'est pourtant à lui surtout, et aux Accouchements à la cour, que Witkowski devra d'être placé au premier rang des précurseurs de la science, dite médico-historique, laquelle n'est autre qu'une médecine légale rétrospective.*

A Monsieur le Professeur
Germain Sée

Bien Honoré Maître,

Permettez-moi de vous demander une consultation un peu tardive. Le sujet à examiner est mort depuis plus de deux cents ans ; c'est notre cruel et symptomatique ennemi Molière.

Cette consultation sera son châtiment : que, même après sa mort, il soit la proie des médecins !

« Le genre de mort auquel il succomba », dit le professeur de la Faculté, médecin des hôpitaux et académicien, Maurice Raynaud, dans *Les Médecins*

(1) *Mal qu'on a dit des Médecins* (Auteurs français jusqu'à Molière) par le Dr Witkowski. Steinhil, éditeur.

au temps de Molière, sujet de sa thèse de doctorat en lettres, — a long très profond la supposition qu'il était atteint, depuis de longues années, d'un anévrysme qui se rompit dans un effort. » Malgré la grande autorité de ce regretté maître, les derniers moments

troisième représentation du *Malade imaginaire*, Molière se trouva tourmenté de sa fixation beaucoup plus qu'à l'ordinaire, ce qui l'engagea à faire appeler sa femme, à qui il dit, en présence de Baron : « Tant que ma vie a été mêlée également de douleur et de plaisir, je me suis cru heureux ; mais aujourd'hui, je qui suis accablé de peines sans pouvoir compter sur un moment de satisfaction et de repos, en réfléchissant, qu'un homme souffre avant que de mourir ! »

La Molière et Baron furent vivement touchés du discours de M. de Molière, auquel ils ne s'attendaient pas, quelque incommode qu'il fût. Ils le conjurèrent, les larmes aux yeux, de ne point jouer ce jour-là, et de prendre du repos pour se remettre : « Comment voulez-vous que je fasse ? » leur dit-il, « il y a cinquante pauvres ouvriers qui n'ont que leur journée pour vivre ; que feront-ils si l'on ne joue pas ? Je me reprocherais d'avoir négligé de leur donner du pain un seul jour, le pouvant faire absolument. »

Mais il envoya chercher les comédiens, à qui il dit que, se sentant plus incommode que de continuer, il ne jouerait point ce jour-là, s'ils n'étaient prêts à quatre heures précises pour jouer la comédie ; « sans cela, leur dit-il, je ne puis m'y trouver, et vous pouvez rendre l'argent. »

Les comédiens tinrent les larmes allumées précisément à quatre heures ; Molière représentait avec beaucoup de difficulté, et la moitié des spectateurs s'aperçut qu'en prononçant *Baron*, dans la cérémonie du *Malade imaginaire*, il lui prit une convulsion. Ayant remarqué lui-même que l'on s'en était aperçu, il se fit un effort et cacha par un

ris forcé ce qui venait de lui arriver. Quand la pièce fut finie, il prit sa robe de chambre et fut dans la loge de Baron, et lui demanda ce qu'on disait de la pièce. M. Baron lui répondit que ses ouvrages avaient toujours une heureuse réussite à les examiner de près, et que, plus on les représentait, plus on les goûtait. « Mais, ajouta-t-il, vous paraissiez plus mal que tantôt. — Cela est vrai, lui répondit Molière, j'ai un froid qui me tue. » Baron, après lui avoir touché les mains qu'il trouva glacées, les lui mit dans son manchon pour les réchauffer ; il envoya chercher ses porteurs, pour le porter promptement chez lui, et il ne



La Mort de Molière.

Dessin et gravure à l'eau-forte de J. Hanriot.

de Molière et sa santé délicate ont fait naître le doute dans mon esprit et me portent à préférer, au diagnostic anévrysme, celui de phthisie pulmonaire. J'espère que vous voudrez bien, avec votre haute compétence, m'aider à dissiper cette incertitude.

Voici comment Grimaret raconte la mort du grand comique :

Le vendredi 17 février 1673, jour où l'on devait donner la

PHARMACIE CHARLARD-VIGIER, Ph^{en} de 1^{re} cl. et R. HUERRE, Ph^{en} de 1^{re} cl., Docteur en sciences, 12, BOULEVARD BONNE-NOUVELLE, PARIS

SAVONS ANTISEPTIQUES VIGIER

HYGIENIQUES ET
MÉDICAMENTEUX

Savon pour ou pur, S. hygiénique, S. surgras au Beurre de cacao, S. à la glycérine (pour le visage, la poitrine, le cou, etc.).
Savon Panama, S. Panama et Goudron, S. Naphthol soufré, S. Calomel et Naphthol (pour les soins de la chevelure, de la barbe, pellicules, séborrhée, alopecie, maladies cutanées).
Savon Sublimé, S. Phéniqué, S. Boriqué, S. Créoline, S. Calypso, S. Eucalyptol, S. Résorcine, S. Salicylé, S. S. au Solvène, S. Thymol (accouchements, anthrax,

rougeole, scarlatine, variole, etc.). S. intime (à base de Sublimé).

Savon à l'ichtyol (acné, rougeurs), S. Panama et Ichtyol, S. Sulfureux, S. à l'huile de Cade, S. Goudron, S. Boraté, S. Pétrole, S. Goudron boriqué.

Savon Jodé à 5/10 d'iode. — S. Mercuriel, 33 0/0 de mercure. — S. au Tannin (contre les sueurs). — S. au B. du Pérou et Pétrole (contre gale, parasites). — S. à l'Oxyde de Zinc. (Eczéma). — S. à la Formaldéhyde (antipique), etc.

SAVON DENTIFRICE VIGIER, le meilleur dentifrice antiseptique

Pour l'entretien des dents, des gencives, des muqueuses. — Il prévient les accidents buccaux chez les syphilitiques

Prix de la boîte de porcelaine : 3 francs

Emplâtres et Epithèmes caoutchoutés

VIGIER
à tous médicaments

Antiseptiques, inaltérables, très adhésifs, très souples, remplaçant pour la peau les autres Emplâtres et les Pomades.
Epithèmes Oxyde de Zinc — Rouge de Vidal — Vigo — Boriqué — Salicylé — Beladoné — Cigué — Calomel — Mercuriel phéniqué, etc.

Sparadrac caoutchouté simple stérilisé, très adhésif, remplaçant l'ancien Sparadrac Duchéy.

INTRAITS DAUSSE HÉMORROÏDES VARICES

TRAITEMENT DE MARRON

SOLUTION OU PILULES

(5 gouttes, 2 fois par jour.)

(2-3 pilules, 2 fois par jour.)

LITTÉRATURE ET ÉCHANTILLONS Laboratoires DAUSSE, 4, Rue Aubriot PARIS

quitta pas sa chaise, de peur qu'il ne lui arrivât quelque accident du Palais-Royal dans la rue de Richelieu, où il logeait.

[illegible]

Est-ce bien ainsi que se rompt un anévrisme ? La rupture de cette poche artérielle n'est-elle pas plus promptement mortelle, foudroyante, même ? Et cette hémoptysie ne ressemble-t-elle pas plutôt à celle que l'on observe dans certaines phthisis congestives ? D'ailleurs, les expectorations sanguines dataient de loin : deux fois, en 1667, elles tinrent Molière éloigné de la scène. On pourrait, il est vrai, les attribuer à une maladie organique du cœur, mais alors l'hémorragie n'est jamais assez abondante pour entraîner une mort aussi rapide ; et les symptômes

A black and white photograph of a church in a village. The main church building is on the left, featuring a large arched window and a small dome with a cross on top. In the foreground, there is a smaller, lower structure with a tiled roof and a window. To the right, there is a tall, narrow tower or spire. In the background, other buildings are visible, including one with a cross on its roof. Three people are standing in the foreground near the smaller structure, and a cross is visible on the right side of the image.

*Le Cimetière Saint-Joseph,
où fut enterré Molière, tel qu'il était en 1673.
(Dessin de Régnier ; lithographie de Champin.)*

des affections cardiaques, en particulier l'hydropisie des membres inférieurs, font complètement défaut. Ajoutez aux crachats sanguinolents la toux fréquente et habituelle, dont Molière était déjà incommodé en 1668, au moment où il jouait Harpagon,

dans *l'Avare*; le pauvre homme en plaisantait même : Frosine trouve que « sa fluxion ne lui sied pas mal et qu'il a bonne grâce à tousser ». Dans une pièce de 1770, *Elomire* (1) *hypochondre*, Le Boulanger de Chalussay note aussi ce détail :

Oui, c'est lui ; je le viens de connaître à sa toux.

Ce pamphlet dialogué nous apprend aussi à quel état d'amaigrissement était arrivé Molière :

Et ces bras, qui naguère étaient de vrais gigots,
Comment les trouves-tu ?

LAZARILLE
Ce ne sont que des os,
Et je crois que bientôt plus secs que vieux squelettes,
On s'en pourra servir au lieu de castagnettes.

Plus loin, n'est-ce pas le vrai portrait du phthisique ?

J'ai souffert plus de maux qu'un damné n'en endure ;
Et, sans exagérer, je vous puis dire aussi
Qu'un homme n'a plus que moi de peine et de souci.
Vous en voyez l'effet de cette peine extrême,
En ces yeux enfoncés, en ce visage blême ;
En ce corps qui n'a plus presque rien de vivant,
Et qui n'est presque plus qu'un squelette mourant.

C'est en raison de sa maigreur extrême, qu'il s'était réservé, dans sa *Psyché*, en collaboration avec Cornelle et Quinault (1671), le rôle de Zéphir.
D'autres symptômes ne sont pas moins caractéristiques de la tuberculose pulmonaire : la faiblesse de la voix, qu'il ménageait en gardant le silence dans le monde, et l'épuisement graduel de ses forces. C'est lui-même qui, par la bouche de Béralt dit dans *Le Malade imaginaire* : « Il ne leur (aux médecins) demandera point de secours... » Ils se rassurent pour n'en point vouloir, et il soutient que cela n'est permis qu'aux gens vigoureux et robustes, et qui ont assez de forces de reste pour porter les remèdes avec la maladie; mais que, pour lui, il n'a

(1) Anagramme de Molière

(1) Il était âgé de cinquante et un ans.

E. COGIT & C^{IE}

CONSTRUCTEURS D'INSTRUMENTS POUR LES SCIENCES

36, boul. St-Michel
PARIS

Fouritures générales pour Bactériologie et Micrographie.

Dépôt pour la France
des
MICROSCOPES
et des **JUMELLES**
à **PRISMES**

E. LEITZ

Société Générale d'Orthopédie

Lamy, Directeur

BANDAGES	CORSETS ÉLEGANTS
BAS ÉLASTIQUES, CORSETS	recommandés
SOUTIENS-GORGE	aux femmes désireuses:
CEINTURES	de concilier
ARTICLES D'HYGIÈNE	les exigences de la mode
	et les soucis
	du bien-être physique.

128, Boul^d Haussmann, Paris *Téléphone*
577-26

INDIURE SOUFFRON®

SOLUTION • SIROP • DRAGÉES
(*1 gr. par cuillerée*) (*1 gr. par cuill.*) (*0 gr. 25 l'une*)

NI CORYZA, NI GASTRALGIE, NI CEPHALALGIE

Expérimenté dans les Hôpitaux de Paris.

VENTE : Laboratoire SOUFFRON, 26, R. de Turin, Paris 10^{ème}

FARINES MALTÉES JAMMET

de la Société d'Alimentation diététique
pour le régime
des MALADES, CONVALESCENTS, VIEILLARDS
ET
L'ALIMENTATION PROGRESSIVE ET VARIÉE
DES ENFANTS

RIZINE
Crème de Riz maltée

ARISTOSE
à base de Blé et d'Avoine maltée

CÉRÉMALTINE
Arrow-Root, Blé, Orge, Maïs

ORGÉOSE
Crème d'Orge maltée

GRAMENOSE
Avoine, Blé, Maïs, Orge

BLÉOSE
Crème de Blé total maltée

AVENOSE
Farine d'Avoine maltée

LENTILOSE
Farine de Lentilles maltée

CACAO GRANVILLE, Cacao à l'Avenose, à l'Orgeose, etc.
MALT GRANVILLE - MALTS TORRÉFIÉS - MATÉ SANTA-ROSA
CÉRÉALES JAMMET pour DÉCOCTIONS

USINE ET LABORATOIRES A LEVALLOIS-PERRET
BROCHURES ET ÉCHANTILLONS SUR DEMANDE

Dépôt général: M^{on} JAMMET, Rue de Miromesnil, 47, Paris

OUATAPLASME

PANSEMENT ASEPTIQUE COMPLET INSTANTANÉ
PHLEGMASIES: Anthrax, Abcès, Phlegmons, Gercures des Seins
Phlébitis, Erysipèles. DERMATOSES, Eczéma, Impétigo.
AFFECTIONS OCULAIRES: Conjonctivites, Kératites.

DANS TOUTES LES PHARMACIES et 10 Rue Pierre-Ducroix, PARIS

justement la force que pour porter son mal.»

Notons, en dernier lieu, sa complexion amoureuse, si fréquente chez les poitrinaires, et dont ses ennemis lui font un crime, en lui conseillant, dans l'intérêt de sa santé, de s'abstenir.

D'abord de comédie et de comédienne.

Rappelons, enfin, que, sur les trois enfants que notre immortel comique eut d'Armande Béjart, deux moururent peu après leur naissance, et qu'il perdit sa mère de bonne heure; il n'avait alors que dix ans.

Ces divers renseignements nous semblent tous confirmer notre diagnostic rétrospectif de phthisie pulmonaire.

A vous, cher Maître, la parole pour résoudre ce problème médical.

Votre respectueux élève,
D^r WITKOWSKI.

Réponse

de Professeur Germain Sée

Mon cher ami,

Les raisons invoquées en faveur d'une maladie du cœur ou d'un anévrysme de l'aorte sont dénuées de toute probabilité; les motifs du diagnostic « phthisie pulmonaire » sont infiniment plausibles; notre immortel génie a dû être la victime de l'épuisement tuberculeux.

Tout à vous
LE PROFESSEUR G. SÉE.



Molière mourant. — Marbre d'Henri Audouard, figurant dans le vestibule de l'Odéon.

LA PESTE A ÉVIAN EN 1716

Le Conseil particulier d'Évian prit une délibération en date du 2 juillet 1716, traitant des mesures à prendre pour enrayer l'épidémie de peste qui ravagea si fort le pays à l'époque.

Le Conseil décida un jeûne général et universel qui serait suivi d'une procession générale par laquelle le jeûne serait terminé, puis délibéra que trois fois par jour l'hôpital distribuerait du bouillon aux pauvres malades et vota de prendre, à cet effet, tous les deux jours, neuf livres de bœuf et trois de veau dont la viande bouillie serait ainsi distribuée aux plus nécessiteux.

La peste continuant ses ravages, le Conseil particulier se réunit à nouveau le 9 juillet et délibéra de se vouer à saint François de Sales et à saint Guérin et, pour satisfaire à ce vœu, résolut d'envoyer à Annecy « un écu neuf vaillant, 7 florins, 3 sols, pour faire dire une grande messe à saint François de Sales et à saint Guérin, la même somme avec six flambeaux de sept livres et demi-quarts ».

Gaspard Merlin, l'un des syndics de la ville, fut une victime du terrible fléau, et, dans sa séance du 15 juillet, le Conseil décida de s'assembler pour assister à son enterrement et de fournir pour sa sépulture deux flambeaux avec les écussons de la ville « comme a esté cy devant usité aux enterrements des autres conseillers ».

(Académie Chablaisienne.)

PRODUITS SPÉCIAUX de la SOCIÉTÉ des BREVETS "LUMIÈRE"

Échantillons et Vente en gros: MARIUS SESTIER, Pharmacien, 9, Cours de la Liberté, LYON

CRYOGÉNINE

ANTIPYRÉTIQUE

ET ANALGÉSIQUE

Un à deux grammes
par jour

LUMIÈRE

Pas de
Contre-Indications

PERSODINE

DANS TOUS LES CAS D'ANOREXIE

ET D'INAPPÉTENCE

LUMIÈRE

HÉMOPLASE "LUMIÈRE"

MÉDICATION ÉNERGIQUE
DES DÉCHÉANCES ORGANIQUES
FORMES : Ampoules, Dragées, Cachets

NÉOKOLA "LUMIÈRE"

Représente son poids de
KOLA FRAICHE

HERMOPHÉNYL "LUMIÈRE"

possède toutes les propriétés des Sels de Mercure
NON IRRITANT & PEU TOXIQUE
Ampoules indolores pour injections

SAVON A L'HERMOPHÉNYL "LUMIÈRE"

Toilette et antiseptie de la peau

LA MORT DU DAUPHIN FRANÇOIS FILS DE FRANÇOIS I^{er}

Le dauphin François, fils de François I^{er}, né en 1518, mourut en 1536, à l'âge de 18 ans. Il succomba à une affection fébrile des voies respiratoires. Le bruit court qu'il avait été empoisonné. Les peuples ne peuvent se résoudre d'ordinaire à voir leurs rois et leurs princes mourir de manière commune. Thibault Lespleigne, apothicaire de Tours, s'exprime en ces termes dans son *Promptuaire des médecines simples* :

Le primogénite de France,
François, dauphin, de François, fils.
En cest an de mill treinte et six
En mourut par faulse traison...
O pernicieuse poison,
Pestilente et envaineuse !
Par ton dart fist examinée
La fleur des très loyaux François...

En réalité la mort survint comme suit.

De passage à Tournon, le Dauphin eut très chaud après une partie de paume et but d'un trait une tasse d'eau très froide. Il fut bientôt pris de malaise et mourut en quatre jours.

Les commémoratifs, les renseignements fournis par les contemporains sérieux, les résultats de l'autopsie, portent à croire que la mort survint par *fluxion de poitrine* (pleuro-pneumonie).

Nous reproduisons deux documents importants touchant cette mort : le procès verbal d'ouverture du corps, d'après les *Inscriptions de la ville de Vienne en Dauphiné*, par M. de Terrebasse ; — et la lettre adressée par Littré à M. Charavay, qui l'a reproduite dans la *Revue des documents historiques*.



Dessin de K. P. Bonington.
François I^{er}, au château d'Amboise, relisant la pensée
bien connue qu'il avait fait graver à l'une des fenêtres.
« Souvent femme varie,
« Bien fol est qui s'y fie »

1^{er} Procès-verbal d'ouverture du corps.

Par devant nous Pierre Broë et Jehan Pelous, notaires royaux, habitants de la ville de Tournon-sur-le-Rhône, en ladite ville et chasteau d'icelle,

furent présents en leurs personnes messeigneurs messires Pierre de Werty, grand maître des eaux et forestz de France ; Adrien Tiercellen, seigneur de Brosse, chevaliers et chambellans ordinaires de feu très hault, très puissant et très excellent prince François, dauphin de Viennois, duc propriétaire de Bretagne, filz aîné du roy notre sire, roy de France à présent régnant ; Charles de Cossé ; Jacques des Quars ; François de la Noë, gentilshommes de la chambre dudit feu seigneur messire Loys de Ronsart, chevalier, seigneur de la Poissonière, conseiller et maître d'hostel ordinaire dudit feu seigneur Jehan Babon, maître de sa garde-robe ; Jehan Bernart de Bertinholes ; Julien Crochart, dit Cortinby ; Jehan Lefranc ; François de Senesmes, dit Lutzerichs ; Jehan de Montjoye, varlets de chambre ordinaires ; Thomas Gilbert, barbier, et George Le Boucher, huissier de chambre dudit feu seigneur, lesquels tous ensemble ont présenté à maistres François Myron, Jehan Lemoyte, médecins ordinaires d'icelle ville, et maistre Jehan Champier, médecin ordinaire de monseigneur le cardinal de Tournon, et à maistre Noël Giraudeau et Loys Buysson, dit Fanchart, chirurgiens ordinaires dudit seigneur, tous acstans et affermant par leur foy et sermens prestez corporellement, levans leurs mains à Dieu, estre icelluy lequel trespassa hier en ce lieu de Tournon entre sept à huit heures du matin par icelluy corps estre visité par dehors et ouvert par dedans, et estre embasme ainsi qu'on a de coutume embasmer les corps des princes pour les enterrer. Lesquels médecins, chirurgiens, barbier et apothicaire ont reçu de leurs mains et visités ainsi que s'ensuyt :

Premièrement ledit corps a été apporté tout nud sur une table et visité par dehors, auquel ne s'est trouvé aucune pustule que une cicatrice d'une escar-

SPLÉNODOSE
RATE - FOIE - THYROÏDE
TUBERCULOSE sous toutes ses formes et à toutes les périodes
PNEUMONIE - ANÉMIE - MALADIES INFLAMMATOIRES EN GÉNÉRAL
Arthritisme OVARO-THYROÏDINE Rachitisme
Obésité - Insuffisance THYROÏDIENNE et OVARIENNE
MÉTÉORISME - Troubles de la Menstruation et de la Fertilité - MYXÉDEME
PLACENTODOSE
PLACENTA - MAMMAIRE
Insuffisance laitière - Flaccidité des seins et de l'utérus
Météorisme - Météorisme - Fibromes - Tumeurs.
Droit : Laboratoire du D^r FRAYSSE, 116, Rue d'Abbeville, PARIS

SULFURYL MONAL
Véritable synthèse des Eaux minérales sulfureuses.
Pastilles très agréables à sucer.
Action rapide et certaine
dans les MALADIES de la GORGE et des VOIES RESPIRATOIRES :
Laryngites, Enrouements, Angines, Catarrhe
Grippe, Bronchites, Tuberculose au début.
Dose : 4 à 6 pastilles par jour.
MONAL FRÈRES, NANCY (France)

OVO-LÉCITHINE BILLON
RECONSTITUANT
par EXCELLENCE
**NEURASTHÉNIE, PHOSPHATURIE
ANÉMIE CÉRÉBRALE
SURMENAGE, CONVALESCENCE, ETC.**
Vente en gros :
LES ÉTABLISSEMENTS POULENC FRÈRES
FABRIQUE DE PRODUITS CHIMIQUES - PARIS -

INDICATIONS. { DRAGÉES
GRANULÉ
AMPOULES
à 0 gr 50 centigr. — Dose : 3 par jour, en 3 fois, un peu avant les repas (Enfants : à 2 à 3 dragées).
à 0 gr 10 centigr. par cuillerée à café — Dose : 3 cuillerées à café par jour. (Enfants : à 1 à 2 cuillerées à café).
à 2 gr 50 centigr. par cuillerée à café — Dose : 1 injection intramusculaire tous les deux jours.

SITUATIONS D'AVENIR
L'ARGUS DE LA PRESSE (35^e année d'existence) offre, dans chaque commune, à nos lecteurs et lectrices, surtout à ceux ayant de nombreuses relations, des situations de grand avenir, sans quitter leur région ; une certaine instruction est nécessaire.

Écrire : ARGUS, 37, Rue Bergère, Paris

TUBERCULOSES
Bronchites, Catarrhes, Grippe
l'ÉMULSION MARCHAIS Phosphore
Calmé la TOUX, rétablit l'APPÉTIT et CICATRISE les lésions.
de 3 à 6 cuillerées à café dans lait, bouillon. Bien mélanger avec l'alcool ou le sirop.

time qu'il avoit entre les deux espauls. Le reste des espauls et muscles du doz, l'entour du col et hault de poitrine sont de couleur de sang meurdri, et derrière s'étendoit jusques aux fesses. La bouche et le nez tous environnez de glaçons de sang.

Item, a esté ouvert ledit corps et s'est trouvé par dedans et parties de la poitrine quand on les a ouvertes plus de humidité que en bas.

Item, les intestins se sont trouvez tous jaunastres et pleins de vent et de grande pesanteur.

Item, l'estomac bel et entier et vyde.

Item, la rate de mesme en son estat naturel.

Item, le foy s'est trouvé, pour la moitié de luy de couleur lyvide, et quand l'on la fendu ladite moitié s'est trouvée fort seiche, et l'autre moitié naturelle.

Item, la bourse du fila a été trouvée grande et naturelle.

Item, le polmon a esté trouvé... plein de esclumes.

Item, le cuer grand, tout flestry, mol et uny.

Item, les roignons se sont trouvez grands et durs et bien netz.

Item, la veyne grande et entière.

Item, a esté ouverte la teste et s'est trouvé le cerveau grand et entier, et les voynes des foyes fort pleines de sang.

Item, pour ce que ledit seigneur, luy vivant, duré la maladie de laquelle il est décédé, s'est plaignit de quelque douleur, quand on le toumoit, au costé droit, a esté regardé par dedans s'il y avoit apparence d'appostume et ne s'en est point trouvé ; et a esté par dehors incisé à plusieurs lieux et ne s'est rien trouvé au dedans.

C'est, ledit corps a été embasché, et icelluy prest à mettre en cercueil, les sus-



Le Dauphin François, fil de François I^{er}, mort à 18 ans.
(Vieille gravure.)

dicts médecins, chirurgiens et apothicaire l'ont rendu illec aux chambellans et varlet de chambre cy dessus nommez actestans et affermans par leur serment ce que dessus estre vray.

En signe de quoy, nous dictes notaires royaux, nous sommes souzsignés et avons fait signer ces présentes auxdicts sieurs médecins, chirurgiens et apothicaire, le onzième jour d'aoust, mil cinq cens trente six : P. Broé, notaire ; F. Myron ; J. La Moueste ; Jean Champier ; N. Girardeau ; Loys Buisson ; Bineau ; Baugé.

2^e Lettre de Litré sur la mort du Dauphin François.

J'ai lu attentivement le procès-verbal d'ouverture du corps. Je n'y ai rien vu que de négatif, c'est-à-dire que les organes, intestins, estomac, rate, foie, vésicule du fiel, cœur, reins et cerveau ; n'ont présenté aucune apparence morbide, ou bien les apparences, comme au foie, ne nous apprennent rien. Peut-être faut-il faire une exception pour le poulmon. Cet organe, dit le procès-verbal, était plein d'éclureurs. De plus, le corps avait la couleur et le nez pleins de caillots de sang. On peut croire que le défaut avait eu une hémoptysie et que par conséquent, les *éclureurs* notées indiquaient une lésion, sans doute des tubercules disséminés. Cette ouverture de corps ne permet de songer à aucun poison.

Mais pour la question de poison comme pour celle de phthisie à laquelle je viens de faire allusion, il faudrait pouvoir comparer au résultat de l'ouverture du corps l'histoire de la maladie...

5 août 1874.

E. LITRÉ.

SEL GALACTOGÈNE JOLIVET

Granulé à base de GALEGA VERA fraîchement récolté
et de PHOSPHATE de CHAUX assimilable

STIMULE la SÉCRÉTION LACTÉE

En augmentant la quantité } du LAIT
En améliorant la qualité }

TONIFIE

à la fois la NOURRICE et l'ENFANT

DOSE JOURNALIÈRE :

2 à 4 cuillerées à soupe aux repas
dans du vin, de la bière, etc.

Notices et Échantillons :

PHARMACIE du Docteur BOUSQUET, 140, Faub. Saint-Honoré, PARIS

REMPLACER LES IODURES

PAS D'IODISME

IODONE ROBIN

iodo organique physiologique assimilable

Seule combinaison titrée à base de peptone tryptique, qu'il ne faut pas confondre avec les préparations dites à base de peptone qui ne sont que des combinaisons d'albomines ou d'albumine.

Thèse du Dr Bousquet, 1905 F.M.P. Comptes à l'A.M. de Paris (Séance du 26 mars 1907), Dr BLANCHÉ, communication à la Société de Biologie (Juillet 1907), Dr LORAIN.

ARTHRITISME, ARTÉRIO-SCLÉROSE

ASTHME, EMPHYSEME, RHUMATISMES, GOUTTE

20 Gouttes aux deux principaux repas.

LABORATOIRES ROBIN, 13, Rue de Poissy, PARIS.

REMPLACER les BROMURES

PAS de BROMISME

BROMONE ROBIN

(Découvert en 1902 par M. MAURICE ROBIN)

Seule solution titrée de Bromopeptone jusqu'à ce jour

Thèse du Dr Marten, de la F. M. P., en 1906.

Le BROMONE ROBIN est la préparation la plus assimilable et la seule qui s'emploie sous forme injectable absolument indolore.

SPECIFIQUE des AFFECTIONS NERVEUSES

TRAITEMENT de l'INSOMNIE NERVEUSE

40 gouttes correspondent comme effet thérapeutique à 1 gramme de Bromure de Potassium.

20 Gouttes aux deux principaux repas.

LA MATERNITÉ DE PARIS
SOUS LA TERREUR
(LA PRISON DE PORT-LIBRE)

Le distingué Dr Paul Delaunay, du Mans, veut bien nous autoriser à offrir aux lecteurs d'Æsclape ces deux chapitres les plus intéressants de son livre consacré à l'histoire de La Maternité de Paris (1). Il a trait à la

prison de Port-Libre (ancienne abbaye de Port-Royal, actuellement la Maternité de Paris) sous la Terreur.

La grande fournée de suspects de frimaire, avait fait de Port-Libre comme un rendez-vous de bonne compagnie et l'un de ces prisons que les Jacobins appelaient les prisons malsaines.

Tout l'armorial est là : un Ségur, un Laval-Montmorency, un Rohan, un La Rochefoucauld, deux Chateaubriand petit-père et petite-fille de Malesherbes, MM. du Hardaz d'Hauteville, de Clermont-Gallerande, d'Aubusson, de Rosambo, de Nicolai, d'Armaille, de Saint-Frist, M^{me} de Crosne avec son fils, un enfant de quatorze ans, le marquis et la marquise de la Valette, le comte et la comtesse de Bar, les duchesses du Châtelet et de Grammont, le prince et la princesse de Saint-Maurice, la comtesse Fanny de Beauharnais, M^{me} de Simiane qui passe pour la maîtresse de Lafayette, la princesse Lubomirska (1), M^{me} de Toulougeon, de Tournel, de Lambert, de Sabran, d'Agay, de Châteaugiron, M^{lle} de Sonbreuil et le père que sauva son dévouement filial. On coudoie d'anciens députés

(1) La Maternité de Paris, par le Dr P. Delaunay, J. Roussel, édité, 20 francs.

(2) Quoique s'étant déclarée enceinte, elle fut exécutée le 22 messidor an II (10 juillet 1794).



La Maternité de Paris.
(Ancienne abbaye de Port-Royal de ville.)

de la Constituante comme Victor de Broglie et le Couteux de Canteleu, de la Législative, comme Charles Danthion; des intendants comme Chaumont de la Galazière (d'Alsace), Meulan d'Ablouis (du Limousin), le receveur général Roettiers de la Bretèche, le prévôt des marchands Caumartin, M^{me} Fougeret et de Montheron toutes deux femmes de receveurs des finances, toute l'aristocratie de naissance ou de l'argent, que ce péle-mêle commet avec la roture, avec le poète Vaigé, avec l'aventurier Biret-Tissot, l'homme de confiance de ce terrible baron de Batz qui voulait sauver Louis XVI, et Michonis, qui faillit, avec Batz encore, sauver la reine; et j'en ometti bien d'autres, dont la citoyenne Prévost, conspiratrice de quatre-vingt-onze ans.

Qui passe là-bas, mélancolique? Le chanfre d'Estelle et de Galathée, le chevalier Claris de Florian. Cet homme en cheveux blancs, c'est Malesherbes, dont l'arrivée avait surpris tout le monde et fait dire qu'il n'était plus en France de sûreté pour personne, puisque la vertu même n'était plus un talisman, Malesherbes qui, tout à l'heure, croisait dans la cour un ancien employé de son ministère, tout étonné de le trouver là : « Hé oui! répondait le vieillard, c'est moi! Je suis devenu mauvais sujet sur la fin de mes jours, et c'est pourquoi on m'a mis en prison. » Et le courageux défenseur de Louis XVI peut évoquer le souvenir du feu roi, avec un autre serviteur fidèle, François Hue, qui, transféré de la Force à la maison du Chemin-Vert, et du Chemin-Vert à la Bourbe, saura du moins échapper au bourreau après thermidor.

C'est encore à Port-Libre que se retrouveront, dès le début de frimaire an II, vingt-sept fermiers généraux, et, dans

leurs rangs, Lavoisier incarcéré le même jour que son beau-père Paulze. Il partage sa cellule avec ce dernier et son ami Deville, et s'amusa dans les premiers jours à y mettre un peu de confortable. « On pose des planches, on cloue, on scie, on charpente », écrivait-il à sa femme. C'est là que ses collègues se réunissaient pour délibérer de leurs affaires et festoyer à 40 sols par tête. Dès le surindemnement son arrivée, le chimiste travaillait à ses mémoires au sein de cette retraite forcée et dont il semblait déjà prévoir la triste issue.

Le 3 nivôse (25 décembre 1793) les premiers généraux furent transférés dans une nouvelle prison, l'ancien Hotel des fermes de la rue de Grenelle-Saint-Honoré, où ils s'appliquèrent à liquider leurs comptes, ce qui ne les empêcha point d'aller à l'échafaud. Avant de quitter la Bourbe, ils laissèrent 4000 livres pour les capitaux perdus et pour acheter des matelas dont l'indigence manquait.

Dans les premiers mois, les habitants de Port-Libre ne prenaient pas les choses trop au tragique. Chaque soir on se réunissait dans le grand bâtiment.

« Au salon, au milieu duquel on dressait une grande table, chacun apportait sa lumière, hommes et femmes. Les hommes se mettaient autour de la grande table, les femmes, les autres écrivains, c'était un véritable cabinet de lecture. On observait le plus grand silence, ceux qui se chauffaient ayant l'attention de parler bas. Les femmes se rangeaient autour d'une petite table et travaillaient aux ouvrages de leur sexe. Les uns à broder, les autres à tricoter. Elles venaient un petit souper léger, chacun apportant de mettre le couvert et la gâtée im-

CURE DE DIURÈSE
SOURCE S^T COLOMBAN

Déclaré d'intérêt Public en 1864
Reins-Tube Digestif
BAINS-LES-BAINS (Vosges)

SEL de HUNT
Alcalin Type

Spécialement adapté à la Thérapeutique Gastrique
Dyspepsies, Gastralgies
Action sûre, Absorption agréable, Innocuité absolue

C'est grâce au Sel de Hunt que la Médecine alcaline est devenue vraiment la Clef de voûte de la Thérapeutique Gastrique par sa forme de Sel friable. Il est admirablement adapté à tous les besoins de cette Thérapeutique. Il remplace avec un avantage marqué tous les Alcalins simples ou composés. La Clinique montre qu'il ne peut être remplacé par aucun.

LABORATOIRE ALPH. BRUNOT, 16, rue de Boulainvilliers, Paris

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

Pour favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie en France

SOCIÉTÉ ANONYME

CAPITAL : 500 MILLIONS

SIÈGE SOCIAL : 54 et 56, rue de Provence

SUCCURSALE : 134, rue Réaumur (Place de la Bourse) à PARIS

SUCCURSALE-OPÉRA : 25 à 29, Boul. Haussmann

DÉPÔTS DE FONDS à intérêts en compte ou à échéance fixe ; — ORDRES DE BOURSE (France et Étranger) ; — SOUSCRIPTIONS SANS FRAIS ; — VENTE AUX GUICHETS DE VALEURS LIVRÉES IMMÉDIATEMENT (Obl. de Ch. de fer, Obl. et Bons à lots, etc.) ; — ESCOMPTE ET ENCAISSEMENT D'EFFETS DE COMMERCE et DE COUPONS Français et Étrangers ; — MISE EN RÉGIE et GARDE DE TITRES ; — AVANCES SUR TITRES ; — GARANTIE CONTRE LE REMBOURSEMENT AU PAIR ET LES RISQUES DE NON-VÉRIFICATION DES TIRAGES ; — VIREMENTS et CHÈQUES sur la France et l'Étranger ; — LETTRES et BILLETS DE CRÉDIT CIRCULAIRES ; — CHANGE DE MONNAIES ÉTRANGÈRES ; — ASSURANCES (Vie, Incendie, Accidents), etc.

SERVICE DE COFFRES-FORTS

(Compartiments depuis 5 fr. par mois ; tarif décroissant en proportion de la durée et de la dimension)

101 succursales, agences et bureaux à Paris et dans la Banlieue ; 981 agences en Province ; 3 Agences à l'Étranger (LONDRES, 53, Old Broad Street - Bureau à West-End, 65, 67, Regent Street), et SAINT-ÉTIENNE (Espagne) ; correspondants sur toutes places de France et de l'Étranger.

Agences en Afrique :

ALGER, ORAN, TUNIS, SOUSSE, SFAX, TANGER et CASABLANCA
CORRESPONDANT EN BELGIQUE

Société Française de Banque et de Dépôts
BRUXELLES, 70, Rue Royale ; — ANVERS, 74, Place de Meir
OSTENDE, 21, Avenue Léopold.

plaçant le silence faisait oublier qu'on était en prison. Effectivement rien n'y ressemblait moins que cette maison, point de grilles, point de verrous; les portes n'étaient fermées que par un simple loquet. De la bonne société, excellente compagnie, des regards, des attentions pour les femmes; on aurait dit qu'on n'était tous qu'une seule famille réunie dans un vaste château. »

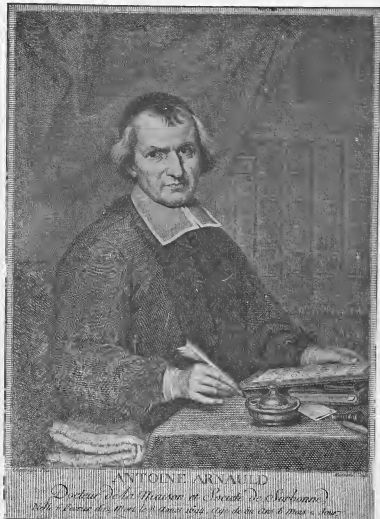
La politesse française rassemblait là ses derniers fidèles, et le vieux Malesherbes, arrivé dans un cercle où chacun s'efforçait de lui rendre hommage et lui cédait la première place, la refusait galement pour y placer un vieillard qui lui semblait son aîné.

« Le nombre des citoyennes avait augmenté en raison de celui des arrestations elles venaient au salon à 7 heures du soir : alors les lecteurs levaient le siège, les femmes prenaient la place, y faisaient leurs petits ouvrages, surtout de la charpie, les hommes conversaient avec elles. »

De temps en temps, pour mieux tromper les ennemis de la captivité, on faisait de la musique ou des tout-rimés; le baron de Wittersback jouait de la viole d'amour, Vigée récitait des vers et ce fut une bonne fortune quand Larive, de la Comédie-Française, incarcéré à Port-Libre (15 nivôse-4 janvier 1794) vint corser le programme de tout son répertoire. Mais à 9 heures la cloche sonnait, interrompait le divertissement ou la lecture du jour-là, à moins que le concierge, bon diable, ne laissât l'assemblée un quart d'heure de répit.

* *

Parmalheur, à mesure que l'an II s'avavançait, la situation devenait plus menaçante; les suspects, jadis libres d'être arrêtés, devenaient maintenant certains d'être guillotinés. Le 28 ventôse (18 mars 1794) les pourvoyeurs de l'échafaud commencent à décamer Port-Libre. D'ailleurs cette idée n'avait point les strophes sur les lèvres des survivants. Le 20 prairial an II (8 juin 1794) les cotifs célèbrent la fête de l'Être suprême.



Antoine Arnauld (1612-1694), d'après B.-J. de Champaigne.
C'est le « grand Arnauld », le principal champion du jansénisme et de Port-Royal contre les jésuites.

Les dames redirent, en chœur, un hymne de Louagret, puis on dansa, en ronde, la carmagnole. M^{lle} de Béhys chanta la *Prière à l'Être suprême* de Vigée, qui fut suivie de la *Marsillade*. Larive déclama des tirades de *Guillaume Tell*; enfin un hymne de Chénier et une ode à la *Liberté* de Vigée vinrent clore la cérémonie. Tout était prêteté à musique : en voyant arriver M^{lle} de Sombreuil, un prisonnier, galant homme, composa une romance à sa louange et, certain jour, la lui chanta; et le cercle d'applaudir à l'éloge du dévouement filial. Il y avait encore la complainte d'*Un Innocent dénué*, bon nombre d'écleges, des mélodies d'adieu, et le passe sur les madrigaux.

Il règne dans ces murs un curieux mélange de sensiblerie et de cabotinage de salon. Il semble que tous ces gens ne puissent plus s'exprimer autrement qu'en propos souriants, en petits vers, en rimes légères; tout l'artifice de leur siècle, une éducation raffinée, une longue ambiance littéraire leur ont donné comme une seconde nature, mais qui n'étouffe qu'à demi le cri de la première. Car vous devinez bien que la pensée de la fin prochaine a fouetté leur cœur et leur sang, et que là-bas, après le madrigal, les lèvres se presseront sous l'arbre des amoureux. Plus d'une chanson railleuse entendue dans la *Cour des Palisades* se termine en soupirs dans la *Cour de l'Acadie*. On aimait à se réunir au pied de ce bel arbre, sur un banc de gazon. De tendres propos s'échangeaient sous son ombre, et le poète Vigée célébra dans des vers fameux ce feuillage tutélaire :

A L'ACADIE

Arbre dont la feuille légère
Aux amants réunis sous ses rameaux ombreux
Prête tout ombre tutélaire
Arbre chéri que tout sort est heureux !
Dès que la nuit suivant sa route obscure
Couvre des rochers l'azur brillant des cieux
L'amour pour préparer ses larcins et ses jeux
Choisit le trône de verdure
Dont s'entourent les pieds nus d'enfant
De la pudeur en secret tourmentée

AFFECTIONS NERVEUSES, INSOMNIE RÈGLES DOULOUREUSES

« Dans le cas où les bromures ne seraient pas tolérés, recourir au BROMOVOSE. Ce bromure admissible à une action plus forte que les bromures ». Docteur J. GRASSET, Professeur à l'Université de Montpellier, Membre de l'Académie de Médecine.

40 gouttes deux ou trois fois par jour.

PAS DE BROMISME

TOUTES LES INDICATIONS DE L'IODE ET DES IODURES

Le plus riche dérivé iodé
Sa solution titre

20% d'IODE

50 à 40 gouttes trois fois par jour.

PAS D'IODISME

Calcitine

PÂTE RECONSTITUANTE
CALCIQUE
ET PHOSPHATÉE

pour Enfants,
Convalescents et Personnes affaiblies

CETTE PÂTE ALIMENTAIRE SPÉCIALE répond à un réel besoin :

1^{re} Chez l'enfant dès le sevrage, auquel de grosses quantités de Chaux et de Phosphore sont nécessaires pour la formation du cerveau et du tissu osseux.

2^{de} Chez les convalescents et les personnes affaiblies, des travaux récents ayant démontré que la Chaux et le Phosphore étaient d'une utilité primordiale pour reconstituer l'organisme et le préserver de la Tuberculose.

Prix de la Boîte : 1 franc

Manufacture de Pâtes Alimentaires, DIGE FILS & C^{ie}, Fréjus (Var)
Dépôt à PARIS, 6, rue Miromesnil

GRAND PRIX
NANCY 1909

MEDICUS

GRAND PRIX
TURIN 1911

GUIDE-ANNUAIRE DES ÉTUDIANTS
ET DES PRATICIENS

Le plus pratique, le plus complet, le plus utile

GRAND IN-8° RAISON DE 5 fr.
1.700 PAGES RELIÉ TOILE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION :

Aimé ROUZAUD, 41, Rue des Écoles, Paris — Téléphone 830-03

Discret témoin tu vois tous les combats,
Etsi languenormoïste et sou chaste embarras.
Tu vois la main que presse une main agitée,
Le bras que mollement enlance un joli bras,
L'innocence confuse et jamais irritée,
Le baiser qui s'approche et qu'on n'évite pas
Tel seil es dans la confidence
Des soupis hazards, de ces mots suspensius
Toujours mal prononcés toujours bien en-
tendus.

De ces areux crantifs la douce éloquence
Provoque le désir et prévient le refus.
Ch! que le temps respecte ton grand âge
Bel arbre! le dieu que tu aers
Le dieu qui s'aplanit de ton utile embrague
Doit te sauver du courroux des hivers :
Tous les matins que sa main empressée
D'une eau pure à tes pieds discrètement versée
T'offre en tribut les zôphs réparateurs,
Tandis que des zéphyrs doucement caresse
Ta tête de l'Aurore; amassera les pleurs.
Surtout que la hache barbare
S'émousse à son aspect, craigne de te flétrir.
Pu suqu'il bas to ait doit mourir
Tu mourras, mais du moins que le destin
(parzre

Et de n's jours cruellement avare
Ne hâte pas l'instant où le fer destructeur
Devra sur toi déployer sa fureur.
Quand ton heure sera venue
Je ve ix qu'un simple monument
Te rende au respect de l'amant,
Ou souvenir de l'aimante ingénu.
Je veux que sur la pierre émise
Ces faibles vers se gravent tristement :
« Ici des cœurs exempts de crimes,
Du soupçon dociles victimes
Grâce aux rameaux d'un arbre protecteur
En songeant à l'amour oublient leur dou-
leur.
Il fut le confident de leurs tendres alarmes,
Plus d'une fois il fut baigné de larmes.
Vous que des temps moins rigoureux
Amèneront dans cette enceinte
Pleurez cet arbre généreux :
Il consolait la peine, il rassurait la crainte,
Son sous feuillage on fut heureux ».

Mais c'est trop insister peut-être sur les

chansons et les idylles; à côté de ceux
qui soupirent ou qui fredonnent, il y en a
tant qui se souviennent ou qui tremblent!
dans la *Cour du Cloître*, l'ancien cimetière
des religieux, les veuves et les enfants

parents, d'époux que les géoliers bruta-
lisaient séparément; et voici les trois enfants de
Rosambo qui courent partout, pleurant, le
jour ou la même journée emporte à l'écha-
faud, leur aïeul, le vertueux Malesherbes.



Le maréchal Ney à l'Hospice de la Maternité après son exécution, le 7 décembre 1815.
(D'après une gravure du temps.)
Ney, le plus illustre des victimes de la réaction royaliste, après le retour de Louis XVIII, le héros de la bataille
de Russie et de Waterloo, était tombé, frappé de 6 balles à la poitrine, de 3 à la tête et au cou et 1 au bras.

des supplicies viennent cacher leurs larmes.
« Plaignez, écrivait Pauline de Tourzel,
ceux qui ont été jeunes de ce temps, ils
n'ont jamais éprouvé cette confiance de
cœur et cette gaieté d'esprit qui sont les plus
doux privilèges du bel âge. La Révolution
nous mûrissait vite et mettait des ombres
sur nos fronts. Il n'y avait pas de jeunesse
pour ceux qui s'attendaient chaque matin
à mourir. » Car il n'est pas de jour où
l'on n'entende les adieux déchirants de

sa fille M^{me} de Rosambo et les Chateaubriand. « Vous avez eu la gloire de sauver
votre père, a dit en partant M^{me} de Ro-
sambo à M^{lle} de Sombreuil, j'ai du moins
la consolation de mourir avec le mien. »
Le 29 floréal, ce sont d'autres cris, ceux
de la citoyenne Mallessy qui gémit dans
les douleurs de l'enfantement. Sa vieille
mère, la citoyenne Lachabussière, pri-
sonnière comme elle, est au secret sans
motif. On ne lui permet pas de voir sa

filie et son petit-fils, la jeune femme devient
folle. Il en est que la mort délivre : un
matin de décembre (4 nivôse an II, 24 dé-
cembre 1793), Cuny, ancien valet de
chambre du marquis de Caigny, se coupe
la gorge dans un galets du cloître; un
autre, un vieillard de quatre-vingt-quatre
ans, Thevenin de Tanlay, tombe dans
l'escalier et se fracture le crâne.
Peu importe les vides. Ils sont vite
remplis, et les convois d'arrivants courent
dans la cour ceux qui partent pour le tri-
bunal révolutionnaire. On amène des
prisonniers de partout : 54, certain jour,
des Maderlonnettes. Six cents personnes on-
tassent dans la maison. On enloges dans le
pavillon de l'Acacia et dans celui du Nouveau
Greffe, enfin dans une bâtisse en bordure de
la rue de la Bourbe et de la cour dite *salles*,
et dans laquelle on entrait par les escaliers
de Jean-Jacques Rousseau et de *Marat*.

Les événements du dehors ont leurs ré-
percussion à la Bourbe. Les gens au pou-
voir ont la hantise des complots, des con-
spirations ourdies dans les prisons, on en
invente deux : en germinal et messidor;
des *moufles* sont mêlés aux capifs, on ne
suffit pas : il y a des visites, des inspec-
tions nocturnes, des fouilles; le 17 floréal
les détenus sont consignés dans les *bars*
quartiers, les commissaires arrivent, fou-
lèvent tout, font mettre nus les pri-
sonniers, saisissent les ciseaux, les rasoirs,
les canifs; et les malheureux qui ont caché
leur mieux les quelques cuës, bien rares,
les assignats qui leur restent, les *bar-
naux* introduits subrepticement, tremblant
de voir découvrir leur trésor. Dans la
cellule deux condamnés facétieux font
tant de pipes avant la perquisition que les
enquêteurs pensent étouffer dans ce nuage
de fumée, se sauvent en toussant et s'en-
tassent sans avoir découvert une poignée d'as-
signats déposés sur le chambrière de la
porte.
Dr Paul DELAUNAY.



MARQUE DÉPOSÉE

8, rue Pavart, Paris

Maladies du Cerveau
ÉPILEPSIE - HYSTÉRIE - NÉVROSES
Traitées depuis 40 ANS avec succès par les
SIROPS HENRY MURE
(MARQUE DÉPOSÉE)
1^{er} Au Bromure de Potassium. 2^o Polybromure (tellurium, sélénium, iode, manganèse).
3^o Au Bromure de Sodium. 4^o Au Bromure de Strontium (simplifié de barite).
Rigoureusement dosés, 2 grammes de sel chimiquement pur par cuillerée à potage
et 50 centigr. par cuillerée à café de sirop d'écornes d'oranges amères irréprochables.
Établies avec des soins et des éléments susceptibles de satisfaire
le praticien le plus difficile, ces préparations végétales sont présentées
expérimentalement dans des conditions identiques, la valeur thérapeu-
tique des divers bromures seuls ou associés. FLACON : 5 fr.
Nelson HENRY MURE, A. GAZAGNE, 10, rue de la République, Pont-Saint-Espirit (Gard).

Pour vos Ordonnances
employez le stylo
GOLD STARRY
A PLUME
D'OR
Modèles garantis
invariables depuis 15 fr.
Catalogue illustré sur demande
A. JANDELLE, 8, rue Ernest-Croison
PARIS-XIV

Arthritisme, Goutte
Rhumatisme
Gravelle, Diabète

VICHY-CÉLESTINS

Bouteilles
et
Demi-Bouteilles

GASTRO-ENTÉRITES DES NOURRISSONS

DIARRHÉES INFANTILES, Troubles Dyspeptiques de la 1^{re} Enfance.

Prescrire 1/2 à 1 cuillerée à café de :

Sirop de Trouette-Perret à la "PAPAÏNE"

avant ou après chaque tétée ou biberon.

Le Sirop de Trouette-Perret à la Papaïne
digère le lait, combat la *Dyspepsie*, et
permet aux muqueuses de réparer leurs lésions.

La "Papaïne" est un ferment digestif végétal
qui digère et peptonise quelle que soit la réaction du milieu.
Favorise la reprise du lait, après les diètes et les régimes.

Maladies de l'Estomac et des Intestins des Enfants et des Adultes

SIROP de TROUETTE-PERRET à la "PAPAÏNE"
1 cuillerée à soupe à chaque repas 4 fr. le Flacon.

ELIXIR de TROUETTE-PERRET à la "PAPAÏNE"
1 verre à liqueur à chaque repas 5 fr. le Flacon.

CACHETS de TROUETTE-PERRET à la "PAPAÏNE"
2 à 8 cachets à chaque repas 4 fr. la Boîte.

COMPRIMÉS de TROUETTE-PERRET à la "PAPAÏNE"
2 à 8 comprimés à chaque repas 3 fr. le Flacon.

E. TROUETTE, 15, Rue des Immeubles-Industriels, Paris. - Vente réglementée laissant aux Pharmaciens un bénéfice normal.

HISTOGÉNOL Naline

Médication arsénalo-phosphorée organique à base de Nuchariline, réunissant complètes toutes les avantages sans leurs inconvénients de la médication arsénale et phosphorée organique.

L'HISTOGÉNOL NALINE est indiqué dans tous les cas où l'organisme débilite, par une cause quelconque, réclame une médication réparatrice et dynamogénique puissante; dans tous les cas où il faut relever l'état général, améliorer la composition du sang, reminéraliser les tissus, combattre la chémothérapie et ramener à la normale les réactions intravégétales.

TUBERCULOSES, BRONCHITES, LYMPHATISME, SCROFULE, ANÉMIE NEURASTHÉNIE, ASTHME, DIABÈTE, AFFECTIONS CUTANÉES FAIBLESSE GÉNÉRALE, CONVALESCENCES DIFFICILES, etc.

FORMES : ELIXIR - EMULSION - GRANULE - AMPOULES
 Enfants : 2 ou 4 gouttes 3 fois par jour. Adultes : 2 cuillerées par jour. (injecter des ampoules et doses)

Exiger sur toutes les boîtes d'HISTOGÉNOL NALINE la Signature de Garantie : A. NALINE, L'Écriture et l'Éclaircie. Paris, 14, NALINE, 14, Villeneuve-la-Garenne, près St-Denis (Seine).

Traitement de la **SYPHILIS** sous toutes ses formes

HECTINE

PILULES (0.10 d'Hectine par pilule). - Une à 2 pilules par jour pendant 10 à 15 jours.
GOUTTES (0.10 gouttes équivalent à 0.05 d'Hectine) 20 à 100 gouttes par jour pendant 10 à 15 jours.
AMPOULES A (0.10 d'Hectine par ampoule). - Injecter une ampoule par jour pendant 10 à 15 jours.
AMPOULES B (0.20 d'Hectine par ampoule). - INJECTIONS INDOLORES

HECTARGYRE

(Combinaison d'Hectine et de Mercure).

Le plus actif, le mieux toléré des sels mercuriels.
PILULES (Par pilule : Hectine 0.10; Protochlorure Hg 0.05; Exs. Op. 0.05). - Durée du traitement : une à deux pilules par jour.
GOUTTES (Par 20 gouttes : Hectine 0.05; Hg 0.05, 20 à 100 gouttes par jour). - 10 à 15 jours.
AMPOULES A (Par ampoule : Hectine 0.10; Hg 0.05). - Une ampoule par jour pendant 10 à 15 jours.
AMPOULES B (Par ampoule : Hectine 0.20; Hg 0.10). - INJECTIONS INDOLORES

Laboratoires de l'HECTINE, 15, Rue du Chemin-Vert, à Villeneuve-la-Garenne (Seine).

LA STAPHYLO-COCCINE

FRAUQUET

DIGESTION PLUS FACILE

Doses moins fortes

ACTION PLUS PROMPTE ET PLUS EFFICACE

que les Préparations similaires.

Elle réussit toujours dans **CORYZA, FURONCULOSE, ANGINES, SINUSITES, OTITES, ORGELETS, OSTÉOMYÉLITES**

et au début de la plupart des

MALADIES INFECTIEUSES

C'est l'Agent spécifique par excellence de la

PHAGOCYTOSE

SOLUTION 5 fr. 50 le flacon.
COMPRESSES ET AMPOULES 4 fr. 50 la boîte.

Doses par Jour : **COMPRESSES** Quatre à dix comprimés.

SOLUTION Deux à cinq cuillerées à soupe.

AMPOULES POUR INJECTIONS Une ampoule de 2 cc.

Echantillons et Littérature Gratuits : **LABORATOIRE des PRODUITS SCIENTIA, 10, rue Fromentin, Paris.**

HYGIÈNE DE LA TOILETTE

Pour assainir la bouche, raffermir les gencives, fortifier les cheveux, pour les ablutions journalières, pour le lavage des nourrissons, etc., etc., il est recommandé de faire usage du

Coaltar Saponiné Le Beuf

qui possède les propriétés DÉTERSIVES et ANTISEPTIQUES INDISPENSABLES aux produits destinés à ces usages, qualités qui lui ont valu son admission dans les HOPITAUX DE PARIS.

Le Coaltar Le Beuf est en effet très efficace en particulier dans les cas d'angines couennées, anthrax, gangrènes, herpès, leucorrhées, pityriasis, otites infectieuses, suppurations, etc., mais dans ces circonstances c'est au MÉDECIN qu'il appartient de prescrire ce produit et de régler son mode d'emploi.

Le Coaltar Saponiné Le Beuf étant un liquide qui n'est ni caustique ni vénéneux, peut être laissé entre toutes les mains.

DANS LES PHARMACIES

Se méfier des imitations que son succès a fait naître

NOTES MÉDICALES SUR L'ŒUVRE DE VÉLASQUEZ

I. — LES NAINS ET LES FOUS

Par le D^r HENRI VERDIER

Nos lecteurs ont encore en mémoire les remarquables articles sur Ingres et sur Léonard de Vinci que le D^r Henri Verdier a déjà publiés dans *Æsculape* (Voir *Æsculape*, juillet 1911 et janvier 1912); la majeure partie de la presse française les a reproduits ou analysés pour le grand public. Voici venir du même auteur une nouvelle série d'études que nous aurons plaisir à publier dans nos colonnes. Aujourd'hui même est commencée une étude très approfondie sur Vélasquez : Nos amis y verront un exemple de cette nouvelle critique d'art qui n'a rien de la sécheresse parfois pédante de la critique exclusivement scientifique ni de la trop fréquente superficialité de la critique purement littéraire. Cette manière de critique, récemment inaugurée par la jeune école de la Sorbonne, a suscité des discussions passionnées; en tous cas, elle ouvre des horizons nouveaux à l'étude des œuvres d'art et recule ainsi les limites de nos jouissances esthétiques.

Combien notre collaborateur vaudrait d'être loué pour le choix de son sujet d'étude ! Vélasquez demeure un maître essentiellement moderne ». C'est de lui avant tout que se peuvent réclamer les peintres de l'heure présente et leurs prédécesseurs immédiats. Il leur a révélé, selon les termes d'Aman Jean « la douceur grise qui est toute lumière ». Du même Aman Jean valent d'être rappelées ces lignes excellentes, au sujet même de l'étude d'Henri Verdier : « Vélasquez est si prodigieusement peintre qu'il peut même n'être que cela, et que cela, poussé au degré qu'il atteint, suffira pour que son œuvre reste parmi les plus hautes productions d'art. Hors de tout sujet, de tout arrangement de composition ou de lignes, la peinture, de par sa qualité propre, individuelle selon chaque peintre, peut si bien subsister par elle-même, qu'il a pu faire de la beauté avec des monstres : il a peint des bouffons, des fous, des difformes; sur le même tableau, une crête hydrocéphale est à côté de la petite image dont les cheveux sont de la couleur du sable des grèves avant que la vague ne l'ait mouillée; il a peint des philosophes à face de ruffians, des buveurs à têtes de gueux... Il a peint les fous des rois, comme il a peint leurs chiens, comme il les a peints eux-mêmes, avec la même vérité... Avant tout il est peintre; tout lui est modèle. »

Dans toutes les écoles de peinture, l'école espagnole est à coup sûr la plus originale au vrai sens de ce mot. Elle est la fleur spontanée du sol et du génie espagnols. Toutes les œuvres de ses artistes ont, par le choix du sujet, par leur manière et leur coloris, comme une sorte de parenté, comme un air de famille auquel on ne se trompe guère. Mais parmi les traits communs qui rapprochent les peintres espagnols, le plus caractéristique est sans nul doute le réalisme. Chez eux, le réalisme n'est point un principe ni même une méthode, il n'est pas un effort voulu ou une tendance qui s'affirme; il leur est tellement naturel qu'il paraît presque inconscient.

Cette spontanéité qui caractérise le réalisme de l'art espagnol s'explique parfaitement par la loi de l'art de l'influence du milieu sur les productions littéraires et artistiques.

Songez en effet à ce qu'est l'Espagne au xvi^e et au xvii^e siècles, au moment de la magnifique floraison de ses peintres : la culture intellectuelle y est autrement moindre qu'en Italie. Les peintres espagnols ne sont point en général doublés de lettrés délicats comme un Michel-Ange ou un Raphaël; ils ne sont guère familiers avec les dieux de l'Olympe ni avec les merveilleuses productions de l'art antique qu'ils n'auront point ainsi tentation d'imiter. D'autre part, l'Espagne déjà bien isolée géographiquement, est encore bien plus isolée à ce moment-là du monde extérieur par les soins sévères et vigilants de l'Inquisition qui craint le vent de l'hérésie dont la France est agitée par delà les Pyrénées et le souffle de paganisme qui anime la Renaissance italienne jusque dans le palais du Pape!

Dans la catholique Espagne, la religion, préoccupation fixe de tous les esprits, porte à l'époque des Philippines un caractère spécial

d'anges heureux; chez le peuple dont la suprême joie est de voir couler sur le sable des arènes le sang du taureau ou du toréador, les

tableaux religieux ne représentent que des martyrs au supplice, des vierges en pleurs, ou des Christs sanglants; en un mot, des êtres qui souffrent. Par une sorte d'antithèse contre l'art païen qui se plaît à glorifier la beauté du corps humain, les artistes espagnols, d'abord uniquement religieux, s'attachent, évitant toute étude de nu, à rendre les côtés douloureux et tristes de la vie, leurs sentiments religieux s'exaltant ainsi par l'acuité du sujet et l'énergie de l'expression. Et puis, cette tristesse de l'art espagnol ne peut-elle pas s'expliquer aussi par la tristesse du sol espagnol avec ses plateaux arides et rocheux, ses vastes solitudes sans arbre et brûlées par le soleil, ses torrents desséchés et son ciel dur, âpre nature qui rebutterait bientôt celui qui tenterait de la représenter exclusivement.

Ainsi privés par l'ignorance des inspirations de l'art antique, par l'Inquisition des libres élans mystiques de l'âme, par la rudesse du sol des douces rêveries du paysage, les peintres espagnols, rebelles à tout idéal abstrait, semblent réduits à ne montrer que ce qu'ils voient autour d'eux et comme ils le voient. Étranger aux surhumaines idéalizations d'un Raphaël, aux conceptions hautement intellectuelles d'un Vinci, aux grâces fantaisistes d'un Watteau, leur pinceau nous donnera peu de Don Quichotte, « images artificielles et formées par la méditation de l'âme » suivant

l'expression de Pacheco, mais beaucoup de Don Sancho, monnaie courante de la réalité. — Pauvreté d'imagination, pourra-t-on dire !



Velasquez. — Le nain *El Primo* (Musée du Prado, Madrid).
(Nanisme rachitique)
(Gravé par Francisco Muntaner en 1792.)

de sévérité ascétique et caustique. Sur les murs sombres des églises, il n'y a point de jolis sourires de Madone ou de gracieuses sveltes

— Peut-être, mais que nous importe à nous qu'ils soient limités dans leur art, pourvu que dans leur domaine ils atteignent la perfection !

Ce goût pour le « réalisme », les peintres espagnols l'ont poussé très loin, aussi loin que nos plus modernes réalistes qui d'ailleurs n'ont inventé du réalisme que le mot mais point la chose en elle-même. Plusieurs siècles avant Courbet, Manet et leurs imitateurs, nous assistons en Espagne à l'épanouissement magnifique de cette série d'artistes qui, du Greco à Goya, en passant par Zurbaran, Herrera, Vélasquez, Ribéra et Murillo, mèneront l'étude du vrai jusque dans l'étude du laid et du pathologique. Tout le monde connaît, par exemple, au Louvre, le *Pied bot*, de Ribéra, et le

Jeune mendiant pouilleux, de Murillo, et nul n'en conteste la vérité puissante et la facture supérieure. Mais chez ces deux peintres ces tableaux d'un réalisme pathologique, pour ne point être des exceptions dans l'ensemble de leur œuvre, ne sont pas les caractéristiques de leur genre, tandis qu'au contraire chez Vélasquez, comme souvent chez Goya un siècle après lui, il y a une tendance continuelle vers le domaine de la pathologie.

À Dieu ne plaise que je ne veuille voir en l'œuvre de Vélasquez qu'un chapitre de médecine : Ce serait pousser l'esprit médical jusqu'au ridicule. Mais ce que je voudrais montrer ici c'est le goût spécial que cet artiste manifeste pour la pathologie, goût absolument évident et qu'il souligne de lui-même par la multiplicité de ses représentations d'êtres morbides.

Considérez l'ensemble de son œuvre. Vous y voyez surtout des portraits : Neuf fois sur dix ce sont des portraits de malades (Philippe IV ou quelque'un des siens), de nains difformes ou de quelques productions pathologiques ou parasitaires de la société, gueux, ruffians, bouffons ou ivrognes. C'est ce qu'avait bien remarqué Goya, cet autre grand amateur de pathologie dans l'art, qui, admirateur passionné de la pensée du maître, s'était mis à copier de lui, dans ses dessins, les nains, les Philippe IV, les buveurs, et Ménéppe.

Certes, Vélasquez ne fut pas rien qu'un portraitiste, et à ceux qui lui reprochaient de ne « savoir peindre que des têtes » sa réponse éloquent fut cette admirable composition des *Filenses*, cette « théologie de la peinture » qui au jeune Regnault, le futur auteur de la *Salomé*, faisait « oublier le boire et le manger ». Cependant, il est bien évident que Vélasquez est avant tout portraitiste et là il est sans rival. Nul n'a pareille puissance pour comprendre un tempérament ou une mentalité, pour saisir les lois secrètes qui régissent une âme ou un organisme, pour découvrir l'Intime pensée ou la trace profonde, et, enfin, pour ramener à la surface du visage et mêler aux traits et à l'expression d'une physionomie cette pénétrante

intuition d'un être tout entier. Il n'a pas besoin de roueries, de technique ou de trucs de métier. Au contraire, il s'efface entièrement derrière son œuvre dans laquelle seul apparaît son modèle et où, de sa personnalité, il ne laisse que l'intelligente vision qu'il a eue.

C'est pour cela qu'au Prado, lorsqu'on se trouve au milieu des œuvres réunies du peintre, l'on a une toute autre impression que devant les Rubens du musée d'Anvers : Ce n'est point, comme chez le peintre flamand, un savoureux régal de belles carnations, vraie fête pour les yeux dont on peut jouir sans s'y arrêter, rien qu'en la traversant ; ici à Madrid, au contraire, l'on est saisi par la grave sérénité de cette œuvre ; on est obligé de s'arrêter pour l'étudier



Vélasquez. — Don Antonio el Inglés (Musée du Prado, Madrid).
(Nanisme rachitique ? Microsomie essentielle ?)

(Gravure à l'eau-forte de Louis Lucas)

de plus près et, inconsciemment, le regard devient attentif pour mieux approfondir chacune de ces merveilles.

Le médecin, plus particulièrement, ne peut rester indifférent devant les tableaux de Vélasquez : les nains sont d'indiscutables observations de cas pathologiques, les portraits de Philippe IV sont la plus pénétrante analyse psychophysiologique qu'un peintre ait jamais tentée et enfin le reste des portraits de la famille royale, des gens de cour et des gens du peuple achève de convaincre combien Vélasquez a voulu être le peintre du « fruit gâté qu'est cette Espagne pourrissante dont le roi malade se meurt tristement au milieu d'une cour de

fantoches soumises à une étiquette ridicule ou barbare. »

I

LES NAINS ET LES FOUS

Représenter des nains, est-ce bien digne d'un grand peintre, et cette série d'êtres difformes que Vélasquez a peinte en de nombreux portraits ne fait-elle point tache au milieu de son œuvre si noble et si sévère ? Je regrette vivement de constater que c'est là ce que pensent beaucoup d'artistes et aussi beaucoup de critiques... parfois même des plus notables :

Outre les portraits de son maître, dit M. Miché, Vélasquez avait à faire ceux des personnes de sa famille ou de son entourage. Parfois même il était à ce propos, exposé aux corvées les plus pénibles... Entre les plus rebutants, il est permis de compter l'obligation de faire poser devant lui les nains et les bouffons du roi.

Je ne partage point cet avis et je suis pas de ceux qui sont choqués de ce que Vélasquez « ait consacré une grande partie de sa carrière artistique à chanter un hymne à la laideur.

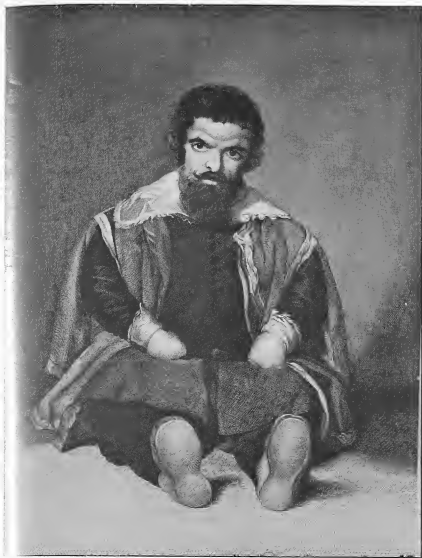
Non pas que je veuille ici faire la théorie du beau et répéter après Gœthe que « l'art est noble en soi », qu'il n'est rien de si vulgaire ou de si trivial qui, admis par l'artiste, ne soit par cela même noble, pouvant ainsi devenir matière à un pur chef-d'œuvre ; c'est une notion élémentaire d'esthétique. Cependant il faut dire que les choses et les êtres ne sont vulgaires ou vils que selon le peintre. Précisément l'esprit de Vélasquez était naturellement noble et élevé et l'on peut dire de lui que la peinture c'est l'homme. Parmi les nains dont sa main a fixé la personnalité avec autant de conscience que celle du roi et des grands, il n'en est aucun qui puisse nous choquer par sa laideur : quand nous les considérons, nous les voyons, à notre insu, avec les yeux de leur peintre, la sensation de laideur fait place d'abord à la curiosité et à l'intérêt puis au sentiment du beau. Devant l'art, ces nains sont devenus les égaux des princes, des fiers guerriers et des belles femmes, tellement la noblesse (1) de son génie est partout dans l'œuvre de Vélasquez, naturelle et indépendante

du sujet.

D'ailleurs en ce pays d'Espagne où chacun a de la tenue, où tous « portent grand et noble » depuis les gueux jusqu'au roi, où toute chose a comme un cachet d'altière dignité, rien ne paraît vil ou vulgaire et jamais chez les peintres espagnols nous ne rencontrons la bassesse et la trivialité de certains peintres cabaretiers hollandais.

Vélasquez savait très bien qu'on lui ferait

(1) Pour prendre un terme de comparaison dans un autre art, on peut dire que les œuvres de Vélasquez depuis les plus triviales en apparence jusqu'aux plus majestueuses ont toutes une même noblesse, de même qu'en musique les œuvres d'Handel, menant autant que grands oratorios, ont toutes un ton solennel.



Velasquez. Le nain Don Sébastien de Morra (Musée du Prado, Madrid).
(Nain achondroplasique)
(Gravure de Francisco Ribera, 1798.)

ajuste reproche d'avoir trop aimé la vérité, que dans ce qu'elle a de pénible pour les yeux. Déjà, de son vivant, Carucho lui reprochait la trivialité de ses sujets... à quoi il répondait fièrement : « Je préfère être le premier dans le trivial que le second dans le délicat. » Dans ses premières œuvres il avait affirmé les principes d'indépendance et de liberté dans l'art, et sa volonté d'être réaliste ; avant de venir à Madrid, il avait exécuté à Séville divers tableaux, d'abord des *Bodegones*, études de figures mortes dans des intérieurs de cuisine, qui rappellent le charme exquis des œuvres de Carandin ; puis des scènes populaires, les *Baños de San Juan*, la *Préparation de l'omelette*, etc., dans lesquelles il étudie, avec une saisissante vérité, les types populaires, depuis les enfants sales et scrofuleux, jusqu'aux vieillards ridés ; et ces œuvres de sa première manière aboutissent à cette merveilleuse scène de beuverie qu'est *Bacchus* ou les *Ivrognes*.

On voit donc qu'en entrant à la Cour de Madrid, Velásquez s'était déjà bien préparé à peindre des êtres difformes. Ces portraits de nains, bien qu'ils lui fussent commandés par le roi, durent être pour lui une passionnante étude bien conforme à ses goûts et parfaitement adaptée à la tournure de son génie. La meilleure preuve, c'est qu'il en fit une suite de chefs-d'œuvre.

Les Nains

Le suprême pouvoir, dit Th. Gautier, a toujours aimé cette antithèse de la suprême abjection. Un fou contrefait, avec les grelots de sa marotte, sur les marches

du trône, est un contraste dont les rois du Moyen Âge ne se faisaient pas faute.

Dans l'antique Égypte, les Pharaons avaient de nombreux nains, ainsi qu'en témoignent les inscriptions et les multiples statuettes de nains que l'on a retrouvées dans les fouilles, et dont on peut voir des spécimens au Louvre. A la Renaissance, la mode des nains était générale, comme on peut s'en rendre compte par les tableaux de Bronzino, Carpaccio, Tiepolo, Véronèse, Ghirlandajo, Luca Giordano, L'Arétin, etc.

Mais nulle part cette mode ne sévit avec plus de ténacité qu'à la Cour d'Espagne.

Depuis le nain de Charles-Quint, par Antonio Morro (Louvre), jusqu'au nain bossu, que peignit Eduardo Zamacoïs (1840-1871), sous le nom de *Favori du roi*, nous trouvons dans la peinture espagnole et les annales de la Cour de Madrid le nom d'une multitude de nains.

nant et qui souffrent de leur « infériorité physique, pénible et cruellement méditée » (Grasset).

Parmi les nains, *El Primo* est un de ceux que Velásquez a le mieux étudiés : sa physiognomie est intelligente et fine et l'on se doute, à voir son portrait, qu'il devait trouver bien sots ceux que la petitesse de sa taille faisait rire autour de lui. Sous le grand chapeau si joliment rejeté sur le côté pour mieux dégager le front qui apparaît ainsi dans toute sa frappante étendue, son visage expressif se détache en relief, sculpté en pleine lumière. Avec sa mine sérieuse et réfléchie, ne dirait-on pas un érudit, un vrai rat de bibliothèque qui aime mieux vivre parmi les livres que parmi les hommes, parce que ceux-ci sont bêtes et que les livres au contraire sont de conseillers très bons et très doux et de fidèles amis. En tous cas, son air grave, son regard attentif, ses lèvres qui sont fermées comme si elles étaient habituées à un dédaigneux silence, son costume sévère de velours noir ne nous indiquent point un nain ridicule et, malgré l'énormité de l'infolio qu'il feuillette sur ses genoux et qui semble être de la même taille que sa chétive personne, on n'a pas le cœur de se moquer de lui ou de ses prétentions de savant : il paraît réellement souffrir que l'on mesure son esprit à la petitesse de son corps, et ce fut peut-être pour cela qu'il fut le nain favori de Philippe IV, ce malheureux roi qui eut, lui aussi, à souffrir d'une cruelle disproportion entre la faiblesse,



Velasquez. — L'enfant de Vallecas (Musée du Prado, Madrid).
(Nanisme rachitique, scrofule)
(Dessin d'Antonio Vazq., gravure de Bart. Vazq., 1792.)

(1) Oscar Wilde, *Fairy tales*.

de sa volonté et de son intelligence et la grande écrasante de sa dignité d'héritier de Charles-Quint!

Au point de vue strictement médical, dans quelle catégorie de nains ranger *El Primo*? Bien qu'en pratique il soit souvent difficile de classer un nain dans un cadre nosographique nettement délimité, alors même qu'on dispose de tous les moyens d'investigation, et qu'à plus forte raison, il soit plus difficile encore et parfois téméraire de porter un diagnostic sur un nain dont on ne peut examiner que le portrait, nous pouvons pourtant considérer *El Primo* comme un exemple de nanisme rachitique: l'énormité des bosses frontales, ses mains faibles d'infirme, son air souffreteux, l'aspect arqué de sa cuisse droite, ses pieds, véritables petits « pieds de chinoise », enfin l'apparence grêle de toute sa personne sont, en effet, des signes classiques qui suffisent pour confirmer l'impression première de rachitisme.



Sébastien de Morra est un type indiscutable de nain achondroplasique. Vélasquez l'a ingénieusement campé devant lui dans la position d'un bébé qu'on assied par terre et auquel on recommande d'être bien sage et de ne pas bouger; et précisément, un des charmes de ce portrait consiste, en dehors de l'originalité propre du modèle, dans le contraste saisissant de l'attitude enfantine du nain avec l'expression dure et brutale de ses traits.

Qui de nous n'a déjà vu dans son quartier ou dans sa petite ville de province un de ces nains achondroplasiques, la joie et la terreur des enfants; dès que les gamins des rues l'ont aperçu, vite ils s'appellent et se rassemblent en bande, et comme leur âge est sans pitié, ils vont s'amuser odieusement aux dépens du malheureux qu'ils connaissent pour l'avoir fait enrager déjà maintes fois.

Des cris injurieux, des quolibets, parfois même des pierres, ils n'épargnent rien pour faire mettre en colère le « petit bonhomme ». Celui-ci continue sa route, mais la meute méchante le poursuit et s'acharne jusqu'à ce que, hors de lui, il interrompe sa course pour les poursuivre et tâcher de corriger l'un des plus méchants; mais ses jambes sont trop courtes pour lui permettre de rejoindre les garnements qui, plus lestes que lui, sont allés se réfugier chez eux ou dans les jupons des mamans, heureux d'avoir été méchants et aussi d'avoir eu bien peur. Et ces nains, infortunés jouets des enfants et parfois même des grandes personnes, finissent par prendre une mentalité haineuse et égoïste, une physionomie à l'expression méchante et brutale qui exagère encore la dureté naturelle de leurs traits et l'allure massive et brutale de leur courte corpulence (1).

(1) Walter Scott ayant eu l'occasion, d'après Lanz, d'observer un nain achondroplasique, en fit le héros d'un

Avec son front bas, ses sourcils épais, ses yeux noirs profondément enfoncés dans l'orbite, son nez camus à base très élargie, sa moustache et sa barbe noires dont la rudesse semble accentuer la moue hargneuse des lèvres, avec ses poings qui paraissent d'autant plus carrés et massifs qu'ils sont vus repliés en dedans, avec ses larges semelles qui se dressent au premier plan, et dont les dimensions nous font deviner la largeur trapue du pied, Sébastien de Morra ressemble bien à un épouvantail pour bébés; il est vraiment un de ces nains achondroplasiques qui sont, avec les clowns, la gaieté des cirques, et dont les difformités physiques nous sont parfaitement

ment adaptées à ce modèle aux os épais, aux membres courts et solidement musclés et qui a l'air d'un athlète tassé en un petit format?

Pourtant Vélasquez, qui aimait étudier la psychologie de ces homuncules, a mis dans les yeux de son modèle une expression de bonté profondément cachée et de tristesse voilée qui font que ce personnage n'est point une « vraie brute à tête méchante » (Michel). On voit que le peintre a su gagner l'affection du nain en s'intéressant à lui: il semble que le malheureux s'efforce de se faire aimer.

« Pris dans un corps mal fait où il est mal à l'aise » (1)

lui ait dit toute sa peine: cet homuncule dont la force musculaire est inutile et impuissante aurait peut-être mieux aimé laisser là son costume rouge et vert, sa livrée humiliante aux couleurs criardes, pour s'en aller travailler aux durs travaux de champs, plutôt que de servir de jouet ou de fantoche à une cour ennuyée. Mais sa destinée est là: il doit être l'esclave de ses difformités physiques, puisque sa seule raison d'être est le morbide plaisir d'un roi, l'amusement d'enfants capricieux qui le trouvent « plus amusant qu'une poupée » (2) et qui à chaque instant lui rappellent cruellement sa pénible infirmité.



Vélasquez. — *L'Idiot de Corria* (Musée du Prado, Madrid).
(Gravure de Crotelle, d'après le dessin de Camaron.)

connues depuis les travaux de P. Marie. Vélasquez, ainsi que nous l'avons vu pour l'énormité du crâne d'*El Primo*, avait soigneusement étudié la difformité caractéristique de chacun des nains et il excellait à la mettre en relief. Ici il a voulu montrer la disproportion qui existe entre le tronc presque normal et la petitesse des membres, il l'a soulignée par le raccourci des membres inférieurs qui est d'un effet admirable et saisissant. D'ailleurs la touche large, la facture ample et vigoureuse de ce portrait ne semblent-elles pas voltaire-

de ses romans, héros cruel et méchant, caractères qu'il expliqua de la façon suivante: « la conscience de sa difformité le poursuivait comme un fantôme, et les insultes et le mépris auxquels l'avait exposé cette difformité avaient rempli son cœur de sentiments amers et cruels qui n'auraient point été dans sa nature s'il eût ressemblé au reste des humains ».

Antonio *El Ingles* est, au contraire, un nain richement entretenu par le roi; à la cour, il était considéré comme un personnage d'importance et même un certain Tomas Pinto lui était spécialement attaché en qualité de gouverneur. Dans son portrait il nous apparaît somptueusement vêtu d'un costume de soie jaune brochée, l'épée à la main, la perruque retombe sur les épaules et les bottes à retroussis remontant jusqu'aux genoux; en un mot, tout comme un élégant gentilhomme. Sa mine est arrogante et son air presque protecteur; il ne paraît même pas douter qu'il dépasse à peine le superbe chien qu'il tient en laisse et de court et qui d'un bond pourrait l'enlever. C'était la coutume chez les peintres de représenter les nains à côté d'un gros molosse parce que ce rapprochement fait mieux ressortir la petitesse du modèle. Ici, Vélasquez nous montre une fois de plus son talent d'animalier en nous présentant un chien remarquablement élégant, plus élégant même que le nain prétentieux, si convaincu de son importance et qui se redresse de toute sa hauteur devant le peintre. Et ce petit personnage que sa vanité dédaigne si peu sympathique, paraît bien mériter son titre d'« homme de plaisir » qui le met à un niveau à peine supérieur à celui de ce « chien de luxe » qui, lui aussi, est le favori du roi, presque au même titre.

(1) Victor Hugo, *Le Roi s'amuse*.
(2) Oscar Wilde, *Fairy tales: The dwarf and the birthday of Infanta*.

L'aspect vieillot de la physionomie du nain, la mollesse de ses joues flasques, la saillie de ses bosses frontales, ne nous paraissent point suffisants pour nous permettre de conclure à un cas de rachitisme ou de myxœdème typiques. Peut-être appartient-il à une forme fruste d'un de ces deux états pathologiques. Toutefois, en raison de l'harmonieuse réduction de toutes les proportions de son corps et de l'absence de déformations caractéristiques, nous pouvons le ranger parmi les cas de microsomie essentielle, état dont, en vérité, la cause n'est pas encore entièrement élucidée et qui relève peut-être d'une dystrophie rachitique ou d'un trouble fonctionnel des glandes à sécrétion interne.

Par contre, l'enfant de Vallecass, suivant la vieille expression médicale, un beau cas de nanisme rachitique : les jambes ont la forme classique et caractéristique d'une parenthèse. Sa physionomie est celle d'un scrofuleux ; ses chairs paraissent molles et la musculature générale très faible. Le nez élargi à sa base et la bouche entr'ouverte indiquent, en plus, un adénoïdien. Enfin le malheureux nain paraît être borgne, reliquat possible d'une ancienne ophtalmie purulente, comme il en existait fréquemment chez un peuple qui, au XVI^e siècle, avait la réputation d'être particulièrement peu soucieux de la propreté. Inclinant sa tête à droite, comme cela se voit souvent chez les rachitiques, et demandant la permission de manger le gâteau qu'il tient entre ses mains et que le peintre lui a donné pour qu'il reste sage pendant la séance de pose, le bambin regarde au loin d'un oeil vague et distrait, pour tout son visage est un masque d'hébété qui traduit sa médiocre intelligence. Ses cheveux en désordre, sa toilette négligée, son bas qui retombe et laisse voir la jambe nue, son allure torpide achèvent de nous faire comprendre que le malheureux nain, presque inconscient de son état, en est réduit à une vie toute animale.

Dans ce portrait, Vélasquez a créé une atmosphère de pitié pour ce malheureux infirme, et c'est ce qui donne à ce mélancolique tableau une note de douceur résignée et de tristesse que nous aide à mieux comprendre la bonté profondément humaine des sentiments et de l'art de notre peintre.

La même impression nous gagne devant le portrait de l'Idiot de Coria. Celui-ci, vêtu d'un costume vert comme l'enfant de Vallecass dont il est le pendant, est accroupi entre deux lourdes, dans une pose compliquée. Sa longue tête en pain de sucre s'illumine d'un rire large et convulsif, et tout son visage exprime une stupide béatitude. « A la contraction de son

front, on devine le travail qui se fait dans cette cervelle atrophiée afin de suivre quelque ébauche d'idée qui la traverse : on dirait que cette intelligence rebelle s'est ouverte à la pitié qu'il a rencontrée dans l'âme d'élite du peintre. » Véritables spécimens d'idiots comme nous en voyons dans les asiles d'aliénés ou dans les instituts d'enfants arriérés. Il fallait à la famille royale beaucoup de courage pour s'entourer de pareils êtres ; en tous cas, il faut supposer qu'elle devait être bien dégénérée, si elle pouvait vraiment s'amuser et rire de pareils infortunés.

Chaque enfant avait ses nains et chaque enfant les siens.



Vélasquez. — *Les Ménines* (Musée du Prado, Madrid).
(Gravure de P. Andouin ; Cabinet des Estampes)

Noter : A main gauche, au second plan, Vélasquez lui-même, qui s'est représenté la palette à la main et la croix de Santiago sur la poitrine ; — au centre la ravissante infante entre ses deux dames d'honneur ; — à main droite Maria Barbola, la grosse naine achondroplasique et le nain Nicolasio Pertusato qui s'amuse à agacer du pied le grand molosse couché devant lui.

Dans les *Ménines*, cette merveille de la peinture, où il s'est représenté lui-même la palette à la main et la croix de Santiago sur la poitrine, Vélasquez a placé auprès de la ravissante infante et de ses dames d'honneur les deux nains de la petite princesse. Au premier plan c'est le nain Nicolasio Pertusato qui s'amuse à agacer du pied le gros molosse couché devant lui : cet homoncule serait une véritable miniature humaine, si sa tête relativement énorme ne rappelait par la saillie de ses bosses frontales et les dimensions anormales du crâne proportionnellement au massif facial, la tête des nains hydrocéphales.

Derrière lui se trouve Maria Barbola, grosse naine achondroplasique dont la volumineuse tête carrée, les membres courts et trapus, l'al-

lure de basset fait contraste avec la finesse aristocratique de la blonde infante.

Parmi les nombreux portraits de l'enfant *Balthasar Carlos*, par Vélasquez, celui de Howard Castle est le seul qui contienne le portrait du nain de ce prince. Ce nain, au dire de ceux qui l'ont vu, serait surtout remarquable par l'énormité de sa tête.

Vélasquez avait encore peint d'autres portraits de nains. Trois de ceux que signalent les anciens inventaires ont disparu : *Juan Cardenas* (le nain ou bouffon toréador), *Calabacillas* et *Velasquillo*.

En outre, on a attribué à Vélasquez, sans preuves suffisantes, certains portraits de difformes : celui d'une naine monstrueusement grosse, debout et de grandeur naturelle, au Prado, et qui est aujourd'hui reconnue de la main de Miranda ; celui de l'Idiot de Vienne, dont le rire rappelle celui du pied bot de Ribera et qui par les stigmates de dégénérescence (asymétrie faciale, inégalité des dents, prognathisme), et l'aspect convulsif de son visage est d'un puissant intérêt médical ; celui d'Anch qui ne serait autre que la naine *Barbola* que nous avons déjà vue dans les *Ménines*.

Par cette analyse rapide et cette brève énumération on peut juger combien Vélasquez a jugé intéressants et dignes de son pinceau les nains et les difformes ; et « une fois de plus éclate le magique pouvoir de l'art qui peut émouvoir aussi puissamment à l'aide du laid et même du répugnant qu'au moyen de l'agréable et du beau » (1).

Les fous

Les fous avaient à la cour la même fonction que les nains : ils devaient faire rire. L'origine de leur présence près des rois semble remonter aux « fêtes des fous » du moyen âge pendant lesquelles la direction de la cathédrale et des cérémonies passait des mains de l'évêque et des chanoines à celles des enfants de chœur qui avaient ainsi, pendant tout un jour, la faculté de se moquer de leurs maîtres. Les fous des rois ou bouffons étaient quelquefois des aliénés inoffensifs, le plus souvent c'étaient de simples badins ou de spirituels bossus qui avaient leur franc parler pour critiquer et railler les travers du roi et surtout ceux de ses courtisans.

Le Prado conserve deux portraits de ces fous par Vélasquez : *Pabillos de Valladolid* et *Don Juan d'Autriche*.

Sur *Pabillos* on ne sait pas grand-chose. Il est probable que ce personnage est le même que le *géographe* de Rouen, portrait

(1) De Bernette, *Vélasquez*.



Velázquez. — *Le fou Don Juan d'Autriche, bouffon de Philippe IV.* (Musée du Prado, Madrid.)

(Gravure de J.-B. Fosseux, 1799.)

(Lire ci-contre la citation de Jules Claretie qui prit naguère ce portrait pour celui d'un amiral glorieux.)

qui est également l'œuvre de Velázquez et dont l'allure gouailleuse, le geste inattendu et la sourire persilieur cadrent bien avec la physiognomie du bouffon de Madrid. Celui-ci nous apparaît comme un véritable rhéteur. Je ne sais pas si les phrases qu'il a l'air de déclamer avec emphase sont aussi noblement drapées que le manteau qu'il a jeté sur ses épaules et habilement ramené par devant à sa ceinture. Ses jambes sont écartées comme pour lancer une large période oratoire ou plutôt un de ces sarcasmes cinglants, un de ces défis malins qui démontent un adversaire. En tous cas, je ne pense pas qu'un médecin puisse voir en ce « fou », autre chose qu'un bouffon aux plaisanteries amusantes car son habitus extérieur, sauf sa grandiloquente jactance, ne nous montre aucun symptôme bien net de folie proprement dite.

C'est là, assurément, un chef-d'œuvre. Mais s'il est permis de mettre des degrés dans les différents chefs-d'œuvre d'un peintre, je crois volontiers que le portrait de *Don Juan d'Autriche* est encore plus important.

Au moment où je préparais cette étude, je n'ai pas été médiocrement surpris de trouver dans une revue des plus répandues les lignes suivantes signées de M. Jules Claretie (1) :

Il y a au musée de Madrid, un admirable tableau de Velázquez qui, pour moi, incarne toute l'Espagne. C'est le portrait d'un vieil amiral au pourpoint usé qui passe, appuyé sur sa canne, dans la longue galerie où, sur les antiques tapisseries, se voient, à demi couvertes de poussière, les antiques batailles navales qu'il a livrées dans sa jeunesse. L'âge est venu, qui a courbé sa taille,

rongé, dans ses bras de soie fanée, la chair autour de ses tibias, plumé, comme un vieux coq, son bâton n'est empené. Le héros qui se traîne sur son bâton n'est plus qu'un vieux dont il semble qu'on puisse rire. Mais les navires en feu qu'on aperçoit sur la muraille, mais les lointaines visions des côtes barbaresques forcées ou des canonades de Lépante sont toujours là, présents à ses yeux, et forment une sorte d'aurole à cette face creuse de vieillard. Et qu'un reître jeune et fort passe insensiblement auprès du bonhomme et de sa main solide, lui veuille tirer un poil de sa moustache grise, la maigre main de l'amiral aura tôt fait de lever la canne sur laquelle elle s'appuie et, sans savoir s'il a la force de jadis, certain d'avoir so j courage de toujours, le héros saura manier sa vieille épée pour défendre, jusqu'à la fin, son honneur.

M. Claretie a été, sans doute, frappé par le nom illustre dont le portrait est intitulé : *Don Juan d'Autriche*, nom du glorieux bâtarde de Charles-Quint qui fut le vainqueur des Turcs dans la bataille navale de Lépante. Devant le souvenir de cette éclatante victoire, M. Claretie a lâché les rênes à sa fantaisie et, regardant ce portrait surtout avec les yeux de son imagination, il a vu un amiral vieilli mais encore plein d'imposante dignité en la personne de ce *Don Juan* qui, en réalité, n'est qu'un pauvre bouffon irrespectueusement affublé d'un nom illustre (1).

Sans crainte de tomber dans un excès contraire, je pense même que ce bouffon était réellement un fou, mais peu dangereux et dont les divagations devaient amuser les courtisans. Son portrait est en effet celui d'un mégalomane.

Comparez le portrait du bouffon à celui de l'amiral Pulido qui orne la National Gallery : la tenue de l'amiral est d'une élégante sobriété qui contraste avec l'élourdissement étalage des oripeaux du bouffon. Celui-là est un véritable amiral et la dignité de son allure et de sa pose martiale, l'intelligence et le courage qui brillent en sa physiognomie nous montrent l'homme habitué à commander et à se faire obéir.

Ici, au contraire, la tenue de *Don Juan* est d'un ridicule caractéristique. Comme tous les mégomanes il a pris le costume et la manière du personnage qu'il veut être et qu'il prétend représenter : une écharpe quelconque qui barre son pourpoint de velours noir, un manteau de parade à doublure « vieux rose », un chapeau qui le coiffe mal mais qui est rehaussé d'un vieux plumet blanc en désordre, des culottes bouffantes et très larges qui lui donnent un air débraillé, une collerette qui lui enserre le cou et qui n'est déjà plus de mode, une épée, un long bâton à poignée garnie de franges... etc., en voilà assez pour se donner une apparence de grand homme, d'amiral illustre. Pour compléter l'illusion le malheureux fou s'est fait représenter entouré de tout appareil guerrier (cuirasse, boulets de canon, casque, fusil... etc.), qui, avec le fond du tableau où l'on aperçoit des navires en flammes, achève de fixer nos idées sur le délire des grands de ce bouffon qui s'attribue l'honneur de la bataille de Lépante et qui, s'identifiant à son rôle, promène à travers le palais ses prétentions de glorieux vainqueur.

Mégomanie ambitieuse, cela ne fait pas de doute ; s'il nous plaisait de préciser davantage le diagnostic rétrospectif, nous pourrions même, sans nous laisser emporter par le sujet et par notre imagination, voir en ce *Don Juan* un paralytique général typique ! Outre le délire des grands, il présente en effet d'autres signes extérieurs de cette maladie.

Nous constatons d'abord un affaiblissement musculaire marqué. Bien que le bouffon ne soit pas très âgé (35 ou 40 ans, âge auquel se manifeste habituellement la P. G. P.), ses jambes sont grêles, la démarche est lourde, mal assurée, et ce n'est pas trop d'un long bâton pour affermir ses pas incertains et ses jambes qui fléchissent. Chez lui, comme chez beaucoup de paralytiques généraux, la faiblesse réelle fait un étonnant contraste avec la grandeur imaginaire. D'ailleurs son visage amaigri montre un certain degré d'inquiétude et de stupeur hébété.

Je ne sais ce qu'il faut admirer le plus dans ce portrait, ou de la merveilleuse symphonie noire et vireuse du costume du bouffon, ou de l'habileté géniale du peintre qui a su si bien comprendre son modèle et nous le présenter d'une manière si saisissante et si parfaitement adaptée à l'affection mentale de celui-ci.

Par cette rapide revue des portraits, des naïvetés et des fous, nous avons déjà pu voir (et nous verrons plus tard encore mieux par l'analyse des autres portraits) combien la peinture de Velázquez est sincèrement éprise de vérité et de réalité. Le grand artiste a tenu à nous montrer ses modèles comme nous aurions pu le voir si nous avions vécu à ses côtés ; mais, en plus, il nous a montré comment il les a compris, comment il a analysé leurs caractères et comment il les a aimés. Aussi la personnalité de Velázquez qui, de prime abord, apparaît si lointaine et si volontairement effacée dans son œuvre, se dégage peu à peu à mesure qu'on étudie celle-ci et finit par nous apparaître dans toute sa sympathique noblesse. La joie de cette étude devient plus profonde et l'émotion plus intense parce que l'on s'attendait à trouver un peintre et l'on trouve un homme !



Velázquez. — *Le fou Pablillos de Valladolid, bouffon de Philippe IV.* (Musée du Prado, Madrid.)

(1) *Les Annales*, octobre 1913.

(1) D'ailleurs le véritable *Don Juan* était mort depuis longtemps au moment où Velázquez exécute ce portrait.

UNE GRAVURE MÉDICALE ALLEMANDE DU XVIII^e SIÈCLE

Par GEORGES LAVIER
Externe des Hôpitaux de Paris

La gravure que nous reproduisons ci-dessous, grâce à l'obligeance d'un lecteur d'Æsculape, se rattache aux innombrables productions artistiques qui, depuis le moyen âge, sont venues rappeler à l'humanité la fragilité des choses de ce monde et l'égalité de tous devant la mort. Tout ce qui fut beau, vigoureux, supérieur est destiné à périr. Les « Danses des Morts », les « dîls » des Trois Morts et des Trois Vifs sont les modalités coutumières par où s'exprime cette vérité. Une manière différente d'expression caractérise l'image ci-dessous et légitime sa publication. Mais c'est toujours la vanitas vanitatum et omnia vanitas de l'Ecclesiaste.



Monsieur le directeur d'Æsculape,

Récemment il m'est tombé sous les yeux un numéro d'Æsculape de l'année passée, où se trouvait un article sur des représentations de putréfiés (vitraux de Rouen).

Voici, à ce sujet, une gravure allemande du xviii^e siècle qui pourrait peut-être intéresser vos lecteurs.

Elle représente le cadavre d'un homme étendu sur celui d'un cheval ; ni l'un ni l'autre d'ailleurs ne sont décharnés, mais il grouille sur eux ce que la légende du bas nous enseigne être des vers. On pourrait en douter au premier abord, car ces vers ont la taille de vipères déjà respectables et ont une tête munie d'un long bec. — Un passant se penche sur le cadavre humain, en se bouchant le nez, cependant qu'un enfant le tire pour l'éloigner de là.

Cette composition est entourée d'un cadre qu'alourdissent des ornements, en particulier un cartouche supérieur où l'on voit une stèle funéraire tombant en ruine et au-dessous de laquelle une banderolle porte cette inscription :

« Avec le temps passent pyramides et mausolées. »

Sur un large cartouche inférieur sont inscrits ces vers (?) d'un précurseur tudesque de Baudelaire, et que l'on pourrait traduire :

La Putréfaction.

Toi qui passes par ici regarde ce corps étendu, que déjà la pourriture empuantit et sur qui rampent les vers — Dis : fut-il riche, puissant? humble? pauvre? Tu ne pourras pas le pénétrer, car la putréfaction ne te permettra pas de faire de différence.

Si grossiers que soient les vers et si artificielle que soit la composition, cette gravure peut présenter quelque intérêt et je serais fort heureux si elle pouvait vous être agréable.

Je vous prie d'agréer...

LE DOCTEUR CAFFÉ

MÉDECIN-MAJOR CONSPIRATEUR SOUS LA RESTAURATION ; SA CONDAMNATION A MORT A POITIERS, SON SUICIDE DANS SA PRISON

Par le D^r GABRIEL RAVARIT

Chef des Travaux pratiques à l'École de Médecine de Poitiers
Médecin-Adjoint de l'Asile de la Vienne

Chacun sait l'aventure tragique du général Berton, après le retour définitif de Louis XVIII, sous la seconde Restauration. Rentré à Paris après le licenciement de l'armée de la Loire, et payé des contrôles, il s'affilia au carbonarisme. La « vente » centrale le désigna en 1822 pour le commandement d'un mouvement insurrectionnel qui devait éclater à Saumur. Il rassembla une troupe de pauvres gens, de soldats et de paysans, arbora le drapeau tricolore et s'empara de la ville de Thouars, d'où il marcha sur Saumur qu'il ne put emporter. Il se dirigea vers La Rochelle, mais il échoua de ce côté en raison de l'opposition des « quatre sergents » et du départ de leurs régiments. Il se cacha jusqu'à la fin de mai, crut alors pouvoir tenter un nouvel effort à Saumur, mais, attiré dans un guet-apens par un agent provocateur nommé Woëlfeld, il fut pris et condamné à mort à Poitiers (octobre 1822). Le D^r Ravarit va mettre en lumière le rôle du médecin Caffé, ami du général Berton, et sa fin dramatique.

Il y aura bientôt un siècle, en août-septembre 1822, la vieille capitale du Poitou était le témoin d'un émouvant et dramatique épisode de notre histoire. Sept ans s'étaient écoulés depuis les sombres heures de la Terreur Blanche, et déjà on commençait à oublier sous le règne de S. M. très chrétienne, les exécutions si impressionnantes qui suivirent les Cent-Jours, ces douloureuses tragédies où trônèrent la mort en pleine vigueur, d'incompa-

changer l'ordre de successibilité au trône, d'exciter les citoyens à s'armer contre l'autorité royale avait été commis... ». Parmi les inculpés, se trouvaient tout d'abord leur chef, le général Berton, officier de la Légion d'honneur, chevalier de l'ordre de Saint-Louis, et le D^r Caffé, de Saumur, ancien chirurgien-major, chevalier de la Légion d'honneur, qui pendant vingt ans avait suivi les armées de la République et de l'Empire. Quatre autres médecins étaient également accusés : Fradin, âgé de 31 ans, médecin, adjoint à la mairie de Parthenay; Ledcin, 27 ans, médecin, et Joseph Rique, 30 ans, chirurgien, l'un et l'autre habitants de la même ville de Parthenay, et enfin Grandménil, chirurgien aux Rosiers, près Thouars.

Tout le monde connaît le procès retentissant et le jugement du général Berton. Devant la cour d'assises de Poitiers, il se défendit seul, admirablement d'ailleurs, ayant refusé l'avocat qui lui avait été désigné d'office, M^r Drault, et ayant demandé, mais en vain, un défenseur de Rochefort, M^r Ménilhou. Excellent orateur, Berton parla longtemps, mais fut condamné à être guillotiné. L'exécution eut lieu sur la place du Pilon, le 5 octobre 1822. Elle est devenue de nos jours, place de la Liberté ; et une plaque commémorative a été apposée en 1900, à la mémoire du supplicié.

Mais on ne sait que peu, sinon pas du tout, la fin tragique du médecin Caffé, qui fut l'un des meilleurs lieutenants de Berton et lui donna souvent asile dans sa maison, à Saumur ; il fut, lui aussi, jeté à Poitiers, dans un cachot où, s'il faut en croire la gravure que nous reproduisons ici, les prisonniers étaient attachés avec des chaînes. Condamné à être guillotiné, il mourut en stoïcien, en s'ouvrant les veines.

Voici comment s'exprime le procureur général Mangin dans son réquisitoire du 26 juin 1822 à l'égard de notre confrère :

« Pierre Caffé, âgé de 44 ans, chirurgien-major, en retraite, médecin à Saumur..., a conspiré comme Berton ; s'est rendu coupable des attentats qui ont été commis en reculant Berton, en livrant sciemment sa maison à des

réunions de conspirateurs, en assistant ainsi les auteurs des attentats dans les faits qui leur ont préparés et facilités en leur fournissant des instructions pour les aider à les commettre... A aussi pratiqué des intelligences avec les directeurs ou commandants d'une bande levée pour envahir les villes de Saumur et de Thouars... »

Et enfin, dans l'arrêt de mise en accusation rendu par la Cour royale le 3 juillet 1822, dans la chambre d'accusation, on peut lire parmi les



Le Général J.-B. Berton (1769-1822), un des héros des guerres de la Révolution et de l'Empire, auteur de la conspiration de Saumur ; mort sur l'échafaud à Poitiers en 1822.

(Gravure du Cabinet des Estampes.)

rables héros : Ney, La Bédoyère, Brune, Mouton-Duvernay, Ramel.

Mouton-Duvernay, Ramel. Le 24 février 1822, la Cour royale de Poitiers « évoquait l'instruction de l'affaire de Thouars et de Saumur... ». Le procureur général Mangin, dans son arrêt, disait « qu'un attentat dont le but était de détruire le gouvernement et de



Image commémorative des 4 Sergents de la Rochelle : Borries, Goubin, Raoulx, Pommer. (Cabinet des Estampes.)

Le sergent-major Borries avait été l'âme de la conspiration qui avait tenté de soulever le 45^e régiment de ligne à La Rochelle. Il fut condamné à la peine de mort avec ses 3 complices et mourut avec eux sur l'échafaud, place de Grève, au cri de « Vive la Liberté ! » en 1822.

premiers inculpés : « Pierre Caffé, ex-chirurgien-major... s'est rendu coupable de complots, dont le but était de changer ou de détruire le gouvernement du roi, d'exciter les citoyens et les habitants à s'armer contre l'autorité royale,

d'exciter à la guerre civile, en armant et en portant les citoyens et les habitants à s'armer les uns contre les autres...

« De s'être rendu complice d'attentats, ayant le même but, en aidant et assistant, avec connaissance, les auteurs desdits attentats dans les faits qui les ont préparés, facilités et consommés ;

« De non révélation des complots mentionnés ci-dessus ; crimes et délits prévus par les articles 87, 88, 89, 91, 59, 60 et 103 du Code pénal... »

On admire la fécondité intarissable de ces magistrats de 1822, plus royalistes que le roi ! Pauvre Caffé ! Il y avait là dix fois plus qu'il ne fallait pour faire tomber sa tête à cette époque, malgré la Charte qui avait semblé vouloir ouvrir une ère d'apaisement. Les passions politiques étaient déchainées.

Le 26 août 1822, à 10 heures et demie du matin, les accusés furent extraits de leurs cachots de la prison de la place de la Visitation, (détruite depuis 1904, et remplacée par l'Hôtel des Postes). Ils furent amenés dans la salle d'audience entre une double haie de soldats et de gendarmes. On ne gênait point les prisonniers, s'il faut en croire la protestation faite par l'un d'eux, Sauge, à l'audience du 28 août : « M. le Président, dit-il, on nous a amenés lundi avec des fers ; plusieurs d'entre nous ont été mutilés par ces fers... La voiture dans laquelle on nous place est si bien fermée, que l'air n'y pénètre pas, que le brigadier qui était avec nous s'est trouvé mal, et qu'il a fallu ouvrir, sans quoi il aurait expiré... Je ne sais pourquoi on nous a remis aujourd'hui les mêmes fers ; outre les blessures qu'ils nous font, il est bien certain qu'ils nous casseront le bras si la voiture venoit à verser : je demande à M. le Président qu'il donne des ordres pour que les fers ne nous soient plus mis. Nous promettons d'être tous tranquilles, et de ne pas entreprendre contre la gendarmerie. »

Le Procureur général répondit qu'à l'avenir des ordres seraient « donnés pour que cela ne se renouvelle pas » (1).

Les accusés prirent place sur les bancs dans un ordre indiqué par la nature du crime ou du délit dont l'accusation pesait sur eux. Berton était à la gauche, le



Une vue de Saumur, dessinée à l'époque de la Restauration par le grand artiste anglais Turner, gravée par R. Wallis.

plus près du Parquet. On avait fait rapidement creuser pour son passage un soutertrain, où il était entraîné aussitôt sa descente de voiture, et par une trappe que l'on soulevait, le prisonnier apparaissait auprès de ses juges. (On montre encore le soutertrain et la trappe à la cour d'assises de Poitiers). Le Dr Caffé était le cinquième accusé. Il était très pâle, mais semblait énergique. Il portait le ruban rouge de la Légion d'honneur qui lui avait été octroyé au cours de ses nombreuses campagnes.

La salle d'audience était nouvellement restaurée ; les sièges occupés par la cour avaient été couverts de drap fleurdélié ; une tribune grillée avait été réservée pour les dames. L'auditoire était hostile, agité... Enfin, notre vieux Poitiers ressemblait à un camp retranché ; l'effectif de la garnison avait été quadruplé ; on n'entendait que le bruit de pas des soldats, les commandements, le choc des crosses de fusil frappant la terre. Le baron Locard, préfet d'alors, avait pris d'innombrables précautions. Il avait dû recevoir de Paris des ordres d'une extrême sévérité.

Le médecin-major Caffé avait pour défen-

seur l'un des plus talentueux avocats de l'époque, M^r Boncenne, qui a donné son nom à la rue habitée depuis 12 années par l'auteur de ces lignes, rue qui n'a été créée que vers 1872.

Le témoin le plus accablant pour notre confrère fut son ancienne domestique... Rien d'étonnant à cela ; n'est-il pas humain que la trahison vienne de ceux qui ont été comblés de bontés ? Point n'est besoin même des trente deniers... La femme Thibaudau fit donc la déposition suivante :

« Ces messieurs, dit-elle, en désignant les accusés, sont venus souvent à la maison par nombre de 4, 5, 6, et jusqu'à 12 : le général Berton a demeuré deux jours chez M. Caffé ; il y a couché deux nuits. Un jour, il dit à table qu'il ne craignait ni la Russie ni l'Autriche ; un autre convenait d'un petit catéchisme qui lui fut remis. On parla commerce qui n'allait pas ; M. Caffé répondit : « Nous n'avons pas à nous occuper de cela ; ne parlons que de nos affaires ». Une autre fois, il dit : « Il ne faudra pas leur faire de mal ; nous leur dirons : « Nous ne tirerons pas, mais si vous tirez, nous sommes prêts à tirer ! » Une autre fois, M. Caffé dit : « Je prendrai Nantes avec 600 hommes, en mettant 5 ou 6 hommes dans « les croisées et dans les portes : J'ai entendu un jour M. Caffé dire dans le corridor de sa mère, et sans doute en lui parlant : « Nous « prendrons Nantes, Thouars et Poitiers !... » C'était largement suffisant pour envoyer l'inculpé à l'échafaud. Caffé sentit que cette déposition le perdrait, car il protesta vivement :

« Cette domestique, dit-il, était à la maison depuis deux mois ; elle y est restée un mois après l'événement ; elle ment d'un bout à l'autre ; il est vrai seulement que le général Berton est venu chez moi le lundi gras et qu'il y est resté le mardi et une partie du mercredi, voilà tout. Il s'est présenté chez moi en qualité de pensionnaire, et sous le nom de Jollivet. Les

dîners extraordinaires dont a parlé le témoin, sont des dîners de carnaval. »

Ce sont enfin des témoignages de plus en plus accablants de la part de gendarmes de Saumur. L'un d'eux, François Du-billot, déclare que dans une conversation avec Caffé, celui-ci lui ayant parlé des mouvements qui avaient lieu, il lui dit :

« C'est donc une révolution ?

« — Oui, elle a lieu par toute la France.

« — On ne veut donc plus du gouvernement du roi ?

« — Dans son entier. »

Sur une demande du président, l'accusé perdant absolument la tête, et sous les yeux perçants du terrible avocat général, ne peut que balbutier : « Je n'ai rien à répondre ; c'est un tissu de faussetés, c'est une mons-



Cliché F. Le Gondek, Saumur.

La Cité des Capucins, à Saumur, et la maison du médecin Caffé.

(1) Cependant, à l'audience du lendemain, 29 août, l'accusé Sauge demanda encore à être entendu : « J'ai l'honneur de remercier, dit-il, au nom de tous les accusés, M. le Procureur général des ordres qu'il a donnés pour que nous fussions déchargés de nos fers qui nous avaient été mis précédemment. Mais hier, en passant dans la salle des Pas-Perdus, un accusé a entendu le général donner l'ordre de nous attacher avec des cordes à l'avenir ; ces cordes pourraient avoir le même inconvénient que des fers si la voiture venoit à verser. Je supplie M. le Procureur général de maintenir les ordres qu'il a donnés hier... » On ne fit pas droit à cette humaine demande !

truosité, c'est horrible ; je n'ai parlé qu'à Bottrel seul (le premier gendarme) ; il est faux, essentiellement faux que j'aie parlé à d'autres. Si le troisième et le quatrième gendarmes déclarent la même chose, il faut que ce soit une manigance.

Malheureusement, les autres gendarmes déposent dans le même sens, notamment Pierre Ferchaud. Mais aussitôt M^r Boncenne fait entendre une protestation indignée, et fait remarquer que tous ces propos n'ont pas été consignés dans la déposition écrite des témoins. « C'est un oubli », répond simplement le ministère public.

Enfin, une déposition fort intéressante, que nous retiendrons, avec celle du sous-préfet de Saumur, M. de Carrère, est celle de M. Maupassant, maire de cette ville. Les archives de l'époque nous font savoir que la présence de ce dernier, qui a déployé une si grande énergie devant les factieux, a excité dans l'auditoire composé de royalistes de marque, un murmure d'approbation suivi d'un silence profond. Caffé invoque son témoignage :

« Que pensez-vous, Monsieur le Maire, de ma conduite et de mes opinions ?

« Je tiens du commissaire de police qu'avant la présence de M. B. Constant à Saumur, jamais Caffé ne s'était mêlé d'affaires politiques : c'est de cette époque que date ce qu'on a à lui reprocher aujourd'hui. Quoi qu'il en soit, il a de la moralité ; il appartient, par sa femme, à une famille bien respectable et bien malheureuse. Il paraît que Caffé soignait les pauvres avec grand désintéressement. Quelque temps après son arrestation, un jeune homme vint à la mairie ; je lui demandai ce qu'il voulait : « Je voudrais voir M. Caffé, mon bienfaiteur, me répondit-il ; il m'a soigné et m'a guéri » (1).

Il est vraiment réconfortant de noter en passant ce trait de reconnaissance médicale ! Il est certainement tout à la louange de l'ex-chirurgien-major.

Caffé pose encore une question intéressante à M. le Maire :

(1) Dans sa belle plaidoirie, M^r Boncenne parle lui aussi de la gratitude d'un client de l'ex-chirurgien-major : « Je ne croyais pas, dit-il, avoir à présenter devant vous la défense de M. Caffé. Un homme qu'il a sauvé, il y a quelques années, d'une maladie grave qui le mettait aux portes de la mort, a su le danger qui menaçait son libérateur. Sans être appelé, il est arrivé pour offrir ses services ; mais il a craint que, dans cette circonstance grave, sa bonne volonté ne fût trahie par trop d'émotion et de sensibilité... Il m'a prêté de défendre son ami. J'ai accepté, messieurs, encouragé par votre bienveillante attention. Je vais donc improviser la défense de Caffé... »



Le pignon du Palais de Justice de Poitiers et la tour Maubergeon, dessinés et lithographiés par Asselineau vers le milieu du XIX^e siècle. (Ils sont vus ici de la rue des Cordeliers.)

Le Palais de Justice, avec sa superbe annexe, la tour Maubergeon, est assurément une merveille de l'architecture civile et de l'art gothique.

« Ma maison n'était-elle pas souvent occupée par des personnes qui venaient y recevoir des soins ?

« — L'accusé avait une maison faite exprès pour cela ; il avait une certaine réputation pour guérir les maladies secrètes. »

Dans son impitoyable requisitoire, dans des phrases profondément incisives, tranchantes comme le couperet fatal, tout en requérant contre lui la peine capitale, le procureur général Mangin ne peut s'empêcher de reconnaître que « Caffé est un médecin instruit, père de famille estimable, qu'il était honoré et heureux ».

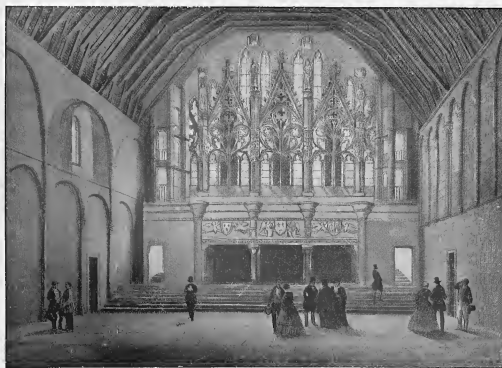
Malheureusement, ces deux témoignages éclatants d'honorabilité et de distinction profession-

nel, extrêmement pâle, se lève à demi et s'incline comme pour remercier le déclarant.)

Témoignage diamétralement opposé à celui du maire de Saumur, dont toute la déposition fut digne, sans aucun parti pris, sans aucun préjugé de caste, témoignage absolument différent même de celui du terrible ministère public. Lequel a raison ? Lequel croire ? M. de Maupassant, ou le fonctionnaire à la culotte brodée d'argent qu'a immortalisé Alphonse Daudet (1). Pour l'honneur de notre profession, pour l'honorabilité de notre infortuné confrère, nous osons espérer et croire que l'affirmation du maire doit seule être retenue, tout en ayant la pensée que le sous-préfet de Carrère ait obéi à un zèle intempestif de fonctionnaire en mal d'avancement, et en croyant plutôt qu'il a pu être mal renseigné par ses agents secrets, hypothèse qui est encore plausible.

Enfin, c'est la défense, l'admirable défense de M^r Boncenne. Jamais le merveilleux maître du barreau poitevin ne fut plus brillant, plus grandiloquent, espérant arracher un peu de pitié, de générosité à ces juges dont le jugement était arrêté d'avance.

Il montra notre confrère, modèle de désintéressement et d'honorabilité professionnelle ; il fit valoir qu'il s'était souvent conduit en brave au cours de sa carrière militaire, « lui dont le cœur palpitait à la pensée d'une épaulette et d'une croix d'honneur ! » De façon la plus extrêmement habile, il attaqua la déclaration de la domesticité. Répondant



La Salle des Pas-Perdus du Palais de Justice de Poitiers, dessinée et lithographiée vers le milieu du XIX^e siècle par Asselineau.

Cette grande salle mesure 50 mètres de long sur 17 de large. Elle offre à l'admiration la décoration intérieure du grand pignon, merveilleuse muraille en gothique flamboyant que reproduit la présente lithographie.

(1) Le sous-préfet aux champs.

victorieusement à un principe invoqué par le procureur général Mangin, sur la révélation pour les crimes de lèse-majesté, il rappela, en érudit, le mot du père Cotton à Henri IV : « Si quelqu'un vous avouait au tribunal de la pénitence qu'il projette un attentat contre moi, me le révéleriez-vous, disait le bon roi ? — Non, Sire, mais je me mettrais entre Votre Majesté et le poignard de l'assassin. — Le témoignage de la servante doit être reconnu faux, dit M^r Boncenne ; jusqu'au jugement il y aura doute, et dans le doute, votre conscience vous défend, messieurs, de vous prononcer ! »

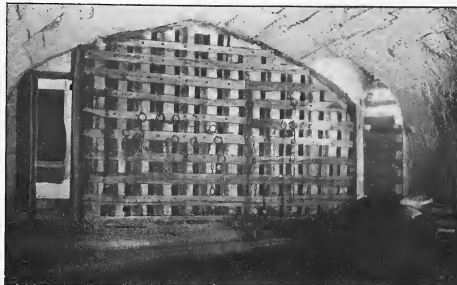
M^r Boncenne défendait aussi Sauré, qui fut condamné à mort, Senechault, qui subit le même sort, le colonel Alix, qui plus heureux n'eut que cinq années d'emprisonnement, comme les médecins de Parthenay, Ledein et Riquie, à péroraïson en faveur de tous ses malheureux clients fut des plus éloquentes, la rude tâche qu'il avait assumée n'était pas trop lourde pour ses épaules.

Le grand avocat, qui ne pouvait contenir une poignante émotion, s'écria : « Ah ! messieurs, nous, triste génération, qui sommes nés dans ces temps de troubles et de désordres, nos premiers regards ont été frappés par des échafauds. Nous respirons enfin à l'ombre d'un trône protecteur et de la légitimité ; faudra-t-il nous ruer encore : Eh quoi ; toujours du sang et toujours des supplices ? que les fléaux des révolutions et des guerres sont donc terribles ! Au nom de la paix publique, tranquilles dans leurs foyers, ce sont les enfants qui ferment les yeux de leurs pères ; dans la fureur des révolutions et des guerres, ce sont les pères qui ferment les yeux de leurs enfants ! »

« Ah ! messieurs, les accusés que j'ai défendus ne sont ni les auteurs, ni les complices de la conspiration. Le Ministère public a rempli ses fonctions de sa charge ; moi je n'ai plus que la force de vous dire : au nom de la paix publique, au nom du Roi, de qui toute justice émane, au nom de l'humanité, je vous en conjure, recommandez à vos consciences ces malheureux pour lesquels j'ai pris la parole... »

« Brave M^r Boncenne ! Il ne s'illuminait point... Il eût pu s'écrier comme l'un de ses distingués confrères, 30 ans auparavant, le vénérable vieillard Malesherbes, défenseur de l'infortuné Louis XVI : « Je cherche en vous des juges, et je ne vois que des accusateurs ! »

C'était le 11 septembre 1822 ; il était 10 heures du soir. A peine l'avocat s'était-il assis, que le jury fut appelé à délibérer, le chef du Jury fait connaître ses déclarations, puis la cour « entra en audience » après deux heures



Entrée du cachot où furent enfermés le général Berton et le médecin-major Caffé, en 1822. (Ancienne prison de la Visitation, détruite en 1904.)

de délibération. Aussitôt, le procureur général requit la peine de mort contre les accusés : le général Berton, le D^r Caffé, Sauré, le D^r Fradin, Senechault et Jaglin, pour être exécutés : Sauré et Jaglin, à Thouars ; les quatre autres à Poitiers. La Cour, statuant sur les réquisitions du procureur général, s'empressa de les confirmer aussitôt.

Désormais, tout était fini, bien fini pour eux... Et avant le supplice une dernière amertume était réservée au général Berton et au chirurgien-major Caffé.

« Une peine afflictive et infamante vient d'être prononcée contre Berton et contre Caffé, dit le Ministère public ; le premier est chevalier de Saint-Louis ; ils sont tous les deux membres de la Légion d'honneur ; nous requérons qu'ils soient dégradés l'un et l'autre de ces Ordres.

Et aussitôt, le président Parigot :

« Condamnés Berton et Caffé, vous avez forfait à l'honneur ; je déclare, au nom de la Légion, que vous ne faites plus partie de la Légion ; et vous, Berton, que vous ne faites plus partie de l'Ordre royal et civil de Saint-Louis.

Il est une heure après minuit. Le condamné Berton accepte sa sentence avec sérénité, en disant d'une voix ferme, après avoir une dernière fois protesté contre les indignes traitements dont il avait été l'objet dans son cachot, où on l'avait empêché de communiquer

librement avec son défenseur : « *Dulce et decorum est pro patria mori !* »

Caffé prononça les paroles suivantes :

« Je proteste contre le jugement qui me condamne. Vous m'envoyez à la mort injustement. De plus, le général et moi devons être jugés comme des militaires, c'est-à-dire avoir les honneurs de la fusillade... La guillotine ne me dit rien ; aussi je vous prévins que vous ne me guillotinerez pas ! »

L'exécution devait avoir lieu le 5 octobre, c'est-à-dire quelques jours plus tard, sur la place du Pilori, où étaient tombées, 29 ans

auparavant, les victimes de la Terreur.

On avait redoublé de précautions et de surveillance autour des condamnés. Tout porte à croire qu'ils étaient attachés, quant aux pieds pour le moins, comme l'indique la photographie du cachot du général Berton, prise en 1904, au moment de la démolition de l'ancienne prison de Poitiers. Deux gendarmes veillaient nuit et jour à la porte du cachot de chaque condamné, auxquels toute communication venant de l'extérieur avait été refusée. Et cependant le 4 octobre au soir, veille de l'exécution, une femme éplorée, en deuil, frappait à la porte de la maison d'arrêt, et demandait à voir son mari, le D^r Caffé. Elle avait obtenu du baron Locard, préfet de la Vienne, une suprême entrevue.

Son petit garçon, adolescent aux grands cheveux bouclés, l'accompagnait. Cette suprême visite dut être déchirante.

Les gendarmes durent faire retirer de force la malheureuse femme et son fils. Au préalable, elle avait dû se laisser fouiller minutieusement par la concierge de la prison, ainsi que son enfant. Il était 9 heures du soir ; les gendarmes fermèrent à double tour la lourde porte isolant le prisonnier. Ils ne devaient plus revoir vivant notre infortuné confrère ; la mort allait briser ses fers, et lui éviter la sinistre machine et le hideux contact du bourreau.

Le jeune Caffé avait dissimulé dans son opulente chevelure une lancette de son père, dont

celui-ci s'était emparé, sans attirer l'attention de ses gardiens.

A peine sa pauvre femme l'eut-elle quitté, à peine ses geôliers eurent-ils verrouillé sa porte, qu'en véritable stoïcien, il s'ouvrit les veines. Et quand deux ou trois heures plus tard, les gardiens voulurent se rendre compte de ce que faisait le condamné, ils le trouvèrent râlant, livide, gisant au milieu d'une mare de sang. Grand émoi dans la prison ! On courut prévenir le procureur général Mangin, qui arriva affolé, et qui, d'après un témoignage que l'on m'a affirmé très digne de foi, ne put s'empêcher de s'écrier, non sans une certaine rage au cœur : « Eh bien ! nous le guillotinons quand même ! » Les malheureux pan-



Les poteaux et les chaînes de l'un des cachots où furent enfermés le général Berton et le médecin-major Caffé en 1822. (Ancienne prison de la Visitation, détruite en 1904.)

dores, la loquace concierge et tout le personnel de la prison durent être fortement tancés, et on s'imagina aussi l'entretien aigre-doux du ministère public Mangin et du préfet baron Locard. Caffé avait tenu parole : « On ne le guillotinerait pas ! »

Loin de nous la pensée de prétendre que les accusés de 1822 à Poitiers, n'étaient pas coupables envers le Gouvernement Royal. Certes, tous les Gouvernements, quels qu'ils soient, se sont toujours défendus. Mais que de circonstances atténuantes pour leurs ennemis.

En ce qui concerne les conspirateurs de 1822, le procureur général Mangin avait dit par deux fois : « Soyons humains, soyons généreux ! » Mais, par une amère ironie, il avait requis contre eux la peine capitale ! La déportation dans les solitudes palustres de Sinnamari aurait largement expié leur attentat contre le Trône. Poitiers n'aurait pas été en ces sinistres journées « la ville du sang », comme le disait si bien M^r Brécard, en défendant l'accusé Normandin.

Nous avons cru bon de tirer de l'oubli



L'ancienne place du Pitoir, à Poitiers, où furent exécutés le général Berton et le médecin Fradin.

le nom d'un courageux confrère, premier lieutenant du général Berton, qui mourut pour la Liberté.

Nous pensons que dans l'histoire, son nom devrait figurer à côté de celui de Berton : ne furent-ils pas soldats l'un et l'autre, épris tous les deux des mêmes idées généreuses, tous les deux compagnons de la même infortune ? Il est fâcheux de voir que trop souvent on passe sous silence les noms de nos confrères. Un exemple frappant entre bien d'autres : la poignée de héros qui fut massacrée à Sidi-Brahim, par les hordes de l'émir, le 16 septembre 1845, comptait trois officiers : le capitaine de Géreaux, le lieutenant Chappadelaine, et le chirurgien-major Rosagutti. Les deux premiers ont leur mémoire perpétuée par un monument, le troisième n'a même pas le plus modeste souvenir !...

Parallèlement, l'étranger qui visite l'antique cité poitevine et qui en admire les monuments ne se doute certainement pas que, lors des tragiques événements de 1822, cinq membres du corps médical furent condamnés et que trois d'entre eux payèrent de leur vie leur tentative d'insurrection contre la Monarchie de droit divin.

LÉPREUX ET LÉPROSÉRIES DES COMORES

Par le D^r Laurent MOREAU

Médecin de 1^{re} classe de la Marine, Docteur en sciences, Ex-Procureur à l'École de Médecine de Toulon.

L'archipel des Comores, voisin de Madagascar et de la côte d'Afrique, est placé sous le protectorat de la France depuis 1886. La lèpre y sévit depuis fort longtemps, peut-être depuis la plus haute antiquité, à cause des vieilles relations des habitants avec l'Arabie, la Perse, l'Inde et l'Afrique. Et pourtant les foyers lépreux des Comores sont fort peu connus en France ; aussi avons-nous pensé très opportune la publication de l'article vécu et coloré du D^r Laurent Moreau, médecin de 1^{re} classe de la marine, qui a vu de très près lépreux et léproseries de cet archipel.

J'ai visité, il y a peu d'années, les léproseries des Comores, ces îles mirabolantes mi-malgaches, à l'entrée, près de la pointe nord de Madagascar, du canal de Mozambique. Au cours d'une croisière dans la mer des Indes, je reçus l'ordre de débarquer dans chaque île, de franchir l'enceinte des léproseries, de donner, avec une petite provision de médicaments, mes soins aux indigènes. Mayotte, Anjouan, Mohéli, Grande Comore, tels sont les noms sonores dont on a baptisé ces terres verdoyantes et trop ensoleillées, dont la végétation, le climat, les mœurs et la psychologie des natifs offrent tant de dissemblance avec Madagascar, la grande île voisine. Tout dit ici l'évidente parenté avec le Continent africain, mais une parenté qui a perdu ses caractères, qui a poussé son individualisation à ouïrance, depuis si longtemps que s'est faite, par on ne sait quels grands cataclysmes géologiques, l'arrachement à la glèbe maternelle de ces quatre morceaux de terre aujourd'hui battus,



Jeune lépreux de l'île Dzambourou.

comme des épages, par le flot mauvais de l'Océan.

C'est d'abord Mayotte avec sa capitale Dzaoudzi, perdue sur un rocher au milieu d'un essaim de bancs de corail, qui chaque année l'étreignent davantage, comme pour mieux l'isoler de leur vivante ceinture de pierre. Les communications avec les îles voisines ne sont guère possibles, au moyen de pirogues aux voiles carrées, que pendant la saison des brises, et c'est pourquoi je remplaçai volontiers, puisque s'en présentait l'occasion, le médecin du lieu dans la visite des léproseries dont il a la charge.

Les lépreux de Mayotte sont relégués dans l'île Dzambourou, dont la plage sablonneuse dessine à plusieurs milles son liseré d'argent sur le fond vert-gris des palétuviers. A mesure que mon embarcation s'en rapproche, je distingue des sentiers rocailleux, un rideau de maigre brousse que domine, au-dessus des baobabs, l'algrette fripée d'un cocotier rabougri ; et n'était ce pâté de huttes basses en feuilles séchées, on se croirait en face de quelque île de Robinson affreusement déserte et triste.

Mais voici qu'une forme humaine est sortie du fourré le plus proche et se porte à mes devants : c'est le chef du village lépreux, le moins atteint sans doute, car on ne reconnaît les stigmates



Vieille lépreuse de l'île Dsambourou.

Noter, en particulier, la mutilation des oreilles et des doigts.

du terrible mal que dans la bouffissure irrégulière et marquée de la face, l'érosion et l'absence des oreilles écourtées, que l'on pourrait imaginer d'abord enfouies sous le sable, mais qui n'abusent plus quand on regarde les mains, surtout celle qui, cachée derrière le pagne, vient de s'étendre, complaisante et sans doigts, pour montrer le chemin que je dois suivre.

Tous les lépreux, lorsque j'arrive, sont accroupis au seuil de leurs cases. Sur un cri de mon guide, ils font effort pour se lever, mais la plupart, surtout les femmes, retombent en arrière, car ils n'ont pour se soutenir que de pauvres bambes-pilons, dont des linges cachent les ulcères. Je demande leur nombre à leur chef : quarante-cinq, me répond-il, et, comme je m'étonne de n'en voir qu'une vingtaine, on m'explique que les plus gravement endommagés ont été isolés par leurs camarades eux-mêmes à l'autre extrémité de l'île. Étrange prophylaxie qu'a dictée spontanément l'instinct de la conservation à tous ces malheureux condamnés aux affres du lent émiettement ?

Ont-ils vraiment conscience de leur malheur ? On dirait qu'une douce philosophie, faite de l'exacte appréciation de leur misère — car ils n'ignorent point le but de leur parage et, pour en avoir vu là sous leurs yeux maint exemple, le sort fatal qui les attend — on dirait qu'une douce philosophie imprègne ces âmes simples et leur inspire, à défaut d'optimisme, le pessimisme le plus serein et le plus résigné qui soit. Aucun ne fait entendre la moindre plainte, la moindre récrimination contre l'exil qu'ils ne soupçonnaient point avant nous ou contre l'oubli dans lequel on les laisse mourir. Il y a même une flamme de reconnaissance dans tous ces yeux, ceux surtout que va bientôt fermer, en se boursoufflant encore, le masque solennel et figé de la face. De ceux-là heureusement je n'en vois pas beaucoup, deux à peine; mais, s'il y a peu de facies léonins, que de mutilations irrémédiables des membres : avant-pieds amputés comme après le plus réussi des Chopart, mains ou avant-bras absents, moignons suintants ou violets de cyanose, plaies suppurantes aux infectes exhalaisons ! Une vieille, très vieille femme devant laquelle je passe, n'a plus ni pieds ni mains, et son corps est maigre à faire

peur, son pauvre corps noir de momie ratatinée.

Et dire que cela peut encore vivre ! Car on y vit dans les léproseries, on n'y meurt point, tant qu'il est encore sur la même chair morte un petit morceau de chair palpitante... Le chef de la léproserie, le lépreux qui me conduit, est là depuis vingt ans, et il ne semble point prêt de vouloir disparaître. On veut si bien vivre que la seule supplication que l'on m'adresse est au sujet de la nourriture qu'on ne trouve point assez abondante (quelques balles de riz expédiées de loin en loin, le poisson pêché par les lépreux eux-mêmes à l'aide des pirogues qu'on leur a laissées). Et cependant Dzambourou a la réputation d'être la léproserie la plus confortable, le paradis où les lépreux de Mohéli, d'Anjouan et de la Grande Comore ont demandé à plusieurs

reprises qu'on les envoie.

Je pansé les plaies les plus souillées, souillées surtout par les oripeaux sordides qui les recouvrent : ulcères perforants plantaires, *Spina leprosa* purulentes des mains; j'instille dans plusieurs kératites les gouttes bienfaisantes d'un collyre; je vérifie en excitant un lépreux de l'oreille la réalité de l'anesthésie lépreuse, et je quitte, après avoir distribué quelques bonnes paroles et des médicaments à ses hôtes, la léproserie de Dzambourou.

Après Mayotte, c'est Anjouan, où se précise avec plus de netteté le caractère arabe du pays et des naturels. Cette impression ira s'accroissant dans les autres îles, trahissant la proximité de l'Afrique musulmane, à qui Madagascar se relie par une suite d'insensibles transitions.

Je traverse l'île en diagonale de Bambao à Mutsamudu, avec la caravane du Gouverneur général. A chaque village, nous chaisés à porteurs, nous « fitacons », sont arrêtées par la horde houleuse des tam-tams; parmi ces hommes coiffés du fin bonnet de toile ajourée,

parmi ces femmes à la tête hérissée d'une multitude de minuscules chignons, je retrouve plus d'un stigmate de lèpre, les mêmes toujours : doigts usés, lèvres infiltrées et quelquefois taches achromiques suspectes. Il n'y a donc point de tournées sanitaires dans l'île ? Il y en a, et de très consciencieuses. Mais comment pourchasser les indigènes qui veulent échapper à leur contrôle ? On n'arrivera jamais à faire comprendre à ces gens la nécessité d'une déclaration obligatoire du fléau. J'ai vu, à l'île Sakatia, près de Nossi-Bé, une femme Sakalave, au sujet de laquelle j'étais consulté : cette femme, qui offrait des lésions lépreuses très avancées aux mains, dont les doigts étaient amputés, avait échappé à toute surveillance

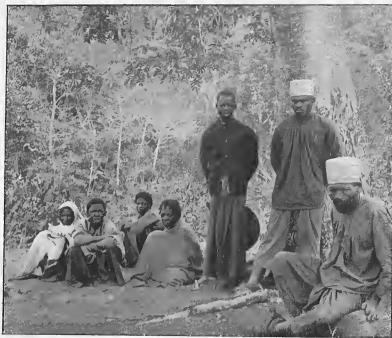
et vivait tranquillement en famille. Je déclarai que la nature de son affection ne laissait aucun doute et qu'il fallait l'isoler. Mais son mari, indemne de toute manifestation lépreuse, s'y opposait, et ne céda qu'avec l'espoir de pouvoir accompagner sa femme. J'ai su peu après qu'une réclamation officielle avait été adressée à l'administrateur-chef de la province, et que ce dernier est parti d'une difficulté — si toutefois il y parvint — à faire appliquer envers la lépreuse les mesures d'isolement urgent que réclamait son état.

Je m'arrêtais à Mutsamudu, capitale de l'île, résidence du Sultan : maisons carrées de teinte grisaille, éparpillées au bord de la mer immobile, au pied d'une montagne où flotte, sur le créneau d'une forteresse, le pavillon rouge à croissant d'or. Ici encore la léproserie est dans une île, mais on n'a réussi à y admettre que vingt-sept lépreux, à chacun desquels on apporte quotidiennement des vivres et une provision de quatre litres d'eau douce.

Avant d'aborder la léproserie de Mohéli — la troisième Comore — qui est installée à Djimadjeni, je passe, sur la prière de l'administrateur de Fomboni, la visite médicale aux indigènes de Numa-Choa. Jamais aucun médecin ne se déplace pour venir les voir, aussi cette occasion est pour eux une bonne fortune inespérée. Plaies hideuses, effroyablement phagédéniques, des membres inférieurs, creusant la chair jusqu'aux os, on la gonflant tout autour en une hyperplasie éphémère; àilleurs, le membre est comme étranqué, desséché, avec atrophie notable du squelette. Après un pied de Madura aux sanieuses végétations, c'est une pseudarthrose du tibia, qui, à chaque pas, plie en deux la jambe comme une botte en caoutchouc. Quelle part revient ici à la syphilis, à la tuberculose, au phagédénisme protéiforme qui crée, dans chaque pays, un ulcère différent ? Il serait malaisé de le dire, et un bactériologue aurait chance de s'égarer dans la profusion des variétés de cette luxuriante flore microbienne. Les éléphantiasis du scrotum sont remarquables aussi par leur volume et leur fréquence, au point que de véritables associations de « m'ch'pa » s'organisent et donnent d'humoristiques bamboulas.



Soins donnés aux lépreux de l'île Dzambourou.



Lépreux de l'île Sakatia.

Me voici à Djimadjeni, l'île des lépreux. Il n'y a là que dix malheureux, car le onzième vient de mourir. Un semblant de sollicitude les entoure, à cause peut-être de leur petit nombre. Mohéli verse chaque année huit cents francs pour sa léproserie, et lui adresse deux grosses balles de riz chaque mois. Mais les lépreux ne sont point satisfaits de ces attentions : eux seuls ont élevé la voix, se sont révoltés, ont manifesté violemment contre le régime de claustration qu'on leur impose. Les bananiers qu'ils avaient plantés, ils les ont arrachés un beau jour, ont construit un radeau flottant avec leurs troncs et leurs feuilles, et sont venus faire devant Numa-Choa une démonstration navale, qui fut, hélas ! bien mal accueillie. Sous bonne garde, malgré leurs cris, on les déporta à nouveau dans leur île, où, continuant leurs manifestations, ils asséchèrent l'unique source qui leur fournissait de l'eau douce. Le résultat ne fut pas meilleur, sauf qu'il oblige depuis Numa-Choa à les ravitailler au moyen de boutres.

Autant d'hommes que de femmes dans la léproserie de Djimadjeni, mais se défendant les uns et les autres d'avoir entre eux des rapports sexuels. Les hommes que j'ai vus sont pour la plupart des jeunes gens. L'un d'eux, auquel il est difficile de donner un âge, a le masque léonin le plus typique que j'aie jamais rencontré : le front est barré de profonds sillons transversaux, que limitent des bourrelets divisés en épais nodules ; les pommettes des joues, la pomme du menton, les lobules des oreilles sont autant de gros tubercules, où serpentent, hiéroglyphiques, les sinuosités des plis et des craquelures. Tout cela forme un bloc, une masse inerte qui, faute de plasticité, ne se prête plus à aucun jeu de physionomie. Les téguments ont pris une teinte mate et cuivrée, que viennent seulement rehausser l'humide reflet du mucus qui coule des narines et l'éclat purpurin, semblable à celui du bétel, que marque à vif sur la lèvre inférieure l'encoche d'une ulcération.

Les cas que j'observe ressortissent à la lèpre mutilante ; aussi ne vois-je ni mains simiennes, ni mains en griffe, tant sont avancées les lésions ! Les têtes cornéennes, néphéliques ou leucomes, expliquent l'inconsciente fixité des regards. Les

visages qu'on épargné les tubercules ont le masque tranquille, le front d'ivoire à peine maculé de la lèpre anesthésique. La plupart des poumons sont envahis, et les malades demandent que l'on calme leur toux. La pneumonie lépreuse est l'affection dont ils meurent, quand ils n'ont pas le temps d'arriver à la cachexie.

Aux sacs de riz, la complaisance administrative joint quelquefois des friandises : bananes vertes qui ne mûrissent point et que l'on cuit, comme le manioc, sous la cendre chaude. Mais les lépreux se plaignent de ne pouvoir les manger, n'ayant pas de doigts pour en ôter l'écorce. La viande même est un mets qu'ils goûtent peu, et ils ne seraient pas éloignés d'invoquer le dicton de la Grande Ile : « Le lépreux, même riche, doit ignorer la chair du bœuf, car, privé de ses mains, il ne saurait se nettoyer les dents. » Le riz est la seule nourriture qu'ils acceptent, en mesurant entre eux parcimonieusement la ration, la supprimant même aux plus atteints qui meurent de pneumonie, de cachexie... ou d'inanition.

A la Grande Comore, je n'ai point vu de léproserie isolée, comme les autres, sur un îlot. L'ancienne terre du Sultan Saïd-Ali, où s'est conservé presque intact le cachet de l'Islam, est suffisamment vaste pour qu'il ne soit pas nécessaire de recourir à ce barbare procédé. En quittant Moroni pour monter vers Boboni et Numbadju, j'ai toutes les léproseries sous mes yeux : ce sont des cratères éteints — vestiges d'un état volcanique primitif — dont je distingue parfaitement de cette hauteur les cuvettes et leur croissant d'ombre : cirques lugubres, malgré tant de soleil qui les dore, où tombent, vaincus par avance, tous ces pitoyables êtres qui y sont enclous !

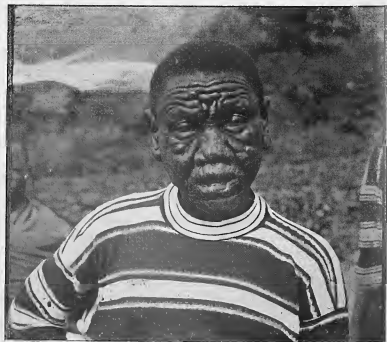
Mais quelle thérapeutique, si peu efficace soit-elle, mettre en œuvre contre la plus obscure et la plus insaisissable des endémies ? Quelle est la voie d'entrée, peau ou muqueuse nasale, quelles sont les conditions de l'étiologie — transmission par contagion ou par hérédité ? Autant de questions qui, bien que partiellement résolues, ne laissent pas que de jeter dans nos esprits avides de savoir la plus troublante des incertitudes. Comment suivre une infection dont l'évolution est si lente, aussi lente, selon l'image de Besnier, que la germination de l'épi de blé après deux mille ans d'oubli dans le vase à parfums d'un sarcophage ? On ne saurait tabler sur les accès de fièvre du début, qui peuvent être du paludisme, sur l'aspect éléphantiasique des téguments, si trompeur, qu'en Guyane, la confusion de la lè-

pre et de la filariose fut longtemps faite.

Mais puisqu'il n'est possible ni de prévoir ni de guérir, au moins qu'une prophylaxie sérieuse soit obtenue par un isolement conscient et précoce. Il faudrait des tournées fréquentes dans les îles, des inspections sanitaires, irréalisables actuellement — nous les concédons — par l'insuffisance du personnel médical. L'examen de tous les indigènes sans exception devrait porter sur les points essentiels de la symptomatologie prodromique ou confirmée de la lèpre : mise en observation des malades se plaignant de rachialgie, d'abattement ou de somnolence, recherche systématique des nodules lépreux miliaires qui passent si souvent inaperçus, des bulles pemphigoides et de leurs cicatrices, des taches où s'est éteinte toute sensibilité, avec tout le cortège des troubles tropiques concomitants, palpation des épaississements possibles du nerf cubital, au besoin, examens biopsiques pour déceler le bacille de Hansen.

Mais nous reconnaissons que c'est là une utopie, car toutes ces mesures sont inconciliables avec les faibles ressources laissées à notre administration et le peu d'importance que la Métropole semble attribuer à ces pays, dont la fertilité, engourdie par notre faute, n'est profitable qu'à quelques colons. Ces mesures seraient-elles praticables, grâce à un personnel spécial dont ce seraient les seules attributions, qu'il faudrait encore compter avec l'indifférence, l'apathie des indigènes, pour qui l'Européen a toujours été un fauteur d'ennuis, le mauvais génie exécuté des ancêtres, des « vazimba » qui ne connaissent point la violation de leur sol.

Au moins, si l'on ne peut faire autre chose, qu'on montre aux malheureux lépreux, que notre civilisation a éloignés pour toujours de leurs frères, qui, eux, ne les chassaient point, qu'on leur montre par des visites renouvelées que l'on ne se désintéresse point de leur sort ; qu'on leur envoie les vivres qu'ils réclament, l'eau douce dont leurs lèvres ont besoin, qu'on laisse à chaque chef de léproserie une petite provision de pansements et de remèdes. Alors aurait-on fait vraiment œuvre d'humanité — et tout son devoir, puisque jusqu'à ce jour est restée vraie la désolante parole de Danielsen : « Je ne connais pas de médicament qui guérisse la lèpre ! »



Lépreux à masque léonin (île Djimadjeni).



CAIN. — Vieille gravure anonyme.

* ... Cain fit à l'Eternel une offrande des fruits de la terre; et Abel, de son côté, en fit une des premiers nés de son troupeau et de leur gruisse. L'Eternel porta un regard favorable sur Abel et sur son offrande; mais il ne porta pas un regard favorable sur Cain et sur son offrande. Cain fut très irrité et son visage fut abattu.

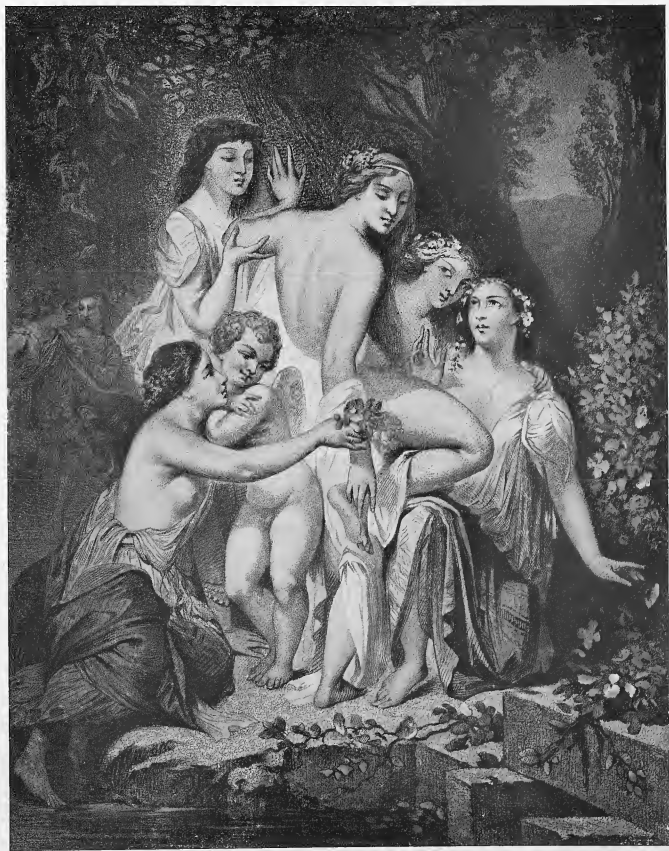
... Cependant Cain adresse la parole à son frère Abel; mais, comme ils étaient dans les champs, Cain se jeta sur son frère Abel et le tua.

L'Eternel dit à Cain: Où est ton frère Abel? Il répondit: Je ne sais pas; suis-je le gardien de mon frère? Et Dieu dit: Qu'as-tu fait? Le voix du sang de ton frère crie de la terre jusqu'à moi. Maintenant tu seras maudit... *

(La Genèse)

LE SANG DE VÉNUS

Le tableau de A. Glaize, que nous reproduisons ici, d'après la gravure de Riffaut, est une de ses œuvres les plus gracieuses. Elle date de 1846, c'est-à-dire de la belle période de l'artiste. Elle représente Vénus, entourée de ses compagnes, et retirant de son pied l'épine qui l'a blessée lorsqu'elle courait, à travers la forêt, au secours d'Adonis. Suivant la fable, le



— Le sang de Venus, tableau de Glaize (1846). —

sang divin que fit jaillir cette blessure tomba sur des roses blanches qui prirent aussitôt une couleur rouge d'une délicatesse extrême. C'est la scène même représentée par Glaize. — Mais il est une autre légende : Vénus aurait répandu autant de larmes qu'Adonis mourant avait répandu de sang ; du sang naquirent les roses, et des larmes les anémones.

NOTES HISTORIQUES SUR QUELQUES

COLLECTIONS SCIENTIFIQUES PRIVÉES
D'ANGLETERREPar le D^r A. SATRE (de Grenoble)

L'article qu'on va lire est une sorte de préface au travail plus important que notre collaborateur, le D^r Satre, doit consacrer, en un très prochain numéro d'Æsculape, au Musée médico-historique Welcome, de Londres. Il constitue un coup d'œil rétrospectif sur les tentatives faites autrefois en Angleterre en vue de constituer des musées scientifiques spéciaux et fera mieux comprendre l'intérêt de la tentative menée à bonne fin par M. Henry Welcome. A vrai dire, lorsque ce dernier, il y a quelques années, eut l'idée de constituer une collection d'objets curieux présentant un intérêt médico-historique, il ne pensait pas que son œuvre atteindrait le développement considérable qu'elle présente aujourd'hui. Il est certain que, grâce à ses efforts et à ceux de collaborateurs bénévoles qui se sont offerts de toutes parts, le Musée Welcome constitue à l'heure actuelle un tableau complet et parlant de l'histoire de l'art de guérir. Mais un hommage est dû aux tentatives antérieures. Le voici.

Le Congrès international des Sciences médicales qui eut lieu à Londres en août dernier se signala par l'éclat, la richesse et l'organisation méthodique de ses « exhibitions ».

Tous les congressistes visitèrent, avec un très vif intérêt, l'*Exposition technique* qui siégeait au rez-de-chaussée de l'*Impérial Collège*, et où de nombreux fabricants, industriels et éditeurs, surtout anglais et allemands (quelques rares Français s'y étaient fourvoyés) présentaient leurs instruments de chirurgie, leurs appareils orthopédiques, radiologiques, électriques, ainsi que des produits chimiques et pharmaceutiques (colloïdes, préparations organiques) et des livres de médecine.

Il y eut également grande affluence à l'étage supérieur du même édifice, où se trouvait le *Museum scientifique*, avec de nombreuses collections relatives aux diverses branches de la médecine, permettant d'étudier 4.000 préparations, tableaux ou radiogrammes, et où l'on s'intéressa surtout aux superbes pièces anatomiques concernant le cancer et les anévrysmes, ainsi qu'aux documents nouveaux se rapportant à la peste, au bérubéri, aux trypanosomiasés, etc.

Le *British Museum* montrait, de son côté, à l'occasion du Congrès, quelques ouvrages anciens, consacrés à l'histoire de la médecine : manuscrits arabes, persans et grecs ; traductions arabes de Galien et de Dioscoride, etc.

Mais, sans contredit, le « clou » du Congrès et son principal attrait fut le *Musée médico-historique*, dû à l'initiative privée de M. Henry Welcome qui exposait, avec un rare bonheur, une collection vraiment remarquable, médicale et pharmaceutique, anglaise et étrangère, dont l'édification a dû coûter à l'auteur de nombreux efforts.

Nous présentons, dans le prochain numéro d'*Æsculape*, avec les développements qu'il comporte et à la lumière de nombreuses illustrations, ce très captivant Musée d'histoire de la médecine. Nous nous bornerons à constater aujourd'hui la surprise qui saisissait le visiteur devant l'importance et la diversité inouïes des éléments rassemblés et ingénieusement classés : antiquités préhistoriques, fétiches et talismans, préparations microscopiques des agents des affections tropicales, appareils et instruments anciens, tableaux et moulages relatifs à l'his-

toire de la médecine, représentation de laboratoires de pharmaciens des anciens temps, etc.

Chacun s'est rendu compte de l'utilité, de la nécessité de ces recueils d'objets variés de notre art, qui nous permettent, par l'étude matérielle du passé, d'éviter le retour aux anciens errements, reconnus incorrects, et d'orienter les recherches de l'avenir dans une bonne et convenable direction.

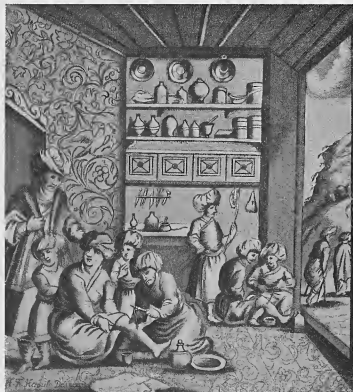
Ainsi que le faisait justement remarquer le D^r Norman Moore, président de la Section historique du Congrès de Londres, nous en

Nara. Fondé en 765, ce musée, qui contient une précieuse réunion de spécimens minéralogiques, a survécu pendant plus d'un millénaire. Des échantillons de tous les bois indigènes, un très riche herbier, renfermant principalement des plantes médicinales ; des objets d'art, des produits de l'industrie nipponne, des porcelaines, des tissus, des bronzes, des émaux, des métiers de tissage ; enfin, ce qui nous intéresse surtout, des instruments de chirurgie (trépan, ciseaux, ventouses, etc.) : tous ces multiples objets comptent parmi les curiosités les plus importantes de l'antique musée. Pour

lui conserver son caractère et éviter le plus possible les trépidations du sol, on n'ouvre que très difficilement le Musée de Nara aux visiteurs. Chaque année, au printemps, une commission impériale inspecte les collections, vérifie leur état de conservation et décide des mesures nécessaires. A ce moment, quelques rares invités pénètrent dans ce sanctuaire scientifique, le plus vieux du monde.

Pour limiter à l'Angleterre notre étude des collections scientifiques, étude dont nous voulons faire le préambule de l'article annoncé, nous constaterons d'abord que, le premier, le D^r John Dee, dont il existe quelques livres dans la bibliothèque du *Royal College of Physicians*, établit, en relation avec son cabinet de lecture, un petit musée dès le règne de la reine Elisabeth. Il consistait essentiellement en instruments mathématiques et astronomiques, et en diverses autres curiosités. Ce n'était pas une collection bien importante, et une grande partie en fut détruite par la foule, qui voyait dans le D^r John Dee un astrologue ayant conclu quelque pacte avec l'Esprit Malin.

Le premier musée de quelque importance fondé en Angleterre fut celui de Tradescant et de son fils, John Tradescant, à Lambeth. Les deux Tradescant furent, en premier lieu, jardiniers ; ils importèrent en Angleterre nombre de ces arbustes que nous voyons aujourd'hui dans les grands espaces libres qui entourent Londres. Ils recueillirent aussi des plantes médicinales, qui formèrent le noyau de ce premier musée général, dont le catalogue, publié par le jeune Tradescant en 1656, ne mentionnait pas moins de quinze sections différentes de curio-



Barbier-chirurgien persan retirant une filaire de Méline (à voir de Guinée « des Anglais » de la jambe d'un patient. Gravure du XVIII^e siècle, reproduite d'après le Musée médico-historique Welcome, de Londres.

soumes venus à si bien apprécier les avantages des musées, ceux-ci nous ont aujourd'hui si familiers que nous avons une tendance à croire qu'ils ont toujours existé : ce en quoi nous nous trompons.

Ce sont des auxiliaires d'études relativement modernes, si nous en exceptons, cependant, un seul et unique musée, vieux de 1.200 ans, qui paraît bien être le plus ancien du monde, musée essentiellement scientifique, qui se trouve au Japon, dans la petite ville de

sités scientifiques (oiseaux, animaux terrestres, poissons, plantes, insectes, instruments de guerre, pièces de monnaie, médailles, etc.) et se terminait par une liste de donateurs. Il m'a été donné de voir un spécimen provenant de ce musée : il se compose de deux parties, la tête et un pied du *dodo*, oiseau de race aujourd'hui éteinte, conservés dans le Musée Ashmolen, à Oxford. Dans les temps sombres de l'Université d'Oxford — toutes les universités, même, hélas ! les plus célèbres, ont leurs heures de somnolence et d'aveuglement — dans une de ces sombres périodes, l'Université, dis-je, détruisit le corps de cet oiseau unique ; par bonheur, la tête et cette patte subsistent encore aujourd'hui. Toujours est-il que le Musée des Tradescant passa à Elias Ashmole — le jeune Tradescant le lui légua — et forma ainsi la base du Musée Ashmolen d'Oxford.

Peu après cette époque, un musée très important fut fondé à Londres par James Pétiver. James Pétiver qui avait fait ses études à l'Ecole de Rugby, doit être regardé comme une des gloires de cette célèbre fondation. Il vint à Londres, où il apprit la pharmacie avec Feltham, l'apothicaire de l'hôpital Saint-Barthélemy. Il réussit dans la profession et devint apothicaire dans la Charterhouse. C'est là que, pendant les loisirs que lui laissaient l'accomplissement de ses fonctions et l'exercice de la médecine, parmi une nombreuse clientèle, il constitua des collections d'entomologie et de botanique au moyen de matériaux provenant de toutes les parties du monde ; mis ainsi en relation avec un grand nombre de capitaines de navires, il fut à même de recevoir d'eu bien autre chose que des plantes et des insectes, et son musée s'enrichit d'une grande variété d'objets naturels de toutes sortes. Pétiver avait aussi une bibliothèque considérable ; il est bon, au reste, de



Malades soignés à l'Hôpital.
Gravure d'un manuscrit du XIII^e siècle, reproduite d'après le Musée médico-historique Wellcome de Londres.

rappeler qu'à tous ces anciens musées était annexée une bibliothèque. Pétiver mourut en 1718, et Sir Hans Sloane, président du *College of Physicians* et de la *Royal Society*, acheta toutes ses collections. Il avait déjà acquis un petit musée, qui se trouvait dans l'appartement d'un nommé Curtin ou Charlton (il se donnait ces deux noms) au Temple. Sloane ajouta à ces collections un grand nombre de spécimens nouveaux et forma ainsi une grande bibliothèque et un musée qui comprenait une section pour presque toutes les parties de la science. Il fit don à son pays de ce musée sous certaines conditions. Ce devait être le commencement du *British Museum*.

La conception première d'un musée résidait donc, primitivement, dans un tel recueil de livres et de manuscrits, entouré d'une collection d'objets destinés à illustrer, en quelque sorte, le texte des auteurs. Il existe un catalogue fort ancien d'un musée semblable, celui de Francis Calceolari, publié à Vérone en 1622. C'est un in-folio de 800 pages, qui donne une idée de l'ardeur que l'on mettait alors à collectionner, et aussi de l'attention que le collectionneur apportait à accumuler une extrême variété de choses rares. C'était une salle rectangulaire, dont le sol était dallé de marbres divers ; contre les murs, il y avait des sortes de dressoirs, munis de tiroirs à échantillons, et de rayons sur lesquels étaient juchés de nombreux produits, les uns en flacons, les autres secs et isolés, tandis que sur le haut du dressoir se trouvaient maints oiseaux empaillés ! D'un côté du musée, une statue d'Atlas portant le monde, servait sans doute à montrer que les objets exposés provenaient de tous les points de la terre ; de l'autre côté, la statue de Minerve indiquait probablement que le musée tendait à avantager toutes les branches du savoir. Au plafond étaient suspendus de nombreux reptiles et poissons desséchés. Enfin, il y avait des livres à une extrémité de la salle. Tel était bien le musée à son origine. « Tout ce que la terre possède, tout ce que la mer cache dans sa profondeur, le labeur et l'habileté de Calceolari l'a collectionné »,

dit un poème latin terminant le catalogue.

Le musée offert par le D^r William Hunter à l'Université de Glasgow était de cette espèce. Il contient des spécimens anatomiques et pathologiques, des pièces nombreuses d'histoire naturelle, et aussi des manuscrits, des livres, des gravures et des monnaies.

Il existe aujourd'hui un musée semblable, précisément établi sur ce même plan, d'une grande bibliothèque, entourée de collections démonstratives et explicatives ; et ce musée, c'est le *British Museum*. Il faut souhaiter qu'il puisse se conserver intact à travers les âges ; c'est une incommensurable richesse qu'une pareille collection universelle !

Quelques années plus tard, un musée plus spécial est constitué. Le célèbre sir Thomas Browne, de Norwich, avait un fils aîné, le D^r Edward Browne, qui obtint son diplôme de Bachelier en médecine à Cambridge en 1664, et vint à Londres compléter ses études. Il a laissé un intéressant journal, relatant l'emploi de son temps dans la capitale anglaise, et il y mentionne sa visite à M. Edmund King, qui demeurait dans Little Britain et était chirurgien de Saint Bartholomew's Hospital. Edmund King lui montra sa collection de pièces anatomiques, toutes d'un extrême intérêt pour le jeune bachelier. C'était là un exemple d'une collection relative à un seul sujet.

Woodward, le géologue, bientôt après, organisa cette collection de fossiles, placés dans de petits meubles à casiers, que l'on peut voir encore aujourd'hui à Cambridge, où ce savant fonda la chaire de géologie.



William Hunter, médecin et anatomiste ; professeur royal d'Anatomie (1718-1783).

Il légua à l'Université de Glasgow un véritable musée contenant des pièces anatomiques et pathologiques, des documents d'histoire naturelle, des manuscrits, des livres.



John Hunter (1728-1793), d'après une gravure de Caldwell.

Il installa dans sa maison une vaste collection de pièces anatomiques et anatomo-pathologiques qui appartient aujourd'hui au Royal College of Surgeons.

Beaucoup d'autres collections spéciales se constituèrent, mais la plus importante de toutes fut celle de John Hunter, qui installa dans sa maison une vaste collection de spécimens divers, soigneusement disposés et classés en vue de démontrer certains faits et de dégager certaines lois : collection principalement consacrée à ce que nous appelons l'anatomie normale, l'anatomie pathologique et l'anatomie comparée, avec aussi quelques autres échantillons. Cette collection est à présent confiée aux soins de sir Rickman Godlee et de ses collègues du *Royal College of Surgeons*, lesquels l'ont conservée avec un soin jaloux, et l'ont complétée de façon à constituer l'un des

plus grands musées spéciaux de l'Europe.

Il convient, avant de terminer, d'ajouter encore un nom à la glorieuse liste de ceux qui ont favorisé la cause des musées scientifiques : c'est le nom d'un homme qui a été récemment enlevé à l'Angleterre, sir Jonathan Hutchinson. Ce grand savant insista constamment sur l'obligation de développer les musées, non seulement en vue des progrès de la médecine, mais aussi pour l'avancement de la culture intellectuelle générale. Il avait fait de grands sacrifices, non seulement pour sa collection d'anatomie pathologique, mais aussi pour ces musées éducatifs qu'il fonda à Haslemere, sa

ville natale, et dans lesquels il s'efforça de montrer la portée d'une étude des progrès humains au cours des siècles.

**

Le Musée médico-historique Welcome, auquel nous ramène finalement cette revue des grandes collections scientifiques de l'Angleterre, est un nouvel exemple de musée spécial. Nous verrons comment Mr Henry Welcome a pleinement réussi à doter son pays d'un choix incomparable d'objets que tout médecin désireux de s'instruire devra désormais visiter pour compléter sa documentation scientifique.

DEUX STATUES DE VIERGES NOURRICES

EN BAS-LIMOUSIN

Par l'abbé M. ECHAMEL

Membre de la Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze.

Le thème de la Vierge allaitant l'Enfant Jésus est fréquemment traité dans l'art des xii^e, xiv^e et xv^e siècles. Il l'est un peu moins au xvi^e. « Dans le principe, dit le D^r Witkowski, la Vierge qui allaite personnifie la régénération des mœurs par le christianisme; elle accomplit toujours sa fonction nourricière avec chasteté : elle dissimule le sein le plus possible, ou tout au moins ne le laisse sortir du corsage qu'à travers un espace très limité, le plus souvent une simple fente. » Dans la seconde partie du moyen âge et aux siècles suivants, la nature devenant l'inspiratrice directe des artistes on les voit s'affranchir et ne pas craindre le nu. Le travail de notre distingué collaborateur, M. l'abbé Echamel, concerne deux statues dont chacune répond précisément à un des modes d'interprétation envisagés. Il constitue une contribution précieuse à l'étude des Vierges nourrices dans l'art.

LES deux statues que nous présentons aux lecteurs d'*Ésculape* revêtent un caractère particulier d'originalité. A première vue elles nous rappellent un tableau du Musée du Louvre « La Vierge au coussin vert », d'Andrea Solario. Cette œuvre magnifique représente une Vierge donnant à l'aide de la main gauche le sein droit à l'Enfant Jésus, tandis que de l'autre main elle soutient l'enfant, qui, étendu sur un coussin vert, semble jouer avec un de ses petits pieds. Ce tableau est remarquable par la finesse des traits et l'expression que l'artiste a donnée aux deux personnages. A-t-il existé une époque où ces Vierges étaient en honneur, comme les *Pieta* qui ornent nos églises ? On serait tenté de le croire. Cependant les statues du genre de celles que nous voyons ici sont plutôt rares.

I

Noire-Dame du Saillant-de-Voutezac

Le petit village du Saillant, jadis Orbaciacus, est situé sur les bords de la Vézère (1). Il a son histoire. Eudes, comte de Toulouse, en 876, détenait le village d'Orbaciac à titre de bénéfice. Mais l'archevêque de Bourges, Frotaire, aidé d'un abbé, Gairulphe, s'en rendit acquéreur ; le 13 juillet, Charles le Chauve approuva cet arrangement. En 882, Carloman, roi de France, confirma les privilèges de l'abbaye de Beaulieu avec la donation de Charles le Chauve à ce monastère, ainsi que celle faite par Frotaire à Gairulphe ; il s'agissait de la terre d'Orbaciac. Un peu plus tard, vers 886, Orbaciac fut vendu par Oddon, comte de Toulouse, à Frotaire et en 1164 échangé par un archevêque de Bourges, avec Tudeil. Plus tard les évêques de Limoges acquirent des droits sur la terre du Saillant comme suzerains des vicomtes de Comborn.

C'est une nature des plus sauvages que tra-

verse le voyageur qui va de Paris à Toulouse par Uzerche-Brive, lorsqu'il arrive au milieu d'une gorge au fond de laquelle on aperçoit le



Noire-Dame de Bilhaac.

Statue de Vierge nourrice, en granit, datant du xv^e siècle.
Noter que le sein émerge par une fente du vêtement.

Saillant. Arthur Young fut frappé de ce paysage. On passe la Vézère sur un antique pont à péage

du xiii^e siècle, avec ses six arches ogivales munies d'éperons triangulaires. Un vieux château, qui jadis subit l'assaut des Anglais, se dresse au milieu d'une des îles formées par la rivière. Mirabeau, le grand tribun de la Révolution, vint habiter ces sites. On raconte que, debout sur un rocher qui surplombe une cascade, il lançait dans les airs ces périodes qu'il devait plus tard répéter à la tribune française. Il a laissé dans le pays, la réputation d'un dévaliseur (1). Un soir que les éclairs sillonnaient la nue et que le tonnerre grondait, il fut reconnu et dénoncé à son beau-frère : « Ce n'était vraiment pas pour me saisir de cet argent et le garder que j'ai volé tous ces braves gens, — aurait dit Mirabeau en montrant neuf bourses sur lesquelles était inscrit le nom de leur propriétaire ; — mais j'ai voulu me rendre compte du degré de résolution qui était nécessaire pour se mettre en contravention formelle avec les lois les plus sacrées de la société. L'épreuve était dangereuse. Je l'ai tentée plusieurs fois, et voyez, j'ai pu la subir sans trop de dommages. Vous avouerez qu'il ne faut pas être timide pour arrêter sur les grands chemins. » — Charlotte de Riquetti, fille de Victor, marquis de Mirabeau, vicomte de Saint-Mathieu, avait épousé Charles-Louis-Jean-Gaspard du Saillant, marquis du Saillant. Ainsi s'explique la présence de Mirabeau au Saillant.

C'est dans la chapelle restaurée du vieux château, que se trouve la Vierge de Lorette, Notre-Dame du Saillant.

Nous voyons ici la Vierge nourrice donner le sein droit qu'elle soutient de la main gauche, à l'Enfant Jésus assis sur un de ses genoux. La Vierge a le genou gauche posé à terre. Son visage est un peu rigide. Il n'est pas expressif comme celui de la Vierge au coussin vert d'André Solario. Il est même d'un ovale

(1) Canton de Juilliac, arrondissement de Brive.

(1) L'opinion publique a peut-être exagérée les faits que nous rapportons.

un peu trop prononcé. Cependant le sculpteur a voulu se montrer artiste en découpant deux niches de cheveux qui courent de chaque côté du visage. La couronne a été l'objet d'une attention particulière. La Vierge repose sur un édifice qui représente une petite chapelle. Le clocheton, surmonté d'une croix, arrive à la hauteur du genou droit. Enfin trois anges superposés sont accolés au côté droit de la statue.

L'ange supérieur soutient de la main droite l'Enfant Jésus, de la main gauche il vient effleurer la joue de la Vierge comme pour une caresse.

Une inscription en lettres blanches, et placée en haut de chaque côté de la tête, mais au fond de la caisse qui lui sert de niche, nous apprend la date et l'origine de la statue :

NOBLE PEYRONELLE DE LOFFIGNAC
FIT FAIRE CETTE IMAGE
L'AN MIL CINQ CENS QUARANTE SEPT

Les Roffignac habitaient Allasac. Peyronelle de Roffignac, fille de Guy, avait épousé Guillaume de Lasteyrie, seigneur du Saillant. Elle était petite-nièce de Bertrand de Roffignac, évêque de Sarlat, arrière-petite-nièce de deux cardinaux de Montereul et des cardinaux Humbert. C'est son mari Guillaume du Saillant qui avait fondé une vicairie dans la chapelle du château et c'est pourquoi elle avait commandé au sculpteur la statue qui nous intéresse pour orner cette chapelle.

Du côté gauche de la Vierge, trois anges semblables à ceux de droite existent naguère. Un accident vint détruire une partie de l'œuvre ; un incendie d'une lampe qui brûlait devant la statue consuma ce qui manque aujourd'hui.

Le sculpteur, peu habitué à manier le ciseau, a dû fournir cependant un travail considérable, si nous considérons cette Vierge et la niche constituant le même morceau de bois. Les anges seuls ont été rapportés. Le reste a été taillé dans un bois de chêne très dur et rebelle au ciseau.

Voici les dimensions : hauteur de la niche, 0 m. 80 ; largeur, 0 m. 50 ; hauteur de la Vierge seule, 0 m. 61 ; l'Enfant Jésus, 0 m. 18. La Vierge fait saillie en dehors de la niche, et c'est une épaisseur de 0 m. 20 que le sculpteur a dû fouiller.

Un barbouillage, mélange de couleur rouge et blanche, dépare ce que le sculpteur a dû appeler son *chef-d'œuvre*.

Enfin signalons, au-dessus de la porte du petit édifice, les armes de la famille des Roffignac : d'or au lion de gueules.

II

Notre-Dame de Bilhac

Le petit bourg de Bilhac (1) est sur les confins du Quercy, à quelques kilomètres du castrum d'Uxellodunum signalé par les Commentaires de César (aujourd'hui Puy d'Issolud) et le

long de la délicieuse vallée de la Dordogne.

En 841, l'abbé de Beaulieu, Adolphe de Turenne, archevêque de Bourges, légua en mourant l'église de Bilhac à son monastère. Elle est de l'époque romane, mais elle a subi des transformations plus ou moins heureuses. Elle a conservé, néanmoins, le chœur en berceau, le portail du côté ouest, son abside à pans coupés inégaux, décorée de modillons. Le clocher a la forme particulière d'une tiare aiguë ; il faut dire que jadis il s'élevait en bâtière sur les parois du chœur. Sur une litre qui ceignait le dehors de l'église on remarquait, il y a peu de temps, les armes de La Tour d'Auvergne,



Notre-Dame du Saillant-de-Voutezac.
(Statue de Vierge nourrice en bois, datant de 1547)

vicomtes de Turenne (1). Ces vicomtes, vrais seigneurs du lieu, rattachaient Bilhac à leur châtellenie de Bétaille. Or certains nobles s'emparèrent du nom de Bilhac ; ils construisirent une chapelle et prétendirent même entourer l'église d'une litre ; mais les vicomtes de Turenne s'y opposèrent formellement et firent respecter leurs droits. Ajoutons que des fouilles ont mis à découvert 94 pièces de monnaies de l'ancienne vicomté de Limoges, frappées sous Aymar II ou Aymar III (1052-1139).

C'est dans cette église que se trouve la seconde

viierge nourrice que nous allons décrire. Hâtons-nous de dire que cette fois, le sculpteur, qui nous est inconnu, s'est attaqué pour faire sa statue à un granit bleu, d'une résistance inouïe. Son travail et sa constance ont dû être considérables, pour arriver à détacher les traits, même grossiers, que nous voyons dans cette œuvre.

La figure de la Vierge, quoique proportionnée, n'est pas un idéal de beauté. Les yeux, couronnés de deux forts sourcils, roulent dans des orbites énormes. Les joues paraissent avoir subi une mutilation qui n'est autre qu'un coup de ciseau mal dirigé du sculpteur. Si le peintre peut, à volonté, effacer une tache inopportune, un sculpteur sur granit ne peut réparer un coup de ciseau malheureux.

L'attitude de la Vierge ne présente point cette inclinaison du buste vers l'enfant, que nous remarquons dans l'œuvre d'Andrea Solario. Une certaine rigidité la caractérise.

La Vierge est assise tenant sur ses genoux l'Enfant Jésus. Celui-ci, de sa main droite disproportionnée, caresse le menton de sa mère. Le sculpteur s'est appliqué à parer la Vierge d'un manteau attaché par une agrafe sur la poitrine. Il est aisé de reconnaître les plis verticaux de ce manteau. La couronne de la Vierge, par suite de mutilations, a perdu plusieurs fleurons.

La hauteur totale de la statue est de 0°80 ; le socle a 0°70 ; la hauteur du siège est de 0°33 ; la hauteur de l'Enfant Jésus 0°29. La largeur de la statue est de 0°25.

A quelle époque fut sculptée cette statue ? Il semble qu'au dos on lise 1...4... Mais, étant donné le peu de certitude il est impossible de se prononcer. Il y a tout lieu de croire que nous devons faire remonter cette œuvre d'art à l'époque gothique, au xv^e ou au xvi^e siècle.

Soyons indulgents pour nos deux sculpteurs, car il est très probable qu'ils n'ont pas eu devant eux le modèle qui eût pu leur inspirer le souci d'une saine esthétique. Abandonnés à leur propre initiative ils ont produit les deux statues que nous possédons.

Le xvi^e siècle fut, dans notre Bas-Limousin, l'âge d'or de la sculpture sur bois. D'habiles sculpteurs, parmi lesquels il faut citer les frères Duhamel, travaillèrent à nombre de retables et d'autels dont plusieurs sont de véritables chefs-d'œuvre : le retable de la petite église de Naves est estimé à un million par les connaisseurs. Ce sont des scènes entières de l'Evangile qu'ils ont reproduit. Quant aux sculpteurs sur pierre, les restes de croix, disséminés çà et là, indiquent qu'en plusieurs endroits il y eut de véritables artistes.

Nous avons cru qu'il serait intéressant pour les lecteurs d'*Æsculape* de connaître ces deux Vierges originales du Bas-Limousin et d'apporter ainsi à l'étude de la question des Vierges nourrices dans l'art une contribution susceptible, sans doute, de provoquer ultérieurement, dans cette revue, un travail plus étendu.

(1). Bilhac, canton de Beaulieu, arrondissement de Brive.

(1). Les ruines du château de Turenne se dressent à vingt-cinq kilomètres de là, et semblent, comme on l'a fait remarquer, une gigantesque locomotive restée en panne.

LES VÉGÉTATIONS ADÉNOÏDES DE FRANÇOIS II SA MORT DES SUITES D'UNE OTITE CHRONIQUE SUPPURÉE

Par le D^r LOUIS COURTADON (d'Issoire)

Les contemporains des époques tourmentées, terrifiés par les crimes dont ils sont témoins, croient voir partout des victimes. Ainsi pour le pape Alexandre VI Borgia, mort du paludisme et dont notre collaborateur le D^r Lecoutour racontait naguère aux lecteurs d'Æsculape les diverses versions de fin tragique; ainsi pour Madame, belle-sœur de Louis XIV, morte de péritonite suraiguë due à un ulcère rond ou à une appendicite. Quelque troublée qu'ait été l'époque de la Renaissance, il serait exagéré de dater de ce temps l'épidémie d'empoisonnements qui ne cessa guère qu'après l'« Affaire des Poisons », à la fin du xvi^e siècle; dans la France du moyen âge les crimes furent sans doute aussi nombreux; mais nous les connaissons mal, faute de documents. On rend volontiers responsable de pareils méfaits l'influence italienne à la Cour de France, influence que l'on fait remonter à Charles VIII; on n'a pas assez remarqué la présence constante de gentilshommes et de banquiers italiens à la cour de ses prédécesseurs. Quoi qu'il en soit le D^r Louis Courtadon va dépouiller, dans les lignes qui suivent, après les D^r Potiquet et W. Meyer, la mort de François II, roi de France, de son caractère mystérieux.

À la mort de François II, le bruit courut, et très vite se répandit parmi le peuple, que le roi était mort empoisonné. Beaucaire de Péguyon, le premier, rapporta le bruit suivant lequel Ambroise Paré aurait été l'un des empoisonneurs. « Venenum, dit-il, ab Ambrosio, chirurgico calviano in Regis aures inditum ferunt (1) ». De même circula l'histoire du bonnet que le roi portait à la chasse et dans la coiffe duquel Ambroise Paré aurait trouvé une poudre blanche suspecte.

Les légendes créées par l'imagination sont souvent proches de la vérité. Non seulement le petit roi mourut, mais il vécut empoisonné; et ce poison, point n'était besoin de l'aller chercher au dehors: comme tout enfant atteint d'une suppuration chronique de l'oreille qui verse sans trêve des produits septiques dans la circulation, ce poison il le portait en lui.

Régner de la Planchette, confident du comte de Montmorency et appelé un moment à la Cour par Catherine de Médicis en 1560, eut sans doute tout le loisir de considérer le jeune roi: il avait alors 16 ans et demi et avait succédé comme roi de France, le 16 juillet 1559, à Henri II. Il le dépeint ainsi vers le début de son règne si court (2):

Ce prince mal sain et qui dès son enfance avoit montré de grandes indispositions pour n'avoir craché ny mouché... avoit un visage blafard et bouffi... comme aussi se formoit une corruption en l'une de ses oreilles qui faisoit l'office du nez lequel il avoit fort canus.

La suppuration de l'oreille, qu'il nous apprend d'ailleurs provenir de l'oreille gauche, aurait, dit-il, « existé de tout temps ».

A. de Thou s'exprime en des termes à peu près semblables:

Quoi qu'il en soit, dit-il, il est certain que le roi, né d'une mère réglée très tard, avait été dès l'enfance d'une mauvaise santé, à savoir que,

ne mouchant jamais et ne crachant que rarement les humeurs qui l'incommodaient, celles-ci avaient pendant ce temps pris leur cours par l'oreille, le cerveau se déchargeant de ce côté contre l'ordre naturel, ce qui à la fin amena cette putréfaction qui causa sa mort (1).

A. d'Aubigné représente François II en 1559:



François II, roi de France, d'après le dessin de F. Clouet. (Bibliothèque Nationale).

La face plombée et bouffonnée, l'haléine puante et autres mauvais signes de santé... Cette chose cy est vraye que la Roynne (Catherine de Médicis) avoit eu ses menstrues si tard que son fils estoit de ceux qu'on appelle mal-nez, ne se purgeant ni par le nez, ni par la bouche, laquelle il portoit ouverte pour prendre son

vent, dont se forma un abecé à l'oreille et puis ses coliques fréquentes, marques mortelles à tel aage ne promettoient de lui aucune durée aux plus adveizes (1).

Comme les enfants dont le nez ou l'arrière-nez est obstrué, François II parlait du nez:

Il avoit apporté du ventre de sa mère une grande cacochymie. L'obstruction du crible du cerveau qui le faisoit parler du nez et les taches qui paraissoient en sa face rouges et livides estoient signes évidents d'une mauvaise habitude et d'une courte vie (2).

Un huguenot du temps le raille dans une aigre invective d'avoir en l'oreille sourde à la voix du Christ et insiste sur l'équivoque avec cruauté:

.... Henrici deinceps sectans vestigia patris,
Franciscus, infelix puer,
Clamantem Christum surda dum negligat aures,
Aure putrefacta cornuit.
.... Sardi, hæc spectacula, reges,
Vos sapere vel mori jubet (3).

Enfin, il n'est pas jusqu'au développement de sa physiognomie qui n'ait, comme chez les adénoïdiques, subi quelque retard: ses traits étaient enfantins. A voir l'émali de Léonard Limousin (au musée du Louvre), la tête ne semble-t-elle pas bien pouparde pour dominer les épaules. Cependant sa taille était celle d'un jeune homme de son âge, en dépit de sa « petite complexion ».

Ny mal croissant de taille ou de structure.

dit un des vers cités plus loin, témoignage qui confirme celui d'un ambassadeur vénitien Soranzo qui, en 1558, le juge « grand pour son âge ».

La puberté fut chez lui longue à s'éveiller. Certaines familiarités avec la « fort jolie petite fille » qui devait être sa femme avaient été bien faites cependant pour solliciter chez lui l'évolution du sexe (4). Le 24 avril 1558, on l'avait marié à Marie Stuart, reine

d'Ecosse, plus âgée que lui de quelques

(1). *Rerum Gallicarum Commentarii ab anno Christi MCCCCXXI ad annum MDLXXX, opus posthumum, auctore Francisco Belcaro Péguyon*, 1625.

(2). *Histoire de l'Etat de France, tant de la république que de la religion, sous le règne de François II, par Régis de la Planchette, in Histoire de France par les écrivains contemporains, publiée par P. Paris et Mennechet, 1856.*

(1). D. A. Thuani, *Historiarum sui temporis libri CXXXVIII*. Francfort, 1625. Traduction de Desfontaines, 1734.

(1). *Histoire universelle*, par Agrippa d'Aubigné.

(2). *Histoire de François I^{er}, Henri II, François II, Charles IX, Henri III, Henri IV, Louis XIII*, par feu Pierre Mathieu, conseiller du Roy et historiographe de France, Paris, 1631.

(3). *Commentaires de l'Etat de la religion et république sous les rois Henri II et François seconds et Charles neuvième*, par Pierre de la Place.

(4). Voir plus loin relation de G. Capello.



Henri II, roi de France, père de François II
(D'après une vieille gravure.)

semaines et très en avance pour son âge, « grande et belle (1) ». Il avait 15 ans et 3 mois et n'était pas pubère. Au dire de R. de la Planche, il ne l'était pas encore au début de son règne qui s'ouvrit plus d'un an après.

A ce moment, quelques médecins, faits de la main de ceux de Guise, les avertirent secrètement de pourvoir à leurs affaires, d'autant que ce prince n'estoit pour la faire longue. Et davantage qu'ils ne se devoient attendre que la royne leurs niepce eust aucuns enfants. s'ils ne venoyent d'autres que de luy, tant pour les causes susdites que pour ce qu'il avoit les parties généatrices du tout constipées et empeschées, sans faire aucune action.

Ainsi, quelque bonne volonté qu'il y mit, il fut apparemment, au moins tout d'abord, aussi peu propre à remplir son devoir de mari que plus tard celui de roi.

Mais, bien que R. de la Planche parle en quelque endroit de la « bonté et la douceur naturelle dont il estoit doué », et que Brantôme, très enclin comme on le sait à la louange, le dépeint un « très bon prince doux et gracieux », François II semble avoir été d'humeur morose, comme nombre d'enfants atteints de végétations adénoïdes très développées. Il nous en informe lui-même dans une prosopopée rimée, peu après sa mort, par un huguenot :

Quand à mes mœurs, je fus froid de nature,
Morne, hautain, parlant peu, triste et quoy,
Non point enfant, à ce que j'entendoy,
Ny mal croissant de taille et de structure,
Sobre de vin, de Venus et de vice,
D'oiseaux, de chiens j'aimay fort l'exercice (2).

Les ambassadeurs vénitiens qui, sous le règne de son père, se succédaient à la cour de France : Dandolo, Capello, Soranzo, s'accordaient déjà

à le trouver « taciturne, bilieux, obstiné, moins enjoué que ne le comportait son âge ». Soriano le dépeint, après son avènement au trône, comme « naturellement roide et sévère » (1).

Enfin, dernier trait, Soriano note « son peu d'esprit ». — « François II, jeune d'ans et encore plus d'esprit », dit également de lui, au début de son règne, Jean de Serres.

Non seulement les contemporains marquent ainsi avec précision les traits qui nous servent aujourd'hui à diagnostiquer l'existence des végétations adénoïdes, mais encore ils saisissent quelques rapports et les notent : les coliques fréquentes dont le roi souffrait depuis de longues années, sont rapportées à leur véritable cause par les médecins du temps.

Jay veu, écrit en 1549 Henri II à d'Humyères, gouverneur de ses enfants, comme mon fils le Dauphin se trouvoit mal d'un flux de ventre procédé, ainsi que le disent les médecins, des humeurs cuites et accumulées dedans son corps pour ne se moucher point la plupart du temps.

La relation entre l'affection de l'oreille et celle de l'arrière-nez, est indiquée par d'Aubigné : « ne se purgeant ni par le nez, ni par la bouche, dont il se forma un abcès à l'oreille ».

« Pâleur du visage, bécane de la bouche, arrêt de développement du nez, physionomie restée enfantine, difficulté d'évacuer par le nez et la bouche les mucosités accumulées, voix nasonnée, inflammation de l'oreille, durété de l'ouïe, ces signes ne sont-ils pas, dit Cabanès, ceux dont nous regardons le groupement comme caractéristique de la présence des végétations adénoïdes dans le rhino-pharynx et comment ne pas y reconnaître le facies adénoïdien ? »

Les signes que d'Aubigné enregistre par surcroît : pauteur de l'haléine, face boutonnée, coliques fréquentes, sont loin de déparer ce portrait ; plus rares que les précédents, ils y ajoutent une note plus personnelle.

Nous nous expliquons ces inflorescences du visage où se devine l'eczéma des strumeux. Il n'est pas rare en pareil cas, et se développe au pourtour des narines ; de là, il envahit la lèvre supérieure, s'étend autour des yeux à la suite de l'inflammation du bord des paupières et fleurit également assez volontiers à l'entrée de l'oreille ou à son pourtour lorsqu'elle suppure depuis longtemps. Comment ne pas le reconnaître dans ces vilaines rougeurs dont parle De Thou, dans ces boutons qui, suivant d'Aubigné, tachaient la figure du petit roi, dans les « teintures de son visage » et même dans la lèvre ou laderie dont certains le disaient atteint, en ce temps où le chaos des maladies de la peau n'était pas encore débrouillé ? François II était souvent atteint de troubles digestifs ; or, la fréquence de l'eczéma à la suite de pareils phénomènes est, surtout en médecine infantile, une notion des plus banales.

On sait maintenant où chercher la cause première de la suppuración invétérée de l'oreille gauche de François II ; on n'ignore pas les rapports de voisinage du pharynx nasal et des cavités de l'oreille, le chemin qui les unit et avec quelle facilité l'oreille s'infecte lorsque l'arrière-nez est obstrué par l'amygdale pharyngée hypertrophiée. Des végétations adénoïdes volumineuses compliquées de suppuración prolongée de l'oreille ne vont guère sans quelque durété de l'ouïe et, si le huguenot cité par De La Place ne nous avait déjà livré ce renseignement inclus dans un sarcasme, nous aurions pu induire aisément que le petit roi François devait avoir l'oreille paresseuse.

Végétations et hyposcousie expliquent le caractère taciturne qui lui trouvent Dandolo, Capello, Soranzo et le protestant précité ; les sords, un peu étrangers par leur infirmité aux conversations de leur entourage, sont rarement bavards. Aussi, n'en veut-on pas à ce pauvre roi de sa débilité physique et intellectuelle : « elle est la conséquence logique d'un mal qui devait, pendant longtemps encore, échapper aux investigations de l'art médical ». Roi sans vices disaient de lui les catholiques ; roi sans vertu (au sens latin du mot), répondaient les huguenots ; il assiste languissant aux graves événements de son règne plus qu'il n'y prend part. Conseillé par Catherine ou par les Guise, il n'a guère de volonté propre : il obéit à une impulsion ou subit un ascendant, parfois il demeure irresolu entre deux directions contraires. Ne lui reprochons point son apathie physique et intellectuelle ; il n'en est pas plus responsable que de la forme de son nez : ce sont là deux faits de même origine. Le grand fait qui domine le règne de François II, parce qu'il domine tout son être, est l'obstruc-



Catherine de Médicis, femme de Henri II,
mère de François II, d'après un portrait du temps.

(1) Mignot, *Histoire de Marie Stuart*, t. I, p. 29.

(2) Vers cités par J. Le Laboureur : *Les Mémoires de Messire Michel de Castelnau, illustrés et augmentés de plusieurs commentaires*, Paris, 1659.

(1) Relations des ambassadeurs vénitiens sur les affaires de France, recueillies et traduites par M. Tomasco, t. I, p. 523-525.



Catherine de Médicis, d'après une médaille du temps.

mère; mais force est bien de reconnaître que ni R. de la Planche, ni De Thou, ni d'Aubigné ne mettent en tout ceci la syphilis en cause.

III. — Cependant une courte épithète décochée au petit roi par un chroniqueur étranger attire l'attention vers une affection différente : la *rhinite atrophique fétide* ou *ozène*. Il était punais dit de lui François de Bonivard, que sa captivité au château de Chillon a rendu plus célèbre que ses chroniques. Ce Genevois n'avait, il est vrai, guère quitté les bords du lac de Genève et, comme chroniqueur c'est moins par l'exacte vérité qu'il brille que par la passion et la couleur du style.

Il mourut, délaissant quatre enfants mâles, dit-il de Henri II, desquels l'ainé, nommé François... succéda à la couronne et en la mauvaise volonté de son père, combien que non en la beauté et adresse de la personne d'icelluy; car il estoit cancé, punais et ladre de corps et d'âme, comme sont communément les infailz d'une telle maladie; et dict on qu'il ne se mouchoit jamais et n'avait autre force ny industrie fors que d'aller à la chasse et, devant qu'il fust roy, de battre ou de tuer ses serviteurs sans occasion, ne sachant montrer autrement sa vaillance, comme encor de mon temps faisoit un comte de Nevers, qui haïant une espée nouvelle, pour icelle essayer, couppoit par derrière le col à quelcun



Médaille aux effigies de Henri III, François II, Charles IX. (Revers de la précédente.)

tion de son arrière-nez. Aux végétations adénoïdes appartient un court moment de notre histoire.

A considérer la maladie de François II, ses symptômes et, comme nous le verrons plus loin, son évolution, l'esprit peut-il s'attarder à un diagnostic autre que celui de végétations adénoïdes? Je ne le crois pas.

I. — Les *polypes* du nez peuvent donner lieu à quelques-uns des signes que présentait François II. Cependant, si le nez de notre malade avait dès son enfance hébergé des polypes, ceux-ci à la longue auraient pu être perçus par un examen purement extérieur, près de l'orifice de l'une des narines. De plus, les polypes du nez sont une rareté chez l'enfant, tandis que l'hypertrophie de l'amygdale pharyngée est des plus communes.

II. — Certains historiens tendent à nous présenter, ou même, comme Michelet, nous présentent très délibérément le petit-fils de François I^{er} comme une victime de la *syphilis héréditaire*. Ses contemporains n'étaient pas aussi affirmatifs. Régner de la Planche qualifie bien François II de « prince mal sain », mais l'épithète n'a, on en conviendra, rien de fort explicite; et la phrase dont il la fait suivre paraît bien n'en n'avoir été dans sa pensée que le commentaire. « Ce prince mal sain, dit-il, et qui dès son enfance avait montré de grandes indispositions pour n'avoir craché ny mouché ».

De Thou rapporte le bruit qui court dans le peuple lors de l'arrivée du jeune roi à Blois. Le roi, disait-on, faisait venir les enfants autour de Blois « pour ensuite les faire égorger. On ajoutait qu'il avalait le sang encore chaud et s'y baignait pour corriger la nature viciée et sien dont la masse était corrompue ».

Agrippa d'Aubigné s'exprime en des termes presque identiques, mais ce ne sont là que des rumeurs auxquelles de Thou et d'Aubigné n'attachent guère de créance. Pour eux la maladie du roi ne relèverait pas de la syphilis, mais du fait que Catherine de Médicis « n'avait été sujette que très tard aux incommodités ordinaires des femmes ». On peut ne pas penser grand bien de cette étrange doctrine humorale qui autorise la nature à se venger sur le nez de l'enfant des retards du flux menstruel de la

qu'il voioit l'avoir long. Ce roy se laissoit gouverner aux Guisartz comme son père... Ce petit ladrat mourut soudain d'une apoplexie (1).

Le portrait, sans parler des erreurs de fait indéniables qu'on y relève, manque tout au moins de mesure. Il se ressent, dit M. Bordier, de l'irritation que le gouvernement des Guise avait causé aux protestants. Le ton est d'un pamphlétaire plus que d'un historien. C'est sans doute moins un portrait du roi dont le nom est associé aux tueries d'Amboise que ce Genevois entêté de calvinisme et de démocratie a voulu tracer qu'une caricature destinée à rendre le modèle odieux. Pour cela usant d'un procédé familier aux pamphlétaires, il renchérit sur le terme approprié. Les Vénitiens représentent François II avant son avènement comme bilieux, obstiné : Bonivard le fait cruel, et cruel à froid, sans occasion. Il avait l'haleine puante, dit d'Aubigné, peu suspect de tendresse pour un catholique; il était punais, dit Bonivard. Enfin, sous la plume du Genevois, ce pauvre roitelet, à la face plombée et boutonée, est bien décidément un lépreux, plus encore un ladre. La progression est, on le voit, manifeste; aussi, peut-on penser que Bonivard, en disant du petit roi à l'haleine plus ou moins malodorante qu'il était punais, n'a voulu, là comme ailleurs, que corser l'épithète.



Médaille aux effigies du Dauphin (plus tard François II), et de Marie Stuart. (Collection Jarry.)



Médaille à l'effigie de François II. (Collection Jarry.)

(1) De la noblesse et de ses offices, on degre, par François de Bonivard.

Et puis, saisir étourdiment au vol ce mot de punais appliqué autrefois sans beaucoup de discernement pour en conclure que François II était atteint de ce qu'on désigne avec plus de précision sous le nom de *rhinite atrophique fétide*, n'est-ce pas se laisser prendre à la pipe-rie d'un mot? Ces deux signes : haleine puante, nez cancé, peuvent bien faire songer à l'ozène, mais il faut pour cela les détacher du groupe de symptômes dans lesquels nous les avons vu figurer. De plus l'haleine du roi, bien que puante, à en croire d'Aubigné, ne semble pas avoir eu l'horrible et inoubliable fétidité de celle qui s'observe dans l'ozène. R. de la Planche, le mieux informé de tous, n'en fait pas mention. Puis, le punais n'a point, comme François II, la bouche entr'ouverte. Enfin, loin de « ne se point purger par le nez », il mouche d'abord et pendant longtemps de nombreuses et épaisses mucosités qui, par la suite, avec les progrès du mal, tendent à se concrétiser sous forme de croûtes. Ce n'est pas à dire cependant qu'il y ait incompatibilité absolue entre l'amygdale pharyngée hypertrophiée et la rhinite atrophante fétide : la première peut, bien qu'exceptionnellement, précéder la seconde et coexister ensuite avec elle.

Peut-on, en remontant dans le passé, fixer quelques dates de cette histoire morbide? L'enfant peut naître avec une hypertrophie déjà marquée. Nous n'irons pas rechercher si tel fut le cas de François II. Marguerite d'Angoulême, reine de Navarre, annonce l'événement à son frère François I^{er} : mais cette lettre est vide des renseignements que nous y pourrions chercher. Ronsard chante dans quelques-unes de ses odes cette naissance si ardemment souhaitée, mais il pindarise et plane bien au-dessus des vulgarités qui nous touchent.

Suivant de Thou, dont le témoignage a été rapporté plus haut, il souffrit dès l'enfance de l'affection qui devait, par ses conséquences, amener sa mort : « son enfance fut mal saine, dit aussi P. Mathieu, sa première jeunesse si chagrine qu'on ne le pouvoit rejouir ». Peut-être était-il déjà porteur de végétations à l'âge de trois ans et sept mois, lorsque l'ambassadeur Vénitien Matteo Dandolo le représente « pâle, plus gonflé que gras, plus taciturne et moins enjoué que ne le comporte son âge ».



Médaille frappée à l'effigie de François II. (Collection Jarry.)

En 1555, le même ambassadeur lui consacra ces lignes :

Leurs Majestés ont trois filles et trois fils; le premier des trois fils est le Serenissime Dauphin qui porte le nom de son grand-père François. Il accomplira ce mois-ci sa onzième année. Pour son âge peu avancé, il montre qu'il se sait prince; il parle peu et est peut-être un peu bête. Pour les traits, il tient plus de la physionomie de sa mère que de celle de son père; il ne manque pas de facilité, mais il a plus de plaisir aux jeux de la balle, de la paume, de l'épée et de la lance qu'à l'étude des lettres. Il aime beaucoup la Sérénissime petite reine d'Ecosse, Marie Stuart, qui lui est destinée pour femme. C'est une fort jolie petite fille de douze ou treize ans; il advient parfois que se faisant tous les deux des caresses, ils aiment à se retirer tout à part dans un coin des salles pour qu'on ne puisse entendre leurs petits secrets.

Plus tard, Lorenzo nous le montre à l'âge de 14 ans.

Les traits du visage rappelant assez ceux de sa mère, grand pour son âge et assez bien portant, mais porté naturellement à être taciturne et bieux, un peu amélioré du reste, grâce aux soins minutieux dont on l'entoure.

On a déjà vu à quel point fut prématurée son union avec Marie Stuart : « le roy ne fut point sujet à l'amour comme ces prédécesseurs », dit Brantôme, qui le loue gravement de sa fidélité conjugale. Si ses mœurs furent plus chastes que celles de François I^{er}, il n'eut pas à cela grand mérite.

Enfin, le 10 juillet 1559, à l'âge de seize ans et demi, il succéda à son père Henri II. Il était alors, suivant les renseignements de R. de la Planchette, « en misérable estat; toutefois, les médecins pensèrent qu'il pourrait bien encore vivre deux ou trois ans s'ils ne lui survinrent autre nouvel accident ». Quelques mois après, le Cardinal de Lorraine « regrettoit l'indisposition du roy, alléguant la crainte qu'il n'avait que son règne fut trop court pour châtier les hérétiques ». Plus tard, les Guise « sachant que le roy estoit de peu de jours » bruisaient les événements.

Catherine et les Guise firent un peu pour le jeune roi ce que font encore de nos jours les parents ignorants de la cause réelle du mal. Pendant un très court règne, François II ne séjourna que peu de jours à Paris. On le trouve d'abord à Saint-Germain en Laye, où la Cour reste en attendant le sacre, puis à Nanteuil le Hardoin chez le duc de Guise, à Villers-Cotterets, puis, après le sacre, à Reims, en Lorraine, à Bar-le-Duc toujours chez les Guise, puis à Fontainebleau, là, les médecins lui conseillèrent de passer l'hiver à Blois.

Cependant, dit à ce moment R. de la Planchette, le poyr pourné y a et là par eux (les Guise), commença en un instant de croistre à vne d'œil en sorte que, en peu de temps, d'enfant il se monstroint un homme parfait; ce qui leur vint grandement à plaisir, estimant que par la corpulence on le jugeroit plus capable de pouvoir administrer son royaume sans un conseil ordonné et que par là ils le ménageroient à souhait. Mais, comme nul plaisir humain ne vient sans estre suivi de tristesse et sollicitudes, ce prince malain et qui, dès son enfance, avait montré de grandes indispositions pour n'avoir craché ni mouché sorti d'une longue fièvre quarte avoit un visage blafard et bouffi; lequel tira adonc sur la haute couleur comme aussy se formoit une corruption en l'une de ses oreilles qui faisoit l'office du nez, lequel il avoit fort camus. Toutes ces choses donnèrent grand pensement et crainte à la royne sa mère, en sorte que des médecins plus suffisans furent par elle assemblez à Fontainebleau, qui lui conseillèrent de le mener passer l'hiver à Blois, tant pour estre cette contrée au mieux et plus gracieux air de tout le royaume que pour y avoir des esaigneurs et non d'indignes du nez, lequel, on pourroit appliquer certains médicaments pré-

cieux en attendant qu'à la primevère on lui préparât des bains aromatiques et propres à sa maladie.

À l'arrivée de la cour à Blois (fin octobre 1559), le visage du roi était couvert de vaines rougeurs, « foedis ruboribus » dit De Thou. Le bruit se répandit qu'il était atteint de la lèpre et que pour le guérir « il falloit le baigner au sang des petits enfants » (Régnier de la Planchette). Cette éruption paraît, nous l'avons déjà dit, avoir été simplement de nature eczémateuse.

Au mois de février 1560, la cour se transporte de Blois à Amboise et d'Amboise, où eut lieu le tumulte resté fameux, elle passe à Chenonceaux, à Loches, à Romorantin. Elle séjourne tout l'été à Fontainebleau, une partie de l'automne à Saint-Germain-en-Laye, puis s'installe à Orléans, où le roi fait son entrée solennelle le 18 octobre.

Mais bientôt, l'écoulement d'oreille dont François II souffrait depuis de longues années et qui, de temps à autre, lui causait quelques crises douloureuses s'aggrave. Le traitement dirigé contre cet écoulement d'oreille par les médecins et chirurgiens du roi dut se rapprocher beaucoup de celui que recommande Ambroise Paré au chapitre XVII de ses œuvres, intitulé : *Des ulcères des oreilles*.

Pour la guérison, dit-il, il faut avoir égard à la cause antécédente qui peut entretenir l'ulcère, laquelle peut être divertie par purgations, masticatories et erhines... Quand aux remèdes topiques, il faut éviter toutes choses onctueuses et huileuses, comme a noté Galien... Pour corriger la pourriture qui sort des oreilles, le fort vinaigre et fiel de bouc incorporés ensemble et instillés dedans un peu tiède, la merde de fer subtilement pulvérisée en vinaigre très fort puis bouillie, schée et appliquée aux dites ulcères les dessèche à grande merveille. Que si la saignée et la merde ne peuvent estre évacuée, il faudroit la tirer par une seringue (1).

Hélas ! la merde de fer ne devait point ici faire merveille.

(1) Œuvres complètes d'Ambroise Paré, publiées par J.-F. Malgaigne. T. II, p. 260.



Marie Stuart, femme de François II.

Cette gravure de Staal la représente, pensive, sur le bateau qui la ramène vers son royaume d'Ecosse, après la mort de François II, son mari.



Ambroise Paré, le grand maître de la chirurgie française au XVI^e siècle, qui donna ses soins à François II.

Il se peut aussi que cette hypertrophie n'ait commencé à se développer chez lui qu'à la suite de la petite vérole dont il souffrit vers l'âge de quatre ans et demi et dont il semble avoir été long à se remettre. En tout cas, vers l'âge de six ans et demi, il est l'objet de la lettre suivante (déjà citée en partie) que Henri II adressait de Montreuil, le 16 septembre 1549, à d'Humières, gouverneur des ses enfants :

Mon cousin, j'ay receu deux lettres de vous, les dernières du 11^e de ce mois par lesquelles j'ay vu comme mon fils le Dauphin se trouvoit mal d'un flux au ventre procédé, ainsi que disent les médecins, des humeurs cuites et accumulées dedans son corps pour ne se moucher point la plupart du temps. A quoy, pour l'advenir, il faut bien que vous pourvoyez, l'admonestant par douceur de se moucher et luy mettant en avant ceste maladie qui, par faute de ce, luy est advenue. Et là où pour cela il n'en feroit rien, vous y contraindrez, car il seroit bien difficile que autrement il fust jamais sain. Vous avez très bien faict d'envoyer quérir Aquapnia et Fernel (1) et je suis très aise de ce qu'ils n'ont encore trouvé danger en sa maladie et aussi de ce que mon fils d'Orléans et mes filles sont en bonne santé, vous assurant bien, mon cousin, que vous ne me sciez faire plus agréable plaisir et service que de m'advertir souvent de leur nouvelles.

Deux ans plus tard (1551), un des ambassadeurs vénitiens, Lorenzo Contarini, donne le dauphin comme changé à son avantage depuis deux ans.

Pour un temps, dit-il, il avait semblé assez débile et malain; depuis il avait acquise une certaine vivacité, avait pris un certain sentiment de sa grandeur, prétendait à l'obéissance, voulait des armes et des chevaux, mais n'avait nulle inclination aux lettres.

Sa santé paraît s'être ainsi améliorée jusqu'au moment de son mariage. Giovanni Capello le dépeint à l'âge de dix ans.

Avec une belle figure, un corps bien proportionné, très convenablement élevé, mais il manque de vigueur, il n'aime guère les lettres, ce qui déplaît fort à Sa Majesté.

(1) Martin Atakia (de son vrai nom Sans-Malice, dont Atakia est la traduction grecque) médecin de François I^{er} et de Henri II, lecteur royal au Collège de France, mort en 1551. — Jean Fernel, médecin de François I^{er}, de Henri II et de Diane de Poitiers, mort en 1558. Le D^r Le Pileur a récemment traduit en français l'un de ses meilleurs ouvrages : *De lais venereis curatione perfectissima*.

(1) *Introduction aux lettres de Catherine de Médicis.*
C'est aux lettres de Chantonnay à la duchesse de Parme
que M. H. de la Ferrière emprunte tous ces détails.



Le PREMIER Produit FRANÇAIS
qui ait appliqué
L'AGAR-AGAR
au traitement de la
CONSTIPATION CHRONIQUE

THAOLAXINE

LAXATIF - RÉGIME
agar-agar et extraits de rhamnées

Posologie

PAILLETES...1 à 4 cuil. à café à chaque repas
CACHETS...1 à 4 à chaque repas
COMPRIMÉS...2 à 8 à chaque repas
GRANULÉ...1 à 2 cuil. à café à chaque repas
(spécialement préparé pour les enfants)

*Echantillons & Littérature
sur demande adressés:*

LABORATOIRES

DURET & RABY

5, Avenue des Tilleuls - PARIS
Tél. Marcadet 14-56

F. Borremans, dist.

CHOLÉOKINASE
6 à 8 Ovaïdes par jour

**TRAITEMENT SPÉCIFIQUE
DE L'ENTEROCOLITE
MUCOMEMBRANEUSE**

MÉDICATION IODÉE PARFAITE

Remplace **SANS IODISME**

Combinaisons iodées

IODURES

IODE

DOSIODINE
CAPSULES DOSEES & GLUTINISEES

**Ne fatiguent
ni le rein, ni les intestins**

PRESCRIRE

DOSIODINE n° 1. Une capsule = 0,01% d'iode correspondant à 0,50% d'iodeure alcalin.

DOSIODINE. Une capsule = 0,02% d'iode correspondant à 1 gr. d'iodeure alcalin.

Littérature et Echantillons franco sur demande
Laboratoire de la DOSIODINE, AUDINCOURT (Doubs)

JEAN-JACQUES ROUSSEAU MOURUT DE MORT NATURELLE

Rousseau mourut le 2 juillet 1778, dans la matinée, à Ermenonville, chez le marquis de Girardin. Il avait soixante-dix ans ; il succomba à une attaque d'apoplexie séreuse consécutive à un état d'auto-intoxication urémique ancien. Le 3 juillet, deux médecins et trois chirurgiens, les D^{rs} Le Bègue de Presle, Bruslé de Villeron, Castères, Chenu et Bouret, procédèrent à l'autopsie du corps, sur les ordres du marquis de Girardin, et conformément à la volonté que le philosophe avait souvent exprimée sur ce point. Plus de dix personnes assistèrent à l'opération.

« Un procès-verbal d'autopsie fut rédigé et signé par les cinq hommes de science. C'est là un document de première importance ; vainement, certains ont essayé d'en atténuer la valeur, il résiste, subsiste, s'impose, et atteste que l'auteur du *Contrat social* est mort de sa mort naturelle et ne s'est point suicidé comme ses ennemis, Grimm notamment, et des sots venimeux en firent courir le bruit en basant sur quelques bavardages de la domesticité du château. »

M. Hippolyte Buffenoir, dans son beau livre sur *Les Portraits de J.-J. Rousseau* (1) montre que l'hypothèse de mort naturelle est seule plausible.

« Une des preuves les plus convaincantes peut-être, dit-il, de la mort naturelle de J.-J. Rousseau — preuve que je n'ai vue citée nulle part — c'est le récit qu'a laissé Guillaume Moulton, de Genève, du voyage fait à Paris au printemps de 1778, par son père, Paul Moulton, et par son frère, Pierre Moulton, alors âgé de 19 ans et de la visite qu'ils

rendirent à Rousseau, au commencement de mai, en son logis de la rue Plâtrière. Voici quelques passages essentiels de ce récit. C'est Guillaume Moulton qui parle :

Rousseau sentant alors approcher sa fin, donna tous ses manuscrits à mon père, à l'exception d'une copie des

taut contenue à la fin du dernier livre des *Confessions* (2).

« Guillaume Moulton écrit ensuite — et je recommande ses paroles à ceux qui prétendent que Jean-Jacques eut recours au suicide :

Rousseau avait eu, la veille de la visite de mon père (4^e mai 1778), un vertige qui lui avait fait craindre pour ses jours ; il en eut un autre très fort, fort peu de temps après ; ils étaient l'un et l'autre le précurseur de celui qui devait terminer cette vie qui avait été toute consacrée au bien des hommes.

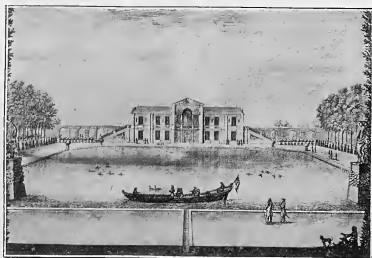
« C'est là un fait considérable qui explique la mort de Rousseau mieux que de longues et savantes discussions. »

« Le 3 juillet 1778, dans la matinée, Houdon, appelé en toute hâte par le marquis de Girardin, arriva de Paris et prit, en se servant de plâtre, le masque mortuaire de l'illustre défunt. L'abbé Latharpe, dans sa *Correspondance*, écrit : « Le sculpteur Houdon est parti tout de suite pour aller modeler Rousseau à Ermenonville, ce qui fait croire que la mort ne l'a pas défiguré. »

« Houdon avait été avisé à minuit, dans la nuit du 2 au 3 juillet, par un exprès du marquis de Girardin, comme l'atteste une lettre inédite de l'artiste. Il dut partir aussitôt pour Ermenonville. Qu'il nous soit permis toutefois de citer, en manière de conclusion, ce passage d'une lettre du marquis de Girardin à sa fille Sophie, du 12 juillet 1778 :

Ce n'est que le lendemain au soir que son corps, ainsi qu'il l'avait exigé, a été ouvert en présence de deux médecins et trois chirurgiens. Le procès-verbal qui en a été fait atteste que toutes les parties étaient parfaitement saines et que l'on n'a trouvé d'autre cause de sa mort qu'un épanchement de sérosité sanguinolente sur le cerveau ; tant la mort peut frapper même la tête la plus sublime !

(2) Œuvres et Correspondance inédites de J.-J. Rousseau, publiées par G. Stroehliem — Moulton, Paris, 1861.



Le château bâti par Le Brun, à Montmorency, appartenant au Maréchal de Luxembourg, et où J.-J. Rousseau passa le printemps et l'été de 1759.

Confessions qu'il garda : il n'y avait que mon père de présent à la remise de papiers si précieux ; l'un et l'autre m'ont souvent parlé de la solennité de cet instant, et de l'émotion qu'ils éprouvèrent en recevant un pareil trésor. Rousseau en éprouva lui-même, et tout en priant mon père et mon frère de ne faire paraître la seconde partie de ses *Confessions* que dans le xix^e siècle, et après la mort de ceux qui y étaient nommés, il laissait à leur prudence de juger du moment propre à la faire connaître au public, et il ajouta plusieurs fois que, si quelques circonstances imprévues exigeaient que cette publication se fit avant l'époque qu'il avait fixée, le dépositaire de ces manuscrits pouvait la devancer, sans être arrêté par la phrase qui

(1) *Les Portraits de J.-J. Rousseau*, par H. Buffenoir, t. 1 (50 planches), 20 francs. — E. Leroux, éditeur.

Produits médicaux inoffensifs

POUR LA TOILETTE DU VISAGE

particulièrement indiqués dans les cas de dermatose
ou de délicatesse de la peau

Littérature et Échantillons : 21, Faub^e Montmartre, Paris

Voir également les *Primes d'ESCUAPE*, page 1.



LE DOCTEUR APOLLON

L'honorable D^r Le Filiâtre, écrit J.-J. Broussan, dans *Gil Blas*, vient de rescinder heureusement M^{lle} Madeleine et Suzanne. Chirurgien de l'infirmerie centrale des prisons, il lui appartenait de couper la chaîne charnelle qui attachait l'une à l'autre ces deux mignonnes prisonnières. Les deux sœurs demeurèrent unies, du moins nous l'espérons, mais seulement par le cœur.

Le savant praticien croit, peut-être, que cette hardie opération est toute nouvelle.

Il oublie le D^r Apollon.

Il ne lit pas assez Platon. S'il hantait le plus profond des dialecticiens grecs, il puiserait dans ses œuvres des raisons de modestie. Celui qui, le premier, d'après Platon, sépara des lieux humains accouplés, c'est le blond Phébus. Oui, mesdames et messieurs ! C'est le dieu de la lumière et des mâchelières.

Dans son savoureux Banquet, notre cousin aux latines épaules donne la parole à Aristophane. Et le grand comique explique qu'à l'origine, tous les humains étaient xiphopages. Il n'y en avait point de simples : ils étaient uniformément double. Ils possédaient deux têtes, quatre bras, quatre jambes, et le reste à l'avenant : ils étaient bien poivris !

Un jour, le souverain de l'Olympe eut une merveilleuse idée. Il se dit que, s'il dédoublait les hommes, il aurait deux fois plus d'adorateurs et, par conséquent, deux fois plus d'holocaustes. Car les dieux aiment la fumée des bœufs. Quant aux prêtres, ils en profitent la viande.

Il donna ordre à Apollon de prendre son bon couteau de poche, celui qui lui servait à écorcher tout vivant les satyres Marsyas, et de trancher en deux tous les humains xiphopages. Nous avons d'ailleurs les débris de cette chirurgie olympienne, tout comme si



Le diacre Paris d'après une gravure de l'époque (xviii^e siècle)

Le diacre est représenté à mi-corps, portant le surplis et le rabat, les yeux baissés, dans l'attitude de la prière ou de la méditation, les deux mains croisées sur la poitrine, la droite tenant un crucifix. Autour du médaillon est gravée la légende suivante : « Je couvrirai mes ennemis de honte et de confusion et sa couronne sera toujours florissante et ne se flétrira jamais. »

Nous n'avons pu reproduire, malheureusement, une exécutante et très large couronne de feuilles de laurier entourant la gravure. Qu'il nous suffise de dire que sur chacune des feuilles se trouvait relaté un miracle obtenu sur la tombe du diacre ; le total des guérisons ainsi mentionnées s'élevait à quarante-cinq.

la *Gazette des Hôpitaux* eût paru en ce temps-là. Voici le texte précis :

Le dieu fit la séparation de la manière que l'on coupe les enfans quand on veut les saler, ou, qu'avec un cheveu on les divise en deux parties égales. (Pouah ! les procédés culinaires des Hellènes étaient peu ragoutants !) Apollon ramassa ensuite les peaux coupées sur ce qu'on appelle, aujourd'hui, le ventre. Et il les réunit à la manière d'une bourse que l'on ferme, n'y laissant, au milieu, qu'une ouverture : le nombril. Quant aux autres plus, qui étaient en très grand nombre, il les polit. Et il façonna la poitrine avec un instrument semblable à celui dont se servent les cordonniers pour polir le cuir des souliers sur la forme...

LA GENÈSE ET L'ÉVOLUTION DE LA FOLIE MYSTIQUE DU DÉBUT DU JANSENISME AUX CONVULSIONNAIRES DE SAINT-MÉDARD

Notre ami le D^r Julien Noir a bien voulu nous adresser la très intéressante communication qu'il fit le 9 mai 1912 à la Société historique et archéologique « La Montagne Sainte-Geneviève » sur *La Foi qui guérit à Saint-Médard*. Cette communication avait pour origine l'examen médico-critique de quarante-cinq cas de guérisons rapportés succinctement sur les quarante-cinq feuilles de laurier qui encadraient le portrait du diacre Paris que nous reproduisons ci-contre. Mais l'exubérance de pareille frondeaison était telle que nous avons dû l'omettre sur la figure reproduite. Notre cliché se réduit ainsi au portrait du « B. A. François de Paris ». Chacun sait quel janséniste ardent fut le diacre Paris. A sa mort, en 1727, un tonbeau lui fut élevé dans le cimetière de la paroisse Saint-Médard. La foule ne tarda pas à s'y presser, attirée par les miracles qu'on disait y avoir lieu et plus encore par les phénomènes étranges,

Dépilatoire Hospitalier

DISSOUT LE POIL COMME L'EAU DISSOUT LE SUCRE

Indications

Poils disgracieux du visage ou du corps (moustache féminine, favoris, etc...).

Remplace le rasoir pour rendre nettes et glabres les régions où doit trancher le bistouri.

Avantages

Seul dépilatoire scientifique.

Inoffensif (ne contient ni chaux vive, ni arsenic, ni acétate de thallium).

Ni douleur, ni rougeur, ni irritation cutanée.

Dissout le cheveu ou le poil en 3 minutes.

Dissout jusqu'à la racine.

Le poil repart parfaitement après une première application ; puis la repousse se fait de plus en plus lente, de plus en plus grêle, de plus en plus pâle à la suite des applications successives : plus de repousse à la longue (atrophie de la papille pileaire que le Dépilatoire a pénétrée, "mordue", lésée).

Préparé par M. Chantereau, ancien interne des Hôpitaux de Paris, lauréat de l'Assistance Publique (1^{er} prix des Hôpitaux, 1905), pharmacien de 1^{re} classe, 8, rue de Constantinople, Paris.

PRIX FRANCO. — Pour le visage : au Public 12 fr., aux Médecins 9 fr. 50

Pour le corps : — 20 fr., — 16 fr.

qui ne tardèrent pas à s'y produire. Dès 1729, les personnes venues en pèlerinage au tombeau se sentaient tout à coup saisies de spasmes convulsifs, en proie à une sorte de délire extatique et prétendaient l'avenir. D'autres se croyaient ou se trouvaient subitement délivrés de leurs maladies. Des infirmes furent alors apportés de tous les coins de la France. Tous étaient agités d'évidentes convulsions ; de là le nom de *convulsionnaires* qui leur fut donné. Certains membres du clergé se montrèrent d'abord favorables à ces événements singuliers. Mais avec le temps l'indécence et la cruauté se mêlèrent au fanatisme. Des femmes se soumettaient à de vrais supplices, appelés *secours*, dans leur langage mystique. De jeunes hommes appelés *secouristes* les fouettaient et leur labouraient les chairs : les malheureuses, atteintes d'hystérie, demeuraient insensibles à la douleur physique. En 1732, on fit fermer le cimetière.

Nous reproduisons deux gravures concernant une miraculée et l'extrait suivant du travail du D^r Noir, qui terminait son intéressante communication.

« Après l'énumération que je viens de faire des miracles du Diacre Paris, dit le D^r Noir, jetons un coup d'œil rétrospectif sur l'Histoire du jansénisme. On se rendra compte, en le parcourant, que l'épidémie des convulsionnaires de Saint-Médard est le dernier et le plus violent des accès de folie mystique qui, durant un siècle, se succédèrent dans un milieu de croyants, évidemment sincères, mais trop souvent fanatiques.

« Dès le début de 1638, lors de la mort de Saint-Cyran, nous voyons un miracle survenir par l'atouchement des pieds de ce saint homme. Un gentilhomme du Quercy, M. de Bascle, ami de Fénelon, était venu se réfugier à Port-Royal des Champs où son ascétisme le faisait appeler par Saint-Cyran, le troisième des ermites. A la suite d'infortunes conjugales auxquelles il avait eu beaucoup de peine

à se résigner, M. de Bascle avait été frappé de troubles nerveux, il marchait avec difficulté et était hanté de visions diverses, durant lesquelles, par



Une miraculée de Saint-Médard : Marguerite Françoise du Chesne.

(D'après une estampe du temps.)

La malade était paralysée de tout le côté gauche et hydrophobe, sujette à des attaques qualifiées alors d'apoplexie et de léthargie, etc. La présente gravure la représente en pleine crise d'hystérie convulsive.

exemple, lui apparaissait saint Jean-Baptiste dans le désert. Lors de la mort de Saint-Cyran, M. de Bascle se traîna péniblement jusqu'à son cadavre. Dès qu'il eut touché les pieds du mort, il jeta ses béquilles

et se déclara guéri. L'histoire des convulsionnaires eut débuté un siècle plus tôt s'il y avait eu beaucoup de Bascle parmi les solitaires de Port-Royal.

« Tout le monde connaît le miracle de la sainte Epine qui survint le vendredi 24 mars 1656 à une niece de Pascal, Marguerite Périer. Atteinte d'une affection des voies lacrymales, elle fut guérie à Port-Royal de Ville par l'atouchement d'un reliquaire contenant une des épines de la couronne du Christ.

« Plus tard, le 27 juin 1690, la mort de M. de Ponchâteau donna lieu à une véritable crise de folie collective. M. de Ponchâteau, petit-neveu du grand Richelieu à la mode de Bretagne, était oncle du duc et du cardinal de Coislin. Ce très noble gentilhomme, janséniste austère, mourut en odeur de sainteté. Ses obsèques, à Saint-Gervais, donnèrent lieu aux scènes de fanatisme les plus scandaleuses. En touchant les pieds du cadavre, une fillette atteinte d'érouelles vit ces tumeurs se dissiper en un jour. Médecins et chirurgiens attestèrent le miracle. Aussitôt une foule fanatisée envahit l'Eglise, descenda sur cerneuil, lacra le linceul et l'on eut grand-peine à éviter le dépeçage du cadavre, chacun voulant emporter sa part de reliques. Les jansénistes intelligents, tels que Nicole et dom Clémentine, déplorèrent ces excès et mirent en doute le miracle.

« Seize ans plus tard, le 20 avril 1706, la mort de la Mère Boulard, abbesse de Port-Royal, donna encore lieu à un accès de délire collectif. Pendant l'agonie de cette abbesse, de 10 heures du matin à 4 heures et demie du soir, 17 personnes, comprenant des religieuses et des dames du monde, dont une atteinte de surdité, entendirent des chants mélodieux provenant de voix très jeunes et très douces qui les ravirent toutes. Une voix prononça très distinctement un des répons des prières d'agonisants : *Subvenite et occurrite*.

AFFECTIONS NERVEUSES DOULEURS INSOMNIES

Comprimés

HYPNASE VERGELOT

Adultes { 2 comprimés en se couchant.
1 ou 2 au moment des crises.

Enfants : 1 comprimé par jour.

Littér. et échantil. sur demande E. VERGELOT 163 r. de Flandre, PARIS

ASSOCIATION DES FERMENTS AUX HYPNOTIQUES ABSENCE TOTALE DE BROMURE

« Il se glissa de temps à autre des demi-imposteurs parmi les mystiques; telle fut cette visionnaire, venue de Savoie à Paris en 1693, qui, sous le nom de Sœur Rose, parvint à surprendre la bonne foi de l'abbé du Guet; ce dernier, après l'avoir revue à Annecy en 1715, avoue s'être laissé prendre par ses extases et ses folies.

« La mort du diacre Paris, le 1^{er} mai 1727, fut l'origine des accès les plus importants. L'épidémie atteignit son exaltation la plus grande de 1730 à 1732. L'œuvre des Convulsions fut créée, des sortes de sectes, comprenant des aboyeurs, des sauteurs, des miaulants, se constituèrent. Quelques jansénistes de bon sens, tels que l'abbé d'Asfeld et M. du Guet, alors à Troyes, eurent alors le périlleux courage de protester contre les convulsions et les miracles. A la fin de 1732, le directeur du jansénisme central, M. Boursier, créa un Conseil de théologiens pour juger les convulsions selon les règles. Hecquet, ancien doyen de la Faculté de médecine de Paris, méritant partisan de Port-Royal, consacra, en 1735 ses derniers écrits à combattre l'œuvre des Convulsions qu'il considérait comme choses naturelles et non miraculeuses.

Ce fut en vain, l'épidémie continua, et lorsque le cimetière de Saint-Médard fut fermé, les convulsionnaires rares, cependant, depuis 1730, refluerent à Port-Royal des Champs. Là, les scènes scandaleuses se continuèrent jusqu'au jour où M. de Mauviesse, alors ministre, donna l'ordre d'occuper militairement le vallon.

On voit, par ce court exposé, que les convulsions du cimetière de Saint-Médard ne furent que les derniers soubresauts d'un long accès de folie mystique collective.

Il n'est pas sans intérêt de rapprocher ces faits de ceux qui se produisirent quelques années plus tard, en 1740 et 1757, chez les Herhutistes, secte dérivée de celle des frères Moraves et fondée en Frise vers

1722 par le comte de Zinzendorf, A. Nieuwkerk, en Gueldre, puis à Aalten, une véritable épidémie d'extases et de convulsions éclata dans ce milieu



Une miraculée de Saint-Médard : Marguerite François du Chesne.

(D'après une estampe du temps.)

La malade que nous avons vue sur la gravure précédente en proie à des convulsions hystériques est ici devenue calme. La sœur, dit la chronique, fut obtenue radicalement en trois séances.

de protestants, qui se croyaient animés du Saint-Esprit et affirmaient tomber en état de grâce. Un homme de bon sens, le pasteur Stinstra, voulant préserver ses fidèles Mennoites de la contagion, écrivit un mémoire intitulé : *Lettre sur le Fanatisme*, où, en se servant des observations de Hoff-

mann, le savant auteur de la *Médecine rationnelle*, il chercha à démontrer que tout ceci était morbide et n'a rien de surnaturel.

« J'ai, en 1901, dans un article du *Progrès médical*, publié une analyse du mémoire du pasteur Stinstra et montré l'analogie qui existe entre les deux épidémies de convulsionnismes, éclatant cependant dans des milieux bien différents. Toutes deux ont leur origine dans les discussions de la prédestination de la grâce d'après saint Augustin, discussions qui déterminèrent chez quelques personnes à cerveau déséquilibré, l'extase d'abord, les convulsions ensuite. Puis ces crises se répétèrent, frappèrent les esprits simples et bornés qui, vivant à Paris comme en Frise, dans un milieu singulièrement mystique, créèrent des foyers de contagion et transformèrent les faits isolés en de véritables épidémies de folie fanatique.

« N'est-il pas curieux de constater que le principe de causalité a appliqué ici à des phénomènes sociaux et que, chez les protestants comme chez les jansénistes, la même cause dans les mêmes conditions a produit les mêmes effets.

D^r JULIEN NOIR.

LA MUTUALITÉ LIBRE

Le D^r Cassel juge sévèrement et à juste titre la mutualité officielle dans le Réveil médical.

Pourquoi je ne prône que les *Mutualités libres*? dit-il. Parce que la *faute de l'Etat* est toujours lourde, onéreuse, vexatoire; parce qu'au lieu d'être entre vous, en bons camarades, vous êtes sous le bon plaisir de MM. Lebarcau, Taffon et Grincheux; parce qu'au lieu d'administrateurs choisis par vous et parmi vous, vous êtes entre les mains de *chefs de service hostiles* etc.; parce que la loi des sociétés de secours mutuels (approuvées) du 22 avril 1898 est une loi d'entrave, de servitude et d'oppression; parce que (mais je n'en finirai pas!) l'*Etat-voleur* vous annéantit sous les fiscalités, les retards, les formalités, les fins de non-recevoir, etc.!

PULMOSÉRUM

Bailly

Expérimenté avec succès dans les Hôpitaux, Cliniques, Dispensaires et par plus de :
5.500 Médecins Français et 23.000 Médecins Étrangers

CONDENSE EN UNE SYNTHÈSE HÉROIQUE

Résume ce que nous avons de plus efficace contre

TOUX-RHUMES-BRONCHITES

GRIPPE-ENROUEMENT

TUBERCULOSE LATENTE

PRESCRIRE : Une cuillerée matin et soir A. BAILLY, 15, rue de Rome. PARIS

HUNYADI JÁNOS

dite EAU DE JANOS
Eau Purgative Naturelle



EFFET PROMPT. SÛR ET DOUX
Pour éviter toutes substitutions
prière à MM. les Docteurs
de bien spécifier sur leurs
ordonnances la MARQUE

HUNYADI JÁNOS

Adreas SAXLEHNER Budapest

Traitement des **Varices**

Migrales
Maux d'estomac
Maux de reins
CONSTIPATION
Douleurs périodiques chez la femme
PARALYSES
Troubles circulatoires, etc.
par la BANDE ou la CEINTURE

Electro-Faradique

Brevet s. g. d. g. du D^r Gaston PEGOT
Envoi franco des Notices explicatives
Maison MATHIEU, 113, boulevard St-Germain, Paris
Téléphone Gobelins 11-10

CRÉATION OU ÉVOLUTION ?

M. Jean Guichard vient de publier un intéressant travail sous ce titre (1). Qu'il nous permette d'offrir à nos lecteurs les lignes que voici, qui ont trait au problème de l'évolution et du transformisme.

Jusqu'au siècle dernier, l'homme était certain de son origine surnaturelle : une âme immortelle *animait* son corps périssable tiré par Dieu du limon de la terre. Quand à la Femme, le Seigneur l'avait formée d'une côte tirée d'Adam, le premier homme :

Le Seigneur Dieu forma l'homme du limon de la terre ; il répandit sur son visage un souffle de vie, et l'homme devint vivant. Le Seigneur Dieu envoya à Adam un profond sommeil, et lorsqu'il était endormi, il tira une de ses côtes et mit de la chair à sa place.

Et le Seigneur Dieu, de la côte qu'il avait tirée d'Adam, forma la femme et il l'amena à Adam (Genèse, 7, 21, 22).

Le premier couple humain était parfait, possédait toutes les qualités, mais à la suite d'un acte de désobéissance causé par la gourmandise, il avait été chassé de l'Éden, maudit par Dieu, et condamné à vivre désormais sur une terre désolée.

Parce que vous avez mangé du fruit défendu, avait dit le Seigneur, la terre sera maudite à cause de ce que vous avez fait, et vous n'en tirerez de quoi vous nourrir pendant toute votre vie qu'avec beaucoup de travail. Elle vous produira des épines et des ronces, et vous vous nourrirez de l'herbe de la terre, (Genèse, III, 17 et 18).

À partir de cette déchéance, la vie de l'humanité souffrante avait commencé. L'être humain était devenu sujet à la douleur, à la mort ; il transmettait à ses descendants l'aptitude au péché ou concupiscent, conséquence de la faute originelle.

Telle était dans ses grandes lignes la croyance générale de nos pères, relative aux origines.

(1) *Création ou évolution ?*, par J. Guichard ; Figueire, éditeur.

C'est en 1809 qu'éclata le coup de foudre. Un savant zoologiste français, Jean Lamarck, osa publier un livre *la Philosophie zoologique*, dans lequel il prétend s'appuyer sur les sciences naturelles pour démontrer que loin d'être une créature spéciale,



(Cliché du Correspondant Médical)

Le Seigneur fait naître Ève d'une côte d'Adam.

D'après la gravure d'A. Dürer.

L'être humain est un mammifère supérieur et appartient au règne animal.

Véritable créateur du transformisme, Lamarck enseigne que les formes organiques procèdent les unes des autres, grâce à une filiation ininterrompue. La totalité des espèces animales et végétales a

pour ancêtre commun une matière mucligineuse de forme très simple. Les êtres varient par suite des changements dans les milieux ambiants, changements produisant de profondes modifications dans les besoins de ces êtres. L'importance de ces besoins entraîne le développement ou la régression des organes, d'où la fausseté loi :

Dans tout animal qui n'a point dépassé le terme de ses développements, l'emploi plus fréquent et soutenu d'un organe quelconque fortifie peu à peu cet organe, le développe, l'agrandit, et lui donne une puissance proportionnelle à la durée de cet emploi, tandis que le défaut constant d'usage de tel organe, l'affaiblit insensiblement, le détermine à diminuer progressivement ses facultés, et finit par le faire disparaître.

Telle est, très brièvement exposée, la théorie « lamarcienne », à l'appui de laquelle les études de Darwin ont apporté les preuves les plus convaincantes.

Lamarck est méprisé, ignoré, calomnié ; il vieillit presque aveugle sans un témoignage d'estime, lui, dont l'œuvre révolutionnera le monde.

Quelques disciples de Lamarck, Geoffroy Saint-Hilaire surtout, entreprennent la lutte contre les dogmes scientifiques, contre les pontifes, contre le Cuvier notamment qui, malgré sa haute valeur et ses titres sonores, s'en tient encore aux enseignements de la Genèse sur la question des origines.

Les chercheurs se mettent à l'ouvrage ; l'origine naturelle de l'homme paraît évidente, mais encore faut-il l'établir avec des arguments probants et scientifiques. Le livre *l'Origine des Espèces* du naturaliste anglais Darwin apporte ces arguments.

L'apparition de ce livre en 1859 déclencha une véritable enthousiasme. Huxley prend la défense des nouvelles doctrines et, comme les contradicteurs s'ingénient à faire ressortir les dissemblances anatomiques existant entre l'homme et les singes actuels, il établit avec précision que, au point de vue anatomique, la différence entre l'homme et le singe anthropomorphe immédiatement inférieur est moindre que

ROYAT
AUVERGNE

Je suis la santé...

par ses

BAINS CARBO-GAZEUX

GUÉRIT

Cœur gras, emphysème, hypertension artérielle, sclérose

et en général les affections du cœur

J. L. Marchand

Pour Renseignements s'adresser :

au Directeur de l'Etablissement

à ROYAT (Auvergne)

L'ART DÉCORATIF

REVUE DE L'ART ANCIEN & DE LA VIE ARTISTIQUE MODERNE

DIRECTEUR : FERNAND ROCHES

ADMINISTRATION & REDACTION
4, RUE LE GOFF, PARIS (V)
TELEPHONE 203-02

L'ART DÉCORATIF est la plus vivante, la plus complète et la mieux illustrée des revues d'art françaises

Envoi franco de numéros spécimens
ABONNEMENTS : 22 fr. par an

celle existant entre ce dernier et le singe immédiatement inférieur. En d'autres termes, il y a moins de différence entre un homme et un gorille, qu'entre un gorille et un chimpanzé.

Aujourd'hui tous les hommes de science vraiment indépendants sont partisans de la géniale théorie de l'évolution.

Le transformisme a inauguré une ère nouvelle de progrès intellectuel. Il n'est pas une science qui ne porte actuellement l'empreinte de la philosophie zoologique.

Voici l'opinion d'un célèbre professeur, Fritz Muller :

L'histoire de l'évolution embryonnaire d'un individu d'une espèce est une répétition courte et abrégée, une sorte de rétrospection de l'histoire de l'évolution de l'espèce.

Lors de sa fameuse lutte avec Cuvier, en 1830, Geoffroy Saint-Hilaire avait soutenu la même thèse, confirmée depuis par les embryologistes.

Pendant l'évolution intra-utérine, l'embryon humain passe par différentes formes animales qui rappellent les formes correspondantes de l'évolution ancestrale.

L'homme n'a pas évolué, s'il est resté tel que le Créateur l'a formé, ce qui signifie cette évolution embryonnaire ? et comment l'expliquer ?

L'homme n'a pas évolué, pour- ce que le fœtus humain accuse-t-il une longueur démesurée des bras ? pourquoi se couvre-t-il de poils disposés régulièrement sur toute la surface du corps à l'exception du nez, des mains et des pieds ?

Comment se fait-il que les embryons des mammifères supérieurs, l'homme y compris, se ressemblent tous ?

Pourquoi l'homme possède-t-il des dents de

sagesse qui ne lui sont d'aucune utilité, et occasion- nent très souvent des malaises et des accidents plus ou moins graves ? des rudiments de muscles moteurs de l'oreille ? une glande pinéale, rudiment d'un œil cyclopéen ? des replis semi-lunaires aux yeux (rudi-

N'étant pas aussi adaptée aux conditions de la vie que le sont par exemple les orchidées pour la fécondation par l'intermédiaire des insectes, ou les guêpes fousseuses pour la conservation de leur progéniture, la nature humaine rappelle plutôt ces insectes qui se brûlent les ailes, poussés vers la lumière par leurs instincts.

Pourquoi l'homme possède-t-il un appendice vermiforme, cause de l'appendicite ? un gros intestin, réservoir de déchets de la nourriture qui s'y accumulent et empoisonnent l'organisme ?

Pourquoi les mâles ont-ils des mamelles ?

La réponse scientifique est pré- cise : tous ces organes sont les vestiges d'organes ayant appartenu à nos ancêtres, et dont nous n'avons plus besoin ; ce sont des preuves irréfutables de notre origine ani- male. La plupart de ces organes se sont atrophiés au cours des âges et une régression s'est produite, il n'en reste plus que des rudiments (1).

L'ÆSCULAPE DU PLATEAU DE MAKTAR

M. Louis Chatelain, poursuivant ses recherches sur le plateau de Maktar en Tunisie, a mis à jour une vaste construction composée d'un péristyle et de plusieurs salles.

Il a trouvé parmi d'autres objets une statue d'Æsculape en marbre, d'un travail très curieux. Cette dé- couverte est importante en ce sens que jusqu'ici l'on n'avait encore dans cette région rien trouvé qui fit mention du culte d'Æsculape.

(1) La balneaire offre un exemple classique de régression d'organe : mammifère adapté à la vie aquatique, cet animal possède un rudiment de fémur dont on ne peut expliquer la présence que par la loi de Lamarck.



Le Monde sortant du Chaos. — Vieille gravure de Mathew (xviii^e siècle).

ments de la troisième paupière recouvrant le bulbe oculaire chez les oiseaux ?

Il ne peut y avoir de doute, écrivait, en 1903, le savant professeur Metchnikoff, que la nature humaine, bien que parfaite sous beaucoup de rapports, ne présente des délar- monies très nombreuses et très grandes, source de tant de nos malheurs.

ANTISEPSIE INTESTINALE : MÉDICATION LACTIQUE

COMPRIMÉS et PÂTE à l'



LACTO-ANTISEPSINE

(MICROLACTINE)

Autres formes thérapeutiques : LAIT CAILLÉ — Bouillon — Poudre

DOSES

Comprimés. 3 à 6 par jour (4 tr. la boîte de 50).
Pâte. 1/2 à 1 cuillère par jour (6 tr. la boîte).
Produit réglementé délivré au pharmacien ou bouillier normal.

FERMENT LACTIQUE

Laboratoire du D J. TROUETTE

SÛR et ACTIF (bactérie Bulgare)

Entièrement préparé par le —
Demande ÉCHANTILLONS —
Notices : 10, rue du Bac, PARIS

La Lacto-Antiseptine du D J. Trouette
veille pour les esprits fondés sur les ferments lac-
tiques : ANTISEPSIE INTESTINALE, CLÉ-
RATIONS, PLAIES SPHACÉLÉES, etc.

Antalgol DALLOZ (Quino-Salicilate de Pyramidon)

Névralgies * Migraines * Goutte aiguë ou chronique * Gravelle * * * * *
Lithiase rénale * Rhumatisme chronique * Fièvre de Fatigue * Insomnies, etc.

Adultes : 4 à 8 cuillerées à café, suivant
les cas, dissous dans de l'eau
Enfants : 2 à 4 cuillerées à café, suivant
les cas, dissous dans de l'eau

Voir nos CONDITIONS D'ABONNEMENT

et nos PRIMES, Page 1

QUELQUES TRAITEMENTS OCCULTES DE LA VIEILLESSE

par le D^r GASTON DURVILLE

Vivre, vivre longtemps, retarder le jour où nous redevenons poussière, voilà le but, le grand but qu'ont toujours poursuivi les humains.

Alexandre Dumas a très bien dit : « La vie est la dernière habitude qu'on veuille perdre, parce que c'est la première qu'on a prise. »

Dans le même ordre d'idées La Fontaine nous dit dans la fable « La Mort du Bûcheron » :

Le trépas vient tout guérir,
Mais ne bougeons d'où nous sommes.
Plût souffrir que mourir,
C'est la devise des hommes.

Et Montaigne disait dans ses « Essais » avec beaucoup d'apropos : « Tant que les hommes sont accoutumés à leur être misérable, qu'il n'est si rude condition qu'ils n'acceptent pour s'y conserver. »

Pour se conserver, l'animal mange et se défend. L'homme, lui, animal plus évolué que les autres devait chercher à faire mieux que ses frères animaux, et à prolonger longtemps ses jours, grâce aux efforts de son intelligence.

Si nous voulons jeter un regard à travers les peuples et les temps, nous constaterons sans peine qu'une foule de gens, qu'ils fussent des savants ou des charlatans, ont cherché à sonder, à éclaircir cette

passionnante question de la longévité. Combien de gens, de bonne ou de mauvaise foi, ont vanté d'extraordinaires mixtures, et d'étranges breuvages pour prolonger les jours !

Le moyen âge qui fut si fécond en idées bizarres

d'enchantements de toutes sortes et de sortilèges, devait naturellement chercher l'extraordinaire substance qui prolongerait la vie.

Nous voyons les alchimistes pâlir sur le creuset pour découvrir l'élixir de longue vie, la pierre philosophale qui devaient éternellement prolonger les jours.

Les Elixirs de longue vie

Les élixirs de longue vie qu'ont fabriqués les alchimistes peuvent se classer en trois catégories principales d'après leurs composants essentiels.

Les uns sont à base de produits végétaux. Parmi ces végétaux, citons le cèdre. Le cèdre était considéré comme un des arbres qui vivent le plus longtemps.

Il est curieux de remarquer que les alchimistes, courant après leur chimère, ont cru réaliser la longévité éternelle en se servant des leurs breuvages de plantes vivantes longtemps.

Nous retrouverons tout à l'heure la même idée, lorsque nous étudierons les élixirs à base de produits animaux : ceux-ci étaient surtout composés avec la chair des bêtes dont l'existence est longue.

Mais restons pour l'instant avec les élixirs à base de produits végétaux.

Pour nous montrer l'importance qu'attachaient les moyenâgeux aux élixirs de cette sorte, qu'il me suffise de vous citer une des formules entre mille qu'on peut lire dans un recueil ancien, le Petit Albert :



Philémon métamorphosé en chêne, Baucis devenant tilleul.

(Vieille gravure de Mathias, XVII^e siècle.)

Pauvres et accablés d'années, Philémon et Baucis mirent avec empressement leur modeste logis à la disposition de Jupiter et de Mercure, défaits en voyageurs et qui partaient avaient été étonnés. A Jupiter qui se fit connaître à eux après le repas lui demandèrent la faveur de ne pas mourir l'un sans l'autre. Le vieil artiste du XVIII^e siècle, s'inspirant du récit d'Ovide, nous montre ingénument la métamorphose des deux êtres.

PHAGOTAXINE

Echantillon et littérature : Pharmacie GOUDEL, 213, rue Saint-Honoré

Solution OXYGÉNOZONISÉE obtenue par l'action des Rayons ultra-violetes

ANALGÉSIQUE - BACTÉRICIDE - MICROBICIDE

S'emploie dans toutes les circonstances où les microbes sont les agents des maladies — Dans toutes les

brûlures profondes, Fièvre typhoïde — Dans les Angines et le Brucellose infectieuse.

COMPRESSES - LAVAGES - LAVEMENTS - ET A L'INTÉRIEUR

TRAITEMENT PAR LES

CONSTIPATION

Chronique ou Accidentelle

Fermentations gastro-intestinales

Intoxications bacillaires

Troubles hépatiques et biliaires



Produit naturel et complet

à base de Podophyllin et Cascara

Dose : un ou deux grains avant ou au milieu

du repas du soir.

Administration : 64, BOULEVARD PORT-ROYAL, PARIS

CARTOUCHE AUTO-PRODUCTRICE D'ALDEHYDE FORMIQUE

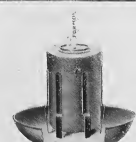
Autorisée par le Ministre de l'Intérieur

sur avis favorable du Conseil Supérieur d'Hygiène Publique de France

POUR LA

DÉSINFECTION DES LOCAUX APRÈS MALADIES CONTAGIEUSES

Procédé simple, discret, économique, rapide, efficace



VENTE AU PUBLIC

Réglementaire

FUMIGATOR n° 3, 2.30 pour 15m²

FUMIGATOR n° 4, 2.75 pour 20m²

TELEGRAPHE : FUMIGATOR-PARIS

FUMIGATOR

GONIN
Le FUMIGATOR
comporte à la fois
l'appareil et l'antiseptique.
Avec le FUMIGATOR aucune détérioration n'est à craindre et les locaux soumis à son action sont réhabilités le jour même.

Le FUMIGATOR se conserve indéfiniment à l'abri de l'humidité.

Rien ne s'oppose à ce qu'il en soit fait provision.

FRANCO DE PORT
pour commande de
50 fr. adressée à

GONIN

60, Rue Saussure, PARIS-XVII^e

Ingenieur-Constructeur
Pharmacie de 1^{re} Classe

CONDITIONS SPÉCIALES
à MM. les
Médecins et Pharmaciens

Prenez 8 livres de suc de mercurel (?) deux livres de suc de bourrache, tiges et feuilles, douze livres de miel de Narbonne ou autre, le meilleur du pays, mettez le tout bouillir ensemble un bouillon pour l'écumer, et le passer par la chausse d'Hippocrate (Hippocrate) et le clarifiez. — Mettez à part infuser pendant 24 heures quatre onces de racines de gentiane coupées par tranches, dans trois chopines de vin blanc, sur des cendres chaudes, agitant de temps en temps vous passerez ce vin dans un linge, sans l'exprimer. Mettez cette colature dans lesdits sucs avec le miel, faisant bouillir doucement le tout et cuire en consistance de sirop, vous le mettrez à rafraîchir dans une terrine vernissée, après dans des bouteilles que vous conserverez en un lieu tempéré pour vous en servir en prenant chaque matin une cuillerée. — Ce sirop doit prolonger la vie, rétablir la santé contre toutes sortes de maladies, même la goutte, dissiper la chaleur des entrailles, et quand il ne resterait dans le corps qu'un petit morceau de poison et que le reste serait gâté, il neutraliserait le bon et rétablirait le mauvais. Il est bon pour les douleurs d'estomac, pour les sciatiques, les vertiges, la migraine et généralement pour les douleurs intérieures.

En prenant seulement tous les matins une cuillerée de ce sirop, on peut s'assurer de n'avoir besoin ni de médecin ni d'apothicaire, et on passera tous jours de la vie destinée de Dieu dans une heureuse santé.

Je serais fastidieux de vous citer encore d'autres recettes.

Ces élixirs à base végétale pour nous occuper des mixtures à base animale.

Celles-ci étaient surtout fabriquées avec la chair des bêtes dont la vieille se passe pour être très tardive : celle de l'aigle et du serpent par exemple.

Les alchimistes croyaient que le

serpent, qui « se dépouille périodiquement des tristes attributs de la caducité », en perdant sa peau, redevient éternellement jeune et devait par conséquent donner une mixture de longévité.

La corne du rhinocéros jouissait, elle aussi, de propriétés extraordinaires.

Il semble ridicule, à un premier examen, de raisonner comme les alchimistes en affirmant que telle bête qui vit longtemps peut transmettre la propriété de vivre vieux.

Toutefois, c'est en appliquant ce principe que les alchimistes ont créé l'organothérapie qui nous donne actuellement de beaux résultats.

Pour rendre intelligent, on faisait manger de la cervelle; on faisait absorber du foie pour guérir la jaunisse. L'usage de ces produits biliaires pour traiter les affections du foie et de l'intestin remonte, dit-on, aux Chinois.

Hippocrate, 460 ans avant Jésus-Christ, conseillait l'usage du fiel de taureau mélangé à du miel, en suppositoires, pour combattre l'engorgement intestinal. Paul d'Égine, Actuarius, conseillaient d'absorber le foie qui a servi aux fumigations.

Galen, Oribase, Nessie (785-809), Albert-le-Grand, Paracelse; Pernel, médecin de Henri II, soignent les jaunisses par l'emploi de la bile.

Or, qui a fait le professeur Brown-Séquard ? Il a confirmé tout simplement les idées des anciens alchimistes et des anciens médecins; et ces idées, les médecins homéopathes les ont reprises.

Nous soignons le goître exophtalmique, maladie due à une lésion d'une glande appelée corps thyroïde, par de l'extrait de corps thyroïde. Certaine forme de crétinisme, due à l'absence de ce même corps thyroïde, s'améliore par l'absorption d'un extrait de la glande.



Le rajeunissement d'Eson par la magicienne Médée. (Gravure de Nicolas Briot, xvi^e siècle.)

Médée, devenue amoureuse de Jason, consentit à rajourner le vieil Eson, père de Jason. Elle le coupa en morceaux et jeta ses membres dans une chaudière d'eau bouillante. Elle retira Eson vivant et rasquillard.

CONSTIPATION HABITUELLE C^{HO} **AFFECTIONS DU FOIE**

CASCARINE LEPRINCE

ATONIE DU TUBE DIGESTIF

LAXATIF PARFAIT

emploie dans tous les cas et réussissant toujours en variant le mode d'emploi

Principe utile défini
de la Cascara Sagrada

Thèse de D^r en Médecine PARIS 1909

"Des Purgatifs organiques, la Cascarine en particulier".
D^r GASTAL.

Action régulière
sans accoutumance ni irritation consécutive à son emploi.

Seul Produit indiqué
dans la Grossesse et l'Allaitement.

GROS: 62, Rue de la Tour, PARIS, XVII^e

PILULES & ÉLIXIR

DETAIL: Toutes Pharmacies

jeune femme, épris d'une nymphe « vêtue d'azur et de rose » dans les bois de Combourg, la Sylphide. Plus tard, il écrit, ce sont les forêts qui inspirent ses plus belles pages. Amant, c'est dans le cadre de paysages qu'il goûte et procure la volupté la plus vive, dans la retraite champêtre de Savigny, près de M^{re} de Beaumont, dans le cabinet de verdure du parc de Fervacques, avec M^{re} de Custine; avec Juliette, peut-être dans le jardin de l'hôtel de la rue d'Ajou, sous un rayon de lune, sûrement sous les ombrages de la forêt de Chantilly. Oh! La forêt de Chantilly! « N'oubliez pas la forêt de Chantilly! » « Songez à Chantilly. », lui écrit-elle. Elle, non plus, n'oublie pas Chantilly.

À défaut d'une forêt où il put librement s'ébattre, il s'offrit un coin de broussailles dont, à grands traits, il fit un parc. À la Vallée-aux-coups il planta des arbres, leur fournit une terre qui soit meilleure nourrice que cette sablonnière, il les émonda, délivra chacun d'eux « du ver attaché à sa racine, de la chenille collée à sa feuille ». Avec quelle joie il parla de sa « chère Vallée »; avec quelle allégresse il l'a retrouvée. Thiers y a passé, sous les giboulées de mars! Avec quel regret il la quitte, sa « pauvre Vallée », et avec quelle tristesse, perdue de vue, il s'en sépare! D'elle-même, assurément, sa dévotion allait à Princes, dieu des jardins, plutôt qu'à charpentier Joseph.

désespérée qu'elle fit en 1880 pour lui épargner la déclaration de déchéance.

On rapporte que lorsqu'elle apprit que la com-

« Des hommes vont venir, cria-t-elle aux soldats, pour s'emparer de votre roi; défendez-vous, tuez ces hommes et sauvez le roi! »

Quand arriva la commission, les gardes qui accompagnaient les délégués du gouvernement s'emparèrent de la baronne de Truchsess et la conduisirent à l'intérieur du château pour éviter un scandale. Elle leur échappa des mains, se précipita dans le palais et courut aux appartements du roi. Lorsque la commission pénétra dans la chambre du souverain, la baronne Truchsess était déjà auprès de Louis II. D'une voix entrecoupée qu'elle tâchait de rendre calme et persuasive, elle s'efforçait de convaincre le roi de profiter de l'aide qu'elle lui offrait de se sauver. Louis II l'écoutait attentivement, mais sans paraître comprendre. C'est à ce moment que survinrent les commissaires. En un instant le roi fut entouré et isolé avant d'avoir pu profiter des conseils de la baronne.

En 1886, dans des circonstances demeurées mystérieuses, Louis II trouva la mort, avec son médecin Gradron, dans les eaux du lac de Starnberg. M^{re} de Truchsess alla dès lors, à chaque anniversaire, déposer des fleurs sur la tombe royale. Une clause de son testament enjoignait à ses héritiers de rester fidèles à cette pieuse coutume.



Le Salon de Madame Récamier à l'Abbaye-aux-Bois, par Aubrey Leconte.
(Bibliothèque Nationale, Cabinet des Estampes.)

UNE FIDÈLE AMIE DU ROI LOUIS II

Cela annonçait récemment la mort à Munich de la baronne de Truchsess. Elle était connue en Bavière pour son amour pour le roi Louis II et la tentative

mission d'Etat allait se rendre au château de Hohenschwangau pour annoncer au roi la régence du prince Luitpold, elle partit aussitôt pour Neuschwanstein. Elle y arriva le matin et par bonheur avant la commission d'enquête. La garde du château refusa de la laisser passer.

AFFECTIONS BRONCHO-PULMONAIRES
Grippe, Scarlatine, Rachitisme

SOLUTION PAUTAUBERGE

au chlorhydrate-phosphate de chaux créosoté

LA MIEUX TOLÉRÉE DES PRÉPARATIONS CRÉOSOTÉES

Par l'action antiseptique qu'elle exerce à la fois sur les voies digestives et pulmonaires et par les éléments minéraux qu'elle fournit au système osseux et à la cellule, la SOLUTION PAUTAUBERGE est le médicament de choix de la bronchite chronique et de la tuberculose, et le remède le mieux indiqué pour obtenir la reconstitution physiologique dans les maladies paratuberculeuses.

L. PAUTAUBERGE, Courtoisville-Paris, et toutes Pharmacies

CACHETS DE

NÉURALGOL BROSSARD

au Lacto-Benzolate de Quinidine

SPÉCIFIQUE DE LA DOULEUR :

Néuralgies, Migraines, Rhumatismes, Grippe, etc.

Échantillons et Littérature sur demande

LABORATOIRE SOENEN & BROSSARD — LA ROCHELLE

Voir page 1 la liste de nos Primes.

LIPIODOL LAFAY

à 40% d'Iode sans aucune trace de chlore
54, Chaussée d'Antin, PARIS

FABRICANTS D'INSTRUMENTS DE CHIRURGIE, DE PRÉCISION, APPAREILS ORTHOPÉDIQUES

LUER (F. et Docteur W. WULFING-LUER), 104, boul. Saint-Germain, Paris. Tél. 813-90.

Fabrique d'instruments de Chirurgie et d'appareils de Médecine.

HUIT GRANDS PRIX.

Catalogue sur demande : 1^{er} Spécial pour l'ophtalmologie (1901); 2^o Spécial pour l'oto-rhino-laryngologie, l'asphago-trachéo-bronchoscopie (1911); 3^e pour la Chirurgie générale (1904).

THERMOTHÉRAPIE, appareils du Dr Miramon de la Roquette, pour la pratique médicale courante.

Air chaud; Lumière.

Helmreich, constructeur, fournisseur des hôpitaux, à Nancy.

COGIT (E.) et C^{ie}, boul. St-Michel, 36 Paris. Tél. 612-20.

Constructeur d'Instruments et Appareils pour les Sciences.

Fournitures générales pour Bactériologie et Micrographie.

Dépôt pour la France des Microscopes et des jumelles à prismes E. Leitz.

WICKHAM, ancien externe des Hôpitaux de Paris, Hors concours, Membre du Jury, 15, rue de la Banque, Paris. Tél. 270-55.

FABRIQUE DE BANDAGES HERNIAIRES. — Appareils à pièces interchangeables, légers, confortables, d'une robustesse et d'une sécurité absolues. Le principe mécanique qui préside à leur construction leur donne une supériorité incontestable.

Contention parfaite, souvent guérison.

BIBLIOGRAPHIE

VIVRE. LES LOIS BIOLOGIQUES DE LA FAMILLE ET DE LA SOCIÉTÉ HUMAINES. « La matière et la vie ». Conférences faites au « Foyer » et à l'« Université Haute-Ecole Sociales, par D. Grosset, professeur à la Faculté de Médecine de Montpellier. Roumégous et Dehan, imp., Montpellier.

Notre éminent collaborateur montre que les lois biologiques ne sont pas les actions pour l'homme que pour les animaux et, bien plus, que ces lois biologiques ne suffisent pas à elles seules à assurer la perpétuité et le progrès humain, et qu'il faut aux hommes une lumière que celle par qui les choses vivent et se colorent.

CE QUE NOUS APPRENNENT LES EX-LIBRIS DE MÉDECINS ET DE PHARMACIENS D'AUTREFOIS. brochure, par le D. Eugène Olivier. Société française des collectionneurs d'ex-libris, Paris.

Il s'agit là d'une très intéressante conférence donnée par notre ami le D. Olivier à l'A. G. de la Société française des collectionneurs d'ex-libris le 23 février 1913. Nous aurons bientôt plaisir à donner prochainement sous la signature du même auteur un article inséparable de nos pages.

LA GUÉRISON DES VERRUES. — DE LA MAGIE MÉDICALE A LA PSYCHOTHERAPIE. par P. Saintyves. Paris, Librairie Cécile Émile Nourry, 62, rue des Écoles, 3 fr. 50.

Cette étude fait partie d'une nouvelle collection intitulée « Science et Magie » et strictement limitée à 300 exemplaires.

L'auteur de ce savant travail a pensé que rien ne serait plus propre à élucider les rapports de la médecine avec l'antique magie des primitifs que l'examen d'un sujet précis et limité, comme la guérison des verrues. Il a pu ainsi revoir les méthodes et les pratiques populaires par lesquelles les sorciers et guérisseurs des campagnes se sont toujours flattés d'extraire ces excroissances.

Il a essayé de déterminer les principes et les lois qui leur permettaient de croire à l'efficacité de ces multiples pratiques, et il a pu saisir, par là, les liens qui les relient à la mentalité primitive. D'autre part, il s'est efforcé d'établir en vertu de quel principe vraiment scientifique les hommes arrivent à réussir et de mettre en lumière l'influence des pratiques traditionnelles sur l'emploi de la suggestion dans le traitement des verrues.

Il termine en faisant ressortir l'importance de la méthode psychopathologique et la nécessité ou nous sommes d'admettre aujourd'hui la possibilité d'agir par suggestion sur les tissus organiques.

LES MÉDECINS DE PASCAL. par le D. P. Just-Navarre, 1 brochure. Lyon, Rey, imprimeur.

Les lecteurs d'Æsculape ont en la première de ce beau travail qui paraît aujourd'hui en une brochure enrichie de précieuses notes complémentaires.

L'ENFANT ET SON MÉDECIN. par le D. Albert Bail. A. Maloiné, éd., 6 fr. 50.

L'auteur a réuni dans ce petit traité tout ce qu'il est indispensable de savoir en pédiatrie.

Petit (format de poche) mais complet et très documenté (460 pages), il évite aux praticiens bien des recherches et fixera bien des hésitations.

Renseignements d'urgence, indications thérapeutiques, Administration, dosage des médicaments; Examen de l'enfant; Hygiène; Alimentation; Thérapeutique générale. Dictionnaire médico-chirurgical, contenant diagnoses, symptômes, diagnostic et traitement de chaque maladie. Renseignements de toutes sortes; sur les secours à la campagne, les stations thermales.

CONDUCTION SONORE ET AUDITION. par A. Zünd-Burguet. Maloiné, éd., 6 fr. 50.

Si le phénomène de la conduction sonore

est, au point de vue de la science spéculative, du plus haut intérêt, il prend une importance particulière quand on se livre à l'étude de ses rapports avec la physiologie pathologique. Comment l'otologiste peut-il traiter efficacement la surdité, par exemple, sans connaître la nature vraie de cette affection? Et comment lui serait-il possible de comprendre le phénomène anormal, s'il ignore les lois qui régissent la fonction normale? L'auteur, à cet égard, nous donne les bases de la conduction sonore et celle de la perception auditive, vérité qu'on n'aura jamais aussi bien saisie qu'après la lecture du livre de M. Zünd-Burguet.

Le dernier chapitre nous fournit les preuves zoologiques, physiques, anatomiques, histologiques, cliniques et pathologiques de la théorie défendue par l'auteur, d'après laquelle la fenêtre ronde est la seule voie de conduction du son au labyrinthe.

LE TRAITEMENT DE LA SYPHILIS « en Clientèle », par le D. H. Gagerol, professeur agrégé à la Faculté de Médecine de Paris. A. Maloiné, éd., Paris, 10 francs.

L'auteur a essayé de répondre aux vœux des étudiants et médecins: résumer tout ce qui était utile en pratique, supprimer tout ce qui était purement théorique; anatomie et histologie pathologiques, étiologie et statistiques, etc.

Toutes les questions de pratique ont été envisagées, sous développés. L'auteur n'a pas la prétention d'avoir « inventé »; mais il a réuni des documents épars, synthétisés des opinions souvent discordantes, en un mot, résumé de tout ce qui est indispensable de connaître de la syphilis en médecine pratique.

ENSEIGNEMENT DES ARTS DÉCORATIFS. Histoire générale; Procédés industriels; Caractéristiques des époques et des styles; Traitement de la composition décorative des œuvres d'art ancien, par

Léon Charvet. Edition publiée par Edouard Rouveyre, accompagnée de 122 figures. Flammarion, éditeur, 12 fr.

Quiconque, doué d'aptitudes heureuses, veut s'instruire de ce qu'il est de son plus grand intérêt de connaître pour acheter, vendre ou collectionner ce que l'on nomme improprement des antiquités ou des curiosités, montrer du goût et du raisonnement, ne peut se dispenser d'acquiescer des connaissances spéciales et une éducation artistique suffisante.

Ce sont ces connaissances et cette éducation, nécessaires pour apprécier et évaluer les œuvres et objets d'art ancien, que les experts, antiquaires, amateurs, officiers ministériels ou artisans, trouvent développées dans les Enseignements de M. Léon Charvet.

LA LÈPRE A TRAVERS LES SIÈCLES ET LES CONTRÉES. par le D. Zambaco Pacha, correspondant de l'Institut de France, membre associé national de l'Académie de Médecine de Paris, de la Société de Dermatologie, etc. 1 volume gr. in-8, de XII-185 pages, Masson et C^o éditeurs, 12 francs.

Le docteur Zambaco Pacha a consacré sa vie entière à l'étude de la Lèpre et a pu évaluer les nombreux travaux très étudiés sur cette maladie. Sur la fin de sa vie il a réuni en un volumineux ouvrage tous les documents qu'il a pu se procurer sur la question, ainsi que ses idées personnelles. Il corrigera les dernières épreuves de ce travail lorsque la mort est venue le surprendre.

L'œuvre qu'il avait entrepris et mené à bien est considérable. Elle nous fait revivre l'histoire de la lèpre et des lèpreux dans les diverses contrées et à travers les âges, l'auteur nous fait connaître les progrès de la lèpre, l'étude médicale de la lèpre, la bactériologie, son hérédité, sa contagiosité, son traitement. Cette étude, à la fois historique et médicale, est d'un grand intérêt et nous désire se documenter sur cette affection.

DICTIONNAIRE FORMULAIRE DES PRINCIPALES SPÉCIALITÉS PHARMACEUTIQUES

Antodol. — Combinaison synthétique, dans une glycérine spéciale, de trinitroalcol et d'un dérivé de la série allylique. Solution commerciale au centime.

Antiseptique. — 1 cuillerée dans un litre d'eau pour un usage courant.

Bromura Mure. — Plusieurs sels de sodium à base de bromure et d'acide d'orange anhydre.

1^{er} Sirop Hiver Mure au bromure de potassium; — 2^e au bromure de sodium; — 3^e au bromure de stromectol; — 4^e au polybromure de sodium (potassium, ammonium).

2 grammes de sel par cuillerée à soupe.

Epileptique, Hystérie, Névroses.

A. Lazeigne, Pont-Saint-Espirit (Gard).

Capsules ovariques Vigier (à 0 g. 20 c.). — De substance ovarique pure. Contre la Chlorose, les troubles de la fertilité, de la ménopause et de la ménopause, l'aménorrhée, etc.

Ces capsules s'emploient à la dose de 2 à 6 par jour, selon l'importance du trouble.

Chloéolokine. — Extrait séché de fiel de bœuf, renfermant tous les principes actifs de la bile animale. La Kinase.

Entérocolite, mucomembraneuse, constipation, insuffisances biliaires et pancréatiques.

Dragées « ovocères » kéraliques 6 à 12 par jour prises en 3 doses

égales (au déjeuner, au dîner et le soir en se couchant).

Laboratoire Duret et Raby, Marly-le-Roi (Seine-et-Oise).

Coaltar saponifié Le Beuf. — Émulsion de coaltar au goudron.

Antiseptique puissant, et particulièrement irritant, cicatrisant, adhésif, admis dans les hôpitaux de Paris.

Angines couenneuses, anthrax, gangrènes, herpès, lécrobécité, pyriasis, otites infectieuses, anguilles, etc. (Le médecin l'emploie à la fois plus ou moins diluée suivant les besoins).

Fragrance de la toilette: bouche, genèches, cheveux, ablutions journalières (à 2 cuillerées à soupe pour un litre d'eau).

Déjà: 25, rue Réaumur.

Depilatoire Hospitalier. — Dépilatoire scientifique, indolent, ne contient ni chaux vive, arsenic, ni acétate de thallium.

Dissout le poil comme un trait de sucre.

Ni douleur, ni rougeur, ni irritation cutanée; dissout jusqu'à la racine, en trois minutes.

Indications: 1^{re} *Chloracné* (maladie de la face); 2^e *Acné* (poils disgracieux du visage ou du corps, moustache féminine, favoris, etc.).

Paris, visage 12 francs (médecins 9 fr. 50); corps 20 francs (médecins 9 fr. 50).

Pharmacie Chanteranne, av. int. de la Seine, Paris 8, rue de Constantinople, Paris.

Germose Karyab ou Fluorocforme stabilisée. Ce merveilleux spécifique de la Coqueluche et de la Toux nerveuse entraîne violemment une coqueluche dans les quinze jours.

Très agréable au goût. Non toxique.

4 cuillerées à café jusqu'à 1 an; 8 cuillerées à café de 1 à 3 ans; 8 cuillerées à dessert au-dessus de 3 ans.

Dépôt: Pharmacie centrale de France, rue des Nonnains-d'Hyères, 21, Paris.

Hectine. — Benzoulole-paraldehyde, très arsénate de soude. **Traitement de la Syphilis.**

Pilules (0,10 d'hectine par pilule) 1 à 4 à 5 pilules par jour pendant 10 à 15 jours.

Gouttes (10 gouttes = 0,10 d'hectine) 20 à 100 gouttes par jour pendant 10 à 15 jours.

Amalgams (0,10 d'hectine). Injecter une ampoule par jour pendant 10 à 15 jours.

Laboratoire d'Hectine, 12, rue du Chemin-Vert, à Villeneuve-la-Garenne (Seine).

Huile ricine stérilisée et iodée. — 100 gr. par 100 gr. pour 100 cc. (Général 1908).

Pour injections intramusculaires. Pour adhésifs: une injection de 8 centigr. de mercure par semaine, pendant 7 semaines.

Faire une 2^e série.

Se servir de préférence de la Seringue syphilitique de Barthélemy à 15 divisions, chaque divi-

sion correspond exactement à 1 centigr. de mercure métallique.

Pharmacie Vigier, 12, boulevard Bonne-Nouvelle, Paris.

Intrats Dausse. — Intrats de plantes fraîches stabilisées (procédé Perrot-Gros).

Intrats de digitale. Produit soluble, contrôlé physiologiquement.

Effet cardiaque rapide, durable.

Lévirine (Comprimés de). — Enzymes de la levure de bière; 1 gr. correspond à 35 gr. de levure fraîche; les comprimés sont dosés à 0,20 centigr., ils équivalent à un gros cachet de levure sèche et à une cuillerée à café de levure fraîche.

Très actifs, inaltérables, faciles à prendre.

Furoncles, Anthrax, Acné, Eczéma, Dermatoses, Suppurations, Angines, Glandes, Adénites, etc.

Extrits, Extraites, Constipation. 2 à 8 par jour, au début des repas.

Laboratoire Couturier, 57, avenue d'Antin, Paris.

Névrosthénine Freysing. — 5 centigr. de glycophosphate de soude, potasse et magnésie (ni chaux, ni sucre, ni alcool).

Indications: tous les cas de fatigue, tous les cas de fatigue.

Flacon 3 fr. Freysing, 6, rue Abel, Paris.

Ouataplasme du D. Langlois. — Pansement complet, aseptique, instantané.

Pilonides, eczéma, impetigo, phlébites, brûlures, érysipèle.

Pharmacie de la Croix, 12, rue de la Croix, Paris.

Sirop du D. Bousquet. — la

Truisme-Merck. Chaque cuillerée à bouche renferme 0,010

Truisme-Merck, 2 gouttes bio-

chimiquement pur, 60

alcoolat de racines d'acé-

l'usage dans toutes les d

Pharmacie du D. Bousquet,

140, faubourg St-Honoré, P

Thalaxine. — Lavant rigide

Agar-Agar et extraits de rhin-

ital, ne détermine aucune irri-

tion, ni accoutumance.

Constipation habituelle se p

Caillottes à 4 à 5 cuillerées à

cachets: 1 à 4 à chaque rep

Comprimés à 8 cachets rep

Pour les enfants, Granulé: 1

à cuillerées à café à chaque

Laboratoire Duret et Raby,

Culture pure de Ferments lactiques bulgares sur milieu végétal

GINGIVO-STOMATITES

GASTRO-ENTÉRITES des Nourrissons

DIARRHÉES — CONSTIPATIONS et de l'Adulte

Prophylaxie de la FIÈVRE TYPHOÏDE et du CHOLÉRA

DYSENTERIES

INFECTIONS HÉPATIQUES (d'origine Intestinale)

DERMATOSES — FURONCULOSES



BULGARINE THÉPÉNIER

BOUILLON de Bulgarine

COMPRIMÉS de Bulgarine

1 verre à madère ★ 1/2 heure avant chaque repas ★ 2 comprimés

Nourrissons : 1/2 dose

3 fr. 50 (Conservation 2 mois)

3 fr. 50 (Conservation Indéfinie)

Phosphates et diastases des Céréales germées

ENTÉRITES — DYSPEPSIES salivaires et pancréatiques

Préparation des BOUILLIES MALTÉES

PALPITATIONS d'origine digestive

DIGESTION RAPIDE des FÉCULENTS

TUBERCULOSES — RACHITISMES

NEURASTHÉNIES

SURALIMENTATION



Amylodiastase THÉPÉNIER

SIROP d'Amylodiastase

COMPRIMÉS d'Amylodiastase

2 cuillerées à café ★ après chacun des 3 principaux repas ★ 2 comprimés

Nourrissons et enfants : 1 cuillerée à café ou 1 comprimé écrasé dans une bouillie ou un biberon de lait

4 fr. 50 (Conservation Indéfinie)

4 fr. (Conservation Indéfinie)

Préparés par le "Laboratoire des Ferments" A. THÉPÉNIER, 12, rue Clapeyron, 12 — PARIS

*La Uraseptine est
le spécifique des affections
rénico-rénales*

Se méfier des contrefaçons, imitations ou similitudes des noms :

BIEN SPÉCIFIER **URASEPTINE ROGIER**

ÉCHANTILLON ET LITTÉRATURE :

19, Avenue de Villiers, PARIS

• TUBERCULOSE • LYMPHATISME • ANÉMIE • TUBERCULOSE •

TRICALCINE

TRAITEMENT DE LA TUBERCULOSE

LA RÉCALCIFICATION

Ne peut être ASSURÉE
d'une façon CERTAINE
et PRATIQUE

QUE PAR LA **TRICALCINE**
À BASE DE SELS CALCIQUES RENDUS ASSIMILABLES

EN **POUDRE • COMPRIMÉS • GRANULÉS • CACHETS**



LA TRICALCINE EST VENDUE

TRICALCINE **PURE**

TRICALCINE **MÉTHYLARSINÉE**

TRICALCINE **ADRÉNALINÉE**

POUDRE • COMPRIMÉS • GRANULÉS • CACHETS
4'50 le flacon pour 30 jours de traitement
ou la boîte de 60 cachets

en CACHETS seulement dosés exactement à
0,01 en mètres carrés et pour élimination
pur. 5'10 la Boîte de 60 cachets

en CACHETS seulement dosés exactement à
3 gouttes de solution d'ADRÉNALINE en milligrammes
par cachet. 6'10 la Boîte de 60 cachets

Echantillons et Littérature sur demande • LABORATOIRE DES PRODUITS SCIENTIA-PARIS • 10, Rue Fromentin.

• CARIE DENTAIRE • TROUBLES DE DENTITION • DIABÈTE •



ÆSCULAPE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

LETTRES ET ARTS DANS LEURS RAPPORTS AVEC LES SCIENCES ET LA MÉDECINE

Comité de Patronage

R. BLANCHARD

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

GUIART

Professeur à la Faculté de Médecine de Lyon

POZZI

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

GILBERT-BALLET

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

LACASSAGNE

Prof. à la Faculté de Médecine de Lyon
Associé nat. de l'Académie de Médecine

Pierre MARIE

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

RÉGIS

Prof. à la Fac. de Médecine de Bordeaux
Corresp. nat. de l'Académie de Médecine

GRASSET

Prof. à la Fac. de Médecine de Montpellier
Associé nat. de l'Académie de Médecine

VERNEAU

Prof. d'Anthropologie au Muséum
Conseil. du Musée nat. du Trocadéro

LANDOUZY

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

E. PERRIER

Direct. du Muséum d'Histoire naturelle
Membre de l'Institut

RÉMOND

Professeur à la Faculté de Médecine de Toulouse

J. TEISSIER

Prof. à la Faculté de Médecine de Lyon
Associé nat. de l'Académie de Médecine

Directeur: Benjamin BORD, Ancien Interne des Hôpitaux de Paris

(Toutes les communications concernant la Rédaction doivent être adressées au Directeur)

Abonnement: 12 francs.
(Étranger: 15 fr.)

A. ROUZAUD, Éditeur

41, Rue des Ecoles, Paris - Téléphone: 830-03

Le Numéro: 1 franc

(Étranger: 1 fr. 50)

Tableau des Puissances Antiseptiques et Bactéricides de l'ANIODOL

MICROBES	DOSES ANTISEPTIQUES empêchant toute culture dans le milieu ensemencé		PUISSANCE ANTISEPTIQUE de l'ANIODOL par rapport à celle du PHÉNOL	DOSES BACTÉRICIDES ayant tué au bout de 10 heures ou sensés dans un milieu de culture		PUISSANCE BACTÉRICIDE de l'ANIODOL par rapport à celle du PHÉNOL
	GRAMMES de PHÉNOL pour 1.000	GRAMMES d'ANIODOL pour 1.000		GRAMMES de PHÉNOL pour 1.000	GRAMMES d'ANIODOL pour 1.000	
Bacille subtilis	1,90	0,25	7,6	8,5	0,45	18,90
Bacille coli communis	1,35	0,12	11,25	3,1	0,15	20,70
Staphylocoque doré	1,40	0,07	20,00	2,5	0,25	10,00
Streptocoque pyogène	1,30	0,06	21,70	1,35	0,09	14,50
Bacille pyocyanique	0,95	0,10	9,5	3,10	0,20	15,50
Bacille typhique	1,85	0,035	52,85	3,5	0,15	23,40
Bacille diphtérique	0,4	0,005	6,1	1,1	0,1	11,0
Bacille cholérique (Cassini)	1,3	0,05	26,0	1,5	0,15	10,0
Bacille anthracis	1,4	0,075	18,7	11,5	0,4	28,75
Bacille lactique	0,6	0,12	5,0	0,8	0,2	3,0

ANTISEPTIQUES	ORGANISME	COEFFICIENT de l'ACIDE PHÉNIQUE
Sublimé	Bacille typhique	20,00
Créoline	—	2,50
Lysol	—	2,50
Antiseptique de Pearson	—	1,00
Acide phénique	—	0,30
Formol	—	0,30
Chinosol	—	0,15
Chlorure de zinc	—	0,10
Lysforme	—	0,03
Listérine	—	0,02
Sulfate de zinc	—	0,02
Santias	—	0,02
Acide borique	—	Nil

« Ces nombres font voir d'une façon globale que l'ANIODOL présente une activité en moyenne vingt fois plus grande que celle du Phénol. Il est à remarquer que quelques nombres émergent au-dessus de cette moyenne d'une façon très notable : Ainsi, celui du Bacille typhique, 52,85, accuse à la fois la résistance particulièrement remarquable de ce microbe à l'acide phénique, et sa délicatesse vis-à-vis de l'ANIODOL.

« La même observation, moins intéressante sans doute au point de vue pratique, est à relever pour le Bacille anthracis.

« Signé : E. FOUARD,
« Chimiste à l'Institut Pasteur. »

« Au point de vue du mode d'action des antiseptiques, ces nombres apportent une contribution de

« plus à une connaissance antérieure acquise de la supériorité des antiseptiques antioxydants, ayant ainsi, non une action essentiellement extérieure sur le corps du microbe, comme les agents coagulants, mais une action physiologique interne, modificative du protoplasma, conséquence d'une pénétration osmotique à travers la membrane enveloppée.

« Signé : E. FOUARD,
« Chimiste à l'Institut Pasteur. »

Quelle est, d'autre part, la puissance bactéricide des divers antiseptiques ?

Nous empruntons le tableau suivant au journal *Lancet*, du 14 juillet 1906, page 123, qui renvoie, pour plus amples informations, au *Journal of the Royal Sanitary Institute*, vol. xxv, part. 3, p. 424 :

En comparant ces chiffres avec ceux des tableaux précédents, on constate que le pouvoir bactéricide de l'ANIODOL étant de 23,40, et celui du sublimé (le plus puissant antiseptique employé à ce jour) de 20,00 seulement, l'ANIODOL le dépasse de près du sixième, les autres antiseptiques ayant un pouvoir de 10 à 200 fois moindre.

Ainsi s'explique la grande supériorité de l'ANIODOL et la faveur dont il jouit auprès du corps médical qu'il a définitivement conquis et qui sait qu'en faisant usage de l'ANIODOL il est certain d'obtenir d'emblée le maximum d'effet thérapeutique sans exposer le malade au moindre danger, au plus petit inconvénient, l'ANIODOL n'étant ni caustique, ni toxique, à l'inverse du sublimé qui reste toujours un poison violent.

ANIODOL

LE PLUS PUISSANT

Antiseptique Désodorisant

Sans Mercure, ni Cuivre — Ne tache pas — Ni Toxique, ni Caustique

N'ATTAQUE PAS LES MAINS, NI LES INSTRUMENTS

OBSTÉTRIQUE — CHIRURGIE — MALADIES INFECTIEUSES

SOLUTION COMMERCIALE au 1/100* (Une GRANDE CUIILLEREE dans un LITRE D'EAU pour usage courant).

PUISSANCES

BACTÉRICIDE 23.40 sur le Bacille typhique

ANTISEPTIQUE 52.85 (établies par M. FOUARD, Ch^é à l'INSTITUT PASTEUR

Celles du Phénol étant : 1.85 et du Sublimé : 20.

SAVON BACTÉRICIDE A L'ANIODOL 2%

ANTISEPSIE des MAINS de l'OPÉRATEUR, de la PEAU, des SURFACES

POUDRE D'ANIODOL

INSOLUBLE remplace l'IODOFORME

Réalisation de l'**ANTISEPSIE INTERNE** par l'**ANIODOL** pris à l'intérieur.

Souverain dans **FIÈVRE TYPHOÏDE, DIARRHÉE VERTE DES NOUVEAUX-NÉS, GASTRO-ENTÉRIE, FERMENTATIONS GASTRO-INTESTINALES**, etc.

Dose : Une grande cuillerée de la Solution au 1/100* dans un litre d'eau par cuillerées, ou verres, dans les 24 heures

Echantillons et Renseignements : Société de l'ANIODOL, 32, rue des Mathurins, PARIS. — SE MÉFIER des CONTREFAÇONS.

NOS DEUX MODES D'ABONNEMENT

De nombreuses lettres nous sont parvenues de France et de l'étranger au sujet de nos Primes de Remboursement et du Prix de l'Abonnement. D'une part, certains abonnés ont craint de ne pouvoir bénéficier de la prime lors du renouvellement; d'autre part, certains lecteurs, possédant déjà la plupart des primes offertes, nous ont demandé un prix d'abonnement spécial.

Nous avons créé, pour donner satisfaction à tous les désirs :

1° Des abonnements sans primes à 12 fr. (Étranger 15 fr.)

2° Des abonnements avec primes à 20 fr. (Étranger 25 fr.)

1° Abonnement sans Primes : 12 fr. (Étranger 15 fr.)

Envoyer un mandat de 12 francs (Étranger 15 fr.) à M. Rouzard, 41, rue des Ecoles, Paris. Les abonnements ne peuvent plus porter sur l'année 1912, sauf pour les abonnements de 3 ans (1912, 1913, 1914), qui sont acceptés, au prix de 36 fr. net, sans primes (Étranger 45 fr.). Le prix des 12 numéros de 1912, pris séparément, est de 20 fr. net, sans primes.

2° Abonnement avec Primes : 20 fr. (Étranger 25 fr.)

L'envoi d'un mandat de 20 fr. (Étranger 25 fr.) à M. Rouzard, 41, rue des Ecoles, Paris, donne droit à un abonnement d'un an et à l'une des primes suivantes, dont la valeur égale celle de l'abonnement. (Désigner deux primes pour le cas où l'une d'elles serait épuisée.) Depuis le 15 février 1913, le prix des 12 numéros 1912 est porté à 20 fr. net, sans primes.

Collections d'ÆSCULAPE : Années 1911, 1912, 1913

COLLECTION 1911 : 60 francs net, sans prime (France et Étranger).

COLLECTION 1912 : 20 fr. net, sans prime (France et Étranger).

COLLECTION 1913 : 12 fr. net, sans prime (Étranger 15 fr. net).

A titre temporaire, nous acceptons au prix de 36 fr. net, sans prime (Étranger 45 fr.), des abonnements de 3 ans, portant sur les années 1912, 1913, 1914.

I. — Instruments de chirurgie, médecine, laboratoire.

« Bon » pour 20 francs d'instruments à choisir dans le catalogue de la maison Mathieu.

« Bon » pour 20 francs d'instruments à choisir dans le catalogue de la maison Guyot.

(Nda). — Le « Bon » sera adressé à l'abonné dès la réception du mandat d'abonnement.

II. — Eaux Minérales (France et médecins seulement).

« Eau de Ponges, Source Alice (une caisse de 50 bouteilles).

« Eau de Vals, Source La Reine (une caisse de 50 bouteilles).

« Produits hygiéniques "Innoxa" (France).

« Bel assortiment de produits hygiéniques et de beauté, d'une valeur de 25 fr. constitué par : lait, cold-cream et poudre "Innoxa". (Sera très apprécié par la femme du médecin.)

III. — Instruments médicaux.

« Seringue du Dr Barthélemy, modèle Vigier, stérilisable, spéciale pour huile grise à 40 o/o, avec boîte métal et aiguille en platine iridiée de 5 centimètres; accompagnée de 2 seringues de 1 centimètre cube cristal genre Luer (valeur de l'ensemble 21 fr.).

« Seringue de 20 centimètres cubes (pour sérum de Roux, etc.) avec tube-raccord caoutchouc, deux aiguilles et boîte métal (valeur 21 fr.).

IV. — Livres.

« L'Art et la Médecine, par Paul Richer, membre de l'Académie de médecine; ouvrage de grand luxe, 502 pages, 350 illustrations (valeur 30 fr.).

« L'Assiette au Beurre, un beau volume album contenant une cinquantaine de numéros différents, illustrés par (Willette, Abel Faivre, Guillaume, Steinlen, Rouille, Mirande, Ricardo, etc.) (Valeur 25 fr.).

« Œuvres de Rabelais, 4 vol., édition des Bibliophiles, reliure d'amateur, tête dorée (valeur 24 fr.). (Les

œuvres de notre vieux et savoureux confrère s'imposent à toute bibliothèque médicale.)

11° Les Difformes et les Malades dans l'Art, par le Professeur Charcot et Paul Richer; ouvrage de grand luxe, nombreuses illustrations (valeur 20 fr.).

12° Œuvres d'Alfred de Musset, édition de la collection artistique Jousaot, 7 volumes (Premières Poésies, Poésies Nouvelles, Comédies et Proverbes (2 vol.), Contes, Nouvelles, etc., Confession d'un Enfant du Siècle) (valeur 21 fr.).

13° Quatre volumes à choisir parmi les 6 volumes suivants de Georges Cain, à 5 fr. l'un, largement illustrés : Coins de Paris, Promenades dans Paris, Nouvelles Promenades dans Paris, A travers Paris, Pierres de Paris, Environs de Paris. (Si la valeur des livres choisis dans cette liste dépasse 20 fr., l'abonné devra envoyer le supplément.)

14° Le Cabinet secret de l'Histoire, par le Dr Cabanès; 4 vol. illustrés, à 5 fr. l'un (valeur 20 fr.).

15° L'Éducation artistique par l'Image et l'Anecdote, par Paul Bavaud, inspecteur des musées; vol. de grand luxe, 600 pages, 400 illust. (valeur 30 fr.).

16° Œuvres complètes de Shakespeare, traduction publiée il y a trois ans par la Maison Flammarion; 8 beaux volumes illustrés, à 3 fr. 50 (valeur 28 fr.).

17° Vingt livres de livres à choisir dans la liste suivante : Mœurs intimes du Passé, par Cabanès (4 vol. à 3 fr. 50 l'un); L'Art chrétien, ses liturgies, par le Dr Witkowski (1 vol. à 5 fr.); Les Sœurs d'Église, par le Dr Witkowski (1 vol. à 10 fr.); Les Sœurs dans l'Histoire, par le Dr Witkowski (1 vol. à 10 fr.); L'Art profane et l'Église (France), par le Dr Witkowski (1 vol. à 15 fr.); L'Art profane et l'Église (étranger), par le Dr Witkowski (1 vol. à 15 fr.); Les Morts mystérieuses de l'Histoire, par Cabanès (2 vol. à 3 fr. 50 l'un); Les Indiscrétions de l'Histoire, par

Cabanès (6 vol. à 3 fr. 50 l'un); — Pauvres Docteurs, par le Dr Lucien Nass (1 vol. à 3 fr. 50); — Monsieur l'Agriège, par L. Nass (1 vol. à 3 fr. 50); — Curiosités Médico-artistiques, par L. Nass (2 vol. à 3 fr. 50 l'un); — Les Accouchements à la Cour, par le Dr Witkowski (1 vol. à 10 fr.); — Histoire des accouchements chez tous les peuples, par le Dr Witkowski (2 vol. à 584 figures, 25 fr. les 2 vol.); — Théâtre de Molière, pub. par Jousaot, avec la préface de 1682; toute bibliothèque médicale doit posséder l'œuvre de Molière (8 vol. à 3 fr. l'un); — Ingres (d'après une correspondance inédite), par Boyer d'Agen (valeur 25 fr.); — Les Confessions de J.-J. Rousseau, édition des Bibliophiles (3 vol. à 3 fr. l'un); — Marat inconnu, par le Dr Cabanès (1 vol. à 5 fr.); — Le Maroc pittoresque, par J. du Faillis (1 vol. de luxe, largement illustré, à 10 fr.); — Lettres de mon Moulin, par A. Daudet (1 vol. de luxe, abondamment illustré, à 10 fr.).

Si la valeur des livres choisis dans cette liste dépasse 20 fr., l'abonné devra envoyer le supplément.

VI. — Abonnements. (Les personnes abonnées déjà directement à l'une des Revues ci-dessous ne peuvent la choisir comme prime. L'Administration d'Æsculape décline toute responsabilité pour retards de parution, numéros non transmis par la poste; l'abonné devra réclamer directement aux revues en cause.)

18° La Grande Revue, bi-mensuelle, 37, rue de Constantinople; abonnement d'un an (val. 20 fr. pour la France; 25 fr. pour l'Étranger).

19° La Revue (directeur : Jean Finot), bi-mensuelle, 45, rue Jacob; abonnement d'un an (valeur 24 fr. pour la France; 30 fr. pour l'Étranger).

20° L'Art Dicoiratif, mensuel (Revue de l'Art ancien et de la Vie artistique moderne), 4, rue Le Goff; nombreuses planches en couleurs susceptibles d'être encadrées; abonnement d'un an (valeur 22 fr. pour la France; 26 fr. pour l'Étranger).

SOMMAIRE DU N° D'AVRIL 1914

Le Docteur Paul-Émile Colin et la renaissance du bois gravé (5 illustrations).

Par Alfred Brunot, Directeur de Médecine.

Comment naquit une Ville d'eaux à Saint-Domingue au XVIII^e siècle (6 illustrations).

Par le Dr Ghislain Houzel et H. Richter.

La visite d'un groupe de Médecins espagnols à Paris (3 illustrations).

Par le Dr Darigues, Président de l'Union médicale franco-ibéro-américaine.

Les Hommes à queue (8 illustrations).

Par le Dr Henri Bouquet.

Le Musée médico-historique Welcome, à Londres (11 illustrations).

Par le Dr A. Sastre.

La Vierge nourrice (1 illustration).

Par Victor Forot.

Joseph sollicité par la femme de Putiphar (Similigravure hors-texte).

Dessin de J.-B. Wicar, gravée par Dupré, d'après le tableau de Biliverti.

SUPPLÉMENT (17 illustrations).

CHLORO-CALCION

Solution titrée de Chlorure de Calcium chimiquement pur, stabilisé, exempt d'Hypochlorites et d'HCl libre. — 40 gouttes = 1 gr. de CaCl^2 pur (20 à 40 gouttes matin et soir dans un peu d'eau sucrée).

Le Chlorure de Calcium a un goût désagréable à la fois salé et amer; il s'altère en moins de 24 heures à l'air libre (« javellisation », apparition d'hypochlorites et d'HCl); CHLORO-CALCION est agréable et indécroposable. C'est le plus assimilable des sels de chaux (chaux digérée), donc le meilleur recalcifient. Il possède en outre au plus haut degré les propriétés spéciales et si remarquables du Chlorure de Calcium.

1. Recalcification.

CHLORO-CALCION est le recalCIFiant physiologique type. Les recalCIFiants usuels sont très peu assimilables. Ils doivent d'abord être transformés par l'HCl du suc gastrique en Chlorure de Calcium. Le mieux est donc d'administrer ce sel. HCl du suc gastrique est en effet utile à la digestion, surtout chez les tuberculeux où il est si souvent en déficit.

Tuberculose, Lymphatisme.

Rachitisme, Croissance.

Fractures (Consolidation rapide).

La Femme enceinte ou la Nourrice se décalcifie au profit de l'enfant qu'elles portent ou allaitent. La Grossesse est une cause d'auto-intoxication. Or CaCl^2 recalCIFie (c'est de la chaux quasi digérée), désintoxique (il supplée la fonction thyroïdienne).

Grossesse, Allaitement.

Eclampsie, Vomissements, Albuminurie.

Déminéralisation, Tuberculisation.

2. Indications spéciales.

Arthus et Pagès, Carnot, nous ont montré que la présence de CaCl^2 dans le sang en quantité suffisante est un des facteurs essentiels de la coagulation. CaCl^2 étant un sel de chaux déjà « digéré » passe directement dans le sang. D'où indications dans :

Hémorragies, Maladies du sang.

Hémophilie, Purpura, Scorbut.

(CaCl^2 augmente la résistance globulaire).

Chlorose, Anémie.

Il ne suffit pas d'apporter aux globules sanguins du fer, du manganèse... il faut surtout rendre au sérum la chaux qui lui manque pour permettre aux globules la vie et l'activité.

Dans les *Auto-intoxications*, le *Neuro-Arthritisme*, il y a bouleversement du métabolisme du Calcium, diminution de la teneur en chaux du sang et des humeurs, « hypocalcémie ». D'où indication de l'emploi de CHLORO-CALCION dans :

Urticaire, Accidents sériques (Anaphylaxie).

Asthme, Rhume des foies.

Albuminurie, Œdèmes brightiques.

UN GROUPE DE MÉDECINS ESPAGNOLS
A PARIS

Le D^r F. Helme dont la plume est toujours prête lorsqu'il s'agit de soutenir les causes nobles et généreuses, a apprécié excellentement dans la Revue moderne de Médecine et de Chirurgie, le plein succès, l'intérêt et la portée de la récente visite d'un groupe de médecins espagnols à Paris. Nous donnons sur le même sujet dans ce numéro d'Esculape, un article du D^r Dartigues. Qu'il nous soit permis d'offrir un extrait des lignes du D^r Helme, au seul même de cette Revue.

Les anciens, dont je suis, observent dans la joie l'espérisme nouveau qui anime la jeunesse. Oh ! ce n'est pas que tout y soit parfait, mais la transformation des idées est si évidente, le besoin d'action, la soif de réalisation si accusés, que volontiers nous passons à nos cadets ce que leurs aspirations peuvent avoir de brutal. Et puis ils sont nos fils, après tout. Nous leur avons tant dit que la vie était aigre, nous avons répété si souvent que, dans la lutte engagée entre les puebles pour l'hégémonie, la palme appartiendrait aux mieux outillés, aux mieux groupés, aux plus instables, aux plus forts et aux moins politiques, qu'il ne plus chez nos jeunes, si net chez nous, n'est pas étonnant de les voir dédaigner les rêves les plus chers de nos jeunes années.

Or, ce sursaut des jeunes, si net chez nous, n'est pas particulier à la France ; tous les étudiants Latins, qu'ils soient d'Italie ou d'Espagne, veulent, comme les Germains, les Anglo-Saxons, nos jeunes Français, faire connaissance avec le vaste monde et conquérir leur place légitime au grand soleil de la pensée. Tout récemment, un journal de médecine s'est fondé en Espagne, et par le temps qui court, le fait n'a rien de bien particulier. Mais ce qui est intéressant, c'est que l'*Espana Medica* — tel est le nom du nouveau périodique, — a été créée par une trentaine de jeunes gens agrégés, médecins des hôpitaux, praticiens, qui ont pour but principal, sinon unique, de servir la cause de la plus grande Espagne. Le Comité

de l'*Espana Medica* a voulu d'abord mettre ses lecteurs à même de se grouper pour aller étudier ce qui se passait dans les hôpitaux et les cliniques du



Le D^r Mathe, membre du Comité de l' "Unfia", d'après un croquis extemporané pris par le D^r Montès Najera, de Vigo, pendant la fête andalouse donnée par les membres de l'excursion organisée par "Espana-Médica".

dehors, et naturellement la première visite a été pour Paris et la France.

Les organisateurs s'étaient adressés à notre groupement médical français l'*Union Médicale Franco-Ibéro-Américaine* (U.M.F.I.A.). Je vous ai sou-

vent parlé de cette association appelée à rendre tant de services et dont les membres doivent parler l'espagnol. Dirigée avec un dévouement, un zèle et une intelligence que je ne pourrai jamais assez louer, l'U.M.F.I.A. est présidée par notre excellent confrère, le chirurgien Dartigues, assisté des D^r Mathé et Gaullier-Hardy. C'est à M. Dartigues surtout que revient le succès de la réception faite aux praticiens espagnols ; qu'on m'excuse de le féliciter avec cette insistance, mais ayant été à la peine, il est bien juste qu'il soit à l'honneur.

Cela dit, voici l'emploi du temps de nos visiteurs. Tout d'abord, ils ont parcouru les hôpitaux. A Cochlin, ils ont été reçus par le distingué J.-L. Faure ; M. le professeur Pozzi leur a fait ensuite les honneurs de l'hôpital Broca ; puis M. le professeur Bar, qui a inauguré toute une série de cours en espagnol, leur a rappelé qu'ils étaient presque chez eux à la clinique de la rue d'Assas puisqu'on y parle leur langue ; enfin, après leur avoir montré son incomparable service de clinique, M. le professeur Leguen les a guidés à travers l'hôpital Necker...

Comme nos confrères, par suite d'une trop grande discrétion, n'avaient pas prévenu de leur voyage l'*Union Médicale Franco-Ibéro-Américaine*, tout a été improvisé au dernier moment, et néanmoins, grâce à l'activité de M. Dartigues et de ses collaborateurs, grâce aussi à l'affabilité de nos maîtres, l'accueil a été digne de nos hôtes et, disons-le, digne de nous.

L'an prochain se tiendra pour la première fois à Paris un Congrès international de médecine qui groupera tous les médecins parlant espagnol. Nos confrères viendront nombreux à ces belles assises et c'est alors que nous pourrions redire qu'il n'y a plus de Pyrénées. J'ajoute, en terminant, que l'incidence de la température et la difficulté des communications transpyrénaïques durant cet hiver ayant empêché nombre de praticiens de suivre cette fois la caravane organisée par l'*Espana Medica*, un autre groupement nous visitera en mai prochain. L'*Union Médicale Franco-Ibéro-Américaine* (U.M.F.I.A.) fera

PHARMACIE CHARLARD-VIGIER, Ph^m de 1^{re} cl. et R. HUERRE, Ph^m de 1^{re} cl., Docteur ès sciences, 12, BOULEVARD BONNE-NOUVELLE, PARIS

TRAITEMENT DE LA SYPHILIS PAR LES INJECTIONS MERCURIELLES INTRA-MUSCULAIRES DE VIGIER

Huile grise stérilisée indolore de Vigier à 40 d'Hg à 100 cc³ (Codex 1908). Prix du flacon, 2,25. Double flacon, 4,25. Un centimètre cube représente 0 gr. 40 de mercure métallique.

Pour injecter l'huile grise, se servir de préférence de la seringue spéciale stérilisable du D^r Barthelémy, nouveau modèle Vigier à 15 divisions, dont chaque division correspond à 1 centig. de mercure.



La seringue avec une aiguille en platine trempé de 5 centimètres. Prix à la Pharmacie Vigier, 15 francs. Si l'on se sert de la seringue de Pravaz, une division correspond à 0 gr. 02 de mercure.

Huile au calomel stérilisée indolore de Vigier à 0 gr. 05 (et à 0 gr. 10) par cc³. Grâce à la consistance spéciale de cette huile, le calomel est maintenu en suspension.

Huile au Bi-Iodure de Mercure indolore Vigier à 0 gr. 01 par cc³.

Huile au Sublimé indolore Vigier à 0 gr. 01 par cc³, la plus active, la plus assimilable, la mieux tolérée de toutes les préparations mercurielles solides.

Ampoules au Benzoate de Mercure hypertoniques indolores Vigier. Solution aqueuse saccharosée à 0 gr. 01 et à 0 gr. 02 de Benzoate d'Ivg. par cc³.

Ampoules au Bi-Iodure de Mercure hypertoniques indolores Vigier. Solution aqueuse saccharosée à 0 gr. 01 et à 0 gr. 02 d'Iodure d'Ivg. par cc³.

Pour éviter les accidents locaux chez les syphilitiques se servir tous les jours du SAVON DENTIFRICE VIGIER, le meilleur antiseptique, 3 fr. Pharmacie, 12, Boulevard Bonne-Nouvelle, Paris

MÉTHODE SOUS-PRÉPUTIALE ET INTRA-VAGINALE (Marques déposées)

Pour les Hommes : Disques Mercuriels Vigier à 0 gr. 04 et à 0 gr. 06 d'onguent mercuriel. Brindilles Mercurielles Vigier à 0 gr. 02 et à 0 gr. 04 d'onguent mercuriel.

Pour les Femmes : Billes Mercurielles Vigier à 0 gr. 10 et à 0 gr. 20 d'onguent mercuriel.

Introduire selon la gravité des cas. Sans le prépuce, un disque ou une brindille une ou deux fois par jour ; dans le vagin, une bille une ou deux fois par jour.

Suppositoires d'huile grise de Vigier, à 0 gr. 02 et à 0 gr. 04 de mercure ; Ovules mercuriels de Vigier, à 4 gr. et à 0 gr. d'onguent pour frictions ; Savon mercuriel Vigier, à 35 p. 100 de mercure, remplace les frictions ; Émplatre au Calomel du D^r Quinquaud, contre la syphilis de l'enfance.

INTRAITS DAUSSE
HÉMORROÏDES — VARICES

INTRAITS DE MARRON D'INDIE

SOLUTION OU PILULES

(5 gouttes, 2 fois par jour.)

(2-3 pilules, 2 fois par jour.)

LITTÉRATURE ET ÉCHANTILLONS Laboratoires DAUSSE, 4, Rue Aubriot, PARIS

tout le nécessaire, cela va sans dire, pour que cette nouvelle visite s'effectue dans les meilleures conditions. Et vive l'Espagne!

LE PREMIER SILENCE

I. — Toute chose naturelle figurant sur la face du Cosmos est manifestement un geste de puissance, un quotient d'équilibre, un stigmata proportionnel, un sceau d'immanence, et conséquemment, une signature intelligible et un ovule de Vie.

REFLEXION

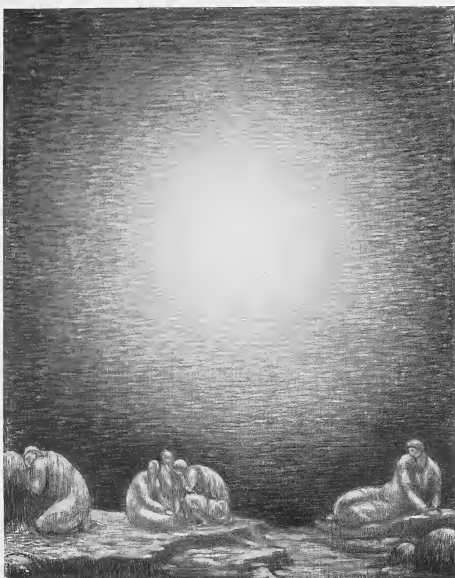
Les choses témoignent de cette vérité par le rapport formel qu'elles affectent avec le cercle, le rayon, la sphère et la pyramide qui ont mesuré et fixé l'architecture du monde. Les rapports des lignes à la ligne, du cercle au cercle, des lignes aux cercles et des cercles aux lignes sont des rapports d'intelligences à intelligences, de morphismes à morphismes et de nombres à nombres.

Donc, axiomes patents qui insèrent qu'une chose prise en soi est subordonnée au Tout et dépendante du Tout, car chaque force reçoit son souffle de la Force des forces. Elle ne saurait individuellement posséder qu'une lettre de l'alphabet intégral, et ne signifie son soi véritable que dans la signification du Tout.

II. — Les choses concrètes sont éternelles, actualisées et maintenues en ÊTRE par des lois préfixes et concomitantes qui aboutissent à elles comme au centre de leur tourbillon.

REFLEXION

Une chose est et réest sans cesser d'être.



Le Silence, par Félix Beilenot. (Cliché des Echos du Silence)

A cette condition elle est dite permanente.

Et, afin qu'il n'y ait en elle ni augmentation ni diminution, il faut qu'elle expire constamment le nombre synergétique qu'elle reçoit. C'est ici la loi du concret, être d'emprunt, principié, évertué.

Il reçoit sa matière tangible en son lieu qui devient centre de force, car l'idée de matière évoque celle de lien, et il la reçoit par l'instant car l'idée de commencement implique celle du temps concret.

Aussi, le lieu et l'instant deviennent-ils les critères nécessaires de l'Espace et du Temps. L'instant d'une chose est subordonné au temps, le temps à l'éternité des temps et l'éternité des temps à l'Éternité pure. De même, si son lieu est subordonné à l'espace, l'espace l'est aux espaces indéfinis qui le sont à l'Infini et à l'indivis.

DYNAM.-VICTOR FUMET: *Templum Di.*

LOUANGE

Tes seins sont des yeux.

Ah! cesse de provoquer mon regard.

Si mon regard est le Saint-Esprit, et si ce que tu engageras la lutte?

Non.

Tu ne mangeras pas le Saint-Esprit en regard, ni Dieu autrement qu'en pain.

Tu as renversé ta tête et ton visage derrière tes épaules, et mon indifférence a plongé avec ton cou brûlant dans l'abîme d'arrière.

Tu es inerte et vide, et tes seins ont es

E. COGIT & C^{IE}
CONSTRUCTEURS D'INSTRUMENTS POUR LES SCIENCES
39, boulevard St Michel
PARIS

Fourneurs généraux pour Bactériologie et Micrographie.
Dépôt pour la France des MICROSCOPES et des JUMELLES à PRISMES
E. LEITZ

TELEPHONE : 812-70

Société Générale d'Orthopédie
Lamy, Directeur

BANDAGES CORSETS ÉLÉGANTS
BAS ÉLASTIQUES, CORSETS recommandés
SOUTIENS-GORGE aux femmes désireuses
CEINTURES les exiger de la mode
ARTICLES D'HYGIÈNE et les soins
du bien-être physique.

128, Boulevard Haussmann, Paris Téléphone 577-36

IODURE SOUFFRON®
(Sans iodure)
SOLUTION • SIROP • DRAGEES
(Sans iodure)
CHIMIQUEMENT PUR (Triple Innovation)
M^{rs} GORTZ, M^{rs} GASTRALGIE, M^{rs} CEPHALALGIE
Expérimenté dans les Hôpitaux de Paris.
Vente: Laboratoire SOUFFRON, 26, R. de Turin, Paris (10^e)

FARINES MALTÉES JAMMET



de la Société d'Alimentation diététique pour le régime
des MALADES, CONVALESCENTS, VIEILLARDS
L'ALIMENTATION PROGRESSIVE ET VARIÉE DES ENFANTS

RIZINE
Crème de Riz maltée

ARISTOSE
à base de Blé et d'Avoine maltée

CÉRÉMATINE
Arrow-Root, Blé, Orge, Malt

ORGÉOSE
Crème d'Orge maltée

GRAMENOSE
Avoine, Blé, Malt, Orge

BLÉOSE
Crème de Blé total maltée

AVENOSE
Farine d'Avoine maltée

LENTILOSE
Farine de Lentilles maltée

CACAO GRANVILLE, Cacao à l'Avenose, à l'Orgéose, etc.
MALT GRANVILLE - MALTS TORRÉFIÉS - MATÉ SANTA-ROSA
CÉRÉALES JAMMET pour DÉCOCTIONS

USINE ET LABORATOIRES à LEVALLOIS-PERRET
BROCHURES ET ÉCHANTILLONS SUR DEMANDE

Dépôt général: M^{rs} JAMMET, Rue de Miromesnil, 47, Paris

OUATAPLASME
DU DOCTEUR LANGLEBERT

PANSEMENT ASEPTIQUE COMPLET INSTANTANÉ
PHLEGMASIES: Anthrax, Abces, Phlegmons, Gargoules de Seins,
Fistules, Erysipèles, DERMATOSES: Eczéma, Impétigo.
AFFECTIIONS OCULAIRES: Conjonctivites, Kératites.
DANS TOUTES LES PHARMACIES et 10 Rue Pierre-Ducreux, PARIS.

regards de la Somnambule au palais du Sommeil. Les tentures ont noirci, les tentures qui bougeaient, les tentures cramoisies au jour. La nuit étouffe le meurtre comme la boue étouffe le cri.

Mais tâche donc d'allumer la lampe de ma concupiscence !

Tu peux fixer le regard que j'ai, et qui creusa l'abîme universel, — au moyen de tes yeux-seins.

Va, — donc ! je supporterai l'insistance insidieuse de l'ophtalmie d'une telle vue. Ces yeux de fruit aux prunelles comme des bouches de baiser ou de moue, je n'en ai pas la moindre peur. Ces yeux de bouche à l'éclat de feu figé dans le sang, je les affronte. Ils sont des soleils tués, ou des sépultures de soleil, des étoiles écrasées dans leur extinction, des mensonges condamnés et des clefs du péché.

Tes seins sont des yeux. Et les tentures se taisent : elles s'achètent, elles aussi, leur condamnation. Le sang est anéanti dans la Prière. Et la dans des tentures était exagérée : le vent s'est enfui au loin, dans la direction des montagnes, il a fui les persiennes



Cœurs perdus, par Marcel Roux.

Chloé des Échos du Silence

de la chambre. La chambre, l'air et tes cheveux — et Satan — sont nocturnes. Belzebuth et la haïne ont franchi ton seuil de crépuscule.

Ah ! comptais-tu t'alimenter de mon regard ?

Sphinx !

Ta tête a été rejetée dans l'abîme d'arrière. Ah ! ton cou plonge dans la nuit qui se nourrit de tes cheveux... bleus.

Tes seins sont des yeux.

Tu es comme la terre devant son Roi précédé par la cour du Ciel.

Tes yeux implorant.

Veux-tu manger, de l'œil, le pain parfumé de l'Esprit ; veux-tu contempler ces paroles divines qui jailliront de mes lèvres ? — Tu les convertiras en lait pour tes petits enfants.

Laisse-moi fermer mes yeux.

Écoute. Regarde. Regarde dans la nuit avec les yeux de ton sein.

Ah ! arrête bien tes seins-yeux.

STANISLAS FUMET ;
Cinq galeries distinctes
du Lieu (1).

(1). Les Echos du Silence, cahier II
30, rue Guy-Lussac, Paris.



Le PREMIER Produit FRANÇAIS
qui ait appliqué
L'AGAR-AGAR
au traitement de la
CONSTIPATION CHRONIQUE

THAOLAXINE

LAXATIF-RÉGIME
agar-agar et extraits de rhamnées

Posologie

PAILLETES : 1 à 4 cuil. à café à chaque repas

CACHETS : 1 à 4 à chaque repas

COMPRIMÉS : 2 à 8 à chaque repas

GRANULÉ : 1 à 2 cuil. à café à chaque repas

(Séparément préparé pour les enfants)

Echantillons & Littérature
sur demande adressée :

LABORATOIRES

DURET & RABY

5, Avenue des Tilleuls - PARIS
Tél. Marecrot 14-56

F. Borremans del.

CHOLÉOKINASE

6 à 8 Ovoides par jour

TRAITEMENT SPÉCIFIQUE
DE L'ENTEROCOLITE
MUCOMEMBRANEUSE

LE CLIMAT ; LE CORPS HUMAIN DANS L'ATMOSPHÈRE

Notre ami le D^r Ghislain Houzel vient de publier sur la "Climatologie de la France" un travail qui retiendra l'attention et qui met bien en lumière toute l'importance de la notion du climat pour le médecin.

Le climat de la France, que nous ne connaissons que d'une façon générale, dit le D^r G. Houzel, présente cependant un gros intérêt pour le médecin qui doit donner des conseils à ses clients dans le choix d'une villégiature ou d'une station de cure appropriée à chaque cas particulier.

Les villes d'eaux et les stations climatiques nous renseignent, il est vrai, pour la plupart sur le régime de leur climat propre ; mais des lacunes trop nombreuses existent encore, et les données météorologiques passent trop souvent au second plan, on sont même complètement négligées dans telle ou telle grande station où les eaux sont tout à fait spécialisées et attirent toute l'attention. D'autre part, nous sommes sans renseignements autres que la longitude, la latitude et l'altitude, pour tous les autres points de notre territoire, qu'il s'agisse d'une ville, d'un village ou d'un château sur lesquels on nous demande un avis.

Les influences climatologiques peuvent être d'un gros appoint dans le succès d'une cure minérale, nous aurions tort de les laisser systématiquement de côté ; et il faut bien convenir que l'on peut faire une cure climatique ailleurs que dans une station spécialement aménagée. La diversité des sites, des climats et de leur influence, font de la France un pays où nous rencontrons toute la gamme des éléments de cure ; le plus petit village ignoré a son climat propre qui peut répondre aux indications que nous cherchons pour un cas particulier ; on peut nous consulter sur l'opportunité de louer une villa et un château dans telle campagne inconnue, et

nous connaissons tous, dans la clientèle moyenne, des malades ou des fatigués à qui leurs moyens ne permettent pas le séjour dans une station réputée et chère, mais qui peuvent faire les frais d'une villégiature reconstituante dans un petit coin de la France qui leur convient parfaitement.

On voit donc l'intérêt capital que nous avons à pouvoir trouver rapidement les caractéristiques du climat d'un lieu donné, pour telle époque de l'année en particulier ; car ces données varient constamment.

Le climat est l'ensemble des circonstances atmosphériques considérées par rapport au pays dont elles sont de des caractères, et nous pouvons à des époques différentes de l'année, trouver le même climat en des lieux très éloignés l'un de l'autre.

Notre corps, baigné tout entier dans l'atmosphère qui l'entoure entretient un commerce continu avec elle, et chacune de ses variations dans chacune de ses modes fait varier grandement la rapidité ou l'importance des échanges que nous faisons : échanges au niveau du poulmon, échanges au niveau de notre revêtement cutané et jusque dans nos organes profonds qui reçoivent le contre-coup d'une vasoconstriction superficielle ou d'un changement de la pression, pour ne prendre que ces deux exemples.

Le corps humain supporte au niveau moyen de la mer, c'est-à-dire à la pression de 760 millimètres, une charge de 1.033 grammes par centimètre carré ; si nous prenons comme surface moyenne du corps un mètre carré et demi, ou 15.000 centimètres carrés, nous nous trouvons en face d'un individu qui ne pèse que 60 ou 70 kilogrammes et qui supporte une pression de 15.490 kilogrammes.

A 100 mètres d'altitude, 750 millimètres de mercur, la pression ne sera plus que de 15.300 kilos, à 200 mètres, 741 mill. — 15.105 —



(Cliché des Échos du Silence.

L'Oraque, par Boleslas Biegas.

SPLÉNODOSE
RATE - FOIE - THYROÏDE
TUBERCULOSE tous degrés de forme et à toutes les périodes
MÉTÉORISME - ANÉMIE - PALUDISME INFECTIEUX etc.

THYROIDOSE
Asthénisme - OVARO-THYROIDINE - Rachitisme
INSUFFISANCE THYROÏDIENNE et OVARIENNE
OBESITÉ - Troubles de la Ménopause et de la Puissance - MYXÉDÈME

PLACENTODOSE
PLACENTA - MAMMAIRE
Insuffisance lactée - Flaccidité des seins et de l'utérus
Météorisme - Météorisme - Puerpère - Tumeurs
Drept - Laboratoire du D^r FRAYSSÉ - 130, Rue d'Alsace, PARIS

**SULFURYL
MONAL**

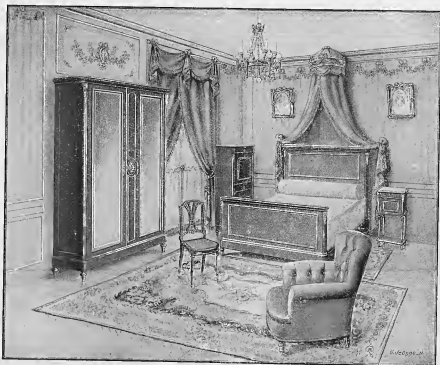
Veritable synthèse des Eaux
minérales sulfureuses.
Pastilles très agréables à sucer.
Action rapide et certaine
dans les MALADIES de la GORGE
et des VOIES RESPIRATOIRES :
Laryngites, Enrouements, Angines, Catarrhe
Grippe, Bronchites, Tuberculose au début.
Dose : 4 à 6 pastilles par jour.
MONAL FRÈRES, NANCY (France)

TUBERCULOSES
Bronchites, Catarrhes, Grippe
L'ÉMULSION MARCHAIS Phospho-
Créolite
Calme la TOUX, relève l'APPÉTIT
et CICATRISE les lésions.
Bonne tolérance - Pour l'adulte et l'enfant.
désaiguillonnées dans
dans lait, bouillon.

E. CHATELAIN COMMISSION EXPORTATION

31, Avenue Daumesnil, PARIS (XII^e)

TÉLÉPHONE : 903-56



Visiter Ateliers et Magasins
GRAND CHOIX DE CHAMBRES A COUCHER
SALLES A MANGER ET SALONS
CABINETS POUR DOCTEURS

La Maison se charge de l'exécution de tous Travaux d'Ébénisterie

à 300 mètres, 732 mill. plus que de 14.925 kilos
à 1.000 mètres, 670 mill. — 13.665 —
à 2.000 mètres, 592 mill. — 12.075 —

Ainsi en montant de 2.000 mètres, la chape de plomb qui nous lèste se trouve allégée de plus de 3.000 kilos. On conçoit que dans ces conditions un organisme ne peut manquer d'être influencé dans son fonctionnement. De fait nous savons que l'ascension fait apparaître le mal des montagnes, provoque l'azotémie, diminue la tension des gaz dissous dans le sang, prolonge la durée de réduction de l'oxyhémoglobine, augmente le taux des érythrocytes et de l'hémoglobine, que les différences barométriques ont une action marquée sur les crises des épileptiques. Richer, de San-Francisco, montrait dernièrement, avec tableaux météorologiques à l'appui, que la prédominance des pneumonies ou des affections aiguës des organes respiratoires correspond aux périodes anicycloniques, que celles-ci prennent place en été ou en hiver, et non aux périodes où le soleil manque, où la température s'abaisse, et où le degré hygrométrique s'élève. D'autre part, les épidémies de choléra infantile précèdent les basses pressions atmosphériques ou plus souvent coïncident avec elles.

La température de l'atmosphère agit en soustrayant du calorique au corps humain sous forme de chaleur lorsque le thermomètre est bas, sous forme de transpiration quand il est élevé. Mais cet effort d'équilibre thermique n'est pas indifférent à l'organisme, qui dispose d'une première mise de fond sous forme de chaleur de combustion des déchets de transformation des aliments ingérés en éléments constitutifs propres du corps; dans un cas, cette chaleur est insuffisante, tous les déchets sont brûlés et l'organisme est obligé d'y ajouter la consommation

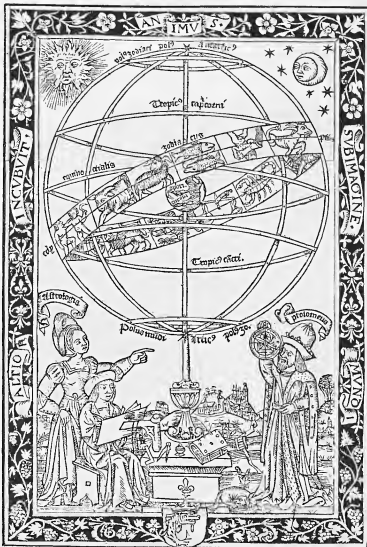
de ses réserves; dans l'autre cas, cette chaleur ne trouve pas son emploi et les déchets non détruits encombrant les tissus.

D'autre part, la transpiration éliminée entraîne avec elle une certaine quantité de sels, et notamment de chlorure de sodium, dont l'élimination n'est pas parallèle à celle de l'eau; il s'ensuit une perte de poids qui n'est réparable que par l'ingestion d'une quantité égale de chlorure de sodium, faute de quoi toute boisson est éliminée sous forme d'urine abondante et claire, sans que la soif se trouve calmée. Indépendamment de ces phénomènes thermiques, la température de l'air exerce une action biologique à la surface du tégument, soit sous forme de vaso-constriction, avec anémie de la peau, qui la rend moins sensible à l'action des rayons cathodiques à sa surface, soit au contraire sous forme de vaso-dilatation qui tend sous l'épiderme un rideau rouge inactif dont la présence a son importance dans l'absorption des rayons lumineux.

Secondairement, la vaso-constriction et la vaso-dilatation entraînent des fluctuations dans la pression et dans la répartition de la masse sanguine, causant tantôt une augmentation, tantôt une diminution de pression: ici, une décongestion, et là, une congestion des organes internes.

Le vent empruntera de son action au baromètre et au thermomètre. Au baromètre, puisqu'il est de même nature et produit comme lui des phénomènes de pression ou d'aspiration, c'est-à-dire de dépression; mais son action, au lieu de se répartir sur la surface entière du corps, n'atteint que la partie qu'il frappe et la soumet à des alternatives de pressions plus ou moins grandes qui varient dans un temps très court et font une espèce de massage du tégument.

D' GHISLAIN HOUZEL.



Frontispice du livre de D. Ghislain Houzel: « Le Climat de la France »
(Vitot, frères, éditeurs.)

LA TOUX

Dans toutes les
AFFECTIONS PULMONAIRES

est IMMÉDIATEMENT CALMÉE par le

SIROP DU D^R BOUSQUET

A LA DIONINE-MERCK

Chaque cuillerée à bouche renferme:

0 gr. 01 DIONINE-MERCK.

Il gouttes BROMOFORME chimiquement pur.

VI gouttes Alcoolat de racine d'aconit.

Ce Sirop constitue, sous une forme agréable, la meilleure médication à opposer aux Affections des Voies respiratoires accompagnées de toux opiniâtre, d'épuisement nerveux et d'insomnie, etc.

Dose quotidienne pour les adultes: 4 à 8 cuillerées à potage

PÂTE DU DOCTEUR BOUSQUET

A LA DIONINE-MERCK

D'un goût très agréable, calme rapidement l'irritation pharyngée et laryngée du début des rhumes, rend de grands services à tous ceux qui font usage répété de la parole.

Dans toutes Pharmacies et Drogueries de France et de l'Etranger

DÉPÔT GÉNÉRAL:

Pharmacie du Docteur BOUSQUET, 140, Faubourg Saint-Honoré, Paris

REMPLACE LES IODURES

PAS D'IODISME

IODONE ROBIN

iodo organique physiologique assimilable

Seule combinaison titrée à base de peptone tryptique, qu'il ne faut pas confondre avec les préparations dites à base de peptone qui ne sont que des combinaisons d'albumoses ou d'albumines.

Tièbre du Dr IODONE, 1906 F.M.P. Courmou à Paris (séance du 21 mars 1907), Dr IODONE, Communication à la Société de Biologie (juillet 1907), Dr LOMBARD.

ARTHRITISME, ARTERIO-SCLÉROSE

ASTHME, EMPHYSEME, RHUMATISMES, GOUTTE

30 Gouttes aux deux principaux repas.

LABORATOIRES ROBIN, 13, Rue de Poissy, PARIS.

REMPLACE les BROMURES

PAS de BROMISME

BROMONE ROBIN

(DECOUVERT EN 1902 PAR M. MAURICE ROBIN)

Seule solution titrée de Bromoptone jusqu'à ce jour

Tièbre du Dr Maruau, de la F. M. P., en 1906.

Le BROMONE ROBIN est la préparation la plus assimilable et la seule qui s'emploie sous forme injectable absolument indolore.

SPECIFIQUE des AFFECTIONS NERVEUSES

TRAITEMENT de l'INSOMNIE NERVEUSE

40 gouttes correspondent comme effet thérapeutique à 1 gramme de Bromure de Potassium.

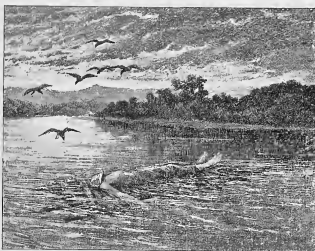
30 Gouttes aux deux principaux repas.

LA QUESTION DE L'ATLANTIDE

On est à peu près d'accord aujourd'hui pour admettre comme véritable la très ancienne légende d'après laquelle il aurait existé un continent dans l'Atlantique équatorial, lequel continent se serait effondré au début des temps historiques, et on le situe généralement sur l'emplacement des îles du Cap Vert.

Dans un remarquable article des *Annales de Géographie* (15 mai 1913), M. L. Germain groupe un certain nombre d'arguments, empruntés à la géographie zoologique, et qui paraissent tout à fait concluants dans ce sens. La faune de ces îles, notamment en ce qui concerne les mollusques tertiaires et quaternaires, est non seulement très homogène, mais, de plus, elle ne présente d'analogies qu'avec celles des Antilles ou de l'Amérique centrale, de l'Europe du Sud-Ouest et de l'Afrique du Nord, et aucune avec celle de l'Afrique tropicale. Des observations analogues s'appliquent à la flore. Ainsi, selon M. Germain, les archipels du Cap Vert auraient été autrefois réunis en une masse continentale unique. Ce continent aurait été relié d'une part à la Mauritanie et au Portugal, et, d'autre part, par une ligne limite méridionale partant des environs du Cap Vert, à un point indéterminé du continent américain, probablement le Venezuela. Sagement, M. Germain ne donne cette description que comme hypothétique. Il y a un intérêt particulier à rapprocher cette étude de celle, particulièrement saisissante, due à M. Ternier, de l'Académie des Sciences, le savant directeur de la Carte géologique (Conférence du 30 novembre 1912, à l'Institut Océanographique, publiée par la *Revue Scientifique* du 11 janvier 1913). M. Ternier explique pourquoi il tient pour parfaitement vraisemblable le récit de Platon dans le *Timée*. Et il a rappelé surtout qu'en 1898, au

nord des Açores, un ouvrier employé à la pose d'un câble télégraphique sous-marin, remonta de 3.100 mètres de profondeur des fragments de lave vitreuse qui « n'ont pu se consolider à cet état que sous la pression atmosphérique ». Ce fond de l'Atlantique était donc émergé lors de l'éruption et



Les Chinois décapitent les prisonniers français et les jettent dans le fleuve Song-Thuong, après avoir coupé le cou sur les épaules.

(Cliché Berges-Levrault.)

il s'est effondré à plus de 3.000 mètres brusquement et peu après l'émission des laves parce que ses accidents sont encore très tourmentés. M. Ternier a d'ailleurs signalé lui-même l'importance du parallèle entre ces données et celles analysées par M. Germain. Mais il reste à démontrer que, lors du cataclysme, l'humanité occupait déjà l'Europe occidentale.

(La Nature, octobre 1913.)

LA BLESSURE DU MÉDECIN-MAJOR DE 1^{re} CLASSE GENTIT AU GUET-APENS DE BAC-LÉ

par le D^r BONNETTE, médecin-major de 1^{re} classe.

Sur la foi du traité de Tien-Tsin qui stipulait le retrait des troupes chinoises au delà des frontières orientales du Tonkin, une petite troupe française, à l'effectif de 1.000 hommes, s'engageait sur la route mandarine de Lang-Son avec mission (juin 1884), les places de Lang-Son, That-Ké et Caobang. Il y avait en effet, le plus grand intérêt à occuper ces villes immédiatement après le départ des troupes chinoises, pour ne pas les laisser tomber aux mains des rebelles ou des irréguliers et pour assurer, du même coup, la tranquillité dans toute la partie orientale du Tonkin.

Une petite colonne d'occupation fut formée et mise sous les ordres du lieutenant-colonel Dugenne.

Elle se composait d'un bataillon d'infanterie de marine dont le médecin aide-major Chassériau assurait le service, d'un bataillon de tonkinois, d'un détachement de chasseurs d'Afrique et d'un bataillon de soldats d'Afrique, en tout 1.000 fusils.

L'ambulance comprenait le médecin-major de 1^{re} classe Gentit, Achard et Claude médecins aides-majors.

Partit le 10 juin 1884 de Phu-Lan-Thuong, elle s'avancée prudemment vers Lang-Son, quand le 23 et le 24 juin, en avant de Bac-Lé, elle fut attaquée et cernée par les Chinois, qui lui infligèrent des pertes sérieuses et la forcèrent à reculer sur Bac-Lé et sa base d'opération.

Voici comment le capitaine Lecomte (1), qui ai-

(1) Le Gueut-apens de Bac-Lé par le capitaine Lecomte, chez Berger-Levrault, éditeurs.

*L'Uraseptine est
le spécifique des affections
rénico-rénales*

Se méfier des contrefaçons, imitations ou similitudes des noms :

BIEN SPÉCIFIER URASEPTINE ROGIER

ÉCHANTILLON ET LITTÉRATURE :

19, Avenue de Villiers, PARIS

sait partie du corps expéditionnaire, nous expose l'œuvre de l'ambulance Gentil.

Le 23 juin, pour faire leurs pansements, les médecins ont été obligés de s'abriter derrière un rempart fait avec les caisses du convoi. Les pertes de la journée furent les suivantes : 1 officier tué (le capitaine Jeannin), qui avait reçu une balle dans l'abdomen vers 6 heures du soir et qui succomba à 10 h. 45, ayant conservé jusqu'à la dernière minute toute sa connaissance, 3 officiers blessés, le capitaine Penher, et les lieutenants Delmotte et Génin. Troupe : 7 tués et 45 blessés.

Le lendemain l'attaque recommence plus vive encore.

Nous recevons des coups de fusil de tous les côtés et nous ne voyons rien; les Chinois sentent si bien embusqués que nous ne percevons que le sifflement des balles; les hommes tombent sans un cri, on les transporte à l'ambulance où nos quatre médecins les soignent avec le plus grand dévouement; mais ils sont quasiment à bout de forces; l'un d'eux, M. le D^r Chassierin, est blessé en bras.

Vers 11 heures la fusillade redouble d'intensité et la situation devient désespérée. Nous sommes entourés de toute part, et il est clair qu'en restant en place, notre destruction totale n'est plus qu'une affaire de peu de temps. Le colonel ordonne de tout préparer pour la retraite.

Il prescrit que les Tonkinois inutilisables comme soldats portent sur des brancards les grands blessés; les autres blessés seront chargés sur des mulets.

Aussitôt les médecins répartissent les blessés et le chargement commence. A ce moment le capitaine Clémenceau, qui avait remplacé le capitaine Jeannin décédé la veille en quelques heures, est tué raide d'une balle dans la tête à quelques pas de l'ambulance.

Le médecin-major de 1^{re} classe Gentil se porte rapidement à son secours, mais à peine a-t-il fait quelques pas en avant qu'il est frappé lui-même de deux balles qui lui traversent le

corps. Il chancelle, le capitaine Leconte le reçoit dans ses bras et l'empêche de tomber. Le docteur s'ausculte, se déclare perdu et veut, séance tenante, se brûler la cervelle pour ne pas tomber vivant aux mains des Chinois. Il en est empêché et on l'aide à monter sur son cheval.



Le médecin-major Gentil reçoit un gnet-apens de Bac-Lé deux balles au niveau du poitrine et chancelle; le capitaine Leconte le reçoit dans ses bras.

(Cliché du "Guet-apens de Bac-Lé" par le capitaine Leconte, Berger-Levrault, éditeur.)

Le chargement des blessés est terminé, l'ambulance et le train des équipages militaires se mettent en mouvement, mais les Chinois bien embusqués font un feu très violent sur la tête du convoi.

Quelques conducteurs du train sont blessés : ils font demi-tour en criant que la route est barrée et une petite panique s'esquisse aussitôt dans la pointe d'avant-garde.

Le D^r Gentil, pris dans la bagarre, est renversé de son cheval, mais son fidèle ordonnance, le chasseur Grailliot, quoique blessé lui-même en cet endroit, l'aide à se remettre en selle.

Dans son livre sur l'Education patriotique du soldat, le capitaine Roland raconte ainsi cet épisode :

Le chasseur Grailliot portait sur son cheval le D^r Gentil dangereusement blessé. Au passage d'un pont un mulet blessé et affolé se précipite sur le docteur et le renverse dans un ravin bœux. Une dizaine de Chinois sortent aussitôt du taillis et courent au blessé pour lui couper la tête. Grailliot n'hésite pas, saute à terre, prend le D^r Gentil sur son dos, décharge sa carabine sur les Chinois. A ce moment une balle lui fracasse l'épaule; il revient avec son précieux fardeau, en se cramponnant de son bras valide à la queue d'un cheval. Les camarades surviennent : ils sont saufs.

La retraite sur Bac-Lé, s'effectua en bon ordre, mais la chaleur devint accablante et vingt cas d'insolation, dont deux mortels, vinrent attrister cette marche pénible.

« Au moment de son arrivée à Bac-Lé le médecin-major de 1^{re} classe Gentil trouva, étendu par terre, le lieutenant Delmotte, auquel on n'avait pas encore pu extraire la balle de Remington qu'il avait reçue dans les reins. Il se mit à genoux auprès de l'officier et l'opéra alors que lui-même n'était pas encore pansé et que le sang coulait à flots de ses blessures. »

Notre aîné nous a donné là un bel exemple du plus pur dévouement.

AFFECTIONS NERVEUSES, INSOMNIE RÈGLES DOULOUREUSES

« Dans le cas où les bromures ne seraient pas tolérés, recourir au BROMOVOSI. »

Ce bromé aluminé est une action plus forte que les bromures. Docteur J. GRASSET, Professeur à l'Université de Montpellier, Membre de l'Académie de Médecine.

40 gouttes deux ou trois fois par jour.

PAS DE BROMISME

Bohantillons sur demande. — LABORATOIRES du BROMOVOSI, 33, Rue Amelot, PARIS.

TOUTES LES INDICATIONS DE L'IODÉ ET DES IODURES

Le plus riche dérivé Iodé
Sa solution titre

20 % d'IODÉ

20 à 40 gouttes trois fois par jour.

PAS D'IODISME

INSTITUT MÉDICO-PÉDAGOGIQUE

Pour le Traitement et l'Éducation

DES

Enfants Arriérés et Nerveux

DES DEUX SEXES

Fondé en 1892 par le D^r D.-M. BOURNEVILLE

à VITRY, près Paris, 22, rue Saint-Aubin

Médecin en chef, D^r G. PAUL-BONCOUR, ancien interne des hôpitaux
Joseph BOYER, O. U, Directeur pédagogique.

L'INSTITUT MÉDICO-PÉDAGOGIQUE est destiné :

1^o Aux enfants présentant de l'instabilité mentale et sujets à des inaptitudes malades qui les empêchent, quoique possédant un certain développement, de se soumettre à la rigide des lycées ou des collèges, et qui ont par conséquent besoin à la fois d'une méthode d'éducation spéciale et d'une discipline particulière;

2^o Enfin aux enfants atteints d'affections nerveuses;

Les enfants de ces diverses catégories forment des groupes tout à fait distincts.

Tous, depuis les plus malades jusqu'aux simples arriérés, sont l'objet d'un TRAITEMENT et d'une ÉDUCATION appropriés. A tous, il faut d'ailleurs le minutier, on apprend à se tenir debout à marcher, à devenir propres. Les seconds, les plus nombreux, sont classés en deux grandes divisions : l'une des malades et l'autre des simples arriérés; toutes deux, qui comprennent les enfants les plus grands, est confiée à des instituteurs (grande école). Nous avons introduit dans ces séries la méthode et les procédés de Spézi, qui nous avons modifiés, complétés et perfectionnés. Les leçons de choses, soit dans les classes, soit dans les jardins, qui ont été disposées dans ce but, soit par les projections, sont aussi variées et aussi fréquentes que possible. En un mot, tout est mis en œuvre pour l'ÉDUCATION INTELLECTUELLE des enfants.

L'Enseignement occupe une large place dans notre organisation; les écrivains de gymnastique, de danse et d'escrime. De nombreux procédés nous ont contribué pour l'éducation des yeux. L'hydrothérapie et les bains sont largement employés pour le plus grand bien des malades.

N.-B. — S'adresser, pour les renseignements, à la Direction, 33, rue Saint-Aubin, à Vitry-sur-Seine, ou à M. le D^r G. Paul-Boncour, tel. bahaguet, Saint-Hippolyte, Paris. — Téléphone 539-76.

Les pertes de la journée du 24 ont été les suivantes : 1 officier tué (capitaine Clémence), 2 officiers blessés, 13 hommes tués, 20 hommes blessés, 21 hommes morts d'insolation.

Le 27 juin, le général de Négrier vient rejoindre la petite troupe du colonel Dugenne : il félicite vivement les officiers et les soldats de la valeur qu'ils avaient déployée dans les combats des 23 et 24 juin. « Vous avez lutté 800 contre 8.000 : vous êtes des braves et des héros ! »

Le 4 juillet, dislocation de la colonne à Phu-Lang-Thuong. Le médecin-major de 1^{re} classe, Gentil, guérit lentement de son séton transpulmonaire, le médecin aide-major Chassériau fut très vite guéri de sa blessure au bras, mais le médecin aide-major Claude mourut, à Hanoi, d'une fièvre pernicieuse : Pendant son agonie il ne cessa de raconter les péripéties des combats des 23 et 24 juin.

L'affaire de Bac-Lé fut grosse de conséquences. Elle marqua la reprise des hostilités au Tonkin et le commencement de la guerre des représailles sur les côtes de la Chine et à Formose.

ENCORE LE TANGO

Voici qu'un peu partout l'Eglise condamne, proscribit le tango. Les *Semaines religieuses* de différents évêchés préviennent leurs ouailles que s'adonner à cette danse, c'est se priver de l'absolution à l'heure du confessionnal.

Les *Annales religieuses* du diocèse d'Orléans se sont livrées à une petite enquête historique à ce sujet, prétendant que le tango n'est autre que la vieille « dégondade » d'Auvergne, revenue sous un nom nouveau d'Argentine en France.

M. Camille Pitot cite dans le dernier numéro de l'*Intermédiaire des chercheurs* et des

curieux, un passage des Mémoires de Fléchier sur les grands jours d'Auvergne en 1665, qui semble donner tout à fait raison à la théorie des *Annales religieuses* du diocèse d'Orléans.



Les bœufs suivent la colonne, transportant sur leur dos les matelas de l'ambulance.

(Cliché du livre du capitaine Leconte : *Le Duo-apens de Bac-Lé*, Berger-Levrault, éditeur.)

Voici les lignes les plus caractéristiques de ce passage :

« On ne laissa pas de danser encore quelques bourrées et quelques goignades. (Fléchier écrit « goignades ». M^{re} de Sévigné, également citée par M. Pitot, parle dans ses lettres du 25 mai et du 8 juin 1676 des bourrées de Vichy, dans lesquelles on se « dégondé » extrêmement.

« ... La « goignade », continue Fléchier, sur le fond de gaieté de la bourrée, ajoute une broderie d'impudence, et l'on peut dire que c'est la danse du monde la plus dissolue. Vous voyez par là dame et le cavalier avec un mouvement de tête qui accompagne celui des pieds, et qui est suivi de celui des épaules et de toutes les autres parties du corps qui se démontrent d'une manière très indécente. Ils s'approchent, se rencontrent, se joignent l'un l'autre si immédiatement, que je ne doute point que ce ne soit une imitation des bacchantes dont on parle tant dans les livres anciens. »

LE PROBLÈME DE LA NATALITÉ

D'un article de M. Augagneur, ancien ministre, paru dans la *Grande Revue* du 25 janvier 1914 :

Notre insuffisance natalité est un objet de constante préoccupation pour ceux qui se soucient de l'avenir du pays. Depuis deux ans, les enquêtes se sont multipliées sur les causes et les remèdes. De solennelles commissions ont porté leurs investigations sur tous les replis du problème, et des remèdes aussi variés qu'ingénieux ont été proposés.

M. Breton a vu la question sous un jour nouveau.

Jusqu'ici tous les systèmes, avec des détails sans grande importance, se posaient sur l'attribution de secours pécuniaires aux chefs de familles nombreuses, c'est-à-dire comptant plus de trois enfants.

M. Breton estime que la collectivité court des dangers en accordant des secours, sans distinctions, à toutes les familles nombreuses.

Pour l'Etat, voir naître des enfants n'est pas tout, son intérêt est lié à la production d'enfants sains et bien portants. Distribuer des allocations à des familles d'alcooliques, par exemple, c'est favoriser la multiplication d'êtres inutiles à la collectivité, tombant à sa charge. La quantité des naissances ne suffit pas, la qualité importe davantage encore. Ce serait folie que de favoriser par des primes la pullulation des tuberculeux, des alcooliques, de grossir des générations de malades et de dégénérés. Pour prévenir ce grave danger M. Breton propose l'institution d'une assurance nationale sur les ménages ayant déjà deux enfants vivants au moins.

Toute demande de participation à cette assurance, siue des deux conjoints et adressée au Prêtre, comporte divers papiers, et entre autres : « un certificat délivré par un médecin spécialement désigné à cet effet par le préfet et constatant, par l'examen médical et les antécédents physiologiques des conjoints, et de leurs enfants, que les demandeurs ne sont atteints d'aucune affection organique pouvant réjaillir sur leur descendance. »

C'est là la disposition originale du projet. Seuls pourront être assurés les parents qui, en ménage, ont une progéniture robuste, les enfants devant jouer un rôle actif et utile dans la société. Les autres, les reproducteurs médiocres ne seront pas admis à bénéficier de l'assurance.

La prime annuelle d'assurance à payer par les conjoints est minime : dix francs. Payée une seule fois, neuf mois au moins avant la venue d'un enfant, elle assurera le versement de 300 francs à la naissance, une allocation de 240 francs pour la première année, de 180 francs pour la seconde, de 120 francs de la seconde à la treizième.

Cette assurance contre la natalité, ouverte aux conjoints jugés susceptibles d'engénier, ne manque pas d'originalité.

DIGITALINE

PETIT-MIALHE

CRISTALUSÉE

MARQUE DÉPOSÉE

S, rue Favart, Paris

SIROP HENRY MURE

AU BROMURE DE CALCIUM

Dose moyenne : 2 cuillerées à café par année d'âge

Accidents et Douleurs de la dentition

Agitation « Insomnie » Coliques

Convulsions de la première enfance

Cries et toux nerveuses « Danse de Saint-Guy »

Enfermement

LE FLACON 3 FRANCS

Echantillon et Litières à MM. les Docteurs à la demande

Laboratoire des Sirops Henry MURE, du PONT-SAINT-ESPRIT 71, rue Saint-Jacques PARIS (V)

Pour vos Ordonnances employez le stylo

GOLD STARRY

A PLUME D'OR

Modèles garantis inviolables depuis 15 fr.

Catalogue illustré sur demande

A. JANDELLE, 8, rue Ernest-Cresson PARIS-XIV

Arthritisme, Goutte
Rhumatisme
Gravelle Diabète

VICHY-CÉLESTINS

Bouteilles
et
Demi-Bouteilles

GASTRO-ENTÉRITES DES NOURRISSONS

DIARRHÉES INFANTILES, Troubles Dyspeptiques de la 1^{re} Enfance.

Prescrire 1/2 à 1 cuillerée à café de :

Sirop de Trouette-Perret

à la "**PAPAÏNE**"

avant ou après chaque tétée ou biberon.

Le Sirop de Trouette-Perret à la PAPAÏNE

digère le lait, combat la *Dyspepsie*, et

permet aux muqueuses de réparer leurs lésions.

● La "**Papaïne**" est un ferment digestif végétal ●
qui digère et peptonise quelle que soit la réaction du milieu.
Favorise la reprise du lait, après les diètes et les régimes.

Maladies de l'**Estomac** et des **Intestins** des **Enfants** et des **Adultes**

SIROP de TROUETTE-PERRET à la "PAPAÏNE"

1 cuillerée à soupe à chaque repas 4 fr. le Flacon.

ELIXIR de TROUETTE-PERRET à la "PAPAÏNE"

1 verre à liqueur à chaque repas 5 fr. le Flacon.

CACHETS de TROUETTE-PERRET à la "PAPAÏNE"

1 à 2 cachets à chaque repas 4 fr. la Boîte.

COMPRIMÉS de TROUETTE-PERRET à la "PAPAÏNE"

2 à 8 comprimés à chaque repas 3 fr. le Flacon.

E. TROUETTE, 15, Rue des Immeubles-Industriels, Paris. — Vente réglementée laissant aux Pharmaciens un bénéfice normal.

HISTOGÉNOL

Médication arsénio-phosphorée organique à base de Niodarhine, réunissant combinés tous les avantages sans leurs inconvénients de la médication arsénicale et phosphorée organique.

HISTOGÉNOL NALINE est indiqué dans tous les cas où l'organisme débilité, par une cause quelconque, réclame une médication réparatrice et dynamisante puissante; dans tous les cas où il faut relever l'état général, améliorer la composition du sang, reminéraliser les tissus, combattre la rhéostatisme et ramener à la normale les réactions intergénéraliques. **PUISSANT STIMULANT PHAGOCYTAIRE**

TUBERCULOSES, BRONCHITES, LYMPHATISME, SCROFULE, ANÉMIE NEURASTHÉNIE, ASTHME, DIABÈTE, AFFECTIONS CUTANÉES FAIBLESSE GÉNÉRALE, CONVALESCENCES DIFFICILES, etc.

FORMES : (ELIXIR - EMULSION - GRANULE - AMPOULES)
ET DOSES : (Adultes : 10 gouttes à 100 gouttes par jour. Enfants : 5 à 10 gouttes à 100 gouttes par jour. 10 jours en 1 ampoule par jour.)

Exiger sur toutes les boîtes et flacons la Signature de Garantie : A. NALINE
Littérature et Échantillons : 14, rue de la NALINE, 10, rue Villeneuve-le-Duc, au St-Denis (Paris).

Traitement de la **SYPHILIS** sous toutes ses formes

HECTINE

PILULES (0.40 d'Hectine par pilule). - Une à 2 pilules par jour pendant 10 à 15 jours.
GOUTTES (20 gouttes équivalent à 0.40 d'Hectine) 10 à 100 gouttes par jour pendant 10 à 15 jours.
AMPOULES A (0.40 d'Hectine par ampoule). - **Injecter une ampoule par jour pendant 10 à 15 jours.**
AMPOULES B (0.00 d'Hectine par ampoule). - **INJECTIONS INDOLORES**

HECTARGYRE

(Combinaison d'Hectine et de Mercure).

Le plus actif, le mieux toléré des sels mercuriels.
PILULES (Par pilule : Hectine 0.40; Protéine Hg 0.01; Eau Q.S.A.). - **Course de traitements**
GOUTTES (Par 20 gouttes : Hectine 0.40; Hg 0.01; Eau Q.S.A.). - **10 à 15 jours.**
AMPOULES A (Par ampoule : Hectine 0.40; Hg 0.01). - **Une ampoule par jour pendant 10 à 15 jours.**
AMPOULES B (Par ampoule : Hectine 0.40; Hg 0.01). - **INJECTIONS INDOLORES**

Laboratoires de l'HECTINE, 13, rue du Chemin-Vert, à Villeneuve-la-Garenne (Seine).

MÉDICATION IODÉE PARFAITE

Remplace **SANS IODISME**

Combinaisons iodées

IODURES

IODE

DOSIODINE
CAPSULES DOSÉES & GLUTINISÉES

Ne fatiguent
ni le rein, ni les intestins

PRESCRIRE

DOSIODINE n° 1. Une capsule = 0.01% d'iodure correspondant à 0.50% d'iodure alcalin.

DOSIODINE. Une capsule = 0.02% d'iodure correspondant à 1 gr. d'iodure alcalin.

Littérature et Échantillons franco sur demande

Laboratoire de la DOSIODINE, AUDINCOURT (Doubs)

HYGIÈNE DE LA TOILETTE

Pour assainir la bouche, raffermir les gencives, fortifier les cheveux, pour les ablutions journalières, pour le lavage des nourrissons, etc., etc., il est recommandé de faire usage du

Coaltar Saponiné Le Beuf

qui possède les propriétés DÉTÉRSEIVES et ANTISEPTIQUES INDISPENSABLES aux produits destinés à ces usages, qualités qui lui ont valu son admission dans les HOPITAUX DE PARIS.

Le Coaltar Le Beuf est en effet très efficace en particulier dans les cas d'angines couenneuses, anthrax, gangrènes, herpès, leucorrhées, pityriasis, otites infectieuses, suppurations, etc., mais dans ces circonstances c'est au MÉDECIN qu'il appartient de prescrire ce produit et de régler son mode d'emploi.

Le Coaltar Saponiné Le Beuf étant un liquide qui n'est ni caustique ni vénéneux, peut être laissé entre toutes les mains.

DANS LES PHARMACIES

Se méfier des imitations que son succès a fait naître

LE DOCTEUR PAUL-ÉMILE COLIN ET LA RENAISSANCE DU BOIS GRAVÉ

Par ALPHONSE BRUNOT

Directeur de Medicina

(Suite et fin)

Nous avons dit, ici, au début de la première partie de l'Étude qu'Alphonse Brunot a écrite pour Æsculape, sur le D^r P.-E. Colin et la Renaissance du Bois gravé : « Ce n'est pas pour le seul plaisir de présenter au lecteur l'œuvre d'un graveur sur bois, fut-il Médecin, que nous publions les lignes qui vont suivre. Notre désir a procédé d'une intention plus large. Un fait est notable dans le mouvement artistique de ces dernières années : la Renaissance du Bois Gravé. Or, de cette Renaissance, un des nôtres est l'artisan principal. »

Très clairement, Alphonse Brunot vient aujourd'hui justifier cette assertion. Il établit sa démonstration en observateur, en analyste, en graveur. Il nous parle des images gravées « à l'aide des images gravées elles-mêmes ». Ainsi, dit-il, assumant-elles tout le soin de l'enseignement que nous voulons prendre. Il nous mène « à la table des artisans ». Il fait survenir de vieux graveurs de jadis, — le Bon Graveur de Jost Aman — et Colin lui-même ; il les fait travailler et graver pour nous, sous nos yeux. Peu à peu, ainsi, à la vue et à la comparaison de gravures anciennes, exotiques, modernes, Colin et ses « directions », ses principes si simples et si féconds, se dégagent pour nous. Alphonse Brunot nous force à établir et presque à formuler ses propres conclusions : Colin est le graveur sur bois instinctif, absolu, — et il grave « en lumière ». Nos lecteurs verront quelle importance prend cette double observation, une fois démontrée ; ils verront de qui et de quoi peut procéder P.-E. Colin, et quelle influence il exerce et exercera fatalement dans l'Art de la gravure.

La critique de Brunot est fortifiée d'exemples, et n'est encombrée de nul élément d'une documentation facile et superflue. Mais elle ne demeure pas constamment objective. L'auteur nous amène, à l'occasion de Colin, à comprendre ce mystère, cette magie, de « l'image venue du bois » comme il l'appelle. C'est là une aimable et nouvelle exégèse, et nous pensons qu'on a rarement saisi et exprimé si bien le charme si nombreux, si spécial, si subtil des gravures sur bois. Certes, par là, une lecture de cette étude peut être féconde en joies pour le lecteur, en lui apprenant à voir mieux, à sentir plus vivement des œuvres dont un éloges si séduisant et si divers est possible. Nous recueillerons aussi, à cette lecture, une impression de la vie du temps : ars longa... un transfige de la Médecine vers l'Art. On tira les lignes émues où Alphonse Brunot dit « la légende » de Colin, et sa vie actuelle (Bourg-la-Reine). On trouvera enfin, dans ces pages, un portrait de Colin, dessiné et gravé par l'écrivain même de cette Étude critique. Brunot s'excuse trop, sur cette partie inattendue de son travail ; rassurons nos lecteurs et rassurons le lecteur lui-même : c'est bien là, nous l'affirmons, un aspect, une ressemblance — un portrait de Colin, en même temps qu'une franche et savoureuse image « venue du bois ».

Laissons donc la parole à Alphonse Brunot, à sa plume, à son burin, si expressif, et remercions-le d'avoir si découvrir si bien les « directions » de Paul-Émile-Colin, donnant ainsi à un Médecin cette part si belle d'une gloire qui lui est due.

PARLER ainsi du Bois Gravé renaissant, et de ses plus nouvelles et plus vives images, c'est laisser à dire en quel temps, en quelles circonstances l'Art qui dota le bois de tels enchantements est tombé dans le sommeil et la mort, et de quelles cendres il a du renaître pour conquérir la faveur de ceux qui maintenant l'accueillent.

En quelles dernières images est-il assoupi et sans âme ? Quand et chez qui les traits vainqueurs d'un Dürer ont-ils perdu leur force, leur signification et leur vie ? C'est, en des siècles, entreprendre le jeu des chronologies les plus malaisées et c'est, quand un fleuve s'est perdu en mille ruisseaux dans les sables, chercher quelles dernières eaux déçues portent son nom. A feuilleter de vieux livres et de vieilles estampes, on peut suivre cependant les moments successifs de son déclin. D'images pieuses en gravures profanes, on peut voir le flot nombreux et vivace qui portait tant de fraîches représentations se perdre lentement. Les images au bois meurent en pitié, en héroïsme parfois, sinon en beauté. Elles meurent en rudesse plus qu'en force, et en douceur, en trop de douceur apparaît-il.

Épargnons-nous cette tristesse de reconnaître des œuvres et des artistes sans gloire et sans nom, dans des temps recués, pendant lesquels un art de grâce nuancée, de force souple et diverse s'amollit, se dilue et se décolore ; où désormais, sur toutes les productions, ne traîne plus qu'une lumière de limbes, on ne sait quoi de cinéraire et d'éteint : lune journalière divine, nulle vivante nuit ne sont jamais venues là, et c'est bien comme la Mort, en traits et hachures, en signes d'un métier tout en abandon et tout en décevante virtuosité.

Un écrivain de qui toute opinion passée ou actuelle et toute assertion importent, M. Remy

de Gourmont, déplorait, il y a vingt ans, la mort irrémissible selon lui, de la xylographie et lui assignait, en même temps qu'une cause, une date : la fin du XVIII^e siècle. A cette extrême pointe de ce siècle tant de choses sont mortes, tant de choses sont nées : c'est un moment probable où peut mourir aussi le bois vivant.

M. Remy de Gourmont nous a donc proposé cette date. Il l'a fait en une revue maintenant disparue, l'*Ymagier*, toute dédiée aux vieux bois et à son passionné de susciter une imagerie nouvelle, revue aimable, l'une de celles qu'on voit naître en grâce, embellir quelques matins et mourir, — pour avoir été trop belles et pour cette seule raison semble-t-il. Je cite les paroles de M. de Gourmont dans l'*Ymagier* : « A la fin du XVIII^e siècle, un Anglais inventa « la gravure sur bois, bois debout, abolissant « ingénument jusqu'à la possibilité d'une renaissance xylographique. »

Voilà donc écrite et non au hasard, certes, la date que nous avons cherchée. Pour le reste de cette proposition curieuse, tout maintenant vient s'inscrire contre l'assertion alors justifiée qu'elle enferme : la xylographie est renaissante — tant d'éloges, de toutes parts, à Auguste Lepère, à Tony Beltrand, à Vibert, à Paul-Émile Colin et à d'autres graveurs nous le montrent. Le bois, bois debout, n'a pas empêché qu'elle le fut : il a même porté, en sa dure substance, le plus grand nombre des fruits que l'estampe nouvelle nous a prodigués.

Comment, pour Colin, pouvons-nous guider nos recherches ? Comment montrer quel nouvel enchantement il sut apporter, quel ouvrier de la bonne heure, quel rénovateur essentiel il fut, un jour d'il y a vingt années ? Un commentaire enthousiaste ici même écrit, une estime et une

feverure une fois dites, comment donner à propos de lui les raisons que j'ai voulu chercher et expliquer cette occasion d'une renaissance ?

La tâche est peu aisée, et les doxologies dont j'ai médité tout à l'heure nous offrent peut-être le seul recours. Sans que nous voulions, certes, apprendre à graver (pour voir bien plutôt comme on grave) nous nous pencherons sur la table des artisans. C'est, en pièces éparées, un bon simple appareil de planchettes lisses, de lames et de pointes bien tranchantes, un modeste établi. Et nous appellerons des souvenirs d'images anciennes et exotiques et familières. Quine sait, au surplus, Albert Dürer et de frustes images d'Épinal ? Qui ne sait les estampes japonaises ? Qui n'a pressenti à l'examen d'épreuves des longtempes aimées, leur matrice, le bois même, l'aubier qui les imprime et les multiples de ses reliefs laissés, comme un caractère d'imprimerie ? Pour qui seront d'une surprenante nouveauté les notions qu'éveillent ces mots : *gravure sur bois*. N'avons-nous pas été, en pensée, ne fût-ce qu'un instant, les ouvriers d'un tel métier de taillier d'images ?

Allons aux techniques, mais à notre manière et à peine. Tout au plus suivons le conseil de Pierre de Ronsard qui recommande qu'on regarde un peu le travail des artisans. Cette connaissance des divers bois à graver et des outils, si elle nous est nécessaire, nous pouvons l'entendre d'un mot. Les vieilles gravures d'Épinal, celles de Dürer viennent d'un bois tendre, le poirier, dont la planche est taillée dans le sens de sa fibre : bois de fil. Le bois, introduit au XVIII^e siècle, comme nous l'avons vu, est d'un aubier très dur, et ses blocs sont taillés sagittalement : la fibre en est debout. Les « *bois de fil* » se coupent et s'entaillent d'une lame ; les « *bois de debout* » sont assez denses pour qu'on y fasse progresser un burin, lequel est

pointe et lame ensemble. Nous avons désormais assez envisagé ces distinctions pour la large démonstration que je propose.

Simplement, je demande qu'on me suive en faveur de Paul-Émile Colin et du Bois Gravé. Je ne puis être bien direct, dans ce besoin d'être très clair : je parlerai des images gravées à l'aide des images gravées elles-mêmes; ainsi auront-elles assumé tout le soin de l'enseignement que nous voulons rendre.

De plus, il nous faut considérer maintenant le bloc gravé et son épreuve, seuls et nus. De quels prestiges assemblés n'était pas faite notre admiration, tout à l'heure, des livres illustres sous les yeux : la beauté des pages et de leurs impressions, le génie des écritures, et nul embarras d'une discussion ! C'est trop désormais et nous voici devant le seul drame gravé, tels nous sommes devant les drames du monde et leur présence sous les marges somptueuses de leurs cliers.

III

Regardons et expliquons ensemble des images venues du bois.

Voici une *Joueuse de flûte*. Elle est Japonaise, du XVIII^e siècle. La légende, d'une écriture que je ne saurais lire, nous dirait le nom de son auteur et peut-être celui de cette musicienne naïve, douce et si vêtue : elle n'a rien de celle (turbulente, sans doute, d'être en gestes harmonieux et toute nue), que le médecin Erixi-maque renvoyait du Banquet, avec les amphores encore à moitié pleines de vin ; elle n'eût troublé nul convive, nul discours, tant les traits qui l'expriment sont graves, et, comme les cernes de plomb d'un vitrail, circoncrivent une hiératique et silencieuse figure. Ces traits noirs, d'une épaisseur presque partout égale, ne sont à aucun moment trop vainqueurs des tons pâles des camafeus, sauf en la chevelure de jais qu'éclairent de reflets des tailles régulières : ici, à cette tête, chatoient, lumière.

Voici, de la grande époque des belles pages gravées, une estampe de Dürer : le *Bain des hommes*. La scène se dégage en signes fermes, violents et nus, comme dits en une typographie brutale. C'est l'exemple d'images où viennent s'inscrire les signes les plus expressifs et, dirai-je, les plus anatomiques des visages, des corps, des maisons, des paysages ; elle s'apparente, par sa manière, à tous les chefs-d'œuvres gravés de cette époque. Sans doute Dürer en fit le dessin, tel et d'après nature, sur la planche de poirier et le fit tailler fidèlement par son praticien.

Hâtons-nous vers Colin. Voici son *Fossoyeur*. Imaginez-en, pour un accord passager avec les précédentes images, une épreuve d'un papier jaunissant, encore vieilli par les vingt ans qui ont passé depuis que Paul-Émile Colin l'a taillée dans son bois ; voyez bien cette image simple, accomplie et barbare, plus rude que les plus anciennes, et si différente d'elles toutes.

parler, pour plus de clarté, leur propre graveur : il est le même, on le verra aisément, à tant de distance dans le temps et dans l'espace — au XVI^e siècle à Nuremberg, au XVIII^e à Tokio. Gardons, un moment encore, le *Fossoyeur* de Colin en réserve, et écoutons un graveur de jadis.

Dans le Recueil des Gravures de Jost Aman, celui qui tient le couteau et qui taille le bois, parle et dit :

JE SUIS UN BON GRAVEUR SUR BOIS, ET JE COUPE SI BIEN AVEC MON CANIF TOUT TRAIT SUR MES BLOCS, QUE, QUAND ILS SONT IMPRIMÉS SUR UNE FEUILLE DE PAPIER BLANC, VOUS VOYEZ CLAIEMENT LES PROPRES FORMES QUE L'ARTISTE A TRACÉES ; SON DESSIN QU'IL SOIT GROSSIER OU QU'IL SOIT FIN EST EXACTEMENT COPIÉ TRAIT POUR TRAIT.

Honnête et habile artisan ! Nous le voyons à sa table : il fait de la gravure en taille d'épargne, il « épargne » — avec quel soin ! — les traits qu'on a portés sur la planche. Il est un praticien incorruptible, un ouvrier d'art très désirable.

Son discours nous éclaire beaucoup et nous guide vers cette remarque : le *Fossoyeur* n'a pas eu, pour venir au jour, ce *Bon Graveur* au discours si précis, au labeur si fidèle et si exact. L'artisan d'aujourd'hui, Paul-Émile Colin, ne se comporte pas ainsi avec un dessin et avec un canif. Il n'est pas cet esclave d'une « écriture » fut-elle sienné et préalable sur un bois de poirier ou de buis ; il est essentiellement un autre, un bien autre *Bon Graveur*. L'ayant ainsi appris par celui même de Jost Aman, je vais, à l'aide d'autres images et de particularités que nous y pourrions découvrir, tâcher à faire comprendre le *Bon Graveur* de notre temps.

Voici de très vieilles estampes et de nouveaux témoins.

Une *Sainte Ursule* à l'écart d'un lointain paysage, parmi des architectures de la Renaissance : je la trouve reproduite dans l'*Ymagier*. Elle fut pieusement gravée par Hans Burgmair. Sur une colonne, dans la perspective d'un arc-de-triomphe, l'ombre s'éclaire de raies ténues et lumineuses : un clair-obscur. Souvenons-nous de cette colonne de demi-clartés.

Voici surtout un bois allemand ou hollandais du XV^e siècle, un *Saint Christophe*. (Les premiers bois gravés sont porteurs de ce saint, qui porte Jésus, qui portera le bois crucial.) Ces naifs et grands christophores, avec leurs Jésus si petits, sont presque toujours les mêmes, dans leurs paysages d'eaux et de moulins, avec l'âne et le menuin, les poissons visibles, le lièvre ingénu et quelque sauvagine. Pour celui-là, il nous



La joueuse de flûte.
Bois japonais (XVIII^e siècle).

Ces trois images sont venues du bois. Et à la réserve de ce *Fossoyeur* (je le laisse dans son rude aspect, toute sa lumière, tout le mystère de l'épisode qu'il raconte), je vais dire comment ont été gravées les deux premières, la *Joueuse de flûte*, le *Bain des hommes*, faisant

devient vite intéressant. Il ne fut jamais achevé. Il évoque immédiatement le souvenir et l'absence de son ouvrier. On veut appeler le graveur et lui tendre l'outil. Voyez l'épreuve, l'état, et ces moments d'une image antique : surprenez ce travail d'un artiste d'il y a trois cents ans. L'image est là, toute laissée. Quel découragement d'un homme l'a faite ainsi ? Pourquoi, avant la fin de la gravure, cet encre qui va perdre pour toujours un dessin ? Pourquoi ce renoncement ? Pourquoi une épreuve, à ce moment, fut-elle tirée, livrant l'artiste à l'aventure ? Laissons ce petit drame inexpliqué, et voyons que le graveur, enfant perdu et qui jouait avec un dessin sur un bois, est demeuré perdu, pour toujours.

Toutefois une interprétation du dessin primitif est évidente. Il y a de l'indépendance et de la liberté, ça et là, dans les draperies, les membres et les muscles. Bien plus, des coups de lame hasardeux sont venus dire en lumière des touffes d'herbes ou de roseaux. Un ciel aurait pu naître de cette ombre, si ces hachures avaient, d'une volonté plus sûre et plus savante, été continuées...

Une indication fort nette est ici pour nous, vers Colin. Je résume mes images et assemble le faisceau de leurs que j'avais ici et là qu'elles ; je les rapproche de cette dernière herbe dite en clarté, de ce ciel naissant d'un coup de canif égaré, et je remarque — ce qui est nouveau et qui importe — qu'il n'y a pas de dessin préalable de la plume, du pinceau ou du calame pour des reflets aux cheveux d'une japonaise, pour des lueurs à une colonne, et pour ce ciel et pour ces roseaux autour du christophore. L'artiste les a créés au couteau, par de libres tailles, à même le bois sombre.

A ces faibles lueurs incertaines, ainsi surprises aux plus anciens bois et les plus exotiques nous pouvons voir déjà les caractéristiques du Bois nouveau et renaissant. Revenons, armés à présent de nos observations si ténues au *Fossoyeur* de Colin et considérons qu'il n'y a pas eu, qu'il a pu ne pas y avoir, cette fois, de dessin préalable, — et que l'image tout entière est née de la même sorte que des détails étaient dans les précédentes images. On peut voir déjà ce qui sépare, pour leur manière de travailler le bois, le Bon Graveur du xv^e et du xvi^e siècles — le graveur de la *Sainte Ursule* et du *Bain des hommes* — du graveur du xx^e siècle, de l'artiste du *Fossoyeur*, Paul-Emile Colin.

L'œuvre de Colin, dans sa plus large aperception et la plus immédiate, est expliquée par ces apparentes minutes. Je pourrais en saisir de nombreux exemples, et prendre pour témoins, par surcroît, les graveurs modernes, mais ce que nous venons d'en voir suffit pour montrer que ce qui en de vieilles estampes, en de récentes gravures est épisodique, hasardeux, exceptionnel, est l'art de Colin, totalement. Ce dernier artiste a pris là, en une telle manière de traiter le bois, toutes ses directions ; il est parti de là et de si peu, apparemment, pour arriver aux illustrations de *Germinal*, des *Travaux et des jours*, des *Philippes*, et pour édifier une œuvre. On dira que c'est aller de bien faibles prémisses à de très décisives affirmations : peut-on se tromper beaucoup en préjugant le jour sur une première leur d'auteur ?

Ombre et lumière... Le pauvre graveur perdu du christophore ne pouvait pas se retrouver, faute du fil d'un dessin où se reprendre : à ce moment où le vieux graveur a renoncé, Colin eut réalisé l'estampe, et le bois l'y entraîna, et il se guidait en lui par le seul guide : la Lumière.

L'artiste qui nous occupe a, complètement,

définitivement dégarer une caractéristique bien nette et exacte, on doit concevoir encore une fois Colin, sans un dessin achevé qui le guide, sans hachures ni lignes qu'il interprète, capable de faire naître l'estampe dans la nuit, selon la lueur et l'idée où elle se préfigure en lui.

Nous pouvons d'ailleurs demander à Colin,



Le bain des hommes.
Bois d'Albert Dürer (xv^e siècle).

le don, en la présence du bloc d'aubier qu'il choisit, d'y voir d'abord la nuit, en une épreuve, en un état noirs, d'y voir une nuit où le jour, survenu, se meut insensiblement en une action ordonnée et vivante. Certes, les lignes premières d'un dessin existent toujours, très fermement tracées même, mais si l'on veut

d'illustrer nos remarques et aller à sa table, et voir avec lui, sur le bloc vierge qu'il va graver pour nous, la présence obscure et vague d'un paysage de monts et d'arbres dans la demi-ténacité d'une nuit. Par des tailles, Colin vient, en dégradations successives, y faire paraître la lumière ; la voici, à l'état naissant. C'est déjà

l'étoile du matin. La moindre incision est un nid de clarté. Colin, ici, comme un graveur asservi à son dessin (le graveur japonais, Dürer lui-même ou son praticien) ne va pas sculpter le relief d'un trait délimitant la colline, indiquant sa forme, donnant le sens de sa fuite vers le val : non. Son couteau, de copeau léger en copeau léger, apporte la lumière et c'est elle, dans notre nuit originelle, qui vient donner le linéament le plus aérien de cette colline, de cet arbre sur le ciel. Colin va nous conduire sûrement dans ce paysage choisi, achever notre estampe et la mener de la nuit

proches d'Hésiode et de l'Hellade. Le soleil progressif ne dessine-t-il pas ainsi, à l'heure où s'inscrivent et se précisent à nos yeux les paysages du matin ?

Le burin ou le couteau se trouvent donc être ici, par leurs incisions mêmes, les fauteurs du dessin. Et nous appellerons encore nos vieux et bons témoins. Dans le bois, le Bon Graveur de Jost Aman — ou le « graveur original » de nos jours — épargne une écriture, épouse les inflexions des lignes d'un dessin et les circonviert ; Colin pour conduire l'estampe à sa nécessaire et finale harmonie, se dégage ou

expressifs, il en balance la valeur, peu à peu, au fil de l'outil, en liberté, selon l'harmonie et le ton qu'il cherche : l'étude inspirée des états qu'il tire lui en donne à chaque moment, (quand il veut), la note, qu'il sait lire.

Tout Colin, auteur de bois originaux, tout Colin est dit ainsi, quand on a su le comprendre en lumière. Ce qu'on peut ajouter, ou ce qu'il peut expliquer lui-même en une technique n'est pas de grande conséquence.

Mais ce que nous pouvons dès maintenant dire, et qui importe étrangement, c'est l'ayant expliquée, la nouveauté d'une telle manière de graver, inattendue, si éloignée des pratiques habituelles, tellement indépendante d'une technique connue.

Tant l'œuvre de Colin a surpris, à n'en pas bien voir la genèse, à ne pas comprendre les vraies directions de l'artiste, tant sa « naïveté » a paru déconcertante qu'on a dit, qu'on a écrit (rendant toutefois hommage à sa bonne et franche saveur) qu'il n'est pas d'une lignée et qu'il n'a pas d'ancêtres.

A cette assertion une affirmation s'oppose et surgit d'elle même, après les démonstrations que nous avons su faire. Pas d'ancêtres ! Il en a, s'il en faut, on lui en sait, et qu'il s'en réclame ou non lui-même, il les suit autant qu'il peut, de Rembrandt à Delacroix et aux plus récents peintres de la lumière ! On peut le dire, et citer de si puissants noms, quelle que soit dans cette hiérarchie singulière qui se trouve instituée des œuvres d'art, la place modeste qu'on assigne au bois gravé !

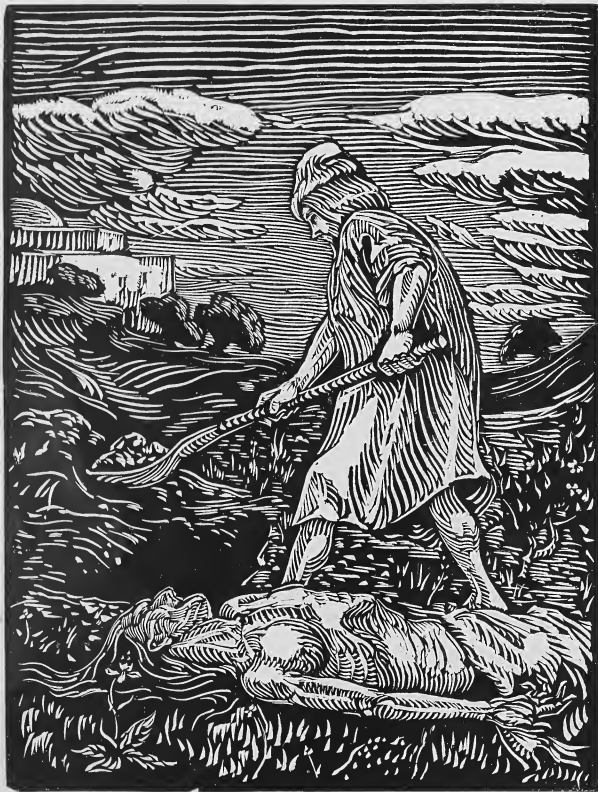
Colin est, dans le bois, un coloriste, pour me servir d'un mot, — même pour des estampes en noir —, expressif.

Voilà pourquoi, sans doute, on a dit, et l'on a fait des silences sur cela qu'il ne se rattache à rien ni à personne et qu'il n'a pas d'aleux. Or, il doit au *xv^e* siècle et aux premiers graveurs à peine la forme de ses couteaux, non le choix de l'aubier qu'il creuse, mais au moins un « blanc » dans un « noir » que j'ai montré ; il doit tout, au contraire, on peut l'affirmer, aux peintres modernes les plus luxuriants de clartés, à ceux mêmes, les derniers venus, qui faisaient voir de nouvelles splendeurs quand Paul-Emile Colin, qui n'avait pas appris la gravure, se mit à graver !

Il est, grâce au bois, le « graveur original » qu'ils ont pu susciter. On peut nettement, je crois, établir cette filiation, s'y arrêter et trouver là, enfin, les puissantes et les formelles raisons, la très pressante occasion d'une renaissance du Bois Gravé. L'art « qui dota le Bois de la vertu du mystère » ne pouvait plus vivre uniquement selon des formules séculaires qu'il avait déjà épuisées en chef-d'œuvres. Il devait et pouvait renaître : il est là, vivant, porteur de Lumière.

En vérité, si d'autres ont compris ce que les jeux de la lumière et de l'ombre, protagonistes essentiels, doivent être dans la peinture, Colin a compris ce qu'ils doivent être dans le bois, ce qu'ils peuvent être par le bois.

S'il est remarquable que tout, chez l'artiste des *Pêcheurs de truites* — à toutes ses fautes et ses manquements près — s'efforce en une



Le fossyeur.
Bois de Paul-Emile Colin.

première jusqu'à l'aube et plus loin encore. Une lueur d'aube peut dans le même bois précéder, peu à peu, jaillissants, l'éclat et le pétilement d'un soleil matinal. Notre surprise est évidente : cela est spontané comme l'aurore et le jour, constamment nommés ici ; cela est solaire, — apollonien pouvons-nous dire, si

s'abstient de notations graphiques trop exactement établies, que la plume ou le pinceau n'aurait pu inscrire selon le « génie » même du bois ; d'après des indications et une préfiguration intelligentes et larges, presque autant pensées qu'écrites, il creuse un « blanc » qui lui trouve opposé à un « noir » — l'un et l'autre

interprétation nouvelle et *surprenante* de la nature brute, — personnages, arbres, guérets et ciels; qu'une de ses planches devenue l'objet d'une critique ou d'une réserve, s'affirme néanmoins comme existante; s'il apparaît que types et attitudes ne précèdent pas chez lui d'une formule que nous ayons connue; si, au souvenir des usuelles représentations graphiques ou picturales ils demeurent inattendus, tout cela et notre surprise, et le nouvel enchantement qu'il apporte au Bois gravé, c'est que Paul-Emile Colin transpose, naïvement si l'on veut, au départ de la nature même, selon un rythme lumineux qu'il impose à la matière qu'il choisit comme moyen d'expression et qui se trouve faite pour le bien servir.

Voyons Colin, le jeune étudiant anatomiste « fou de dessin » et de lumière, quand la fièvre du bois le prend; voyons son geste dans cette boutique du marchand de la rue Git-le-Cœur où la légende, déjà, dit qu'il acheta son premier bois à graver. Colin, ce bloc en la main, est ignorant ou résolument oublieux de toute règle, de toute donnée technique. Logiquement d'un instant pathétique, en toute originelle simplicité, en raison même de la substance qu'il manie et du creux lumineux qu'il sent qu'un simple couteau y peut mettre, il subit cette contrainte de concevoir en couleurs, en valeurs — du noir au blanc — l'ordonnance de ses représentations de la Vie.

Et il lui est donné à ce moment (à son moment) avec une exclusive intensité de prévoir la xylographie par l'incision plus que par le relief laissé, le travail du bois bien plus par l'harmonie des lumières et des ombres que par le dessin — et d'être ainsi très simplement et logiquement un graveur « très original ».

De là cette surprise que font nos yeux devant ses compositions. La notion de Lumière, acquise aujourd'hui, quand les destins l'ont voulu, pouvait seule permettre de réaliser avec des apparences aussi nouvelles la gravure sur bois comme il nous la donne. Elle s'était, en ces sens, jadis et très anciennement arrêtée à deux coups de lame dans un bois inachèvement. Ce geste inconscient, ce geste inutile et perdu, un jeune médecin dessinateur le reprend ou l'invente. Il est impatient d'une imitation qu'il ne veut pas, dédaigneux de graver du dessin de paysages ou de figures, et il répète en un bois de la rue Git-le-Cœur une taille aventureuse jadis et stérile: il sait y voir dès lors et y poursuivre la Lumière et la Vie, au seul souvenir peut-être d'un Rembrandt...

Une nouvelle sorte de bois gravé vient de naître, le geste est décisif et fécond, cette fois: l'image s'achève.

* *

On a dit: « La perfection d'une chose est

dans son essence même. » Quelque danger ou quelque pédantisme qu'il y ait à introduire en de telles disquisitions les formules un peu vagues des philosophes, il n'en est pas moins que ce qu'il y a de réalisations dans l'œuvre d'un Paul-Emile Colin apporte une confirmation nouvelle à un postulat semblable. Il est nécessaire de le montrer et de faire comprendre à quel point cette contrainte, qui nous explique Colin et le site, dont il n'est certes pas et une fois pour toutes incessamment l'esclave, qui ne retranche rien des droits imprescriptibles du dessin, est conforme à l'essence même et aux exigences les plus spécifiques de cette substance

Nous avons été jusqu'à présent assez précis, nous avons donné des exemples assez formels pour qu'on puisse s'aventurer et se plaisir à écrire comme une page de la préhistoire de la gravure sur bois: elle ne viendra, après tout, qu'en parallèle avec celle qu'on a écrite touchant la première histoire de la gravure sur métal...

Je rappelle donc qu'on a conservé de très anciennes gravures sur fer, barbares, sans art, mais où des clartés sont données, en des ciels et des draperies, par des semis et des désordres de points clairs. On appelle *gravures en criblé* ces vieilles estampes. Un peu dédaignées, aimées pour leur seule ancienneté, je vois que c'est de

la lumière qu'apportent ces points qui les creusent et les parsèment.

Je veux croire qu'en ces mêmes temps un autre graveur d'une substance plus tendre — le bois — commença très ingénument d'y ordonner ainsi une image en la criblant de « jours », à la pointe, à la lame, en procédant, d'instinct, par creux pleins de clartés, à l'épreuve.

Ce graveur sur bois inconnu, que j'imagine à l'aide d'autres gravures sur fer, manqua pour faire une œuvre, de quelque maître savant et lumineux. Dès lors, il eut (et d'autres après lui) le besoin de recourir à une graphie, à une écriture et il en vint à fixer, net et précis, invariable, son dessin — à le tailler, enfin, à l'épargner.

Ce fut là, vraiment, une défaillance: c'est de cette défaillance féconde d'un graveur qui ne savait pas faire par tailles et par éclats, en grandes masses, jouer au bois, les ombres et les jours qu'est née la xylographie, celle que nous avons depuis admirée et aimée. De là sont venus les chefs-d'œuvres des graveurs du xv^e, du xvi^e et du xvii^e siècles et beaucoup de ceux du xix^e, qui gravaient et qui gravent leur propre « écriture » — et avec quelle sensualité!

Plaisons-nous à imaginer en Colin un descendant victorieux de graveurs inconnus et à voir en ses réalisations la manière essentielle et originelle de tailler le bois, celle d'avant les grands artistes « linéaires » les plus anciens et les plus récents.

* *

Mais il est pour expliquer la haute franchise de l'auteur du *Fossoyeur*, des exemples plus directs, des conséquences mieux apparentes.

D'un autre artiste, ancien ou moderne, d'un autre « graveur original » vous expliquez telle image gravée par son dessin préalable; toujours (presque toujours) vous pouvez dire: Voici un beau dessin, bellement gravé. Prenez au contraire l'image dont Colin vous donne tant d'expressifs exemplaires: vous ne pouvez, cette fois, concevoir la page sans le bois et le couteau; vous la pouvez penser, en votre étonnement, née comme une fluorescence givrée sur une vitre d'hiver; plutôt direz-vous: elle était là, au bois, un magicien l'a fait apparaître.



Le saint Christophe inachevé (xv^e siècle).
Publié dans l'*Ymagier*, par Remy de Gourmont.

qu'œuvre celui qui grave le bois; qu'elle est bien selon les nécessités et le « génie » du bois, qu'il soit tendre ou bien dur, quel que soit le sens où l'on rencontre et où l'on coupe sa fibre.

Le principe d'une perfection de la gravure sur bois est, me semble-t-il, dans la manière la plus naturelle de l'entreprendre et de l'accomplir. Or, dans le bloc d'aubier, un sillon qu'on trace (sa sinusité, à l'épreuve, se trouvera être un éclair dans la nuit) est davantage naturel qu'un trait qu'on y dessine et qu'ensuite on y taille, on y « épargne ». Je pense, très simplement, que de tout premiers bois gravés, dont nous n'avons nulle épreuve, ont été faits ainsi.

A la vérité, pouvons-nous observer encore, nul bois entrepris et laissé par Colin ne peut être terminé par un autre artiste, alors que tout dessin laissé sur un bois (Dürer abandonnait les siens à des artisans) peut, à beaucoup de sensibilité près, être gravé par le Bon Graveur du vieux livre de Jost Aman ou le Bon Graveur de ce temps-ci.

D'autres observations pourraient nous retenir. Celle, par exemple, que Paul-Emile Colin n'use jamais, naturellement jamais, pour ses ombres et ses teintes de hachures croisées et formant losanges. Par ainsi, il est dans la logique de l'aubier puisque de tels losanges, fruits du seul dessin, demandent à être dégaqués et « sculptés » : ce qui ne se trouve être ni dans les nécessités du bois, ni les facilités de la lame. Si bien, pour résumer tout, que si Colin lui-même vient une fois à suggérer l'idée d'un dessin préalable qu'il aurait exactement gravé ensuite, même là, on ne peut pas oublier son œuvre de départ, le *Fossoyeur* : la très noble décoration qui sert de troncispice à *Æsculape* vous en met sous les yeux une preuve.

Dès lors, il n'y a pas d'imagier sur bois qui le soit plus absolument. Le fruit de Colin est le fruit de l'arbre même. Le bois sent, franchement incisé par une lame, justifie les apparences qu'il nous donne. Il est le graveur *original*, intégral, le graveur « libre » : il n'a rien, dès son principe, de commun avec le Bon Graveur de Jost Aman, ce dernier grava-t-il ses propres compositions.

L'aubier, ainsi, semble porter depuis toujours les signes que Colin, élu, peut dégaquer. L'admirable matière dont il est maître est docile à ordonner en elle les drames qu'il a plu à l'artiste de voir se dégaquer en jeux naturels d'ombres et de clartés.

Cette gravure est selon le bois et selon la lumière; elle est aisée et sans violence. On a parlé, à propos du métal que gravait Mantegna « d'une main irritée par la lutte, par sa querelle avec le moyen ». Il y a la paix et la sérénité chez Colin, même dans la puissance : telle est l'apparence chez lui, comme la lutte et la querelle sont l'apparence chez Mantegna. Dans ces planches en bois, la Lumière, comme l'Esprit, semble aller où elle veut : elle va sûrement où il faut. Ici, elle lui « comme un brin d'herbe dans l'étable! », là, elle allume une montagne. Elle déchire l'ombre comme par un rais de lune, et l'ombre vit d'un trait de lumineuse douceur. Au bois delphique elle fait naître l'aube, elle laisse le crépuscule : dans le bois d'ombre le jour se lève, dans le bois de lumière le soir met sa rêverie. Rien n'est plus apte à marquer les jeux nombreux de la lumière sur les choses, et le remuement des heures et des ombres autour d'elles et en elles. Rien n'est mieux pour prendre dans la Nature afin de les fixer, de les éterniser dans leur instant le plus pathétique, afin de les tirer à d'autres exemplaires les plus adorables *dessins* de Dieu, — si j'ose ainsi l'écrire...

Je veux montrer encore comment Colin a obéi aux contraintes les plus mystérieuses du bois, à toutes celles qu'on peut pressentir et vouloir expliquer.

Nous avons maintenant qu'après tant d'analyse nous pouvons séparément considérer,

avant l'épreuve qu'il va mettre au jour, le morceau d'aubier, le bois gravé, tout blessé de son image qui l'emplit.

Pour ce bois lui-même, porteur de son drame, pour le bloc gravé, il a tel et dès le moment où il fut achevé, sa beauté. Le bois détaché du tronc n'est plus mort, il vit, à présent, du signe qui y est attaché. Chez les anciens graveurs, chez Colin aujourd'hui, tel bois vu ainsi avant l'épreuve, c'est le joyau tout, en plénitude et en continuité.

C'est d'ailleurs par Colin surtout que nous sommes conduits à la notion que voici, un peu fugace, mais sentie enfin, et qui veut nous aider à expliquer peut-être l'obscur sympathie qui nous retient à ces choses : c'est cette notion, (que devrait apporter toute œuvre de cette nature), du Bois considéré comme un très clair hiéroglyphe, comme un idéogramme, comme un blason.

Cette plénitude, cet accomplissement d'une œuvre, fut-elle moins large que la paume d'une petite main, sa réalisation en accord avec la grandeur, la forme, l'essence de sa substance, nous disent qu'à la manière d'un caractère typographique (comme le signe gravé A dit Ai) ; qu'à la manière d'un blason qui signifie une lignée ou une vertu, tel Bois signifie de sorte absolue et blasonne le visage humain, le mont lumineux, la plaine herbeuse, l'homme labourer et le troupeau, isolés ou mêlés sous les cieux, et leur pensée et leur vie, et le discours divin qui en émane. Dès le premier regard sur un Bois, on a le sentiment si nécessaire à leur signature, de leur présence réelle, de leur pérennité.

Pour justifier si l'est nécessaire, un commentaire si subtil d'apparence, considérons que cette première lettre A fut un petit bois gravé, que fit un Hollandais et qui, peut-être, le fit isolé et mobile. Comment ne pas prendre ici l'occasion de dire que ces bois gravés, ces idéogrammes furent non pas seulement la source de l'imprimerie, mais l'imprimerie elle-même? Les Saint-Christophes étaient de brèves phrases mystiques, en « types mobiles ». Si Laurent de Coster de Harlem qui, je veux le croire, inventa l'imprimerie, si Gutenberg qui le suivit ne furent pas les premiers graveurs du bois ou du métal, ils ne furent pas les premiers imprimeurs : qu'on nous apprenne le nom du premier graveur tirant ses épreuves et les *donnant à lire*, c'est à ce nom et à cet homme que doit aller l'insigne laurier.

Colin, d'un instinct sûr, a dès ses premiers essais ainsi réalisé ses bois ; l'idéogramme est, pour lui, en puissance dans le bois élu ; qu'il le veuille et le bois, qui portait l'idéogramme comme la femme porte l'enfant, met au jour son fruit.

Si l'on a bien voulu me suivre, et depuis tant de pages déjà, en ces méandres d'expressions et de pensées, si — surtout — l'on s'est expliqué à soi-même des idées que je suggère, ne voit-on pas apparaître plus d'une des raisons du charme mystérieux du Bois gravé, et la renaissance en Paul-Emile Colin de ses plus essentielles et personnelles traditions, et les plus antiques et les mieux disparues?

Malgré tant de paroles, le charme ingénu de cet Art, désormais inscrit en pages de victorieuse lumière, n'est pas aboli. Il garde quand même et voit grandir ce don de mystère qu'on

a entendu dénoncer et qu'on a senti. C'est le nouvel enchantement du bois gravé ; assurément aucun commentateur ne le pourra rompre jamais.

IV

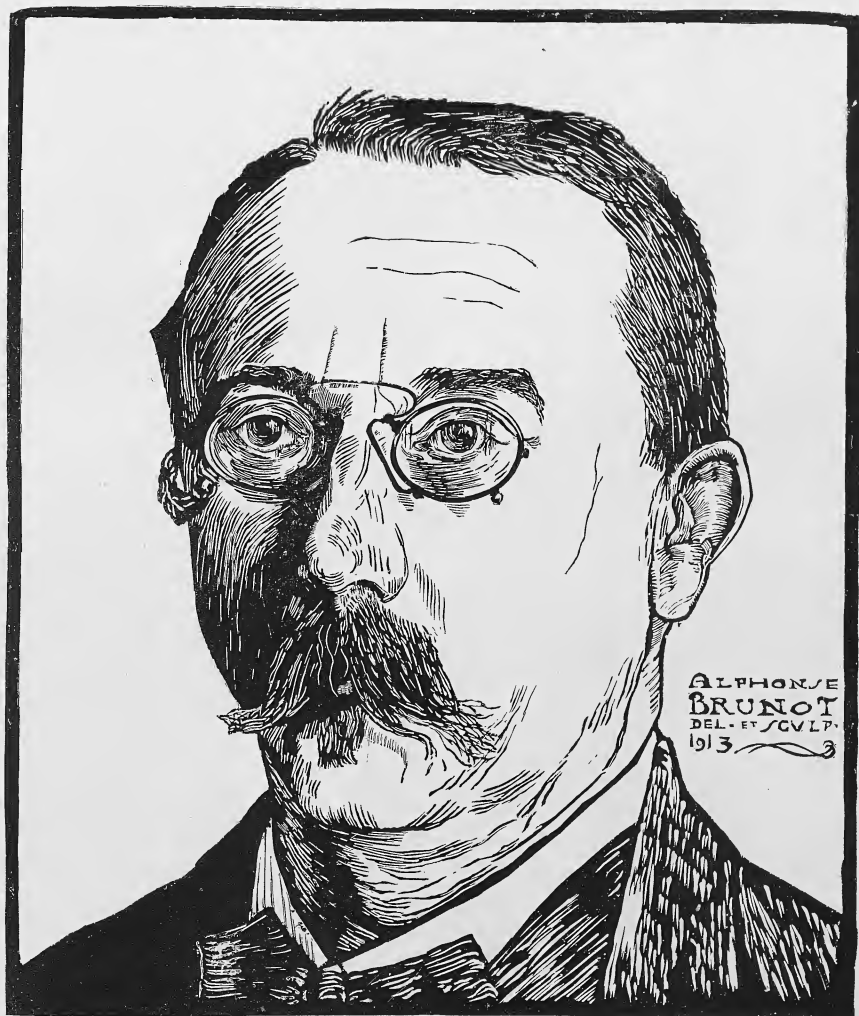
L'œuvre de Paul-Emile Colin marque et marquera l'avènement d'un sens nouveau, le plus moderne du bois gravé : j'ai voulu le croire le plus ancien, le plus perdu vers des sources inconnues ; c'est qu'il est le plus *original*. Si cet art comporte de nouvelles et renaissances perfectionnées, elles sont là, toutes, dans cette voie lumineuse, éternelle.

Quel rôle silencieux a joué Colin dans la renaissance actuelle? Quel rôle pourra-t-il jouer dans sa probable évolution? Nous l'avons vu, dès ses débuts, s'imposer à l'attention d'artistes étonnés semble-t-il, de sa franchise, de sa rudesse et surtout disons-le, de sa naïveté, inexplicable, inexploitable. Visiblement, son influence sera grande et profonde. Il y a là, à tout prendre, une nécessité qui dépasse la valeur intrinsèque de l'Œuvre : j'entends que cette œuvre serait féconde par ses caractères, ses originales directions, fut-elle exprimée avec moins d'abondance et de talent. Il est vain de le dire aux artistes ; il serait présomptueux d'espérer le leur faire entendre. Qui sait les regards clairvoyants qu'ils peuvent, d'eux-mêmes, porter sur les productions de l'un des leurs? Que vaut pour eux une longue critique comme celle où je m'attarde? Tant de paroles ne se justifient que par un besoin de nous, profanes, de savoir les raisons des choses.

Je n'ai fait, comme toute, à leurs yeux, que dire et trop raconter un trait lumineux naissant dans l'ombre d'un bloc de bois, au fil de quelque couteau. Ils l'avaient vu luire, sans doute ! Ils avaient vu ce réveil de la Lumière au bois dormant. Ce long discours est surtout inutile si, déjà, ceux qui peuvent comprendre ont compris, et, voulant graver, ont aperçu cette leur de feux maintenant allumés. Un regard intelligent sur un seul bois de Colin vaut toutes ces lignes imprimées, toutes et mille encore.

Ayant au début de cette étude reporté toute louange, ici, à la gloire du bois gravé ; ayant aimé et célébré de mon mieux les gravures des belles époques, et les belles images de notre temps ; ayant, surtout, nommé Auguste Lepère, je n'ai pas cette crainte d'avoir été par le silence injuste pour quelqu'un, et pour une seule estampe devant au bois sa beauté.

Lepère, graveur puissant, qui force l'attention, nous ramène aux maîtres anciens que, parfois, il égale. Il n'est pas l'artisan vain et trop orgueilleux pour sa seule habileté : ses propres traits qu'il grave, par une sensibilité exquise, gardent ces inflexions « appartenantes » à la vie, cette manière d'être « effacée » dont j'ai parlé, les ayant bien vues chez Paul-Emile Colin. Sans vouloir prétendre encore à pénétrer le secret de la maîtrise d'un artiste, on doit dire que Lepère est de ceux qui font comprendre ce qu'un dessin peut devenir quand un *maître* force le bois à le porter, et à le dire. Il y a des lignes au bois, ainsi sculptées et laissées — éparignées — qui plus que toutes autres sont des signes comme fatals, comme préformés de



LE DOCTEUR PAUL-ÉMILE COLIN

PORTRAIT DESSINÉ ET GRAVÉ SUR BOIS PAR ALPHONSE BRUNOT

la nature et de la vie. Comment l'expliquer? Est-ce de la part du graveur émotion, sensibilité, génie? Cette magie confuse, aux effets difficilement saisissables, est-elle en nous, et de notre complicité, est-elle de notre éducation et d'un sens atavique des images, est-elle d'une sélection (faite en nous par un instinct profond de la vérité de l'Art), en faveur de certains traits? Pour le bois, si l'on s'y arrête et si l'on vient à y penser, cela n'est pas contestable : sensibilité de l'artiste qui fit l'œuvre, sensibilité du spectateur, en qualité, en intensité — en sensualité, dirai-je — notre émotion est spécifique. C'est un mystère que le sentiment de l'exactitude du dessin n'explique pas assez.

Auguste Lepère se ménage le bénéfice de tels et très anciens prestiges. Par lui graveur de noble tradition qui, dans le passé, a beaucoup exprimé de la vie, fleurit en nouveaux paysages, en nouvelles figures, en nouvelles actions. Les lignes gravées, chez Lepère comme chez les vieux graveurs, comme chez Colin, sont *figées* de vie et selon les inflexions les plus naturelles à la fois et les plus mystérieuses des choses.

Louanges au bois, chez ce maître ! Louanges au bois, et pour sa fidélité à rendre tout ce que cet admirable Charles Huard, par exemple, dessine sur des blocs et fait graver par des artisans d'une très artiste compréhension ! Louanges à tous ceux qui créent dans l'aubier des œuvres de bonne foi ! Ils sont payés de retour, et le bois rend, toujours et à chacun, plus qu'il ne lui fut donné.

Louanges à nous-mêmes, qui aimons ces images !

Réservons leur notre dilection la plus volontaire. Que le hasard ne soit pas le maître de notre plaisir à les admirer. Souvenons-nous du beau bois gravé que nous avons, tout à l'heure, aimé pour lui-même — et trouvons son épreuve, à présent. La belle épreuve en noir, enfin venue sur la feuille de Japon ! De tout ce bois sur la page blanche, et jusqu'aux marges, les blancheurs se diversifient de sorte admirable. Pour un peu de ténacité qui les fait valoir, c'est quelque mate et exacte clarté de plumage de cygne, et, à la fois un rayonnement, un cri, en flèches et en gloires : ce serait, en paroles, un très étrange poème de clartés. Allez, vous trouverez l'épreuve avec ces apparences, cette harmonie variée et simple : c'est le don, c'est l'attribut de telle estampe due au bois gravé, due à Colin.

Ces belles images, ayons-les pour notre joie quotidienne. Qu'elles vivifient nos livres ; qu'elles se penchent, encadrées à nos murs, sur la paix de nos salles et de nos chambres : elles sauront se faire aimer, fidèles et longtemps. Offrons-les au peuple : elles vont à lui, et aux enfants. Le peuple les aimera. Ainsi son imaginaire, abandonnée à de pitoyables destins, aura mille autres apparences, héroïques, pastorales, mystiques — et laïques. Rendons-lui ses images d'Épinal, que plus d'Art ennoblira. Il les a tant aimées (Saint Christophe ou Saint Napoléon), il les a trouvées si belles — avant nous !

Et, même, puisque l'Affiche, fresque de mensonge, éphémère et mobile, est une des formes de l'Art, la plus nombreuse et la plus visible de ce temps, que l'on fasse de très

immenses planches gravées, bien selon le bois et ses exigences et ses facilités, et voyons-le, en larges symboles, signifier la Réclame, puisqu'il faut l'appeler par son nom !

V

Une curiosité vient de connaître quel homme est ce Paul-Émile Colin, qui fut un médecin de campagne et qui jeta sur le bois à graver un regard si ingénu, si profond, si décisif ; qui, peu à peu, en vingt années, nous fit aimer ses images au bois, mieux sentir les plus anciennes, mieux apprécier les plus nouvelles.

A vrai dire, longtemps, ce que l'on a le mieux connu du docteur Colin, c'est avec une part de son œuvre, sa légende. Sa biographie en lambeaux, était sur les lèvres de quelques gens, incertaine. En de brefs récits apparaissait vaguement un médecin, lointain, aux champs, obstiné, solitaire, tout adonné à l'art de guérir et à l'Art. Cet homme étudiait la lumière et la vie, et s'effaçait. On est allé à lui, plus tard, et l'on sait avec sa légende sa vie même, si claire.

Pour la légende, il y est parlé d'un étudiant, et d'images barbares, et d'un couteau : c'est le couteau des premières gravures de Colin. On le voit encore sur l'établi de Bourg-la-Reine — lame et serpette bien tranchantes, couteau de paysan pèlerin, de berger sculpteur, de rêveur des sentiers et des bois, le même dont on coupe au long des chemins peu avarés de branches et de palmes quelque baguette bruisante d'un reste de feuillage, ou quelque solide baton qui pleure sa sève. Il y a aussi, dans la légende, le jeune possesseur de ce très humble outil, et sa promenade. Il va près de l'Île de la Cité de Paris, le cerveau tout illustré de paysages lorrains qu'il porte, qu'il veut laisser enfin, tant son cœur et son cerveau en sont obsédés et las. A une devanture de vitres embrumées, il aperçoit et il achète un bois en rectangle, bien lisse et bien taillé, planchette aimable qu'il soupèse.

Il se souvient, en peinture, d'heures d'ombre, d'heures de lumière lorraines, il se souvient de quelque paysage et d'une émotion pour de rudes traits. Il voit à présent les dessins de l'aubier et leurs arabesques : c'est comme si la hache des bucherons lui apportait, tracée au cœur des arbres, une action confuse, en marques nauageuses d'ouï de travail de son couteau dégragerait celle même qu'il porte et qu'il veut voir. Correspondance étrange, incertaine, entre ces dessins confus des aubiers et la présence écrite au cerveau des signatures les plus larges d'un drame ! La promenade s'achève et finit à la table de travail de l'étudiant anatomiste : des tailles, des éclats, de purs copeaux. Une image fruste se dégage, en clarté.

Cette page légendaire d'une biographie, cette promenade émue et réfléchie dans l'Île de la Cité, cette action, s'accordent à la fidélité de Colin à un rêve, à sa fidélité au bois, je veux dire à la parfaite bonne volonté, à la probité exquise qu'il a mises toujours à suivre et à servir le bois, qui le servait.

Quant à la vie de Colin, on a voulu ici, pour rendre en cela ces pages plus expressives et les

accorder mieux à leur personnage, donner un portrait sur bois du Médecin-Graveur. L'artisan choisi, un « apprentif », n'a su faire qu'une image barbare et peu sûre, qu'il refusait au désir indulgent de Benjamin Bord, le très érudit et très artiste directeur d'*Æsculape*. Mais une jeune enfant, bien chère, vit le bois et l'éprouve et dit : C'est Monsieur Colin. L'enfant fut le maître du graveur malhabile, ce jour là, et les autres jours et c'est justice, et voici le portrait...

Mais une image meilleure, certes, est facile à dégaier du bois. Il est telle attitude de Paul-Émile Colin où la lumière et l'ombre viennent bien servir sa vraie ressemblance, où sa vive intelligence et sa « bravhomie », sa mâle douceur et sa malice un peu « mousse » de volonté s'inscrivent jusqu'à vouloir forcer le bois de contenir son image,

Tel qu'en lui-même enfin le bois gravé le change,

Ce portrait désirable sera réalisé sans doute, et un graveur viendra qui saura mieux fixer tout ce que le masque de ce lorrain porte, en un type d'expressive et belle humanité. En vérité le bois qu'il a tant honoré, lui est bien redevable à son tour de devenir la pure matrice de sa plus vraie et plus idéale image !

Mais quelle vue d'un beau portrait, quelle belle illustration d'une légende vaudront l'aspect de Colin même, de sa maison, de son verger, de son labour de Bourg-la-Reine ?

Si, connaissant un peu les images qu'il fit, vous allez vers sa demeure, avant que vous entriez — et au départ — il y aura en vous une confusion étrange, la moins métaphysique qui se puisse concevoir, entre son œuvre et la Nature, entre la Nature et son œuvre. Ce paysage est sien, il est « de lui », sans conteste ; ce nuage est à lui et de lui : je n'ai vu aucun homme qui fut plus formellement le « propriétaire » de sa maison, de son champ et de son paysage. Puis, est-il un médecin, est-il quelque artisan, est-il un assez jeune patriarcat, cet homme de Bourg-la-Reine, auprès de son fils, auprès de sa compagne si avenante, si bonne pour tous, mais en l'honneur, toujours, de l'époux admiré ? On ne sait pas. Tout cet ensemble c'est à la fois légende et vie, c'est une image bien et bonnement gravée, c'est « un Colin. »

Il lui semble parfois qu'il est là, encore, un Médecin. Colin doit beaucoup à la Médecine. Il lui doit présentement le charme de récits où il raconte sa vie un peu pénible, un peu angoissée, mais belle et noble de médecin de campagne. Il lui doit sans doute bien d'autres dons. Quelles qualités peuvent développer chez l'homme intelligent les études de la Médecine ! Le jeune clerc, en ces matières, surprend et étudie le jeu d'une mécanique bien belle, et si mystérieuse ; s'il veut s'y abandonner, dans ce microcosme, une métaphysique si proche, si instante ! *Corporis humani fabrica* : quelle étude du Corps — et de l'Âme, — du geste humain, du geste universel, pour l'Ecrivain et pour l'Artiste !

L'Homme-Médecin, l'Homme-Artiste... Voici des faits, et d'irréfutables adages : *Æsculape* est fils d'Apollon, médecin des Dieux — *Apollō salutaris*; Hippocrate a écrit un *Traité de l'Art*; *Musa vetat mori*...

ALPHONSE BRUNOT

COMMENT NAQUIT UNE VILLE D'EAUX A SAINT-DOMINGUE AU XVIII^e SIÈCLE

le D^r Ghislain HOUZEL
Médecin Inspecteur
des Écoles de la Ville de Paris

Par

et

Henri G. RICHTER
Membre de la Commission internationale des Congrès
d'assainissement et de salubrité de l'habitation

Nos lecteurs apprécieront tout l'intérêt de l'évocation qui suit de la genèse d'une ville d'eaux dans l'ancienne colonie de Saint-Domingue, peu d'années avant que cette île merveilleuse se libérât de la domination française. L'initiative du nègre Capoua, la création de l'établissement thermal de Port à Piment ont inspiré à notre collaborateur et ami le D^r Ghislain Houzel pour qui les questions de climatothérapie et de crénothérapie n'ont pas de secret, des réflexions marquées au coin de l'esprit critique le plus judicieux. M. Henri Richter a bien voulu reconstituer de son côté le plan de la station thermique disparue. Nous les remercions l'un et l'autre de leur travail original. Il nous a semblé, par ailleurs, intéressant d'illustrer et, en quelque sorte, de commenter — malgré qu'indirectement — les lignes qui suivent par la reproduction des jolies gravures d'Abraham Bruniats et de N. Ponce, contemporaines précisément des faits rapportés.

LORSQUE nous voulons nous faire une idée des étapes par où l'homme est passé depuis les temps préhistoriques où il vivait sous le régime du patriarcat, jusqu'à nos jours où il se trouve réuni en société sous forme de peuple après avoir connu le régime de la tribu, ce n'est pas dans l'antiquité que nous allons chercher les documents que nous ne rencontrerions que très incomplets et peut-être inutilisables.

Par raisonnement, nous avons pensé qu'il était préférable de nous adresser à des peuplades contemporaines restées en retard sur la civilisation et qui ont conservé les mœurs ori-

temps de la conquête de la Gaule, des mêmes sources qui ont conservé la vogue thérapeutique aujourd'hui. Il y a eu certainement à l'origine des villes d'eaux la grosse part d'empirisme que nous retrouvons aux débuts de toute science, et particulièrement de la science médicale. Aussi, est-il intéressant, nous adressant à un pays neuf, d'apprendre comment, il y a cent cinquante ans de cela, les vertus thérapeutiques d'une source ont été reconnues par le plus grand des hasards, par un profane de la médecine qui devint ainsi rebouteux et mourut tel, non sans avoir créé un courant et provoqué une affluence telle à la source qu'il avait découverte que longtemps après sa mort on fit des recherches. La médecine hérita alors de l'empirisme, les pouvoirs publics s'émurent et la ville d'eaux fut créée de toutes pièces.

C'est cette histoire, intéressante sur plus d'un point, que nous allons raconter : nous l'avons empruntée à un vieux livre paru à Port au Prince en 1788, intitulé *Mémoires du Cercle des Philadelphes*, qui constitue une monographie très complète des eaux minérales de Saint-Domingue.

En mil sept cent vingt cinq, un nègre nommé Capoua, esclave et hatter du sieur Leclercq de Morainville, habitant du quartier du Gros Morne, parcourant à cheval les savanes du Port à Piment pour rassembler les animaux de son maître, et traversant le lieu où sont les sources, qui alors ne paraissaient point à la surface de la terre, se trouva arrêté tout à coup ; son cheval fut tellement embourbé que tous ses efforts furent inutiles pour le dégager. Capoua fut obligé de l'abandonner et d'aller chercher du secours pour le tirer de ce bourbier, qui ne lui avait paru qu'une terre noire fangeuse. Ce nègre fut stupéfait, quand, après la sortie de son cheval, il s'aperçut que dans les cavités qu'avaient faites les pieds de cet animal il se rassemblait une eau fort chaude. Il se rappela à l'instant d'avoir ouï dire à son maître qu'il y avait en Europe des eaux chaudes dont on se servait en boissons et en bains pour guérir un grand nombre de maladies, et se persuada que celles-ci pouvaient avoir la même propriété ; il se proposa d'en faire secrètement l'épreuve sur un de ses camarades qui habitait avec lui, et qui était perclus des pieds et des jambes par

un ancien rhumatisme. Il fouilla dans cet endroit même une fosse de six pieds de long sur quatre de large, et à l'aide de quelques morceaux de bois, il fit un bain qu'il couvrit de forme d'ajoupa ou petite hutte ; il y transporta son malade auquel il fit prendre deux bains par jour. Au douzième bain, le pauvre perclus se trouva soulagé, et au bout d'un mois il fut parfaitement guéri. Le succès de ce premier essai l'engagea à en faire un second avant de publier sa découverte. Il connaissait un nègre abandonné chez un habitant de Jean Rabel, où il avait été plusieurs fois, il prétexta des affaires pour s'y rendre, et l'habitant lui fit abandon de ce nègre, qui ne lui était plus d'aucune uti-



Nègres libres de Saint-Domingue au XVIII^e siècle.
(Dessin et gravure d'Abraham Bruniats.)
(Reproduit in *Saint-Domingue à la veille de la Révolution*,
L. Michaud, édit.)

ginales. Ainsi, par la seule observation pouvons-nous joindre tous les anneaux de la chaîne qui joint le premier homme à ceux d'aujourd'hui.

De même, bien que les renseignements ne nous manquent pas sur l'origine des stations thermales actuelles, nous pouvons difficilement comprendre les raisons pour lesquelles les Romains, par exemple, faisaient déjà usage au



Marchande de fleurs et malades à Saint-Domingue, XVIII^e siècle.
(Dessin et gravure d'Abraham Bruniats ; Bibliothèque Nationale.)
(Reproduit in *Saint-Domingue à la veille de la Révolution*,
Michaud, édit.)

lité. Capoua le fit porter en hamac à la source, le logea dans la cabane du premier, et le mit à l'usage des bains selon sa méthode. Ce malade, absolument privé de l'usage de tous ses membres, commença à les remuer au bout de trois semaines, et dans l'espace de trois mois il fut radicalement guéri. Capoua eut la géné-

rosité de le remettre à son maître, celui-ci ne voulut pas l'accepter, mais il fut obligé de céder aux instances du nègre. Ces deux cures merveilleuses furent bientôt publiées; les eaux thermales du Port à Piment furent connues, il y accourut des malades de toutes parts, les cures s'y multiplièrent, et leur réputation s'accrut de jour en jour.

On voyait une multitude d'inscriptions sur les arbres d'alentour où pendaient les béquilles des malades qui s'en retournaient guéris. Alors, on était obligé de fouiller une fosse particulière pour servir de bain à chaque malade, et de faire construire en arrivant une petite cabane pour se loger; on y apportait les vivres de première nécessité, parce qu'on ne trouvait là que du gibier.

Les choses restèrent ainsi jusqu'en 1773. M. de Vallière, gouverneur général, et M. Vincent de Montarcher, intendant de la colonie, rendirent compte à M. de Boynes, alors ministre de la Marine, de l'avantage qu'on procurerait à la colonie et aux troupes qui y servent, en formant un établissement commode dans cet endroit; ils firent faire une analyse de ces eaux, afin qu'on put les comparer avec les eaux thermales d'Europe; cette analyse fut faite en août 1772 par M. Châtard, apothicaire du Roi, au Cap français, en présence de M. Polony docteur en médecine.

Sa majesté, informée des excellentes propriétés de ces eaux thermales, ordonna l'exécution des établissements projetés. Les bâtiments furent commencés en 1773 et ils furent finis en 1777, sur les plans de M. le Chevalier Dantecville, ingénieur du corps royal du génie et ingénieur du roi au mole Saint-Nicolas. Cinq charpentiers blancs et vingt-cinq nègres, ouvriers de l'atelier du Roi, y ont travaillé pendant près de cinq ans.

L'administration de Saint-Domingue témoignait la reconnaissance de la colonie à M. de Boynes en ordonnant que ce nouvel établissement porterait le nom de ce ministre et les eaux thermales se nommèrent depuis ce temps les Eaux de Boynes.

Le premier travail à exécuter était la captation des sources : nous sommes loin ici de la perfection à laquelle étaient parvenus les

Romains; on ne possédait que des notions imparfaites sur l'origine des eaux thermales et on ignorait alors l'importance des infiltrations superficielles, aussi les griffons étaient-ils très peu protégés; le seul but qu'on se proposait était la collection de la nappe diffuse dans le sol, sa filtration sur un lit de grosses pierres qui servaient aussi à empêcher l'invasion de la boue, et la décantation, l'eau venant du fond

des sources ainsi établies étaient au nombre de sept :

- 1° La source de Vallière à 42 Réaumur;
- 2° La source de Montarcher à 39°;
- 3° La source de Laferronnais à 42°;
- 4° La source de Ramern à 40°;
- 5° La source de Valvire à 42°;
- 6° La source de Dantecville à 41°5';
- 7° La source des Dames à 38°.

La source de Vallière, très abondante, fournissait à six baigns de l'un des pavillons des baigns publics et au pavillon des baigns de vapeur.

La source de Montarcher, moins abondante, fournissait au bain des soldats.

La source de Laferronnais, assez abondante, fournissait au bain public du second pavillon.

Celle de Ramern, peu abondante, fournissait au pavillon des baigns de vapeur.

La source de Dantecville, fort abondante, fournissait au pavillon des baigns de vapeurs.

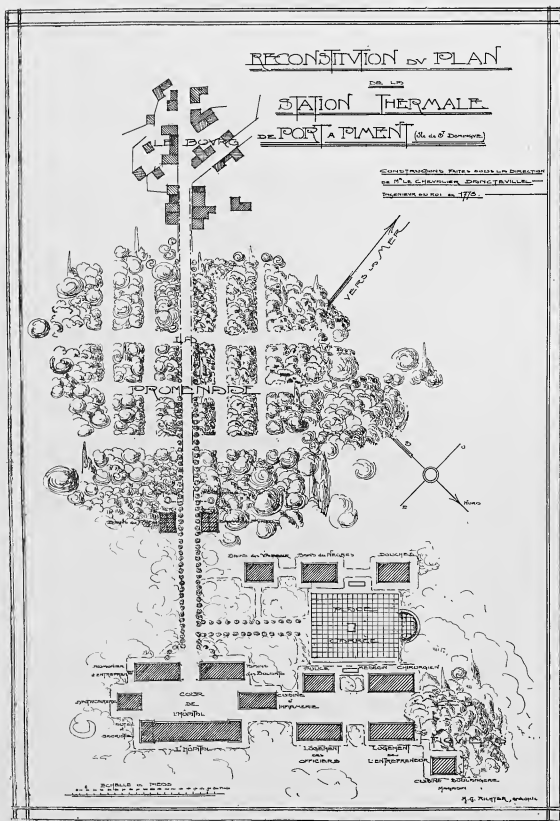
Enfin celle des Dames, peu abondante, ne fournissait à aucun pavillon, faute de position convenable.

Toutes ces sources chaudes avaient probablement la même origine et ne différaient en chaleur que par des causes locales, soit parce qu'elles étaient plus éloignées les unes que les autres du lieu où elles sourdaient, soit parce que quelques-unes traversaient un sol moins épais, plus exposé aux influences de l'air atmosphérique.

Avant que toutes ces sources aient été captées, elles avaient leur écoulement par filtration au bas de la colline où elles se versaient dans la ravine située à l'Ouest. Il s'y était formé un banc considérable de marne grasse et onctueuse, dont les pauvres, les soldats et les nègres recouvraient leurs ulcères pour les faire plus vite dessécher et cicatiser.

Leur cours était Nord-Est, Sud-Ouest et leur débit en 1785 était de douze pouces d'eau, c'est-à-dire qu'en une minute elles pouvaient fournir au moins cent soixant-huit pintes d'eau par une ouverture circulaire et verticale d'un pouce de diamètre dont le centre serait distant de sept lignes de la surface de l'eau.

En 1773, M. le chevalier Dantecville, ingénieur du Roi fut chargé des dispositions des bâtiments; il tira parti d'un bouquet de bois isolé dans cette plaine stérile et arrosé par la



Reconstitution du plan de la station thermale de Port à Piment (Ile de Saint-Domingue.)
Constructions faites sous la direction de M. le chevalier Dantecville, ingénieur du roi, en 1773.

de la fosse et s'écoulant par la partie supérieure. Mais nous sommes sans renseignements sur l'entretien du griffon et il n'apparaît pas que son curage ait été même envisagé.

On fouilla dans le bourbier noir dont nous avons parlé plus haut des fosses de six pieds en carré et de deux pieds de profondeur, on mis dans le fond des petits morceaux de pierre calcaire et on les entoura de maçonnerie, puis on pratiqua sur un de ses côtés une ouverture au regard.



Ajoupas du lagon Peinter, à Saint-Domingue.

On désigne sous le nom d'« ajoupas » les sortes de huttes en feuilles ou de cabanes où logent les colons qui commencent à défricher une concession. La présente gravure est tirée du livre de Descourtils, *Voyage d'un naturaliste*, 1809.

filtration des eaux thermales, pour former en face des bâtiments une superbe promenade, composée de trois grandes allées parallèles aux établissements, de cinq autres perpendiculaires aux premières. Celle du milieu aboutissait à la cour des bâtiments en face du portail de l'hôpital militaire, et par son extrémité inférieure formait la rue d'un petit bourg déjà en partie établi et où l'on voyait des maisons proprement construites et fort logeables. De l'hôpital, on voyait un espace immense de mer au sud et à l'ouest.

Les bâtiments du roi consistaient en différentes maisons, entourées de planches de sapin, qui avaient chacune leur destination particulière. La principale qui avait 140 pieds de longueur sur 24 de large, formait un hôpital propre à loger 60 malades. A une de ses extrémités Sud-Est, il y avait un aтель et une petite sacristie; il était orienté l'ord-Ouest et Sud-Est dans sa longueur; au Sud-Est de cet hôpital et parallèlement à une de ses extrémités, se trouvait un bâtiment de 30 pieds de long sur 20 de large, divisé en 2 chambres servant d'apothicairerie; à l'extrémité Nord-Ouest et à la distance de 20 pieds, comme le bâtiment précédent, était une maison de 50 pieds de long sur 20 de large servant de cuisine et d'infirmierie. Ces trois bâtiments formaient une belle cour particulière, entourée d'une claire-voie de lattes de sapin, pour s'opposer à la sortie nocturne des soldats malades; au Nord, sur l'alignement et à 40 pieds de l'infirmierie était placée une autre maison de 60 pieds de long, sur 20 de large, destinée au logement des officiers qui allaient prendre les eaux. A une pareille distance et sur le même alignement, se trouvait une autre maison de mêmes dimensions; elle servait de logement à l'entrepreneur.

Au nord de cette dernière et à 40 pieds de distance était placé un bâtiment servant de cuisine, boulangerie et magasin: au sud et en face du logement des officiers se trouvait un bâtiment de 40 pieds de long sur 20 de large destiné à loger le détachement des troupes qui y résidaient pour la police de l'hôpital; à environ 60 pieds de distance sur le même alignement et en face du logement de l'entrepreneur était un bâtiment de 60 pieds de long sur 20

distance sur le même alignement, un bâtiment



Lavandières de Saint-Domingue. (xvii^e siècle.)

(Dessin de A. Brunias, gravé par N. Ponce; Bibliothèque Nationale.)

de 60 pieds de long sur 20 de large, était divisé en 2 corps de logis, l'un destiné à servir de logement à un médecin, et l'autre occupé par l'entrepreneur; il y avait entre ces 2 maisons une grande allée d'arbres, perpendiculaire à la façade de l'hôpital, au bout de laquelle étaient placés deux pavillons en carré long, parallèles l'un à l'autre et distants de 30 pieds l'un de l'autre, ils étaient divisés chacun en 8 cabines bien entourées de planches, et garnis chacun d'une baignoire en ciment; il y avait

par conséquent 16 cabinets de bains pour l'usage du public; à l'extrémité Ouest de chaque pavillon on avait construit en pierres de taille une fontaine qui coulait à 3 tuyaux pour la consommation domestique.

Au nord des bains publics était un autre pavillon destiné aux bains de vapeur; au nord-ouest de celui-ci, un bâtiment dans lequel il y avait 6 bains pour les pauvres et pour les nègres; enfin, au sud-ouest du logement du médecin et du chirurgien on avait construit un autre pavillon pour les douches.

Tout le vide existant entre ces bâtiments formait une belle place carrée, environnée d'arbres en partie, ce qui, joint à la grande allée, dirigée du milieu de cette place jusqu'au bourg, distant d'environ 500 pieds, et aux autres allées collatérales, formait une promenade très agréable et si touffue qu'on n'y apercevait pas un rayon de soleil, même en plein midi.

On imita les charmes des promenades d'Europe, en entourant les massifs de bois de haute futaie, formés par les coupures des allées avec deux espèces de bois laiteux du pays dont la verdure et la floraison durent presque toute l'année; ces arbrisseaux taillés produisaient un effet charmant.

La totalité de ces promenades contenait environ deux carreaux de terre, ou sept arpents royaux, et la cour avec les bâtiments, un carreau ou trois arpents et demi: l'eau des 2 fontaines se rendait par deux rigoles le long de la grande avenue jusqu'au bourg; là les particuliers en tiraient par de petites saignées de quoi arroser de petits jardins où tous les légumes réussissaient à souhait.

Aussitôt que tous les établissements furent exécutés, on vit quantité de malades accourir de toutes parts à ces eaux saluaires, qui s'en retournaient en chantant leurs louanges et engageant leurs proches et leurs amis valétudinaires à recourir promptement à ce souverain remède, présenté par la nature; l'entrepreneur ne pouvait plus loger ceux qui se présentaient, et les maisons du petit bourg étaient pleines; on y construisit d'autres maisons qui furent à l'instant occupées. La station était créée et vécue :



'Danse des nègres à Saint-Domingue, au xvii^e siècle.

(Dessin et gravure d'Abraham Brunias; Bibliothèque nationale. D'après Saint-Domingue à la veille de la Révolution, L. Michaud, édit.)

La disposition du plan offre plusieurs points intéressants : d'abord, toutes les classes de la société avaient leurs bains, rien n'avait été oublié, depuis l'hôpital militaire, la garnison française était nombreuse à cette époque, jusqu'aux pauvres, et aux nègres, ceux-ci faisaient une classe à part, et comme nègres, et comme esclaves, sans oublier les riches qui avaient leurs cabines réservées.

Nous sommes loin des établissements luxueux d'aujourd'hui ; c'est l'intérêt de ce plan, de

nous montrer qu'entre les palais des thermes romains dont les vestiges en nous donnant le plan nous donnent aussi les usages thérapeutiques des eaux, et les palais actuels, il s'est écoulé toute une longue période pendant laquelle on recourait aux moyens les plus simples, bains, et bains de vapeur dans des établissements primitifs. Malgré que les moyens fussent rudimentaires, les résultats étaient cependant suffisants pour attirer les malades, et l'histoire de la découverte des Eaux de

Boynes nous montre le vieux nègre donnant des bains de boue à ses clients et les faisant bénéficier de la radioactivité des marais où il s'était embourbé. Le progrès qui créa les baignoires fut peut-être un recul, et les succès s'en ressentirent peut être le jour où les malades prirent des bains d'eau claire. Le progrès aujourd'hui va chercher la boue au loin, la marie à une eau thermique qu'elle ne connaissait pas, et c'est de cette union plus ou moins assortie que l'on attend la guérison.

LA VISITE D'UN GROUPE DE MÉDECINS ESPAGNOLS A PARIS

L'INITIATIVE DE "L'ESPANA MEDICA" DE MADRID

Par le D^r DARTIGUES

Ancien chef de clinique chirurgicale à la Faculté de médecine de Paris

Président de l'Union médicale franco-ibéro-américaine ou "Umfia"

Le D^r Forns, professeur d'Hygiène à la Faculté de Médecine de Madrid, prononça à Paris, dans les derniers jours de janvier, en présence d'une quarantaine d'étudiants en médecine espagnols qu'il avait amenés en voyage d'études, une allocution dont nous avons grand plaisir à citer un extrait charmant et significatif. Ce sera là pour nous une manière de présenter et hautement légitimer l'article que notre très sympathique collaborateur et ami le chirurgien Dartigues consacre au voyage plus récent d'un groupe de médecins espagnols à Paris :

« Le monde médical est international, dit le professeur Forns, vu la grande culture dans tous les pays. Nous tous, médecins dans l'Univers, nous savons peu de jours après tout ce qu'on a découvert, tout ce qu'on a cherché dans l'intérêt de la santé de notre prochain. Et tous en tant que classe, nous avons un tempérament professionnel altruiste... Nous apprenons pour les autres, et même nous sacrifions notre santé et nos vies pour l'humanité. Mais, de plus, l'Espagne est en bien des sciences absolument française. Les professeurs d'ici sont les autres que l'on lit là-bas et ils sont aussi connus dans la ville du Manzanarès que dans la cité Lumière. Et la raison de ce fait c'est que, bien qu'on fonde la science soit mondiale et cosmopolite, dans la forme apparente, dans la partie expressive ou doctrinale, nous sommes des frères. Un étudiant espagnol lit un livre français aussi aisément qu'un livre castillan, parce que dans les deux pays on a la même manière de penser. Un livre allemand, qui dit l'équivalent, l'imprime sous une forme qu'aucun élève ne supporterait, tant elle est contrainte au mécanisme de sa pensée. Voilà pourquoi, en quittant Madrid, je suis venu à Paris pour que mes élèves se trouvent en contact avec la réalité d'un monde qu'ils connaissent scientifiquement par leurs lectures.

La langue est le premier instrument de la civilisation, tant au point de vue scientifique qu'au point de vue littéraire.

L'importance de la langue espagnole pour l'avancement de la science médicale dans le monde n'échappe maintenant, je l'espère, à personne.

L'espagnol est une des langues les plus parlées du monde : par plus de cent millions d'hommes et près de vingt nations. Elle a le droit de traiter avec égalité avec toutes les langues de la terre et de servir la cause de la science où elle a, d'ailleurs, de si illustres représentants.

Convaincu profondément de la beauté, de la puissance, de l'utilité de la langue espagnole, je crois qu'elle a une force d'expansion incomparable, que tout être cultivé qui souhaite l'élévation de la pensée humaine et l'accroissement du savoir doit désirer voir utiliser.

C'est dans cette haute idée que j'ai fondé il y a deux ans à Paris, avec l'aide de mes amis les docteurs Gaullier l'Hardy et Bandelac de Pariente, médecin attaché à l'ambassade d'Espagne, l'Union Médicale Franco-Ibéro-Américaine, autrement dite par abréviation l'UMFIA.

centis médecins parlant espagnol et de très nombreux associés et adhérents en Espagne et dans les républiques de l'Amérique latine. Elle a pour base, et comme raison d'être, la connais-

sance de tous les médecins faisant partie de l'UMFIA.

L'Union Médicale Franco-Ibéro-Américaine, a déjà travaillé d'une façon féconde à l'entente intellectuelle entre la France et l'Espagne.

Déjà cette œuvre porte des fruits heureux pour le plus grand bien mutuel des deux nations.

Non seulement nous échangeons nos idées, nos travaux, nos publications, mais un courant s'établit, qui fait qu'un plus grand nombre de médecins vont connaître l'Espagne, et que des Espagnols nous font l'amitié, le plaisir et l'honneur de venir parmi nous pour mieux étudier le courant et le progrès scientifique à Paris et dans notre pays.

C'est ainsi que, petit à petit, s'organisent des voyages scientifiques internationaux, qui sont si instructifs, tant au point de vue de la science pure qu'au point de vue de la pénétration réciproque des mentalités qui cherchent à s'adapter et à se comprendre.



La caravane médicale espagnole à Paris et quelques membres de l'Umfia.

M. Fillon	D ^r Alcina	D ^r Montes	D ^r Lumberras	D ^r Vasquez
conseiller municipal				
D ^r Mathé	D ^r Helme	D ^r Bandelac	D ^r Coca	D ^r Rodriguez
		D ^r Ramirez	D ^r Dartigues	D ^r Kolbé

Cette Union compte déjà, en France, deux

sances de la langue castillane, qui sert de lien entre

nisé par le journal *Espana Medica* de Madrid.

Ces jours-ci arrivait à Paris un groupe de docteurs espagnols des Facultés de Madrid, Séville, Grenade, Santiago venus en un voyage scientifique orga-



Portrait de Michel Servet, d'après le dessin d'Emmanuel Grivel, publié dans « Michel Servet, sa réhabilitation historique », par le D^r P.-L. Ladame.

Ce portrait s'inspire à la fois de celui que reproduit la thèse de Henri de Allwardy (1727) et de l'eau forte qu'on trouve en tête de la thèse du Dr Willis (1877), il nous donne « le type espagnol dans toute sa distinction ».

Michel Servet, théologien et médecin espagnol né en Aragon vers 1509 découvrit la circulation du sang bien avant Harvey; il n'avait que 44 ans lorsque, en 1553, il fut brûlé vif à Genève pour ses opinions religieuses.

Ce journal espagnol médical : *Espana Medica*, est le plus lu de l'Espagne et d'une partie de l'Amérique latine. Il a été fondé par son directeur-proprétaire actuel, le D^r Eleizegui, publiciste des plus distingués et rédacteur médical du *Heraldo* de Madrid. La fondation d'*Espana Medica* remonte à quatre ans. *Espana Medica* a donné une impulsion nouvelle à la presse médicale espagnole; par son important service d'informations elle met admirablement en relief le mouvement de l'actualité scientifique et elle peut se comparer aux meilleurs journaux de l'étranger.

C'est sous son patronage et sous la haute direction du D^r Eleizegui que furent inaugurés en Espagne une série de voyages scientifiques professionnels afin de tenir les participants au courant des derniers progrès médico-chirurgicaux. Ces voyages ont eu un immense succès et l'on ne peut que féliciter *Espana Medica* et le D^r Eleizegui de sa belle initiative.

Les médecins espagnols qui vinrent à Paris étaient guidés par M. Andrés Coca, secrétaire général de l'*Espana Medica*, qui se mit immédiatement en relation avec l'*U M F I A* qui prit à tâche immédiatement de faciliter la série des visites scientifiques entreprises.

Parmi ces distingués confrères espagnols il faut citer : le D^r Coca, professeur d'Anatomie pathologique du Laboratoire municipal de Madrid, chef du laboratoire du Dispensaire royal antituberculeux de Maria Christine; le D^r Alcina, professeur adjoint de la Faculté de médecine de Santiago; le D^r Lumbreras, inspecteur municipal de santé de Tolède; le D^r Fernando Rodriguez, médecin municipal de Santiago; le D^r Montès, médecin municipal de Vigo; le D^r Ramirez, commandant du corps des vétérinaires militaires et médecin directeur

du sanatorium Villa Amalia de Logrono, etc.

Ce groupe de collègues est allé offrir ses hommages à son Excellence l'ambassadeur d'Espagne, le marquis de Villa-Urrutia, à qui les a présentés le D^r Bandelac de Pariente, vice-président de l'*U M F I A* et médecin attaché à l'ambassade d'Espagne. Le marquis reçut ses compatriotes avec sa grande amabilité habituelle et les compliments gentiment de ce qu'ils faisaient pour la science espagnole grandissante. Il parla en particulier à chacun d'eux, leur demanda ce qui les avait le plus frappés dans les hôpitaux de Paris et leur marqua sa satisfaction pour l'accueil que leur avaient fait les éminents professeurs français et l'*Union Médicale Franco-Ibéro-Américaine*.

Les médecins espagnols ont été visiter ensuite l'Académie de médecine sous la conduite des D^r Gaullieur Hardy, secrétaire général de l'*U M F I A*, et Mathé directeur du *Consultor Terapeutico* qui est l'organe officiel de l'*U M F I A*. Les D^r Gaullieur et Mathé les ont présentés aux professeurs Landouzy, doyen de la Faculté de médecine de Paris, Widal, Robin, Vincent, Mosny, qui leur ont souhaité la bienvenue.

Je me suis fait un plaisir de les conduire moi-même à Broca, dans le service de gynécologie du professeur Pozzi, à qui je les ai présentés en rappelant le noble but scientifique international que poursuit l'*U M F I A*. Le professeur Pozzi a opéré devant eux et ils ont visité les salles et les laboratoires.

Je les ai également menés dans le service de mon ami J.-L. Faure qui est un des plus grands et des plus habiles chirurgiens du monde.

Ils ont visité aussi le service des voies urinaires du professeur Legueu et du professeur Bar où sont font des cours en langue espagnole et où les a introduits le D^r Suarez de Mendoza.

Les professeurs Legueu, Bar, Pozzi et le D^r J.-L. Faure, sont, d'ailleurs, des membres d'honneur de l'*Union Médicale Franco-Ibéro-Américaine* à laquelle ils m'ont fait l'amitié d'adhérer dès la première heure, quand j'ai fondé cette belle association. Les professeurs Landouzy, Widal, Vincent, etc., sont également membres d'honneur de l'*U M F I A*.

Le D^r Mazeran, secrétaire général adjoint de l'*U M F I A*, leur a fait visiter la Faculté de Médecine où les D^r Langlois et Rouvière les ont reçus avec la plus grande amabilité dans leurs laboratoires.

Grâce au D^r Mathé, ils ont visité la Morgue et ont obtenu des places pour différents théâtres.

Le Comité et le Conseil d'administration de l'*U M F I A*, ont offert un déjeuner à nos hôtes espagnols. Au champagne, dans une allocution que je leur ai adressée en castillan, avec toute l'émotion respectueuse de celui qui craint de blesser, d'égotiser, *aranar*, comme je leur ai dit, la belle et majestueuse langue de Cervantes, de Castelar, de Perez-Galdos, de Jacinto Benavente et de Carillo, j'ai rappelé que la langue d'Espagne et d'Amérique latine, était aussi celle de Miguel Servet, qui découvrait avant Harvey la circulation du sang, et de notre contemporain Ramon y Cajal, un des plus grands histologistes du monde. J'ai dit avec toute la conviction de mon cœur prophétique, que, pour des raisons logiques et scientifiques aussi bien que sentimentales, la langue espagnole avait un avenir incommensurable et qu'elle serait, avant

un demi-siècle, maîtresse de la pensée et de l'expression verbale de générations innombrables.

Mes collègues espagnols, très touchés de cette affirmation, ont bien voulu accueillir mes paroles avec faveur.

Le D^r Alcina, professeur adjoint à la Faculté de Médecine de Santiago, répondit au nom de ses collègues en termes éloquentes et émus, et nous bûmes tous à l'*Espana Medica*, à son directeur le D^r Eleizegui et aux médecins qui ont effectué la première excursion scientifique.

Enfin, avant leur départ pour leur pays les docteurs espagnols, par l'entremise de l'*U M F I A* ont été reçus à l'Hôtel de Ville par M. Miniot, vice-président du Conseil municipal, et M. Fillon, conseiller municipal, secrétaire du conseil, à qui j'ai eu, avec mes collègues : Bandelac de Pariente, Mazeran, Mathé, Kolbé — et le D^r Helme qui avait bien voulu se joindre à nous — l'honneur de les présenter.

Le vaste édifice était éclairé comme aux jours de grande réception et M. le vice-président du Conseil municipal nous fit l'honneur de promener, en personne, nos collègues espagnols à travers les splendeurs artistiques de l'Hôtel de Ville.

**

J'ai l'espoir que nos collègues d'Espagne emporteront, de leur voyage scientifique à Paris, un agréable souvenir, et qu'ils se souviendront de l'*U M F I A*, cette œuvre à la fois si espagnole et si française, qui travaille d'une façon efficace, avec le concours dévoué de mes amis, à l'entente et à l'alliance scientifique des races latines.

Ce premier voyage organisé par *Espana Medica* sera suivi de plusieurs autres. Nous nous proposons d'ailleurs, nous médecins français, d'aller en grand nombre, l'an prochain, rendre visite à nos amis espagnols dans leurs glorieuses villes, et sur leur terre héroïque, qui fut si grande par l'action, et qui le sera encore davantage par l'épanouissement renouvelé de sa pensée ardente.



Le D^r D.-S. Ramon y Cajal.

Professeur d'histologie à la Faculté de médecine de Madrid, un des gloires de l'Espagne actuelle dans le domaine des sciences.

LES HOMMES A QUEUE

Par le D^r HENRI BOUQUET

« L'homme peut-il avoir une queue ? Les Anciens en étaient persuadés et effectivement, dès la plus haute antiquité, on signale l'existence d'hommes qui semblent munis de cet appendice naturel. Quelques peintures égyptiennes représentent des esclaves noirs dont une peau de bête ceint les reins, de telle façon que la queue relevée, d'après un arrangement insolite, semble rappeler une disposition native. Mais on ignore encore à quel motif obéissaient les Égyptiens en revêtant ainsi leurs esclaves des attributs de l'animalité. Pléne rapporte, au livre VII de son Histoire naturelle, que dans certaines contrées des Indes les hommes naissent communément avec des queues, ce qu'affirme plus tard Ptolémée, dont l'autorité fit si longtemps loi. Longtemps aussi on a cru que les trois hommes velus dont parle Hannon le Carthaginois dans le Périples, et dont les peaux furent déposées dans un temple où elles furent retrouvées par les Romains, étaient également des hommes à queue, mais il fut reconnu depuis qu'elles appartenaient à des chimpanzés. Il est à croire que le satyre que saint Augustin trouva à Carthage, sur les ruines de la ville où il bâtit Hippone, n'était également qu'un anthropoïde, si on s'en réfère à la description que nous a laissée le saint évêque de la queue et du pelage de ce satyre. » Notre regretté collaborateur, le professeur Ledouble, à qui nous empruntons ces lignes, relègue pareillement dans le domaine de la légende les récits des voyageurs qui ont parlé de races d'hommes à queue et voici la conclusion judicieuse qu'il donne de la question : « Il n'y a pas de races, ni de groupes ethniques formés entièrement par des sujets masculins ou féminins, pourvus chacun d'une queue, mais, dans chaque race, et dans chaque groupe ethnique peut apparaître un sujet masculin ou féminin, possédant une queue rudimentaire, voire même une queue plus ou moins longue constituée par un squelette vertébral entouré de parties molles (muscles, tissu conjonctif, graisse, vaisseaux et nerfs) et conséquemment mobile et recouverte ou non d'un pelage. »

QU'IL existe des hommes pourvus, à l'exemple des animaux, d'un appendice caudal dépendant de la région coccygienne, cela ne peut faire de doute. Depuis fort longtemps, les comptes rendus des Sociétés savantes mentionnent des curiosités de ce genre. Les graveurs des anciens auteurs en ont reproduit un certain nombre et, de nos jours, l'appareil photographique a poussé l'indiscrétion dans une voie plus soucieuse d'exactitude. Les figures qui illustrent cet article sont, au demeurant, suffisamment instructives pour nous éviter de longs développements.

Glissons rapidement, si vous y consentez, sur la partie purement anatomique du sujet. Nous y aurons des guides renommés, parmi lesquels les plus récents sont Bartels d'une part (1), et de l'autre MM. Le Double et Houssay (2). Le premier a donné de ces anomalies une classification que, depuis près de trente ans, aucune autre n'est venue détrôner. Il reconnaît cinq variétés de queues humaines.

En premier lieu, viennent les queues véritables où se trouve une suite supplémentaire de vertèbres. Puis viennent les queues rudimentaires, courtes, coniques, sans contenu osseux ; une troisième classe comprend les queues triangulaires adhérentes ; une quatrième les queues longues, minces, comparables à l'appendice du cochon ; on n'y trouve pas non plus de vertèbres. Enfin, complètent la série, les queues qui contiennent simplement, en nombre normal, les vertèbres coccygiennes, extériorisées.

L'origine de cette monstruosité relative à été élucidée par la science moderne de façon que l'on peut croire définitive. Les premiers nommés

de ces appendices seraient dus à une multiplication anormale des éléments du coccyx, nés avec pour *primum movens* un atavisme démontré à plusieurs reprises. Les trois groupes suivants se seraient montrés sous l'influence d'un arrêt de développement. « L'embryon humain, en effet, âgé de cinq semaines, dit Le Double, a un appendice caudal manifeste et un nombre de vertèbres supérieur à celui de l'adulte, 33

satisfaisante, n'en est peut-être pas moins transitoire comme tant d'hypothèses humaines. Je fais allusion ici, au principe évolutionniste connu sous le nom de Loi de Patrogonie ou Loi de Serres, d'après laquelle tout individu traverse dans son développement les phases par lesquelles a passé l'évolution de son espèce à travers les âges.

Considéré à la lumière de cette loi, le phénomène qui fait l'objet de cet article constituerait donc bien nettement un fait d'atavisme régressif. Nos anciens, qui n'avaient pas ainsi codifié les conditions dans lesquelles cette anomalie peut survenir, étaient arrivés, en somme, par la simple observation, à un résultat à peu près identique au nôtre. Ils considéraient les hommes à queue comme des humains inférieurs qu'ils rangeaient volontiers dans la classe un peu vague des « hommes sauvages ». Par-ci, par-là, un de ces anomalies montrait bien une intelligence équivalente à celle de ses contemporains, faisait bien partie des classes instruites d'une nation civilisée, mais, en général, c'était parmi les habitants des régions mal connues du globe, dans les contrées dont l'exploration était à peine ébauchée qu'on avait rencontré ces extraordinaires humains. Aussi, en dehors de quelques rares cas constatés sur nos latitudes, est-ce dans les récits des voyageurs revenant de l'Orient européen, mais surtout de l'Asie mal connue ou de l'Afrique mystérieuse que les observations de ce genre doivent être élucidées. Elles y sont, d'ailleurs, peu nombreuses et parfois manquent un peu de netteté.

Ce qu'il y a, peut-être, de plus intéressant dans ces récits, ce n'est pas ce qui concerne les individus isolés, quoique certaines de leurs histoires ne manquent pas de pittoresque, ce sont les idées qui régnaient à cette époque, pas encore très éloignée de nous, sur les peuplades



Figure tirée du livre de Fortunius Licetus « De Monstris », ex recensione Gerardii Blasii, Amstelodami, 1665.

au lieu de 33 ou 34 ; les 4 ou 5 de ces dernières vertèbres sont éphémères : déjà chez l'embryon de 6 semaines, la 38^e, la 37^e, la 36^e se confondent en une seule masse, la 35^e, elle-même, n'a plus de limites parfaitement nettes : l'embryon de 9 semaines n'a plus que 34 vertèbres, la 34^e résultant évidemment de la fusion des quatre dernières et la queue est déjà moins proéminente. » Ce sont là des faits que nous connaissons depuis Bartholin. Mais ce n'est guère que d'aujourd'hui que nous en donnons une interprétation. Celle-ci, pour être assez

(1) Bartels, *Archiv. für Anthropologie*, XV, 1884, p. 131.
(2) Le Double et François Houssay, *Les Velus*, Paris 1912.



Coupe longitudinale de la queue humaine, montrant les muscles en N et l'absence de tissu osseux.
(Harrison).

dont, disait-on, tous les individus étaient porteurs de cet inhabituel ornement. C'est une opinion qui longtemps eut cours et qui ne reposait peut-être pas sur des bases aussi fragiles qu'on veut bien le dire à l'heure actuelle.

Nous avons vu, en effet, que l'atavisme devait avoir une certaine part dans la production de cette monstruosité. D'autre part, nous savons, par de nombreuses observations, que l'anomalie est assez fréquemment héréditaire et les deux notions se complètent l'une l'autre. Qu'y aurait-il donc de surprenant à ce que des peuplades entières, isolées des régions habitées environnantes, eussent fini par présenter d'une façon générale cette particularité tératologique? Comment croire, d'autre part, que les observateurs aient pu être toujours trompés par un artifice de costume, le port d'une peau de bête, la place spéciale d'une arme, et aient régulièrement cru à l'existence d'une queue chez des hommes qui n'en possédaient même pas le rudiment? Bien mieux, il est de ces observateurs qui ont non seulement vu, mais touché et mesuré.

Fr. de Castelnau, il y a cinquante ans, interrogea au sujet des populations qui habitaient le centre mystérieux de l'Afrique, les plus intelligents des esclaves noirs de Bahia. Il est curieux que, sur le point particulier qui nous occupe, leur avis ait été aussi constant. Voici ce que lui dit un de ces noirs, nommé Manuel : qui avait suivi une expédition des Haoussas, ses compatriotes (1)

« L'expédition haoussa dormit neuf nuits dans ces vastes forêts ; plusieurs fois il fut nécessaire d'ouvrir un chemin pour faire passer les chevaux... »

« En sortant du bois, on commença à escalader de hautes montagnes et peu de jours après on aperçut une bande de sauvages Niam-Niams ! Ces gens dormaient au soleil ; les Haoussas s'en approchèrent sans bruit et les massacrèrent jusqu'au dernier ; ils avaient tous des queues d'environ 40 centimètres de long et qui pouvaient en avoir 2 ou 3 de diamètre ; cet organe est lisse ; parmi les cadavres se trouvaient ceux de plusieurs femmes qui étaient conformées de la même manière.

« Manuel faisait partie de l'avant-garde et a vu tuer beaucoup de ces gens ; il a examiné les cadavres, mesuré les queues, et il ne peut concevoir aucun doute relativement à leur existence.

« Le chef des Niam-Niams demanda grâce, mais le roi de Kano fit tuer tous ceux que l'on prit parce qu'ils avaient des queues et qu'il



D'après le cliché de Biologien.
Appendice caudal chez un enfant de la tribu des Moïs.

supposait que personne ne voudrait acheter de semblables esclaves. »

Un autre, Meïdassara, lui donne les renseignements suivants :

« Meïdassara a fait partie d'une expédition militaire contre les Niam-Niams et en a tué plusieurs. Ils avaient des queues. Les jeunes enfants en naissant ont des queues d'environ deux pouces de long. Il a vu un homme qui en avait une d'environ 70 centimètres. En général elle a moins d'un demi-mètre, elle peut avoir un pouce et demi de diamètre. Cette queue est lisse et noire... Elle n'a pas de mouvement et ils ont des bancs pour s'asseoir dans chacun desquels ils percent un trou pour laisser passer cet appendice. »

D'autres corroborent : les uns ont vu, les autres ont entendu dire : il s'agit toujours des Niam-Niams. On a reconnu depuis que les nègres de ce nom n'avaient pas de queue. Mais n'est-il pas possible qu'une de leurs tribus au moins, par le mécanisme que nous avons esquissé tout à l'heure, ait été pourvue de ce supplément anatomique? Ce qui le ferait croire, c'est que les interlocuteurs de Fr. de Castelnau distinguent fort bien les Niam-Niams à queue de ceux qui en sont dépourvus et les tiennent pour habitant assez loin les uns des autres. Et, réellement, lorsqu'on palpe et qu'on mesure un organe de ce genre, fût-on nègre, on sait distinguer sur des ennemis morts, ce qui appartient à leur organisme de ce qui n'est qu'un ornement de toilette.

La question, probablement, en restera là. A voir le massacre que font si facilement les haoussas seuls de ces antropophages anormaux, on peut penser que la tribu en question, si elle a existé réellement, a pu totalement disparaître. Les quelques membres qui auraient survécu en seraient considérés à l'heure actuelle comme des anormaux isolés, et, s'unissant à d'autres Niam-Niams sans signe distinctif, ont pu procréer des descendants à coccyx ordinaire.

Voici, d'ailleurs, un autre récit de même genre, dû au naturaliste Le Maillet, mais où manquent, malheureusement, les précisions topographiques et ethnographiques (1) :

« Lorsque je passai dans cette dernière ville (Tripoli de Barbarie) au commencement de ce siècle, j'y vis un Noir, nommé Mahammed, d'une force extraordinaire. Il menait seul une grosse chaloupe à l'aide de deux rames avec plus de vitesse que vingt autres n'auraient pu faire. D'une seule main il renversait deux à trois hommes, et portait des fardeaux d'une pesanteur étonnante. Il étoit velu et couvert de poil, contre l'ordinaire des Noirs, et avoit une queue d'un demi-pied de longueur, qu'il me montra. Je m'informai de son pays, qu'il me dit être du côté de Bornéo. Il m'assura que son père avoit une queue comme lui, ainsi que la

(1) Telliamed, ou entretien d'un philosophe indien... mis en ordre sur les mémoires de feu M. de Maillet par A. G... Amsterdam MDCC XLVIII.



Extrémité caudale rudimentaire.
(Musée Dupuytren).

(1) Fr. de Castelnau. Renseignements sur l'Afrique centrale, 1851.

plupart des hommes et des femmes de sa contrée qui vont tout nus et chez lesquels cette queue n'a rien de déshonorant comme en Europe. Les marchands de Tripoly qui trafiquent en esclaves noirs m'assurent aussi que ceux de ce pays étoient plus farouches, plus forts et plus difficiles à dompter ; qu'ils avoient presque tous des queues, les femmes comme les hommes ; et qu'il leur en passoit plusieurs par les mains, qu'on vendoit bien à la côte de Caramanie, où ils étoient employés à couper des bois. »

On voit que les témoignages concordent assez bien ; on pourra en rapprocher encore les deux notes présentées à l'Académie des Sciences en 1849 par Ducournet, lequel donnoit à cette tribu de nègres le nom de Ghilanes et leur attribuoit comme habitat principal le Soudan Méridional (1).

Pour ce qui est des cas isolés, ils sont assez nombreux pour que l'on puisse faire un choix parmi eux. Une impression générale se dégage de toutes ces histoires, c'est que cette anomalie ait été communément tenue pour une tare par ceux qui en étoient porteurs. Ils cherchaient à s'en cacher ou tentaient de donner des raisons qui expliquassent la venue. Il eût été étonnant qu'en pareille matière les influences maternelles ne fussent pas mises en cause. Elles l'ont été, en effet, et voici un exemple de ce genre d'interprétation (bien moins imaginaire peut-être qu'on ne l'admet en général) :

« Si l'os du coccyx, dit Diemberbroeck, étant recourbé en dehors, croît en longueur, il devient une queue telle qu'en l'année 1638, j'en vis une en un enfant, laquelle, d'une demie aune de longueur et entièrement semblable à la queue d'une guénon, que la mère de cet enfant avait chez elle, et de laquelle ayant été épouvantée vers le second ou troisième mois de sa grossesse, elle s'imprima en son esprit une telle idée de la queue de cet animal, qu'elle ne l'en pût si bien ôter qu'elle ne lui revint de tems en tems dans la mémoire (2). »

Le cas suivant, que j'emprunte à de Maillet (3), outre qu'il évoque encore cette étiologie, nous montre une fois de plus combien étoit fréquente jadis la tournure d'esprit qui attribuait, à tort ou à raison, aux hommes gratifiés de ce supplément anatomique, certains caractères de bestialité, parmi lesquels la force étoient un des plus communs. Il y en avait d'autres comme on va voir :

« Etant à Pise en l'année 1710,

(1) Du Courmet. *Comptes rendus Académie des Sciences*, 1849.

(2) Diemberbroeck. *L'anatomie du corps humain*. Lyon. MDCCXXXVII. Cité par Le Double et Houssey, loc. cit.

(3) Telliamed, p. 178.



Figure tirée du livre de Fortunius Licetus, « De Monstris », ex recensione Gerardii Blasii, Amstelodami, 1665.

dit notre auteur, je fus informé qu'une courtisane s'étoit vantée d'avoir connu un étranger qui y avoit passé trois ans auparavant, et qui étoit de l'espèce de ces hommes à queue dont je parle. Cela me donna la curiosité de la voir et de la questionner sur cette aventure. Elle n'avoit pas encore alors plus de dix-huit ans et étoit fort belle. Elle me conta que, revenant de Livourne à Pise en 1707, dans un bateau de voiture, elle y rencontra trois officiers français, dont un devint amoureux d'elle. Cet homme étoit grand et bien fait et pouvoit avoir trente-cinq ans. Il étoit fort blanc de visage, ayant la barbe noire et épaisse, les sourcils longs et garnis. Il passa la nuit avec elle et approcha fort de ce travail par lequel Hercule n'est pas moins fameux dans la Fable, que par ses autres exploits. Il étoit si velu, que les ours ne le sont guères davantage : le poil dont il étoit tout couvert avoit près de

ginoit trouver partout. »

Les autres observations de ce genre que contient le livre de de Maillet, signalent également des particularités d'un genre analogue. C'est l'histoire de M. de Barsabas et de sa sœur (qui étoit religieuse), lesquels étoient renommés pour leur force extraordinaire. C'est surtout celle de Louise Martine, demeurant rue Courtissade, à Aix-en-Provence, matrone ayant les sourcils et les cheveux forts noirs et du poil au menton. Elle portait sur ses épaules « deux faix de bled » aussi aisément qu'une autre pouvoit porter un fagot. Elle étoit grosse et puissante et elle donna un jour, à un homme, un tel soufflet qu'il fut couché à terre du coup et y resta évanoui une demi-heure. Il ne fait pas bon se froter aux femmes à queue !

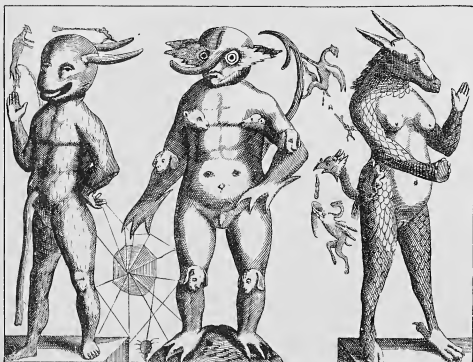


Figure tirée du livre de Fortunius Licetus, « De Monstris », ex recensione Gerardii Blasii, Amstelodami, 1665.

Les femmes foot-elles dans ce chapitre portent de tétatologie, meilleure figure que les hommes? Les avis sont, sur ce point, des plus partagés. Nous avons vu que les récits qui mettent en jeu les pénibles tribus où cet ornement serait général, ne font pas de distinction entre les sexes et que, parmi les faits particuliers, le beau sexe paraît aussi bien loti que l'autre. Cependant la statistique générale paraît plutôt donner aux hommes la supériorité, si c'en est une, en cette matière. C'est du moins ainsi que conclut Eliseff, dans le récit d'un cas de ce genre qui fut rapporté à la Société d'Anthropologie en 1886, par M. Louis-Mélkoff :

Le 3 avril 1886, dit cet auteur (1), le voyageur bien connu de l'Orient, le D^r A.-W. Eliseff, a

(1) *Bulletin de la Société d'Anthropologie de Paris*, séance du 6 mai 1886. M. Louis-Mélkoff, sur une femme à queue.



Photographie d'un enfant à queue, mort à l'âge de deux mois, publiée par le Dr Schwarz d'Elbing, dans le "Muenchener medizinische Wochenschrift" du 23 avril 1912.

ait, à la Société des Médecins russes de Saint-Petersbourg, une communication très intéressante sur les hommes à queue, qui ont été observés non seulement en Orient, mais aussi parmi les Russes.

L'honorable rapporteur a décrit une femme qu'il a eu l'occasion d'observer. M. Eliséeff a été appelé auprès d'une malade qui se plaignait beaucoup de fortes douleurs au sacrum. Ces douleurs l'empêchaient de marcher, de s'asseoir, de se tenir debout, et elle ne pouvait être couchée que sur le ventre. En l'examinant, M. Eliséeff vit que la malade avait une queue couverte de poils, de 45 millimètres de longueur et large, à la racine, d'à peu près 36 millimètres; c'était cette queue qui lui causait de si vives et de si insupportables douleurs. D'après ces renseignements donnés par la malade elle-même, ce n'est pas la première fois qu'on rencontrait ce phénomène parmi les siens. Cependant, jusqu'à présent, c'était resté un secret de famille (2). Chez sa mère, la queue était absente, mais chez la grand-mère, elle était bien plus développée que chez la malade, et, d'après la tradition familiale, cela ne s'observait que dans la descendance féminine.

La queue n'était pas d'abord visible, mais elle se développait à la période qui va de douze à dix-sept ans. En attribuant cette formation cutanée à un arrêt de développement de la vie embryonnaire et aux causes embryogéniques, le rapporteur a appuyé sur la relation qui existe entre le développement de l'homme et celui des animaux et sur la possibilité d'expliquer de cette manière la formation de pareils appendices.

On trouve bien des choses dans cette simple observation : le port d'une queue cachée comme une tare honteuse (et, étant donnée la mentalité de bien des gens, ce sentiment s'explique parfaitement), l'hérédité indubitable, l'explication embryogénique, etc. On y voit aussi que cette ornementation inaccoutumée n'est pas

(2) « Il est vrai que la turpitude attachée à cette difformité, le caractère farouche et de peu d'esprit de tous ceux qui y sont sujets, leur pilosité naturelle les oblige à se cacher des astres hommes avec lesquels ils vivent. Ils prennent le même soin pour leurs enfants; et ceux-ci, instruits par leurs parents, en usent de même à l'égard de leur postérité » (de Maillet, *loc. cit.*, p. 174).

toujours indifférente au point de vue de la sensibilité. M. Eliséeff y a mis autre chose encore, car voici sa conclusion :

« En terminant son rapport, M. Eliséeff a exprimé l'opinion que la femme présente une phase de développement corporel beaucoup plus avancée que celle de l'homme; en conséquence, et selon lui, les femmes, en général, sont beaucoup plus belles que les hommes, et les hommes à queue se rencontrent beaucoup plus souvent que les femmes ».

Allons ! par ce temps de féminisme à outrance, ne se trouverait-il pas quelqu'un pour se servir, en faveur du sexe féminin, de l'argument que le savant russe lui fournit ? *Homines Caudati*, disaient-on jadis pour désigner les individus faibles d'esprit et lents d'intelligence. Joint aux idées d'Eliséeff, aux opinions émises jadis sur les porteurs d'appendices et qui les ramenaient volontiers à un niveau proche de l'animal, le développement de ce vieux proverbe me paraît assuré d'un succès certain.

N. D. L. R. — Nous empruntons au beau livre du distingué professeur Ledouble, sur *Les Velus (Vigot, éditeur)* ces lignes complémentaires fort curieuses, concernant les opinions des anciens auteurs sur les hommes à queue :

Benvenuto Cellini a noté le premier, dans ses *Mémoires*, que les habitants de la côte sud-orientale d'Asie sont pourvus d'une queue poilue (1).

« Il est bon que tu saches, a-t-il écrit, que dans les pays chauds, comme dans le nôtre, le coccyx tend à se ramener en avant, et qu'au contraire, du côté du pôle arctique, il se jette en arrière; je l'ai vu long de 4 doigts chez ces hommes que l'on désigne sous le nom d'*Hiberniens*. Cette queue semble monstrueuse mais ce n'est pas autre chose que le coccyx, qui, chez nous, se porte en avant et que le grand froid porte, chez eux, en arrière. »

Singulière leçon d'anatomie artistique ! mais qui nous donne le reflet de la croyance de l'époque sur la mobilité anormale du coccyx.

Struys a mentionné en ces termes, qu'il a vu un indigène de la partie méridionale de l'île de Formose, condamné à périr dans les supplices, qui avait une queue velue, mesurant plus d'un pied de longueur (2) :

« Il fut attaché à un poteau où il demeura quelques heures avant l'exécution; ce fut alors que je vis ce que jusque-là je n'avais pu croire. Sa queue était longue de plus d'un pied, toute couverte d'un poil roux et fort semblable à celle d'un bœuf. Quand il vit que les spectateurs étaient surpris de

voir en lui ce qu'ils n'avaient point, il leur dit que ce défaut, si c'en était un, venait du climat, puisque tous ceux de la partie méridionale de cette île (Formose) dont il était, en avaient comme lui.

Mandelso a assuré également que ces insulaires ont le corps velu, mais presque tous les autres, sinon tous les autres voyageurs anciens et modernes, et l'éditeur des *Mémoires de Plasmanasar* n'ont rien dit de tel.

Dans la *Description géographique* (1) du vénitien Marco-Polo, on peut lire que dans le *Royaume de Lambry* « il y a des hommes porteurs d'une queue, de la longueur de la main, et qui vivent dans la montagne... que ces hommes ont été également observés par David Koppe... et qu'un peuple des environs de Sumatra offre la même conformation locale ».

Antérieurement, Paul Venet (2) avait déjà remarqué, du reste, « que dans les forêts montagneuses de Lambry, on trouvait des hommes sauvages qui avaient, comme les chiens, des queues d'un pied de long. »

Si l'on s'en rapporte à Gemelli Carreri (3) « les habitants de l'île de Luçon et certains nègres auraient, au milieu du dos, des queues de 4 à 5 pouces, comme les insulaires, dont parle Ptolémée. »

Des Jésuites auraient rencontré, comme Jean Struys, dans l'île de Mindora, près de Manille, une race d'hommes, les *Manghiens*, qui, avec de longs cheveux et un visage olivâtre, ont des queues de 4 à 5 pouces.

« Ces hommes à queue, ont ajouté Wedel et Accioli, sur la foi du Père Nogueira, qui les aurait aperçus en 1768, sont dans la cruelle nécessité de couper cet appendice, généralement long d'une demi-palme, parce qu'il prendrait de trop grandes proportions. »

- (1) Marco-Polo. *Description géographique*. Paris, 1556.
(2) Venetius. *Itinéraire*, L. III. Chap. 17.
(3) Gemelli Carreri. *Voyage de Gemelli Carreri autour du monde*. Paris, 1719, t. V, p. 68.



Queue rudimentaire chez un jeune sujet. (Harrison).

(1). Benvenuto Cellini. Discours à son élève sur les principes de l'art du dessin.

(2) Jean Struys. *Voyage en Tartarie, Perse, Inde, Rouen, 1791*, t. I, 88, p. 100.

LE MUSÉE MÉDICO-HISTORIQUE WELCOME A LONDRES

Par le D^r A. SATRE

Une collection de la nature de celle que M. Henry Welcome a organisée à Londres, vaut d'être longuement décrite. On se rend compte, en l'étudiant, que les progrès, en matière de médecine et de chirurgie, se produisent par des mécanismes apparemment très divers, et qui, pourtant, ressortissent à un ou deux principes communs, toujours les mêmes. La voie est très étroite qu'ils ont constamment suivie; et cette voie connue et étudiée, on prévoit jusqu'à un certain point quelle direction ils prendront encore dans l'avenir. Encore qu'on suppose qu'il n'y a réellement aucune limite à l'ingéniosité humaine, quand il s'agit d'adapter les moyens à un but, n'est-il pas curieux de suivre, par exemple, à travers les âges, les perfectionnements réglés et tout naturels subis par notre arsenal chirurgical! Invariablement, il commence par être compliqué; puis, graduellement, nous le voyons, sous nos yeux, se simplifier jusqu'à devenir cet outillage si pratique et si commode qui nous est aujourd'hui familier.

La Direction d'Æsculape doit des remerciements tout particuliers à M. Welcome qui a bien voulu lui confier les documents photographiques nécessaires à l'illustration du présent article.

LE Musée médico-historique Welcome est un nouvel exemple de ces musées spéciaux dont nous avons esquissé l'histoire dans le dernier numéro d'Æsculape.

Jamais, jusqu'ici, on n'avait encore, en Angleterre, essayé d'établir un musée qui exposât spécialement l'histoire de la Médecine. Le récent *Congrès international des sciences médicales* fut une occasion favorable pour l'ouverture d'une « exhibition » de ce genre. Elle eut lieu dans Wigmore Street.

L'histoire de la médecine constituait, en effet, une section spéciale du Congrès, et ce ne fut ni la moins suivie, ni la moins intéressante.

Le lien officiel du Congrès avec le Musée devait encourager grandement M. Welcome dans son entreprise : la coopération de la section historique ne pouvait qu'en affirmer l'utilité.

Le Musée fut, au reste, d'un grand attrait. L'étude des mœurs d'autrefois passionne les esprits d'aujourd'hui. Ceux qui ont l'occasion d'examiner une collection de cette nature, et de revenir, si j'ose ainsi parler grâce à elle, sur les pas de l'humanité, pour voir ce que leurs ancêtres faisaient et croyaient, ce que les habitants des pays lointains ont pensé ou sentent maintenant sur ce grand sujet de la maladie, ceux-là ne peuvent manquer, devant un tel spectacle, de voir leur imagination merveilleusement stimulée et fécondée.

Pouvait-on, au demeurant, imaginer réunion plus riche et plus variée d'objets rares et précieux? L'effort apparaissait vraiment gigantesque. « Quand, il y a quelques années, nous racontait lui-même M. Welcome, je conçus l'idée de former une exposition de choses anciennes d'un intérêt historique, et ayant rapport à la médecine ou aux sciences qui s'y rattachent, je ne croyais pas que mon projet

prendrait les proportions présentes. » Et il fallait voir la manière captivante et vraiment modeste avec laquelle il faisait les honneurs des magnifiques trésors que sa patience et son érudition ont su accumuler.

C'est un fait connu que M. Welcome a des laboratoires en Afrique. Il a, non seulement un laboratoire sur la terre ferme, mais aussi un remarquable laboratoire flottant de recherches tropicales, dont on voyait une réduction à l'entrée de son Musée, et avec lequel il porte

laboratoire et ses collaborateurs, rapports qui nous font connaître, non seulement les contrées traversées par eux, mais aussi les habitants qui y vivent et les insectes qui leur donnent la mort. On voit à quelles sortes de travaux, éminemment philanthropiques, s'occupe M. Welcome, combien il s'intéresse, en particulier, à l'étiologie et à la thérapeutique des maladies tropicales.

M. Welcome a l'intention de fonder à Londres un institut de recherches scientifiques, dont la direction générale sera confiée au D^r Andrew Balfour, directeur, depuis treize années, des laboratoires de recherches tropicales de Khartoum. Le Musée historique deviendra une dépendance de ce institut.

M. Welcome fera donc de son Musée une institution permanente. « La notion des échecs aussi bien que des réussites de nos prédécesseurs n'est pas faite, nous disait-il, seulement pour nous renseigner : elle nous inspirera souvent. » Dans le cours de ses recherches, M. Welcome est arrivé à cette conclusion que l'on peut puiser chez les peuples primitifs nombre de connaissances profitables à l'art de guérir, et particulièrement à la chirurgie. Dans ses rapports avec des races encore tristes, il a trouvé, maintes fois, les toutes premières origines de ce que nous regardons habituellement comme des découvertes absolument modernes. Que de choses ont été inventées dans des temps reculés, puis perdues, oubliées, et finalement retrouvées de nos jours ! Et combien aussi d'anciennes ressources, de vieux procédés, d'appareils primitifs n'ont cessé d'être employés, d'une façon continue, à travers les âges ! Le D^r Reiser, au cours des fouilles en Nubie, a découvert des attelles en bambou très bien conditionnées, qui semblent



Fig. 1. — Le hall de la sculpture, contenant les statues des divinités antiques qui se rattachent à l'art de guérir. Au premier plan : le Centaure Chiron, seigneur de la pharmacie, et Itzlilton, divinité médicale des anciens Mexicains.

la guerre au milieu de certains ennemis redoutables, quoique minuscules, de l'humanité ; car, ainsi que le personnel du laboratoire, il peut, protégé par un écran de gaze métallique, affronter impunément les mystérieuses agressions du moustique pendant la journée et dormir à l'abri de ses atteintes pendant la nuit.

De temps en temps, de très beaux rapports sont publiés, que rédige la direction de ce

dater de 2 ou 3.000 ans avant Jésus-Christ. Le capitaine Anderson a trouvé des attelles similaires, en usage il y a quelques années dans le Soudan méridional ; M. Welcome lui-même les a vues employer dans la région du Nil bleu supérieur. En mai 1913, dans la ville de Marakech, il a remarqué des attelles exactement pareilles et il en a fait l'acquisition pour son Musée.

L'histoire de la médecine est un sujet qui peut être envisagé de bien des manières. On la peut diviser en deux grandes branches, qui, ainsi que le faisait judicieusement remarquer Sir Norman Moore, président de la section historique du Congrès de Londres, se trouvaient typiquement représentées en deux des statues que le spectateur avait devant les yeux dans l'entresol du Musée de Wigmore Street.

La première (fig. 1) est cette étrange créature, portant un masque noir, aux gros yeux blancs et ronds, affublée de plumes grossières, ornée d'un collier de dents de balaie, tenant dans sa main droite un curieux instrument d'insatiation, et de l'index de la main gauche tendu, la gueule horriblement béante, de telle sorte qu'on peut imaginer le cri effrayant qu'elle pousse : c'est *Itztlilton*, le « petit frère noir », la déité médicale des anciens Mexicains, à laquelle malades et affligés faisaient, à l'envi, des offrandes, implorant son aide pour qu'il les délivrât de leurs misères. On peut considérer *Itztlilton* comme représentant cette médecine originelle tout imprégnée de superstitions locales et puisant son prestige dans l'usage d'un fatras singulier d'objets hétéroclites, charmes ou amulettes, et de bizarres pratiques rituelles.

L'autre face de l'histoire de la médecine semblait symbolisée par le modelage de la statue de l'Apollon du Belvédère, magnifique représentation sculpturale de l'intelligence humaine, et même temps que de la force et de la beauté viriles, statue sublime d'un dieu qui, si souvent, dans la mythologie grecque, se trouvait associé à la médecine, à la guérison des épidémies et par un curieux cours de la pensée, à la cause même des maladies. Apollon et son fils, Asklépios, dont la statue s'offrait également aux regards des visiteurs, s'affirmaient des êtres réfléchis, aux fortes facultés, éminemment aptes à raisonner d'après l'observation, et présentent ainsi un tout autre aspect de l'histoire de la médecine. Ils sont les glorieux ancêtres d'Hippocrate, de Galien et de cet Avicenne qui, comme viennent de nous le prouver des recherches toutes récentes, sut déjà observer et presque guérir le diabète ? Quand on lit Hippocrate, que l'on étudie Galien, et qu'on parcourt les solides pages d'Avicenne, on est convaincu que



Fig. 2. — Fétiches de l'Afrique centrale et de l'Afrique occidentale, dans le hall de la médecine primitive.

le chemin qui mène de ces trois hommes à Harvey, à Glisson, à Sydenham, à Claude Bernard, à Pasteur et à Lister, quelque long qu'il soit, est un chemin continu, et que ces hommes du passé possédaient le même tour d'esprit, la même façon de penser, la même ferveur d'étude que les savants des époques contemporaines.

Les visiteurs qu'intéressait la médecine des premiers âges, ou des peuples primitifs, la médecine symbolisée par *Itztlilton*, trouvaient dans le vestibule de quoi retenir leur attention. C'étaient d'innombrables fétiches et idoles de l'Afrique orientale et occidentale, se rapportant à l'art de guérir (fig. 2), les accoutrements des médecins-sorciers de l'Afrique orientale et centrale, les nombreux charmes en usage dans les tribus païennes, la singulière figure du dieu de la médecine en Nouvelle-Zélande. La frise se décorait de masques employés par les médecins indigènes et les danseurs démoniaques en Afrique, à Ceylan, dans le Thibet et les îles du Pacifique.

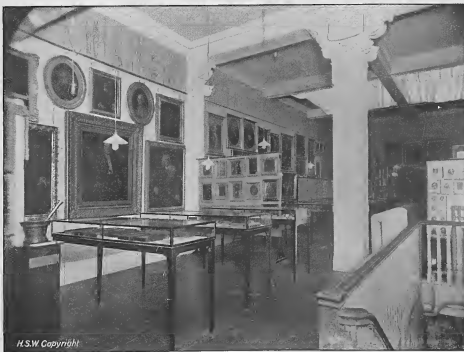


Fig. 3. — La galerie de peinture (musée médico-historique Welcome).

Les préhistoriens pouvaient, dans cette même section, étudier plusieurs belles pièces pathologiques prélevées par M. Welcome sur les restes humains d'une nécropole éthiopienne, dans laquelle il exécuta des fouilles, Gebel Moya.

Des alcôves spacieuses renfermaient, aux côtés d'*Itztlilton* et d'Apollon, la déesse Hygie, les dieux qui présidaient à la médecine chez les Chaldéens, les Egyptiens et les autres peuples de l'antiquité, le Centaure Chiron, le « père de la Pharmacie », comme l'appelaient Homère. Chiron est le premier personnage traditionnel dont les Grecs associèrent le nom à l'emploi des plantes médicinales. On disait qu'il avait communiqué sa science à Apollon, qui, à son tour, la transmit à son fils Asklépios. Faut-il rappeler que son nom se perpétue encore dans la plante appelée Centaurée, qu'il appliqua, dit la légende, à la blessure qu'il reçut pendant qu'il chassait, avec Diane, sur le Mont Pélion ?

Dans l'alcôve orientale, on remarquait le dieu chinois du contentement, au faciès béat et épanoui, ainsi que les fameux paons de bronze, dit « Paons des Anges ». L'idole des adorateurs du démon, qu'on voyait à côté, est ainsi construite que, dans un fort courant d'air, elle remue le cou et les ailes, et émet des sons singuliers. Un oreiller en bois sculpté méritait un coup d'œil : chaque extrémité représentait la tête sournoise d'un tigre, que les indigènes supposent avaler les mauvais rêves, pour les transformer en songes agréables.

L'alcôve égyptienne renfermait les jarres, les flacons et les vases à onguents, en albâtre, employés à des usages médicaux ; deux papyrus originaux, découverts dans un temple, près de Thèbes ; diverses figures pathologiques en terre cuite et des drogues variées : gommes, résines, dattes, etc. ; des statuettes en argent, en bronze, en ivoire, en verre irisé, etc., d'anciennes déités guérisseuses ; des instruments de chirurgie, de toilette, etc., de précieux objets prêtés par M. Paul Gaudin, de Versailles.

On admira, parmi les sculptures, les démons babyloniens des maladies, à corps d'homme, à tête d'animal, et qui étaient considérés comme ayant le pouvoir de déloger « les ennemis de la santé » ; on les plaçait dans des sortes de niches aux seuils des maisons.

Un temple grec, construit sur le modèle de l'Erechthéion, contenait des offrandes votives romaines (*donaria*), intéressantes à des points de vue divers : anatomique, pathologique ou obstétrique, et provenant principalement de fouilles faites dans le temple d'Esculape de l'île du Tibre et dans le temple de la Maternité de Capoue, ainsi que des moulages d'offrandes votives emprun-

tés au Museo dell' Orto Botanico, à Rome.

Un grand torse masculin présentait une ouverture ovoïde entre l'extrémité inférieure du sternum et l'ombilic, et étalait ses viscères thoraciques et abdominaux, disposés conventionnellement. Ce torse, trouvé à Isola Farnèse, a conservé, d'une façon très nette, la teinte chair que l'on donnait aux terres cuites de l'époque.

Différents groupes, de cette même matière, trouvés dans le Tibre et figurant des couples porteurs d'une patère de sacrifice et d'un bébé emmaillotté, avaient évidemment servi d'offrandes en actions de grâces pour un heureux accouchement.

Particulièrement curieux était un buste féminin, destiné à montrer l'*anamakaliston*, forme grecque de bandage pour soutenir les seins.

Parmi de fort jolies statuettes provenant de Palestrina, j'ai remarqué particulièrement une femme relevant son vêtement pour exposer ses *pudenda*, affectés sans nul doute d'un mal

Un mannequin anatomique japonais, recouvert de peau humaine, exhibait ses organes splanchniques, disposés dans une anatomie fantaisiste.

Le Royal College of Surgeons avait prêté un fragment du platane célèbre de l'Île de Cos, sous lequel, suivant la tradition, Hippocrate s'asseyait et parlait à ses disciples.

Dans une salle voisine se dressaient les statues des trois saints, patrons de la médecine : saint Luc, saint Côme et saint Damien. On avait réuni là (fig. 3) les agrandissements à l'aquarelle d'enluminures d'anciens manuscrits, série très instructive, illustrant la plupart des maladies, les opérations qu'elles pouvaient nécessiter, les soins donnés aux égroutés de jadis, la mimique dolente de ces derniers. Ces agrandissements étaient tirés d'ouvrages divers, dont certains remontaient au vi^e siècle.

On y voyait exposée, en maints endroits, la manière très délicate de déraciner la mandragore. Innombrables aussi étaient les scènes, bien connues, de médecins en contemplation devant l'inévitable flacon d'urine, de chirurgiens occupés à panser un patient plus ou moins grimaçant. Les applications de cautères ou de ventouses en des régions très variées, mais choisies comme à plaisir parmi les plus indécentes, étaient reproduites dans une vingtaine de tableaux.

Les chirurgiens ont dû être intéressés par une gravure montrant les plaies produites par les diverses armes (xii^e siècle); par une scène de laparotomie, pratiquée à Vienne, le 10 novembre 1549, sur « une femme qui, rapporte-t-on, eut un bon rétablissement », chose évidemment exceptionnelle à l'époque. Une opération de la cataracte, au x^e siècle, a sans doute paru fort suggestive à nos modernes oculistes. Enfin, les accoucheurs assistaient à une opération césarienne, pratiquée par un confrère du xv^e siècle.

La Calandre, ou oiseau de mauvais augure, du xv^e siècle également, était le sujet d'un très gracieux petit tableau. La position de l'oiseau indiquait,



Fig. 5. — Instruments de contention pour les fous au temps passé et instruments de torture.

croyait-on, soit le rétablissement, soit la mort du patient : la tête tournée vers le malade signifiait guérison, tandis que la position inverse était un présage fatal.

D'un manuscrit italien du xiii^e siècle, on avait extrait une jolie miniature, représentant un médecin qui enduit d'essence de rose un sein enflammé.

Mentionnerai-je les autres tableaux qui se rapportaient à des pratiques tout aussi bizarres ? La récolte du sang des petits enfants pour des usages alchimiques (xvi^e siècle), l'extraction du venin d'une morsure de serpent, par l'application d'un pigeon (d'après une gravure sur bois du xvi^e siècle), le traitement de la surdité par les fumigations (xvii^e siècle), etc., etc.

La chimie, la pharmacie n'étaient pas oubliées : c'est ainsi qu'on pouvait voir une carte de l'urine, datant du xv^e siècle, une récolte de serpents pour les usages médicaux (manuscrit arabe du xiv^e siècle). Non loin de là se trouvait un portrait de Myrrha, fille du roi de Chypre, Myrrha qui, par une singulière métamorphose, fut changée en un arbre, « en cet



Fig. 4. — Souvenir provenant de Jenner, inventeur de la vaccine. Remarquer que le fauteuil dans lequel il était assis lorsqu'il fut saisi d'une attaque mortelle; portraits de Jenner, ses diplômes, certificats, etc.

véténier, une offrande votive de marbre, représentant l'utérus.

On voyait aussi une femme agénouillée et exerçant des pressions sur son abdomen avec les deux mains (Capoue : Temple de la Maternité). La position agénouillée se voit fréquemment sur les monuments grecs et égyptiens représentant l'enfantement. Peut-être cette statuette figure-t-elle une des anciennes divinités romaines qui présidaient à l'accouchement, et dont les femmes en mal d'enfant imploraient l'assistance.

Une tête de femme, avec des plaques glabres multiples, suggérait le diagnostic d'une *alopecia areata* ; elle fut trouvée au Quirinal, en même temps que d'autres *ex-voto*. Plus loin, un coude, avec des surélévations rondes, disséminées du côté de l'extension, évoquait la forme discoidale et la localisation caractéristique du psoriasis, tandis qu'un pénis au prépuce long et tuméfié faisait songer au paraphimosis.



Fig. 6. — Une boutique d'apothicaire à Londres au xvm^e siècle.

arbre même, dit la légende, dont l'écorce laisse sourdre la gomme connue aujourd'hui sous le nom de myrrhe ».

Un manuscrit turc du xvi^e siècle nous révèle l'existence de la lutte antialcoolique en enseignant, comme le font aujourd'hui les planches murales de nos écoles et de nos casernes, les tares et les dégradations qui résultent de l'habitude de trop boire de vin.

La perle de la collection m'a paru être un intéressant tableau peint à l'huile au xvi^e siècle, qui représente une opération chirurgicale. On va amputer la jambe du patient, qui gémit et verse de grosses larmes. Le chirurgien, assis, chauffe les instruments; un groupe de moines prieur pour le rétablissement du malade. Le médecin paraît à la porte, avec ses gants.

Dans les vitrines de cette salle se pressaient nombre de charmes et d'amulettes, datant pour la plupart du moyen âge; plusieurs provenaient cependant de l'East-End de Londres et de diverses régions rustiques de l'Angleterre de nos jours; malgré l'éducation, malgré les progrès de la civilisation, l'esprit humain a si peu changé que des superstitions grossières peuvent encore subsister aujourd'hui et demeurer l'objet d'une foi robuste et presque inébranlable.

Dans la salle suivante, on trouvait une série de gravures, de bustes et de médailles, ayant trait à des médecins, des chirurgiens, des savants célèbres.

Et d'abord, les portraits et souvenirs d'Edward Jenner l'inventeur de la vaccine (fig. 4), son fauteuil favori, sa boîte à pharmacie, son coffre à médicaments, l'adresse que lui présentèrent les membres de la Société de Physique du Guy's Hospital, le 25 février 1802, portant les signatures de plus de cent personnages fameux; un certificat à lui délivré, le 7 décembre 1772, attestant qu'il suivait des conférences de médecine, etc.

Non loin de là, la Bible du D^r Livingstone, sa canne et sa trousse d'instruments de poche; la boîte de pharmacie utilisée par lord Nelson, à bord du « Victory », celle employée par le duc de Wellington, pendant sa campagne dans la Péninsule hispanique.

Il faudrait trop d'espace pour parler de détails de tant de choses curieuses. À l'extrémité de la salle, signalons seulement la plus grande collection de portraits du célèbre Harvey qui ait jamais été réunie, avec un buste du grand savant que peu de gens ont vu, parce que l'original en est sur sa tombe, dans le lointain village de Hempstead (Essex). Quand feu

sir George Paget, frère de sir James, qui terminait sa scolarité, il fit quelques études et recherches à Saint-Bartholomew's, et il fut si fort enthousiasmé par le génie de Harvey qu'il alla en pèlerinage à Hempstead, admira le buste très réussi du célèbre physiologiste et en fit faire plusieurs copies; celle du musée avait été obligamment prêtée par son fils, M. Charles-Edward Paget. C'est un buste très remarquable, fait probablement du vivant de Harvey. Au-dessus, se voyaient son diplôme et un exemplaire de ses ouvrages, un pilon et un mortier en bronze, qui passent pour lui avoir appartenu et qui portent l'inscription : *Soli deo gloria*.

Aux murs étaient accrochés les portraits de presque tous les savants qui ont illustré la nation par leurs travaux et leurs découvertes.

reproduire le langage coloré de leur temps.

Plus loin, voici un joli choix d'anciens diplômes médicaux. Dans les Universités italiennes, ces diplômes étaient superbement enluminés; ils prescrivait et stipulaient de curieuses formalités de réception, depuis longtemps oubliées dans nos universités à nous : on passait, par exemple, un anneau au doigt de l'impétrant; on lui donnait parfois l'accolade en lui conférant son *dignus intrare*; il arrivait qu'on le couronnât de lauriers.

Une vaste vitrine était d'intéressants manuscrits latins, arabes et persans, relatifs à des sujets médicaux.

J'ai surtout remarqué un manuscrit en latin, intitulé : *De arte phisicale et chirurgica*, par John of Arderne, de Newark. Daté de 1412, ce manuscrit superpose ses lignes soignées et sans ratures sur un rouleau de vélin long de 18 pieds. Il donne un aperçu des connaissances anatomiques et physiologiques du moment. Mais, et c'est en ceci qu'il est le plus original, il s'occupe du traitement opératoire de la fistule anale par John of Arderne, qui a multiplié, en marge du texte, les dessins, les figures et les diagrammes avec une clarté vraiment remarquable.

Beaucoup d'autres manuscrits se signalaient par des particularités diverses, tels :

Un feuillet détaché d'un ouvrage du xvi^e siècle, et portant une prière à sainte Apolline, en vue d'obtenir la guérison des maux de dents et autres maladies; un fac-similé d'une commande grecque de drogues du 1^{er} siècle, invitant le vendeur à ne pas fournir de produits éventés ou falsifiés; un document relatif à un autodafé espagnol du xvi^e siècle, contenant les réponses de l'accusé aux « questions » des inquisiteurs, avec la signature de ceux-ci après chaque question, et, à la fin, la signature du patient; une demande adressée par le recteur et le Conseil de l'Université de paix à l'inquisiteur des sorcières, à l'effet d'obtenir de lui le corps d'une femme, condamnée à être brûlée vive, pour servir de sujet anatomique aux étudiants en médecine; un laissez-passer en temps de peste, délivré à Riana (Toscane), en 1713, etc., etc.

Ce qui m'a peut-être le plus intéressé, dans cette vitrine, c'est un exemplaire de ce document extrêmement curieux qu'on appelle l'*album américain*. Quand les étudiants travaillaient dans plusieurs Universités, comme la chose arrivait souvent au xvi^e siècle, ils venaient les cours, et à chaque personne dont ils obtenaient l'amitié, d'apposer sur un



Fig. 7. — Une chambre d'accouchement au xvi^e siècle.

La pièce suivante contenait une très belle collection d'incunables relatifs à la médecine et à la chirurgie. Au temps de la reine Elisabeth, on publia à Londres un grand nombre de livres traitant de ces sujets, beaucoup plus même de la chirurgie que de la médecine. Les médecins de cette époque ne trouvaient pas convenable d'écrire autrement qu'en latin, mais les chirurgiens étaient d'un autre avis; ils avaient à s'occuper surtout de la pratique opératoire et vivaient au milieu du peuple. L'un d'eux écrivait : « On dit que nous devons savoir le latin; pour ma part, je me soucie fort peu qu'un chirurgien sache ou non cette langue, pourvu qu'il soit un bon artiste ». Ce qui, sans doute, signifiait : « pourvu qu'il soit capable de bien exécuter une opération ». Je ne crois pas que les auteurs qui ont traité de la littérature anglaise, leur aient suffisamment rendu justice : peut-être n'ont-ils pas remarqué de quelle manière, dans les anecdotes qu'ils racontent à propos de leurs observations, ils ont su évoquer les mœurs et

album réservé à cet usage, sorte de *Keepsake* avant la lettre, une inscription quelconque, inspirée par sa fantaisie du moment. Certaines de ces inscriptions sont charmantes. Les professeurs écrivaient des pensées appropriées au caractère et aux qualités ou aux défauts de l'étudiant, formulaient des vœux pour sa prospérité future, etc. Quelquefois, des amis, au lieu d'une pensée, dessinaient un croquis, voire une caricature, souvent très malicieuse, et qui n'avait pas toujours trait à la médecine. Un de ces dessins représente une jeune demoiselle luxueusement vêtue, un cheval secabrant et un paon étalant sa queue multicolore ; au-dessous se lit la légende suivante :

Eine Pian eine Frau und ein Pferd
Sind die drei stolzeſte Thiere auf Erde

Cela fait supposer que notre étudiant faisait la cour à la jouvencelle et que l'ami croyait à propos de lui donner ainsi un prudent avis :

Dans une salle du rez-de-chaussée, des souvenirs non moins variés sollicitaient l'attention :

Le long d'un mur était exposée toute une collection de portraits de Florence Nightingale.

À côté d'un tabouret obstétrical du *xv^e* siècle, on voyait une chaise sicilienne, datant du *xviii^e* siècle, et dont la merveilleuse histoire est connue. On croyait que cette chaise possédait un pouvoir « miraculeux » et on l'appelait « la chaise miraculeuse de Palerme ». Elle resta pendant trois générations la propriété d'une célèbre famille de sages-femmes, et l'on estime à 2.000 le nombre des délivrances pour lesquelles elle fut employée. Le dossier porte une peinture représentant le Christ.

Je me garderai d'oublier la longue galerie où abondaient les jolies gravures, parmi lesquelles je crois devoir mentionner, entre toutes, les suivantes, très pittoresquement traitées : *la Reine Victoria faisant la lecture à un malade* (Richmond); *les Chiens du Saint-Bernard secourant un voyageur* (L. Kolitz); *une Sœur de charité franchissant la ligne de tir, pendant le siège de Paris, en 1871* (G. Levin); *la Catène des sorcières* (Franck); *Saint Bernard guérissant les pestiférés* (Guercino).

On pouvait voir là aussi un élégant travail en cheveux (*Les Emotions*); des caricatures fort réussies (*Le Champagne délogant la douleur, le Singe dentiste*, etc.); de vieilles estampes, relatives à la chirurgie, prêtées par le professeur Raphaël Blanchard; une curieuse aquarelle, représentant la préparation de la célèbre thériaque, à Bologne, préparation qui se faisait en grande cérémonie et



Fig. 8. — Intérieur d'une boutique d'apothicaire à Londres au *xvii^e* siècle.

solennité, en présence des principales autorités de la ville, dans la cour de l'ancien Archiginasio, à la vieille Université de Bologne.

Une vitrine montrait une intéressante collection d'instruments de torture et de contention (fig. 5). On y voyait notamment plusieurs camisoles de force pour les fous, en usage du *xv^e* au *xviii^e* siècles, et dont l'une, toute en cuir, était pourvue de menottes de fer; des manches de cuir, avec des gants et des courroies, également destinées à immobiliser les bras des aliénés.

On avait encore rassemblé là un grand nombre d'engins de supplice, entre autres : un instrument espagnol de torture du *xvi^e* siècle, dont on ne connaît pas d'autre modèle; un fouet pour les délinquants religieux, provenant du Thibet et orné d'une tête de mort en bois sculpté; un autre instrument de flagellation, muni de mèches de fer (*xvii^e* siècle); un vieux martinet à neuf queues; des ceintures de pénitence, sortes de cilices faits de petites chaînettes et en usage dans les monastères du moyen âge; un fer à marquer les criminels (Suisse : *xvi^e* siècle); une règle chinoise à

frapper les lèvres; des pincettes pour arracher la langue (Suisse); six fouets anglais en tendon de bœuf (*xvi^e* siècle); une courroie à double boucle en peau d'hippopotame, qui servait à immobiliser les naturels du Congo, quand on les fustigeait (*xviii^e* siècle); un pilori en bois pour deux personnes, marqué H. G. M. (*xviii^e* siècle); des masques en bois peints, pour hommes et pour femmes, masques portés par les condamnés de l'inquisition sur les charrettes qui les emmenaient à travers les rues jusqu'au lieu de l'exécution; un modèle de guillotine en os (*xviii^e* siècle); des entraves pour attacher le cou aux cheville (Chine), etc., etc.

On pouvait évoquer, devant cet abominable attirail, les scènes sadiques où la plus ignoble cruauté s'ingéniait à jouer toute une gamme d'horribles raffinements sur les nerfs du supplicié. On restait confondu devant cet instrument de torture employé en Suisse, dans le canton du Valais, au *x^e* siècle, et où l'on broyait les membres du patient, pour lui arracher des aveux, dans les paroxysmes de la douleur.

À signaler encore un curieux masque en fer battu (Nuremberg, 1625), qu'on mettait sur le visage des femmes criminelles. Les exécuteurs les entraînaient ensuite toutes nues sur les voies publiques, les mains liées derrière le dos, une corde autour des genoux et une inscription suspendue de chaque côté du corps pour indiquer en détail la nature et les circonstances de leur crime.

Une des sections les plus vivantes du Musée était celle qui montrait, à la manière de notre Musée Grévin, diverses scènes médicales, dont les acteurs étaient des personnages en cire, de grandeur naturelle : c'étaient de très fidèles reconstitutions de la vie des temps passés.

Des maîtres ont recommandé de débiter dans l'étude de l'histoire par les choses que l'on connaît parfaitement, puis de remonter, de proche en proche, aux époques plus obscures, M. Welcomme a ici adopté ce plan.

La première reconstitution qui frappait les regards était celle d'une boutique de pharmacien que beaucoup d'Anglais se rappellent avoir vue dans Oxford Street et qui avait été établie dans la première décennie du *xviii^e* siècle. Nous la mettons sous les yeux de nos lecteurs, avec sa devanture aux petites vitres carrées et son intérieur garni de flacons et de vases pharmaceutiques (fig. 6). Cette devanture est celle même de l'officine établie en 1798 par John Bell, fondateur de la *Pharmaceutical Society*. Les vases et aiguières sont en porcelaine de Davenport, les jarres à pommade en grès du Staffordshire et les flacons à essences en verre rouge de Venise.



Fig. 9. — Le laboratoire de l'alchimiste au *xvi^e* siècle.

Le laboratoire du fond contient l'agencement même d'un laboratoire pharmaceutique du XVIII^e siècle, qui était situé à Londres, dans Russell Street.

Tout à côté se dressait une chapelle de plaques votives (XVII^e-XIX^e siècles), provenant principalement de l'église de Santa Maria dei Bagni, Deruta, Perugia : certaines de ces curieuses plaques étaient les originaux, et quelques autres des répliques d'offrandes faites par les fidèles en vue d'obtenir la guérison de maladies chroniques.

Voici (fig. 7) une amusante chambre d'accouchement du XVI^e siècle, parfaitement reconstituée. Le médecin palpe déceint l'abdomen de la parturiente à travers sa chemise, la matrone s'occupe du nouveau-né.

Plus loin, une intéressante restitution d'une des salles d'un hôpital italien du XVI^e siècle. Nous y avons noté, parmi d'autres particularités, l'impression, sur le plafond, de la célèbre formule de la thériaque, préparation médicinale qui faisait merveille au moyen âge et même à l'époque classique, puisqu'elle est mentionnée par Célien, et qui ne comptait pas moins de 27 ingrédients. On regardait en Angleterre la thériaque comme un bon remède contre la peste. On essaya de l'enlever de la pharmacopée en 1746 ; mais les Anglais sont très conservateurs, et l'on ne réussit à la supprimer qu'en 1788.

Le Musée présentait ensuite, à l'enseigne du *« Wilde Man »* (du *« Sauvage »*), une boutique d'apothicaire dans Old Bailey, en 1662 (fig. 8). Voici à l'intérieur l'apothicaire, consultant un herbarier ; voyez, suspendus au plafond, un crocodile et un lézard ; sur des rayons, les pots bleus familiers aux apothicaires. Et ne prenez pas cet apothicaire pour un illettré, pour un ignorant. Précisément à cette même époque existait, à Saint-Bartholomew's, un apothicaire nommé Francis Bernard. Il resta à Londres pendant toute la durée de la peste. Cambridge lui accorda plus tard un diplôme et il devint médecin de l'hôpital et membre du Royal College of Physicians. Cet apothicaire possédait une des plus belles bibliothèques de son temps. Les érudits ont souvent lu des pages de son catalogue, en se demandant ce qu'étaient devenues les richesses qu'il y avait accumulées. Nombreux étaient les apothicaires de cette époque, vivant dans des boutiques semblables à celle-ci, qui possédaient un grand savoir et ont contribué au progrès scientifique dans les sens les plus divers, mais principalement en botanique.

Non loin, on avait rétabli, dans tous ses détails, le laboratoire d'un alchimiste du XVI^e siècle (fig. 9), en face d'un mur orné d'une série de gravures sur la peste : ce qui faisait immédiatement penser à la fameuse pièce de Ben Jonson, dans laquelle un individu quitte sa



Fig. 10. — Une pharmacie italienne au XVI^e siècle.

vie natale, tandis qu'un alchimiste, avec l'aide de ses domestiques, occupe ses maisons et y pratique toutes sortes d'incantations. C'était assurément un proche parent de cet alchimiste qui était représenté dans le Musée.

La salle suivante reproduisait une ancienne pharmacie italienne (fig. 10), aux superbes bocaux.

Venait ensuite le cabinet d'un chirurgien-barbier, occupé à soigner un patient blessé à la tête. Comme la plupart de ses papiers, ce n'était sans doute pas un vulgaire et ignare artisan. Ainsi que le remarquait un chirurgien-barbier de l'époque, William Clowes, les mœurs et les coutumes étaient telles, au XVI^e siècle, qu'il n'y avait pour lui nulle honte à raser un client ou à lui couper les cheveux : les barbiers n'en avaient pas moins l'esprit réellement scientifique, l'intelligence tout à fait entraînée à la recherche méthodique et patiente de la vérité, le souci raisonné de faire souffrir le moins possible le patient et de le guérir avec la plus grande rapidité : *cito, tuto, jucunde*, comme nos chirurgiens d'aujourd'hui. Tel était William Clowes, chirurgien-barbier lui-même, qui fut, sous le règne de la reine Elisabeth, chirurgien

à Saint-Bartholomew's. Il avait fait ses débuts spontanés dans l'armée, et il avait assisté à la bataille de Zutphen, célèbre par la mort de Sir Philip Sidney. Il revint à Londres exercer sa profession, mais démissionna bientôt pour s'engager dans la flotte qui devait combattre l'invincible Armada. Il écrivit plusieurs livres, qui, tous, sont des modèles de langue anglaise courante et contiennent de piquantes descriptions de la vie journalière au temps de Shakespeare.

Enfin, le Musée exposait encore une autre reconstitution de la vie médicale des temps passés, celle d'une Clinique chirurgicale romaine, au temps de l'Empire, la *Taberna Medica* de Pompéi (fig. 11). Le mobilier et les décorations étaient des copies d'originaux trouvés à Pompéi et à Herculaneum. L'homme est assis, plongé dans la méditation. Pour vous rendre compte de son savoir consultez la littérature du temps. Dans Petronius Arbitrator, auteur qui passe pour avoir donné une bonne idée de ce qu'était la vie dans une petite ville de province, près de Naples, précisément où ce chirurgien est supposé avoir vécu, on trouve la mention du fait suivant : « Un homme opulent possédait un squelette, en argent, dont toutes les articulations étaient fabriquées de telle sorte qu'on pouvait tourner les membres, mouvoir les jointures et courber la colonne vertébrale dans tous les sens. » La présence de cet ornement dans la maison d'un homme riche, autorise à croire que le chirurgien pratiquant son art en un tel pays, devait avoir une connaissance approfondie de l'anatomie.

C'est pour moi un vil regret de ne pouvoir signaler toutes les belles choses que j'ai vues : je dois me limiter.

Comme le remarquait Sir Barlow, le distingué président du Congrès de Londres, on peut se demander fréquemment dans la vie jusqu'à quel point le luxe a le droit de se donner carrière, quel luxe est justifiable et quel luxe ne l'est pas.

M. Welcome lui-même, au cours de la longue période pendant laquelle il a dépensé sans compter son temps, son argent et son énergie pour réunir cette magnifique collection, a dû questionner bien des fois sa conscience, se demandant, en présence d'une estampe, d'une aquarelle, d'une monnaie de la Grèce ancienne, de quelque charmant objet d'art, ou de toute autre chose curieuse, s'il était légitime de consacrer ainsi des sommes parfois énormes à leur acquisition. Or, quand on pense à la jouissance intellectuelle que son musée procurera à de nombreuses générations de savants, à l'élan qu'il donnera aux hommes de notre profession, désireux d'étudier l'évolution de la médecine, on peut rassurer pleinement M. Welcome et lui certifier qu'il dût avoir la conscience tranquille et que son œuvre est justifiée.



Fig. 11. — Salle de consultation d'un médecin romain à Pompéi.

LA VIERGE NOURRICE

Par VICTOR FOROT

Conservateur du Musée de Tulle

Nous avons publié dans notre dernier numéro un intéressant article concernant deux « Vierges Nourrices » et reproduit les images de deux curieuses statues (voir *Æsculape*, mars 1914 : « Deux statues de Vierges nourrices en Bas-Limousin », par l'abbé M. Echamel). Notre distingué collaborateur V. Forot, conservateur du Musée de Tulle, veut bien nous adresser aujourd'hui, sur le même sujet, une note décrivant une très vieille peinture de sa collection personnelle. Grâce au talent du D^r Mazeyrie, de Tulle, nous pouvons reproduire, en un fort beau dessin, la *Vierge nourrice* dont il va être parlé maintenant.

LES tableaux représentant la *Vierge nourrice* sont, je pense, assez rares. J'en possède un très vieux et très intéressant exemplaire sur toile que j'ai rapporté de Vérone, il y a une vingtaine d'années. Sans doute sera-t-il intéressant de le reproduire ici et de le commenter. C'est un tableau ancien mesurant 65 centi-

mètres de hauteur sur 0 m. 55 de largeur, en parfait état de conservation sauf quelques légères éraflures qui heureusement n'ont pas porté sur l'œuvre elle-même. Elles n'ont attaqué que le fond du tableau.

L'artiste a représenté la Vierge assise, allaitant son enfant. Autour d'elle, dans les nuages,

se détachent une demi-douzaine de têtes de chérubins voltigeant dans l'espace.

La particularité de ce tableau, en dehors de l'allaitement, se trouve dans le vêtement de la Vierge : c'est un ample manteau, une sorte de dalmatique, qui la couvre depuis le col jusqu'aux pieds, et dans lequel on a pratiqué trois échantures rondes ou ovales ayant chacune une affectation spéciale. A travers la première, qui est la plus grande, passent le sein de la mère et la tête de l'enfant. Tête et sein d'une rondeur et d'une carnation pleines de vie et de santé. Les deux autres ouvertures laissent voir les mains de la Vierge : celle de droite tient le siège du nourrisson, et celle de gauche lui prend les pieds. C'est d'un réalisme parfait de ton et d'allure.

La figure de la mère est expressive, gracieuse, et respire la jeunesse. La tête est recouverte d'un voile retombant à l'arrière du manteau, et surmontée d'une couronne fleurdelysée ornée de pierres fines.

L'enfant souriant regarde sa mère et d'une bouche distraite lui tire le bout du sein. Sa tête est surmontée de trois couronnes royales étagées et aussi ornées de gemmes et d'orbes.

Le vêtement qui recouvre la mère et l'enfant, nous venons de le dire, a un caractère tout particulier et très original, il tient de la dalmatique, mais sans manches, de la chape et de la chasuble primitive, en ce sens qu'il semble absolument rond et percé seulement des ouvertures que je viens d'indiquer et d'une autre plus large permettant le passage de la tête de la Vierge nourrice.

Ce curieux manteau est fait d'un riche tissu composé de bandes transversales, de guirlandes d'églantines et de feuillage du plus bel effet.

Dans son ensemble, ce tableau original montre que l'auteur a voulu allier le sentiment de la réalité à celui de la religion et il y a réussi dans une heureuse proportion, ainsi que le montre la copie à la plume qu'en donne ici mon ami le D^r Mazeyrie, dont le talent a déjà été apprécié par les lecteurs d'*Æsculape*.

Notre tableau est assurément d'une bonne école italienne, il semble par la netteté du dessin, l'élégance de la conception, et son réalisme, vouloir allier les écoles florentine et padouane. Sous les rayons du soleil de Vérone, le coloris, bien qu'un peu terni, me semble riche, le dessin juste, le sujet attrayant, ce qui me décida à sortir cette vieille toile du grenier où elle était. — Ce n'est pas l'œuvre d'un grand maître, mais ce pourrait bien être celle d'un bon copiste du célèbre Paolo Caliari plus connu sous le nom de Paul Véronèse, qui a peint le *Couronnement de la Vierge* de l'église conventuelle de Saint-Sébastien à Venise.



La Vierge nourrice.

Peinture ancienne, due au pinceau d'un artiste inconnu ; d'après le dessin du D^r Mazeyrie de Tulle. Collection de M. Victor Forot, de Tulle.

RECALCIFICATION**CHAUX ORGANIQUE**

directement
et entièrement
assimilable

**REMINÉRALISATION****PHOSPHATES DES CÉRÉALES**

Puissants
modificateurs
du Terrain

FLUOR ET SILICE*Agents fixateurs de la Chaux et des Phosphates***POUDRE-CACHETS-GRANULÉ**

*DOSES : Une mesure, un cachet, une cuillère à café
de granulé, au milieu de chaque repas.*

Cl. Hedier

Laboratoires

ALBERT BUISSON

15, Avenue de Tourville, PARIS

Sédatif de l'Hyperexcitabilité nerveuse

Véronidia

Buisson

DOSES :

ANTISPASMODIQUE : 2 cuillerées à café
HYPNOTIQUE : 1 à 2 cuillerées à potage

Laboratoires

ALBERT BUISSON

15, Avenue de Tourville, PARIS

LE MARAICHINAGE

M. A. Barrau vient de publier sous ce titre, Au Pays maraichin (Figurière, édit.), un volume très intéressant sur les mœurs du pays de Mont, en Vendée. La plupart des lecteurs d'Æsculape connaissent la curieuse pratique amoureuse dénommée maraichinage. Le livre de notre collaborateur le D^r Marcel Baudouin, Le Maraichinage en a fait connaître les caractères les plus particuliers et les plus intimes. Voici, pour aujourd'hui, le « prélude » fort savoureux du livre de A. Barrau.

Je n'ai cure de vos indignations, ô compère Prude! ni de vos effarouchements, ô mie Pimbèche! Je sais que la délicatesse de vos sentiments s'accommoderait mal du réalisme des personnages dont j'ai essayé de noter la naïveté, la malice ou la trivialité de Verbes et de Gestes. Ces gaillards-là ont le parler pittoresque mais rude et grossier, et ils appellent un chat, ce que vous désignez autrement par un délicieux euphémisme; un *gorot*, le monsieur qui, comme vous, compère Prude, se livre à des exercices d'une moralité contestable, et une *ossarde*, la bavarde médisante et calomniatrice que vous êtes, ô mie Pimbèche!

La terre de notre Marais est grasse, gras est aussi son ciel avec ses brouillards épais et gluants et dans une telle ambiance il ne faut pas s'étonner si les dévils et les commérages baignent parfois dans cette « saute grasse » si chère à messire Alcofrabas Nasier qui, à l'époque où il résidait en Vendée, dut certainement pérégriner par chez nous et y faire ample récolte de ces vocables friands dont l'assaisonnement au nom de l'humanité, de la justice et de la vraie science.

Bien que je sois portraitiste inexpert, je crois bon de mettre sous les yeux du lecteur qui nous ignore les silhouettes d'un couple aborigène. En ma qualité



Le maraichinage en plein air. Le couple est sous le parapluie, la main dans la main.

* Pendant la période de repos, dit le D^r Marcel Baudouin, les amoureux se bornent à se tenir par la main. Le maraichin presse celle de sa « bonne amie », en la retardant d'une façon spéciale. Le visage semble exprimer, pour la femme, un sentiment particulier de bien être. »

de galant homme, je vais d'abord esquisser « la femme » et pour ce, exhumier de l'un des premiers livres que j'ai publiés, les quelques strophes suivantes :

LA MARAICHINE

Prenez des cils longs et soyeux,
Pour voir deux fulgurants yeux,
Une souple et flexible échine,
Un bras ferme et bien potelé,
Un pied fortement modelé.
Vous aurez une Maraichine.

Il faut la voir, en jupon court,
Comme elle va, comme elle court,
Elle est vive comme une anguille!
On dirait d'un léger roseau
Lorsqu'elle incline au bord de l'eau
Son beau busle de jeune fille.

Cette enfant de notre Marais
Possède un visage aussi frais
Et plus velouté que la pêche.
Elle sait un tas de chansons
À faire enrager les pinsons
Et caqueter la pie-grièche.

La semaine est pour le travail :
Il faut s'occuper du bétail,
Où, mais quand viennent les dimanches,
Au détour des sentiers ombreux,
Elle écoute son amoureux
En baissant les yeux sur ses manches.

Alors... longuement, un baiser
Sur ses lèvres vient se poser
En murmurant de douces choses.
Un baiser? Le mal n'est pas grand :
Autant en emporte le vent!
Autant en reçoivent les roses!

CURE DE DIURÉSE SOURCE S^T COLOMBAN

Déclarée d'Intérêt Public en 1866
Reins Tube Digestif
BAINS-LES-BAINS (Vosges)

SEL de HUNT

Alcalin Type

Spécialement adapté à la Thérapeutique Gastrique
Dyspepsies, Gastralgies
Action sûre, Absorption agréable, Innocuité absolue

C'est grâce au Sel de Hunt que la Médication alcaline est devenue vraiment la Clef de voûte de la Thérapeutique Gastrique par sa forme de Sel friable. Il est admirablement adapté à tous les besoins de cette Thérapeutique. Il remplace avec un avantage marqué tous les Alcalins simples ou composés. La Clinique montre qu'il ne peut être remplacé par aucun.

LABORATOIRE ALPH. BRUNOT, 16, rue de Boulainvilliers, Paris

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

Pour favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie en France

SOCIÉTÉ ANONYME

CAPITAL : 500 MILLIONS

SIÈGE SOCIAL : 54 et 56, rue de Provence

SUCCURSALE : 134, rue Ricœur (Place de la Bourse) à PARIS

SUCCURSALE-OPÉRA : 25 à 29, Boul. Haussmann

DÉPÔTS DE FONDS à intérêts en compte ou à échéance fixe; — ORDRES DE BOURSE (France et Étranger); — SOUSCRIPTIONS SANS FRAIS; — VENTE AUX GUICHETS DE VALEURS LIVRÉES IMMÉDIATEMENT (Obl. de Ch. de fer, Obl. et Bons à lots, etc.); — ESCOMPTÉ ET ENCAISSEMENT D'EFFETS DE COMMERCE & DE COUPONS Français et Étrangers; — MISE EN RÉGLE & GARDE DE TITRES; — AVANCES SUR TITRES; — GARANTIE CONTRE LE REMBOURSEMENT AU PAIR ET LES RISQUES DE NON-VÉRIFICATION DES TIRAGES; — VIREMENTS ET CHÈQUES sur la France et l'Étranger; — LETTRES & BILLETS DE CRÉDIT CIRCULAIRES; — CHANGE DE MONNAIES ÉTRANGÈRES; — ASSURANCES (Vie, Incendie, Accidents), etc.

SERVICE DE COFFRES-FORTS

(Compartiments depuis 5 fr. par mois; tarif décroissant en proportion de la durée et de la dimension)

101 succursales, agences et bureaux à Paris et dans la Banlieue; 981 agences en Province; 3 Agences à l'Étranger (LONDRES, 53, Old Broad Street - Bureau à West-End, 65, 67, Régent Street), et SAINT-SEBASTIEN (Espagne); correspondants sur toutes places de France et de l'Étranger.

Agences en Afrique:

ALGER, ORAN, TUNIS, SOUSSE, SFAX, TANGER et CASABLANCA

CORRESPONDANT EN BELGIQUE

Société Française de Banque et de Dépôts

BRUXELLES, 70, Rue Royale; — ANVERS, 74, Place de Meir
OSTENDE, 21, Avenue Léopold.

*Je ne lui connais pour défaut
Que d'aimer... N'est-ce pas, il faut
Arrêter la mon bavardage ?
Mais, comme l'en ai dit du bien,
Je peux lui reprocher — eh bien !
D'aimer trop le maraichinage.*

Ah ! le *maraichinage* ! Avant de vous décrire cette fantaisie amoureuse, m'est avis qu'il est nécessaire de vous présenter le personnage chargé du principal rôle : le paysan du Marais septentrional de la Vendée dont l'origine remonte aux colonies espagnoles qui, au x^e siècle, vinrent se fixer sur les côtes vendéennes.

Orgueilleux comme un Castillan auquel il a emprunté un peu du costume et du langage, excellent cavalier et non moins excellent chasseur, le Maraichin loge dans une *bourine* (habitation construite en argile et couverte des tiges sèches de certaines plantes aquatiques, appelées en patois : *rouche, noue, sabots*) où l'eau souvent pénètre durant les hivers pluvieux.

A la culture du froment et des fèves, le paysan maraichin joint l'élevage du cheval, du bétail et surtout des agrous (volailles) dont la presque totalité est vendue à Paris sous les noms de chapons et poulardes du Mans, canetons rouennais et nantais. En hiver, il parcourt les étiers et canaux qui sillonnent son marais sur un étroit et long bateau appelé *niote* (yole) qu'il dirige avec une longue perche terminée par une pointe de fer en forme de V (*ningle à nioter*). Avec une autre perche garnie d'une pièce de bois fourchée (*ningle à sauter*) il franchit d'un bond, pour raccourcir son chemin ou pour échapper aux gendarmes — car il est braconnier à ses heures — des fossés d'une largeur de 8 à 10 mètres.

Beau garçon, le corps bien proportionné, d'allure dégagée et de propriété remarquable, il contraste étrangement avec son voisin le *daniaon* (paysan du



Le maraichinage à l'auberge : Prise des mains et rapprochement des lèvres

Remarque avec le D^r Marcel Baudoin, l'abaissement des paupières. Paul d'Enloy a dit avec raison, en parlant du baiser chinois : L'abaissement des paupières doit être interprété comme l'expression sensible de l'émotion causée par la satisfaction d'un des sens les plus impérieux... On se recueille religieusement, les yeux fermés, comme pour accaparer le plaisir, l'atteindre, s'y confondre, s'y endormir. »

Bocage) qu'il n'aime point et auquel il n'est point sympathique.

Le Maraichin aime le plaisir sous toutes ses formes. Le dimanche, à l'auberge, attablé avec de nombreux camarades qui reprennent — Dieu sait à quel unisson ! — chaque couplet de sa chanson, sans se lasser il chantera des heures entières. Entre temps, il jouera à *l'atawte*, jeu de 48 cartes similaires aux tarots espagnols, et terminera la soirée par des danses bruyantes jusqu'à ce que l'heure tardive sonne enfin la fermeture de l'auberge et ait retour au *tchifférié* (domicile).

Quelques mots d'explication relativement aux danses caractéristiques de notre Marais qui faillirent avoir les honneurs du Théâtre de Nantes, à l'époque où mon ami Léopold Roux y était maître de ballet.

Communément appelée *Maraichine*, cette danse originale est composée de trois pas en avant (dont le deuxième redoublé), puis en arrière et terminés par les mêmes pas exécutés en tournant et en soulevant la danseuse pendant les temps forts des mesures finales.

La musique, exécutée par la *veuze* (cornemuse), l'accordéon ou le violon, est décrite à deux temps et convient aussi bien à la *courante*, dansée à deux qu'à la *barrienne* qui se danse à trois : deux hommes et une femme ou le contraire. Le danseur ou la danseuse du milieu se nomme la *cataigne* (poupée).

La *ronde* ou *paulée*, qui forme un cercle où chacun se tient par la main, exige de bons danseurs car, après les va-et-vient préliminaires vers le centre, se retrouvent les pas tournants de la *courante* avant le rassemblement final que tous les couples doivent exécuter en mesure. Cette danse, *menée* au son de la *goutle* (bouche) par le meilleur brimbaleur (chanteur) de la bande est fort pittoresque. J'ai vu maintes fois des paulées doubles auxquelles prenaient part plus de 60 couples.

AFFECTIONS NERVEUSES

DOULEURS

INSOMNIES

Comprimés

HYPNASE VERGELOT

Adultes { 2 comprimés en se couchant.
1 ou 2 au moment des crises.

Enfants : 1 comprimé par jour.

Littér. et échantill. sur demande E. VERGELOT 163 r. de Flandre, PARIS

ASSOCIATION DES FERMENTS AUX HYPNOTIQUES
ABSENCE TOTALE DE BROMURE

Et, maintenant, me voici amené à parler du *Maraichinage*. Je ne veux que très légèrement effleurer ce sujet passionnant et scabreux que mon ami le D^r Marcel Baudouin a longuement développé dans un très intéressant livre portant ce titre.

C'est surtout dans les auberges de Saint-Jean-de-Monts, petite station balnéaire très fréquentée, que les jeunes Maraichins et leurs *bonnes amies* se livrent au maraichinage qui n'est en somme qu'un accouplement labial et lingual infiniment prolongé.

Autrefois, le maraichinage se pratiquait n'importe où, sur les routes, même dans les rues les plus passantes de nos bourgs, sans que les acteurs se souassent le moindre des regards moqueurs ou des remarques narquoises des curieux.

L'entrée en matière s'opérait invariablement de la même façon : le jeune homme tirait par son jupon ou son parapluie — hiver comme été la Maraichine ne voyageait jamais, jadis, sans ce dernier objet — la jeune fille avec laquelle il voulait entrer en conversation amoureuse.

Brusquement il lui prenait les mains, puis lui agrippait la taille et enfin lui passait le bras autour du cou et lui écrasait les lèvres d'un baiser sonore. Le parapluie s'ouvrait alors pour abriter les caresses éphémères d'un maraichinage que rien ne pouvait interrompre.

Souvent de mauvais plaisants se glissaient derrière les couples extasiés dont ils épinglaient les vêtements qui se déchiraient parfois au moment de la séparation.

Cette coutume d'avant l'hymen, que le clergé avait été impuissant à supprimer, a eu les honneurs, il y a quelque trente ans, d'un arrêté préfectoral condamnant à une assez forte amende chaque couple pris en train de maraichiner.

Aujourd'hui, l'autorité ferme les yeux et elle a bien raison, car le maraichinage agonise et s'en ira bientôt rejoindre dans le passé tous ces vieux usages maraichins qui donnaient une couleur locale si curieuse à ces Marais mouillés de la Vendée dont le chef-lieu est Clallans.



L'acte caractéristique du maraichinage : le « catalogisme » ou baiser « more columbino », à l'abri du parapluie ouvert, et en pleine place publique

Dessin de Payraud, d'après une photographie du D^r Marcel Baudouin, publié dans *Le Maraichinage* (Maloine, éditeur).

LE CHLORURE DE CALCIUM MÉDICAMENT À LA MODE

L'emploi du chlorure de calcium est plus que jamais à l'ordre du jour. On savait, jusqu'ici que ce sel était le meilleur des *reconstituants*, mais voici que chaque jour le domaine de ses indications s'étend.

Pour en obtenir un bon résultat dans la *fièvre des foies*, disent le professeur Emmerich et le D^r Oscar Loew, de Vienne, on doit prescrire le chlorure de calcium non pas seulement quelque temps avant l'époque où doit apparaître l'accès de fièvre, mais bien quelques mois avant et même toute l'année, à raison de 3 grammes de médicament par jour.

Il peut arriver qu'on n'évite pas complètement le retour de l'accès, mais on obtient une atténuation très importante de la crise.

Les auteurs concèdent, en outre, l'usage du chlorure de calcium à la dose indiquée plus haut aux *gens bien portants, vivant dans des pays pauvres en chaux* ou ne pouvant manger que peu de légumes ou peu de lait. Même en suivant ce traitement durant quatre, cinq ou six ans, les sujets n'en ressentent aucun inconvénient ; bien au contraire, ils ne se sentent jamais si bien portants.

Au dire de MM. Emmerich et Loew, voici les effets produits par l'usage du chlorure de calcium :

Augmentation de la capacité de travail physique, de l'intensité et de la durée du sommeil ; diminution importante des inconvénients dus à l'usage des excitants (alcool, café, tabac) ; diminution de l'action du froid vis-à-vis de certaines maladies ; diminution de la prédisposition au rhume et, lorsqu'ils existent tout de même, diminution importante de leur durée ; augmentation de la résistance aux maladies infectieuses ; augmentation du bien être général du fait de la moindre auto-intoxication ; diminution très appréciable du poids chez les obèses.

Nous renvoyons à la lecture de l'article original ceux de nos lecteurs que la question intéresse. Il a paru dans le *Munch. Med. Woch.*, n° 48, en 1913.

PULMOSÉRUM

Bailly

Expérimenté avec succès dans les Hôpitaux, Cliniques, Dispensaires et par plus de :
8.500 Médecins Français et 23.000 Médecins Étrangers

CONDENSE EN UNE SYNTHÈSE HÉROIQUE

Résume ce que nous avons de plus efficace contre

TOUX=RHUMES=BRONCHITES

GRIPPE-ENROUEMENT

TUBERCULOSE LATENTE

PRESCRIRE : Une cuillerée matin et soir **A. BAILLY, 15, rue de Rome. PARIS**

HUNYADI JÁNOS

dite EAU DE JANOS

Eau Purgative Naturelle



EFFET PROMPT. SÛR ET DOUX
Pour éviter toutes substitutions
prière à MM. les Docteurs
de bien spécifier sur leurs
ordonnances la MARQUE

HUNYADI JÁNOS

Andreas SAXLEHNER Budapest

Traitement des Varices

Migraines
Maux d'estomac
Maux de reins
CONSTIPATION
Douleurs périodiques chez la femme
PARALYSIES
Troubles circulatoires, etc.

par la BANDE ou la CEINTURE
Electro-Faradique

Brevetée s. g. d. g. du D^r Gaston PEGOT
Envoi franco des Notices explicatives
Maison MATHIEU, 113, boulevard St-Germain, Paris
Téléphone Gobelins 11-10

LA MORT DU D^r EUGÈNE RAYMONDAUD,
DE LIMOGES.

Le P^r Eugène Raymondaud, directeur honoraire de l'École de médecine et de pharmacie de Limoges, s'est éteint doucement, le 9 février dernier, dans sa quatre-vingt-onzième année. La vie et l'œuvre de l'éminent médecin limousin valent d'être rappelées et citées en exemple. Æsculape adresse au fils du regretté maître, le D^r Gilbert Raymondaud, professeur à l'École de médecine de Limoges, et à son petit-fils le D^r Henri-Gilbert Raymondaud, médecin aide-major de l'armée, l'expression de ses sentiments très sympathiques.

Voici un extrait du beau discours prononcé aux obsèques du professeur Eugène Raymondaud par le D^r Albert Thouvenet :

...Eugène Raymondaud restait le dernier d'une génération disparue tout entière aujourd'hui et qui avait acquis une notoriété méritée dans notre ville.

Qui n'a connu les Bardinet, les Mazard, les Bleyen, les Lemaistre, les Raymondaud, les Boudet, les Thouvenet, dont le souvenir est resté d'autant plus présent que la plupart revivent parmi nous dans leurs fils et petits-fils qui perpétuent la tradition de leurs noms ?

Eugène Raymondaud était connu de tous, car sa physionomie intelligente et sympathique retenait l'attention. Sa figure à laquelle l'âge avait donné un air vénérable, ornée d'une longue et blanche chevelure était celle du savant doublé de l'artiste qui était. Droit, alerte dans sa démarche, il avait su jusque dans l'extrême vieillesse conserver l'allure de la jeunesse. Il le devait à un équilibre parfait de ses forces organiques qui n'avaient jamais subi la moindre atteinte de la maladie ; il réalisait l'idéal des anciens : *Mens sana in corpore sano*.

La vie familiale qu'il a toujours menée ne lui donna que satisfaction et joie. Il ne connut pas ces chocs

moraux, ces déceptions cruelles, réservées à trop d'entre nous, qui ébranlent les tempéraments



Le professeur Eugène Raymondaud, de Limoges, ancien directeur de l'École de Médecine, qui vient de mourir dans sa 93^e année.

les mieux trempés et les abattent prématurément.

Il lui fut donné surtout d'avoir une digne compagnie de sa vie qui en fit le bonheur ; d'une rare intelligence ils purent communier d'idées ;

d'une affection sans pareille elle lui voua un véritable culte qui s'affirma jusque dans ses dernières paroles qui furent des recommandations à ses fils pour les soins à donner à leur père.

La mort récente de cette admirable épouse eut une répercussion telle dans son existence qu'elle contribua à l'abréger. Tant la vie à deux si longuement et si heureusement menée finit par établir une union indissoluble, une véritable symbiose, qui rendent deux vies dépendantes l'une de l'autre.

Ses enfants et petits-enfants l'entourèrent également de leur grande affection. Il eut la joie de les voir parvenir aux situations les plus désirables et pour l'un d'eux, notre estimé confrère et Directeur la légitime fierté de les voir s'élever aux places qu'il avait occupées.

Cette vie intime si heureusement réussie créait autour de lui une atmosphère favorable où pouvaient se développer ses goûts naturels pour les arts, la littérature et les sciences qui eurent une diversion si goûtée des esprits cultivés au labeur professionnel.

Il dessinait et peignait admirablement, en véritable artiste, nous lui connaissons des albums où il a fait les choses intéressantes qu'il rencontrait et qui sont des chefs-d'œuvre. Dans ses leçons il maniait les crayons de couleur sur le tableau noir avec une telle dextérité qu'il aidait puissamment à ses démonstrations pourtant si claires d'autre part.

Il goûtait la musique et, fin littérateur, il était un orateur écouté.

La période active de sa vie dura presque jusqu'à sa mort survenue dans sa quatre-vingt-onzième année.

Engè-Joseph Raymondaud naquit à Limoges le 4 mai 1823 ; il fit ses études universitaires au lycée de sa ville qui, brillamment poursuivies, furent couronnées par le prix d'honneur de philosophie.

Il commença ses études de médecine à l'école préparatoire de Limoges et les termina à Paris.

Encore étudiant, en 1848, il fut enrégimenté

ROYAT
AUVERGNE

Je suis
la santé...

par ses
BAINS CARBO-GAZEUX
GUÉRIT

Cœur gras, emphysème,
hypertension artérielle-sclérose
et en général
les affections du cœur

Pour Renseignements s'adresser :
au Directeur de l'Etablissement
à ROYAT (Auvergne)

L'ART DÉCORATIF
REVUE DE L'ART ANCIEN & DE LA
VIE ARTISTIQUE MODERNE
DIRECTEUR FERNAND ROCHES

ADMINISTRATION & REDACTION
4, RUE LE GOFF, PARIS (V)
TELEPHONE 503-02

L'ART DÉCORATIF est la plus vivante, la plus
complète et la mieux illustrée des revues d'art françaises

Envol franco de numéros spécimens
ABONNEMENTS : 22 fr. par an

comme grenadier et prit part aux journées de juin. Blessé à la prise d'une barricade aux insurgés, à côté du général Damesme, il reçut en récompense par arrêté ministériel la remise de tous les droits d'examen, d'inscriptions et de diplômes afférents au doctorat.

Reçu docteur en médecine en 1850, il revint exercer la médecine à Limoges, il fut successivement procureur, chef des travaux anatomiques, secrétaire de l'Ecole de médecine et de pharmacie, professeur adjoint, puis titulaire des chaires de pathologie externe et de clinique chirurgicale.

Nommé Directeur de l'Ecole de médecine et de pharmacie en 1884, il fut admis à la retraite par limite d'âge en 1893.

Pendant cette longue période de professeur il vit passer de nombreuses générations d'étudiants qui ont conservé la plus grande reconnaissance pour son enseignement clair et savant. Il fut un des fondateurs de la Société de médecine et de pharmacie, dont il suivait assidûment les séances et à laquelle il apportait des communications aussi nombreuses qu'intéressantes. Il voyait tellement l'utilité de ce centre scientifique qu'en ces dernières années, croyant le voir défaillir, il ne craignit pas, malgré son grand âge et l'heure tardive de réunions, d'y venir régulièrement pour stimuler par sa présence le zèle de ses adhérents et lui rendre sa vitalité.

L'Association des médecins de la Haute-Vienne le compta également comme membre fondateur, il en fut secrétaire puis vice-président.

Il occupa nombre de places en vue.

Membre du conseil départemental d'Hygiène dont il fut élu quatre fois président, il obtint plusieurs médailles comme récompense des nombreux services qu'il rendit à l'Hygiène.

Président ou membre de nombreuses sociétés ou

administrations il dépensa son temps et son intelligence sans compter pour le plus grand bien de ses concitoyens. Il fut récompensé de ses services par la croix de chevalier de la Légion d'honneur en 1890.

Il publia un nombre considérable de travaux scientifiques et littéraires et s'adonna tout particu-

pour cela de faire à un âge avancé une étude sérieuse de la botanique et de la zoologie et de constituer un herbier très complet ainsi qu'une collection remarquable de pièces tératologiques.

S'il fut un savant toujours à la recherche de la vérité, il montra aussi quand vint l'année terrible, 1870, qu'il avait le cœur d'un patriote, d'un homme d'action. A l'âge de 47 ans, n'étant astreint à aucune obligation militaire, il n'hésita pas à laisser une position professionnelle importante et une famille dont il était l'unique soutien pour se mettre à la tête d'une ambulance destinée, à l'origine, à la garde nationale mobilisée.

Mais voyant que cette garde tardait à s'organiser, alors que l'ambulance qu'il avait créée était prête à secourir les blessés, il demanda avec instance son départ pour le théâtre de la guerre où elle pourrait se rendre utile.

C'est ainsi qu'elle partit pour Orléans et fit toute la dure campagne de la Loire, assistant à plusieurs grandes batailles. Il prodigua ses soins tant aux blessés des mobiles de la Haute-Vienne qu'il s'efforça de suivre qu'aux blessés des autres régiments que l'incertitude des marches et contre-marches lui faisait rencontrer.

Il exerça pendant toute sa vie la médecine et la chirurgie avec activité et dévouement; aussi s'était-il acquis une clientèle nombreuse et choise.

Dans ces dernières années, il jouissait d'une retraite paisible où encore cependant les études scientifiques faisaient l'objet de ses occupations favorites.

Heureux, il a pu goûter à la fin de sa vie cet instant de repos, refusé à beaucoup, où las de notre labeur nous regardons avec plus ou moins de satisfaction le chemin parcouru et aspirons au grand repos qui devient un besoin au soir de la vie, comme le sommeil au soir d'une rude journée...



Entrée de l'Ecole de Médecine de Limoges et pavillon

(D'après la thèse du Dr H.-G. Raymondau : Histoire d'une Ecole de Médecine Limoges).

lièrement à l'étude de la tératologie, science à cette époque pleine d'obscurité et réservée à quelques grands savants.

Il entreprit même une synthèse de la tératologie en faisant un rapprochement de ses trois branches : humaine, zoologique et végétale.

Il pensait que ces déviations du développement normal que l'on rencontrait dans toute matière vivante avaient des causes générales communes. Il s'était efforcé de les rechercher et n'avait pas craint

ANTISEPSIE INTESTINALE : MÉDICAMENT LACTIQUE

COMPRIMÉS et PÂTE à la



(MICROLACTINE)

Autres formes thérapeutiques : LAIT CAILLÉ — Bouillon — Poudre

LACTO-ANTISEPSINE

(Adapté dans les hôpitaux de Paris)

DOSES
Comprimés. 3 à 6 par jour (4 tr. la boîte de 50).
Pâte. 1/2 à 1 tube par jour (6 tr. la boîte).
Produit réglementaire délivré au pharmacien ou à son confrère normal

FERMENT LACTIQUE
Laboratoire du Dr J. TROUETTE

SÛR et ACTIF (facile à digérer)
Entièrement préparé par la —
Demandeur ÉCHANTILLONS à
Notices : 10, Rue du Bac, PARIS

Le Lacto-Antiseptine du Dr J. Trouette recueille tous les agents bactériens les ferments lactiques : ANTISEPTISME INTESTINAL, ULCÉRATIONS, PLAIES SPHACÉLÉES, etc.

Antalgol DALLOZ (Quino-Salicyle de Pyramidon)

Névralgies * Migraines * Goutte aiguë ou chronique * Gravelle * * * *
Lithiase rénale * Rhumatisme chronique * Fièvre de Fatigue * Insomnies, etc.

Adultes : 4 à 8 cuillerées à café, suivant les cas, dissous dans de l'eau
Enfants : 2 à 4 cuillerées à café, suivant les cas, dissous dans de l'eau

Voir nos CONDITIONS D'ABONNEMENT

et nos PRIMES, Page 1

LES SACRIFICES HUMAINS AU XX^e SIÈCLE

LE CULTE SANGUINAIRE DU VAUDOIS

De tout temps le sang a joué un rôle important dans la magie et les religions. Notre collaborateur, le D Jules Regnaud, l'a montré avec l'abondance documentaire dont il est coutumier, dans une intéressante brochure récemment parue (1). Ce que l'on sait peut-être moins, c'est qu'à l'heure actuelle encore, les sacrifices humains persistent en divers endroits dont l'état de civilisation est cependant relativement avancé. C'est ainsi qu'en Louisiane, les nègres, à certaines époques de l'année se retirent dans les bois pour célébrer le culte sanguinaire du Vaudou, et sacrifier soit des chevaux véritables, soit des « chevreux sans cornes », autrement dit des êtres humains, particulièrement des enfants. Mais c'est surtout à Haïti, dans l'ancienne colonie française de Saint-Domingue qui est demeuré en honneur le culte du Vaudou. Voici à ce sujet des extraits du livre de Sir Spenser Saint-John, Haïti ou la République noire (2), qui édifieront nos lecteurs.

Les adhérents au Vaudou dit Sir Spenser Saint-John, se divisent en deux sectes : l'une se contente du sang et de la chair de coqs ou de chevaux blancs sans taches, tandis que la seconde exige de plus, dans les grandes occasions, du sang du « chevreau sans cornes », c'est-à-dire de victimes humaines...

D'après les nègres Arada, qui consentent dans la colonie le culte le plus pur du Vaudou et qui en perpétuent les rites et les principes, Vaudou signifie

un être surnaturel et tout-puissant qui dirige tous les événements qui se produisent dans le monde. Cet être est le serpent non venimeux, et c'est sous ses auspices que se tiennent les assemblées de ceux

l'amour du pontife a élevée à la dignité de grand prêtre.

Ces deux délégués, qui se déclarent eux-mêmes inspirés par le dieu, ou chez lesquels le don de l'inspiration est reconnu par les fidèles, s'appellent pompeusement roi et reine, ou portent les noms despotiques de maître et maîtresse, ou ceux plus affectueux de papa et maman, ou encore ceux de papa-roi et maman-roi, qui sont devenus par corruption papa-loi et maman-loi...



La famille africaine à Saint-Domingue
Lithographie de L. Boilly (Cabinet des Estampes, Bibliothèque Nationale).

qui en professent la doctrine. Il sait le passé, le présent, et prévoit l'avenir, mais il ne consent à faire connaître son pouvoir et ses volontés que par l'organe d'un grand prêtre choisi par ses adorateurs, et surtout par l'intermédiaire de la négresse que

Le véritable culte du Vaudou n'a pour ainsi dire rien perdu de sa pureté ; les assemblées n'ont jamais lieu qu'en secret, après la tombée de la nuit et dans des lieux à l'abri de tout œil profane. Chaque initié est chaussé d'une paire de sandales et porte autour de son corps un nombre plus ou moins considérable de mouchoirs rouges ou dans lesquels cette couleur prédomine...

Quand on s'est assuré qu'aucun étranger curieux n'a pénétré, la cérémonie commence par l'adoration du serpent. L'assistance proteste qu'elle restera fidèle à son culte et soumise à ses commandements. On renouvelle alors, entre les mains du roi et de la reine, le serment de garder le secret, qui est la base de l'association, et qui est accompagné des paroles les plus horribles que puissent trouver des imaginations en délire, afin de le rendre plus imposant.

Quand les fidèles sont ainsi préparés à recevoir les impressions qu'ils veulent leur imposer, le roi et la reine commencent à vanter, avec le ton de parents bien tendres, le bonheur des dévots du Vaudou, et les engagent à avoir confiance en eux, et à les consulter dans les circonstances les plus importantes de leur vie.

Alors la foule s'écarte ; tous ceux qui le désirent s'approchent, selon leur rang d'ancienneté dans la

(1) Le sang dans la magie et les religions, par le D J. Regnaud, t franc Chacornac, éditeur, Paris.
(2) Haïti ou la République noire, par Sir Spenser Saint-John, traduit de l'anglais par J. West. Plon, Nourrit, éditeurs.

PHAGOTAXINE

Echantillon et Littérature : Pharmacie Goudal, 213, rue Saint-Honoré

Solution OXYGÉNÉE obtenue par l'action des Rayons ultra-violetes
ANALGESIQUE — BACTÉRICIDE — MICROBICIDE
S'emploie dans toutes les circonstances où les microbes sont les agents des maladies — Dans toutes les Septémies
Brûlures profondes, Plaies variqueuses — Dans les Arthralgies et le Rhumatisme infectieux
COMPRESSÉS — LAVAGES — LAVEMENTS — ET À L'INTÉRIEUR

TRAITEMENT PAR LES

CONSTIPATION
Chronique ou Accidentelle

Fermentations gastro-intestinales
Intoxications bacillaires
Troubles hépatiques et biliaires



Produit naturel et complet
à base de Podophyllin et Cascara

Dose : un ou deux grains avant ou au milieu du repas du soir.

Administration : 64, BOULEVARD PORT-ROYAL, PARIS

CARTOUCHE AUTO-PRODUCTRICE D'ALDEHYDE FORMIQUE

Autorisée par le Ministre de l'Intérieur

sur avis favorable du Conseil Supérieur d'Hygiène Publique de France

POUR LA

DÉSINFECTION DES LOCAUX APRÈS
MALADIES CONTAGIEUSES

Procédé simple, discret,
économique, rapide,
efficace



VENTE AU PUBLIC

Réglementée

FUMIGATOR n° 3. 2.30 pour 15^mFUMIGATOR n° 4. 2.75 pour 20^m

TÉLÉGRAPHE : FUMIGATOR-PARIS
FUMIGATOR

GONIN
TÉLÉPHONE : 517-23
Le FUMIGATOR
comporte à la fois
l'appareil et l'antiseptique.

Avec le FUMIGATOR aucune détérioration n'est à craindre et les locaux soumis à son action sont réhabilités le jour même.

Le FUMIGATOR se conserve indéfiniment à l'abri de l'humidité.

Rien ne s'oppose à ce qu'il en soit fait provision.

FRANCO DE PORT
pour commande de
50 fr. adressée à

GONIN Ingénieur-Constructeur
l'Pharmacie de 1^{re} Classe
60, Rue Saussure, PARIS-XVII^e

CONDITIONS SPÉCIALES
à MM. les
Médecins et Pharmaciens

le, pour implorer l'aide de la divinité. La plupart demandent le pouvoir de diriger la conduite de leurs maîtres; cependant, les souhaits sont de toutes sortes. L'un désire devenir plus riche, l'autre voudrait pouvoir plaire à une insensible ou ramener un amour infidèle. Celui-ci demande une prompte guérison ou une longue vie; cette vieille femme veut conjurer le dieu de mettre fin au dédain avec lequel la traite le jeune homme qu'elle voudrait captiver; une, plus jeune, demande une affection éternelle ou profère les malédictions que lui inspire la haine d'une rivale préférée. Il n'y a pas une passion qui ne vienne exposer ses vœux, et le crime lui-même ne déguise pas toujours ceux qu'il forme pour le succès de ses entreprises. A chacune de ces invocations, le roi paraît d'abord absorbé dans ses pensées; puis, pénétré par l'esprit, il saisit soudain la cage du serpent, la pose sur le sol, et commande à la reine de se placer dessus. A peine l'arche sacrée est-elle sous ses pieds, que l'esprit du dieu l'envahit; elle tremble, tout son corps entre en convulsion, et l'oracle parle par sa bouche...

La fête de la danse du Vaudoux commence, après ses cérémonies, par l'admission de nouveaux postulants. Le roi en fait entrer un dans un cercle noir qu'il a tracé sur le sol, lui met dans les mains des herbes, des crins de cheval, des morceaux de corne et d'autres menus objets; puis il le touche légèrement sur la tête avec une mince baguette, en vociférant un chant africain que l'assistance répète en chœur. A ce moment, le nouvel adepte se met à trembler et commence à danser. C'est ce qu'on appelle pratiquer le Vaudoux. Si, par malheur, dans sa surexcitation, il sort du rond, les chants cessent immédiatement, le roi et la reine se retournent pour conjurer ce mauvais séchage, et le danseur rentre dans le cercle, après s'être recueilli. Il recommence à danser; se met à boire, et finit par arriver à un tel état de convulsion, que le roi lui donne l'ordre de s'ar-



Fanore, jeune femme créole de Saint-Domingue, d'après une lithographie du début du XIX^e siècle (Dessin de F. Bonneville, gravure de Sandos)

réter, en le touchant sur la tête avec sa baguette... Après la réception, le roi met le pied ou la main

sur la cage du serpent, et ne tarde pas à entrer en agitation: il communique cette impression à la reine, qui la transmet à l'assemblée. Tous se mettent alors en mouvement, en remuant la partie supérieure du corps, les épaules et la tête, comme s'ils étaient disloqués. Plus que tout autre, la reine est en proie à cette violente surexcitation. De temps en temps, elle approche du serpent, ce qui accroît sa frénésie, et choque sa cage de façon à faire résonner, comme la marotte d'un fou, les gretots qui y sont attachés, ce qui met le comble à son effervescence. L'usage de liqueurs spiritueuses, que les adeptes ne ménagent pas, produit aussi son effet. Les uns tombent en syncope, d'autres sont pris d'une sorte de furie, mais tous sont saisis d'un tremblement qu'ils sont incapables de maîtriser. Ils avancent en rond, à la file, déchirant leurs vêtements ou mordant leur propre chair; enfin, beaucoup tombent inanimés sur le sol. On les enlève et on les traîne dans un appartement obscur du voisinage. Dans ces ténèbres, il se passe, dit-on, des scènes de la plus horrible prostitution...

Malgré toutes les précautions pour éloigner les étrangers blancs, deux Français sont parvenus, à différentes occasions, à assister aux sacrifices.

Dans un dîner auquel j'assistai, à Port-au-Prince, en 1869, j'ai entendu l'archevêque raconter le fait suivant, qui s'était passé la semaine précédente. Un prêtre français, qui exerçait son ministère dans le district de l'Arcahaye, ayant le désir d'assister aux cérémonies du Vaudoux, avait obtenu de quelques-uns de ses paroissiens de le conduire dans la forêt où elles devaient avoir lieu. Ils avaient montré, tout d'abord, beaucoup de répugnance, et n'avaient cédé que devant le serment de ne pas souffler mot, quoi qu'il arrivât. Il se déguisa en paysan, se noircit la figure et les mains, et partit avec eux. Du temps de

Hypertension

GUIPSINE

ARTÉRIO-SCLÉROSE

HÉMOPTYSIES - NEPHRO-SCLÉROSE

GOUTTE - TROUBLES de la MÉNOPAUSE

HÉMORRAGIES CONGESTIVES

MIGRAINES - VERTIGES etc...



Nouvel Hypotenseur végétal
aux principes utiles du Gui
ANTISCLÉREUX
ANTIHEMORRAGIQUE
ANTIALBUMINURIQUE

VILULES: 6 à 10 par jour entre les repas.
AÉPOULES: 1 ou 2 injections intra-musculaires par jour.

GROS: 62, Rue de la Tour, Paris.

DETAIL: Toutes Pharmacies

Thèses de D en Médecine
(Paris 1905, 1910 et 1911).
Le Gui en Thérapeutique, D^r BONNOME.
Contribution à l'étude du Gui, D^r E. LESTRAAT
(Pharmacodynamie et Thérapeutique).
Contribution à l'étude du Gui comme
hypotenseur. D^r B. LESTRAAT.

4 cuillerées à café par jour
2 heures au moins avant ou après

Culture pure de Ferments lactiques bulgares sur milieu végétal

GINGIVO-STOMATITES

GASTRO-ENTÉRITES des Nourrissans
et de l'Adulte

DIARRHÉES — CONSTIPATIONS

Prophylaxie de la FIÈVRE TYPHOÏDE et du CHOLÉRA

DYSENTERIES

INFECTIONS HÉPATIQUES (d'origine
intestinale)
DERMATOSES — FURONCULOSES

BULGARINE THÉPÉNIER

BOUILLON de Bulgarine

1 verre à madère ★ 1/2 heure avant chaque repas ★ 2 comprimés

3 fr. 50 (Conservation 2 mois)

COMPRIMÉS de Bulgarine

Nourrissans : 1/2 dose

3 fr. 50 (Conservation Indéfinie)

Phosphates et diastases des Céréales germées

ENTÉRITES — DYSPESIES colériques
et poncrétiques

Préparation des BOUILLIES MALTÉES

PALPITATIONS d'origine digestive

DIGESTION RAPIDE des FÉCULENTS

TUBERCULOSES — RACHITISMES

NEURASTHÉNIES

SURALIMENTATION



Amylodiasse THÉPÉNIER

SIROP d'Amylodiasse

2 cuillerées à café ★ après chacun des 3 principaux repas ★ 2 comprimés

Nourrissans et enfants : 1 cuillerée à café ou 1 comprimé écrasé dans une bouillie ou un biberon de lait

4 fr. 50 (Conservation Indéfinie)

COMPRIMÉS d'Amylodiasse

4 fr. (Conservation Indéfinie)

Préparés par le "Laboratoire des Ferments" A. THÉPÉNIER, 12, rue Clapeyron, 12 — PARIS

STAPHYLO-COCCINE FRAQUET

EXTRAIT PROTOPLASMIQUE DE LA LEVURE DE BIÈRE ISOLÉ DE SA MEMBRANE CELLULAIRE

PRÉSENTE SUR LES PRÉPARATIONS ANALOGUES LES AVANTAGES SUIVANTS

**DIGESTION PLUS FACILE
DOSES MOINS FORTES
ACTION PLUS PROMPTE
ET PLUS EFFICACE**

Elle réussit toujours dans

**FURONCULOSE, OTITES, OSTÉOMYÉLITES
CORYZA, ANGINES, SINUSITES, ORGELETS**

et au début de la plupart des

MAŁADIES INFECTIEUSES

c'est l'agent spécifique de la

PHAGOCYTOSE

FURONCULOSE

GRIPPES-CORYZA



DOSES
PAR JOUR

4 à 8 comprimés
Prix : 4.50

SOLUTION
2 à 4 cuillères à soupe
Prix : 5.50

Une bouteille de 5 cc.
par jour.

Ech. 2013 et Littérature gratuits : LABORATOIRE DES PRODUITS SCIENTIFIQUES, 10 rue Fromentin - PARIS



ÆSCULAPE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

LETTRES ET ARTS DANS LEURS RAPPORTS AVEC LES SCIENCES ET LA MÉDECINE

Comité de Patronage

R. BLANCHARD

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

GUIART

Professeur à la Faculté de Médecine
de Lyon

POZZI

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

GILBERT-BALLET

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

LACASSAGNE

Prof. à la Faculté de Médecine de Lyon
Associé nat. de l'Académie de Médecine

Pierre MARIE

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

RÉGIS

Prof. à la Fac. de Médecine de Bordeaux
Corresp. nat. de l'Académie de Médecine

GRASSET

Prof. à la Fac. de Médecine de Montp. III^e
Associé nat. de l'Académie de Médecine

VERNEAU

Prof. d'Anthropologie au Muséum
Conserv. du Muséum nat. du Trocadéro

LANDOUZY

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

E. PERRIER

Direct. du Muséum d'Histoire naturelle
Membre de l'Institut

RÉMOND

Professeur à la Faculté de Médecine
de Toulouse

J. TEISSIER

Prof. à la Faculté de Médecine de Lyon
Associé nat. de l'Académie de Médecine

Directeur: Benjamin BORD, Ancien Interne des Hôpitaux de Paris

(Toutes les communications concernant la Rédaction doivent être adressées au Directeur)

Abonnement: 12 francs.
(Étranger: 15 fr.)A. ROUZAUD, Éditeur
41, Rue des Ecoles, Paris - Téléphone: 830-03Le Numéro: 1 franc
(Étranger: 1 fr. 50)

Tableau des Puissances Antiseptiques et Bactéricides de l'ANIODOL

MICROBES	DOSES ANTISEPTIQUES empêchant toute culture dans 1 milieu ensémené		PUISSANCE ANTISEPTIQUE de l'ANIODOL par rapport à celle du PHÉNOL	DOSES BACTÉRICIDES ayant tué au bout de 10 heures (à moins qu'il n'y ait eu de mort)		PUISSANCE BACTÉRICIDE de l'ANIODOL par rapport à celle du PHÉNOL
	GRAMMES de PHÉNOL pour 1.000	GRAMMES d'ANIODOL pour 1.000		GRAMMES de PHÉNOL pour 1.000	GRAMMES d'ANIODOL pour 1.000	
Bacille subtilis	1,90	0,25	7,6	8,5	0,45	18,90
Bacille coli communis	1,35	0,12	11,25	3,1	0,15	20,70
Staphylocoque doré	1,40	0,07	20,00	2,5	0,25	10,00
Streptocoque pyogène	1,30	0,06	21,70	1,35	0,09	14,50
Bacille pyocianique	0,95	0,10	9,5	3,10	0,20	15,50
Bacille typhique	1,85	0,035	52,85	3,5	0,15	23,40
Bacille diphtérique	0,4	0,065	6,1	1,1	0,1	11,0
Bacille choléra (Cassini)	1,3	0,05	26,0	1,5	0,15	10,0
Bacille anthracis	1,4	0,075	18,7	11,5	0,4	28,75
Bacille lactique	0,6	0,12	5,0	0,8	0,2	3,0

ANTISEPTIQUES	ORGANISME	COEFFICIENT de l'ACIDE PHÉNIQUE
Sublimé	Bacille typhique	20,00
Créoline	—	2,50
Lysol	—	2,50
Antiseptique de Pearson	—	2,50
Acide phénique	—	1,00
Formol	—	0,30
Chinosol	—	0,30
Chlorure de zinc	—	0,15
Lysoforme	—	0,10
Listérine	—	0,05
Sulfate de zinc	—	0,02
Santias	—	0,02
Acide borique	—	Nil

« Ces nombres font voir d'une façon globale que l'ANIODOL présente une activité en moyenne vingt fois plus grande que celle du Phénol. »
 « Il est à remarquer que quelques nombres émergent au-dessus de cette moyenne d'une façon très notable : Ainsi, celui du Bacille typhique, 52,85, accuse à la fois la résistance particulièrement remarquable de ce microbe à l'acide phénique, et sa délicatesse vis-à-vis de l'ANIODOL. »
 « La même observation, moins intéressante sans doute au point de vue pratique, est à relever pour le Bacille anthracis. »

« Signé : E. FOUARD,
 « Chimiste à l'Institut Pasteur. »

« Au point de vue du mode d'action des antiseptiques, ces nombres apportent une contribution de

« plus à une connaissance antérieure acquise de la supériorité des antiseptiques antioogulants, ayant « ainsi, non une action essentiellement extérieure sur le corps du microbe, comme les agents coagu-
 « lateurs, mais une action physiologique interne, « modificative du protoplasma, conséquence d'une « pénétration osmotique à travers la membrane « enveloppe. »

« Signé : E. FOUARD,
 « Chimiste à l'Institut Pasteur. »

Quelle est, d'autre part, la puissance bactéricide des divers antiseptiques ?

Nous empruntons le tableau suivant au journal *Lancet*, du 14 juillet 1906, page 125, qui renvoie, pour plus amples informations, au *Journal of the Royal Sanitary Institute*, vol. xxv, part. 3, p. 424 :

En comparant ces chiffres avec ceux des tableaux précédents, on constate que le pouvoir bactéricide de l'ANIODOL étant de 23,40, et celui du sublimé (le plus puissant antiseptique employé à ce jour) de 20,00 seulement, l'ANIODOL le dépasse de près du sixième, les autres antiseptiques ayant un pouvoir de 10 à 200 fois moindre.

Ainsi s'explique la grande supériorité de l'ANIODOL et la faveur dont il jouit auprès du corps médical qu'il a définitivement conquis et qui sait qu'en faisant usage de l'ANIODOL il est certain d'obtenir d'emblée le maximum d'effet thérapeutique sans exposer le malade au moindre danger, au plus petit inconvénient, l'ANIODOL n'étant ni caustique, ni toxique, à l'inverse du sublimé qui reste toujours un poison violent.

ANIODOL

LE PLUS PUISSANT

Antiseptique Désodorisant

Sans Mercure, ni Cuivre — Ne tache pas — Ni Toxique, ni Caustique

N'ATTAQUE PAS LES MAINS, NI LES INSTRUMENTS

OBSTÉTRIQUE — CHIRURGIE — MALADIES INFECTIEUSES

SOLUTION COMMERCIALE : au 1/400^e (Une GRANDE CUEILLÉE dans un LITRE D'EAU pour usage courant).

PUISSANCES : BACTÉRICIDE 23,40 sur le Bacille typhique
 ANTISEPTIQUE 52,85 (établies par M. FOUARD, Ch^e à l'INSTITUT PASTEUR)
 Celles du Phénol étant : 1,85 et du Sublimé : 20.

SAVON BACTÉRICIDE A L'ANIODOL 2%

ANTISEPSIE des MAINS de l'OPÉRATEUR, de la PEAU, des SURFACES

POUDRE D'ANIODOL INSOLUBLE remplace l'iodoforme

Réalisation de l'ANTISEPSIE INTERNE par l'ANIODOL pris à l'intérieur.
 Souverain dans FIÈVRE TYPHOÏDE, DIARRHÉE VERTE DES NOUVEAUX-NÉS, GASTRO-ENTÉRIE, FERMENTATIONS GASTRO-INTESTINALES, etc.

Dose : Une grande cueillée de la Solution au 1/100^e dans un litre d'eau par cuillérées, ou verrees, dans les 24 heures

Echantillons et Renseignements : Société de l'ANIODOL, 32, Rue des Mathurins, PARIS. — SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

NOS DEUX MODES D'ABONNEMENT

De nombreuses lettres nous sont parvenues de France et de l'Étranger au sujet de nos Primes de Remboursement et du Prix de l'Abonnement. D'une part, certains abonnés ont craint de ne pouvoir bénéficier de la prime lors du renouvellement; d'autre part, certains lecteurs, possédant déjà la plupart des primes offertes, nous ont demandé un prix d'abonnement spécial.

Nous avons créé, pour donner satisfaction à tous les désirs :

1° Des abonnements sans primes à 12 fr. (Étranger 15 fr.)

2° Des abonnements avec primes à 20 fr. (Étranger 25 fr.)

1° Abonnement sans Primes : 12 fr. (Étranger 15 fr.)

Envoyer un mandat de 12 francs (Étranger 15 fr.) à M. Rouzaud, 41, rue des Ecoles, Paris. Les abonnements ne peuvent plus porter sur l'année 1912, sauf pour les abonnements de 3 ans (1912, 1913, 1914), qui sont acceptés, au prix de 36 fr. net, sans primes (Étranger 45 fr.). Le prix des 12 numéros de 1912, pris séparément, est de 20 fr. net, sans primes.

2° Abonnement avec Primes : 20 fr. (Étranger 25 fr.)

L'envoi d'un mandat de 20 fr. (Étranger 25 fr.) à M. Rouzaud, 41, rue des Ecoles, Paris, donne droit à un abonnement d'un an et à l'une des primes suivantes, dont la valeur égale celle de l'abonnement. (Désigner deux primes pour le cas où l'une d'elles serait épuisée.) Depuis le 15 février 1913, le prix des 12 numéros 1912 est porté à 20 fr. net, sans primes.

I. — Instruments de chirurgie, médecine, laboratoire.

« Bon » pour 20 francs d'instruments à choisir dans le catalogue de la maison Mathieu.

« Bon » pour 20 francs d'instruments à choisir dans le catalogue de la maison Guyot.

(Nota). — Le « Bon » sera adressé à l'abonné dès la réception du mandat d'abonnement.

II. — Eaux Minérales (France et médécines seulement).

« Eau de Pouques, Source Alice (une caisse de 50 bouteilles).

« Eau de Vals, Source La Reine (une caisse de 50 bouteilles).

III. — Produits hygiéniques. « Innoxa » (France).

« Bel assortiment de produits hygiéniques et de beauté, d'une valeur de 25 fr. constitué par : lait, cold-cream et poudre genre L'Innoxa » (Sera très apprécié par la femme du médecin).

IV. — Instruments médicaux.

« Seringue du Dr Barthélemy, modèle Vigier, stérilisable, spéciale pour huile grise à 40 o/o, avec boîte métal et aiguille en platine irisée de 5 centimètres; accompagnée de 2 seringues de 1 centimètre cube cristal genre L'Innoxa (valeur de l'ensemble 21 fr.).

« Seringue de 20 centimètres cubes (pour sérum de Roux, etc.) avec tube-raccord caoutchouc, deux aiguilles et boîte métal (valeur 21 fr.).

V. — Livres.

« L'Art et la Médecine, par Paul Richer, membre de l'Académie de médecine; ouvrage de grand luxe, 620 pages, 350 illustrations (valeur 30 fr.).

« L'Assiette au Beurre, un beau volume album contenant une cinquantaine de numéros différents, illustrés par (Willette, Abel Faivre, Guillaume, Steinlen, Rouille, Mirande, Ricardo, etc.) (Valeur 25 fr.).

« Œuvres de Rabelais, 4 vol., édition des Bibliophiles, reliure d'amateur, tête dorée (valeur 24 fr.). (Les

œuvres de notre vieux et savoureux confrère s'imposent à toute bibliothèque médicale.)

11° Les Différences et les Malades dans l'Art, par le Professeur Charcot et Paul Richer; ouvrage de grand luxe, nombreuses illustrations (valeur 20 fr.).

12° Œuvres d'Alfred de Musset, édition de la collection artistique Jounast, 7 volumes (Premières Poésies, Poésies Nouvelles, Comédies et Proverbes (2 vol.), Contes, Nouvelles, etc., Confession d'un Enfant du Siècle) (valeur 21 fr.).

13° Quatre volumes à choisir parmi les 6 volumes suivants de Georges Cain, à 5 fr. l'un, largement illustrés : Coins de Paris, Promenades dans Paris, Nouvelles Promenades dans Paris, A travers Paris, Pierres de Paris, Environs de Paris. (Si la valeur des livres choisis dans cette liste dépasse 20 fr., l'abonné devra envoyer le supplément.)

14° Le Cabinet secret de l'Histoire, par le Dr Cabanès; 4 vol., illustrés, à 5 fr. l'un (valeur 20 fr.).

15° L'Éducation artistique par l'image et l'Anecdote, par Paul Bavaud, inspecteur des musées; vol. de grand luxe, 600 pages, 400 illust. (valeur 36 fr.).

16° Œuvres complètes de Shakespeare, traduction publiée il y a trois ans par la Maison Flammarion; 8 beaux volumes illustrés, à 3 fr. 50 (valeur 28 fr.).

17° Vingt francs de livres à choisir dans la liste suivante : Mœurs intimes du Passé, par Cabanès (4 vol. à 3 fr. 50 l'un); — L'Art divin, ses liens, par le Dr Witkowski (1 vol. à 5 fr.); — Les Sœurs à l'église, par le Dr Witkowski (1 vol. à 10 fr.); — Les Sœurs dans l'histoire, par le Dr Witkowski (1 vol. à 10 fr.); — L'Art profane à l'église (France), par le Dr Witkowski (1 vol. à 15 fr.); — L'Art profane à l'église (étranger), par le Dr Witkowski (1 vol. à 15 fr.); Les Morts mystérieuses de l'Histoire, par Cabanès (2 vol. à 3 fr. 50 l'un); — Les Inscriptions de l'Histoire, par

Cabanès (6 vol. à 3 fr. 50 l'un); — Pauvres Docteurs, par le Dr Lucien Nass (1 vol. à 3 fr. 50); — Monsieur l'Agrégé, par L. Nass (1 vol. à 3 fr. 50); — Curiosités Médico-artistiques, par L. Nass (2 vol. à 3 fr. 50 l'un); — Les Accouchements à la Cour, par le Dr Witkowski (1 vol. à 10 fr.); — Histoire des accouchements chez tous les peuples, par le Dr Witkowski (2 vol., 184 figures, 25 fr. les 2 vol.); — Théâtre de Molière, pub. par Jounast, avec la préface de 1682; toute bibliothèque médicale doit posséder l'œuvre de Molière (8 vol. à 1 fr. l'un); — Ingres (d'après une correspondance inédite), par Boyer d'Agen (valeur 25 fr.); — Les Confessions de J.-J. Rousseau, édition des Bibliophiles (3 vol. à 3 fr. l'un); — Marat inconnu, par le Dr Cabanès (1 vol. à 5 fr.); — Le Maroc pilloresque, par J. du Taillat (1 vol. de luxe, largement illustré, à 10 fr.); — Lettres de mon moulin, par A. Daudet (1 vol. de luxe, abondamment illustré, à 10 fr.).

Si la valeur des livres choisis dans cette liste dépasse 20 fr., l'abonné devra envoyer le supplément.

VI. — Abonnements. (Les personnes abonnées déjà directement à l'une des Revues ci-dessous ne peuvent la choisir comme prime. L'Administration d'Æsculape décline toute responsabilité pour retards de parution, numéros non transmis par la poste; l'abonné ne devra réclamer directement aux revues en cause.)

18° La Grande Revue, bi-mensuelle, 37, rue de Constantinople; abonnement d'un an (val. 20 fr. pour la France; 25 fr. pour l'étranger).

19° La Revue (directeur : Jean Finot), bi-mensuelle, 45, rue Jacob; abonnement d'un an (valeur 24 fr. pour la France; 30 fr. pour l'étranger).

20° L'Art Décoratif, mensuel (Revue de l'Art ancien et de la Vie artistique moderne), 4, rue Le Goff; nombreuses planches en couleurs susceptibles d'être encadrées; abonnement d'un an (valeur 22 fr. pour la France; 26 fr. pour l'étranger).

SOMMAIRE DU N° DE MAI 1914

La Mort de l'Impératrice Joséphine (8 illustrations).

Par le Dr Paul Raymond, professeur agrégé.

Les Femmes enceintes devant le Tribunal révolutionnaire (5 illustrations).

Par le Dr Jean Avalon.

Guérisseurs et Sorciers Limousins (9 illustrations).

Par Michel Coissac.

Les Végétations adénoïdes de François II; une lettre du Dr Potiquet.

L'École du Service de Santé militaire de Lyon (7 illustrations).

Par le Médecin-Inspecteur Ch. Viry.

La Psychologie des mains (2 illustrations).

Notes médicales sur l'œuvre de Velasquez : II. Les portraits de Philippe II; leur psychologie (7 illustrations).

Par le Dr Henry Verdier.

Hercule soulage la faiblesse d'Atlas et charge le Ciel sur ses épaules.

Par Franz Floris. (Gravure de C. David). xvi^e siècle.

SUPPLÉMENT (18 illustrations).

La collection des 12 numéros 1912 est vendue 20 francs net, sans prime. (La collection 1911, devenue très rare, est vendue 60 francs net.)

SAINTE CLAIRE QUI GUÉRIT LES MAUX D'YEUX

Le D^r Hubert Cleu, qui a traité autrefois, en un travail remarqué, de la maladie du cardinal de Richelieu, publiera prochainement dans nos colonnes une mise au point de cette intéressante question médico-historique à la lumière des derniers documents exhumés. Il nous permet aujourd'hui de reproduire quelques extraits de la communication qu'il fit récemment à la Société Française d'Histoire de la Médecine sur Sainte-Claire qui guérit les maux d'yeux et les fontaines thérapeutiques des Vosges.

...Parmi les saints guérisseurs dont l'histoire et la légende constituent un des plus importants chapitres du folklore des Vosges, il faut réserver une large place à sainte Claire qui guérit les maux d'yeux. Néanmoins la région, le culte de cette sainte n'en a que peu ou pas dépassé les limites, mais il est d'origine très ancienne et par certaines traditions il se rattache à des pratiques bien antérieures au christianisme.

Cette sainte Claire qui vécut au vi^e siècle ne doit pas être confondue avec la fondatrice des Clarisses, Claire d'Assise, qui vécut au xiv^e et que l'on implorait en faveur des fiévreux ou des enfants malades (1), mais avec Claire de Montefalco qui mourut en 1308. Elle n'est pas citée dans les martyrologes classiques; dans les Bollandistes elle est au 12 août sous le nom de *sancta Clara Habendensis*.

Quoique les reliques de la sainte soient vénérées en plusieurs endroits, ce sont surtout les fontaines qui attirent le plus grand nombre de pèlerins, la plus importante en particulier, celle de Saint-Mont.

Le Saint-Mont, hauteur boisée, cotée 683 sur la carte d'état-major, domine de 300 mètres environ le confluent de la Moselle et de la Moselotte à un peu



Turcan. — L'Aveugle et le Paralytique.
(Musée du Luxembourg).

plus de trois kilomètres à l'est de Remiremont. Par sa situation ce haut lieu était de tous temps prédestiné à être un sanctuaire. On pense que peuples préhistoriques et Gaulois y venaient adorer Mithras, le soleil (1).

Le Mont-Habend fut encore un sanctuaire pour les Romains qui le fortifièrent sous le nom de *Castrum Habendi* et y édifièrent un temple, si l'on en croit un manuscrit de la bibliothèque de Remiremont (2).

Le Saint-Mont n'était plus qu'un rendez-vous de chasse des princes lorrains (3), quand au début du vi^e siècle, les saints Romaric et Amé, disciples de saint Columban, envoyés de Luxeuil par saint Eustaise pour évangéliser le pays d'Abend, y fondèrent un monastère de vierges qui fut l'origine du chapitre des Dames Chanoinesques de Remiremont; sept chapelles dédiées à différents saints furent élevées sur les flancs de la montagne.

Or, une fille de Romaric, venue probablement de Metz, vivait comme religieuse dans le monastère; la tradition rapporte que sa sagesse et sa vertu l'en avait fait élire abbesse dès l'âge de dix-huit ans. Elle était en effet un modèle de sainteté, mortifiait son corps et passait les nuits en prière dans un oratoire construit sur un rocher abrupt; elle y pleura tant aux pieds du crucifix qu'elle en perdit la vue si l'on en croit la légende. On l'avait pour cela surnommée Cécile, quoiqu'en vérité elle s'appelât Ségoberge. La nuance blonde de ses cheveux, les yeux limpides qui animaient la pâleur de son visage avant sa cécité lui

(1) D^r Fourrier. *Bulletin de la Société philomatique Vosgienne de Saint-Dié*, XIX, 1893-1894.

(2) *Registres et Commentaires des choses mémorables de l'église Saint-Pierre de Remiremont* (Veldame, abbé d'Héval) ms. du xix^e siècle.

(3) « Il se transporta (Romaric) en sa prochaine seigneurie de la Vosge, notamment en son château d'Avendun ou Rember servant aux idoles et aux vénéries des princes ». *Ruyr. Les saintes Antiquités de la Vosge*, Saint-Dié, 1726.

PHARMACIE CHARLARD-VIGIER, Ph^{en} de 1^{re} cl. et R. HUERRE, Ph^{en} de 1^{re} cl., Docteur ès Sciences, 12, BOULEVARD BONNE-NOUVELLE, PARIS

PRODUITS ORGANIQUES F. VIGIER

CAPSULES OVARIQUES VIGIER

Chlorose. — Troubles de la Ménopausée et de la Castration. — Troubles de la puberté. — Aménorrhée. — Dysménorrhée. — Maladies nerveuses, etc.

Capsules Surrénales Vigier à 0 gr. 25 c.

Maladie d'Addison, Diabète insipide, Myocardite scléreuse (aryth. card.), Rachitisme.

Capsules Hépatiques Vigier à 0 gr. 30 c.

Contre la Cirrhose, l'ictère, l'hémoptysie, la goutte, l'insuffisance hépatique chez les syphilitiques, etc.

Capsules Pancréatiques Vigier à 0 gr. 50 c.

Contre le Diabète (Calme la soif).

Capsules Spléniques Vigier à 0 gr. 30 c.

Contre Cachexie palustre, Anémie, etc.

Capsules Eupéptiques à 0 gr. 30 c.

Contre Affections de l'intestin, Entérites, etc.

Capsules d'Hypophyse à 0 gr. 30 c.

Dans les cas d'Acromégalie, Myocardites aiguës, Cardiopathies chroniques, Maladies infectieuses, etc.

CAPSULES DE CORPS THYROÏDE VIGIER

Obésité. — Myxœdème. — Fibrome. — Ménorrhagie. — Arrêt de croissance. — Consolidation des Fractures. — Rhumatismes. — Épilepsie, etc.

Capsules de Thyms Vigier à 0 gr. 30 c.

CHLOROSE. Aménorrhée. Troubles de la croissance, Maladie de Basedow, Peine, Pour développer les seins.

Capsules de Parotite Vigier à 0 gr. 20 c.

Contre Affections ovariques, Diabète, Pour faciliter la Digestion des féculents.

Capsules Prostatiques Vigier à 0 gr. 30 c.

Contre les Maladies de la prostate.

Capsules Orchitiques Vigier à 0 gr. 20 c.

Neurasthénie, Ataxie, Débilité sénile, Impuissance.

Capsules Rénales à 0 gr. 30 c.

Albuminurie, Néphrites.

Capsules de Moelle osseuse à 0 gr. 30 c.

de moelle rongée des os. Contre Anémie pernicieuse, Chloro-anémie, Anémie, Rachitisme, etc.

CAPSULES GALACTOGÈNES à 0 gr. 30 centigr. de placenta.

Pour toutes ces sortes de Capsules la dose est de 2 à 6 par jour.

INTRAITS DAUSSE HÉMORROÏDES — VARICES

INTRAITS DE MARRON D'INDE

SOLUTION ou PILULES

(5 gouttes, 2 fois par jour.)

(2-3 pilules, 2 fois par jour.)

LITTÉRATURE ET ÉCHANTILLONS Laboratoires DAUSSE, 4, Rue Aubriot PARIS

avaient aussi valu le nom de Claire, à moins qu'elle ne le dût à son pouvoir de rendre la vue, car après sa mort survenue vers 652 ou 653 elle fut considérée comme une sainte et pieusement invoquée par tous ceux qui avaient les yeux faibles ou malades. Ces malheureux venaient prier sur sa tombe en l'oratoire où l'on avait inhumé son corps, puis s'en allaient laver leurs yeux malades à la fontaine où la sainte avait accoutumé de se rendre maintes fois pendant sa vie.

L'origine du culte de sainte Claire pour la guérison des maladies des yeux doit remonter à ces temps anciens, mais il devint surtout populaire au début du x^e siècle; les religieuses s'étaient depuis longtemps établies à Remiremont, mais les prêtres qui les desservait déclinaient à cette époque de se retirer sur le Saint-Mont; ils y relevèrent le tombeau de la sainte qui tombait en ruines, l'entourèrent de fortes grilles de fer et reconstruisirent la chapelle (1). Le Saint-Mont fut dès lors très fréquenté des pèlerins qui mettaient toute leur confiance en sainte Claire et venaient baigner leurs yeux malades dans l'eau de sa source. Les auteurs anciens (2) racontent de nombreux cas de guérison; celle d'une chanoinesse, Madame de Couvonge en 1630, celle de deux étudiants de Besançon, celle de beaucoup d'habitants des villages voisins. Ces guérisons firent tant de bruit au xiv^e siècle qu'une information fut ouverte en 1643 pour les vérifier.

Vers la même époque, à la demande de Catherine de Lorraine, abbesse de Remiremont, Jean des Porcellets de Maillane, évêque de Toul, enleva la relique de son ancienne sépulture et, en présence d'une grande affluente du peuple, il la transporta dans la principale église du Saint-Mont. Le corps de sainte Claire fut placé dans un coffre recouvert de feuilles d'argent ciselé, enfermé lui-même dans une chaise



J. Hugues. — Le vieil Edipe aveugle à Colone.

de bois doré. La Révolution vint le profaner et il n'en reste plus aujourd'hui à Remiremont que des fragments dont l'authenticité n'est pas établie.

Actuellement encore les *malvoyants* se rendent en pèlerinage au Saint-Mont, et vont laver leurs yeux à

la source. Cette source n'est qu'un mince filet d'eau claire qui suinte du rocher et coule dans une excavation naturelle entourée de blocs de pierre, elle ne tarit jamais (1). Quand ils ont fait leurs ablutions, les pèlerins se rendent à quelques pas plus haut devant une statue de la vierge et y déposent en ex-voto une croix formée de deux rameaux entrecroisés. Il n'y a pas de statue de la sainte en cet endroit, mais il en existe plusieurs dans la chapelle. On en avait fait autrefois un grand nombre d'images: Claire était représentée avec les attributs de son homonyme Claire d'Assise, c'est-à-dire portant le Saint-Sacrement, mais elle avait en plus un œil ouvert à hauteur de la tête et à gauche. Une statuette en argent exécutée en 1643 représentait l'abbesse Claire tenant sa croix dans la main gauche et un œil dans la droite; cette image fut beaucoup reproduite et l'on en trouve encore des exemplaires dans la région.

Du Saint-Mont où il prit naissance, le culte de sainte Claire se répandit dans toute la région des Vosges: on se rend encore en pèlerinage aux fontaines d'Escles, de Frapelle, du Ban-de-Laveine; on honore les reliques à Dommarin, Rupt, Julenrupt, Ventron, Saulxure-sur-Moselle.

Ce sont surtout les fontaines des Vosges qui présentent quelque intérêt par suite de leur localisation presque exclusive en des lieux déjà fréquentés à l'époque préhistorique. La fontaine d'Escles est bien typique à ce point de vue.

Si d'Escles on remonte le Madon, on pénètre bientôt dans une gorge au fond de laquelle la rivière prend sa source, à moins de 4 kilomètres du Saint-Mont. C'est en ce lieu que jaillit la fontaine Sainte-Claire.

(1) La fontaine Sainte-Sabine, située dans les bois non loin du Saint-Mont est encore plus fréquentée que celle de sainte Claire: les jeunes filles y jettent des épines pour le pronostic de leur mariage; certain s'y lavent aussi les yeux. « La fontaine Sainte-Sabine de tout bon affiné » dit-on dans le pays.

(1) Pèlerinage au Saint-Mont (Abbé Ray), Epinal, Collet, 1887.
(2) Vie de sainte Claire, Remiremont, 1749 (auteur inconnu).

E. COGIT & C^{IE}
COUS, TOUTS INSTRUMENTS POUR LES SCIENCES
36, boul. St-Michel
PARIS

Fournilles générales pour Bactériologie et Micrographie.
Dépôt pour la France des MICROSCOPES et des JUMELLES à PRISMES
E. LEITZ

TELEPHONE 812-20

**GOUTTEUX, GRAVELEUX
ARTHRITQUES**
Buvez à vos Repas
CONTREXÉVILLE
SOURCE DU PAVILLON
Digestive, Reconstituante

FARINES MALTÉES JAMMET



de la Société d'Alimentation diététique
pour le régime
des **MALADES, CONVALESCENTS, VIEILLARDS**
et
**L'ALIMENTATION PROGRESSIVE ET VARIÉE
DES ENFANTS**

RIZINE
Grème de Riz maltée
ARISTOSE
à base de Blé et d'Avoine maltée
CÉRÉALINE
Arrow-Root, Blé, Orge, Maïs
ORGÉOSE
Grème d'Orge maltée

GRAMENOSE
Avoine, Blé, Maïs, Orge
BLÉOSE
Grème de Blé total maltée
AVENOSE
Farine d'Avoine maltée
LENTILOSE
Farine de Lentilles maltée

CACAO GRANVILLE, Cacao à l'Avenose, à l'Orgéose, etc.
MALT GRANVILLE - MALTS TORRÉFIÉS - MATÉ SANTA-ROSA
CÉRÉALES JAMMET pour DÉCOCTIONS

USINE et LABORATOIRES A LEVALLOIS-PERRET
BROCHURES et ÉCHANTILLONS SUR DEMANDE

Dépôt général: M^{re} JAMMET, Rue de Miromesnil, 47, Paris

QUATAPLASME
DU DOCTEUR LANGLEBERT

PANSEMENT ASEPTIQUE COMPLET INSTANTANÉ
PHLEGMASIES: Anthrax, Absces, Phlegmons, Gorgeuses des Sentes,
Fibromes, Erysipèles, ORNITHOMYXOMYX, Scrofes, Impétigo.
AFFECTIONS OCULAIRES: Conjonctivites, Écchymoses.
DANS TOUTES LES PHARMACIES et 10 Rue Pierre-Ducreux, PARIS.

Ces sources du Madon avaient été pour les Gaulois un important centre religieux ainsi qu'en font foi les monuments druidiques que l'on y voit encore. C'est d'abord une excavation arrondie de 12 mètres de circonférence et de 3-10 de diamètre, taillée dans la roche et nommée le *Cuveau des Fées*; on pense que cette pierre servait aux sacrifices humains. Ce sont un peu plus haut les grottes de Saint-Martin : l'une forme une galerie de 50 mètres de profondeur environ au fond de laquelle on remarque un bassin rectangulaire également taillé dans la roche; ce bassin qui mesure 0'60 sur 1'20, se continue par un puits circulaire; on ignore quelle fut sa destination.

Ce fut sans doute pour exercer ce lieu que le chapitre de Remiremont décida d'y fonder un ermitage desservi par des ermites réguliers. Saint Martin, dans ses voyages à Trèves, avait dû traverser le pays; on raconte même qu'il y soutint contre le diable un combat de ruse dont il sortit vainqueur. Aussi la chapelle de l'ermitage lui fut-elle dédiée et l'on s'y rendait en pèlerinage le lundi de la Pentecôte, il y a peu de temps encore; c'est à cette occasion que l'on allait se laver les yeux à la fontaine Sainte-Claire. Mais le voisinage de forêts profondes rendait l'endroit propice aux rendez-vous galants, aussi pour ne point trop charger la conscience du bon saint Martin dut-on supprimer son pèlerinage. Depuis les visiteurs sont devenus rares et la fontaine tombe en ruines.

La source de Frapelle sourd d'un frais vallon à environ vingt kilomètres de Saint-Dié, au pied du Spitzemberg, colline boisée qui se détache de la montagne d'Ormont au-dessus de la vallée de la Fère.

Une chapelle avait été élevée auprès de la source dès le début du xiv^e siècle, si l'on en croit un écrit des Archives de Bertrémoutier (1) et aussi la légende.

(1) En date du 4 septembre 1804, M. Porrot, curé de Bertrémoutier, demande l'autorisation d'y célébrer la messe : « Cette chapelle existait dès le commencement du xiv^e siècle, d'après la tradition et d'après



Portrait du Cardinal Thomas Inghirami, par Raphaël. (Palais Pitti.) Le cardinal touchait de l'œil droit.

Un matin d'été, le 12 août, fête de sainte Claire, un pauvre homme qui souffrait des yeux et craignait de perdre la vue, mais qui avait plusieurs enfants à nourrir, était venu travailler dès l'aube dans le vallon et s'occupait à couper de petites planchettes de sapin. Le temps était brumeux et le soleil transparaissait à peine de sa grande lueur dorée le brouillard qui s'accrochait encore aux branches noires des pins.

certaines renseignements et titres non revêtus cependant de formes authentiques. Elle a été fondée par un seigneur de Spitzemberg, prince de Phalsbourg... mais la Révolution n'a laissé que les quatre murs. » Cité dans le *Pèlerinage au Saint-Mont*.

L'homme relevant sa cognée aperçoit à quelques pas de lui une forme blanchâtre qui se détache du nuage. Effrayé par cette apparition, il se jette à genoux et prie. Quand il relève la tête il distingue une jeune femme blonde au visage pâle, drapée de lin blanc, qui lui révèle qu'elle est sainte Claire et qu'elle est envoyée par le Seigneur pour qu'il lui soit édifié une chapelle à cet endroit même. L'homme promet et montre qu'il la couvrira des planchettes de bois qu'il coupe. La sainte de lui demander alors quelle faveur spéciale il désire pour lui-même et le pauvre malade de supplier que l'usage de ses yeux lui soit rendu : « Lave-toi dans les eaux de cette source et tu verras. » Au même instant l'eau jaillit de la mousse, l'homme en baigne ses yeux malades et dès lors il y voit et ne souffre plus.

La chapelle détruite par la Révolution a été reconstruite et s'élève aujourd'hui dans le vallon près de la source où viennent encore de nombreux pèlerins. La fête de la sainte y est célébrée le 12 août et la cérémonie religieuse est suivie de réjouissances publiques et de danses (1). L'eau de la source, à peine chlorurée, est très pure. Les pèlerins s'en lavent les yeux et l'emportent dans des flacons pour l'employer ensuite comme collyre.



L'HOMME NORMAL ET L'ATHLÈTE

Le D^r Francis Heckel dont la notoriété scientifique était déjà établie par ses recherches sur les maladies de la nutrition, a publié récemment un ouvrage d'un haut intérêt sur l'emploi de l'exercice chez l'homme sain et chez l'homme malade. Son volume Culture physique et Cures

(1) Pour certains c'est une vièrre des catacombes et non Claire du Saint-Mont qui est honorée à Frapelle; ce n'est pas l'avis de la majorité des auteurs régionaux.

PRODUITS SPÉCIAUX de la SOCIÉTÉ des BREVETS "LUMIÈRE"

Échantillons et Vente en gros: **MARIUS SESTIER, Pharmacien, 9, Cours de la Liberté, LYON**

CRYOGÉNINE

ANTIPIRÉTIQUE

ET ANALGÉSIQUE

Un à deux grammes
par jour

LUMIÈRE

Pas de
Contre-Indications

PERSODINE

DANS TOUS LES CAS D'ANOREXIE
ET D'INAPPÉTENCE

LUMIÈRE

HÉMOPLASE "LUMIÈRE"

NÉOKOLA "LUMIÈRE"

HERMOPHÉNYL "LUMIÈRE"

MÉDICATION ÉNERGIQUE
DES DÉCHÉANCES ORGANIQUES

Représente son poids de

possède toutes les propriétés des Sels de Mercure
NON IRRITANT & PEU TOXIQUE

FORMES : Ampoules, Dragées, Cachets

KOLA FRAICHE

Ampoules indolores pour injection

SAVON A L'HERMOPHÉNYL "LUMIÈRE"

Toilette et antiseptie de la peau

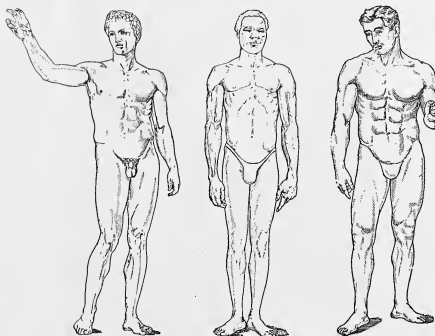
d'exercice (1) est en quelque sorte la suite de son Traité de l'obésité paru en 1911, qui sous les apparences d'une monographie constituait en réalité une synthèse des maladies de la nutrition. Et en effet le but de son nouveau livre apparaît bien dans son dernier et intéressant chapitre : Les maladies de la nutrition et leur cure par l'exercice combiné aux régimes (ou myothérapie). Mais pour en arriver là Heckel a été conduit à écrire le traité le plus complet, et le plus documenté que nous ayons sur l'exercice physique, sur la physiologie du muscle et du nerf, et en même temps sur toutes les questions d'entraînement et de sport. Cet ouvrage a un succès considérable qui nous incite à en donner à nos lecteurs un aperçu par un extrait choisi dans sa partie la moins technique.

On rencontre, quelquefois, mais trop rarement de par le monde, des êtres de force, de vigueur et d'énergie dont les caractères extérieurs, les gestes et la mentalité tranchent singulièrement sur la vueille générale.

Habitus chez l'antique.

De tout temps, ceux qui présentent ces caractères ont frappé les observateurs par leur attitude particulière, dont on retrouve les descriptions dans l'Antiquité. Homère se plaît déjà à dessiner l'habitus vigoureux, fort et conquérant du guerrier qui combat sous les murs de Troie. C'est le héros à large poitrine, au bras vigoureux, au pied rapide, au regard assuré. Lorsqu'il vieillit, les

appellations changent. Alors c'est le noble vieillard chez qui prédominent les qualités d'expérience, d'intelligence et d'astuce. Cet habitus extérieur est, aujourd'hui, partout considéré comme exceptionnel



L'antique, l'homme normal, le civilisé développé.

(D'après le cliché de La Culture physique, par le Dr Heckel).
Antique (Épique d'Antiquité) L'homme normal moderne Civilisé développé
éthère) : développement duit par la méthode d'Hebert
par méthode naturelle. relle.

et cependant désirable. N'est-ce point ainsi que le romancier peint le principal personnage sympathique de son œuvre ? Cette morphologie d'italien vigoureux, n'est-elle pas celle que préfère le littérateur, le poète ? Le peintre ne représente-t-il pas fréquemment de véritables surhommes musculaires ?

Ainsi, partout la déformation physique est repoussée instinctivement malgré nos tendances sociales modernes, et nous-mêmes, peuple latin, nous savons admirer dans la race anglo-saxonne la hauteur de la taille, la largeur des épaules, la vigueur et la plénitude des membres et le visage mâle et énergique des hommes vraiment virils qu'on élève dans les universités américaines.

Habitus des hommes entraînés.

Les champions, dans les sports modernes, présentent aussi ces caractères somatiques et psychiques, cette perfection de la forme physique calquée sur celle des antiques dont ils ont toujours la vigueur à défaut, fréquemment, de la grâce.

Même chez ceux de ces hommes qui sont d'une extraction médiocre, on trouve mis en dehors quelques cas de bestialité athlétique et qu'on tend trop à généraliser — des caractères particuliers dans le faciès : la fermeté et la tranquillité du regard, la vivacité des yeux, qui font un contraste marquant avec l'intelligence inscrite sur la face de ceux qui vivent de l'inertie physique, dans la satisfaction des goûts matériels de repos et de surmenage.

Il suffit de jeter les yeux autour de soi pour trouver cette vulgarité d'expression, si particulièrement marquée chez les adipeux et les obèses ; il n'est personne qui n'ait été frappé par l'allure porcine de ceux qui sont déformés par la graisse.

Un autre caractère de l'attitude des hommes harmonieusement développés par la pratique de l'exercice physique, c'est l'allure dans les mouvements, la souplesse si visible dans la marche, la

(1) Maillon G. C., éditeurs, Paris.

SPLÉNODOSE
RATE - FOIE - THYROÏDE
TUBERCULOSE sous toutes ses formes et toutes les périodes
PALUDISME - ANÉMIE - MALADIES INFECTIEUSES ET
THYRODOSE
Achlorisme - OVARO-THYROIDINE Rachitisme
INSUFFISANCE THYROIDIENNE et OVARIENNE
OBÉSITÉ - Troubles de la Menstruation et de la Fertilité - MYXÉDÈME
PLACENTODOSE
PLACENTA - MAMMAIRE
Insuffisance lactée - Flaccidité des seins et du Pédou
Ménopauses - Météorisme - Fibromes - Tumeurs
Diplo - Laboratoire du Dr FRAISSE - 139, Rue d'Alsace, PARIS

SULFURYL MONAL
Véritable synthèse des Eaux minérales sulfureuses.
Pastilles très agréables à sucer.
Action rapide et certaine dans les MALADIES de la GORGE et des VOIES RESPIRATOIRES :
Laryngites, Enrouements, Angines, Catarrhe Grippe, Bronchites, Tuberculose au début.
Dose : 4 à 8 pastilles par jour.
MONAL FRÈRES, NANCY (TRONO)

PASTILLES DE STOVAÏNE BILLON
CONTRE LES AFFECTIONS DE LA BOUCHE, DE LA GORGE, DU LARYNX, DE L'ESTOMAC
ANESTHÉSIE PARFAITE
DÉPÔT GÉNÉRAL
LES ÉTABLISSEMENTS POULENC FRÈRES
92, Rue Vieille-du-Temple, PARIS

TUBERCULOSES
Bronchites, Catarrhes, Grippe
l'ÉMULSION MARCHAIS Créosote
Ome la TOUX, relève l'APPÉTIT et CICATRISE les lésions.
dans l'asthme, la toux chronique, la toux catarrhale.

IODURE SOUFFRON
(Obtenues par l'acide iodurique)
SOLUTION • SIROP • DRAGÉES
(à gr. par cuillère) (à gr. par cuillère) (à gr. par cuillère)
NI CORTÈZE, NI GASTRALGIE, NI CEPHALALGIE
Expérimenté dans les Hôpitaux de Paris.
VENTE : Laboratoire SOUFFRON, 24, R. de Turin, Paris (18e)

Société Générale d'Orthopédie
Lamy, Directeur
BANDAGES BAS ELASTIQUES, CORSETS SOUTIENS-GORGE CEINTURES ARTICLES D'HYGIÈNE
CORSETS ÉLÉGANTS recommandés aux femmes désireuses de concilier les exigences de la mode et les soucis du bien-être physique.
128, Boul' Haussmann, Paris Téléphone 577-26

tenue harmonieusement balancée des différents segments du corps.

Habitus chez l'homme sain.

L'homme bien équilibré au point de vue physique se redresse, efface ses épaules, tient la tête haute et regarde le ciel. Et le contraste est frappant quand on compare cette attitude à celle des mélancoliques et des déprimés qui s'en vont dans nos rues, longent les murs, la tête basse, dans une démarche traînante et lassée.

Au contraire, l'homme sain et en état d'équilibre fonctionnel foule avec énergie le sol; il semble que la petite partie de la terre que couvre son pied lui appartienne et qu'il la foule en maître.

Contrairement à celle des hommes qui vivent dans le *tædium vite*, l'ensemble de son attitude est *euphorique*, et cet habitus doit être considéré chez l'homme comme l'expression de l'état normal d'équilibre, c'est-à-dire de la santé.

Cette étude fait essentiellement partie de la médecine et particulièrement de cette science si développée dans l'art vétérinaire qu'on appelle l'*Extérieur*.

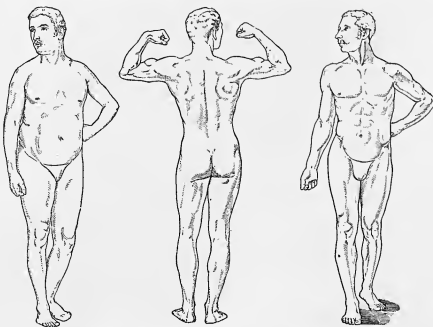
Mais elle se complète par un examen plus approfondi de la forme somatique et la description qui va suivre caractérise en réalité ce que j'appelle « l'athlète », qui n'est pas, pour moi, l'homme hypertrophié dans son appareil musculaire, mais seulement l'homme en état d'équilibre morphologique et en état d'équilibre morphologique.

L'athlète est l'homme normal de forme et de fonctions.

L'athlète n'est pas l'homme d'une puissance phy-

que phy-

sique exceptionnelle, mais c'est celui dont les appareils, toutes les fonctions sont normalement développées. Je renouvelle donc ici la protestation bien connue d'Hippocrate qui ne voulait pas voir dans l'athlète un histrion déformé par l'hypertrophie



L'homme moyen et sa transformation par la cure myothérapie.

(D'après le cliché de La Culture physique, par le D^r F. Heckel.

Homme moyen considéré à tort comme normal, sédentaire, cérébral, obèse, dyspeptique.

Le même, après cure myothérapie (dos), homme normal et athlète.

Le même (face) transformé par la méthode myothérapique d'Heckel.

de quelques masses musculaires au dépens des autres.

Il lui est, dans mon esprit, aussi nécessaire de posséder un poulmon capable d'une grande ampliation pour oxygéner complètement son sang généreux

qu'il lui est indispensable de posséder un cœur vigoureusement musclé par la pratique d'exercices quotidiens et capable de lancer à chaque systole une onnée qui refoule les résistances capillaires.

Son appareil d'assimilation doit être puissant sans dépendant accaparer toutes les énergies organiques; l'homme qui est tout en ventre meurt par insuffisance digestive.

S'il est mauvais que l'appareil digestif soit petit, réduit, atrophie, comme cela se voit fréquemment chez certains cholestériques très maigres, à bassin et à abdomen étroit, il est nécessaire cependant que cet appareil n'exige pas sans cesse une forte alimentation, dont les autres fonctions organiques ne pourraient utiliser toutes les énergies sans usure.

Il faut qu'il y ait donc chez cet homme équilibré qu'est l'athlète un développement convenable des organes glandulaires d'assimilation et de désassimilation, et le rein et le foie doivent être à la hauteur de la tâche que leur apporte un fonctionnement important de l'estomac et de l'intestin.

Tous les médecins savent que ce sont là des conditions de santé, mais il échappe trop facilement au dogme classique que l'appareil neuro-musculaire a droit aussi à son développement complet pour satisfaire aux lois de l'harmonie fonctionnelle. C'est lui qui représente notre mécanisme régulateur de la nutrition; c'est lui qui, par les mouvements volontaires, dépensera régulièrement cha-

que jour l'excès des énergies alimentaires; qui usera le trop-plein d'une alimentation de luxe, transformant intégralement le glycose puisé par la veine porte aux sources intestinales, pour le rejeter en dernière analyse sous forme d'acide carbonique et d'eau...

SEL GALACTOGÈNE JOLIVET

Granulé à base de GALEGA VERA fraîchement récolté et de PHOSPHATE de CHAUX assimilable

STIMULE la SÉCRÉTION LACTÉE

En augmentant la quantité } du LAIT
En améliorant la qualité }

TONIFIE

à la fois la NOURRICE et l'ENFANT

DOSE JOURNALIÈRE :

2 à 4 cuillerées à soupe aux repas
dans du vin, de la bière, etc.

Notices et Échantillons :

PHARMACIE du Docteur BOUSQUET, 140, Faub. Saint-Honoré, PARIS

REMPLACE LES IODURES

PAS D'IODISME

IODONE ROBIN

Iodo organique physiologique assimilable

Seule combinaison titrée à base de peptone tryptique, qu'il ne faut pas confondre avec les préparations dites à base de peptone qui ne sont que des combinaisons d'albumines ou d'albumine. Thèse du Dr BOLLAND, 1900 F.M.P., Comm. à l'A.M. de Paris (Séance du 25 mars 1907), Dr BLANCH, Communication à la Société de biologie (Juillet 1907), Dr LOMBARD.

ARTHRITISME, ARTÉRIO-SCLÉROSE

ASTHME, EMPHYSEME, RHUMATISMES, GOUTTE

20 Gouttes aux deux principaux repas.

LABORATOIRES ROBIN, 13, Rue de Poissy, PARIS.

REMPLACE les BROMURES

PAS de BROMISME

BROMONE ROBIN

(Découvert en 1902 par M. MAURICE ROBIN)

Seule solution titrée de Bromoptone jusqu'à ce jour
Thèse du Dr MARIN, de la F. M. P., en 1900.

Le BROMONE ROBIN est la préparation la plus assimilable et la seule qui s'emploie sous forme injectable absolument indolore.

SPÉCIFIQUE des AFFECTIONS NERVEUSES

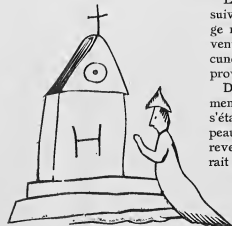
TRAITEMENT de l'INSOMNIE NERVEUSE

40 gouttes correspondent comme effet thérapeutique à 1 gramme de Bromure de Potassium.

20 Gouttes aux deux principaux repas.



Avant-bras droit.



Avant-bras gauche

Deux tatouages des avant-bras d'une fille ganglée. Celui de l'avant-bras droit reproduit une pensée et l'inscription « A moi »; celui de l'avant-bras gauche peut se traduire : « Il est mort aussi et sa veuve éplore sa mort au-dessus de sa tombe. » (D^r A. Le Blond et A. Lucas : Du tatouage chez les prostituées)

LE TATOUAGE

Un style savoureux et pittoresque, une vaste érudition, une curiosité universelle caractérisent le D^r Félix Brémont. Qu'on en juge par ces lignes terminales d'une série d'articles sur le Tatouage. (V. Var Médical.)

Les regrets qui suivent le tatouage naissent souvent sans qu'aucune maladie les provoque.

Dans un moment de folie on s'était maculé le peau, la raison revenant, on ferait tout pour se débarrasser de taches importunes.

Brûlant ce qu'on avait adoré, on va alors consulter son médecin, mais, généralement, on s'entend dire par l'homme de l'art qu'il ne peut rien sur des taches indélébiles. Il est très rare, en effet, que les images du tatouage s'effacent.

Tardieu et Hutin, qui ont étudié la question au point de vue de la médecine légale (identification des personnes) ont cité quelques exemples de tatouages disparus spontanément; mais ils ont dû ajouter qu'ils avaient été faits exceptionnellement avec des couleurs végétales peu solides bleues ou rouges, susceptibles d'être absorbées et entraînées par la circulation sanguine. Le plus ordinairement, la disparition de l'image ne se produit que par une sorte de substitution, même dans le procédé imaginé par Variot, décrit en 1889 par la *Revue Scientifique*.

Il est possible, évidemment, en appliquant sur la peau des liquides caustiques ou des vésicatifs, de donner à la surface cutanée tatouée un aspect différent de l'aspect primitif, mais ce qui ne peut arriver à obtenir, c'est que ce résultat soit autre chose qu'un vulgaire badigeonnage pathologique fait en masse, masquant les figures anciennes mais ne les effaçant pas. Quant à une opération qui, ne portant absolument que sur les lignes du tatouage, aurait pour effet de les enlever, comme la gomme élastique enlève le crayon, elle peut passer pour facile dans le monde des prisons et dans les demeures numérotées étudiées par Parent-Duchatel; pour moi, je n'y crois pas. Bien plus, j'estime que le médecin légiste trouvera toujours les traces d'un tatouage par les procédés ordinaires — cela a été possible plus d'une fois sur des noyés dont la putréfaction était très avancée — ou que, à défaut, il constatera les marques de la substance chimérique irritante employée pour dénaturer la région tatouée.

Le fait de la persistance des tatouages sur les cadavres n'a pas échappé au grand observateur Gustave Flaubert, qui fréquenta les amphithéâtres

autant que les musées, témoin ce passage de *Salammbo* dans la description du champ de bataille d'Autharie :

« On reconnaissait les mercenaires aux tatouages de leurs mains; les vieux soldats d'Antiochus portaient un épervier; ceux qui avaient servi en Egypte, la tête d'un cynocéphale; chez les princes de l'Asie, une hache, une grenade, un mortier; dans les Républiques grecques, le profil d'une citadelle ou le nom d'un archonte; et on en voyait dont les bras étaient couverts entièrement par ces symboles multipliés qui se mêlaient à leurs cicatrices et aux blessures nouvelles. »

Les médecins, qui trouvent des médicaments précieux dans les poisons les plus violents, transforment tout en lance d'Achille; il ne faut donc pas s'étonner si du tatouage, pratique morbifique, ils ont essayé de faire une méthode curative.



Tatouage d'une prostituée, reproduisant le profil de son amant.



Tatouage allégorique d'une prostituée, il traduit l'allusion de l'amant parti au service militaire.

CURE DE DIURÉSE SOURCE S^t COLOMBAN

Déclarée d'Intérêt Public en 1865

Reins-Tube Digestif

BAINS-LES-BAINS (Vosges)

SEL de HUNT

Alcalin Type

Spécialement adapté à la Thérapeutique Gastrique
Dyspepsies, Gastralgies

Action sûre, Absorption agréable, Incoûté absolue

C'est grâce au Sel de Hunt que la Médecine alcaline est devenue vraiment la Clef de voûte de la Thérapeutique Gastrique par sa forme de Sel friable. Il est admirablement adapté à tous les besoins de cette Thérapeutique. Il remplace avec un avantage marqué tous les Alcalins simples ou composés. La Clinique montre qu'il ne peut être remplacé par aucun.

LABORATOIRE ALPH. BRUNOT, 16, rue de Boulainvilliers, Paris

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

Pour favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie en France

SOCIÉTÉ ANONYME

CAPITAL : 500 MILLIONS

SIÈGE SOCIAL : 54 et 56, rue de Provence

SUCCURSALE : 134, rue Réaumur (Place de la Bourse) à PARIS

SUCCURSALE-OPÉRA : 25 à 29, Boul. Haussmann

DÉPÔTS DE FONDS à intérêts en compte ou à échéance fixe : — ORDRES DE BOURSE (France et Étranger); — SOUSCRIPTIONS SANS FRAIS; — VENTE AUX GUICHETS DE VALEURS LIVRÉES IMMÉDIATEMENT (Obl. de Ch. de fer, Obl. et Bons à lots, etc.); — ESCOMPTE ET ENCAISSEMENT D'EFFETS DE COMMERCE & DE COUPONS Français et Étrangers; — MISE EN RÉGLE & GARDE DE TITRES; — AVANCES SUR TITRES; — GARANTIE CONTRE LE REMBOURSEMENT AU PAIR ET LES RISQUES DE NON-VÉRIFICATION DES TIRAGES; — VIREMENTS ET CHÈQUES sur la France et l'Étranger; — LETTRES & BILLETS DE CRÉDIT CIRCULAIRES; — CHANGÉ DE MONNAIES ÉTRANGÈRES; — ASSURANCES (Vie, Incendie, Accidents), etc.

SERVICE DE COFFRES-FORTS

(Compartiments depuis 5 fr. par mois; tarif décroissant en proportion de la durée et de la dimension)

101 succursales, agences et bureaux à Paris et dans la Banlieue; 981 agences en Province; 3 Agences à l'Étranger (LONDRES, 53, Old Broad Street - Bureau à West-End, 65, 67, Regent Street), et SAINT-SEBASTIEN (Espagne); correspondants sur toutes places de France et de l'Étranger.

Agences en Afrique :

ALGER, ORAN, TUNIS, SOUSSE, SFAX, TANGER et CASABLANCA

CORRESPONDANT EN BELGIQUE

Société Française de Banque et de Dépôts

BRUXELLES, 70, Rue Royale; — ANVERS, 74, Place de Meir
OSTENDE, 21, Avenue Léopold.

L'affection contre laquelle ils ont essayé de mettre en œuvre le tatouage n'est pas une maladie à proprement parler ; c'est une infirmité que les gens du monde appellent des *envies* et la faculté des *nervi materni* (1). Lorsque ces taches siègent à la figure ou sur le cou et qu'elles donnent à la personne qui les porte un aspect trop disgracié, on peut, au dire du docteur Cordier, faire disparaître ou amoindrir les inconvénients qui en résultent, en introduisant sous la peau, avec des aiguilles de tatoueur, des matières colorantes propres à refaire la nuance des parties voisines. J'ignore si la méthode Cordier a été expérimentée bien souvent, depuis un demi-siècle que son inventeur la communiqua à l'Académie de médecine ; tout ce que je sais c'est que, comme les honnêtes filles, elle a fait fort peu parler d'elle.

Une autre application curative du tatouage a été imaginée, vers 1880. L'en ai rendu compte comme suit dans le *Journal d'Hygiène* :

La science, qui sait tirer parti de tout, vient d'élever le tatouage à la hauteur d'une véritable institution philanthropique. Jusqu'à ce jour, les peintres sur peau humaine ne faisaient servir leurs aiguilles qu'à tracer, sur l'avant-bras de nos troupiers, quelques emblèmes belliqueux avec le numéro d'un régiment, ou des devises amoureuses telles que « à Françoise pour la vie » ; désormais, les artistes dermatographes deviendront les précieux auxiliaires de la chirurgie des camps. Et, effet, pourquoi tant de soldats, porteurs de blessures non mortelles, meurent-ils sur les champs de bataille ? Parce que ces blessures prodigent un grand nombre d'hémorragies qu'il faudrait arrêter de suite. La compression des artères étant le meilleur moyen de faire cesser

l'écoulement sanguin, il faut apprendre à chaque soldat quels sont les points sur lesquels on doit exercer une pression salutaire, en attendant les secours du chirurgien. Ces points, M. le D^r Comte, médecin d'un régiment de dragons, les a fait tatouer



Une fiche de tatouage de repris de justice.

(Collection du D^r Bertillon, directeur du service anthropométrique)

sur la peau des hommes confiés à ses soins. Le nouveau procédé, qui transforme les défenseurs du sol en plancher d'anatomie descriptive, a reçu le nom d'*artériographie*. Il est gratuit, cela va de soi ; lui-même, il n'en faut pas douter ; mais je désirerais, malgré son utilité évidente, qu'on ne le rendit pas obligatoire.

Aujourd'hui, comme toujours, je suis partisan de la liberté cutanée et j'ai la ferme conviction que mon avis est partagé au moins par les femmes des réservistes.

Une dernière application du tatouage a été proposée au ministère de la Justice, par un médecin dont je n'ai pas retenu le nom, pour remplacer la marque des criminels au fer rouge, abolie depuis 1832. Il s'agissait de substituer à la fleur de lys d'infamie, faite à chaud sur l'épaule, un petit tatouage d'identité pratiqué sur une région cachée. L'idée était ingénieuse, mais elle n'a pas été mise en pratique chez nous ; la *Chronique médicale* assurait récemment qu'on l'étudie très sérieusement en Allemagne.

Tout ce qui précède a trait au tatouage simple, à la peinture sur peau humaine, unie. Il en est un autre plus raffiné, qui complète la couleur par la forme, Zeuxis par Phidias ; c'est le tatouage avec relief, très estimé des Australiens. On l'obtient en faisant dans les chairs des incisions larges et profondes, dont la cicatrisation forme des saillies et des enfoncements. On l'obtient encore par ulcération ou brûlure. Cela se fait chez les Zoulous, dont le dos et les cuisses sont ornés de bizarres champignons, formés par les bourgeois charnus cicatriciels. D'après Magitot, le second des dentistes de l'Académie de médecine — le premier étant mon vieil ami Gallipé — ces bizarres productions ornent le front des Tasmaniens, les épaules des Australiens et s'observent parfois chez les Papous ainsi que chez les Néo-Guinéens. En Afrique, elles se rencontrent au Soudan, d'après Castelnaud, et au Mozambique où elles affectent la forme d'étoiles.

Au point de vue médical, il est à peine nécessaire de dire que ces procédés perfectionnés sont fertiles en accidents, plus encore que le procédé ordinaire ; philosophiquement, il est permis de déclarer que les

(1) Voir mon ouvrage, *Les Préjugés en médecine*. I-B. Baillière, éd. 1892.

BROMOVOSE

Echantillons sur demande. — LABORATOIRES du BROMOVOSE, 33, Rue Amelot, PARIS.

OVIODOSE

AFFECTIONS NERVEUSES, INSOMNIE, RÈGLES DOULOUREUSES

« Dans le cas où les bromures ne seraient pas tolérés, recourir au BROMOVOSE. Ce bromo aluminium a une action plus forte que les bromures ». Docteur J. GRABET, Professeur à l'Université de Montpellier, Médecin de l'École de Médecine.

40 gouttes deux ou trois fois par jour.

PAS DE BROMISME

TOUTES LES INDICATIONS DE L'IODE ET DES IOURES

La plus riche dérivé iodé
Sa solution titré

20% d'IODE

20 à 40 gouttes trois fois par jour.

PAS D'IODISME

TRAITEMENT DE

l'Arthritisme et de la Dyspepsie

par l'Eau de

VALS SOURCE REINE

Un Verre le matin à jeun.

Un Verre une heure avant le Déjeuner

Un Verre une heure avant le Dîner

Le reste de la bouteille consommé aux Repas

Toutes Pharmacies ou s'adresser à M. CHAMPETIER, à Vals-les-Bains (Ardèche)

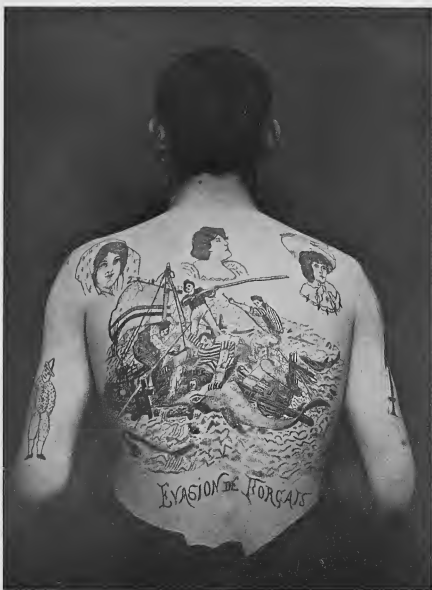
ornements qu'ils créent ne sont ni plus ni moins absurdes que les ancres dont les matelots maculent leurs bras, ou les pendants dont nos femmes chargent leurs oreilles; il est aussi irrationnel de se trouver la peau au niveau du biceps, pour y incruster des grains de poudre à canon ou de carmin, que de la faire percer près du conduit auditif, pour suspendre dans le trou un morceau d'or ou de brillant caillou précieux.

La mode des combles n'étant pas morte, je n'oublierai pas de mentionner le comble du tatouage. On le trouve dans les îles Sandwich. A Honolulu, les Sandwichiens de distinction se font tatouer même sur la langue, si F. Arago dit vrai. C'est le cas de déclarer que voilà un pays où le tatouage est réellement *goûté*.

Souvenir personnel :

Pendant que j'étais attaché à l'hôpital militaire de Toulon j'avais fait une collection de tatouages, qui me fut volée et que je regrette beaucoup. Elle formait un album curieux, dans lequel dominaient les échantillons du genre sentimental. Les emblèmes guerriers tenaient le second rang; puis venaient les signes professionnels, les images religieuses, les attributs érotiques et mêmes quelques symboles horriblement obscènes.

Le plus étrange de ces tatouages siégeait sur les deux fesses d'un condamné, venu du fort Lamalgue échouer à notre amphithéâtre; du côté gauche, on voyait un pénis ailé volant vers l'anus; du côté droit, on voyait un zouave brandissant un sabre-baïonnette avec cette inscription : « On ne passe pas ! » Le porteur de cette légende illustrée avait eu, sans



Photographie d'un très beau tatouage du dos représentant des forçés évadés, en barque, sur une mer démontée.

doute, des mœurs déplorables pendant sa vie mais, évidemment, il n'avait point accepté le rôle de Giton passif.

..

Sans sortir du domaine militaire, voici une anecdote assez curieuse sur Bernadotte, un des soldats faits rois par Bonaparte. Sa Majesté Suédoise n'avait jamais voulu se faire saigner, bien que son médecin lui eût dit plusieurs fois que c'était nécessaire à sa santé. Enfin, un jour que le monarque se trouvait très souffrant, le docteur lui déclara que s'il ne se laissait pas ouvrir la veine, il ne répondait pas de sa vie. « Je veux bien », dit alors l'auguste malade, mais d'abord jurez-moi que vous ne direz à personne ce que vous allez voir sur mon bras ».

Le médecin, très intrigué, fit le serment demandé — qu'il oublia plus tard d'observer. Bernadotte alors retroussa la manche de sa chemise et laissa voir au docteur d'Escalape un tatouage représentant un bonnet phrygien avec cette devise : « Mort aux Rois ! »

Lorsque le soldat de la République avait fait graver sur son bras cette apostrophe républicaine, il ne se doutait guère qu'un jour il deviendrait roi lui-même.

Les temps sont bien changés depuis le pénible aveu de Bernadotte et l'indignité de son archiâtre, à preuve une note récente du chroniqueur Noël Marty, dans laquelle il est dit : « Un jour Edouard VII, qui n'était encore que prince de Galles, lui, après tant d'autres fantaisies, celui de se faire tatouer sur l'épaule droite un dessin bleu et décida sa femme à suivre son exemple. De la Cour anglaise le mode passa à d'autres cours étrangères ».



MAISON DÉPOSÉE

8, rue Favart, Paris

**SIROP
HENRY MURE
AU BROMURE DE CALCIUM**

Dose moyenne :
2 cuillerées à café
par année d'âge

Accidents et Douleurs
de la dentition
Agitation — Insomnie — Coliques
Convulsions de la première enfance
Crises et toux nerveuses — Danse de Saint-Guy
Enrouement

LE FLACON : 3 FRANCS

Echantillon et Littérature à MM. les Docteurs sur demande
Laboratoire des Sirops Henry MURE, 40 PONT-SAINT-ESPRIT
71, rue Saint-Jacques PARIS (V)



Pour vos Ordonnances

employer le style

GOLD STARRY

A PLUME
D'OR



Modèles garantis
invariables depuis 15 fr.

Catalogue illustré sur demande
A. JANDELLE, 8, rue Ernest-Cresson
PARIS-XIV^e

Arthritisme, Goutte
Rhumatisme
Gravelle Diabète

VICHY-CÉLESTINS

Bouteilles
et
Demi-Bouteilles

GASTRO-ENTÉRITES DES NOURRISSONS

DIARRHÉES INFANTILES, Troubles Dyspeptiques de la 1^{re} Enfance.

Prescrire 1/2 à 1 cuillerée à café de :

Sirop de Trouette-Perret

à la "PAPAÏNE"

avant ou après chaque tétée ou biberon.

Le Sirop de Trouette-Perret à la Papsaine

digère le lait, combat la *Dyspepsie*, et

permet aux muqueuses de réparer leurs lésions.

La "Papsaine" est un ferment digestif végétal
qui digère et peptonise quelle que soit la réaction du milieu.
Favorise la reprise du lait, après les diètes et les régimes.

Maladies de l'Estomac et des Intestins des Enfants et des Adultes

SIROP de TROUETTE-PERRET à la "PAPAÏNE"
1 cuillerée à soupe à chaque repas..... 4 fr. le Flacon.

ELIXIR de TROUETTE-PERRET à la "PAPAÏNE"
1 verre à liqueur à chaque repas..... 5 fr. le Flacon.

CACHETS de TROUETTE-PERRET à la "PAPAÏNE"
1 à 2 cachets à chaque repas..... 4 fr. la Boîte.

COMPRIMÉS de TROUETTE-PERRET à la "PAPAÏNE"
2 à 8 comprimés à chaque repas..... 3 fr. le Flacon.

E. TROUETTE, 15, Rue des Immeubles-Industriels, Paris. - Vente réglementée laissant aux Pharmaciens un bénéfice normal.

HISTOGÉNOL

Naline

Médication arsénio-phosphorée organique à base de Nodularine, réunissant combinés tous les avantages sans leurs inconvénients de la médication arséniale et phosphorée organique.

HISTOGÉNOL NALINE est indiqué dans tous les cas où l'organisme débilité, par une cause quelconque, réclame une médication réparatrice et dynamogénique possédant dans tous les cas où il s'agit de relever l'état général, améliorer la composition du sang, ramener à la normale les réactions intrasanguines.

TUBERCULOSES, BRONCHITES, LYMPHATISME, SCROFULE, ANÉMIE NEURASTHÉNIE, ASTHME, DIABÈTE, AFFECTIONS CUTANÉES FAIBLESSE GÉNÉRALE, CONVALESCENCES DIFFICILES, etc.

FORMES : ELIXIR - ÉMULSION (Adultes: 1 cuillère à soupe par jour, Enfants: 1 cuillère à dessert ou 4 cuillères) GRANULE (Adultes: 2 mesures par jour, Enfants: 1 mesure par jour) AMPOULES (10 gouttes par jour, 10 ampoules par jour).

Exiger sur toutes les boîtes la Signature de Garantie: A. NALINE Littérature et Échantillon: 1, rue A. NALINE, 10, rue Villeneuve-la Garenne, près St-Jacques (Paris).

Traitement de la **SYPHILIS** sous toutes ses formes

HECTINE

PILULES (0.10 c Hectine par pilule). - Une à 2 pilules par jour pendant 10 à 15 jours.
GOUTTES (20 gouttes équivalent à 0.10 c Hectine par goutte). - 100 gouttes par jour pendant 10 à 15 jours.
AMPOULES A (0.10 c Hectine par ampoule). - 1 ampoule par jour pendant 10 à 15 jours.
AMPOULES B (0.20 c Hectine par ampoule). - 1 ampoule par jour pendant 10 à 15 jours.

INJECTIONS INDOLORES

HECTARGYRE

(Combinaison d'Hectine et de Mercure).

Le plus actif, le mieux toléré des sels mercuriels.

PILULES (Par pilule: Hectine 0.10; Protochlorure Hg-0.05; Ext-Op-0.05). - Durée de traitement: Une à deux pilules par jour.
GOUTTES (Par 50 gouttes: Hectine 0.10; Hg-0.05; Ext-Op-0.05). - 100 gouttes par jour, 10 à 15 jours.
AMPOULES A (Par ampoule: Hectine 0.10; Hg-0.05). - Une ampoule par jour pendant 10 à 15 jours.
AMPOULES B (Par ampoule: Hectine 0.20; Hg-0.10). - Une ampoule par jour pendant 10 à 15 jours.

INJECTIONS INDOLORES

Laboratoires de l'HECTINE, 19, rue du Chemin-Vert, à Villeneuve-la Garenne (Seine).

*L'Uraseptine est
le spécifique des affections
vésico-rénales*

Se méfier des contrefaçons, imitations ou similitudes des noms :

BIEN SPÉCIFIER URASEPTINE ROGIER

ÉCHANTILLON ET LITTÉRATURE :

19, Avenue de Villiers, PARIS

HYGIÈNE DE LA TOILETTE

Pour assainir la bouche, raffermir les gencives, fortifier les cheveux, pour les ablutions journalières, pour le lavage des nourrissons, etc., etc., il est recommandé de faire usage du

Coaltar Saponiné Le Beuf

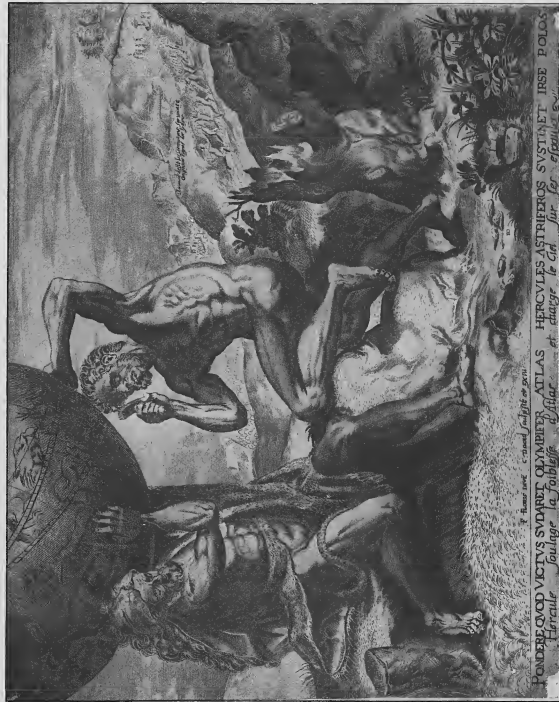
qui possède les propriétés DÉTÉRISIVES et ANTISEPTIQUES INDISPENSABLES aux produits destinés à ces usages, qualités qui lui ont valu son admission dans les HOPITAUX DE PARIS.

Le Coaltar Le Beuf est en effet très efficace en particulier dans les cas d'angines couenneuses, anthrax, gangrènes, herpès, leucorrhées, pityriasis, otites infectieuses, suppurations, etc., mais dans ces circonstances c'est au MÉDECIN qu'il appartient de prescrire ce produit et de régler son mode d'emploi.

Le Coaltar Saponiné Le Beuf étant un liquide qui n'est ni caustique ni vénéneux, peut être laissé entre toutes les mains.

DANS LES PHARMACIES

Se méfier des imitations que son succès a fait naître



PONCEAU VETUS SOUTIEN L'ATLAS HERCULES ASTRIFERES SUSTIEN L'ISE POLDOS
Hercule soulage la Toibuffe d'Atlas et charge le ciel sur ses épaules

HERCULE SOULAGE LA FAIBLESSE D'ATLAS
ET CHARGE LE CIEL SUR SES ÉPAULES
par Franz Florin. (Gravure de C. David.) XVI^e siècle.

LA MORT DE L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE

Par le D^r PAUL RAYMOND

Professeur agrégé

Le 14 mai 1814, Joséphine prend froid à Saint-Leu. Avec son imprévoyance et sa légèreté coutumières, elle ne prend pas souci de se soigner. « Il lui faut, dit Jean Ajalbert, conservateur actuel du château de la Malmaison, recevoir les souverains, décolletée, en robe légère. Le 23, le 24, vraiment malade, elle paraît à table pour le roi de Prusse, et les souverains, et les grands-ducs. Elle ouvre le bal avec l'empereur de Russie, sort avec lui dans le parc, reprend froid. Le 26, son médecin fait appliquer un vésicatoire sur le cou... le mal progresse. Le 27, le 28, il y a consultation. Cette nuit d'agonie, l'impératrice Joséphine est veillée par une femme de chambre qui n'est pas la sienne. Au matin, les sacrements lui sont administrés. « Napoléon à l'île d'Elbe ! » profère-t-elle en délire. Et elle expire... Elle laisse trois millions de dettes... Depuis longtemps elle se trouvait à la merci des événements, du traitement de l'étranger ! Ainsi se réalisait le sort dont parlait souvent Joséphine, qui lui avait été prédit en sa jeunesse par une vieille négresse de Saint-Domingue : qu'elle deviendrait plus que reine et mourrait à l'hôpital... »

Notre distingué collaborateur M. Paul Raymond, qui connaît bien la Malmaison, où le rattachent de nombreux souvenirs d'enfance, a bien voulu préciser ici, à l'occasion du centenaire de la mort de l'infortunée impératrice, les caractères et la nature de la maladie à laquelle elle succomba. Nombreux sans doute seront les pèlerins du souvenir, en ces jours, vers l'ancienne demeure que hante la mémoire de Joséphine et du grand Empereur. La Malmaison ! Le nom sonne, lugubre et fatidique ! Et les vers de François Villon dans sa « Belle leçon aux enfants perdus » nous reviennent en mémoire :

Beaux enfants, vous perdez la plus
Belle rose de vos chapeaux
Mes clers apprenants comme lui
Se vous allez à Montpippeau

Où à Ruel, gardes la peau
Car pour s'ébattre en ces deux lienz
Cuydant que vaulsist le rappeau,
La perdit Colin de Cayeux.

A l'heure même où paraîtront ces lignes, il y aura cent ans que s'éteignait, terrassée par le chagrin bien plus que par la maladie, l'une des plus gracieuses figures de notre histoire, l'impératrice Joséphine.

Au recul des ans, cette malheureuse femme nous apparaît plus éduisante encore. N'avons-nous pas, d'ailleurs, pour la bien juger, le témoignage de celui qui, dans la joie comme dans la tristesse, ne cessa de l'apprécier et de l'aimer ! Dans les nombreuses publications qui, de nos jours encore, ont consacré à l'Empereur, ne voyons-nous pas nombre de héros de l'épopée perdre quelque peu de leur éclat initial, alors que, pour d'autres, les couleurs semblent se raviver ? De ce nombre est entièrement la « bonne Joséphine », comme, après le maître, l'histoire l'a déjà désignée.

Nous voulons rappeler les dernières journées de sa vie et préciser la nature du mal qui l'emporta.

Ainsi qu'il arrive si souvent, lorsqu'il s'agit d'un grand de la terre, les événements qui ont précédé sa mort sont mal connus, déformés qu'ils ont été, ou même obscurcis, par des relations apocryphes. La légende s'est superposée à l'histoire, et la part à faire à la vérité est devenue malaisée. Écoutons la légende d'abord,



L'Impératrice Joséphine en 1802, d'après le dessin de F. Gérard.

(Cabinet des Estampes.)

Gravure de Ch. Bazin (1855), d'après le dessin original de Gérard. (Reproduite dans les Jours de la Malmaison. L. Michaud, édit.)

ou plutôt le grossier roman, et cela pour en faire prompt justice, après M. F. Masson qui nous l'a fait connaître (1). Sous ce titre : *L'Impératrice Joséphine est-elle morte empoisonnée*, M. F. Masson a rapporté la légende que voici, arrivée à lui de sources différentes, ce qui pouvait l'accréditer. Joséphine aurait été empoisonnée par les ennemis du Dauphin fils de Louis XVI dont elle se proposait de révéler l'existence à Louis XVIII. Ayant invité à une fête champêtre, dans la forêt voisine de la Malmaison, les souverains étrangers qui venaient la voir, l'impératrice se trouve mal subitement. On la ramène au château ; sa camériste M^{me} de Flaubert la déshabille en hâte, l'étend sur une chaise longue où l'impératrice gémit et se tord. Les médecins de la cour arrivent et hochent la tête ; il n'y a rien à faire et bientôt, en effet, Joséphine en proie aux plus cruelles souffrances laisse retomber la tête sur les genoux de son amie et rend le dernier soupir. Un certain docteur Rigal, médecin à Nanterre, dont la petite fille a rapporté ce récit, aurait été mandé au château, mais, arrivé trop tard, il n'aurait pu que constater le décès : « Au premier coup d'œil, mon grand-père dit : C'est un empoison-

(1) *Jadis et aujourd'hui*. Paris, 1909, 2^e série, p. 257.



« Vue du château de la Malmaison, à S. M. l'Empereur des Français et Roi d'Italie, prise du côté de l'entrée de Paris. On voit des deux côtés le Parc. »

(Cabinet des Estampes.)
Dessin de l'époque, dû à Garbizza; gravure de Chappis. (Reproduit dans *les Jours de la Malmaison*, Michaud, édit.)

nement, il n'y a pas à en douter. Le corps était déjà noir. »

M. F. Masson n'a pu, dit-il, retrouver le nom d'aucun personnage du drame.

Les recherches que j'ai faites à Nanterre m'ont permis d'y noter la présence, en 1814, d'un docteur Rigal, mais on est en droit de se demander s'il a bien été mandé au château, ainsi que le prétend sa petite-fille. Aucun document ne mentionne, du moins, son nom.

Je me suis adressé au fils du successeur du docteur Rigal, M. le D^r Foucault, ancien interne des hôpitaux de Paris, qui a bien voulu m'envoyer sur le docteur Rigal des renseignements dont je ne saurais mieux faire que de transcrire la partie essentielle : « Quant au fait que Rigal aurait été appelé auprès de l'impératrice Joséphine, au moment de sa mort, si mon père l'avait connu, j'étais son confident et son compagnon, quand nous nous promenions à Rueil, à Bougival, quand nous passions près de la Malmaison qui, dans mon enfance éveillaient toujours ma curiosité, il m'en aurait certainement parlé et certainement le souvenir m'en serait resté. »

Laissons donc le roman, et passons à l'histoire.

* *

Je l'ai entendu raconter de deux façons.

En 1868, mon père qui possédait le domaine de Buzenval, ancienne propriété de Joséphine, me conduisit souvent à l'étang voisin de Saint-Cucufa que connaissent tous les Parisiens. L'étang était autrefois une dépendance de la Malmaison ; l'impératrice y avait fait élever la chaussée qu'on y voit encore et planter des peupliers dont les derniers viennent seulement de disparaître. Maintes fois j'ai entendu raconter que c'était en rentrant d'une promenade à l'étang, en compagnie du tsar Alexandre, venu en visite à la Malmaison que l'impératrice avait contracté la « fluxion de poitrine » à laquelle elle devait succomber quelques jours plus tard.

Une autre version, à vrai dire, contredisait la précédente. L'impératrice avait pris froid à Saint-Leu où elle était allée voir la reine Hortense, la cause immédiate de la mort étant toujours, d'ailleurs, la fluxion de poitrine.

Bien des années plus tard, ces souvenirs devaient être ravivés à la lecture de l'une et l'autre version acceptée par deux auteurs qui se sont occupés de la mort de l'impératrice.

mid ; sur cette barque, vous apercevez auprès du tsar Alexandre I^{er} une femme belle encore malgré ses 50 ans accomplis et les dures épreuves qui lui ont coûté tant de larmes. Cette femme est l'impératrice Joséphine. Elle fait sa dernière promenade ; au retour, prise d'un mal subit elle rentrera au château de la Malmaison et s'alitera trois jours après. »

C'est court et flou ; le « mal subit » ne dit rien qui vaille et « l'observation » si bien rapportée par le deuxième de nos auteurs, ne permet d'accepter que sous bénéfice d'inventaire, celle dont il vient d'être question et qui sent plus la littérature que le document.

A ce récit je préfère donc de beaucoup la relation circonstanciée du deuxième de nos auteurs, Aubenas, relation dont voici la substance (1). Le 15 mai, Joséphine avait passé deux jours à Saint-Leu, chez la reine Hortense. Avec l'empereur Alexandre, elle avait visité la forêt de Montmorency en char à bancs découvert, puis elle était revenue à la Malmaison.

Le 23 mai, le roi de Prusse et ses deux fils viennent l'y voir et ils y dînent. Joséphine « qui depuis quelques jours paraissait visiblement souffrante », fait les honneurs de sa résidence. Le 24, elle reçoit les deux grands ducs de Russie. Elle descend pour le dîner, mais se déclarant fatiguée par le rhume dont elle est atteinte, elle se retire dans une pièce voisine et se repose sur une chaise longue. Le 25, la reine Hortense entrant dans la chambre de sa mère, la trouve respirant avec difficulté. Le médecin ordinaire de l'impératrice pense qu'il s'agit d'un simple rhume. Le 26, la toux devient plus sèche et plus forte. L'impératrice garde le lit. Ce même jour, le prince Eugène atteint à son tour d'une forte fièvre est obligé de s'aliter. Le 27 l'impératrice est abattue. Le premier médecin de l'empereur de Russie se présentant de la part de ce dernier pour prendre des nouvelles de la malade la trouve sérieusement atteinte et déclare qu'il faut la couvrir de vésicatoires.

(1) J. Aubenas, *Histoire de l'Impératrice Joséphine*, Paris, 1839, t. II, p. 353.



Portrait de S. M. la reine Hortense, fille de Joséphine et du vicomte de Beaucharnais, sœur du prince Eugène de Beauharnais, femme de Louis Bonaparte, roi de Hollande, mère de Napoléon III.

Dessin et gravure de Laugier, d'après le tableau de Girodet.
(Cabinet des Estampes.)
Reproduit dans *les Jours de la Malmaison*, L. Michaud, édit.

Le premier de ces auteurs, Alexis Martin, s'exprime ainsi : (1). « Reportez-vous par la pensée au 26 avril (sic) 1814. Une barque fait le tour du lac dans la frachère de l'après-



Le Château de la Malmaison, du côté des jardins.
Dessin de Bourgeois, gravé par Perdoux. Reproduit dans *les Jours de la Malmaison*. (Cabinet des Estampes.)



L'Impératrice Joséphine dans les jardins de la Malmaison.

Dessin de Prud'hon (estampe et crayon noir rehaussés de blanc). A appartenu à la collection Alfred Sensier.

La reine Hortense et son frère effrayés, constatant l'oppression croissante de leur mère, envoient chercher « les meilleurs médecins de Paris ». Une consultation ayant eu lieu avec le médecin ordinaire de la Malmaison « les médecins reconnaissent les symptômes d'une asquinancie de la plus dangereuse espèce ». Ils prescrivent quelques remèdes énergiques, mais, à leur avis, il est trop tard pour combattre le mal. Le 28, au matin, il semble y avoir quelque amélioration mais, vers le milieu du jour, l'impératrice est prise d'un grand abattement.

Elle ne souffrait pas, cependant, et continuait à parler. La nuit du 28 au 29 est mauvaise ; la malade se réveille fréquemment ; elle a du délire : « Bonaparte, dit-elle ; l'île d'Elbe... Marie-Louise ». Un tel délire alarme la reine Hortense et le prince Eugène lorsque, le 29, ils entrent dans la chambre de leur mère. Celle-ci les reconnaît, leur tend les bras, mais ne peut se soulever ni parler. Le mal avait fait des progrès rapides et l'altération des traits de la malade avait frappé ses enfants. Les médecins qui n'avaient pas quitté la malade déclarent qu'ils conservent encore de l'espoir, mais ils estiment qu'il est prudent de ne pas renvoyer à plus tard l'accomplissement des devoirs religieux. L'abbé Bertrand, aumônier de la reine, entre alors et lorsque la reine Hortense et son frère qui sont allés entendre la messe dans la chapelle du château remontent au bout de vingt minutes dans la chambre de leur mère, celle-ci leur tend encore les bras. Mais sa figure s'était complètement décomposée. La

malade ne put articuler un seul mot. La reine Hortense s'évanouit et le prince Eugène s'agenouille auprès du lit de sa mère tandis que

l'abbé Bertrand lui donne la communion. L'impératrice ne vécut que peu d'instants encore et, après quelques efforts, elle expira entre les bras de son fils.

Empruntons enfin à M. F. Masson quelques détails qui nous permettront de préciser le diagnostic (1). Le 24, l'impératrice avait en une éruption miliaire sur tout le corps. Le 26, au soir, Horeau, son médecin, lui trouvant les poumons pris, la tête entreprise et la langue mauvaise lui appliqua sur le col un large vésicatoire. Dès lors la maladie acquit un caractère de gravité fort explicable. Dans la nuit du 27, Horeau appelle Bourdois et Lasserre en consultation. Dans la journée du 28, seconde consultation ; « la maladie a dégénéré en fièvre putride ». Les traits s'altèrent à vue d'œil ; l'oppression augmente, l'agonie va commencer.

* * *

Cette version de la « fluxion de poitrine » doit être tenue pour exacte. En 1883, lorsque j'étais interne à la maison de retraite Chardon-Lagache je soignais un pensionnaire, M. Levallois, vieillard charmant entre tous, et qui avait été attaché, dans sa prime jeunesse, à la Malmaison. Il avait connu l'impératrice et il en avait conservé, lui aussi, un souvenir ému. Je l'interrogeai un jour sur la cause de sa mort en lui rappelant les diverses versions qui en avaient été données. « Elle avait pris froid, me répondit-il, en revenant de voir sa fille à Saint-Leu, en calèche découverte, et elle mourait, quelques jours après, d'une « fluxion de poitrine ».

(1) Cette relation ne concorde pas absolument, quant aux dates, avec la précédente.



L'Impératrice Joséphine dans les jardins de la Malmaison.

Dessin de Prud'hon (estampe et crayon noir rehaussés de blanc). A appartenu à la collection Alfred Sensier.



La Scène du Divorce à la Malmaison

Tableau de Chasselat, gravé par Bosselmann. — M. de Bussat, ancien préfet du palais impérial, écrit dans ses Mémoires : « J'étais debout près de la porte lorsque Napoléon l'ouvrit lui-même et m'apercevant, me dit vivement : « Entrez, Bussat, et fermez la porte. » J'entre dans le salon et j'aperçois l'Impératrice étendue sur le tapis poussant des cris et des plaintes déchirantes. « Non, je n'y survivrai point, disait l'infortunée. » Napoléon me dit : « Êtes-vous assez fort pour enlever Josephine et pour l'emporter chez elle par l'égout intérieur qui communique à son appartement, afin de lui faire donner les soins et les secours que son état exige ? » Lorsqu'elle sentit les efforts que je faisais pour l'empêcher de tomber, elle me dit tout bas : « Vous me serrez trop fort. » Je vis alors que je n'avais rien à craindre pour sa santé et qu'elle n'avait pas perdu connaissance. Je la soutins seul instant. Bien longtemps avant cette scène on parlait du divorce de Napoléon avec Josephine et de ses projets de mariage avec Marie-Louise.

La relation de l'autopsie va nous permettre, enfin, de formuler un diagnostic rétrospectif et d'attribuer à une *bronchite capillaire* la mort de l'impératrice Joséphine (1). L'autopsie fut faite par Bécarré, chef des travaux anatomiques de la Faculté et l'embaumement par le pharmacien Cadet-Gassicourt qui reçut, de ce fait, 2.619 fr. 20.

La trachée présente un état d'inflammation extrêmement prononcé ; la muqueuse en est de couleur pourpre et se déchire facilement. La face antérieure du larynx présente un petit point gangréneux. Les bronches, jusque dans leurs dernières ramifications, étaient remplies

(1) Cf. F. Masson. *Joséphine répudiée*, 1901, p. 361.



La chambre à coucher de l'Impératrice Joséphine à la Malmaison. C'est ici que mourut l'infortunée Impératrice, le 29 mai 1814.

(D'après le cliché du livre de J. Ajalbert, *Le Château de la Malmaison*; Nilsson, édit.).

d'un liquide écumeux et sanguinolent ; les poumons, fort gorgés de sang étaient adhérents à la plèvre ; tous les autres organes étaient sains.

Si l'on songe qu'en même temps que sa mère le prince Eugène était alité, avec une forte fièvre, on arrive à penser à la grippe comme point de départ de tous les accidents. La fatigue invincible de la malade, l'agitation, l'insomnie ouvrent la scène ; la langue est mauvaise ; c'est la grippe, puis surviennent des lésions pulmonaires qui emportent la malade. Il n'est pas jusqu'à cet érythème, cette éruption miliaire généralisée survenant précisément dans les premiers jours de la maladie, qui ne plaide en faveur de la grippe.

Nous avons pris connaissance à la mairie de Rueil de l'acte de décès ainsi établi :

Acte de décès de l'Impératrice Joséphine née Marie Joséphine Rose Tascher de La Pagerie, née le vingt-quatre mil sept cent soixante-huit, (1) mariée à Napoléon Bonaparte, Général en chef de l'armée d'Italie le huit mars mil sept cent quatre-vingt seize, sacrée et couronnée Impératrice le deux décembre mil huit cent quatre, décédée dans son Palais de la Malmaison commune de Rueil le vingt-neuf mai dernier à midi. Sur la déclaration à nous faite par messieurs André de la Bonninière, marquis de Beaumont âgé de cinquante-deux ans, Grand Cordon des ordres de la Couronne civile de Bavière et de la fidélité de Bade, membre de la Légion d'honneur, etc. Et Pierre Louis de

(1) Cette date qui est fautive est intéressante à noter. On sait, en effet, que l'une des faiblesses de Josephine fut de chercher toujours à se rajeunir. Lorsqu'elle épousa Bonaparte, en 1796, elle déclara à la mairie du II^e arrondissement de Paris qu'elle était née en 1767. Elle se donnait ainsi 28 ans, alors qu'elle en avait 32, étant née aux Trois-Îlets de la Martinique le 23 juin 1763 ainsi que l'établit notre regretté collègue Pichervin dans son *Histoire de l'Impératrice Joséphine* (1909 p. 239). Particulièrement intéressante et peu connue, elle obtenait de Bonaparte qu'il se déclarât né le 5 février 1768 au lieu du 15 août 1769. Ainsi s'atténuaient la différence d'âge de six ans qui séparait les époux.

Bussat, âgé de soixante dix huit ans, ancien maréchal des camps au service de France, chevalier de l'ordre Royal et militaire de Saint-Louis, tous deux domiciliés à Rueil. Et ont signé. Constaté et donné lecture de l'acte par nous Léonard Alexis Bertin, maire de cette commune, faisant les fonctions d'officier public de l'Etat-civil soussigné :

Signé : de Bussat ; le marquis de Beaumont ; Bertin, maire.

Ces jours derniers, je suis retourné à la Malmaison. Dans le cèdre planté par Joséphine, pour commémorer la bataille de Marengo, un merle sifflait et dans un superbe tulipier voisin, apporté, dit-on, d'Amérique pour l'impératrice,



Monument érigé à l'Impératrice Joséphine dans l'église de Rueil, en 1825, par ses enfants, le prince Eugène de Beauharnais et la reine Hortense. La statue est par Cartellier.

(Dessin contemporain de l'érection du monument.)

trice, un rossignol égrenait ses trilles. Dans la chambre où cent ans auparavant agonisait « la bonne Joséphine » il me sembla revoir l'Empereur, trahi, cette fois, par la fortune. En revenant de l'île d'Elbe, l'Empereur vint en pèlerinage à la Malmaison où il fut reçu par la reine Hortense. Il voulut monter seul dans la chambre où était morte celle qui l'avait tant aimé, et il y resta quelques instants. Lorsqu'il redescendit, il était en proie à une émotion qu'il ne cherchait pas à cacher.

Il n'est pas de plus grande douleur, a dit Dante, que de se rappeler, dans le malheur, les jours heureux... *Nessun maggior dolore che ricordarsi del tempo felice nella miseria.*

LES FEMMES ENCEINTES DEVANT LE TRIBUNAL RÉVOLUTIONNAIRE

Par le D^r JEAN AVALON

Le royaliste de Vaublanc a écrit : « L'assassinat de la reine, de la sœur de Louis XVI, et d'un grand nombre de femmes de tout âge, immolées à Paris et dans les provinces sur l'échafaud, donnent à notre Révolution le caractère particulier d'une tâche férocity, qu'on ne trouve dans les annales d'aucun peuple. » En fait on guillotina, à Paris seulement, pendant la Terreur, tout près de quatre cents femmes. Il y eut des « fournées » de dix-sept, dix-huit, dix-neuf, vingt et une et jusqu'à vingt-trois ! Riouffe, témoin oculaire, qui fut lui-même détenu à la Conciergerie, rapporte : « Quatorze jeunes filles de Verdun, d'une candeur sans exemple, et qui avaient l'air de jeunes vierges parées pour une fête publique, furent menées ensemble à l'échafaud. » C'était le 4 floréal. On les exécuta à la lueur des torches.

Dans les lignes qui suivent, notre ami le D^r Jean Avalon s'est inspiré du beau livre où le D^r Max Billard a étudié, avec sa conscience et sa probité coutumières, la question spéciale et si curieuse des femmes enceintes devant le Tribunal révolutionnaire.

LE 5 pluviôse an II, la Convention transformait par décret le palais de l'Archevêché en une infirmerie provisoire destinée uniquement aux prisonniers de la Conciergerie. A la tête de ce singulier établissement, hospice-prison que les malades ne devaient quitter que pour aller rejoindre le bourreau, on plaça un économiste, représentant du Ministre de l'Intérieur, et un concierger, représentant de l'accusateur public, qui devait toujours connaître exactement la population de l'hospice et qui était personnellement responsable des évactions qui pouvaient se produire.

Des trois médecins qui y furent nommés, le premier Thérý, était attaché au terrible Jury d'accusation depuis le 11 juin 1793; aussi ignorant que systématique, il visitait tous ses malades en vingt-cinq minutes et ne connaissait qu'un seul remède, de la tisane ; Fouquier devint bientôt lui donner comme successeur, Enguichard, élève du célèbre Petit, saigneur impitoyable. Les deux autres étaient Naury « homme ignorant, d'une avidité effrénée », et Bayard, un honnête homme, figure rare en cette époque troublée, cherchant à adoucir le sort de ses malades, à les arracher même, par des prodiges d'adresse et de courage, à l'officielle boucherie de l'échafaud.

On y joignit l'apothicaire Quinquet, si triste personnage qui attendait, pour compléter son officine, qu'on eût guillotiné quelques apothicaires.

C'était là qu'on envoyait les condamnées qui faisaient une déclaration de grossesse ; là, qu'elles attendaient leur délivrance avant d'être envoyées à la mort.

A leur arrivée à l'hospice, les médecins assistés de la citoyenne Prioux, sage-femme, dressaient un procès-verbal dont les conclusions étaient soumises à l'accusateur public. Si elles étaient défavorables, on passait outre ; si les

condamnées étaient reconnues « grosses », on accordait un sursis jusqu'à l'accouchement.

C'est le calvaire de ces malheureuses, que nous retrace M. Max Billard dans son livre *Les Femmes enceintes devant le Tribunal Révolutionnaire* (1). Quel terrible réquisitoire que ces pages qu'on ne saurait lire sans une poignante émotion, contre cette Terreur qui traînait à l'échafaud des femmes toutes chancelantes encore, quand elle ne voyait pas à Nantes des femmes grosses avec des enfants.

« Trois femmes virent approcher dans l'angoisse et l'épouvante le moment de la maternité, trois femmes dont la naissance de l'enfant fut le signal du supplice » : M^{lle} Quéteuau, Roger et de la Roche Saint-André.

Veuve depuis six jours du général Pierre Quéteuau, Anne-Marie Latreille, âgée de trente-

Quêteuau s'étant déclarée sur le point d'être mère, la sage-femme Prioux l'emmena dans un local, près du greffe, où les trois médecins Thérý, Bayard et Naury reconurent qu'elle présentait « tous les symptômes (sic) qui caractérisent ordinairement une grossesse d'environ quatre mois ». Trois jours après l'accusateur public faisait remettre au géolier de la Conciergerie une levée d'écrou et conduire, sous bonne garde, la malheureuse à l'hospice de l'Archevêché.

Elle allait y rencontrer une autre femme attendant aussi le moment de la maternité, Victoire Lesclapart, âgée de quarante ans, veuve de Jean Gaspard Roger, condamnée à mort avec son mari pour « avoir prouvé dans plusieurs circonstances son aversion pour la Liberté et le Gouvernement républicain ». Reconnue enceinte de huit mois elle fut transférée à l'Archevêché en attendant le terme fatal.

Peu de temps après, à quelques jours d'intervalle, M^{lle} Quéteuau faisait une fausse-couche de cinq mois et M^{lle} Roger accouchait à terme.

Le D^r M. Billard a relevé aux Archives le certificat des médecins concernant ces deux victimes :

Nous soussignés, officiers de santé du Tribunal révolutionnaire établi à Paris, certifions que la femme Quéteuau, qui a fait une fausse-couche à l'hospice du tribunal, est actuellement en convalescence ; et que la femme Roger est accouchée à terme et qu'elle est actuellement en convalescence. En foi de quoi, nous avons délivré le présent certificat.

Paris, ce vingt-deux floréal, l'an II^e de la

République Française une et indivisible.
BAYARD, THÉRÝ

Le même jour, par un jugement signé à la hâte :

Le Tribunal, après avoir entendu l'accusateur public en son réquisitoire, ordonne qu'il



Vue de l'Archevêché, du Pont Notre-Dame.
Dessin de Nicolle (Collection Destailleurs.)

(Cliché Perrin et C^e)

quatre ans, avait été mêlée au procès du père Duchesne : des vingt accusés, tous furent condamnés, sauf un sieur Laboureur, alchimiste et médecin, qui dans cette affaire avait servi d'espion au Comité de Salut Public. La veuve

sera passé outre, dans les vingt-quatre heures, à l'exécution des jugements des quatre et vingt-six germinal dernier qui condamnent les dites veuve Quétineau et femme Roger à la peine de mort, le tout à la diligence de l'accusateur public.

Deux heures après, grâce à cette diligence, le tombeau fatal s'ébranlait vers la place de la Révolution, et M^{me} Quétineau et Roger, toutes deux intrépides et calmes, courbaient la tête sous le fatal couperet.

M. Max Billard nous conte aussi, d'après les Mémoires de la marquise de la Rochejaquelein, l'histoire d'une jeune femme, Madeleine Binet-Gasson, exécutée à Nantes après sa délivrance :

Sur le registre du greffe, la marquise de la Roche-Saint-André est qualifiée d'ex-nubie avec cette mention : « A suivi les brigands avec son mari, jusqu'au mois d'octobre dernier ; après le passage de la Loire, les brigands ayant été mis en pièces, elle s'est réfugiée aux environs d'Ançenis, déguisée en paysanne. A mort » (5 juillet 1794).

Au moment où elle allait monter sur l'échafaud, la malheureuse femme se déclara dans un état de grossesse avancée, et un sursis lui fut accordé. Le pauvre petit être qui vit le jour dans la prison du Bouffay ne vécut que quelques semaines. Une geôlière compatissante offrit à la captive de substituer un autre enfant au sien ; mais par un sentiment qui serait sublime si l'on ne savait ce qu'est le cœur d'une mère, la marquise de la Roche-Saint-André refusa l'offre de cette femme généreuse qui lui procurait ainsi une brèche de salut. Le jour même, l'homme qui faisait l'appel des victimes entra dans la prison, un papier à la main.

— La citoyenne La Roche, cria-t-il.
Elle répondit impassible et résignée à l'appel de son nom.

— Nous ne l'avions laissé venir que pour nourrir ton enfant ; il est mort, tu vas mourir à ton tour.

Et il la conduisit sur la place que dominait le beffroi et où avaient lieu les exécutions capitales, quand Carrier ne remplaçait pas par l'eau de la Loire l'arme blanche du supplice.

Mais il y eut plus lamentable encore. Carrier, ce colosse de la Terreur, dont le nom seul rappelle l'idée de tous les crimes, fit, au mépris de la loi, noyer des femmes grosses. Des notes d'audience de son procès, M. Max Billard a extrait des témoignages accablants. Pêle-mêle, avec des enfants et des vieillards, des femmes enceintes furent noyées, malgré les certificats des médecins : Fouquet donnait l'ordre de tuer ainsi le royalisme dans son germe.

Sachant qu'une déclaration de grossesse les rendait inviolables, nombre de femmes se disaient sur le point d'être mères, dans le but d'obtenir un sursis que le tribunal, sur avis des médecins, n'osait pas toujours refuser. L'amour de la vie ne justifiait-il pas la défaillance, l'aveu d'une faute contre le devoir ou la pudeur ?

Condamnée à mort comme conspiratrice, la princesse de Monaco se déclara enceinte « de trois mois, ayant eu un commerce charnel avec une personne dont elle ne voulait pas donner le nom », et fut envoyée à l'hospice



La Prison de Saint-Lazare. — Récréation des prisonnières.

(Dessin de Hubert Robert)

Ce tableau, peint d'après nature, montre l'insouciance et la tranquillité d'âme des prisonnières. Les amusements de leur enfance présidaient à leur agonie.

spécial du Tribunal Révolutionnaire. Le soir même deux hommes et une femme, le médecin Enguchard, la sage-femme Prieux et l'apothicaire Quinquet, dont on n'est pas peu surpris de voir figurer le nom au bas de la plupart des procès-verbaux de visite, venaient s'assurer de la véracité de ses dires et ne constataient aucun signe de grossesse.

La princesse venait à peine de subir l'examen médical qu'elle écrivait à Fouquier-Tinville :

« Je vous prévins, citoyen, que je ne suis pas grosse. Je voulais vous le dire, n'espérant plus que vous veniez je vous le mande. Je n'ai point sali ma bouche de ce mensonge dans la crainte de la mort, afin de couper moi-même mes cheveux et de ne pas les donner coupés par la main du bourreau. C'est le seul legs que je puisse laisser à mes enfants, au moins faut-il qu'il soit pur. »

La princesse avait employé le répit que lui avait procuré son héroïque mensonge à briser un carreau de vitre et à scier ses cheveux avec un morceau de verre. Elle en fit un paquet auquel elle joignit deux lettres, l'une pour la gouvernante de ses filles, l'autre pour ses enfants...



(Cliché Perrin et C^e)

La Princesse Lubomirska.
(Musée Czartoryski, Cracovie.)

De l'ouvrage de M. Max Billard nous extrayons ces pages relatives à cette belle étrangère, la princesse Lubomirska, et qui montrent bien jusqu'où pouvait entraîner la suggestion de la peur.

Condamnée à mort, elle se déclarait enceinte de six semaines ; elle fut extraite de la Conciergerie et transférée à l'hospice de l'Archevêché.

La jeune princesse frémissait chaque jour que son état ne fût constaté. Est-elle à blâmer ? Qui pourrait ne pas la plaindre ? Elle fit tout ce qu'il faut pour être enceinte ; elle n'eut plus qu'une idée, trouver quelqu'un pour lui rendre ce triste office.

Un jeune abbé, beau, héroïque, sentimental — c'était l'abbé de la Trémouille, simple clerc tonsuré, mais non dans les ordres — ému de sensibilité, sans doute, conceut le hardi projet de procurer à cette femme dans l'angoisse et l'épouvante, dans la beauté resplendissante dans le sombre dédale des corridors, ce qui manquait à sa tranquillité pendant neuf mois. L'un et l'autre passaient journellement devant la porte d'une salle de bains destinée aux malades. Cette salle était gardée par un porte-clefs. Or, l'idée ingénieuse — un éclair du

cœur — vint soudain au galant prisonnier, qu'en remontant de la promenade, la belle étrangère, objet de sa sollicitude, pourrait se glisser furtivement dans la salle ordinairement vide à cette heure, qu'ensuite rien ne serait plus facile que d'aller l'y rejoindre dans la pénombre du soir — favorable aux confidences intimes, — et d'y demeurer renfermé avec elle les courts instants nécessaires à l'accomplissement de ses anacronistiques desseins. Il ne s'agissait que de gagner le porte-clefs, à qui celle des baines était confiée. L'amoureux jeune premier crut qu'il n'avait qu'à parler pour s'en faire un ami et l'heure des rêves bouillies et du pain noir, mettant de triples talons rouges pour s'élever à la hauteur de sa bonne fortune, lui offrit généreusement au porte-clefs deux mille écus pour ébranler sa fidélité. Mais le gardien était esclavé de sa consigne, il se montra inflexible, nous dit M. Doucet-Suriny, et s'en fut vite tout conter à Fouquier-Tinville qui, tout entier à sa terrible mission, ne cherchait qu'à faire provision de noms pour ses fourrées. Toujours est-il que le lendemain 15 juin 1794, le jeune abbé, ce héros d'amour, n'existait plus.

M. Stryenski, l'élegant et consciencieux historien de la princesse Lubomirska, avait laissé planer un doute sur l'authenticité de l'intrigue galante qu'elle chercha à mener dans le jardin de l'Archevêché. Or, voici un document inédit qui a son importance, en dehors de son intérêt de curiosité, et qui permet d'établir d'une manière irréfutable l'exactitude du récit de l'anecdote de l'époque, M. Doucet-Suriny, enfermé lui aussi à l'Archevêché, qui a conté cette idylle de prison.

AU CITOYEN FOUQUIER-TINVILLE
ACCUSATEUR PUBLIC PARIS

Citoyen,

Comme je ne connais point tous les tripoteurs de lettres, je te fais part de celles qui me sont parvenues ; je suivrai régulièrement cette marche chaque jour. Il n'y a rien de nouveau à l'hospice. Si ce n'est que la princesse a encore cherché à séduire un infirmier pour lui procurer une entrevue avec la Trémouille : mais tu peux être tranquille.

Salut et fraternité.

RAY.

Le douze messidor (30 juin), M^{me} Lubomirska était transférée à la Conciergerie où elle subissait la visite des médecins. Le certificat d'Enguchard et de Naury conduisant que l'examen n'avait fourni aucun signe de grossesse, la malheureuse passait immédiatement à la « toilette ».

D'autres encore se déclarèrent sur le point d'être mères après avoir fait ou dit avoir fait

tout ce qu'il faut pour l'être dans l'espoir d'obtenir un sursis, et qui ne réussissent, aux dépens de la vérité et de la pudeur, qu'à prolonger leur existence d'un seul jour :

La femme Lusigny et la femme Drieux ;

M^{me} de Talleyrand-Périgord et de Butler ;

M^{me} d'Hinnisdal, de Meursin et de Fleury pour qui l'on porta la torture jusqu'à exiger, par déclarations signées d'elles, les noms de ceux dont elles se prétendaient enceintes ;

Marguerite Goupil, la mère Duchesne, femme d'Hébert, « l'homme classé au musée des monstres », qui monta sur la même charrette que l'infortunée Lucile Desmoulins et qui, à l'instar du hideux pamphlétaire son mari, tomba en défaillance devant la guillotine ;

Olympe de Gouges, « cette femme d'esprit et d'imagination, au caractère aventureux et chevaleresque, qui se mêla à tous les événements de la Révolution avec plus d'entraînement que de méchanceté », et que Fouquier-Tinville, se fondant sur ce qu'elle était emprisonnée depuis cinq mois, et que « d'après les règlements concernant les maisons d'arrêt, il ne doit exister aucune communication à l'intérieur et à l'extérieur entre les hommes et les femmes détenus » fait exécuter dans les vingt-quatre heures, malgré sa déclaration de grossesse sur laquelle les médecins n'ont pu porter un jugement positif vu l'époque récente à laquelle elle prétend la faire remonter ;

M^{lle} Kolly qui, après avoir obtenu un premier sursis, déclara avoir fait clandestinement une fausse-couche, et avoir depuis « communiqué dans les lieux d'aisance, qui se trouvent dans la petite cour, avec un homme habillé de gris, vêtu simplement et de moyenne taille, à elle inconnu et auquel elle avait donné un assignat de 50 francs » et qui, malgré ces déclarations de honte successives, ne pouvait empêcher le tribunal impatient de requérir l'exécution du jugement dans les vingt-quatre heures ;

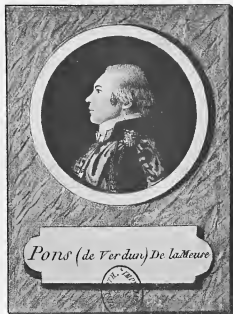
La marquise de Charry encore dont M. Billard nous conte l'idylle avec le député Osselin, membre de la municipalité du 10 août 92, dans un sauvage patriotisme, ordonna les massacres des 2 et 3 septembre et qui acheva de détruire la monarchie ;

Une jeune fille de dix-sept ans enfin, qui n'avait pas même l'âge du crime, dont on ne nous a pas conservé le nom, qu'Enguichard et Nauray ne reconnurent pas enceinte et qui fut guillotinée le lendemain.

Et pourtant, à l'heure où Fouquier-Tinville et son tribunal montraient un tel mépris pour les vies humaines, on poursuivait un boucher de Bondy « prévenu de conspiration en tuant une vache pleine pour détruire l'espèce » !

Après le terrible drame du 9 thermidor, alors que le patriotisme incédés des thermidoriens flottait encore entre l'assassinat et la clémence, un avocat plus connu, avant la Révolution,

par ses poésies légères que par ses plaidoyers, Pons de Verdun, montait à la tribune de la Convention pour plaider la cause des malheureuses femmes condamnées à mort par le Tribunal Révolutionnaire et dont l'exécution



(Cliché Perrin et C^{ie})
Pons de la Meuse.
(Cabinet des Estampes.)

avait été suspendue parce qu'elles avaient été reconnues enceintes. Son projet de décret par lequel le sursis provisoire à tout jugement rendu contre des femmes dont l'exécution avait été suspendue pour cause de grossesse était déclaré définitif fut adopté d'enthousiasme par la Convention. Pons de Verdun a raconté que, sitôt ce décret rendu, il courut à la Conciergerie, et qu'il eut le bonheur d'arracher à la mort plusieurs femmes déjà condamnées ou sur le point de l'être, en leur conseillant de se déclarer enceintes.

Toujours est-il que les femmes enceintes allaient être mises en liberté ; et c'est l'histoire de ces malheureuses attendant toujours dans l'angoisse et l'épouvante le moment de la maternité, que M. Max Billard a pu reconstituer à

l'aide des dossiers des Archives et par laquelle il termine son livre.

Il y a ajouté un chapitre sur le sort des enfants, des femmes guillotines et des femmes enceintes qui échappèrent à l'instrument de mort. Tous les historiens se contentent de dire sur ce point qu'ils étaient envoyés aux Enfants-Trouvés. Or M. Billard a compulsé, à l'hospice des Enfants-Assistés, les registres des Enfants Trouvés et aussi les feuilles d'entrées du dépôt, et il n'a constaté aucune mention d'enfant provenant de l'Archevêché. Il savait pertinemment que la femme Roger avait accouché à l'Archevêché à la fin de germinal ; or, ni dans ce mois, ni dans le cours de celui qui précède et des deux qui suivent, il n'est fait mention sur les registres et les feuilles d'entrée d'un dépôt d'enfant provenant de l'hospice-prison où la mère avait accouché, et pourtant mention de la provenance est toujours consignée sur les registres.

Comme le Tribunal révolutionnaire dont il n'était qu'une annexe, l'Hospice national ne pouvait exister que durant une période de troubles et de violences. Un décret rendu par la Convention le 22 fructidor an II avait préparé sa suppression et le 16 nivôse an III, la commission des Secours publics exposait en détail à celle des administrations civiles, police et tribunaux, les raisons justifiant la suppression de cette institution anormale qui comptait environ quinze mois d'existence.

Le livre de M. Max Billard nous fait revivre les heures terribles qu'y passèrent dans l'espérance, dans la crainte et dans l'angoisse, ces malheureuses qui n'attendaient de leur grossesse qu'un sursis à l'échéance fatale et pour qui l'heure de la maternité serait aussi celle de l'échafaud.

Il est horrible de constater que si le Tribunal révolutionnaire accordait, au début de sa carrière, un sursis de plusieurs mois à la condamnée dont la grossesse n'était pas absolument manifeste, il ne tenait plus compte, après la loi de prairial, des déclarations des médecins.

Peut-être aussi ces derniers, trop oublieux de cette humanité qui est l'honneur et le devoir de notre profession, ne surent-ils pas toujours affirmer avec assez de caractère qu'on ne saurait avoir quatre mois poser de diagnostic précis ? Plus de fermeté eût peut-être sauvé quelque malheureuse qui marcha à la mort, un enfant dans son sein !

Ces morts de femmes furent terribles, et ce sont là des crimes qui déshonorent la plus belle des causes ! Ce qu'il y eut de plus remarquable, ce fut l'impassibilité, le sang-froid de ces victimes qui allèrent à la guillotine, qui se penchèrent résignées sous le fatal triangle d'acier et qui moururent à merveille, mieux que des hommes !



Vue et perspective du Châtelet de Paris, d'après une gravure de 1793, sous le règne de Charles IX, le Duc de Lorraine, le fils de Louis XIV, qui comprit un moment l'hospitalité pour les déshérités, et qui, le lendemain de sa prise pour y renfermer la prison municipale de la Ville de Paris, y fit le Châtelet, le 10 thermidor, 1793, d'après une gravure de 1793.

(Cliché Perrin et C^{ie})

Vue du Château de Bicêtre (Vieille gravure).

GUÉRISSEURS ET SORCIERS LIMOUSINS

Par G. MICHEL COISSAC

« Il est difficile de séjourner en certaines régions du Limousin, dit Gaston Vuillier, sans être pris par l'étrange rêve de l'occulte... La vie que mène le paysan nous semble faite pour perpétuer ses idées et lui conserver longtemps ses traditions. Il est le familier de l'aube et du crépuscule. Des nuits entières, même par l'orage, les pêcheurs courent les gorges, s'enfoncent dans des abîmes, à travers des rochers où se brise la rivière écumante... Des heures et des heures le braconnier veille dans la clairière, épiant le gibier, attentif au moindre bruit. Les premières lueurs du jour guident le labourer dans les sentiers; éternellement le berger contemple la lande monotone et le vol des nuées. Dès lors tout a un langage pour ces montagnards: la lune, les étoiles, le nuage, le vent, l'arbre et la fleur. Mais la nuit surtout lui parle... Le mélancolique et sauvage mystère de la nature au milieu de laquelle il évolue, évoque à toute heure dans son esprit un monde occulte et troublant qui l'hallucine et le hante. Tout cela, en dehors de l'atavisme et des traditions perpétuées, nous explique l'attrait du paysan pour les pratiques cabalistiques du magicien et du sorcier, qui savent habilement mêler le signe de la croix à l'évocation diabolique et vont, à travers la lande, par certaines lunes, faire des invocations au firmament avant de cueillir les simples. »

Si nous ouvrons le Larousse au mot *sorcier*, nous lisons : « Personne que le peuple croyait autrefois en société avec le diable pour faire des maléfices », et à titre d'exemple : « la croyance aux sorciers n'a pas encore entièrement disparu chez les peuples sauvages. » Peut-être, s'agirait-il de s'entendre sur le mot *sauvage*; car dans notre civilisation bien mieux, dans les milieux modernes les plus instruits, les plus éduqués, les sorciers existent toujours et toujours sont craints ou écoutés. Il y a moins de magie probablement qu'au moyen-âge, il existe autant de sorcellerie. Les « medzes » limousins, les « besaciens » des Alpes, les « sagneuses » des Ardennes, les « pillawers » de Bretagne continuent la tradition des sorciers d'antan et demeurent presque aussi suivis que leurs devanciers. Dans toutes les fêtes votives de nos villages, dans les grandes foires, ne manquent jamais les voitures de romanichels diseurs de bonne aventure ou donneurs de formules souveraines; et ils continuent de faire recette. On reçoit encore avec tremblement la « gypsie » à figure de pythonisse qui va, de ferme en ferme, lire dans les mains, ou qui sort un jeu de « tarots » crasseux, du fond de ses robes en guenilles. Jeteurs de sorts, forgerons de maléfices, gens à « mauvais œil », gens nés sous la lune maudite ou un vendredi de carême, détenteurs de secrets, devins ou endiables poursuivent leur œuvre d'exploitation de la crédulité.

Peut-on affirmer que l'instruction et le progrès ont détruit leur prestige? Certes, il y a moins de naïfs dans nos campagnes et si le sorcier n'y est pas encore une exception, il y devient plus rare et son influence s'use chaque jour. Mais la sottise humaine a évolué comme toute chose. Ouvrez maints grands quotidiens au jour de leurs petites annonces, feuilletiez certaines revues illustrées dites « magazines » à tirage considérable, de luxe presque artistique, dont le sommaire étale des noms illustres de l'art, de la science et de la littérature, et comptez les annonces, les colonnes de réclame,

réservées à toutes les « étoiles » de la magie, aux prophétesses, aux liseuses d'avenir, aux inventeurs de systèmes infaillibles, aux détenteurs de panacées. Peut-être vous effraieriez-vous de tant d'absurdités, peut-être auriez-vous piétiné opinion de notre époque. De tel castel part une bague magique souveraine contre tous

lance des « fétiches », des « amulettes », tout comme le sorcier chez les nègres, et on réclame à cor et à cri son précieux talisman.

Nous étudierons plus tard cette psychologie relative à la crédulité, pour ne pas ajouter à l'absurdité contemporaine. Nous voudrions simplement, aujourd'hui, parler des sorciers guérisseurs et, en particulier, des sorciers limousins. Ce sera comme le complément de l'intéressant article sur les « Bonnes Fontaines » de notre ami A. L. Bittard, paru ici-même (1).

Dans notre livre *Mon Limousin*, nous avons consacré plusieurs chapitres à cette branche du Folklore. Si le magicien est plutôt rare, le sorcier, lui, nous coudoie pour ainsi dire à chaque pas; car les sorciers peuvent revendiquer de très lointaines et de très illustres origines. Ils sont vieux comme le monde, puisque à côté de la première croyance a poussé la première crédulité. Fort probablement les sorciers « guérisseurs » précéderent les « enchanteurs ». Les chants d'Orphée, ce sorcier-poète, opéraient des prodiges; les fils d'Autolykos, selon Homère, étaient des sorciers qui arrêtaient par leurs incantations le sang de la blessure d'Ulysse. Les Druides comprenaient un collège spécial de devins-guérisseurs. Il suffit de lire Pline ou Caton pour s'édifier sur le rôle étrange et considérable des détenteurs de pouvoirs occultes. Caton affirme l'efficacité du *Veta donata Daries Dardaries Astataries* pour nombre de maladies; de l'« abracadabra » contre les maux vulgaires, du « diccuma » contre l'hémorragie, etc... formules qui n'ont fait que précéder le « forçure-reforçure, je te force et reforce » avec lequel nos sorciers limousins prétendent guérir les « efforts ». Et l'Eglise dut, de tout temps, combattre de telles pratiques. Les canons pénitentiels condamnaient à sept ans de pénitence la pratique de la magie ou de l'enchantelement, et à cinq ans, l'art

divinatoire et la consultation des devins.

(1) Les Bonnes Fontaines en Limousin, par A. L. Bittard, Æsculape, juin 1913.



(D'après le cliché du Tour du Monde.)

L'envoitement par l'image reflétée.

(Dessin de Gaston Vuillier.)

les maux; tel bijoutier dont la boutique fait l'ornement des boulevards de la capitale ou des grandes rues de nos villes de province,



D'après le cliché du Tour du Monde

L'Enclavement du loup.

(Dessin de Gaston Vuillier.)

Le sorcier limousin que représente ici Gaston Vuillier écarte le loup des troupeaux par ses exorcismes ou ses incantations, il l'« enclavèle », suivant l'expression limousine. « A sa présence le loup s'enfuit, la gaeule béante, dans l'impossibilité de mordre ; sa cruauté reste ainsi paralysée jusqu'au moment où il a traversé un cours d'eau. » (G. Vuillier.)

Le pape Innocent VIII lance une bulle contre les sorciers, dont s'occupent plusieurs conciles. Rien ne peut détruire leur œuvre, parce qu'enracinée dans le peuple ; Circé continue à régner sur une foule d'adeptes. Il y en a des sorcières si puissantes qu'elles inquiètent les princes sur le domaine desquels elles exerçaient.

De nos jours, les sorciers ne font plus recette, sauf quelques « rebouteux » célèbres. La plupart se contentent d'une bouteille au cabaret, ou de menus cadeaux. Beaucoup, chose à noter, continuent par tradition ; leur pouvoir est dans la famille, ils ne veulent pas le laisser perdre : c'est un héritage transmis de père en fils, une sorte de prestige sinon une fortune. Il en est de « bonne foi », très jaloux et très fiers de leurs privilèges ; d'autres, en plus grand nombre, simplement des malins, profitant de leur réputation pour s'octroyer quelque influence et surtout se procurer des satisfactions avec les éternes reçues. En tout cas, ils ne révèlent jamais leurs prétendus secrets et ne font point parade de leurs titres ; il suffit que la foule les désigne et leur octroie la réclame utile. Ils ne reçoivent plus avec le cérémonial de jadis, assis dans un fauteuil de bois sculpté, près du foyer, ni ne portent plus la fameuse bague, dont ils étaient si orgueilleux.

« Cette bague, écrivait Charles Sylvain, de Clermont-Ferrand, vue de face, est l'image de l'œil. La forme arrondie représente le globe oculaire ; le centre du bézoard (1), de couleur noire, nous représente la pupille ; avec les bords de couleur blanchâtre, nous avons la cornée. Les dents de soie symbolisent les cils, et la torsade, les bords de la paupière. Le bouton et les traits gravés en figurent le coin. Cet œil est tout simple. L'œil du monde, c'est-à-dire le soleil... Le bézoard passait pour posséder des propriétés merveilleuses ; dans certains cas spéciaux, il pouvait même rendre la vie. »

« Ainsi, à l'influence bénéfique de l'œil solaire, se joignaient les vertus propres à la matière employée pour symboliser cet œil. Il n'est donc pas étonnant que nos sorciers auvergnats, bague au doigt, aient eu le pouvoir, non seulement de chasser les maladies contagieuses, mais encore de guérir les maux d'yeux et de conjurer les mauvais sorts. »

« Pour les yeux, le bézoard remplaçait avantageusement cette sorte de petite agate blanche qui constituait ce que les empiriques appellent la pierre de la maille ou la pierre d'hirondelle dont le simple contact guérissait toutes les ophtalmies (1). »

Dans presque tous les villages de la Haute-Vienne, il y a, dans chaque foyer, une pierre précieuse (no tasser), grosse perle de couleur marron, percée en son milieu, que l'on suspend au cou pour enlever les marques des yeux : ce talisman passe de maison en maison, suivant les besoins. L'application d'une compresse d'herbes dites herbes des marques, produit, dit-on, le même effet. A Tulle, on a la plus grande confiance dans les *tesseous*, petites pierres polies de couleur variée, passées dans une ficelle comme des grains de chapelet. On les met autour du cou : ce sont les talismans des sorcières, talismans variant à l'infini, tous plus bizarres les uns que les autres, tous également absurdes. Tantôt ils consistent en une simple formule, le *brivé*, écrite sur un bout de papier roulé, puis soigneusement ficelé. Voici

le brivé qui guérit les enfants des vers : *Sanctus + homo Job + libera a verminibus* (ici le nom du malade) *in nomine Patris + et Filii + et Spiritus Sancti + Amen +*. Tantôt ce sont des sachets remplis de brins d'herbes, de rognures d'ongles, d'objets hétéroclites. Aux environs d'Ambazac, le malade atteint des fièvres doit porter au cou une herbe spéciale enveloppée dans un chiffon ; mais le fiévreux a bien soin de ne pas voir cette herbe, au risque d'en détruire les effets.

Avant d'aborder la part des Guérisseurs et des Remèdes, il convient de signaler les étranges pratiques de l'envoûtement, de l'enclavement et surtout le martelage de la rate.

L'envoûtement est toujours pratiqué dans le Limousin et y répand même terreur qu'aux temps d'ignorance et de superstition. Les sorciers envoûteurs sont redoutés et ménagés ; ils ont pacté avec l'enfer, et pour rien au monde il ne faudrait les contrarier, se les mettre de « mauvais œil ». Ils font « sécher » à plaisir les hommes et les animaux.

L'une de leurs plus curieuses pratiques est l'envoûtement par l'image reflétée. Notre ami G. Vuillier, à qui on devra recourir pour ce sujet et qui, avec tant de talent, a décrit les superstitions du Limousin, par l'image et par la plume, nous détaille cette pratique. La personne qui vient consulter est placée à côté du magicien et en face d'un baquet rempli d'eau. Le sorcier lui remet un grand couteau, puis l'oblige à fixer obstinément l'image qui doit apparaître dans le miroir liquide ; au moment de l'apparition, il commande de frapper, et si, sous le coup de la lame, la figure s'évanouit, le sort est conjuré.

Nous ne reviendrons pas sur les divers modes d'envoûtement pratiqués. Mais il convient de signaler la curieuse intervention des animaux, que le sorcier « enclavèle » à son gré, c'est-à-dire charge des maux dont souffre celui qui s'adresse à lui. Les meneurs de loups limousins sont passés maîtres en cet art.

Plus digne d'attention encore l'envoûtement par les arbres, non seulement à l'aide d'inci-



D'après le cliché du Tour du Monde.

Traitement de l'érysipèle.
(Dessin de Gaston Vuillier.)

(1) Du persan *badzashar* : concrétion pierreuse qui se forme dans l'estomac de certains animaux et qui neutralise les poisons et surtout les venins.

(1) Antoinin Meyniet : Auvergne et Auvergnats.



Les frères Camus exerçant leur métier de rebouteux à Nonhant (Creuse).

La renommée des Camus est grande, non seulement dans la Marche mais encore dans le Bourbonnais et les départements limitrophes de la Creuse. Depuis plusieurs générations on les reconnaît comme habiles à guérir les fractures et les « foulures » des membres.

sions dans l'écorce, de blessures à l'aubier ou de signes cabalistiques, mais de simples passes, suffisant à « inoculer » le mal tout entier au végétal pour en débarrasser le patient. Un homme tremblait de tous ses membres d'une fièvre maligne, qui s'en fit chez un « metze » limousin (1). Celui-ci le conduisit sur la hauteur au-dessus d'un chêne dont le feuillage immobile tachait d'ombre la nuit. « Regarde cet arbre, s'écria le sorcier, qu'il tremble de tes tremblements... Sûr, comme tordus par la tempête, les rameaux frémissaient à mesure que s'effaçait la lune. Et, au matin, le fiévreux ne ressentit plus rien, la maladie était « transplantée ». Est-ce la fameuse et si discutée extériorisation de la sensibilité ? Aux savants de conclure, et alors il y aurait à examiner les « jeteurs de sorts », mais ils ne rentrent pas dans notre étude.

Quelque surprenant que soient ces pratiques, elles doivent céder la place au fameux « martelage de la rate ». Cette décevante médication, qui tient de la fable, tant elle paraît incroyable, est au pouvoir très spécial des seuls « metzes » ou sorciers forgerons.

Gaston Vuillier a rendu célèbre le maître Chazal (2) dont plusieurs écrivains ont aussi parlé. Il cite Auberti, capable de traiter la rate, de par sa naissance au neuvième rang, neuvième garçon de sa famille. Il en est d'autres, moins courus, plus silencieux, qui un peu partout, dans la province, battent vigoureusement l'enclume dans le mystère de la nuit.

Laissons la parole à G. Vuillier, pour le tableau d'un martelage de la rate ; c'est une des plus fortes pages du peintre-écrivain.

Chazal, avec lequel j'étais en relations amicales, vint

un jour me trouver, et, quoique personne ne fût là pour l'entendre, il me prit par le bras, m'entraîna dans un coin, et, se penchant vers mon oreille, me dit mystérieusement, à voix très basse : Venez ce soir à la forge, à dix heures, on vous attendra ; vous frapperez trois coups. Gardez ceci pour vous seul, ajouta-t-il. Et il disparut. Evidemment, connaissant mon homme, je soupçonnai qu'il avait une chose particulièrement intéressante à me montrer. Je n'hésitai donc pas à répondre à l'appel qu'il m'avait adressé, et à dix heures je gravissais le chemin qui mène à la forge. Le village dormait, on n'apercevait aucune lueur.

Un aboi de chien jappa à la lune et l'éternelle rumeur du forrest seuls, dans la nuit montaient. Arrivé à la forge, je frappe trois coups avec mon bâton ; la porte s'entrouvre et se referme aussitôt sur moi.

Le spectacle qui s'offre à mes yeux est étrange. Chazal, en manches de chemise, un lourd marteau de fer à la main, se tient debout devant l'enclume. Il paraît transfiguré, ses yeux brillent : une rougeur insuite colore son visage et ses lèvres blanches flottent, lumineuses, autour de sa tête. Près de lui des femmes, couvertes de grandes capes sombres, déshabillent un jeune garçon maigre, presque exsangue, qui roule des yeux effroi.



D'après le cliché du Tour du Monde.
Le martelage de la rate. (Dessin de Gaston Vuillier.)

Un vieillard, les bras nus, agit frénétiquement le grand soufflet qui va et vient avec rapidité, faisant un grand bruit rythmé. La forge entière est éclairée des reflets saugnants du brasier, tandis que, dans l'ombre, se meuvent confusément des silhouettes.

Chazal est toujours debout, immobile, grave, la main sur le marteau, ceint de rouge, illuminé par la flamme. L'enfant est nu, très pâle. Chazal murmure quelques mots d'une voix brève ; aussitôt l'enfant est étendu sur l'enclume et, tandis que sa mère le saisit par le bras, une autre femme retient ses jambes et le forgeron, de sa main gauche, soutient sa nuque.

Un effroyable rugissement tout à coup fait trembler les vitres, en même temps le bras de Chazal se lève et s'abaisse ; le marteau frappe l'enclume avec violence. Le corps de l'enfant est tout secoué par des frissons. Sur son visage défilent, ses yeux terrifiés s'ouvrent, et de grosses larmes coulent le long des joues de la mère. Un autre cri sauvage retentit, de nouveau le marteau tombe sur l'enclume, dont les vibrations métalliques font tressaillir un instant la forge.

Le vieillard, environné d'étincelles, active toujours le brasier, qu'il attise avec la pointe incandescente du fer. On entend d'un grand vent de tempête passait et repassait sur nos têtes : c'était le bruyant froufrou du soufflet.

Chazal pousse un troisième rugissement plus effroyable encore.

Cette fois le marteau retombant s'arrête net au-dessus du ventre du malade, puis doucement il vient frôler l'épiderme.

Aussitôt le soufflet infernal se tait ; le brasier, recouvert de mâchefer, s'éteint.

L'enfant épouvanté est habillé en hâte et emporté par les femmes.

Le vieillard à disparu. Chazal remet sa veste et s'en va. Stupéfait, je reste cloué sur place, j'ai de la peine à me ressaisir.

La scène inouïe, fantastique, à laquelle je viens d'assister, m'a troublé au plus profond de mon être.

— Allons nous coucher, monsieur, dit le Metz de sa voix rude, à demain.

— A demain, dis-je à mon tour.

Je le quittai.

La lune baignait de clartés douces l'espace endormi et des profondeurs de la gorge montait toujours, comme une plainte, l'éternelle rumeur des eaux.

Voilà la plus sensationnelle des cérémonies des sorciers limousins. Il en est d'autres qui l'égalent en expression, aucune ne peut lui être comparée comme mise en scène, sans peut-être la guérison de la Naudze qui est là-bas, en Corrèze, la maladie de langueur des enfants. Pour cette pratique, on fait appel à quatre femmes réputées pour tenir le « don » en partage. Elles se placent debout, de chaque côté du berceau, aux quatre coins duquel on allume quatre cierges d'égale longueur, on plante

les cierges et pendant qu'ils brûlent, les sorcières mament des oraisons, chacune à un saint d'une bonne fontaine. La première chandelle éteinte indique la fontaine dans laquelle il conviendra d'aller plonger le petit malade sans retard. Cette cérémonie doit avoir lieu la nuit, en grand secret, les femmes portant sur la tête un long voile noir.

Pour traiter l'érysipèle, le sorcier se contente d'acquiescer des cercles magiques en récitant d'incohérentes formules : le remède est souverain.

On ne sera pas étonné d'apprendre que les rites de ces extraordinaires pro-



D'après le cliché du Tour du Monde.
Le Metz Chazal. (Dessin de Gaston Vuillier.)

Le mot metze, meize en vieux français, désigne, en patois limousin, tout à la fois le médecin, le mage et le magicien. Le metze Chazal, que G. Vuillier représente ici, exerça longtemps le métier de forgeron. « Un peu partout, dit G. Vuillier, le forgeron, familier du feu, passe pour manier des forces occultes, probablement vieux souvenirs alaviques des Cabires, compagnons de Vulcain dans les fournaises de l'Etna ».

1. Metz ou Meze (médis).
2. Gaston Vuillier : *Le Tour du Monde*, Hachette et C^{ie}, n^{os} 37, 38, 39, 14, 21 et 28 septembre 1901.



D'après le cliché du *Tour du Monde*.
L'envoûtement par le cœur de bouf.
(Dessin de Gaston Vuillier.)

cédés rempliraient des volumes. Il existe d'ailleurs des livres manuscrits où maints sorciers ont consigné leurs recettes; cependant la plupart, jaloux de leurs prérogatives, se contentent d'en instruire verbalement un des leurs, celui qui doit leur succéder et maintenir le « secret » dans la famille. Nous recommander à leurs malades, ou à ceux qui les vivent opérés, de ne rien divulguer de ce qu'ils auraient appris ou vu; d'annoncer « les sorciers » porterait malheur. A ces nos paysans n'en parlent-ils jamais.

Devons-nous ouvrir une parenthèse pour les rebouteux? Convient-il de leur rattacher les « conjureurs » de plaies, de brûlures, les guérisseurs de furoncles, de panaris; ceux qui font *puiser le lait, arrêter le sang*, calment la colique, etc...?

Lou pignarré, cultivateur à Ladrat, commune de Saint-Julien-le-Petit (Haute-Vienne), guérit, par correspondance, une maladie connue dans nos campagnes sous le nom de *catari* (les convulsions probablement). Il récite ses prières et se tenant sur les mains, les jambes en l'air.

Les premiers lundis et premiers vendredis de chaque lune, une femme très connue à Ladignac, faisait disparaître les darts et les eczémas par sortilège... et application d'un onguent composé de suie et de suif, après avoir fait le tour de la partie malade, avec son doigt.

Les rebouteux en renom sont légion dans le Limousin. Il nous suffira de citer Jean Vergne « l'homme des maisons », du hameau de Pont-de-Maussac, canton de Meymac (Corrèze), ancien domestique d'un médecin connu qui s'occupait de chirurgie. Vergne « faisait » les foires, et en chaque localité on se rendait à son auberge. Lepage, rebouteux doublé d'un sorcier, était fameux; mais la palme revient à Camus, dont la réputation a dépassé la province.

Pour tout ce qui la frappe par un côté mystérieux, la foule ne manque pas de créer une fiction, et le don de guérir qu'on attribue aux Camus (car nous sommes en présence d'une

famille de guérisseurs, n'a pas échappé à cette règle. D'après la légende qui a cours, ce don leur aurait été départi en 1793. Un jour, pendant la Terreur, l'un d'eux ayant trouvé dans un champ, un Christ d'église avec les membres mutilés, en ramassa pieusement les morceaux, les recolla et reconstitua en entier l'effigie sacrée. Dès lors, dit-on, l'ancêtre de Camus reçut immédiatement, en récompense de sa bonne action, la faculté de guérir les membres brisés, et cette grâce s'étendit à tous ses descendants.

Le vieux Camus, celui qui valut célébrité à toute sa lignée, est mort il y a quelques années. Sans aucun diplôme, il exerça son art pendant longtemps à Montmarault (Allier), avec une invraisemblable maestria.

Depuis plusieurs générations, les Camus sont, dans tout ce pays, en possession d'une grande notoriété pour leur habileté à guérir les « cassures » et les « foulures ». On leur attribue, avec juste raison du reste, des cures merveilleuses et, naturellement, pour les accidents, on s'adresse à eux plutôt qu'à un médecin.

M. Eugène Camus, le petit fils du grand Camus, est actuellement installé à Nouhant (Creuse), nouvelle cour des miracles. L'an dernier, plus de 2.000 malades sont venus le visiter. Cette année, ce sont, pendant les vacances, des professeurs et des étudiants en médecine, qui admirent non seulement son réel talent, mais surtout sa grande simplicité.

Un fait curieux nous est rapporté par Gaston Vuillier, au sujet d'un docteur en médecine de valeur qui dut sa vogue et ses succès politiques, moins à son indiscutable savoir, qu'à l'auréole de sorcier que lui attribuaient les paysans.

« Un médecin, dit Vuillier, fort galant homme, que je connais beaucoup et pour lequel j'ai la plus grande sympathie, passe pour tenir de son père le secret de guérir. Eh bien, à cette légende surtout, plus qu'à son talent, il doit la majorité qui l'a porté au Conseil général. Son père eut tant que lui le privilège de passionner les foules. Lors qu'il allait en voyage dans la montagne, sa voiture ne revenait jamais intacte; les paysans, avec leurs couteaux, en arrachaient des morceaux pour les conserver comme talismans, et je me suis laissé dire qu'on avait, quelquefois, rogné un peu de son manteau. Dans sa maison de Tulle, les bancs sur lesquels les malades s'asseyaient pour attendre, aux jours de consultation, étaient tellement défilétrés à la longue par ses clients campagnards, qu'en emportant les morceaux comme amulettes, qu'il fallait les remplacer de temps à autre par des bancs neufs. »

Explique et analyse qui voudra ces inconséquences, ces superstitions, ces pratiques; nous nous bornerons à souligner que les « sorciers » de toute espèce, bienfaisants ou malfaisants ne sont point morts et qu'ils ne contiennent pas seulement chez les sauvages d'Afrique ou de Polynésie à avoir grand crédit dans le peuple. Les détenteurs du « secret » ou du « don » règnent toujours en maîtres et opèrent en cachette, non seulement pour les bonnes femmes des champs, mais pour les dames de la haute société. Un peu de mystère les enveloppe, cela suffit pour consolider leurs pouvoirs, en dépit de l'instruction plus répandue

et de la science sans cesse victorieuse. Ça et là, quoiqu'on fasse, se dresseront des êtres revendiquant une parcelle de puissance surnaturelle, inexplicable, les uns, sortes d'illuminés, d'inconscients, croyant à leur mission; les autres, plus madrés, sachant combien facilement et profitablement est exploitable la bêtise humaine. Bien des fois, ces soi-disant thaumaturges, sont le suprême espoir de ceux qui ne purent arriver à se guérir ou à se consoler après toutes les tentatives, tous les remèdes possibles, et lors nos « sorciers » restent, malgré tout, le refuge des malheureux.

Nous terminerons en relevant quelques remèdes en vogue dans le Limousin — et recueillis par nous un peu partout. — Ces notes se passent de commentaires et n'auraient qu'un intérêt relatif, si les remèdes n'étaient encore pratiqués journellement dans nos montagnes.

Pour les maux d'yeux et d'oreilles. Demandez à une nourrice, brune ou blonde, quelques gouttes de lait.

Pour la migraine. Si le meurtre d'un pigeon vous répugne, prenez une tête de corbeau, faites-la cuire sur des charbons, retirez-en la cervelle et mangez-la.

Pour la jaunisse. Mettez de la fiente de poule, séchée au soleil, dans du vin blanc etc... buvez.

Contre la surdité. Un spécifique infallible: du coton imbibé d'huile dans laquelle vous aurez broyé des œufs de fourmis.

Mul de dents. Dent creuse: placez dans la cavité, de la cendre de vers de terre et bouchez avec de la cire vierge.

Pour guérir le « rouge » (croûte). Etendre sur le mal du beurre taraté pendant la semaine saine.

Contre l'incontinence d'urine chez les enfants. Leur donner à manger un rat d'eau ou encore mettre des croûtes de rat dans leur soupe.



D'après le cliché du *Tour du Monde*.
Le sorcier Vauzanges, dit Nouné.
(Dessin de G. Vuillier.)

Contre les brûlures. S'il neige le 30 avril, prendre de cette neige, la faire fondre, la mettre en bouteille, la conserver et l'appliquer sur la partie malade.

Pour faire partir les ver-
rues. 1° Frotter avec une li-
mace rouge. 2° Couper une
mèche de cheveux à la per-
sonne et, le jour de l'Ascen-
sion, introduire cette mèche
dans une fente pratiquée
dans une branche d'églantier.
Quand la branche sèche, la
verrue tombe.

Pour le lumbago. Prendre
une ficelle de foug, s'en
faire une ceinture directe-
ment appliquée sur la peau
et serrer le plus possible,
etc., etc.

Nous pourrions multiplier à
l'infini de telles indications,
ajouter d'autres remèdes
moins absurdes et qui sem-
blent, eux, avoir le prix
de l'expérience. Les monta-
gnards prétendent, non sans
raison, soulager sinon guérir les coliques,
en se couchant sur certaines pierres très
froides, pierres qu'ils vénèrent à cause de
cette vertu curative.

Excusons nos braves paysans du Limousin,
et d'ailleurs, et leurs naïves crédulités. A bien
fouiller les « cultivés », on glanerait d'aussi



La « Naudze »

(Dessin de Gaston Vuillier.)

» Naudze », en patois limousin, me semble désigner l'état de langueur, quelle qu'en soit la cause ; le cas
d'un enfant, par exemple, qui ne peut plus « ni vivre, ni mourir », comme disent les commères.
(G. Vuillier.)

étranges choses. Il n'y a pas de différence
entre la paysanne qui porte le sachet du
sorcier et la grande dame dont la chaîne d'or
retient l'éléphant blanc prôné par une aristocra-
tique pythionisse ; la paysanne a plus de
poésie, la dame est sans excuse.

A CONSULTER. — Gaston Vuillier : *Chez les magiciens*

François II, roi de France (1893).

Æsculape ignorait ces emprunts.
La lettre par laquelle le D^r Potiquet re-
vendique ce qui est sa propriété a été in-
sérée à la fin du supplément du n^o d'Avril
d'Æsculape, page 94 ; il eût été préférable
qu'elle trouvât place ici même.

et les sorciers de la Corrèze, in
Le Tour du Monde, Paris, Hachette,
1899. — G. Michel Coissac : *Mon
Limousin*, un vol. in-8 de 464 pa-
ges avec plus de 200 illustrations et
cartes, préface de Jules Claretie, de
l'Académie Française. Ouvrage hono-
ré de souscription du Conseil
municipal de Paris, du Conseil gé-
néral de la Corrèze, etc., etc. Paris,
A. Lahure, éditeur, 9, rue de Fleu-
rus, 1913. Prix 8 francs, port en sus.

LES VÉGÉTATIONS ADÉNOÏDES DE FRANÇOIS II. UNE LETTRE DU D^r POTIQUET

L'étude sur les végéta-
tions adénoïdes de Fran-
çois II, par le D^r C... in-
sérée dans le n^o de Mars
d'Æsculape, consiste en une
suite d'emprunts (?), sans
indication de provenance
faits à l'opuscule du D^r Po-
tiquet, *Les végétations adé-
noïdes dans l'histoire. La
maladie et la mort de*

L'ÉCOLE DU SERVICE DE SANTÉ MILITAIRE DE LYON

Par le Médecin-inspecteur Ch. VIRY

M. le Médecin Inspecteur Ch. Viry a été, au ministère de la guerre, le collaborateur du Médecin Inspecteur Dujardin-Beaumets pour la
préparation de tout ce qui a eu trait à la création de l'École du Service de Santé militaire de Lyon : lois, décrets, règlements, négociations avec les

différents services de la
ville de Lyon, puis il a
pris une part importante,
dont se souviennent ceux
qui l'ont vu à l'œuvre,
dans la mise en action de
cette École dont il a été
le premier sous-directeur,
sous les ordres du mé-
decin-inspecteur Vallin.
C'est pourquoi nous lui
avons demandé d'écrire
une suite à son article
sur l'École de Strasbourg
que nous avons publié en
mars 1913, en rappelant
quelques-uns de ses sou-
venirs, au moment où
l'École de Lyon se prépare
à célébrer le 25^e anniver-
saire de sa naissance.

LORSQUE, le 30 sep-
tembre 1870, les
élèves de l'École
de Strasbourg quittèrent



L'École du Service de Santé militaire de Lyon.

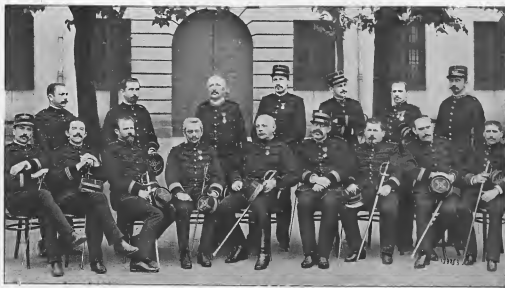
la ville enlevée à la
France, ils furent dirigés
sur Montpellier pour y
être mis à même de
poursuivre leurs études
à la Faculté de médecine
et à l'École de pharmacie
de l'antique université,
les plus anciens cepen-
dant devant passer leur
dernière année de scolarité
à Paris comme élèves
de l'École du Val-de-
Grâce où ils demeuraient
une deuxième année,
une fois docteurs, en
qualité de stagiaires. Le
médecin principal de 1^{re}
classe Bonduelle fut nommé
directeur de l'École de
Montpellier ayant sous ses
ordres notamment les an-
ciens répétiteurs de Stras-
bourg, Poncet (de Clu-
ny), Leréboulet, Kienér,

Lacassagne dont les noms devaient devenir célèbres.

Mais il fallut penser au recrutement des médecins militaires pour le jour prochain où le recrutement par concours d'admission à l'École de Strasbourg serait tari et une décision présidentielle du 5 octobre 1872 stipula que désormais aurait lieu un concours pour l'admission aux emplois d'élèves du service de santé militaire, d'après un programme établi par le ministre de la guerre, pour les étudiants sans inscriptions ou avec 4, 8, 12 (plus tard 16) inscriptions; les élèves admis et commissionnés furent répartis, suivant leur convenance et à leur choix, entre onze villes, y compris Paris, possédant à la fois une faculté de médecine ou une école de plein exercice et un hôpital militaire ou un hôpital civil militaire. Placés sous les ordres et la surveillance des médecins-chefs de ces derniers établissements, les élèves militaires faisaient leurs études médicales près des facultés ou écoles et y subissaient les examens probatoires du doctorat, leurs obligations militaires se bornant à quelques appels, conférences ou services de garde dans les hôpitaux militaires. Une fois docteurs, il entraient de droit à l'École d'application du Val-de-Grâce. Ce mode de recrutement resta en vigueur jusqu'à la création de l'École de Lyon.

Cependant, le 1^{er} octobre 1883, avait paru un décret créant deux Écoles préparatoires du Service de Santé militaire, l'une à Nancy, où s'étaient réfugiés la plupart des maîtres de la Faculté de médecine de Strasbourg, l'autre à Bordeaux. Les auteurs du décret reconnaissaient la nécessité d'une éducation militaire plus suivie que celle que recevaient les élèves libres dans les facultés et estimaient que la dualité des écoles paraissait à l'inconvénient que peut présenter l'accumulation de trop nombreux élèves autour des ressources cliniques et anatomiques d'une seule faculté. Mais les crédits nécessaires pour la mise en vigueur du décret de 1883 ne furent jamais accordés.

En 1887, M. Dujardin-Beaumetz fut nommé directeur du service de Santé au Ministère de la guerre et une de ses premières préoccupations, avec celle de l'organisation définitive de l'autonomie du corps de Santé, qu'assura la loi du 1^{er} juillet 1889, fut de former une pépinière des médecins militaires, où ils recevraient une éducation appropriée aux nouvelles fonctions qui leur étaient désormais dévolues. En effet, si le mode de recrutement hors d'une école militaire avait donné à l'armée des médecins instruits et dévoués, on pouvait lui reprocher de ne pas suffisamment seconder le travail personnel des jeunes gens et surtout de ne pas leur inculquer assez tôt des habitudes militaires, de ne pas les dresser sans retard à la pratique des vertus d'ordre, de discipline, d'abnégation et de les verser dans les régiments ou les hôpitaux, après le court stage du Val-de-Grâce, incomplètement rompus aux usages de l'armée.



Les officiers de l'École du Service de Santé de Lyon au moment de sa fondation (1889).

Treille, surveillant. Sieur, surveillant. Pajot, trésorier. Nicolas, Brault, Lapasset, Simon, directeur de l'École d'application du service de santé militaire; M. Cahier est médecin inspecteur, directeur du service de santé du 1^{er} corps d'armée; M. Sieur, médecin principal de 1^{re} classe, professeur à l'École d'application du service de santé militaire; M. Lapasset, médecin principal de 1^{re} classe, directeur du service de santé de la division d'Alger; M. Brault, ayant quitté l'armée, est professeur à la faculté de médecine d'Alger; MM. Treille et Mangaut ont pris prémissièrement leur retraite; M. Simon est également retraité; MM. Martin, Catrin et Pajot sont doctes.

Sur la demande de M. Dujardin-Beaumetz, le Ministre de la guerre déposa, le 10 mars 1887, un projet qui devint la loi du 14 décembre 1888, laquelle créa « une École du Service de Santé militaire, dont le siège sera désigné ultérieurement par un décret. »

Cette question du siège de l'École nouvelle allait être étudiée. En 1887, M. Dujardin-Beaumetz, auquel l'honneur d'être adjoint pour cette mission, étudia sur place la possibilité d'organiser à Nancy, Montpellier, Bordeaux ou Lyon, l'instruction médico-militaire. En 1888, à l'occasion d'offres émanées de Toulouse et de Marseille, cette étude fut reprise, et, au cours de cette double enquête, il fut reconnu que, malgré les traditions vivaces de l'École de Strasbourg à Nancy, malgré l'antique renom de la faculté de Montpellier, la compétition devait finalement être restreinte entre Bordeaux et

Lyon. Le Comité de Santé de l'armée, deux fois consulté, fit connaître au Ministre de la guerre, M. de Freycinet, par la voix de son président, le médecin inspecteur général Léon Colin, que « Lyon l'emporte non seulement par l'installation matérielle de sa faculté, la richesse de ses collections scientifiques, mais, surtout et avant tout, par l'immensité de ses ressources hospitalières et anatomiques; les ressources chirurgicales de l'Hôtel-Dieu sont telles que l'on peut se demander s'il existe une autre ville au monde qui possède, en un seul établissement, autant d'éléments d'une éducation chirurgicale complète » (1), et le Ministre fit décréter, le 25 décembre 1888, que l'École du Service de Santé militaire serait installée à Lyon.

Peu de temps après, Bordeaux devint le siège de l'École principale du Service de Santé de la marine où, aujourd'hui encore, sont admis les futurs médecins de la marine et ceux du corps de Santé de l'armée coloniale. L'École d'application du Service de Santé de la marine est à Toulon et celle du corps de Santé de l'armée coloniale à Marseille.

Mais, à Lyon, il n'existait pas de casernement et, tandis que la ville, sur des plans acceptés par le Ministre de la guerre, faisait élever par l'architecte, M. Hirsch, qui déjà avait construit le Palais des Facultés, le beau monument que l'on peut admirer aujourd'hui, et dont le coût s'est élevé à trois millions, en hâte on aménageait un casernement provisoire dans l'hôpital militaire Desgenettes.

Cette installation provisoire fut améliorée petit à petit, et les élèves y trouvèrent dortoirs, études, réfectoires, bibliothèque, lavabos, salles de jeu, salle d'escrime, etc., dans des conditions hygiéniques convenables et confortables.

Le directeur, le sous-directeur, le major, le trésorier et le personnel nécessaire pour assurer les travaux d'installation, passer les marchés pour l'alimentation, l'habillement, le mobilier, etc., furent nommés le 28 décembre 1888; le Conseil d'administration fut installé le 10 janvier 1889, sous la présidence du médecin-inspecteur Vallin, le premier directeur de l'École et, au mois de mars 1889, arrivèrent les premiers élèves. Le directeur, en les recevant et leur souhaitant la bienvenue dans la nouvelle École, put leur dire : « Vous y entrez par une porte, les ouvriers sortent par l'autre : c'est dire combien l'improvisation a été rapide. » Et il ajoutait : « Nous renouons la chaîne du temps, nous relions le présent à un passé heureux, qui n'a pas été sans gloire; nous restaurons, sur des bases nouvelles, cette École de Strasbourg, où vous étiez élèves, mon cher sous-directeur (l'auteur de ces lignes), et vous aussi, mon cher major (médecin-major de 1^{re} classe Martino, aujourd'hui décédé), pendant que moi-



Le Médecin-inspecteur Hussler, directeur actuel de l'École du Service de Santé militaire de Lyon.

(1), Rapport du 25 décembre 1888, de M. C. de Freycinet, ministre de la guerre, à M. le Président de la République.

même j'y étais votre répétiteur il y a quelque vingt-cinq ans » (1). Le lendemain, j'avais l'honneur, comme sous-directeur de l'École et directeur des études, de présenter les élèves rangés militairement dans le grand vestibule de la Faculté, au doyen, le regretté professeur Lortet, qui les accueillit avec des paroles de bienvenue et d'encouragement au travail.

Car aussitôt le travail commença et, depuis lors, l'emploi du temps n'a pas varié dans ses grandes lignes. Les élèves de l'École suivent, avec les étudiants civils, tous les cours, conférences, cliniques et exercices pratiques de la Faculté ; pour les cliniques, ils sont répartis en séries combinées de telle façon qu'ils bénéficient de l'enseignement successif des différents maîtres, pour les exercices pratiques d'anatomie, de médecine opératoire, les accouchements, etc., de façon à ne laisser perdre aucune occasion de s'instruire.

Avant de se rendre aux cliniques de la Faculté, ils ont, chaque matin, suivi l'enseignement clinique dispensé par les répétiteurs, médecins traitants à l'hôpital d'instruction Desgenettes rattaché à l'École. Et en ce moment vu, le grand nombre d'élèves présents l'hôpital militaire Villenanz y est également utilisé pour l'enseignement clinique.

Les répétiteurs, médecins-majors nommés au concours, donnent aux élèves, à l'intérieur de l'École, un enseignement complémentaire de celui de la Faculté, traitant les questions qui ne font pas l'objet du programme annuel des professeurs de la Faculté, et, de plus, interrogent les élèves et sur les matières professées à la Faculté et sur celles enseignées par eux-mêmes.

Une instruction militaire spéciale (maneuverement du fusil, de l'épée, du revolver, topographie, relèvement des blessés, etc.) est également donnée à l'École et les élèves y suivent, à l'instar des élèves de Saint-Cyr, un cours d'allemand.

Des conférences littéraires, ou d'histoire, ou scientifiques, sont données chaque semaine par des maîtres lyonnais.

Enfin, les élèves prennent des leçons d'équitation et d'escrime.

Le plan général du mode d'enseignement a, en somme, été calqué sur celui qui avait donné d'excellents résultats à Strasbourg, mais on a tenu compte de l'expérience acquise, et perfectionné les détails. Le perfectionnement a toujours été progressant et, aujourd'hui, l'École possède des pièces anatomiques, moulages, etc., propres à faciliter l'enseignement et l'étude ; les laboratoires sont bien installés ; la bibliothèque est riche en ouvrages scientifiques et en œuvres littéraires destinées au développe-



Cour intérieure de l'École du Service de Santé militaire de Lyon. L'inspection des élèves.

ment intellectuel général et son accès est facile, même les jours de sortie.

L'École est commandée par un directeur, généralement médecin inspecteur qui « a les prérogatives et pouvoirs disciplinaires d'un général commandant d'École » (art. 23 du décret du 18 mai 1906). Il est secondé par un sous-directeur, médecin principal qui est « directeur des études et, à ce titre, a le contrôle général sur tout ce qui concerne l'enseignement » et est de plus médecin chef de l'hôpital d'instruction, hôpital militaire Desgenettes. L'état-major de l'École comprend en outre un médecin-major de 1^{re} classe, major, des répétiteurs nommés au concours, des médecins surveillants des élèves qui sont secondés par des adjoints sous-officiers dans l'administration des divisions ou promotions qui représentent chacune comme une compagnie.

L'administration générale est celle d'un corps de troupe, assurée par conséquent par un conseil d'administration. Un officier d'administration du service de santé est trésorier et comptable du matériel et commande les hommes de troupe qui constituent le petit état-major. Un certain nombre de serviteurs dont un chef de cuisine, une lingère, etc.,

complètent le personnel subalterne.

Nul n'est admis à l'École que par voie de concours. Normalement le candidat doit posséder quatre inscriptions valables pour le doctorat et demeurer à l'École trois années scolaires et une quatrième année jusqu'au mois de février, date du commencement du stage au Val de Grâce. L'élève reçu docteur est promu aide-major de 2^e classe et entre à l'École d'application avec ce grade qui ne lui est conféré cependant qu'à titre provisoire et lui serait enlevé si les épreuves probatoires de la sortie de l'École d'application étaient insuffisantes. Néanmoins, par mesure transitoire nécessitée par l'extension des cadres du corps

de santé en vertu de la loi du 20 juillet 1911, on a reçu, ces dernières années, des élèves ayant 8, 12 et 16 inscriptions ; cette année encore on admettra à concourir des candidats possédant 4 et 8 inscriptions.

Outre les élèves futurs médecins de notre armée, l'École a compté successivement un certain nombre d'élèves étrangers : un Malgache, des Ottomans, des Persans, des Bulgares, des Grecs.

L'uniforme des élèves rappelle à la fois celui des élèves de Strasbourg et celui des élèves de l'École polytechnique. En grande tenue ils portent pantalon rouge à bande, tunique avec collet de velours cramoiis, orné de l'attribut, brodé en or, de la médecine militaire, claque et épée ; en petite tenue, vareuse et képi rouge à bandeau en velours cramoiis surmonté d'un large galon d'or.

C'est en 1894 seulement, que fut abandonné le casernement provisoire de l'hôpital Desgenettes et que les élèves vinrent habiter le monument de l'avenue des Ponts. Il se compose de plusieurs corps de logis et deux de ses pavillons viennent d'être surélevés d'un étage pour augmenter la capacité du logement des élèves. Les plus jeunes occupent des études et des petits dortoirs, par six à huit, les plus anciens sont logés par deux dans des chambres servant à la fois de chambre à coucher et de chambre de travail. Actuellement et provisoirement, une soixantaine d'élèves sont logés en ville, faute de place. Tous prennent leurs repas à l'École.

L'effectif moyen des élèves avait été, les précédentes années, de 240 de novembre à février et de 180 pendant les autres mois ; mais l'extension des cadres du corps de santé, la prolongation des études médicales fixées désormais à cinq années au lieu de quatre, l'entrée simultanée, cette année-ci, de 120 élèves ayant accompli un an de service au régiment conformément à la loi de 1905 et de 120 élèves dispensés de passer par le régiment (loi de 1913), le projet d'admettre à l'École les élèves phar-



Les élèves assistent à une leçon clinique à l'hôpital militaire d'instruction Desgenettes. Les leçons sont faites par les médecins-majors nommés répétiteurs à l'École et qui sont en même temps médecins traitants à l'hôpital d'instruction.

(1) *Lyon médical*, XX^e année, t. LX, n° 11 du 17 mars 1889, p. 428.

maciens et peut-être d'y créer une section pour les futurs membres du corps de santé de l'armée coloniale sont autant de raisons qui exigent impérieusement l'extension des locaux de l'Ecole et déjà la ville de Lyon a affecté 420.000 francs à ces améliorations.

L'inauguration officielle des bâtiments de l'Ecole retardée par l'assassinat du président Carnot puis par la mort inopinée du tsar Alexandre III n'eut lieu que le 12 mai 1895, présidée par le général Zurlinden, ministre de la Guerre. Elle fut l'occasion d'une grande manifestation militaire et procura au médecin inspecteur Kelsch, directeur de l'Ecole, l'occasion de décrire d'une façon magistrale le rôle scientifique et militaire du médecin d'armée et la nécessité de son éducation spéciale, tandis que le médecin inspecteur général Dujardin-Baumet, qui assistait à la cérémonie, avait la satisfaction de voir réalisé un des plus ardents desirs de sa vie, toute entière consacrée à la chirurgie d'armée et au perfectionnement du service de santé militaire. Le maire de Lyon, professeur Gailleton, dont l'appui ne fit jamais défaut, pas plus que celui de la municipalité, à l'institution naissante, les professeurs de la Faculté de médecine et de l'Université entière, le Conseil d'administration des hôpitaux et son président M. Hermann Sabran, toutes les autorités locales et la population firent, ce jour-là, la démonstration publique de leur affection pour l'Ecole militaire et ses élèves.

Ceux-ci du reste, dès les premiers jours, avaient été l'objet de l'accueil empressé de leurs chefs et de leurs maîtres; beaucoup se rappellent certainement matinées, concerts et comédies chez le professeur et M^{me} Firmery, soirées et réunions dans d'autres familles lyonnaises et chez le médecin inspecteur Vallin, la part prise par eux, chaque année, à la cérémonie de l'arbre de Noël des Alsaciens-Lorrains, où, sous la présidence du professeur Monoyer, ancien agrégé de la Faculté de Strasbourg, décédé aujourd'hui, l'Ecole de Lyon se reliait à son ancêtre, les réunions chez le professeur Lacassagne, ancien répétiteur à Strasbourg, la bienveillance des professeurs Crolas, Gayet, Ollier, Poncet, Arling, Testut, Morat, Teissier, Lépine, etc., car il faudrait citer tous les professeurs de la Faculté.

Et à vrai dire, pour que cette esquisse soit complète, nous devrions tracer au moins la silhouette de ces maîtres dont l'action est trop mêlée à la vie de l'Ecole pour qu'on puisse l'en séparer. Bornons-nous à inscrire ici les noms des chefs successifs de l'Ecole.

Directeurs :

MM. Vallin, médecin inspecteur, membre de l'Académie de médecine, du 18 décembre 1888 au 3 mai 1893;



Quatre élèves se sont réunis pour travailler dans une « chambre à deux ».

Dans les chambres d'études les élèves revêtent un sarrau par-dessus leur uniforme. (Photographie prise par l'élève Clerc en 1895.)

MM. Kelsch, médecin-inspecteur, membre de l'Académie de médecine, du 14 juin 1893 au 28 janvier 1899;
Nogier, médecin-inspecteur, du 1^{er} février 1899 au 28 mars 1901;
Claudet, médecin-inspecteur, du 28 mars 1901 au 23 mai 1904;
Vaillard, médecin-inspecteur, membre de l'Académie de médecine, du 23 mai 1904 au 1^{er} mai 1908;
Chavasse, médecin-inspecteur, du 24 mai 1908 au 14 février 1910;
Hocquard, médecin-inspecteur, du 14 février 1910 au 11 janvier 1911;
Poin, médecin-inspecteur, du 13 février 1911 au 13 septembre 1913;
Hassler, médecin-inspecteur, 14 octobre 1913.

Sous-directeurs :

MM. les médecins principaux :
Viry, du 28 décembre 1888 au 25 mars 1895;
Pierrot, du 25 mars 1895 au 31 octobre 1899;
Annaquin, du 31 octobre 1899 au 13 juillet 1902;
Chevassu, du 13 juillet 1902 au 16 juillet 1904;
Descour, du 16 septembre 1904 au 29 janvier 1909;
Renaut, du 29 janvier 1909 au 20 février 1914;
Ruotte, 6 mars 1914.

Dès le début de l'Ecole, les élèves ont veillé, entre eux, à la correction de la tenue et au



Des élèves de l'Ecole militaire disséquant à la Faculté de médecine avec un étudiant civil.

Mirza Ahmed, H. Viry, Carsella,
sujet persan, élève de l'Ecole. élève de l'Ecole. étudiant civil.
(Photographie prise par l'élève Clerc en 1895.)

respect de leur uniforme et se sont acquis les sympathies de leurs maîtres, de la ville de Lyon et de l'autorité militaire; le général baron Berge et le général Voisin, les premiers gouverneurs militaires de Lyon auxquels l'Ecole ait eu affaire, en ont maintes fois rendu témoignage public.

Néanmoins, à l'intérieur de l'Ecole, la vie de travail intensif n'exclut pas les distractions et concerts, revues, ombres chinoises, danses et sarabandes viennent, à des époques déterminées, donner libre essor à la fantaisie de la jeunesse; je pourrais citer maintes poésies ou dialogues scéniques prouvant que la verve collective est parfois fort spirituelle et heureusement inspirée.

Les élèves ont des sorties quotidiennes après le dîner, de durée variable suivant leur ancienneté; ils sont libres une partie du jeudi et toute la journée du dimanche.

Voici près de vingt-six ans qu'a été promulguée la loi créatrice de l'Ecole de Lyon, continuatrice de l'Ecole de Strasbourg (qui, elle, est moins de quatorze ans d'existence). Sa prospérité résulte du bon esprit de ses élèves, du zèle et de la science de ses maîtres, de l'accord qui régit entre elle et les services civils et militaires qui collaborent à sa mise en œuvre. Elle a donné les résultats attendus en formant des jeunes gens instruits, animés par l'amour de la science, de l'armée et du pays, désireux de cultiver les traditions de gloire scientifique, militaire et de dévouement de notre corps de santé militaire. Elle compte déjà, parmi ceux qu'elle a élevés, plusieurs qui marquent dans la science, des hommes de cœur qui ont mérité des citations élogieuses à l'ordre des corps expéditionnaires, des vaillants blessés par les projectiles ennemis, des héros tombés victimes du devoir professionnel dans les hôpitaux et ambulances, des morts au feu et, sous peu, le Président de la République, nous l'espérons, inaugurera, à l'Ecole, un monument où seront inscrits les noms glorieux de ceux qui ont donné leur vie pour la patrie, ce sont :

Tués à l'ennemi :

Auvert, Maroc 1911;
Festol, 1912;
Maillet, — 1913

Victimes de leur dévouement :

Christiany,	fièvre typhoïde	1908
Lambroschini,	septicémie	1910
Dauls,	diphthérie	—
Lhomer,	typhus	—
Talpain,	—	—
Rollin,	—	—
Louis,	fièvre typhoïde	1912
Maissonave,	—	—
Momy,	typhus	1913

De nos trois grandes Ecoles militaires, celle du Service de santé est la seule à ne pas posséder son drapeau. Souhaitons que le Président de la République en confie un à la garde des successeurs des élèves Combar, Roy et Bartholomot, tombés sur les remparts de Strasbourg en 1870.

MAINS D'EXPRESSION

« Il n'y a pas deux feuilles semblables parmi toutes les feuilles de la forêt : encore moins trouverait-on, parmi toutes les mains humaines, deux mains identiques. Il y a des mains audacieuses et des mains timides, des mains sensuelles et des mains mystiques, des mains d'action et des mains de rêve. Il n'est pas douteux que la forme de la pensée n'exerce son influence sur la forme du corps. L'âme se reflète dans la structure de notre être; dans la physionomie, les traits du visage, et la configuration des mains. Ce n'est pas un préjugé que d'attacher quelque importance, pour juger le caractère, à l'aspect extérieur de l'être... Les mouvements de la main traduisent fidèlement les mouvements de l'âme. Les physiologistes ont pu, par des observations minutieuses et précises, établir que chaque émotion retentit sur les muscles de la main, et que des frémissements presque imperceptibles des doigts trahissent l'agitation intérieure... L'habileté de la main n'est qu'une habileté cérébrale. Lorsqu'on parle de la main adroite du chirurgien, ou du violoniste, on oublie trop que cette dextérité manuelle est un phénomène intellectuel. La maladresse manuelle est une véritable défectuosité cérébrale. »

Ces lignes si vraies de l'éminent professeur Charles Richet valent d'être rapportées en manière de présentation des vers subtils de Georges Rodenbach sur « la main », — des « mains d'expression » de Rodin, farfelues, crispées, cabrées, damnées, — des mains mystiques, longues, blanches et fines de la Vierge de Jean Malouel et de l'Enfant Jésus; — toutes belles choses que nous reproduisons ci-dessous pour le plaisir de nos lecteurs.

Douceurs des mains où sont cachés des viatiques,
Les mains qui sont un peu notre âme faite chair !
Mains modestes, mains calmanes, mains magnétiques,
Pâles d'avoir semé des fluides dans l'air.

Mains complices de tous les actes, de tous les
États de l'âme ! Mains qui sont comme des clés
Pour ouvrir tous les cœurs et toutes les serrures.
O si subtiles mains, expertes aux luxures,



Main d'expression, par le sculpteur Rodin.

Qui dosent le péché, qui graduent la langueur;
O si subtiles mains, expertes aux prières,
Jointes comme les mains des saints dans les verrières;
Mains — des outils pour se façonner son bonheur !
Toutes ces mains : d'amants, de héros, de filenses;
Les mains ont des reflets comme le fil d'une eau,
Les mains ont des échos sans fin, ô recéleuses
Des secrets de l'alcôve et de ceux du tombeau !

Souvent on voit des mains qui sont faibles et lasses
D'avoir voulu cueillir trop de roses ou d'âmes;
Elles pendent le long du corps comme des rames,
Et ce n'est que du silence qu'elles déplacent
En remuant, de temps en temps, dans l'air à peine !
Mains qui voudraient un peu s'amarrer à la rive,
Mains que la vie, au fil de son courant, entraîne,
Mains sans espoirs et sans désirs, à la dérive...

... Toutes ces mains; les mains des morts enfin inertes
Qui tiennent droit un vieux crucifix comme une arme,
Ou bien parfois quelques violettes de Parme;
Et d'autres mains, les mains d'amants qui sont expertes

A manier la chevelure d'un amant,
A la bien partager en deux sur chaque épaule,
A l'agiter comme le feuillage d'un saule
Qui, dans le vent changeant, s'étrécit ou s'augmente.

Toutes ces mains, s'évertuant vers des bonheurs,
Mains mystiques, mains guerrières, si variées;
Les mains, couleur de la lune, des mariées;
Les mains, couleur de grand soleil, des moissonneurs;



Main d'expression, par le sculpteur Rodin.

Toutes : celles semant du grain ou des idées;
Accouchant le bloc de marbre, de la statue,
Ou la mère, de l'enfant qui la perpétue,
Toutes les mains, jeunes, vieilles, tisses, ridées,

Toutes ont pour tourment caché ces lignes fines,
Ces méandres de plis, cet enchevêtrement;
Or, on dirait des cicatrices de racines,
Nos racines que nous portons, secrètement.
C'est là, nous le sentons, que gît l'essentiel;
Ces lignes sont vraiment les racines de l'être;
Et c'est par là, quand nous commençons de naître,
Que nous avons été déracinés du ciel.

La main en a gardé la preuve indélébile;
Et c'est pourquoi, malgré bonheurs, bijoux, baisers,
Elle souffre de tous ces fils entrecroisés
Qui font pleurer en elle une plaie immobile....

GEORGES RODENBACH

Les Vies enclous. (Extrait). Charpentier, éditeur.

LA VIERGE ET L'ENFANT

Tableau de Jean Malouel (1412), acheté 125.500
francs par le comte Carlos de Beistégui à la vente
Aynard, il y a quelques mois.



*La Vierge, blanche comme du lait, dans un manteau
d'émail bleu, serre dans ses bras, de ses deux longues
mains mystiques, un petit Jésus, très potelé, aux yeux noirs
profonds, qui pose son doigt sur ses lèvres, naïvement.*

NOTES MÉDICALES SUR L'ŒUVRE DE VELASQUEZ

(Suite)

LES PORTRAITS DE PHILIPPE IV; LEUR PSYCHOLOGIE

Par le Dr HENRI VERDIER

L'ambassadeur génois Della Torre écrivait en 1622, dans une Relation sur Philippe IV : « Le roi Philippe IV est de nature colérique et qui le rend peu propre au maniement des affaires. Il prend grand plaisir à la chasse; rien ne lui coûte autant que de se montrer en public. Sa capacité est médiocre; ses moyens nuls et son esprit sans culture, parce qu'il n'a pas été trop bien élevé ni enseigné. Il n'aime pas la reine; jusqu'ici pourtant on ne lui connaît point d'adversaires, s'il lui a pris l'habitude de posséder quelque dame, il en est promptement fatigué. L'espagnol est la seule langue qu'il entende. En tout, il dépend de la volonté du duc d'Oliveras, qui, étant de sa chambre, s'insinue dans sa faveur avec beaucoup d'adresse. »

Chacun sait, par ailleurs, que Philippe IV s'était fait fabriquer d'avance son cercueil. Lorsque, le 16 mars 1654, il fut transporté à l'Escorial les rois et les reines de la dynastie des Habsbourg, il ordonna lui-même les détails de cette solennité funèbre. Le prédicateur dut prendre pour texte ce verset d'Ézéchiel : « Tu prophétiseras sur ces os et tu leur diras : vous, os desséchés, écoutez la parole du Seigneur. » La péroraison fut la paraphrase du verset suivant : « Le Seigneur dit à ces os : voici, j'introduirai en vous un souffle et vous vivrez. »

Notre distingué collaborateur et ami, le Dr Henri Verdier, va nous dire, à propos de ses portraits par Velasquez, la psychologie, si curieuse pour le médecin, de Philippe IV d'Espagne et la déchéance intellectuelle progressive de ce souverain affaibli et malade.

DEVANT le grand nombre de portraits que Velasquez fit de Philippe IV, la plupart descriptifs ont regretté que ses fonctions de peintre attiré du roi l'aient trop absorbé, et l'aient contraint à se contenter de la reproduction des traits de son maître. Nous verrons qu'il n'y a pas lieu de partager ces regrets ni de plaindre Velasquez de ce qui, loin d'être une corvée de métier, fut, au contraire, d'un passionnant intérêt pour son esprit essentiellement observateur. Rien ne pouvait le captiver davantage que cette étude continuelle de son modèle royal, que cette analyse d'un type morbide qu'il tenait à fixer sur la toile avec une exactitude digne de sa pénétrante vision.

Les antécédents de Philippe IV

Un des plus indiscutables titres de gloire de Velasquez est, en effet, d'avoir su comprendre et faire comprendre également à la postérité combien Philippe IV était nettement un dégénéré, le dernier représentant d'une famille en décrépite, d'une lignée vouée à la disparition.

Médecins, historiens et sociologues peuvent trouver un document historique d'une capitale importance pour eux, dans l'étude de la décadence de l'Espagne si intimement liée à la dégénérescence progressive des Habsbourg depuis Charles-Quint jusqu'à Charles II. Il me semble, en tout cas, que l'on comprendra mieux Velasquez et ses portraits de Philippe IV, si l'on se rappelle l'histoire psychologique des rois d'Espagne depuis le milieu du xvi^e siècle au début du xvi^e.

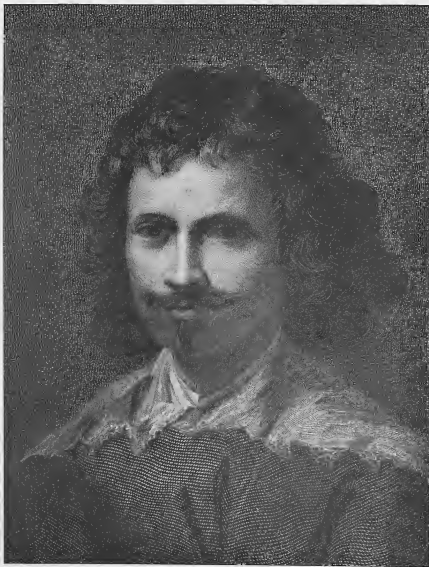
En considérant la série des portraits de la famille royale depuis Charles-Quint, par Titien, jusqu'à Charles II par Carreno, on est frappé de la singulière dégradation des formes physiques si parfaitement d'accord avec la dégradation des intelligences. Dans chacun des portraits des

cinq rois de cette dynastie d'origine autrichienne, c'est la même tête, ce sont les mêmes traits caractéristiques de la race des Habsbourg : allongement du visage dans le sens vertical, léger degré d'exorbitisme, longueur du

profil de l'Apollon Pythien à celui d'une grenouille (Viardot), au fur et à mesure que l'on parcourt la suite de ces portraits, chacun d'eux marque un degré descendant, une étape décisive de cette triste et progressive déchéance qui va de l'intelligence géniale de Charles-Quint, le malin vainqueur de François I^{er}, jusqu'à la nullité stupide de ce malheureux Charles II dont Louis XIV faisait prendre les provinces par ses laquais de Versailles.

Voici Charles-Quint, la gloire de la famille, l'empereur-roi dont le Titien a indiqué sur son portrait — un peu flatté — la haute intelligence et les vastes ambitions de domination universelle qui se lisent sur son front haut et plein, son œil au regard pénétrant, son nez aquilin et fermement dessiné, et sa lèvre inférieure fière et dédaigneuse.

Il est de ces grands hommes qui, dégénérés supérieurs, justifient pleinement le vieil adage que le génie est voisin de la folie. Ses antécédents héréditaires sont déjà bien chargés. Parmi ses aïeux, Isabelle de Portugal fut atteinte d'aliénation mentale pendant la dernière partie de sa vie, et Ferdinand d'Aragon mourut mélancolique. Sa mère, la fameuse Jeanne la Folle, qui se faisait accompagner partout où elle allait du cadavre de son mari, était nettement hypémannique. Cette lourde hérédité qui, dans son enfance, se traduisait par de l'arriération, et dans l'adolescence par des crises d'épilepsie qui ne disparurent qu'à son mariage, devait le ressaisir dans les dernières années de sa vie où fatigué, lassé encore plus moralement que physiquement, il s'était retiré dans un monastère. Là, tout décrépit, ne se soutenant que par des béquilles, et incapable de plier ses jointures, le moine impérial fut pris par la hantise de la mort. Assister aux cérémonies funèbres était son unique plaisir, et sa suprême joie ne fut-elle pas de suivre lui-



Portrait de Velasquez par lui-même.
(D'après le dessin de Sandoz, gravé par Pannier.)

nez et des oreilles et surtout grosseur de la lèvre inférieure avec prognathisme inférieur très marqué; et pourtant, comme dans cette échelle ingénieuse où l'on voit insensiblement passer le

même le simulacre de ses propres funérailles?

Son fils et successeur est Philippe II, le sombre créateur de l'Escorial, ce sinistre palais qui est en même temps un monastère et surtout une nécropole. Héritier de l'ambition mais non de l'intelligence de son père, il rêve dans l'orgueil et la solitude de sa toute-puissance de conquérir par le fer et le feu le monde entier à l'Espagne et au catholicisme. Il veut

...être enfin lui seul, le Verbe sans réplique
D'où l'âme infiniment le destin catholique,
Dire sur les vivants, le front mitré de feu
Plus qu'empereur et plus que pape, vice-Dieu ! (1)

Mais il n'est pas de taille à réaliser ce projet grandiose et il emploie alors la violence et la cruauté, cette force des faibles. Par son ordre, le duc d'Albe, dans les Flandres, cherche à noyer l'hérésie dans des flots de sang et l'Inquisition réprime impitoyablement par le feu du bûcher les moindres velléités de liberté de conscience. Sa volonté est encore puissante et opiniâtre, mais elle n'a pas le calme de celle de son père ; il devient tortueux, fourbe, et d'une jalousie soupçonneuse et vindicative, oubliant ses échecs dans la débauche ou dans des pratiques dévotées exagérées. D'une impassibilité absolue, que ne pouvaient troubler ni la mort de ses enfants, ni l'annonce de la grande victoire de Lépante ou de la destruction de son Armada, il s'était contenté, les dernières années de sa vie, dans sa chambre austère de l'Escorial et, funèbre autant dans sa mise que dans sa pensée, il vivait auprès de son cerceuil, qui occupait un coin de la pièce et s'y endormait la nuit : sinistre névropathe dont la vie est une des plus lugubres pages de l'Histoire.

Puis vient Philippe III. Irrésoûl, apathique, n'ayant point assez de volonté pour gouverner seul, comme son père, il se soumit à ses favoris successifs. D'une piété ascétique et malade, il vécut toute sa vie parmi les moines, et son règne eût été sans histoire si, violent et cruel encore plus que son père, il n'avait tenté de faire assassiner sa sœur et fait passer au fil de l'épée tous les Maures de son royaume.

Et c'est le fils de ce triste sire que le génie de Velasquez va immortaliser. Nous l'étudierons à travers ses portraits avec son peintre, mais disons tout de suite qu'il fut un faible de caractère et plus faible encore d'intelligence, se laissant tout enlever, résigné et attendant la mort.

La mort que Philippe IV aurait dû souhaiter était non seulement la sienne, mais surtout celle de sa race épuisée. Car son fils, Charles II, der-

nier représentant de la branche des Habsbourg d'Espagne, fut un malheureux imbécile qui vécut jusqu'à trente-neuf ans, mais déjà vieux, infirme et cassé, incapable non seulement d'un effort de volonté, mais encore d'un seul moment d'attention. A cinq ans, il ne savait point encore marcher ni même se tenir debout tout seul, et soit qu'on ait pris des précautions excessives, dit un historien, soit qu'il fût impossible de lui donner une autre nourriture, il n'avait encore à cet âge pour tout aliment que le lait de sa nourrice. Issu d'un sang épuisé, il était presque toujours malade ; à cause de l'extrême mobilité de son esprit, ses maîtres ne purent jamais l'instruire. Son portrait par Carreno est tout à fait significatif. Les traits des Habsbourg que nous avons analysés sont encore ici ressemblants, mais allongés, rétrécis, hébétés : le visage à la peau très blanche est complètement imberbe ; les yeux sont enfoncés dans l'orbite et leur regard

ces cinq rois les symptômes progressifs de l'abâtardissement d'une race. En plus des stigmates physiques, nous avons trouvé, chemin faisant, tout l'ensemble des caractères divers de la dégénérescence physique, psychique et morale : épilepsie, mélancolie, stupeur, bécin anormal de rester claustré, instinct du libertinage, etc., et parfois, véritables crises de ce que Morel appelle les folies des dégénérés : folie érotique et nécrophile chez Jeanne la Folle et Charles II, cruautés atroces chez Philippe II et Philippe III qui, chez eux, justifieraient parfaitement la théorie de Lombroso sur l'atavisme du crime et l'identité de la dégénérescence avec la criminalité.

Velasquez et Philippe IV

Il en est souvent des individus comme des races : leur décadence aussi bien que leur grandeur ne procède pas par sauts brusques, elle se

fait par étapes. Ce que l'histoire vient de nous montrer pour les différents stades de la décadence des Habsbourg d'Espagne, Velasquez va le mettre sous nos yeux pour Philippe IV dans la suite de ses portraits. Si l'on suit, en effet, l'ordre chronologique de ceux-ci, on verra facilement en chacun d'eux, combien se caractérisent chaque fois davantage les tares du roi et aussi combien la pensée du maître se précise de plus en plus dans le sens de l'étude psychopathologique de son modèle. Les premiers sont surtout le portrait du roi, les derniers sont le portrait de l'homme.

Philippe IV s'est entièrement et volontairement livré à son peintre et il fut particulièrement insister sur ce point parce que la plupart des auteurs qui ont écrit sur Velasquez ont prétendu que le roi, malgré quelques attentions spéciales, avait toujours considéré son portraitiste comme un valet, certes ! très habile, mais comme un valet et que, par conséquent, il ne se serait jamais soucié de le laisser pénétrer en sa haute personnalité.

Il est parfaitement vrai que pendant la première moitié de sa vie de cour, Velasquez n'eut que le rang d'un des serviteurs ordinaires du roi, avec des gages dérisoires qui souvent, d'ailleurs, ne lui étaient pas payés (1). Mais à mesure qu'il le connut mieux, le roi se prit à l'estimer davantage et à lui donner le rang d'un de ses intimes « privados del Rey ». A la fin, le peintre était devenu son homme de confiance



MONASTÈRE DE S. LAURENTE EN ESCORIAL

L'Escorial, d'après une vieille gravure.

« Vaste donjon que Philippe II fit bâtir en forme de gril, non pas pour perpétuer le souvenir des martyrs de l'Inquisition, mais en souvenir de Saint-Laurent, qui subit le martyre sur un gril. » (D' Henri de Rothschild : Souvenirs d'Espagne.)

morne et sans expression ni vivacité semble se dérober ou fixer vaguement au loin quelque chose d'imprécis ; le nez à l'air de pendre comme un morceau de chair sans fermeté ; les lèvres sont épaisses et le prognathisme inférieur très marqué. Enfin, sur toute la physionomie se lit l'incertitude, la timidité, l'innocence et l'absence de toute volonté : ouvrez un traité de médecine mentale, vous n'y verrez pas autrement décrit le portrait physique, l'habitus extérieur de l'imbécile. Ajoutez au portrait moral de ce dégénéré qu'il possédait au plus haut point une tare ancestrale que nous avons rencontrée chez ses ascendants : l'amour de la mort qui voisine la nécrophilie et qui le poussa un jour jusqu'à se faire ouvrir le cerceuil de sa femme morte depuis longtemps pour pouvoir l'embrasser longuement et lui promettre d'aller bientôt la rejoindre.

Par cette rapide revue, on a pu suivre chez

(1) 20 ducats par mois : 65 francs de notre monnaie ; aussi Velasquez resta-t-il toujours pauvre. Lorsque, à la fin de sa vie, il fut nommé chevalier de l'ordre de Santiago, il ne put trouver les 300 ducats nécessaires pour payer les frais d'enquête et qu'on obligeait ainsi d'être prêt.

et son indispensable compagnon : l'histoire de l'entrevue de l'île des Faisans nous démontre que Velasquez, nommé grand maréchal de la cour, avait dès lors les honneurs d'un grand seigneur et qu'il était entièrement dans le secret du roi. Celui-ci, dans son peintre, avait commencé par estimer l'artiste ; il finit par donner son amitié à l'homme.

Velasquez ne dut point avoir de peine à conquérir l'affection de son maître, car tout en lui était digne de la hauteur de son génie.

Sur ce roi faible et malade, il avait l'ascendant de sa belle santé physique et morale :

Regardez son portrait par lui-même dans les *Ménines*. Son visage aux traits fermes et fins, sa belle prestance, sont d'une parfaite élégance, digne d'un vrai gentilhomme, qui savait aussi bien porter l'épée et caracoler à cheval que tenir sa palette. Sa physionomie décorative était l'honneur de la suite de Philippe IV et Lebrun s'en souvint dans une des tapisseries de Versailles.

Ces dehors d'une si noble venue abritaient une âme plus noble encore. Bien que courtisan accompli, parce qu'il tenait de son maître et beau-père Pacheco une urbanité exquise, il était incapable d'aucune bassesse, d'aucune platitude, d'aucune mesquine flatterie.

Malgré les servitudes nécessaires de ses fonctions, Velasquez était profondément indépendant, ainsi qu'il le prouva en maintes circonstances et surtout quand il ne craignit pas de manifester sa sympathie pour Olivares, son premier protecteur, lorsque celui-ci, après sa disgrâce, fut abandonné de tous. Autant dans sa vie de cour que dans sa peinture, notre artiste ignore les flatteries mesquines : il n'est point de ces aimables menteurs qui savent donner de jolis sourires qui illuminent les visages fades.

Il devait certainement avoir conscience de sa valeur ; aucun acte de sa vie ne paraît montrer qu'il en ait fait parade ou tiré vanité. Ses ambitions sont modestes : les gages de peintre du roi semblent lui suffire pour la faire vivre lui et sa famille, et sauf ses deux voyages en Italie, sa vie n'a pas d'histoire tant elle paraît s'être écoulée heureuse à l'ombre du palais royal, dans cet atelier dont lui seul et le roi avaient la clef. A la noblesse naturelle de son esprit convenait admirablement la noblesse de cette atmosphère d'un palais où tout, à son époque, paraissait porter une altière dignité, depuis les nains monstrueux jusqu'au roi. Il semble que le roi était fait pour Velasquez et Velasquez pour le roi, tant la réelle et atavique dignité de Philippe IV est le modèle naturel et vraiment « adéquat » qui convenait à la noblesse et à l'élévation du génie de l'artiste.

Dans le tréfond de leur âme, peintre et modèle devaient se sentir nécessaires l'un à l'autre, aussi bien pour leur gloire commune que pour la mutuelle satisfaction des tendances de leur esprit. Mais il y a une autre raison à l'ascendant de Velasquez sur son maître et

celle-là bien plus profonde et qui explique pourquoi, vers la fin de sa vie, Philippe IV ne pouvait plus se séparer de son peintre.

On connaît, en général, l'autorité qu'exerce tout portraitiste sur son modèle et l'on sait que cette autorité ne serait pas plus grande que celle d'un vulgaire photographe, si à son talent de dessinateur, ne se joignait le don de l'analyse psychologique, grâce auquel il peut pénétrer dans l'intimité morale de son sujet ainsi qu'un médecin qui pénètre les secrets de la physiologie de son malade. Ce don qui fait les grands peintres de la physionomie humaine, Velasquez l'a possédé à son plus haut degré et c'est pour cela qu'il est, peut-être, le plus profond des portraitistes, si Rembrandt en est le plus brillant. C'est aussi pour cela qu'il eut sur

sait aussi lui-même ses dispositions morbides ; il était trop fier et trop imbu de l'idée de sa haute majesté pour en faire le moindre aveu verbal. Mais ses séances de pose étaient toutes de longues confessions muettes.

Entre le splendide isolement de ce roi qui, pour l'honneur de sa maison et le prestige de son rang, cachait ses tares héréditaires sous un masque de froideur et d'impénétrabilité, et d'autre part, le non moins splendide isolement du peintre qui, seul, avait pleinement conscience de son génie, il s'était établi une communication et un accord tacites. Une sorte de familiarité morale grâce à quoi ils s'étaient habitués à deviner leurs pensées réciproques sans avoir besoin de les traduire par la parole, unissait le prince, que sa dignité d'héritier de Charles-Quint em-

pechait de clamer sa misère comme un simple mortel, à ce portraitiste dont l'extrême délicatesse s'abstenait de faire la moindre allusion aux caractères morbides qu'il approfondissait.

Et comme Velasquez savait bien consoler son maître, lorsque, tel un médecin à son malade, il donnait à ce malheureux roi tourmenté par l'orgueil de sa race et le sentiment de son impuissance, ces sublimes paroles de tranquillité et de paix que sont ces deux inappréciables chefs-d'œuvre : les *Filleuses* et dans une atmosphère de calme serein, le peintre poète la joie du travail même modeste et le bonheur de la tâche quotidienne bien remplie. A ce roi incapable de se défendre contre ses propres vices aussi bien que contre ses ennemis du dehors, qui pouvait donner une plus douce et plus stimulante parole de confiance et d'espoir que ce magnifique tableau de la *Reddition de Bréda* par lequel il semblait dire au roi : « Ne restez pas ainsi abattu et reprenez courage ; la fortune vous sourira un jour : votre lieutenant Spinola n'a-t-il pas, sur vos ordres, pris cette ville de Bréda si courageusement défendue par Guillaume de Nassau ? »



Philippus IV. König in Spanien.

Philippe IV jeune, en cuirasse.
(Vieille gravure allemande d'après un tableau de Velasquez.)

son modèle un ascendant de tous points comparable à celui, si considérable, du médecin sur son malade.

Le médecin n'est quelquefois pas celui qui guérit ; en tous cas, il est ou doit toujours être celui qui connaît la maladie et qui console. Le malade sait que son médecin connaît son tempérament et l'affection dont il souffre et cela le rassure et lui donne confiance : une bonne parole, un seul mot d'encouragement venant de lui et le voilà consolé ! Or Velasquez était celui qui connaissait Philippe IV tout entier. Certes, tout l'Espagne voyait l'insigne faiblesse de son roi, mais nul n'en savait, autant que le peintre, les causes et les manifestations.

Philippe IV, qui n'était pas un sot, connais-

sentait aussi les garanties d'authenticité ou ne sont que de simples répliques. Dix ou douze seulement intéressent les artistes et sont en même temps de précieux documents pour l'histoire pathologique du modèle.

Velasquez était à peine âgé de 26 ans lorsqu'en 1623 il fut mandé de Séville à Madrid par le premier ministre du roi le comte duc Olivares. Il exécuta d'abord le portrait d'un certain Fonseca, huissier de la cour et cette première œuvre obtint un tel succès que toute la cour voulut la voir et que le roi, obéissant à l'enthousiasme général, commanda son portrait au jeune peintre qu'il nomma ensuite son peintre officiel.

Si, faisant abstraction du reste de l'œuvre si

Les Portraits de Philippe IV

considérable de Velasquez, nous ne considérons en lui que ses portraits de Philippe IV, nous pourrions, sans trop d'arbitraire, diviser sa production artistique en trois périodes : dans la première (1624-1636), Velasquez, en son maître, a peint surtout le roi ; dans la deuxième (1637-1649), l'homme et le roi ; dans la dernière, l'homme avant tout. Or il se trouve précisément que chacune de ces époques distinctes du talent de Velasquez correspond, au point de vue technique, à un moment spécial de la manière du maître, si tant est qu'on puisse employer cette expression à l'égard d'un peintre qui poussa si loin l'étude du vrai et de la réalité, que sa manière a été justement de n'en point avoir.

* *

Dès le début de sa carrière, Velasquez donna la mesure de son génie qui semble n'avoir connu ni les fatigues de la vieillesse, ni les tâtonnements médiocres des débutants qui cherchent leur voie. Toute cette première période qui va de 1624 à 1636, est une suite de chefs-d'œuvre qui se caractérisent par un faire énergique et même quelquefois un peu rude, comme il arrive presque toujours au jeune talent qui veut s'affirmer et se préciser. C'est le moment où l'artiste est tout entier à ses fonctions de peintre du roi : il n'est encore considéré que comme un valet habile et à la merci de son maître ; celui-ci en raison de ses multiples occupations et aussi de son ignorance des qualités intellectuelles et morales de son peintre, ne daigne lui accorder que de courtes et rares séances de pose. Cet éloignement du modèle ne fait qu'augmenter le respect naturel de Velasquez, jeune et nouvellement arrivé à la cour, pour ce roi plus jeune que lui, mais dont toute la personnalité est si hautement empreinte d'une héréditaire majesté : aussi l'artiste va-t-il ne nous montrer en Philippe IV que son roi tel que le virent à ce moment ses yeux de royal et très respectueux sujet.

Dans le premier portrait (Prado) le roi a 18 ans. Quand on rapproche ce portrait de celui de son aïeul Ferdinand, par le Greco et de celui du roi d'Espagne actuel, Alphonse XIII, on est frappé de la ressemblance de ces trois monarques et de la persistance à travers tant de siècles du type familial des Habsbourg. Malgré l'allongement excessif du visage et l'épaisseur des lèvres, la physionomie garde un cachet d'aristocratique distinction, une finesse et une élégance « fin de race », qui ne manquent pas de caractère. Mais l'ensemble du corps paraît bien grêle et bien fluet pour pouvoir supporter longtemps cette armure qui, même d'apparat, doit lui paraître bien lourde : on voit que le jeune prince a voulu absolument se donner grand air à l'aurore de sa vie et montrer qu'il avait hérité du tempérament de

son aïeul Charles-Quint qui, avant d'endosser le froc des moines, avait si longtemps et si vaillamment porté la cuirasse et le haubert et dans les multiples armures, réunies aujourd'hui à l'Armeria de Madrid, attestent l'humeur combative et l'ardeur impériale.

Parmi les portraits de cette époque, il faut citer celui de la National Gallery : le roi à 26 ans. La pâleur de son visage ressort davantage sur son costume noir, richement brodé d'argent — ainsi qu'un drap mortuaire. — Le thorax est étroit et les membres paraissent plus grêles encore que dans le portrait précédent. Tout l'ensemble indique une faiblesse musculaire.

un peu mélancolique avec une pointe de dureté, seul reste en ce roi de la rigueur cruelle d'un Philippe II ou d'un Philippe III. L'ensemble du visage, avec ses lèvres épaisses et rouges et son prognathisme marqué, est empreint d'une douceur remarquable. Mais cette douceur n'est qu'une forme de l'apathie : le roi est trop apathique pour être cruel ou violent. Dans cette effigie, l'homme et le dégénéré commencent à percer sous le masque royal. Décidément, le monarque gagne en majesté à n'être représenté que vu d'assez loin, car dès qu'il apparaît au premier plan, son visage est comme un livre ouvert dans lequel on lirait trop facilement.

C'est ce que Velasquez a senti dans l'admirable portrait de *Philippe IV à cheval* (Prado).

Ce portrait a vraiment grande allure ; il est le plus beau portrait de roi qu'artiste ait jamais réalisé. Tout y est majestueux et harmonieusement ordonné. Point de costume à la romaine, point de génies aériens ou de nymphes demi-nues, point de ces attributs divins qui, du Louis XIV, d'un Lebrun, font un dieu de l'Olympe. Aucun accessoire factice, aucune draperie pompeuse ne nous indique quel est le personnage représenté ici : il n'en est pas besoin. Tout, dans ce tableau, nous fait sentir que ce majestueux cavalier est vraiment le roi et l'on songe alors au vers immortel de Virgile :
Veraque incessu patuit dea.

Le fond de la toile est un paysage qui fait merveilleusement ressortir la dignité du roi. Le ciel serein et tranquille, avec ses horizontales traînées de petits nuages blancs, le sol d'un de ces plateaux rousés de la Castille où le regard va se perdre dans le lointain, semblent agrandir la silhouette du roi qui se profile devant eux et élargir le geste impérial qu'il prépare.

Le cheval, un peu lourd et solennel comme ceux de cette époque, est d'une robe magnifique et son galop de parade souligne la majesté de celui qu'il porte.

Le modèle ne s'occupe pas de ceux qui le regardent : il ne pose pas. Sa physionomie attentive paraît observer au loin devant lui. Il est à un de ces moments de l'action où il faut prendre une décision rapide et énergique, et l'on devine que son bras, légèrement contracté en arrière, va brusquement s'étendre en avant,

tandis que sa main frémissante indiquera avec le bâton de commandement la manœuvre définitive qu'il faut exécuter. La ligne admirable de la jambe appuyée sur l'étrier est une merveilleuse exactitude physiologique, car dans cette projection en avant, dans l'élan du commandement, le corps entier va prendre appui sur l'étrier par le bout du pied.

En ce monarque, si beau cavalier et si noblement campé sur sa monture, qui reconnaîtrait ce dégénéré dont parle l'histoire et que les portraits de Velasquez nous montreront si net-



Philippe IV jeune.

(Gravure du XVIII^e siècle, d'après un tableau de Velasquez.)

Noter en exergue l'inscription : « A Religione Magnus. » C'est ici ce Philippe IV le Grand qui, lors de la guerre de Trente ans, au moment où il perdait ses provinces, fit paraître des médailles avec cette orgueilleuse devise : « Tous contre nous, et nous contre tous. » Il n'eut, hélas, d'autre grandeur que celle qu'il tint de sa piété religieuse !

laire marquée ; le roi est appuyé sur un meuble comme pour mieux se tenir, ce qui ne l'empêche pas d'être plié en avant au niveau de la ceinture. La somptuosité sévère du vêtement paraît vouloir suppléer ici à la prestance physique qui manque à la majesté royale.

Le *Philippe IV* de la Galerie Impériale de Vienne est un portrait contemporain de ce dernier : le roi est représenté jusqu'à mi-corps. Le visage semble mieux étudié ; le regard qui s'efforce d'être vif et sévère paraît en réalité,

tement? Flatterie d'un peintre courtois va-t-on répondre! Eh bien non, l'artiste n'a point failli ici à la scrupuleuse probité de sa vision, à son souci contumace de la vérité: il a pu, sans manquer à sa consciencieuse honnêteté, donner à son misérable modèle l'allure d'un grand roi et cela par un moyen très simple: il éloigne les traits de son maître dans une sorte de second plan, de telle façon qu'ils paraissent moins précis, grâce au recul que nécessite la dimension de l'œuvre, la faiblesse morale du modèle qui se reflète si bien dans les détails de sa physionomie reste très estompée par l'éloignement. L'allure du personnage achève de devenir vraiment royale par l'épuration des lignes et aussi par la netteté de sa silhouette qui se projette sur le paysage grandiose et lointain que domine son regard.

Ainsi donc, ce tableau à la fois majestueux et simple est entièrement digne du pinceau d'un réaliste épris de vérité; il est d'un peintre loyal sujet qui a voulu nous montrer comment il concevait son roi. Car Velasquez est foncièrement loyaliste. Comme tous ses contemporains, il a pour son roi cette fidélité respectueuse qui se devine en ce portrait. Ce roi nous apparaît ici avec la pleine conscience de la dignité dont le ciel, et le ciel seul, l'a investi; il est le rejeton de cette lignée que Dieu a préposée aux destins de l'Espagne; il est le successeur de monarques magnifiques dont la magnificence rejaillit sur lui.

Il est l'héritaire, il ne soupçonne même pas que l'on puisse être l'écu; il n'a pas de parlement, un favori pour tout ministre et s'il perd ses provinces il n'en doit compte qu'à Dieu...

Comme il est en même temps un souverain affaibli et malade que, çà et là, on dépouille de ses territoires, il donne bien plus l'idée de l'absolutisme que le conquérant heureux qui affirme sa puissance et grandit son pays. Il est tout naturel que celui-là regne sans conteste, mais lui, déchu, sans postérité, il n'est presque rien par lui-même, il est la démonstration vivante que la vraie puissance réside en la force héréditaire (Aman-Jean).

Malgré son allure martiale, avec le riche panache de son large chapeau, avec son armure d'acier bruni rehaussée d'or et barrée d'une belle écharpe flottante, Philippe IV fut loin d'être un général roi comme son aïeul Charles-Quint. « Dans cette effigie il est triomphant d'une gloire prêtée par son peintre, car de lui-même le pauvre roi ne triompha de rien, pas même de ses maladies, encore moins de ses vices. » Au moment où il perdait ses plus belles provinces: le Roussillon, la Catalogne, le Portugal, n'eut-il pas l'insigne faiblesse de se laisser appeler Philippe le Grand! ce qui permit aux malins de lui donner pour emblème un fossé avec cette devise: « Plus on lui ôte, plus il est grand. »

Après nous avoir ainsi montré son maître dans toute la solennelle grandeur de sa dignité royale, bien que déjà dans ce portrait il suffi-

rait d'examiner de près le visage pour y découvrir les tares ancestrales, Velasquez va désormais mettre sous nos yeux en Philippe IV l'homme en même temps que le roi.

Pendant cette seconde période, l'art de Velasquez se débarrasse progressivement de tout ce qui n'est pas lui-même, de tout ce qui pouvait se ressentir en lui des procédés traditionnels du métier. Sa touche devient plus fine, son coloris plus délicat et son étude du modèle plus approfondie. Maintenant, le roi l'estime davantage et tient réellement à lui. Il le charge de la décoration de son palais et de ses rendez-vous de chasse et, à cette dernière occasion, lui commande son portrait en chasseur pour lequel il lui accorde les séances de pose nécessaires pour que le peintre puisse mener à bien son œuvre.

Le portrait de *Philippe IV en chasseur* est, en effet, le plus caractéristique de cette période et, à ce point de vue, il est d'un capital



Philippe IV à cheval.

(Tableau de Velasquez au Musée du Prado à Madrid.)

intéressant pour notre étude. Ce chef-d'œuvre se trouve au Prado, et l'on peut en voir au Louvre une réplique très belle mais un peu différente en ce que le roi y tient sa casquette à la main.

Il ne m'appartient pas de dire ici combien la tonalité générale de ce tableau est exquise de nuances, combien le teint et les cheveux blonds du roi, la couleur de ses gants à crispin et de sa tunique de cuir, le poil fauve de son chien au musée noir, etc., semblent se fondre harmonieusement avec ce paysage castillan roussâtre et sauvage, aux arbres noirs et à l'étendue austère.

Le portrait du Prado est peut-être un peu moins élégant que celui du Louvre. En tous cas il est mieux étudié et il est plus sûrement de la main de Velasquez.

Ici le roi a 32 ans: sa pose est simple et

sans emphase et on sent en lui l'élégance naturelle d'un gentilhomme bien né. Pourtant sa physionomie et son attitude ont un air de lassitude qui frappe dès le premier abord: les paupières paraissent lourdes, le regard est paresseux et inexpressif.

Son peintre ne l'a vraiment pas flatté dans ce portrait, dit un critique; on pourrait rendre la tête de ce monarque pour une caricature tant les lèvres et le menton trop charnus sont lourds et intelligents; son teint blafard du reste n'annonce pas une santé bien solide.

Il est visiblement fatigué, ce roi qui dans ce portrait nous apparaît au repos dans une attitude hanchée, le bras gauche appuyé sur la ceinture et le bras droit allongé sous le poids du fusil que la main semble avoir peine à retenir tant elle est faiblement contractée. Peut-être le roi est-il ici au lendemain d'une de ces journées de basse débauche qui lui étaient coutumières et dont il tenait le goût de ses ancêtres: Était-ce pour lui une réaction contre les pratiques austères de sa piété, ou bien une impulsion morbide

de dégénération; était-ce sous les perfides conseils de ses favoris qui cherchaient à l'affaiblir pour mieux conserver le pouvoir, ou peut-être toutes ces influences à la fois; toujours est-il que ces journées d'orgie qu'il passait en compagnie de maîtresses attirées, comme la Calderona, ou de filles publiques récoltées dans les rues, ne contribuaient pas médiocrement à diminuer en lui son intelligence, sa mémoire et sa volonté déjà si affaiblis.

Son aïd d'ailleurs aujourd'hui en médecine qu'il existe des états physiologiques naturels, des tempéraments spéciaux pour lesquels est parfaitement vraie la vieille expression populaire « être né fatigué ». Philippe IV est de ceux-là, et l'histoire confirme ici, comme toujours, le visible récit que Velasquez nous donne, par ses portraits, de la vie de son maître.

La chasse qui demande un jarret solide et un corps robuste et bien musclé était en effet un plaisir trop violent pour ce roi apathique. « Le Roy monte peu à cheval, dit son contemporain de Sommerdick, et ses chevaux crèvent de graisse à force d'être à l'écurie. » Le roi allait quelquefois à la chasse parce que c'était pour lui une obligation, mais point pour satisfaire un goût personnel: il se fit peindre en chasseur pour la même raison qu'il s'était fait représenter en cuirasse: parce que ces divers costumes représentaient ses diverses fonctions théoriques de roi.

Pratiquement, nul n'est moins roi que lui, nul n'a moins envie de gouverner: le pouvoir est tout entier aux mains de ses favoris. A 30 ans, cédant à l'opinion publique et à la pression de sa cour il avait renvoyé Olivares et essayé de gouverner seul avec les concours de sa femme Isabelle de Bourbon, l'active fille d'Henri IV, mais celle-ci mourut six mois après la disgrâce du duc, et Philippe IV, que son indolence rendait inapte au travail et qui n'avait d'autre volonté que celle de ses conseillers s'pressa

de prendre un autre favori pour se rendre libre de toute préoccupation et de tout souci.

« Le roi, dit Sommerdick, se repose sur Don Luis de Haro, signe tout ce qu'on lui présente sans le lire, car il n'y eut jamais de Prince plus débonnaire et qui eut plus de confiance en ses ministres. »

Songez ce qu'il est un Louis XIV à 32 ans : plein d'activité et d'enthousiasme espoirs il gouverne par lui-même ; tout est sourire et triomphe à ce jeune monarque, beau, riche et intelligent, et que sa cour brillante appelle le Roi Soleil ! C'est tout le contraire pour Philippe IV. Rien lui réussit, et il n'a ni l'intelligence, ni la volonté capables de conserver le lourd héritage de Charles-Quint qu'il lui laisse s'effriter. L'argent lui manque pour payer ses soldats, et comme il n'a rien à attendre de son pays au sol rude et pauvre, ses finances ce sont les galions qui reviennent des Indes chargés d'or. Là encore, il est trompé et volé, ses favoris s'enrichissent

du pain qui manque aux gueux ; de l'or qui manque au roi.

Il le sait, mais il avoue à sa seule confidente, sœur Marie d'Agreda, sa faiblesse impuissante à rechercher les coupables dilapidateurs ; aussi demeure-t-il pauvre, n'ayant parfois pas de quoi payer ses valets et entretenir dignement la table royale.

Sans argent, sans courage, ce malheureux Philippe IV veut désormais rester confiné en son palais. C'est là que Velasquez va nous le représenter non plus comme un roi, mais comme un homme qu'écrase le poids de son héritage. Pendant cette dernière période de sa vie, qui va de 1650 à 1660, le génie du peintre s'est pleinement épanoui : maître dans l'art du clair-obscur et dégagé de tout ce qui est métier, Velasquez met désormais dans sa peinture tellement d'atmosphère, que l'air ambiant semble se continuer avec celui du tableau, envelopper les personnages et les choses et frémir dans les espaces lointains du paysage, si bien qu'on peut se demander, comme Théophile Gautier, devant les Ménines : « Où donc est le tableau ? Où donc est le portrait ? »

Au moment où le peintre prenait entière possession de son génie, il prenait aussi possession de l'amitié de son royal modèle. Celui-ci venait passer dans son atelier de longues et silencieuses heures de poses, prenant plaisir à se voir ainsi étudié et s'étudiant lui-même avec Velasquez.

C'est l'époque la plus pénible et la plus triste de l'histoire pathologique de Philippe IV, que Velasquez va nous retracer en ses derniers portraits dans lesquels ayant pu tenir longtemps sous son regard son royal modèle, il pousse à fond son étude et nous laisse une image parfaite en tous points et vraiment typique de son maître.

Le roi ne sort plus guère de son palais. Là, cet homme dont la volonté s'est peu à peu éteinte, n'a qu'à se laisser vivre ; il n'a aucune décision à prendre : pour les affaires de l'Etat, il s'en remet entièrement à ses favoris. Pour sa vie quotidienne, les règles du cérémonial sont là : « Toutes ses actions et toutes ses occupa-

tions sont toutes les mêmes et marchent d'un pas si égal que, jour par jour, il sait ce qu'il fera toute sa vie ».

Sa distraction suprême, ce sont les pratiques d'une piété sévère et funèbre qu'il tient de ses ancêtres et Velasquez nous montre cette forme particulière de la mentalité de son maître dans un tableau où le roi, à genoux, est représenté en prière, revêtu d'un manteau noir et dans une attitude compassée de froide gravité.

C'est par son impassibilité que le roi veut garder le masque de grandeur et de dignité qui sied à un roi d'Espagne, héritier de Charles-Quint. M^{me} de Motteville raconte à ce propos, dans ses mémoires, comment Philippe IV, se trouvant devant sa sœur qui ne l'avait pas vu depuis quinze ans et qui voulait l'embrasser à la française, retira sa tête hors de sa portée « tellement immobile qu'on l'eût pris plutôt

Ses goûts sont devenus funèbres. Il est constamment vêtu de deuil et la cour doit suivre son exemple ; pour se présenter à lui il faut un costume noir. Lorsque son carrosse passe dans les rues, le peuple ne doit point lui faire fête, mais chacun doit se cacher en sa maison.

Dans les dernières années de sa vie, il aura l'obsession de la mort : s'étant fait fabriquer son cercueil, il aimait s'y coucher de temps à autre : les offices des morts étaient devenus son unique distraction.

Son esprit de déséquilibre se laisse influencer par de superstitieuses idées, et vers 1650 on le voit se livrer à de mystérieuses pratiques de sorcellerie et de magie, dont l'Inquisition, émue, dut le guérir par d'énergiques menaces. Vers la même époque, une conspiration, heureusement avortée, frappa si profondément son cerveau qu'il ne put résister à l'émotion du danger couru et présenta quelques accès d'aliénation mentale, comme on en voit souvent chez les dégénérés débiles ou faibles d'esprit (1). Enfin, peu de temps avant sa mort, il présenta de véritables crises de démonomanie qui, d'ailleurs, cédèrent aux exorcismes !

Il faut lire, pour achever de connaître Philippe IV, sa correspondance avec la sœur Marie d'Agreda : c'est comme une quotidienne consultation d'un malade qui avoue toutes ses faiblesses à son médecin et lui rapporte par le menu ses moindres sensations. Chacune de ses lettres est un appel au secours, une demande d'aide et de conseil. Mais ce qu'il y a de plus frappant, c'est l'expression continue de sa résignation en la volonté divine, en même temps que l'aveu de sa faiblesse impuissante :

« Je désire, dit-il, faire en tout la volonté du Seigneur, et si je fais en quelque chose, ce sera comme homme faible et non comme homme méchant... Je suis trop faible pour atteindre le but à moi seul et je prie Dieu de m'ouvrir les yeux à moi surtout qui les ai bien fermés. »

Ainsi donc le monarque était frappé de son incapacité et cela ne faisait qu'augmenter son état de dépression. Impuissant à réagir devant le malheur, il se contentait de se résigner. Les désastres s'accumulaient pour l'Espagne et le patrimoine héréditaire s'amoindrit ; les pires catastrophes accablent la famille royale, l'héritier Baltazar Carlos meurt à 17 ans, l'enfant Don Prosper meurt en bas âge, ainsi que deux autres enfants qui sont nés à peine viables, et ce n'est que trois ans avant sa mort qu'il réussit à procréer ce rejeton faible et débile qui devait être Charles II. A chaque fois qu'un nouveau malheur lui survenait, il se contentait de s'écrier, impassible : « Dieu le veut » ; à la mort de Velasquez, il ne put traduire ses impressions que par ces mots, qu'il écrivit sur le règlement des comptes : « Je reste abattu ». Pourtant :

A l'extrême fin de sa vie, Philippe IV, sentant venir la ruine de son royaume comme il sentait venir sa mort, entouré de tristesse, las de vivre, blessé dans



Portrait de Philippe IV en chasseur.

(Tableau de Velasquez au Musée du Prado, à Madrid.)

pour une statue que pour un homme vivant ».

Il devient sombre et taciturne comme son grand-père, Philippe II, et gourmande la jeune reine, sa seconde épouse, qui ne peut s'empêcher de rire aux plaisanteries d'un bouffon.

« Ceux qui ont parlé de son humeur, dit un chroniqueur contemporain, n'ont dit qu'elle répond à sa mine et à son port, et ceux qui l'ont approché assurent que quand ils l'ont parlé, ils ne l'ont jamais vu changer d'assiette ni de posture, qu'il les recevait, les écoutait et leur répondait avec un même visage, n'ayant rien de mobile en tout son corps que les lèvres et la langue. »

(1) Dallemagne, *Dégénérés et déséquilibrés*, Paris, 1895. Genêt-Perrin, *L'état de dégénérescence en médecine légale*, Paris, 1913.

son orgueil de roi et sachant que le patrimoine dont il n'était que le dépositaire allait être amoindri, eut un spasme de douleur poignante. Il se jeta à terre, le cœur brisé, en public et devant tout le monde, avec des sanglots redit la formule sainte qui était sa grande ressource : « Mon Dieu que votre volonté soit faite. Philippe II avait prononcé les mêmes paroles quand on était venu lui annoncer que son invincible Armada n'était plus qu'événement flottant sur la mer. » (Amau-Jean).

Depuis ce moment ses forces s'affaiblirent de jour en jour. Il ne fut bientôt plus en état de rester debout pendant les audiences qu'il donnait aux ambassadeurs (1) et sa mort dans le marasme ne tarda pas à arriver en 1665.

Cet homme si malheureux qui n'est plus que l'ombre d'un roi, Velasquez va l'évoquer à nos yeux en deux saisissants portraits : celui du *Prado* et celui de la *National Gallery*. Ces deux images du roi se ressemblent et ont été peintes à la même époque ; c'est la dernière que j'ai le plus en mémoire et c'est elle que j'aurai ici en vue plus particulièrement.

Ce portrait me semble le plus impressionnant de tous les portraits du roi par Velasquez : il est peut-être même le plus profond de tous les portraits. Nul peintre n'est allé, par l'étude de la physiognomie, aussi loin dans l'âme de son modèle et Rembrandt lui-même n'a jamais atteint peut-être pareille profondeur.

Considérez ce portrait, vous y verrez toute l'histoire des dix dernières années de Philippe IV, vous y retrouverez toute l'étude psychologique de ce malheureux dégénéré.

Tandis que Velasquez avait éloigné dans le champ du tableau la physiognomie de son *Philippe IV à cheval*, parce qu'il n'y voulait montrer que le roi, ici, au contraire, il a rapproché de nous jusqu'au premier plan le visage de son royal modèle pour mieux en creuser les traits et pour mieux approfondir les détails de sa physiognomie morale.

L'ensemble du portrait est d'une simplicité extrême : Sur un fond gris brun se détache le buste du roi vêtu de noir et portant le collier de la Toison d'Or. La tête et la colerette blanche sont seules éclairées, mais d'un luminaire si discrète et si légèrement voilée que, devant cette effigie, on a l'impression de rencontrer, ainsi qu'une apparition, Philippe IV dans la pénombre silencieuse de son palais : il semble que Velasquez, qui est l'un des plus prodigieux peintres de l'atmosphère, ait voulu ici par un comble d'art que cette tête marquée par la fatalité soit environnée de l'atmosphère qui lui convenait le mieux : celui d'un des couloirs

de ce palais où l'on croirait entendre encore à chaque instant comme un écho de ces psalmodies funèbres, de ces lugubres nocturnes dont la chapelle royale retentit pendant près d'un siècle sous ces Habsbourg d'Espagne qui ne songeaient qu'à la mort et s'endormaient volontiers le soir dans leur futur cercueil.

L'attitude et le visage du roi conservent cette façade d'impassible majesté par laquelle le roi cachait la misère physique et morale de l'homme ; le nez aminci est autoritaire et sur ce vaste front est resté l'orgueil de la race qui a tenté de soumettre le monde entier à sa do-

tinée de ce roi qui s'est enfoncé dans un mutisme volontaire qui lui évite l'effort de penser.

Pourtant cette physiognomie n'est point intelligente et, quoique découragé, abattu par les malheurs du présent et tourmenté par le souci de l'avenir incertain et de son pays, le roi nous apparaît ici pleinement conscient de son état et c'est là précisément ce qui met une note tragique dans la mélancolique gravité de ce portrait. Inapte à tout travail, incapable de volonté, il paraît éprouver le douloureux sentiment de sa faiblesse et de l'inutilité de tout effort. Ses traits ont une expression de souffrance et de tristesse qui se résigne à tout mal et cette mouslache qui, au milieu de ce visage avoué, reste fièrement retroussée, ne semble-t-elle pas comme une protestation du monarque contre le destin qui l'accable et comme un atavique ressouvenir de l'énergique volonté de son aïeul Charles-Quint ?

La simplicité du costume noir achève de nous révéler la vie monotone du modèle et le côté funèbre de ses habitudes. L'ensemble de cette toile est d'une tonalité remarquable de douceur ; cette sorte de flou volontaire qui atténue les reliefs du visage, ce voile du regard, cette expression effacée de la physiognomie, tout cela est comme une lueur crépusculaire : c'est la suprême lueur du crépuscule de la pensée du roi ; c'est le dernier et très affaibli éclat d'une race en détresse qui va bientôt disparaître dans la nuit du néant.

Les gens de génie ont le beau privilège, disait Chateaubriand, de distribuer la gloire, et à ce point de vue, Philippe IV a eu beaucoup de chance de rencontrer Velasquez. Sans son peintre, nous connaîtrions à peine ce roi insignifiant qui dans l'histoire fait si pâle figure (1). L'ensemble de ses portraits est la meilleure histoire qu'on ait pu faire de lui, de même que l'ensemble de l'œuvre de l'artiste est la plus typique représentation qui puisse caractériser une contrée, une époque et une race. Dois-je dire qu'aux plus brillantes évocations d'un historien qui posséderait à la fois l'imagination d'un Michelet, l'intelligence d'un Guizot et la vérité d'un Augustin Thierry, je préférerais, pour comprendre le xvi^e siècle espagnol, les chefs-d'œuvre du Prado où les personnages de jadis parlent à l'esprit et semblent continuer la leur vie de jadis : l'œuvre de Velasquez n'est-elle pas, de cette époque, le témoin le plus sincère, le plus irrécusable et aussi le plus agréable à consulter ?

(1) A la pinacothèque de Munich se trouve le portrait de Philippe IV, à 25 ans, que Rubens exécuta lors de son passage à Madrid en 1628 : la ligne ancestrale des Habsbourg y est nettement accusée, et l'ensemble du visage, malgré une certaine vivacité du regard, ne laisse pas indiquer cette paresse intellectuelle qui n'avait pas échappé au grand artiste flamand.



Portrait de Philippe IV, en buste.
(Tableau de Velasquez, à la National Gallery de Londres.)

mination. Certes, la triste réalité s'est chargée de dissiper en ce souverain les beaux rêves ambitieux dans lesquels son éducation l'avait entretenu ; néanmoins ces grandioses illusions ont laissé quelque chose de hautain chez cet homme contre qui le sort s'est acharné.

Ce regard qui au premier abord apparaît si majestueux et dont l'imposante sévérité semble vous commander de baisser respectueusement la tête, comme il est terne et vague, en vérité. A travers l'expression effacée de ces yeux, ne voit-on pas l'effacement de la pensée et l'anéantissement de l'énergie et de la volonté,

Tandis que la lourdeur des paupières et de la machoire inférieure nous dit sa fatigue et sa lassitude, la moue accentuée de ces lèvres épaisses et closes, nous indique le silence obs-

(1) Après l'avoir vu, le 4 août, l'archevêque d'Embrun écrivait au roi de France : « L'on ne peut pas s'imaginer la faiblesse présente de Sa Majesté catholique à moins de le voir. Il est beaucoup courbé et marche quasi chancelant, au lieu qu'il allait fort droit ; il tient les yeux presque à moitié fermés ; il a peine à pousser la voiture ; enfin il est une ombre de lui-même et je sais que les hommes de sa chambre qui avaient quelquefois accoutumé de l'entretenir ne lui parlent plus pour ne pas le peiner dans sa réponse, à moins qu'il ne fasse lui-même quelque demande. »



Le PREMIER Produit FRANÇAIS
qui ait appliqué
L'AGAR-AGAR
au traitement de la
CONSTIPATION CHRONIQUE

THAOLAXINE

LAXATIF - RÉGIME
agar-agar et extraits de rhamnées

Posologie

PAILLETES : 1 à 4 cuil. à café à chaque repas
CACHETS : 1 à 4 à chaque repas
COMPRIMÉS : 2 à 8 à chaque repas
GRANULÉ : 1 à 2 cuil. à café à chaque repas
(Spécialement préparé pour les enfants)

*Echantillons & Littérature
sur demande adressée:*

LABORATOIRES

DURET & RABY

5, Avenue des Tillouls - PARIS
Tél. Marcadet 14-56

F. Borremans duls

CHOLÉOKINASE
6 à 8 Ovaïdes par jour

**TRAITEMENT SPÉCIFIQUE
DE L'ENTEROCOLITE
MUCOMEMBRANEUSE**

MÉDICATION IODÉE PARFAITE

Remplace **SANS IODISME**

Combinaisons iodées

IODURES

IODE

DOSIODINE
CAPSULES DOSÉES & GLUTINISÉES

**Ne fatiguent
ni le rein, ni les intestins**

PRESCRIRE

DOSIODINE n° 1. Une capsule = 0,01% d'iode correspondant à 0,50% d'iodeur alcalin.

DOSIODINE. Une capsule = 0,02% d'iode correspondant à 1 gr. d'iodeur alcalin.

Littérature et Échantillons franco sur demande
Laboratoire de la DOSIODINE, AUDINCOURT (Doubs)

GUILLOTIN ET LA GUILLOTINE

Il y a eu cent ans, le 26 mars dernier, que mourait le D^r Guillotin, dont la très réelle valeur comme médecin ne lui eût acquis qu'une célébrité peu étendue, si, le 10 octobre 1789, il n'eût présenté une motion relative à la peine de mort.

Avant la guillotine, la pendaison et la décapitation étaient les deux supplices en vigueur; la pendaison était infamante, la décapitation était réservée aux crimes d'Etat et passait pour ne pas entacher l'honneur de la famille du condamné. Guillotin, désireux de faire disparaître cette inégalité dans le châtiment, fit si bien que l'attention publique fut éveillée dès 1789 et que le 1^{er} décembre de cette même année, il soumettait à l'Assemblée constituante un vœu dont le premier article était ainsi conçu : « Les délits du même genre seront punis par le même genre de peine, quel que soit le rang du coupable ».

La discussion fut vive, Guillotin « fit une peinture aux couleurs pittoresques que sensible des supplices effrayants qui se sont perpétués jusque dans le siècle de l'humanité : « les gibets, les roues, les échafauds, les bûchers, supplices barbares, imaginés par la barbare féodalité, il a conclu à ce qu'il n'y eût plus désormais qu'un seul supplice du même genre pour tous les crimes. Quel que soit un coupable, il est assez puni par la mort et la société est assez vengée en le vomissant de son sein ».

Après avoir posé le principe, il se prononça pour

la décapitation. Enfin, pour adoucir cette peine le plus possible, il proposa l'adoption d'un instrument qu'il décrivit et qui, malgré lui, devait porter son nom.

L'abbé Maury s'opposa bien à la motion et déclara

L'idée était lancée et avant même que l'Assemblée eût décidé si les criminels seraient ou non décapités, *Les Actes des Apôtres*, organe royaliste très violent contre les révolutionnaires, chansonnèrent Guillotin, sur l'air du menuet d'Exaudet :

Guillotin,
Médecin,
Politique,
Imagine, un beau matin,
Que pendre est inhumain
Et peu patriotique !
Aussitôt
Il lui faut
Un supplice
Qui, sans corde ni poteau,
Supprime du bourreau
L'office.
Le Romain
Guillotin
Qui s'apprête,
Consulte gens de métier,
Barnave et Chapelier,
Même le coupe-tête,
Et sa main
Fait soudain
La machine
Qui simplement nous tuera
Et que l'on appellera
Guillotine !...
Un certain ressort caché
Tout à coup s'étant lâché,
Fait tomber,
Fait sauter,
Fait voler la tête !
C'est bien plus honnête !



L'appel des condamnés, à Saint-Lazare, par Tony Johannot.

prophétiquement qu'il était dangereux d'accoutumer le peuple à la vue du sang. Mais ce fut inutile; sur l'insistance du duc de Liancourt, l'article qui posait le principe de l'égalité de la peine fut voté à l'unanimité.

La chanson porta malheur au chansonnier, car après avoir mis en vers la guillotine, à son tour, elle le mit en pièce...

En tout cas, elle donna au pauvre Guillotin une célébrité dont il se serait bien passé. A partir de ce jour, écorcé des plaisanteries macabres dont sa proposition était devenue l'objet, il n'eut plus qu'une

Produits médicaux inoffensifs

POUR LA TOILETTE DU VISAGE

particulièrement indiqués dans les cas de dermatose
ou de délicatesse de la peau

Littérature et Échantillons : 21, Faub^e Montmartre, Paris

Voir également les Primes d'ÆSCULAPE, page 1.



idée : se faire oublier, éviter qu'on parle de lui, disparaître.

Trois autres articles de sa proposition furent cependant votés par l'Assemblée... et oubliés. Et ce n'est que dix-huit mois plus tard que Lepelletier de Saint-Fargeau reprit cette question de l'exécution des condamnés à mort, se prononçant encore pour la décapitation. Après bien des discussions, ce mode d'exécution finit par l'emporter sur la potence et le garot espagnol que d'autres membres de l'Assemblée avaient proposés.

Le principe admis, restait la réalisation pratique. La décapitation récente de Sally-Tollendal avait paru atroce et l'on sentait l'impossibilité de généraliser et même de continuer à employer ce moyen barbare. L'Assemblée perplexe ne crut pas « pouvoir s'adresser à l'Académie de chirurgie, le D^r Louis, homme de 69 ans, connu pour son intelligence élevée, inventeur d'instruments si appréciés et auteur de nombreux ouvrages » (1). On le pria d'indiquer un procédé qui réunît la sûreté, la célérité et l'uniformité. Sa réponse, qui fut lue dans la séance du 20 mars 1792 de l'Assemblée législative, décrivait dans tous ses détails la machine à trancher le cou des condamnés à mort.

Nous restait à faire construire cette machine. Roederer, procureur-syndic du département de Paris, s'adressa à Louis et conclut aussi Guillotin dont on ne connaît pas la réponse, mais qui probablement préféra n'en pas donner.

D'après un plan approuvé par Louis, un charpentier nommé Guidon dressa un devis qui s'élevait à 5.600 livres. Clavière, ministre des contributions publiques, trouva la note un peu salée et Roederer dut engager des pourparlers avec un nommé Poubias

reprenre sans indemnité, si les expériences échouaient. Le 18 avril, sa machine était prête; on l'essaya d'abord sur cinq cadavres à Bicêtre; puis le 25 avril 1792 elle fut admise à fonctionner pour l'exécution de Nicolas-Jacques Pelletier, condamné pour avoir frappé un particulier de plusieurs coups de couteau et lui avoir volé un portefeuille contenant 600 livres en assignats. Le premier supplice politique fut un des royalistes qui s'étaient battus le 10 août. La guillotine était prête; l'appellation de Louisette qu'on essaya de lancer en 1792 n'eut aucun succès, au grand désespoir de ce pauvre Guillotin qui dut voir son nom mêlé aux exploits de sa terrible filleule. Après avoir été associé de façon méprisante à l'instrument de supplice de la Révolution, après la popularité infamante, ce fut l'oubli. Personne, fait remarquer le D^r Lucien Nass (1), n'a même songé à célébrer son centenaire. Evidemment, l'homme qui le premier eut l'idée de la guillotine méritait mieux que cela. Mais les hommes ont-ils toujours ce qu'ils méritent? M. G. (*Progrès médical*.)

CAMILLE DESMOULINS ET LUCILE
Chacun garde gravé dans le sanctuaire de son cœur les mots déchirants de Camille au moment de son départ pour l'échafaud. C'est le lieu de les rappeler à la suite des lignes de notre ami M. G.

— Adieu, ma vie, mon âme, ma divinité sur la terre... Adieu, Lucile, ma chère Lucile! Adieu, Horace! Adieu, mon père! Je sens fuir devant moi le rivage de la vie. Je vois encore Lucile, je la vois, ma bien-aimée, ma Lucile! mes mains liées l'embrassent, et ma tête séparée repose encore sur toi ses yeux mourants!

(1) *Le Correspondant médical*, 15 avril 1914.



La Guillotine à Paris

D'après une estampe hollandaise de l'époque. (Collection du Cabinet des Estampes.)

Schmidt, mécanicien facteur de pianos-forte, qui abandonnait « quelquefois cet art pour se livrer à des découvertes utiles à l'humanité ».

Le 10 avril, il se chargea d'exécuter la future guillotine moyennant 960 livres. Il acceptait même de la

(1) *Revue Quentin-Bauchard*, *Le Figaro*, 28 mars 1914.

Dépilatoire Hospitalier

DISSOUT LE POIL COMME L'EAU DISSOUT LE SUCRE

Indications

Poils disgracieux du visage ou du corps (moustache féminine, favoris, etc...).

Remplace le rasoir pour rendre nettes et glabres les régions où doit trancher le bistouri.

Avantages

Seul dépilatoire scientifique.

Inoffensif (ne contient ni chaux vive, ni arsenic, ni acétate de thallium).

Ni douleur, ni rougeur, ni irritation cutanée.

Dissout le cheveu ou le poil en 3 minutes.

Dissout jusqu'à la racine.

Le poil repart parfaitement après une première application; puis la repousse se fait de plus en plus lente, de plus en plus grêle, de plus en plus pâle à la suite des applications successives; plus de repousse à la longue (atrophie de la papille pileaire que le Dépilatoire a pénétrée, "mordue", lésée).

Préparé par M. Chantreaux, ancien interne des Hôpitaux de Paris, lauréat de l'Assistance Publique (1^{er} prix des Hôpitaux, 1905), pharmacien de 1^{re} classe, 8, rue de Constantinople, Paris.

PRIX FRANCO. — Pour le visage: au Public 12 fr., aux Médecins 9 fr. 50
Pour le corps: — 20 fr., — 16 fr.

L'ORIGINE DU TABAC

Æsculape consacrerait prochainement un article à l'histoire du tabac dans le corps même du journal. Voici, en manière de préambule, quelques lignes sur l'origine même du tabac.

— M. Prades dès 1716 nous affirme que dans les Indes Occidentales, son pays natal, le tabac a toujours porté le nom de Petun. Les Espagnols qui conquirent cette plante à Tabacco, qui était une province du royaume de Jucatan, ou de la Nouvelle Espagne, sur la mer du Mexique, lui donnèrent celui de Tabac, du lieu où ils l'avaient trouvée, et le D^r Hermandès, de Tolède, qui l'envoya le premier en Espagne et en Portugal, éternisa ce nom dans l'histoire civile et naturelle de l'Amérique qu'il écrivit par ordre de Philippe II.

Jean Nicot, maître des requêtes, ambassadeur du roi François II auprès de Sébastien, roi de Portugal, en 1560, en ayant eu connaissance par un Portugais, officier de la marine royale, la présenta au Grand Prieur à son arrivée à Lisbonne, et puis à son retour en France à Catherine de Médicis et tous trois l'ayant mise, en réputation, par les expériences qu'ils en firent faire, elle fut nommée *nicotiane*, l'herbe du Grand Prieur, ou l'herbe à la Reine.

Le cardinal de Sainte-Croix et Nicolas Tomabon, légat en France, l'ayant les premiers introduite en Italie, lui acquirent le nom d'herbe de Sainte-Croix

et de Tomabonne. Quelques-uns l'appellèrent la Buglosse, ou la Panacée antarctique. On la trouve encore désignée dans les vieux auteurs sous le nom de Herbe sainte ou Sainte Saine et Sacrée.

Buchoz, en 1789, fait observer que quelques bota-

aussi simple qu'on veut bien se l'imaginer, car j'ajoute personnellement qu'après avoir consulté les différents textes et mémoires authentiques ayant trait à ce sujet, j'y ai trouvé tellement de contradictions que je me trouve dans l'impossibilité de trancher, avec impartialité, ce point d'histoire.

C'est ainsi que j'ai trouvé qu'André Thévet d'Angoulême y cultivait le tabac en 1556, c'est-à-dire 3 ans avant que Nicot l'importât. Pour l'Angleterre il y fut introduit par le fameux Drack, qui conquit la Virginie.

Jean Liebaud (1621) écrit que le tabac est originaire d'Europe et qu'avant la découverte du nouveau monde, on en trouvait dans les Ardennes ; mais Magnenus réfute cette proposition, et pour répondre à Liébaut, il ose dire que les vents en avaient pu apporter la semence d'Amérique en Europe.

Quoi qu'il en soit, et sans vouloir insister sur ce point d'histoire, il me semble logique que l'usage du tabac en médecine remonte à François II qui, couvert d'ulcères, se pansa avec un onguent à base de tabac dont Catherine de Médicis, d'après les historiens du temps, Alberet Dutigny, donna la formule.

« Des feuilles de tabac récent, confusées au mortier avec un livre ; faites la cuire en demy-livre de graisse de porc bien mondée, jusqu'à consistance d'onguent à feu lent et passez le tout dans un linge neuf. »

D^r Georges PETIT.
(Le Home Médical)



Fumeur de cabaret

Fumeur d'estaminet
Études de Fumeurs, par Gavarni.

nistes, par rapport à sa vertu narcotique, qui lui est commune avec la Jusquiame, en ont fait une espèce et l'ont nommée Jusquiame du Pérou, mais ils ont tort, elle n'en a ni le port, ni la fleur, ni la configuration, ni les propriétés.

L'origine de la découverte du tabac est loin d'être

AFFECTIIONS NERVEUSES

DOULEURS

INSOMNIES

Comprimés
HYPNASE VERGELOT

Adultes { 2 comprimés en se couchant.
1 ou 2 au moment des crises.

Enfants : 1 comprimé par jour.

Littér. et échantil. sur demande E. VERGELOT 163 r. de Flandre, PARIS

ASSOCIATION DES FERMENTS AUX HYPNOTIQUES
ABSENCE TOTALE DE BROMURE

ÉLEVAGE DE LA CARPE EN EAU TIÈDE

Nous avons appelé récemment l'attention sur un article de M. Goldschmitt relatif à l'élevage et à l'utilisation de la carpe dans les eaux d'égoût. M. le D^r Rollet (de Longueau, Haute-Marne) nous signale à ce propos un article du *Chasseur français* dû à M. Xavier Fauvillon qu'on peut rapprocher du précédent et qui montre que les carpes peuvent vivre presque partout, ce qui est intéressant au point de vue de l'hygiène.

L'élevage des cyprins, famille à laquelle appartient la carpe, est reconnu comme étant très lucratif lorsqu'il est pratiqué d'une façon méthodique. On sait que la carpe se plaît surtout dans les étangs à fond vaseux, et qu'elle est, par conséquent, peu difficile quant à la qualité de l'eau. A cet égard, il est un mode d'élevage assez curieux, l'élevage industriel pourrait-on dire, encore peu connu et qui se pratique dans des conditions très particulières ; il permettrait d'obtenir une croissance rapide et dans un milieu où la chair de ce poisson pourrait conserver toutes ses qualités.

À Maubeuge, dans un étang d'usine, formé par les eaux chaudes de condensation des machines à vapeur, un industriel a obtenu dans cet élevage des résultats d'autant plus intéressants pour les piscicul-



Fumeurs et Priseurs, par H. Daumier.

* — Il ne faut pas croire que tous les Chinois s'abrutissent avec de l'opium ; non, une foule de gens, et surtout de la bonne société, font consister le souverain bonheur à fumer et à priser une certaine feuille dont l'aspect est assez désagréable, mais dont le goût est fort reposant. Comme cette feuille se récolte sur une plante nommée *nicotiana* on a été porté tout naturellement à l'appeler *tobac*.

teurs que la simple observation des mœurs des cyprins permet de les expliquer et de les contrôler sans qu'il soit nécessaire de recourir à des expériences scientifiques et au résultat parfois problématique.

Dans le cas dont il s'agit, les eaux chaudes de condensation des machines passent, avant d'arriver

à l'étang, par un réfrigérant qui, pour les refroidir, les divise et leur restitue une forte dose d'air. L'eau, qui est encore tiède lorsqu'elle est déversée dans l'étang, y conserve une température relativement élevée. Les carpes paraissent avides d'eau chaude, car, au moment du frai, elles se tiennent en masse près de la canalisation servant de déversoir ; dans ce milieu leur circulation devient plus active.

Tous les pêcheurs, surtout les pêcheurs à l'épervier, savent que les carpes, remontant le courant dans les rivières et les ruisseaux, aux mois d'avril et mai, vont toujours frayer par bandes dans un endroit couvert d'herbes, mais en plein soleil. La fécondité de la carpe, qui pond habituellement de 400.000 à 600.000 œufs, est accrue par le séjour en eau chaude. Le fond de l'étang, situé près de l'usine citée plus haut, est recouvert d'une vase formée de matières grasses, dans lesquelles on ne trouve pas de vers ; ce sédiment ne se prête pas à leur propagation. L'huile de graissage des cylindres, dont les eaux sont chargées, au point qu'un léger vernis recouvre la surface de l'étang sert d'aliment aux carpes, et au lieu de donner un mauvais goût à la chair de ces poissons — comme on pourrait le croire — elle la rend plus ferme et aussi plus délicate que celle du carpeau d'eau vive tant vanté par les pêcheurs du Rhône et de la Saône. L'eau chaude continuellement renouvelée crée un milieu

PULMOSÉRUM Bailly

Expérimenté avec succès dans les Hôpitaux, Cliniques, Dispensaires et par plus de :
8.500 Médecins Français et 23.000 Médecins Étrangers

CONDENSE EN UNE SYNTHÈSE HÉROÏQUE

Résume ce que nous avons de plus efficace contre

TOUX=RHUMES=BRONCHITES GRIPPE-ENROUEMENT TUBERCULOSE LATENTE

PRESCRIRE : Une cuillerée matin et soir A. BAILLY, 15, rue de Rome. PARIS

HUNYADI JÁNOS

dite EAU DE JANOS

Eau Purgative Naturelle



EFFET PROMPT. SÛR ET DOUX
Pour éviter toutes substitutions
prière à MM. les Docteurs
de bien spécifier sur leurs
ordonnances la MARQUE

HUNYADI JÁNOS

Andreas SAXLEHNER Budapest

Traitement des **Varices**

Migraines
Maux d'estomac
Maux de reins
CONSTIPATION
Douleurs périodiques chez la femme
PARALYSIES
Troubles circulatoires, etc.

par la BANDE ou la CEINTURE

Electro-Faradique

Brevetée s.g.d.g. du D^r Gaston PEGOT
Envoi franco des Notices explicatives
Maison MATHIEU, 113, boulevard St-Germain, Paris
Téléphone Gobelins 11-10

très favorable à la croissance du poisson et, ainsi, sans bourse délier, se trouve réalisée cette pisciculture industrielle d'un genre tout particulier, qui tranche singulièrement avec l'idée généralement admise : à savoir que la pollution des eaux par les déversements des usines constitue un obstacle à l'élevage du poisson. En ce qui concerne la carpe, on voit que ce poisson peut prospérer en eau tiède chargée d'huile minérale.

« Journal des Praticiens ».

SARAH ET ABRAHAM

Figure bien curieuse aussi, quoique infiniment moins sympathique, celle de Sarai ou Sara, femme d'Abraham. Figure de rusée et d'incrédule qui dut réjouir les imagiers du moyen âge lorsqu'ils la sculptaient dans la pierre. Elle est la première femme stérile dont parle la Bible. Son cas dut paraître inexplicable, odieux peut-être. On s'étonne que le patriarcat après les années d'espoir, les années de patience et les années de résignation, garde sous sa tente — exemple fâcheux pour toute une tribu — ce phénomène irritant, mystérieux, incompréhensible — un être du sexe féminin qui ne donne pas d'enfants. Pourtant, il la garde. Peut-être a-t-elle su prendre empire sur le jugement

de ce conducteur d'hommes ? Elle n'est pas complètement rassurée, toutefois. Elle se sent vieillie, elle craint la faillite de son prestige. C'est alors

qu'elle invente de jeter Agar dans les bras d'Abraham. Conséquence prévue mais dont elle n'avait pas prévu l'amertume, l'esclave est devenue enceinte. Sarai en souffre comme d'un affront personnel. Elle n'aura de repos qu'après le départ de la rivale heureuse qu'elle s'est donnée. Après quoi, elle se remet sur la défensive, en attendant les événements. On se souvient de la visite des anges et de l'incrédulité de Sarai. Celle-ci, écoutant derrière la tente (en vraie femme qu'elle était) entendit un des visiteurs annoncer sa grossesse future ; et elle ne put s'empêcher de rire « car elle n'avait plus ce que les femmes sont accoutumées d'avoir ». Et la joviale créature, semoncée par l'ange, de se recueillir en déclarant, un peu tremblante : « Je n'ai point ri ».

Curieuse, menteuse, rusée, jalouse, les traits ne manquent point au portrait de Mme Abraham. Cependant, elle devait donner un fils à son époux et, l'ayant donné, elle fut grande à ses yeux. Aussi, lorsqu'il la perdit, à l'âge de 127 ans, il se préoccupa fort de sa sépulture ; après de lents pourparlers avec les Héthiens, citoyens du pays où il était en ce temps-là de passage, il acquit, moyennant quatre cents sicles d'argent, « la caverne de Macpéla, au-devant de Mambré, qui est Hébron, au pays de Chanaan ». C'est là qu'il fit enterrer sa femme.

(L'Hygiène et l'Enfant.)



La Mort de Procris

La Mort de Procris.

Vieille gravure de Briot (XVII^e siècle)

Certain jour, comme Procris épousait Céphale, son époux, derrière un buisson, celui-ci, qui chassait, crut à la présence d'une bête et la tua d'une flèche. A la suite de ce meurtre involontaire il fut banni par l'Aréopage, quitta l'Attique et, désespéré, finit par se précipiter du haut du rocher de Leucade.

ROYAT
AUVERGNE

Je suis la santé...

par ses

BAINS CARBO-GAZEUX GUÉRIT

Cœur gras, emphysème, hypertension, artério-sclérose

et en général les affections du cœur

Pour Renseignements s'adresser :

au Directeur de l'Etablissement

à ROYAT (Auvergne)

L'ART DÉCORATIF

REVUE DE L'ART ANCIEN & DE LA VIE ARTISTIQUE MODERNE

DIRECTEUR : FERNAND ROCHES

ADMINISTRATION & REDACTION
4, RUE LE GOFF, PARIS (V)
TELEPHONE 805-02

L'ART DÉCORATIF est la plus vivante, la plus complète et la mieux illustrée des revues d'art françaises

Envoi franco de numéros spécimens
ABONNEMENTS : 22 fr. par an

UN MÉDECIN AUTEUR DRAMATIQUE

LE TALION.

la nouvelle comédie du D^r H. de Rothschild.

Le monde médical connaît le D^r Henri de Rothschild pour ses travaux sur la pudriculture et sur la physiologie de la glande thyroïde, et aussi pour son généreux dévouement aux humbles et aux tout petits, dévouement qui s'est traduit par de considérables fondations de bienfaisance. Mais les Parisiens et le monde des lettres se sont habitués depuis quelques années à le connaître surtout comme auteur dramatique, principalement depuis le franc succès de la *Rampe*.

Voici qui a peine rentré d'un long voyage d'études et de chasses dans le centre de l'Afrique, notre confrère, dont l'activité est décidément inlassable, vient de donner une nouvelle comédie en 3 actes : *Le Talion*. Représentée le 4 avril, après quelques rapides répétitions, à la Comédie-Marginy, dont le directeur est aussi notre confrère, la pièce obtient un joli succès. Le thème en est simple, souvent d'une nouvelle de Maupassant, *l'Inutile Beauté*.

Une actrice mariée (ou tout comme) depuis dix ans avec un peintre apprend que celui-ci, parti depuis des jours sous un faux prétexte, vient de la tromper avec un petit modèle. Affolée par l'idée que son bonheur est irrémédiablement fini, l'épouse qui, jusque-là, avait été parfaitement fidèle, n'a plus qu'un désir : se venger...œil pour œil, et le même jour, elle se donne à un riche banquier de ses amis, qui depuis longtemps lui faisait une cour sans espoir.

Quand le peintre rentre de son pseudo-voyage, elle lui crie sa haine, se vante de sa vengeance et va même, dans le paroxysme de sa fureur, jusqu'à lui faire croire que leur fillelette qu'il adore n'est pas de lui. L'atrocité de cette révélation fait chanceler la mais n'importe. Elle repousse les caresses de son enfant malade, que l'émotion fait tomber dans une grave crise cardiaque ; au moment où la mère se précipite pour prendre dans un secrétaire la potion

qui doit sauver sa fille, il se saisit soudain de la clef du meuble et de celle de la chambre de la petite, comme pour punir la mère en atteignant l'enfant. Devant l'horreur de cette situation, la mère défaillante prouve au peintre que la fillelette est bien de lui :



Le Docteur Henri de Rothschild.
Détail d'un dessin de Georges Vilà (Comœdia illustré.)

le père recouvre alors sa raison, se réconcilie avec sa femme au moment où l'on apprend que la crise est terminée et que l'enfant hors de danger s'est endormie.

Les caractères des personnages sont vigoureusement taillés en relief et parfois même leur analyse psychologique est tellement poussée que, par instants, on a la sensation que la pièce est « trop écrite ».

Il y a dans cette comédie des scènes délicieuses de simplicité et d'émotion contenue. Citons surtout, au 1^{er} acte, la scène où le riche banquier, résigné aux flatteries, nous dit tout son scepticisme désabusé ; au 2^e acte celle où un vieux « jeune premier » vient conter ses infortunes conjugales ; au 3^e acte la scène entre le modèle innocemment coupable et l'épouse trompée.

Certes, après les dialogues si aimables et si spirituels du 1^{er} acte et du début du second, où l'auteur nous donne toute la mesure de son sens de la comédie moderne, les scènes violentes entre le peintre et l'actrice ont paru trop dramatiques et presque un peu brutales pour les yeux et les oreilles de ce public mondain qui, depuis quelques années, s'est habitué avec une injustice exclusive au « genre » de MM. de Fiers et Caillavet et qui n'a pas osé, cet hiver passé, faire aux beautés tragiques du « *Phalène* » d'Henri Bataille tout le succès qu'elles méritaient. Mais, quoique très rudes, ces scènes sont dans la logique de la pièce et l'auteur les a voulues aussi violentes, précisément pour que non seulement les spectateurs, mais aussi les personnages, en reconnaissent le caractère excessif.

Et l'une des choses qui m'ont paru les plus délicates et les plus jolies, c'est que l'auteur qui a fait tomber le rideau presque immédiatement après la scène la plus tragique, a imité les bons livres d'autant qui, après leur lecture, « laissent toujours quelque chose à penser ». Le D^r Henri de Rothschild a voulu que le spectateur en s'en allant parachève lui-même le dénouement en son esprit et en tire cette conclusion, qui est la trame même de la pièce : c'est qu'en amour la « loi du pardon » est de tout point préférable à la « loi du talion » !

D^r V.

ANTISEPSIE INTESTINALE : MÉDICAMENT LACTIQUE

COMPRIMÉS et PÂTE à la



(MICROLACTINE)

Autres formes thérapeutiques : LAIT CAILLÉ — Bouillon — Poudre

DOSES
Comprimés, 3 à 6 par jour (1 tr. la boîte de 50).
Pâte, ½ à 1 cuillère par jour (5 tr. la boîte).
Produit également utilisé en pharmacie, une boîtier normal.

FERMENT LACTIQUE
Laboratoire du D^r J. TROUETTE

SÛR et ACTIF (bactérie Bulgare)
Entièrement préparé par le
Demander ÉCHANTILLONS et
Notices : 10, Rue du Ilac, PARIS.

Le *Lacto-Antiseptique* du D^r J. Trouette
réunit tous les espèces fondées sur les ferments
lactiques : ANTISEPSIE INTESTINALE, ULCÉ-
RATIONS, PLÂTES SPHACÉLÉES, etc.

Antalgol DALLOZ (Quino-Salicylate de Pyramidon)

Névralgies * Migraines * Goutte aiguë ou chronique * Gravelle * * * *
Lithiase rénale * Rhumatisme chronique * Fièvre de Fatigue * Insomnies, etc.

Adultes : 4 à 8 cuillères à café, suivant
les cas, dissous dans de l'eau
Enfants : 2 à 4 cuillères à café, suivant
les cas, dissous dans de l'eau

Voir nos CONDITIONS D'ABONNEMENT

et nos PRIMES, Page 1

LES DEUX AMIS GOUTTEUX



Deux amis atteints de la goutte,

Se rencontrent en route.

L'un venait d'Angleterre et l'autre de Paris.

« Que viens-tu faire en ce pays? »

Dit ce dernier. — « Ah! mon cher camarade,

« La goutte me rend si malade,

« Que je cherche à calmer ma cuisante douleur,

« Et je vais à Paris consulter ton docteur;

« Car j'entends dire en Angleterre

« Qu'il obtient les plus beaux succès. »

— « Oh! c'est plaisant, réplique le Français,

« Pour soulager mes maux, je fais tout le contraire :

« Je change de docteur; je vais trouver le tien.

« Car, pour la goutte, on dit qu'il vaut mieux que le mien. »

C'est ainsi que l'on fait souvent un long voyage,

Pensant rencontrer mieux qu'on rencontre chez soi,

Ce qui vient du lointain se prise davantage;

Nul n'est dans son pays, ni prophète ni roi.

D^r VERNER,

du village de Fawenne, près Beauring (Belgique).

POUR MON MÉDECIN



Au D^r Foveau de Courmelles.

Je ne veux nullement blaguer les Médecins

Et cela se comprend : je suis apothicaire.

D'ailleurs, inquiété par un état précaire,

On s'empresse d'aller quérir ces... assassins!

Le fléau conjuré, statue ou reliquaire,

Sont bientôt remisés : on délaisse le Saint!

Le gardien de la paix devient mieux qu'un roussin

Lorsqu'on est harcelé par les Robert Macaire.

Cependant, je n'ai plus fiance en mon Docteur.

Son prestige, naguère, était fascinateur;

Mais aujourd'hui, je crains qu'il n'ait perdu la boule :

Il m'ordonne les œufs, frais pondus, jaune et blanc;

Parfait! Mais pourquoi donc — ô mystère troublant,

Si l'œuf m'est excellent... me défend-il la poule?

PASCALON.

PHAGOTAXINE

Echantillon et littérature : Pharmacie GOUDAL, 213, rue Saint-Honoré

Solution OXYGENOZOINISÉE obtenue par l'action des Rayons ultra-violetes
ANALGÉSIQUE — BACTÉRICIDE — MICROBICIDE
S'emploie dans toutes les dermatites ou les microbes sont les agents des maladies — Dans toutes les Septicémies.
Bulles profondes, Fosses vulgaires — Dans les Anthrax et le Charbonneau ulcéreux
COMPRESSES • LAVAGES • LAVEMENTS • ET À L'INTÉRIEUR

TRAITEMENT PAR LES

CONSTIPATION

Chronique ou Accidentelle

Fermentations gastro-intestinales

Intoxications bacillaires

Troubles hépatiques et biliaires



Produit naturel et complet

à base de Podophyllin et Cascara

Dose : un ou deux grains avant ou au milieu du repas du soir.

Administration : 64, BOULEVARD PORT-ROYAL, PARIS



VENTE AU PUBLIC

Réglémentée

FUMIGATOR n° 3. 2.30 pour 15m³

FUMIGATOR n° 4. 2.75 pour 20m³

CARTOUCHE AUTO-PRODUCTRICE D'ALDEHYDE FORMIQUE

Autorisée par le Ministre de l'Intérieur

sur avis favorable du Conseil Supérieur d'Hygiène Publique de France

POUR LA

DÉSINFECTION DES LOCAUX APRÈS MALADIES CONTAGIEUSES

Procédé simple, discret,
économique, rapide,
efficace

FUMIGATOR
Le FUMIGATOR
comporte à la fois
l'appareil et l'antiseptique.

Avec le FUMIGATOR aucune détérioration n'est à craindre et les locaux soumis à son action sont réhabilités le jour même.

Le FUMIGATOR se conserve indéfiniment à l'abri de l'humidité.

Rien ne s'oppose à ce qu'il en soit fait provision.

TÉLÉGRAMME : FUMIGATOR-PARIS

FRANCO DE PORT
pour commande de
50 fr. adressée à

GONIN

Ingénieur-Constructeur
Pharmacie de 1^{re} Classe

60, Rue Saussure, PARIS-XVII^e

CONDITIONS SPÉCIALES
à MM. les
Médecins et Pharmaciens

L'HOPITAL VU PAR LES GONCOURT

André Finot, — un nom que les lecteurs d'Æsculape devront retenir — publie dans l'Hôpital, un article médico-littéraire sur la manière dont les Goncourt ont su voir et juger le milieu hospitalier dans leur Philomène, dont l'action a pour cadre l'hôpital de la Charité.

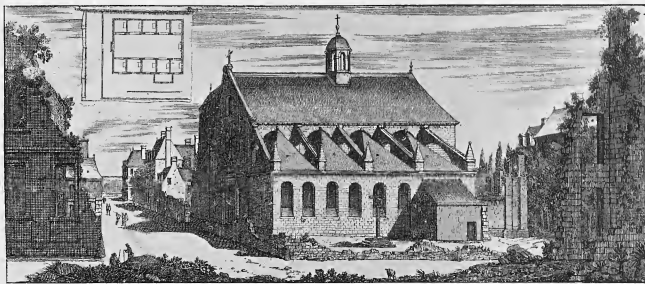
Nous ne pouvons citer que des extraits de ce travail qui est à lire en entier. Qu'il nous soit permis en passant de féliciter de leur initiative les jeunes et hardis confrères qui ont fondé et dirigent l'Hôpital. Il nous est agréable de le saluer dans le Comité de Rédaction, nos amis Lian, Gaston Durand, Lagane, Weissbach, Volter, Stephen Chavet.

C'est à la Charité, vers 860, que les deux frères Goncourt prirent contact avec la vie hospitalière, à loisir, dans les corridors des malades, et à la salle de garde, laissant les uns et de l'autre ces tableaux minutieux dans lesquels ils excellaient.

La visite du chef au matin est brossée de main ferme.

« Il est huit heures et demi. Le matin sort paresseusement une longue nuit de février, et la première clarté d'une belle journée d'hiver qui se lève se répand dans la salle Saint-Thérèse... »

« Au milieu de la salle une vingtaine de jeunes gens, internes, externes, et ces étudiants de seconde année, appelés les *bédouins* (?) sont surpris d'un poêle. Ils font cercle autour de leur chef, un vieillard au teint pâle, aux cheveux blancs et tombant derrière les oreilles, dont les sourcils noirs ne font que remuer au-dessus de deux petits yeux, profonds, spirituels et bons. Le vieillard, en cravate blanche, en habit noir, avec la rosette d'officier de la légion d'honneur à la boutonnière, porte un grand tablier blanc qui lui monte



L'ancienne chapelle Saint-Pierre (Chapelle primitive de l'Hôpital de la Charité). (D'après une gravure du XVII^e siècle.)

jusqu'au haut de la poitrine. Une calotte de velours grenat laisse son large front découvert...

« Sur la longue table, placée entre les deux poêles, des bandes de toile sont roulées en pelote. Une pyramide de petites éponges est à côté d'un paquet de charpie qui se dresse en neige... etc. »

Et c'est une avalanche de détails menus, un peu fatigante, mais très précise. Par ailleurs ressortent des phrases particulièrement pittoresques.

« La salle aérée n'a plus d'odeur, mais seulement une sorte de chaleur humide, la tiédeur d'une chambre où il y a un

baïn ». « D'autres (malades) restent immobiles sur le dos, les jambes relevées, les genoux en l'air, soulevant la couverture à angle droit. Beaucoup, la tête haute sur l'oreiller, se tiennent avec la main gauche le poignet de la main droite, attentives et les yeux distraits, dans la pose d'une personne qui se tâte le poils ».

Ailleurs, les Goncourt ont quasi sténographié des conversations de femmes qui s'appellent par leur numéro de lit. Ils tiennent à ne rien passer sous silence, décrivant la vie d'hôpital heure par heure dans ses recoins les plus effacés, entassant notes sur notes, et les éparpillant au long des cinquante chapitres de leur livre. Tout est contrôlé : ils n'écrivent rien « de chic ».

Peu à peu ils dressent leur monument l'emplantant du bric-à-brac d'usage, n'oubliant pas même le cahier de la surveillance avec ses titres de colonnes, les pots d'onguent, le frotteur au pied nu. Point d'infiniment petit pour eux : tout est bon pour

rendre la vie.

Et, de fait, cela vit, comme une peinture au coloris très franc — jusqu'à en être, par instants, criard.

Ils ont bâti leur édifice : il leur va falloir l'animer, alors interviennent deux personnages, très en relief : un interne et une sœur de Charité.

L'intrigue est simple à la fois et fort romanesque.

C¹⁵ H²⁰ O — Santalol
C¹⁰ H¹⁸ Rz⁴ — Hexaméthylène-Tétramine
C¹⁰ H¹⁸ O³ — Salol

EUMICTINE

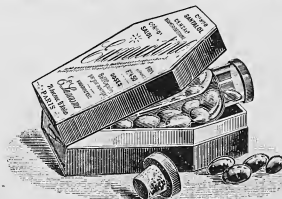
INDICATIONS :

**Blennorrhagie, Cystites, Néphrites,
Pyélites, Pyélo-Néphrite, Pyuries, Bactériurie, Phosphaturie,
Ammoniurie, Lithiase rénale, etc.**

Antigonococcique de tout premier ordre, par le Santalol (Principe actif de l'essence de Santal).

Diurétique, Analgésique, Urolytique, etc., par l'Hexaméthylène-Tétramine dont l'action est toute spéciale.

Antisepique, etc., par le Salol dont l'action sur les voies urinaires est bien établie.



Thèses de D^t en Médecine
(Paris 1907 et 1911).

**Traitement de la
Blennorrhagie, Eumictine**
D^r JEAN GRENIER,
ancien interne à St-Lazare.

Contribution à l'étude du
traitement des affections
des voies urinaires.

D^r G. PASQUET.

TRAITEMENT COMPLET qui grâce à une **ENVELOPPE SPÉCIALE**
est **PORTE DIRECTEMENT** dans l'**INTESTIN**

Échantillons et Littérature : Pharmacie LANCOSME, 74, Avenue d'Antin, Paris (8^{me}).

Doses : 8 à 12 capsules aux repas.

plaines de bouts de cigarettes et d'allumettes noyées dans le bain de pied... les pipes de terre culottées », admirez ces deux internes qui, au milieu du fracas, causent sur la science sans doute. « avec tant d'effusion qu'à tout moment on les voyait ôter leurs lunettes pour essayer les verres sur leurs genoux contre le drap de leurs pantalons. »

Et les difficultés avec l'administration, vous allez voir qu'elles ne datent pas d'hier ! D'abord au sujet de la « tenue ». « Le jour de la fête de Bictre, ce que nous avons été beaux — dit l'un d'eux avec regret — nous avons fait un train !... Il paraît que ce n'est plus ça maintenant : on est tenu, le concierge fait des rapports, on vous demande des mœurs de demoiselle... et de ne pas ronfler la nuit ! »

Aux décès maintenant ! « En voila un hôpital où l'on est échangé : c'est sept fois en moyenne qu'on vient vous réveiller... Il y a ce diable de médecin infirmier qui entend marcher dans la cour, monter l'escalier... Et le matin, à six heures : pan, pan, à la porte... Entrez. C'est un décès à signer... » Voilà une question qui sera restée insoluble pendant un certain temps !

Ainsi notes et documents se suivent, s'accumulent ; chemin faisant, nous apprenons que la mûre se traite par le laudanum, que la tumeur d'un jeune opérée est un « encéphaloïde lardacé », que la rue de la Bienfaisance est « au bout du monde » et que des chiffonniers l'habitent.

Alors, deux pages sont remplies par un cours de clinique. Nous sommes submergés sous une foule de détails, souvent pas très utiles, quelquefois tout à fait hors du sujet, mais qui tirent, de leur archaïsme même, un intérêt véritable. Il n'y a que le caractère de l'interne dont les Goncourt persistent à n'avoir nulle intelligence.

Bonier, sur l'ordre de son chef, a donc opéré la tumeur de son ancienne maîtresse. Cela est donc bien invraisemblable, mais la suite le devient encore plus.

La mort de cette femme — tragiquement contée cela vas sans dire, par des auteurs qui se sont souvenus trop visiblement de la fin de Mme Bovary — affole l'interne, et le précipite vers le suicide.

Comme cela sue le romantisme ! et que les Gon-



S. Baron. — Les Amours, guéris et pimpants, munis de leurs flèches, prêts à recommencer leurs exploits.
(Peinture de l'ancienne salle de garde de la Charité.)

court étaient donc imbus encore de ce procédé littéraire, renié pourtant par eux très haut !

De plus en plus ils « forcent la note » : Barnier débute par une tentative de mort lente, et bien malgracieuse pour un homme qui a de bonnes notions de pathologie : il se prépare une cirrhose du foie par de nombreuses absinthies porteuses d'oubli ! Et cela

non vaut des pages d'observation sur l'alcoolsisme bien plus littéraires que cliniques. La fin se faisant trop attendre, l'interne simule un accident, se blesse volontairement à la main en faisant une dissection à Clamart. La tuméfaction, dans ce cas bien curieux, commence par la cheville du pied droit, et le malheureux a meurt, cette fois, en peu de jours, d'infection purulente.

Les Goncourt ont voulu parler, je suppose, de piqûre dans une autopsie, et non dans une dissection, celle-ci ne présentant jamais les dangers de celle-là. Ce n'est qu'un mince détail. Mais leur héros finit bien mal, en volant en quelque sorte l'admiration, puisqu'il veut paraître victime de la science, alors qu'il n'est qu'un lâche pour qui le revolver serait tout indiqué.

André FINOT

LA VIE SANS MICROBES

Dés 1885, Pasteur s'était posé la question de savoir si la vie sans microbes était possible. Ce problème du plus haut intérêt pour la bactériologie et la biologie n'avait pu être résolu jusqu'en ces dernières années. Cependant, il y a deux ans, dans une note présentée à l'Académie des sciences par le Dr Roux, directeur de l'Institut Pasteur, M. Michel Cohendy montrait qu'il avait pu élever aseptiquement des poultes. Ces expériences eurent un certain retentissement.

A l'Institut Pasteur, d'autres expérimentateurs continuèrent ses recherches. C'est ainsi que M. H. Wollman réussit à élever des fétards et des mouches, à l'abri de tout germe microbien et que M. Guynet obtint des colonies de monches aseptiques, ce qui semble vraiment paradoxal, étant donné que les monches sont de merveilleux agents de propagation des maladies infectieuses.

Il est donc actuellement établi que des animaux appartenant aux groupes les plus divers et pourvus normalement d'une riche flore intestinale peuvent être élevés dans les conditions d'une aseptie parfaite sans qu'il en résulte pour eux une infirmité quelconque par rapport aux témoins non aseptiques.

AFFECTIONS BRONCHO-PULMONAIRES
Grippe, Scarlatine, Rachitisme

SOLUTION PAUTAUBERGE

au chlorhydro-phosphate de chaux créosoté

LA MIEUX TOLÉRÉE DES PRÉPARATIONS CRÉOSOTÉES

Par l'action antiseptique qu'elle exerce à la fois sur les voies digestives et pulmonaires et par les éléments minéraux qu'elle fournit au système osseux et à la cellule, la SOLUTION PAUTAUBERGE est le médicament de choix de la bronchite chronique et de la tuberculose, et le remède le mieux indiqué pour obtenir la reconstitution physiologique dans les maladies paratuberculeuses.

L. PAUTAUBERGE, Courbevoie-Paris et toutes Pharmacies.

LIPIODOL LAFAY

à 40 % d'Iode sans aucune trace de chlorure

54, Chaussée d'Antin, PARIS

CACHETS DE

NÉURALGOL BROSSARD

au Lactate-Benzoin de Quinidine

SPÉCIFIQUE DE LA DOULEUR :

Néuralgies, Migraines, Rhumatismes, Grippe, etc.

Echantillons et Littérature sur demande

LABORATOIRE SOENEN & BROSSARD — LA ROCHELLE

FABRICANTS D'INSTRUMENTS DE CHIRURGIE, DE PRÉCISION, APPAREILS ORTHOPÉDIQUES

LUER (F.) et Docteur W. WULFING-
LUER, 104, boul. Saint-Germain, Paris.
Tél. 813-90.

Fabrique d'instruments de Chirurgie et d'appareils de Médecine.

HUIT GRANDS PRIX.
Catalogue sur demande : 1° Spécial pour l'ophtalmologie (1901) ; 2° Spécial pour l'oto-rhino-laryngologie, l'asobago-trachéobronchoscopie (1911) ; 3° pour la Chirurgie générale (1904).

THERMOTHÉRAPIE, appareils du Dr Miramon de la Roquette, pour la pratique médicale courante.

Air chaud ; Lumière.
Helmreich, constructeur, fournisseur des hôpitaux, à Nancy.

COGIT (E.) et C^{ie}, boul. St-Michel, 36, Paris. Tél. 612-20.
Constructeur d'Instruments et Appareils pour les Sciences.

Fournisseurs Généraux pour Bactériologie et Micrographie.

Dépôt pour la France des Microscopes et des Jumelles à prismes E. Leitz.

WICKHAM, ancien externe des Hôpitaux de Paris, Hors concours. Membre du Jury, 15, rue de la Banque, Paris. Tél. 270-55.

FABRIQUE DE BANDAGES HERNIAIRES. — Appareils à pièces interchangeables, légers, confortables, d'une robustesse et d'une sécurité absolues. Le principe mécanique qui préside à leur construction leur donne une supériorité incontestable.

Contention parfaite, souvent guérison.

Voir page 1 la liste de nos Primes.

BIBLIOGRAPHIE

ÉGLISE DE SAINT-LÉONARD ET LA CHAPELLE DU SÉPULCRE, par René FAGE. Desleques, imprimeur-éditeur, Caen.

Très intéressant cet extrait du *faucet monumental* de M. R. Fage étudié de façon détaillée et approfondie l'église de Saint-Léonard, gothique par les parties hautes de son abside et par sa façade occidentale, purement romane pour tout le reste. Nous tenons à signaler ce travail remarquable aux lecteurs d'*Esculape* qui intéressa l'article récent de notre collaborateur M. Goriis sur *Saint-Léonard ascète*, chez, pour récemment dans nos colonnes.

COURS D'HYGIÈNE GÉNÉRALE ET INDUSTRIELLE, par le D^r BATAILLER et E. TREFOUR, avocat à la Cour d'appel de Montpellier. H. Dunod et E. Pinat, éditeurs. Prix : 5 francs.

Les auteurs ont essayé de consigner toutes les données essentielles de l'hygiène générale et industrielle. Ils ont tenté à dire beaucoup en peu de mots et, sans se perdre dans les détails, ils n'ont rien négligé des questions importantes.

CLIMATOLOGIE DE LA FRANCE.

Baromètre, Thermomètre, Vents, par le D^r M. HOUZEL, J. Houzel, Vigot, éditeur. Prix : 2 francs.

La climatologie, jusqu'à ce jour, a été plus étudiée par les météorologistes que par les médecins. Depuis quelques années, M. Angot, directeur du Laboratoire central de climatologie, a fait dresser des cartes de France sur lesquelles sont indiquées, par mois, les aires de boraison des différents arbustes de la flore.

Il serait à souhaiter que nous puissions faire de même en médecine et que nous arrivions à dresser des cartes de notre sol où seraient inscrites les aires les plus favorables à la cure de toutes les maladies que nous avons à soigner.

A leur défaut, et en attendant qu'une climatologie intelligente exécute ce travail, le D^r Houzel nous présente une série de cartes

mensuelles où nous trouvons les caractéristiques climatiques d'un point quelconque de notre territoire. Un seul coup d'œil suffit pour apprécier le point convenable, ou quel nous désirions y envoyer un malade, soit que nous soyons consultés à ce sujet.

LES DÉSORDRES CLINIQUES DU BATEMENT DU CŒUR, par Th. Lewis, professeur à l'École de médecine de Londres, Traduit de l'anglais par le D^r C. Chavet de Royat, 3 fr. 50. Librairie Félix Alcan.

C'est une idée particulièrement heureuse qui a conduit le D^r Chavet à nous donner cette traduction de l'œuvre originale et si claire — extraite d'un magistral traité complet — que l'éminent cardiologue anglais Th. Lewis a rédigée à l'usage des étudiants et des praticiens.

LA COUR DE FRANCE ET L'ASSASSINAT DU MARÉCHAL D'ANCRE, par A. FRANKLIN, 3 fr. 50. Émile-Paul, éditeur.

M. A. Franklin, administrateur honoraire de la Bibliothèque Mazeline, publie sous ce titre un volume rendu extrêmement attrayant par les nombreux extraits des mémoires du roi Henri IV. Il nous est donné de nous apercevoir des mœurs et du ton de la cour du bon roi Henri IV et un récit dramatique des faits qui ensanglantèrent les premières années du XVII^e siècle.

A PROPOS D'UN CONTRAT D'APPRENTISSAGE D'APOTICAIRES EN 1596, par D^r S. SANCOS, docteur en Pharmacie, 1 brochure, Carcassonne.

Dès le moyen âge, c'est-à-dire dès l'époque où les commerçants et les artisans créèrent des corporations pour se protéger et pour se défendre, les apothicaires eurent à faire un long apprentissage. On peut en faire un examen, avant de devenir maître. L'auteur examine un curieux contrat, passé devant notaire, par un aspirant à l'apprentissage, en 1596.

LE SIÈGE DE PARIS ET LA COMMUNE, par le D^r LUCIEN NASS, 3 fr. 50. Plon, éditeur.

Le présent ouvrage de notre distingué collaborateur, le D^r Nass, n'est pas, à proprement parler, une histoire médicale ou philosophique, ou sociale, ou même anecdotique; c'est autre chose et mieux encore, c'est de la clinique historique. L'auteur examine en détail les faits qu'il y a typiques, les phénomènes morbides provoqués dans une vaste agglomération par l'encerclement des armées allemandes et par la surréaction. Il fait voir les effets qu'il met en lumière avec la haute sérénité d'un homme de science conscient de n'avoir aucun système à défendre, nous soustrait à un processus d'une véritable maladie, qui mal, évolue, éclate, atteignant à la fois les masses et les individus en vertu d'un déterminisme rigoureux, et dans ce grand désastre, les champions de l'ordre ne s'échappèrent pas plus que les néo-terroristes à l'épidémie de folie furieuse qui régnait et aux illusions conjuguées.

LA SAVOIE VUE PAR LES ÉCRIVAINS ET LES ARTISTES, par VAN GENNEP, 102 illustr., 4 fr. 50. Édition Louis Micaud.

Ce volume, très documenté, très intéressant, abondamment illustré, continue la série d'ouvrages si heureusement continués par la *Bourgogne* et la *Normandie* et dont M. Van Bever dirige la publication.

LES VIEILLES ENSEIGNES DE PARIS, par Ch. FÉDAT, dessin d'André Warter, 1 fr. 50. J. Houzel, Vigot, éditeur.

Très intéressant ouvrage, abondamment illustré, dont nous recommandons la lecture à tous ceux qu'intéresse le passé pittoresque de Paris.

LA CHASSE AUX PIRATES, par LOUIS CARPEAUX, 3 fr. 50. Bernard Grasset, éditeur. Ce roman a pour but de montrer les légionnaires en colonne et sous leur vrai jour, car

ils viennent d'être odieusement attaqués. Elle est encore destinée à faire connaître les jeunes gens les premières émotions du feu, Tonkin lui faire aimer le splendide pays du Tonkin, à leur faire connaître le caractère colonial par l'attrait même du danger.

NOTRE ALIMENT FONDAMENTAL. LE PAIN (ÉTUDE TECHNIQUE, DIÉTÉTIQUE ET CLINIQUE), par le D^r PAUL CORTON, 1 fr. 50. Maloine, éditeur.

LE PASSÉ ANECDOTIQUE L'HYGIÈNE DE NOS AÛTES, par ERNEST LAURE, 3 fr. 50. Albin Michel, éditeur.

Vous plait-il de savoir comment nos aïeux se défendaient contre les maux, comment ils luttaient contre les épidémies, la peste, le choléra, la grippe, ou contre le froid, comment ils appliquaient les principes de la thérapeutique que Molière a résumés dans la formule fameuse *Purgans, saignée, clystère, donare*; comment ils s'arrangeaient leurs villes; comment ils se baignaient, comment ils allaient aux eaux et qu'ils étaient leurs stations préférées; comment ils se nourrissaient; enfin, comment ils s'élevaient, comment ils exprimaient de nos mœurs, « garder leur corps en santé » et leur vie.

LA SCIENCE DU BONHEUR, par J. FINOT, 42 éd., 3 fr. 50. Fayard, éditeur.

M. E. Chausard, à dit de M. Finot, nous appréciant le livre qu'il a écrit. L'auteur nous parvient de prendre place à côté des grands directeurs de conscience, de la morale, des Marc-Aurèle, des Montaigne, de Nietzsche, des Tolstol. Son livre est de ceux qui ont une portée d'action que les morales abstraites et déductives des philosophes.

L'ENFANT, de sa naissance, à la fin de la première enfance : Des soins à lui donner par tout le monde étranger à la médecine, par M. le Prof. A. PINO. (Lib. A. Colin, 1 franc).

DICTIONNAIRE-FORMULAIRE DES PRINCIPALES SPÉCIALITÉS PHARMACEUTIQUES

Andolol — Combinaison synthétique, dans une glycérine simplifiée, de trimétholol et d'acide dérivé de la série allylique. Solution commerciale au centième.

Antiseptique — 1 cuillerée dans un litre d'eau pour un usage courant.

Bromures Mure — Pluieurs — sirops à base de bromure et d'écorses d'oranges amères.

Sirup Henry Mure au bromure de potassium — 20 à 25 gouttes de sirop au bromure de potassium.

Sirup Henry Mure au bromure de potassium — 20 à 25 gouttes de sirop au bromure de potassium.

Sirup Henry Mure au bromure de potassium — 20 à 25 gouttes de sirop au bromure de potassium.

Sirup Henry Mure au bromure de potassium — 20 à 25 gouttes de sirop au bromure de potassium.

Sirup Henry Mure au bromure de potassium — 20 à 25 gouttes de sirop au bromure de potassium.

Sirup Henry Mure au bromure de potassium — 20 à 25 gouttes de sirop au bromure de potassium.

Sirup Henry Mure au bromure de potassium — 20 à 25 gouttes de sirop au bromure de potassium.

Sirup Henry Mure au bromure de potassium — 20 à 25 gouttes de sirop au bromure de potassium.

Sirup Henry Mure au bromure de potassium — 20 à 25 gouttes de sirop au bromure de potassium.

Sirup Henry Mure au bromure de potassium — 20 à 25 gouttes de sirop au bromure de potassium.

Sirup Henry Mure au bromure de potassium — 20 à 25 gouttes de sirop au bromure de potassium.

Sirup Henry Mure au bromure de potassium — 20 à 25 gouttes de sirop au bromure de potassium.

Sirup Henry Mure au bromure de potassium — 20 à 25 gouttes de sirop au bromure de potassium.

Sirup Henry Mure au bromure de potassium — 20 à 25 gouttes de sirop au bromure de potassium.

Sirup Henry Mure au bromure de potassium — 20 à 25 gouttes de sirop au bromure de potassium.

Égales (au déjeuner, au dîner et le soir en se couchant).

Laboratoire Duret et Raby, Marly-le-Roi (Seine-et-Oise).

Coaltar saponné Le Beuf — Emulsion de coaltar au goudron.

Coaltar saponné Le Beuf — Emulsion de coaltar au goudron.

Coaltar saponné Le Beuf — Emulsion de coaltar au goudron.

Coaltar saponné Le Beuf — Emulsion de coaltar au goudron.

Coaltar saponné Le Beuf — Emulsion de coaltar au goudron.

Coaltar saponné Le Beuf — Emulsion de coaltar au goudron.

Coaltar saponné Le Beuf — Emulsion de coaltar au goudron.

Coaltar saponné Le Beuf — Emulsion de coaltar au goudron.

Coaltar saponné Le Beuf — Emulsion de coaltar au goudron.

Coaltar saponné Le Beuf — Emulsion de coaltar au goudron.

Coaltar saponné Le Beuf — Emulsion de coaltar au goudron.

Coaltar saponné Le Beuf — Emulsion de coaltar au goudron.

Coaltar saponné Le Beuf — Emulsion de coaltar au goudron.

Coaltar saponné Le Beuf — Emulsion de coaltar au goudron.

Coaltar saponné Le Beuf — Emulsion de coaltar au goudron.

Coaltar saponné Le Beuf — Emulsion de coaltar au goudron.

Coaltar saponné Le Beuf — Emulsion de coaltar au goudron.

Coaltar saponné Le Beuf — Emulsion de coaltar au goudron.

Coaltar saponné Le Beuf — Emulsion de coaltar au goudron.

Germose Karyab ou Fluorotermie stabilisée. Ce merveilleux spécifique de la *Coughette* et de la *Toux nerveuse* enraye invariablement une *Coughette* dans les quinze jours.

Germose Karyab ou Fluorotermie stabilisée. Ce merveilleux spécifique de la *Coughette* et de la *Toux nerveuse* enraye invariablement une *Coughette* dans les quinze jours.

Germose Karyab ou Fluorotermie stabilisée. Ce merveilleux spécifique de la *Coughette* et de la *Toux nerveuse* enraye invariablement une *Coughette* dans les quinze jours.

Germose Karyab ou Fluorotermie stabilisée. Ce merveilleux spécifique de la *Coughette* et de la *Toux nerveuse* enraye invariablement une *Coughette* dans les quinze jours.

Germose Karyab ou Fluorotermie stabilisée. Ce merveilleux spécifique de la *Coughette* et de la *Toux nerveuse* enraye invariablement une *Coughette* dans les quinze jours.

Germose Karyab ou Fluorotermie stabilisée. Ce merveilleux spécifique de la *Coughette* et de la *Toux nerveuse* enraye invariablement une *Coughette* dans les quinze jours.

Germose Karyab ou Fluorotermie stabilisée. Ce merveilleux spécifique de la *Coughette* et de la *Toux nerveuse* enraye invariablement une *Coughette* dans les quinze jours.

Germose Karyab ou Fluorotermie stabilisée. Ce merveilleux spécifique de la *Coughette* et de la *Toux nerveuse* enraye invariablement une *Coughette* dans les quinze jours.

Germose Karyab ou Fluorotermie stabilisée. Ce merveilleux spécifique de la *Coughette* et de la *Toux nerveuse* enraye invariablement une *Coughette* dans les quinze jours.

Germose Karyab ou Fluorotermie stabilisée. Ce merveilleux spécifique de la *Coughette* et de la *Toux nerveuse* enraye invariablement une *Coughette* dans les quinze jours.

Germose Karyab ou Fluorotermie stabilisée. Ce merveilleux spécifique de la *Coughette* et de la *Toux nerveuse* enraye invariablement une *Coughette* dans les quinze jours.

Germose Karyab ou Fluorotermie stabilisée. Ce merveilleux spécifique de la *Coughette* et de la *Toux nerveuse* enraye invariablement une *Coughette* dans les quinze jours.

Germose Karyab ou Fluorotermie stabilisée. Ce merveilleux spécifique de la *Coughette* et de la *Toux nerveuse* enraye invariablement une *Coughette* dans les quinze jours.

Germose Karyab ou Fluorotermie stabilisée. Ce merveilleux spécifique de la *Coughette* et de la *Toux nerveuse* enraye invariablement une *Coughette* dans les quinze jours.

Germose Karyab ou Fluorotermie stabilisée. Ce merveilleux spécifique de la *Coughette* et de la *Toux nerveuse* enraye invariablement une *Coughette* dans les quinze jours.

Germose Karyab ou Fluorotermie stabilisée. Ce merveilleux spécifique de la *Coughette* et de la *Toux nerveuse* enraye invariablement une *Coughette* dans les quinze jours.

Germose Karyab ou Fluorotermie stabilisée. Ce merveilleux spécifique de la *Coughette* et de la *Toux nerveuse* enraye invariablement une *Coughette* dans les quinze jours.

Germose Karyab ou Fluorotermie stabilisée. Ce merveilleux spécifique de la *Coughette* et de la *Toux nerveuse* enraye invariablement une *Coughette* dans les quinze jours.

Germose Karyab ou Fluorotermie stabilisée. Ce merveilleux spécifique de la *Coughette* et de la *Toux nerveuse* enraye invariablement une *Coughette* dans les quinze jours.

Germose Karyab ou Fluorotermie stabilisée. Ce merveilleux spécifique de la *Coughette* et de la *Toux nerveuse* enraye invariablement une *Coughette* dans les quinze jours.

Germose Karyab ou Fluorotermie stabilisée. Ce merveilleux spécifique de la *Coughette* et de la *Toux nerveuse* enraye invariablement une *Coughette* dans les quinze jours.

sion correspond exactement à 1 centigr. de mercure métallique.

Pharmacie Vigier, 12, boulevard Bonne-Nouvelle, Paris.

Intraits Dausse — Intraits de plantes fraîches stabilisées (produit Perrot-Gorin).

Intraits de Dausse — Intraits de plantes fraîches stabilisées (produit Perrot-Gorin).

Intraits de Dausse — Intraits de plantes fraîches stabilisées (produit Perrot-Gorin).

Intraits de Dausse — Intraits de plantes fraîches stabilisées (produit Perrot-Gorin).

Intraits de Dausse — Intraits de plantes fraîches stabilisées (produit Perrot-Gorin).

Intraits de Dausse — Intraits de plantes fraîches stabilisées (produit Perrot-Gorin).

Intraits de Dausse — Intraits de plantes fraîches stabilisées (produit Perrot-Gorin).

Intraits de Dausse — Intraits de plantes fraîches stabilisées (produit Perrot-Gorin).

Intraits de Dausse — Intraits de plantes fraîches stabilisées (produit Perrot-Gorin).

Intraits de Dausse — Intraits de plantes fraîches stabilisées (produit Perrot-Gorin).

Intraits de Dausse — Intraits de plantes fraîches stabilisées (produit Perrot-Gorin).

Intraits de Dausse — Intraits de plantes fraîches stabilisées (produit Perrot-Gorin).

Intraits de Dausse — Intraits de plantes fraîches stabilisées (produit Perrot-Gorin).

Intraits de Dausse — Intraits de plantes fraîches stabilisées (produit Perrot-Gorin).

Intraits de Dausse — Intraits de plantes fraîches stabilisées (produit Perrot-Gorin).

Intraits de Dausse — Intraits de plantes fraîches stabilisées (produit Perrot-Gorin).

Intraits de Dausse — Intraits de plantes fraîches stabilisées (produit Perrot-Gorin).

Intraits de Dausse — Intraits de plantes fraîches stabilisées (produit Perrot-Gorin).

Intraits de Dausse — Intraits de plantes fraîches stabilisées (produit Perrot-Gorin).

Sirup du D^r Bousquet — A la

Thomine-Merck, Chacque cuillerée renferme 1,000 D^r Bousquet.

Thomine-Merck, Chacque cuillerée renferme 1,000 D^r Bousquet.

Thomine-Merck, Chacque cuillerée renferme 1,000 D^r Bousquet.

Thomine-Merck, Chacque cuillerée renferme 1,000 D^r Bousquet.

Thomine-Merck, Chacque cuillerée renferme 1,000 D^r Bousquet.

Thomine-Merck, Chacque cuillerée renferme 1,000 D^r Bousquet.

Thomine-Merck, Chacque cuillerée renferme 1,000 D^r Bousquet.

Thomine-Merck, Chacque cuillerée renferme 1,000 D^r Bousquet.

Thomine-Merck, Chacque cuillerée renferme 1,000 D^r Bousquet.

Thomine-Merck, Chacque cuillerée renferme 1,000 D^r Bousquet.

Thomine-Merck, Chacque cuillerée renferme 1,000 D^r Bousquet.

Thomine-Merck, Chacque cuillerée renferme 1,000 D^r Bousquet.

Thomine-Merck, Chacque cuillerée renferme 1,000 D^r Bousquet.

Thomine-Merck, Chacque cuillerée renferme 1,000 D^r Bousquet.

Thomine-Merck, Chacque cuillerée renferme 1,000 D^r Bousquet.

Thomine-Merck, Chacque cuillerée renferme 1,000 D^r Bousquet.

Thomine-Merck, Chacque cuillerée renferme 1,000 D^r Bousquet.

Thomine-Merck, Chacque cuillerée renferme 1,000 D^r Bousquet.

Thomine-Merck, Chacque cuillerée renferme 1,000 D^r Bousquet.

Thomine-Merck, Chacque cuillerée renferme 1,000 D^r Bousquet.

Thomine-Merck, Chacque cuillerée renferme 1,000 D^r Bousquet.

Culture pure de Ferments lactiques bulgares sur milieu végétal

GINGIVO-STOMATITES

GASTRO-ENTÉRIES des Nourrissons et de l'Adulte

DIARRHÉES — CONSTIPATIONS

Prophylaxie de la FIÈVRE TYPHOÏDE et du CHOLÉRA

INFECTIONS HÉPATIQUES (d'origine intestinale)

DERMATOSES — FURONCULOSES

DYSENTERIES



BULGARINE THÉPÉNIER

BOUILLON de Bulgarine

1 verre à madère ★ 1/2 heure avant chaque repas ★ 2 comprimés

3 fr. 50 (Conservation 2 mois)

COMPRIMÉS de Bulgarine

Nourrissons : 1/2 dose

3 fr. 50 (Conservation Indéfinie)

Phosphates et diastases des Céréales germées

ENTÉRIES — DYSPESIES salivaires et pancréatiques

Préparation des BOUILLIES MALTÉES

PALPITATIONS d'origine digestive

DIGESTION RAPIDE des FÉCULENTS

TUBERCULOSES — RACHITISMES

NEURASTHÉNIES

SURALIMENTATION



Amylodiastase THÉPÉNIER

SIROP d'Amylodiastase

2 cuillerées à café ★ après chacun des 3 principaux repas ★ 2 comprimés

Nourrissons et enfants : 1 cuillerée à café ou 1 comprimé écrasé dans une bouteille ou un biberon de lait

4 fr. 50 (Conservation Indéfinie)

COMPRIMÉS d'Amylodiastase

4 fr. (Conservation Indéfinie)

Préparés par le "Laboratoire des Ferments" A. THÉPÉNIER, 12, rue Clapeyron, 12 — PARIS

CORYZA, FURONCULOSE, ANGINES, ANTHRAX, OTITES

LA

STAPHYLO-COCCINE FRAQUET

EXTRAIT PROTOPLASMIQUE DE LA LEVURE DE BIÈRE ISOLÉ DE SA MEMBRANE CELLULAIRE
PRÉSENTE SUR LES PRÉPARATIONS ANALOGUES LES AVANTAGES SUIVANTS :



DIGESTION PLUS FACILE

DOSES MOINS FORTES

ACTION PLUS PROMPTE

ET PLUS EFFICACE

Elle réussit toujours dans

CORYZA, FURONCULOSE, ANGINES

SINUSITES, OTITES, ORGELETS OSTÉOMYÉLITES

et au début de la plupart des

MALADIES INFECTIEUSES

c'est l'Agent spécifique par excellence de la

PHAGOCYTOSE

COMPRIMÉS

Doses par jour : 4 à 10 Comprimés

SOLUTION

2 à 5 Cuillerées à soupe

AMPOULES pour injections

une Ampoule de 2 cc.

Ech ^{ons} & littérature gratuits : LABORATOIRE DES PRODUITS SCIENTIA. 10, Rue Fromentin. PARIS.

Le Gérant : A. ROUZAUD

G. DE MALHERBE et C^{ie}, Imprimeurs

BRONCHITES, GRIPPES, OSTÉOMYÉLITES

MALADIES INFECTIEUSES OU CONTAGIEUSES



ÆSCULAPE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

LITTÉRATURE ET ARTS DANS LEURS RAPPORTS AVEC LES SCIENCES ET LA MÉDECINE

Comité de Patronage

R. BLANCHARD

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

GUART

Professeur à la Faculté de Médecine de Lyon

POZZI

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

GILBERT-BALLET

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

LACASSAGNE

Prof. à la Faculté de Médecine de Lyon
Associé nat. de l'Académie de Médecine

Pierre MARIE

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

RÉGIS

Prof. à la Fac. de Médecine de Bordeaux
Corresp. nat. de l'Académie de Médecine

GRASSET

Prof. à la Fac. de Médecine de Montpellier
Associé nat. de l'Académie de Médecine

VERNEAU

Prof. d'Anthropologie au Muséum
Conseil. du Muséum nat. du Trocadéro

LANDOUZY

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

E. FERRIER

Direct. du Muséum d'Histoire naturelle
Membre de l'Institut

RÉMOND

Professeur à la Faculté de Médecine de Toulouse

J. TEISSIER

Prof. à la Faculté de Médecine de Lyon
Associé nat. de l'Académie de Médecine

Directeur: Benjamin BORD, Ancien Interne des Hôpitaux de Paris

(Toutes les communications concernant la Rédaction doivent être adressées au Directeur)

Abonnement: 12 francs.
(Étranger: 15 fr.)A. ROUZAUD, Éditeur
41, Rue des Ecoles, Paris — Téléphone: 830-03Le Numéro: 1 franc
(Étranger: 1 fr. 50)

Tableau des Puissances Antiseptiques et Bactéricides de l'ANIODOL

MICROBES	DOSES ANTISEPTIQUES empêchant toute culture dans 1 ^{er} milieu ensemencé		PUISSANCE ANTISEPTIQUE de l'ANIODOL par rapport à celle du PHÉNOL	DOSES BACTÉRICIDES ayant tué au bout de 10 heures 1 ^{er} inoculé dans un milieu stérile		PUISSANCE BACTÉRICIDE de l'ANIODOL par rapport à celle du PHÉNOL
	GRAMMES de PHÉNOL pour 1,000	GRAMMES d'ANIODOL pour 1,000		GRAMMES de PHÉNOL pour 1,000	GRAMMES d'ANIODOL pour 1,000	
Bacille subtilis	1,90	0,25	7,6	8,5	0,45	18,90
Bacille coli communis	1,35	0,12	11,25	3,1	0,15	20,70
Staphylococcus doré	1,40	0,07	20,00	2,5	0,25	10,00
Streptococcus pyogène	1,30	0,06	21,70	1,35	0,09	14,50
Bacille pyocyanique	0,95	0,10	9,5	3,10	0,20	15,50
Bacille typhique	1,85	0,085	52,85	3,5	0,15	23,40
Bacille diphtérique	0,4	0,065	6,1	1,1	0,1	11,0
Bacille choléra (Cassini)	1,3	0,05	26,0	1,5	0,15	10,0
Bacille anthracis	1,4	0,075	18,7	11,5	0,4	28,75
Bacille lactique	0,6	0,12	5,0	0,8	0,2	3,0

« Ces nombres font voir d'une façon globale que l'ANIODOL présente une activité en moyenne vingt fois plus grande que celle du Phénol.

« Il est à remarquer que quelques nombres émergent au-dessus de cette moyenne d'une façon très notable : Ainsi, celui du Bacille typhique, 52,85, accuse à la fois la résistance particulièrement remarquable de ce microbe à l'acide phénique, et sa délicatesse vis-à-vis de l'ANIODOL.

« La même observation, moins intéressante sans doute au point de vue pratique, est à relever pour le Bacille anthracis.

« Signé : E. FOULARD,
« Chimiste à l'Institut Pasteur. »

« Au point de vue du mode d'action des antiseptiques, ces nombres apportent une contribution de

« plus à une connaissance antérieure acquise de la supériorité des antiseptiques anticoagulants, ayant ainsi, non une action essentiellement extérieure sur le corps du microbe, comme les agents coagulés, mais une action physiologique interne, modificative du protoplasma, conséquence d'une pénétration osmotique à travers la membrane enveloppée.

« Signé : E. FOULARD,
« Chimiste à l'Institut Pasteur. »

Quelle est, d'autre part, la puissance bactéricide des divers antiseptiques ?

Nous empruntons le tableau suivant au journal *Lancet*, du 14 juillet 1906, page 125, qui renvoie, pour plus amples informations, au *Journal of the Royal Sanitary Institute*, vol. xxv, part. 5, p. 424 :

ANTISEPTIQUES	ORGANISME	COEFFICIENT de l'ACIDE PHÉNOLIQUE
Sublimé	Bacille typhique	20,00
Créoline	—	2,50
Lysol	—	2,50
Antiseptique de Pearson	—	2,50
Acide phénique	—	1,00
Formol	—	0,30
Chinosol	—	0,30
Chlorure de zinc	—	0,15
Lysoforme	—	0,10
Listérine	—	0,03
Sulfate de zinc	—	0,02
Santals	—	0,02
Acide borique	—	Nil

En comparant ces chiffres avec ceux des tableaux précédents, on constate que le pouvoir bactéricide de l'ANIODOL étant de 23,40, et celui du sublimé (le plus puissant antiseptique employé à ce jour) de 20.000 seulement, l'ANIODOL le dépasse de près du sixième, les autres antiseptiques ayant un pouvoir de 10 à 200 fois moindre.

Ainsi s'explique la grande supériorité de l'ANIODOL et la faveur dont il jouit auprès du corps médical qu'il a définitivement conquis et qui sait qu'en faisant usage de l'ANIODOL il est certain d'obtenir d'emblée le maximum d'effet thérapeutique sans exposer le malade au moindre danger, au plus petit inconvénient, l'ANIODOL n'étant ni caustique, ni toxique, à l'inverse du sublimé qui reste toujours un poison violent.

ANIODOL

LE PLUS PUISSANT

Antiseptique Désodorisant

Sans Mercure, ni Cuivre — Ne tache pas — Ni Toxique, ni Caustique

N'ATTAQUE PAS LES MAINS, NI LES INSTRUMENTS

OBSTÉTRIQUE — CHIRURGIE — MALADIES INFECTIEUSES

SOLUTION COMMERCIALE : au 1/400* (Une GRANDE CUILLÈRE dans un LITRE d'EAU pour usage courant).

PUISSANCES } BACTÉRICIDE 23.40 sur le Bacille typhique
 } ANTISEPTIQUE 52.85 (établies par M. FOUARD, Ch^e à l'INSTITUT PASTEUR
 Celles du Phénol étant : 1.85 et du Sublimé : 20.

SAVON BACTÉRICIDE A L'ANIODOL 2%

ANTISEPSIE des MAINS de l'OPÉRATEUR, de la PEAU, des SURFACES

POUDRE D'ANIODOL INSOLUBLE remplace l'IODOFORME

Réalisation de l'ANTISEPSIE INTERNE par l'ANIODOL pris à l'intérieur.
 Souverain dans FIEVRE TYPHOÏDE, DIARRHÉE VERTE des NOUVEAUX-NÉS, GASTRO-ENTÉRITE, FERMENTATIONS GASTRO-INTESTINALES, etc.

Dose : Une grande cuillère de la Solution au 1/100* dans un litre d'eau par cuillères, ou verres, dans les 24 heures

Echantillons et Renseignements : Société de l'ANIODOL, 32, Rue des Mathurins, PARIS. — SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

NOS DEUX MANIÈRES D'ABONNEMENT

De nombreuses lettres nous sont parvenues de France et de l'Étranger au sujet de nos Primes de Remboursement et du Prix de l'Abonnement. D'une part, certains abonnés ont craint de ne pouvoir bénéficier de la prime lors du renouvellement; d'autre part, certains lecteurs, possédant déjà la plupart des primes offertes, nous ont demandé un prix d'abonnement spécial.

Nous avons créé, pour donner satisfaction à tous les désirs :

1° Des abonnements sans primes à 12 fr. (Étranger 15 fr.)

2° Des abonnements avec primes à 20 fr. (Étranger 25 fr.)

Collections d'ÆSCULAPE : Années 1911, 1912, 1913

COLLECTION 1911 : 60 francs net, sans prime (France et Étranger).

COLLECTION 1912 : 20 fr. net, sans prime (France et Étranger).

COLLECTION 1913 : 12 fr. net, sans prime (Étranger 15 fr. net).

A titre temporaire, nous acceptons au prix de 36 fr. net, sans prime (Étranger 45 fr.), des abonnements de 3 ans, portant sur les années 1912, 1913, 1914.

1° Abonnement sans Primes : 12 fr. (Étranger 15 fr.)

Envoyer un mandat de 12 francs (Étranger 15 fr.) à M. Rouzand, 41, rue des Ecoles, Paris. Les abonnements ne peuvent plus porter sur l'année 1912, sauf pour les abonnements de 3 ans (1912, 1913, 1914), qui sont acceptés, au prix de 36 fr. net, sans primes (Étranger 45 fr.). Le prix des 12 numéros de 1912, pris séparément, est de 20 fr. net, sans primes.

2° Abonnement avec Primes : 20 fr. (Étranger 25 fr.)

L'envoi d'un mandat de 20 fr. (Étranger 25 fr.) à M. Rouzand, 41, rue des Ecoles, Paris, donne droit à un abonnement d'un an et à l'une des primes suivantes, dont la valeur égale celle de l'abonnement. (Designé deux primes pour le cas où l'une d'elles serait épuisée.) Depuis le 15 février 1913, le prix des 12 numéros 1912 est porté à 20 fr. net, sans primes.

I. — Instruments de chirurgie, médecine, laboratoire.

1° « Bon » pour 20 francs d'instruments à choisir dans le catalogue de la maison Mathieu.

2° « Bon » pour 20 francs d'instruments à choisir dans le catalogue de la maison Guyot.

(N.B.). — Le « Bon » sera adressé à l'abonné dès la réception du mandat d'abonnement.

II. — Aux Minérales (France et médecins seulement).

3° Eau de Pougues, Source Alice (une caisse de 50 bouteilles).

4° Eau de Vais, Source La Reine (une caisse de 50 bouteilles).

III. — Produits hygiéniques « Innoxa » (France).

5° Bel assortiment de produits hygiéniques et de beauté, d'une valeur de 25 fr. constitué par : lait, cold-cream et poudre « Innoxa ». (Sera très apprécié par la femme du médecin.)

IV. — Instruments médicaux.

6° Seringue du Dr Barthélemy, modèle Vigier, stérilisable, spéciale pour huile grise à 40 o/o, avec boîte métal et aiguille en platine iridiée de 5 centimètres; accompagnée de 2 seringues de 1 centimètre cube cristallin genre Luer (valeur de l'ensemble 21 fr.).

7° Seringue de 20 centimètres cubes (pour sérum de Lœw, etc.) avec tube-raccorde caoutchouc, deux aiguilles et boîte métal (valeur 21 fr.).

V. — Livres.

8° *L'Art et la Médecine*, par Paul Richer, membre de l'Académie de médecine; ouvrage de grand luxe, 502 pages, 350 illustrations (valeur 30 fr.).

9° *L'Assiette au Beurre*, un beau volume album contenant une cinquantaine de numéros différents, illustrés par (Willette, Abel Faivre, Guillaume, Steinert, Koubitz, Mirande, Ricardo, etc.) (Valeur 25 fr.).

10° *Œuvres de Rabelais*, 4 vol., édition des Bibliophiles, reliure d'amateur, tête dorée (valeur 24 fr.). (Les

œuvres de notre vieux et savoureux confrère s'imposent à toute bibliothèque médicale.)

11° *Les Différences et les Malades dans l'Art*, par le Professeur Charcot et Paul Richer; ouvrage de grand luxe, nombreuses illustrations (valeur 20 fr.).

12° *Œuvres d'Alfred de Musset*, édition de la collection artistique Jousset, 7 volumes (Premiers Poésies, Poésies Nouvelles, Comédies et Proverbes (2 vol.), Contes, Nouvelles, etc., Confession d'un Enfant du Siècle) (valeur 21 fr.).

13° *Quatre volumes à choisir* parmi les 6 volumes suivants de Georges Cain, à 5 fr. l'un, largement illustrés : *Coins de Paris*, *Promenades dans Paris*, *Nouvelles Promenades dans Paris*, *A travers Paris*, *Pierres de Paris*, *Environs de Paris*. (Si la valeur des livres choisis dans cette liste dépasse 20 fr., l'abonné devra envoyer le supplément.)

14° *Le Cabinet secret de l'Histoire*, par le Dr Cabanès; 4 vol. illustrés, à 5 fr. l'un (valeur 20 fr.).

15° *L'Éducation artistique* par l'Image et l'Anecdote, par Paul Bayard, inspecteur des musées; vol. de grand luxe, 600 pages, 400 illust. (valeur 30 fr.).

16° *Œuvres complètes de Shakespeare*, traduction publiée il y a trois ans par la Maison Flammarion; 8 beaux volumes illustrés, à 3 fr. 50 (valeur 28 fr.).

17° *l'ingl francs de livres à choisir* dans la liste suivante : *Mœurs intimes en Pâtes*, par Cabanès (1 vol. à 5 fr. 50 l'un); — *L'Art chrétien, ses licences*, par le Dr Witkowski (1 vol. à 5 fr.); — *Les Seins à l'église*, par le Dr Witkowski (1 vol. à 10 fr.); — *Les Seins dans l'histoire*, par le Dr Witkowski (1 vol. à 10 fr.); — *L'Art profane à l'église* (France), par le Dr Witkowski (1 vol. à 15 fr.); — *L'Art profane à l'église* (étranger), par le Dr Witkowski (1 vol. à 15 fr.); — *Les Mœurs mystérieuses de l'Histoire*, par Cabanès (2 vol. à 3 fr. 50 l'un); — *Les Indiscretions de l'Histoire*, par

Cabanès (6 vol. à 3 fr. 50 l'un); — *Panvres Docteurs*, par le Dr Lucien Nass (1 vol. à 3 fr. 50); — *Monsieur l'Agrégé*, par L. Nass (1 vol. à 3 fr. 50); — *Curiosités Médico-artistiques*, par L. Nass (2 vol. à 3 fr. 50 l'un); — *Les Accouchements à la Cour*, par le Dr Witkowski (1 vol. à 10 fr.); — *Histoire des accouchements chez les peuples*, par le Dr Witkowski (2 vol. à 5 fr. 50 l'un); — *Théâtre de Molière*, pub. par Jousset, avec la préface de 1682; toute Bibliothèque médicale doit posséder l'œuvre de Molière (8 vol. à 3 fr. l'un); — *Ingres* (d'après une correspondance inédite), par Boyer d'Agen (valeur 25 fr.); — *Les Confessions de J.-J. Rousseau*, édition des Bibliophiles (3 vol. à 3 fr. l'un); — *Marat inconnu*, par le Dr Cabanès (1 vol. à 5 fr.); — *Le Maroc pittoresque*, par J. du Taillis (1 vol. de luxe, largement illustré, à 10 fr.); — *L'Art de non Moulin*, par A. Daudet (1 vol. de luxe, abondamment illustré, à 10 fr.).

Si la valeur des livres choisis dans cette liste dépasse 20 fr., l'abonné devra envoyer le supplément.

VI. — Abonnements. (Les personnes abonnées déjà directement à l'une des Revues ci-dessous ne peuvent la choisir comme prime. L'Administration d'Æsculape décline toute responsabilité pour retards de parution, numéros non transmis par la poste; l'abonné devra réclamer directement aux revues en cause.)

18° *La Grande Revue*, bi-mensuelle, 37, rue de Constantinople; abonnement d'un an (val. 20 fr. pour la France; 25 fr. pour l'Étranger).

19° *La Revue* (directeur : Jean Finot), bi-mensuelle, 45, rue Jacob; abonnement d'un an (valeur 24 fr. pour la France; 30 fr. pour l'Étranger).

20° *L'Art Diderotif*, mensuel (Revue de l'Art ancien et de la Vie artistique moderne), 4, rue Le Coq; numéros plantés en couleurs susceptibles d'être encadrés; abonnement d'un an (valeur 22 fr. pour la France; 26 fr. pour l'Étranger).

SOMMAIRE DU N° DE JUIN 1914

Notes Médico-psychologiques sur l'œuvre de Michel-Ange à la Chapelle de Médici (5 illustrations).

Par le Dr Félix Regnault, professeur au Collège des Sciences Sociales.

La Santé de l'Empereur (6 illustrations).

Par le Dr Bonnet.

La Légende des Sirènes (11 illustrations).

Par le Dr Paul Birotteau.

Un Docteur de Montpellier à Paris au XVIII^e siècle : Théophraste Renaudot (5 illustrations).

Par le Dr Emile Sicard.

Deux Sonnets.

Par le Dr P. Finet.

Le Culte de Saint Georges et le traitement de la folie chez les Grecs (9 illustrations).

Par le Dr L. Libert.

Yong-Fou, Joyau Céleste, Monsieur de Pékin (8 illustrations).

Par le Dr Jean Avalon.

Voilà comment ce qui fait que votre fille est muette (simili-grature hors-texte).

Dessin de Granville.

SUPPLÉMENT (20 illustrations).

RÉPONSE A MAT-GIOÏ A PROPOS D'OPIMUM

L'*Avenir du Tonkin* a publié récemment, sous la signature de Mat-Gioï, un compte rendu des articles du D^r Jules Regnault sur les *Fumeurs d'Opium*, où voisinent compliments et critiques. — Nous ne pouvons citer qu'un extrait de la réponse de notre distingué collaborateur.

Les deux critiques sur lesquelles Mat-Gioï insiste ensuite tombent à faux, car elles sont dues la première à une erreur d'interprétation de sa part, la seconde à un manque d'attention ou à une lecture incomplète de l'article.

Nous avons écrit que « le dross est plus riche en morphine que l'opium » ; Mat-Gioï essaie de réfuter cette « erreur » (?) par un singulier raisonnement :

Ainsi, à entendre M. Regnault, je fume un quelconque opium ; j'en retire ma pipe, j'en recueille le dross et je le mets dans une boîte. Ce dross contiendrait plus de morphine que l'opium dont il provient ? Quelle est donc cette génération spontanée ?

Il y a là une erreur d'interprétation : il n'y a pas, il n'y aurait y avoir de génération spontanée de morphine ; dans la boîte où est tout le résidu (représentant environ 95 0/0 de l'opium fumé) il y a sans doute moins de morphine que dans tout l'opium dont il provient, mais un gramme de ce résidu contient plus de morphine qu'un gramme de cet opium ; entre 200^e et 250^e un certain nombre de produits (thébaïne, etc.) passent dans la vapeur aspirée ou perdue, mais la morphine peu volatile à cette température reste en grande partie dans le fourneau, c'est une des raisons pour lesquelles le dross est plus riche que l'opium : le fait était d'ailleurs signalé par le D^r Laurent dans le travail que Mat-Gioï cite avec éloges.

Sa dernière critique s'adresse à notre méthode d'étude, elle serait très grave si... elle ne tombait tout à fait à faux. Il dit en effet que nos expériences et observations ont porté uniquement sur des sujets fumant l'opium pour la première fois et que de ce fait les expériences ont été

sabotées. Mais rien n'est plus inexact. Nos observations et expériences peuvent être classées en



Cliché du D^r Labrousse.

La femme chinoise fume quelquefois l'opium ; elle le fait en cachette et, dans ce cas, ne prend pas toujours la précaution de se concher, ainsi que le montre ce cliché pris à l'usage de la fumeuse, et publié par le *Ve* Médical.

trois catégories :

1^{re} Observations faites de 1894 à 1896 à Saïgon par le

D^r Laurent sur lui-même et sur divers autres fumeurs ;
2^e Expériences faites en 1896 à Bordeaux, en présence du professeur Regis, par le D^r Laurent sur trois étudiants (dont Jules Regnault) qui n'avaient jamais fumé l'opium antérieurement et ignoraient tout des effets réels de la drogue ;

3^e Observations et expériences faites par nous-même sur le D^r Laurent et sur divers autres fumeurs d'opium 1897-1904.

Les expériences faites sur des jeunes gens « vierges d'opium » ont d'abord permis de prouver aux savants officiels que, contrairement à ce qui était écrit jusque-là, l'opium fumé ne fait pas dormir, et ne donne ni délire, ni hallucinations même chez ceux qui n'ont pas l'habitude de fumer ; elles ont permis en outre d'étudier les modifications de la sensibilité et des réflexes produites par l'opium dès la première fois où on en use. C'était là une étude nécessaire tant pour dissiper les erreurs courantes que pour comprendre les phénomènes observés chez les fumeurs habituels.

La plupart des observations et expériences visant les modifications de la mémoire, de l'attention et de l'intelligence, etc., ont été faites sur des fumeurs habituels. Nous ne nous sommes pas documenté d'après « les on-dit de quelques amateurs, ni d'après les bavardages de tels habitants des arrondissements excentriques de Paris », que nous n'avons jamais fréquentés. C'est en Extrême-Orient, à Tien-yen, à Tong-Hing, à Hanoi, à Haiphong, à Saïgon et Cholon que nous avons vu des fumeurs d'opium, c'est aussi à Toulon que nous avons pu faire quelques expériences, car, quoiqu'une certaine campagne de presse en ait exagéré le nombre et l'importance, il y a bien eu depuis une douzaine d'années quelques fumeurs habituels dans cette bonne ville.

Que Mat-Gioï relise l'article qu'il s'est sans doute contenté de parcourir, ou bien qu'il relise avec attention et il verra qu'il n'y avait pas lieu de m'« entreprendre » sur tous ces points, encore moins sur le dernier que sur les autres.

PHARMACIE CHARLARD-VIGIER, Ph^m de 1^{re} cl. et R. HUERRE, Ph^m de 1^{re} cl., Docteur en sciences, 12, BOULEVARD BONNE-NOUVELLE, PARIS

SAVONS ANTISEPTIQUES VIGIER HYGIÉNIQUES ET MÉDICAMENTEUX

Savon doux ou pur, S. hygiénique, S. surgas au Beurre de cacao, S. à la glycérine (pour le visage, la poitrine, le cuir, etc.).

Savon Panama, S. Panama et Goudron, S. Naphthol soufré, S. Goudron et Naphthol (pour les soins de la chevelure, de la barbe, pellicules, seborrhée, alopecie, maladies cutanées).

Savon Sublimé, S. Phéniqué, S. Boriqué, S. Créoline, S. Eucalyptus, S. Eucalyptol, S. Résorcine, S. Salicylé, S. Salol, S. au Solvitol, S. Thymol (accouchement, anthrax,

rougeole, scarlatine, variole, etc.). S. intime (à base de Sublimé).

Savon à l'Ichthylol (acné, rougeurs), S. Panama et Ichthylol, S. Sulfureux, S. à l'huile de Cade, S. Goudron, S. Boraté, S. Pétrôle, S. Goudron boriqué.

Savon Iodé à 5 0/0 d'iode. — S. Mercuriel, 33 0/0 de mercure. — S. au Tanniforme (contre les sueurs). — S. au B. du Pérou et Pétrôle (contre gale, parasites). — S. à l'Oxyde de Zinc. (Eczéma). — S. à la Formaldéhyde (antiseptique), etc.

Emplâtres et Epithèmes caoutchoutés VIGIER

à tous médicaments

Antiseptiques, inaltérables, très adhésifs très souples, remplaçant pour le traitement des maladies de la peau les anciens Emplâtres et les Pomades.

Epithèmes Oxyde de Zinc — Rouge de Vidal — Vigo — Boriqué — Salicylé — Belladone — Cigué — Calomel — Mercurel phéniqué, etc.

Sparadrap caoutchouté simple stérilisé, très adhésif, remplaçant l'ancien Sparadrap Diachylum.

SAVON DENTIFRICE VIGIER, le meilleur dentifrice antiseptique

Pour l'entretien des dents, des gencives, des muqueuses. — Il prévient les accidents buccaux chez les syphilitiques

Prix de la boîte de porcelaine : 3 francs

INTRAITES DAUSSE HÉMORROÏDES VARICES

TRAITÉ DE MARRON D'INDE

SOLUTION OU PILULES
(5 gouttes, 2 fois par jour.) (2-3 pilules, 2 fois par jour.)

LITTÉRATURE ET ÉCHANTILLONS Laboratoires DAUSSE, 4, Rue Aubriot PARIS

MICHEL-ANGE DEVANT LE PSYCHIATRE

Le Dr Félix Regnaud publie dans le corps même du présent numéro d'Æsculape des Notes médico-psychologiques sur l'œuvre de Michel-Ange. Il a bien voulu joindre à son article, en manière de post-scriptum, ces lignes complémentaires :

Il serait intéressant pour le médecin d'étudier en psychiatrie la vie de Michel-Ange ; il pourrait y recueillir maints détails qui ont reçu une explication erronée, et justifier en bien des cas ce grand artiste d'accusations portées à tort contre lui.

Durant le cours de son existence qui fut longue (il naquit en 1475 et mourut en 1564), Michel-Ange commença de nombreux projets qu'il ne parvint jamais à exécuter : projet pour le tombeau du pape Jules II, projet pour la façade de l'église San-Lorenzo, projet pour le tombeau de Dante, etc. Est-ce sa faute ? Et son génie avide et changeant, qui ne savait point se borner et s'éprenait sans cesse d'un objet nouveau (1) était-il le vrai coupable ? Une pareille méthode de travail s'observe chez un grand nombre d'intellectuels, dans les arts les plus différents ; avant d'exécuter leur œuvre, ils y réfléchissent longtemps, et, en cas d'insuccès, ils l'abandonnent momentanément, quitte à la reprendre plus tard. D'ailleurs Michel-Ange eut souvent des circonstances atténuantes pour excuser ses abandons. Le 19 janvier 1518 il signa avec le pape Léon X un contrat par lequel il s'engageait à élever en huit ans la façade de San-Lorenzo ; deux ans après, le 10 mars 1520, un bref du pape le déliait de son contrat ; parce qu'il n'avait encore que transporté les blocs de marbre ! Quand le pape Jules II fut mort, ses successeurs empêchèrent, à diverses reprises, Michel-Ange d'exécuter le tombeau promis, pour l'obliger à s'occuper d'œuvres qui les intéressaient directement. De plus, il était obsédé de demandes auxquelles il ne savait pas toujours résister. Clément VII avait compris son caractère, lorsqu'il lui conseillait :

« Quand on te demande un tableau, tu dois l'atta-

(1) Romain Rolland. Loc. cit., page 55.

cher un pinceau au pied, faire quatre traits et dire :
« Le tableau est fait ». « Il ne faut pas, disait en 1525 Michel-Ange, me faire d'ennui comme on m'en fait, car ils peuvent beaucoup sur moi. On ne peut pas tra-



Michel-Ange. — Tête de faune portant un « pourceau » au menton

vailer des mains à une chose et de la tête à une autre, surtout en sculpture » (1).

(1) Romain Rolland, déjà cité, pages 61-62.

On sait de quoi Michel-Ange était capable quand il n'était point dérangé. Du mois de mai 1509 au mois d'août 1511, il couvrit de fresques la voûte de la Chapelle Sixtine : 40 mètres de long sur 13 mètres de largeur. La période d'exécution fut toujours brève : il mania les couleurs comme il attaquait le marbre, avec une rapidité extrême. « Même à un âge avancé, dit Vasari, il fallait encore le marbre avec une telle impétuosité et une telle fureur que l'on croyait que tout dut se briser en morceaux ; il cassait d'un coup de gros fragments de l'épaisseur de trois ou quatre pouces, et coupait la ligne si nette que, s'il avait été plus loin de la largeur d'un cheveu, il eût couru le danger de se perdre ».

Mais souvent il n'achevait pas, un grand nombre de ses œuvres ne sont pas terminées. Était-ce volontaire ? Un sculpteur contemporain, Rodin, n'achevait volontiers qu'une portion de son œuvre, laissant le reste dans le flou pour que l'attention se concentre sur la région finie. Il poussait même fort loin son système, et on a vu la tête de son Balzac émerger d'une gangue informe.

Je ne crois pas que la conduite de Michel-Ange fût systématique. L'inspiration tombait avant l'accomplissement de l'œuvre, ou plutôt lorsqu'un détail, lorsqu'une partie ne venait pas à son gré, il préférait ne pas la terminer, que de ne point les faire parfaits. Ce besoin de perfection est un vrai tourment pour les artistes. Vasari nous apprend à propos de la madone de la cathédrale de Florence : « Il brisa l'œuvre, soit parce que le bloc était dur et plein de scories, soit parce qu'il n'aurait pu saisir le ciseau, soit parce que la critique de cet homme était si implacable qu'il ne se contentait jamais de quelque chose qu'il fit : ce qu'il est facile de constater, car très peu de statues qu'il a faites dans sa maturité sont achevées ; celles qui sont finies datent de sa jeunesse. » Un ami racheta les morceaux, et resta le groupe.

Michel-Ange avait toujours été malade ; on croit à diverses reprises, qu'il allait mourir. Il vécut jusqu'à quatre-vingt-neuf ans parce qu'il fut d'une sobriété étonnante et qu'il prit toujours beaucoup d'exercice. A la fin de sa vie, il sculptait encore parce qu'il avait recou-

E. COGIT & C^{ie}
CONSTRUCTEURS D'INSTRUMENTS POUR LES SCIENCES
36, boulevard St-Michel
PARIS

Fournitures générales pour Bactériologie et Micrographie.

Dépôt pour la France des MICROSCOPES et des JUMELLES à PRISMES.

E. LEITZ

TELEPHONE : 812-20

Société Générale d'Orthopédie

Lamy, Directeur

BANDAGES
BAS ÉLASTIQUES, CORSETS
SOUTIENS-GORGE
CEINTURES
ARTICLES D'HYGIÈNE

CORSETS ÉLÉGANTS
recommandés
aux femmes souffrantes
de la ceinture, de la mode
et les soins
du corps.

218, Boulevard Haussmann, Paris

IODURE SOUFFRON
Succiniquement Pur (Tuyau Inaltérable).

SOLUTION • SIROP • DRAGEES
(par 50 centilles) (par 50 centilles) (par 30 Pains)

en CORTEL, en GASTRALGIE, en CÉPHALALGIE

Vente : Laboratoire SOUFFRON, 26, R. de Turin, Paris (17^e)

FARINES MALTÉES JAMMET

de la Société d'Alimentation diététique pour le régime des MALADES, CONVALESCENTS, VIEILLARDS

L'ALIMENTATION PROGRESSIVE ET VARIÉE DES ENFANTS

RIZINE Crème de Riz maltée	GRAMENOSE Avoine, Blé, Maïs, Orge
ARISTOSE à base de Blé et d'Avoine maltée	BLÉOSE Crème de blé tout maltée
CÉRÉMALTINE Arrow-Root, Blé, Orge, Maïs	AVENOSE Farine d'Avoine maltée
ORGÉOSE Crème d'Orge maltée	LENTILOSE Farine de Lentilles maltée

CACAO GRANVILLE, Cacao à l'Avenose, à l'Orgéose, etc.
MALT GRANVILLE - MALTS TORRÉFIÉS - MATÉ SANTA-ROSA
CÉRÉALES JAMMET pour DÉCOCTIONS

USINE et LABORATOIRES à LEVALLOIS-PERRET
BROCHURES et ÉCHANTILLONS SUR DEMANDE

Dépôt général : M^{me} JAMMET, Rue de Miromesnil, 47, Paris

QUATAPLASME PANSEMENT ASEPTIQUE COMPLET INSTANTANÉ

DU DOCTEUR LANGLEBERT

PHLEGMASIES, ANGIOMES, PHÉLAGIOMES, Eczéma, Dermite du Sein, Affections Oculaires, Conjonctivites, Kératites, Dans toutes les PHLEGMASIES à 10 Rue Verte-Durieux, PARIS.

que « l'exercice physique que lui procurait le travail du ciseau le maintenait en bonne santé ».

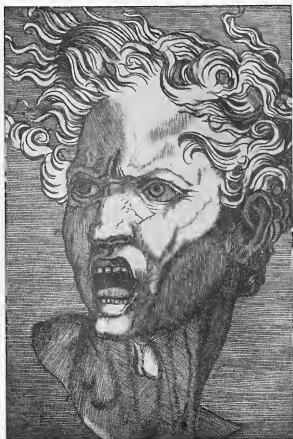
Sans doute il était nerveux, on le voit par ses relations avec ses protecteurs, avec ses rivaux, avec ses subordonnés. On le voit par ses écrits, par sa conduite. Il serait hasardeux d'avancer le diagnostic plus précis de « neurasthénie », car ce mot ne sert actuellement qu'à cacher notre ignorance. Il est également faux de croire qu'« il n'eût jamais aucun ami et qu'il n'en désirait pas ». S'il écrivit cette phrase en 1509, et si, quarante ans plus tard, il écrivait encore : « Je suis toujours seul et je ne parle avec personne », il ne faut voir en cela qu'une boutade. Sans doute il devait, à l'exemple de beaucoup d'intellectuels, rester silencieux vis-à-vis des gens dont la conversation lui était insipide. Mais il eut de nombreux amis de tous rangs, à toutes les époques de sa vie ; il en eut avec qui il échangeait des idées comme Ange Poitien, d'autres auxquels il communiquait ses projets, comme Vasari, d'autres qui lui plaisaient par leur beauté physique comme Tommaso dei Cavalieri, d'autres qu'il aimait parce qu'elles étaient femmes comme Vittoria Colonna, d'autres enfin qui lui rendaient d'humbles services comme son domestique Urbino auquel il donna deux mille écus d'un coup. Aucune de ces amitiés ne se contenta d'un absolu silence. Mais Michel-Ange dut porter de son vivant la peine de sa célébrité : il eut de nombreux ennemis, de plus nombreux adulateurs, des importuns plus nombreux encore. Tout personnage en vue est sujet à ces inconvénients, qu'il supporte plus ou moins bien. Michel-Ange les supportait fort mal.



LES VICTIMES DE LA MODE

Parmi les fourrures les plus appréciées et les plus estimées, dit un collaborateur du *Temps*, il faut ranger les peaux des moutons qu'on trouve dans le Turkestan, à Chiwa, et à Buchara notamment.

La plus chère de ces peaux est le breitschwanz. C'est celle du mouton qui n'est pas encore né et dont la mise au monde est provoquée par des pro-



Michel-Ange. — La Furie.

cédés artificiels et barbares qui entraînent le plus souvent la mort de la malheureuse brebis qui l'a conçu. C'est d'ailleurs à cette particularité que cette fourrure doit son prix si élevé. A ce sujet une de nos lectrices nous écrit de Russie pour protester contre ces meurs cruelles qui, dans son pays, font ainsi d'innocentes brebis d'innombrables victimes de la mode, tant sont en vogue dans le monde entier l'astrakan et le breitschwanz. « Les brutalités qu'exercent les Kirghiz du Turkestan envers ces pauvres bêtes, nous écrit-elle, dépassent tout ce qu'on peut imaginer. Pour obtenir cette naissance prématurée des petits moutons, deux Kirghiz doivent battre avec des bâtons la brebis préalablement attachée à un piquet et cela jusqu'à ce que, dans des douleurs atroces et en poussant des cris déchirants, la malheureuse bête mette bas sa progéniture à laquelle on enlève alors le poil qui la recouvre, la chair, après coup, étant immédiatement jetée aux chiens. » C'est à peine, paraît-il, si par suite de l'emploi de ces moyens, les éleveurs arrivent à conserver la moitié de leurs brebis mères. Sans doute pourrait-on recourir à une méthode moins barbare, dans l'intérêt de la conservation de la race, mais s'il faut en croire notre correspondante ce serait se faire illusion que de tenter de l'imposer aux Kirghiz du Turkestan. Celui qui connaît, dit-elle, les habitudes du pays sait très bien que toute intervention demeurait stérile dans ces steppes et que ces nomades sauvages tiraient au nez de ceux qui voudraient leur faire comprendre leur barbarie. Sans doute on peut protester contre de telles horreurs en cessant de porter du breitschwanz, mais, conduit notre correspondante, cela n'est guère possible, car la mode est elle-même plus impitoyable et plus cruelle encore que les Kirghiz.



Le PREMIER Produit FRANÇAIS
qui ait appliqué
L'AGAR-AGAR
au traitement de la
CONSTIPATION CHRONIQUE

THOLAXINE

LAXATIF-RÉGIME
agar-agar et extraits de rhamnées

Posologie

PAILLETES : 1 à 4 cuil. à café à chaque repas
CACHETS : 1 à 4 à chaque repas
COMPRIMÉS : 2 à 8 à chaque repas
GRANULÉ : 1 à 2 cuil. à café à chaque repas
(Spécialement préparé pour les enfants)

Echantillons & Littérature
sur demande adressée :

LABORATOIRES

DURET & RABY

5, Avenue des Tilleuls - PARIS
Tél. Mareadet 14-56

F. Borremans del.

CHOLÉOKINASE
6 à 8 Ovoides par jour

TRAITEMENT SPÉCIFIQUE
DE L'ENTEROCOLITE
MUCOMEMBRANEUSE

LE CENTENAIRE DE PARMENTIER

Notre éminent collaborateur, le médecin-major Bonnetier, vient, à l'occasion du centenaire de Parmentier, pharmacien inspecteur en chef des armées impériales, de publier son éloge. Nous nous faisons un plaisir d'en reproduire les principaux passages.

La ville de Montdidier s'apprête à fêter dignement le centenaire d'un de ses plus glorieux enfants, qui consacra ses talents, sa science et ses veilles à améliorer l'existence de ses contemporains et à les soustraire à la famine et aux terribles épidémies.

Ce philanthrope bien connu s'appelle Parmentier, nom pur et sans tache, que l'humanité vénère et que la France compte parmi ses plus grands bienfaiteurs. « Sa gloire, toujours nouvelle, refluera, chaque année, comme la plante dont il sut montrer les avantages et propager la culture avec tant de zèle et de succès. » (Miquel).

Le corps de santé militaire français est aussi très fier d'avoir compté dans ses rangs cet éminent apothicaire, qui servit comme aide-pharmacien à l'armée de Hanovre, en 1757.

Né à Montdidier (Somme), le 17 août 1737, d'un père ancien soldat mort très jeune, Augustin Parmentier fut élevé par une mère chérie, peu fortunée, mais très instruite, qui, après de solides études, abandonna à la pharmacie le soin d'illustrer son élève.

Tout jeune, il sollicita un emploi de sa profession dans les armées royales : Ainsi commença, à l'âge de vingt ans, par le plus humble des grades, cette carrière qu'il devait parcourir avec tant d'éclat et dans laquelle il devait un jour obtenir la première place. (Miquel).

Après avoir suivi le sort de nos armées en campagne, pendant sept ans, Parmentier fut nommé apothicaire en chef de l'Hôtel royal des Invalides. C'est à partir de cette période féconde de sa vie que com-

mença cette série d'études sur les pommes de terre, le blé, etc., qui ont immortalisé son nom.

Avec une conviction d'apôtre, il s'employa à combattre les préventions de toute sorte qui s'élevaient contre la pomme de terre. Et, pour secouer cet inqualifiable préjugé, il s'écria avec un accent vibrant de sincérité :



Parmentier, Antoine-Augustin

Né à Montdidier le 17 août 1737, le célèbre agronome propagé en France la pomme de terre et perfectionna l'art de la Boulangerie. Il fut membre de l'Institut et mourut à Paris le 17 décembre 1813.

Français, mes concitoyens, vous rejetez un aliment qui doit un jour vous garantir du fléau le plus redoutable que l'espèce humaine ait à redouter ; vous n'osez cultiver une plante qui peut bientôt faire la richesse de vos campagnes. Insensés ! vous ne pensez donc point à l'avenir et vous oubliez même l'histoire du temps passé. Combien de fois la France n'a-t-elle pas vu ses campagnes frappées de stérilité et ses enfants dévorés par la famine ? Que l'ignorance se taise devant la raison ! Vous rejetez la pomme de terre, parce qu'elle appartient à une famille de plantes vénéneuses et moi, je vous ai prouvé qu'elle ne possède aucune des propriétés

nuisibles que vous lui imputez. Vous l'écartez de vos tables avec dédain, comme un mets insipide et désagréable ; et moi, je vous ai prouvé qu'elle pouvait flatter les goûts les plus délicats... Je vous apprendrai à la mélanger avec le froment, dans de justes proportions, pour obtenir un résultat avantageux ; je ferai plus encore, je vous enseignerai à transformer en pain sans mélange cet aliment que vous dédaigniez sous une autre forme.

Le grand philanthrope met en garde ses concitoyens contre les dangers de l'alcoolisme :

Je ne vous enseignerai point à tirer de la pomme de terre une liqueur spiritueuse ; d'autres vous l'enseigneraient peut-être sans difficulté ; puissent-ils ne pas abuser un jour de cette découverte et ne pas changer ainsi en poison ce qui la nature vous présente comme aliment salubre !

Et, joignant l'exemple à la parole, Parmentier obtint du gouvernement, dans la plaine des Sablons, 54 arpents de terre stérile qu'il ensemena de graines de pommes de terre. La moisson fut splendide et, cueillant un bouquet de fleurs de cette solanée, il l'offrit au roi Louis XVI, qui en para sa boutonnière. Cette approbation royale entraîna celle de toute la France.

Son ami, le ministre François de Neuchâtel, lui proposa d'appeler ce tubercule la *Parmentière*, mais se répandit partout et devint une de nos richesses agricoles.

C'est à sa persévérance, écrit le général Thomas, que nous devons d'avoir vu la pomme de terre passer dans la nourriture du paysan et du soldat, ou pour mieux dire de tout le monde. C'est lui qui, après les vaines tentatives de l'orgot pour produire ce précieux aliment en Linoissin, triompha de tous les répugnances et de tous les ridicules. Il démontra à nos plus incrédules que la pomme de terre n'était pas vénéneuse, comme on le prétendait, mais saine et nourrissante. C'est d'hommes, depuis lors, ont dû la vie à Parmentier !

Après son étude de la pomme de terre, le grand philanthrope porta ses investigations sur le blé. Il étudia successivement son ensemencement, ses maladies, sa mouture, la fermentation panaière, les moyens de l'accélérer ou de la retarder. Il préconisa

SPLÉNODOSE
RATE - FOIE - THYROÏDE
TUBERCULOSE vous soignez en forme et à toutes les périodes
"asthénie", "anémie", "maladies infectieuses", etc.
THYROIDOSE
Asthénisme OVARO-THYROIDINE Rachitisme
Insuffisances THYROIDIENNE et OVARIENNE
guérit Troubles de la Menstruation et de la Fertilité - MYXÉDÈME
PLACENTODOSE
PLACENTA - MAMMAIRE
Insuffisance lactée - Stérilité des seins et de l'utérus
Ménopauses - Névrose - Phlébite - Tumeurs.
Droit : Laboratoire du D^r FRAYSSÉ, 120, Rue d'Amboise, PARIS

SULFURYL MONAL
Véritable synthèse des Eaux minérales sulfureuses.
Pastilles très agréables à sucer.
Action rapide et certaine dans les MALADIES de la GORGE et des VOIES RESPIRATOIRES :
Laryngites, Enrouements, Angines, Catarrhe Larynx, Bronchites, Tuberculose au début.
Dose : 4 à 6 pastilles par jour.
MONAL FRÈRES, NANCY (France)

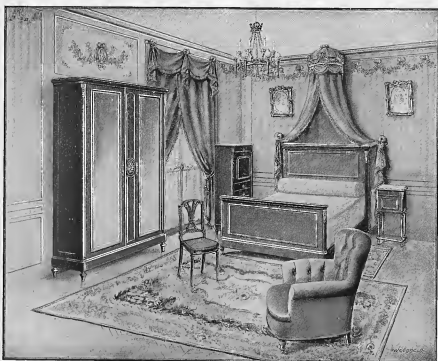
TUBERCULOSES
Bronchites, Catarrhes, Grippe
l'ÉMULSION MARCHAIS Phosphore
Calme TOUX, élève l'APPÉTIT
et cicatrise les lésions.
da 3 à 6 cuillerées café dans lait, bouillon, Bien tolérée - Parfaboarbe.

E. CHATELAIN

COMMISSION
EXPORTATION

31, Avenue Daumesnil, PARIS (XII^e)

TELEPHONE : 903-56



Visiter Ateliers et Magasins
GRAND CHOIX DE CHAMBRES A COUCHER
SALLES A MANGER ET SALONS
CABINETS POUR DOCTEURS

La Maison se charge de l'exécution de tous Travaux d'Ebénisterie

un procédé économique de mouture, qui augmente le rendement en farine d'un sixième, fit ouvrir à Paris une école pratique de boulangerie, dont il reçut la direction, et résuma toutes ces observations dans son *Traité du parfait Boulanger* (Paris, 1778).

Puis il étudia successivement les propriétés nourissantes de la châtaigne, du maïs, de l'orge, du riz, du chocolat, du vin et du sirop de raisin, qu'il proposa de substituer au sucre des colonies que l'Angleterre n'exportait plus en France.

Pendant quinze ans, Parmentier poursuivit donc sans relâche ses découvertes si utiles à la société. Elles lui ouvrirent successivement les portes du Conseil de salubrité publique, de l'Administration des Hospices, de l'Institut national de France et d'une foule de sociétés savantes, qui tenaient à honneur de compter cet éminent philanthrope au nombre de leurs membres les plus distingués.

Depuis 1792 jusqu'à sa mort, Parmentier fit partie du conseil de santé, institué au ministère de la Guerre.

C'est à lui, écrit Percy (in *Eloge de Sabatier*), que ses collègues laissaient de préférence le soin d'exercer, avec cette surveillance qui va découvrir les abus partout où ils se cachent, qui les démente jusque dans les apparences du bien et dont la sévérité ne ménage ni les choses, ni les personnes, dès qu'il s'agit de cette classe respectable, qui tous jours prête à prodigier sa vie pour l'Etat, mérite qu'il s'en loue l'Etat n'épargne rien pour elle.

Par l'étendue de ses lumières et la supériorité de ses talents, le pharmacien inspecteur en chef des armées fit cesser la rivalité qui existait avant lui entre les apothicaires et les médecins militaires. Fort de reconnaître sa supériorité, ces derniers regardèrent ses premiers admirateurs et, abjurant à son égard l'orgueilleuse et méprisable dispute des préférences, ils se plurent à reconnaître avec Percy, chirurgien en chef de la Grande Armée, que la première place appartient au plus habile : on n'y connaît de subtilités que la sottise et l'ignorance.

En 1797, il poussa ce cri énergique en faveur des déshérités du sol sacré de la Patrie : « Il n'y a que

le pain des soldats qui soit resté tel qu'il était à l'origine de la mouture. Ils voient les pauvres dans les hôpitaux, où l'humanité les nourrit, les prisonniers dans les maisons de détention, le coupable dans le



Ah! varigué, Monsieur le Médecin!
(Dessin et gravure de H. Vien.)

cachot, le condamné dans les fers, manger du pain infiniment meilleur que celui qu'on leur distribue. Il est temps que sous un régime qui a l'égalité et

la fraternité pour bases, ceux qui en ont été les premiers soutiens soient plus sagement et plus confortablement nourris. N'altérons pas, par un intérêt mal entendu, la subsistance alimentaire fondamentale des défenseurs de la Patrie. »

En 1802, Parmentier rédigea, pour les hôpitaux sédentaires de l'armée, un *Formulaire pharmaceutique militaire* rempli de formules très simples, mais débarrassé de toutes ces préparations bizarres que l'ignorance et la crédulité avaient accumulées dans les anciennes pharmacopées « et qui n'avaient pour appui, dans les officines, que des noms pompeux et des préjugés antiques ».

Il contribua également pour une large part à faire adopter par l'armée la vaccination jennérionne.

Pour toutes ces améliorations dans l'hygiène du soldat, il convient de rendre un hommage éclatant à ce grand bienfaiteur de l'Humanité, dont Cuvier traitait ainsi le vigoureux portrait : « Une longue et continuelle habitude de s'occuper du bien des hommes avait fini par s'emparer jusque dans son air extérieur; on aurait cru voir en lui la bonté personnifiée. Une taille élevée et restée droite jusqu'à ses derniers jours, une figure pleine d'aménité, un regard à la fois noble et doux, de beaux cheveux blancs comme la neige semblaient faire de ce respectable vieillard l'image de la bonté et de la vertu. Sa physionomie plaisait surtout par ce sentiment de bonheur né du bien qu'il avait fait. »

Aussi, ce sage pouvait-il s'écrier au soir de la vie : « Pour moi, qui ai consacré mes jours à des travaux obscurs, mais utiles, j'ai vu et je dis ce que j'ai vu, je propose ce que j'ai fait et ce qu'il faudrait faire pour le bonheur de mes concitoyens, je n'ambitionne ni des titres ni des honneurs; la récompense la plus flatteuse à laquelle je prétende, c'est de joir de mon travail dans le bien qu'il aura pu procurer à ma Patrie. »

« Qu'il est doux de voir fructifier l'ouvrage de ses mains ! »

LA TOUX

Dans toutes les
AFFECTIONS PULMONAIRES
est IMMÉDIATEMENT CALMÉE par le

SIROP DU D^R BOUSQUET

A LA DIONINE-MERCK

Chaque cuillerée à bouche renferme :

0 gr. 01 DIONINE-MERCK.

Il gouttes BROMOFORME chimiquement pur.

VI gouttes Alcoolat de racine d'aconit.

Ce Sirop constitue, sous une forme agréable, la meilleure médication à opposer aux Affections des Voies respiratoires accompagnées de toux opiniâtre, d'épuisement nerveux et d'insomnie, etc.

Dose quotidienne pour les adultes : 4 à 8 cuillerées à potage

PATE DU DOCTEUR BOUSQUET

A LA DIONINE-MERCK

D'un goût très agréable, calme rapidement l'irritation pharyngée et laryngée du début des rhumes, rend de grands services à tous ceux qui font usage répété de la parole.

Dans toutes Pharmacies et Drogueries de France et de l'Etranger

DÉPOT GÉNÉRAL :

Pharmacie du Docteur BOUSQUET, 140, Faubourg Saint-Honoré, Paris

REMPLACE LES IODURES PAS D'IODISME

IODONE ROBIN

Iode organique physiologique assimilable

Seule combinaison titrée à base de peptone tryptique, qu'il ne faut pas confondre avec les préparations dites à base de peptone qui ne sont que des combinaisons d'albumoses ou d'albumine. Thèse du Dr BOULANGER, 1906 F.M.P., Compagnie à l'A.M. de Paris (Séance du 30 mars 1907, Dr BLANCHE. Communication à la Société de Biologie (Juillet 1907), Dr LOUBRAUD.

ARTHRITISME, ARTÉRIO-SCLÉROSE

ASTHME, EMPHYSEME, RHUMATISMES, GOUTTE

20 Gouttes aux deux principaux repas.

LABORATOIRES ROBIN, 13, Rue de Poissy, PARIS.

REMPLACE les BROMURES PAS de BROMISME

BROMONE ROBIN

(Découvert en 1902 par M. MAURICE ROBIN)

Seule solution titrée de Bromopeptone jusqu'à ce jour

Thèse du Dr MARMON, de la F. N. P., en 1906.

Le BROMONE ROBIN est la préparation la plus assimilable et la seule qui s'emploie sous forme injectable absolument indolore.

SPECIFIQUE des AFFECTIONS NERVEUSES

TRAITEMENT de l'INSOMNIE NERVEUSE

40 Gouttes correspondent comme effet thérapeutique à 1 gramme de bromure de Potassium.

20 Gouttes aux deux principaux repas.

M. BOUTROUX
A L'UNIVERSITÉ DE BERLIN

Le 17 mai 1914, M. Emile Boutroux a fait à l'Université de Berlin une conférence sur la nature de la pensée française et de la pensée allemande et les services mutuels qu'elles peuvent se rendre.

A cette conférence assistait un nombreux public composé de sommités universitaires et scientifiques, et où figuraient aussi d'autres personnalités politiques et mondaines dont l'ambassadeur de France, M. Jules Cambon, et les secrétaires et attachés de notre ambassade. M. Boutroux a été présenté à son auditoire par le recteur de l'université, M. Planck, en quelques mots caractérisant le rôle de l'éminent professeur de la Sorbonne dans la philosophie moderne. Puis M. Boutroux a remercié en allemand et a fait sa conférence en français. Voici le résumé de cette exposition dont le développement, comme le sujet, s'imposait particulièrement à l'attention.

Après avoir indiqué en un court préambule que rien n'est plus difficile que de se faire sur un tel sujet des idées générales scientifiquement établies, M. Boutroux définit à grands traits le génie des deux peuples.

Le premier sentiment des Français qui contemplent la vie allemande, dit-il, est que le caractère allemand présente deux faces très différentes. Les mots d'idéalisme et de réalisme expriment d'une façon générale cette opposition que nous constatons à première vue entre l'Allemagne d'autrefois et l'Allemagne d'aujourd'hui. C'est un problème embarrassant. Quelques-uns le résolvent en supposant que l'une des deux tendances est seule fondamentale et que l'idéalisme ne fut qu'un accident dans la

vie de l'esprit allemand. D'autres supposent un dualisme radical et comme une double nature. Il semble, à y regarder de plus près, que ces deux tendances ne soient pas contradictoires.

Le génie allemand est un, mais d'une unité qui implique comme solidaires l'une de l'autre les deux

s'explique le goût de la spécialisation allemande. Chaque individu est pénétré du sentiment qu'il doit se confiner en un étroit domaine d'étude ou de travail. Cette distribution de la recherche et de l'activité est une des manifestations de cette idée du Tout qui domine la pensée allemande.

M. Boutroux a examiné ensuite la pensée française.

La première impression d'un Allemand en présence de l'activité française est souvenue de n'y voir qu'une alternative de soumission passive et de revendication d'indépendance. Les Allemands nous jugent donc inconstants et variables. Certains d'entre eux ont été jusqu'à dire que l'esprit français est l'esprit de négation. Il existe cependant dans la pensée française une idée positive dominante : c'est l'idée de l'homme. L'idéal français est essentiellement humain. L'homme étant intelligent et sentiment les Français oscillent entre ces deux pôles. Cette conception de la pensée française se vérifie si on considère quelques manifestations remarquables de cette pensée. Ce fut par exemple au XVIII^e siècle la sécularisation de la philosophie, de la morale, de la science et de l'art.

Cette idée de l'idéal éclaire la réserve avec laquelle l'esprit français aborde les problèmes moraux philosophiques et religieux. La mesure suprême en toutes choses reste pour lui l'homme de bien, l'opinion des gens éclairés. Les caractères de la langue française font ressortir cette tendance générale de l'esprit de la nation. Formée dans les réunions des « précieuses » où on bannissait tous les mots spéciaux et rares, et contrôlée encore aujourd'hui par l'Académie française qui est, dit M. Boutroux, un salon du XVIII^e siècle



Le Lynché : le dépeçage post mortem.
(Cliché de Pétin qui s'en va, Malome fait.)

tendances en question. L'esprit allemand est dominé par l'idée du Tout. C'est ce que l'on peut vérifier en considérant la métaphysique allemande en sa tendance synthétique, l'art allemand en son goût des grands ensembles, la signification attribuée en Allemagne à l'histoire, et enfin la vie allemande, soit collective, soit individuelle. La perfection de la vie allemande, c'est l'union de l'individu avec le tout, c'est l'organisation de la vie commune. Par là

*L'Uraseptine est
le spécifique des affections
rénico-rénales*

Se méfier des contrefaçons, imitations ou similitudes des noms :

BIEN SPÉCIFIER URASEPTINE ROGIER

ÉCHANTILLON ET LITTÉRATURE :

19, Avenue de Villiers, PARIS

moins les femmes, la langue française est une, dispose d'un nombre fini de mots, les groupe en un ordre logique et vise avant tout à la précision et à la clarté.

Les services que peuvent se rendre la pensée allemande et la pensée française sont aisés à préciser : ces pensées sont moins contraires que complémentaires.

1° Du contact avec la pensée allemande peut jaillir, pour la pensée française, une utile excitation à développer, dans l'homme, les côtés tournés vers l'infini de la nature et l'infini divin, ainsi que Pascal nous y exhortait.

Et il sera, de même, utile aux Français d'observer, dans l'admirable activité collective allemande, la puissance qu'acquiert l'individu en se subordonnant à la communauté.

2° De son côté, la pensée allemande, habituée à ne considérer les parties que dans leur rapport avec le tout, a intérêt à observer les efforts de la pensée française pour réaliser, comme une fin en soi, une culture proprement humaine, principe de rapprochement entre les hommes et utile complément, en tout domaine, de la compétence et de l'activité spéciales.

Et il ne sera pas inutile à l'Allemand de considérer le souci de la forme qui subsiste chez les Français, et qui résulte du désir d'adapter l'expression non seulement aux choses dont on parle, mais aux esprits à qui on s'adresse.

D'ailleurs M. Boutroux a mis en garde son auditoire contre ceux qui désirent une fusion de ces deux pensées. Il est préférable que les deux nations conservent chacune leur génie propre. Le monde ne gagnerait rien à perdre d'aussi puissantes originalités. La pensée allemande et la pensée française doivent rester en communication afin de s'enrichir



La Charité, par Hamon (Salle de garde de l'Hôp. de La Charité).

toutes deux d'impulsions nouvelles. Leur idéal ne doit pas être de se confondre mais au contraire de développer de plus en plus leur personnalité qui est leur plus haute qualité et leur raison d'être en ce monde.

Le discours de l'éminent philosophe et professeur a été accueilli avec la faveur la plus démonstrative de l'auditoire d'élite qui l'écoutait. (*Le Temps*).

P. COMERT.



LA PLUS BASSE TEMPÉRATURE DE L'ATMOSPHÈRE

Le record de la température la plus basse de l'atmosphère vient d'être enregistré par un ballon-sonde, lancé de Batavia vers la fin du mois de novembre 1913. Le thermomètre enregistreur de ce ballon — par suite d'un accident survenu au baromètre on ne connaît malheureusement pas l'altitude atteinte — a indiqué le minimum remarquable de 91° 9 au-dessous de zéro.

Le 4 décembre 1913, un second minimum de 90° 9 au-dessous de zéro a été enregistré par un ballon-sonde, à l'altitude de 16 kilomètres 5.

A 26.040 mètres de hauteur le thermomètre du ballon-sonde enregistre une température moins basse — 57° 1. Après l'entrée du ballon dans la stratosphère la température s'est donc élevée de 33° 8. Un ballon-sonde lancé le 6 août, dans les mêmes conditions, avait enregistré une élévation de température seulement de 18° 9 après le minimum de température constaté toujours vers l'altitude de 16 à 17 kilomètres. En cette dernière ascension le ballon-sonde ne dépassa pas la hauteur de 22 kilomètres. Ces diverses observations montrent que le nom de couche « isotherme » ou d'égalité température donné à la stratosphère constitue souvent une fausse appellation.

BROMOVOSE

Echantillons sur demande. — LABORATOIRES du BROMOVOSE, 33, Rue Amelot, PARIS.

OVIODOSE

AFFECTIONS NERVEUSES, INSOMNIE RÈGLES DOULOUREUSES

« Dans le cas où les bromures ne seraient pas tolérés, recourir au BROMOVOSE.

Ce bromo aluminosé a une action plus forte que les bromures » Docteur J. GRABET, Professeur à l'Université de Montpellier, Membre de l'Académie de Médecine.

40 gouttes deux ou trois fois par jour.

PAS DE BROMISME

TOUTES LES INDICATIONS DE L'IODE ET DES IODURES

Le plus riche dérivé iodé

Sa solution titre

20 % d'IODE

20 à 40 gouttes trois fois par jour.

PAS D'IODISME

TRAITEMENT DE l'Arthritisme et de la Dyspepsie par l'Eau de

Un Verre le matin
à jeun.

Un Verre une heure
avant le Déjeuner

VALS SOURCE REINE

Un Verre une heure
avant le Dîner

Le reste de la bouteille
consommée aux Repas

Toutes Pharmacies ou s'adresser à M. CHAMPETIER, à Vals-les-Bains (Ardèche)

L'AIL

Le *Moniteur Médical* parle dans un récent numéro de la soupe à l'ail, et il me semble intéressant de gloser un peu sur cette intéressante liliacée si chère aux Provençaux!

Au temps de Virgile on faisait manger de l'ail aux moissonneurs.

Thesylitis et rapido fessis messoribus astu.
Allia serpyllumque herbas contundit olentes.
(Eglog. 2.)

Dans le centre de la France il est de tradition de servir aux vendangeurs des frottées d'ail sur croûtes de pain avec beurre par-dessus; ce que nous autres, Berrichons, qualifions de *beurrée*.

Dans plusieurs commentaires j'ai trouvé cette curieuse raison à ce que du temps du Prince des poètes Latins on donnait de l'ail aux moissonneurs fatigués par la chaleur du jour.

C'est parce que, disent-ils, on s'imaginait que l'ail dessèche les humeurs causées par la trop grande quantité d'eau que les travailleurs des champs ont coutume d'absorber et aussi que ce condiment sert de préservatif contre le venin des serpents qui pourraient les mordre.

L'ail était la Thériaque des paysans.

Plaine dit qu'il est ami de Vénus! Oh! haleine parfumée de l'adorée que deviens-tu? qu'il fait dormir; mais en même temps il dénonce quelques-uns de ses défauts, entre autres qu'il est vengeur, qu'il dessèche l'estomac, qu'il cause la soif (les amateurs d'*aloli* ne le démentiront pas. « Quelle matière à beuverie » comme dirait maître Rabelais) et des inflammations, qu'il corrompt l'haleine, qu'il est nuisible à la vue.

Faites cuire ajoute-t-il de l'ail sauvage et semez-le dans les champs qu'ils se laisseront prendre à la main.

Ce moyen me semble à peu près aussi sûr que celui d'aller leur mettre un grain de sel sous la queue pour les attraper.

Selon Isidore « *Allium* » n'a été ainsi appelé qu'à cause de son odeur forte *Allium dictum quod olet.*
Horace ne l'aimait pas.

Dans l'ode 3, liv. 5, il se plaint à Mécène de ce

l'ail; que la robe qu'elle fit tenir à la fille de Créon, sa rivale, était empoisonnée avec de l'ail. »

(*Moniteur Médical*)

LE VENT DU BOULET

Au cours des dernières guerres balkaniques, un chirurgien éminent, le professeur Laurent, de Bruxelles, a fait de très curieuses observations sur les effets du phénomène connu sous le nom de « vent du boulet ».

Pendant les guerres du premier Empire, on a cité de nombreux cas où des soldats avaient reçu de fortes commotions ou même avaient été tués par le passage d'un projectile ou son explosion à distance. Une légende s'était formée ainsi, mais les médecins et chirurgiens militaires ne croyaient point à la possibilité de chocs nerveux aussi violents.

Dans la note présentée récemment en son nom à l'Académie des Sciences, par le professeur Laveran, de l'Institut Pasteur, le Dr Laurent indique cependant qu'il a eu l'occasion d'observer en Thrace plusieurs soldats indemnes de toute blessure, mais présentant les signes d'une commotion cérébro-spinale plus ou moins importante. Ces chocs nerveux peuvent se traduire par de simples étourdissements, des frémissements, et même des paralysies partielles. Les commotions plus importantes peuvent provoquer les états cataleptiques et entraîner parfois la mort.

A l'autopsie, le Dr Laurent n'a pas constaté, en ces derniers cas, de lésions nerveuses. Il semblerait donc que ce sont les vibrations de l'air produites par le passage du boulet et les brusques variations de la pression atmosphérique qui impressionnent les cellules nerveuses et donnent naissance à ces phénomènes d'inhibition.

L'auteur Laurent a rappelé que pendant la guerre de Mandchourie le Dr Matignon a observé également des cas d'inhibition nerveuse produits par le « vent du boulet ». Depuis que les projectiles modernes augmentent de vitesse et d'importance ces phénomènes sont devenus plus nombreux.



Modèle de cabane de sorcier-médecin en Nouvelle-Guinée.
(Musée médico-historique Wellcome, à Londres.)

qu'il lui avait fait manger d'un plat d'herbes où il avait de l'ail :

Cicutas allium nocentius plus nuisible que la ciguë, il ajoute : « Que pour exécuter des parricides ce seul poison suffit; que l'herbe dont Médée frotta Jason lorsqu'il se préparait à dompter les fiers taureaux qui veillaient sur la Toison d'or, n'était que



MARQUE DÉPOSÉE

8, rue Favart, Paris

CURE DE DIURÈSE

et de **DÉSINTOXICATION**
à jeun et aux repas

SOURCE S^{TE}-COLOMBAN

Élimine très rapidement les déchets de l'organisme sans déminéraliser,
ARTHRITISME — CIRCULATION — TUBE DIGESTIF
VOIES URINAIRES

BAINS-LES-BAINS (VOSGES)

Séjour du 15 Mai au 30 Septembre.

Arthritisme, Goutte
Rhumatisme
Gravelle Diabète

VICHY-CÉLESTINS

Bouteilles
et
Demi-Bouteilles

GASTRO-ENTÉRITES DES NOURRISSONS

DIARRHÉES INFANTILES, Troubles Dyspeptiques de la 1^{re} Enfance.

Prescrire 1/2 à 1 cuillerée à café de :

Sirop de Trouette-Perret

à la **"PAPAÏNE"**

avant ou après chaque tétée ou biberon.

Le Sirop de Trouette-Perret à la Papaine

digère le lait, combat la *Dyspepsie*, et

permet aux muqueuses de réparer leurs lésions.

La **"Papaine"** est un ferment digestif végétal
qui digère et peptonise quelle que soit la réaction du milieu.

Favorise la reprise du lait, après les diètes et les régimes.

Maladies de l'Estomac et des Intestins des Enfants et des Adultes

SIROP de TROUETTE-PERRET à la "PAPAÏNE"

1 cuillerée à soupe à chaque repas 4 fr. le Flacon.

ELIXIR de TROUETTE-PERRET à la "PAPAÏNE"

1 verre à liqueur à chaque repas 5 fr. le Flacon.

CACHETS de TROUETTE-PERRET à la "PAPAÏNE"

1 à 2 cachets à chaque repas 4 fr. la Boîte.

COMPRIMÉS de TROUETTE-PERRET à la "PAPAÏNE"

2 à 3 comprimés à chaque repas 3 fr. le Flacon.

E. TROUETTE, 15, Rue des Immeubles-Industriels, Paris.—Vente réglementée laissant aux Pharmaciens un bénéfice normal.

HISTOGÉNOL

Naline

Médication arsénio-phosphorée organique à base de Nodarsarine, réunissant combinés tous les avantages sans leurs inconvénients de la médication arséniale et phosphorée organique.

HISTOGÉNOL NALINE est

indiqué dans tous les cas où l'organisme débilité, par une cause quelconque, réagit aux médicaments réparatrice et dynamisante, possédant dans tous les cas où il faut relever l'état général, améliorer la composition du sang, reminéraliser les tissus, combattre la phlogasturie et ramener à la normale les réactions intraorganiques.

PUISSANT STIMULANT PHAGOCYTAIRE
TUBERCULOSES, BRONCHITES, LYMPHATISME, SCROFULE, ANÉMIE NEURASTHÉNIE, ASTHME, DIABÈTE, AFFECTIONS CUTANÉES FAIBLESSE GÉNÉRALE, CONVALESCENCES DIFFICILES, etc.

FORMES : **ELIXIR** - **ÉMULSION** - **GRANULÉ** - **AMPOULES**
(Amoules : 20ml, 1 ampoule par jour. Adultes : 2 ampoules par jour. Enfants : 1 ampoule par jour.)

Exiger sur toutes les boîtes et flacons la Signature de Garantie : A. NALINE
Littérature et Échantillons franco sur demande. 19, Rue de la Gare, 19, St-Denis (Doubs).

Traitement de la **SYPHILIS** sous toutes ses formes

HECTINE

PILULES (0.10 d'Hectine par pilule). Une à 2 pilules par jour pendant 10 à 15 jours.
GOUTTES 10 gouttes équivalent à 0.05 d'Hectine. 20 à 40 gouttes équivalent à 0.10 d'Hectine.
AMPOULES A (0.10 d'Hectine par ampoule). **AMPOULES B** (0.20 d'Hectine par ampoule). **INJECTIONS INDOLORES**

HECTARGYRE

(Combinaison d'Hectine et de Mercure).

Le plus actif, le mieux toléré des sels mercuriels.

PILULES (Par pilule : Hectine 1.00; Protéine Hg-0.05; Ext. Op. 0.05). Durée du traitement. Une à deux pilules par jour.

GOUTTES (Par 10 gouttes : Hectine 0.05; Hg. 0.05; Ext. Op. 0.05). 10 à 15 jours.

AMPOULES A (Par ampoule : Hectine 0.10; Hg. 0.05). Une ampoule par jour pendant 10 à 15 jours.

AMPOULES B (Par ampoule : Hectine 0.20; Hg. 0.10). Une ampoule par jour pendant 10 à 15 jours.

INJECTIONS INDOLORES

Laboratoires de l'HECTINE, 19, Rue du Chemin-Vert, à Villeneuve-la-Garenne (Seine).

MÉDICATION IODÉE PARFAITE

Remplace SANS IODISME

Combinaisons iodées

IODURES

IODE

DOSIODINE

CAPSULES DOSÉES & GLUTINISÉES

Ne fatiguent
ni le rein, ni les intestins

PRESCRIRE

DOSIODINE n° 1. Une capsule = 0,01% d'Iode correspondant à 0,50% d'Iodure alcalin.

DOSIODINE. Une capsule = 0,02% d'Iode correspondant à 1 gr. d'Iodure alcalin.

Littérature et Échantillons franco sur demande

Laboratoire de la DOSIODINE, AUDINCOURT (Doubs)

HYGIÈNE DE LA TOILETTE

Pour assainir la bouche, raffermir les gencives, fortifier les cheveux, pour les ablutions journalières, pour le lavage des nourrissons, etc., etc., il est recommandé de faire usage du

Coaltar Saponiné Le Beuf

qui possède les propriétés DÉTERSIVES et ANTISEPTIQUES INDISPENSABLES aux produits destinés à ces usages, qualités qui lui ont valu son admission dans les HOPITAUX DE PARIS.

Le Coaltar Le Beuf est en effet très efficace en particulier dans les cas d'angines couenneuses, anthrax, gangrènes, herpès, leucorrhées, pityriasis, otites infectieuses, suppurations, etc., mais dans ces circonstances c'est au MÉDECIN qu'il appartient de prescrire ce produit et de régler son mode d'emploi.

Le Coaltar Saponiné Le Beuf étant un liquide qui n'est ni caustique ni vénéneux, peut être laissé entre toutes les mains.

DANS LES PHARMACIES

Se méfier des imitations que son succès a fait naître



Michel-Ange. — *Le Jour et la Nuit* (Chapelle des Médicis, à Florence)

NOTES MÉDICO-PSYCHOLOGIQUES SUR MICHEL-ANGE ET LA CHAPELLE DES MÉDICIS

Par le D^r FÉLIX REGNAULT

Professeur au Collège des Sciences Sociales

Michel-Ange fut durant sa vie entière l'esclave de son génie. Il conçut toujours ses œuvres dans la fièvre et l'exaltation et jamais il ne les réalisa conformes à son rêve. Il souffrait de ne pouvoir atteindre son idéal. Par ailleurs, telle fut sa renommée et le prestige de son nom, qu'il dut accepter des princes et des riches des tâches imposées. Pour obtenir un travail de lui tous les moyens étaient mis en œuvre, même la menace. En maintes circonstances il a dit l'amertume de son cœur et les déceptions de son esprit et sa recherche vaine de l'indépendance. A la mort de son père il exhale ainsi sa douleur, dans un poème : « Le ciel t'a arraché à notre misère. Aie pitié de moi, qui vis comme un mort. Tu es mort à la mort, et tu es devenu divin. Tu n'as plus à craindre le changement d'être et de désir ; à peine puis-je sans envie écrire cela. Le Destin et le Temps, qui nous apportent parfois la joie fragile et le malheur sûr, n'osent passer votre seuil. Aucun nuage n'obscurcit votre lumière ; la suite des heures ne vous entraîne pas, la nécessité et le hasard n'ont plus d'action sur vous. La nuit n'était pas votre splendeur ; le jour, aussi splendide qu'il soit, ne l'augmente pas. » Puis, reportant sa pensée sur lui-même, il poursuit : « Hélas ! hélas !... quand je tourne mes regards vers le passé, je ne trouve aucun moment qui vraiment m'ait appartenu. Les fausses espérances, le désir inutile, m'ont tenu pleurant, aimant, brûlant et soupirant (car pas une misère n'est inconnue de moi), loin de la vérité. »

Le D^r Félix Regnault soumet à nos lecteurs des réflexions éminemment suggestives sur les œuvres inachevées de Michel-Ange à la Chapelle des Médicis. Sans doute la pensée d'Alexandre de Médicis, qui le détestait d'une âme si farouche, hantait l'esprit de l'artiste à l'époque où il travaillait aux tombeaux de la famille du duc.

ON a tant écrit, on a surtout si bien écrit sur Michel-Ange, depuis l'énorme travail de l'Allemand Henry Thode (1) où aucun détail, si minime fût-il, de la vie et de l'œuvre du grand artiste n'a été laissé dans l'ombre jusqu'au livre si profondément pensé et si clairement écrit du Français Romain Rolland (2), qu'il semble impossible d'émettre désormais sur ce génie quelque idée nouvelle et juste.

Dans mon dernier voyage à Florence, je ne manquai point de me rendre à la chapelle des Médicis pour admirer encore une fois les œuvres immortelles qu'elle



Détail de la statue de « La Nuit », par Michel-Ange, à la Chapelle des Médicis, à Florence.

renferme : les tombeaux de Julien et de Laurent, avec leurs figures allégoriques, le Jour et la Nuit, l'Aurore et le Crépuscule. Quelques détails me frappèrent, qui n'intéressent point le critique ou l'artiste, mais qui, à mes yeux d'anatomiste, prirent une signification particulière. Ils me donnaient sur ces allégories qui ont suscité tant d'hypothèses, des indications nouvelles.

On sait que les statues de Julien et de Laurent ne sont point des portraits, ces Médicis ont été idéalisés. Julien II, de Médicis, duc de Nemours, né en 1478, mort en 1516, qui fut un homme de guerre et mena plusieurs campagnes, est représenté dans l'attitude d'un chef ; le bâton de commandement à la main, il regarde

(1) Henry Thode. *Michel-Ange*. Berlin. 1912.

(2) Romain Rolland. *Michel-Ange*. Paris.

de côté et s'apprête à l'action. Son neveu, Laurent de Médicis, duc d'Urbino, né en 1492, mort en 1519, père de Catherine de Médicis, médiocre capitaine qui évitait les batailles, mais diplomate habile, est représenté dans l'attitude d'un penseur, « il Pensieroso », la tête fléchie, l'index de la main gauche appliqué sur les lèvres. Il n'a point la physiologie soucieuse du savant qui cherche un problème ou du général qui combine ses dispositions pour assurer le succès d'une bataille. Comparez-le aux nombreuses lithographies où « Napoléon méditant » est représenté la main appuyée sur un plan ou une carte : le froncement des sourcils, la contraction des lèvres indiquent la tension de l'esprit. Comparez-le au *Penseur* de Rodin dont non seulement le visage

dont les muscles épais en état de contraction permanente saillent sous la peau. Placé dans une attitude pénible, le corps tordu, les bras raidis, l'épaule droite élevée, il est prêt pour l'action, prêt à donner la vie : bien qu'elle ne soit qu'ébauchée, par suite peu apparente, la verge courte et épaisse se dresse, et les testicules saillants remplissent le scrotum contracté (1).

La tête, quoique inachevée, indique que cette œuvre de vie est déplaçante à celui qui l'accomplit. Les sourcils froncés et rapprochés l'un de l'autre par la contraction des muscles orbitaires supérieurs expriment la réflexion intense, un pli transversal très épais, formé à la racine du nez par la contraction des muscles pyramidaux, exprime la menace. Les yeux fixes regardent droit devant eux,

ferme d'une jeune fille ; elle a enfanté et nourri comme l'indiquent ses seins et son ventre. Les mamelles volumineuses tombent légèrement ; leur surface inégale présente des bosselures comme si les canaux galactophores étaient engorgés. Cet accident arrive aux nourrices qui ne sont plus tétées. Les mamelons sont marqués et saillants ; le droit n'est qu'ébauché comme la natte de cheveux qui pend à son côté, mais le gauche, mieux fini, est entouré d'une aréole épaisse et saillante. Le ventre présente des plis transversaux nombreux et profonds, il est relâché comme celui d'une femme qui a porté. La grosseur n'a point enlaidi cette mère, elle a modifié ses lignes qui sont devenues celles d'une beauté mère. Pourtant la fécondité lui a été pénible. Elle dort la tête appuyée sur son bras, et sa figure exprime la tristesse et la fatigue comme l'indique la position des sourcils obliques en bas et en dehors, et le gonflement des lèvres. Cette femme a connu les douleurs de la maternité, elle en a ignoré les joies.

Au-dessous de l'image de Laurent, le sarcophage est décoré des deux statues de l'*Aurore* et du *Crépuscule*.

Le Crépuscule est figuré, comme le jour, par un homme puissant. Il a produit la vie : la verge, bien sculptée, pend inerte, les testicules se dessinent dans un scrotum relâché. Déjà il s'accorde et penche la tête dans l'attitude du repos. Mais l'acte qui féconde ne lui a procuré que fatigue et mécontentement, comme l'exprime nettement sa figure bien qu'elle ne soit qu'ébauchée : car les sourcils froncés ne se sont pas détendus et la peau de l'espace intersourcilier est restée gonflée.

L'Aurore est représentée par une femme qui n'a point encore enfanté. Les mamelles volumineuses sont fermes, et portent des mamelons courts et encore imprécis. Le ventre, ferme, ne présente pas de plis. Le pénil gonflé promet une maternité féconde. L'aveirne devant elle, pourtant elle se soulève péniblement comme si elle était retenue par le lacs qui l'enserme au-dessous des seins et son visage exprime la tristesse. Les yeux qui s'entr'ouvrent sont abaissés, et la lèvre supérieure est élevée comme lorsque l'on pleure. Un rêve douloureux l'opprime encore.

Michel-Ange aimait les oppositions (1) ; à la chapelle des Médicis il les a multipliées. Julien, l'homme d'action, s'oppose à Laurent le penseur. Le Jour qui agit s'oppose au crépuscule qui va se reposer après l'acte. La Nuit, femme fatiguée par la maternité, s'oppose à l'Aurore, nubile. Ces figures s'opposent encore entre elles : au tombeau de Julien le Jour puissant qui féconde s'oppose à la Nuit lasse d'avoir enfanté. Au tombeau de Laurent, le Crépuscule, homme las de l'acte accompli, s'apprêtant au repos, s'oppose à l'Aurore, femme jeune qui s'éveille, mère pour l'accomplissement de l'acte.

Or, tous ces êtres souffrent. Le jour exprime une menace douloureuse, le crépuscule cherche à oublier sa douleur, la nuit est lasse et meurt, l'aurore sort de songes attristants. L'œuvre de vie va être, est, ou a été pénible à tous.

(1) A notre musée du Louvre les deux captifs montrent, l'un la rage impuissante, l'autre la douleur résignée.



L'« Aurore », par Michel-Ange.

Cette statue fait pendant à « Crépuscule » e orne, avec lui, le sarcophage de Laurent de Médicis, dans la Chapelle des Médicis, à Florence. Un rêve douloureux semble l'opprimer.

mais l'être entier est contracté : symbole du labeur de l'esprit aussi pénible et épuisant que celui du corps. Laurent, au contraire, qui réfléchit non en vue de l'action, mais de la diplomatie, ne connaît point l'effort musculaire : c'est l'Italien sûr de lui qui fixe les détails de sa « combinazione », quelque traité avantageux, quelque alliance profitable.

Au-dessous de l'image de Julien, le sarcophage est décoré des deux figures du *Jour* et de la *Nuit*.

Le Jour lumineux qui féconde la terre est représenté sous les traits d'un homme puissant

une chevelure épaisse, qui forme sur le front une visière, ajoute à la profondeur du regard. Michel-Ange devait regarder cette expression comme très importante pour qu'il l'ait aussi fortement indiquée sur une figure inachevée.

La Nuit, avec son attribut le hibou, est représentée par une femme jeune encore, qui a déposée le masque, son corps n'a plus le modèle

(1) Des copies de ces groupes, plus petits que les modèles, sont exposées dans la collection Thiers, au Louvre. Les détails anatomiques que nous indiquons sur le *Jour* et la *Nuit*, ne sont pas représentés. Ils devaient paraître déplaçants à un bourgeois du XIX^e siècle.

Quel rapport y a-t-il entre ces symboles et les nobles défunts auxquels ils sont associés ?

Il est naturel que les personnages qui décorent des tombes expriment la douleur. Pourtant, ici, leur deuil n'est point le seul motif de leur tristesse. C'est à partir de 1520 que Michel-Ange s'occupa, d'une façon intermittente, des tombeaux des Médicis ; il fut interrompu en 1527 par la Révolution, dans laquelle il joua un rôle important. Mais quand Florence capitula en 1530, il se crut obligé d'obéir à l'invitation du vainqueur, le pape Clément VII, et reprit son œuvre. « Il ne sculpta point les Médicis, écrit avec raison Romain Rolland, il sculpta sa douleur et sa rage. » Une anecdote bien connue prouve que tels étaient ses sentiments. Une dizaine d'années plus tard, vers 1545, un poète Jean-Baptiste Strozzi célébra la Nuit en ces vers :

*La Notte che tu vedi in sì dolci atti
Dormire, fu da un angelo scolpita
In questo sasso, e perche dorme ha vita;
Destala, se no'l credi, e parleratti.*

Ce qu'on peut traduire :

*La Nuit, que tu vois doucement sommeiller,
Fut sculptée dans la pierre par un ange.
Puisqu'elle dort, c'est qu'elle vit ;
Si tu en doutes, éveille là, et elle te parlera*

Et Michel-Ange répondit :

*Grato m'e'l sonno e piu l'esser di sasso,
Mentre che'l danno e la vergogna dura
Non veder, non sentir m'e gran ventura;
Pero non mi destar ; deh ! parla basso !*

Ce qui veut dire :

*Il m'eût de dormir et plus encore d'être de
pierre
Tant que durent la misère et la honte*



Le "Crépuscule", par Michel-Ange.

Cette statue fait pendant à l' "Aurore" et orne, avec elle, le sarcophage de Laurent de Médicis, dans la Chapelle des Médicis, à Florence. Ici domine avant tout la prostration et l'épuisement.

*Ne pas voir, ne pas sentir, voilà ma joie.
Ainsi, ne m'éveille point, ah ! parle bas.*

Cette constatation de l'état d'âme de l'artiste doit-elle suffire ? Sans doute, il est difficile de trouver dans ces statues des allégories concernant la vie des personnages qu'elles illustrent. Pourtant il est un fait qu'on ne peut nier, elles s'associent parfaitement à leur caractère, Julien l'homme d'action, est accompagné du Jour qui crée, de la Nuit qui a créé ; Laurent, le penseur, est accompagné de l'Aurore qui s'apprête à créer, du Crépuscule qui va se reposer.

Mais Michel-Ange a attribué à ses créations un rapport plus étroit. Une note de sa main, conservée à la Casa Buonarrotti, explique :

Le Jour et la Nuit parlent et disent : Dans notre cours rapide, nous avons conduit à la mort le duc Julien. Il est donc juste qu'il se venge. Sa vengeance consiste en ce que, maintenant que nous l'avons tué, il nous a ravi la lumière, et, de ses yeux fermés, a fermé les nôtres, qui ne resplendissent plus sur terre. Qu'eût-il fait de nous, s'il fût resté en vie ?

Explication obscure, alambiquée que l'on a prise pour une flagornerie. Elle indique en tous cas que le Jour et la Nuit ne pleurent pas Julien, puisqu'ils sont victimes de sa vengeance. A mon sens, ces quelques mots doivent être interprétés autrement. Après la mort de Julien, les malheurs fondirent sur Florence et produisirent la haine de vivre et le chagrin d'avoir vécu. Peut-être même y a-t-il une allusion au

mauvais gouvernement de ce Médicis dégénéré. Les allégories qui décorent le tombeau de Laurent, être débauché, farouche et redouté, que Michel-Ange avait connu dans sa jeunesse, peuvent être expliquées de même, car l'Aurore jeune femme apte à créer, au lieu d'être joyeuse, s'éveille d'un rêve pénible et le Crépuscule qui s'apprête au repos n'est point satisfait de l'œuvre accomplie.

Sans doute ces allégories ne sont ni claires ni précises. Il était interdit à Michel-Ange de s'exprimer clairement sous la tyrannie d'Alexandre de Médicis. Aussi nos explications n'offrent point de certitude. Elles ont quelque vraisemblance parce qu'elles sont fondées sur l'existence de certains détails anatomiques dont on n'avait point tenu compte jusqu'à présent.

L'anatomiste pourrait faire d'autres observations en étudiant les dessins de Michel-Ange. Dans ceux qui sont conservés au musée du Louvre, il trouverait un homme vu de dos qui possède à la partie supérieure des fesses un petit appendice en forme de queue (1) et une femme barbe qui porte sur le menton un poireau. Dans ceux conservés à Florence, il verrait un démon au crâne petit, au front fuyant, à la face fortement prognathe de microcéphale. On multiplierait facilement les exemples ; leur intérêt est moindre, puisqu'il ne s'agit pas d'œuvres capitales.

(1) J'ai étudié ce dessin en 1899, n° du 31 janvier du *Correspondant Médical*, page 8. Depuis, plusieurs auteurs ont reproduit le dessin que j'en avais donné.



Détail de la statue de Laurent de Médicis, par Michel-Ange, à la Chapelle des Médicis, à Florence, montrant comment l'artiste est l'appellation qui lui a été donnée : « il Pensieroso. »

LA SANTÉ DE L'EMPEREUR

LA MAISON MÉDICALE EN CAMPAGNE

Par le Dr BONNETTE

Médecin-major de 1^{re} classe, lauréat de l'Institut.

« Chose singulière et à peine croyable, dit Georges Barral, parmi les médecins qui ont été attachés à la personne de Napoléon, même parmi ceux qui devinrent de ses amis, comme Larrey et Corvisart, et qui ont écrit des Mémoires, des Souvenirs et des ouvrages... il n'en est pas un qui ait laissé, non pas une communication de longue haleine, mais quelques notes détaillées ou indications sommaires, qui eussent pu éclairer l'histoire sur la constitution et la santé courante de l'Empereur. » A peine faut-il excepter de cette indifférence « quelques notes de Mestivier et du chirurgien Yvan sur l'attaque de dysurie qui fit souffrir l'Empereur le 7 septembre 1812 à la bataille de la Moskowa. » Et pourtant on a pu arriver, par le dépouillement patient de Mémoires et manuscrits innombrables, publiés ou inédits, à reconstituer les caractères généraux de la santé de Napoléon et à préciser les troubles morbides et les maladies dont il eut à souffrir : constipation habituelle, hémorroïdes, paludisme, crises nerveuses, prurigo, dysurie, etc.

L'EMPEREUR, géant des batailles, prototype du radioactif, a étonné le monde par ses prouesses, sa fiévreuse activité et par la vigoureuse constitution qui lui a permis de galoper l'Épopée, de bondir de l'Ebre au Kremlin et des Pyramides à Waterloo.

Grâce à son énergie physique et morale, Napoléon a pu promener sa redingote grise sur tous les champs de bataille. Il répétait souvent ces phrases lapidaires, qui sont devenues autant d'aphorismes militaires : *On n'a qu'un temps pour faire la guerre !* ou bien : *La santé est indispensable en campagne et ne peut être remplacée par rien.* A Austerlitz, dans la joie de son triomphe, il poussa même cette exclamation prophétique : *J'y serai bon encore six ans, après quoi moi-même je devrai m'arrêter.*

Courageux, Napoléon admirait le courage, ce qui lui a fait écrire : « La bravoure est aux hommes, ce que la chasteté est aux femmes : je méprise un lâche et une femme sans pudeur. » Aussi, avec quelle indignation apprit-il un jour, en Égypte, qu'un malheureux sous-aide requis, le chirurgien Lakanal, effrayé par

la mortalité de ses camarades qui mouraient tous de la peste, avait refusé de donner ses soins aux pestiférés. Voici comment le général

de mourir. Après quoi, il sera mis en prison et renvoyé en France sur le premier bâtiment. »

« BONAPARTE ».

Semur d'énergie, Napoléon souriait aux jeunes audacieux dont il félicitait les héroïques folies, tandis qu'il était dur et acerbé pour les chefs, qui, arrivant à la cinquantaine, semblaient avoir vieilli avant l'âge. Pendant la campagne de Prusse, il prescrivit au commissaire ordonnateur en chef de renvoyer en France le médecin inspecteur général des armées, Coste, chargé d'ans et de gloire, tout souffreteux, depuis qu'il avait accompagné Rochambeau en Amérique. L'Empereur terminait sa lettre par ces mots énergiques mais sentant le corps de garde : « *Il me faut aux armées des hommes jeunes, vigoureux et ayant des c... au ...* »

Le secret de sa radio-activité résidait dans le merveilleux dynamisme de sa constitution, où « bouillonnait le sang chaud de la Corse », dans sa sobriété légendaire, dans la modération de



Coste, médecin-inspecteur-général des Armées, né à Ville, près Bellegardé.

en chef flétrit cet acte inconcevable de lâcheté, dans l'ordre du jour suivant :

Quartier général du Caire, 19 nivôse an VII (8 janvier 1798)

« Tout officier de santé qui quitterait le lieu désigné pour l'ambulance devant l'ennemi sans ordre, ou qui dans une maladie se refuserait à porter ses services à des malades, sera arrêté, traduit devant un conseil de guerre et traité selon l'article de la loi, relatif aux soldats qui ont fui devant l'ennemi. *Aucun Français ne doit craindre la mort, quel que soit l'état qu'il ait embrassé.* »

« Le citoyen Lakanal, chirurgien des blessés à Alexandrie, qui a été assez lâche pour refuser de donner ses soins à des blessés supposés atteints de maladies contagieuses, est indigne de la qualité de citoyen français. Il sera habillé en femme, promené sur un âne dans les rues d'Alexandrie, avec un écriteau sur le dos, portant : « *Indigne d'être citoyen français et craint*



Yvan, chirurgien en chef de la maison médicale de l'Empereur.
(Aquarelle de Beuquoy.)



Le chirurgien militaire Ribes qui, en l'absence de Larrey, pratiqua l'amputation des deux cuisses du général Bruyère, le 23 mai 1813.



VOILA JUSTEMENT CE QUI FAIT
QUE VOTRE FILLE EST MUETTE !
(*Le Médecin malgré lui*. — Molière.)
(Dessin de Granville.)

ses passions génésiques et dans les soins méticuleux d'hygiène corporelle qu'il prenait à son lever.

Napoléon mangeait peu et vite : un quart d'heure suffisait à ses repas. Mais, quand un mets lui plaisait il se servait copieusement et, en quittant la table, il gourmandait son maître d'hôtel, auquel il disait : « Vous me faites trop manger, je n'aime pas cela : j'en serai incommodé. » D'ailleurs il ne pouvait faire aucun excès, car s'il dépassait le moins du monde son tirant d'eau, selon son expression, « il rendait le superflu ». Grâce à cette sobriété, son estomac resta longtemps comblant. Mais, en 1806, ayant éprouvé à Varsovie quelques crises gastralgiques, il fit cette fâcheuse prédiction : « Je sens que je porte en moi le principe d'une fin prématurée et que je périrai du même mal que mon père. »

Napoléon aimait beaucoup les bains chauds, prolongés, qu'il faisait suivre de vigoureuses frictions à l'eau de Cologne. « Plus fort, plus fort », disait-il à son domestique, frotte comme sur un âne ! Ainsi baigné et massé, il se sentait en forme et pouvait se livrer aux occupations les plus absorbantes : « Je ne connais pas chez moi la limite du travail », répétait-il à ses familiers.

Si le bain chaud était une passion, il était aussi une nécessité, car il entretenait la perméabilité de ses pores cutanés et provoquait ces décharges urinaires, si propices pour prévenir et calmer les crises de dysurie, qui le tourmentèrent toute sa vie, depuis la campagne d'Italie. Avec l'âge, elles devinrent même plus fréquentes et plus douloureuses et à Sainte-Hélène, écrit Masson, « l'Empereur passait ses jours et ses nuits dans le bain. » Quant à son secrétaire Méneval, il attribue son embonpoint précoce à l'abus de ces balnéations prolongées.

Napoléon aimait aussi la campagne, mais, aux Tuileries, cet homme de plein air était forcé de mener une existence sédentaire, recluse. Il n'avait même pas la distraction d'un tour de promenade dans le jardin, qui était public. Dans son cabinet de travail, il « marchait » sa pensée, qu'il dictait à son secrétaire. Mais à l'apparition des premières feuilles, comme un écolier liché, il s'enfuyait à l'Elysée, à Saint-Cloud ou à la Malmaison « pour y respirer l'air pur



Scène d'ambulance, lithographie d'Horace Vernet.

que Dieu a fait », et pour une partie de « barres » ou de « colin-maillard », jusqu'à ce que l'embonpoint et l'élégance impériale eurent mis fin à ces joyeux ébats.

En campagne, nul ne se ménageait moins que lui. « En 1809, je l'ai vu faire à franc étrier en moins d'une matinée la course de Valladolid à Burgos (23 lieues). On cite également sa promenade de Vienne au Semmering. La distance est de dix-huit à vingt lieues. Il la parcourut à cheval dans la matinée, déjeuna au Semmering et revint aussitôt. Il faisait souvent des chasses de trente-six lieues. » (Baron Fain.) En outre, il ne fit jamais la guerre avec « l'apparat d'un satrape » : aussi fut-il le grand

sèmeur d'énergie, l'incomparable entraîneur d'hommes, qui ne connut aucun obstacle et qui fut acclamé jusqu'au soir de Waterloo. Sa radioactivité fut le secret de cette puissance magnétique, qui lui attachait le cœur de ses lieutenants et de ses grognards.

Napoléon fut parfois indisposé, mais rarement malade : pourtant, sous le Consulat, il fut atteint d'une poussée congestive pulmonaire, probablement tuberculeuse, accompagnée de fièvre, de toux persistante, d'amaigrissement notable, qui donna à son entourage les plus vives inquiétudes. Des Genettes, mandé auprès de lui, fut étonné par la gravité des lésions constatées. Il indisposa le malade ambitieux par la longueur et la minutie de ses prescriptions : aussi il n'en tint aucun compte et traita la médecine « d'imposture ». Quelques jours après, le professeur

Corvisart fut consulté. En médecin avisé, il rassura son illustre malade par ces mots : « Je vois ce que vous avez : ce n'est rien. C'est une simple gale rentrée que quelques vésicatoires chasseront de vos bronches. » Cette médication énergique améliora promptement son état et Corvisart, qui avait si bien diagnostiqué sa maladie fut attaché à sa personne et comblé de bienfaits.

Lors de ces indispositions légères, Napoléon, qui avait un profond mépris pour « les drogues », aimait surtout pour rétablir l'équilibre, prendre un repos forcé de vingt-quatre heures, ou à se faire transpirer dans un lit, ou à se livrer à un violent exercice. « Si je sue, disait-il, je suis sauvé, surtout si la blessure de ma cuisse s'ouvre et suppure. » — « Je ne vis que par la peau. »

A Sainte-Hélène, le Titan vaincu succomba aux progrès d'une hépatite colonaire et d'un cancer à l'estomac. Malgré ses souffrances et sa lente agonie, Napoléon, dans sa fierté, « ne s'abaissa jamais jusqu'à la plainte ». Terrassé par les hommes et la maladie, l'impérial exilé domina longtemps, de toute la hauteur de sa volonté, la déchéance de sa robuste constitution et parcourut avec un admirable stoïcisme les étapes successives de son long calvaire.

Lorsque l'Empire succéda à la République, le comte Daru, intendant général de la maison impériale et de la Grande



Napoléon blessé à Ratisbonne; tableau de Ganthert. (Musée de Versailles.)

(L'artiste a représenté Yvan pansant l'Empereur.)

Armée, crut qu'un supplément de service de santé était absolument nécessaire près de l'Empereur à la suite des armées ; il lui donna le nom d'*ambulance*. Cette formation sanitaire était composée d'un chirurgien en chef, de deux chirurgiens majors, d'un médecin, d'un pharmacien, de quelques aides et d'un fourgon rempli de pansements, de médicaments et d'instruments de chirurgie.

« L'ambulance ainsi composée fut partagée en deux divisions ; la première, appelée *division du champ de bataille*, était dotée de deux chirurgiens qui, les jours de combat, devaient se trouver près de l'Empereur et, lorsque ce dernier allait faire quelque reconnaissance, l'un d'eux avait l'ordre de suivre tous les mouvements de l'escadron de service. »

« La seconde division, composée du médecin et du pharmacien, se tenait au quartier général ou à une distance plus ou moins éloignée, avec les personnes attachées à la maison de l'Empereur. » (Ribes)

Si le personnel médical a quelque peu varié, le baron Yvan en resta toujours le chef. Corvisart en effet ne quitta Paris qu'une fois pour se rendre à Schoenbrunn, en 1809. Yvan au contraire galopa sans cesse derrière le Maître, qu'il suivit dans toutes ses campagnes, ce qui lui valut le surnom de *Roustant médical*.

Ce chirurgien militaire était un des familiers du Palais Serbelloni à Milan, où sa jeune et jolie femme avait su conquérir les sympathies de M^{me} Bonaparte. Joséphine tenait aussi en haute estime le brillant praticien qu'elle consultait volontiers, comme en témoigne une de ses lettres : « Bonaparte a voulu que j'aille aux eaux, mon cher Yvan : je compte partir dans huit jours pour Plombières ; faites-moi l'amitié, aussitôt ma lettre reçue, d'avoir par écrit l'avis du D^r Menesset, pour savoir si la saison est favorable et la manière de me conduire aux eaux. »

Je vous remercie de m'avoir donné de vos nouvelles et de celles de votre femme, je vous recommande toujours mon bon Caulin ?

Adieu, mon cher Yvan, amitié tendre et sincère pour vous et pour votre femme. »

LAPAGÈRE BONAPARTE.

Yvan devint aussi l'ami du général en chef qui l'attacha spécialement à son quartier général. « Dès l'an VIII, écrit Masson, on le tenait pour assez ami pour l'admettre presque seul à signer au contrat de Caroline. »

Voici d'ailleurs comment le général en chef l'apprécie, à cette époque-là : « Le citoyen Yvan a servi avec distinction à l'armée d'Italie pendant cinq ans en qualité de chirurgien de 1^{re} classe et pendant dix-huit mois remplissant les fonctions de chirurgien en chef. Il a été avec moi pendant un an spécialement attaché au quartier général. Il a montré beaucoup d'habileté et eu constamment du zèle dans toutes les fonctions qu'il a remplies. »

BONAPARTE.

Après chaque combat, Yvan devait renseigner l'Empereur sur les pertes subies, le nombre des blessés, l'installation des ambulances et la gravité des blessures des principaux chefs. Napoléon y attachait une grande importance :

aussi Yvan était-il appelé en consultation par Larrey et Percy auprès de tous les blessés « de marque », tels que Lannes, Bruyère, Duroc. « Pleurant son Grand Maréchal du Palais, l'Empereur, écrit Coignet, sortit du camp, accompagné du prince de Neuchâtel, du duc de Vicence et du D^r Yvan ; il voulut voir Duroc et l'embrasser une dernière fois. »

Au siège de Ratisbonne, c'est Yvan qui pansa le talon de l'Empereur qu'une balle morte avait heurté.

À différentes reprises, il traita ses crises de *dysurie* par les bains chauds. Un jour même, à défaut de baignoire, il lui fit prendre un bain « dans un tonneau défoncé » (Ségur).

À la Moskova — jour fatal — il lui ordonna une potion calmante que prépara le pharmacien major Sureau.

Aussi, charmé par ses soins, sa discrétion, son zèle, l'Empereur combla Yvan de bienfaits, de rentes, et le fit nommer, à la mort de

messes, on m'aïnt enlevé le fruit de mes longs travaux et le prix d'une *vétérance laborieusement acquise*, je sais garder le silence sur une telle injustice et je ne plains que ceux à qui l'importunité des sollicitations ou un excès d'attachement l'a fait involontairement commettre ! »

Après le passage de la Bérézina, l'Empereur voyant son étoile pâlir demanda à son fidèle Yvan de lui préparer un sachet de poison qu'il pourrait prendre, s'il venait à tomber dans les mains de l'ennemi.

En 1814, après avoir lutté en désespéré avec une poignée d'hommes contre 300.000 Alliés, le Titan vaincu se réfugia à Fontainebleau. Ne pouvant survivre à ses malheurs, au cruel abandon de ses lieutenants, l'Empereur, dans la nuit du 12 au 13 avril, prend le poison du sachet, le dilue dans un verre d'eau et l'avale.

Les valets de chambre, puis Caulincourt et Yvan, accourent : « Préparez un grand bol de thé,



Ils n'ont plus peur!!
Approchez docement, vous tous, peuples vaincus
Car s'il se réveillait vous ne dormiriez plus.
(Lithographie allégorique contemporaine de la mort de l'Empereur.)

Sabatier, en 1811, médecin chef des Invalides, poste généralement accordé au chirurgien le plus ancien et le plus méritant des armées.

Cette décision peina beaucoup le baron Percy qui écrivit, à cette occasion, une de ces lettres pleines de dignité froissée, dont il avait le secret : « Que le plus beau poste de la chirurgie militaire ait été assuré à un jeune homme qui a du mérite sans doute, puisqu'il est honoré de la bienveillance de deux citoyens les plus illustres de la République, mais qui à peine était né quand déjà j'étais chirurgien major d'un régiment de cavalerie et qui se trouvait encore dans la foule des élèves lorsque j'occupais déjà, non sans quelque distinction, la première place aux armées ; qu'en mon absence de Paris et contre la foi des pro-

s'écrit Yvan, il faut qu'il boive, il est perdu s'il ne boit pas. » L'Empereur résiste mais, à force d'insistances, il boit à longs traits, ce qui ne tarde pas à produire d'abondants vomissements. « Les douleurs d'estomac se calment, les membres raidis reprennent leur souplesse, la contraction des traits cesse peu à peu ; l'Empereur s'assoupit ; il est sauvé ! » (G. Lenotre.)

Affolé, Yvan court aux écuries, prend un cheval et s'enfuit à franc étrier jusqu'à Paris. L'Empereur ne lui pardonna jamais son affolement et sa fuite. Ce fut le chirurgien Emery, qui eut l'honneur, avec Drouot, Bertrand et Cambronne, de suivre l'illustre vaincu à l'île d'Elbe. Aussi voit-on le nom d'Emery figurer, dans le testament de Longwood, à côté de ceux de Percy et de Larrey.



Sirènes et Triton. (Vieille gravure.)

LA LÉGENDE DES SIRÈNES

Par le D^r PAUL BARUTAUT

C'est du besoin de personnifier certains bruits de la nature qu'est venue la création des tritons et des sirènes. Les premiers hommes ne purent d'abord donner une forme aux divinités nées de leur imagination, mais quand ils virent un monstre symétien ils eurent l'idée d'êtres possibles demi-hommes et demi-poissons. Pareillement Pline rapporte, d'après Ctésias, qu'il existait près du pays des Troglodytes une race d'hommes appelés Monocoli qui, quoique ne possédant qu'un seul membre inférieur médian, étaient capables de marcher et de sauter avec beaucoup d'agilité. On les appelait aussi Sciapodes, parce qu'ils avaient l'habitude de se coucher sur le dos pendant la chaleur du soleil et de se préserver des rayons brûlants à l'aide de leur pied étalé. Cette légende doit être regardée comme inspirée également par la vue d'un monstre symétien. On a dit d'autre part que la réalité de l'existence des sirènes et des tritons a pu être démontrée aux peuples primitifs par la vue d'animaux ressemblant à ces êtres. Il existe en effet des mammifères cétacés appelés siréniens, vivant presque exclusivement dans l'eau, ayant le corps à peu près pisciforme, ne possédant pas de membres postérieurs, et dont les membres antérieurs en forme de rames servent à la natation. Mais ces animaux manquent actuellement dans la Méditerranée, et s'ils y ont existé autrefois ils n'ont pu que fortifier la légende, ils ne lui ont pas donné naissance.

La plupart des légendes reposent sur un fonds de vérité et ont pour origine l'observation de faits exacts. La réalité est ensuite modifiée et déformée par la fantaisie des narrateurs, des poètes et des artistes.

Le D^r Phalippou a déjà démontré les rapports des monstres Cyclopes avec les Cyclopes de la légende; Vigier a étudié les monstres atteints de spina bifida occulta qui, porteurs fréquemment de malformations des membres inférieurs, généralement de pieds bots, sont un appui scientifique à la légende des satyres, hommes ayant une queue et des pieds de bouc.

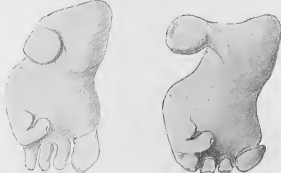
De même nous essayerons de prouver que la vue d'un monstre symétien a dû frapper les esprits primitifs qui l'ont observé, à tel point que ceux-ci en ont déduit la possibilité de l'existence d'êtres demi-hommes et demi-poissons ressemblant à leur sujet à l'imagination a bâti ensuite sur ce fait réel la légende des Sirènes.

Les Symétiens

Les Symétiens sont des monstres essentiellement caractérisés par la fusion médiane des deux membres inférieurs avec absence d'une partie plus ou moins grande de l'un et de l'autre des membres réunis. Ces membres ont subi une rotation qui amène leur face antérieure

en arrière ou tout au moins en dehors. Pareille anomalie s'accompagne toujours d'autres malformations, dont les plus fréquentes sont l'absence d'organes génitaux externes et d'anus, et de modifications graves dans l'appareil génito-urinaire et la portion sous-ombilicale du tube digestif.

On divise ces monstres en trois genres : les Syméles, les Uromèles et les Sirénomèles, suivant qu'ils ont deux pieds, un seul, ou aucun.



Pied de Symèle.

(Monstre des Professeurs Audébert et Dieulafoy.)

Sur la première figure il est vu par la face plantaire et paraît unique. On distingue nettement l'appendice, reliquat du pied droit, remplissant une encoche creusée en arrière du pied gauche.

Sur la deuxième figure, le « pied » droit est représenté écarté : on voit en arrière la saillie du tibia droit, et au milieu du bord droit de l'organe la saillie du tarse gauche.

Il est parfois difficile de les classer car il existe des types de transition. L'étude du scapulet sera toujours d'un précieux secours en démontrant quels sont les pieds réellement existants.

On ne connaît rien de l'étiologie de pareils êtres malformés. Le plus souvent la grossesse et l'accouchement sont normaux. Les sujets naissent parfois vivants mais ils meurent au bout de quelques heures ; les malformations dans ces cas sont absolument incompatibles avec la vie.

La pathogénie a été diversement interprétée mais il semble à l'heure actuelle, comme l'a montré Darest, que l'anomalie soit due à un arrêt de développement du capuchon caudal de l'amnion.

Ces monstres entrent dans la littérature médicale en 1542 avec Rocheus qui décrit un fœtus né avec les membres inférieurs soudés.

Quelque temps après Fincelino publie un fait semblable. En 1556 Aldrovandi observe un fœtus dont l'ombilic affectait la forme d'une pyramide avec une pointe semblable à une queue pliée ; il n'y a pas trace d'organes génitaux. Au xvi^e siècle, paraissent les observations de Hartmann, de Cauroy et de Méry.

Au xviii^e siècle, les observations se multiplient. Enfin, au xix^e siècle, commence l'étude

vraiment scientifique de ces monstruosités et des cas nombreux sont signalés. Taruffi (1894) relève dans une statistique 68 cas. Depuis 1895 nous n'avons pu trouver dans la littérature étrangère que 19 observations, ce qui fait un total de 87. On peut donc conclure que, sans être d'une rareté excessive, ces phénomènes ne sont pas fréquents. Les sirénomèles sont les plus rares de ces monstres.

La Légende des Sirènes

Mais qu'il ait affaire à un symèle, à un uromèle ou à un sirénomèle, un fait frappe l'observateur : l'aspect de queue de poisson qu'offre la partie sous-ombilicale du sujet et l'analogie frappante qu'il présente avec les sirènes de la légende.

Celles-ci étaient des êtres fabuleux, demi-femmes et demi-poissons, qui, par la douceur de leur voix, attiraient les navigateurs sur des écueils des côtes de Sicile. Homère leur donne le nom de nymphes ce qui, joint à son silence sur leurs particularités morphologiques, permet de croire qu'il leur attribue une forme humaine comme aux déesses et aux muses.

Les écrivains postérieurs changent cette forme, les sirènes deviennent des phénomènes :

Monstra maris sirenes erant quæ voce canora,

dit Ovide. Ce ne sont pas cependant de véritables monstres mais des êtres bizarres, des phénomènes. On leur attribue



Monstre symèle, observé par les professeurs Audebert et Dieulauf, de Toulouse.

On voit très nettement la rotule gauche saillant sur la peau, la rotule droite se trouvant en arrière. L'extrémité de ce qui semble l'unique pied représente les vestiges du pied droit.

une forme analogue à celle de bien des divinités marines, des tritons par exemple.

« Ut tarpitur atram
Desinit in piscem mulier formosa superne »,

dit Horace : la partie supérieure est celle d'une belle femme et la partie inférieure celle d'un hideux poisson. Aussi représente-t-on les sirènes avec une tête splendide, de belles épaules, une gorge opulente, des bras gracieux, tout le corps en un mot d'une femme jeune et jolie jusqu'au nombril où le ventre se replie, se couvre d'écailles et se continue en queue de poisson.

Pour certains elles étaient jadis de belles jeunes filles qu'Aphrodite changea en sirènes parce qu'elles voulaient rester vierges. Mais suivant l'opinion la plus commune, elles étaient filles du fleuve Achéloüs et de la muse Calliope.

Les auteurs varient aussi sur leur nombre. Homère ne parle que de deux ; le nombre trois est le plus admis ; Platon en décrit huit. On leur donne des noms mélodieux comme leurs chants. Les dieux eux-mêmes ont formé leurs talents dans l'art d'enchanter les oreilles. Presque toujours invisibles, elles ne se révélaient que par leurs chants.

Elles habitaient trois îlots hérissés d'écueils entre la côte d'Italie et l'île de Capri ; on leur a donné aussi pour patrie le cap Péloros, l'île de Capri elle-même ou encore les îles Sirénuses.

Suivant Hygin, au temps du rapt de Proserpine, les sirènes se rendirent en Sicile où

Cérés, pour les punir de n'avoir pas porté secours à sa fille, les métamorphosa en oiseaux et leur donna des ailes. Ovide dit au contraire qu'elles devaient ces mêmes ailes aux dieux qui les leur avaient données, sur leur prière, pour aller chercher Proserpine sur toute la terre. Ces ailes leur furent ensuite arrachées par les muses auxquelles, à l'instigation de Junon, elles avaient osé disputer le prix du chant. Le fait est rapporté par Pausanias et il existe un bas-relief ancien représentant les Sirènes plumées par les Muses. C'est pour cela que la tête des muses s'orne d'une plume en souvenir de leur victoire.

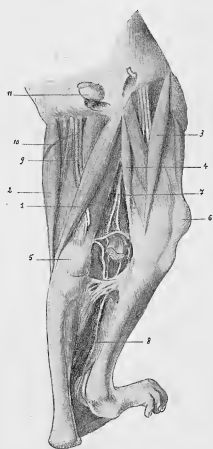
Certains auteurs ont prétendu que les sirènes étaient primitivement des oiseaux et qu'elles étaient représentées à l'origine avec le corps d'un moineau ; ce serait parce qu'elles se sont jetées à l'eau de désespoir qu'elles auraient revêtu ensuite la forme de poissons. La légende dit simplement qu'en se précipitant à la mer les sirènes ont disparu ; elles auraient été transformées en rochers (îles Sirénuses).

Un ancien oracle avait prédit aux sirènes qu'elles existaient tant qu'elles charmeraient les voyageurs passant à proximité de leur île, mais qu'elles périeraient dès qu'un seul être humain leur résisterait. Quand les Argonautes passèrent elles déployèrent toutes leurs séductions, mais tout fut inutile : Junon protégea les marins. Seul, Boutes, fils de Télèon, séduit, se jeta à la mer pour les rejoindre ; il allait périr quand il fut sauvé par Aphrodite. Orphée, des accords de



Squelette symélien disséqué.

Le membre gauche est à peu près normal, ainsi que le fémur et le tibia droits, mais le péroné droit est soudé en bas au squelette du pied gauche ; les os du pied droit sont réduits à quelques segments rattachés au tibia et formant l'axe de l'appendice reliquat de ce pied.



Dissection du segment inférieur d'un symèle.

1. Muscle droit interne droit. — 2. M. cutané droit.
3. Couturier gauche. — 4. Droit interne gauche.
5. Condyle interne du fémur droit. — 6. Rotule gauche.
7. Tronc commun des sciatiques à sa bifurcation. — 8. Nef tibial postérieur unique. — 9. Artère fémorale droite.
10. Veine saphène interne droite. — 11. Testicule droit à l'orifice inguinal.

sa lyre, les charmes à tel point qu'elles devenaient muettes, puis de désespoir se précipitèrent dans la mer où elles furent transformées en rochers. Selon d'autres versions, ce fut lors du passage d'Ulysse qu'elles disparurent. Après avoir été vaincues par Orphée, elles retrouvèrent leurs voix pour essayer d'attirer Ulysse dans l'abîme; ce fut en vain, car sur les conseils de Circé, il s'était fait attacher au mât du vaisseau et avait bouché les oreilles de ses matelots avec de la cire. C'est alors qu'elles se jetèrent à la mer.

Cette conception des sirènes, comme de belles jeunes femmes à la voix enchantée et dont le corps ressemble à sa partie inférieure à une queue de poisson, se retrouve en dehors des légendes gréco-latines. Ainsi, dans le 16^e conte esthonien, la Belle des eaux,

filles de la Mère des eaux, devient amoureuse d'un jeune héros avec lequel elle passe six jours de la semaine. Le septième jour de la semaine, le jeudi, elle le quitte pour s'aller plonger dans l'eau en défendant au jeune homme de la suivre ou de l'épier. Celui-ci ne peut pas réprimer sa curiosité, surprend la jeune fille au bain et découvre qu'elle est femme par le haut du corps et poisson dans les parties inférieures. La fille des eaux s'aperçoit de l'indiscrétion et disparaît tristement

Monstre Symèle. (D'après

J. Geoffroy Saint-Hilaire.) La partie supérieure du corps est normale; la partie inférieure se rétrécit. Faisant suite à ce tronc et dans l'axe du corps se trouve un appendice formé par la réunion des deux membres inférieurs soudés au niveau de leurs faces externes. Les deux pieds sont fusionnés de sorte que les petits orteils se trouvent en dedans, les gros orteils en dehors; ce qui est normalement antérieur est devenu postérieur et inversement; le talon est en avant, la pointe en arrière.

rivage, elle l'empêchait de fuir au moyen d'une chaîne qu'elle tenait attachée à sa propre queue. Son frère la délivra en jetant du pain et de la viande à la sirène pour apaiser sa faim et en employant pendant ce temps sept forgerons pour couper sa chaîne.

Au moyen âge, les divinités marines analogues aux Sirènes s'appelaient Mermaids.

Dans les pays du Nord, les filles de la mer s'appelaient les Ondines. Ces êtres étaient considérées comme des fées marines et si la légende ne précisait pas leur forme, elle ne les représentait jamais sous l'aspect d'oiseaux mais par-



Monstre Strénomèle. (D'après Schwab, Macé et Bouchacourt.)

Le segment jambier est court, se rétrécit brusquement, et l'ensemble constitue un cône en forme de pilon amputé, terminé en pointe. Il n'y a pas de squelette du pied.

lait d'elles comme de jolies jeunes filles vivant au fond de la mer et attirant dans leur domaine de beaux chevaliers.

Cette étude nous montre d'une façon certaine que la première conception des Sirènes les considère comme des femmes dont la partie inférieure du corps est celle d'un poisson. C'est



Monstre Uromèle. (D'après O. Veit.)

On ne voit qu'un pied; le talon est en avant ainsi que la plante, et le pied est complètement renversé. Les doigts sont au nombre de cinq.

en effet la plus naturelle puisque ce sont des divinités marines; et on ne conçoit pas des êtres vivant dans les eaux et qui auraient la forme d'oiseaux. Ce n'est que secondairement que la version des Sirènes-Oiseaux s'est greffée sur la première. En créant les Sirènes-Oiseaux les auteurs, oubliant que les Sirènes étaient des divinités marines, n'ont vu en elles que l'attrait irrésistible de leur chant et, personnifiant cette idée, les ont représentées sous la forme d'êtres essentiellement chanteurs.

Nous verrons plus tard le parti qu'ont tiré les poètes et les artistes de la légende des Sirènes; mais auparavant demandons-nous comment a pu naître la conception de pareils phénomènes.

Genèse des monstres en général et des Sirènes en particulier

Les monstres ont joué un grand rôle dans l'histoire de tous les peuples. On a toujours accordé une grande importance à ces êtres fantastiques qui, s'écartant de la forme normale de leur espèce, pouvaient cependant rappeler par leur anomalie un être existant réellement dans la série animale.

Suivant les pays, l'apparition d'un monstre a été considérée comme un présage néfaste ou comme un événement heureux. A Rome et à Sparte on immolait les monstres dès leur naissance. En Orient au contraire, en Perse, aux Indes et surtout en Egypte, on les divinisaient. C'est ainsi qu'on a trouvé un anépécéphale dans la nécropole d'Hermopolis. Les Égyptiens vénèrent un certain nombre d'animaux; quand une femme mettait au monde un enfant monstrueux l'imagination le rapprochait aussitôt d'un animal et si celui-ci occupait une place au Panthéon des dieux, on divinisa le monstre.

Au moyen âge on considérait que les monstres étaient conçus par Satan ou envoyés comme une punition de Dieu et on les brûlait vifs. Le plus souvent leurs mères subissaient le même sort pour les purifier d'avoir eu commerce charnel avec le démon.

Cependant, dans les temps anciens, certains auteurs avaient émis des idées très justes sur leur nature. Parmi eux il faut citer Aristote et Cicéron. Aristote a écrit: « La monstruosité est un objet contre nature ou plutôt non pas absolument contre nature mais contre ce qui se passe ordinairement dans la nature. » Cicéron développe cette idée que les monstres se produisent d'après les lois de la nature aussi bien que les phénomènes que nous observons tous les jours.



Squelette de Sirénomèle. (D'après Manners-Smith.)

La fusion des deux jambes est complète; il n'y a qu'un fémur et une seule cavité cotyloïde; enfin il n'y a qu'un tibia, qui se termine brusquement en pointe; il n'y pas trace de squelette du pied.

Plus près de nous Montaigne disait : « Ce que nous appelons monstre ne l'est pas à Dieu... nous appelons contre nature ce qui est contre la coutume ». Fontenelle, Lacépède, Vernois ont, sous une autre forme, reproduit la même idée et on est arrivé enfin à reconnaître d'une façon définitive, que les organismes anormaux et monstrueux ne se développent pas en dehors des conditions naturelles.

Mais l'action de la nature fut interprétée de façons diverses. On crut à une certaine époque à l'influence des astres, et en particulier des comètes, sur leur genèse. On a aussi admis la possibilité de fécondation entre des espèces animales différentes. Telle est l'opinion de Thalès, de Plutarque.

Pline raconte que la mer reçoit dans son immensité les germes qui tombent de ses mains fécondes et incessamment actives : mais comme ces germes sont sans cesse agités par les vents et les flots ils se mêlent entre eux et de cette confusion résultent les monstres. Il ajoute qu'on a aperçu à Lisbonne un triton ou homme-poisson jouant de la conque.

E. Martin, Rondelet parlent d'un poisson monstre qui avait la figure d'un moine.

Ambroise Paré lui aussi rapporte des exemples de pareils monstres et donne leurs figures. « En l'an de grâce 1512 fut nay un monstre à Ravenne, ayant une corne posée sur le chef et, en lieu de ses bras, deux ailes avec un seul pied griffon. A la jointure du genoil il y avait un œil, ayant les deux sexes à côté l'un de l'autre ». Nous rapportons ce cas considéré par Ambroise Paré comme un monstre terrestre, car il ressemble à un symélien, n'était l'interprétation du pied qui a été transformé de nageoire en griffe d'oiseau. On le voit, un pareil monstre pourrait bien être le trait d'union entre la conception des Sirènes-Oiseaux et celle des Sirènes-Poissons.

Le même Ambroise Paré décrit les monstres marins « desquels les uns sont hommes depuis la ceinture en haut, nommés tritons ; les autres, femmes nommées sirènes qui sont couvertes d'écailles ». Nous trouvons dans le même ouvrage les figures suivantes se rapportant à des monstres marins : Portrait d'un triton et d'une sirène vus sur le Nil. Figure d'un monstre marin, ressemblant à un évêque vêtu de ses habits pontificaux. Figure d'un monstre marin ayant la tête d'un ours et les bras d'un singe. Figure d'un lion marin couvert d'écailles. Image d'un monstre marin ayant la figure humaine. Figure hideuse d'un diable de mer. Figure d'un cheval de mer. Figure d'un veau marin. Figure d'un éléphant de mer. Figure d'un monstre ayant tête d'un moine armé et couvert d'écailles de poisson. Tous ces monstres naissent de la confusion des semences qui tombent dans la mer car Amboise Paré

professe la même opinion que Pline sur les monstres.

Nous avons rapporté ces faits avec détails pour montrer que, à un âge déjà assez avancé de la civilisation, on croyait à l'existence réelle de monstres et en particulier à celle des monstres marins, sirènes et tritons. Nous avons vu aussi la forte impression, favorable ou néfaste, que faisait sur l'imagination antique la naissance d'enfants qui ressemblaient à ces monstres.

A cet âge l'intelligence humaine possède un caractère enfantin et éprouve un besoin irré-

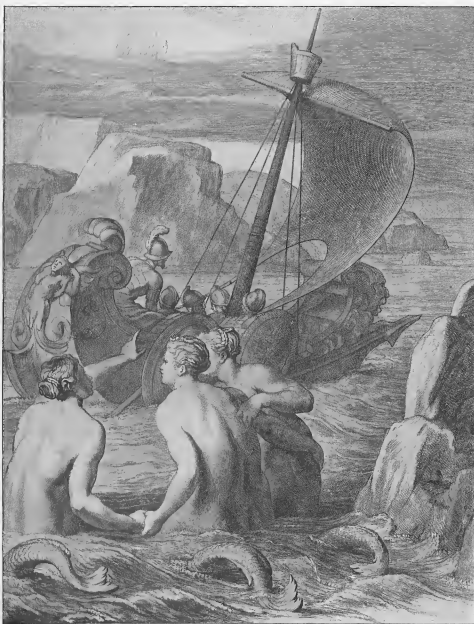
flots en soufflant dans sa conque pour apaiser la tempête traduit le mugissement de la mer en furie. Le concept de la sirène correspond à la genèse suivante : de même qu'au milieu du désert le voyageur accablé de fatigue, mourant de faim et de soif, croit voir dans le lointain un oasis qui fut toujours, de même les marins, sur des navires ballottés par la tempête, ont pu croire qu'ils distinguaient au milieu du funèbre concert de la nature bouleversée, quelques fraîches et harmonieuses voix de jeunes filles leur annonçant un rivage voisin. Aussitôt, réunissant leurs dernières forces, ils prennent les rames en main, tourment les voiles déchirées, arrivent à l'endroit que leur indiquent les voix. Ils ont été dupes d'un mirage ; les voix étaient le bruit des vagues qui se brisaient sur des écueils où le vaisseau vient faire naufrage. Mais si quelque matelot peut échapper au mirage ; les voix enchanteresses, les voix trompeuses ont tout fait : la légende des sirènes est née.

C'est donc du besoin de personifier certains bruits de la nature que sont nés tritons et sirènes.

Mais pourquoi leur attribuer la forme que leur donne la légende ? On a pu dire que la réalité de l'existence des sirènes et des tritons a pu être démontrée par la vue d'animaux ressemblant à ces êtres. Il existe des mammifères cétaques appelés siréniens vivant presque exclusivement dans l'eau, ayant le corps à peu près pisciforme, ne possédant pas de membres postérieurs et qui ont les mamelles rapprochées des aisselles. Mais ils ne peuvent être le point de départ de la légende des tritons et des sirènes puisqu'ils manquent dans la Méditerranée, dans cette mer où l'imagination des Anciens plaçait les sirènes.

Et pourtant l'intelligence primitive de l'humanité n'a pas créé de toutes pièces cette entité ; elle a eu besoin d'un fait observé pour donner corps à son imagination. Quand les premiers hommes entendirent les bruits de la mer ils ne purent tout d'abord donner une forme aux divinités que leur imagination auditive venait de créer ; mais quand ils virent un monstre symélien il leur fut impossible de ne pas le rapprocher d'êtres demi-hommes et demi-poissons. Cette ressemblance a frappé tous les auteurs et elle a dû impressionner davantage l'esprit de ces primitifs qui ne pouvaient admettre que la nature crée un être qui n'ait déjà son semblant dans l'univers. L'idée d'êtres moitié hommes, moitié poissons était ainsi admise et tout naturellement on attribua cette forme aux divinités marines dont on n'avait entendu que les voix. La légende des Sirènes était ainsi complétée ; ces êtres fabuleux avaient une forme bien déterminée ainsi que des caractères définis.

(A suivre.)



— Σειρήνῃσι Πηλεῖστον ὕμνον ἀκούων
Εἰς μῦθον αὐτοκτελέσθων ἀνέρι εἰλαστο ναυτίῃ.

Les Sirènes enchantant les navigateurs. (Vieille gravure.)

sistible de tout expliquer. Comme l'âme des enfants elle a soif de merveilleux et préfère toujours la fiction à la réalité. Ainsi les anciens personifiaient tout et prenaient pour des voix de divinités tous les bruits de la nature. Au crépuscule les enfants apeurés prenaient pour des géants les arbres de la route et pour des gémissements le bruissement de la bise à travers le feuillage ; de même les anciens croyaient que le bruit du tonnerre était la voix courroucée de Jupiter.

Il en a certainement été ainsi pour les tritons et les sirènes. Le triton parcourant les

UN DOCTEUR DE MONTPELLIER A PARIS AU XVII^e SIÈCLE

THÉOPHRASTE RENAUDOT

Par le Dr Emile SICARD (de Marseille)

« N'être pas de son siècle constitue certainement une faute grave vis-à-vis de la postérité ; ceux qui naissent cent ans trop tôt sont presque toujours inconnus : il arrive tout au moins cela d'heureux à ceux qui naissent cent ans trop tard, que l'oubli dans lequel ils tombent tout de suite les sauve de l'injustice... Comment se fait-il qu'on ignore presque encore aujourd'hui le nom de Théophraste Renaudot qui a fondé en France, sinon en Europe, le journalisme par sa Gazette, la publicité commerciale par ses Bureaux d'adresse, et, disciple de Bacon et de Pierre Ramus, a bravé la scolastique en voulant l'enseignement libre et expérimental ? Est-ce donc parce qu'il fut guidé dans toute son œuvre par son ardent amour de l'humanité, qui lui faisait écrire son Traité des Pauvres, et fonder les Consultations charitables qui ont sauvé la vie à tant de misérables ? Vincent de Paul a été canonisé, il est resté le prototype de la bienfaisance faite homme ; qui sait aujourd'hui que Renaudot est mort abreuvé de dégoûts, malheureux, et de plus, « gueux comme un peintre », alors qu'il eût pu vivre riche et adulé s'il avait voulu tirer de ses inventions autre chose que le soulagement de la misère publique ou transiger avec la vérité en faisant chorus avec les savants officiels ? Il eût dû naître cent ans plus tard, au moment de la rénovation intellectuelle et pratique... » (Gilles de la Tourette.)

L'HISTOIRE de Théophraste Renaudot, docteur de la Faculté de Montpellier est aussi curieuse que peu connue. C'est le roman médical d'une époque, la même vivante étude de mœurs que le *Malade Imaginaire* dessine vigoureusement et ne charge pas. Ce n'est pas une histoire gaie. Jamais l'*invidia medicorum pessima* ne s'appliqua plus justement qu'ici. « Ceux qui ont dit que l'Envie est le péché mignon des médecins, écrit M. Bernier, médecin ordinaire de feu Madame, Duchesse Douairière d'Orléans, me semblent n'avoir pas mal dit... Il semble même que ceux des derniers siècles aient pris plaisir à s'entremanger comme des cannibales. Mais quant au nostre que ne pourrions pas dire, si la charité ne nous en empeschoit. » La vie de Théophraste Renaudot est toute pleine de calomnies, de luttes, de procès.

Ces haines sont maintenant aussi ignorées que les Innocentes Invention qui les déchaînent. Bien peu savent aujourd'hui que la Presse, ce levier formidable du monde, a été créée par un médecin de Louis XIII, que nos Bureaux de Placement, nos Monts-de-Piété, nos consultations gratuites sont l'œuvre de ce philanthrope qui, s'étant reconnu né pour le bien public, « y sacrifia le plus beau de son âge, sans autre récompense, dit-il, que celle dont la vertu se paye par ses mains ».

Le grand crime de Renaudot fut d'être docteur de Montpellier. L'esprit de corps, ce mal terrible, régnait alors dans la plus odieuse intolérance. Tous les docteurs de Paris en étaient frappés. Ce fut aussi d'avoir osé descendre du piédestal ridicule où la Faculté juchait ses rejets et, se mêlant à la populace, pactisant avec les apothicaires et les barbiers, d'en seigner dans une boutique de friperie une médecine révolutionnaire.

Il dut à la protection du roi et

plus encore à celle de Richelieu de pouvoir lancer ses entreprises. Ceux-ci morts, la lutte était trop inégale. Après un regain de fortune sous Mazarin, le gazetier était abandonné de tous et mourait « gueux comme un peintre » selon l'expression de son plus ardent ennemi, Guy Patin.

On a, il y a quelques années, tenté une réhabilitation.

Gilles de la Tourette, son compatriote, a

écrit en 1884, sa vie troublée (1). En 1893, une statue lui était élevée à Loudun, et à Paris, à l'endroit où se trouvait le Bureau d'Adresses, rue de la Calandre, à l'enseignement du Grand Coq.

Notre intention est d'esquisser assez rapidement ici cette silhouette pleine d'intérêt. L'époque est curieuse. C'est le siècle de Molière et de Diafoirus, de Guénaut et de l'antimoine, de Pecquet et des circulaires, c'est l'âge d'or de la saignée et des libelles, c'est surtout la phase critique de ce conflit séculaire des deux Facultés rivales : Paris et Montpellier.

C'est à Loudun en 1586 qu'est né Théophraste Renaudot d'une des meilleures familles du pays. Le destinant à la carrière médicale, ses parents l'envoyèrent à la Faculté de Montpellier, peut-être à cause des doctrines plus libérales de celle-ci et de son amour moins étroit du syllogisme ou tout simplement à cause de la proximité de cette ville. Il y conquist rapidement ses grades. En six mois, il subit les seize examens qui menaient les aspirants du baccalauréat au grade suprême, le doctorat.

Il n'avait que dix-neuf ans lorsqu'il reçut des mains du chancelier les « belles Lettres bien enluminées avec des sceaux à lacets de soye » que remplace aujourd'hui notre carré de parchemin. Cette précocité lui vaudra de la part de ses ennemis le reproche « d'avoir été plein de suffisance en consentant à acquiescer le grade de docteur à un pareil âge ». C'est à lui sans doute et à un certain Campegius, docteur à dix-huit ans que font allusion ces lignes de Riolan : « Egidius Carbolencis dit qu'on recevoit à Salerne des enfants au doctorat comme l'on fait aujourd'hui à Montpellier, à dix-huit et dix-



Théophraste Renaudot, d'après le « Recueil des Gazettes de 1631 ».

Portrait de Théophraste Renaudot, d'après le « Recueil des Gazettes de 1631 ».

(1) Gilles de la Tourette. *Théophraste Renaudot d'après des documents inédits*. Paris 1884.

neuf ans » (1). Les registres de la Faculté ne nous disent pas si Renaudot passa ses examens d'une façon brillante, mais il est bien vrai, ainsi que l'affirmait alors le violent auteur de *l'Apologie* que l'âge n'a que faire là-dedans. Il y en a dit-il qui saçaient plus à l'âge de vingt ans que des autres à trente, pour ce que leur horoscope leur a donné un esprit plus spirituel et à plus longues jambes; de sorte que, faisant de plus grands pas, ils font plus de chemin en moins de temps en la connaissance des choses (2). Le mérite de Renaudot ne fait du reste pas de doute puisque, deux jours après sa licence, il siège dans les jurys d'examen à côté de ses maîtres (3).

Revenu à Loudun, le jeune docteur résolut de voyager. « Sachant, dit-il, que l'âge est nécessaire pour autoriser un médecin, j'employai quelques années dans les voyages que je fis dedans et dehors ce royaume pour y recueillir ce que je trouverais de meilleur en la pratique de cet art » (4). C'est certainement en Italie, puis à Paris, et peut-être en Angleterre, qu'il exerça ses dons merveilleux d'observation, ne dédaignant pas, comme l'avocat de la Faculté lui en fera plus tard un grief, de s'initier aux pratiques de la chirurgie chez un barbier, ou peut-être dans cette confrérie des chirurgiens de Saint-Côme qui s'enorgueillissait d'avoir reçu du roi Charles V, trois siècles auparavant, le privilège de panser les pauvres malades (5). Il s'en revint après deux années de voyage à Loudun, rapportant peut-être d'Italie l'idée des Monts-de-Piété et de la Gazette. Il y exerça son art assidûment. Il employait, dit-il, la relâche que lui donnaient les malades à de fréquentes anatomies, à la connaissance des simples et à la propagation de remèdes plus curieux, le *polychreston*, notamment, qu'il n'était autre que l'antimoine.

C'est à ce moment qu'il se lia d'amitié avec le Père Joseph du Tremblay, l'Eminence grise, une des figures les plus impénétrables de l'époque, puis avec Richelieu, alors petit évêque de Luçon et qui cherchait à poindre. Une sorte de triple alliance s'établit entre les trois hommes dont l'ambition était égale, soit de

gouvernement chez les uns, désir naïf chez l'autre de supprimer la pauvreté.

Peu de temps après, Renaudot qui composait son *Traité des Pauvres* (1) était, sur l'inspiration du P. Joseph, mandé par Sa Majesté « pour contribuer par ce peu qu'il avait d'industrie au règlement des pauvres de son royaume ». Il séjourna deux ans à Paris, se fit nommer médecin et conseiller du roi, obtint de celui-ci, par brevet, des privilèges pour ses *Inventions*, et revint toutefois à Loudun, « l'affection que lui portaient ses concitoyens l'empêchant, dit-il, de demeurer à Paris dès l'an 1612 ». Sa réputation dans sa ville natale est désormais célèbre. La petite cité protestante ne manque pas d'ailleurs de personnalités curieuses. Autour du vénérable Scévole de Sainte-Marthe, que les Loudunais appelaient le Père de la patrie, une cour de beaux esprits

naudot qui depuis 1618 portait le titre inusité de *Commissaire général des Pauvres du Royaume*, songeait à quitter Loudun. Le moment semblait venu. Richelieu, cardinal depuis 1622, à la tête du Conseil depuis le 19 août 1624, et tout puissant, l'appela. Il se décida, et l'année suivante, il partait — définitivement cette fois — pour Paris, où la lutte, dès les premiers jours, s'annonçait chaude et passionnée.

La misère était alors effroyable dans la capitale. Aux nombreux mendians et malandrins qui infestaient Paris, la guerre civile prenant fin, mêlait des soldats licenciés, bandits et détraqués par habitude. *Gros gueux, caïmans, malingreux* rôdaient par bandes, affamés, à l'affût d'une aubaine, réfugiés dans les maquis des rues étroites où ils restaient introuvables. Il y avait bien des ordonnances interdisant la mendicité et le séjour des étrangers désœuvrés. Elles n'étaient pas plus applicables qu'aujourd'hui. Les bureaux de charité pour les bons pauvres que tenait le clergé n'adouciaient qu'une part infime de la détresse publique. L'Hôtel-Dieu était plein de toutes ces misères. On dit qu'on mettait jusqu'à douze malades dans un même lit. L'agonie seule donnait droit au lit tout entier.

« La compagnie a ordonné que lorsqu'on verra un malade à l'extrême, les autres pauvres gisant avec lui seront ostez et mis à part jusqu'à ce qu'il ait rendu l'âme à Dieu et pour ce faire seront laïcs deux licits vides à chaque office. » (1)

Le dénuement des malades était tel qu'ils sortaient chassés et guéris par une porte et tenaient de se glisser le soir par une autre, dans le seul logis qu'ils eussent jamais possédé.

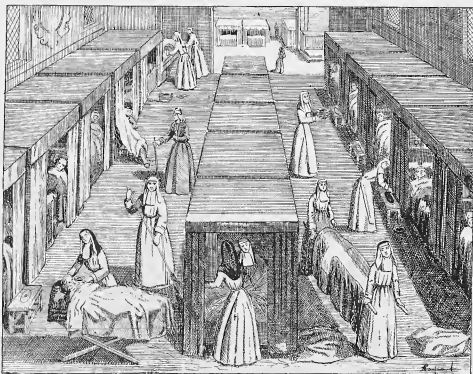
Le dict qui, à été dit que les portiers de la porte du Parny yront alternativement garder la porte du côté de l'eau pour empêcher que les pauvres gens qui sortiraient du dict Hôtel-Dieu ne rentrent. (2)

Pour épargner les hôpitaux et éviter la contagion on résolut alors d'enfermer dans des sortes d'asphixes tous les vagabonds suivant leurs aptitudes.

Toutes ces misères avaient profondément ému Renaudot, lorsque, en 1612, il était venu à Paris soumettre ses projets à la Cour. Mais les moyens de coercition employés ne lui avaient pas moins répugné. En bon hygiéniste, il avait tout d'abord proposé qu'on employât les pauvres valides à nettoyer les rues et — ce qui était une innovation — qu'on les payât « en partie, des deniers qui se levaient pour les boues ». Puis il avait obtenu le Brevet royal qui consacrait et protégeait ses inventions. Cette manie papéressière qui est la gloire de notre pays lui fit attendre toutefois dix-sept ans l'autorisation dernière, l'ultime certificat. En effet, le 9 août 1629, le Parlement confirmait les privilèges.

(1) Brielle. — Documents pour servir à l'histoire de l'ancien Hôtel-Dieu.

(2). — Ibid.



Une Salle de Malades à l'Hôtel-Dieu au XVII^e siècle.

s'assembler et discuter. Il y a là le curé bientôt célèbre de Saint-Pierre-du-Marché, Urbain Grandier, le héros de l'affaire de sorcellerie des Ursulines. Une grande amitié avait lié de bonne heure Renaudot et Urbain Grandier, encore que le Cardinal, qui avait la mémoire des injures, vouât à ce dernier une haine inquiétante (2).

En 1623, Scévole de Sainte-Marthe mourut. La petite Académie se reconstitua. Mais Re-

(1) Ce petit ouvrage est introuvable. Nous n'avons pas été plus heureux que nos devanciers dans nos recherches.

(2) Cette rancune qui mena le malheureux Grandier au bûcher était née d'un affront qu'il indigna bien maladroïtement au Cardinal-ministre. Nous empruntons l'anecdote à G. Leguay, auteur de *Urbain Grandier et les possédés de Loudun*. « On devait célébrer en l'église collégiale de Saint-Croix une grande fête religieuse suivie d'une procession solennelle. Tous les dignitaires ecclésiastiques du Loudunais furent convoqués pour cette circonstance. Le prieur de l'abbaye de Coussay, qui n'était autre que l'évêque de Luçon, alors en disgrâce, s'y trouva. Malheureusement, le rang qu'avait pris M. de Luçon souleva une question de préséance entre lui et le curé de Saint-Pierre. Il semblait, en effet, assez naturel qu'un évêque eût le pas sur un curé; mais Grandier était chanoine de la collégiale de Saint-Croix et ce titre lui donnait le droit de préséance sur le prieur de Coussay. » Il revendiqua la place. Un homme bien élevé, l'évêque céda.

Ce trait montre combien les questions de préséance et de point d'honneur étaient alors poussées aux extrêmes limites.

(1) *Curieuses recherches sur les Ecoles en médecine de Montpellier, répondant aux curieuses recherches des savants pour la conservation de la vie*. Par un ancien Docteur en Médecine de la Faculté de Paris. Paris, 1651.

(2) *Seconde Apologie de l'Université en médecine de Montpellier, répondant aux curieuses recherches des Universités de Paris et de Montpellier*, par un jeune docteur en médecine de Montpellier, Paris, Jean Piot, rue Saint-Jacques, à la Salamandre d'argent, 1653.

(3) Le docteur Émery a publié dans sa thèse : *Renaudot et l'introduction de la médecine chimique* (Montpellier, 1888), une série de procès-verbaux démonstratifs, échelonnés du 10 août au 26 septembre 1606.

(4) Th. Renaudot. — *Response à l'auteur du libelle contre les Conduits charitatifs*, in-8°, Paris, 1641.

(5) Le D^r Raynaud, dans sa remarquable thèse de lettres : *Les Médecins au temps de Moïse*, écrivait en 1862 : « Venu fort jeune pour chercher fortune à Paris... Il parvint, à force d'économie, à ramasser une somme suffisante pour aller à Montpellier où il prit le grade de docteur en 1606. Il y a là, à notre avis, un caractère que les biographes de Renaudot ont négligé de corriger par la suite.

L'appui de Richelieu avait seul décidé du succès. Le brevet accordait à Renaudot l'autorisation « de faire tenir bureaux et registres d'adresses de toutes commoditez réciproques de ses sujets en tous les lieux de son royaume et terres de son obéissance qu'il verra bon estre. Ensemble de mettre en pratique et établir toutes les autres inventions et moyens par lui recouvrés pour l'emploi des pauvres valides et traitement des invalides et malades et généralement tout ce qui sera utile et convenable au règlement des dictes pauvres. »

Cette idée d'un Bureau d'Adresses, qui est en somme notre publicité commerciale, lui était venue, disait-il, de voir « que l'une des plus notables incommodités des sujets du Roy, et qui en réduisait même plusieurs à la mendicité, procédait de ce qu'ils ne pouvaient aisément rencontrer les adresses de leurs nécessités, faute d'y avoir quelque lieu destiné à cet effet où lesdits sujets pussent avoir recours toutefois et quantes que bon leur semblerait ». Au lieu que par son système, « les malheureux pourront désormais une heure après leur arrivée en cette ville, venir apprendre au Bureau s'il y a quelque employ ou conditions présentes et y entrer plus aisément qu'ils ne feraient après avoir vendu leurs hardes ou n'y en ayant point se pourvoir ailleurs ce qui fera discerner plus facilement les fainéants et gens sans adveu, pour en faire la punition qu'il appartiendra ».

Peut-être aussi avait-il lu Montaigne. On y trouve au XXXIV^e chap. des « Essais » ces lignes typiques :

« Feu mon père (dit-il) homme pour n'estre aydé de l'expérience et du naturel, d'un jugement bien net, m'a dit autrefois qu'il avait désiré mettre en train qu'il y eust ce villes ; certain lieu désigné auquel ceux qui avaient besoin de quelque chose se pourraient adresser et faire enregistrer leurs affaires à un officier establi pour cet effect. Come je cherche à vendre des perles, je cherche des perles à acheter ; tel veut compaignie pour aller à Paris ; tel s'enquiert d'un serviteur de telle qualité, tel d'un maistre, tel demande un ouvrier, qui occy, qui cella, chacun selon son besoin. Et semble que ce moyen de nous en advertir apporterait une légère commodité au commerce public. Car à tous coudis y a des conditions qui s'entrechechent et pour ne s'entendreissent les hommes en extrême nécessité. »

Toujours est-il que dès le dernier appel jugé, il loue près du Palais et du Marché Neuf, dans un des coins les plus mouvementés de Paris, la maison du Grand Coq et y établit son bureau d'adresses. Un placard avec l'en-tête officiel : « De par le Roy », informa la population de cet événement remarquable. En même temps Renaudot lançait dans le public son Inven-

taire des adresses du Bureau de rencontre (1).

« Alors, dans la maison du Grand Coq, il centralise tous les renseignements utiles, recueille et transmet les offres et les demandes de travail, signale aux riches les pauvres à secourir, indique même des médecins aux malades embarrassés (2). »

Là, tout était gratuit pour les pauvres ; les autres payaient une redevance de trois sous. On pourrait croire qu'une telle entreprise dut recueillir le respect et l'approbation de tous. Il n'en fut rien.

A tous moments la contrefaçon, l'exploitation misérable du système dont le côté lucratif tentait les filous obligèrent Renaudot à des citations devant le Prévôt de Paris. Celui-ci se montra dès l'abord tellement hostile que Renaudot

contre les prêts usuraires, Renaudot mûrit longuement le projet. La bonne volonté et la charité ne suffisaient pas ; de plus, il ne songeait pas à imiter les établissements italiens, banques plutôt qu'autre chose, où l'agio avait ses droits. « Il serait à désirer, écrivait-il, que ce prest fût gratuit suivant le précepte de l'Evangile : prêtez sans rien espérer. » Et il ajoutait : « Il faut que, en un estat, les riches aident aux pauvres, son harmonie cessant lorsqu'il y a partie d'enflée, outre mesure, les autres demeurant atrophiées. » Sa fortune personnelle était insuffisante pour monter l'entreprise, il emprunta, et le 1^{er} avril 1637, le Mont-de-Piété était officiellement constitué. Il prêtait à 3 0/0 avec un faible droit d'enregistrement.

Ses ennemis eurent vite pris position. « Il exerce dans son Bureau d'Adresses, écrit Riolan, un mestier infâme qui est l'usure et autres trafics de toute sorte de marchandise sous prétexte de vente à grâce ». Telle était au contraire la bonne foi de Renaudot, qu'il enquêtait afin de ne point recevoir d'objets volés, ni de hardes qui sortissent d'un lieu « infecté par quelque maladie contagieuse ».

L'activité débordante de ce singulier médecin ne s'était pas contentée de ces deux œuvres. Un beau matin — c'était le 30 mai 1631. — Paris s'était étonné de voir circuler, vendue



Abraham Bosse. — Une Salle de Malades à la Charité au XVII^e siècle.

dot se réclama du Conseil du Roi. Il obtint au bout de deux ans ses Lettres patentes.

A ce moment-là, le Bureau d'Adresses marchait si bien que son maître l'agrandit et imagina d'y adjoindre un Bureau de vente à grâce, troque et rachapt de meubles et autres biens quelconques. C'était un progrès. Il ne donnait plus seulement l'adresse de qui veut « amonser » les nécessiteux, il effectuait la transaction charitable. Adroit psychologue, il pensait à tous ceux qui « tenans de l'impatience familière à notre nation, perdent la volonté des choses si elles ne sont présentes ». Et l'on porta au Grand Coq toutes sortes d'objets comme chez nos commissaires-priseurs.

De là à l'établissement d'un Mont-de-Piété il n'y avait qu'un pas. Ceux-ci existaient à la vérité en Italie depuis plus d'un siècle. Les pages s'y étaient faits banquiers pour lutter

par des crieurs à la façon de nos journaux du soir, une petite feuille in-quarto imprimée, remplie de nouvelles étrangères avec ce simple titre : *Gazette*. C'était notre premier journal.

Elle eut des débuts bien modestes, *La Gazette* ! On ne sait si elle fut d'abord manuscrite. Le vrai est qu'il existait alors une foule de feuilles volantes, *Les Nouvelles à la main*, échos de la Cour et de la rue et fort licencieuses. Une classe singulière d'individus, sorte de bohèmes littéraires, les Nouvellistes, les rédigeaient, hantant les grands seigneurs, recueillant de-ci de-là les scandales et les potins, inventant lorsque la copie manquait, tout comme aujourd'hui. Ces gazettes avaient une grande vogue et comptaient à en croire M. Hatin, (1) un grand nombre d'abonnés. Certains veulent que Renaudot ait suivi d'abord la façon des Nouvellistes, dictant à des scribes et vendant son gazette, comme les autres. Tout fait croire, au contraire, qu'il n'y eut jamais d'autre gazette de Renaudot que celle qu'il rassemblera à la fin de la première année sous

(1) Th. Renaudot. — *Inventaire des adresses du Bureau de rencontre où chacun peut donner et recevoir des avis de toutes les nécessités et commodités de la vie et société humaine*. Paris 1630.

(2) D^r Grasset. — *Conférence sur Th. Renaudot*. Montpellier 1892.

(1) Hatin. — *Histoire de la Presse*. Paris 1866.

le titre de *Recueil des Gazettes de l'année 1631*, dédié au Roi et précédé d'une belle préface pour l'intelligence des choses qui y sont contenues.

Quels motifs poussèrent notre médecin à fonder un journal? Mêmes incertitudes. Gilles de la Tourette croit qu'il fut de la Gazette comme des monts-de-piété. Renaudot en rapporta l'idée d'Italie. Il faut y voir à nos avis des raisons morales et politiques. « En effet, le public et les particuliers, écrit Renaudot, en reçoivent de l'utilité : le public, pour ce que les Gazettes empestent plusieurs faux bruits qui servent souvent d'allumettes aux séditions intestines ; les particuliers, chacun d'eux ajustant volontiers ses affaires au modèle du temps (1). » D'autre part, la puissance d'un organe officiel ne pouvait échapper, à Richelieu que les pamphlets irritaient et qui y trouvait en plus un débouché pour sa prose.

La physionomie de *La Gazette* ne rappelle en rien nos quotidiens. Chaque numéro était au début formé de 4 pages, à une seule colonne. Elle paraissait toutes les semaines et coûtait deux liards (2). A l'inverse de ce que nous faisons, Renaudot commençait par les nouvelles étrangères, réservant pour la fin un *Dernier-Paris*, quelquefois sensationnel. Le public par contre, était tout pareil à celui d'aujourd'hui, si l'on en juge par cet aveu de Renaudot :

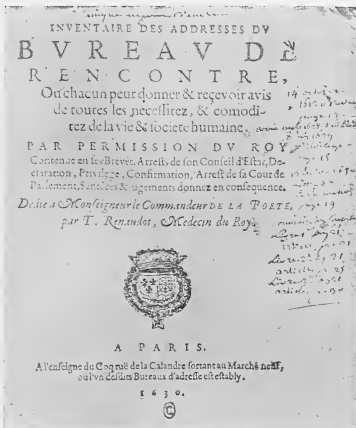
Les capitaines y voudroient rencontrer tous les jours des batailles et des sièges levés ou des villes prises; les plaideurs, des Arrests en pareil cas; les personnes dévotieuses y cherchent les noms des Prédicateurs et à peu qu'ils ne disent les Confesseurs de remarque. Ce x^{xi} qui n'entendent rien aux affaires de la Cour, y voudroient trouver en grosse lettre, Tel, s'il a été un paque en Cour, ou mené une compagnie d'un village à l'autre sans perdre d'homme, ou payé le quart dernier de quelque médiocre office, se fache si le Roy ne void son nom dedans la Gazette... Il s'en trouve qui ne prient qu'un langage fletelle, d'autres qui veulent que tous les relations semblent à un scellete descharné et déné méchant, se sentent de la peau, de sorte que la narration en soit toute nue, ce qui m'a fait essayer de contenter les uns et les autres (3).

Ce n'étaient pas là les seules difficultés de sa tâche. Dès son apparition, la feuille fut attaquée, calomniée, contrefaite. Pendant quatre ans, Renaudot se débattit en procès de toute sorte. Une chartre de Louis XIII, en 1635, confirma à perpétuité tous ses privilèges, y compris la *Gazette*. Le succès de celle-ci s'affirma d'ailleurs de plus en plus. Elle résista à tout, « tant en cela de la nature des torrents, dit son auteur, qu'elle se grossit par la résistance ».

Elle avait du reste de tout-puissants appuis.
« Chacun sait, dit Renaudot, que le roi défunt
ne lisait pas seulement mes *Gazettes*... mais

qu'il m'envoyait presque ordinairement des mémoires pour y employer. » Richelieu y collaborait aussi. Les communiqués royaux n'étaient pas toujours des plus sérieux. Quelques vers de mirliton, que Louis XIII envoyait un jour au gazetier, faillirent même déchaîner une grave conflit. Ils avaient été inspirés par une... distraction de M^{me} de Lafayette qui, au jeu de la Reine, à Saint-Germain, avait éclaté de rire au delà de toute prudence :

« Petite Lafayette
Votre cas n'est point net ;
Vous avez fait pissette
Dedans le cabinet.
A la barbe royale
Et même aux yeux de tous,
Vous avez fait la sâle
Ayant pissé sous vous. »



*Le premier Journal qui ait jamais vu le jour ; la feuille de
Théophraste Renaudot (1630).*

(D'après le cliché de la Pharmacie Centrale de France, in *Deux Siècles de Presse au service de la Pharmacie*, par E. Guillard.)

Richelieu, dès qu'il connut cette facétie de Louis XIII, exigea de Renaudot la remise du papier. Celui-ci refusa. Le Cardinal se fâcha et menaça d'interdire la *Gazette*. Renaudot se soumit alors mais reçut en échange le titre d'Historiographe du Roy. Le journalisme l'avait échappé belle.

Au moment même où il fondait la *Gazette*, l'insatiable Renaudot, se souvenant de la petite Académie de Loudun, organisait dans sa boutique du Grand Coq des conférences publiques.

Elles avaient d'abord été tout intimes. On se réunissait autour de Renaudet à la rue de la Calandre comme on s'assemblait chez M. Conrart, rue Saint-Martin ou chez Catherine de Vivonne, rue Saint-Thomas-du-Louvre... Le premier lundi de novembre 1633 est lieu l'ouverture officielle des *Conférences du Bureau d'Adresses*. L'Académie Française ne devait être fondée que deux ans plus tard. Leur mode de fonctionnement était fait pour soutenir l'attention et non la lasser, comme y tendent sou-

vent nos causeries-monologues. Ce n'était pas « une conversation avec un public qui se tait » par un conférencier, dit Barbey d'Aurevilly, à l'heure, comme les fiacres, c'étaient des causeries d'enseignement mutuel où chacun pouvait parler sur le sujet proposé.

On s'y occupait « non seulement de philosophie mais de tout ce qui tombe dans le commerce des hommes », sauf la théologie et la politique (1). On n'y disputait qu'en français et dans la plus entière liberté.

« Possible, écrit Renaudot, quelques-uns eussent désiré qu'on n'eust point laissé avancer d'opinion contraire à celle de l'Eschole. Mais cela semble répugner à la liberté de notre raisonnement qui perdrait son nom s'il demouroit entièrement captivé sous la ferule d'une autorité magistrale à laquelle l'humeur de nostre nation s'accomode encore moins qu'aucune autre. »

Nous sommes loin, on le voit, du « magister dixit » de l'Ecole, alors dans toute sa splendeur.

Le succès des Conférences devint tel qu'en 1636 les assistants durent prendre un numéro d'ordre et ce « pour plusieurs considérations dont le soupçon des maladies contagieuses, dit bonnement Renaudot, n'est pas la dernière. »

Le reproche que l'on faisait le plus à Théophraste Renaudot était de négliger la médecine en s'occupant de trop de choses. Il n'en était rien. Non seulement il exerçait et au contentement de ceux qui l'employaient, mais il avait en quelque sorte vulgarisé cette institution admirable : *les Consultations gratuites*.

Il ne les fonda pas. Depuis le ^{xii}^e siècle, la confrérie des chirurgiens de Saint-Côme donnait dans son église des soins gratuits aux indigents.

Mais ces consultations étaient uniquement chirurgicales. L'Assistance médicale gratuite était en 1630, comme l'a fait ressortir avec raison M. Bégé (2), insuffisante. Dès la fondation du Bureau d'Adresses, Renaudot l'organisa peu à peu. Il donna d'abord l'adresse des médecins charitables puis créa une polyclinique qu'il annonça par un libelle (3). Les consultations avaient lieu au Grand Coq, tous les mardis et plus tard tous les jours. Une quinzaine de médecins s'y trouvaient « divisés en plusieurs tables » et quelques apothicaires qui exécutaient incontinent l'ordonnance. Il y eut bientôt foule, rue de la Calandre. Toutes sortes de gens y vinrent, mendiants et personnes de qualité. Celles-ci ayant imaginé de consulter « sur un mémoire contenant le récit de leur mal », Renaudot fit paraître un petit livre *La Présence des absents*, merveilleux traité de diagnostic et de clinique et suivi de feuilles d'observation à remplir par le médecin traitant ou le malade.

La création de ces consultations n'était pas

(1) *Recueil des Gazettes de l'année 1631.* — Au Bureau d'Adresses, Paris, 1632. — Préface, p. 5.

(2) Dès la seconde année, elle comporta un supplément mensuel ou *Relation des nouvelles du monde reçues tout le mois de.....* sorte de feuilleton politico-commercial accompagné d'une feuille d'annonces qui n'était autre que la feuille volante en vente au Bureau d'Adresses. Les propositions v. étaient très diverses. Prenons un exemple :

Meubles à vendre. — Un habit neuf de drap du sceau écarlate qui n'est pas encore achevé, doublé de satin de même couleur avec un galon d'argent, le prix de 18 escus...
On vendra un jeune dromadaire à prix raisonnable.

(3) *Recueil des Gazettes* de 1631. Préface p. 6.

(1) Les sujets n'étaient pas moins mêlés que les réclames de la *Gazette*. Qu'on en juge par ces quelques titres : Le moyen de faire le vernis de la Chine, noir et jaune doré. Le moyen de donner quelque avis en six heures à cent lieues d'ici sans y employer les cloches, ni le canon ou tel autre moyen.

(2) André Bégue. — *Les consultations charitables de Théophraste Renaudot*. Paris, J.-B. Baillière, 1899.

(3) *Les consultations charitables de Th. Renaudot.*
Paris, 1640, in⁻⁴.

allée sans difficultés. L'ancien élève de Montpellier, qui ne rêvait pas seulement l'étude de la clinique mais celle de la chimie, avait voulu créer des « fourneaux » pour l'enseignement des apothicaires. Des lettres patentes lui en accordèrent l'autorisation.

Ce fut le signal de la lutte. La maison de la rue de la Calandre était devenue un vaste laboratoire où les drogues prescrites par la Faculté étaient préparées en grand. Celle-ci le fit condamner devant le Châtelet pour exercice illégal. Ce n'était pas sa première victoire sur le gazetier. Deux ans auparavant, elle avait fait signer aux fils de Renaudot, Isaac et Eusèbe, étudiants en médecine, une sorte de désaveu de l'œuvre paternelle, acte odieux par lequel on peut juger de la mentalité des chefs de l'Ecole de Paris à ce moment. Le jour même de la condamnation de Renaudot, le roi faisant droit à une requête de celui-ci ordonnait sa signification au doyen et arrêtait toute poursuite.

Le péril était grand pour la Faculté. Elle paya d'audace et chargea René Moreau d'écrire *La Défense de la Faculté de médecine de Paris contre son calomniateur*. De plus elle décrétait que les fils de Renaudot ne seraient pas admis au doctorat. Richelieu intervient, elle tient bon, on poursuivra le procès et on adressera des félicitations à Moreau et Riolan qui ont écrit contre le gazetier. Libelles et pamphlets pleuvaient dru sur la tête ou plutôt sur le nez de Renaudot. La peau grêlée, le poil rare et hérissé, l'œil petit, il offrait en effet le nez le plus camus qui se puisse imaginer. Mais il se défendait à merveille, non de son épée comme Cyrano, mais de sa plume qu'il maniait terriblement. Aux injures, aux insultes sans valeur, il répondait par quelques bonnes raisons bien assénées. La douceur de ses écrits surprend à côté de la manière grossière et désordonnée de ses ennemis. Moreau le traitait de sot et d'empirique, les conférences n'étant qu'une « panspermie d'ignorance et d'erreur ». Il riposta par la *Réponse de Th. Renaudot au libelle contre les consultations charitables*, mémoire plein de bon sens et de mordantes vérités.

Guy Patin fut chargé de la réplique. Il écrivit un *Advertisement à Th. Renaudot*, bourré d'invectives, suant la calomnie à chaque page. Sa haine contre « ce vilain nez pourri de gazetier » tient du délire. « Si ce gazetier, dit-il, n'étoit pas soutenu de l'Emineence, en tant que nebulo-hebdomadarius, nous lui ferions un procès criminel, au bout duquel il y aurait un tombereau, un bourreau et tout au moins une amende honorable. » L'insulte et la menace sont ses armes.

Nous voyons ces charlatans, écrit-il, dans son *Advertisement* sous prétexte de la médecine, impunément voler la bourse et bien souvent tuer les pauvres malades par leurs remèdes; ce qui est pis, c'est que la plupart de ces gens-là mènent une vie débordée, fré-

quentent les bordels pour faire gagner du mal aux uns et aux autres et s'acquérir de la pratique, et aux femmes et aux filles, leur donnent des poudres et breuvages abortifs pour vider leurs ventres.

En quatre jours, le maître du Bureau d'Adresses rédigé, imprime et lance un violent mémoire qu'il répand à profusion. Ce sont les

intervint de nouveau et interdit qu'on écrivit désormais sur ce sujet. Enfin, le 14 juin 1641, Louis XIII réglant définitivement le débat, faisait défense à quiconque d'attaquer Renaudot. Poussé par Richelieu dans cette lutte contre l'ennemie commune : la Faculté de médecine, Renaudot conçut alors l'espoir de la ruiner peu à peu, en élevant en face d'elle une Faculté rivale, sorte de polyclinique et de laboratoire d'expériences qui, « entourée du prestige de la faveur royale, eût tôt ou tard fini par détrôner une vieille institution, déjà en retard par bien des côtés, sur les besoins nouveaux du siècle », suivant les termes du D^r Raynaud. Son activité va donc être dirigée vers ce but, trouver un terrain et y dresser son *Hostel de consultations charitables*.

L'affaire de ses fils n'était cependant pas résolue, Richelieu malade et condamné pour la mauvaise lune de novembre, on temporisait. Le doctorat était sans cesse ajourné. Exécédé par toutes ces difficultés, Renaudot résolut de frapper un grand coup. Guy Patin, dans la Préface des Œuvres de Semert, publiées par Moreau, venait de le traiter de « fripon et polisson » (*nebulo et bato*). Il l'attaqua en diffamation. Celui-ci se tira adroitement, plaida lui-même, contesta que fripon et polisson fussent des injures, railla Renaudot sur son nez et sa petite vérole, l'appela strumeux au nez plat et autres facéties, parla sept quart d'heure, et fit si bien rire juges et badauds qu'il gagna son procès le 14 août 1642. En sortant de l'audience, il aborda Renaudot en lui disant : « Monsieur, vous avez gagné en perdant. — Comment donc, répondit Renaudot? — C'est, lui répliqua-t-il, que vous étiez camus en entrant au Palais, et vous en sortez avec un pied de nez ».

Quant à ses malheureux fils, la fourberie de la Faculté s'acharnait après eux. Un moment docteur par arrêt du Parlement, Isaac fut en grâce de Son Eminence, admis aux vesperies. Il soutint sa thèse (3), se crut au bout de ses peines. Mais il comptait sans cet événement considérable : la mort de Richelieu. La Faculté n'attendait que cela. Elle renvoya impudemment Isaac, décrétant qu'il avait répondu de façon malhonnête (impie) aux questions du doyen et lui rendit son argente.

Par une nouvelle injustice du sort, l'appui du roi — le dernier — était enlevé à notre malheureux gazetier. Quelques mois après le Cardinal, le 14 mai 1643, Louis XIII mourait.

La Faculté exaltée, D'autres rancunes, de plus vastes jalousies vont entrer en jeu. C'est, par-dessus le vain conflit des personnalités, le choc longtemps attendu de deux institutions, de deux doctrines : l'Ecole de Paris et l'Ecole de Montpellier.

(A suivre.)

GAZETTE.



Le Roy de Perse avec 15 mille chevaux & 50, mille hommes de pied affligé Dille à deux journées de la ville de Babiloyne : où le grand Seigneur a fait faire convenamment à tous les familiers de le rendre sous peine de la vie, & continue nonobstant ce divertissement-là à faire toujours vers alpre guerre aux preneurs de Tabac, qu'il fait suffoquer à la fumée.

De Constantinople le 10. Avril 1631.

SA Sainteté a finalement reçu les articles & conditions accotées concernant la paix il long temps attendue en Italie. Il est venu dans Madrid un accident de feu qui a fort endommagé l'hôtel du Comte Oliveros, & le Palais Royal. SA Majesté Catholique pour le Marquis d'Ayton de la charge de Clerc de la manne en la cour de Flandres, & a envoyé Dom Ferdinand Gonzalez pour lui laer le portement de la flotte de Vefindie. Le General contribué en Portugal deux cens vingt-cinq mille escus pour subvenir à la necessité présente des affaires.

De Rome le 26. Avril.

La ville d'Ylm a refusé ouvertement la contribution que le Compielle Imperial lui demandoit, & répondit au Magistat qu'il se voyoit en la resolution de l'assemblée de Ligurie. On fait marier cent eurs les Régions d'Italie : Mais on croit que le pailage leur sera refusé par ceux de Sieve & Franconie, qui ont des leuc force Soldats.

De la bente d'Allemagne le 10. Avril.

Les Imperiales les ont euey arrestez apres la prise de Francfort sur Oder, & attendent mille Hongrois que le Palatin leur doit envoyer, en style le quel ils joindront à la garnison de Landsberg, & autres troupes d'el. M. Leslejois groff, capables de résister d'ailleurs sans Suedois entrez en la Sylefie.

De Fribourg le 1. May.

Les Espagnols ne font point courtois, & ne trouvent point leur profit l'Etat de Milan que les pailages de Savoye soyent gidez par les Suisses, & dit-on que les Grands promettent d'entretenir 40000. hommes s'il on continue la guerre. A quoy les François repliquent, sans le ballet, qu'ils ne rendent point ce qui ils donnent sans une bonne exception du traitté de la paix des autres.

De Vienne le 1. May.

On leve des gens de guerre par tout l'Austrie, Sylefie, Moravie, Boheme, Baviere, & pais circonvoisins, qui donneront bien des affaires au Roy de Suede. Le Burgrave de Dona est retourné en Sylefie y prendre la conduite des armes. On ne doute plus de la paix d'Italie, ni de celle de Transilvanie. On a icy publié un Edict portant que, chaque maison paye deux florins dans le premier de May prochain, le fils de l'Empereur affligé du Duc de Fridland, s'en va en quai de Generalissime conduire les troupes qui retournent d'Italie, auquelles le doit joindre 24. mille hommes que le duc de Fridland.

De Vienne le 1. May.

Fac-similé de la première page du premier numéro de la « Gazette » de Théophraste Renaudot. « Recueil des Gazettes de 1631. » (Biblioth. Nat.)

Remarques sur l'Advertisement... Rompu à ces sortes de polémiques, il écrase la Faculté de façon élégante et spirituelle. Le petit livre est écrit sous forme de récit. Un compagnon imprimeur, Maschurat, chargé d'apporter au Grand Coq le libelle de Guy Patin, raconte ce qu'il a vu et la vie qu'on y mène. Il pensait, sur les dires de Guy Patin, trouver un tripot ou un mastroquet, il est tout mari de s'entendre interroger sur sa santé par un jeune médecin. Son étonnement n'a plus de bornes lorsque, ayant présenté son libelle, il en entend rétorquer un à un les arguments.

Qui fut bien étonné, ce fut votre pauvre ami Maschurat qui souspirait à toutes les fois que ce jeune médecin achevait de parler, et eût volontiers payé sa peine, encore ce ne serait à vous et à moy, et si vous eussiez été derrière lui tandis qu'il accommodait votre livre de la sorte pour le seul plaisir que j'eusse eu de voir les postures que vous eussiez faites.

La lutte menaçait de s'éterniser. Richelieu

(3) An a morsu canis rabidi phlebotomia? Doit-on saigner pour la morsure d'un chien enragé?



Saint Georges terrassant le Dragon, par Carpaccio. (Scuola di San Giorgio degli Schiavoni, à Venise).

LE CULTE DE SAINT GEORGES ET LE TRAITEMENT DE LA FOLIE CHEZ LES GRECS

Par le D^r LUCIEN LIBERT

Ex-Interne des Asiles de la Seine, licencié ès sciences, chargé de mission.

L'Orient présente pour le médecin un intérêt scientifique de tout premier ordre. Il lui permet de saisir sur le vif maintes pratiques qui furent, à n'en point douter, d'usage courant dans notre pays il y a plusieurs siècles. Voici quelques pages dues à notre collaborateur, le D^r Lucien Libert, sur le traitement populaire de la folie en Orient. On y retrouve toutes les croyances sur la possession démoniaque, qui conduisirent, en France, tant d'innocentes victimes au bûcher et qui survivent encore dans la plupart de nos campagnes. Notre distingué confrère, de par ses recherches nombreuses sur l'histoire de la psychiatrie, était particulièrement qualifié pour traiter dans les colonnes d'Æsculape le sujet si captivant, et si populaire dans tout l'Orient, de saint Georges de Cappadoce guérisseur de la folie.

DANS tout l'Orient le traitement religieux de la folie est, encore de nos jours, universellement pratiqué. L'étiologie de toutes les psychoses se résume en ce mot : *possession démoniaque*, et il est rare qu'un malade vienne à l'asile sans avoir fait un séjour de quelque durée dans l'un des nombreux monastères consacrés à la cure des maladies mentales. Ceux qui ont pour patron saint Georges sont particulièrement recherchés. Il en est de même des monastères dédiés à saint Dimitri, saint Théodose, saint Gabriel. En réalité la légende de ces saints est un mythe primitif du cycle folklorique qui n'a jamais existé. Les Grecs parent leurs couvents d'une plus ou moins miraculeuse légende, dérivée de vieilles superstitions locales : vertu curative de quelque très archaïque divinité du sol, transformée en saint Georges ou en saint Dimitri ou en quelque personnalité chrétienne plus problématique encore. Nous aurons en vue dans cet article le culte de saint Georges et le traitement de la folie chez les Grecs.

L'un des monastères de Saint-Georges a une réputation particulière. Il est situé à Prinkipo, l'une de ces ravissants îles des Princes que l'on aperçoit de Constantinople en pleine mer

de Marmara. Schlumberger a tracé de son excursion à Saint-Georges un tableau auquel on ne saurait rien ajouter (1).

Le couvent de Saint-Georges est universellement connu des touristes, célèbre entre tous par sa position merveilleuse, qui en fait le point le plus renommé des environs de Constantinople. Ses bâtiments de bois et son église, abrités par quelques grands arbres, se dressent sur le gigantesque promontoire qui domine Prinkipo, vers l'ouest, juste à l'extrémité opposée au village de l'île. On s'y rend par un de ces chemins ravissants, courant sur des pentes parfumées, sous les pins clairsemés, en vue des flots d'un bleu sombre, un de ces chemins tant de fois décrits par les voyageurs enthousiasmés et qui sillonnent de leurs courbes gracieuses tous ces beaux rivages des vieilles terres helléniques. On longe d'abord la route qui suit le bord de la mer sur l'un ou l'autre versant de l'île, jusqu'à ce col qui divise Prinkipo en deux parties distinctes et où s'élève, dans une clairière, un petit café rustique. On peut aussi gagner directement ce carrefour, en gravissant les pentes qui portent la partie haute de la ville ; on redescend de là sur le col par un bois de pins, le long d'une crête, d'où la vue plonge à droite et à gauche sur deux charmants coins de terre et de mer. Du petit café on l'on s'arrête d'ordinaire, un sentier, qui suit la pente méridionale du promontoire, grimpe au couvent parmi les bruyères, les myrtes et les tébéthines, poussant sur un gazon court et dru, tout embaumé des senteurs du thym et de la menthe sauvage. L'air est d'une pureté merveilleuse, sans cesse rafraîchi par les brises du large.

(1) Gustave Schlumberger, *Les Îles des Princes*, Paris, Calmann-Lévy, 1884, p. 246-251.

« L'enchantement est à son comble quand on atteint le monastère, ou plutôt la petite terrasse qui le domine, car les bâtiments pittoresques qui composent cet édifice sont situés un peu au-dessous du sommet, sur le versant qui regarde Halky. Abrités contre les vents par quelques grands rochers suspendus en gradins, au-dessus de la pente fort rapide, ils surplombent la mer à une immense hauteur. Cette folie encore, on ne saurait rêver, pour un monastère, pour cette vie d'adoration contemplative, qui réalise l'idéal de la vie cenobitique, une retraite plus admirable. Rien, dans cette superbe solitude, en face de cette mer semée d'îles riantes, de ces côtes dominées par des neiges éclatantes, rien d'humain ne vient troubler le moine songeur, rien ne ramène ses pensées aux mesquines réalités de ce monde ; partout le spectacle de la nature, dans sa parfaite splendeur méridionale, élève son âme vers le Créateur de toutes choses ; la main des hommes est bien loin et ne compte pour rien dans les sensations qu'il éprouve. C'est Marmara dans toute sa beauté, avec ses flots d'azur au ciel son bleu profond, avec ses rives verdoyantes, avec le fond lointain du golfe d'Ismid, tout environné de sombres forêts, avec ses îles, écries splendides, et cet éternel rempart des neiges de l'Olympe. Que cette mystique armée de rêveurs, d'ascètes enthousiastes, dont fourmillait l'immense famille des moines byzantins, devait choisir ces hauts sommets, ces hauts couvents des îles, ces inaccessibles et sublimes retraites du grand mont Saint-Auxentios et des forêts de l'Olympe ! qu'ils devaient aimer, en ces lieux tant élevés au-dessus des misères humaines, à se livrer tout entiers aux extases infinies, aux muettes méditations sur les troublants mystères du Verbe divin ! Il y a là, à quelques pas au-dessus du couvent, une terrasse naturelle, qui forme le haut du promon-

toire; on y trouve réunis tout ce qui fait le charme de tant de localités d'Orient, une source naturellement réputée miraculeuse, de beaux arbres, des rochers d'une teinte admirable.

« Hélas ! faut-il de dire, ce couvent si beau, dans cette position tant enviable, où devraient vivre et mourir des cloches bénédictines, passant de l'étude des grands faits du passé au pieux recueillement qu'inspirent tant de splendeurs naturelles, ce couvent, charmant entre tous, a été transformé depuis peu en un hôpital de fous, où quelques grossiers caloyers surveillent tant bien que mal de pauvres êtres atteints de ces maladies mentales, si rares en ces pays où la fièvre de la vie moderne n'accablait pas encore les battlements de tous les cours... Il fut y avoir en ce point, dès l'aurore de la vie monastique, quelque établissement de religieux. Jadis, également, de nombreux ermites, parmi lesquels beaucoup avaient joué, dans la société, un rôle considérable, avaient persévé de leurs blanches cellules les pentes sauvages de ce promontoire de Saint-Georges; ils affluaient aussi dans les autres îles. Il en existait encore plusieurs dans la première moitié de ce siècle. Tous ont aujourd'hui disparu, sauf un, m'a-t-on dit, qui habite une de ces extrémités les plus solitaires de Halky. »

La renommée de ce couvent, qui dépend de celui de Sainte-Laure dans la Péloponèse, dépasse de beaucoup la région de Constantinople. Il y vient, lors de la fête du saint, le 23 avril, des malades de la Grèce continentale, des îles de l'Archipel, de toute l'étendue de l'Empire ottoman, et, si les Grecs prédominent, toutes les nationalités néanmoins sont représentées. Les portes de la nouvelle église ont été offertes par un Turc guéri; un Israélite a donné une image de la Vierge, en argent, pour perpétuer le souvenir du miracle dont sa femme bénéficia.

Le véritable nom du saint est saint Georges Koudounas, c'est-à-dire saint Georges qui porte une cloche. On dit couramment dans le peuple en parlant d'un aliéné : « Il est bon pour Koudounas ! » S'agit-il d'une chose insensée ou invraisemblable ? L'interlocuteur vous répond : « Allez le dire à Koudounas ! » L'habitude antique était de mettre aux cou des aliénés une cloche pour signaler de loin leur présence, et saint Georges aurait été paré de cet attribut, lorsqu'on lui attribua la vertu de guérir les psychopathes.

Au sommet de la colline un humble café de bois, avec une terrasse pour les consommateurs est à gauche du sentier. La maison du prêtre et l'église se trouvent à droite.

Nous sommes reçus, au premier étage, dans un salon orné d'images pieuses et de portraits des principaux souverains d'Europe. Dans le couloir un tableau commémoratif de l'indépendance de la Grèce est suspendu au mur. Tout à côté s'ouvrent des chambres que le prêtre loue aux visiteurs désireux de passer quelques semaines dans cette oasis de paix.

Le grand psychiatre de ce lieu est le prêtre Dionysios, qui nous fait les honneurs du monastère. Selon lui, on aurait trouvé, il y a neuf cent vingt ans, une image de saint Georges avec une cloche au cou. Cette icône daterait d'il y a mille six cents ans. C'est un berger qui eut, pendant la nuit, une vision. Il suivit le fantôme jusqu'à l'endroit où était enfermée l'image. Le berger, à la suite de cette découverte, se fit moine. Il bâtit l'église; mais comme, avec

l'image de saint Georges, il avait trouvé une image de sainte Vlaherne, on construisit deux sanctuaires. Bientôt les malades accoururent en foule pour se faire soigner et l'on remarqua que le saint guérissait surtout les aliénés. C'est ainsi que s'établit la réputation qui s'est transmise jusqu'à nos jours, bien que le prêtre se plaigne à nous de ce que le monde n'a plus de foi. « Pourtant aucune maladie mentale ne résiste, dit-il, au pouvoir de saint Georges, et son succès est aussi grand avec les furieux qu'avec les mélancoliques. Tous jours on essaie la cure, jamais on ne refuse un malade, mais quand l'aliéné n'est pas

Ce sont des figurines d'argent, des clochettes, des maisons, des bateaux, des Saintes Vierges, et aussi toutes les parties du corps humain : mains, jambes, pieds, yeux et oreilles. L'usage est de rapporter une figurine en argent qui représente l'organe malade, guéri par le saint; quant aux clochettes, les moines les vendent cinq piastres et les malades doivent les restituer au couvent après guérison.

De l'église on descend dans un petit jardin en pente où se trouvent, sous l'église nouvelle, les anciennes chapelles; l'une est consacrée à sainte Vlaherne, l'autre dédiée à saint Georges est double et des anneaux de fer, fixés au sol, permettent d'y attacher les aliénés. Jamais ces derniers ne sont reçus dans l'église neuve.

Le bâtiment pour les aliénés se trouve au fond du jardin, sur la crête de la falaise qui descend en pentes très raides vers la mer. C'est une grande maison de bois qui comprend un rez-de-chaussée et un premier étage. Les cellules d'angle ont quatre fenêtres tandis que les autres n'en ont que deux. Les vitres sont cassées, il n'y a pas de meubles, rien qu'un simple matelas, mais la vue est incomparable dans ce site merveilleux.

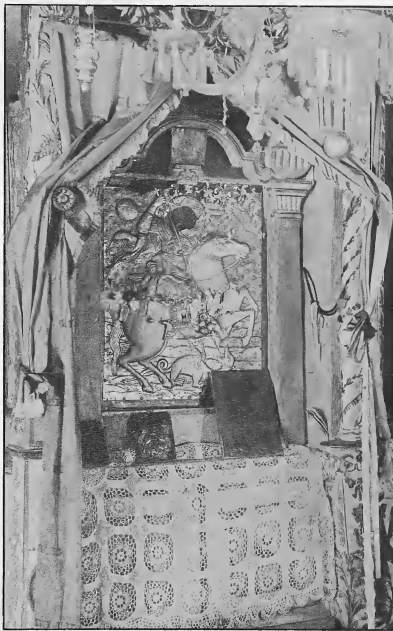
Au premier étage, comme au rez-de-chaussée, il existe une galerie de bois pour la promenade; celle du premier étage porte sur le mur intérieur des portraits du roi Georges, des chefs révolutionnaires crétois et une vue du Parthénon, le tout a été dessiné par un malade. Certaines cellules, réservées aux agités, ont des barreaux aux fenêtres; celles dont les fenêtres ne sont pas ainsi closes renferment des aliénés surveillés par leur famille. Il n'y avait au couvent de Prinkipo, lorsque je l'ai visité, qu'un seul malade, âgé de 27 ans, et dans lequel il était facile de reconnaître un dément précoce. Le traitement qui lui était appliqué est celui dont on use toujours dans le monastère :

1° Jeune obligatoirement pendant quarante jours, avec potage à l'eau et au riz, olives, un peu de pain, pas de viande ni d'huile, ni de vin ;

2° Tantôt l'aliéné reste dans sa cellule; tantôt, quand il est furieux, il est conduit dans la chapelle. On le couche sur les dalles, étendu sur un matelas. On l'attache à des anneaux par les pieds et par les mains, et on le laisse ainsi plusieurs jours jusqu'à ce que son agitation soit tombée.

3° Le prêtre récite des prières, fait des invocations magiques et lit des exorcismes consacrés. Aucun médicament n'est administré.

Le prêtre s'étend complaisamment sur ses succès thérapeutiques. Il a guéri tous ses malades, cette année, sauf une jeune femme qui, ayant perdu son fiancé, croyait le retrouver dans tous les hommes qu'elle rencontrait. Ce prêtre a le plus profond mépris pour nous qui croyons guérir les psychoses sans intervention divine. Il pense que nous venons vers lui à propos d'une maladie que nous n'avons pu soulager, et, comme nous allons redescendre vers Prinkipo par les myrtes et les térbenthines, il nous tend pour elle une clochette sacrée.



La Sainte Image de saint Georges à Prinkipo.

transportable, un de ses parents vient au monastère acheter une clochette qu'on passe au cou du malade. » Les moines s'efforcent, d'ailleurs, de séparer le malade de sa famille; et ils affirment, avec raison d'ailleurs, qu'un aliéné guérit plus rapidement lorsqu'on l'isole des siens.

Pendant l'été, il vient au couvent de Prinkipo deux à trois cents promeneurs, chaque jour. La moitié au moins entre dans le couvent et dépose des offrandes qui sont la principale source des revenus du monastère.

... Une église toute neuve est attendue à la maison du prêtre. Elle renferme l'image de saint Georges Koudounas, dont la figure émerge d'un manteau d'or, et, tout à côté, est une image de la Vierge. Les dons et les ex-voto sont accrochés aux icônes.

Un autre couvent de Saint-Georges jouit d'une renommée égale à celui de Prinkipo ; il est situé à l'ouest de la route de Bethléem, près d'Hébron, à proximité des Vasques dites de Salomon, dans le village de Devi-el-Khadi.

Musulmans et chrétiens, unis dans une même vénération pour le saint patron du lieu, en ont fait le principal asile d'aliénés de Jérusalem. De nombreux aliénés l'ont déjà visité et ont laissé des descriptions saisissantes des bâtiments et du traitement en vigueur.

Trois ou quatre fois par jour, écrivait le Dr Aubry en 1886, un moine grec, armé d'un vigoureux gourdin, se présente à l'aliéné et l'interroge. Si les réponses sont sensées, le moine se retire et le malade ne tarde pas à être rendu à la liberté ; mais si la réponse est insensée et autant de fois qu'elle se renouvelle, le malheureux reçoit un fort coup du bâton thérapeutique. Ce traitement ne rappelle-t-il pas le fameux traitement moral de Leuret ?

Nous avons voulu, après tant d'autres visiteurs, nous rendre au couvent de Saint-Georges, et en fixer l'aspect actuel.

C'était à la fin de l'hiver, alors que la dernière tempête soufflait en rafales sur le triste pays de Judée... Nous traversons d'abord des champs de blé, enclos de murs de pierre. L'horizon est fermé par une colline aride où croissent avec peine quelques oliviers. Le vent, dans un nuage de poussière, fait tournoyer les fleurs arrachées aux amandiers ; et toute la plaine parsemée de calendules des champs, foisonne de souvenirs bibliques. Ici est l'arbre sous lequel se réfugia la Vierge fuyant Hérode. Au haut d'une montée, dans les oliviers et les amandiers, près d'une humble citerne de pierre, les Mages aperçurent l'étoile, et l'on est surpris, tout d'un coup, de voir, au bord de la route, les somptueuses demeures des Bethlémites qui firent fortune en Europe ou en Amérique. Mais cette vision est brève ; voici, près du tombeau de Rachel, la plaine fleurie de silènes roses et un adorable cimetière arabe où des Bédouins apportent un des leurs, simplement enveloppé dans une grande étoffe persane.

Puis, Bethléem dépassé, c'est la lande pierreuse avec les chardons, les marguerites et les anémones rouges. La route bifurque non loin des ruines d'une forteresse, datant des croisades ; puis passe sous un arc de triomphe, surmonté de l'image de saint Georges terrassant le démon, et, au-dessus d'un bois d'oliviers, apparaissent le village de Devi-el-Khadi et le dôme bleu de son couvent. Autour du monastère on a défriché les champs de pierre et les vignes poussent parmi les fleurs sauvages.

Nous entrons dans la cour du couvent qui



Le Monastère de saint Georges à Prinkipo, dans la mer de Marmara, en vue de Constantinople.

ressemble, à s'y méprendre, à une cour de ferme, où les pigeons s'envolent avec un grand bruit d'ailes, tandis que les poules et les dindons cessent de picorer. Par un escalier de bois tout branlant, nous montons au premier étage, dans l'appartement des moines. J'ai eu soin de me munir, à Jérusalem, d'une lettre de recommandation de mon savant confrère, le Dr Mazarak, et le supérieur me reçoit avec toute la déférence, un peu hautaine, que l'on doit à un jeune... confrère !

Un épagneul est assis sur un divan ; sur une table, au fond de la pièce, une veilleuse brûle au-dessous d'une icône de Saint-Georges. Quelques chaises en paille et en bois, une table couverte d'un mauvais tapis constituent tout le mobilier. Des bouteilles de médicaments, des brosses, des bongies, des coiffures de prêtres traînent partout, dans un désordre indescriptible. Les prêtres sont coiffés d'une calotte de voyage noire avec des fleurs de couleur brodées. S'il faut en croire le supérieur, le couvent

23 avril, jour de la fête du saint. Des malades de toutes les confessions religieuses viennent chercher la guérison dans le couvent de Saint-Georges. Quelques semaines avant ma visite, un Bédouin avait failli étrangler le moine dans un accès de fureur. La durée du séjour dans le monastère est très variable. Un malade y est resté quatre ans. Le traitement est surtout basé sur une diète presque complète qui se prolonge jusqu'à amélioration. On enchaîne les malades et on lit, pour chasser le démon, des exorcismes ou bien les quatrains et cinquièmes psaumes de David. Le prêtre distingue deux sortes de folle : le « rhumatisme des nerfs », — la « possession démoniaque », de beaucoup la plus fréquente, celle où

l'action de la religion se fait particulièrement sentir.

Cet entretien terminé, nous descendons dans une cour intérieure où se trouve l'église, toute neuve. Elle est précédée d'un vestibule carré, d'un narthex où l'on met les fous. Dans l'église elle-même, contre une grande pierre, sorte de fonts baptismaux renversés, est appuyé un tableau qui représente saint Georges. L'iconoclastaurem en marbre, avec des figures d'anges sculptées, renferme une très vieille image de saint Georges. Les Arabes ont pour cette église, reconstruite sur les plans de l'ancienne, une vénération particulière. Ils s'y arrêtent fréquemment à leur retour de La Mecque.

Près de l'église, au milieu des oliviers, on construit le futur asile. Provisoirement le monastère ne reçoit pas de malades. Il y aura un bâtiment avec douze cellules ouvrant sur un couloir central ; cellules très larges et bien aérées. Dans les angles du fond de ces cellules deux anneaux sont disposés pour enchaîner

l'aliéné. De l'église, venant de l'autel, sort, par un tuyau de terre cuite, un paquet de chaînes fines. Elles traversent la cour dans une conduite, et, arrivées au pavillon des aliénés, chacune d'elles (il y en a douze) se rend à l'une des cellules. Ainsi chaque aliéné sera attaché par les mains et par le cou, au moyen d'une chaîne sacrée, qui ira puiser dans l'église la vertu curative de l'image de saint Georges ; et il faut que la croyance en cette vertu soit bien grande puisque les 200.000 francs dépensés pour la reconstruction de l'église et de l'asile proviennent de la contribution des malades ! Pour la plupart très pauvres, ils ne paient qu'en nature : moutons, beurre et œufs, que les prêtres revendent au bénéfice de l'institution.

Les couvents de Saint-Georges abondent dans



Bethléem.

aurait été fondé en 1178, et déjà, à cette époque, on y recevait des aliénés.

Il vient, par an, au couvent, deux cents à deux cent cinquante aliénés ; et l'affluence est surtout nombreuse, comme à Prinkipo, le

tout l'Orient. Rien qu'à Jérusalem il en existe trois. Le plus intéressant est le Saint-Georges Niképhourieh. On s'y rend par la route de la gare que l'on quitte, au bas des remparts de Jérusalem, pour monter dans un champ pierreux où, parmi les oliviers, fleurissent les moènes, les jacinthes et les véroniques, puis on longe des murs peuplés d'innombrables lézards, et l'on arrive au sanctuaire que garde une vieille femme, logée dans une mansuere délabrée qui domine la vallée de Hinnom. Le matin même, une aliénée est partie, après avoir suivi le traitement mystique; sur le seuil de la chapelle, je croise une femme qui vient annoncer l'arrivée prochaine de sa fille « malade de la tête »; et, en demandant au saint d'exaucer son vœu, elle a apporté, suivant la coutume générale, un petit flacon d'huile pour les lampes de l'église. La chapelle est taillée dans le roc; et une chaîne double, terminée par un gros collier de fer, est scellée dans la pierre à l'usage des aliénés. L'imposition du collier sur la tête suffit pour guérir la migraine. La gardienne nous le montre avec un respect mêlé de quelque effroi, elle a pris soin de le baisser, avant de le saisir, et elle le pose avec ferveur sur sa tête en invoquant saint Georges. Une citerne occupe le centre de la grotte. Le traitement est le même qu'à Bethléem; mais on lit aussi l'évangile de Saint-Marc qui a trait à la possession de Karazaa, et la prière de saint Côme et de saint Damien dont les portraits, surchargés d'ex-voto, font pendamment, à gauche du choeur, à l'image de saint Georges.

Un autre Saint-Georges se trouve à Jérusalem dans le quartier Juif; les Coptes en possèdent un troisième dans la rue des Chrétiens, et, chez ces derniers, les pratiques ne diffèrent pas de celles qui sont en usage chez les Grecs; mais le bras de saint Georges y serait conservé, et donnerait au couvent une puissance particulière. Le reste du corps du saint se trouverait à Lydda, entre Haifa et Jérusalem. Le sanctuaire de Lydda a été décrit par M. Clermont Ganneau, qui détaille très complètement le groupe complexe d'édifices qu'il comprend: église byzantine massacrée à la première invasion arabe, transformée en basilique médiévale, puis en mosquée à demi-effondrée dans la suite des âges, finalement restaurée aujourd'hui, mi-partie en mosquée, mi-partie en église grecque orthodoxe.

C'est dans une crypte qui, par suite de récents badigeons, n'a plus rien de son aspect primitif, que se trouveraient les restes de saint Georges.

En Égypte, l'Église copte de la Sainte-Famille au vieux Caire, les Saint-Georges de Tanta et de Zagazig sont le théâtre de traitements identiques à ceux que nous avons décrits.



Tombeau de Rachel.

depuis plus de vingt ans, consacré une grande partie de son labeur à mettre au point le problème hagiographique de saint Georges (1), et l'on peut maintenant se faire une idée rationnelle de la légende de ce saint.

Parmi les saints de l'antiquité, dit-il, nul n'a éclipse la gloire de saint Georges. Sa renommée s'est répandue dans toutes les parties du monde chrétien; l'Orient et l'Occident l'ont célébré avec enthousiasme en prose et en vers, dans tous leurs idiomes, et la littérature qui

Si l'on cherche à rassembler les souvenirs les plus anciens du culte qui lui fut rendu, on voit que Lydda

appelée à partir du I^{er} siècle Diopolis, est célèbre dans l'antiquité chrétienne et durant le moyen âge, par le sanctuaire de Saint-Georges où de nombreux pèlerins se rassemblaient autour de la tombe du martyr. La basilique de Lydda fut détruite en 1010 par ordre du Khalife Hakim. Relevée par le roi Étienne de Hongrie, elle fut renversée de nouveau par les musulmans à l'arrivée des Croisés. Quand ceux-ci furent maîtres de la Palestine, ils la rebâtitrent avec magnificence. Mais elle fut de nouveau ruinée par Saladin, en 1191, et les ruines en existent encore.

De Diopolis le culte de saint Georges s'était répandu en Syrie, en Égypte, et même en Abyssinie. Athènes avait également son saint Georges au moyen âge, et, dès le VI^e siècle, le saint était honoré en Italie et en Sicile. À la même époque, on possédait de ses reliques dans les Gaules, et l'évêque de Mayence, Sionius, lui avait élevé une basilique. Le plus ancien récit que nous possédions sur saint Georges remonte à une époque assez reculée, puisque « le palimpseste de Vienne, qui contient les fragments du texte grec, est daté par de bons connaisseurs du V^e siècle. » L'empereur des Perses, Datanus, convoque par un édit soixante-douze rois et menace les chrétiens des plus affreux supplices. Georges de Cappadoce, commandant militaire, arrive à la cour de l'empereur, distribue ses biens aux pauvres, et adopte la confession du Christ.

Frappé de coups de marteau, déchiré par l'épée des assistants, il est jeté en prison. Le Christ lui apparaît, le réconforte, lui annonce que sa passion durera sept ans; il mourra trois fois, et trois fois il ressuscitera avant de mourir définitivement. Le lendemain, il est jeté sur une roue armée de tous côtés de pointes et de glaives. Il est taillé en dix parties. Ses os sont jetés dans un puits. Mais, tandis que le roi est à table, Georges ressuscite. Ramené au tribunal, le saint est soumis à de nouvelles tortures. On lui verse dans la bouche du plomb fondu, on lui enfonce dans la tête soixante clous rougis au feu. Puis il est suspendu, la tête en bas, au-dessus d'un brasier. Reconduit en prison, il voit le Christ pour la seconde fois. Le lendemain, il est scié en deux et jeté dans une chaudière avec du plomb et de la poix. Nouvelle résurrection. À son tour saint Georges ressuscite les morts et les baptise. Il rend la vie à un aveugle sourd et paralysique. Il est à nouveau battu, déchiré. Il ressuscite une troisième fois. Il brise les idoles dans le temple d'Apollon, et, frappant du



La maison de saint Georges et du Dragon, à Lydda.

s'est inspirée des combats du grand martyr, du victorieux par excellence, est une des plus touffues dont l'hagiographie fournisse l'exemple. »

(1) Hippolyte Delchaye. *Les Légendes grecques des saints militaires*. Paris 1909.

piéd la terre, engloutit Apollon qui confesse qu'il est un ange déchu. Saint Georges est alors immolé après avoir fait enfanter par le feu du ciel l'empereur et les soixante-douze rois.



Anubis à tête de chacal écrasant Typhon-Set incarné ici dans le crocodile. Ce rôle de vainqueur du Prince des Ténèbres revient plus fréquemment à Horus, fils d'Osiris, qu'à Anubis, son frère.
(Gravure de Varin, XVIII^e siècle.)

Une seconde légende, celle de la Passion de saint Georges, relatée au manuscrit 1660 du Vatican, atténue l'invasibilité de la tradition précédente. Le manuscrit est daté de l'an 916. Le saint subit toujours des supplices épouvantables, mais plusieurs épisodes ont disparu. Le roi Datanus est remplacé par Diocletien, les trois résurrections on fait place à trois guérisons miraculeuses. Toutes les légendes qui se sont succédées sont les transformations graduelles d'une même légende primitive que l'on a dépouillée d'une série de traits suspects et où l'on a fait entrer des incidents inventés de toutes pièces par les hagiographes et quelques événements historiques arbitrairement choisis. Néanmoins, il est très probable que saint Georges a véritablement existé. En effet, déclare le P. Delehaye, saint Georges avait

Aussi un certain nombre d'auteurs ont-ils cherché à identifier d'une façon précise la figure du martyr de Lydda. Les uns ont voulu voir, dans saint Georges, bien à tort, semble-t-il, « le martyr anonyme » dont parle Eusèbe, et qui paya de sa vie le crime d'avoir lacéré à Nicomédie l'édit de persécution.

D'autres auteurs l'ont identifié avec l'évêque Arien d'Alexandrie, Georges de Cappadoce, qui fut massacré sous Julien. Les reminiscences de l'histoire de cet évêque sont incontestables, mais on peut penser que les deux personnages ne sont pas identiques ; d'ailleurs

cette identification ne pourrait « rendre compte d'une façon satisfaisante de la localisation en Palestine du culte de Georges d'Alexandrie ». On a voulu également reconnaître dans saint Georges, saint Heliidius dont la fête tombe précisément le 23 avril, jour de la saint Georges. Mais une date seule ne suffit pas pour créer une identité, et on s'expliquerait mal pourquoi le centre du culte d'Heliidius se serait transporté de Mésopotamie en Palestine.

Parmi les histoires merveilleuses dont s'orne la vie de saint Georges, l'une d'entre elles a eu une fortune considérable. C'est celle de la victoire de saint Georges sur le Dragon. Le récit qui en a été publié, d'après une copie du XI^e siècle, se trouve très rarement dans les manuscrits grecs : « En ce temps-là, il y avait un roi, nommé Selbios, méchant et idolâtre, et près de la ville, un lac, et dans le lac, un affreux Dragon... » Le héros délivre la fille du roi, débarrasse le pays du monstre, et l'exploit de saint Georges a pour épilogue la conversion du roi et de toute la ville. Tous reçoivent le baptême de la main de l'évêque Alexandre, appelé par saint Georges. La légende de saint Georges, vainqueur du Dragon, apparaît tardivement au VI^e ou au VII^e siècle dans l'histoire du saint.

Ce point a une grande importance, car certains auteurs ont voulu voir dans la légende du Dragon l'élément caractéristique du cycle de saint Georges. M. Clermont-Ganneau, entre autres, s'est fait le défenseur de cette opinion (1).

Le culte de saint Georges, dit-il, semble avoir été introduit à Lydda de très vieille date, et contient certains éléments très curieux d'origine païenne. A l'époque de la conquête arabe, les envahisseurs le trouveront sous la forme d'une église byzantine qui avait été précédée peut-être par une autre plus ancienne. Les musulmans s'emparèrent à leur tour de la légende chrétienne, et l'adaptèrent d'étrange façon suivant le procédé que j'ai proposé de désigner par le terme d'*iconologie*, c'est-à-dire du mythe dérivé de la venue de représentations picturales ou plastiques. Il est raconté, dans une tradition qui a l'aspect d'un vieux récit et qui a trouvé beaucoup de faveur dans le peuple, que Jésus doit tuer Dayal (l'antéchrist) à la porte de l'église de Lydda. Ceci n'est autre chose que l'interprétation fantaisiste de quelque bas-relief, ou n'importe quel de même genre, qu'on peut supposer avoir orné la porte de l'église et qui aura vivement impressionné les Arabes. A leurs yeux, saint Georges est devenu Jésus, et le Dragon Dayal.

M. Clermont-Ganneau ajoute :

Le procédé par lequel les chrétiens avaient déjà constitué leur légende de saint Georges et le Dragon avait été identique. Ils l'avaient puisée dans une représentation populaire

égyptienne de basse époque où le dieu Horus avec sa tête de facon apparaît, à cheval, dans l'uniforme d'un officier de la cavalerie romaine, percant avec sa lance le dieu Set-Typhon qui a la forme d'un crocodile. Le fait que l'empereur Constantin a été représenté lui-même, sous une forme allégorique analogue, doit avoir contribué à populariser cette représentation aux premiers

(1) Clermont-Ganneau. Horus et saint Georges. Paris, Didier, 1877.

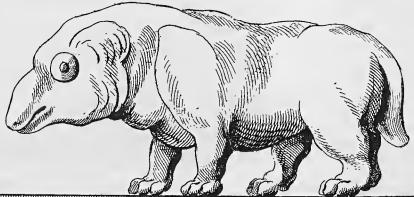
temps chrétiens. Le point de départ de la légende semble avoir été une représentation alexandrine de Diocletien (Jovius), sous les traits de Jupiter-Horus, à cheval, transporté de sa lance le crocodile de Typhon-Set.

Il n'y a là, pour les hagiographes de carrière, que des arguments sans valeur. La prétendue analogie égyptienne est toute fortuite, et ne dépasse pas d'une ligne la portée des rapprochements accidentels, en vertu desquels tout cavalier peut ressembler à un cavalier comme un nègre à un autre nègre,

Il serait bien étonnant, certes, que, cherchant à se propager au milieu de la civilisation gréco-romaine, l'Eglise eût emprunté pour parler aux peuples une langue entièrement nouvelle, et qu'elle eût systématiquement répudié toutes les formes ayant servi, jusque-là, à exprimer le sentiment religieux. Mais il faut néanmoins se garder des assimilations hâtives et superficielles.

De ce que l'on représente, dit le P. Delehaye, Horus à cheval percant de sa lance un crocodile, il ne faut pas se hâter de conclure que saint Georges, que l'on représente également en cavalier, tuant le Dragon, est identique à la divinité égyptienne, outre que la plupart des saints guerriers ont été représentés à cheval, et que la vue de n'importe quelle statue équestre pouvait suggérer ce type iconographique, la légende de saint Georges, vainqueur du Dragon, légende sans attache aucune avec le dieu Horus, devait amener les artistes chrétiens à donner à l'image du saint la forme désormais consacrée.

Ainsi nous sommes arrivés à préciser la légende de saint Georges et à en serrer de près les éléments caractéristiques. Un point cependant mérite de retenir toute notre attention, car il est la raison même de cette étude : quelle est la raison du rôle de saint Georges dans le traitement des aliénés et les origines mêmes de ce folklore du Khâder. Je me suis adressé pour résoudre ce problème à mon savant ami, le R. P. Hugues Vincent, de l'Ecole Biblique Saint-Etienne de Jérusalem, qui, aux côtés du R. P. Lagrange et des autres dominicains de l'Ecole, accomplit, depuis vingt ans, une œuvre à laquelle on ne saurait rendre un assez juste hommage. J'ai reçu de sa part l'accueil le plus empressé ; grâce à sa vaste érudition qui n'apparaît nulle part ailleurs avec plus de lumineuse évidence que dans son beau livre sur *Chanaan*, grâce à son inlassable bonté, j'ai pu mener à bien une grande partie de la tâche que je m'étais proposée. Nos promenades au crépuscule, dans les jardins de l'Ecole, restent pour moi un des souvenirs les plus exquis de mon



Typhon-Set, Prince des Ténèbres et du Mal, frère d'Osiris, incarné ici dans l'hippopotame.

(Gravure de Varin, XVIII^e siècle.)

voyage d'orient. Voici donc les idées du savant dominicain sur ce problème si dur.

Si l'on envisage les traits de la nature et des idées religieuses du rameau le plus important de la race sémitique : les Cananéens, on voit que le plus fondamental de ces traits pourrait s'appeler d'un mot baroque mais très concret : le *naturalisme*.

Être complexe d'énergie et de mollesse, de volonté rude et tenace et d'apathie languoureuse, d'endurance et de sensibilité, de positivisme brutal et d'imagination ardente, le sémita cananéen a toujours mêlé et mêlera toujours de façon confuse le monde visible et les éléments supra-sensibles. Il a créé un monde d'êtres bienfaisants ou malfaisants qu'il s'ingénie à se concilier ou à conjurer. Le grand « premier rôle » de ce panthéon naturellement fort touffu a été depuis toujours, la personification des forces de la nature.

Pour des populations surtout pastorales et agricoles, dans des contrées où les conditions géologiques et climatiques conditionnent la vie d'une façon relativement précaire et dure, le Dieu ou plutôt le *divin*, ce sera surtout l'être invisible qui régit l'évolution annuelle de la nature, celui qui féconde le sol par les pluies, qui fait reverdir le gazon au printemps, mûrir les moissons et les fruits, multiplier les troupeaux... et le reste à l'avenant. De très bonne heure, on voit apparaître cette personification *naturaliste*, la même qu'exprime depuis des siècles le mot pittoresque et *khâder*, « le Verdoyant », il faudrait presque dire « celui qui est la cause de la verdure » et qui en est la cause dans tous les sens. Le Khâder est aussi bien le Dieu à qui il faut confier le grain de blé jeté dans le sillon que le Dieu à qui il faut recourir pour qu'une brebis ait des agneaux nombreux ou pour qu'un mariage soit heureux. Que la moissonne soit frappée par la maladie, que le troupeau languisse, que la moisson ou le pâturage prenne mauvaise allure, vite on vove une offrande proportionnelle : un enfant qu'on *rachètera*, un agneau ou un veau qu'on immolera, des fruits qu'on donnera... et le Khâder intervient... à moins qu'un mauvais œil des puissants en que n'importe lequel des innombrables djinns malfaisants ne rende vains les



Frémiet. — Saint Georges terrassant le Dragon.

plus puissants moyens employés pour se concilier le « Vivificateur, le Verdoyant, le béni Khâder ». Et depuis des siècles, le Khâder c'est saint Georges ! Entre le stade purement mythologique, résumé brièvement jusqu'ici et le stade syncrétiste si étrange à constater dans l'Orient et surtout dans la Palestine actuelle, il est intervenu :

1° La transformation merveilleusement profonde du christianisme dans l'ensemble des notions religieuses de l'humanité ;

2° Ce fait concret d'un martyr du nom de saint Georges dont la vertu surnaturelle a occasionné un culte promptement populaire dans les milieux chrétiens ;

3° L'amalgame d'éléments légendaires aux éléments historiques de la vie du saint Georges réel ;

4° Enfin l'amalgame du cycle légendaire du vrai saint Georges avec le « Khâder » mythologique, moyennant quelques analogies plus ou moins vagues, discernées par l'imagination populaire.

Pour saisir par quelle voie le folklore devait promptement aboutir à fonder le nouveau cycle légendaire chrétien et le cycle mythologique séculaire, on peut se remettre en mémoire les nombreux phénomènes groupés par les folkloristes de notre propre France, les Cosquin, les Sébillot etc, de vieux rites païens doman, ici ou là, naissance à des saints de contrebande, ou tout au moins christianisés et devenant des cérémonies du culte catholique parfaitement raisonnables.

À ces conditions générales du syncrétisme s'ajoutent, ici, les conditions banales, combien puissantes, du mélange des races, des bouleversements politiques. Et tout cela, dominé par la condition fondamentale, (le caractère héréditaire analysé au début de ces réflexions) a produit presque logiquement ce que représente aujourd'hui le cycle Khâder : saint Georges.

Et pour en venir enfin au rôle du Khâder dans le traitement des maladies mentales, il est permis de se demander si ce n'est pas tout bonnement parce que le *Vivificateur* doit vivifier la partie intelligente de l'être humain, comme il vivifie son être purement animal. Toute maladie, pour les populations de Palestine, est le fait d'un mauvais vouloir d'un djinn néfaste. Mais très spécialement, l'altération mentale est le fait d'une possession funeste de la part d'une force divine. Si la folie est calme et bénigne, on considère volontiers celui qu'elle frappe comme une sorte d'élite privilégiée et en quelque manière divinisée. Si elle est violente et douloureuse, on songera à pacifier le djinn néfaste. Et à qui recourir pour cela ? On se tournera vers le Dieu bienfaisant par excellence : saint Georges ; le Khâder !

DEUX SONNETS

Par le D^r P. FINET

Ancien Interne des Hôpitaux de Paris.

Nous avons puisé selon notre caprice parmi les sonnets de notre compatriote et ami le D^r Finet. Nous dirons un jour prochain sans doute comment s'associent en ce chirurgien-poète une âme de rêve et un esprit de décision. Il nous plaît pour l'instant de faire goûter à nos lecteurs son sens instinctif du rythme et de l'image.

POUR FRANÇOIS HELME

En marge...! vous narguez la plaque et la rubrique :
Sur votre front pourtant s'amasse le laurier :
C'est que vous fréquentez sous le divin portique
Où la Science et l'Art viennent communier.

C'est qu'aux champs de l'Idée, inlassable ouvrier,
Héraut clair du progrès, Prince de la critique,
Pour notre fin régal vous savez enrober
Le pain lourd du savoir de confiture attique

Glorieux avatar aux destins grandissants !
Car déjà le profane aussi se désaltère
Avec l'exquis breuvage — au léger goût d'encens —

Des sucres de votre esprit et du miel de vos mots.
Ainsi vous triomphez en des chemins nouveaux
Sans être un fils ingrat, car la Science austère

Vous doit la fleur piquée en ses graves bandeaux.

POUR ROBERT MARQUÉZY

Malgré qu'à son manteau s'effiloche la ganse
Et qu'à son feutre l'âge ait mangé la couleur,
Mon Rêve, pour payer une dette d'honneur
S'incline devant vous, ô Roi de l'Élégance.

Il erre étrangement s'il croit que le l'encense
A cause de son art votre habile tailleur :
Les beaux habits que j'aime habillent votre cœur
Et c'est votre âme dont j'admire la nuance.

J'aime aussi cette horreur des taches et des plis
Qui vous durcit les yeux, lorsque des malappris
Vous frôlent sans façon ou n'ont pas les mains nettes.

Et j'aime qu'à dessein la nature ait mêlé,
Pour vous défendre mieux fodes ules indiscrettes,
Aux laines du tissu quelques crins de fierté.

D^r P. FINET.

YONG-FOU, JOYAU CÉLESTE MONSIEUR DE PÉKIN

Par le D^r JEAN AVALON

Après lecture du beau livre récemment paru de Louis Carpeaux, notre ami Jean Avalon s'est inspiré, dans la rédaction des lignes qui suivent, des chapitres les plus colorés et les mieux adaptés au caractère de notre revue. La vieille Chine légendaire aura vécu bientôt et l'heure est opportune, avant que la Chine nouvelle se soit éveillée tout à fait, d'en dire le charme, la poésie, voire la cruauté parfois, et ce que Dante appelle la « luxure du sang ». Par ailleurs on ne saurait trop vanter « les vertus de ce peuple industrieux, économe, inventif, qui s'éclairait à la lumière du gaz dès le vi^e siècle de notre ère, et qui était travailler à l'heure où les Athéniens et les Romains méprisaient le labeur manuel qui fait la fortune des nations ». Dès le xvi^e siècle, le P. Athanasie Kircher portait ce jugement sur le peuple chinois : « il n'est pas un fétu qu'il laisse perdre et ne mette en quelque usage. »

UNE mer de petites maisons uniformément semblables, aux toits recourbés entourés de murs bas et de quelques arbres chétifs, une mer d'où émergent des pagodes recouvertes de tuiles vernissées jaune d'or, la couleur impériale, telle apparaît Pékin, la ville mystérieuse, ceinte de murailles bastionnées, semblable à quelque monstre accroupi à l'intérieur de sa colossale carapace de pierre.

Une clameur ininterrompue s'en élève : c'est

Barbares d'Occident, et que M. Louis Carpeaux, l'un des fils du génial sculpteur, nous dévoile en un livre original, coloré, captivant comme un roman (1).

Pékin s'en va ! Une Chine nouvelle s'éveille, éprise des idées modernes, et la Chine légendaire a vécu. Et c'est cette Chine d'hier que M. Louis Carpeaux a admiré, et qu'il regrette car il en a goûté la saveur.

Chaque épisode de son récit est un tableau attachant de la vie chinoise si curieuse, et chacun d'eux soulève un coin du voile qui dissimule à nos yeux d'Européen l'âme mystérieuse du Céleste Empire.

Il faudrait, pour donner un reflet exact de ce qu'a vu Carpeaux, analyser toutes les scènes racontées, noter tous les types qui défilent au cours de pages pleines de vie...

Nous n'en voulons retenir que trois, Yong-Fou, Joyau Céleste, et Monsieur de Pékin, trois types qui symbolisent trois aspects curieux de la Chine, et qui sont plus particulièrement susceptibles d'intéresser les lecteurs d'Æsculape.

Voici Yong-Fou, Mademoiselle « Grande Jeunesse », que sa famille besogneuse a vendue, toute jeune, à une de ces maisons de débauche où les Chinois aiment à venir plutôt pour se rencontrer, causer, fumer, boire du thé...

Qu'elle est jolie dans sa longue tunique de soie bien ciselée qui moule sa ligne souple et élancée. Les yeux magnifiques, qu'à la mode chinoise elle tient entrouverts, semblent regarder sans voir et, dans son visage inanimé, seules palpitent légèrement les narines délicates, au-dessus des lèvres sensuelles et closes.

Elle n'est pas fardée, pas fleurie; son teint d'ivoire pur brille doucement sous l'ébène de son abondante chevelure ramenée par devant et nattée par derrière, suivant les ancestrales coutumes des Chang-Haïtaïses.

Sous la tunique de soie tendue, on devine le corps d'ivoire exquisement lascif et proportionné, soigneusement épilé, le cou délié, les épaules harmonieusement tombantes; on voit la fuite des hanches gracieusement incurvées, la délicatesse des attaches : l'on rêve de la peau veloutée, délicieusement satinée.

Avec beaucoup d'insistance et pour un prix dix fois surfait, vous obtiendrez du maître du logis qu'il vous la fasse chanter. Et si vous vous laissez prendre à son charme, comme une douche glacée, ces paroles calmeront subitement les élans de votre cœur enflammé :

— Je suis chanteuse, je ne me donne pas...

Si tu veux m'épouser, paie au propriétaire, mon maître, la somme de trois cents dollars : c'est le prix que je veux actuellement.

Voici Joyau-Céleste, le favori de l'Empereur, un de ces Sian-Kone qui font les délices des vieux mandarins. Car les Chinois, gens prodigieux, qui relèguent la femme au gynécée et



Yong-Fou, courtisane de Pékin.

le peuple chinois en rumeur qui, de toutes parts, crie, s'agite, grouille dans les grandes artères encombrées : charrettes rapides traînées par des mules élégantes qui, sans ressorts, sautent de chaos en chaos, transportant quelque lettré au visage émacié, chaussé des traditionnelles lunettes, longues files de petits ânes ou de chameaux velus, mendiants à moitié nus sous des loques infâmes, couverts de crasse et de vermine, une multitude d'enfants criards, mal tenus, roulant pêle-mêle avec les animaux, et sur cet ensemble grisâtre, les femmes à petits pieds jetant la note violente de la soie brodée qui les pare; tout un peuple curieux dont les mœurs nous surprennent étrangement, nous les



« Joyau Céleste », le favori de l'Empereur.

ne lui demandent que d'assurer leur descendance, ont créé un troisième sexe, le « Sian-Kone » ou semble femme.

Vendus généralement par leurs parents, les Sian-Kone sont des leurs premières années confinés au fond des yamens pour obtenir un teint d'ivoire pur. Destinés à procurer à l'esprit la jouissance à laquelle il a droit aussi, leur culture intellectuelle est menée de pair avec leur éducation physique. Après des vieux lettrés, leurs adorateurs,

ils parodièrent le rôle antique et regretté des fameux hétaires grecques, comblées de science et de beauté! Ce sont des Adonis et des Narcissus intellectuels, plus simplement des hétaires. Ils connaissent les philo-

(1) Pékin qui s'en va, par Louis Carpeaux, Maloïne, édit.



Le Bourreau de Pékin.

sophes, et, en paroles, cherchent toujours à rapprocher leurs actes des théories des grands hommes, si touffues et si larges qu'il y a sans cesse moyen de les interpréter pour sa propre satisfaction. Ils ont la mémoire bourrée de poésies et improvisent des vers exquis.

A vingt ans, ces délicieux éphèbes, épuisés de caresses, seront impitoyablement jetés à la rue et tomberont à la plus basse prostitution, mais jusque-là ils auront fait le bonheur d'un Céleste puissant.

Il faut citer en entier cette page où M. Louis Carpeaux nous montre les Sian-Kone arrivant à la fin d'un banquet offert par un riche mandarin.

Tous plus délicieux les uns que les autres, habillés en femme mais non fardés, ils s'avancent endoyants dans leurs longues tuniques de soie bleu ciel, leur fine tête d'ivoire, où ressortent merveilleusement les grands yeux noirs, émergeant d'un haut collet à la Médicis.

Chacun avais le Céleste puissant qui, depuis des années, lui fait une cour désespérée, va gracieusement se poser sur ses genoux et lui gazouiller de jolis compliments de bienvenue...

— Votre Excellence est plus fraîche que la rosée du matin printanier; son costume somptueux fait baisser les yeux à son indigne serviteur tout troublé, n'osant la regarder...

Et le vieux Céleste d'une voix émue, de murmurer. — O âme de mon âme, poésée de mon cœur, papillon de mes pensées, aie pitié de mon infortune, vois combien je tremble devant ta beauté unique...

« O toi qui réunis toutes les séductions, toi mille fois plus gracieuse que la femme la plus désirable, toi qui possèdes toute la joliesse de la femme et toute la beauté de la femme, toi qui n'es ni un homme, ni une femme, mais la Beauté parfaite incarnée, exauce les prières de ton misérable adorateur prostré...

« Sa personne, sa fortune entière, sont à tes pieds. Ne sois pas cruel, abandonne-lui tes chères petites mains bien-aimées ».

Alors ce fut un tableau digne du pinceau du plus grand maître!

Tandis qu'à voix discrètement recueillie, s'exhalaient ces déclarations insensées, les délicieux Sian-Kone, éviscérés par les yeux des grands capiteux, abandonnaient leurs minuscules mains fines à leurs adorateurs sémiles, et ceux-ci, dévotement, les pressaient doucement, longuement, dans leurs puissants doigts osseux, desséchés.

Ils se regardaient dans les yeux et vers ces visages d'éphèbes au modelage parfait, aux magnifiques yeux noirs veloutés, par d'immenses cils ombragés, à la bouche sanglante, perlée, souriante, se penchaient

muettes d'extase les très ravagés, aux longs traits accentués, ridés, parcheminés des vieux Tartares amoureux...

Voici enfin M. de Pékin, une des plus curieuses figures, certes, du Pékin qui s'en va, bourreau sexagénaire qui a exécuté plus de cinquante mille individus et parmi eux de hauts mandarins et des princes du sang. A plusieurs reprises nous retrouvons au cours du récit son visage terrible où brillent faiblement deux yeux vireux au milieu d'un amas de rides, car les exécutions sont fréquentes en Chine, et M. Louis

Fou-Tchou-Li avait été condamné à être brûlé vivant, supplice le plus redouté et qui produit le plus grand effet sur le peuple assemblé, car la façon de faire des Chinois est toute particulière.

On entonne dans la bouche du condamné deux litres de pétrole et on enfonce une longue mèche pénétrant presque dans l'estomac. Le feu est alors mis à la mèche; le pétrole s'enflamme et le supplicié, crachant une immense gerbe de feu, explose.

Heureusement pour Fou-Tchou-Li, la mansuétude de l'Empereur a changé ce supplice trop cruel en la mort lente par le découpage en morceaux.

Et le malheureux est là, au centre de la place, nu, attaché à un poteau.

Tout autour se presse une foule innombrable que suffisent à maintenir quelques policiers armés de fous et de bâtons; silencieuse, elle attend.

Mais voici que M. de Pékin, impassible, s'avance un couteau à la main.

Le supplicié suit des yeux l'acier qui entame son sein gauche. Il se crispe sous la douleur, ouvre la bouche, n'a pas le temps de crier, car d'un coup brusque, le bourreau vient de lui couper la trachée artère...

Fou-Tchou-Li est un pauvre diable: s'il eût pu payer l'exécuteur, la lame lui eût traversé le cœur...

Le supplicié se crispe sur son poteau, avec des allures plus effarantes de Christ crucifié, sans pouvoir crier, ainsi que l'exigent les rites respectés.

C'est alors le sein droit enlevé en un tour de main. Les aides présentent un nouveau couteau: l'exécuteur, d'une main sûre, tranche le biceps successivement...

Tandis que se contracte horriblement le malheureux Fou-Tchou-Li, d'un geste ample et rapide, M. de Pékin détache toute la masse musculaire des cuisses qui va rejoindre dans un panier ensanglanté les chairs ensanglantées déjà jetées...

La tête se renverse à ce moment, le coma envahit la face convulsée.

Le couteau gauche est aussitôt attaqué; deux aides brisent en tournant l'avant-bras, et l'immense douleur fait renaître une minute le moribond...

... Soudain survient un incident tragique...

Dans une poussée formidable, la foule semble projetée vers le malheureux exécuté; le bourreau et ses aides sont acculés au poteau fatal qui

Carpeaux nous fait vivre l'horreur de ces scènes atroces de décollation, et de strangulation.

Coiffé d'un bonnet Louis XI et revêtu d'un tablier de peau tout maculé de sang des précédentes exécutions, il attend impassible à côté du poteau fatal, près de ses couteaux de toutes tailles, les grands pour la décollation, de plus petits pour le découpage...

Car la justice céleste aime les supplices raffinés.

Et la scène du découpage de Fou-Tchou-Li est effrayante.

Coupable d'un meurtre sur la personne d'un prince,



Le dépeçage de Fou-Tchou-Li vivant.



Le Boddha vivant, au Temple des Lamas.



Eléphant des tombeaux des Mings.

est presque renversé avec son tronc mutilé...

M. de Pékin, saisissant vivement dans le panier un lambeau de chair ensanglantée, en fouette les visages de la foule épouvantée...

Peut-on rien rêver de plus horrible, si ce n'est peut-être l'impassibilité et l'indifférence de ce peuple devant de telles atrocités.

M. Louis Carpeaux ne s'est pas contenté d'étudier et de nous montrer l'âme chinoise : il nous apporte aussi d'intéressantes études sur l'archéologie chinoise que nous ne connaissons guère jusqu'ici que par les marchands de potiches.

Les merveilles des temples défilent sous nos yeux et c'est pour l'auteur l'occasion de préciser les origines de la religion du Céleste Empire, du lamaïsme, bouddhisme réformé, qu'établit le grand Pontife Tsoung-Kaba avec le concours d'un missionnaire catholique. Le temple de Confucius, entièrement construit de briques vernissées, les ruines du temple jaune où sont conservées les reliques des saints bouddhistes, le temple de Lamas avec son « Grand Bouddha » colossal et ses 500 minuscules bouddhas d'or dans une pièce de bois de fer merveilleusement fouillée.

Dans l'un des pavillons se trouvent les bouddhas procérateurs, tout recouverts de soie jaune. Je voulais faire lever cette soie pour les photographier, mais le bonze qui m'accompagnait m'ayant affirmé qu'on lui confierait la tête si on le savait, je dus lui donner un dollar pour le décider. Je ne vis rien de bien curieux, sinon Bouddha chevauchant plusieurs femmes et en possédant d'autres renversées sur un cheval et sur un cochon qu'il montait; figures allégoriques, indiquant que, dans l'esprit bouddhique, la femme doit servir aux plaisirs de l'homme et être sa perpétuelle esclave.

Ces dieux impudiques ne sont pas dévoués au public vulgaire.

Et voici la description de la grande céramonnie du Koutoukou, au Temple des Lamas :

Dans la grande cour intérieure, ils sont douze Kampous, sur des coussins jaune d'or assis, les jambes croisées dans l'héréditaire attitude des Pontifes orientaux. Leurs belles têtes aristocratiques, blanches par l'âge, respirent le recueillement et la naturelle dis-

tion. Elles rappellent les beautés du passé et toute la noblesse de cette race tibétaine qui surprend par ses splendeurs types aryens remplis de finesse et de mansuétude.

L'on drapait majestueusement les grands dignitaires accroupis. Devant eux se dressait la foule du peuple, contenue à grands coups de lanières par des novices déguisés en fous, vêtus de blanc et masqués d'une tête de mort. Le Bouddha incarné est dans le Temple, prostré en de profondes méditations, et sur les paliers de marbre déboulissant s'étage la multitude des femmes chinoises aux costumes trop voyants, aux visages trop fardés, presque rouges, venues lui demander d'un fils l'heureuse maternité.

Soudain s'ouvrent toutes grandes les portes sacrées; les Pékinoises apurées, malgré leurs petits pieds torturés, se pressent vivement, tandis que s'agitent leurs coiffes fleuries pour laisser passer le Dieu vivant qu'elles rêvent de toucher, faveurs très chèrement en secret accordées...

Puis ce sont les Si-Lings, tombeaux des grands Empereurs de la dynastie géante des Tsings. Ils occupent un site enchanteur que décorent des ponts de marbre blanc, des pagodes gracieux, des statues de pierre et de bronze.



Brûle-parfum des tombeaux des Si-Lings.

Là dort à jamais le grand empereur Young-Cheng, la tête posée aux pieds de la haute chaîne mongolique terminant la funéraire vallée, et elle-même dominée par la fantastique grande muraille de Chine. Il occupe le centre de Si-Lings, et cet honneur posthume lui est bien dû, à lui qui instaura définitivement la dynastie manchoue des Tsings, créée par son père Choung-Ché ayant surpris les passages infranchissables de la prodigieuse Grande Muraille de Chine, là toute proche, courant au faite des monts dénudés.

Et les tombeaux des Mings à demi dévastés dont il ne reste guère plus de remarquable que la voie sainte où, deux par deux, se font face depuis sept cents ans, des chiens-lions, des chimères, des chameaux, des éléphants, des chevaux, des mandarins civils et militaires, gigantesques statues taillées sur place dans la pierre

qu'elles animent de la vie des siècles passés.

Ce sont enfin d'admirables pages sur les ruines de l'art sino-hindou, sur les richesses d'Angkor, la merveilleuse capitale des rois Kmers : les splendeurs architecturales du Baïon, du Préa-Kahn, le Temple de la Divine Epée, où était déposée l'épée des rois Kmers, Angkor-Wat, la Pagode Royale, joyau de l'architecture sacrée, dont jamais aucun monument connu dans le monde n'égalait la puissance, harmonisée à tant de charme de ligne et de délicatesse sculpturale.

M. Comailles, le conservateur actuel des ruines d'Angkor, a dégagé Angkor-Wat de l'exubérante végétation qui l'enlaçait, on peut voir aujourd'hui, dans toute sa beauté passée, la Merveille des merveilles.

En dehors des statues brisées, des nagas et des lions chinois disparus, tout est resté intact de ligne...

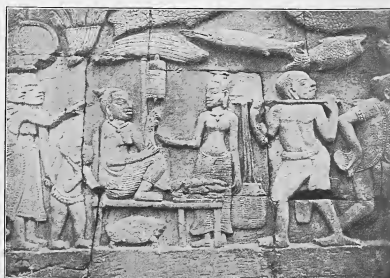
Les terrasses, les festonnements, les galeries avec leurs bas-reliefs, les dômes mitrés, les cours à colonnes et le colossal massif central avec ses escaliers droits, tout à tour vous charment, vous ravissent et vous écrasent de leur grâce exquise et de leur puissance inouïe !

C'est que les fabuleux souverains Kmers, les rois rouges, ont épuisé leur royaume entier pour l'édification de ces temples prestigieux...

Le livre de M. Carpeaux constitue une remarquable étude de ce merveilleux peuple chinois à qui nous devons notre civilisation actuelle et qui, malgré tout notre incompréhensible mépris, est aujourd'hui plus vivant que jamais.

Et au cours de ces pages, dont chacune cite l'amour de l'auteur pour « l'Empire fabuleux, berceau du monde », nous découvrirons avec lui « le Grand Mystère de la Chine contre lequel se rebellait sa mentalité de barbare... la tradition... la simple, la sublime, la formidable, l'éternelle tradition !... Celle qui seule permet aux peuples

d'être forts et de conserver leur liberté ! »



Angkor-Thom : Bas-relief du Baïon représentant une marchande de poison au marché.

Au pied de l'étal gît l'animal immonde en Chine, la tortue, et, au-dessus, semblent nager trois grands poissons. Ces vertébrés appartenant à la famille des animaux cycliques célestes indiquant la durée du temps.

TRAITEMENT DE LA CONSTIPATION

PAR



l'Huile de Paraffine



MONSIEUR LE DOCTEUR,

Depuis 1904, où le professeur Schmidt, dans un mémoire devenu classique, préconisa l'AGAR ou la PARAFFINE au cascara comme traitement idéal de la constipation, nous avons fait une étude pharmacodynamique approfondie de ces deux substances. D'accord en cela avec le célèbre professeur, nous avons reconnu la supériorité indiscutable de l'agar. C'est pourquoi, les PREMIERS en FRANCE, nous avons préparé, sous le nom de THAOLAXINE, un produit à base d'agar dont l'apparition et la diffusion rapide dans le public médical ont révolutionné la thérapeutique de la constipation. Dès ce moment (1906), nous avons également mis au point dans nos Laboratoires, un produit à base de paraffine. Mais nous avons renoncé à le lancer pour ne pas créer de confusion dans l'esprit du praticien, en lui laissant le choix entre deux substances de valeur inégale, l'insuccès de l'une pouvant nuire au succès de l'autre et déconsidérer ainsi une admirable méthode de traitement de la constipation.

Aujourd'hui, sur la demande de quelques-uns des nombreux médecins qui sont nos clients personnels, nous nous sommes décidés à présenter le produit que nous avons alors étudié,

"L'OLÉOLAXINE"

à base d'huile de paraffine chimiquement pure et complètement désodorisée.

L'OLÉOLAXINE est naturellement préparée avec la perfection et le soin qui ont établi la réputation de notre marque dans le public médical, et représente par conséquent le produit de choix pour faire l'expérience de la médication à l'huile de paraffine.

L'OLÉOLAXINE se prescrit à la dose d'une à deux cuillerées à entremets, le matin à jeun et le soir en se couchant.

Veuillez agréer, Monsieur le Docteur, l'expression de notre respectueux dévouement.

DURET & RABY,

5, Avenue des Tilleuls,
PARIS (MONTMARTRE)

LA CLIMATOLOGIE, D'APRÈS LES EXTRÊMES-ORIENTAUX

Par le D^r JULES REGNAULT

Ex-Professeur d'Anatomie à l'École de Médecine navale
de Toulon

La Chine, berceau des civilisations d'Extrême-Orient, est le pays du monde où les observations et les traditions médicales, astronomiques et météorologiques remontent à la plus haute antiquité. Déjà, l'empereur légendaire Fou-Hi aurait exercé l'art de guérir ; ses successeurs, nos excellents confrères Chin-Kong et Noang-Ti, qui régnaient, il y a quelque cinq mille ans, auraient constitué des herbiers, fait des expériences sur la toxicité de nombreux produits et même réuni tous les documents qu'on retrouve dans le fameux traité de médecine intitulé Pen-Tsao. D'autre part, l'astronomie et la météorologie étaient des sciences tellement perfectionnées que les plus anciens règlements prévoyaient la peine de mort contre les « officiers du Ciel et de la Terre » qui commettaient des erreurs. C'est ainsi que nous voyons Hi et Ho poursuivis pour avoir négligé de prévoir ou d'observer un phénomène céleste, très probablement l'éclipse du 12 octobre de l'an 2155 avant notre ère :

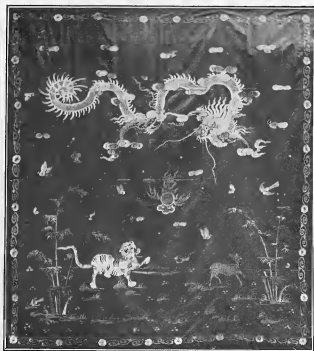
Hi et Ho se sont abandonnés à tous les vices et livrés à l'ivrognerie... Ils étaient comme des cadavres dans leurs fonctions. Ils n'ont rien entendu ni rien appris. Aveuglés ou rendus stupides sur les apparences ou les signes célestes, ils ont encouru la peine portée par les rois, nos prédécesseurs. Le Tching-Tien dit :

« Celui qui dévance les temps (ou saisons) doit être mis à mort sans rémission. »

« Celui qui retarde les temps (ou saisons) doit être mis à mort sans rémission (1). »

De telles lois supposent des connaissances mathématiques assez précises et une science astronomique fort ancienne.

Nous savons d'ailleurs, par le premier chapitre du Chou-King, qu'un siècle environ plus tôt Yao avait déjà indiqué les moyens de repérer les solstices et les équinoxes ; qu'il avait, en outre, précisé la valeur



Le Dragon et le Tigre symbolisant les principes primordiaux en équilibre. (Broderie du Tonkin.)

Entre les deux se trouve la figure symbolique Yn-Yang.

de l'année lunaire et évalué la période solaire à 366 jours (1).

Les observations confiées aux « officiers du Ciel

(1) 365 jours 1/4 ou plus exactement, d'après le commentateur Tsai-Chin, 365 jours 235/940 de jour.

et de la Terre » devaient être d'autant plus importantes qu'on admettait non seulement une action des phénomènes météorologiques sur les événements humains, mais encore une réaction en sens inverse :

La catégorie des corrélations météorologiques (Tching) porte sur divers phénomènes : 1° La pluie ; 2° le temps sec ; 3° le chaud ; 4° le froid ; 5° le vent ; 6° les saisons.

Void les bonnes corrélations : Quand la vertu règne, la pluie vient à propos ; quand on gouverne bien, le temps sec paraît ; une chaleur qui vient dans son temps désigne la prudence ; quand on rend des jugements équitables, le froid vient à propos ; la perfection est désignée par les vents qui soufflent suivant la saison.

Void les mauvaises corrélations : Quand les vices règnent, il pleut sans cesse ; si on se comporte légèrement et est étourdi, le temps est trop sec ; la chaleur est continuelle, si on est négligent et paresseux ; de même, le froid ne cesse point si on est trop prompt ; et les vents soufflent toujours si on est aveuglé sur soi-même.

Le roi doit examiner attentivement ce qui se passe dans une année ; les grands, ce qui se passe dans un mois ; et les petits mandarins ce qui se passe dans un jour.

Si les phénomènes atmosphériques dans l'année, le mois et le jour sont conformes à la saison, les grains viennent à leur maturité, et il n'y a aucune difficulté dans le gouvernement ; on fait valoir ceux qui se distinguent par leur vertu ; et chaque famille est en repos et dans la joie.

Mais s'il y a du dérangement dans les phénomènes atmosphériques, dans les jours, dans les mois et dans l'année, les grains ne mûrissent pas, le gouvernement est en désordre, les vices vertueux demeurent inconnus et la paix n'est pas dans les familles.

Les étoiles représentent les peuples ; il y a des étoiles qui aiment le vent, d'autres qui aiment la pluie. Les points solsticiaux, pour l'hiver et pour l'été, sont indiqués par le cours du soleil et de la lune ; le vent souffle et la pluie tombent suivant le cours de la lune dans les étoiles (1).

Avant de tourner en dérision de telles idées, il faut se rappeler qu'aujourd'hui encore, en Europe, certains paysans attribuent volontiers l'abondance ou la pénurie des récoltes ainsi que les variations atmosphériques à ce qu'ils ont un bon ou un mauvais gouvernement.

(1) Chou-King ; Hia-Chou ; Yn-Tching, 84.

(1) Chou-King ; Hong-Fan ; §§ 26, 28, 30, 31, 32.

Dépilatoire Hospitalier

DISSOUT LE POIL COMME L'EAU DISSOUT LE SUCRE

Indications

Poils disgracieux du visage ou du corps (moustache féminine, favoris, etc...).

Remplace le rasoir pour rendre nettes et glabres les régions où doit trancher le bistouri.

Avantages

Seul dépilatoire scientifique.

Inoffensif (ne contient ni chaux vive, ni arsenic, ni acétate de thallium).

Ni douleur, ni rougeur, ni irritation cutanée.

Dissout le cheveu ou le poil en 3 minutes.

Dissout jusqu'à la racine.

Le poil repart parfaitement après une première application ; puis la repousse se fait de plus en plus lente, de plus en plus grêle, de plus en plus pâle à la suite des applications successives ; plus de repousse à la longue (atrophie de la papille filaire que le Dépilatoire a pénétrée, "mordue", lésée).

Préparé par M. Chantereau, ancien interne des Hôpitaux de Paris, lauréat de l'Assistance Publique (1^{er} prix des Hôpitaux, 1905), pharmacien de 1^{re} classe, 8, rue de Constantinople, Paris.

PRIX FRANCO. — Pour le visage : au Public 12 fr., aux Médecins 9 fr. 50
Pour le corps : — 20 fr., — 16 fr.

En tous cas, dans de telles conditions, on ne saurait s'étonner de la large place qu'occupent la Cosmologie et la Météorologie, non seulement dans la médecine, mais encore dans la vie privée et publique des peuples d'Extrême-Orient. Il s'est créé en Chine une sorte de science de ces corrélations, le Fong-Choei (vents et eaux), dont les anciens traités sont aujourd'hui perdus, mais dont quelques principes ont été précieusement conservés.

Nous n'insisterons pas davantage sur le rôle politique du Fong-Choei que nous avons traité ailleurs (1), mais nous précisons quelques points visant plus particulièrement la médecine.

En ce qui concerne le bon fonctionnement de l'organisme, les Fils du Ciel professent une théorie analogue à celle des anciens Grecs sur le Macrocosme et le Microcosme. La vie de l'homme n'est qu'une manifestation de la vie universelle : tout l'ordre de l'Univers résulte, en effet, de l'équilibre des deux principes actif ou positif yang, et passif ou négatif yin, qui proviennent l'un et l'autre du grand absolu Tai-Ki.

L'équilibre de ces deux principes dans l'ensemble du monde constitue l'harmonie de l'Univers (yinyang) ; leur équilibre dans l'organisme humain constitue la santé.

Les deux principes vitaux, actif et passif, ont été appelés par divers traducteurs : *chaleur radicale* et *humide radicale* ; ce sont les deux grandes puissances de la nature reconnues des anciens Orientaux et des Grecs, ce sont Osiris et Isis, le mâle et la femelle, l'un et le deux de Pythagore, la force et la matière, les fluides positif et négatif ou, plus exactement, les électrons et les ions ; ils représentent les principes de tous les systèmes dualistes.

Si nous rapprochons les idées chinoises des



(Chien Rhyncholophus)

Le Dragon vivifiant. (Broderie touninoise)

Sous le souffle puissant du Dragon naissent des fées fantastiques ayant la tête d'un poisson et possédant des ailes. Ce souffle fait vivre le régime végétal figuré par une tête de bambou et, indirectement, le régime animal représenté par un sanglier.

croyanances de l'antiquité classique, c'est qu'il y a non seulement identité entre les principes, mais encore analogie dans le symbolisme.

L'harmonie de yin et de yang est figurée, en effet, quelquefois par un oiseau aux ailes largement éployées, plus souvent par deux dragons, ou par un figue et un dragon qui semblent prêts à se dévorer, mais qui restent immobiles de part et d'autre d'un disque divisé en deux parties égales.

L'identité dans le symbolisme va encore plus loin : les Extrêmes-Orientaux admettent sur les troubles de l'univers ou de l'organisme l'influence de divers esprits ou génies et tout particulièrement celle d'une Bodhisatva, Kouan-Yn, qu'ils représentent le plus souvent avec un enfant sur le bras gauche et un dragon sous les pieds ; quelquefois celle-ci se promène sur la mer, portée par le dragon à la surface des flots ; fréquemment aussi elle tient une petite sphère (graine de lotus) entre ses deux mains légèrement jointes, de façon à former un demi-cercle à concavité supérieure. Ce geste rappelle la figure symbolique qui les portait sur sa tête (un disque dans un croissant ou entre deux cornes). Cette divinité aujourd'hui identifiée avec la Bodhisatva de l'Inde Avalokitésvara est, en réalité, bien antérieure à l'apparition du bouddhisme ; on la retrouve lors de l'invention de la boussole, dans une antique légende qui nous montre bien l'influence attribuée aux magiciens et aux mauvais génies sur certains phénomènes atmosphériques... il y a plus de quatre mille cinq cents ans.

Le magicien Tchi-Yeu, chef des Kieou-Li, causait alors des désordres de toutes sortes avec l'aide de mauvais génies. Le roi de Hong, qui devait devenir plus tard le fameux empereur Hoang-Ti, lui livra neuf batailles, sans résultat ; le magicien se protégeait en déchaînant des orages, en provoquant des bruyères épaisses et en plongeant le pays dans des ténèbres horribles. Hoang-Ti recut alors la visite

(1) D' Jules Regnaud. Rôle du Fong-Choei et de la sorcellerie dans la vie privée et publique des Jaunes. *Revue politique et parlementaire*, 10 novembre 1905.

PHAGOTAXINE

Échantillon et Littérature : Pharmacie GUDAL, 213, rue Saint-Honoré

Solution OXYGÉNÉONISÉE obtenue par l'action des Rayons ultra-violet

ANALGESIQUE — BACTÉRICIDE — MICROBICIDE

S'emploie dans toutes les circonstances où les microbes sont les agents des maladies — Dans toutes les Spécialités

Maladies pulmonaires — Maladies du système digestif — Dans les Affections de la Boudémie infantile

COMPRESSES — LAVAGES — ET À L'INTÉRIEUR

INSTITUT MEDICO-PEDAGOGIQUE

Pour le Traitement et l'Éducation

DES

Enfants Arriérés et Nerveux

DES DEUX SEXES

Fondé en 1892 par le Dr D.-M. BOURNEVILLE

à VITRY, près Paris, 22, rue Saint-Aubin

Médecin en chef, Dr G. PAUL-BONCOUR, ancien interne des hôpitaux
Joseph BOYER, O. G., Directeur pédagogique.

L'INSTITUT MÉDICO-PÉDAGOGIQUE est destiné :

1° Aux enfants présentant de l'instabilité mentale et sujets à des impulsions malsaines qui les empêchent, quoique possédant un certain développement, de se soumettre à la règle des lycées ou des pensions, et qui ont par conséquent cessé à la fois d'être une méthode d'éducation spéciale et d'une discipline normale ;

2° Aux enfants arriérés ;

3° Enfin aux enfants atteints d'affections nerveuses ;

Les enfants de ces diverses catégories forment des groupes tout à fait distincts.

Tous, depuis les plus malades jusqu'aux simples arriérés, sont l'objet d'un TRAITEMENT et d'une ÉDUCATION appropriés. A ceux-ci, qui forment d'ailleurs la minorité, on apprend à se tenir debout, à marcher, à devenir propres. Les seconds, les plus nombreux, sont répartis en deux grandes divisions : l'une d'elles est confiée à des femmes (petite école) ; l'autre, qui comprend les enfants les plus grands, est confiée à des instituteurs (grande école). Nous avons introduit dans ces écoles les méthodes et les procédés les plus nouveaux, les plus modernes et les plus perfectionnés. Les leçons de choses, soit dans les classes, soit dans les jardins, qui ont été disposées dans ce but, sont par les projections, sont aussi variées et aussi fréquentes que possible. En un mot, tout est mis en œuvre pour l'ÉDUCATION INTELLECTUELLE des enfants.

L'ÉDUCATION physique occupe une large place dans notre organisation ; les exercices de gymnastique, de danse et d'acrobacie. De nombreux procédés sont mis à contribution pour l'éducation des sens. L'hydrothérapie et les bains sont largement employés pour le plus grand bien des malades.

N.-B. — S'adresser, pour les renseignements, à la Direction, 22, rue Saint-Aubin, à Vitry-sur-Seine, ou à M. le Dr G. Paul-Boncour, 101, faubourg Saint-Honoré, Paris. — Téléph. 538-76.

TRAITEMENT PAR LES

CONSTIPATION

Chronique ou Accidentelle

Fermentations gastro-intestinales
Intoxications bacillaires
Troubles hépatiques et biliaires



Produit naturel et complet
à base de Podophyllin et Cascara

Dose : un ou deux grains

avant ou au milieu du repas du soir.

Administration : 64, BOULEVARD PORT-ROYAL, PARIS

d'une vierge céleste qui lui donna des armes, l'assura de la victoire et lui inspira l'idée de fabriquer une boussole ou, du moins, « un char se tournant toujours de lui-même vers le Midi afin d'indiquer les quatre régions » ; il put ainsi se diriger au milieu des ténèbres et s'emparer du méchant magicien qu'il enchaîna.

La croyance à l'influence de certains hommes sur les forces naturelles s'est conservée jusqu'à ce jour ; c'est cette influence que semble symboliser un ivoire chinois qui nous montre le dragon se soumettant aux ordres d'un bonze.

Dans d'autres cas, sur une broderie annamite, par exemple, nous voyons le dragon (qui symbolise le principe *yang*) animer la nature de son souffle puissant.

Dans le sol, se trouveraient des canaux conduisant le principe actif ou fertilisant, on se les représente même quelquefois comme les veines d'un Dragon mystérieux, veines qu'il faut éviter de léser lorsqu'on trouve des trous ou lorsqu'on bâtit des édifices, sans quoi il pourrait en résulter des épidémies et des perturbations atmosphériques. Ces croyances tantôt favorisent et tantôt compromettent, suivant les circonstances, les plus modestes installations que les Européens veulent tenter en pays sino-annamite sans prendre l'avis du géomancien. Au moment où le commandant Hourst fit des constructions à Tchong-King, il y eut une période de prospérité pour la région, les indigènes crurent que le commandant français avait découvert une des veines de la chance :

C'est, dit-il, la veine du Dragon que nous avons mise à jour en creusant les fondations de nos édifices, et, pour que ce soit plus complet, par le poids de nos constructions, nous l'avons fixée. Il y avait bien, savait-on, trente-deux endroits dans les alentours où pareille chance eût pu se produire ; mais où étaient-ils situés ? Voilà ce que les Chinois ignoraient et que nous avons découvert avec nos instruments de magie (lisez Niveauux Théodolites).

On représente aussi l'équilibre des deux grands principes primordiaux par un cercle divisé en deux parties symétriquement opposées, constituant des formes larvaires ayant l'aspect de virgules enlacées, l'une noire et l'autre blanche, ou l'une verte et l'autre rouge ; l'ensemble porte le nom d'Yinyang. Quelquefois, surtout sur les broderies, l'action et la réaction.



Kouan-Yn et le Dragon.
(Ivoire japonais.)



Bonze ou magicien domptant
le Dragon. (Ivoire japonais.)

tion des deux principes est figurée par un tourbillon de petits points rouges et de petits points verts.

... Dans l'organisme, les deux grands principes se manifestent grâce au fonctionnement de douze organes qui possèdent chacun un canal conducteur appelé *King*.

Le principe positif yang a pour domaine les six viscères (ou fou) : vésicule biliaire, estomac, petit intestin, gros intestin, vessie, rein gauche ; il est de nature subtile, c'est de lui que dépendent les vapeurs ou esprits vitaux.

Le principe négatif yn a pour domaine les cinq viscères (ou tsang) : cœur, foie, poumon, rate, rein droit ; c'est de lui que dépend le sang.

Du parfait équilibre des principes yn et yang résulte la santé : si c'est le principe actif ou positif qui prédomine, il y a excitation ; si c'est le principe passif ou négatif, il y a dépression. Tout trouble d'organes peut amener une perturbation dans cet équilibre. Or, les cinq viscères correspondent chacun à un des cinq éléments de la nature (feu, métal, eau, bois, terre) et sont soumis, comme ces éléments, à l'influence des régions, des saisons, des heures, des planètes et des zones célestes. Par contre, dans l'organisme, chacun des cinq viscères domine d'autres organes, de même que, dans la nature, chacun des cinq éléments domine dans une zone spéciale. A chacun des cinq organes principaux correspond un sens, un cri ou une plainte, une couleur, une saveur, une humeur, une influence dangereuse, enfin un élément spécial tant dans le règne animal que dans le règne végétal.

Les correspondances sont tellement fixes qu'on a pu symboliser les cinq viscères par les cinq tigres, les couleurs différentes qui représentent les cinq points de l'espace : rouge au Sud, blanc à l'Ouest, noir au Nord, bleu à l'Est, enfin jaune au Centre. Dans le Panthéon des vieux Chinois, nous retrouvons ces mêmes couleurs également réparties, mais sous un autre symbolisme plus profond : le génie du Midi s'appelait Moineau rouge ; celui de l'Ouest, Tigre blanc ; celui de l'Est, Dragon bleu ; celui du Nord était le génie Huyen-Yu auquel est consacrée la statue d'Hanô qui les Européens ont baptisée à tort le Grand Boudha ; or le drapeau de ce génie com-

AFFECTIONS NERVEUSES DOULEURS INSOMNIES

Comprimés

HYPNASE VERGELOT

Adultes { 2 comprimés en se couchant.
1 ou 2 au moment des crises.

Enfants : 1 comprimé par jour.

Littér. et échantil. sur demande E. VERGELOT 163 r. de l'André, PARIS

ASSOCIATION DES FERMENTS AUX HYPNOTIQUES ABSENCE TOTALE DE BROMURE

porte un serpent et une tortue brodés sur fond noir (1).

Chaque organe a une tendance à abuser de sa nature pendant la période où il domine : le cœur, par exemple, qui a le rouge comme couleur, le feu comme élément, l'été comme saison, midi comme heure, le Sud comme région, et Mars comme planète, aura plus de tendance à s'enflammer pendant l'été, vers le milieu de la journée, dans une région méridionale, surtout si Mars se trouve alors dans la région céleste correspondante.

Nous ne pouvons exposer longuement ici toutes ces curieuses correspondances, car elles sont tellement complexes qu'il nous a fallu, pour permettre de les bien comprendre, les présenter dans notre étude sur la médecine sino-annamite en un tableau synoptique qui se lit comme une table de Pythagore (2).

Disons seulement qu'il y a lieu de porter particulièrement son attention : au printemps sur le foie, à l'automne sur le poulmon, et en hiver sur les reins.

On attribue un large rôle à diverses influences : à la chaleur qui aggrave les affections cardiaques, au froid qui est redoutable surtout pour le poulmon, à la sécheresse et aux variations brusques de température qui retiennent sur les reins, au vent qui réagit sur le foie, surtout chez les malades enclins à la colère.

Sans insister sur les descriptions symptomatiques et sans même esquisser une étude de la riche pharmacopée figurant dans le traitement de ces diverses affections, nous citerons les principales maladies attribuées à des phénomènes climatiques :

La chang-hong est une affection due à l'arrêt de la transpiration par un refroidissement brusque : la

fièvre apparaît et on note des complications pulmonaires (point de côté), rénales (anurie), et intestinales (diarrhée, vomissements); l'absence de sueur est combattue par des sudorifiques.

La chang-fong est une maladie qui provoque le



Cliche d'Hydrologie.
Kouang-Yn portée sur les flots par le Dragon.
(Plat japonais.)

En haut et en bas se trouve l'oiseau symbolique aux ailes éployées.

refroidissement par le vent; on note : nez bouché, râles dans la gorge, fièvre, sueurs abondantes, urines rares.

La chou-fong s'observe au moment des grandes chaleurs, chez ceux qui ont eu l'imprudence de cou-

cher l'été hors de leur maison, sans être suffisamment couverts, ou encore de boire de l'eau glacée ou de manger des pastèques à la glace; elle se manifeste par la diarrhée, des vomissements et de la céphalalgie.

La tong-fong est provoquée par un coup d'air et se manifeste par des douleurs localisées.

Chez les femmes, les diverses espèces de refroidissements peuvent provoquer de la leucorrhée, l'arrêt des règles ou même la production de maladies dont la description rappelle le pyo ou l'hématosalpinx.

La che-kio-ki se manifeste par des douleurs articulaires, surtout au niveau du gros orteil; elle est provoquée par un climat pluvieux et humide, mais se développe surtout chez les sujets gras ayant des prédispositions héréditaires.

L'ictère (hoang-ping) est souvent attribué à l'imprudence des personnes qui, ayant chaud, s'exposent pendant un certain temps au froid et à l'humidité.

Le goitre (ying-tai), dont on décrit cinq espèces, est attribué à l'absorption d'une mauvaise eau provenant de la fonte des neiges dans certaines régions montagneuses; il peut guérir chez les sujets jeunes qui changent de climat ou, plus exactement, de région. Pour s'en préserver, il est recommandé d'utiliser le hai-tai, algues zoophores comestibles (*ulva edulis*) qui contiennent sans doute des iodures.

Puisque nous sommes amenés à parler de l'action de certaines eaux, disons en passant que les Chinois ne paraissent pas avoir attaché jusqu'ici grande importance à l'efficacité des eaux minérales; quelques sources ont peut-être une réputation locale pour le traitement de telle ou telle affection, mais nous n'avons pu trouver d'indications thérapeutiques générales sur ce sujet. Les pharmaciens chinois ne citent qu'une eau, celle des puits de Pékin, avec

(1) G. Dumortier, Le Grand Boudha de Hanoi (étude historique, etc. sur la pagode de Tran-Vu). Hanoi, Schneider, 1888.

(2) Dr Jules Regnault, Médecine et pharmacie chez les Chinois et les Annamites, p. 21, Chaillet, éd., Paris.

PULMOSÉRUM

Bailly

Expérimenté avec succès dans les Hôpitaux, Cliniques, Dispensaires et par plus de :
5.500 Médecins Français et 23.000 Médecins Étrangers

CONDENSE EN UNE SYNTHÈSE HÉROÏQUE

Résume ce que nous avons de plus efficace contre

TOUX = RHUMES = BRONCHITES

GRIPPE-ENROUEMENT

TUBERCULOSE LATENTE

PREScrire : Une cuillerée matin et soir **A. BAILLY, 15, rue de Rome. PARIS**

HUNYADI JÁNOS

dite EAU DE JANOS

Eau Purgative Naturelle



EFFET PROMPT. SÛR ET DOUX

Pour éviter toutes substitutions
prière à MM. les Docteurs
de bien spécifier sur leurs
ordonnances la MARQUE

HUNYADI JÁNOS

Andreas SAXLEHNER Budapest

Traitement des Varices

Migraines
Maux d'estomac
Maux de reins
CONSTIPATION
Douleurs périodiques chez la femme
PARALYSIES
Troubles circulatoires, etc.

par la BANDE ou la CEINTURE

Electro-Faradique

Brochure s. g. d. g. du Dr Gaston PÉROT
Envoi franco des Notices explicatives
Maison MATHIEU, 113, boulevard St-Germain, Paris
Téléphone Gobelins 11-10

laquelle devrait être préparée la gélatine de peau d'âne noir, souvent prescrite à l'intérieur contre les hémorragies; cette préférence pour l'eau de Pékin s'expliquerait si cette eau est bien chlorurée calcique, comme nous l'ont laissé supposer quelques renseignements approximatifs.

En terminant cette rapide étude, il est bon de rappeler une recette qui dénote la finesse d'observation des Chinois: pour avoir une idée sur les variations du climat, dans un pays qu'on traverse, il y a lieu d'examiner les arbres et leurs fruits, en se rappelant que, pour une même espèce, l'épaisseur de l'écorce est proportionnelle à l'épaisseur de la glace ou, du moins, à l'intensité du froid en hiver, et que l'épaisseur de la peau ou de la coque des fruits est proportionnelle à la chaleur de l'été.

(Extrait d'Hydrologica.)

LA CRITIQUE D'ART A L'ELECTRICITE

Un savant électricien de Vienne, dit *Le Malin*, le D^r Freiherr von Pfungen, de la résistance de la peau humaine au passage des courants électriques, des études très détaillées, qui vont révolutionner le monde scientifique et surtout, le monde artistique.

Le professeur von Pfungen a prouvé, par ses expériences galvanométriques, que la moyenne normale de cette résistance est mesurée d'une main à l'autre par 70.000 ou 80.000 ohms. Dans les états d'angoisse nerveuse, cette résistance peut s'abaisser

jusqu'à 5.000 ohms. Mais, le matin, elle s'accroît jusqu'à 180.000 ohms, par suite de l'accumulation dans l'intestin des résidus de la digestion.

Par conséquent, si vous vous exposez à un court-

mécanisme de la sensation d'art. Il a mis dans chaque main d'une jeune artiste une électrode en charbon reliée à un galvanomètre de précision. Après quoi, il lui a fait regarder des tableaux.

Devant la tête du *David* de Donatello, la résistance s'est abaissée de 60.000 à 30.000 ohms. Le portrait des l'enfante Marguerite, de Velasquez, a produit sur le sujet une telle sensation d'art que le galvanomètre a marqué 20.000 ohms. Et devant le *Saint François* de Murillo, ce fut de l'ex-tase: on tomba à 3.000 ohms.

Désormais, la tâche des critiques d'art, lors des vernissages, va devenir aisée, impartiale et d'une précision mathématique. Ils n'auront qu'à défilé devant les tableaux en tenant de chaque main une électrode en charbon, et le galvanomètre enregistrera, en chiffres connus, la valeur exacte de chaque œuvre exposée. De même, les experts n'auront plus besoin de lumières spéciales pour séparer le bon grain de l'ivraie. Grâce à la réaction de Pfungen, les fausses œuvres d'art seront électrocutées mécaniquement.

Et les amateurs, qui jusqu'à présent devaient s'en rapporter au témoignage incertain de leurs yeux ou au témoignage intéressé des marchands, sauront, à un ohm près, ce qu'ils doivent payer.

Vous ne savez pas ce que c'est qu'un ohm, l'ohm que Diogène a vainement cherché avec sa lanterne, et que le D^r Freiherr von Pfungen a trouvé à la lueur de sa lampe électrique?

L'ohm, c'est l'unité de valeur artistique.



Les deux principes primordiaux sont encore symbolisés par des Dragons dans le Palais de l'Empereur d'Annam. N° 4 Au N° ouf d'or placé entre deux Dragons, au faite du Palais de l'Empereur, et aussi sur le Palais du Tons-Loe-Pau de Cholon, que voici.

circuit ou si vous vous laissez choir sur les rails du Métro, tâchez que ce soit de préférence dans la matinée; vous vous en trouverez beaucoup mieux.

Mais ce que le docteur autrichien a recueilli de plus intéressant, ce sont ses observations sur le

ROYAT
Auvergne

Je suis
la santé...

par ses
BAINS CARBO-GAZEUX

GUÉRIT

Cœur gras, emphysème,
hypertension artérielle-sclérose

et en général
les affections du cœur

Pour Renseignements s'adresser :

au Directeur de l'Etablissement

à ROYAT (Auvergne)

SIROP
HENRY MURE
de BROM. de CALCIUM

Dose moyenne :
2 cuillerées à café
par année d'âge

Accidents et Douleurs
de la dentition

Agitation - Insomnie - Coliques
Convulsions de la première enfance
Crises et toux nerveuses - Danse de Saint-Guy
Enivrement

LE FLACON : 3 FRANCS

Exhibition et Littératures à MM. les Docteurs sur demande
Laboratoire des Sirops Henry MURE, 71, rue Saint-Jacques PARIS (V)

SEL de HUNT

Alcalin Type

Spécialement adapté à la Thérapeutique Gastrique
Dyspepsies, Gastralgies
Action sûre, Absorption agréable, Innocuité absolue

C'est grâce au Sel de Hunt que la Médication alcaline est devenue vraiment la Clé de voûte de la Thérapeutique Gastrique par sa forme de Sel friable. Il est admirablement adapté à tous les besoins de cette Thérapeutique. Il remplace avec un avantage marqué tous les Alcalins simples ou composés. La Clinique montre qu'il ne peut être remplacé par aucun.

LABORATOIRE ALPH. BRUNOT, 16, rue de Boulainvilliers, Paris

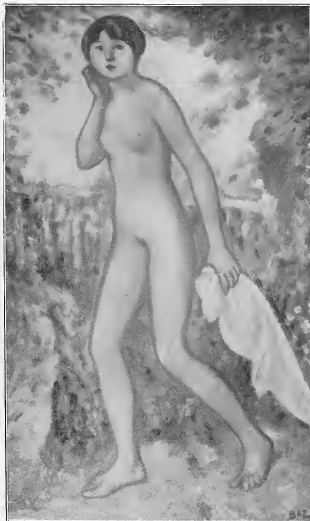
LE RAT ET LA MOUCHE

De M. Edouard Herriot, maire de Lyon, sénateur du Rhône, dans le *Journal*, sur la « Ligue sanitaire française » qui vient de se fonder « sous les auspices de l'Académie de médecine, de la Faculté et de sept ministères, contre la mouche et le rat » :

« M. Raoul Peret a prononcé contre les rats et les mouches un discours brusque et terrifiant. Un autre créateur de la ligue nous invite à voir en eux les principaux vecteurs des maladies épidémiques. L'instinct royal anglais de la santé inscrit gravement à l'ordre du jour de ses congrès *the Rat problem*. On fait appel à l'opinion.

« A la réflexion, nous comprenons l'émotion des savants et nous n'avons plus envie de plaisanter. La connaissance du rôle des insectes dans la propagation des maladies est une des plus sûres découvertes de la science moderne. Laveran démontrait, vers 1880, que le paludisme provient de la présence dans le sang d'un sporozoïte introduit par des piqûres de moustiques : les pays qui ont tenu compte de cette indication, comme l'Italie et l'Algérie, obtiennent des résultats merveilleux. La fièvre jaune, le grand fléau de l'Amérique, cause principale de notre échec à Panama, maladie terrible qui atteignit, il y a quelques années, toute la population blanche du Sénégal... la fièvre jaune se transmet par un méchant petit cousin rayé de zébrures minuscules en forme de lyre. De même pour l'étrange maladie du sommeil ou pour la filariose. La peste est une maladie du rat communiquée à l'homme par la puce. Et, quant à nos mouches vulgaires, d'apparence innocente, les hygiénistes mettent à leur compte un nombre beaucoup plus grand de méfaits : ils les accusent de transporter le choléra, la tuberculose, la fièvre typhoïde, la dysenterie, l'ophthalmie purulente, l'entérite des jeunes enfants.

« Il est difficile d'avoir un casier judiciaire plus chargé. Des aveugles en nombre considérable doivent leur infirmité à ces malpropres animaux. Pour les enfants surtout, elles représentent des ennemis spécialement redoutables. Le professeur Metchnikoff a prouvé qu'elles constituent le facteur essentiel



Jeune fille au bain, par Georges d'Espagnat

dans la transmission du *bacillus proteus* par qui nos tout petits, chaque année, sont décimés. Le devoir de toute personne instruite est de répandre autour d'elle la notion de ce danger. Qui de nous n'a pu voir, à la campagne surtout, se poser sur la bouche

ou sur les yeux de nouveau-nés l'essai de mouches qui leur communiquent le mortel bacille emprunté au fumier voisin ?

« Par suite, et bien que le sujet prête aux railleries, les administrateurs publics ont le devoir de coopérer à la lutte entreprise par les savants. Une épidémie de suette miliaire a sévi naguère dans les Charentes; affection grave qui provoque souvent la mort; on a les meilleures raisons de croire, aujourd'hui, avec Chantemesse, qu'elle se propage par les rats campagnols. La lutte contre les rongeurs, que les agriculteurs réclament, dépasse donc les intérêts qu'ils croient défendre. Le professeur Blanchard n'hésite pas à écrire : « La cause du rat et de la mouche, insecte répugnant, est entendue : ils doivent disparaître. Alors que, pour son plaisir ou pour son caprice, l'homme détruit inconsidérément les espèces animales les plus utiles ou les plus gracieuses, est-il admissible qu'il ne vienne pas à bout de ces deux êtres malfaisants ? » Le Danemark, l'Angleterre, les Etats-Unis ont déjà posé et résolu en partie le problème. »



LES MÉDECINS DANS LE ROMAN

« C'était un vieil homme solide, qui courait la contrée; il venait à la pleine nuit, quelquefois, dans la maison d'un malade; il entra, au milieu des faces en pleurs, autour d'un rille de moribond. Souvent, il arrivait à cheval, comme avait fait son père, le chirurgien qui savait bras et jambes et n'avait jamais eu peur de la variole noire. Il était presque vieux déjà, gros, lourd et sanguin, avec sur sa face bouffie, des favoris jaunes. Il venait toujours de faire un grand chemin. Les boues l'avaient crotté. Il sentait la pluie et la nuit. En entrant, il s'essuyait le front et il ouvrait, d'un geste épais, son grand manteau vert, à pélerine, et qui le révélait pansu comme un foudre. Il était célèbre dans tout le pays. Il avait sauvé du tétanos un bouvier, et il faisait vivre, en leur parlant, les vieilles des environs, qui ne bougeaient plus dans leurs petites chaises. On disait qu'il faisait des miracles... »

Paul-Louis GARNIER
(in *Les Cœurs Farouches*.)

ANTISEPSIE INTESTINALE : MÉDICAMENT LACTIQUE

COMPRIMÉS et PÂTE à la



(MICROLACTINE)

DOSES

Comprimés, 2 à 6 par jour (4 tr. la boîte de 50).
Pâte, 1 à 1 cuillère par jour (5 tr. la boîte).
Produit spécialement indiqué en pharmacie ou biochimie normale.

(Adapté dans les hôpitaux de Paris)
Autres formes thérapeutiques : LAIT CAILLÉ — Bouillon — Poudre

FERMENT LACTIQUE

Laboratoire du D. J. TROUETTE

SÛR et ACTIF (bactérie Bulgare)

Entièrement préparé par le

Demandez ÉCHANTILLONS, et

Notons : 16, Rue du Duc, PARIS

Le Lacto-Antiseptine du D. J. Trouette réalise tous les espoirs fondés sur les ferments lactiques : ANTISEPSIE INTESTINALE, ULCÈRES, RATIONS, PLAIES SPHACÉLÉES, etc.

Antalgot DALLOZ (Quino-Salicilate de Pyramidon)

Névralgies * Migraines * Goutte aiguë ou chronique * Gravelle * * * * *
Lithiase rénale * Rhumatisme chronique * Fièvre de Fatigue * Insomnies, etc.

Adultes : 4 à 8 cuillères à café, suivant les cas, dissous dans de l'eau
Enfants : 2 à 4 cuillères à café, suivant les cas, dissous dans de l'eau

Voir nos CONDITIONS D'ABONNEMENT

et nos PRIMES, Page 1

LA FRIGIDITÉ DE M^{me} DE POMPADOUR

M^{me} de Pompadour, dès l'âge de 25 ans, s'occupait de politique et de finances. C'est bien jeune. Pour une aussi jolie femme, voilà des occupations singulièrement austères. A lire le journal de sa femme de chambre, on commence à comprendre (1). Une femme qui, à l'âge des passions, arrête son attention sur des intérêts aussi graves, ne colore les choses de l'amour que d'un sentiment assez pâle. Non pas que la belle marquise n'aimât Louis XV de tout son cœur, seulement, cet amour demeurait confiné dans les sphères supérieures. Il n'ébranlait nullement la sensibilité physique de la jeune femme. Se désolant de cette lacune, elle fit son possible pour la réparer, et comme elle n'y parvenait qu'avec peine, se jeta de plus belle, et en manière de diversion, dans les complications étrangères et les intrigues de cabinet.

A certains moments, toutefois, il y eut des lueurs d'espoir. A M^{me} de Brancas, elle avait fait cette confession : « Ma chère amie, confiais-je, je crains de perdre le cœur du roi en cessant de lui plaire. Les hommes mettent, comme vous le savez, beaucoup de prix à certaines choses, et j'ai le malheur d'être d'un tempérament très froid. » Là-dessus, elle imagina de suivre un régime échauffant et se mit à user d'un élixir qui, en deux jours, déjà, « lui avait fait assez de bien ». La duchesse de Brancas saisit le flacon, le flaira, et le jeta incontinent dans la cheminée. « Fi, l'horreur ! » cria-t-elle. Interjection qui laisse à supposer que l'odeur du produit était dépourvue de suavité. Ce geste s'accompagna, par ma foi, d'un discours fort sensé. La favorite s'étant plainte que le Roi, sous prétexte qu'il faisait chaud, avait passé la moitié de la nuit sur un ca-



Chameau funéraire de l'époque Han. (Collection Paul Mallon).
Ce superbe chameau de caravane dont la matière constitutive est cette sorte de grès qu'on nomme arête de foudre, a été trouvé dans un tombeau de la province de Honan (Chine).

napé, la duchesse lui fit observer que la vertu d'une drogue ne suffit pas à retenir la constance d'un amant ; ce qu'un pareil remède réalise avec le plus de succès est certainement la destruction de l'estomac où il le pénètre. « Ce régime vous tuera, continua la judicieuse conseillère. Rendez au Roi votre société précieuse par votre douceur ; ne le repoussez pas dans d'autres moments et laissez faire

le temps. Les chaînes de l'habitude vous l'attacheront pour toujours. »

Les dames s'empressèrent, la marquise recommanda le secret, et il ne fut plus question de remède.

Seulement, une femme, quand elle a une idée en tête, n'abandonne pas aisément la partie ; M^{me} de Pompadour alla soumettre son cas au D^r Quesnay, son médecin. « Digérez bien, ordonna la consultation, et faites de l'exercice pour y parvenir. » La médication, suivie en conscience, sembla réussir. « Je crois que le docteur a raison, avait quelque temps après la malade. Je m'en sens tout autre. » J'adore le Roi, je sacrifierais ma vie pour lui plaire ; mais hélas ! quelquefois, il me trouve une macreuse. « Macreuse, c'est-à-dire frigide à faire passer une sensation de glace dans le sang du bien-aimé. Avaler une drogue infâme et consulter le médecin le plus intelligent du temps pour en arriver à cette fin, quelle misère ! A l'âge de 30 ans, M^{me} de Pompadour quitta l'appartement royal pour s'en aller coucher seule au rez-de-chaussée.

De plus en plus elle se fait initier dans les affaires, voit les ministres, les interroge sur les plans et les projets de l'Etat.

Et si, plus tard, elle inaugure un nouveau système d'amitiés et d'alliances, si elle inspire à Louis XV une politique qui rompt avec les idées traditionnelles, c'est peut-être bien parce que chez elle tout un côté de son aimable personne était voué à une insensibilité irréductible, le feu de l'action se porte tout simplement ailleurs. Elle devient la protectrice des arts, inspire un style, son nom reste attaché, comme dit Marcelle Tinayre, dans sa préface, « à des nuances, ou plutôt à des accords de nuances, aux gracieux mariages des bleus tendres, des roses pâles, des vers légers ». Les peintures légères de Boucher, de Fragonard, la littérature licencieuse de Crébillon fillorent les tapisseries et circulent dans les salons.

Glaciale par tempérament, M^{me} de Pompadour donne le branle à un mouvement érotique qui

(1) Madame de Pompadour, d'après le journal de sa femme de chambre. Librairie Tallandier, 1912.

**GOUTTEUX, GRAVELEUX
ARTHRITQUES
Buvez à vos Repas
CONTREXÉVILLE
SOURCE DU PAVILLON
Digestive, Reconstituante**

Pour vos Ordonnances
employez le style
GOLD STARRY
A PLUME
D'OR

Modèles garantis
invariables depuis 15 fr.
Coloque illustré sur demande
A. JANDELLE, 8, rue Ernest-Cresson
PARIS-XIV^e

CARTOUCHE AUTO-PRODUCTRICE D'ALDEHYDE FORMIQUE

Autorisée par le Ministre de l'Intérieur

sur avis favorable du Conseil Supérieur d'Hygiène Publique de France

POUR LA

**DÉSINFECTION DES LOCAUX APRÈS
MALADIES CONTAGIEUSES**

Procédé simple, discret,
économique, rapide,
efficace

GONIN
Le FUMIGATOR
comporte à la fois
l'appareil et l'antiseptique.
Avec le FUMIGATOR aucune détérioration n'est à
craindre et les locaux soumis à son action sont réhabilités
le jour même.

Le FUMIGATOR se conserve indéfiniment à l'abri de l'humidité.

Rien ne s'oppose à ce qu'il en soit fait provision.

GONIN
Ingénieur - Constructeur
Pharmacien de 1^{re} Classe
60, Rue Saussure, PARIS-XVII^e

CONDITIONS SPÉCIALES
à MM. les
Médecins et Pharmaciens

FRANCO DE PORT
pour commande de
50 fr. adressée à



VENTE AU PUBLIC
Réglementée

FUMIGATOR n° 3. 2.50 pour 15 m²
FUMIGATOR n° 4. 2.75 pour 20 m²

TELEGRAPHE : FUMIGATOR-PARIS

pare de toutes les grâces et brave tous les audaces. Elle ne se scandalise jamais, et son sourire, pour les productions scandaleuses de l'époque, a l'indulgence sympathique d'une femme d'autant plus libre en propos qu'elle est plus chaste en action.

Nous avions déjà le grain de sable de Cromwell et la fistule de Louis XIV, voilà maintenant la frigidité de M^{re} de Pompadour surprise dans les détails de l'alcôve. Que maintenant tout l'art et la politique du milieu du XVIII^e siècle, dans leurs modes d'expression et les orientations de leurs vues, aient été inspirés par cette légère infirmité de nature, nous nous garderons d'insister avec trop de conviction sur la vérité d'une pareille influence.

Un Michelet a pu écrire un règne de Louis XIV avant et après la fistule. Mais Michelet était un poète, un idéaliste aveuglément fermé au sentiment des réalités; il n'eût d'autre tort que de se croire un historien.

(Journ. des méd. prat. du Rhône.)

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE VÉGÉTARIEN

L'auteur de *Paul et Virginie* semble avoir eu une période de sa vie, la dernière probablement, car la première paraît avoir été agitée, où le calme et le repos devinrent une nécessité pour son bonheur; or, lui qui avait couru le monde, changé de vie, varié sa profession, modifié ses vues, apparaît, probablement après sa nomination à l'Intendance du Jardin des Plantes où il succéda à Buffon en



Portrait de Jan Van Wassenaer
Chevalier de la Toison d'Or, « balafré ».

1792, comme simple dans ses goûts et stable dans ses idées. Après avoir traité de billesveses et d'« opinions réfutées » les idées émises par Montesquieu sur l'« influence de la nourriture, sur les inclinations vertueuses ou vicieuses de l'homme », il préconisa le régime végétarien; on en trouve la preuve dans deux lettres que le D^r Bienvenu vient d'exhumer et de publier.

La première est écrite à une jeune actrice : « Ne vivez que de végétaux frais, évitez les aliments gras et tout ce qui agite les sens, comme le café et les liqueurs spiritueuses et les passions fortes comme l'amour. »

A sa femme, Félicité Didot, il conseille pour combattre ses crachements de sang « un exercice modéré et un régime rafraîchissant ».

Sa fille Virginie ayant été malade et ayant eu une forte fièvre, il pense que cela est dû à ce qu'elle a mangé trop de viande, il formule tout un régime et écrit ceci à sa femme : « Ne nourris la fille que de végétaux, car il n'y a pas de doute que les sucs animaux augmentent la putréfaction. Si les enfants des paysans guérissent plus aisément de la petite vérole que ceux des bourgeois, c'est qu'ils mangent fort rarement la soupe à la viande et que leur sang est beaucoup moins alkalisé. »

Ces faits m'ont semblé mériter l'honneur du rappel, et j'ajouterais que leur intérêt est d'autant plus grand, à mon sens, que Bernardin était un admirateur du médecin Tissot (de Lausanne), qui a écrit sur le végétarisme, et en faveur de la sobriété dans deux de ses ouvrages :

- 1^o Avis au peuple sur sa santé (1761);
- 2^o Avis aux gens de Lettres sur leur santé (de Valetudine litteratorum, 1766).

(Hygie.)

D Georges PETIT.

CONSTIPATION HABITUELLE

AFFECTIONS DU FOIE

CASCARINE LEPRINCE

ATONIE DU TUBE DIGESTIF

LAXATIF PARFAIT

employé dans tous les cas et réussissant toujours en variant le mode d'emploi

Principe utile défini
de la **Cascara Sagrada**

Thèse de l^r en Médecine
PARIS 1909

“Des Purgatifs organiques,
la Cascarine en particulier.”
D^r GASTAL.

VERITABLE SPECIFIQUE DE LA Constipation
CASCARINE LEPRINCE

PILULES & ÉLIXIR

Action régulière
sans accoutumance ni
irritation consécutive
à son emploi.

Seul Produit indiqué
dans la Grosseesse
et l'Allaitement.

GROS: 62, Rue de la Tour, PARIS, XVII^e

DETAIL: Toutes Pharmacies

Bussy, mais s'il nous a trompés, nous vous servirons contre lui et vous mettrons en liberté; il faut seulement lui faire entendre raison, descendre sur sa parole et vous reposez.

« Le chevalier avait un air noble et doux qui inspira de la confiance à M^{re} de Miramion. Elle entra dans une salle basse où l'on fit du feu et y fit apporter les coussins de son carrosse pour s'asseoir... On lui apporta à manger qu'elle refusa avec la même hauteur, disant qu'elle voulait la mort ou la liberté. Il vint plusieurs personnes l'une après l'autre, tantôt la menacer de toutes sortes de violences, tantôt lui faire les offres les plus avantageuses pour l'engager à épouser M. de Bussy; il n'avait point encore paru. Sa surprise était grande; on l'avait trompé lui-même, on l'avait assuré à plusieurs fois qu'un esprit doux consentirait à tout : — On n'avait dit, disait-elle, que c'était un mouton, et je la trouve un lion. Enfin le chevalier qu'elle avait vu d'abord revint lui dire que M. de Bussy l'allait mettre en liberté, qu'il lui demandait seulement la grâce de l'écouter un moment. Il entra aussitôt, accompagné de dix ou douze personnes, mais tout homme d'esprit et de courage qu'il était, la présence d'une femme l'intimidait : « Je jure, s'écria-t-elle en le voyant, je jure devant le Dieu vivant, mon Créateur et le vôtre, que je ne vous épouserai jamais. » L'effort qu'elle fit en prononçant ces paroles acheva de lui ôter ce qui lui restait de forces, elle tomba presque évanouie sur les carreaux; il se trouva par hasard dans la compagnie un médecin de la ville de Sens qui lui prit le poux, et n'en trouvant presque plus, dit à M^{re} de Bussy qu'elle allait mourir; il y avait plus de quarante heures qu'elle n'avait mangé. La peur des suites d'une mort dont on l'eût accusé avec justice, les nouvelles qui lui arrivaient à tous moments, que plus de six cents hommes armés étaient prêts à sortir de la ville de Sens pour assiéger le château



M^{re} de Miramion : gravure d'Edelinck, d'après le portrait de de Troy, qui se trouve au Musée de Paris.

M^{re} de Miramion, devenue veuve à 16 ans, était fort jolie. On comprend qu'elle ait eu quelque désir dans le cœur de Bussy-Rabutin. Elle était « corsaire » comme l'appelle M^{re} de Sévigné sa cousine. L'ancien hôtel de M^{re} de Miramion est devenu la Pharmacie centrale des Hôpitaux de Paris.

de Launay, la fermée héroïque de M^{re} de Miramion firent enfin résoudre M. de Bussy à la rendre à elle-même. Il l'en assura avec serment pour lui faire prendre quelque nourriture : — Quand les chevaux seront à mon carrosse, lui répondit-elle d'une voix forte que l'espérance lui avait rendue, et que je serai dedans, je mangerai. Les chevaux furent mis, et sans se faire presser davantage, elle avala deux œufs frais; le carrosse sortit du château et prit le chemin de Sens...

UN PAPE GUÉRI PAR DES PRATIQUES MAGIQUES

C'est du pape Boniface VIII qu'il s'agit et de son médecin Arnaud de Villeneuve, le célèbre alchimiste. Arnaud de Villeneuve fut un des confidentes et des amis les plus intimes du Souverain-Pontife. Boniface VIII avait la pierre: il passa les dernières années de sa vie dans de continuelles souffrances. C'est en la science d'Arnaud qu'il mettait son espoir de guérison. Arnaud qui vivait retiré en face d'Anagni, au château de Sgungola, lui fabriquait toutes sortes de remèdes. A la fin, il inventa un *talisman* vaticane et souverain: un sceau d'or pur qui portait à la face et au revers quelques paroles hébraïques et une devise latine tirée des psaumes. L'effigie était celle d'un lion. La frappe du sceau ne pouvait avoir lieu qu'en ce jour de juillet fixé par les astres, celui où le soleil entrait dans le signe du Lion. Le pape, à Anagni, attendait avec anxiété et lorsque, le lendemain, au jour dit, il vit son philosophe chevaucher vers lui à travers la vallée, il sut que la mystérieuse opération était accomplie. Le sceau d'or au Lion, coussu dans une sorte de caleçon, fut lié sur le corps du malade. Ainsi sa guérison fut faite. Jamais il ne souffrit plus. Le fait est attesté par plusieurs témoins.

Cochin, Jubilé d'Italie, p. 99.

AFFECTIONS BRONCHO-PULMONAIRES Grippe, Scarlatine, Rachitisme **SOLUTION PAUTAUBERGE**

au chlorhydro-phosphate de chaux créosoté

LA MIEUX TOLÉRÉE DES PRÉPARATIONS CRÉOSOTÉES

Par l'action antiseptique qu'elle exerce à la fois sur les voies digestives et pulmonaires et par les éléments minéraux qu'elle fournit au système osseux et à la cellule, la SOLUTION PAUTAUBERGE est le médicament de choix de la bronchite chronique et de la tuberculose, et le remède le mieux indiqué pour obtenir la reconstitution physiologique dans les maladies paratuberculeuses.

L. PAUTAUBERGE, Courbevoie-Paris et toutes Pharmacies

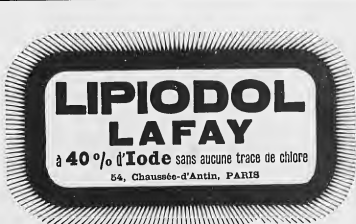
CACHETS DE NÉURALGOL BROSSARD

au Lactate-Benzoin de Quinidine
SPÉCIFIQUE DE LA DOULEUR :

Néuralgies, Migraines, Rhumatismes, Grippe, etc.

Echantillons et Littérature sur demande

LABORATOIRE SOENEN & BROSSARD — LA ROCHELLE



FABRICANTS D'INSTRUMENTS DE CHIRURGIE, DE PRÉCISION, APPARELS ORTHOPÉDIQUES

LUER (F. et Docteur W. WULFING-
LUER), 104, boul. Saint-Germain, Paris.
Tel. 813-90.

Fabrique d'instruments de Chirurgie et
d'appareils de Médecine.

HUIT GRANDS PRIX.

Catalogue sur demande : 1^{er} Spécial pour
l'ophtalmologie (1901); 2^o Spécial pour
l'oto-rhino-laryngologie, l'asophago-trachéo-
bronchoscopie (1911); 3^e pour la Chirurgie
générale (1904).

THERMOTHÉRAPIE, appareils du
Dr Miramon de la Roquette, pour la
pratique médicale courante.

Air chaud; Lumière.

Helmreich, constructeur, fournisseur des
hôpitaux, à Nancy.

COGIT (E.) et C^{ie}, boul. St-Michel, 36,
Paris. Tel. 612-20.

Constructeur d'Instruments et Appareils
pour les Sciences.

Fournitures générales pour Bactériologie
et Micrographie.

Député pour la France des Microscopes et
des Jumelles à prismes E. Leitz.

WICKHAM, ancien externe des Hôpi-
taux de Paris, Hors concours, Membre
du Jury, 15, rue de la Banque, Paris.
Tel. 270-55.

FABRIQUE DE BANDAGES HERNIAIRES. —
Appareils à pièces interchangeables, légers,
confortables, d'une robustesse et d'une
sécurité absolues. Le principe mécanique
qui préside à leur construction leur donne
une supériorité incontestable.

Contention partielle, souvent guérison.

Voir page 1 la liste de nos Primes.

4 cuillerées à café par jour,
2 heures au moins avant ou après
les repas.

Culture pure de Ferments lactiques bulgares sur milieu végétal

GINGIVO-STOMATITES

GASTRO-ENTÉRITES des Nourrissons
et de l'Adulte

DIARRHÉES — CONSTIPATIONS

Prophylaxie de la FIÈVRE TYPHOÏDE et du CHOLÉRA

DYSENTERIES

INFECTIONS HÉPATIQUES (d'origine
infectieuse)

DERMATOSES — FURUNCULOSES



BULGARINE THÉPÉNIER

BOUILLON de Bulgarine1 verre à madère ★ 1/2 heure avant chaque repas ★ 2 comprimés
Nourrissons : 1/2 dose

3 fr. 50 (Conservation 2 mois)

COMPRIMÉS de Bulgarine

3 fr. 50 (Conservation indéfinie)

Phosphates et diastases des Céréales germées

ENTÉRITES — DYSPESIES salivaires
et pancréatiques

Préparation des BOUILLIES MALTÉES

PALPITATIONS d'origine digestive

DIGESTION RAPIDE des FÉCULENTS

TUBERCULOSES — RACHITISMES

NEURASTHÉNIES

SURALIMENTATION



Amylodiastase THÉPÉNIER

SIROP d'Amylodiastase

2 cuillerées à café ★ après chacun des 3 principaux repas ★ 2 comprimés

Nourrissons et enfants : 1 cuillerée à café ou 1 comprimé écrasé dans une bouteille ou un biberon de lait

4 fr. 50 (Conservation indéfinie)

COMPRIMÉS d'Amylodiastase

4 fr. (Conservation indéfinie)

Préparés par le "Laboratoire des Ferments" A. THÉPÉNIER, 12, rue Clapeyron, 12 — PARIS

TUBERCULOSE · LYMPHATISME · ANÉMIE ·

TRICALCINE

TRAITEMENT DE LA TUBERCULOSE

RECONSTITUANT
LE PLUS PUISSANT — LE PLUS SCIENTIFIQUE
LE PLUS RATIONNEL



LA RÉCALCIFICATION

Ne peut être **ASSURÉE**
d'une façon **CERTAIN**
et **PRATIQUE**

QUE PAR LA TRICALCINE

A BASE DE SELS CALCIQUES RENDUS ASSIMILABLES

EN POUDRE-COMPRIMÉS-GRANULÉS-CACHETS

LA TRICALCINE EST VENDUE

TRICALCINE PURE

TRICALCINE MÉTHYLARSINÉE

TRICALCINE ADRÉNALINÉE

TRICALCINE FLUORÉE

POUDRE-COMPRIMÉS-GRANULÉS-CACHETS
4⁵⁰ la fiole pour 30 jours de traitement
ou la boîte de 60 cachets

en CACHETS seulement dosés exactement à
0,01 de MÉTHYLARSINATE DE SOUDE chimiquement pur
par cachet. 5^e la Boîte de 60 cachets.

en CACHETS seulement dosés exactement à
3 gouttes de solution d'ADRÉNALINE au millième
par cachet. 6^e la Boîte de 60 cachets

en CACHETS seulement dosés exactement à
0,02 de FLUORURE de CALCIUM par cachet
4⁵⁰ la Boîte de 60 cachets

Quelques appréciations sur l'efficacité de la "TRICALCINE"

Monsieur,

Votre TRICALCINE nous donne des résultats vraiment très satisfaisants dans le service.

Nous vous serions très reconnaissants de nous en envoyer quelques échantillons de nouveau.

Signé : Dr AS, Hôtel-Dieu, Paris.

Depuis quelques temps, nous employons dans notre Sanatorium votre TRICALCINE avec le meilleur succès. Je suis, d'ailleurs, tellement content de nos emplois que je vous aurais gré, si vous vouliez m'en envoyer quelques fioles pour mon usage personnel.

Remerciements et salutations.
Signé : FÉLICE LO HANCO,
Méd. Assistant au Sanatorium de Montana (Suisse).

Le flacon de TRICALCINE que vous m'avez envoyé a produit un si bon résultat chez un malade en traitement de tuberculose, que la famille ne supplie d'en faire revendre.

Surtout, nous sommes si satisfaits, pour m'en envoyer deux fioles ?
Agréez, Monsieur, mes remerciements.
Signé : Dr GALISSOT, à Béziers (Hérault).

Echantillons et Littérature sur demande
LABORATOIRE DES PRODUITS "SCIENTIA" 10, RUE FROMENTIN, PARIS

· DYSPEPSIE NERVEUSE · TUBERCULOSE ·

· CROISSANCE · RACHITISME · SCROFULOSE · DIABÈTE ·

CARIE DENTAIRE · TROUBLES DE DENTITION



ÆSCULAPE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

LÉTTRES ET ARTS DANS LEURS RAPPORTS AVEC LES SCIENCES ET LA MÉDECINE

Comité de Patronage

R. BLANCHARD

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

GUIART

Professeur à la Faculté de Médecine
de Lyon

POZZI

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

GILBERT-BALLET

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

LACASSAGNE

Prof. à la Faculté de Médecine de Lyon
Associé nat. de l'Académie de Médecine

PIERRE MARIE

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

RÉGIS

Prof. à la Fac. de Médecine de Bordeaux
Corresp. nat. de l'Académie de Médecine

GRASSET

Prof. à la Fac. de Médecine de Montpellier
Associé nat. de l'Académie de Médecine

VERNEAU

Prof. d'Anthropologie au Muséum
Conserv. du Muséum nat. du Trocadéro

LANDOUZY

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

E. PERRIER

Direct. du Muséum d'Histoire naturelle
Membre de l'Institut

RÉMOND

Professeur à la Faculté de Médecine
de Toulouse

J. TEISSIER

Prof. à la Faculté de Médecine de Lyon
Associé nat. de l'Académie de Médecine

Directeur: Benjamin BORD, Ancien Interne des Hôpitaux de Paris

(Toutes les communications concernant la Rédaction doivent être adressées au Directeur)

Abonnement: 12 francs.
(Étranger: 15 fr.)

A. ROUZAUD, Éditeur

41, Rue des Ecoles, Paris - Téléphone: 830-03

Le Numéro: 1 franc
(Étranger: 1 fr. 50)

Tableau des Puissances Antiseptiques et Bactéricides de l'ANIODOL

MICROBES	DOSES ANTISEPTIQUES empêchant toute culture dans le milieu ensémençé		PUISSANCE ANTISEPTIQUE de l'ANIODOL par rapport à celle du PHÉNOL	DOSES BACTÉRICIDES ayant tué au bout de 10 heures 10 ⁸ microbes dans un milieu de culture		PUISSANCE BACTÉRICIDE de l'ANIODOL par rapport à celle du PHÉNOL
	GRAMMES de PHÉNOL pour 1,000	GRAMMES d'ANIODOL pour 1,000		GRAMMES de PHÉNOL pour 1,000	GRAMMES d'ANIODOL pour 1,000	
Bacille subtilis	1,90	0,25	7,6	8,5	0,45	18,90
Bacille coli communis	1,35	0,12	11,25	3,1	0,15	20,70
Staphylococcus doré	1,40	0,07	20,00	2,5	0,25	10,00
Streptococcus pyogène	1,30	0,06	21,70	1,35	0,09	14,50
Bacille pyocyanique	0,95	0,10	9,5	3,10	0,20	15,50
Bacille typhique	1,85	0,035	52,85	3,5	0,15	23,40
Bacille diphtérique	0,4	0,065	6,1	1,1	0,1	11,0
Bacille cholérique (Cassini)	1,3	0,05	26,0	1,5	0,15	10,0
Bacille anthracis	1,4	0,075	18,7	11,5	0,4	28,75
Bacille lactique	0,6	0,12	5,0	0,8	0,2	3,0

« Ces nombres font voir d'une façon globale que l'ANIODOL présente une activité en moyenne vingt fois plus grande que celle du Phénol. »
 « Il est à remarquer que quelques nombres émergent au-dessus de cette moyenne d'une façon très notable : Ainsi, celui du Bacille typhique, 52,85, accuse à la fois la résistance particulièrement remarquable de ce microbe à l'acide phénique, et sa délicatesse vis-à-vis de l'ANIODOL.

« La même observation, moins intéressante sans doute au point de vue pratique, est à relever pour le Bacille anthracis.

« Signé : E. FOUARD,
 « Chimiste à l'Institut Pasteur. »

« Au point de vue de la mode d'action des antiseptiques, ces nombres apportent une contribution de

« plus à une connaissance antérieure acquise de la supériorité des antiseptiques anticoagulants, ayant « ainsi, non une action essentiellement extérieure sur le corps du microbe, comme les agents coagulants, mais une action physiologique interne, « modificative du protoplasma, conséquence d'une « pénétration osmotique à travers la membrane « enveloppe.

« Signé : E. FOUARD,
 « Chimiste à l'Institut Pasteur. »

Quelle est, d'autre part, la puissance bactéricide des divers antiseptiques ?

Nous empruntons le tableau suivant au journal Lancet, du 14 juillet 1906, page 133, qui renvoie, pour plus amples informations, au Journal of the Royal Sanitary Institute, vol. xxiv, part. 3, p. 424 :

En comparant ces chiffres avec ceux des tableaux précédents, on constate que le pouvoir bactéricide de l'ANIODOL étant de 23,40, et celui du sublimé (le plus puissant antiseptique employé à ce jour) de 20,00 seulement, l'ANIODOL le dépasse de près du sixième, les autres antiseptiques ayant un pouvoir de 10 à 200 fois moindre.

Ainsi s'explique la grande supériorité de l'ANIODOL et la faveur dont il jouit auprès du corps médical qu'il a définitivement conquis et qui sait qu'en faisant usage de l'ANIODOL il est certain d'obtenir d'emblée le maximum d'effet thérapeutique sans exposer le malade au moindre danger, au plus petit inconvénient, l'ANIODOL n'étant ni caustique, ni toxique, à l'inverse du sublimé qui reste toujours un poison violent.

ANIODOL

LE PLUS PUISSANT

Antiseptique Désodorisant

Sans Mercure, ni Cuivre — Ne tache pas — Ni Toxique, ni Caustique

N'ATTAQUE PAS LES MAINS, NI LES INSTRUMENTS

OBSTÉTRIQUE — CHIRURGIE — MALADIES INFECTIEUSES

SOLUTION COMMERCIALE : au 1/400* (Une GRANDE CUILLERÉE dans un LITRE D'EAU pour usage courant).

PUISSANCES BACTÉRICIDE 23,40 / sur le Bacille typhique
 ANTISEPTIQUE 52,85* (établies par M. FOUARD, Ch^e à l'INSTITUT PASTEUR
 Celles du Phénol étant : 1,85 et du Sublimé : 20.

SAVON BACTÉRICIDE A L'ANIODOL 2%

ANTISEPTIC des MAINS de l'OPÉRATEUR, de la PEAU, des SURFACES

POUDRE D'ANIODOL INSOLUBLE remplace l'IODOFORME

Réalisation de l'ANTISEPTISME INTERNE par l'ANIODOL pris à l'intérieur.
 Souverain dans FIÈVRE TYPHOÏDE, DIARRHÉE VERTE des NOUVEAUX-NÉS, GASTRO-ENTÉRITE, FERMENTATIONS GASTRO-INTESTINALES, etc.

DOSE : Une grande cuillerée de la Solution au 1/400* dans un litre d'eau par cuillerées, ou verres, dans les 2 heures

Echantillons et Renseignements : Société de l'ANIODOL, 32, Rue des Mathurins, PARIS. — SE MÉFIER des CONTREFAÇONS.

NOS DEUX MODES D'ABONNEMENT

De nombreuses lettres nous sont parvenues de France et de l'Étranger au sujet de nos Primes de Remboursement et du Prix de l'Abonnement. D'une part, certains abonnés ont craint de ne pouvoir bénéficier de la prime lors du renouvellement; d'autre part, certains lecteurs, possédant déjà la plupart des primes offertes, nous ont demandé un prix d'abonnement spécial.

Nous avons créé, pour donner satisfaction à tous les désirs :

1° Des abonnements sans primes à 12 fr. (Étranger 15 fr.)

2° Des abonnements avec primes à 20 fr. (Étranger 25 fr.)

Collections d'ÆSCULAPE : Années 1911, 1912, 1913

COLLECTION 1911 : 60 francs net, sans prime (France et Étranger).

COLLECTION 1912 : 20 fr. net, sans prime (France et Étranger).

COLLECTION 1913 : 12 fr. net, sans prime (Étranger 15 fr. net).

A titre temporaire, nous acceptons au prix de 36 fr. net, sans prime (Étranger 45 fr.), des abonnements de 3 ans, portant sur les années 1912, 1913, 1914.

1° Abonnement sans Primes : 12 fr. (Étranger 15 fr.)

Envoyer un mandat de 12 francs (Étranger 15 fr.) à M. Rouzaud, 41, rue des Ecoles, Paris. Les abonnements ne peuvent plus porter sur l'année 1912, sauf pour les abonnements de 3 ans (1912, 1913, 1914), qui sont acceptés, au prix de 36 fr. net, sans primes (Étranger 45 fr.). Le prix des 12 numéros de 1912, pris séparément, est de 20 fr. net, sans primes.

2° Abonnement avec Primes : 20 fr. (Étranger 25 fr.)

L'envoi d'un mandat de 20 fr. (Étranger 25 fr.) à M. Rouzaud, 41, rue des Ecoles, Paris, donne droit à un abonnement d'un an et à l'une des primes suivantes, dont la valeur égale celle de l'abonnement. (Désigner deux primes pour le cas où l'une d'elles serait épuisée.) Depuis le 15 février 1913, le prix des 12 numéros 1912 est porté à 20 fr. net, sans primes.

I — Instruments de chirurgie, médecine, laboratoire.

1° « Bon » pour 20 francs d'instruments à choisir dans le catalogue de la maison Mathieu.

2° « Bon » pour 20 francs d'instruments à choisir dans le catalogue de la maison Guyot.

(Nota. — Le « Bon » sera adressé à l'abonné dès la réception du mandat d'abonnement.)

II — Aux Éminences (France et médecins seulement).

3° *Eau de Pongues*, Source Alice (une caisse de 50 bouteilles).

4° *Eau de Vals*, Source La Reine (une caisse de 50 bouteilles).

5° « Produits hygiéniques » « Innova » (France).

6° *Bel assortiment de produits hygiéniques et de beauté*, d'un valeur de 25 fr. constitué par : lait, cold-cream et poudre « Innova ». (Sera très apprécié par la femme du médecin.)

III — Instruments médicaux.

7° *Seringue du Dr Barbillien*, modèle Vigier, stérilisable, spéciale pour huile grise à 40 o/o, avec bote métal et aiguille en platine iridiée de 5 centimètres; accompagnée de 2 seringues de 1 centimètre cube cristallin genre Lier (valeur de l'ensemble 21 fr.).

8° *Seringue de 20 centimètres cône* (pour sérum de Roux, etc.) avec tube-récorde caoutchouc, deux aiguilles et bote métal (valeur 21 fr.).

IV — Livres.

9° *L'Art et la Médecine*, par Paul Richer, membre de l'Académie de médecine; ouvrage de grande luxe, 362 pages, 350 illustrations (valeur 30 fr.).

10° *L'Assiette au Beurre*, un beau volume album contenant une cinquantaine de numéros différents, illustrés par (Willette, Abel Faivre, Guillaume, Steinlen, Rouille, Mirande, Ricardo, etc.) (Valeur 25 fr.).

11° *Œuvres de Rabalais*, 4 vol., édition des Bibliophiles, reliure d'amatuer, tête dorée (valeur 24 fr.). (Les

œuvres de notre vieux et savoureux confrère s'imposent à toute bibliothèque médicale.)

12° *Les Différences et les Malades dans l'Art*, par le Professeur Charcot et Paul Richer; ouvrage de grande luxe, nombreuses illustrations (valeur 20 fr.).

13° *Œuvres d'Alfred de Musset*, édition de la collection artistique Jouvast, 7 volumes (*Première Poésie*, *Poésies Nouvelles*, *Comédies et Proverbes* (2 vol.), *Contes*, *Nouvelles*, etc., *Confession d'un Enfant du Siècle*) (valeur 21 fr.).

14° *Quatre volumes à choisir* parmi les 6 volumes suivants de Georges Cain, à 5 fr. l'un, largement illustrés : *Coin de Paris*, *Promenades dans Paris*, *Nouvelles Promenades dans Paris*, *A travers Paris*, *Pièces de Paris*, *Environ de Paris*. (Si la valeur des livres choisis dans cette liste dépasse 20 fr., l'abonné devra envoyer le supplément.)

15° *Le Cabinet secret de l'Histoire*, par le Dr Cabanès; 4 vol. illustrés, à 5 fr. l'un (valeur 20 fr.).

16° *L'Éducation artistique* par l'Image et l'Anecdote, par Paul Bayard, inspecteur des musées; vol. de grande luxe, 600 pages, 450 illust. (valeur 30 fr.).

17° *Œuvres complètes de Shakespeare*, traduction publiée il y a trois ans par la Maison Plamondon; 8 beaux volumes illustrés, à 3 fr. 50 (valeur 28 fr.).

18° *Vingt francs de livres à choisir* dans la liste suivante : *Mœurs intimes du Passé*, par Cabanès (4 vol. à 3 fr. 50 l'un); — *L'Art chrétien, ses licences*, par le Dr Witkowski (1 vol. à 5 fr.); — *Les Seins à l'Église*, par le Dr Witkowski (1 vol. à 10 fr.); — *Les Seins dans l'Histoire*, par le Dr Witkowski (1 vol. à 10 fr.); — *L'Art profane à l'Église* (France), par le Dr Witkowski (1 vol. à 15 fr.); — *L'Art profane à l'Église* (étranger), par le Dr Witkowski (1 vol. à 15 fr.); — *Les Mœurs mystérieuses de l'Histoire*, par Cabanès (2 vol. à 5 fr. 50 l'un); — *Les Indiscrétions de l'Histoire*, par

Cabanès (6 vol. à 3 fr. 50 l'un); — *Parures Docteurs*, par le Dr Lucien Nass (1 vol. à 3 fr. 50); — *Monsieur Agrégé*, par L. Nass (1 vol. à 3 fr. 50); — *Curiosités Médico-artistiques*, par L. Nass (2 vol. à 3 fr. 50 l'un); — *Les Accouchements à la Cour*, par le Dr Witkowski (1 vol. à 10 fr.); — *Histoire des accouchements chez tous les peuples*, par le Dr Witkowski (2 vol. 158 figures, 25 fr. les 2 vol.); — *Théâtre de Molière*, pub. par Jouvast, avec la préface de 1882; toute Bibliothèque médicale doit posséder l'œuvre de Molière (8 vol. à 3 fr. l'un); — *Ingres* (d'après une correspondance inédite), par Boyer d'Agen (valeur 25 fr.); — *Les Confessions de J.-J. Rousseau*, édition des Bibliophiles (3 vol. à 3 fr. l'un); — *Marat inconnu*, par le Dr Cabanès (1 vol. à 5 fr.); — *Le Maréc piloteur*, par J. du Taillis (1 vol. de luxe, largement illustré, à 10 fr.); — *Lettres de mon Mortier*, par A. Daudet (1 vol. de luxe, abondamment illustré, à 10 fr.).

Si la valeur des livres choisis dans cette liste dépasse 20 fr., l'abonné devra envoyer le supplément.

VI. — Abonnements. (Les personnes abonnées déjà directement à l'une des Revues ci-dessous ne peuvent la choisir comme prime. L'Administration d'Æsculape décline toute responsabilité pour retards de parution, numéros non transmis par la poste; l'abonné devra réclamer directement aux revues en cause.)

19° *La Grande Revue*, bi-mensuelle, 37, rue de Constantinople; abonnement d'un an (val. 20 fr. pour la France; 25 fr. pour l'Étranger).

20° *La Revue* (directeur : Jean Finot), bi-mensuelle, 45, rue Jacob; abonnement d'un an (valeur 24 fr. pour la France; 30 fr. pour l'Étranger).

21° *L'Art Décoratif*, mensuel (Revue de l'Art ancien et de la Viearistocratie moderne), 4, rue Le Goff; nombreuses planches en couleurs susceptibles d'être encadrées; abonnement d'un an (valeur 22 fr. pour la France; 26 fr. pour l'Étranger).

SOMMAIRE DU N° DE JUILLET 1914

Un Docteur de Montpellier à Paris au XVIII^e siècle : Théophraste Renaudot (fin). (9 illustrations).

Par le Dr Emile Sicard.

Une Chambre d'accouchée au commencement du XVI^e siècle (1 illustration).

Par le Dr Ernest Wickersheimer.

Deux Sonnets.

Par le Dr François des Costils.

Le Dr Dhotel... sculpteur (6 illustrations).

Par le Dr Marcel Miriel.

Un Lépreux empoisonneur de sources au XIV^e siècle (4 illustrations).

Par le Dr P. Chagnon.

Notes médicales sur l'œuvre de Velasquez (fin) (10 illustrations).

Par le Dr Henri Verdier.

Symétiens et Sirènes dans la Littérature et dans l'Art (9 illustrations).

Par le Dr P. Barataud.

L'illusion du Merveilleux (6 illustrations).

Par le Dr Dufresne.

Le Supplice de Tantalé (vieille gravure anonyme).

SUPPLÉMENT (20 illustrations).

LA QUESTION DU NU AU THÉÂTRE
DEPUIS L'ANTIQUITÉ

Nos amis et collaborateurs les D^r Nass et Witkowski publient une nouvelle édition de leur beau livre *Le Nu au Théâtre* (1). Nous en prenons prétexte pour rendre hommage ici à deux écrivains médicaux particulièrement savoureux, d'esprit et de style personnels, dont le domaine d'investigation est varié et toujours original.

La nouvelle édition de leur livre a été entièrement refondue, et enrichie de nouvelles gravures. Elle constitue une contribution considérable à l'histoire du théâtre, envisagée par les médecins : tour à tour, les auteurs abordent l'évolution du costume, de la mise en scène, des licences dramatiques ; ils font le procès de la censure en France et à l'étranger ; ils évoquent les procès du Nu devant les tribunaux, ils font la part exacte de la pornographie et de la sincérité artistique. Leur documentation est enrichie de nombreuses anecdotes sur les acteurs et les actrices d'autrefois et d'aujourd'hui, sur leur plastique aussi bien que sur leurs mœurs. Exempt de tout esprit de parti, le Nu au Théâtre dont la nouvelle édition est à la portée de tous, met au point cette question controversée depuis si longtemps : cette incursion sur les scènes de l'antiquité, puis sur celle de l'ère chrétienne jusqu'à nos jours prouvent qu'on aurait tort d'accuser la décadence morale de notre siècle qui n'est ni meilleur ni pire que ses aînés.

La question du nu devant la morale vaut

(1) *Le Nu au Théâtre depuis l'Antiquité* par les D^r Nass et Witkowski, nouvelle édition refondue, ornée de 120 illustrations. Prix 6 fr. Librairie Le François, 9, rue Cassini-Delaunay.



La Syrène du Nil (Bas-relief du Temple de Denderah).

d'être exposée ici. Laissons parler Nass et Witkowski.

Le public, est-il dit dans la préface du *Nu au Théâtre*, a très vite compris que la question du nu intéressait uniquement la loi religieuse, non la loi civile, et que, d'admirer une femme nu, si peut-être c'était un péché, ce n'était sûrement pas un délit.

Une actrice accepte de jouer sans costume ? C'est affaire entre elle et son confesseur, si elle en a un. Ce n'est pas affaire entre elle et le juge d'instruction.

Aucun article de nos lois n'est applicable dans la circonstance, puisqu'on ne peut soutenir sérieusement qu'une femme nue outrage la pudeur des citoyens qui paient cent sous pour la voir. Le théâtre est un palais fermé. Les gens que la nudité choque sont libres de ne pas entrer. De quoi se plaignent-ils ? On ne leur amène pas la danseuse chez eux. On ne la promène pas par les rues. Personne ne viole leurs regards.

Ainsi, les sentiments individuels n'ayant aucun prétexte à se dire blessés, le Parquet ne poursuit pas pour rendre justice à une plainte reconnue fondée. Il poursuit au nom d'un principe, d'après lequel la nudité est un spectacle honteux — principe essentiellement religieux, qui n'est même pas évangélique, mais juif, et qui est descendu en ligne directe de la loi mosaïque dans le droit canon, et du droit canon dans l'interprétation du droit civil.

Il serait assez conforme aux idées modernes qu'on laissât aux confesseurs liberté pleine et entière de sermonner les actrices, et que le tribunal correctionnel se déclarât incompétent en matière de théologie morale. Ajouter à la

PHARMACIE CHARLARD-VIGIER, Ph^{on} de 1^{re} cl. et R. HUERRE, Ph^{on} de 1^{re} cl., Docteur en sciences, 12, BOULEVARD BONNE-NOUVELLE, PARIS

TRAITEMENT DE LA SYPHILIS PAR LES INJECTIONS MERCURIELLES INTRA-MUSCULAIRES DE VIGIER

Huile grise stérilisée indolore de Vigier à 40 d'Hg par 100 cc³ (Codex 1908). Prix du flacon, 2,25 ; Double flacon, 4,25. Un centimètre cube représente 0 gr. 40 de mercure métallique.

Pour injecter l'huile grise, se servir de préférence de la seringue spéciale stérilisable du D^r Barthélemy, nouveau modèle Vigier à 15 divisions, dont chaque division correspond à 1 centigr. de mercure.



La seringue avec une aiguille en platine irridé de 5 centimètres. Prix à la Pharmacie Vigier, 15 francs. Si on se sert de la seringue de Penzance, une division correspond à 0 gr. 02 de mercure.

Huile au calomel stérilisée indolore de Vigier à 0 gr. 05 (et à 0 gr. 10) par cc³. Grâce à la constance spéciale de cette huile, le calomel est maintenu en suspension.

Huile au Bi-iodure de Mercure indolore Vigier à 0 gr. 01 par cc³.

Huile au Sublimé indolore Vigier à 0 gr. 01 par cc³, la plus active, la plus assimilable, la mieux tolérée de toutes les préparations mercurielles solubles.

Ampoules au Benzoate de Mercure hypertoniques indolores Vigier. Solution aqueuse saccharosée à 0 gr. 01 et à 0 gr. 02 de Benzoate d'Hg. par cc³.

Ampoules au Bi-iodure de Mercure hypertoniques indolores Vigier. Solution aqueuse saccharosée à 0 gr. 01 et à 0 gr. 02 d'iodure d'Hg. par cc³.

Pour éviter les accidents locaux chez les syphilitiques se servir tous les jours de SAVON DENTIFRICE VIGIER, le meilleur antiseptique. 3 fr. Pharmacie, 12, Boulevard Bonne-Nouvelle, Paris

MÉTHODE SOUS-PRÉPUTIALE ET INTRA-VAGINALE (Marques déposées)

Pour les Hommes : Disques Mercuriels Vigier à 0 gr. 04 et à 0 gr. 06 d'onguent mercuriel. Brindilles Mercurielles Vigier à 0 gr. 12 et à 0 gr. 01 d'onguent mercuriel.

Pour les Femmes : Billets Mercuriels Vigier à 0 gr. 10 et à 0 gr. 30 d'onguent mercuriel.

Introduire selon la gravité des cas. Sous le prépuce, un disque ou une brindille une ou deux fois par jour ; dans le vagin, une billette une ou deux fois par jour.

Suppositoires d'Huile grise de Vigier, à 0 gr. 02 et à 0 gr. 04 de mercure ; Ovoides mercuriels de Vigier, à 4 gr. et à 6 gr. d'onguent pour frictions ; Savon mercuriel Vigier à 33 p. 100 de mercure, remplace les frictions ; Emplâtre au Calomel du D^r Quinquand, contre la syphilis de l'enfance.

INTRAITS DAUSSE HÉMORROÏDES — VARICES

TRAITEMENT DE MARRONNIÈRE

SOLUTION OU PILULES

(5 gouttes, 2 fois par jour.)

(2-3 pilules, 2 fois par jour.)

LITTÉRATURE ET ÉCHANTILLONS Laboratoires DAUSSE, 4, Rue Aubriot PARIS

pénitence la pénalité, c'est vraiment faire beaucoup de zèle.

Mais admettons un instant la théorie du Parquet. Supposons que la pécheresse puisse être poursuivie pour avoir dansé à l'état de nature devant une réunion de personnes même sympathiques à son projet. Pourquoi ne faites-vous pas de descentes de police dans toutes les salles où les femmes se déshabillent en public ? Ce n'est pas par le théâtre que vous devriez commencer votre enquête, c'est par l'école.

Rue Bonaparte, l'État dirige la plus vaste École Supérieure du monde, en quelque faculté que se classent ses rivaux. On y enseigne les beaux-arts.

Chacun de nos artistes est obligé de passer par cet établissement. C'est une loi tacite, mais formelle. Les peintres qui désirent rester indépendants se voient refuser tout appui jusqu'à l'heure où ils sont devenus célèbres par leurs propres forces, ce qui n'arrive généralement que lorsqu'ils sont morts à la peine. Ce jour-là, l'État bienveillant les protège en autorisant leurs admirateurs à leur élever des statues, et en achetant pour le Louvre les tableaux qu'il n'a pas daigné prendre au Salon pour les greniers de ses musées berrichons ou limousins. Tout ceci n'étant que trop connu ne demande aucun développement.

Et quand un jeune homme se présente — de force, comme nous venons de le dire — à l'École nationale des beaux-arts, personne ne s'inquiète de savoir si son talent et son destin le poussent à peindre plus tard des natures mortes, comme Chardin, ou de vieux philosophes, comme Rembrandt. On lui fait dessiner des femmes nues.

Ces femmes ne sont pas présentées, comme au théâtre, dans une optique spéciale, avec des jeux de lumière qui font de leur corps une apparition presque immatérielle, et en tout cas lointaine, séparée du public par le fossé de l'orchestre, par le bastion de la rampe. On les expose en plein midi, à trois pas des écoliers, et ceux-ci ont ordre de copier toute

les lignes de cette nudité, qu'ailleurs vous déclarez honteuse, spectacle que vous refusez aux hommes de cinquante ans dans l'enceinte d'un théâtre, mais que par contre vous imposez, dans votre salle d'école, à des mineurs.



La Champmeslé dans le rôle de Phèdre.

On sait la polémique qui s'engagea au xvi^e siècle, entre les partisans de la Phèdre de Racine et ceux de la Phèdre et Hippolyte de Pradon. « La première attique vint de la perdue M^{lle} Desbrouillière qui ne pouvait pardonner à Racine ses succès, à la Champmeslé sa beauté et son talent. » Elle écrivait, parlant de l'actrice :

Une grosse Aricie au teint rouge, aux crins blonds
N'est il une pour montrer nos énormes tétins
Que, malgré sa froude, Hippolyte s'adonne

Supposez que l'un de ces jeunes gens éprouve en toute franchise le sentiment qui vous inspire tant d'intérêt : l'horreur biblique de la nudité. On lui dira aussitôt :

« Vous refusez de peindre des femmes nues, mon petit ami ? Vous pouvez vous en aller. Le prix de Rome ne sera pas pour vous. Désormais, n'espérez de moi ni commandes, ni bourses, ni croix, ni faveurs. Je vous chasse de l'art officiel. »

Et l'État, qui paie des modèles pour les déshabiller devant ses jeunes élèves, est le même État qui dit aux artistes actuellement poursuivis :

« Vous avez joué Galatée, mademoiselle ? Je vous envoie à Saint-Lazare. Vous êtes jeune, vous aviez, sans doute, comme toutes les jeunes actrices, beaucoup d'ambition ; vous espériez quitter un jour le music-hall pour le petit théâtre, monter de là jusqu'à la grande scène et terminer votre carrière dans un théâtre subventionné. Eh bien, laissez toute espérance. Je vous donne un casier judiciaire qui vous fermera même la porte de l'Odéon. Je vous chasse de l'art officiel. »

Il y a des heures... M. Henry Maret vous a dit cela mieux que personne... il y a des heures où l'on se demanderait volontiers si le recueil de nos coutumes a été formé par des hommes en possession de toutes leurs facultés mentales.

L'incohérence de ces jugements apparaîtra mieux encore si nous comparons leurs motifs.

Ce sont « les intérêts de l'art » qui commandent d'imposer le spectacle du nu rue Bonaparte. Les mêmes intérêts autorisent dans les salles de nos musées le mélange des sujets nus et des sujets habillés, de telle sorte que personne ne peut montrer à son fils un austère Philippe de Champagne, sans lui présenter en même temps une petite amie de Fragonard, toute nue sur son lit d'amour, la chemise enlevée et les jambes au plafond.

Mais dans les théâtres, qui nous laissent, au con-

E. COGIT & C^{IE}
CONSTRUCTEURS D'INSTRUMENTS POUR LES SCIENCES
36, boulevard St-Michel, PARIS

TELEPHONE : 812-20

Fournitures générales pour Bactériologie et Micrographie.

Dépôt pour la France des MICROSCOPES et des JUMELLES à PRISMES

E. LEITZ

FARINES MALTÉES JAMMET

de la Société d'Alimentation diététique pour le régime

des MALADES, CONVALESCENTS, VIEILLARDS

ET

L'ALIMENTATION PROGRESSIVE ET VARIÉE DES ENFANTS

RIZINE
Crème de Riz maltée

ARISTOSE
à base de Blé et d'Avoine maltée

CÉRÉMALTINE
Arrow-Root, Blé, Orge, Maïs

ORGÉOSE
Crème d'Orge maltée

GRAMENOSE
Avoine, Blé, Maïs, Orge

BLÉOSE
Crème de Blé maltée

AVENOSE
Farine d'Avoine maltée

LENTILOSE
Farine de Lentilles maltée

CACAO GRANVILLE, Cacao à l'Avenose, à l'Orgéose, etc.

MALT GRANVILLE - MALTS TORRIFIÉS - MATÉ SANTA-ROSA

CÉRÉALES JAMMET pour DÉCOCTIONS

USINE ET LABORATOIRES à LEVALLOIS-PERRET
BROCHURES et ÉCHANTILLONS SUR DEMANDE

Dépôt général: M^{me} JAMMET, Rue de Miromesnil, 47, Paris

GOUTTEUX, GRAVELEUX
ARTHRITIQUEUX
Buvez à vos Repas
CONTREXÉVILLE
SOURCE DU PAVILLON
Digestive, Reconstituante

QUATAPLASME PANSEMENT ASEPTIQUE COMPLET INSTANTANÉ
DU DOCTEUR LANGLEBERT
PHLEGMASIES, Anthrax, Abscess, Phlegmons, Gorgeuses des Seins, Phlébites, Erysipèles, Eczéma, Dermite, Scalds, Affections Oculaires, Conjunctivites, Kératites, GANGÈNES. TOUTES LES PHARMACIES et 10 Rue Platte-Ducloux, PARIS.

traire, une pleine indépendance de choix (les pères étant parfaitement libres de conduire leurs filles à la Comédie-Française sans les mener à l'Opéra), là, les intérêts de l'art n'aboutiraient plus rien. On ne les voudrait ni pour raison ni pour excuse, et le Conservatoire, soumis à la Direction des Beaux-Arts, serait exclu de l'Art lui-même, puisqu'on lui en dénierait les privilèges.

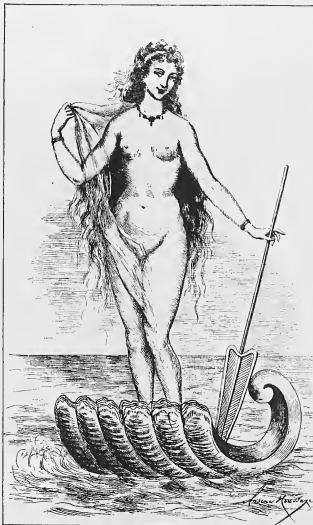
Or, le Théâtre est bien plus qu'un art : il est le Parnasse tout entier. Le peintre et l'architecte lui apportent leurs décors, le poète son livret, le musicien sa partition, l'acteur son jeu, le chanteur sa voix humaine, l'instrumentiste sa voix surhumaine; et l'ingénieur lui porte ses machines, le joaillier ses bijoux, l'artisan ses meubles, ses vases, ses costumes, et le savant est là qui collabore, l'archéologue est là qui conseille, l'historien est appelé, donne son avis, dirige. Un opéra résume l'effort intellectuel de toute une époque (1).

« Il ne s'agit pas de l'Opéra, me dit-on, mais d'un music-hall. »

Ayez donc moins de mépris pour les music-halls; L'opéra nous a été donné pour la première fois à l'Eden-Théâtre. Ensuite, prenez quelque patience. L'Opéra est le but évident du mouvement actuel. Les petites révolutions commencent, comme les grandes,

(1) M. Gailhard, ex-directeur de l'Opéra, interviewé sur la question du nu au théâtre, répondit : « Quel fond d'une vaste scène, dans une apothéose, une femme sarisée nue, cela est beau; c'est de l'art. Il te paraît pas hâlé à présenter, sur la scène de l'Opéra, une femme au volée, si l'œuvre l'avait eue ! Parviens devant l'acoustique, par exemple. Dans *Twila*, pendant la scène de l'invocation d'Athanaïa, la femme qui apparaît est nue, et l'impression produite n'a rien de choquant, tant l'ensemble est grandiose et pour ainsi dire mystique. Sur les grandes scènes, d'ailleurs, que la femme soit nue ou en maillot, cela a peu d'importance, étant donné l'éloignement des spectateurs qui ne voient les sujets qu'à travers les jeux de lumière de la rampe et des projecteurs. Il n'est pas de même dans les petits théâtres et l'avoue que, au lieu d'être trop collée murée, on a raison de blâmer des exhibitions qui ne peuvent être que maladroites. Le nu est le costume le plus difficile à porter ! » — Sarah Bernhardt partage la même opinion et « trouve fort belle les manifestations du nu ».

(Cf. *L'Interm.* des chercheurs et des curieux)



Armande Béjar dans le rôle de la naïade des Fâcheux, disant le « prologue pour amuser le roi » aux filles de Vaux, données en l'honneur de Louis XIV par Fouquet.

Portrait à la sanguine de Sébastien Bourdon

par la base. Les premiers essais de spectacles nus devaient être tentés sur nos moindres scènes ; mais on en fera d'autres, n'en doutez pas. Le mouvement est irrésistible ; il aboutira malgré tout. Auteurs et public sont en majorité d'accord pour unifier l'esthétique du théâtre et celle du musée. Nous verrons jouer à l'état de nature et dans le sentiment le plus grave, sans aucun appel aux sensualités vulgaires, les rôles qui déjà sont « supposés » nus : c'est-à-dire la Vénus de Wagner, les trois Filles du Rhin et beaucoup d'autres rôles chantés, dansés ou mimés dont il est inutile de dresser la liste à l'avance.

C'est alors seulement que le spectacle nu sera digne du théâtre, digne d'être suivi par les spectateurs sérieux. Mais plus on persécutera les premières tentatives, plus on en rabaissera le niveau artistique. Rien n'est plus facile à comprendre.

Les jeunes actrices, en effet, au contraire des jeunes poètes, ne manifestent aucun goût pour la persécution. Leurs corps charmants ne sont pas hantés par des âmes de martyrs. Elles sont courageuses devant le public, mais pusillanimes devant le commissaire de police. Elles n'ont pas ce « mépris des lois » que Jean Richepin nous enseignait jadis. Bien des écrivains se vanteraient d'avoir souffert pour l'art à Sainte-Pélagie. Pas une tragédienne ne dira qu'elle a pleuré à Saint-Lazare, fût-ce même pour l'amour du grec.

Donc, si par aventure les poursuites actuelles ne se terminaient pas, comme on le présume, par un acquiescement pur et simple, les spectacles nus recommenceraient tout de même après un bref intervalle, parce que le mouvement est désormais trop populaire pour être arrêté — mais, au lieu de s'ennoblir, ils s'aviliraient. Le public réclamerait des artistes : on ne pourrait plus guère lui montrer que des grues ; les directeurs se voyant obligés de choisir leurs interprètes parmi les jeunes filles que Saint-Lazare n'intimide plus.

TUBERCULOSE

LYMPHATISME

ANÉMIE

TUBERCULOSE

TRICALCINE

TRAITEMENT DE LA TUBERCULOSE

LA RÉCALCIFICATION

Ne peut être ASSURÉE
d'une façon CERTAINE
et PRATIQUE

QUE PAR LA TRICALCINE

À BASE DE SELS CALCIFIQUES RENDUS ASSIMILABLES

EN POUVRE · COMPRIMÉS · GRANULÉS · CACHETS

LA TRICALCINE EST VENDUE

TRICALCINE PURE

TRICALCINE MÉTHYLARSINÉE

TRICALCINE ADRENALINÉE

POUVRE · COMPRIMÉS · GRANULÉS · CACHETS
4/50 le flacon pour 30 jours de traitement
ou la boîte de 60 cachets

EN CACHETS seulement dosés exactement à
90/100 mg. de sels calciques et sels calciques
pour 2/10 la Boîte de 60 cachets

EN CACHETS seulement dosés exactement à
3 gouttes de solution d'Adrenaline milligramme
par cachet. 6/10 la Boîte de 60 cachets

Echantillons et Littérature sur demande · LABORATOIRE DES PRODUITS SCIENTIA-PARIS · JO, Rue Franklin.

CARIE DENTAIRE · TROUBLES DE DENTITION · DIABÈTE

Cette petite déchéance durerait six mois. Puis tout reprendrait comme par le passé.

Il en sera du nu au théâtre comme des corridors que l'on a fait autoriser, devant le vœu formel des populations. Et encore je ne reproche de choisir cet exemple, car toute corrida martyrise une vingtaine de victimes, quinze chevaux et six taureaux, tandis qu'autour de la jeune personne qui joue Galatée sur la scène je cherche la victime et ne l'entends pas crier.

Nous empruntons au livre de Nass et Witkowski, ce passage concernant l'aventure advenue à Miss Maud Allan, incarnant le personnage de Salomé :

...L'incident Maud Allan est beaucoup plus caractéristique. La danseuse canadienne, après avoir triomphé au Palace, de Londres, et devant le roi et la reine, avait signé un engagement avec le directeur de Manchester. Or, les édiles de cette ville avaient entendu dire que son costume de Salomé était des plus sommaires et se composait surtout de ses bijoux. Le chef de la police et les membres du Comité d'inspection furent donc dépêchés à Londres avec mission d'inspecter la danseuse suspecte et de décider si elle pouvait être admise sans péril sur une des scènes de la vertueuse cité. Ils prirent place au théâtre. La danse terminée, le maire de police déclara qu'il avait besoin de passer dans la coulisse et de regarder de près Maud Allan pour s'assurer qu'elle était aussi nue qu'elle le paraissait. Cette autorisation lui fut refusée; le directeur lui répondit judicieusement que ce serait là une insulte pour la jeune Canadienne qui pouvait bien consentir à

paraître légèrement vêtue aux yeux de tous les spectateurs, mais non point devant un seul en particulier. Là-dessus, les gens de Manchester déclarèrent que la danseuse ne serait point tolérée chez eux. Et même, si on en croit un journal du matin,



Miss Maud Allan, la danseuse canadienne mise à l'index par les édiles de Manchester en raison du caractère trop sommaire du costume qu'elle portait dans Salomé.

ils ajoutèrent : « Quand les hommes ont tant envie de regarder une femme, qu'ils regardent leur femme à eux ! »

La presse londonienne sentit tout le ridicule de cet ostracisme outrancier. Le *Daily Telegraph* s'indigna : « Policiers et inspecteurs se sont couverts de ridicule par leur étroit provincialisme et par leur totale incapacité d'apprécier un art qui captiva la capitale. Il faut plaindre Manchester d'être ainsi proclamé par ses pro-

pres édiles comme la Béotie de l'Angleterre (1) ! »

Interviewée par *Comedia*, l'hémière de cette mésaventure singulière a fait les déclarations suivantes : « J'irai certainement à Manchester, et je commencerai par là, si je fais une tournée en province. Si on me refuse l'entrée des théâtres et des music-hall, je ferai une tente et je danserai sur le gazon. »

Et la charmante ballerine insistait sur ce fait que le nu ou le déshabillé, en soi, n'est point impudique, mais bien le geste scénique qui souligne et fait valoir des intentions non équivoques. « Beaucoup de gens m'écrivent, dit-elle, pour me dire que je dégrade mon sexe. Ils semblent croire que la moralité est en proportion directe du nombre d'affairs que l'on a sur soi. Mais il est parfaitement possible d'être immorale avec sept manteaux. » Sages paroles, incomprises du rigorisme anglais.

Cette fameuse *Salomé* possédait, aujourd'hui, le don particulier de tenir en haleine l'inquiétude attention des pudibonds. L'Eglise n'admet point que le théâtre s'empare de la tradition évangélique, et l'opéra de Massenet, *Hérodiade*, a subi les foudres de l'Index. Pourtant, nul épisode religieux plus troublant n'a hanté l'imagination des librettistes et des compositeurs. C'est qu'en vérité il n'en est pas ou le carac-

(1) Cette pudonnerie britannique nous reporte en 1580, à l'époque où de « religieux magistrats » obtinrent d'Elizabeth la permission de chasser de Londres les comédiens et de détruire leurs théâtres, « attendu que les Comédies étoient des pièces tendues à la jeunesse et autres », écrit un contemporain. De pareils accès pudiques sont d'autant plus caractéristiques que les Anglais sont les inventeurs de ce qu'ils appellent « statues vivantes » et qu'autrefois on nommait « poses blanches ». Henry Marten a vu à Leicester-Square, à côté d'Alhambra, un petit théâtre où les représentations se divisaient en deux parties, l'une consacrée à la parodie des procès en cours, « avec une licence dont l'idée seule nous donne la chair de poule » ; l'autre, qui consistait en reproductions de groupes artistiques, « où de fort jolies femmes ne craignaient pas d'étaler leur triomphante nudité ».

SPLÉNODOSE
RATE - FOIE - THYROÏDE
TUBERCULOSE nous traite sur une forme et à toutes les périodes
RAUMATISME - ARTHRITIS - MALADIES NERVEUSES
THYROIDOSE
Arthritisme **OVARO-THYROIDINE** Rachitisme
INSUFFISANCE THYROIDALE ET OVARIENNE
OBSÉSSITÉ - Froidure de la Main et de la Paroi - MYXÉDEME
NEURODOSE
DIABÈTE VERIGUEUX OBÉSITÉ
ÉPUÈSMENT - NERFES EN FAIBLETTE - NEURASTHÉNIE - ANÉMIE - IMPUISSANCE - SÉNILE - NEURASTHÉNIE - ÉTAT
Droit - Laboratoire du Dr FRATIER, 420, Rue d'Amboise, 135 - PARIS

Traitement des Varices

Migraines
Maux d'estomac
Maux de reins
CONSTIPATION
Douleurs périodiques chez la femme
PARALYSIES
Troubles circulatoires, etc.

par la BANDE ou la CEINTURE

Electro-Paradique

Breveté s. g. d. g. du Dr Gaston PEGOT
Envoyé France des Notables exploitateurs
Maison MATHIEU, 113, boulevard St-Germain, Paris
Téléphone Gobelin 11-10

PASTILLES DE STOVAÏNE BILLON
CONTRE LES AFFECTIONS
DE LA BOUCHE, DE LA GORGE,
DU LARYNX, DE L'ESTOMAC
ANESTHÉSIE PARFAITE
DÉPÔT GÉNÉRAL
LES ÉTABLISSEMENTS POULENC FRÈRES
92, Rue Vieille-du-Temple, PARIS

TUBERCULOSES
Bronchites, Catarrhes, Grippe
l'EMULSION MARCHAIS
Calme la TOUX, nivelle l'APPÉTIT
dans l'asthme, le Paracétisme et
l'ATROPHIE des Mucosues

IODURE SOUFREON
SOLUTION • SIROP • DRAGEES
(1 gr. par cuillerée) (1 gr. par cuillerée) (1 gr. par cuillerée)
NI CORTÈZE, NI GASTRALGIE, NI CEPHALALGIE
Expérimenté dans les Hôpitaux de Paris.
Vente : Laboratoire SOUFREON, 25, R. de Turin, Paris (17^e)

Société Générale d'Orthopédie
Lamy, Directeur
BANDAGES
BAS ELASTIQUES, CORSETS
SOUTIENS-GORGE
CEINTURES
ARTICLES D'HYGIÈNE
CORSETS ÉLÉGANTS
recommandés
aux femmes déshabillées
de couiller
les exigences de la mode
et les soucis
du bien-être physique.
128, Boul^d Haussmann, Paris
Téléphone 577-96

tere féminin, avec ses ruses, ses mensonges, sa séduction, soit mis en meilleure lumière et traité avec plus d'humanité et de douloureuse vérité.

La *Salomé* de Richard Strauss a connu, à Paris, un succès égal à l'œuvre de Massenet.

Mais Berlin s'inquiéta au moment de la première de *Salomé*. Le costume de l'actrice, M^{me} Emmy Destinn, vert avec des broderies d'or, avait soulevé des craintes. Par ordre du Kaiser, on évita tout décolletage trop subversif. *Salomé* pouvait être criminelle mais non désirable, — é logique! Ainsi l'Empereur sacrifiait, une fois de plus, à la vertu et à la pitié de l'impératrice, de sang et de puritanisme anglais.

COMMENT LE PRINCE DE TALLEYRAND SE RINÇAIT LE NEZ

Le Temps a reçu de M. René Dufaure de la Prade la lettre inédite de M^{me} de Talleyrand et lady Jersey, la lettre contient sur l'Angleterre des détails piquants que nous sommes obligés, de passer sous silence.

Londres, décembre 14, 1832.

Monsieur le comte, Je vous remercie beaucoup de l'aimable et bon souvenir que vous me donnez dans votre lettre du 11. Elle m'a été remise hier au moment où je sortais de chez le prince de Talleyrand où j'avais dîné. L'introduction était

déjà faite, mais votre lettre me procura le plaisir de voir plus souvent et d'étudier un homme vraiment extraordinaire. Je ne puis assez admirer le sens

tions à l'élégance et au bon ton n'approchent pas de lui. Partout où il va il se crée une cour et il fait la loi. Il n'y a rien de plus amusant que de voir auprès de lui les membres les plus influents de la Chambre des lords, obéissants et presque serviles.



Cliché de *Ne au Théâtre*.

M^{me} Aymon, dans une de ses danses mimées.

L'artiste, aux « Folies-Pigalle », commist le crime d'apparaitre nue, semblable à une statue, derrière une toile transparente sur laquelle étaient peints des nus. Elle comparut devant le 9^e chancelier correctionnel.

profond de tout ce qu'il dit, la simplicité et le comme il faut de ses manières. C'est la perfection d'un aristocrate. Les Anglais qui ont de grandes préten-

part. « C'est une bien bonne habitude, mon prince, a dit lady Jersey. — Oh! très sale, très sale, » a répondu le prince.

**SIROP
HENRY MURE
AU BROM^{de} CALCIUM**

Dose moyenne :
2 cuillerées à café
par année d'âge

Accidents et Douleur
de la dentition
Agitation « Insomnie » « Coliques »
Convulsions de la première enfance
Crise et toux nerveuses « Danse de Saint-Guy »
Enrouement

LE FLACON : 3 FRANCS

Exposition et Littérature à MM. les Docteurs sur demande
Laboratoire des Sirops Henry MURE, de PONT-SAINT-ESPIRIT
71, rue Saint-Jacques PARIS (V)

SULFURYL MONAL

Veritable synthèse des Eaux
minérales sulfureuses.

Pastilles très agréables à sucer.

Action rapide et certaine

dans les MALADIES de la GORGE

et des VOIES RESPIRATOIRES:

Laryngites, Enrouements, Angines, Catarrhe

Grippe, Bronchites, Tuberculose au début.

Dose: 4 à 6 pastilles par jour.

MONAL FRÈRES, NANCY (France)



Pour vos Ordonnances
employez le style

GOLD STARRY

A PLUME
D'OR



Modèles garantis
invariables depuis 15 fr.
Catalogue illustré sur demande

A. JANDELLE, 8, rue Ernest-Cresson
PARIS-XIV^e

REMPLACE LES IODURES

PAS D'IODISME

IODONE ROBIN

Iode organique physiologique assimilable

Seule combinaison titrée à base de peptone tryptique, qu'il ne faut pas confondre avec les préparations dites à base de peptone qui ne sont que des combinaisons d'albumoses ou d'albumine.

Thèse du Dr BOUILLON, 1906 F.M.P. Comptes à l'Académie de Paris (séance du 20 mars 1907), Dr LACOUR.
Communication à la Société de Biologie (Juillet 1907), Dr LACOUR.

ARTHRITISME, ARTÉRIO-SCLÉROSE ASTHME, EMPHYSEME, RHUMATISMES, GOUTTE

20 Gouttes aux deux principaux repas.

LABORATOIRES ROBIN, 13, Rue de Poissy, PARIS.

REMPLACE les BROMURES

PAS de BROMISME

BROMONE ROBIN

(Découvert en 1902 par M. MAURICE ROBIN)

Seule solution titrée de Bromoptone jusqu'à ce jour

Thèse du Dr MAURICE, de la F. M. P., en 1906.

Le **BROMONE ROBIN** est la préparation la plus assimilable et la seule qui s'emploie sous forme injectable absolument indolore.

SPÉCIFIQUE DES AFFECTIONS NERVEUSES TRAITEMENT de l'INSOMNIE NERVEUSE

40 gouttes correspondent comme effet thérapeutique à 1 gramme de Bromure de Potassium.

20 Gouttes aux deux principaux repas.

LE TRAITEMENT DE LA COQUELUCHE PAR LA POUSSIÈRE DES PIERRES MÉGALITHIQUES

La *Clinique infantile* donne sur ce sujet des détails fort curieux d'après un article de M. le Dr Marcel Baudouin paru dans le *Bulletin de la Société française de médecine* (décembre 1913).

Parmi les superstitions d'ordre médical, relatives au culte des pierres, rien n'est plus curieuse que celle relative au traitement de la Coqueluche par la poussière ou le frottis des pierres mégalithiques.

Il est difficile de dire à quelle époque elle remonte; mais ce n'est pas, évidemment, à l'ère de la Pierre polie.

Les éléments des Mégalithes, et les blocs naturels qui leur ressemblent, n'ont pas dû être considérés comme doués d'un pouvoir miraculeux par ceux même qui les ont dressés et préparés; ils avaient trop bien comment ils étaient fabriqués! Il est plus probable que ce sont les peuples de l'âge des métaux, qui, découvrant des monuments dont ils ignoraient la signification primitive, leur ont attribué des propriétés *miraculeuses*, et partant thérapeutiques, sachant seulement, par tradition, que certains de ces rochers étaient autrefois, à l'époque mégalithique, des représentations des Dieux, pourvus du même pouvoir que ces divinités (Menhir: Statue du Soleil; Rocher à Pieds sculptés; Rocher divinisé; etc.).

Or, une pierre mégalithique et un rocher consacré peuvent être doués d'un pouvoir spécial pour guérir, non seulement diverses maladies, mais spécialement la Coqueluche.

a) Voici comment on opère d'ordinaire. Les pèlerins viennent au lieu de culte, apportant tantôt un marteau de fer, tantôt un simple caillou dur, représentant le Percuteur de la pierre polie. Ils s'attaquent à un coin du rocher, presque toujours



Clélie de No en Théâtre.
Gymnastique répétant ses exercices en costume d'Eve.

au même point en détachant de petits fragments et de la poussière, puis emportent chez eux ces débris.

On bien ils les placent dans de petits sachets, qu'ils suspendent au cou des enfants pour les guérir; ou bien ils font bouillir la poussière dans de l'eau et obtiennent une tisane — certainement anodine, comme les sachets! — qu'ils font boire aux petits malades.

b) Plus rarement, on vient se *frotter* sur la pierre, du moins dans le cas de la coqueluche.

La maladie guérit *seule*, comme d'habitude, chez les paysans et à la campagne. — Et le *Miracle* est obtenu... Ce n'est pas plus difficile que cela!

LE PRÉJUGÉ DE LA SÉNILITÉ DES NATIONS

Dans la *Grande Revue* du 10 mars, M. Otto Effertz, docteur en médecine de l'Université de Vienne, combat la théorie développée notamment par M. Leroy-Beaulieu dans un livre récent, et d'après laquelle les nations, comme les individus, seraient sujettes à une décadence sénile inévitable. Nous détachons le passage suivant de cet article très original:

Le premier raisonnement mis en avant pour édifier l'existence de la sénilité chez les nations, réduit à sa forme logique et dégagé de toute rhétorique, est celui-ci:

« Les individus ont une jeunesse, un âge viril, une vieillesse, suivie de mort. Donc les nations, dans leur existence, passent, elles aussi, par les mêmes phases. C'est le premier raisonnement de Leroy-Beaulieu.

Ce raisonnement représente, non une *induction*, mais une *analogie*. Or, en logique, l'analogie à une valeur neuristique énorme: elle n'a aucune valeur probante. La plupart des analogies sont fausses, et c'est le cas de celle que nous examinons.

Quand on parle de l'âge des nations, on ne pense pas à la durée de leur existence, mais à l'âge de leur civilisation.

Evidemment, les nations ont toutes le même âge, et on pense à leur existence. Les Hottentots existent depuis aussi longtemps que les Européens. Ce qui est différent chez les nations, ce n'est pas l'âge de leur existence, c'est l'âge de leur civilisation. Les nations jeunes, ce sont les nations à civilisation récente, et les nations vieilles, ce sont les nations à civilisation ancienne. Au contraire, quand on parle de l'âge des individus, on pense à leur existence, et non à leur civilisation.

Par conséquent, ce que l'on établit en comparant les nations et les individus, c'est une analogie entre l'existence de ceux-

TRAITEMENT DE l'Arthritisme et de la Dyspepsie par l'Eau de

VALS REINE

Un Verre le matin
à jeun.

Un Verre une heure
avant le Déjeuner

Un Verre une heure
avant le Dîner

Le reste de la bouteille
consommée aux Repas

Toutes Pharmacies ou s'adresser à M. CHAMPETIER, à Vals-les-Bains (Ardèche)

INSTITUT MEDICO-PEDAGOGIQUE

Pour le Traitement et l'Éducation

DES

Enfants Arriérés et Nerveux

DES DEUX SEXES

Fondé en 1892 par le Dr D.-M. BOURNEVILLE

à VITRY, près Paris, 22, rue Saint-Aubin

Médecin en chef, Dr G. PAUL-BONCOUR, ancien interne des hôpitaux
Joseph BOYER, D. O., Directeur pédagogique.

L'INSTITUT MÉDICO-PÉDAGOGIQUE est destiné:

1° Aux enfants présentant de l'instabilité mentale et sujets à des impulsions maldonnées qui les empêchent, quoique possédant un certain développement, de se soumettre à la règle des lycées ou des pensions, et qui ont par conséquent besoin à la fois d'une méthode d'éducation spéciale et d'une discipline particulière;

2° Aux enfants arriérés;

3° Aux enfants atteints d'affections nerveuses;

Les enfants de ces diverses catégories forment des groupes tout à fait distincts.

Tous, depuis les plus malades jusqu'aux simples arriérés, sont l'objet d'un TRAITEMENT et d'une ÉDUCATION appropriés. A cet effet, qui forment d'ailleurs la minime, on apprend à se tenir debout, à marcher, à deviner, à lire, à écrire, etc. Les seconds, les plus nombreux, sont répartis en deux grandes divisions: l'une d'elles est confiée à des femmes (petite école); l'autre, qui comprend les enfants les plus grands, est confiée à des instituteurs (grande école). Nous avons introduit dans ces écoles la méthode et les procédés de Séguin, que nous avons modifiés, complétés et perfectionnés. Les leçons de choses, soit dans les classes, soit dans les jardins, qui ont été depuis dans ce but, soit par les projections, sont aussi variées et aussi fréquentes que possible. En un mot, tout est mis en œuvre pour l'ÉDUCATION INTELLECTUELLE des enfants.

L'ÉDUCATION PHYSIQUE occupe une large place dans notre organisation; les exercices de gymnastique, de danse et d'escrime. De nombreux procédés sont mis à contribution pour l'éducation des sens. L'hygiène et les bains sont largement employés, pour le plus grand bien des malades.

N. B. — S'adresser, pour les renseignements, à la Direction, 22, rue Saint-Aubin, à Vitry-sur-Seine, ou à M. le Dr G. Paul-Boncour, 161, boulevard Saint-Hippolyte, Paris. — Téléphone: 329-76.

ci et la civilisation de celles-là, et il apparaît immédiatement que cette analogie est fautive.

Pour être correct, il faut comparer ou bien l'existence des individus et celle des nations, ou bien la civilisation des uns et des autres. Or, a-t-on le droit de dire que les individus vieillissent plus vite à raison de leur civilisation ? Nullement !

Les individus vieillissent à raison de la durée de leur existence, et nullement à raison du degré de leur civilisation. Les sauvages vieillissent aussi bien que les savants, et même plus vite : la science a une action très marquée pour conserver les forces du corps. Les savants ont une longévité plus grande que les ignorants. Les microcéphales, bien qu'ils soient souvent doués de forces musculaires étonnantes — les hercules et les athlètes sont toujours doués d'un crâne à volume médiocre — ne vivent pas longtemps.



ENGOURDISSEMENT DE JEUNES FEMMES AU CINÉMA PAR DES AGENTS DE LA TRAITE DES BLANCHES

La police de Newark (New-Jersey), rapporte *Vigilance Ricord*, croit avoir trouvé une nouvelle méthode qu'ont les agents de la traite des blanches pour se saisir de leurs victimes.

Ce système a été découvert après l'arrestation d'un certain Armand Megaro, chimiste de profession, un Américain du Sud.

M^{re} Graff nous raconte qu'étant un soir à une représentation au Cinéma, dans une loge, elle remarqua qu'un certain monsieur (ce Megaro) sortait de sa loge pour venir prendre place dans la sienne ; presque tout de suite après elle eut une sensation étrange à son poignet, une sorte de piqure, et

aussitôt elle sentit qu'elle allait prendre mal et elle sortit, allant au salon des dames. Elle était persuadée que ce Megaro lui avait fait cette piqure avec un instrument pointu, et quand en entrant elle le vit encore à sa même place, elle le fit arrêter. Celui-ci jura natu-



Accident arrivé à M^{re} Emma Livry à l'Opéra.

Emma Livry brûla vive, le 15 novembre 1862, à une répétition de la *Muette de Portici*. Elle adita par mégarde, au lieu de faire de danses au-dessus de la tierce éclairante. Le feu l'enveloppa en un clin d'œil. Atolée, la malheureuse traversa trois fois la scène avant que le pompier Müller eût le temps de se précipiter sur elle. Sa mère assistait à l'autodéflagration ! S'apercevant qu'elle allait être nue, elle ramassa avec ses mains, pour s'en couvrir, les morceaux de l'effroyable culamme. La malheureuse servait huit mois. Ce qui restait de ses vêtements tenait dans le creux d'une main : une partie de ceinture, un paquet de goussettes constituant des reliques précieusement conservées dans les vitrines du Musée de l'Opéra.

rellement de son innocence, mais fut emprisonné.

Le capitaine Tuite, le chef des détectives de New-York, croit que Megaro s'est servi d'un poison de flèches dont on se sert au sud de l'Amérique et qui est connu sous le nom de

« curare » ou « woolea », celui-ci produit des engourdissements, assoupissements, des vertiges, et très souvent aussi des paralysies passagères.

A New-York beaucoup de femmes et de jeunes filles nous ont raconté de semblables expériences ; l'une d'elles se trouvait au théâtre de la place Herald, elle attendait quelques-unes de ses connaissances, deux messieurs vinrent s'asseoir à ses deux côtés, tout à coup elle sentit une piqure à la jambe, et immédiatement elle se sentit prise d'un engourdissement, d'un vertige et d'une lourdeur, elle se sentit emportée par ces messieurs qui lui dirent qu'ils voulaient héler un taxi-mètre ; à ce moment ses connaissances arrivèrent, — et ces deux messieurs disparurent au plus vite.

Combien de pauvres femmes et jeunes filles ont « disparu » ainsi, emportées par le raffinement et l'usage de ce poison, employé par des gens sans conscience, tels ces agents de la traite des blanches...
(Gazette médicale de Paris.)

ELEVÉE PAR DES SINGES

On mande de Bombay :

Une découverte extraordinaire, rapportant le « petit homme Mowgli », figure d'un livre de Rudyard Kipling, a été faite dans les montagnes de Naini-Tal. On y a trouvé une jeune fille sauvage. Elle a les yeux et les dents couverts de poils drus et a tout à fait l'aspect d'un singe. Et pourtant c'est un être humain, car à son bras gauche on voit encore des traces de vaccination. Les indices qu'on a pu relever jusqu'ici permettent de conclure que la jeune fille sauvage a été écartée de sa petite, abandonnée par ses parents dans la jungle et que des singes ont pris alors l'enfant et l'ont élevée avec leurs petits.

LA STAPHYLO-COCCINE

FRAQUET

DIGESTION PLUS FACILE

Doses moins fortes

ACTION PLUS PROMPTE ET PLUS EFFICACE

que les Préparations similaires.

Elle réussit toujours dans CORYZA, FURONCULOSE, ANGINES,

SINUSITES, OTITES, ORGELETS, OSTÉOMYÉLITES

et au début de la plupart des

MALADIES INFECTIEUSES

C'est l'Agent spécifique par excellence de la

PHAGOCYTOSE



SOLUTION COMPRESSES ET AMPOULES
5 fr. 50 le flacon. 4 fr. 50 la boîte.

COMPRESSES SOLUTION
Doses par Jour : Quatre à dix comprimés. Deux à cinq cuillerées à soupe.

AMPOULES POUR INJECTIONS
Une ampoule de 2 cc.

Echantillons et Littérature Gratuits : LABORATOIRE des PRODUITS SCIENTIA, 10, rue Fromentin, Paris.

LA MÉDECINE DANS L'ANTIQUITÉ

La *Normandie médicale*, qui, à côté de sa partie médicale proprement dite, ne craint pas de faire des incursions fréquentes dans la littérature, signale dans les termes suivants un travail de M. Brunon qui intéresse tous les médecins qui s'occupent un peu de l'histoire de la médecine.

En une élégante plaquette éditée par le maître imprimeur Wolf (de Rouen), le D^r Brunon publie quelques documents fort curieux sur la médecine avant Hippocrate et pendant l'époque grecque.

On sait la compétence de l'auteur, aussi est-ce dire tout l'intérêt de son livre.

« Depuis le moyen âge et la Renaissance jusqu'à nos jours, on considère Hippocrate comme le *père de la médecine* et les médecins grecs comme les fondateurs de l'art médical. En réalité, la médecine est aussi ancienne que l'homme... »

Babylone primitive.

Le plus ancien document connu est la loi d'*Hammourabi*. — Hammourabi était un roi de Babylone qui vivait environ 2.000 ans avant J.-C. Il fit graver son code sur un bloc de diorite mesurant 2'25 de haut et 1'90 de pourtour à la base. Au sommet du monument, Hammourabi s'était fait représenter lui-même recevant du dieu Soleil les lois en question.

La France a le bonheur de posséder ce document qui se trouve parmi les trésors rapportés de Suse par M. de Morgan. Il a été déchiffré par le Père Scheil et commenté par M. Dareste. Ce code a été en vigueur à Babylone pendant de longs siècles.

C'est de beaucoup le plus ancien texte législatif qui nous soit parvenu. Moins un vécu cinq siècles plus tard. La loi de Gortyne n'est guère plus ancienne que 500 ans avant J.-C. La loi de Manou paraît remonter au XI^e siècle avant notre ère. La première rédaction

du code chinois est de la même époque. Le seul code de l'antiquité qui pourrait être contemporain de celui d'*Hammourabi* serait le code égyptien, mais il est encore à découvrir.

Les articles 194 à 204 protègent les enfants en nourrice, édictent un tarif des peines pour coups et

des Égyptiens : c'est d'abord un traité attribué au règne de Chéops et qui n'a pas encore été publié ; puis un livre composé en partie sous le roi Menkara (4^e roi de la IV^e dynastie égyptienne) ; enfin, un autre traité trouvé sous un roi de la I^{re} dynastie et complètement sous le roi Seneferu de la III^e dynastie.

L'*Æsculape* égyptien *Imhotep* est un personnage intéressant qui, vraisemblablement, vécut réellement et résida à Memphis. C'était tout à la fois un sage, un architecte, un astrologue, un magicien et un médecin. Le culte de ce héros s'établit en Égypte, comme celui d'*Æsculape* en Grèce.

Grèce primitive.

C'est d'Égypte que vint le fameux anasthésique du temps, l'opium homérique qui supprime la douleur, le nepenthès, suc magique qui dissipe le chagrin, qui calme la bile, qui fait oublier tous les maux, et dont il est parlé dans l'*Odyssée*.

Chez les Grecs primitifs, le dieu de la médecine est *Asclepius*, fils du soleil, personnification d'un astre nécessaire à la vie.

C'est la plus haute antiquité, il se fonda dans la Grèce un grand nombre de temples d'*Æsculape* ou *Asclepeia*. Les *Asclépiades* étaient les prêtres-médecins

qui desservaient ces temples ; ils formaient une corporation qui possédait le privilège exclusif de la pratique médicale.

Nous avons quelques documents intéressants sur les *Asclepeia*, temples situés au milieu d'un bois sacré, où se faisait la guérison des malades. Une amusante scène de Plutus d'Aristophane donne une peinture précieuse de ce qui se passait pendant la nuit sacrée, où le dieu venait visiter le patient et lui prescrivait un traitement.

C'est Hippocrate qui arracha la médecine au sanctuaire, « qui l'émancipa, la fit indépendante et autonome, la dégagée des bandelettes de la superstition ».



Une gravure sur bois du D^r Paul-Emile Colin, illustrant « les Travaux et les Jours » d'Hésiode.

blessures. On peut remarquer à ce propos que l'amende est moins élevée lorsque la victime est noble. La loi admet que le dommage est plus grand lorsque la victime est un homme qui vit de son travail. Les articles suivants concernent la protection de la femme, les devoirs et obligations des médecins, la responsabilité du chirurgien, les salaires du vétérinaire. On y trouve aussi une réglementation des cabarets.

Égypte primitive.

Nous ne savons rien ou presque rien sur les Pharaons des trois premières dynasties.

Il existe actuellement trois livres sur la médecine



MARQUE DÉPOSÉE

8, rue Favart, Paris

CURE DE DIURÈSE

et de **DÉSINTOXICATION**
à jeun et aux repas

SOURCE S^T-COLOMBAN

Élimine très rapidement les déchets de l'organisme sans déminéraliser,
ARTHRITISME — CIRCULATION — TUBE DIGESTIF
VOIES URINAIRES

BAINS-LES-BAINS (VOSGES)

Saison du 15 Mai au 30 Septembre.

Arthritisme, Goutte
Rhumatisme
Gravelle, Diabète

VICHY-CÉLESTINS

Bouteilles
et
Demi-Bouteilles

GASTRO-ENTÉRITES DES NOURRISSONS

DIARRHÉES INFANTILES, Troubles Dyspeptiques de la 1^{re} Enfance.

Prescrire 1/2 à 1 cuillerée à café de :

Sirop de Trouette-Perret

à la "PAPAÏNE"

avant ou après chaque tétée ou biberon.

Le Sirop de Trouette-Perret à la Papaïne
digère le lait, combat la *Dyspepsie*, et
permet aux muqueuses de réparer leurs lésions.

La "Papaïne" est un ferment digestif végétal
qui digère et peptonise quelle que soit la réaction du milieu.
Favorise la reprise du lait, après les diètes et les régimes.

Maladies de l'Estomac et des Intestins des Enfants et des Adultes

SIROP de TROUETTE-PERRET à la "PAPAÏNE"
1 cuillerée à soupe à chaque repas 4 fr. le Flacon.

ELIXIR de TROUETTE-PERRET à la "PAPAÏNE"
1 verre à liqueur à chaque repas 5 fr. le Flacon.

CACHETS de TROUETTE-PERRET à la "PAPAÏNE"
1 à 2 cachets à chaque repas 4 fr. la Boîte.

COMPRIMÉS de TROUETTE-PERRET à la "PAPAÏNE"
2 à 8 comprimés à chaque repas 3 fr. le Flacon.

E. TROUETTE, 15, Rue des Immeubles-Industriels, Paris. - Vente réglementée laissant aux Pharmaciens un bénéfice normal.

HISTOGÉNOL

Naline

Médication arsénio-phosphorée organique à base de Nudlarhine, réduisant considérablement les arthralgies sans leurs inconvénients de la médication arsenicale et phosphorée organique.

L'HISTOGENOL NALINE est indiqué dans tous les cas où l'organisme débilité, par une cause quelconque, réclame une médication réparatrice et dynamogénique puissante; dans tous les cas où il faut rétablir l'état général, améliorer la composition du sang, ramener les tissus, combattre la phlogistique et ramener à la normale les réactions intraorganiques.

TUBERCULOSES, BRONCHITES, LYMPHATISME, SCROFULE, ANÉMIE NEURASTHÉNIE, ASTHME, DIABÈTE, AFFECTIONS CUTANÉES FAIBLESSE GÉNÉRALE, CONVALESCENCES DIFFICILES, etc.

FORMES : ELIXIR — EMULSION — GRANULE — AMPOULES
ET DOSES : Elixir : 2 cuill. à soupe par jour. | Granule : 1 cuillère par jour. | Ampoules : injecter une ampoule par jour.
 Emulsion : 2 cuill. à soupe ou 4 café. | Emulsion : 2 demi-sourds par jour.

Exiger sur toutes les boîtes et flacons la Signature de Garantie : A. NALINE
 Littérature et Echant. : L'Écl. 1 A. NALINE, 24-Villeneuve-le-Garenn, près St-Denis (Gare).

Traitement de la **SYPHILIS** sous toutes ses formes

HECTINE

PILULES (0,10 d'Hectine par pilule). — Une à 2 pilules par jour pendant 10 à 15 jours.
GOUTTES (équivalent à 0,05 d'Hectine) 20 à 40 gouttes par jour pendant 10 à 15 jours.
AMPOULES A (0,10 d'Hectine par ampoule). — **INJECTIONS INDOLORES**
 pendant 10 à 15 jours.

HECTARGYRE

(Combinaison d'Hectine et de Mercure).

Le plus actif, le mieux toléré des sels mercuriels.
PILULES (Par pilule : Hectine 0,05; Protochlorure Hg-0,05; Ex. Op. 0,01). — Durée de traitement : Une à deux pilules par jour.

GOUTTES (Par 20 gouttes : Hectine 0,05; Hg. 0,05; Ex. Op. 0,01). — Une ampoule par jour pendant 10 à 15 jours.

AMPOULES A (Par ampoule : Hectine 0,10; Hg. 0,05). — Une ampoule par jour pendant 10 à 15 jours.

AMPOULES B (Par ampoule : Hectine 0,10; Hg. 0,05). — Une ampoule par jour pendant 10 à 15 jours.

INJECTIONS INDOLORES
 Laboratoires de l'HECTINE, 18, Rue du Chemin-Vert, à Villeneuve-le-Garenn (Seine).

ANTISEPTIQUE URINAIRE PAR EXCELLENCE

ARTHRITISME DIATHÈSE URIQUE

URASEPTINE ROGIER

DISSOUT, EXPULSE L'ACIDE URIQUE

Granulé entièrement soluble dans l'eau : 0,60 centigr. de matière active par cuillerée à café. — DOSE : 2 à 6 cuillerées à café par jour
 Échantillons et Littérature : HENRY ROGIER, Pharmacien, Ane. Int. des Hôpitaux de Paris, 3 et 5, boul. de Courcelles, PARIS

HYGIÈNE DE LA TOILETTE

Pour assainir la bouche, raffermir les gencives, fortifier les cheveux, pour les ablutions journalières, pour le lavage des nourrissons, etc., etc., il est recommandé de faire usage du

Coaltar Saponiné Le Beuf

qui possède les propriétés DÉTÉRSESIVES et ANTISEPTIQUES INDISPENSABLES aux produits destinés à ces usages, qualités qui lui ont valu son admission dans les HOPITAUX DE PARIS.

Le Coaltar Le Beuf est en effet très efficace en particulier dans les cas d'angines couenneuses, anthrax, gangrènes, herpès, leucorrhées, pityriasis, otites infectieuses, suppurations, etc., mais dans ces circonstances c'est au MÉDECIN qu'il appartient de prescrire ce produit et de régler son mode d'emploi.

Le Coaltar Saponiné Le Beuf étant un liquide qui n'est ni caustique ni vénéneux, peut être laissé entre toutes les mains.

DANS LES PHARMACIES

Se méfier des imitations que son succès a fait naître

UN DOCTEUR DE MONTPELLIER A PARIS AU XVII^e SIÈCLE

THÉOPHRASTE RENAUDOT

(Suite et fin)

Par le D^r ÉMILE SICARD (de Marseille).

« Au milieu du xvi^e siècle, la Faculté de médecine de Paris, s'appuyant sur un passé glorieux, restait stationnaire et s'agitait dans de stériles discussions que Molière allait bientôt stigmatiser dans le Malade imaginaire. Fanatique des idées humorales, rompre pour soutenir à toutes les finesses de la scolastique, elle abandonnait entièrement la méthode expérimentale représentée à son plus simple degré en médecine par la clinique. Galien était son maître incontesté. Imbue du Magister dixit et du syllogisme d'Aristote, elle était forcément amène à nier le progrès : la science médicale tout entière était représentée par l'œuvre galénique. Et pourtant la science marchait : Harvey, en 1622, découvrait la circulation du sang ; Aselli montrait les lymphatiques dont Pecquet, en 1649, rétablissait le véritable cours. Que faire devant ces découvertes géniales ? Les accepter : c'était déclarer que Galien avait pu se tromper ; ce n'était pas admissible. Il fallait les combattre. La Faculté de Montpellier, à la même époque, était depuis longtemps florissante. Siégeant dans une ville qui, par sa belle situation, attirait tous les étudiants des rives méditerranéennes, elle avait ressenti l'influence de l'Ecole de Salerne, de l'Ecole d'Alexandrie, des Ecoles arabistes d'Espagne. Elle avait des aspirations libérales et cherchait par l'étude de la chimie à rejeter le dogmatisme pour revenir à l'expérimentation. » C'est à proprement parler un épisode de la lutte des Ecoles de Paris et de Montpellier que va retracer aujourd'hui le D^r Sicard dans la fin de son beau travail sur Théophraste Renaudot.

ISAAC Carquet, jeune médecin de Montpellier, écrit quelque part, dans la *Seconde Apologie de l'Université en médecine de Montpellier*, fougueuse satire non signée dont il passe pour être l'auteur :

Je m'étonne, Maistre Riolan, qu'un homme de votre âge aye si peu de pouvoir sur soy que d'oser appeler fourbes des médecins de Montpellier. S'ils n'étoient plus modestes et plus sages que nous, ils vous appelleroient malotru à teste à pain de sucre, bombinant déclamateur et teste de courge digne d'une apotoloxynthese, mais encore qu'ils vivent éloignés du ciel de la Cour, ils vous traiteraient avec plus de civilité.

C'est là le tour des conversations entre savants au temps de Descartes et de Pascal.

Bien loin pourtant que nous imaginions le monde médical de l'époque batailleur et grossier, les noms de Guenaut, de Daquin et de Valot nous font penser à d'honnêtes gens, portant la robe et le rabat, pas trop cérémonieux, mélangant heureusement les belles manières à la gravité doctorale. Leur science n'est pas grande, nous savons qu'ils saignent, purgent, resaignent et repurgent, mais nous les voyons humbles et comme conscients de la sécheresse de leur art. Et nous sommes tentés de donner tort à Molière. Quelle erreur ! Sous le bonnet carré, la passion, la jalousie font bouillir ces cerveaux têtus. La dispute, telle est la forme de toute réunion, de tout examen, de toute controverse scientifique. Le plus souvent c'est une chamaillie forcennée d'un bout à l'autre, et si la discussion est courtoise au début, elle ne tarde pas à dégénérer. Pour les thèses quodlibétaires on querellait six heures

d'affilée ; pour les thèses cardinales, sept heures. Et sur quels sujets ! « Les bâtarde ont-ils plus d'esprit que les enfants légitimes ? »

— « Faut-il tenir compte des phases de la lune pour la coupe des cheveux ? » — « Doit-on saigner une jeune fille folle d'amour ? »

La folie de la chicane et du retortiquage est le mal du siècle.

C'est que celui-ci est un siècle d'éveil, de transition, de révolution même. La médecine d'Hippocrate et de Galien ne satisfait plus tout le monde ; des esprits sacrilèges, proches parents des sapristes et des souffleurs, osent fonder sur la chimie une thérapeutique nouvelle ; des charlatans prétendent que le chyle ne va pas au foie et que le sang circule. A Paris, c'est la guerre civile ; dans le royaume les deux vieilles Facultés s'invectivent et se déchirent : Paris ne voit pas plus loin que son nez, Montpellier accueille le progrès et prépare les découvertes futures.

Cette lutte pleine d'intérêt emplit la vie malheureuse de Théophraste Renaudot, docteur de Montpellier, qui, fort de la protection royale et plein d'une belle audace, avait résolu de fonder à Paris, en face de l'Université radoteuse, une Faculté libre, ouverte aux idées nouvelles.

Nous avons vu (I) que de déconvenues attendaient cet homme de bien à chacune de ses innocentes inventions. Après bien des hauts et des bas, le voici de nouveau privé cette fois de ses puissants protecteurs contre la Faculté de Paris. L'intérêt du procès est accru du fait que l'Ecole de Montpellier a pris fait et cause pour son rejeton et accepte la lutte avec Paris. La



La Saignée au Pied, gravure en taille-douce du xvi^e siècle, tirée du livre de Pietro Paolo Magni Pincintino : « Discorsi intorno al sanginaria i corpi humani » 1594.

querelle, longtemps attendue, sera solennelle et décisive, elle promet de belles disputes et des injures inédites.

C'est à la mi-février 1644 que s'ouvrirent les débats de ce retentissant procès.

On y était arrivé de part et d'autre, depuis la mort de Louis XIII, non sans quelques escarmouches où la Faculté avait montré sa force avec sa mauvaise foi. Guy Patin qui dirigeait l'affaire exhuma un article tendancieux de la *Gazette*, hostile à la reine et où le pauvre Renaudot tenta vainement de montrer qu'il n'était pour rien. A la requête indignée qu'il présenta à Anne d'Autriche et rendit publique (1), Guy Patin répondit, sous le masque, par une bordée d'injures et de calomnies (2). Celles-ci acquirent le Prévôt de Paris et Renaudot fut condamné. On lui interdisait la médecine, les conférences et les consultations. Irrité de cet échec, il répondit de façon écrasante au pamphlet de Guy Patin (3). Celui-ci ne broncha pas, réservant pour le Palais une de ces harangues dont il était fier où les gros mots et les lourdes plaisanteries suppléaient au manque d'arguments.

Le procès commença le 23 février et l'arrêt fut rendu le 1^{er} mars. En faveur de Renaudot intervenaient : la Faculté de Montpellier que l'interdiction faite à ses docteurs d'exercer dans la capitale blessait au point vif, un maréchal de France, un comte et une comtesse, deux ducs, plusieurs chevaliers, une multitude de « soydisans pauvres », protestant contre la suppression des consultations gratuites, enfin les deux fils de Renaudot, Isaac et Eusèbe, infortunés licenciés pour qui le doctorat sans cesse mené à bien puis écroulé était un rocher de Sisyphe. Du côté de la Faculté de médecine, s'inscrivait l'Université de Paris représentée par son recteur.

Ce fut Bataille, l'avocat de Renaudot, qui ouvrit le feu. Précis et maladroït, il appuya son argumentation sur les sanctions successives que l'autorité royale avait données à l'œuvre de Renaudot, sur le caractère charitable des entre-

prises de celui-ci et son amour éclatant de l'humanité.

Qu'avait à faire l'humanité dans cette chicane d'intérêts et de préséance? Chenovet, porteparole de la Faculté et l'un des premiers avocats parisiens, le fit bien voir. Il traita horriblement le gazetier, cet ardeur, ce proxénète, qui, ne pouvant se contenter dans la médecine qu'il n'exerça jamais, fit toutes sortes de mé-

sous le coup du scandale des vierges folles d'Urbain Grandier.

Quant à la Faculté de Montpellier, elle fut accommodée de belle façon. Paris était infesté de ses docteurs. Unis comme voleurs en foire, ils s'en allaient battre les buissons et courir par la ville pour faire venir les bêtes dans leurs filets. Que ne restaient-ils dans leur Languedoc. Et Chenovet de s'écrier :

Si le grand Galien lui-même avait été chassé de Rome, pour n'avoir pu se faire agréer par ses confrères, si les proconsuls romains voyaient leur pouvoir expirer des qu'ils avaient franchi les limites de leur province, à combien plus forte raison ces principes n'étaient-ils pas applicables à des médecins provinciaux venant empiéter sur les droits de la capitale !

Puis, impatient de monter, dans un procès médical, ses connaissances physio-pathologiques, il ajoutait :

C'est le propre des corps naturels de rejeter tout ce qui est d'une substance étrangère ; et pour cela nous ressentons une faculté expultrice pour purger le corps des excréments et mauvaises humeurs... La Faculté est une mère qui doit étouffer tous ces avortons, ces moles inanimées, ces superfétations qui n'engendrent que de la corruption et de la pourriture.

Après bien des plaidoyers et des répliques de Bataille, criant bien fort que son client n'avait point été reçu docteur « soulez la cheminée » et qu'il pratiquait une médecine autrement efficace que celle de la saignée, de la casse et du séné, ce vint le tour du doyen Michel de la Vigne. Il parla en latin et d'abondance. Sa harangue, enflée et haineuse, pleine de périodes sonores et de beaux passages bien triés est un rare échantillon de l'éloquence universitaire du temps. Pesant et cléricorien, il esquissa sur le physique du gazetier les plaisanteries rebattues des pamphlets de Guy Patin et que Riolan trouvera si jolies qu'il les imprimera avec force références dans son *Apologie de la Faculté de Paris*. « Eh quoi ! s'écrie le doyen, laissera-t-on longtemps encore exercer la médecine à un être difforme qui trouble l'imagination des femmes enceintes au point de leur faire faire des monstres, en place d'enfants sains et bien formés. Puis cyniquement, devant juges et médecins nourris du doux Virgile :

*Huc ades, o formose puer : tibi lilla plenis
Ecce ferant nymphae calathas.*

Telles étaient les apostrophes qui se pouvaient lancer en plein parlement, au siècle de Molière.

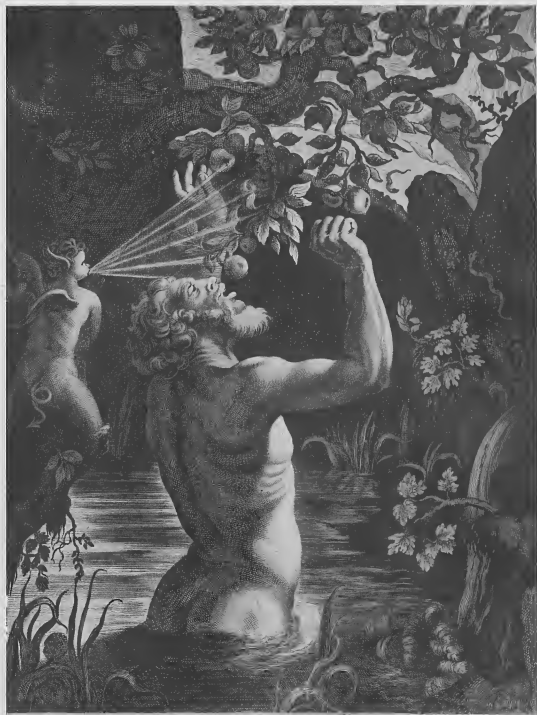


Habit de Medecin.

Un médecin au XVII^e siècle, d'après Tuffier. « Musée rétrospectif de la classe 16 », (Exposition de 1900).

tiers, comme de maître d'école, de pédant, de surveillant dans le huguenotisme, de gazetier, d'usurier, de chimiste, introduisit en France un *mont d'impunité* et prétendit donner à la Faculté des leçons de charité, bon prétexte, ma foi, pour s'en aller, « la boîte à la main », soutirer l'argent aux malades.

D'ailleurs cet homme n'était-il pas de Loudun, *patria diabolorum*, patrie des démons, et n'avait-il pas reconnu posséder lui-même une partie de leurs secrets et de leurs ruses? Argument terrible, qui devait peser fortement sur l'esprit des juges et de la populace, encore



TANTALE.

Tantale pour avoir abusé de la Table des Dieux, est tourmenté aux Enfers d'une faim et d'une soif excessives, ne pouvant ni manger du fruit qui tombe dans sa bouche, ni boire de l'eau du fleuve où il est plongé. *Vénère. Edité l'a. Senque l'ère par.*

L'avocat général Talon ne fut ni moins bouffon, ni moins érudit. Le degré de certitude de la médecine était alors un sujet à la mode. Talon commence par là, résout au passage la question de savoir si l'intervention du médecin dans les maladies est ou n'est pas contraire à la prescience divine, passe à la biographie d'Hippocrate puis à l'histoire des dogmatiques, des méthodiques et des empiriques, commente pour l'avoir cité un passage de Pindare où la mort d'Esculape suivant la résurrection d'Hercule est le fait de la vengeance des dieux, dénonce les pratiques chimiques de Renaudot comme devant l'amener tout droit à faire de la fausse monnaie, tranchant enfin le conflit de prééminence entre Paris et Montpellier, énumère en avalanche des textes d'Isidore de Pérouse, d'Écumenius, d'Eustathius, hostiles à Montpellier, des textes favorables de l'*Odyssée*, de Saint-Jérôme, d'Épiphane, de Saint-Paul et d'Artémidore. Ensuite de quoi il conclut à la condamnation de Renaudot.

Ce qui fut fait. A la joie des Diafoirus parisiens qui eussent aussi bien demandé la tête du gazetier et devant le plus beau monde de Paris, la cour en robes rouges lut un arrêt confirmant la sentence du Châtelet et condamnant Renaudot sur toute la ligne.

Du patient édifice, de toute une vie de charité, rien ne restait debout ou presque rien. Seule la *Gazette* survivait au désastre.

Voilà ce vilain nez de gazetier par terre et Guy Patin triomphant. Une chose l'en fâche cependant, c'est, dit-il, que « ce vaurien a le front d'une courtisane, il ne sait pas rougir » :

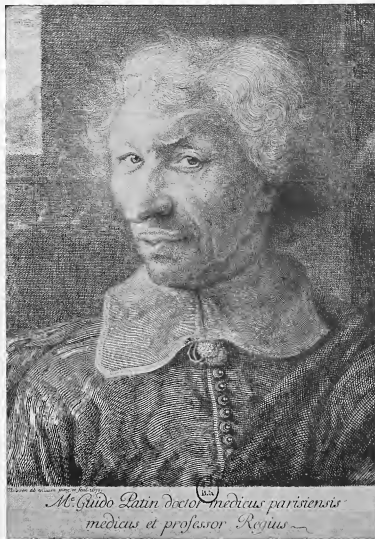


L'ESPRIT D E GUY PATIN, T I R É

De ses Conversations, de son Cabinet,
de ses Lettres, & de ses autres
Ouvrages.

QUELQU'UN donne chez
Abûedius le cœur pour
principe de la sagesse, le
poumon pour principe de
la parole, le fiel pour prin-
cipe de la colère, la rate pour principe du
ris, & le foye pour principe de l'amour,

Cor sapit, & pulmo loquatur, fel
convocet ita.



Portrait de Guy Patin, doyen de la Faculté de Médecine de Paris.

habet frontem meretricis nescit erubescere.
Mais quel honneur pour la Faculté !

Tous les hommes particuliers meurent, mais les compagnies ne meurent point ! Le plus puissant homme qui ait été depuis cent ans en Europe sans avoir la tête couronnée est le cardinal de Richelieu. Il a fait trembler toute la terre, il a fait peur à Rome, il a rudement traité et secoué le roi d'Espagne et néanmoins il n'a pu faire recevoir dans notre compagnie les deux fils du gazetier qui étaient licenciés et qui ne seront de longtemps docteurs (1).

O grande puissance de l'esprit de corps ! Tout cela est beau à voir et si touchant que M. Réveillé-Parise ne peut retenir son admiration : « Il y avait à la vérité, dit-il, quelques inconvénients, mais aussi que d'avantages pour la dignité de la profession, pour les intérêts de l'humanité » (2). Le vrai est que la malhonnêteté de la Faculté égalait seulement la fourberie de Guy Patin, homme de peu de scrupules, que tout son esprit ne saurait réhabiliter aujourd'hui.

Le crime de Renaudot était si grand que la Faculté, deux mois après le procès, lui empruntait ses consultations ou du moins les lançait en grand, ses efforts de concurrence ayant par le passé abouti là-dessus à de piteux résultats. De

cela la correspondance de Guy Patin ne saurait souffler mot ; le bonhomme est trop occupé à polir quadrains et rondeaux à la manière de Nostradamus et de Scarron. Qu'on en juge par ces deux pièces dont la première est certainement de lui, ainsi que l'atteste un apologiste inconnu (1).

QUATRAIN

Quand le grand Pan quittera l'escalate,
Pyre venu du costé d'Aquilon,
Pensera vaincre en Bataille Esculape
Mais il sera navré par le Talon. (2)

RONDEAU

C'est pour son nez, il lui fant des bureaux
Pour attraper par cent moyens nouveaux
Des carolus, encaquant la police,
L'on y hardoit office et bénéfice,
L'on y voyait toutes gens à monceaux,
Samaritains, juifs, garces, maquereaux,
L'on y portoit et bagues et joyaux
Pour assurer son infameavarice.
C'est pour son nez.

Qu'il fit beau voir tous ces preux animaux
Entrer en lice et courir par troupeaux
Pour soutenir la bande curatrice !
Mais tout d'un coup, ma foy, dame justice
Jeta par bas alambics et fourneaux.
C'est pour son nez.

Le coup qui frappait Renaudot atteignait plus encore la Faculté de Montpellier pénétrée de sa valeur et de sa supériorité sur Paris. Elle entendait bien que l'arrêt ne détruisait en somme que

(1) L'Esprit de Guy Patin, ouvr. cit.

(2) Le grand Pan, c'est Richelieu. — Pyre abrégé de Zopyre, c'est Renaudot. — Bataille est le nom de l'avocat du gazetier. — Talon, le nom de celui de la Faculté.



sa prétention d'exercer *hîc et ubique errarum*. N'importe ! Pour le vulgaire et dans l'esprit de certains intellectuels, sa défaite équivalait à la condamnation de son enseignement, de sa doctrine.

Ses docteurs avaient trop d'orgueil pour laisser sans réponse une décision inique, préjudiciable non seulement aux destinées de l'École, mais pourrait-on dire à l'avenir de la médecine, science d'expérimentation et d'innovation par excellence, qu'ils incarnaient alors sans conteste. Ce fut le doyen Courtaud qui ouvrit par un panegyrique véhément la série fameuse des Apologies que les deux facultés se lancèrent dès ce moment, à la tête. Guillemain et Riolan lui répondirent, le premier dans un petit pamphlet scatologique, le second dans un ouvrage important, plein de faits, de citations, de déclamation et de fiel (1). « Voilà, y est-il dit, les réveries et folies d'un homme insensé, qui mérite plutôt d'être étreint en chien couronné, tourné-broché d'une cuisine que d'être admonesté de sa folie, d'autant qu'il n'a pas le jugement ni la raison de comprendre la répartition qu'on lui pourrait faire. » Le livre est, à en croire Guy Patin, écrasant et définitif.

« Je ne sais comment ce bonhomme s'en pourra sauver ; ni lui ni les siens n'y pourront répondre » (2). Contre toute attente paraissait, deux ans après, cette II^e Apologie que nous connaissons déjà et qui est une maîtrise se tirer vive, imagée et spirituelle, ce qui ne gâte rien. Riolan y est finement moqué pour toutes les chères particularités de son École :

Si dans votre air de Paris, Jean Riolan, il y a quelque nature secrète et cachée, vous qui la respirez tous les jours en devenant tous hommes occultes ; l'eau de la Seine aura quelque vertu cachée et votre terre ne portera que des choses extraordinaires, l'air vous remplira d'esprits occultes, les esprits rendront occultes vos humeurs, les humeurs rendront occultes vos corps qui s'en nourrissent ; et de là se glissera dans votre teste un raisonnement occulte que personne n'entendra, tout y sera occulte jusques à vos funestes thérapeutiques.

Paris, au milieu du grand siècle, bormait en effet sa thérapeutique, aux trois S : Saignée-Son-Séné, auxquelles Guy Patin ajoutait toutefois le Sirop de roses pâles. La bonne, la sainte, la divine saignée en faisait plus mourir qu'elle ne guérissait. Malheur à qui refusait qu'on le phlébotomât ! Botal n'enseignait-il pas que toutes les maladies proviennent de l'extrême abondance du sang qui, en se corrompant, fait de la cacochymie ? Mais Botal « savant en babili étai ignorant en pratique » (3).

On en eût pu dire autant de toute la Faculté (1).

Elle saignait à tort et à travers les vieillards de quatre-vingts ans et les enfants de trois jours, pour un coryza, une névralgie, un ongle incarné. Elle saigne M. Mantel 32 fois pour une fièvre, M. Cousinot 64 fois pour un rhumatisme, M. de Myramion 17 fois pour un bouton au menton. « Cela ressemble à celui qui, pour oster le calcul ou la vermine, jeterait dehors tous les viscéres et intestins. » Guy Patin se fait saigner lui-même 7 fois pour un simple

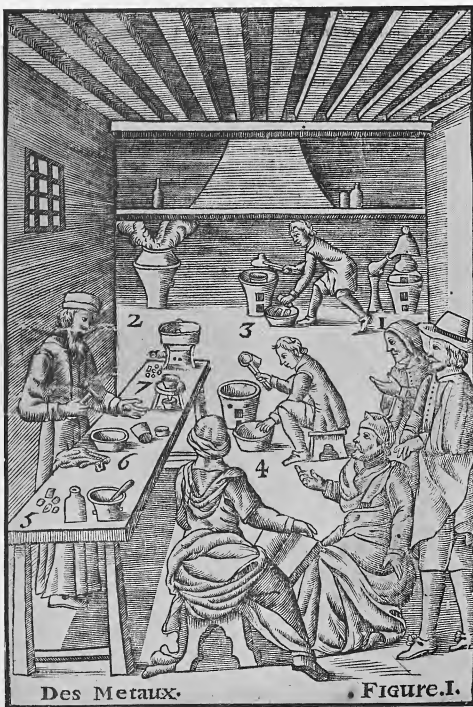
est là. Paris ne jure que par Hippocrate et Galien, c'est le gardien incorruptible de la tradition, le champion du syllogisme et du magister dixit. Ses élèves sont des disputeurs qui se gardent bien de donner dans la chimie, l'antimoine, la circulation, le quinquina et autres opinions de même farine, Montpellier par contre accueille tout cela.

Il fallut la candeur ou l'audace d'un Renaudot pour permettre à cet antagonisme de se formuler et pour faire trancher le différend, nous avons vu avec quelle justice.

L'arrêt du Parlement interdisait à Renaudot la médecine et la charité. Restait la *Gazette*. Il s'y consacra tout entier et comme il n'avait garde de négliger la protection des grands, il la mit sous le patronage de Mazarin.

Plus heureux que leur père, Isaac et Eusèbe obtenaient du même arrêt « qu'il leur serait fait droit, ainsi que de raison ». Enfin ils allaient être docteurs. Peu confiants dans la soumission de la Faculté, ils décidèrent de s'imposer et, pour ce faire, le 2 novembre 1647, signifièrent par huissier au doyen que, le 14 courant, ils présideraient, comme de droit, la thèse du candidat Stéphane Bachot. Grand émoi à l'École, rumeurs, indignation. Au jour dit, on refuse aux fils Renaudot l'entrée du « conclave ». Ils adressent aussitôt une supplique au Parlement. Mathieu Molé, président, mande la Faculté qui, « en toge et bonnet » vient solennellement recevoir ses ordres. Ceux-ci sont formels : « Dans quinze jours vous donnerez le bonnet à Isaac ; quant à Eusèbe, vous devrez sans délai, et suivant les statuts, le vespérer et le doctorifier. » Il fallait s'incliner. Le 3 décembre, on doctorifie Isaac, le 6 février, Eusèbe. C'est une défaite. La Faculté aura du moins cette compensation de faire signer aux deux docteurs une nouvelle renonciation solennelle à l'œuvre de leur père. Ils auront mis dix ans pour franchir les grades que Théophraste avait franchis en moins d'un an, mais ils sont au bout de leurs peines.

Il n'en est pas de même du père pour qui commence, avec la Fronde, une époque de revers et d'impopularité. Il suit la Cour de Saint-Germain. Il y transporte la *Gazette*, laissant à ses fils le soin de continuer le journal à Paris sous le titre de *Courrier français*. Les Mazarinades pleuvent dru sur le protégé du cardinal, on contrefait sa feuille, on la couvre de ridicule, on voudrait la couler et son chef avec elle. En avril 1649, il rentre à Paris avec la Cour, il se trouve aussitôt en procès pour le *Courrier* qu'il veut supprimer. Il gagne. Mais peu après, Mazarin est envoyé en exil. Segurier lui succède, grand ami de la Faculté et du Parlement. C'est la débacle pour le bon Renaudot. Il se voit supprimer la pension de 800 livres qu'on lui



Un Cours sur l'antimoine dans un laboratoire de chimie.
Gravure sur bois du XVIII^e siècle, tirée du livre de A. Barlet : « Le vray et méthodique cours de la physique résolutive », 1653.

rhume et quand il apprend que Guy de la Brosse n'est pas mort dans les formes, c'est-à-dire saigné à blanc, il s'écrie : « Le diable le saignera dans l'autre monde comme le mérite un fourbe, un athée, un imposteur, un homicide et bourreau public tel qu'il étai. »

Et un novateur, aurait-il dû dire. Car tout

(1) A un médecin provincial qui s'inquiétait de savoir s'il fallait saigner les pleurétiques au pied ou au bras, la Faculté expédie, l'ayant mûrie cinq ans, une forte lettre, véritable thèse ou si n'a pas moins de cent cinquante citations tant grecques que latines. Cela s'appelle : *Lettres apologetiques du sieur Ferrand, dans lesquelles il est traité et prouvé qu'il ne faut point saigner les pleurétiques au pied*. — Paris, 1685 (D^e E. S.).

(1) J. Riolan, *Curieuses recherches sur les Ecoles de médecine de Paris et de Montpellier*, ouvr. cit.

(2) *Lettres de Guy Patin*, t. II, p. 83.

(3) L'ombre d'Æsculape découvrant les erreurs de plusieurs praticiens, par le sieur de la Martinière, médecin chimique et opérateur du Roy, Paris, 1664.

allouait comme Commissaire des pauvres, refuser les nouvelles officielles, abandonner de ses abonnés et des colporteurs du Bureau d'Adresses.

Vieux et hémiplegique, le cerveau faible à la suite d'une attaque de paralysie, il commet alors la sottise d'épouser, après un long veuvage, une femme « qui n'est encore qu'en son printemps » et ne l'a pas pris, dit la chanson, pour son beau nez. Cette union dura peu ; tourné en risée (1), il obtint au bout d'un an la séparation.

La Gazette occupa quelque temps encore son activité, mais une deuxième attaque de paralysie l'emporta, le 25 octobre 1653. Il mourait « gneux comme un peintre », dira le cruel Patin, et sans avoir vu le triomphe définitif de l'antimoine et de la médication chimique.

Poursuivi sans relâche par la jalousie des orthodoxes du temps, vaincu, humilié, Théophraste Renaudot est victorieux quand même. Ses innocentes inventions sont devenues un tel besoin pour notre société qu'on ne saurait imaginer une nation



*Le Hibou fuit la Clarité viciieuse,
Et bien qu'il ayt Lunetes & Flambeaux,
Il ne peut voir les Secrets les plus beaux
De l'ANTIMOINE & du VIN Emetique*

Gravure sur bois servant de frontispice symbolique au titre de J. Chartier : « La Science du plomb sacré des sages ou de l'Antimoine », 1651. Un hibou perché sur un cep de vigne (allusion au vin émetique), portant lunettes, éclairé de torches.

(1) ... Au mary, froid comme une souche,
La femme n'étoit point farouche.
Renaudot sans être jaloux
Lui manioit souvent le poulx,
(Et c'étoit là tout son possible)
N'étant pas d'ailleurs trop sensible.
(J. Loret. La Muse historique, cité par Gilles de la Tourette, op. cit. p. 275.)



(Cliche de La France Médicote)

Frontispice du « Char triomphal de l'Antimoine » (Cyrus triomphant de l'Antimoine) du Frère Sabile Valentin. Toulouse, 1646.

sans Presse, sans Monts-de-Piété, sans Publicité commerciale et surtout sans Consultations charitables. Qui connaît aujourd'hui leur fondateur ? Le malheureux gazetier est ignoré de son innombrable famille de journalistes et plus encore des pauvres ses amis. C'est que l'injustice de la postérité est criante. Nous treçons des lauriers aux conquérants, nous leur élevons statues sur statues, mais nous oublions le nom des bienfaiteurs de l'humanité.

NOTE DE LA RÉDACTION

Les idées scolastiques professées par l'Ecole de Paris avaient à ce point imprégné les esprits de ses élèves, elles avaient un empire si tenace qu'elles devaient survivre durant un siècle au moins aux coups successifs qui allaient leur être portés. Nous en donnerons comme preuve ici la théorie par laquelle, en plein XVIII^e siècle, Astruc s'efforçait de préciser le mode d'action du mercure dans la syphilis. C'est encore de la vieille théorie humorale, de la théorie de l'humeur peccante que se réclame Astruc. Il tente de montrer que le mercure, étant plus lourd que le sang, chasse « les humeurs acres de la vérole » qui s'écoulent au dehors par le flux salivaire qu'on s'efforce de provoquer !

Les gouttes mercurielles, dit-il, agitées par la contraction et la dilatation du cœur et des artères, sont tellement mêlées et confondues avec le sang, qu'elles se distribuent uniformément avec lui jusque dans les plus petits rameaux artériels et, dans toutes les parties où ces rameaux vont se répandre, elles sont poussées dans l'aorte avec la même vitesse que lui ; mais, comme elles sont quatorze fois plus pesantes que les gouttes de sang de même volume, la quantité de leur mouvement est aussi quatorze fois plus grande.

Les gouttes de mercure et de sang de même volume et de même surface perdent, à mesure qu'elles circulent, une partie du mouvement qu'elles ont reçu d'abord, et comme leur superficie est égale par la supposition elles en perdent également. Mais, les

quantités de mouvements étant inégales des deux côtés, si l'on ôte de part et d'autre les quantités égales qu'il s'en perd, il arrivera que la raison de la quantité de mouvements qui restera dans les gouttes mercurielles, par rapport à celle qui doit rester dans les gouttes desang, augmentera successivement à chaque instant.

Ainsi la vitesse des gouttes mercurielles, qui d'abord était la même que celle des gouttes du sang, doit augmenter de même à chaque instant. Ainsi, le choc des gouttes de mercure qui, dans le premier instant et dans le tronc de l'aorte, n'était que quatorze fois plus grand que celui des gouttes de sang d'un pareil volume, se trouvera plus de cent fois plus grand dans les derniers rameaux des artères capillaires par la raison que la vitesse des gouttes mercurielles, qui a moins diminué proportionnellement à chaque instant que celle des gouttes égales du sang, se trouvera là beaucoup plus grande que la vitesse de ces gouttes. D'où il résultera :

Que les gouttes mercurielles pénétreront aussi dans les vaisseaux obstrués où le sang ne saurait pénétrer ;

Que les obstacles qui s'opposaient au cours du sang, étant par ce moyen forcés et dissipés, tous les vaisseaux du corps, même les plus petits, laisseront un passage libre ;

Que le sang, la lymphe, les humeurs récrémentielles et excrémentielles, si elles sont trop épaisses et trop visqueuses, seraient brisées et atténuées par la pesanteur des gouttes de mercure et par la vitesse avec laquelle elles se meuvent, principalement dans les vaisseaux capillaires ; et qu'ainsi toutes les liqueurs

recouvreront peu à peu leur fluidité naturelle.

Qu'ainsi le virus vénérien qu'il soit, en quelque quantité qu'on le suppose dans le corps et en quelque endroit qu'il se trouve niché, étant atténué, divisé et brisé par l'action réitérée des gouttes mercurielles, sera déraciné, détruit et chassé au dehors par tous les conduits excrétoires.

Quelle logique implacable !



(Cliche de La France Médicote)

Frontispice d'un ouvrage de P.-M. de la Martinière : « L'ombre d'Esculape découvrant les erreurs de plusieurs praticiens de la Médecine et la bien pratiquer ».

UNE CHAMBRE D'ACCOUCHÉE AU COMMENCEMENT DU XVI^e SIÈCLE

D'APRÈS UNE MINIATURE DU CHATEAU DE CHANTILLY

Par le D^r ERNEST WICKERSHEIMER

Bibliothécaire de l'Académie de Médecine

La curieuse miniature que nous pouvons reproduire ci-dessous, grâce à l'obligeance du D^r Ernest Wickersheimer, représente la chambre d'une accouchée qui vient d'être libérée d'une grossesse gémellaire. La mère repose paisiblement ; le bras gauche est allongé en une attitude d'abandon ; la physionomie présente un peu de lassitude bien compréhensible. Une sage-femme s'occupe de la toilette de l'un des nouveau-nés ; bientôt, sans doute, elle viendra se consacrer de nouveau à la mère, et se conformera aux prescriptions et conseils d'Ambroise Paré, le grand maître de la médecine et de la chirurgie françaises au XVI^e siècle : « On baillera à la femme, dit-il, subit après l'enfantement, deux ou trois cuillerées d'huile d'amandes douces tirées sans feu avec un peu de sucre. Autres prennent deux jaunes d'œufs avec sucre, autres prennent de bon hippocras ; autres un consommé ou de la gelée. »

J'ai publié en 1908 dans la *Nouvelle Iconographie de la Salpêtrière* (1) une miniature du début du XVI^e siècle, représentant un accouchement en train de s'achever. La parturiente, qui a gardé ses bas, a retroussé sa robe et découvre ainsi ses cuisses. Elle est debout, appuyée contre une femme qui, se tenant derrière elle, passe les bras sous ses aisselles, afin de la mieux soutenir. La sage-femme, les reins ceints d'un court tablier bleu, est agenouillée à ses pieds et tient le nouveau-né dans ses mains.

Je ne dirai rien de plus sur cette miniature qui a été suffisamment commentée dans la *Nouvelle Iconographie de la Salpêtrière*. Il suffira de rappeler qu'elle orne le verso du feuillet bv d'un exemplaire sur vélin du *Passe-temps de tout homme et de toute femme* de Guillaume Alexis, imprimé vers 1505 à Paris, pour Antoine Vêrard ; cet exemplaire a appartenu à Louise de Savoie, mère de François I^{er}, et est conservé aujourd'hui à la Bibliothèque Nationale où il porte la cote Vêlin 2249.

Le Musée Condé, à Chantilly, possède un autre exemplaire sur vélin de la même édition, mais la miniature qui en orne le feuillet bv diffère entièrement de ce qu'on peut voir à la même place dans le manuscrit de la Bibliothèque nationale. Je crois intéressant de reproduire ici cette miniature et de la commenter brièvement.

A Chantilly, l'accouchement est terminé. La chambre paraît moins luxueuse que dans la miniature précédemment décrite, les murs sont gris, le sol recouvert d'un dallage à carreaux verdâtres et roses. Au fond, dans un coin, un lit à traversin blanc et à couverture bleue ; ce lit est surmonté d'un ciel orné d'un lambrequin vert. On y voit l'accouchée, en chemise et en bonnet blancs ; et à côté d'elle l'un



Une chambre d'accouchée au début du XVI^e siècle.
Miniature ornant un exemplaire sur vélin du *Passe-temps de tout homme et de toute femme*, de Guillaume Alexis, imprimé vers 1505, à Paris, pour Antoine Vêrard, et conservé au Musée Condé, à Chantilly.

des enfants qu'elle vient de mettre au monde et dont la tête et le corps sont enveloppés de linges blancs.

Au premier plan, la sage-femme vêtue d'une robe brune à revers bleus et la tête couverte d'une capeline noire, se prépare à baigner le deuxième des jumeaux dans un baquet près duquel elle se tient agenouillée.

On peut constater ici une fois de plus que les exemplaires de luxe des premiers temps de l'imprimerie acquièrent de par leurs enluminures une individualité aussi marquée que les manuscrits. L'enlumineur ne se bornait pas à colorier les bois du livre qui lui était confié ; il composait des scènes nouvelles ou son imagination se donnait libre cours. Si les miniatures de Chantilly et de la Bibliothèque nationale diffèrent entre elles, elles diffèrent bien davantage de la gravure qu'elles recouvrent. En les grattant, on découvrirait un bois semblable à celui qui occupe leur place, dans l'exemplaire sur papier de la même édition (Bibliothèque Mazarine). Ce bois, qui a été reproduit par MM. Arthur Piaget et Émile Picot, représente les histoires tragiques de trois femmes célèbres : « On y reconnaît Médée tuant ses enfants, Lucrèce se donnant volontairement la mort et Phylis, fille de Lycourge et femme de Démophon, qui se pend à un arbre » (1).

A la page où se trouve cette gravure, commence un chapitre intitulé :

DU CRY DE L'ENFANT HAUITEMENT
ET DES DOULEURS D'ENFANTEMENT

L'enlumineur d'Antoine Vêrard a donc été bien inspiré en remplaçant une triple fantaisie mythologico-historique par une scène d'accouchement. Il a eu du reste un imitateur et une scène analogue à celle du vélin de Chantilly est représentée dans un bois grossier de l'édition du *Passe-temps*, imprimée à Paris vers 1525, dont un exemplaire se trouve à la Bibliothèque de l'Arsenal (Réserve B. L. 8379).

(1) Guillaume Alexis, *Œuvres poétiques*, publiées par Arthur Piaget et Émile Picot, Paris, Firmin Didot, 1899, in-8^o, II, p. 79-82. (*Société des anciens textes français*.)

(1) Wickersheimer Ernest. Un accouchement au commencement du XVI^e siècle, d'après une miniature de la Bibliothèque nationale (Vêlin 2249). *Nouvelle Iconographie de la Salpêtrière*, XXI (1908), p. 396-399. — Cf. *Bulletin de la Société française d'histoire de la médecine*, VIII (1909), p. 110 et 111.

DEUX SONNETS

Par le D^r FRANÇOIS DES COSTILS

Nous devons à l'obligeance du plus sympathique et du plus éclairé des éditeurs, M. Georges Steinheil, d'avoir eu connaissance des « Sonnets » du D^r François des Costils. Le recueil, paru en 1910, sommeilla par un oubli coupable, depuis lors, en un coin de notre bibliothèque. Béni soit le hasard qui nous le remet en mains ! Voici donc deux sonnets ; ils permettront d'apprécier le remarquable talent poétique de notre confrère :

NOCTURNE

*Les senteurs de la nuit défaillent dans les branches,
La volupté du rêve enivre les taillis,
Les brouillards incertains par le vent assaillis
Caressent les coteaux de leurs dentelles blanches.*

*Embarquons-nous, veux-tu ? pour de lointains pays.
Le ciel sera moins clair que tes yeux de pervenches,
Et dans les bois, dont les fronts noirs vers toi se penchent,
Nous mènerons bien loin nos désirs recueillis.*

*Le souffle chuchoteur de la brise atténuée
Glissera, murmurant sa molle mélodie ;
Et, laissant nos regards se perdre vers le Nord,*

*Nous suivrons, étreignant nos cœurs de doute et d'ombre,
L'essaim des astres purs rayant le zénith sombre
De l'envol éternel de leurs corselets d'or,*

RESTE AINSI...

*Reste ainsi, demi-nue... et d'étoffes légères
Caressée. A genoux, levant mon œil humide
Vers ton profil songeur et la blanche chlamyde,
Je t'aimerais... sans voir tes lèvres mensongères.*

*Un tien d'or bruni cercle la pyramide,
Des boucles que mes doigts frissonnants érigèrent.
Tes yeux, où quelque jour des amours étrangères
Mireront leur clarté, fuient mon regard timide.*

*Ah ! pour fondre ton cœur comme un morceau de neige,
Pour animer ton sein marmoréen, que n'ai-je
Les sanglots de la houle et les chants de la terre...*

*Pour sentir dans mes bras s'abandonner ta taille,
Pour écouter dans l'ombre amoureuse et lunaire,
Ton cœur... à petits coups... doucement... qui défaille.*

LE DOCTEUR DHOTEL... SCULPTEUR

Par le D^r MARCEL MIRIEL

Notre ami Marcel Miriél a bien voulu décrire aujourd'hui, pour les lecteurs d'Æsculape, un des aspects du talent si varié de notre confrère le D^r Dhotel. Nous l'en remercions bien vivement : il a suivi depuis longtemps les efforts de Dhotel dans les domaines les plus divers, il lui est attaché par les liens d'une amitié profonde, il a pu pénétrer dans le secret de cet esprit très original et merveilleusement doué. Nul n'était mieux qualifié que lui pour en dire la louange. Pour notre part, depuis le soir déjà lointain où il nous fit connaître Dhotel, dans l'intimité d'une soirée familiale, nous avons assisté à une ascension progressive du beau talent de notre confrère sculpteur, à une affirmation chaque jour plus indiscutable de ses dons pour les arts plastiques. Et c'est pour prendre date, en quelque sorte, que nous avons tenu à lui consacrer dès aujourd'hui l'article spontané que voici, bien résolu que nous sommes à parler de nouveau de son effort lors de prochaines œuvres.



Le D^r Jules Dhotel dans son atelier.

(Photographie aimablement communiquée par M. Piron, ami de l'artiste et de l'auteur.)

ON nous reproche quelquefois le succès facile que nous devons à notre profession, et on ne manque pas d'ajouter que si le médecin est souvent un convive agréable par les histoires volontairement piquantes qu'il raconte, son répertoire est rapidement épuisé, et qu'en dehors de sa qualité incontestée de critique acerbe il est presque toujours inférieur dans les domaines artistique et littéraire.

Ceux d'entre nous qui peuvent échapper à ce reproche, qui contiennent sa part de vérité, sont assez rares pour qu'on les mette en pleine évidence et les remercie du lustre qu'ils jettent sur notre profession : nous bénéficions tous de l'éclat dont ils brillent.

A ce titre, nous sommes tous les débiteurs du D^r Dhotel que j'ai le grand plaisir de présenter aux lecteurs d'Æsculape. Personnellement, je n'ai jamais rencontré de nature aussi bien douée pour la réussite dans les domaines les plus divers. Son esprit souple, inventif, primesautier, est susceptible de se faire valoir dans tous les modes d'activité.

Sa faculté extrême d'assimilation, son imagination vive, ont frappé tous ceux qui l'ont suivi dès les années de son enfance.



Médailleur de M. J. Vanthielt, par le D^r J. Dhotel.
(Salon des Artistes Français, 1911.)



Busle du sculpteur L.-R. Pilon, par le D^r J. Dhôtel.
(Salon des Artistes Français, 1912)

Jeune encore, il obtint dans toutes les branches les succès les plus brillants ; nulle part il ne put passer inaperçu.

Son succès à l'Internat le prouve facilement. A cette époque, la préparation de certaines questions du concours faisait pâlir beaucoup d'entre nous : les notions les plus ardues entraient assez aisément dans la mémoire de Dhôtel par lui permettre de faire six heures de harpe par jour ; cette dernière particularité faillit même l'empêcher de déménager : son nouveau propriétaire ne pouvait admettre qu'il fût étudiant en médecine ; il le prenait, sur les renseignements qui lui étaient parvenus, pour un musicien de profession. Il convient de dire à son excuse qu'il avait appris que Dhôtel faisait aussi du violon, et d'une façon assez harmonieuse pour que jamais un voisin n'ait eu l'idée de lui faire donner congé.

Entre temps, et en faisant les études médicales les plus sérieuses, notre confrère composa des pièces de vers, que sa modestie se refuse à publier, et un *Pater* qui fut édité avec un succès à rendre jalouses les renommées musicales les mieux établies.

Bref, il eut ce mérite vraiment rare de faire très bien beaucoup de choses, toujours guidé par une nature artistique curieuse et protéiforme. Il lui serait permis, s'il n'était aussi modeste, de dire comme Voltaire :

Tous les goûts à la fois sont entrés dans mon âme.

Entraîné dès ses débuts dans la pratique médicale par le tourbillon de la clientèle, il dut un instant délaisser ses arts préférés pour se consacrer à ses malades et répondre à leurs exigences. Il ne put cependant empêcher son esprit de travailler et il trouva moyen d'inventer ou de perfectionner une série d'appareils ingé-

nieux qui portent son nom et qui témoigneraient, à défaut d'autres preuves, de son polymorphisme intellectuel.

Si curieuses que soient ces inventions, ce n'est point d'elles que nous parlerons aujourd'hui. Elles nous apparaissent relativement négligeables à côté des productions que son imagination créatrice lui a fait réaliser en ces derniers temps dans le domaine des arts plastiques.

Comment fut-il amené à s'adonner à la sculpture ? Il dit n'en rien savoir, mais je gagerais fort que le charme féminin et la grâce de l'enfance qui enchantent sa demeure ne l'aient conduit par cette contemplation quotidienne de l'harmonie à vouloir exprimer la beauté sous une forme durable.

Quoi qu'il en soit, il y a quatre ans à peine, n'ayant jamais encore manié de terre à modeler, il s'avisa d'en pétrir certain jour, seul, sans guide que son inspiration, son sens de l'esthétique et ses connaissances précises de l'anatomie. Avec une rapidité incroyable, il réalisa un médaillon que nous reproduisons ici et qui lui ouvrit d'emblée les portes du Salon des Artistes Français.

Nous avons voulu, avant d'analyser nous-même son œuvre, lui demander comment il concevait la sculpture, et s'il se voyait une excuse pour avoir autant de talent. Voici sa réponse :

« Anatomie, physiologie, psychologie : c'est toute la médecine ou presque ! Prenez les mêmes éléments, mettez un peu de terre autour : ce sera la sculpture.

« Médecine et arts plastiques ne sont pas si éloignés l'un de l'autre qu'on le croit généralement, et c'est à cause de ces affinités que le médecin s'est, chez moi, mis un beau jour en sculpteur.

« Si je conçois comme base de la sculpture ce trépied anatomique, physiologique et psychologique, c'est dire que je suis un amoureux de l'antique et du classique et que j'aime seulement parmi les artistes contemporains ceux qui montrent de la conscience dans l'art ; c'est dire aussi que j'aborde les cubistes, futuristes et autres... fumistes ultramodernes ; leurs élucubrations me font mal comme une fausse note, en musique, m'irrite douloureusement le nerf acoustique. Je ne puis m'empêcher de penser que la très grande majorité de ces épatateurs de bourgeois cherchent à dissimuler dans leurs fantaisies outrancières une ignorance complète de ces éléments primordiaux que je citais au début, et la paresse d'apprendre le dessin. »

Le cadre du présent article est limité ; nous ne pouvons, faute de place, donner qu'un aperçu de l'œuvre de Dhôtel et n'en reproduire que les pièces capitales.

Le médaillon de M. J. Vanthielt fut,

nous l'avons déjà dit, sa première œuvre. On y sent peut-être mieux que partout ailleurs l'influence du médecin, d'un médecin qui connaît son anatomie. Cette rudesse voulue des traits d'un vieillard amaigri, cet angle du maxillaire inférieur, cette saillie de l'os malaire, tout cela ne montre-t-il pas ce désir de réaliser de la sculpture anatomique, de bâtir un sujet avec des os, des muscles, et de ne pas accuser une ombre sans savoir à quoi elle répond.

A ce point de vue, celle des œuvres de Dhôtel qui se rapproche le plus de ce médaillon, est cet *Amour* qui figura cette année au Salon des Humoristes. Y a-t-il dans cette statuette si séduisante autre chose qu'une étude très poussée d'un corps d'adolescent et une idée à la fois fantaisiste et mélancolique qui font d'un pareil petit marbre un chef-d'œuvre du genre ?

Le buste du D^r Vermerch, beau-père de l'artiste, figura au Salon de 1914 ; c'est une de ses meilleures productions. Ici, Dhôtel a fait de la sculpture productive. Tout l'intérêt de ce bronze vient, en effet, de la façon dont l'auteur a su rendre, dans les yeux, la douceur et la volonté qui caractérisent avant tout notre confrère de Lille, que ses amis ont surnommé « le roseau », peut-être à cause de ces qualités, mais plus probablement pour honorer en lui le président des « Rosati » des Flandres.

Pour bien montrer que l'anatomie n'est pas tout en sculpture et qu'il faut quelquefois omettre un détail pour donner plus de vigueur à un ensemble, Dhôtel ébaucha, en quelques séances, le buste du sculpteur Piron, dont le mouvement est d'une vigoureuse et parfaite harmonie, et qui, au point de vue de l'art pur, est peut-être son chef-d'œuvre.



Busle du D^r Vermerch, de Lille, par le D^r J. Dhôtel.
(Salon des Artistes Français, 1914)



« Au fond du carquois », par le D^r J. Dhôtel.
(Salon des Humoristes, 1914.)

J'en ai du moins la conviction par une anecdote personnelle assez piquante :

Me promenant au Salon avec un sculpteur de province, de grand talent, je défendais les amateurs et m'élevais contre cette prétention des professionnels de monopoliser l'art et le talent. Cette franchise me valut un regard de pitié qui m'amusa, et connaissant l'emplacement réservé au buste de Dhôtel, je menai mon ami dans son voisinage et lui demandai avec condescendance à quoi il reconnaissait les amateurs. Il me les abima en trois points, et pour donner plus de force à son argumentation qui ne semblait pas me convaincre, il me montra du doigt le buste devant lequel je m'étais arrêté comme par hasard en ajoutant : « Voilà de l'art, montrez-moi un amateur qui puisse en faire autant. »

En dehors de ces œuvres essentielles, Dhôtel est l'auteur d'une série de médaillons fort bien venus qui eurent un légitime succès dans des expositions privées et sont marqués au coin d'une originalité certaine.

Inépuisable caracole d'ailleurs que cet amoureux de belles lignes et d'harmonieuses proportions soit un ennemi de la fantaisie ou qu'il en ignore le piquant. Bien loin de là et son sens de la décoration est encore une preuve de son polymorphisme artistique.

D'ordinaire quand un peintre ou un sculpteur veut disqualifier une œuvre que le

public admire, ils disent — à la manière des grands tailleurs : « Oui... mais c'est de la décoration », tenant à bien spécifier par là que l'œuvre est de second ordre et que les grands artistes, ceux qui sont capables de faire « très bien », ne s'y adonnent pas.

Dhôtel, lui, fait preuve d'un sens artistique extrêmement souple : un couturier de ses amis, connu pour ses belles collections, lui ayant demandé, pour sa villa, une frise décorative, notre ami, pour la réaliser, s'inspira exclusivement de la faune et de la flore marines, et stylisa bêtes et plantes de manière particulièrement heureuse.

En fin d'article, nous reproduisons un porte-allumettes dont nous avons dû prendre la photographie par ruse, Dhôtel le jugeant indigne de figurer dans *Æsculape*.

Nous sommes si peu de son avis que nous l'avons fait reproduire à moitié de sa grandeur réelle. Une ironie sans cruauté véritable lui a fait donner à l'animal nyctalope qu'il a représenté les apparences d'un corps féminin.

Si l'on cherche dans le talent de Dhôtel quelle est la dominante, on peut dire que c'est la modestie.

En artiste comme de ses moyens, il sait ce qu'il lui est possible de réaliser. Nul mode d'expression artistique ne lui serait interdit si les exigences de la vie ne l'astreignaient à un labeur quotidien. Mais les heures de loisir et de joie artistique lui sont comptées.

Et c'est merveille de voir en quelle brièveté de temps il a su franchir les étapes d'un art difficile. Une expérience rapide lui est venue depuis le jour, proche encore, où il s'essayait dans le médaillon, et réalisait une figure de vieillard aux traits marqués et relativement faciles à saisir.

Quelques mois après, se sentant plus maître de son ébauchoir, il sculptait le buste d'une jeune femme ; c'était là un pas énorme dans son évolution. Que de sculpteurs de médailles ne pourraient le franchir.

En effet, il y a entre le médaillon et le buste une gradation dans la difficulté plus marquée encore qu'entre le profil et le portrait en dessin, car ces notions indispensables de volumes, de plans, d'angles, grâce auxquelles on peut donner à un buste la vérité, la robustesse, le frémissement de la vie sont si difficiles à acquérir qu'elles rebutent d'ordinaire les simples amateurs.

Le D^r Dhôtel fit mieux d'ailleurs. La statuette que nous reproduisons ici et qu'il exposa au Salon des Humoristes cette année même en témoigne. Si l'artiste eut la satisfaction de voir apprécier par les connaisseurs cette petite fantaisie à sa juste valeur, il lui avait fallu une étude anatomique très minutieuse de ce corps d'adolescent dont la musculature encre par marquée ne peut donner que des saillies, des dépressions, des lignes imprécises.

La tendance de son œuvre ?

« Amour du classique et conscience dans l'art » nous a-t-il répondu. Voilà des paroles pleines de sens pour qui sait les saisir.

Comme il est tentant pour quiconque souhaite attirer l'attention par des fantaisies que rien ne régle, de voir violet ce qui est blanc et de prendre pour rouge ce qu'on voit blanc !

Comme il est prudent d'éviter ainsi la comparaison avec les maîtres de l'art classique ! Comme il est facile de se faire attribuer du génie, en ornant de fresques amorphes un théâtre mortel !

« Conscience dans l'art ! » Voilà qui est plus noble encore ! Il est regrettable que certains, des meilleurs parmi les maîtres, aient oublié parfois cette règle, et n'aient pas su s'arrêter à temps.

C'est ce qui explique pourquoi tant d'artistes qui vivent de leur talent, sont obligés, suivant en cela les préceptes de Sacha Guityr, de manger, étant jeunes, la fortune qu'ils espèrent acquérir en vieillissant.

Ce respect des traditions et de soi-même nous permet d'espérer, en tous cas, que si jusqu'ici Dhôtel s'est simplement « amusé à faire de la sculpture », et cela avec un succès d'autant plus méritoire qu'il y mit moins de prétention, il ne tentera jamais de nous faire croire que rien ne donne mieux l'impression d'un « Boxeur » que l'absence de bras.

Sculpteur, violoniste, harpiste, poète, compositeur, membre de la Société des Artistes Français, et avant tout médecin et ancien interne des hôpitaux, tels sont à ce jour les titres de Dhôtel. Qu'il me soit permis, au terme de cette évocation trop brève des mérites de notre confrère, de dire encore ce désir insatiable de connaître, cette curiosité toujours en éveil, qui constituent les charmes essentiels de l'atmosphère dont on s'imprègne autour de lui. S'il est encore dans le domaine des arts un mode d'expression à conquérir, une cime à atteindre, Dhôtel sera une fois de plus celui qui conquiert et qui gravit, et nous aurons alors la joie d'assister à l'ultime couronnement de sa progressive métamorphose.



Porte-allumettes fantaisie, par le D^r J. Dhôtel.

UN LÉPREUX EMPOISONNEUR DE SOURCES

Par JEAN-BAPTISTE CHAMPEVAL

Guy de Chauliac écrivait en 1383 dans sa Grande Chirurgie, au chapitre De Ladrerie : « Et s'il (le médecin) trouve que avec la disposition à ladrerie il (le malade) ait quelques signes équivoques diminuez, il le faut commander familièrement et secrettement qu'il se tienne en bon régime, et ait le conseil des Medecins : autrement il deviendra ladre. Mais s'il a plusieurs signes équivoques et peu d'unvoques, il est vulgairement appelé Cassot ou Capot. Et tels doivent estre aigrement menaces, qu'ils tiennent bon régime, et ayent bon conseil des Medecins, et qu'ils demeurent en leur bories et metairies, et maisons, et que ne s'ingèrent fort avec le peuple, car ils entrent en ladrerie. — Et s'ils ont plusieurs signes équivoques et plusieurs univoques, avec bonnes paroles, et consolatoires, ils doivent estre sequestrez du peuple et conduits à la maladerie. » Guy de Chauliac appelle signes « équivoques » ceux qui « avec ce qu'ils sont trouvés en lèpre, se trouvent en autres maladies et parlant ne signifient toujours lèpre ». Ces signes sont au nombre de seize. Le douzième nous intéresse seul ici, il a trait à la mentalité des lépreux : « Douzième, ils sont fins et trompeurs, furieux, et se veulent trop ingérer sur le peuple. » Notre ami le D^r Fay dit justement que le caractère prêté par Chauliac aux lépreux, n'est sans doute point inhérent à leur maladie, mais secondaire, et « l'expression d'un état mental lié à la condition sociale qu'on leur imposait. Tout le monde regardait le lépreux comme dangereux, on le fuyait, on l'accablait de traitements durs et cruels. » Le cas du lépreux empoisonneur de sources dont il sera parlé ici et le châtiment qui lui fut infligé s'expliquent aisément.

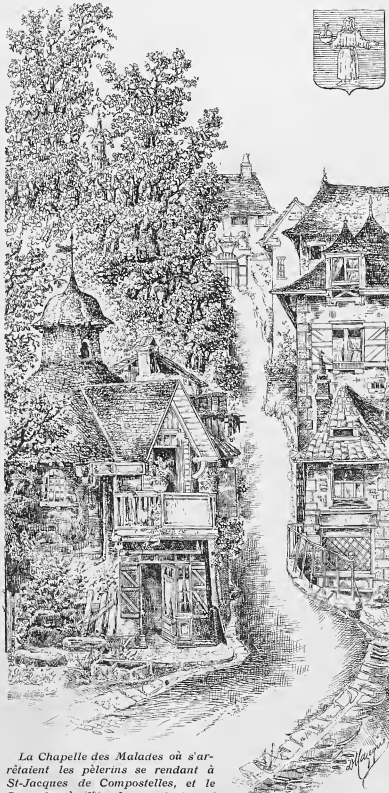
Le Limousin voit disparaître ses derniers lépreux. En 1896, une lépreuse, native de Peyrelevade, fit un séjour de six mois à l'hospice de Tulle ; mère de cinq enfants, aucun d'eux ne contracta auprès d'elle l'incurable maladie. En 1902 le même hôpital accueillit deux malheureuses femmes, originaires de Sexcles : la mère était atteinte de lèpre écaillée et mutilante, la face ulcérée aux paupières, au nez et aux oreilles était atrocement défigurée, les doigts et les orteils tombèrent en lambeaux ; après une agonie de cinq mois elle mourut à l'hôpital de Tulle et sa fille qui, en la soignant, contracta la terrible affection, fut dirigée sur l'Hôpital Saint-Louis de Paris.

En 1900 vivait à Bourgenave une jeune fille, morte vers sa 13^{ème} année, et dont le visage écaillé et le corps ulcéré devaient accuser de la lèpre ; ses parents, selon le procédé connu des défaites habituelles, n'attribuaient son mal extraordinaire qu'au vaccin.

Grâce à la longue préparation de ma *Géographie historique bas-limousine*, je pourrais citer près de cent léproseries ou asiles à maux présumés contagieux, ayant existé dans notre petite Corrèze. Sans gratter beaucoup dans mes dossiers paroissiaux, j'en ai là, sous les yeux, 48 ainsi désignés : la *Malaudie*, la *malaptia seu infirmaria*, la *Malétie*, le *Malaudier* (Eygarande 1771). On les trouve établies assez à portée du bourg, près d'un ruisseau, à défaut de fontaine spéciale.

Pour ne pas importuner le lecteur je me permettrai de n'en signaler que quelques-unes, en indiquant entre parenthèses la paroisse et diverses confrontations.

1^{re} La Mallaudie (Tulle-Saint-Pierre 1467) en amont de la Barussie, près de la pièce de terre *del single*, terme peignant le site en isthme rocheux, abrupt, appliqué aussi à l'Estabournie, qui eut également un single ;



La Chapelle des Malades où s'arrêtaient les pèlerins se rendant à St-Jacques de Compostelles, et le Carmel près l'emplacement duquel se trouvait l'Hôpital Vieux et primitivement la Maladerie (Tulle).

2^{de} La Maladerie 1761 (Tulle-Saint-Julien), métairie tirant un nom de sa contiguïté avec la vieille chapelle des Malades ;

3^{de} Saint-Adrian en fut une autre (Tulle). La Malétie (le Temple d'Agén) 1612-1729 près le Camp-Infirmier 1457 (Julhaco) ; la Malladia (Saint-Salvador) près du Laurel 1532 et touchant aux Yeyts, qui tirent, croisais-je, ce nom de *dejecti*, laders.

J'en vois près de Larche 1749 ; Saint-Germain-les-Vergnes 1450 ; deux pour Lagarde, lieu de relai et de grand passage, 1330-1547 près le Trieuch (Trivium, carrefour) et 1471 à la Chapelle-Saint-Georges ; à Saint-Privat, 1730, es dépendances de Noiry ; à Saint-Julien-d'Albony, 1443-1766, près le Sacrestie ; à Neuvic, 1490-1587 ; à Bouysse de Corréze ; à Brive (Saint-Martin) 1624 ; à l'ouest de la Borie (vers la gare) avec fontaine spéciale. Le pont de Gratterogne près de Vigeois a une appellation significative. Le village des Malades au nord-ouest d'Uzerche, dans le quartier Saint-Eulalie, existe encore.

Ce sujet a été largement traité dans une plaquette récente de M. le chanoine Albe, en ce qui concerne le Quercy ; quoique j'y puisse ajouter quelque jour des points omis, relevés sur titres, je renvoie à mes *Notes paroissiales limousines* où j'ai parlé des léproseries blanche et noire de cette capitale, aux rubriques : Maison-Dien ; Saint-Lazare ; les *Blanquets* ou *Casseaux*, etc. ; car souvent le sobriquet, devenu nom, blanc, blanchard, blanchard, accuse d'anciens *enfarinés*. M. Louis Gaubert à Caen, en 1875, l'a fait juridiquement pour la région normande. J'ai publié (1) en date du 16 avril 1658, l'attestation de guérison que se firent donner par le lieutenant particulier, l'ex-ladre Peyre Boulegue (= le renuant, l'agité, le branlant) et sa femme : « Lequel nous a dit qu'en

(1) Bulletin archéologique de Brive, 1^{er} livraison de 1911, page 66.



Un des Cogots des Stalles d'Aubazine (Corrèze).
(Sculpture sur bois du XVII^e siècle. Dessin du D^r Mazezyrie).

la maladrerie de Brive, près le Teilhol, où il est né d'autre Pierre et où il habite depuis sa naissance, il y a plusieurs familles, tant hommes, femmes que enfants, lesquels n'y peuvent vivre comme y ayant peu de bien et voudraient licence de se mesler parmi les personnes du commun et gagner quelque argent. » Accordé.

Malgré la pitié que l'Eglise cherchait à inspirer aux populations à l'égard de ces malheureux, il fallut que ces parias, pour se venger de l'invincible répulsion, fussent souvent de dangereux vagabonds criminels, tant par désir de vengeance antisociale que par tentation de vol ou prurit sadique, pour laisser comprendre qu'en bien des cas se trouvaient justifiées, selon les mœurs du temps, les terribles représailles exercées contre ces lépreux. Sans attendre l'ordonnance de Philippe V du 21 juin 1321, on en brûla 45

autour d'Uzerche, du 13 mai au 11 juin de cette année, affirme L. Guibert. Selon une chronique manuscrite d'Uzerche signalée par l'érudit M. Manteyer, du 13 mai au 27 août 1312, sur le cri de l'opinion publique, il y eut exécution judiciaire en cette ville des 60 lépreux d'Uzerche.

Nazareth, gros village sur voie romaine et mi-partie des paroisses de Jugeais et de Turenne, est son hôpital-léproserie dès le XI^e siècle. A dates anciennes, j'en relève pour Donzenac, Concèzes, Gimel Bonnefont : à Chastagnol, Clédât de Grandsaigne, Meymac, Hauteffage, Argentat, encore à Brive où il y a double emploi, près la Font-Bataille et Bordelais.

Arrêtons la démonstration de leur multiplicité et revenons à un exemple typique de répression, survenue sur nos frontières à Archignac, bourgade Sarladaise. Je regrette seulement, pour ne pas abuser, d'avoir à résumer par

le tout dans les fontaines de la paroisse d'Archignac ; ce qu'il fit en celles du Pont et du Moulin, de la Renaudie et du Puech Rameth, de l'aygue d'Artis et de Peugot, et ce, entre la Noël et le Carnaval, afin que ceux qui boiraient de cette eau devinssent ladres ut illi qui biberent de illa aqua essent ladres. Volla bien constatée l'intention criminelle.

Guillaume Laroque jure avoir ouï dire au lépreux Hélié de la léproserie d'Archignac — *quod ipse Helias tradidit aliquas facias* — qu'Hélié remit certains ingrédients à sortilèges, à certain messager demeurant avec maître Eymeric de Basselve, ce qu'il fit, en sorte qu'Eymeric en mourut. Le messager avait reçu 12 deniers pour exécuter cette vengeance envers Eymeric qui interdisait le cimetière d'Archignac aux lépreux. Lesdits Jean et Hélié avaient de plus volé du grain, ici et là. Bref, condamnation à mort naturelle (sic) et combustion en ladite léproserie.

Le Bulletin des Lettres, Sciences et Arts de



La Léproserie de Saint-Adrian (Corrèze), actuellement hôtellerie. (Dessin du D^r Mazezyrie).

traduction l'enquête sur l'empoisonnement des fontaines par les lépreux qui figure en texte latin dans la *Généalogie Ferrières-Sauveboeuf* (1).

Dans les pièces justificatives figure le jugement contre Jean, ladre de la léproserie d'Archignac, condamné à être brûlé vif en ladite maladrerie, le samedi avant Saint-Jean devant la Porte Latine, 1321. *Archives Nationales*.

En présence d'Hélié Grimal, bailli de noble Raymond de la Val, damoiseau de Pélèvezi (Saint-Genès, Dordogne), de divers nobles et d'un notaire, d'Archignac, représentant les seigneurs de la Châtellenie, on recueillit de Jean, le lépreux, l'aveu qu'Etienne de Bergerac lui remit des poudres « en un chiffon lié » lui enjoignant de glisser

Pou (1873-1874), a aussi un instructif article sur les Cogots, caceus, christias : *pauperes Christi*. En Quercy, l'épithète de *christianus* est encore une injure, quoique souvent incomprise. *Æsculape* a naguère consacré d'intéressantes pages à ce même sujet d'ailleurs inépuisable et remis à l'ordre du jour, l'achève en remarquant que tout en ayant en Corrèze grand nombre de fontaines portant jadis un nom de saint et objet d'un culte le plus souvent de pure superstition tenace, aucune de ces sources n'était de libre accès aux lépreux.

P. S. — J'ai résumé largement le jugement solennel de Jean le lépreux, qu'il me soit permis de citer in-extenso ces lignes :

« Sachent tous et chacun qu'Hélié Grimal, paroissien d'Archignac, bailli, selon son affirmation de noble homme Raymond d'Enval, damoiseau, de Pélèvezi, et agissant de sa part à fait livraison (en le lui rendant, *reddidit*) à messire Gérard de Ferrières, chevalier, de La Brunie, représenté par le bailli des seigneurs du château et châtellenie de Sadigue, ici présent et partie pressante, — Jehan, lépreux de la léproserie d'Archignac, aussi bien que le cadavre de certain autre ladre, pour faire des deux selon sa justice pour, d'après les aveux faits à Pélèvezi, » *Johannem leprosum leprosie de Archinacio, nunquam quendam alium leprosum mortuum pro faciende de ipsis quod Justitia sua debet (sic), juxta confessiones factas apud Palaves, ut dictum per eundem.* »



Un des Cogots des Stalles d'Aubazine (Corrèze).
(Sculpture sur bois du XVII^e siècle. Dessin du D^r Mazezyrie).

(1) *Généalogie de la famille Ferrières-Sauveboeuf*, par mon ardent co-chercheur, M. Huet, ingénieur-architecte à Paris, et M. le vicomte de Chabot, vers 1905, in-4°.

NOTES MÉDICALES SUR L'ŒUVRE DE VELASQUEZ

(Suite et fin)

III. LA FAMILLE ROYALE, LES GRANDS, LE PEUPLE

Par le D^r HENRI VERDIER

« Les choses les plus ordinaires n'ont de vulgarité que suivant le peintre. Les maîtres ennoblissent : un arbre, un fusil, un cheval, on chez Velasquez toute leur noblesse, j'allais dire leur grandesse, car toute chose a sa noblesse chez lui, comme toute chose, d'ailleurs, est noble en Espagne. Il a peint les fous des rois comme il a peint leurs chiens, comme il les a peints eux-mêmes, avec la même vérité, sans plus d'émotion en peignant le roi que le bouffon ou le chien. Avant tout il est peintre; tout lui est modèle : infante et ses ménines, princesse ou fileuse. Le sort qui lui est favorable veut qu'il n'ait sous ses yeux que des spécimens affinis de la race. Il en ressent l'élégance et sait la rendre, car il va de lui-même vers des forgerons ou des mendiants que la postérité baptisera philosophes; mais il est si beau peintre qu'il les voudra de la même matière que le roi ou son ministre : sous son pinceau, des difformes vont devenir les frères des beaux soldats de Bréda. Cela est d'un art prodigieux dont le style n'est dû qu'au don de peindre, à la qualité du métier; non du métier appris, mais de cette formule qu'un maître trouve lui-même quand il est arrivé à ce degré où le besoin d'exprimer est bien en rapport avec ce qu'il voit. Quand la pensée et la main sont d'accord, la maîtrise est atteinte. » (Aman Jean).

SUR une des places de Séville s'élève la statue de Velasquez, œuvre d'art d'une bien médiocre valeur et qui fait regretter que les Sévillanais n'aient pu trouver mieux pour honorer leur illustre compatriote. Pourtant la fâcheuse impression que donne la vue de ce piètre monument s'atténue un peu à la lecture de l'inscription gravée sur le socle : « *A l'Pintor de la Verdad* ». Cette laconique dédicace est en effet d'une justesse profonde et sa brièveté indique bien le caractère dominant de l'œuvre de Velasquez.

Dans les deux études précédentes (1), nous avons déjà vu l'illustre peintre nous montrer avec sa probité foncière la vérité pathologique dans les difformités physiques et morales des nains et des fous puis de son roi Philippe IV. En analysant rapidement le reste de son œuvre, nous allons y retrouver le même souci du vrai et nous verrons quelles merveilleuses pages de pathologie individuelle et sociale il a su fixer pour nos yeux dans ses portraits de la famille royale, des grands de la cour aussi bien que des gens du peuple.

La famille royale

Tous les membres de la famille royale posèrent dans l'atelier du peintre et l'ensemble de leurs portraits constitue la meilleure étude psychopathologique d'une famille qu'artiste ait jamais tentée. Philippe IV n'est point un terme isolé dans la fin de sa race; ses frères et ses enfants sont aussi des types de dégénérés : ils nous intéressent donc au même titre que lui.

Philippe IV avait deux frères, l'enfant don Ferdinand d'Autriche et l'enfant don Carlos, aussi insignifiants que lui au point de vue intellectuel, aussi très qu'il au point de vue physique, et dans lesquels, en deux magnifiques portraits,



Velasquez. — Ferdinand d'Autriche (Prado). Dessin de Goya.

Velasquez précisait encore le type des derniers Habsbourg d'Espagne.

Le portrait de don Ferdinand à vingt ans en costume de chasseur était destiné à orner un pavillon de chasse. Le prince y apparaît d'une frappante ressemblance avec Philippe IV jeune ; toutefois, son visage est plus étiré dans le sens de la hauteur. Les oreilles sont longues et larges, la lippe marquée, les chairs molles et le regard sans vigueur. Comme sa tête, tout son corps semble étiré, tant le thorax est étroit, la taille mince et les membres longs et grêles. Blond lymphatique comme ses frères et ses neveux, ce grand adolescent étriqué et apathique nous fait songer à ces plantes chétives qui ont poussé trop vite en hauteur et qui, vivant à l'ombre, n'ont point reçu les chauds rayons du soleil vivifiant.

Plus robuste, plus large d'épaules semble l'enfant don Carlos dont l'élégante tournure, la pose désinvolte rendent plus aimables encore la jeunesse. Pourtant ni le prestige de l'allure ni la richesse du pourpoint barré d'une écharpe et rehaussé de la Toison d'Or ne peuvent distraire l'attention de ses jambes étonnamment grêles. Sa tête est relativement très petite et aussi allongée que celle de son frère, mais le regard de ses petits yeux enfoncés possède une vivacité qui n'existe pas chez ses frères et que nous ne retrouvons que chez l'enfant don Carlos-Balthazar.

Ces deux enfants, héritiers eux aussi des tares de leur race, devaient mourir assez jeunes et sans laisser de postérité, ce qui fut une des raisons pour lesquelles Philippe IV eut tant de craintes pour l'avenir de sa famille sur le trône d'Espagne.

Le roi avait aussi une sœur, la reine Marie de Hongrie. Dans son portrait par Velasquez elle apparaît vêtue d'une robe somptueuse mais de bien meilleur goût que celles de la reine Marianne d'Autriche. Sous ses cheveux blonds ses traits apparaissent d'une finesse remarquable, et la douceur effacée de son expression

(1) Voir *Æsculape*, n° de mars et de mai 1914.



Velasquez. — L'enfant Balthazar-Carlos en chasseur (Prado).

avec la mélancolie résignée de ses yeux bleus achève de préciser en elle un type de Habsbourg fin de race.

De son premier mariage avec Isabelle de Bourbon, fille de Henri IV, Philippe IV avait eu l'enfant Carlos-Balthazar et l'enfante Marie-Thérèse qui épousa Louis XIV.

On prétend que Velasquez aurait peint Marie-Thérèse et que ce portrait, à l'aide de quelques retouches, aurait été changé en celui de l'enfante Marguerite. Il est fâcheux que nous n'ayons pas de notre peintre l'image de celle qui fut à Versailles une reine si peu brillante et qui donna au Roi-Soleil une si médiocre postérité.

L'enfant Balthazar-Carlos, fils de la reine Isabelle de Bourbon, avait, par sa mère, hérité de quelques-unes des qualités de son aïeul Henri IV. Malheureusement il tenait de son père Philippe IV une santé plutôt précaire et fragile. Le peuple l'aimait et espérait en lui. Velasquez semble avoir particulièrement goûté l'élégante et fière crânerie du petit prince. Rien n'est plus joli que ce « divin mensonge d'art » dans lequel il a représenté l'enfant, à peine âgé de 4 ans, en selle sur un fougueux poney lancé au galop à travers la campagne; le chapeau à plumes sur la tête, l'écharpe au vent, le bâton de commandement à la main, le jeune héritier du trône avec sa dignité et son sérieux enfantins nous rappelle le portrait équestre de son père. Ses petits yeux enfoncés dans l'orbite ont un regard vif et intelligent et toute sa physiognomie est empreinte d'un cachet de volonté et de décision qui font contraste avec sa frêle apparence.

Plus tard Velasquez le représente encore en costume de chasse, en habits d'apparat, en cuirasse, etc. À mesure que le prince grandissait, on voit dans ses portraits que se précisait en lui l'atavisme paternel et s'effaçaient les qualités maternelles.

À 15 ans il avait tous les caractères typiques des Habsbourg d'Espagne : prognathisme inférieur accentué, longueur des oreilles, yeux bleus et cheveux blonds, auquel il faut ajouter chez lui l'aspect rachitique des bosses frontales. Peut-être s'il eût été roi aurait-il tenu de son aïeul Philippe II, en même temps que son autorité un certain degré de dureté et de méchanceté comme l'indiquent quelques-uns de ses contemporains. En tous cas, entre autres caractères de dégénérescence, il tenait un goût marqué pour la débauche, laquelle d'ailleurs — en même temps que les soins de ses médecins — devait causer sa fin prématurée.

Ce prince, dit un chroniqueur, étoit d'un esprit hardy, mais saugrené et cruel selon les marques qu'il en avoit données. On tient que ce qui l'enleva à tant d'Estats, dont il estoit regardé comme l'unique héritier, fut que Don Pedro d'Aragon, premier gentilhomme de sa chambre, ayant souffert qu'une nuit il couchast avec une fille de joye, il s'eschauffa tant avec elle que le lendemain il tomba malade d'une grosse fièvre. Les médecins, n'ayant pas sçeu ainsi ce qui s'estoit passé, le saignerent et affoiblissent ses forces dont la diminution causoit son mal,

avancèrent sa fin.

La reine Marianne d'Autriche destinée par la raison d'Etat à être reine d'Espagne avait été d'abord fiancée au prince héritier Carlos-Balthazar. À la mort de celui-ci elle avait épousé Philippe IV dont elle était loin de valoir la première femme. Insignifiante à tous les points de vue, grasse, blanche et blonde, *candidior nivibus, nitentior astris*, disait le poète, cette Habsbourg d'Autriche n'aurait guère que la dévotion et la bonne chère. Inapte à toute occupation intellectuelle, elle était incapable de distraire son époux qui usait le reste de son intelligence et de sa santé dans des débauches vulgaires. Plusieurs fois, en de merveilleuses toiles, Velasquez nous l'a montrée avec sa mine de grande enfant maussade et paresseuse dont la bouderie est accentuée par la lippe familiale; engoncée en de lourds et superbes vêtements, roïdie dans une pose guindée, le visage encadré d'une coiffure compliquée, elle a toujours l'air de respirer l'ennui. Prisonnière de l'étiquette qui réglait jusqu'à ses moindres actes, elle était isolée comme une divinité que nul ne pouvait approcher et toucher sous peine de mort (1); et c'est bien ainsi

(1) Aussi Marguerite de Styrie, femme de Philippe III, « vécut-elle un jour : « J'aimerais mieux être nommée Gracie que reine d'Espagne. » L'étiquette qui a tout prévu confine parfois au

comme une idole inconsciente et parée, qu'elle se montre dans ses portraits.

Des nombreux enfants de la reine Marianne, deux seuls vécurent : le premier qui fut la petite infante Marguerite, le dernier qui devint Charles II. Entre ces deux enfants la reine fit de nombreuses fausses couches et parmi les deux ou trois autres enfants nés viables, un seul, Philippe-Prosper, vécut jusqu'à 4 ans : longue période pendant laquelle Philippe IV navré de n'avoir pas de postérité mâle ne cessait d'avoir recours au ciel ou aux pratiques superstitieuses. Il était vieilli et usé ; le peuple, disent les historiens, le soupçonnait de vilains maux et je crois qu'il y a tout lieu de penser qu'il avait contracté la syphilis au cours de ses basses débauches : les preuves suffisantes en sont faites par les avortements successifs de la reine, la débilité des enfants nés vivants, et les témoignages de l'époque qui affirment que Charles II à sa naissance était extraordinairement petit et chétif, qui le portait sur tout le corps des « scrofules » qui le faisaient trembler de fièvre quand elles se fermaient. Il est regrettable que Velasquez soit mort avant la naissance de Charles II, car le portrait de celui-ci dans la première enfance eût été d'une grande importance médicale pour nous.

grotesque : Quand le roi se rend la nuit chez la reine, il doit avoir les souliers en pantoufles, le manteau noir sur les épaules, le bouclier des conteurs de bonne fortune à sa main, l'épée à la main, tandis que la *camorera mayor* tient devant lui jusqu'à la porte le flambeau et la bouteille « qui n'est pas pour boire, dit une relation de l'époque, mais pour un usage tout contraire ». (Lavissee et Rambaud, *Hist. de l'Espagne*.)



Velasquez. — L'enfant Balthazar-Carlos à cheval (Prado).

Dessiné et gravé par Goya en 1778.



Velasquez. — *L'Infante Marguerite, fille de Philippe IV d'Espagne, et sa gouvernante, une naïve.*

Quoi qu'il en soit, le grand artiste a peint avec amour l'infante Marguerite et l'infant Prosper. Avec le prince Balthazar, ces enfants lymphatiques et pâlots forment un ensemble palpitant d'intérêt.

Quel sentiment de grâce et de pitié émane des portraits de ces enfants et de cette infante, petites fleurs de jeunesse candide, déjà graves et hautains dans leur enfantine dignité ; fleurs étioilées et anémiques écloses en une atmosphère de serre froide et privée de soleil et de grand air ! Façonnés au sortir du berceau aux sévères usages d'une cour triste et morte, d'un cérémonial impitoyable qui leur apprenait à rester des heures entières immobiles et sans rien laisser deviner en leurs traits de leurs joies ou de leurs ennuis, ces blonds bébés enghainés dans de stupides vêtements n'ont pas connu la gaieté des libres ébats ni les chauds réconforts des caresses maternelles. Dans leurs yeux bleus, ils portent la mélancolie douce et voilée des jolies choses qui ne durent pas, des êtres éphémères qu'un destin mystérieux et fatal a voués aux prématurées disparitions.

Que de poètes elle a fait rêver la petite infante Marguerite du Louvre, depuis les romantiques de 1840 jusqu'aux modernes contemporains de Mallarmé, et combien son portrait est bien fait pour inspirer des vers délicieux et subtils aux disciples de Verlaine ! Sous sa chevelure d'une finesse soyeuse et d'un blond ineffable, au milieu de son visage au teint pâle et aux lèvres peut-être rosées par du fard (1),

(1) Vers 1655 Darsens de Sommerdick s'indigne contre les infantes qui se déguisent par le fard « à tel point qu'elles s'en rendent les joues couleur d'écarlate, mais

ses jolis yeux bleus ont un charme étrange et la beauté de leur regard — où ne brille pourtant point la vivacité coutumière de cet âge — vient précisément du mélange de leur expression ingénument naïve avec leur sérénité déjà hautaine, qui est apprise, mélange unique de grâce naturelle et de gravité artificielle. Elle n'a guère plus de 4 ans dans le portrait du Louvre ; elle en a près de 10 dans celui du Prado : ici la mignonne tête du Louvre s'est allongée et amincie ; les chairs sont devenues plus pâles encore, anémiques comme chez les fillettes à croissance souffreteuse et le visage a pris, désormais, les caractères typiques du visage des Habsbourg. L'infante coiffée en éventail en une multitude de nattes surchargées de coques rouges est revêtue d'une robe à vertugadin d'une amplitude démesurée, la poitrine et la taille serrées dans un corselet de fer. » Dans cette robe immense qui l'oblige à écarter les bras, elle a l'air d'un papillon au repos ; son petit corps que l'on devine si menu est dans sa robe comme le corps du papillon au milieu de ses ailes. »

Contrairement à ses frères et sœurs, la petite infante put résister à la lourde hérédité qui pesait sur elle. Plus tard nous la retrouvons à Vienne : elle est devenue impératrice !

Son frère, l'infant Philippe-Prosper, est représenté à l'âge de deux ans, placé entre deux sièges près de son petit chien favori.

Le marmot, dit en critique, ne songe guère à s'amuser ; sa figure est exsangue, ses chairs sont flasques et inertes et le tapis qui garnit la table ainsi que le rideau d'un rouge laqueux sur lequel se détache son visage malin, ne font que mieux ressortir encore la pâleur de son teint. C'est à peine si ses jambes fluettes peuvent soutenir le corps débile de ce triste rejeton d'une race qui va s'éteindre : trois ans plus tard il était mort et un autre enfant, Ferdinand-Thomas, né un an après, mourait lui-même au bout de dix mois à peine !

La Cour et les Grands

Je ne veux point examiner ici tous les portraits que Velasquez fit des gens de Cour et des grands de son époque. Il en est pourtant quelques-uns qu'il faut signaler à l'attention des lecteurs d'*Æsculape*.

Voici d'abord les portraits — assez nombreux — du *Comte-duc*

d'une façon si grossière qu'elles ont plus travaillé à se déguiser qu'à s'embellir ! »

Olivarès. Celui du Prado où ce célèbre ministre est représenté à cheval me paraît le plus caractéristique. Velasquez, bien qu'il fût son protégé, n'a pas voulu faire de son puissant modèle un portrait par trop flatté, il nous l'a montré tel qu'il le voyait et tel d'ailleurs que nous pouvons le concevoir d'après l'histoire : parvenu orgueilleux, diplomate sans finesse, en tous cas plus fanfaron que méchant. A le voir ainsi mal en selle et pesant lourdement sur les épaules de son cheval, à le considérer vigoureux et robuste, plein d'une superbe confiance en lui-même, parvenu vaniteux qui veut se donner des airs de conquérant irrésistible, on comprend la domination qu'il devait exercer sur un esprit aussi faible et aussi irrésolu que celui de son roi maladif : ce portrait du favori nous fait ainsi comprendre encore mieux la psychologie de Philippe IV.

Le Musée de Berlin s'enorgueillit d'une œuvre de Velasquez très intéressante au point de vue médical. C'est le portrait d'*Alexandro del Borro*, courtisan qui jouissait en même temps que des privilèges de « Grand d'Espagne », de l'honneur moins enviable d'être sans doute l'homme le plus gros du royaume.

J'imagine que Velasquez avec son goût marqué pour le réalisme pathologique dut prendre plaisir à étudier ce beau cas d'obésité qu'aujourd'hui nous eussions fait photographier comme un document à conserver : son visage est un amas de bourrelets adipeux ; auprès de ses joues « mafflues et rebondies » pareilles aux fesses de ces anges potelés qui ornent les anciennes peintures, son nez retroussé semble ridiculement petit et ses deux petits yeux enfoncés par-dessus elles ont l'air de briller au fond d'un puits. Ses lèvres épaisses sont éversées et



Velasquez. — *Portrait du duc d'Olivarès (Prado).*



Velasquez. — Le Pape Innocent X. (Galerie Doria, à Rome.)

comme rembourrées, et son menton rond s'est auréolé de deux ou trois saillies grasses qui s'étagent jusqu'au milieu du cou. Le thorax paraît avoir les respectables dimensions d'une moitié de tonneau et le ventre s'étale largement, telle une énorme demi-mappemonde. Ses bras sont ronds comme des cylindres et ainsi que chez certains enfants bien nourris, la graisse fait de gros bourrelets autour de ses poignets. Sa peau est luisante et on devine que ce gros seigneur devait avoir l'haléine courte et la sueur continuelle. Ce portrait n'est-il pas à mettre en frontispice au seuil d'un de nos modernes traités sur l'obésité et ses divers traitements ?

Dans un autre portrait, un des plus beaux de Velasquez, le peintre s'est attaché à rendre un tempérament. Il s'agit ici d'un tempérament sanguin et, bien que ce ne soit pas chose pathologique, il y a pourtant là une modalité dans la complexion physique qui devait l'intéresser puissamment. Dans le cas particulier il fallait un génie supérieur pour l'oser et pour y réussir, car le modèle n'était autre que le *Pape Innocent X*. Celui-ci, instruit des qualités et du renom du peintre espagnol qui faisait à ce moment son second voyage en Italie, avait voulu tenir de lui son portrait. L'œuvre rapidement conduite fut bientôt terminée : son succès fut énorme et elle fut proménée en triomphe sur la Sedia gestatoria au milieu de la foule à genoux comme devant le Souverain Pontife lui-même. Le pape se déclara enchanté de ce formidable portrait, tout en le trouvant trop vrai, « troppo vero », mais s'il eût compris la pénétrante puissance du peintre, il eût été indigné contre l'irrévérencieuse liberté de l'artiste qui, négligeant de son modèle toute l'écrasante dignité, n'avait voulu voir en lui qu'un homme et quel homme ! sanguin et presque apoplectique, bilieux et laid !

Elle n'a rien d'attrayant, en effet, la physio-

nomie de ce pape avec « son visage renfrigné et quelque peu hargneux, son front dénudé, ses yeux ronds sous des sourcils arqués, son gros nez épaté, sa large bouche aux lèvres boudées surmontées de poils épais mal plantés et rares, son menton proéminent se perdant sous une barbe semblable à la moustache ». Et pourtant, grâce à quelques touches habiles et quelques effets de blanc sur cet ensemble de draperies rouges, Velasquez a su donner à cette image le relief du réel, l'intensité de la vie elle-même.

Malgré son apparente vulgarité, ce visage retient votre attention. Ce n'est plus vous qui l'observez, c'est lui qui vous interroge ; le regard obstiné et dominateur du prêtre habitué à scruter les âmes s'attache à vous, fascinateur, s'insinue dans les replis de votre conscience, et à se sentir ainsi pénétré et mis à nu, l'on frémit devant la toute-puissance spirituelle de ce meneur d'hommes.

Bien d'autres portraits encore indiquent combien Velasquez s'intéressait à la recherche et à la traduction du tempérament de ses modèles. De là

vient l'extraordinaire puissance de son œuvre, la vie intense de ses portraits :

La plupart des portraitistes s'en sont tenus soit à la pureté du dessin des traits (ce qui est déjà bien), soit à la joliesse de l'expression ou au pittoresque de l'effet (ce qui est insuffisant). Si quelques-uns ont fait effort pour mettre de la psychologie dans leurs œuvres, ils ont trop négligé le côté physiologique de leurs modèles.

Ce qui est caractéristique chez les grands peintres de la physionomie humaine, c'est

qu'ils ont compris, d'instinct, les indiscutables rapports du physique et du moral ; ils ont senti que seule l'expression du tempérament permet la reproduction fidèle et vivante du modèle puisqu'il en traduit aux yeux à la fois et la psychologie profonde et l'allure extérieure. Là se trouve la véritable raison de la mystérieuse éloquence des œuvres des grands peintres qui savent si bien nous dire ce que les mots ne peuvent plus exprimer ; là encore est le motif pour lequel l'œuvre des grands portraitistes et plus particulièrement celle de Velasquez est une vraie fête pour les yeux et l'esprit du médecin, lequel, lui aussi, passe sa vie à étudier des tempéraments, à constater leur influence sur la psychologie, en même temps que sa mission est d'en combattre les réactions morbides.

Le peuple, les gueux et les ivrognes.

Pour un réaliste, qu'il soit peintre comme Velasquez ou romancier comme Zola, est-il une plus riche matière, un plus passionnant sujet d'études que le peuple ? Non, certes, et la diversité, l'originalité de ces types que l'on rencontrerait dans les rues sales des villes d'Espagne devait tenter bien souvent le pinceau de notre peintre. Aussi bien aujourd'hui, lorsqu'on va au musée du Prado, un jour d'affluence populaire, voit-on les femmes, les enfants s'arrêter devant les œuvres de Velasquez : ils ne sont pas connaisseurs, ils ignorent même parfois le nom de Velasquez. Pourtant on les entend s'écrier : « Comme c'est bien cela, comme c'est vrai ! » Dans les types que le peintre a observés et fixés sur la toile, ils reconnaissent tel mendiant, tel artisan en qui, à plusieurs centaines d'années d'intervalle, se retrouvent semblable allure, pareille physionomie.

Même dans les œuvres où théoriquement il aurait dû l'être le moins, Velasquez est réaliste d'une façon remarquable : Ses dieux olym-



Velasquez. — La Vénus au Miroir. (National Gallery, Londres.)

C'est ce beau tableau qui fut lacéré, il y a quelques mois, par une suffragette anglaise dans une crise de délire de revendication sociale.



Velasquez. — Ménippe. (Musée du Prado.)

une simple étude d'académie classique. La silhouette de cette Vénus ne ressemble-t-elle pas au contraire, grâce à son réalisme, à une étude de nudité toute moderne ?

Dans le peuple, Velasquez n'a pas seulement étudié les beaux types qu'il a rencontrés. Il a voulu, restant ici, comme toujours, fidèle à son goût pour les tares pathologiques, pénétrer jusque dans ce qui était la lie du peuple : les gueux et les ivrognes. En son œuvre nous pouvons retrouver toute la pathologie sociale de son époque, toute l'anthropologie criminelle de l'Espagne au XVII^e siècle :

Dans ces rues sans égout de Madrid, « les plus puantes du monde », dit un voyageur, le peuple grouille, paresseux et misérable ; des enfants pouilleux ou scrofulueux, des marchands ambulants circulent : Velasquez les observe et c'est *Omelette* et les *Vendeuses d'eau*. Les gueux « font les beaux devant les cuisines » ; pour eux, ces déshérités du sort, l'artiste devait avoir une secrète tendresse aussi bien que pour les nains, ces déshérités de la nature : il en a peint deux auxquels il a donné, pour les rendre dignes du palais, le nom de philosophes, *Æsop*e et *Ménippe* ! Il lui a plu de fixer sur la toile leur allure noble et fière encore que fortement débraillée.

Plus délabré que Job et plus fier que Bragance Drapant sa gueuserie avec son arrogance,

Ménippe ou *Æsop*e traîne orgueilleusement ses guenilles fripées : tout en rêvant peut-être aux galères qui l'attendent ou à la potence qui couronnera sa vie, il songe à quelque mauvais coup à faire ou à signaler aux brigands ses complices qui attendent un signe de lui dans les montagnes de la Castille !

La suprême joie de ces gueux ce sont les saouleries dans ces ignobles tavernes « où on a assez disné quand on a vu la salleté ». C'est le sujet du *Triomphe de Bacchus* ou les *Buveurs*. Ici c'est une saoulerie de plein air. Dans cette réunion de coquins à mine patibulaire on peut observer tous les degrés de l'ivresse, depuis la gaieté lourde jusqu'à l'abrutissement de l'orgie. Chacun des personnages a sa physionomie particulière, aussi bien l'ivrogne au rire crapuleux qui lève son écuelle à votre santé, que le passant du fond qui souhaite respectueusement le bonjour à cette noble compagnie, tout en l'implorant de l'attitude et du regard. Aucun détail réaliste n'a été ici négligé : prunelles humides, dents inégales, barbes sales, lèvres pendantes, rires cyniques, paupières lourdes et rouges, etc. ; tout y est d'une vérité étonnante et qui désespère l'analyse.

La composition de ce tableau a inspiré une intéressante comparaison à Bérucelle avec la *Leçon d'anatomie* de Rembrandt :

« Si nous voulions comparer ce tableau à une toile fameuse entre toutes en Europe, nous ne pourrions rien trouver de mieux à lui opposer que la *Leçon d'anatomie* peinte en 1623 par Rembrandt à l'âge de 26 ans. Les *Buveurs* sont de 1629 et Velasquez avait 30 ans lorsqu'il la peignit. Bien que le sujet et la condition des personnages y diffèrent du tout au tout, il existe entre ces deux tableaux plus d'une analogie. Les figures sont au nombre de neuf dans l'un et dans l'autre ; leur centre, leur morceau culminant est un morceau de nu placé plus en lumière que le reste et qui attire, de préférence, l'attention du spectateur ; l'éclaircie est à peu près le même. Il va sans dire que les deux toiles visent au réalisme le plus absolu et que les tendances en sont similaires.

« Si de cet examen comparatif nous passons à l'étude du mérite artistique de chacune d'elles, force nous sera de reconnaître qu'il n'y a pas autant de vie ni de puissance dans la *Leçon d'anatomie* que dans les *Buveurs*, que les types de la première, exception faite de la superbe figure du D^r Tulpe, ont moins de chaleur et de relief et qu'enfin l'exécution en est plus timide. En un mot on n'y retrouve pas l'accent et la touche générale des *Buveurs*. Quant à la figure nue du tableau de Rembrandt, bien qu'il faille tenir compte qu'il s'agit d'un cadavre, on peut dire avec Fromentin qu'elle est « ballonnée, mal construite, et manque d'étude ». En présence de la puissante structure du Bacchus de Velasquez, du relief de ses formes et de l'éclat de sa couleur, il faut convenir qu'il est à lui tout seul une leçon d'anatomie. »

A la fin de cette longue étude — bien que trop rapide — sur l'œuvre de Velasquez où nous avons vu défiler tant de physionomies morbides et tristes, certains pourront se demander si un peintre, avec un pareil goût, n'est pas lui aussi un malade obsédé par des visions de pathologie.

Il n'en est rien ; au contraire, nul peintre ne jouit d'une santé morale plus parfaite dans cette Espagne de la première moitié du XVI^e siècle, si violemment en proie à la fièvre ascétique : A côté d'Herrera dont l'art austère semble porter des reflets d'inquisition, de Ribera le sombre peintre des tortures des martyrs, près de son ami Zurbarán qui passe sa vie à représenter des moines extatiques, aux cruelles mortifications, près du mysticisme aigu de son prédécesseur le Greco, l'œuvre de Velasquez, sans être aussi aimable que celle de Murillo, apparaît, dans sa noblesse un peu grave, d'une sérénité et d'un équilibre parfaits.

Velasquez. — *Æsop*e. (Musée du Prado.)

piens, *Mars*, *Vulcain*, *Mercury* et *Bacchus* sont avant tout des Espagnols et des hommes du peuple ; ce sont des études ordinaires des modèles habituels du peintre, qu'il a peints tels quels sans même chercher à leur donner les caractères classiques des dieux. La Marthe de son *Jésus chez Marthe* n'est qu'une cuisinière ribaude et sensuelle ; sa vierge dans l'*Adoration des Bergers* est plutôt une bonne paysanne honnête dont l'aurole est moins une aurole divine que l'aurole toute humaine de la maternité heureuse.

De même pour la *Vénus au miroir* (1) : Ce n'est point une déesse cette Vénus couchée, c'est une femme, et cette femme est une belle Andalouse qui vient de se déshabiller, heureuse de montrer en cachette la souplesse de son corps et la finesse de sa chair brune. La ligne onduleuse de la jambe et des hanches se creuse brusquement au niveau de la taille en une sorte de coupure — certes extrêmement gracieuse ! — mais dans laquelle un médecin peut être tenté de voir une déformation par le corset. Nous avons déjà vu en effet dans les portraits de la famille royale combien les femmes étaient alors étroitement serrées dans un dur corset qui leur « étranglait » la taille. Aussi la déformation (?) de cette Vénus nous rappelle-t-elle celle de la fameuse « Danseuse » de Falguière dont la taille extrêmement amincie serait un typique exemple des déformations du corset. On le voit, cette étude de nu féminin, d'ailleurs unique dans l'œuvre de Velasquez, est loin, elle aussi, d'être

(1) Récemment lacerée par une suffragette à la National Gallery de Londres.

Nul n'a autant que lui goûté la joie de vivre, et savouré la douceur des réalités heureuses.

Dans ses paysages de Rome qui contiennent déjà et même au delà, toute la formule de Corot, n'a-t-il pas exprimé librement sa joie de goûter le charme des heures crépusculaires dans les jardins de la Villa Médicis (1), où viennent se mêler aux parfums des fleurs les âcres senteurs de la lointaine campagne romaine? Dans ses *Filleuses*, son pinceau n'a-t-il pas précisé la voluptueuse quiétude des chaudes après-midi d'été trop ensoleillées, pendant lesquelles à l'ombre fraîche des grandes salles où ne pénètre qu'une lumière tamisée, les choses et les êtres baignés dans une tiède atmosphère s'enveloppent du charme d'une pénombre caressante?



Velasquez. — *Les Baveurs*. (Musée du Prado.)

On peut le dire sans aucun paradoxe, bien que l'œuvre de Velasquez ait été en grande partie consacrée à des êtres mélancoliques ou malades, aucune peinture ne respire plus que la sienne le bonheur : dans tous ses tableaux on sent à la fois le bonheur qu'il a de contempler avec amour ses modèles et aussi la certitude sereine qu'il tient de les peindre tels qu'il les voit, immergés dans l'air ambiant (1). Car nul ne fut plus exclusivement et plus naturellement peintre que lui. Dégagée de toute complication intellectuelle et de tout souci de métier, sa peinture est arrivée, sans effort ni fatigue, « à la pure et rayonnante expression de la vie, du mouvement et des accords subtils de valeurs qui constituent les formes animées ». C'est pour cela que son œuvre, toujours neuve, toujours moderne, jouira d'une éternelle jeunesse.

(1) C'est à Rome que Velasquez contracta la première atteinte du paludisme dont un accès devait causer sa mort en 1655, à son retour de l'entrevue de l'île des Faisans.

(1) N'est-ce pas là la théorie première de l'impressionnisme ?

SYMÉLIENS ET SIRÈNES DANS LA LITTÉRATURE ET DANS L'ART

Par le Dr PAUL BARUTAUT

Après avoir étudié dans le numéro de juin d'*Æsculape* « la légende des Sirènes », le Dr P. Barutaut examine ici ce qu'est devenue cette

légende dans l'imagination des poètes et des artistes. Il montre que là encore il existe plusieurs adaptations et ne s'attache qu'à l'étude de celles qui sont conformes à la nature même des monstres syméliens. Ceux-ci, d'ailleurs, ont donné lieu dans l'antiquité et au moyen âge à de nombreuses superstitions. La science a détruit ces superstitions, mais la légende des sirènes, reposant sur l'observation d'une réalité embellie par l'imagination naïve de l'humanité primitive, reste tout entière. Les sirènes, comme les autres êtres fabuleux de la légende, comme les fées de la fable, continueront à inspirer de belles œuvres poétiques ou artistiques.



La Magicienne Circé entre des Sirènes et une Harpye.
(Vieille gravure de Phil. a Gunst.)

NOUS avons montré comment la sirène a représenté tour à tour une femme-poisson, une femme-oiseau, une femme tout simplement. La femme a été successivement envisagée comme un être séduisant et dangereux, puis séduisant et décevant.

Nous trouvons dans Homère les deux caractères de séduction et de danger nettement dépeints. Ulysse et ses compagnons ayant passé auprès de leur île, les évitèrent grâce aux conseils de la magicienne Circé. Au chapitre XII de l'*Odyssée*, Ulysse fait à Alcinoüs, roi des Phéaciens, le récit de son départ de l'île de Circé :



Gustave Moreau. — Les Sirènes.

La déesse, me tirant à l'écart, s'assit près de moi et me dit : « Écoutez ce que j'ai encore à vous dire, quel que dien favorable vous en fera souvenir à l'occasion. Venez trouver sur votre chemin les sirènes : elles enchantent tous les hommes qui arrivent près d'elles. Ceux qui ont l'imprudence de les approcher et d'écouter leurs chants ne peuvent éviter leurs charmes, et jamais leurs femmes et leurs enfants ne vont au devant d'eux les saluer et se réjouir de leur retour. Les sirènes les retiennent par la douceur de leurs chansons, dans une vaste prairie où l'on ne voit que monceaux d'ossements de morts et de cadavres que le soleil achève de sécher. Passez sans vous arrêter et ne manquez pas de boucher avec de la cire les oreilles de vos compagnons de peur qu'ils ne les entendent. Pour vous, vous pouvez les entendre si vous voulez, mais souvenez-vous de vous faire bien lier auparavant à votre mât tout debout avec de bonnes cordes qui vous attachent par les pieds et par les mains afin que vous puissiez entendre sans danger ces voix délicieuses. Que si, transporté de plaisir, vous ordonnez à vos compagnons de vous détacher, qu'ils vous chargent alors de nouveaux liens. Quand vos compagnons auront échappé à ces dangers, je ne puis vous dire précisément quelle est la route que vous devrez suivre, c'est à vous de choisir. »

Conformément à ces instructions, Ulysse, dès qu'il eut embarqué, réunit ses compagnons :

Mes amis, leur dit-il, la déesse nous ordonne premièrement d'éviter la voix des sirènes, et de faire loin de la prairie qu'elles habitent. Elle ne permet qu'à moi seul d'entendre leurs chants, mais auparavant, il faut que vous m'attachiez tout debout au mât du vaisseau, avec des liens très forts. Que si, transporté de plaisir de les entendre, je vous ordonne de me détacher, liez-moi plus fort encore.

Voici son récit :

Pendant que je parlais ainsi à mes compagnons, notre vaisseau, poussé par un bon vent, arrive à l'île des Sirènes.

Ce vent s'apaise aussitôt, les vagues tombent et le calme règne. Alors mes compagnons se lèvent, plient les voiles, reprennent leurs rames et font écarter la mer sous l'effort de leurs avirons. Je prends en même temps un grand pain de cire, je le coupe en morceaux avec mon épée et tournant ces morceaux de mes mains je les amolis. La cire est bientôt amollie et cède à la force de mes mains et à la chaleur du soleil qui était

fort grande. J'en remplis les oreilles de mes compagnons qui après cela me lièrent par les pieds et par les mains, tout debout au mât du vaisseau, et s'étant remis sur les bancs, ils recommencèrent à ramer. Quand notre vaisseau ne fut plus éloigné du rivage que de la portée de la voix et que, sans aborder, nous poursuivions notre route, les nymphes nous aperçurent et aussitôt élevant leurs voix elles se mirent à chanter et à nous dire :

« Approchez de nous, généreux Ulysse, qui méitez tant d'éloges et êtes la gloire et l'ornement des Grecs ; arrêtez votre vaisseau sur ce rivage pour entendre notre voix. Jamais personne n'a passé ces lieux sans avoir auparavant admiré la douce harmonie de nos chants. On continue sa route après avoir appris de nous une infinité de choses ; car nous savons tous les travaux que les Grecs et les Troyens ont essayé par la volonté des Dieux sous les remparts de Troie, et rien de ce qu'il se passe dans ce vaste Univers ne nous est caché. »

Voilà ce qu'elles me dirent avec une voix pleine de charme. J'en fus si touché que je voulais approcher pour les entendre et que je fis signe à mes compagnons de me délier. Mais ils se mirent à faire force de rames et en même temps Pénélope et Euryclée s'étaient levés vinrent me charger de nouveaux liens et m'attachèrent plus fortement. Quand nous fûmes assez loin pour ne pouvoir plus entendre ni les sons ni la voix de ces enchantresses, alors mes compagnons ôtèrent la cire dont j'avais bouché leurs oreilles, et vinrent me délier.

Nous voyons d'après cette citation qu'Homère nous présente les sirènes comme des êtres aux improvisations mélodieuses, aux charmes irrésistibles.

Leur puissance de séduction doit être bien irrésistible, pour nécessiter toutes les précautions prises par Ulysse. Ceux qui les écoutent ne peuvent éviter leurs charmes ! Et malheur à ceux-là : ils ne reverront plus leurs femmes ni leurs enfants ; leurs cadavres iront sécher au soleil dans la prairie jonchée d'ossements.

Ce danger nous est montré aussi par Virgile, et quand il fait apparaître les sirènes à son héros au v^e livre de l'*Énéide*, ce n'est que pour lui en dépeindre le caractère funèbre :

Cependant, sur la foi de l'époux d'Amphitrite !
Le vaisseau sans effort suit la course prescrite
Des sirènes blêmes s'offrent les bords affreux
Blanchis des ossements de tant de malheureux,
Où, par les rocs bruyants sans cesse repoussés,
Sans cesse vient mugir la vague courroucée.

Le mot de sirène est passé dans toutes les littératures. Nous lui retrouvons le caractère de séduction et de danger dans ces vers de Musset :

Voilà bien la sirène et la prostituée,
Le type de l'égoïste, la machine inventée
Pour désoler l'homme et pour boire son sang.

En 1844 fut joué un opéra-comique en trois actes, intitulé *La Sirène*, dont les paroles sont de Scribe, la musique d'Anber. Il s'agit d'un nouveau Fra-Diavolo nommé cette fois Marco-Tempesta.

Il a une sœur appelée Zerbinia, qui joue au naturel le rôle des sirènes de l'antiquité, attirant par ses chants dans les embuscades des malheureux voyageurs que son frère et ses complices détraquent. Marco-Tempesta a d'ailleurs une âme généreuse, les sentiments les plus nobles, le cœur le plus tendre. Il pardonne à ses amis, il marie sa sœur à un jeune officier de marine qui a capturé des contrebandiers, et après avoir fait des heureux il se dérobe par une évasion opportune et spirituellement conduite à leur reconnaissance.

Cette pièce eut un succès notable. Certains passages, comme le chœur des flibustiers, ont survécu. Ici le danger n'est pas très grand et tout se termine bien. L'héroïne n'a, d'ailleurs,

d'autres rapports avec les sirènes antiques que ses qualités de séduction.

Cet attrait irrésistible, les sirènes le doivent surtout à leur voix ; on attachait, en effet, dans l'antiquité beaucoup d'importance aux chants des êtres sortant du sein des ondes. Pour Kastner même, les sirènes à l'origine représentaient la musique, puis elles deviennent la personnification de tout danger moral et physique, de tout écueil pour l'âme et pour le corps, qu'elles soient femmes, monstres ou rochers. Semblables aux Parques, aux Harpies, elles livrent les âmes à la mort ; mais elles ne sont pas nécessairement perfides ou maléfaisantes et souvent elles n'interviennent auprès du moribond que pour consoler ses derniers instants de leurs voix enchanteresses.

On attribue donc une grande importance à la voix des sirènes, et c'est elle qui est irrésistible. Homère ne nous parle pas de leur beauté. Ce n'est pas elle qui est dangereuse et les matelots d'Ulysse peuvent voir en toute liberté le corps des nymphes, il leur est seulement défendu de les entendre. C'est peut-être là la cause de la déviation de la légende ; et les auteurs qui ont considéré les sirènes comme femmes-oiseaux, ont voulu personnifier surtout l'attrait de leur chant et ont oublié qu'elles étaient des divinités marines. Au contraire, les poètes qui font des sirènes des femmes-poissons ont adopté la conception littéraire de ces êtres à leur représentation extérieure.

Ce sont de jeunes belles femmes au corps superbe, émergeant des eaux pour attirer les

Gustave Moreau. — La Sirène et le Poète.
(Gravure à l'eau-forte d'après le tableau du maître.)

marins, pour séduire les hommes, mais au-dessous de cette surface des eaux, brillante comme les sirènes, mais trompeuse comme elles, on ne trouve que la queue d'un hideux poisson.

... Ut turpiter atrum Desinit in piscem mulier formosa superba.

Ici encore il peut y avoir danger mais c'est surtout la désillusion qui est amère. Combien doit-elle être cruelle pour cet amant ivre de ce beau corps et qui au moment de le posséder découvre sa terminaison repoussante. Et combien c'est là l'image éternellement vraie de la femme: exquise, troublante, séduisante quand on la connaît peu, mais légère et sans cœur et cruelle quand on la connaît bien; dangereuse parfois certes mais surtout combien décevante; lorsqu'elle a fait montre de tous ses charmes, la désillusion est d'autant plus cruelle que la promesse était plus séduisante.

Cette idée de désillusion se trouve très nettement exprimée dans le conte esthonien que nous avons rapporté; et nous comprenons combien elle doit être grande chez le jeune homme si ardemment épris de la belle des eaux quand s'offre à ses regards la moitié inférieure du corps; nous ne serons peut-être étonnés que d'une chose, c'est qu'il ne l'ait vu que le septième jour alors qu'il venait de passer avec elle six jours passionnés.

Parfois enfin les sirènes sont représentées simplement comme des êtres ne sont pas mauvaises et n'apportent aucune désillusion. Dans cette troisième conception nous trouvons certaines fées de nos contes et aussi les *mermaids* et les *ondines*. Les ondines habitent un somptueux palais où les beaux chevaliers qu'elles ont séduit vivent des jours heureux.

Cette adaptation de la conception primitive des sirènes correspond à une autre forme; ce sont ici de belles femmes et non des femmes-poissons. Leur étude sort de notre sujet.

..

Si les poètes peuvent ne pas parler de la forme des sirènes les peintres et les sculpteurs au contraire sont obligés de préciser ces formes; aussi nous allons trouver encore parmi les artistes des variations et des adaptations de la légende primitive.

Dans l'antiquité, bien que



Les Sirènes métamorphosées en « monstres ».

(Gravure de Briot, illustrant une édition du xvi^e siècle des *Métamorphoses* d'Ovide.)

nous ayons démontré que la conception primitive soit celle de femmes-poissons, la plupart des artistes enchantés eux aussi par la voix des sirènes représentent ces divinités essentiellement marines sous formes d'oiseaux. On leur donne pour attribut une lyre, une double flûte, un rouleau de musique et un miroir.

Les reproductions que nous avons pu consulter de bas-reliefs, de vases, de tombeaux les figurent pour la plupart comme sirènes-oiseaux, entre autres un bas-relief fréquemment reproduit et rappelant l'épisode d'Ulysse. Les

monuments primitifs les représentaient avec une tête de femme et le corps et les pattes d'oiseaux, tandis que plus tard on les représentait avec un corps de femme et des ailes d'oiseau. A cette époque les sirènes sont simplement figurées sur les tombeaux et elles incarnent la douleur, les chants funèbres et la mort. C'est on le voit une dévotion complète de la légende primitive. Plus tard les artistes sont revenus à cette conception et on les considère comme des divinités marines.

Dans l'art héraldique ce monstre fabuleux demi-femme et demi-poisson est représenté en blason tenant un miroir ovale à manche de la main droite et un peigne de la main gauche. Habituellement la sirène est posée sur une mer, tout le buste émergeant. Lorsqu'elle est issante d'une cuve elle prend le nom de *melusine*.

Au moyen âge l'image de

la sirène est fréquemment représentée.

Deux volumes sont précieux pour notre documentation : *les Monstres dans l'Art*, d'Edmond Valton, et *l'Art profane à l'Eglise*, de notre distingué confrère Witkowski. A la page 15 du premier volume on trouve la reproduction d'un cortège de tritons et de sirènes entourant Thétis qui remet un jeune enfant entre les mains du centaure Chiron. La sagesse et la renommée planent au-dessus (Ecole française xvi^e siècle). Un peu plus loin est figurée une sirène étrusque en terre cuite.

A côté d'un cheval marin le même ouvrage présente la photographie d'une plaque en bronze repoussé. C'est une femme bizarrement soudée à deux corps de chiens et à deux queues de poissons.

A la page 144 on rencontre un panneau grotesque par Lancarli; un personnage à queue de poisson combat un centaure.

Voici un dessin d'Albert Durer: « une sirène aux ailes fantastiques et à la queue hérissée terminée par un double épanouissement fourchu tient des deux mains une branche qui ressemble à un végétal tout entier avec ses racines. »

Dans une composition de Toro, on a trouvé une femme sans bras dont les jambes finissent en queue de poisson.

Un triton figure dans une fantaisie de Boucher.

Enfin Versailles nous présente des sirènes et des naïades.



Le dieu marin Glaucus et la nymphe Scylla dont il est épris.

(Gravure illustrant une édition du xvi^e siècle des *Métamorphoses* d'Ovide.)



Triton et monstres divers.
(Vieille gravure.)

Nous allons faire une moisson aussi abondante dans les ouvrages du D^r Witkowski.

En France les églises renferment un certain nombre de peintures ou sculptures reproduisant des sirènes ou néréides. A Jumigny une peinture murale symbolise la volupté sous la forme d'une néréide.

A Urcel nous voyons sur les bas-reliefs des néréides et des griffons.

A Savigny sur une des colonnes octogones de la nef on voit une sirène.

A Villefranche-de-Rouergue une néréide, symbole de la coquetterie et de la séduction, élève dans ses mains un miroir et un peigne.

A Dinan existe une queue de voûte sous forme d'une monstruosité monopode et sans bras.

« Comme le sabre de M. Prudhomme qui servait à défendre ou à attaquer les institutions, la néréide personnifie le vice ou la vertu selon que son buste est à nu ou moulé dans un corsage. »

L'église de la Plume possède ces variétés. Encore deux néréides qui symbolisent la vertu à l'église paroissiale de Cunault.

La cathédrale de Soissons présente aux visiteurs une néréide gargouille qui se presse le sein.

A l'église de Saint-Parize-le-Chatel on trouve une néréide : l'Impureté et deux femmes monopodes. « Nous ne voyons là, dit Witkowski, que caprices d'artiste empruntant ses sujets aux phénomènes décrits et figurés dans les Bestiaires, images du monde et autres encyclopédies moyenâgeuses. » A l'Évêché de Beauvais un concert de « Syrénes » jouant de divers instruments se détache sur un fond rouge. A Champagne est sculptée une « sirène ».

Passons à l'étranger. A Strasbourg (église Notre-Dame) un chapiteau est occupé par une néréide à qui son petit caresse familièrement le sein.

« Ne quittons pas, dit le D^r Witkowski, le faite du dôme de Milan hérissé de sa myriade de flèches emplantant autant de statues sans carresser du regard une charmante gargouille façonnée en « sirène ».

A noter à l'église Sainte-Marie-des-Miracles (Venise) deux néréides tentatrices entre deux hommes.

En Suisse, à la cathédrale de Bâle, une sirène

réfugiée sur le tailloir d'un chapiteau allait son petit qui tient un poisson à la main. A la cathédrale de Fribourg, sous l'abaque d'un chapiteau, une sirène allait encore son rejeton qui ici tient un oiseau.

Je suis persuadé que j'ai oublié plusieurs sculptures et peintures mentionnées par Valton et Witkowski ; je me permets de renvoyer mes lecteurs à leurs travaux si intéressants.

Après le moyen âge, les sirènes furent abandonnées et il faut arriver aux artistes modernes pour trouver des œuvres représentant ces divinités.

Ceux-ci d'ailleurs ont encore modifié leurs conceptions : c'est ainsi que le nombre des sirènes est fort variable et parfois assez grand ; il y a certainement confusion dans l'esprit de l'artiste entre les sirènes et les autres divinités marines, les *tritonides*, par exemple.

Le peintre allemand Böcklin est certainement celui qui s'est occupé le plus des sirènes, et il existe une dizaine de tableaux de ce peintre représentant ces divinités. Dans l'un des sirènes ayant la tête et le corps de femmes et les ailes et les pattes d'oiseaux jouent de la flûte pour attirer un vaisseau qui passe en vue de la côte ; l'une est jeune et jolie, mais l'autre qui est vue de dos se devine vieille et horrible. A côté d'elle trois œufs qui sont peut-être des têtes de morts. Et c'est là, il faut l'avouer, une singulière conception de la légende.

Dans ses autres œuvres Böcklin représente des sirènes en des poses diverses, seules ou en compagnie de tritons ou autres divinités marines ; mais il n'y a rien de bien caractéristique chez ces sirènes, si ce n'est qu'elles ont une beauté spéciale, une beauté allemande se rapprochant assez de la laideur. Ce sont des corps de femmes grasses qui n'ont rien de séduisant ni rien de bien dangereux ! Un tableau fait cependant exception. Nous le reproduisons.

L'artiste a bien représenté les femmes-poissons et l'une d'elles, celle qui retombe la tête en bas, est tout à fait typique. Dans le bas du tableau et à gauche on voit un jeune enfant qui ressemble à s'y méprendre au monstre syméonien des professeurs Audébert et Dieulafoy. Seul le pied est transformé en une véritable nageoire caudale. Enfin dans cette fête de famille les corps sont gracieux, les poses harmonieuses.

Lunois, dans un tableau, montre quatre sirènes-poissons groupées au fond d'une grotte.

Le sculpteur P. Puech a exposé en 1870 une œuvre remarquable qui se trouve au Musée du Luxembourg et intitulée *la Sirène* ; c'est une femme au corps splendide dont les cuisses un peu séparées se terminent en queue de poisson, elle emporte sur l'onde un beau jeune homme qu'elle tient amoureusement sur son épaule. Elle possède des ailes qui, complètement déployées, lui permettent de fuir loin du monde avec l'être qu'elle a séduit et dont elle paraît passionnément éprise.

Une curieuse adaptation moderne de la légende ancienne est certainement l'œuvre de A. Guillaume exposée au Salon de 1909 et intitulée *Amour profond*. La scène se passe au fond de la mer ; un scaphandrier vient de poser sa pioche et, assis sur un rocher, il tient sur ses genoux et enlace étroitement une sirène exquise qui vient de le troubler dans son travail. C'est une femme de Guillaume et c'est tout dire : corps aux lignes harmonieuses, poitrine opulente et ferme, sourire délicieux, ensemble adorable enfin ; et la queue de poisson qui termine ce beau corps est elle-même enroulée d'une façon gracieuse, autour des jambes du scaphandrier. Pour les besoins de la cause, l'artiste a dégagé le bassin et précisé la naissance des cuisses ; et c'est là tout ce qui la différencie des sirènes de la légende et des monstres syméoniens. Mais pendant qu'elle écoute, un sourire aux lèvres, la tête penchée délicieusement, les paroles d'amour du scaphandrier que l'on devine ardent, sournoisement dans ce paysage enchanter, sort d'entre les algues un requin qui va d'un coup de dent couper le tube d'aération du scaphandrier. La sirène souriante voit-elle le geste de ce jaloux ? Enigme qui complète encore le caractère de ce tableau.

Dans une de ses œuvres récentes, *L'épave*, exposée au Salon de 1913, A. Guillaume a repris cette légende des sirènes, divinités marines, femmes-poissons, et a surtout peint leur qualité de séduction. Dans un paysage du fond des mers, des bijoux s'échappent d'une épave ; trois sirènes viennent saisir ces bijoux



Le Jeu des Naiades, par Arnold Böcklin, au Musée de Bâle.

Deux sirènes, à têtes et corps de femmes, à ailes et pattes d'oiseaux, jouent de la flûte pour attirer une barque qui vogue au large.



Albert Guillaume. — *Amour profond.*

Tandis que le galant scaphandrier caresse une sirène, un requin, d'un coup de dent distrairait-on voulu, va couper le tube d'aération.

et s'en parer, et l'une se mire et se sourit telle la Marguerite de Faust.

* *

Il existe d'autres divinités marines qui leur sont analogues et qui nous intéressent parce que leurs membres inférieurs soudés sont remplacés par une queue de poisson. Ce sont les tritons et tritonides.

Ces divinités n'ont pas donné lieu à des œuvres littéraires mais, par contre, à de nombreuses œuvres artistiques. Ce sont les tritons que l'on représente le plus, et assez souvent ils figurent avec des sirènes ou des néréides, ce qui les fait appeler quelquefois les satyres de la mer.

Autrefois, au haut des temples de Saturne, on mettait le plus souvent une figure de triton. Sur la tour des vents à Athènes, il y avait un triton mobile qui servait de girouette. Dans une gravure sur bois extraite d'un ouvrage intitulé : *le Grand Théâtre historique ou Nouvelle Histoire universelle tant sacrée que profane depuis la création du monde jusqu'au commencement du XVIII^e siècle*, et que nous reproduisons, on voit un jeune triton.

A droite se trouve un monstre double qui vécut de 1572 à 1614 et qui est effrayé par un très jeune triton assez peu mythologique et plus grimaçant que menaçant. A gauche on voit un autre monstre double qui vivait en Écosse. Une illustration tératologique de pure imagination complète le tableau.

Enfin, nous l'avons dit, les peintures et surtout les sculptures représentant les tritons sont très nombreuses; nous allons énumérer les principales en disant quelques mots des plus importantes. Remarquons que dans certaines les tritons sont pourvus de quatre membres, les deux postérieurs étant transformés en griffes ou en nageoires.

Une peinture de Pompéi, qui est au musée des études, représente : *Thétis sur un Triton portant les armes d'Achille*. A la villa Borghèse est un joli bas-relief où on voit quatre tritons soutenant chacun une néréide. Un bas-relief d'un sarcophage antique qui est au musée du Capitole nous fait voir une troupe joyeuse de tritons, néréides, amours et monstres marins. Sur une très belle améthyste antique du musée de Florence publiée par Gori on voit toute une famille de tritons prenant ses ébats au milieu des flots, le père est muni d'une double rame, la mère est une jeune femme gracieuse dont le corps se termine en poisson, et trois enfants chevauchent ensemble un dauphin. Au musée du Vatican, une mosaïque blanche et noire, découverte à Tormarancio, représente un triton entouré de monstres marins.

Dans la même collection existe un très beau groupe de marbre représentant un triton enlevant une néréide; celle-ci semble implorer le secours de deux petits amours qui lui témoignent une compassion mêlée de malice. Il existe plusieurs représentations antiques, peintures ou sculptures de ce sujet, ainsi que des modernes. L'un d'eux, qui signait le Maître au Caducée, a donné une composition tout à fait libre dont le caractère d'indécence est atténué dans une copie de Nicolas Wilborn.

Une autre copie est due à Jérôme Hapfer. Il existe des jeux de tritons et de néréides gravés par B. Beham, H.-S. Beham, A. Alford, Fr. Bignon, Th. Van Kessel d'après Rubens).

Un dessin de la collection de l'académie des Beaux-Arts de Venise attribué à Raphaël par Longhena, mais que Passavant croit apocryphe, représente un triton et une néréide; c'est un fragment du célèbre *Triomphe de Galathée*.

Dans un dessin bien authentique de Raphaël, qui est à Dresde et qui représente l'empire de Neptune, on remarque un triton qui étreint un griffon et menace un génie monté sur un léopard, un autre triton sonne de la trompe, un troisième souffle dans une conque marine et apparaît à la fin du cortège comme la vivante image du mugissement des flots.

Un contemporain, P.-L. Rouillard, a sculpté un cheval accompagné de deux tritons dans le fronton d'un pavillon du nouveau Louvre donnant sur la cour des écuries. Deux statues de tritons sonnant de la conque par Lequesne, décorent le château d'eau du palais de Longchamp à Marseille.

Charles Cordier a exposé au salon de 1873 une néréide assise sur la croupe d'un triton.

° ° °

peinture de Raphaël imitant un bas-relief. Au palais Vérospî à Rome, l'Albane a peint des tritons et des néréides amoureusement enlacés, et un triton luttant avec un faune.

Un bas-relief en pierre de Jean Goujon, qui est au Louvre, représente un triton, une néréide et l'amour. « Cette gracieuse composition, dit M. de Clarac, rappelle quelques parties du *Triomphe de Galathée*, de Raphaël. Elle offre un joli contraste entre le dessin vigoureux du triton et les contours souples et ondoiyants de la néréide, et l'on retrouve dans l'amour qui est sur la droite, la grâce enfantine de ceux du Corrège. »

Guérin et de Marcy ont sculpté pour les bains d'Apollon à Versailles des groupes de tritons abreuvant les chevaux du soleil; ces morceaux ont été gravés par Et. Baudet et Et. Picard; le même sujet en bas-relief par Robert le Lorrain se trouve au-dessus de la porte des écuries de l'hôtel de Rohan à Paris.

Nous venons de voir le parti que les poètes et les artistes ont tiré de la légende des tritons et des sirènes. S'il y a eu des modifications de la conception primitive en particulier pour les sirènes, elles ne sont cependant pas suffisantes pour cacher dans les œuvres des poètes et des artistes, le caractère fondamental des sirènes tel que le décrit la légende : c'est-à-dire des êtres demi-femmes et demi-poissons, séduisants et dangereux. Si toutes les conceptions qu'avaient des monstres syméliens les anciens et les savants du moyen âge ont été détruites, la légende des sirènes reposant sur l'observation de la réalité, mais embellie par l'imagination naïve de l'humanité primitive, reste tout entière, et les sirènes comme les autres êtres fabuleux de la légende, comme les fées de la table continueront à inspirer de belles œuvres aux poètes et aux artistes.



Albert Guillaume. — *L'Épave* (Salon de 1913).

Des bijoux s'échappent d'une épave; trois sirènes viennent s'en parer, l'une se mire en un miroir et sourit à sa beauté.

Chérubino Alberti a gravé, en 1579, deux jeunes tritons d'après une

L'ILLUSION DU MERVEILLEUX

Par le D^r J. DUFESTEL

Notre collaborateur le D^r Ch. Guilbert vient de publier un livre plein d'attraits. *Æsculape* se doit d'en donner ici un commentaire. Le voici dans les quelques pages qui suivent. En manière de présentation de ces pages, qu'il nous soit permis de rappeler les lignes consacrées il y a quelques semaines par le D^r Voivenet, dans le *Mercur* de France, à l'auteur et à son livre : « Le D^r Guilbert, dit Voivenet, est un des bons élèves du professeur Bernheim. Il a cherché comme lui à vérifier la suggestion à distance par la simple pensée, la clairvoyance des somnambules, l'action médicamenteuse par le simple contact sur la peau de flacons contenant des drogues inconnues, à l'exemple de Bourru, Barot et Luys, l'extériorisation de la pensée à l'exemple de M. de Rochas, etc..., et, comme lui, « alors que les expériences étaient bien faites et que toute fissure suggestive était éliminée », il n'a jamais pu constater la réalité de ces phénomènes, « rien qui pût faire croire à l'intervention d'un fluide émanant de l'organisme, ou d'une force inconnue autre que la suggestion ». Il accepte la doctrine de l'idéo-dynamisme qui se résume dans la formule suivante : « Toute idée élaborée ou acceptée par le cerveau est en réalité une suggestion. Toute suggestion tend, quand elle peut, à se réaliser; toute idée tend à devenir acte, c'est-à-dire mouvement, sensation, image, acte organique » (Bernheim). A la lumière de cette doctrine, nous le verrons expliquer le spiritisme et les dessins médiumnistiques, le Cumberlandisme, les tables tournantes, la baguette divinoire, le pendule explorateur, les miracles de la foi qui guérit, le culte du diable et des sorciers, le magnétisme et les sciences occultes. »

GRUPPER autour d'une idée générale scientifiquement étudiée, des faits d'apparence aussi diverse que les miracles, les prodiges de sorcellerie, et ce qu'il est convenu d'appeler l'expérimentation spirite, en un mot tout l'ensemble des faits du surnaturel, semble une gageure difficile à réaliser. Cependant le D^r Guilbert a résolu ce problème avec une facilité, j'allais dire une désinvolture qui fait entrevoir au premier abord la possibilité d'en faire une analyse très brève. Mais le système psychologique sur lequel s'appuie toute la théorie de l'illusion, la discussion serrée et la documentation abondante ne laissent pas à la critique, malgré la lumineuse clarté de l'exposition, que la possibilité de tracer de ce travail un raccourci manquant de la perspective et du coloris de l'original.

Il faudrait se garder de voir dans l'*Illusion du merveilleux* (1) une négation systématique de phénomènes si souvent attestés, pas plus d'auteurs qu'une réédition des formes diverses de la simulation, l'auteur « se tient dans un scepticisme absolu mais nullement combatif » dans le but seulement d'éviter de tomber dans d'autres illusions.

L'illusion du merveilleux est pour lui la conséquence logique de cette loi si connue de psychophysiologie :

Toute idée fortement pensée tend à se traduire par une sensation ou par un mouvement. S'il n'en est point ainsi ordinairement c'est que les facultés mentales résultantes elles-mêmes d'idées acquises, ou transmises, viennent apporter devant la conscience des notions qui contrebalancent et empêchent l'impulsion de la conception psychique.

Mais dans un domaine où l'in vraisemblable, l'incompréhensible, sont de règle, où la violation de toutes les

subjectifs comme les visions, les stigmates et autres autosuggestions, les phénomènes qui imposent la croyance à un entourage généralement assez peu critique ont trop souvent été simulés pour que l'on puisse dire qu'ils sont humainement impossibles. Sur ces fraudes inconscientes, l'imagination brode les arabesques de la plus pure fantaisie, et de même qu'une phrase répétée par plusieurs personnes se transforme parfois entièrement selon la tournure d'esprit de chacune, un fait relativement simple rapporté par un ou plusieurs témoins s'amplifie au point que le récit en devient fantastique.

Cette réduction à de justes proportions, cette mise au point de la fantaisie délirante est trop souvent nécessaire dans l'étude des phénomènes appelés selon les convenances : surnaturels, occultes, métapsychiques ou prescientifiques pour que le critique sincère ne tienne pas compte, dans la solution

du problème, de l'élément purement psychologique si bien étudié par le D^r Guilbert.

Bien que cela soit en dehors de la critique que je m'étais tracée, je ne puis résister à la tentation de narrer une anecdote. Elle se rattache parfaitement au sujet; ce sera mon excuse d'introduire ici un élément personnel.

On discutait un jour devant moi : évocation,

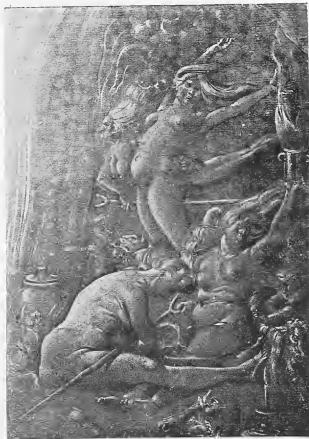


Goya. — Sorcier préparant un breuvage (Musée du Prado).

lois de la nature est simplement normale, aucun des principes de la raison ni les certitudes de l'expérience ne sauraient prévaloir contre des idées qui comportent en elles-mêmes la négation de toute impossibilité. Des lors la représentation mentale reprend toute sa force dynamique augmentée même par l'intensité de la croyance.

Encore faut-il que cette objectivation inconsciente ne soit pas en dehors du pouvoir humain? En dehors des phénomènes purement

(1) *L'illusion du merveilleux*, par le D^r Ch. Guilbert, préface du Prof. Bernheim, 28 illustrations hors texte. Albin Michel, édit., Paris. — 3 fr. 50.



Scène de sorcellerie, par Baldung Grien.

extériorisation, fluide astral, voyance et autres hypothèses occultistes ou spirites, et la conversation vint à tomber sur une faculté qu'il est impossible de désigner sans avoir recours à un néologisme aussi peu littéraire qu'incompréhensible pour les non initiés « le clair entendement ». On appelle ainsi la faculté que quelques rares individus possèdent de percevoir les vibrations sonores émises dans le monde astral.

J'étais un peu sceptique, mais mon interlocuteur, d'une culture intellectuelle très complète, paraissait si convaincu que je lui prêtai à la fin une oreille complaisante (l'idée suggérée dirait l'auteur de *l'Illusion du merveilleux*).

Allez voir, me dit-on, l'homme qui entend, et exécute même la « musique astrale ». Il n'a rien d'un visionnaire ni d'un simulateur. C'est un de ces vieillards, un peu poupin, qui semble avoir résolu le problème de vivre au milieu de la cohue trépidante de Paris comme un cénobite au fond du désert le plus abandonné des hommes, tant son idée et son œuvre mystique, incompréhensibles pour la généralité, semblent avoir rempli sa vie entière.

La musique astrale évoquait pour moi une symphonie à la fois immense et très douce faite de la palpitation des mondes et de l'harmonie des univers... Les bases devaient en être, me semblait-il, le frôlement des astres sur les couches éthérées; leurs accords coupés de-ci de-là par quelques oppositions inévitables, accompagnaient le chant vibrant d'un médium puisant aux notes lumineuses tombées des soleils, ces centres de vie... Et quelques phrases cristallines venues de si loin qu'elles devaient

être légères comme une vapeur ou ténues comme la rosée, venaient dans l'ensemble la part de l'insondable et de l'infini.

Sans prodiges, je risquais tout au plus de me trouver devant quelque poète attribuant la formule particulière de son inspiration à quelquelque artifice occulte, et je fus, un après-midi de flânerie, parler de musique astrale et aussi en entendre.

Cette idée chimérique et grandiose, je la trouvais réduite et recroquevillée, la réalité auprès de l'envolée artistique possible n'était que le vol artificiel de ces silhouettes en papier découpé et plié, comparé au vol de l'aigle et du faucon, la vibration de la vie universelle.

« Le mot astral n'a nullement, me dit mon interlocuteur, la valeur que vous lui supposez, il faut en réduire l'acceptation à la seule désignation du fluide, source de l'énergie vitale, prenant une forme dynamique dans quelques cas comme lors de la lévitation des tabourrets, ou du mouvement des tables ».

Après d'abondantes considérations sur le privilège dont il jouit, de pouvoir par l'intermédiaire de ce fluide faire vibrer une matière aussi inerte et peu musicale que le bois, il ouvrit un Pleyel usagé, puis de la main gauche, levant les épaules, d'un accord parfait en évitant de provoquer le choc des marteaux, de la main droite il frappa fortement une note en concordance. Ravi, avec un air d'extase, il écouta l'accord s'élever sur les cordes libérées.

« Vous entendez, n'est-ce pas ?... C'est manifeste, il y a là un accord que je n'ai point provoqué. Écoutez encore. » Une fois, deux fois, il recommença, puis exécuta toute une phrase laborieuse, application du principe des harmoniques... Le joueur de musique astrale avait passé une partie de sa vie à découvrir la loi physique des résonnances, et attribuait à une cause sinon surnaturelle, du moins pour lui prescientifique, un principe d'acoustique depuis longtemps connu.



Dessin médiumnique direct, exécuté par le médium Duguid se disant simple intermédiaire en ce cas de l'esprit du grand peintre Jean Steen.

« Le 13 janvier 1873, l'esprit de Jean Steen donna, par l'intermédiaire de Duguid, un dessin représentant deux braves hommes des palmiers; dans le coin deux divinités qui semblent plutôt issues de l'enfer moyenâgeux que du ciel bouddhique. Sur le bord d'une rivière, le Christ et Hafez regardent flotter un noyé que sa femme s'apprête à rejoindre dans l'autre monde avec ses enfants. La figure astrale du noyé assiste à ce drame.

Il avait même, me dit-il, envoyé une note à l'Académie des sciences et amèrement il se plaignait du parti-pris, de la négligence, de l'ignorance même des membres de l'illustre société et sans essayer de lui ôter son illusion,



Magicienne entourée des fantômes qu'elle a évoqués. (Dessin de M. G. de Tr.)

Noter les détails, dans le corsage surtout. L'exécution de ce dessin relève de l'automatisme cérébral et comporte une large part de subconscience.

je m'en allai moi-même, quelque peu déçu.

Dans un travail d'allure presque philosophique comme *l'Illusion du merveilleux*, il y avait deux écueils à éviter : la tournure dogmatique et l'ennui des discussions théoriques. M. Guibert l'écrivit avec une simplicité agréable et réussit à lui donner une allure vive et attrayante. Il ne s'est point contenté de citer des faits, des anecdotes intéressantes. Par des peintures pittoresques, il dépeint l'état d'âme de son croyant, mystique, sorcier ou spirite et donne ainsi les meilleures raisons qui peuvent rendre la foi inébranlable, faire de l'idée un mobile agissant, et donner au merveilleux qui en est la conséquence une formule particulière.

Le mystique, écrit-il dans la première partie, ne saurait s'appuyer ni sur l'universalité des croyances que sa ferveur dépasse, ni sur l'impulsion émotive des cérémonies liturgiques qui marquent plus encore, lui semblait-il, la distance le séparant de la divinité.

Las du verbalisme d'un culte qui enveloppe son Dieu dans des images ou des métaphores indignes de sa ferveur et berce son besoin d'infini dans les minuties rituelles et la monotonie des psaumes, il cherche à franchir l'abîme qui le sépare de l'objet de sa croyance. Il tente des ici-bas la conquête du ciel spirituel ou la réintégration dans l'élément divin qui est l'éden de toutes les religions.

Par ses seules forces il doit atteindre les sommets d'où il pourra tenter cet envol surhumain dans l'immanence.

Sans doute l'ascète essaye de lui donner d'abord



Portique d'un temple égyptien, d'après la « Family Bible » éditée par la maison Cassel.

C'est cette image, à peine modifiée comme on en jugera par la figure suivante, que reproduisit Duguid dans son livre so-disant inspiré par Hafez, prince de Perse.

l'appui de la raison humaine, mais pygmée il enfasse un monde sur lui-même ; il compte les grains de sable du désert et les gouttes d'eau des océans ; son esprit ensermé dans les limites du matériel ne peut concevoir l'infini. Le raisonnement fatal à la foi n'apporte à l'esprit que problèmes insolubles et dangereux. Le doute, qui semblait autrefois impossible, harcelé et opprime, il prend même parfois l'ampleur d'une obsession. Dans le silence des nuits et la subconscience du sommeil il se matérialise en une ronde diabolique qui enserré l'imprudent, narquoise et grimaçante.

La sensibilité émue par une dialectique stérile, ne donne plus à l'âme les satisfactions et les encouragements de la prière ; les formelles, les plus passionnées semblent mesquines et sans grandeur comme le balbutinement des lèvres qui s'essayaient Dieu, loin d'appeler à lui celui qui voulait l'approcher dans un élan d'amour, le rejette, plus meurtri de l'innanité de son effort, l'esprit vide et stérile.

Pour sauver sa foi menacée, le fervent doit faire abstraction de ces pensées douloureuses, de sa raison et ne laisser vivante dans son esprit qu'une foi tenace et inadéquée. « Il faut être entre les mains de sa nourrice qui le tient en lisières », réalisa en un mot l'abbé-ment conseillé par Pascal.

Ailleurs un tableau vigoureusement poussé du moyen âge, montre que la sorcellerie n'est que l'expression d'une civilisation rétrograde comme le fétichisme est la religion des peuples sauvages.

A un siècle de progrès scientifique convenait un merveilleux de laboratoire, de la naquit, d'après l'auteur, le spiritisme et les expérimentations psychiques, car la science n'amène pas l'incrédulité, elle fait simplement évoluer la croyance.

L'homme est aussi un animal mystique, a dit M. Fauguet. Il a besoin de croire pour croire, son esprit ne saurait se contenter des deux ou trois demi-pas qu'il peut faire durant une vie dans le domaine scientifique. Il est nécessaire de lui ouvrir largement portes et fenêtres de temps à autre, et de lui laisser l'illusion de devancer par l'hypothèse ce qui sera peut-être la certitude de demain.

Mais quand les fenêtres sont refermées, et l'horizon borné aux quelques pages de la connaissance humaine, il faut se garder d'y intercaler les fleurs éblouissantes recueillies pendant cette envolée vers l'infini, la raison chancelante abandonne alors le domaine restreint où elle peut se mouvoir, elle se laisse attirer par les brillants mirages de l'illusion et, pour les atteindre, elle se perd bientôt dans les dédales capricieux de l'imagination.

La discussion des théories spiritistes est assez sévère, parfois on sent que l'auteur leur reproche de manquer d'envergure.

Le merveilleux moderne n'a ni l'ampleur des maléfices de la sorcellerie, ni la majesté des miracles divins. Dieux ou démons, même si leur intervention n'est qu'un mirage de la foi, restent au-dessus de la mesquine humanité ; ils commandent et elle tremble, ils protègent et l'élèvent jusqu'à eux.

Les désincarnés sont des hommes encore ; on leur en prête l'aspect et ils agissent comme tels ; ils discutent avec une logique qui se verraient beaucoup des méthodes humaines d'induction et de déduction. Les démonstrations qu'ils voudraient éclatantes restent pauvres et étroites à cause des conditions mêmes de l'expérimentation, si bien que ce merveilleux dit prescientifique ressemble à des tatouements de laboratoire.

Et il aboutit à cette conclusion paradoxale au premier abord, mais très juste à la réflexion, que malgré la prétention de sa dénomination, le spiritisme est une croyance matérialiste.

Maintes fresques colorées se détachent de-ci de-là. Ici s'« l'amour mystique » dont « Æsculape », publia naguère, les bonnes pages (1), la messe noire, les herbes du diable, l'envoûtement, la séance spiritiste, l'incarnation, l'évocation. Parfois une pointe de sensualité s'y mêle, mais l'érotisme n'est-il pas pour les psychiatres mêmes, le complément du plus pur mysticisme comme la croyance à la survie n'est que l'exaltation du sentiment de la personnalité, une sorte de défi grandiose même s'il est sans fondement, jeté à la mort même.

Les poètes, a écrit la *Revue*, maudiront peut-être le D^r Guilbert et son livre qui leur enlève les démons et les fées.

La vérité perd un peu des brillantes parures dont l'avaient revêtue l'imagination et la légende, mais ainsi dépouillée elle n'en est que plus belle. La ou l'homme ne croit être qu'un simple spectateur, il devient enchanteur et génie, sorcier et démon, prêtre et divinité. La réalité dépasse les plus magnifiques rêves. Il est toutes ces puissances dont il espérait seulement partager le pouvoir ou fléchir le courroux.

D'autres croyances feront naître d'autres illusions.

Est-ce un mal après tout ? Le bonheur n'est-il pas dans l'imagination ? Faut-il faire cette source de rêves, de chimères, qui bercent l'âme humaine angoissée en face de l'insondable mystère. Le culte du merveilleux est un sentiment dérivatif et correctif de la froide raison de la cruelle réalité !

Héureuses illusions ! Le royaume des cieux leur appartient !

N. D. L. R. — Les lecteurs d'Æsculape auront plaisir à lire la *folle fresque colorée* que voici, où le D^r Guilbert caractérise, à la manière d'un véritable poète, les herbes du diable :

Vivant sensé, rejetée de l'humanité, la sorcière était en perpétuelle contemplation devant la nature. Sa tournure d'esprit, le pacte qu'elle croyait avoir signé lui rendait plus particulièrement chères les plantes que l'homme redoutait et fuyait comme des poisons, les renoumclacées, les solanées.

(1) *L'Amour mystique*, par le D^r Ch. Guilbert (Æsculape, octobre 1913).

Son choix fut d'abord le résultat d'un mysticisme particulier et, plus tard, d'une expérimentation prolongée.

Cette grande herbe qui ne vit que dans les décombres, au milieu des ruines, dont les tiges et les feuilles velues semblent défendre un maléfice caché, dont les fleurs jaunes pâles striées de brun paraissent des flammes de soufre, c'est la première devant laquelle elle s'arrêtera dans ses promenades solitaires ; elle la cueille, la consacre à Satan, l'incorpore à ses philtres et prodige ! tous ceux qui usent de cette *jusqu'âme* présentent une exaltation qui va jusqu'au délire, une ivresse qui les fait assister aux plus magnifiques fêtes et aux plus sombres sabbats. Ces visions prennent une telle netteté, laissent une telle précision de souvenirs qu'elles ne peuvent être que des réalités.

Cette plante élançue aux longues feuilles vertes, en fer de lance, à la fleur pourpre couleur de flamme encore, qui se cache à l'ombre des grands bois, c'est aussi une fleur de sang, un fanion de révolte. Elle fera merveille dans un bouquet de l'enfer.

Et la *belladone* ajoute ses tremblements, ses spasmes à l'hallucination de la *jusqu'âme*.

Dédaignera-t-elle cette plante aux feuilles armées de trois pointes aiguës, les trois branches de la croix du diable, à la grande fleur d'un blanc malade, sombre parodie du lys, aux fruits armés de piquants, aux graines noires comme deseschées par le feu, qu'elle rencontre sur le bord de la route ? Oh ! que non point ; c'est elle qui donne la folie et la commission de la danse, comme ses sœurs, et un peu plus qu'elles peut-être, elle précise les visions de l'« Au-delà » et verse aussi cette intensité de desirs, cette folie érotique que toute la lubricité de l'enfer ne pourra calmer. Le *datura* est bien le lys des épouses du Maudit !

Il est encore une racine qui vit une racine qui pleure, une racine qui crié quand on la coupe, et dont les enroulements bizarres simulent de grossières imites. Il faut la déterrer la nuit au milieu des rites funèbres, avec une dent de chien, ou un os de supplicé pour ne pas la blesser avec un fer grossier. C'est le fruit de la mort comme elle, elle verse l'oubli du présent et fait taire la souffrance la plus vive. C'est la *mandragore*, l'antidote du malheur et de la torture.



Temple égyptien. — Fac-similé d'un dessin direct destiné à illustrer Hafez, par le médium Duguid.

Le médium Duguid, se disant inspiré par Hafez, prince de Perse, publia ce dessin et d'autres de même ordre. La maison Cassel montra avec évidences que Duguid avait puisé sans détours dans la *Family Bible*, livre dont elle était éditeur.

RECALCIFICATION**CHAUX ORGANIQUE**

directement
et entièrement
assimilable

**REMINÉRALISATION****PHOSPHATES DES CÉRÉALES**

Puissants
modificateurs
du Terrain

FLUOR ET SILICE*Agents fixateurs de la Chaux et des Phosphates***POUDRE-CACHETS-GRANULÉ**

*DOSES : Une mesure, un cachet, une cuillère à café
de granulé, au milieu de chaque repas.*

Cl. Redier

Laboratoires
ALBERT BUISSON

15, Avenue de Tourville, PARIS

Sédatif de l'Hyperexcitabilité nerveuse

Véronidia

Buisson

DOSES :

ANTISPASMODIQUE : 2 cuillerées à café
HYPNOTIQUE : à 2 cuillerées à potage

Laboratoires
ALBERT BUISSON
15, Avenue de Tourville, PARIS

CHLORO-CALCION

Solution titrée de Chlorure de Calcium chimiquement pur, stabilisée, exempt d'Hypochlorites et d'HCl libre. — 40 gouttes = 1 gr. de CaCl^2 pur (20 à 40 gouttes matin et soir dans un peu d'eau sucrée).

Le Chlorure de Calcium a un goût désagréable à la fois salé et amer; il s'altère en moins de 24 heures à l'air libre (« javellisation », apparition d'hypochlorites et d'HCl); **CHLORO-CALCION** est agréable et indécroposable. C'est le plus assimilable des sels de chaux (chaux digérée), donc le meilleur recalcifiant. Il possède en outre au plus haut degré les propriétés spéciales et si remarquables du Chlorure de Calcium.

1. Recalcification.

CHLORO-CALCION est le recalcifiant physiologique type. Les recalcifiants usuels sont très peu assimilables. Ils doivent d'abord être transformés par l'HCl du suc gastrique en Chlorure de Calcium. Le mieux est donc d'administrer ce sel. HCl du suc gastrique est en effet utile à la digestion, surtout chez les tuberculeux où il est si souvent en déficit.

Tuberculose, Lymphatisme.

Rachitisme, Croissance.

Fractures (Consolidation rapide).

La Femme enceinte ou la Nourrice se décalcifie au profit de l'enfant qu'elles portent ou allaitent. La Grossesse est une cause d'auto-intoxication. Or CaCl^2 recalcifie (c'est de la chaux quasi digérée), désintoxique (il supplée la fonction thyroïdienne).

Grossesse, Allaitement.

Eclampsie, Vomissements, Albuminurie.

Déminéralisation; Tuberculisations.

2. Indications spéciales.

Arthus et Pagès, Carnot, nous ont montré que la présence de CaCl^2 dans le sang en quantité suffisante est un des facteurs essentiels de la coagulation. CaCl^2 étant un sel de chaux déjà " digéré " passe directement dans le sang. D'où indications dans :

Hémorragies, Maladies du sang.

Hémophilie, Purpura, Scorbut.

(CaCl^2 augmente la résistance globulaire).

Chlorose, Anémie.

Il ne suffit pas d'apporter aux globules sanguins du fer, du manganèse... il faut surtout rendre au sérum la chaux qui lui manque pour permettre aux globules la vie et l'activité.

Dans les **Auto-intoxications**, le **Neuro-Arthritisme**, il y a bouleversement du métabolisme du Calcium, diminution de la teneur en chaux du sang et des humeurs, "hypocalcémie". D'où indication de l'emploi de **CHLORO-CALCION** dans :

Urticaire, Accidents sériques (Anaphylaxie).

Asthme, Rhume des foies.

Albuminurie, Œdèmes brightiques.

LE SOUVENIR DE PORT-ROYAL-DES-CHAMPS

Il ne reste rien de Port-Royal-des-Champs : quelques pierres, les substructions de l'église ancienne, un pigeonnier, une cave, et dans un oratoire de construction moderne, quelques reliques jansénistes. Mais c'est tout de même, pour tous les grands souvenirs qui y sont attachés, un paysage profondément émouvant, encore tout chargé de grâce, que ce vallon de Port-Royal : on le dirait baigné de vie spirituelle. Aussi bien le visiteur qui accomplit le classique pèlerinage de ces ruines ne peut-il s'empêcher de céder à l'influence mystérieuse qu'exerce sur lui le paysage. Versailles n'est qu'à trois petites lieues, Dampierre n'est pas loin, le charmant Chevreuse tout voisin, et pourtant, au milieu de cette riche et heureuse campagne d'Ile-de-France, le vallon de Port-Royal est un désert. Etranglé par le rétrécissement de la vallée, perdu au fond d'un entonnoir de collines, sans issue, à l'écart de la grande route, ouvrant une étroite porte au romaneur, le domaine des anciens solitaires conserve encore aujourd'hui son aspect de retraite profonde et peu accessible, cet air retiré du siècle qui, voici deux cent cinquante ans, l'avaient fait dire pour leur habitude par tant d'esprits distingués et un peu éyérés.

Une mince rivière, affluent de l'Yvette, parcourt le vallon dans sa longueur ; de petits saules bas la protègent de leurs feuillages d'un vert léger. Les hauts peupliers remuent dans l'air leurs feuilles bruisantes au moindre vent, et c'est le seul bruit,

percé par le chant des oiseaux, qui vient ici frapper l'oreille... Après qu'on a franchi, du côté de Saint-Lambert, la clôture du petit domaine, on suit un sentier assez long pour faire douter le visiteur s'il a choisi le bon chemin... Mais bientôt, à mesure qu'il s'enfonce plus profondément dans la vallée qui

ruisseau sortait de l'étang — aujourd'hui comblé, qui s'étendait à l'ouest du vallon — et venait rafraîchir, au fort de l'été, la retraite favorite des religieux... La Solitude — ou du moins son emplacement approximatif, car des fouilles récentes ont permis de retrouver la base des deux escaliers qui conduisaient à l'ancienne plate-forme...

De là, l'œil embrasse tout l'intérieur du vallon : le canal bordé de peupliers, le colombier et le moulin, l'oratoire moderne, des pierres ruinées et le mur d'enceinte.

Au creux du vallon, quand nous y passâmes, c'était le temps de la moisson, les paysans fanaient, et l'herbe remuée sur leurs fourches de bois embaumait l'air de son parfum poétique. Ces rustiques travaux aggravaient encore la paix de ce paysage qui n'a pourtant rien de triste, ni de romantique : point de rochers affreux, de cascades bouillonnantes, de déserts emphatiques et composés avec minutie, comme au temps de Jean-Jacques et du marquis de Girardin ; au contraire, un site désert et silencieux, mais où la nature n'est pas dépourvue de grâce pour qui sait aller au devant d'elle, le paysage enfin le mieux fait pour favoriser les rêveries d'un esprit spéculatif et pour inspirer à un petit

Jean Racine ces vers si poétiquement exacts et si justement mesurés :

Que je me plais sur ces montagnes,
Qui, s'élevant jusques aux cieux,
D'un diadème gracieux
Couronnent ces belles campagnes L.
... De là, j'aperçois les prairies
Sur les plaines et les coteaux,
Parmi les arbres et les eaux,



Une vue de Port-Royal-des-Champs, état actuel.

semble se resserrer à son approche, un petit escalier pratiqué par le penchant méridional de la colline et conduisant à un modeste terre-plein surmonté d'une croix de bois l'avertit qu'il ne s'est pas trompé... C'est là cette fameuse « Solitude », où la mère Angélique Arnauld allait avec ses saintes religieuses prier et composer ces menus ouvrages de charité qu'elles distribuaient aux pauvres d'alentour ; au temps de la splendeur de Port-Royal, un petit

Dépilatoire Hospitalier

DISSOUT LE POIL COMME L'EAU DISSOUT LE SUCRE

Indications

Poils disgracieux du visage ou du corps (moustache féminine, favoris, etc...).
Remplace le rasoir pour rendre nettes et glabres les régions où doit trancher le bistouri.

Avantages

Seul dépilatoire scientifique.
Inoffensif (ne contient ni chaux vive, ni arsenic, ni acétate de thallium).
Ni douleur, ni rougeur, ni irritation cutanée.
Dissout le cheveu ou le poil en 3 minutes.
Dissout jusqu'à la racine.
Le poil repart parfaitement après une première application ; puis la repousse se fait de plus en plus lente, de plus en plus grêle, de plus en plus pâle à la suite des applications successives : plus de repousse à la longue (atrophie de la papille pileaire que le Dépilatoire a pénétrée, "mordue", lésée).

Préparé par M. Chantreaux, ancien interne des Hôpitaux de Paris, lauréat de l'Assistance Publique (1^{er} prix des Hôpitaux, 1905), pharmacien de 1^{re} classe, 8, rue de Constantinople, Paris.

PRIX FRANCO. — Pour le visage : au Public 12 fr., aux Médecins 9 fr. 50
Pour le corps : — 20 fr., — 16 fr.

Etaler leurs pompes fleuries,
 Déjà je vois les pampres verts
 Enrichir cent terres divers
 De leurs grappes fécondes,
 Et là les prodiges pûres,
 De leurs javelles blondes,
 Border les prés et les forêts...
 Dessus ces javelles fertiles,
 Dessus cet or tout mouvant,
 Je vois aussi l'air et le vent
 Promener leurs souffles tranquilles ;
 Et comme on voit l'onde en repos
 Souvent refléter de ces flots
 La surface inconstante,
 Je vois de ces pompeux sillons
 La richesse flottante
 Ondoyer dessus ces vallons...

S'il revenait dans ces « vallons » le poète y pourrait sans doute encore faire entendre les mêmes accents. La nature n'a pas changé, le décor est le même si l'œuvre des religieux a disparu depuis deux cent deux années... N'était le charme toujours opérant du paysage et sa continuelle invitation à la réserve, il faut un effort de l'imagination pour reconstituer par la pensée l'état exact de ces lieux comme ils étaient au temps de la mère Angélique, d'Antoine Arnaud et des Messieurs. Mais le gardien aidant et aussi quelque ancien plan de l'abbaye, les substructions de l'église permettent d'en retrouver les lignes générales. De l'ancien cloître et cimetière des religieuses, il ne reste que l'emplacement et son dessin schématique indiqué par une plantation régulière de tilleuls. A côté, une excavation montre les débris de la cuisine, établie dans ce qui d'abord avait été le chapitre... Mais c'est sur les ruines de l'église que le promeneur peut le plus se faire une idée de Port-Royal.

L'endroit où elle s'élevait depuis le XVII^e siècle présente la forme d'un assez vaste rectangle entouré sur trois de ses faces par un petit mur revêtu d'un lierre abondant, mitoyen du cloître des religieuses, au sud-ouest et du cimetière des Messieurs, où fut enterré Racine, au nord-est. De hauts peupliers



Un coin du Port-Royal-des-Champs actuel.

d'Italie ombragent cette enceinte, au milieu de laquelle un plus petit rectangle, figuré par des fondations de pierre et des bases de colonnes, indique exactement la forme et les dimensions du chœur des religieuses : l'oratoire moderne s'élevant à la place du grand autel. Le vallon était autrefois fort malsain à cause de ces marécages et le petit troupeau des religieuses bien éprouvé par la maladie et le froid ;

la mère Angélique avait décidé en 1652 d'assainir l'église, en surélevant son sol, qui fut exhausé de huit ou dix pieds et arriva ainsi au niveau de la porte de l'oratoire actuel. Lorsque, en 1710, le roi vint mettre un terme à la longue lutte que les jansénistes avaient soutenue contre les jésuites, en ordonnant la destruction de l'abbaye de Port-Royal-des-Champs, l'église fut rasée. On employa même la poudre à canon, « pour aller plus vite », dit M. A. Gazier, un des derniers et des plus érudits historiens de Port-Royal ; mais trop vite sans doute, car les démolisseurs ne creusèrent pas assez profondément pour arracher du sol la base des colonnes, et encore moins retrouver le sol primitif de l'église, antérieur aux réfections de la mère Angélique en 1652. Ce n'est qu'au cours du dernier siècle qu'elles ont été mises à jour, en 1844 ; lorsque le duc de Luynes fit ouvrir des recherches pour exhumier le corps d'une de ses parentes, que l'on croyait enterrée là. On ne découvrit point la duchesse ; mais les fondations primitives de l'église. Elles ont été depuis entièrement mises à jour. Alors que les tombes des cimetières des religieuses et des Messieurs étaient cruellement ouvertes et les ossements transportés, jete-mé, dans un désordre affreux, à la fosse commune — à l'exception de quelques morts de marque, tels que Racine, les Arnauld, la princesse de Conti et la duchesse de Longueville, qui furent conduits à Paris, — le sous-sol de l'église doit conserver aujourd'hui encore les dépouilles de ceux qui y avaient été inhumés avant 1652, et le visiteur peut fouler avec respect

AFFECTIONS NERVEUSES

DOULEURS

INSOMNIES

Comprimés

HYPNASE VERGELOT

Adultes { 2 comprimés en se couchant.
 1 ou 2 au moment des crises.

Enfants : 1 comprimé par jour.

Littér. et échantil. surdemande **E. VERGELOT 163 r. de Flandre, PARIS**

ASSOCIATION DES FERMENTS AUX HYPNOTIQUES

ABSENCE TOTALE DE BROMURE

et vénération contre cette terre qui contient des morts...

Dans ce qui reste du transept, une main pieuse a placé les bustes de Pascal et de Racine; et l'on montre dans un champ voisin le tronc raviné d'un vieux noyer dont une légende attribue indifféremment la plantation à l'un ou à l'autre de ces grands hommes. Jusqu'à l'avant-dernière année, ce vieil arbre qui, en tout cas, avait vu Arnauld, Lancelot, Saint-Cyran, Hamon, Lemaître de Sacy, épandait là son ombre épaisse : un coup de tonnerre l'a fauché presque deux siècles, jour pour jour, après la destruction de l'abbaye, comme si de tout temps Port-Royal avait attiré sur son vallon solitaire les foudres humaines et naturelles...

Le souvenir de Port-Royal-des-Champs n'est pas tout entier circonscrit dans l'étroit vallon que nous venons de parcourir ni dans le domaine des Granges, autrefois demeure des Messieurs, vénérable maison où Pascal a révé, où Lancelot a appris le grec au petit Racine, et que par miracle on a pu conserver à peu près tel qu'il était autrefois. Sur toute la région environnante, imprégnée d'un air janséniste, flotte encore la mémoire de l'abbaye et des solitaires disparus. Au cimetière de Saint-Lambert une simple pierre où se lisent ces mots de pardon à leurs ennemis : *Pater, dimitte illis*, commémore le souvenir du triste jour où y furent jetés pêle-mêle les ossements des morts du monastère. Dans la petite et touchante église de Magny-les-Hameaux, on a recueilli avec quelques fragments de l'église de Port-Royal — les fonts baptismaux, le petit bénitier, un dessus d'autel — plusieurs épitaphes et pierres

tombales dont on ne peut lire sans émotion les si nobles inscriptions. Mais ce n'est point tout, et le pèlerinage n'est pas terminé si l'on n'a frappé, dans ce même village de Magny, à la porte d'une maison au style vieillot, sur le crépi blanc de laquelle s'étale un immense rosier, l'autre jour en fleurs. Là demeure

gaient leur charitable ministère, ces religieuses recurent cette maison vers 1830, et c'est là que les deux qui restent de cet ordre, qui ne peut plus recruter de novices, maintiennent une suprême assise au culte des grands souvenirs de Port-Royal. Vêtue encore à la façon des religieuses de la mère Angélique, d'une robe blanche à croix rouge, morigénant le bien Césaire qui gambadait gaïement autour d'elle, l'une de ces saintes filles nous faisait visiter le petit musée qu'elles conservent avec une pitié jalouse : quelques peintures représentant des scènes de la destruction de Port-Royal, des portraits de Pascal, de Saint-Cyran, de la mère Angélique, et dans une armoire de chêne, un buste impressionnant de cette dernière, modelé en cire d'après son moule funéraire : large front, bouche volontaire, yeux creux aux paupières comme baissées sur une méditation éternelle, telle enfin que l'abbesse de Port-Royal put apparaître à ses religieuses sur son lit mortuaire, en 1661, dans toute la majesté terrible de la mort... Et en ouvrant pour nous la porte de cette sorte de reliquaire, deux vingt lettres attestent l'authenticité, la dernière des jansénistes baissait la voix et s'inclinait, comme si, invisible et présente, la mère Angélique elle-même avait assisté à notre entretien...

Émile HENRIOT

POUR NE PAS ÊTRE ENTÉRÉ VIVANT

Serrez fortement avec une pince, pendant quelques minutes, soit la muqueuse des lèvres, soit la peau de la joue; il survient un parcheminement durable en cas de mort!!!



Un coin du Port-Royal-des-Champs actuel.

depuis plus de trente ans deux vieilles et vénérables religieuses, dernières survivantes de l'ordre de Sainte-Marthe, fidèles vestales du culte et de la pensée jansénistes. Fondé au début du XVII^e siècle, leur ordre n'a cessé depuis ce temps de subir des persécutions sans nombre, et pur gardien des traditions port-royalaises, de tenir tête à leurs ennemis. Chassées des hospices et des hôpitaux où elles exer-

PULMOSÉRUM

Bailly

Expérimenté avec succès dans les Hôpitaux, Cliniques, Dispensaires et par plus de :
8.500 Médecins Français et 23.000 Médecins Étrangers

CONDENSE EN UNE SYNTHÈSE HÉROIQUE

Résume ce que nous avons de plus efficace contre

TOUX = RHUMES = BRONCHITES

GRÎPE-ENROUEMENT

TUBERCULOSE LATENTE

PRESCRIRE : Une cuillerée matin et soir **A. BAILLY, 15, rue de Rome. PARIS**

HUNYADI JÁNOS
dite EAU de JÁNOS
Eau Purgative Naturelle



EFFET PROMPT. SÛR ET DOUX
Pour éviter toutes substitutions
prêre à MM. les Docteurs
de bien spécifier sur leurs
ordonnances la MARQUE

HUNYADI JÁNOS
Andreas SAXLEHNER Budapest

SULFURYL
MONAL

Veritable synthèse des Eaux
minérales sulfurées.
Pastilles très agréables à avaler.

Action rapide et certaine
dans les MALADIES de la GORGE
et des VOIES RESPIRATOIRES:
Laryngites, Enrouements, Angines, Catarrhe
Grippe, Bronchites, Tuberculose au début.

Dose : 4 à 6 pastilles par jour.
MONAL FRÈRES, NANCY (Vosges)

LE VILLON DE M. PIERRE CHAMPION

L'Académie française vient d'attribuer le grand prix Gobert à M. Pierre Champion qui n'a que trente-trois ans.

L'œuvre qui vaut à M. Pierre Champion cette haute récompense est une admirable étude sur *François Villon* (1). Le jeune et savant écrivain a consacré deux volumes, illustrés avec un art délicat, à l'étude de l'œuvre du poète — œuvre légère, car elle ne se compose que d'un court poème d'écolier, des *Lais*, et du *Testament*, et ne compte que 2.023 vers. Mais la vie mystérieuse et romanesque de cet infortuné poète a été fouillée minutieusement par M. Pierre Champion et racontée avec les détails les plus complets et les anecdotes les plus savoureuses.

M. Pierre Champion dédie cette histoire littéraire à la « mémoire de son père » qui fut un érudit et qui forma son intelligence dès sa première jeunesse. Il fut entraîné très tôt, en effet, vers les études sérieuses et les recherches originales. Sa curiosité, son désir de savoir et de découvrir les documents du passé lui firent fréquenter d'abord les maîtres de l'Histoire comme Gaston Paris, ensuite les bibliothèques où il ne cessait de poursuivre ses inventaires. Archiviste paléographe accompli, il trouva, classa, en 1907, comprit le premier et ordonna le manuscrit autographe des poésies de Charles d'Orléans, qu'on avait jusqu'alors fort mal interprétées. Il publia sa série d'études originales et si attrayantes sur *Charles d'Orléans, joueur d'échecs, la Librairie de Charles d'Orléans*, et enfin la *Vie de Charles d'Orléans*, œuvre à laquelle l'Académie française attribuait, en 1912, le second prix Gobert.

Il avait classé, à la mort de son ami Marcel Schwob, quantité de notes et de copies que ce chercheur avait réunies avec autant de patience que d'art, et il compléta les travaux commencés par l'érudit collectionneur qu'il mit enfin au jour. Marcel

Schwob était merveilleusement documenté sur les moindres actes de François Villon. Et cependant un jour que M. Pierre Champion lui disait :

— Vous devez le voir, ce Villon ?

— Je vois seulement le petit doigt de sa main ! répondit-il.

Auguste Longnon, qui avait guidé Marcel Schwob dans ses recherches et l'avait abrité dans son petit bureau des Archives, fit ensuite travailler M. Pierre Champion qui rend aujourd'hui hommage à cet érudit admirable et à ce grand initiateur. « Ce sera l'honneur éternel, ajoute-t-il, de Longnon et de Schwob d'avoir, à l'aide de documents d'archives, montré la réalité, la sincérité des beaux vers de Villon. »

C'est en termes émus que M. Pierre Champion, qui a mis au point et remarquablement achevé l'étude complète de l'œuvre et de la vie du grand poète, parle de ses érudits prédécesseurs.

* *

L'auteur a d'ailleurs adressé récemment au journal Le Temps une sorte de médaillon de Villon, où il s'efforce de caractériser la physiologie morale du poète. En voici quelques extraits :

Portrait de François Villon

Voici l'un des cas les plus merveilleux et les plus étranges de l'histoire littéraire, et même, si l'on veut, de l'histoire humaine. Un homme a passé dans ce monde il y aura bientôt cinq siècles, un homme de rien, un être de vie mauvaise, un pauvre écolier (il n'a jamais pris d'autres titres), un pathétique poète, maître François Villon. Il a écrit un très petit nombre de vers pour apaiser sa vengeance et pour le plaisir de quelques compagnons : il a intercalé



grant testament villon et
le petit doigt de son ami Marcel Schwob.

Le fon et la folle.

Sur le titre d'une édition de Villon publiée par Michel Le Noir, à Paris, à l'Imagerie Notre-Dame devant Saint-Denis de la Charité, vers 1503. (Catalogue de la bibliothèque James de Rothschild d'après François Villon, sa vie et son temps, par Pierre Champion.)

(1) François Villon, sa vie et son temps, par Pierre Champion ; Honoré Champion, éditeur, 5, quai Malaquais.

Pour Renseignements s'adresser :
au Directeur de l'Etablissement
à ROYAT (Auvergne)

CURE DE DIURÈSE
SOURCE S^t COLOMBAN
Déclaré d'Intérêt Public en 1864
Reins - Tube Digestif
BAINS - BAINS (VOSGES)

SEL de HUNT

Alcalin Type

Spécialement adapté à la Thérapeutique Gastrique
Dyspepsies, Gastralgies
Action sûre, Absorption agréable, Innocuité absolue

C'est grâce au Sel de Hunt que la Médication alcaline est devenue vraiment la Clef de voûte de la Thérapeutique Gastrique par sa forme de Sel friable. Il est admirablement adapté à tous les besoins de cette Thérapeutique. Il remplace avec un avantage marqué tous les Alcalins simples ou composés. La Clinique montre qu'il ne peut être remplacé par aucun.

LABORATOIRE ALPH. BRUNOT, 16, rue de Boulainvilliers, Paris

dans une œuvre de circonstance des ballades, mortuaires de bravoure qui avaient établi sa réputation parmi des buveurs et des rimeurs de taverne, quelques bourgeois d'un quartier, quelques ecclésiastiques d'une paroisse parisienne, parmi de nobles et aristocratiques personnes qui appréciaient le bel esprit et les rimes d'amour. Il ne nous a parlé que de sa triste et obscure personne, des lieux qu'il a parcourus, des gens qu'il a rencontrés. Ceux qui ont été durs pour lui, tandis qu'il accomplissait son pèlerinage de vagabond et de lettré famélique, il les a maudits malheureusement ; il a donné des louanges à qui lui a accordé un bon regard, le gîte, la protection, le pain. Il n'a agité que les thèmes les plus communs de l'humaine pensée : la sensualité et la mort. Il n'a mis en scène que sa colère et sa reconnaissance ; il n'a joué qu'un drame, celui de sa conscience. Cet homme était un pauvre, un vagabond que vous eussiez craint de rencontrer sous la croix d'une route, avec sa daguesous sa robe rapiécée, et qui vous eût ébloui de son esprit sous le vaisseau amenuisé d'une noble maison tendue de tapisserie ; il vous aurait dégoûté de ses propos cyniques parmi les pots qu'on heurte à la taverne. Et nous savons aujourd'hui qu'il fut non seulement pauvre clerc et vagabond comme il a dit, mais encore par circonstance assassin, par besoin de briller voleur, et sans doute l'ami complaisant et infâme d'une fille. Voilà le pauvre Villon dont les vers chantent dans vos mémoires.

L'homme a disparu de bonne heure et mystérieusement, on ne sait où ; vraisemblablement dans quelque partie de cette France où il avait le droit de marcher après son exil de la prévôté de Paris. Et peut-être, comme l'a dit Rabelais, il mena des comédiens qui jouaient dans la ville et aux bourgs le *Mystère de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ*. A coup sûr Villon a disparu de bonne heure, car dans les nombreux manuscrits poétiques qui

datent de son temps on ne trouve rien qui rappelle sa manière si personnelle, si rapide, où chaque objet parle ; surtout on ne lit plus son nom en acrostiche, car Villon signe en fier artiste à peu près tout

ce qu'il produit, et jusqu'à l'infamie : il signe qu'il est amant de cœur et viveur.

Scène de meurtre au ^{xv}^e siècle.

(Bibl. Nat. fr., 127 fol. 33, Boccace). D'après François Villon, sa vie et son temps, par Pierre Champion.

... On sait que nous n'avons pas une image authentique représentant Villon. Les portraits étaient rares en son temps. Les enlumineurs parisiens indiquaient parfois les traits de leurs riches clients sur les feuillets des somptueux manuscrits qu'ils leur vendaient ; les flamands, qui savaient peindre sur de petits volets de bois, les Italiens ne travaillaient guère que pour leurs puissants protecteurs et les églises. Le personnage qui est censé représenter Villon, image que l'on trouve dans l'édition de 1489, n'est qu'un passe-partout. On y voit un petit homme rasé et à longs cheveux, portant large chapeau, bourse, dague au côté, court mande et ces chaussures carrées qui furent à la mode au temps de Charles VIII : ce n'est ni un clerc, ni même un contemporain de Villon. En tête d'une ancienne édition des *Repues franches* on voit bien un clerc à figure rase, coiffé du bonnet, et qui porte robe longue et écriture à la ceinture : il tient un livre d'une main et de l'autre une banderole où se lit le nom de *F. Villon*. Image banale d'un clerc qui représente ailleurs Virgile ; costume d'ailleurs exact de notre homme. A défaut encore de cette facétieuse représentation que le poète avait demandé à ses héritiers de tracer au-dessus de sa tombe (c'eût été une pierre quelconque où l'image d'un clerc aurait représenté tous les clercs), nous pouvons fixer quelques traits de François Villon au moment où il composa son *Testament*. Car il se le connaissait fort bien, encore qu'il eût affirmé :

Je conçois tout, fors que moy mesme...

Il était bien différent du pauvre petit écuyer de jadis, sec, noir, mais amoureux et rempli de légère gaieté. Il était plus noir que mâre, plus maigre que la chimère ; et sur ses

ANTISEPSIE INTESTINALE : MÉDICATION LACTIQUE

COMPRIMÉS et PÂTE à la



LACTO-ANTISEPSINE

(MICROLACTINE)

(Adoptée dans les Hôpitaux de Paris)
Autres formes thérapeutiques : LAIT CAILLÉ - Bouillon - Poudre

DOSES
Comprimés, 3 à 6 par Jour (4 tr. la boîte de 50).
Pâte, ½ à 1 tube par Jour (5 tr. la boîte).
Produits réglementés selon la pharmacie un brevet normal

FERMENT LACTIQUE
Laboratoire du D. J. TROUETTE

SÛRE et ACTIF (soude Bulgare)
Entièrement préparé par le -
Demandez ÉCHANTILLONS et
Nouveau : 10, Rue du Bas, PARIS

La Lacto-Antiseptine du D^r J. Trouette
souille tous les espoirs fondés sur les ferments lac-
tiques : ANTISEPSIE INTESTINALE, ULCÉ-
RATIONS, PLAIES SPHACÉLÉES, etc.

Antalgot DALLOZ (Quino-Salicylate de Pyramidon)

Névralgies * Migraines * Goutte aiguë ou chronique * Gravelle * * * * *
Lithiase rénale * Rhumatisme chronique * Fièvre de Fatigue * Insomnies, etc.

Adultes : 4 à 8 cuillerées à café, suivant les cas, dissous dans de l'eau
Enfants : 2 à 4 cuillerées à café, suivant les cas, dissous dans de l'eau

Voir nos CONDITIONS D'ABONNEMENT

et nos PRIMES, Page 1

treinte ans, il allait vieux et toussé, ayant perdu cheveux et sourcils. Car il n'avait pas toujours mangé sur sa route; il avait séjourné de longs mois en prison, dans l'obscurité mis au pain sec et à l'eau; il y avait laissé presque la vie, et son cœur ne tenait plus qu'à un petit fil. François avait erré sans gîte, comme un chien, couché dans les carrières, porté la balle. Il était dompté par le travail, ayant sans doute servi les maçons, pansé les chevaux, fauché dans les champs, aidé à broyer le chanvre. Une telle santé, qui avait résisté à tant d'épreuves, Villon pouvait bien désirer de l'engager à un Lombard, usurier de profession, encore qu'elle fût atteinte! Que de morceaux de sa robe étaient demeurés aux buissons épineux de son chemin!...

Désespérant de trouver jamais Villon, j'ai cherché autour de lui. J'ai poussé la huisserie d'une lucarne donnant sur une populeuse place de Paris. J'ai entendu des conversations, épié des gens; j'ai vu la grande misère de la ville et de ce temps, les enfants qui y moururent par milliers, les lous qui y régnèrent; j'ai regardé une vieille paroisse, des chanoines, des gens de droit, des universitaires et des curés haineux aux ordres mendiants; j'ai remarqué des gens de finance, de jolies marchandes, des filles, des étudiants batailleurs, j'ai contemplé en esprit les vieilles pierres de la ville et donné un regard aux champs plantés de vignes et aux routes qui incitent au départ. Je n'ai pas rencontré François Villon; j'ai vu ses contemporains et de pauvres frères à lui. Je n'ai point cherché de Villon un portrait nouveau: il s'est fait en moi. Car il y a une vérité supérieure des êtres, une vraisemblance. Notre individualité est quelque chose d'unique et d'incompréhensible, qui n'est que le miroir de notre temps. J'ai écouté au moulier le cordelier Menot quand il fit son sermon sur l'Enfant prodige.

C'était un fils plein de sa volonte, un volage, un mignon, un vert galant. C'était un enfant perdu qui n'avait pas assez comme la verge du maître, et son père craignait de le contrister. — Regardant ses auditeurs, le prédicateur le déclarait: à Combien en voyons-nous aujourd'hui d'enfants, comme ce fils

prodige, à qui les pères lâchent sur le cou la corde dont ils seront pendus, tôt ou tard! Ils donnent à ces beaux fils de l'argent qu'ils vont jouer aux cartes et qu'ils dissipent avec les filles ou aux tavernes. Bon Dieu, vaudrait-il pas mieux que de tels pères



Epitaphie dudit Villon
freres humains qui apres nos flueurs
flayez les encens contre nos embues
Car c'est pitie de nos poutres aux
Dieux en aura plus fort de nous merdes
Nous nous fiores opataches en la vie
Quat de la char q trop aus nous nourrie
Elle piec deuoune et pourrie
Et les os deuende edres a poultrie
De soffre mal perfonne ne se rie
Hais piec deuende que nous nous buel
le d'ouffrie gii.

Les Pendus.

Edition princeps du Grand Testament, publiée à Paris, par Pierre Level en 1849 (Bibl. Nat.).

n'eussent pas de fils? — Or, voilà que ce fol enfant, mal conseillé, dépense tout son argent en beaux habits: il porte la fine chemise froncée, le pourpoint de velours et la toque de Florence. Il vole de ses propres ailes, prend la clef des champs, se met en route, tient table ronde à ses amis, s'acquitte avec les filles qui rongent les paillards jusqu'à l'os, se nourrit grassement chez les rôtisseurs. Maintenant la bourse est vide; il n'a plus rien à frire. Et voici mon galant plumé, tout nu, abandonné de tous. Partout on lui a fait visage de bois, on lui a tourné le dos. Il n'a rien à se mettre sous la dent et ne connaît pas de métier. C'est bien par pitié qu'un bon riche l'emploiera à garder les porcs dans une ferme lointaine. Mais il a résolu humblement de retourner vers son père. Il a pris son bâton, chemise sec comme un hareng, et seulement vêtu d'un petit roquet qui lui vient aux jarrets. Ainsi il va de buissons en buissons, de haies en haies, vers le château de son père. Il tombe à ses pieds et l'embrasse; il est sauvé.

Tel fut Villon; tel le protagoniste de cette « morale »... on voudrait intituler *Remords de conscience*...

LE FLUOR DANS LES EAUX MINÉRALES

Par MM. ARMAND GAUTIER et PAUL CLAUSMANN

Le fluor a déjà été entrevu dans plusieurs eaux minérales. Quelques auteurs, Ch. Sainte-Chaire Deville, de Gouvenain, Bunsen et Fresenius, Wilm Ferreira da Silva, Souza Reis, Leprieux, etc., ont même essayé de le doser; mais aucun travail d'ensemble n'avait été tenté avant celui de M. P. Carles (1907), qui donna des dosages de fluor dans 93 eaux minérales.

Le principe de la méthode de dosage consiste à entraîner dans un précipité de sulfate de baryte, ou quelquefois de phosphate ammoniac-magnésien, le fluor en dissolution (1). Cette méthode permet de retrouver et de doser les moindres traces de cet élément.

Dans un mémoire présenté à l'Académie des Sciences, séance du 8 juin, les auteurs ont indiqué d'abord les quantités de fluor trouvées dans les

(1) *Comptes rendus*, t. 154, pp. 1469, 1670 et 1753.

TRAITEMENT PAR LES

CONSTIPATION

Chronique ou Accidentelle

Fermentations gastro-intestinales
Intoxications bacillaires
Troubles hépatiques et biliaires



Produit naturel et complet
à base de Podophyllin et Cascara

Dose: un ou deux grains

avant ou au milieu
du repas du soir.

Administration: 64, BOULEVARD PORT-ROYAL, PARIS

CARTOUCHE AUTO-PRODUCTRICE D'ALDEHYDE FORMIQUE

Autorisée par le Ministre de l'Intérieur

sur avis favorable du Conseil Supérieur d'Hygiène Publique de France

POUR LA

DÉSINFECTION DES LOCAUX APRÈS MALADIES CONTAGIEUSES

Procédé simple, discret,
économique, rapide,
efficace

TÉLÉPHONE: 517-23
Le
FUMIGATOR
comporte à la fois
l'appareil et l'antiseptique.

Avec le FUMIGATOR aucune détérioration n'est à craindre et les locaux soumis à son action sont réhabilités le jour même.

Le FUMIGATOR se conserve indéfiniment à l'abri de l'humidité.

Rien ne s'oppose à ce qu'il en soit fait provision.

FRANCO DE PORT
pour commande de
50 fr. adressée à

GONIN Ingénieur-Constructeur
Pharmacien de 1^{re} Classe
60, Rue Saussure, PARIS-XVII^e

CONDITIONS SPÉCIALES
à MM. les
Médecins et Pharmaciens



VENTE AU PUBLIC
Régionnaire

FUMIGATOR n° 3. 2.30 pour 15^m

FUMIGATOR n° 4. 2.75 pour 20^m

TÉLÉGRAPHE: FUMIGATOR-PARIS

caux minérales de types les plus divers, y compris les eaux de mer et dans quelques eaux volcaniques.

Le fluor existe dans toutes les eaux minérales, froides ou chaudes, à des doses variant d'une fraction de milligramme jusqu'à plus de 6 milligrammes par litre (*Eau d'Evian*, F = 0 milligr. 15, répondant à 0 milligr. 33 de FNa; *Eau de Vichy*, Hôpital, F = 6 milligr. 32, répondant à FNa = 14 milligrammes par litre).

D'une façon absolue, les eaux les plus riches sont celles d'origine éruptive (2), telles que Vichy, Celerico, Royat Saint-Mari, Lardello, etc., les eaux bicarbonatées sodiques ayant d'ailleurs la prééminence en quantité de fluor par litre.

Les eaux de sources froides d'origine superficielle, surtout les sulfatées calciques, peuvent contenir au delà de 2 milligrammes de fluor. Cette constatation s'explique facilement, car le gypse contient toujours du fluorure de calcium

qui s'est déposé avec lui. Un litre d'eau ordinaire peut dissoudre jusqu'à 40 milligr. de fluorure de calcium.

Dans les eaux minérales de même famille, la proportion du fluor ne paraît pas liée à la température et augmenter avec elle.

Dans les eaux, de même origine, thermales ou non, la quantité du fluor, sans être proportionnelle à la salinité, varie généralement comme elle.

Les eaux sulfureuses ou sulphydratiques sont celles qui donnent la plus grande proportion de fluor par rapport à leur résidu salin. Ainsi, dans les eaux de Celerico, le fluorure de sodium forme la 39^e partie de ce résidu; dans celles de Cautelets, la 86^e.

Comme il arrive pour la composition chimique générale, un même groupe hydro-minéral peut fournir, quoique en une même station, des eaux très différemment fluorées. Exemple : Luchon, Pré, fluor 1 mgr. 85; Luchon, Reine, fluor 0 mgr. 88. — Cautelets, César, fluor 1 mgr. 45; Cautelets, Les Oeufs, fluor 0 mgr. 64. — La Bourboule, Chaussey, fluor 2 mgr.; La Bourboule, Perrière, fluor 1 mgr. 63. — Royat, Saint-Mari, fluor 4 mgr. 62; Royat, César, fluor 2 mgr. 30; Royat, Eugénie, fluor 0 mgr. 69. Nulle proportionnalité entre le fluor et les autres sels.

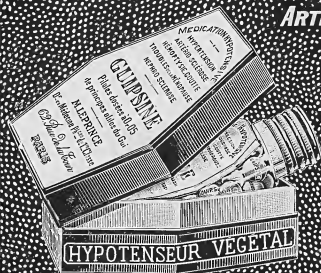


La Mort d'un pauvre homme mendiant.

(Bibl. Nat.) D'après François Villon, sa vie et son temps, par Pierre Champion.

(2) Voir, sur la caractérisation de ces eaux, Comptes rendus I, 150, p. 535.

Hypertension GUIPSINE



ARTÉRIO-SCLÉROSE
HÉMOPTYSIES - NEPHRO-SCLÉROSE
GOUTTE - TROUBLES de la MÉNOPAUSE
HÉMORRAGIES CONGESTIVES
MIGRAINES - VERTIGES etc...

Nouvel Hypotenseur végétal
aux principes utiles du Gui
ANTISCLÉREUX
ANTIHEMORRAGIQUE
ANTIALBUMINURIQUE

FLUIDES : 8 à 10 par jour entre les repas.
AMPOULES : 1 ou 2 injections intra-musculaires par jour.

GROS : 62, Rue de la Tour, Paris

DETAIL : Toutes Pharmacies.

Thèses de D'en Médecine
(Paris 1908, 1910 et 1913).

Le Gui en Thérapeutique, D'EDMOND.
Contribution à l'étude du Gui, D'E. LEBLANC.
(Pharmacodynamie et Thérapeutique)
Contribution à l'étude du Gui comme
hypotenseur. D'J. LEBLANC.

VENDREDI 11 SEPTEMBRE

Matin, départ pour Forges-les-Eaux. — Visite. — Conférence. — Déjeuner. — Après-midi, départ pour Bagnoles-de-l'Orne. — Coucher à Bagnoles-de-l'Orne.

SAMEDI 12 SEPTEMBRE

Matin, visite de Bagnoles-de-l'Orne et de Tessé-la-Madeleine. — Conférence. — Déjeuner. — Départ pour Enghien-les-Bains. — Coucher à Enghien-les-Bains.

DIMANCHE 13 SEPTEMBRE

Matin, visite des Établissements d'Enghien-les-Bains. — Conférence. — Déjeuner. — Dislocation.

I. — Nancy est pris comme point de concentration de tous les voyageurs. Chacun s'y rendra isolément. Le rendez-vous est fixé, le 31 août, à 14 heures, à l'Établissement Thermal de Nancy.

Pour arriver à Nancy (gare de la Compagnie de l'Est), toutes les Compagnies de Chemins de fer accordent une réduction de moitié prix aux médecins et étudiants en médecine, quel que soit le point de la France d'où ils partent. Pour recevoir, en temps voulu, ce billet de faveur, il est nécessaire d'indiquer très exactement, en s'inscrivant, la gare de départ ou, pour les étrangers, la gare d'accès sur le territoire français. Semblable réduction est accordée aux femmes des médecins.

II. — De Nancy à Enghien-les-Bains, les voyageurs visiteront, en groupes, les stations thermales et climatiques suivantes : Nancy-Thermal. — Gérardmer. — Bussang. — Luxeuil. — Bains-Bains. — Plombières. — Bourbonne. — Martigny. — Contrexéville. — Vittel. — Mondorf. — Saint-Amand. — Zuydcoote. — Berck-Plage. — Forges-les-Eaux. — Bagnoles-de-l'Orne. — Enghien-les-Bains.

Prix à forfait : 300 francs par personne. Ce prix comprend tous les frais du voyage, depuis le moment de la concentration à Nancy le 31 août, jusqu'au moment où les voyageurs se sépareront à Enghien-les-Bains, le dimanche 13 septembre : trajets en chemin de fer (2.000 kilomètres, par train spécial, en



Saint Colomban, très populaire en Lorraine.
La principale source de Bains-les-Bains porte son nom.

1^{re} classe) voitures, hôtels, nourriture, transport des bagages, pourboires. Le premier repas, pris en commun, sera le dîner du 31 août à Nancy, et le dernier sera le déjeuner à Enghien-les-Bains, dimanche 13 septembre.

III. — Pour retourner de Paris à son lieu de résidence, qui a été son point de départ, chaque médecin ou étudiant en médecine bénéficiera, comme à l'aller, en venant à Nancy, de la réduction de moitié prix sur les Chemins de fer. Toutes les Compagnies de Chemins de fer accordent la même réduction aux femmes des médecins.

En raison de la courte durée du voyage, les voyageurs sont priés de réduire leur bagage au strict nécessaire, et de n'emporter qu'une valise d'un maniement facile. Ils devront veiller sur leur bagage, et en demeurent responsables pendant toute la durée du voyage.

Les Compagnies de Chemins de fer, en accordant d'une façon tout à fait exceptionnelle aux adhérents de ce voyage la faveur de rejoindre isolément, avec des billets à demi-place, le point de concentration : Nancy, ont expressément spécifié qu'on s'y rendrait sans arrêt et par la voie la plus directe. Il en est de même pour le retour au lieu de résidence, en quittant Paris.

Dans le cas où, pour un motif quelconque, le voyage n'aurait pas lieu, les personnes inscrites ne pourront prétendre qu'au remboursement des sommes versées.

Pour s'inscrire, envoyer :

I. Son adhésion au D^r Carron de la Carrière, 2, rue Lincoln, Paris (8) : 1^o Son nom et son adresse lisiblement écrits ; 2^o L'indication de la gare d'où l'on partira, ou, pour les étrangers, la gare d'accès sur le territoire français.

II. Sa souscription, 300 francs, au D^r Jouast, 4, rue Frédéric-Bastiat, Paris (8).

Les inscriptions sont reçues :

Jusqu'au 15 août 1914 terme de rigueur.

AFFECTIONS BRONCHO-PULMONAIRES
Grippe, Scarlatine, Rachitisme

SOLUTION PAUTAUBERGE

au chlorhydro-phosphate de chaux créosoté

LA MIEUX TOLÉRÉE DES PRÉPARATIONS CRÉOSOTÉES

Par l'action antiseptique qu'elle exerce à la fois sur les voies digestives et pulmonaires et par les éléments minéraux qu'elle fournit au système osseux et à la cellule, la SOLUTION PAUTAUBERGE est le médicament de choix de la bronchite chronique et de la tuberculose, et le remède le mieux indiqué pour obtenir la reconstitution physiologique dans les maladies paratuberculeuses.

L. PAUTAUBERGE, Cours de la République, Paris et toutes Pharmacies

CACHETS DE

NÉURALGOL BROSSARD

au Lacto-Benzolate de Quinidine
SPÉCIFIQUE DE LA DOULEUR :

Néuralgies, Migraines, Rhumatismes, Grippe, etc.

Échantillons et Littérature sur demande

LABORATOIRE SOENEN & BROSSARD — LA ROCHELLE

Voir page 1 la liste de nos Primes.

LIPIODOL LAFAY

à 40 % d'Iode sans aucune trace de chlore

84, Chaussée d'Antin, PARIS

FABRICANTS D'INSTRUMENTS DE CHIRURGIE, DE PRÉCISION, APPAREILS ORTHOPÉDIQUES

LUER (F. et Docteur W. WULFING-LUER), 104, boul. Saint-Germain, Paris. Tél. 813-90.

Fabrique d'instruments de Chirurgie et d'appareils de Médecine.

HUIT GRANDS PRIX.

Catalogue sur demande : 1^o Spécial pour l'ophtalmologie (1901) ; 2^o Spécial pour l'oto-rhino-laryngologie, l'asphago-trachéobronchoscopie (1911) ; 3^o pour la Chirurgie générale (1904).

THERMOTHÉRAPIE, appareils du Dr Miramon de la Roquette, pour la pratique médicale courante.
Air chaud ; Lumière.

Helmreich, constructeur, fournisseur des hôpitaux, à Nancy.

COGIT (E.) et C^{ie}, boul. St-Michel, 36, Paris. Tél. 612-20.

Constructeur d'Instruments et Appareils pour les Sciences.
Fournitures spéciales pour Bactériologie et Micrographie.

Dépôt pour la France des Microscopes et des Jumelles à prismes E. Leitz.
WICKHAM, ancien externe des Hôpitaux de Paris, Hors concours, Membre du Jury, 15, rue de la Banque, Paris. Tél. 270-55.

FABRIQUE DE BANDAGES HERNIAIRES. — Appareils à pièces interchangeables, légers, confortables, d'une robustesse et d'une sécurité absolues. Le principe mécanique qui préside à leur construction leur donne une supériorité incontestable.
Contention parfaite, souvent guérison.

Culture pure de Ferments lactiques bulgares sur milieu végétal

GINGIVO-STOMATITES

GASTRO-ENTÉRITES des Noarissons
et de l'Adulte

DIARRHÉES — CONSTIPATIONS

Prophylaxie de la FIÈVRE TYPHOÏDE et du CHOLÉRA

DYSENTERIES

INFECTIONS HÉPATIQUES (d'origine
intestinale)

DERMATOSES — FURONCULOSES



BULGARINE THÉPÉNIER

BOUILLON de Bulgarine

1 verre à madère ★ 1/2 heure avant chaque repas ★ 2 comprimés

Nourrissons : 1/2 dose

3 fr. 50 (Conservation 2 mois)

COMPRIMÉS de Bulgarine

3 fr. 50 (Conservation Indéfinie)

Phosphates et diastases des Céréales germées

ENTÉRITES — DYSPEPSIES salivaires
et pancréatiques

Préparation des BOUILLIES MALTÉES

PALPITATIONS d'origine digestive

DIGESTION RAPIDE des FÉCULENTS

TUBERCULOSES — RACHITISMES

NEURASTHÉNIES

SURALIMENTATION



Amylodiastase THÉPÉNIER

SIROP d'Amylodiastase

2 cuillerées à café ★ après chacun des 3 principaux repas ★ 2 comprimés

Nourrissons et enfants : 1 cuillerée à café ou 1 comprimé écrasé dans une bouillie ou un biberon de lait

4 fr. 50 (Conservation Indéfinie)

COMPRIMÉS d'Amylodiastase

4 fr. (Conservation Indéfinie)

Préparés par le "Laboratoire des Ferments" A. THÉPÉNIER, 12, rue Clapeyron, 12 — PARIS



Le PREMIER Produit FRANÇAIS
qui ait appliqué
L'AGAR-AGAR
au traitement de la
CONSTIPATION CHRONIQUE

THAOLAXINE

LAXATIF - RÉGIME
agar-agar et extraits de rhamnées

Posologie

PAILLETES : 1 à 4 cuil. à café à chaque repas

CACHETS : 1 à 4 à chaque repas

COMPRIMÉS : 2 à 8 à chaque repas

GRANULÉ : 1 à 2 cuil. à café à chaque repas

(Spécialement préparé pour les enfants)

*Echantillons & Littérature
sur demande adressée:*

LABORATOIRES

DURET & RABY

5, Avenue des Tillouls - PARIS

Tél. Marcadet 14-56

F. Borremans del.

CHOLÉOKINASE

6 à 8 Ovoides par jour

**TRAITEMENT SPÉCIFIQUE
DE L'ENTEROCOLITE
MUCOMEMBRANEUSE**

MÉDICATION IODÉE PARFAITE

Remplace **SANS IODISME**

Combinaisons iodées

IODURES

IODE

DOSIODINE

CAPSULES DOSÉES & GLUTINISÉES

**Ne fatiguent
ni le rein, ni les intestins**

PRESCRIRE

DOSIODINE n° 1. Une capsule = 0,01% d'iode correspondant à 0,50% d'iode alcalin.

DOSIODINE. Une capsule = 0,02% d'iode correspondant à 1 gr. d'iode alcalin.

Littérature et Échantillons franco sur demande
Laboratoire de la DOSIODINE, AUDINCOURT (Doubs)





